BnF Gallica

Encyclopédie des gens du monde, répertoire universel des sciences, des lettres et des arts : avec des notices sur les [...]

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

{BnF Gallica

. Encyclopédie des gens du monde, répertoire universel des sciences, des lettres et des arts : avec des notices sur les principales familles historiques et sur les personnages célèbres, morts et vivans, par une société de savans, de littérateurs et d'artistes, français et étrangers. T. 12.2 GER-GRA. 1833-1844.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :
- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

ENCYCLOPÉDIE

DES

GENS DU MONDE.

TOME DOUZIÈME.

Deuxième Partie.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

IMPRIMÉ

PAR LES PRESSES MÉCANIQUES DE E. DUVERGER,

RUE DE VERNEUIL, N° 4.

SIGNATURES

DES AUTEURS DU VINGT-QUATRIÈME VOLUME.

MM.	
Ajasson de Grandsagne.	A. de G.
Allou.	C. N. A.
Anders	G. E. A.
Artaud (l'inspecteur général).	A-d.
Audiffret.	H. A-d-t.
Bareste.	É. B-s.
Bergmann.	F. G. B.
Berzélius (le baron de), à Stockholm	B-z-s.
Biet.	J. B-t.
Brunet	W. B-t.
Caraman (le marquis de)	C. d. C.
Carette (le lieutenant-colonel).	C-te.
Cherbuliez	J. Ch.
Cognat	J. C-t.
Daunou.	D-n-u.
Déaddé	D. A. D.
Dehèque	F. D.
Delcasso (à Strasbourg).	D-c-o.
Depping.	D-g.
Dufau.	P. A. D.
Dumas (à Bolbec). . . .	Ant. D.
Du Mersan	D. M.
Eichhoff	F. G. E.
Fée (à Strasbourg) . . .	A. F.
Fritz (*ibid.*).	Th. F.
Gence.	G-ce.
Golbéry (de).	P. G-y.
Guyot de Fère.	G. D. F.
Haillot (le capitaine), à Strasbourg.	C. A. H.
Hennequin	J. F. G. H-n.
Huot	J. H-t.
Jal	A. J-l.

MM.	
Laget	C. L-g-t.
Leclerc-Thouin	O. L. T.
Legrand.	A. L-d.
Lemonnier	C. L-r.
Le Roy de Chantigny .	L. d. C.
Louvet	L. L-t.
Martin (M^lle Marie), en Irlande	M. M.
Matter	M-r.
Miel.	M-l.
Moléon (de).	V. de M-n.
Morozewicz (Calixte) . .	C. M-cz.
Ourry	M. O.
Ozenne (M^lle Louise). . .	L. L. O.
Pascallet	E. P-c-t.
Petit-Lafitte (à Bordeaux).	A. P. L.
Rathery	R-y.
Ratier (Félix).	F. R.
Rautenstrauch-Giedroyc (M^me de).	L. d. R.
Regnard (Émile)	E. R.
Santarem (le vicomte de).	V. de S-t-m.
Saucerotte (à Lunéville).	C. S-te.
Saunois	V. S.
Schnitzler	J. H. S. et S.
Simon (Max.), à Montmirail	M. S-n.
Soyer	L. C. S.
Spach (Édouard).	Ed. Sp.
Spach (Louis)	L. S.
Taillandier	A. T-r.
Travers (à Caen)	J. T-v-s.
Vieillard.	P. A. V.
Villenave	V-ve.
Young	J. Y.

Les lettres *C. L.* indiquent que l'article est traduit du *Conversations-Lexicon*, le plus souvent avec des modifications (*m.*); *Enc. autr.* signifie *Encyclopédie nationale autrichienne.*

ENCYCLOPÉDIE

DES

GENS DU MONDE.

G (*suite de la lettre*).

GERMANIQUE (CONFÉDÉRATION). L'empereur Frédéric II, par ses constitutions de 1220 et de 1232, et la paix de Westphalie, conclue en 1648, ayant irrévocablement reconnu la souveraineté des États de l'Empire, un germe de dissolution se trouva introduit dans son organisation politique par le relâchement du lien hiérarchique. Il était difficile, en effet, de concilier la subordination légale de ces États (princes, villes, prélats, etc.) à la puissance centrale de l'Empire et à l'Empereur, son premier représentant, avec la tendance naturelle qui portait ces États à l'indépendance et au libre développement de leurs propres forces. Le nom d'Allemands, la nationalité, la communauté de langue, de littérature, de mœurs et d'histoire, voilà ce qui maintenait encore le faisceau germanique sous l'empereur Maximilien Ier. L'Autriche s'était affranchie la première, relativement à ses affaires intérieures, de toute intervention de l'Empire, et cet exemple avait été suivi par les provinces saxonnes, en vertu de leur ancienne autonomie, et plus tard par la Prusse, au moyen du privilége d'appel que lui conféra le traité de paix signé à Dresde en 1745. La paix de Presbourg vint assurer, en 1805, les mêmes franchises aux nouveaux royaumes de Bavière et de Würtemberg. On voyait alors clairement que, si l'unité de l'Empire pouvait encore être maintenue désormais à certains égards, ce ne serait que par rapport aux puissances étrangères. Par la fondation de la Confédération du Rhin (*voy.* ce dernier mot), création vicieuse et éphémère par cela seul qu'elle n'embrassait pas tous les états allemands, on fit de cette considération politique l'application la plus fausse et la plus antinationale; car on plaça le nouveau corps germanique sous la dépendance d'une puissance étrangère, l'empire français. En excluant de son sein les deux états allemands les plus considérables (l'Autriche et la Prusse), et en devenant, pour ainsi dire, le satellite de l'astre de Napoléon, la Confédération du Rhin ne fut qu'un lien trompeur pour les divers états de l'Allemagne. Et toutefois l'histoire a démontré depuis que la base sur laquelle elle était établie avait été bonne en elle-même. A la chute du colosse français, la Bavière et le Würtemberg seuls se garantirent isolément leurs souverainetés respectives par les traités qu'ils firent avec l'Autriche, à Ried et à Fulde; tous les autres états déclarèrent qu'ils étaient prêts à accéder à tel arrangement qu'exigerait la sûreté commune de l'Allemagne. La plupart des plénipotentiaires et des hommes d'état appelés à formuler un nouveau projet de confédération germanique étaient animés du désir sincère de rendre la nouvelle union aussi intime et aussi forte que possible; ils voulaient fonder, sinon une autorité centrale ayant une action forte et universelle, au moins une législation générale nette et précise, applicable même jusqu'à un certain point aux affaires intérieures des états et qui surtout renversât les barrières qui, sous tant de rapports divers, séparent les Allemands les uns des autres, en rompant l'unité nationale. Mais ils

acquirent bientôt la conviction qu'ils atteindraient difficilement ce but, malgré les concessions et les sacrifices qu'ils étaient disposés à faire; car l'indépendance avait jeté des racines trop profondes dans les divers états. En conséquence, ils durent se borner à poser les bases d'une confédération d'états, dans le but d'une défense commune contre les agressions du dehors; on s'appliqua de plus à établir une voie pacifique pour terminer à l'amiable les conflits intérieurs entre états, et l'on ménagea aux états la possibilité de s'unir par la suite d'un lien plus étroit. Ce fut le 8 juin 1815 que le congrès des princes européens, réuni à Vienne, fonda, en vertu d'une charte organique (*Deutsche Bundes-Akte*), la Confédération germanique une et indissoluble.

Cette confédération embrasse aujourd'hui, comme au jour indiqué de son origine, 34 états souverains, sans compter les quatre villes libres avec leur territoire. On y admit, il est vrai, en 1817, le landgraviat de Hesse-Hombourg; mais l'extinction de la maison ducale de Saxe-Gotha, qui eut lieu en 1825, rétablit le nombre primitif des états. La Confédération germanique ne devait être ni une union, ni un état fédératif, mais une alliance d'états; tous ses membres sont égaux en droits. Ces membres sont : 1° l'Autriche; 2° la Prusse; 3° la Bavière; 4° la Saxe; 5° le Hanovre; 6° le Würtemberg; 7° le grand-duché de Bade; 8° la Hesse électorale; 9° le grand-duché de Hesse-Darmstadt; 10° le Danemark, pour le Holstein et le duché de Lauenbourg; 11° les Pays-Bas, pour le Luxembourg; 12° le grand-duché de Saxe-Weimar; 13° les duchés de Saxe-Meiningen; 14° de Saxe-Altenbourg; 15° de Saxe-Cobourg-Gotha; 16° de Brunswic; 17° de Nassau; 18° le grand-duché de Mecklembourg-Schwerin; 19° de Mecklembourg-Strelitz; 20° d'Oldenbourg; 21° le duché d'Anhalt-Dessau; 22° d'Anhalt-Bernbourg; 23° d'Anhalt-Kœthen; 24° la principauté de Schwarzbourg-Sondershausen; 25° de Schwarzbourg-Rudolstadt; 26° de Hohenzollern-Hechingen; 27° de Hohenzollern-Sigmaringen; 28° de Waldeck; 29° de Reuss, branche aînée; 30° de Reuss, branche cadette; 31° de Lippe-Schaumbourg; 32° de Lippe-Detmold; 33° de Lichtenstein; 34° le landgraviat de Hesse-Hombourg; 35° la ville libre de Brème; 36° de Lübeck; 37° de Francfort, et 38° de Hambourg.

Nous avons fait connaître l'étendue et la population de tous ces territoires à l'article ALLEMAGNE, T. Ier, p. 457; la statistique la plus récente leur donne 37,178,526 hab., sur une superficie de 12,093 m. c. géogr.

La Confédération a pour point de réunion et pour organe la diète (*voy.*) qui siége à Francfort-sur-le-Mein, et qui s'est constituée le 5 novembre 1816. Ce corps souverain délibère ou en assemblée générale (*plenum*), ou en assemblée ordinaire. Dans le premier cas, chaque état a au moins une voix; les grands états en ont alors plusieurs, à savoir : l'Autriche et les royaumes de Prusse, de Saxe, de Bavière, d'Hanovre et de Würtemberg, en ont chacun 4, ensemble 24 voix; Bade, la Hesse électorale, Hesse-Darmstadt, le Holstein et le Luxembourg, ont chacun 3 voix, ensemble 15; Brunswic, Mecklembourg-Schwerin et Nassau, ont chacun 2 voix, ensemble 6, ce qui fait 45 voix. En y ajoutant la voix qu'a chacun des autres états, on obtient le chiffre de 70 voix; car les trois branches spéciales de Saxe conservent la voix qu'avait la maison de Saxe-Gotha qui s'est éteinte.

Lorsque la diète siége en assemblée ordinaire ou comme gouvernement fédéral (*Bundes-Regierung*), les 38 membres dont se compose la Confédération n'ont ensemble que 17 voix. L'Autriche, la Prusse, la Bavière, la Saxe royale, le Hanovre, le Würtemberg, Bade, la Hesse-électorale, Hesse-Darmstadt avec Hesse-Hombourg, Holstein et le Luxembourg, ont, chaque état, une voix séparément et ensemble 11 voix. Les autres membres votent collectivement, ainsi qu'il suit : la branche Ernestine de la maison de Saxe (le grand-duché et les duchés), une voix; Brunswic et Nassau, une; Mecklembourg-Schwerin et Mecklembourg-Strelitz, une; Oldenbourg, les trois maisons d'Anhalt et les deux de Schwarzbourg, une; Hohenzollern-Hechingen, Hohenzollern-Sigmaringen, Lichtenstein, Lippe et Waldeck, une, et les villes libres de

Brème, Lübeck, Francfort et Hambourg, une; ensemble 6 voix. Somme égale 17.

Lorsqu'il s'agit de rendre des lois fondamentales, de prendre des mesures concernant l'acte fédéral lui-même, d'établir des institutions organiques ou de faire des arrangements d'un intérêt commun, la diète se forme en assemblée générale (*plenum*), dans laquelle le mode d'aller aux voix a lieu ainsi que nous l'avons dit en premier lieu; le nombre des suffrages s'élève donc alors à 70.

La Confédération tient constamment mobile une armée fédérale qui, outre la réserve dont nous parlerons, se compose de 292,082 hommes de diverses armes. Cette armée est divisée en dix corps, dont l'Autriche tient disponibles les trois premiers, de 94,822 hommes et de 192 pièces d'artillerie, et la Prusse les trois suivants, de 79,234 hommes et 160 pièces. La Bavière fournit le septième corps d'armée; Würtemberg, Bade et Hesse-Darmstadt composent ensemble le huitième; la Saxe, la Hesse électorale et Nassau, le neuvième, et Hanovre, Holstein, les deux Mecklembourg, Oldenbourg, Brunswic et les trois villes libres et anséatiques, le dixième.

Il faut ajouter à ces dix corps d'armée une réserve d'infanterie de 11,366 hommes que fournissent les quatre maisons ducales de Saxe, les trois maisons d'Anhalt, les deux de Schwarzbourg, les deux de Hohenzollern, Lichtenstein, Waldeck, les deux maisons de Reuss, les deux de Lippe, Hesse-Hombourg et la ville libre de Francfort. Le grand-duché de Luxembourg complète cette force armée en fournissant une autre réserve de 2,556 hommes, qui forme la garnison de la forteresse fédérale de Luxembourg.

Les forteresses fédérales (*voy.* l'article) de Mayence, Landau et Luxembourg, sont destinées à défendre la Confédération contre les attaques des puissances étrangères. Le rôle des contributions que les membres de la Confédération ont à payer en argent se répartit à raison de la population, à 1 par cent. Les frais de la chancellerie fédérale s'élèvent annuellement, terme moyen, à 22,330 florins, et les revenus annuels de toute la Confédération sont estimés à 249 millions de florins.

L'assemblée ordinaire ou le petit comité de la diète a l'initiative pour la proposition des lois; elle en prépare les projets, qui sont soumis à l'assemblée générale (*plenum*); celle-ci les adopte ou les rejette purement et simplement, en votant par oui ou par non, sans discussion aucune. L'assemblée ordinaire est chargée encore de l'exécution des résolutions de la Confédération et généralement du soin de toutes les affaires qui concernent celle-ci. On y vote à la simple majorité, mais la présence de neuf membres est de rigueur. L'Autriche préside l'une et l'autre assemblées, et en cas de partage elle a voix prépondérante. Les envoyés composant la diète ont le caractère d'agents diplomatiques supérieurs; ils sont ainsi sous la sauvegarde du droit des gens et ils n'ont de compte à rendre qu'à leurs gouvernements respectifs; c'est d'après les instructions de leurs cours et non d'après leurs opinions ou convictions particulières qu'ils sont tenus de voter. Il y a exception à cette règle lorsqu'ils agissent comme commissaires de la diète ou comme ses rapporteurs. Les relations de la diète et des envoyés avec la ville de Francfort ont été réglées par des arrangements particuliers faits entre l'assemblée et les autorités de la ville. La diète délibère sur les objets de sa compétence, soit d'office, soit sur les communications que lui font les puissances étrangères, soit enfin sur les propositions que lui adressent les membres de la Confédération. Les particuliers peuvent aussi soumettre à l'assemblée des demandes auxquelles elle fait droit en communiquant aux parties un extrait y relatif de ses protocoles. Ses séances sont ou officieuses ou officielles: dans les premières, les envoyés se livrent à de simples colloques, à des discussions préliminaires, dont il n'est pas dressé procès-verbal. Quant aux séances officielles, elles étaient, à peu d'exceptions près, livrées à la publicité, jusqu'au milieu de l'année 1824; mais, depuis cette époque, la diète n'a publié que peu de chose de ses délibérations. D'après le désir manifesté par plusieurs gouvernements, la diète publia, le 25 novembre 1830, les résolutions qu'elle avait prises le 21 octobre précédent; pareille publi-

cation eut lieu depuis à l'égard de plusieurs de ses autres résolutions. On rédige des procès-verbaux séparés sur les objets qui ne sont pas susceptibles d'une publicité générale, procès-verbaux qui ne sont imprimés qu'à titre de manuscrits (*loco dictaturæ*) et ne sont remis qu'aux envoyés et aux ministères. S'il s'élève une contestation entre des membres de la Confédération, la diète tente préalablement de la terminer à l'amiable : à cet effet, elle nomme une commission. Si la voie de la conciliation ne réussit pas, on a recours à une procédure judiciaire ; les parties choisissent la cour supérieure d'un état fédéral qui, par un arrêt austrégal (*voy.* AUSTRÈGUES) et en observant les formes judiciaires, décide le litige, en vertu des résolutions des 16 juin 1816 et 3 août 1820. La cour austrégale nommée par les parties prononce ses jugements «au nom et à la requête de la sérénissime Confédération.» Plusieurs contestations ont été terminées déjà d'après le mode que nous venons d'indiquer. En vertu de l'ordonnance du 3 août 1820, l'assemblée ordinaire est chargée d'exécuter, même par la force, les décisions de la Confédération.

La diète doit tenir la main au maintien des droits que l'acte organique de la Confédération a garantis, soit à des établissements généraux, soit à des classes de citoyens, et surtout des droits spéciaux assurés aux ci-devant États de l'Empire. Elle a encore le droit et l'obligation de veiller à la conservation de l'organisation politique ou constitutionnelle que la Confédération a garantie à plusieurs de ses membres; enfin elle doit terminer à l'amiable ou par voie de compromis les contestations qui peuvent surgir sur cette matière. Toutefois, une semblable garantie n'a été donnée qu'à peu d'états de la Confédération.

On voit que l'on peut réduire le but de la Confédération aux chefs suivants :

1° La sûreté extérieure, c'est-à-dire l'indépendance de la Confédération de toute puissance étrangère, et l'intégrité du territoire fédéral. Isolément, les états confédérés ne peuvent faire la guerre à des puissances étrangères que dans le cas où ils possèdent d'autres souverainetés, situées en dehors du territoire fédéral. La Confédération doit défendre chacun de ses membres, dans le cas où il serait attaqué par un ennemi étranger; toute attaque de cette nature entraîne nécessairement une guerre fédérale. Il suit de ce principe que la Confédération a le droit d'examiner la contestation qu'un de ses membres peut avoir avec une puissance étrangère et de le forcer à céder si elle trouve qu'il a tort.

2° La sûreté intérieure ou le maintien de la paix publique. Les confédérés, soumis à la juridiction fédérale, ont renoncé au droit de se faire justice eux-mêmes, ou de se défendre par la force des armes. La nature des contestations ne peut établir aucune différence à cet égard; mais pour qu'il y ait lieu de recourir à cette juridiction, il est nécessaire qu'il y ait eu une véritable violation du droit. Tant que les contestations n'ont pas troublé actuellement la paix fédérale, la Confédération ne peut y intervenir, à moins de réquisitions ou de plaintes formelles; mais s'il y a trouble public, elle doit le faire cesser d'office et maintenir en possession l'état qui a été troublé. A cet effet, elle délègue un de ses membres qui n'est point partie dans la cause, et le tribunal supérieur de son territoire; ceux-ci constatent le trouble et la dernière possession, et font connaître leur décision. La partie qui succombe peut se pourvoir au pétitoire en recourant à la procédure austrégale, ainsi qu'elle en a reçu la faculté par la loi fédérale organique.

3° La paix générale, ou le repos public dans l'intérieur de chaque état de la Confédération. Sans doute, il appartient à chaque état de maintenir lui-même dans son sein cette paix publique; mais si des conflits éclatent entre les sujets et le souverain, la Confédération a le droit de porter à celui-ci aide et assistance; c'est ce qu'elle doit même faire d'office lorsque les troubles prennent un caractère de gravité, ou que des associations et des complots menacent d'atteindre plusieurs états à la fois. C'est ainsi que la diète institua une commission centrale d'enquête à Mayence, pour informer sur les menées démagogiques de 1819 à 1828, com-

mission renouvelée en juin 1833; c'est ainsi qu'elle rendit son ordonnance du 28 juin 1832, en six articles, et relative aux états représentatifs; c'est ainsi encore qu'elle établit, par son décret du 20 juin 1833, une magistrature centrale à Francfort, laquelle se constitua le 8 août suivant, et, par son décret du 30 octobre 1834, un tribunal arbitral pour mettre fin aux discussions entre les souverains et leurs assemblées d'États. Mais après avoir concouru à étouffer les troubles, la diète doit en rechercher les causes et aviser aux moyens de consolider la paix publique.

4° La paix publique n'a de mérite réel que lorsqu'elle est le résultat d'un ordre normal fondé sur la morale, ordre qui place la société dans une situation conforme à la haute destination de l'homme, à sa raison et à la volonté de Dieu. Il ne suffit pas que les gouvernements procurent à leurs sujets du pain et des distractions (*panem et circenses*), et leur facilitent les moyens de cultiver les arts: ils doivent s'appliquer aussi à les rendre meilleurs. L'acte organique de la Confédération renferme diverses dispositions prises dans ce but. L'article 13 de ce pacte porte que des assemblées représentatives seront établies dans les états confédérés; ce qui effectivement a eu lieu dans la plupart de ces états, et ces institutions ont produit partout des résultats satisfaisants. Ces assemblées représentatives, dont la création dérive du premier principe du droit public d'une nation, offrent d'ailleurs à la Confédération elle-même la garantie la plus forte de sa propre durée. Si les souverains n'ont pas tous accordé à ces assemblées représentatives les pouvoirs dont, au congrès de Vienne, la Prusse (alors la première à en provoquer l'établissement) avait stipulé le *minimum* à conférer à ces états, si le congrès s'en est trop rapporté au bon plaisir des souverains pour la création de ces chambres, l'opinion publique finira sans doute par triompher de ces retards, et les besoins réels obtiendront satisfaction.

Le pacte fédéral décréta en outre la séparation du pouvoir judiciaire d'avec les pouvoirs législatif et administratif; la création d'une triple instance, la libre défense devant les tribunaux, l'égalité des religions chrétiennes, quant à la jouissance des droits civils et politiques, l'amélioration de l'état civil des juifs, l'introduction d'un droit civil allemand uniforme dans tous les états, la liberté d'émigrer, la faculté de pouvoir posséder des immeubles dans chaque état fédéral, la suppression du droit de détraction (*Abzugsgeld*), et l'aptitude de tout sujet de la Confédération aux emplois civils et militaires dans chaque état; enfin cet acte organique garantit aux princes et comtes médiatisés et au ci-devant ordre équestre une position légale bien définie.

Tout cela a été réglé d'abord dans le pacte fédéral du 8 juin 1815, puis dans l'acte final du 15 mai 1820, adopté comme loi fédérale, le 8 juin suivant; plusieurs lois et résolutions de la diète ont ensuite appliqué et développé ces principes. L'année 1830 est devenue mémorable relativement aux tendances et à l'organisation de la Confédération. La révolution opérée en France dans les trois journées de juillet, agitant au loin les états, fit ressentir son contre-coup à ceux de la Confédération. Sans doute il n'y eut de danger sérieux que pour les gouvernements qui avaient méconnu les besoins de l'époque, ou les règles de justice et de modération qui devraient toujours présider aux conseils des princes. Toutefois, les événements majeurs qui, à la suite de cette secousse, ont amené des changements dans les gouvernements et dans les formes constitutionnelles des états fédérés, n'ont pas nécessité immédiatement de réviser encore une fois et de renforcer la loi organique de la Confédération. La diète fut obligée de tolérer ce qui s'était fait à Brunswic (*voy.*), parce qu'elle avait la conviction que le prince dépossédé était incapable de gouverner son peuple. Les autres troubles qui éclatèrent en Allemagne, fondés en partie sur un malaise local et sur de justes griefs, s'apaisèrent promptement; s'ils étaient liés avec les événements de l'extérieur, ce qui ne peut être nié entièrement, ils n'avaient pas au moins de connexion entre eux, et dans cet état d'isolement, ils étaient plus faciles à réprimer. Des évé-

nements plus graves eurent lieu depuis; nous voulons parler de la session législative de Bade (*voy.*) pendant l'année 1831, où la scission éclata entre les deux chambres, scission qui bientôt se manifesta aussi dans les représentations des autres états avec une violence toujours croissante; nous voulons parler ensuite des complications survenues dans la principauté de Nassau (lutte entre le gouvernement et les députés sur la question domaniale, agrandissement du banc des seigneurs par l'adjonction de fondés de pouvoirs des princes des Pays-Bas, etc., *voy.* Nassau); du ton libre que prit la presse périodique, et de l'écho qu'il trouva dans beaucoup de contrées allemandes; des associations pour la liberté de la presse; de la sympathie populaire pour le sort des Polonais; de la fête de Hambach (*voy.*), et d'autres mouvements populaires dans la Bavière rhénane; de l'ascendant que prirent les assemblées d'États, et des efforts qu'elles firent afin de rendre impossible un ministère impopulaire en forçant le souverain de changer de système et de ministres; enfin de la violence toujours croissante des partis. Tous ces symptômes menaçaient, aux yeux des gouvernements, la Confédération d'un bouleversement général, et rendirent nécessaires des mesures plus énergiques encore que celles qu'on avait employées jusqu'alors. En conséquence, la diète rendit son décret du 28 juin 1832, dont voici l'analyse : 1° les membres de la Confédération ont le droit et même l'obligation de rejeter toutes les propositions des assemblées d'États qui portent atteinte à la plénitude des pouvoirs souverains que l'acte final de 1820 a garantie à chacun d'entre eux; les souverains ne seront assujettis à l'assentiment des assemblées que pour l'exercice de certains droits déterminés; 2° le refus des impôts, opposé aux souverains par les assemblées, dans le but de forcer la main aux premiers et de les faire accéder à certains vœux ou à certaines propositions, sera considéré comme une rébellion ou au moins comme un mouvement dangereux pour la répression duquel la Confédération pourra intervenir; 3° la législation d'aucun état ne pourra être en opposition avec le but de la Confédération, ni avec les obligations fédérales de cet état. En conséquence, la diète pourra casser une loi portée par un état, comme, par exemple, celle qu'a rendue le grand-duché de Bade sur la liberté de la presse; 4° une commission permanente de délégués de la Confédération exercera une surveillance permanente sur les débats des assemblées d'États, et, si les délibérations sont contraires aux droits de la Confédération, cette commission fera à la diète les propositions qu'elle jugera convenables; 5° il sera mis des bornes à la manifestation des opinions dans les assemblées délibérantes, bornes qui seront déterminées par les règlements particuliers que fera chaque état, et qu'ils devront mettre en harmonie avec les formes gouvernementales du pays. Ces bornes ont pour objet le repos public et la sûreté de la Confédération, en prévenant les attaques qui pourraient être faites contre elle; 6° l'interprétation des lois fédérales appartient exclusivement à l'assemblée fédérale elle-même.

La diète fit suivre ces six dispositions de dix autres, qui furent adoptées le 5 juillet 1833. En voici le contenu : 1° les journaux étrangers et les écrits en langue allemande, de moins de vingt feuilles, ne pourront être distribués dans les états confédérés qu'avec la permission de l'autorité; 2° les réunions qui ont un but politique ou qu'on utilise pour un tel but sont défendues et punies; 3° les assemblées et les fêtes populaires, sauf celles qui sont autorisées ou consacrées, ne pourront avoir lieu sans la permission du gouvernement; 4° le port d'emblèmes, de couleurs, de drapeaux, etc., est interdit; 5° les résolutions de 1819 (*voy.* Carlsbad) sur les universités seront remises en vigueur, et leur stricte exécution est recommandée aux gouvernements; 6° en tout ce qui a rapport aux menées démagogiques, les membres de la Confédération surveilleront de plus près leurs sujets; 7° ils surveilleront aussi les étrangers; 8° il y aura extradition des individus coupables de crimes ou délits politiques, à l'exception des sujets de chaque état, que celui-ci devra punir lui-même; 9° les confédérés s'assisteront ré-

ciproquement par un prompt envoi de renforts; 10° chaque état rendra compte à la diète des mesures qu'il aura prises pour l'exécution de ces dispositions.

Les résolutions fédérales du 28 juillet 1832 firent renaître la question qui déjà avait été vivement controversée, de savoir si le régime constitutionnel d'un état de la Confédération pouvait être changé par les résolutions de la diète, question que la Bavière avait résolue négativement en 1820. La validité des lois fédérales antérieures aux constitutions données à certains états n'a jamais pu être révoquée en doute; il faut admettre de même les résolutions de la diète qui ne sont que des conséquences nécessaires du pacte fédéral. Mais on soutenait avec raison que les nouveaux décrets organiques par lesquels la diète étendit sa compétence, en tant qu'elles étaient contraires à la constitution antérieure d'un état, avaient besoin de l'assentiment des chambres, ou, en d'autres termes, qu'un souverain de la Confédération ne pouvait recevoir de pareilles dispositions organiques que pour les soumettre à l'assemblée d'États établie en son pays et les faire agréer par elle. Par ces motifs, plusieurs souverains déclarèrent, en publiant dans leurs états les résolutions du 28 juin, qu'elles ne seraient admises qu'autant qu'elles ne portaient pas atteinte à la constitution de leur pays; d'autres souverains posaient en fait que ces résolutions ne préjudiciaient pas au régime constitutionnel de leur état. Il s'éleva des débats sur ces questions dans plusieurs assemblées d'États, débats qui, dans le Würtemberg, amenèrent la dissolution de la seconde chambre. Dans le grand-duché de Darmstadt, ils déterminèrent le gouvernement à faire une déclaration plus explicite, qui rassura l'assemblée.

Résulte-t-il pour l'Allemagne, de la législation fédérale envisagée dans son ensemble, une unité véritable, et peut-on dès lors regarder la Confédération comme une puissance? Les publicistes d'outre-Rhin ne sont pas d'accord sur ce point, et ce qui est certain, c'est que cette unité repose sur une base précaire et mobile, l'accord de l'Autriche et de la Prusse, unies maintenant par la communauté des intérêts. Les mesures sévèrement répressives de la diète dont nous venons de parler, contraires d'une part au développement de la liberté, favorisent de l'autre la tendance unitaire de la nation, en renforçant l'autorité centrale et en multipliant son action. Ce qui la favoriserait beaucoup plus, cependant, ce serait l'adoption générale du système de douanes (*voy.*) qui fait la base de l'association prussienne; mais cette fusion ne paraît pas devoir se réaliser de longtemps.

Il faut reconnaître en attendant que la Confédération germanique, près de laquelle tous les grands états accréditent des agents diplomatiques, quoiqu'elle n'en entretienne pas elle-même au dehors, a fait acte de puissance dans la question du Luxembourg qui ne la concernait pas moins que la Hollande et la Belgique, entre lesquelles elle était en litige. La Confédération a réservé tous ses droits; elle n'a ratifié le traité du 19 avril dernier qu'à condition d'être indemnisée dans le Limbourg de la perte qu'elle fait du Luxembourg wallon cédé à la Belgique par le roi des Pays-Bas; et elle a ainsi réussi cette fois à faire respecter l'intégrité de son territoire, que le congrès de Vienne avait voulu de ce côté fortifier contre les agressions éventuelles de la France.

Les personnes qui voudront approfondir la matière faisant l'objet de cet article pourront consulter les ouvrages suivants : la collection des *Protocoles de la diète fédérale* (Francfort, 1816-1824, 16 vol. in-4°); *Recueil de pièces pour servir à l'histoire et au droit public de la Confédération germanique*, publié par Meyer (Francfort, 1822-1824, 2 vol.; 2e édit., ibid., 1833): ce recueil est un manuel fort commode pour l'usage journalier; *Corpus juris publici Germanici academicum*, par Michaëlis (Tubingue, 1825); *Collection des sources du droit public de la Confédération germanique*, par Klüber (3e édit., Erlangen, 1830); *Droit public de la Confédération germanique et des états qui la composent*, par le même (3e édit., Francfort, 1831, avec une suite publiée en 1833); et Crome, *Tableau géographique et statistique des forces publi-*

ques de tous les pays qui font partie de la Confédération germanique (Leipz., 1820-1828, 4 vol.). Ces trois derniers ouvrages sont en allemand. On consultera en outre les articles que nous consacrons à chacun des pays qui composent le corps politique dont nous venons d'examiner la constitution. *C. L.* et S.

GERMANIQUES (LANGUES), *voy.* TEUTONS, ANGLO-SAXONS, FRISONS, CIMBRES et KIMRI, *langue* GOTHIQUE, ALLEMANDE, DANOISE, SUÉDOISE, NORVÉGIENNE, ISLANDAISE, HOLLANDAISE, FLAMANDE, etc., etc.

GERMANISME. En France, on appelle *germanismes* certaines locutions empruntées à la langue allemande, et que l'usage général n'a pas encore légitimées.

Sur toutes les frontières, là où deux nations et deux idiomes se touchent et se mêlent, il se fait nécessairement un échange continuel de mots et de constructions. Les relations commerciales, les expéditions militaires, les sympathies politiques, les traductions ou imitations des ouvrages scientifiques et littéraires, entretiennent dans ces provinces limitrophes un flux et reflux perpétuel d'idées, et, par suite, un mouvement d'importations et d'exportations grammaticales qui ne s'arrête jamais.

En général, ces communications réciproques contribuent doublement au progrès des lumières. Chaque langue peut gagner à ce qu'elle emprunte, sans rien perdre de ce qu'elle donne à sa voisine. Cependant il faut reconnaître que les idiotismes (*voy.*) qui passent d'une nation à l'autre n'enrichissent pas toujours le dictionnaire qui les reçoit. C'est un véritable commerce: toutes les spéculations n'y sont pas heureuses.

Beaucoup de locutions allemandes qu'on réprouva dans leur nouveauté ont fini par s'acclimater en France; beaucoup qui n'ont encore reçu qu'une hospitalité équivoque obtiendront un jour de l'Académie même leurs lettres de naturalisation. Ainsi nous devons aux philosophes allemands quelques termes techniques qui contribuent à donner plus de rigueur à l'exposition et à l'appréciation scientifique des systèmes. Mais l'abus est bien près de l'usage légitime : gardons-nous de hérisser notre métaphysique de ces termes barbares, mal définis, presque toujours inutiles, que les penseurs d'outre-Rhin ont été chercher dans le fatras de la scolastique. Nous ne citerons pour exemple que cette innombrable famille de mots qu'on a fait naître des substantifs *sujet* et *objet*. Nous avons eu d'abord les adjectifs *subjectif* et *objectif*, sans doute nécessaires à la philosophie, mais suivis bientôt des verbes *subjectiver* et *objectiver*, qui ont produit les adverbes *subjectivement* et *objectivement*. Nous avons même lu dans un écrivain connu *subjectivisation* et *objectivisation*, substantifs qui nous promettent encore une belle lignée.

On a fait de même un grand nombre de substantifs pour traduire les substantifs allemands correspondants, en employant pour cela des mots qui en français n'étaient guère en usage que comme adjectifs.

Voici quelques exemples de germanismes populaires qu'on doit éviter, parce que l'usage ne les a pas encore légitimés et que la plupart même ne sauraient être admis.

Substantif détourné de sa véritable acception : *restauration*, qui signifie réparation, pour *restaurant*, lieu où l'on donne à manger.

Verbes employés abusivement : *osons-nous sortir?* dans le sens de *pouvons-nous; nous voulons* sortir, au lieu de nous allons; *être intentionné de*, pour *avoir l'intention; rendre attentif*, pour *appeler l'attention*.

L'adverbe *déjà* construit avec le futur dans le sens de bientôt, ou simplement pour appuyer sur l'affirmation : *je viendrai déjà*.

Les germanismes les plus fréquents tiennent à l'usage vicieux des prépositions. On dit à un enfant : viens *chez* moi, pour *auprès de moi;* on se réjouit *pour* une chose, au lieu de le faire *dans l'attente* d'une chose.

Dans nos départements nord-est, on entend souvent construire la conjonction *si* avec le conditionnel au lieu de l'imparfait : *si cela me conviendrait* au lieu de *si cela me convenait*. Mais on y emploie aussi, dans d'autres cas, le futur

avec cette même conjonction : *si vous viendrez, vous me ferez plaisir.* Et dans ce cas on peut regretter que cette expression vraiment logique, et qui appartient à presque toutes les langues, n'ait pas été adopteé par la nôtre.

Arrêtons-nous : il nous suffit d'avoir donné quelques indications; il ne nous est pas permis d'épuiser la matière. D-c-o.

GERMANOS, archevêque de Patras, fut un des premiers qui proclamèrent, en 1821, l'insurrection des Hellènes. Au nom de la religion dont il était un des ministres révérés, il appela les Péloponnésiens au combat; il les y guida lui-même, concourut à la rédaction de l'acte d'indépendance et de la constitution, alla solliciter les secours des puissances chrétiennes au congrès de Vérone, et tenta même la réunion des deux églises d'Orient et d'Occident. Germanos fit bientôt place à des généraux et à des hommes d'état plus expérimentés; mais le caractère religieux et national imprimé dans le début à la révolution inspira aux Grecs plus de persévérance qu'ils n'en avaient montré dans les soulèvements que suscitèrent les Vénitiens ou les Russes. Par un de ces contrastes fréquents dans les révolutions, ce prêtre qui se mettait à la tête des insurgés était le compatriote et l'ami du patriarche Grégoire (*voy.*), qui périt avec la résignation d'un martyr en essayant de comprimer la révolution grecque. Jetés dans des voies différentes, l'un représente l'Église soumise, résignée, l'autre l'Église militante et victorieuse.

Germanos était de Dimitzana en Arcadie. Il fut d'abord grammatiste du métropolitain d'Argos, puis il alla rejoindre son compatriote Grégoire, métropolitain de Smyrne. Il le suivit lorsqu'il fut appelé au trône patriarcal de Constantinople; il le suivit également dans l'exil. A la réintégration du patriarche, Germanos fut envoyé à Cyzique en qualité d'archidiacre. Sa réputation le fit ensuite appeler aux fonctions d'exarque en Morée et de métropolitain de Patras. Au mois de mars 1821, sommé de se rendre près du pacha de Morée avec les primats pour devenir les garants de la soumission des Grecs, Germanos, qui était initié aux projets de l'hétérie (*voy.*), avertit les archontes du sort qui les attendait s'ils obéissaient à cet ordre. Il n'y avait plus de chances de salut pour les Grecs que dans la résistance ouverte, et le prélat prit audacieusement ce parti. Il appelle tous les chrétiens à se séparer des Infidèles, à se réfugier dans les montagnes. Retiré dans le couvent de Mégaspileon, il y est bientôt entouré d'une troupe de paysans armés : il les relève du jeûne austère du carême, et, accompagné des évêques ses suffragants, devenus ses lieutenants dans la guerre sainte, il vá établir son quartier-général à Calavryta, que les Turcs abandonnent à son approche. Ceux-ci s'enferment dans les places fortes pour arrêter les efforts de soldats inexpérimentés et sans artillerie; et ils parviennent à reprendre Patras que les Grecs avaient occupé quelques jours. Là, à la grande douleur de Germanos, les Turcs exercèrent de cruelles représailles. Un capitaine dont le nom était depuis longtemps populaire en Morée, Kolokotronis (*voy.*), venait d'y rentrer avec d'autres bannis : Germanos lui remit le commandement des troupes pour s'occuper des soins de l'administration et de la diplomatie, plus en rapport avec ses talents et les devoirs de l'épiscopat. Jusqu'en 1826 il fut président de la commission des relations extérieures, et c'est en cette qualité qu'il tenta près du Saint-Siége et du congrès de Vérone ces démarches qui honorent son patriotisme, bien qu'elles soient alors restées sans résultats. Mais s'il avait pu prolonger de peu de temps sa longue carrière, Germanos aurait eu la consolation de voir l'indépendance de la patrie, qu'il avait proclamée avec un enthousiasme prophétique, reconnue par les trois grandes puissances; et dans sa ville métropolitaine de Patras relevée de ses ruines, nul plus que lui n'aurait mérité de rendre au Dieu des armées de solennelles actions de grâces. Le typhus l'enleva dans l'année 1826. W. B-t.

GERME. Les botanistes appellent ainsi certains points des plantes susceptibles de donner naissance, soit à des organes ascendants, soit à des organes descendants. Le nombre des germes qui peuvent se développer sur un végétal donné, mis dans des circonstances favorables, est

indéfini. Ainsi, depuis un temps immémorial on divise et on subdivise les individus de la vigne, de la canne à sucre, etc. On reproduit sans cesse de nouveaux pieds de pommes de terre avec les tubercules développés par les précédentes; on greffe continuellement les bourgeons des arbres fruitiers sur d'autres sujets. Les plantes annuelles elles-mêmes peuvent, quoique avec plus de difficultés, produire aussi des jets nouveaux : ainsi chaque tige d'une graminée est le développement d'un bourgeon radical. Or Davy a vu jusqu'à 120 tiges sortir d'un grain de blé. Miller de Cambridge sema du froment le 2 juin 1776, divisa une plante le 8 août en 18 parties, puis en octobre en 67, au printemps suivant en 500, et récolta 21,109 épis qui produisirent 576,840 grains provenant d'un seul.

Chaque germe, soit qu'il doive donner naissance à un organe descendant ou ascendant, est susceptible de fournir un végétal entier; ce qui constitue pour les plantes une sorte de reproduction *vivipare* et *par division*, analogue à celle d'un grand nombre d'animaux rayonnés. S'il est vrai que la multiplication des végétaux par bouture ou par marcotte (*voy.* ces mots) est toujours possible, quels que soient l'organe et l'espèce sur lesquels on veuille opérer, il faut cependant avouer que toutes les plantes et surtout que toutes les parties des plantes ne se prêtent pas facilement à ces opérations, soit que les germes ne se rencontrent pas également sur toutes les plantes et sur toutes leurs parties, soit qu'ils ne jouissent pas tous de la même énergie pour se compléter par une végétation ultérieure, soit enfin que la nature ne les entoure pas tous des mêmes matériaux de développement. Il est facile, en partant de ces principes, de comprendre pourquoi tels arbres, le saule, par exemple, se reproduisent de bouture, et tel autre, le pommier, par exemple, par marcotte. Dans le saule, le germe qui fournit les racines est si actif que l'action vitale n'est pas éteinte encore dans la branche fichée en terre que déjà ces racines pompent des sucs nutritifs pour l'entretien de ce rameau. Dans le pommier, au contraire, les germes qui doivent donner les racines étant doués d'une vitalité moins énergique, la nutrition s'arrêterait dans le rameau que l'on séparerait de l'arbre, faute de fluides nécessaires. On comprend avec la même facilité comment les germes que renferment les tubercules des pommes de terre et de beaucoup d'autres plantes offrent plus de chances de développements que tous les autres, en raison des substances nutritives qui les environnent. La nature multiplie également les plantes au moyen de germes susceptibles de développer primitivement des organes ascendants ou descendants; quant à l'art, il cherche à déterminer l'évolution des germes susceptibles de fournir des racines, et cela en empêchant, soit par entaille ou incision annulaire, soit par torsion, couchage ou ligature, les fluides descendants d'arriver jusqu'à la racine.

Les germes diffèrent essentiellement des graines, en ce qu'ils ne sont que des fragments de végétaux, tandis que celles-ci sont des végétaux complets, quoique en miniature. Les germes forment à mesure qu'ils en ont besoin leurs différents organes, tandis que la végétation ne fait que dérouler les parties préexistantes de l'embryon. La graine, enfin, étant un être distinct, peut ne ressembler à la plante qui l'a produite que par les caractères d'espèce; mais l'individu né de bouture représente les caractères individuels de la plante dont il est séparé.

D'après ce qui précède, il est évident que l'on comprend sous le nom de *germes* les *bulbes*, les *bulbilles*, les *tubercules*, les *turions*, les *bourgeons* et les *lenticelles*. Mais convient-il d'y ranger les corps reproducteurs des plantes cryptogames connus sous les noms de *spores*, *sporules*, *gongyles*? On serait bien tenté de le faire si l'on ne s'en tenait qu'à ce que l'inspection microscopique a appris jusqu'ici. En effet, lorsqu'on coupe les plus gros de ces corps reproducteurs, on ne voit que des grains accumulés sous une enveloppe commune, à peu près comme dans l'albumen des graines ou dans les bulbilles ou tubercules des plantes phanérogames. Il n'existe ni ouverture ni cicatrice à la surface; enfin à aucune époque ces spores ne sont munis de pé-

dicelles; ils naissent libres dans les cellules ou hors d'elles. Quand on réfléchit d'autre part que la nature, qui ne fait jamais de double emploi, a donné à toutes les cryptogames la faculté de se reproduire par division et que la plus grande obscurité règne encore sur les organes dont il est ici question, on hésite et l'on attend. Il ne répugne pas d'admettre non plus un mode de reproduction intermédiaire à la fécondation et à la bouture, établissant un de ces nombreux exemples de gradation qui révèlent si souvent l'immensité des ressources de la nature. C. L-R.

GERMINATION, du mot latin *germinare*, germer. C'est l'acte par lequel l'embryon d'une graine fécondée quitte l'état de torpeur dans lequel il a demeuré plus ou moins longtemps, reprend la vie, sort de son enveloppe et soutient son existence jusqu'au moment où ses organes nourriciers sont développés. Cette période de la vie végétale correspond à l'allaitement des mammifères, ou mieux encore à l'incubation des oiseaux.

A considérer la germination en général, elle offre les apparences suivantes : dès qu'une graine se trouve placée dans un degré de chaleur et d'humidité convenables, elle absorbe l'eau ambiante; l'amande se gonfle, et, par suite de ce gonflement, rompt son enveloppe. Dès que la rupture a lieu, la *radicule* (*voy.* Graine) sert à pomper de la nourriture; la *plumule* se redresse et étale ses cotylédons (*voy.*); ceux-ci se dessèchent dès que les feuilles primordiales sont assez développées pour nourrir la jeune plante : alors la germination est terminée, le végétal est sevré et commence à croître suivant les lois ordinaires. L'étude de la germination comprend l'examen des circonstances tant extérieures qu'intérieures qui influencent l'accomplissement de cette opération.

De toutes les causes extérieures, nulle n'est plus puissante que la présence de l'eau. Le petit nombre de cas où les graines semblent germer sans ce liquide tient à ce qu'elles sont placées dans un air fort humide, ou à ce qu'elles sont en contact avec quelque corps spongieux qui leur transmet de l'eau d'une manière inaperçue. L'eau paraît agir essentiellement dans la germination en délayant les matières déposées dans la graine et en les rendant propres à se glisser dans les diverses parties de la plantule.

L'oxygène est nécessaire, car les graines ne germent ni dans le vide, ni dans de l'eau qui a bouilli, ni dans les gaz azote, hydrogène et acide carbonique purs. Il faut, pour que l'embryon entre en évolution, que l'air ambiant contienne un huitième au moins de son volume d'oxygène. Au-dessous de cette quantité, la germination commence quelquefois, mais ne peut se continuer. La proportion la plus favorable est une partie d'oxygène et trois d'azote (dans l'air, c'est à peu près 1 et 4); une trop forte dose d'oxygène accélère trop la germination et affaiblit la plante en lui enlevant trop de carbone. C'est en effet le rôle de l'oxygène de se combiner au carbone de la graine et de la jeune plante pour former de l'acide carbonique. Car la graine en mûrissant combine dans son tissu beaucoup de carbone qui paraît servir à lui donner l'inaltérabilité à laquelle elle doit sa conservation. Ce carbone surabondant la rend difficilement soluble à l'eau. Or, pour que l'eau puisse délayer les matières contenues dans l'albumen et les cotylédons, il faut que l'oxygène de l'air les décarbonise. Elles se trouvent alors ramenées au point où elles étaient avant leur maturité; la saveur même l'indique dans les graines d'orge et de pois qui redeviennent sucrées. On présume que l'oxygène sert aussi de stimulant à l'embryon.

M. A. de Humboldt a remarqué que des graines immergées dans le chlore et retirées avant que la radicule paraisse au dehors, germent plus vite qu'à l'ordinaire. Ainsi le cresson alénois peut, par l'effet du chlore, germer en six heures au lieu de vingt-quatre ou trente.

Il est plus que douteux que l'électricité accélère la végétation des graines; on l'affirme, mais sans preuve directe. Quant à la lumière, l'expérience a montré qu'elle est plus nuisible qu'utile à la germination. L'analogie l'indiquait, puisque la plupart des graines germent à l'ombre; la théorie le confirmait, puisque la lumière s'oppose à la formation de l'acide carbonique et

que toute la germination exige qu'il s'en produise.

L'eau et l'oxygène seraient inutiles pour la germination, s'ils n'étaient favorisés par un certain degré de chaleur. A partir du point rigoureusement nécessaire pour la germination de chaque espèce, cette fonction s'accélère en raison de l'élévation de la température. Il est cependant des limites, pour le chaud comme pour le froid, au-delà desquelles les graines ne germent pas. Ainsi il n'y a pas, que l'on sache, de graine susceptible de germer au terme de la glace fondante. Il faut au moins $+7^{o}$ centésimaux pour que le blé d'hiver, le seigle et l'orge commencent à sortir de leur torpeur. Le froid excessif, celui qui suffit pour congeler le mercure, prolongé pendant 15 minutes, ne détruit nullement et même n'altère pas la faculté germinatrice des graines, tandis qu'il n'en est pas de même pour la chaleur excessive. Il existe pour chaque espèce de plantes des limites de température élevée au-delà desquelles leurs graines ne peuvent plus germer. Si l'on expérimente, par exemple, sur le blé, on voit que placé dans l'air sec, il conserve la propriété de germer jusqu'à la température de $+75^{o}$; que dans l'air humide, cette propriété s'anéantit à $+62^{o}$; et enfin que dans l'eau chaude elle est détruite à $+35^{o}$ seulement, à la condition, cependant, dans ce dernier cas, de prolonger l'expérience pendant trois jours. Une immersion de 15 minutes, comme dans les expériences précédentes, demande $+50^{o}$.

L'action du sol est importante aussi à considérer. La plupart des graines germent dans l'eau, mais les jeunes plantes, n'y trouvant point d'appuis, périssent de bonne heure, à moins que leur structure ne les appelle à flotter. Ainsi le sol sert à la germination comme support des plantules; il leur sert aussi de régulateur d'arrosement, en ne laissant arriver à elles qu'une quantité d'eau modérée. Le sol, suivant qu'il est compacte ou léger, se laisse plus ou moins facilement pénétrer par l'air, gêne le développement des diverses parties de la plante ou ne fournit pas un support assez stable, et permet au vent de l'enterrer. Dès que la radicule est développée, elle a besoin de pomper dans le sol une eau chargée d'acide carbonique et d'extrait soluble. Le sol influe donc encore sur la germination par la nature des liquides qu'il contient et par la nature même des terres. Un sol trop siliceux se dessèche, un sol calcaire se dissout à la pluie et se couvre ensuite d'une croûte solide formée par son dessèchement. On aura aussi à étudier le sol sous le rapport de sa plus ou moins grande facilité à s'échauffer et à conserver la chaleur. On sait, par exemple, que le sable, dans nos climats, prend en été une température de 48 à 53 degrés; que M. A. de Humboldt a vu la température des sables granitiques blancs des bords de l'Orénoque monter jusqu'à 60 degrés $\frac{3}{10}$, et que M. Boussingault rapporte avoir vu une femme chauffer un fer à repasser dans l'Amérique du Sud, en l'exposant seulement aux rayons solaires, ce qui donne à penser que la terre elle-même en cet endroit devait être imprégnée de beaucoup de calorique.

En combinant ces effets avec ceux qui précèdent, on arrive à comprendre comment les céréales, telles que le blé, l'orge, le seigle, ne poussent pas dans certaines régions tropicales, et comment on arriverait peut-être à les y faire croître, sans cependant les y naturaliser, en choisissant une époque convenable pour semer. On s'explique aussi comment, en Amérique, le maïs, dont la faculté germinatrice résiste bien plus à la chaleur que celle du blé, etc., descend presque jusqu'au littoral, tandis que le blé, le seigle et l'orge sont cantonnés sur le versant de la Cordillère à des hauteurs plus ou moins considérables.

Si nous cherchons maintenant à apprécier l'emploi de chaque partie de la graine pour la germination, nous voyons d'abord que les enveloppes servent à protéger les cotylédons contre l'humidité et la décomposition, et à diriger le fluide aqueux vers la radicule. Mais dans des expériences soignées, on peut faire germer des graines dépouillées de leurs enveloppes, pourvu qu'on préserve les cotylédons d'une trop grande humidité. Les cotylédons servent à la germination en forçant par leur gonflement la rupture

des enveloppes de la graine. Cette puissance des cotylédons paraît analogue à la force avec laquelle l'eau s'élève dans les tubes capillaires. Ils ont aussi pour fonction de fournir à la jeune plante la nourriture nécessaire à son premier développement. Ceux qui sont charnus trouvent en eux-mêmes la presque totalité de cette nourriture, tandis que ceux qui sont minces et foliacés la tirent en majeure partie des fluides atmosphériques. Quant à l'*albumen* ou *périsperme*, son utilité dans la germination est la même que celle des cotylédons charnus. *Voy.* GRAINE.

On a vu des haricots et des pois sortir germés de l'estomac et des intestins humains; une graine pousser des racines dans le conduit auditif d'un homme; un pois développer douze petites racines dans une tumeur située à la narine d'un enfant. On sait aussi qu'il naît des champignons sur des plaies d'hommes et d'animaux; des *sphæria* sur les guêpes, même vivantes, et l'*isaria sphingum* sur les papillons *sphinx*; le *mucor imperceptibilis* vient de même sur les poissons vivants. Enfin Carus a décrit de nombreux exemples de moisissures développées dans les organes d'animaux vivants, dans les poumons et la trachée-artère, par exemple. C. L-R.

GÉRONDIF est un terme de grammaire latine qui se dit des cas du participe passif en *dus*, lorsqu'on les emploie comme cas de l'infinitif. Ainsi l'infinitif *legere*, lire, est un nominatif; *legendi*, de lire, un génitif; *legendum*, un accusatif; *legendo*, un datif et un ablatif. Il y a trois gérondifs, l'un en *di*, les autres en *dum* et en *do*. Comme infinitifs, les gérondifs, lorsqu'ils ont des régimes, les gouvernent aux cas que demande le verbe; comme participes en *dus*, *da*, *dum*, ils peuvent s'accorder avec ces mêmes régimes. Cette forme de l'infinitif ajoute quelquefois à la signification du verbe une sorte de nécessité et de devoir, comme qui dirait l'*action à faire*. De là le mot gérondif, pris de *gerere*, faire. Ainsi, *pugnandum est* est presque la même chose que *pugnare oportet*. C'est abusivement qu'en français on appelle *gérondif* le participe présent, actif ou neutre, précédé de la préposition *en*, exprimée ou sous-entendue : *en allant, en chantant, il allait courant*. F. D.

GÉRONTE, sénateur de Sparte, etc. *Voy.* SÉNAT et GÉRONTOCRATIE.

Dans notre ancienne comédie, ce terme était le nom habituel du père, ou du personnage grave de la pièce. Les premiers *Géronte* n'eurent, sur la scène, aucune teinte de ridicule. Fidèles à l'étymologie du mot, se souvenant que chez les Grecs la gérontocratie excitait le respect et inspirait la déférence, nos auteurs prirent aussi la vieillesse au sérieux et en firent l'organe de la raison et de la sagesse.

Mais Géronte se vit peu à peu déchu de ce beau rôle. A mesure que l'âge avancé cessait d'être l'objet d'une respectueuse considération, il cessait, lui, d'être un personnage important. Bientôt son nom ne désigna plus qu'un bourru, un rabâcheur, ou même ce qu'en style vulgaire de coulisse on a nommé un *père dindon*. Dans le théâtre moderne, les Géronte ont entièrement disparu de la scène, et c'est sous des noms plus burlesques qu'on y raille ceux dont il était le type. *Voy.* CASSANDRE. M. O.

GÉRONTOCRATIE, gouvernement des vieillards (du grec γέρων, γέροντος, géronte, et κράτος, pouvoir). Les familles ont dû primitivement se constituer sous la forme politique de la gérontocratie, les vieillards ou *gérontes* se réunissant comme chefs en conseil pour aviser aux intérêts de la communauté, ou bien l'autorité se trouvant déférée au plus ancien comme au plus digne de commander. Nous retrouvons cette forme de gouvernement sous la tente des patriarches, et il en reste encore quelques traces dans les tribus arabes et chez des peuplades du Nouveau-Monde. Les législations de Minos et de Lycurgue admirent de vigoureux éléments de gérontocratie dans leurs constitutions. En Crète comme à Sparte, en effet, les gérontes ou vieillards avaient une influence considérable dans les affaires publiques, et un certain nombre d'entre eux formait le premier corps de l'état appelé *gérousie* ou sénat. L'assemblée des patriciens, qui était le conseil suprême et perpétuel de l'ancienne Rome, portait aussi le nom de sénat, et les sénateurs furent en

outre appelés *Patres*, à cause de leur âge. Sous le Directoire, nous avions en France le Conseil des Anciens (*voy.*); sous l'Empire, le Sénat. Mais ces dénominations n'étaient guère qu'un souvenir de l'ancienne intervention des vieillards dans les affaires du pays, comme le prouvent aussi certains titres féodaux et des magistratures municipales; par exemple : seigneur (*senior*), maire et maïeur (*major natu*, *alderman*), etc. Dans notre siècle, l'influence gérontocratique est moindre assurément qu'à aucune autre époque, et ce n'est peut-être pas un bonheur; car, ainsi que le dit Montesquieu, rien n'entretient plus les mœurs et les lois qu'une extrême subordination des jeunes gens envers les vieillards. *Voy.* EXPÉRIENCE. F. D.

GÉROUSIE, γερουσία, *voy.* SÉNAT et GÉRONTOCRATIE.

GERS (DÉPARTEMENT DU). Formé de parties des anciennes provinces de Guienne et de Gascogne (*voy.* ces noms), il a pour limites au nord le département de Lot-et-Garonne, au sud celui des Hautes-Pyrénées, à l'est ceux de Tarn-et-Garonne et de la Haute-Garonne, à l'ouest ceux des Basses-Pyrénées et des Landes. La ligne de faîte qui sépare les bassins de la Garonne et de l'Adour, coupe le département dans la direction du S.-S.-E. au N.-N.-O., et le divise en deux portions dépendantes chacune du bassin respectif des deux fleuves. La pente générale du sol, rattachée à l'ensemble des terrains pyrénéens, est par conséquent au nord; celle de la portion qui appartient plus particulièrement au bassin de l'Adour incline légèrement à l'ouest. Il n'y a point sur ce sol si montueux, et qui forme en quelque sorte les premières assises de la grande chaîne, de sommets importants à signaler. Des versants qui déterminent son inclinaison sortent de nombreux cours d'eau dont les principaux sont : le Gers, qui donne son nom au département; puis la Save, la Gimone, l'Arratz, la Baïse, etc., affluents de la Garonne; la portion occidentale est arrosée par l'Adour qui reçoit l'Arros et le Midou. Ces divers cours d'eau ne sont pas navigables ou ne le deviennent qu'en dehors du département; plusieurs sont à sec dans l'été; d'autres amènent à la fonte des neiges des débordements, qui laissent parfois sur le sol de vastes flaques d'eau stagnante. De là s'exhalent et se répandent dans l'air par l'action des rayons solaires des germes putrides, qui deviennent la cause de funestes épidémies. Citons encore ici, pour compléter l'hydrographie du département, de nombreux étangs qui n'ont d'importance que par le poisson très varié qu'on y pêche en grande quantité.

Quoique quelques indices puissent faire présumer que le sol du Gers renferme du fer, ce métal n'en est point extrait; on n'y a trouvé la trace d'aucun autre gîte métallique, non plus que des minéraux combustibles; des carrières de marbre, de pierre à bâtir, de marne, de terre propre à la poterie, sont à peine exploitées. En somme, ce département est complétement nul sous le rapport de l'industrie minérale. Plusieurs sources d'eaux thermales ou minérales se rencontrent sur divers points; les plus renommées sont celles de Barbotan de Castera et de Bassoms, où se rendent chaque année un assez grand nombre de malades.

Le climat de ce département est généralement doux et tempéré, et l'air très salubre partout où les eaux circulent avec facilité. Les limites extrêmes du thermomètre y sont — 7° et + 28° Réaumur. Les vents sont très variables; celui du sud-est, appelé, de même que dans la Haute-Garonne, *autan*, y exerce sur l'économie animale une action non moins funeste. Comme les départements voisins, celui-ci est exposé à de fréquents et terribles orages qui le dévastent; d'épaisses brumes très froides qui l'enveloppent parfois, sont très redoutées du cultivateur dont elles anéantissent en peu d'instants les espérances. Sous l'influence de ce climat, l'habitant du Gers est en général d'une constitution robuste, et sa vie arrive souvent à un terme très avancé; les maladies catarrhales et rhumatismales sont celles dont il est le plus souvent affecté. Sa taille est généralement petite, mais ses membres sont bien proportionnés; il se distingue fréquemment par beaucoup d'agilité de corps et de vivacité d'esprit, dons heureux de la nature que l'ignorance profonde et superstitieuse où il n'est que trop

souvent plongé, empêche toutefois de produire tous leurs fruits.

Le règne animal présente encore, indépendamment des espèces domestiques, dont nous parlerons ci-après, le loup et le renard en petite quantité, une grande variété d'oiseaux, de reptiles, etc.

Le sol du département du Gers formé d'un riche terreau qui recouvre d'épais bancs argileux, est généralement fertile. Sur les 626,399 hectares (317 l. c.) qui constituent sa superficie totale, 333,585 étaient, à la fin de 1834, en terres labourables, 60,865 en prés, 87,772 en vignes, 59,276 en bois; les pâtis et bruyères ne comptaient que pour 35,710 ou pour un quinzième environ. L'agriculture est encore peu avancée, quoique de notables améliorations aient marqué les dernières années; en 1835, la récolte en céréales s'est élevée à 1,336,261 hectol., dont plus des deux tiers en froment de bonne qualité; le maïs, qui réussit fort bien dans le département, représente la plus forte portion du troisième tiers. Cette récolte ne forme pourtant que les trois quarts à peu près de la consommation annuelle. On cultive l'ail et l'oignon en grand; les fruits sont en général excellents. Le produit des vignobles est annuellement de 900,000 hectol. de vin; la moitié de cette quantité est consommée dans le pays et l'autre moitié transformée en eaux-de-vie qui, sous le nom d'eaux-de-vie d'Armagnac, figurent après celles de Cognac parmi les plus estimées de France. Les pâturages, qui sont étendus, favorisent l'éducation des bestiaux dont plusieurs races ont été fort améliorées. On portait, en 1830, le nombre des animaux de race bovine à 141,350; celui des animaux de race ovine, à 387,900, produisant annuellement environ 340,000 kilogr. de laine. On engraisse une grande quantité de porcs et de volailles, qui deviennent un objet considérable d'exportation. Les chevaux, ânes et mulets, peuvent s'élever au chiffre de 25,000. On estimait, à une époque déjà reculée, le revenu territorial du département à la somme de 16,415,000 fr.

Le commerce, qui a pour base principale les produits du sol que nous venons de faire connaître, se fait avec l'Espagne et les départements voisins. Des articles de verrerie et de faïencerie peu perfectionnés, quelques tissus grossiers en fil et coton, etc., contribuent aussi à l'alimenter. Les communications s'établissent par 8 routes royales, 17 routes départementales et environ 6,000 chemins vicinaux, ayant un parcours total de 10,941 kilomètres. Les foires sont au nombre de 420; les plus renommées sont celles de Castelnau-Barbarens pour le commerce des laines, et celles de Lombez, très fréquentées dans les temps calmes par les Espagnols, qui viennent surtout y acheter des mules.

Le département est administrativement divisé en 5 arrondissements de sous-préfecture, 29 cantons et 529 communes. Les cinq arrondissements ont pour chefs-lieux : 1° *Auch*, ville ancienne, qui est aussi le chef-lieu du département, située sur la rive gauche du Gers et peuplée de près de 10,000 âmes. On y remarque la cathédrale, l'une des plus belles églises de France, et l'ancien palais *primatial*, habité par les archevêques titulés primats d'Aquitaine. Dans le même arrondissement est Vic-Fézensac, petite ville peuplée de 3,600 hab., ancienne résidence d'une puissante maison féodale; 2° Condom, sur la Baïse, où l'on compte environ 7,000 hab. Dans cet arrondissement est Eause, l'ancienne *Elusa* de César, avec 3,000 âmes; 3° Lectoure, située près de la rive droite du Gers, ville de fondation romaine et qui conserve encore des vestiges de son ancienne existence; on y compte 6,500 hab.; 4° Lombez, sur la Save, peuplée seulement de 1,500 hab.; 5° Mirande, sur la Baïse, où l'on compte 2,500 hab. Dans le même arrondissement se trouve Montesquiou, berceau d'une famille ancienne, dont les titulaires figurent souvent dans notre histoire. *Voy.* l'article.

La population s'élevait, d'après le dernier recensement officiel, à 312,882 individus, à raison de 987 hab. par lieue carrée. Elle a gagné, depuis 1801, 42,271 individus ou un cinquième. Le mouvement de cette population a présenté, en 1835, les résultats suivants : naissances, 7,369, dont 3,872 garçons et 3,497 filles; sur ce nombre, 532 enfants natu-

rels; décès, 5,954, dont 3,086 hommes et 2,868 femmes; mariages, 2,476.

Le département du Gers envoie 5 députés à la Chambre. Le nombre des électeurs politiques était, en 1837, de 2,105, et celui des électeurs municipaux, en 1834, de 29,744. Le nombre des propriétaires s'élevait, dans la même année, à 102,145; celui des individus inscrits sur les contrôles de la garde nationale est de 61,316, dont 43,352 sur les contrôles du service ordinaire. Le contingent annuel pour l'armée est de 818 jeunes soldats. Le département a donné au Trésor, en 1831, 5,977,367 fr. 09 c., et il en a reçu pour les services divers 3,659,559 fr. 30 c., ce qui a laissé à sa charge une somme de 2,317,807 fr. 79 c. équivalente au huitième environ du revenu territorial. Il appartient à la 10e division militaire dont le quartier-général est à Toulouse; les tribunaux sont du ressort de la Cour royale d'Agen. Le département forme le diocèse d'un archevêché dont le siége est à Auch; on y compte un certain nombre de protestants. Il est compris, sous le rapport universitaire, dans le ressort de l'Académie de Cahors, et il possède 4 colléges communaux; en 1837, il n'y avait plus que 71 communes qui n'eussent pas d'école; le nombre des élèves avait été en cette année de 14,676, ou 1 par 43 hab. On comptait, dans l'année précédente, 46 accusés, ou 1 pour 13,639 hab., et 57 aliénés, ou 1 par 10,099 hab. Des sociétés d'agriculture existent dans les 5 chefs-lieux d'arrondissement. P. A. D.

GERSON (Jean Charlier, dit), célèbre chancelier de l'église et de l'université de Paris, et orateur du roi très chrétien au concile de Constance, naquit d'une famille de cultivateurs au hameau de Gerson, près de Rhétel, dans le diocèse de Reims, le 14 décembre 1363. Il était l'aîné de douze enfants; trois frères et quatre sœurs du futur *docteur très chrétien* se vouèrent à la vie religieuse. Ses parents consacrèrent une partie de leur héritage à « lui faire apprendre la sainte Écriture. » Lorsqu'il fut âgé de 14 ans, ils l'envoyèrent au collége de Navarre à Paris, et au bout de 5 ans, après avoir été reçu licencié ès-arts, il se livra de toutes ses forces à l'étude de la théologie. Son ardeur et ses succès furent remarqués : aussi Gerson fut-il choisi par l'université, dans la controverse au sujet de l'immaculée conception de la Vierge, pour faire partie de la députation qu'elle envoyait à Avignon, bien qu'il n'eût encore que le grade de bachelier en théologie. Il s'agissait de soutenir auprès du pape la condamnation prononcée par l'université, en 1387, contre le docteur Jean de Montson. L'aspect de la cour pontificale parait avoir fait sur le jeune théologien français la même impression qu'elle produisit plus tard sur l'Allemand Luther, lorsqu'il visita Rome dans les intérêts de son ordre. Rétablir la paix dans l'Église, que le schisme d'Occident avait divisée, mettre fin aux abus qui s'y étaient introduits et réformer les mœurs, voilà quelle tâche il osa bientôt se proposer. En choisissant la carrière ecclésiastique, il avait cru échapper au fracas du monde et aux inquiétudes d'une vie constamment agitée; mais des luttes ardentes l'y attendaient au contraire, luttes dans lesquelles il lui était réservé de prendre la part la plus importante.

Promu, dans l'année 1392, au degré de docteur en théologie, trois ans après il succéda dans les hautes fonctions de chancelier de l'université de Paris à son maître, Pierre d'Ailly (*voy.*), que Clément VII venait de nommer successivement aux évêchés du Puy et de Cambrai. De concert avec son ami Nicolas de Clémengis, il travailla dès lors à réformer les études théologiques. « La scolastique (*voy.*) régnait encore en maîtresse absolue, dit le plus récent biographe de Gerson*; la science de Dieu et des choses divines était devenue un système inextricable des plus étranges subtilités; il suffisait de connaître un certain nombre de termes barbares ou de construire habilement des syllogismes pour être compté parmi les théologiens ou les philosophes. Par les leçons de d'Ailly, Gerson avait appris à pénétrer dans l'essence réelle de la philosophie; son esprit méditatif trouvait peu de goût aux vanités d'une dialectique obscure; il voulait autre chose, il voulait

(*) Ch. Schmidt, *Essai sur Jean Gerson*, Strasbourg, 1839, p. 13.

une science vivante, animée pour ainsi dire d'un souffle céleste. » Il s'efforça de diriger les études vers leur véritable but, en mettant fin aux querelles stériles des écoles, et il s'opposa de même à l'invasion des doctrines exaltées des sectes panthéistes et mystiques du Brabant. Marchant sur les traces de son ami d'Ailly, il embrassa la défense des franchises de l'université, dont il devint le constant et infatigable champion. *Voy.* Sorbonne.

Ferme dans l'exercice de ses pénibles fonctions, il restait cependant doux et pacifique, évitant le bruit, ne recherchant pas les honneurs, songeant même plus d'une fois à se dépouiller de ceux dont il était revêtu. Pour se faire une idée de l'état de son âme à la vue des misères qui l'entouraient, de son dégoût du monde et de sa grande supériorité sur les hommes de son temps, quant aux mœurs et au caractère, il faut lire son épître à d'Ailly, *De Reformatione theologiæ*, et le mémoire intitulé : *Causæ propter quas cancellariam dimittere volebat ;* ces idées de démission lui étaient venues dans le calme d'une retraite momentanée à Bruges, où il était allé visiter son bénéfice. Il avait été nommé par le duc de Bourgogne, dont il était l'aumônier, doyen du chapitre de cette ville.

Mais Gerson était trop nécessaire à l'Église dans ces temps calamiteux : il se laissa persuader de rester à son poste, et la fuite de Benoît XIII (12 mars 1403) le ramena promptement à Paris. Aussitôt il élève sa puissante voix pour demander, avec tous les théologiens les plus distingués de son époque, la réunion d'un concile général, seul remède à ce long schisme auquel la mort d'Innocent II n'avait pas mis fin ; et il établit dans son traité *De Unitate ecclesiasticâ* son système de la supériorité d'un tel concile sur le pape. Ce système fut adopté et maintenu par l'Église de France, ainsi qu'on l'a vu à l'article Gallicane (*église*).

Cependant le concile, qui se réunit en effet dans la ville de Pise (*voy.*) et auquel Gerson se rendit comme l'un des députés de l'université de Paris, trompa l'espérance de la chrétienté ; tout ce qu'elle y gagna, ce fut d'avoir trois papes au lieu de deux, et le scandale s'en accrut. Il fallut convoquer un nouveau concile, et celui-ci même, quoique entouré de beaucoup d'éclat à son ouverture, n'aboutit pas à une réforme, mais se borna à rendre à l'Église un chef unique. Il a été suffisamment parlé de cette assemblée mémorable à l'article Constance. Dans l'une de ses premières séances (23 mars 1415), Gerson prononça ce fameux discours de la supériorité des conciles généraux sur le pape, qui grandit l'assemblée à ses propres yeux et qui eut au dehors un immense retentissement. Avec d'Ailly, Gerson fut l'âme du concile. « C'est lui, dit M. Schmidt, qui le gouvernait par sa parole et qui l'éclairait de ses lumières ;.... il établissait dans des traités célèbres le droit de l'Église universelle de déposer les papes ; il communiquait ses principes aux prélats assemblés, et leur inspirait sa conviction par des discours dans lesquels il leur rappelait leurs droits aussi bien que leurs devoirs. Son activité tenait du prodige ; attentif aux moindres incidents, il paraissait se multiplier dans toutes les circonstances où la justice ou la vérité lui semblaient attaquées ; le jour, il prêchait ou discutait, soit dans les sessions publiques, soit dans les congrégations, et la nuit, il rédigeait de nombreux mémoires pour préparer la solution de toutes les questions soumises au concile. »

La France était alors déchirée par les factions. Gerson, longtemps attaché à la maison de Bourgogne par la reconnaissance qu'il avait vouée au duc Philippe-le-Hardi, son protecteur, avait rompu ces liens après l'assassinat du duc d'Orléans ordonné par le fils de ce prince, et s'était attiré la colère de ce dernier en condamnant en chaire l'assassinat politique, en réfutant Jean Petit qui s'en était constitué l'apologiste, et en prononçant à Notre-Dame l'éloge de la victime. Sa vie était en péril : il n'osa retourner en France après la clôture du concile, et il errait dans les montagnes de la Bavière, lorsque le duc Albert, admirateur de son talent, lui offrit un asile à Rattenberg en Tyrol. De là il se rendit ensuite à Vienne, où l'archiduc aurait désiré l'attacher à l'université ; mais Gerson ne put oublier sa patrie, et lorsque l'assassinat de Jean-sans-Peur, duc de Bourgogne (10 sept. 1419),

lui en rouvrit les portes, il se hâta de revenir de l'exil et d'aller demander une retraite à son frère, prieur des célestins de Lyon. Là il se plongea dans les études, écrivit beaucoup, et s'occupa de l'instruction des petits enfants, qu'il catéchisait dans l'église, après avoir été le chef du corps savant le plus illustre de son temps. Son traité *De parvulis ad Christum trahendis* est un beau monument de ces dernières occupations qui couronnaient si dignement la plus noble vie; il mérite encore aujourd'hui d'être cité parmi les meilleurs ouvrages qu'on ait écrits sur l'éducation des enfants.

Peu de jours après avoir terminé son interprétation du *Cantique des Cantiques*, le 12 juillet 1429, Gerson mourut. La veille encore il avait rassemblé autour de lui ses chers petits orphelins qui répétaient, à sa demande, sa dernière prière : « Dieu de miséricorde, aie pitié de ton pauvre serviteur Jehan Gerson! »

Supérieur à son siècle, Gerson avait combattu, dans ses nombreux écrits, toutes les erreurs, le quiétisme, les flagellants, l'astrologie, la magie, les brutalités de la fête des Fous, etc.; il eut cependant le tort de s'associer à la sentence qui envoya au supplice Jean Huss (*voy.*), dont le sauf-conduit impérial devait protéger la vie. L'importance de ses ouvrages réclamerait de nous un rapide examen de leur contenu, mais un collaborateur plus savant que nous dans ces matières s'est chargé d'en dire quelques mots, en résumant le long débat sur l'auteur de l'*Imitation*. S.

Gerson fut la lumière de son siècle et de l'Université par sa doctrine et son enseignement dans les temps les plus orageux, durant le grand schisme et les dissensions civiles qui divisaient l'Église et l'état. Alors que la faction du duc de Bourgogne dominait en France sous le malheureux règne de Charles VI, il défendit en chaire la majesté royale attaquée par le meurtre du duc d'Orléans, frère du roi, comme il soutint l'unité de l'Église dans ses membres et dans son chef aux conciles de Pise et de Constance, sans sortir des voies de la modération et de la justice, malgré les imputations odieuses qui ont accusé son courage et sa fermeté. Il souffrit pour la défense de l'équité, pour la vérité et la foi, les persécutions, l'exil volontaire et la pauvreté. Nous n'entrerons point dans les détails sur les motifs et les discussions qui ont amené l'état d'épreuves où il s'est trouvé réduit; il suffira de dire, sous le point de vue ecclésiastique, que son livre *De auferibilitate Papæ* s'explique par celui *De potestate ecclesiasticâ*, qui concilie l'unité pontificale et l'unité hiérarchique (*voir* la *Défense de Gerson* par Richer, et l'*Esprit de Gerson* par Le Noble; *voir* aussi la notice morale et politique sur Gerson, par l'auteur de cet article).

Les vertus de Gerson et sa science lui méritèrent le titre de *docteur très chrétien*, et le jésuite Bellarmin même l'appelait le docte et pieux Gerson. « Sa vie fut si sainte et ses écrits si édifiants, dit Bossuet dans sa *Défense de la Déclaration du clergé de France en* 1682, qu'il fut regardé comme digne par sa doctrine et sa piété d'avoir composé le livre plein de sagesse et d'onction de l'*Imitation de Jésus-Christ*. » Ce mot de Bossuet sur Gerson fait le plus grand honneur à l'un et à l'autre. C'est déjà une grave autorité de la part du défenseur de la doctrine des œuvres morales de Gerson, sous le rapport mystique, dans lesquelles il reconnaissait l'esprit de l'auteur de l'*Imitation*. Cette attribution générale et ancienne, confirmée depuis, et notamment par la même voie de comparaison de Gerson avec lui-même, était fondée (malgré le préjugé qui a voulu faire de l'auteur de l'*Imitation* un maître de novices ou un moine vieilli dans le cloître) sur le plus grand nombre des éditions du XV^e^ siècle, d'après les manuscrits nombreux qu'elles représentent, et qui, découverts par intervalles, sont sortis ou sortent des lieux de séjour, ou d'exil, ou de retraite de Gerson, ou de leur voisinage. Il n'est guère d'auteur dont les ouvrages peu volumineux aient été plus multipliés par l'impression et en plus grand nombre, dans le XV^e^ et le XVI^e^ siècle. Tous, soit traitant du dogme catholique, soit défendant l'autorité légale, soit prêchant la saine morale, respirent la vraie piété, et intéressent à la fois la raison et le sentiment. Le style de Gerson, quoique iné-

gal parfois et nourri de citations, ne laisse pas d'être un et approprié au sujet, surtout dans ses lettres et dans ses écrits purement spirituels. La première édition des œuvres de Gerson eut lieu en 1483 et 1484, non à Bâle, comme le dit Dupin, mais à Cologne, patrie de Thomas à Kempis (ou de Kempen). On ne doit pas s'étonner d'après cela que cette édition, et conséquemment celles qui l'ont suivie, à Strasbourg en 1488, à Bâle en 1489, etc., ne contiennent pas l'*Imitation de Jésus-Christ*. Un manuscrit de cet ouvrage, quoique faisant partie d'un recueil signé de la formule manuelle du frère Thomas, fut donné d'abord pour l'œuvre d'un compilateur, mais ensuite pour un manuscrit d'auteur. Quelques réclamations élevées par l'ordre si accrédité des Augustiniens en faveur d'un confrère signataire du manuscrit qui leur était cher, firent comprendre l'*Imitation* dans les œuvres de ce dernier, quoique le texte fût celui d'une édition ancienne sous le nom de Gerson, et que primitivement, lors de l'édition des œuvres de Thomas à Kempis, donnée immédiatement après sa mort, l'*Imitation* n'y fût point renfermée. Après plusieurs éditions, plus ou moins inexactes, des œuvres de Gerson, parut enfin l'édition de Dupin, la mieux ordonnée et la moins incomplète à plusieurs égards, sous la rubrique d'Anvers, 1706, et de La Haye, 1728, formant 5 volumes in-fol. Cependant, ni un grand nombre de sermons ou de discours en français, ni la traduction du *Stimulus amoris divini* de saint Bonaventure, ni le livre même *De Imitatione Christi*, sous ce titre vulgaire et postérieur, ou sous le titre collectif antérieur de *Volumen consolationum internarum*, ni l'*Internelle consolation*, qui en forme le pendant, et qu'un langage français analogue au sien a fait attribuer également au même auteur, mais plus faible et moins original que le latin; aucune de ces œuvres, disons-nous, n'a été insérée dans la collection de Dupin, qui a donné seulement la traduction faite en latin par un théologien allemand, Brisgoïc, de la plupart des sermons de Gerson. Ces sermons n'étaient pas du nombre des discours ou traités dont l'humble auteur demandait à Dieu de n'être pas connu de son vivant (*Da mihi, Deus, nesciri in hoc sæculo!*) ou ne permettait pas à son frère de parler, puisqu'il les avait prêchés en français. Mais après sa mort, Thomas de Gerson, entre autres, son neveu, chanoine de la Sainte-Chapelle en 1440, et que l'évêque de Castres avait engagé à soutenir le grand nom de son oncle, a contribué à publier le manuscrit de l'*Imitation* sous ce titre solennel : *Incipit liber magistri Joannis Gerson, cancellarii Parisiensis*, comme il l'a fait dans un codex renommé, in-folio, cité par Launoy dans la longue contestation sur l'auteur de ce livre, et où se trouve en tête une précieuse miniature du temps représentant le docteur d'un âge mûr, avec une gravure ajoutée du docteur vieilli, et copiée d'après une ancienne peinture. Ce manuscrit monumental, après avoir été possédé par la famille Leschassier et depuis par l'ancien directeur du séminaire de Saint-Sulpice, J.-A. Émery, est aujourd'hui en la possession du rédacteur de cet article, ainsi qu'un portrait anciennement peint et qui paraît provenir de la collection des portraits qui, conservés autrefois à la Sorbonne, sont maintenant aux archives du royaume. Le manuscrit de l'*Imitation*, sous le nom et avec le portrait de Gerson, est un des plus corrects, quoique postérieur au manuscrit de Gérardmont, en quatre livres, qui, par son caractère, paraît appartenir à l'âge de Gerson et qui porte le titre de *Volumen consolationum internarum*, dont l'*Internelle Consolation* * semble être un fragment commenté en langue vulgaire, si elle n'est la version expliquée d'un manuscrit latin bourguignon. Ce dernier ouvrage a pu être découvert dans un recueil d'œuvres morales et mystiques qu'un duc de Bourgogne avait fait transcrire après un sermon français de Gerson *sur la Passion*, sans que cette découverte prouve l'identité des deux ouvrages et encore moins l'antériorité du livre français de l'*Internelle consolation*; mais elle confirme l'opinion qui attribuait la

(*) *Voir* On. Le Roy, *Études sur les Mystères et sur divers manuscrits de Gerson, y compris le texte primitif français de l'Imitation de Jésus-Christ, récemment découvert*, Paris, 1837, p. 413 et suiv. S.

Consolation française à l'auteur du livre des *Consolations intérieures*. Là comme dans le même livre sous le titre *De Reformatione hominis*, de 1420, qui suit celui sous le titre *De Consolatione theologiæ*, les germanismes et la part faite aux moines annoncent le foyer monastique où, loin des hommes et du trouble, l'auteur, éprouvé par le malheur, seul à seul avec Dieu, en recevait l'instruction dans les colloques admirables du 3e livre, le plus important de l'ouvrage et le plus beau titre du chancelier de l'Église de Paris à l'immortalité. Ce résumé nous dispense d'entrer dans des discussions concernant l'auteur, dont le nom, estropié ou mal prononcé sous celui de Gersen, a donné longtemps le change à l'opinion, et qui sont amplement traitées dans les *Considérations anciennes et nouvelles sur l'auteur de l'*IMITATION et dans le *Jean Gerson restitué et expliqué par lui-même*.

Il est remarquable que le docteur très chrétien n'a point été canonisé, sans doute à cause de ses principes sur nos libertés, opposés à ceux des ultramontains, quoique sa doctrine fût favorable à l'unité hiérarchique. Cependant il fut honoré d'un culte à Lyon sous Charles VIII, et un autel lui fut érigé dans la chapelle de Saint-Laurent, en l'église de Saint-Paul, où l'humble docteur catéchisait les enfants. Mais cet autel fut détruit par suite des troubles suscités sous Charles IX. Comme philosophe, le chancelier Gerson a été le sujet d'un éloge solennellement proposé pour 1838 par l'Académie Française*. Un éloge de Gerson comme orateur avait été proposé dès le siècle dernier, en 1772, non par l'Académie, mais par l'Université de Paris, et le prix pour cet éloge en latin fut décerné au célèbre Geoffroy, alors professeur agrégé d'éloquence au collége de Montaigu. G-CE.

GERSTENBERG (HENRI-GUILLAUME DE), écrivain allemand remarquable par l'influence qu'il a exercée sur la littérature de son siècle et comme poëte favori de son époque et comme critique, naquit le 3 janvier 1737 à Tondern, dans le duché de Sleswig, où son père, capitaine de cavalerie au service du Danemark, était en garnison. Après avoir été à l'école à Altona et avoir suivi pendant quelque temps les cours de l'université d'Iéna, il entra dans l'armée à l'âge de vingt ans, et parvint jusqu'au grade de capitaine; mais perdant tout espoir d'avancement à la mort du roi Frédéric V, en 1766, il renonça à la carrière militaire. Le ministre d'état comte Hartwig de Bernstorff le fit entrer dans la chancellerie allemande. En 1775, il fut nommé résident auprès de la ville libre et impériale de Lubeck. En 1783, il se rendit à Eutin, près de son ami Voss, et obtint la place de directeur de la loterie d'Altona. Il donna sa démission en 1812, à cause de son grand âge, et jusqu'à sa mort, arrivée le 1er novembre 1823, il se consacra tout entier aux lettres et aux sciences.

Le premier ouvrage de Gerstenberg, la tragédie de *Turnus*, qui n'a jamais été imprimée, lui valut l'amitié de Weisse, littérateur alors très en vogue. Les Bagatelles (*Tændeleien*), petits contes et chansons anacréontiques, trouvèrent dans le public l'accueil le plus favorable : Weisse les fit imprimer pour la première fois à Leipzig en 1759. Elles ont eu depuis plusieurs éditions, et Lessing en a parlé avec éloge. Gerstenberg publia ensuite des poëmes en prose, composés antérieurement (Altona, 1759), mais qui sont loin de valoir ses Bagatelles. Nous citerons encore, parmi ses poésies, son *Ariane à Naxos* (Copenhague, 1767) et son *Chant d'un Scalde*. De concert avec J.-Fr. Schmidt, il fit paraître l'*Hypocondriaque* (Sleswig, 1767, 2 vol., 2e édit. augmentée, 1784), et les *Lettres sur les merveilles de la Littérature* (4 collect., 1766-1770), à la rédaction desquelles prit aussi part Klopstock. Ces deux derniers ouvrages renferment d'excellentes critiques, et la faveur avec laquelle il y parle de la poésie populaire, ainsi que la juste appréciation qu'on y trouve de Shakspeare et de ses contemporains, n'ont pas été sans influence sur la direction que la littérature allemande ne tarda pas à prendre. Gerstenberg composait vers le même temps sa tragédie de *la Fiancée* (Copenhague, 1765) et son célèbre *Ugolin* (Hambourg, 1768), pièce qui obtint un

(*) Faugère, *Éloge historique du chancelier Gerson*, Paris, 1838, in-8°.

grand succès au théâtre. Son dernier ouvrage dramatique fut *Minona ou les Anglo-Saxons* (Hamb., 1785). Quant à ses écrits en prose, nous mentionnerons sa *Théorie des catégories de Kant développée et expliquée* (Altona, 1795), ainsi que sa *Lettre à Villers, concernant le principe commun de la philosophie théorique et pratique* (Altona, 1821). Il avait déjà traduit l'Essai sur l'essence et l'invariabilité de la Vérité de Beattie (Copenh. et Leipz., 1772; 2e édit., 1775). Gerstenberg a publié lui-même à Altona, en trois volumes (1815), un choix de ses œuvres. *C. L.*

GERTRUIDENBERG, petite ville de la Hollande, à l'embouchure de la Donge, dans le lac de Biesbosch, à 3 lieues de Bréda. Ses 13 à 1400 habitants vivent principalement de la pêche du saumon, des esturgeons et des aloses, et de la brasserie de la bière blanche. Elle a un bon port, et peut soutenir un siége, surtout à l'aide de ses écluses par lesquelles elle peut inonder les environs. Cependant elle a été prise plusieurs fois : en 1573 par les partisans hollandais; en 1593 par le prince Maurice de Nassau; enfin en 1793 par les Français.

Une espèce de congrès a donné quelque renommée à cette petite ville dans l'histoire moderne. C'est à la suite des revers essuyés par Louis XIV dans sa vieillesse, que ses ambassadeurs, le maréchal d'Uxelles et l'abbé de Polignac, vinrent au commencement de l'année 1710 à Gertruidenberg pour demander la paix à ces Hollandais que leur maître, quarante ans auparavant, avait traités avec tant de morgue, et qui humiliaient alors le grand monarque par leurs victoires, par celles de leurs alliés, et par leurs prétentions exagérées. Les plénipotentiaires français étaient, selon l'observation de Voltaire, plutôt confinés qu'admis à Gertruidenberg. Les délégués des États-Généraux recevaient, en effet, leurs humbles propositions, les portaient à La Haye, et revenaient leur signifier les prétentions de leurs Nobles Puissances les États-Généraux. L'ultimatum fut que la Hollande accorderait la paix à condition que Louis XIV obtiendrait de son petit-fils le duc d'Anjou, soit par les négociations, soit par la force des armes, qu'il abandonnât le trône d'Espagne pour le céder à l'archiduc d'Autriche. Les ambassadeurs cherchaient à déterminer les Hollandais à se montrer plus traitables, mais ce fut en vain. Il n'y a peut-être pas d'époque plus humiliante dans l'histoire de la diplomatie française que celle des négociations de Gertruidenberg. Cependant les conjonctures devinrent plus favorables pour la France : l'Angleterre se montra disposée à traiter avec elle; la Hollande, privée de sa puissante alliée, fut obligée de suivre son exemple, et le traité de paix conclu à Utrecht (*voy.*) effaça la honte des négociations qui l'avaient précédé. D-G.

GERVAIS et **PROTAIS** (SAINTS). Saint Ambroise (*voy.*), persécuté par l'impératrice Justine, venait d'élever une nouvelle église à Milan : sentant la nécessité de la consacrer selon l'usage en y plaçant des reliques de martyrs et cette ville n'en comptant qu'un petit nombre, il fit fouiller la terre devant les tombeaux des saints Félix et Nabor, et l'on découvrit deux grands squelettes entiers, mais dont les têtes étaient séparées. On attribua ces reliques à deux fils de saint Vital et de sainte Valérie; ces derniers avaient souffert le martyre vers l'an 62 de notre ère, l'un à Ravenne, l'autre à Milan. C'est tout ce que l'on sait de l'histoire de ces deux saints. L'épître aux évêques d'Italie attribuée à saint Ambroise, et qui contient quelques détails sur leur vie et leur mort, paraît apocryphe. Leurs reliques furent portées le jour même de leur découverte à la basilique de Fauste, aujourd'hui Saint-Vital, et le lendemain à la basilique Ambroisienne. L'Église latine célèbre la fête de ces deux frères le 19 juin, jour de la translation de leurs reliques, en 386 selon Tillemont. Une église leur est dédiée à Rome; celle de Paris (quartier de l'Hôtel-de-Ville) existait déjà du temps de saint Germain, au VIe siècle. Elle fut rebâtie en 1212 et dédiée en 1480. Enrichie de vitraux de Jean Cousin (*voy.*), elle était jadis ornée de beaux tableaux dus à Le Sueur, à son beau-frère, à Sébastien Bourdon et à Philippe de Champagne, qui y fut inhumé, ainsi que Letellier, Ducange, Scarron, etc. Le

portail de cette église, élevé en 1616 sur les dessins de Jacques de Brosse (*voy.*), et auquel il ne manque encore, comme au temps où Voltaire écrivait *le Temple du Goût*, « qu'une place et des admirateurs, » est composé des trois ordres grecs d'architecture superposés. Les peintres se sont souvent occupés de ces deux martyrs, dans des tableaux destinés aux églises; celui de Le Sueur représentant leur supplice passe pour un des chefs-d'œuvre de notre école. L. L-T.

GÉRYON, monstre à trois têtes ou à trois corps, fils de Chrysaor et de Callirhoé, régnait dans l'île lointaine d'Érythie, ou dans les Baléares, lors de l'arrivée d'Hercule. Ce demi-dieu ayant enlevé les troupeaux de Géryon et tué le géant Euryton, leur gardien, eut à combattre Géryon lui-même et le terrassa. *Voy.* Hercule. S.

GESENIUS (le docteur Guillaume), célèbre orientaliste et critique biblique, professeur à l'université prussienne de Halle, naquit à Nordhausen le 3 février 1786. Il étudia aux universités de Helmstedt et de Gœttingue, mais il avait reçu la première instruction dans le gymnase de sa ville natale. Professeur pendant quelque temps au *pedagogium* de Helmstedt, répétiteur de théologie à Gœttingue en 1806, il fut nommé en 1809, sur la proposition de Jean de Müller, professeur de littérature ancienne au gymnase de Heiligenstadt, place qu'il quitta, en 1810, pour celle de professeur extraordinaire de théologie à Halle. Dès l'année suivante, M. Gesenius devint professeur ordinaire, et il reprit son cours lors du rétablissement de l'université de Halle en 1814. Cette même année il obtint le grade de docteur en théologie. En 1820, il entreprit un voyage scientifique à Paris et à Oxford dans l'intérêt de la lexicographie des langues sémitiques, pour laquelle il a plus fait qu'aucun autre savant encore vivant. Son activité, interrompue un instant, en 1831, par une maladie grave, ne s'est jamais ralentie, et il est l'un des principaux ornements de l'université à laquelle il appartient.

L'ouvrage qui fit la réputation du docteur Gesenius est son Dictionnaire hébreu-allemand (Leipzig, 1810 à 1812, 2 vol.; 4e édit., 1834) dont il parut une traduction anglaise due à M. Christophe Leo (Cambridge, 1825, 2 vol. in-4°), et dont il publia lui-même un abrégé. Il fit ensuite paraître successivement sa Grammaire hébraïque (Halle, 1813; 10e édit., 1831); ses Lectures hébraïques (Halle, 1814; 5e édit., 1828); son Histoire de la langue et de l'écriture hébraïques (Leipzig, 1815); son Système grammatico-critique de la langue hébraïque (Leipzig, 1817); sa traduction d'Isaïe avec des commentaires philologiques, critiques et historiques (Leipzig, 1820, 3 vol.; 2e édit., 1829), et son *Thesaurus linguæ Hebraïcæ* (vol. 1, Leipzig, 1829 à 1834). Ses derniers travaux sont relatifs à la langue phénicienne, dont on peut l'appeler le restaurateur. L'ouvrage intitulé *Palæographische Studien über phœnizische und punische Schrift*, Leipzig, 1835, n'a été que le précurseur d'une publication plus développée sur cette nouvelle branche de l'érudition. M. Gesenius a composé en outre pour l'Encyclopédie générale d'Ersch et Gruber plusieurs articles d'une grande importance sur les langues sémitiques et sur l'archéologie de la Palestine et d'autres contrées de l'Orient*, et ses recherches ont enrichi sous plus d'un rapport la géographie biblique. Il a ajouté, entre autres, des notes précieuses à la traduction allemande du voyage en Syrie et en Palestine de Burckhardt (Weimar, 1823, 2 vol. in-8°). *C. L.*

GÉSIER, *voy.* Estomac.

GESNER (Conrad), autrefois surnommé *le Pline de l'Allemagne*, naquit à Zurich, le 16 mars 1516, de parents sans fortune. Un de ses oncles, ministre de l'Évangile, lui enseigna les premiers éléments de la littérature et de la botanique. La mort de son maître et celle de son père, tombé au champ d'honneur (bataille de Zug, 1531), laissèrent bientôt Gesner sans appui; force lui fut d'aller chercher sur une terre étrangère quelques moyens d'existence. Il se rendit d'abord à Strasbourg, où, pendant quelque temps,

(*) Nous avons déjà traduit de cet ouvrage son article sur la langue chaldéenne (*voy.*), et nous lui en emprunterons encore plusieurs autres par la suite. S.

sa coopération aux travaux du révérend docteur Wolfgang Capiton assura son existence. Aidé par la bienfaisance des chanoines de Zurich, il partit pour Bourges, où il commença ses études médicales qu'il vint continuer à Paris, grâce au secours que lui offrit l'amitié d'un jeune Bernois de famille patricienne qu'il rencontra dans cette capitale. En 1536, il fut mandé de Strasbourg, où il était retourné, pour remplir à Zurich l'emploi de régent dans un collége. L'année suivante, les magistrats de cette ville vinrent à son aide pour le mettre à même de continuer à Bâle ses études médicales. Bientôt le sénat de Berne l'appela à occuper une chaire des lettres grecques à l'Académie récemment fondée de Lausanne; il la quitta au bout de trois ans et partit pour Montpellier. Admis au doctorat en médecine à Bâle (1541), il publia à Zurich et à Lyon quelques extraits d'auteurs grecs et arabes sur la botanique et la médecine, un catalogue polyglotte des plantes et quelques opuscules philosophiques.

En 1545 parut sa *Bibliotheca universalis*, espèce de dictionnaire bibliographique et scientifique sur les auteurs hébreux, grecs et latins, et dont on a donné, en 1683, un abrégé plus estimé que l'ouvrage même qui, en raison de son étendue, n'en est pas moins le premier qu'aient produit les auteurs modernes. Muni de tous les documents nécessaires qu'il avait recueillis des diverses parties de l'Europe, C. Gesner mit au jour une partie de son immense ouvrage sur l'histoire naturelle (*Historia animalium*, Zurich, 1550-57, 4 vol.), fruit de ses longues recherches et malheureusement incomplet dans la partie entomologique. L'auteur donne la dénomination de tous les animaux dans divers idiomes, leur description anatomique, la monographie de chaque individu, les variétés, le pays qu'ils habitent, la durée de l'accroissement, l'époque de la fécondation, la durée de leur vie; il décrit leurs habitudes, leurs maladies, etc. L'exactitude, la clarté des descriptions, la justesse et la pénétration des aperçus signaleront toujours cet ouvrage comme la base fondamentale de la zoologie moderne; et quoique l'auteur n'établisse ni genres ni classification naturelle, on s'aperçoit souvent que les rapports des êtres ne lui ont point échappé.

Gesner a publié, en 1556, la traduction des œuvres d'Élien sur la zoologie; en 1560, ses *Opera botanica*. Al'auteur, incontestablement le plus grand botaniste qui eût existé jusque-là, appartient la lumineuse idée d'établir les genres des plantes d'après leurs fleurs, leurs graines et leurs fruits, et en cela il a tracé la voie aux progrès de la botanique scientifique; nous avons à regretter la perte d'un grand herbier dont il fait mention dans ses divers écrits. On a du même naturaliste un traité sur les fossiles, les pierres, la pétrification et les cristaux; il paraît avoir connu les propriétés électriques de certaines pierres précieuses. Nous terminerons le catalogue de ses ouvrages en citant un traité comparatif de toutes les langues, source féconde à laquelle se sont enrichis les écrits de nos plus habiles philologues.

La réputation littéraire de Gesner, son désintéressement et sa modestie lui concilièrent l'estime, la confiance des savants et les bonnes grâces de la cour d'Autriche. L'empereur Ferdinand Ier l'anoblit lui et sa famille, et voulut que ses armoiries transmissent à la postérité l'emblème de ses travaux sur les différentes parties de l'histoire naturelle; un aigle, un lion, un dauphin et un serpent figuraient dans ses armes.

Gesner mourut le 15 décembre 1565, âgé de 49 ans; après avoir donné ses soins, pendant deux années, aux malades atteints de l'épidémie qui régnait à Bâle et qui se répandit l'année suivante à Zurich, il en fut frappé lui-même. Dès l'apparition du bubon pestilentiel, il se fit transporter dans son cabinet, mit ordre à ses cahiers, et mourut en s'occupant de ce dernier travail. Un de ses élèves, Gaspard Wolf, hérita de sa bibliothèque, à la charge de choisir dans ses mémoires et de publier ceux qu'il croirait utiles aux progrès de la science. L. D. C.

GESNER (Jean-Mathias), célèbre humaniste allemand, naquit à Roth, dans le margraviat d'Anspach, en 1691. Après avoir achevé ses études à Iéna, il devint successivement co-recteur et bibliothécaire à Weimar en 1715, recteur du gymnase d'Anspach en 1728, recteur de l'école de

Saint-Thomas à Leipzig en 1730, et en 1734 il fut nommé professeur d'éloquence et bibliothécaire à l'université de Gœttingue, alors récemment fondée. Il mourut dans cette dernière ville en 1761.

Pendant toute sa vie il s'appliqua avec autant de discernement que de zèle à l'amélioration des méthodes d'enseignement et à l'étude des langues anciennes. Il insista sur ce point qu'il ne faut pas lire les auteurs de l'antiquité seulement pour la langue, mais aussi pour les idées et pour la manière dont ils les ont exposées. Ses éditions des *Scriptores de re rusticâ*, de Quintilien, de Claudien, de Pline-le-Jeune, d'Horace et des Orphiques ont donné l'impulsion à une méthode exégétique moins stérile des anciens classiques, et ses *Primæ lineæ Isagoges in eruditionem* (nouv. édit., Leipzig, 1786) ont préparé les voies à l'étude encyclopédique des sciences. Matthias Gesner a rendu en outre un service signalé à la langue et à la littérature latines par la publication du *Thesaurus eruditionis scholasticæ* de Faber (1726), et surtout par son *Novus linguæ et eruditionis Romanæ Thesaurus* (Leipzig, 1749, 4 vol. in-fol.), ouvrage où il a rassemblé tous les trésors philologiques relatifs à l'ancienne Rome. Ses *Opuscula varii argumenti* (Breslau, 1743, 8 vol.), ainsi que le *Thesaurus epistol. Gesner.*, de Klotz (Halle, 1768), attestent la vaste étendue des connaissances de cet érudit, auquel l'antiquité classique, aujourd'hui presque complétement dévoilée, a les plus grandes obligations. *C. L.*

GESSE, genre connu des botanistes sous le nom de *lathyrus*, et appartenant à la grande famille des papilionacées ou légumineuses. Il offre pour caractères essentiels : un calice en forme de cloche à cinq lanières, dont les deux supérieures sont plus courtes que les trois autres; la corolle à étendard ample et redressé, et à carène semi-circulaire; un style aplati, triangulaire, redressé, dilaté au sommet, velu à sa face supérieure; la gousse est allongée, comprimée, et renferme un assez grand nombre de graines, lesquelles sont globuleuses ou anguleuses. Les gesses sont des herbes à tiges en général grimpantes. Leurs feuilles se composent d'un petit nombre de folioles et se terminent en vrille rameuse; les stipules sont en forme de flèches; les pédoncules sont axillaires et ne portent en général qu'un petit nombre de fleurs. On compte environ cinquante espèces de ce genre, parmi lesquelles les suivantes sont les plus remarquables.

La *gesse commune* (*lathyrus sativus*, L.) ou *lentille d'Espagne*, indigène dans l'Europe australe, se cultive fréquemment comme plante fourragère, et constitue surtout une nourriture excellente pour les moutons. Dans plusieurs parties de l'Allemagne, on réduit en farine les graines de cette gesse et on la mêle avec de la farine de céréales pour en faire du pain. Cette pratique n'entraîne aucun accident lorsque le mélange des deux sortes de farines est opéré par parties à peu près égales; mais l'emploi de la farine de gesse pure produit souvent des paralysies incurables, non-seulement chez les hommes, mais aussi chez les animaux domestiques, et notamment chez les porcs; toutefois les bêtes à laine, à ce qu'on assure, n'en sont nullement affectées. A différentes époques, les ducs de Würtemberg ont rendu des édits contre l'emploi de la farine de gesse, et le gouvernement de Florence a cru nécessaire, en 1786, de faire la même interdiction. Néanmoins les paysans italiens ont toujours l'habitude de mêler cette farine, dans la proportion d'un quart, à la farine du blé, et ils emploient même la farine de gesse, sans aucun mélange, à faire des bouillies. Dans plusieurs départements de la France, les habitants des campagnes mangent aussi des purées de gesse, sans qu'on ait signalé jusqu'à ce jour des accidents funestes. Probablement la nature du sol influe sur les propriétés malfaisantes de la gesse; mais comme on manque de données certaines à ce sujet, il est plus prudent de considérer l'usage alimentaire de cette graine comme suspect.

La *gesse jarosse* (*lathyrus cicera*, L.), qu'on désigne en outre par les noms de *gesse chiche*, *jessette*, *garousse*, *jarat*, et *petite gesse*, n'est pas moins estimée que l'espèce précédente à titre de plante fourragère, et on l'emploie aussi de pré-

férence à la nourriture des bêtes à laine. Quant à la farine de ses graines, on doit s'en défier tout autant que de celle de la gesse commune; car elle produit des accidents absolument semblables, ainsi qu'il a été constaté par des observations assez récentes.

La *gesse tubéreuse* (*lathyrus tuberosus*, L.), facile à reconnaître à ses grandes fleurs pourpres, croît dans les moissons dans toute l'Europe. Elle produit sous terre des tubercules charnus, de couleur noirâtre et d'une saveur analogue à celle des châtaignes. Ces tubercules sont très estimés en Hollande, où on les vend aux marchés.

La *gesse à larges feuilles* (*lathyrus latifolius*, L.) se cultive comme plante d'ornement. Ses tiges grimpantes, qui atteignent quatre à cinq pieds de long, la rendent très propre à garnir des treillages, des berceaux, etc. Ses fleurs, grandes et d'un pourpre vif, sont disposées en grappe au sommet des pédoncules.

Enfin la plante d'agrément connue de tout le monde sous le nom de *pois de senteur* est une espèce de ce genre (*lathyrus odoratus*, L.). ÉD. SP.

GESSLER, *voy.* TELL.

GESSNER (SALOMON), poëte allemand, né le 1er avril 1730 à Zurich, où son père était libraire et membre du grand conseil. Lui-même fut également destiné à cette carrière, mais l'éducation qu'il avait reçue d'un pasteur de la campagne, au sein de la belle nature, lui avait révélé une autre vocation à laquelle rien ne put le décider à renoncer. A Berlin, où son père l'avait envoyé en 1749, il quitta son patron, et son père ne voulant plus alors fournir à ses besoins, il se mit à peindre pour vivre. Ramler (*voy.*) n'encouragea pas les premiers essais poétiques du jeune Suisse; mais celui-ci étant allé de Berlin à Hambourg, il trouva dans Hagedorn (*voy.*) un ami pour la vie et se fortifia dans ses penchants poétiques. Il était décidé à s'y livrer lorsqu'il retourna dans sa ville natale.

Pour comprendre et apprécier de nos jours ce poëte idyllique, il faudrait avoir passé comme lui les années de l'enfance au fond d'une de ces admirables vallées ou sur le bord d'un de ces lacs limpides que la Suisse offre à chaque pas aux yeux du voyageur; il faudrait, pour comprendre surtout ses bergères, avoir vécu dans une naïve et charmante intimité avec quelques-unes de ces jeunes filles cachées dans des hameaux écartés, où jamais l'or de l'étranger n'a semé le vice et la corruption, où jamais son langage équivoque n'a froissé de chastes oreilles; il faudrait avoir passé des étés au sein des forêts et des clairières, se plaisant non à traquer le pauvre gibier, mais à épier le jeu des tourterelles amoureuses, à suivre la marche du soleil sur la cime des arbres, à cueillir des fraises parfumées au milieu des tapis de mousse et à se désaltérer dans les sources d'eau vive. Mais, hélas! que nous sommes loin de ces temps! et que la poésie bucolique (*voy.*) de Gessner nous paraît fade aujourd'hui! Ce monde de voluptueuse innocence, qu'il a créé, répond cependant à quelques fibres de notre cœur, et le succès européen de ses idylles, qui parurent vers le milieu du dernier siècle, prouve qu'en dépit de toutes les entraves, de tous les préjugés engendrés par notre civilisation moderne, l'âme altérée de bonheur, aime à se réfugier dans quelque séjour inconnu, auprès de quelque être idéal. En dépit de nos besoins nouveaux, produit de mœurs nouvelles, les idylles de Gessner présentent aujourd'hui même une étude d'un grand intérêt; ces Myrtil et ces Amintas, qui intéressaient si fort les belles dames du dernier siècle, prouvent à l'évidence que la société, fatiguée des paniers de Louis XIV et honteuse des licencieux excès de la Régence, remontait vers les baisers innocents des temps primitifs, et avait hâte de se désaltérer dans des ruisseaux de lait et de miel.

Les œuvres de Gessner sont écrites en prose rhythmique. Il avait commencé par écrire en vers; mais le jugement un peu rude et brutal de Ramler l'ayant intimidé, il se replia fort heureusement sur la prose. La première publication de Gessner semble une réminiscence de Longus : c'est *Daphnis*, qui parut en 1754; en 1756, ce fut le tour des premières *Idylles;* puis vint *la Mort d'Abel*, poëme biblique assez langoureux et fade. En 1762, le grand poëme du *Premier*

Navigateur vit le jour, et en 1772 deux nouveaux volumes d'*Idylles* complétèrent la précédente collection*. La traduction de Huber Meister et Brute de Loirelle (Paris, 1786-93, 3 vol. gr. in-4°, fig., et ensuite beaucoup d'autres éditions) a naturalisé chez nous ces différents poëmes, qui d'ailleurs ont été traduits dans toutes les langues de l'Europe et dont on a plusieurs éditions complètes (Zurich, 1765, 5 vol. in-8°; 1777, 2 vol. in-4°; 1818, 3 vol. in-8°, etc.).

Salomon Gessner cultivait encore le dessin et la gravure. Les beaux massifs d'arbres de ses paysages**, ses rochers solitaires, ses sources et ses torrents, ses temples et ses nymphes, reproduisent exactement la nature douce et calme de ses idylles; ses œuvres poétiques et les gravures dont il les a lui-même accompagnées se commentent réciproquement. Il y avait de l'harmonie et de l'unité dans cette existence, qui finit sans douleur le 2 mai 1787. Ses compatriotes ont élevé à Gessner un monument dans cette verte promenade presque enclavée par les eaux de la Sihl et de la Limmat, au nord de Zurich. Il est permis de dire, sans craindre de tomber dans l'emphase, que l'âme bienveillante du poëte semble respirer dans le murmure de ces vagues limpides, et dans la brise bienfaisante qui balance les cimes de ces arbres séculaires. L. S.

GESTATION (de *gestare*, porter), action de porter. Ce mot exprime le temps pendant lequel le fœtus des espèces vivipares reste renfermé dans le sein de la mère, depuis le moment de la conception jusqu'à l'époque où il arrive à la lumière. Chez les ovipares, ce temps est remplacé par l'incubation. La gestation, dans l'espèce humaine, porte le nom particulier de *grossesse*, mot auquel nous exposerons les divers phénomènes qui s'accomplissent alors. La durée de la gestation est en général plus longue dans les grandes espèces de vivipares que dans les petites, sans qu'on ait jusqu'à présent bien pu se rendre compte des différences qu'on y observe. Ainsi la plus longue gestation observée (on ne connaît pas celle des cétacés) est de onze mois : c'est celle de la femelle de l'éléphant, du chameau, du rhinocéros, du cheval, de l'âne, etc. La vache porte neuf mois, de même que les grandes espèces de singes, tandis que les petites ne portent que sept à huit mois. Le cerf, le rènne, l'élan, etc., portent huit mois; les chèvres, brebis, gazelles cinq mois; la truie et la laïe, quatre mois. La lionne a une gestation de trois mois et demi environ, la louve de 73 jours, la chienne de 63, la chatte et la fouine de 56, les loirs de 40 jours, les lapins et les lièvres de 30 jours, les rats de cinq à six semaines, le cochon d'Inde de trois semaines.

Il paraît que chez les individus de la même espèce la durée de la gestation présente des irrégularités très notables, et que la différence peut être de quinze et même de vingt jours. On doit tenir compte encore des conditions maladives de la mère ou du fœtus (*voy.* ce mot) pour expliquer ces différences, qui peuvent être en moins comme en plus. On sait que les fœtus nés avant le terme ordinaire de la gestation présentent des chances de survie proportionnées au plus ou moins de temps qui restait à parcourir. C'est un préjugé que de croire, pour l'espèce humaine, par exemple, que l'enfant né à sept mois soit dans de meilleures conditions que celui qui naît à huit mois ou au-delà.

On trouve dans les auteurs un grand nombre d'histoires plus ou moins merveilleuses de gestations prolongées qui, examinées avec soin, se réduisent souvent à des cas de squirrhe ou de cancer. F. R.

GESTE. On entend par ce mot les mouvements extérieurs du corps servant à exprimer nos sentiments, nos désirs, nos craintes, et toutes les sensations diverses que nous devons éprouver. L'*art du geste* a toujours été considéré par les anciens comme un art indépendant; il est intimement lié à la musique, à la danse, à l'art dramatique et à l'éloquence, mais il n'en est pas inséparable. En effet, un chanteur peut avoir une belle voix et chanter avec expression, sans donner à ses gestes le mouvement qui leur convient; un danseur peut se mouvoir avec habileté, sans exprimer par ses gestes le caractère, l'esprit, la pensée du pas qu'il

(*) Les drames de Gessner sont insignifiants.
(**) Il a écrit des lettres sur l'art du paysagiste.

exécute. Mais d'un autre côté, un acteur, s'il ne sait s'accompagner de gestes expressifs, ne remplira jamais convenablement son rôle; un orateur, fût-il aussi éloquent que Démosthène et Cicéron, ne pourra impressionner fortement son auditoire, par le simple débit de ses paroles, s'il ne sait faire usage des gestes et des mouvements de la physionomie.

Suivant Varron, *saltatio*, ou la pantomime, l'art du geste, chez les Romains, ne venait pas, comme on pourrait le croire, de *saltus* (saut), mais de l'arcadien Salius, qui le premier enseigna cet art aux Romains. Le même auteur nous apprend que le *saltatio* était une imitation savante et raisonnée de tous les mouvements du corps et des différentes expressions de la physionomie. Cet art se subdivisait en plusieurs espèces et avait produit chez les Grecs et les Romains un si grand nombre de danses et de pas, que Meursius a composé de leurs noms et de leurs genres un dictionnaire entier. Nous lisons dans Athénée et dans Apulée que l'art du geste était, de tous les arts libéraux, celui que les anciens aimaient et pratiquaient le plus; car on l'enseignait à tous, à l'histrion de bas étage comme à l'orateur distingué. Mais cet art n'était pas pour tous le même: aussi Quintilien dit-il à ce sujet qu'il ne faut pas qu'un orateur prononce comme un comédien, ni qu'il fasse des gestes comme un danseur. L'art du geste se divisait en deux classes, en naturel et en artificiel. L'art du geste naturel était celui dont on se servait en déclamant, pour donner plus de force aux discours, comme, par exemple, en parlant de la Divinité, d'élever les yeux et une main vers le ciel. Cet art pouvait aussi bien convenir à l'orateur qu'à l'acteur, sauf quelques modifications dans l'expression et dans la pose; mais l'art du geste artificiel était celui des acteurs pantomimes, et il servait à exprimer les choses raisonnées qu'avaient à dire ceux qui ne voulaient point parler; en d'autres termes, cet art consistait à tracer dans l'espace, ou à décrire, en employant tels ou tels signes intelligibles, l'objet qu'on avait l'intention de représenter. *Voy.* MIMIQUE et PANTOMIME.

Le jeu de la physionomie, que nous comprenons dans l'art du geste, n'avait pas d'importance pour les anciens, au moins sur le théâtre, car on sait qu'ils portaient des masques. L'expression du visage, qui nous charme tant sur nos théâtres, était chez les anciens tout-à-fait inutile; car les salles de spectacle étaient si grandes, et les acteurs s'y trouvaient par conséquent si éloignés du public, que les mouvements des yeux et les changements des traits eussent passé inaperçus.

Cicéron, qui avoue lui-même (*ad Herennium*, lib. III) avoir appris l'art du geste du comédien Roscius et du tragédien Esopus, dit (*de Oratore*, lib. I) que celui qui se destine à parler en public ne doit pas négliger cet art, le plus utile de tous. Si on le poussait à l'extrême on se rendrait ridicule; de même un orateur faisait rire de lui quand il imitait servilement les gestes de l'acteur, et réciproquement. Nous savons qu'on disait de l'orateur Hortensius, rival de Cicéron, qu'après avoir été longtemps comédien il était devenu comédienne comme Dionysia, célèbre danseuse, citée par Aulu-Gelle.

Le savant abbé Dubos nous apprend que l'art du geste théâtral chez les anciens se divisait en trois genres: 1° le geste tragique, 2° le geste comique, et 3° le geste satyrique. Ces trois divisions faisaient partie de la mimique ancienne, divisée elle-même en hypocritique, c'est-à-dire celle qui servait de base à l'art du geste, et en rhythmique, qui indiquait les temps, en marquant les mouvements de cet art.

On comprend aisément que, d'après un tel système, la musique, la danse et l'art théâtral des anciens ne devaient aucunement ressembler à ce que nous entendons par ces noms: aussi les auteurs écrivaient-ils sur leurs manuscrits, au-dessus de leurs vers, les gestes que les acteurs devaient faire en les répétant. L'art du geste était poussé à un tel point que le comédien qui se serait trompé en faisant mouvoir les jambes ou les bras, ou la tête, eût été hué par les spectateurs comme s'il avait mal prononcé une phrase ou un mot. C'est ce qui a donné naissance au proverbe grec: « Faire un solécisme avec la main. » D'après un passage d'Ammien-Marcellin, qui vivait sous Constantin, nous voyons que les anciens avaient des instruments pour régler les

gestes des acteurs. Cet écrivain dit : « On n'entend plus que chanter et faire de la musique; partout on ne voit que des lyres, des flûtes et des instruments qui servent à régler les gestes des acteurs : *Tibiæque et histrionici gestûs instrumenta non levia.* » C'est alors que la saltation ou l'art du geste fut perfectionnée, et qu'on commença à jouer toutes sortes de pièces sans ouvrir la bouche. On nomma ces acteurs, renouvelés des Romains, *pantomimes*, ou imitateurs de tout. Un poëte, émerveillé de ce perfectionnement, composa cette épigramme célèbre :

Tot linguæ quot membra viro : mirabilis est ars
Quæ facit articulos, ore silente, loqui.

« Tous les membres du corps d'un pan-
« tomime sont autant de langues à l'aide
« desquelles il parle sans ouvrir la bou-
« che. »

Nous ne nous étendrons pas davantage sur les pantomimes et sur la *gesticulation* considérées comme accessoires de l'art théâtral, de la musique, de la déclamation et de la danse antiques, et nous renvoyons nos lecteurs, pour plus de développement, à chacun de ces arts.

Aujourd'hui l'art du geste n'existe plus pour la danse. Les gestes d'expression des pas de caractères dans les ballets du XVI^e^, du XVII^e^ et du XVIII^e^ siècle, ont disparu pour faire place aux mouvements monotones et froids, sans grâce et sans originalité, qu'on a nommés figures de la contredanse française. Cependant la danse semble vouloir se renouveler; depuis quelques années nos théâtres lyriques s'occupent davantage de l'expression du geste. *Voy.* BALLET, PANTOMIME.

L'art du geste est fort négligé; la plupart de nos acteurs ignorent, lorsqu'ils sont en scène, l'art de marcher, de placer leurs mains, et d'exprimer par leurs gestes les paroles qu'ils prononcent. E.B-s.

GESTES (CHANSONS DE). On appelle ainsi d'anciens poëmes qui traitaient des actions, *de gestis*, des anciens héros. On dit encore, dans le style familier, *les faits et gestes* de quelqu'un. Ces poëmes se chantaient. Ils sont en grands vers de 10 ou 12 syllabes, rangés par couplets monorimes; division semblable à celle des stances de l'Arioste et du Tasse, dans leurs poëmes de *Roland* et de *la Jérusalem*, qui se chantent encore en Italie, comme les rhapsodes chantaient dans la Grèce les poëmes d'Homère.

Les plus anciennes chansons de gestes qui nous restent peuvent être attribuées au XI^e^ siècle, puisqu'il est question de l'une d'elles comme ayant été chantée à la bataille de Hastings, où Guillaume-le-Conquérant fut vainqueur, en 1066. Dans ces anciennes chansons, l'auteur entre tout de suite en matière, tandis que, dans les remaniements des XII^e^ et XIII^e^ siècles, les trouvères commencent par une espèce de prologue dans lequel ils recommandent le silence à leurs auditeurs, leur annoncent les merveilles qu'ils vont raconter, et les invitent à se tenir en garde contre les jongleurs qui débitaient ces histoires avant eux. Les chansons de gestes ne traitaient que de l'histoire romaine et de celles de France et de Bretagne, comme le disent positivement ces deux vers d'un ancien poëme :

N'en sont que trois Matères à nul home atandant :
De France et de Bretaingne, et de Rome la grant.

Les chansons de gestes paraissent avoir toujours existé dans l'ancienne France; elles étaient chantées par les jongleurs et les jongleresses (*voy.* ces mots); plus tard, elles le furent par les aveugles qui s'accompagnaient de la *chifonie*. L'une des dernières paraît être la chanson de Bertrand du Guesclin, composée en 1380, peu d'années après la mort du connétable. L'une des plus anciennes que l'on ait conservée est le poëme de *Garin le Loherain*; elle remonte plus haut que les chansons de gestes de Roland et de Renaud de Montauban et autres (*voy.* AIR, T. I^er^, p. 312) : on donnera plus bas quelques détails sur elle et sur celle de *Gérard de Roussillon*.

M. Paulin Paris a combattu l'opinion de M. Fauriel qui croit que ces chansons étaient toutes d'origine provençale, et il a restitué à l'ancienne langue française ces compositions qui lui appartiennent. D. M.

Le poëme de GARIN LE LOHERAIN ou LE LOHÉRANS (en allemand *Lohengrin*), commence par ces deux vers :

Vieille chanson voire volez öir,
De grant istoire et de mervillous pris.

Il fait partie d'un poëme plus vaste, dont le nom général est *Chansons des Lohérens*. Il est écrit en langue romane, et raconte les hauts faits de Hervis, duc de Metz et père de Garin, aussi duc de Metz et de Brabant, pendant les guerres des Sarrazins contre Charles-Martel, et les querelles des Lorrains et des habitants de Bordeaux. Le poëme de Garin, qui fourmille d'invraisemblances grossières, mais qui paraît être un tableau assez exact des mœurs, du goût et du langage de ces époques obscures, se compose de quinze mille vers, partagés en six chansons, et dans certains manuscrits en trois seulement. Il est probable que ces différentes chansons furent l'œuvre de plusieurs auteurs dont on ignore le nom. On suppose pourtant que la troisième est due à un certain Jehan de Flagy, né sans doute dans le Vermandois, où l'on rencontre plusieurs endroits de ce nom. Il vivait, selon toutes les apparences, vers le milieu du XII^e^ siècle, sous le règne de Louis-le-Jeune. On suppose encore que le poëme de Garin le Loherain dut avoir dans l'origine une grande vogue, puisqu'il fut imité dans les divers dialectes de la langue d'oil, qui se parlait en Champagne, en Lorraine, en Picardie, en Normandie et dans l'Ile de France, ce dont on retrouve encore aujourd'hui la preuve dans un certain nombre de copies que possèdent les divers dépôts de livres de l'Europe. *Voir* la préface que M. Paulin Paris, notre collaborateur, a jointe à son édition du poëme de *Garin*, publiée à Paris, en 1833.

GÉRARD DE ROUSSILLON, roman de chevalerie que plusieurs auteurs regardent comme le plus ancien de ceux qui sont parvenus jusqu'à nous. Raynouard, dans ses estimables recherches sur les troubadours, le faisait remonter jusqu'au commencement du XII^e^ siècle; quelques autres érudits placent son origine au milieu et même à la fin du XIII^e^ siècle. Quoi qu'il en soit, ce poëme, dont l'auteur est resté inconnu, et dont le véritable et ancien titre est *Girars de Rossillon*, semble avoir été fait primitivement pour être chanté, et rentre ainsi dans la classe des *chansons de gestes*, qui comprend presque tous les romans de chevalerie, avant-coureurs des troubadours (*voy.* BERTHE, *saint* GRAAL, etc.). Son ancienneté est attestée par les nombreuses fautes de versification et par les étrangetés de style qu'on remarque dans son texte semi-provençal. Il ne nous est pas même parvenu tout entier; une lacune existe dans l'exposition, et l'on n'a pu retrouver une espèce d'épilogue qui devait accompagner ce poëme. Tel qu'il est dans les divers manuscrits qui en sont restés, il se compose de huit mille vers de dix syllabes à rimes consécutives; son action dure vingt-deux ans, et elle traite des longues querelles de Charles-Martel avec Gérard, comte de Roussillon. D. A. D.

GÉTA (P. SEPTIMIUS) naquit à Milan; il était le second fils de l'empereur Sévère et de Julia Domna. Géta était encore fort jeune quand son frère lui donna le titre d'Auguste, titre que portait Caracalla (*voy.*), son frère, et qu'il se fit accompagner par lui dans son expédition contre les Calédoniens dans la Grande-Bretagne; il s'y distingua et reçut le nom de *Britannicus*. Sévère mourut l'an 211 de l'ère chrétienne, après avoir institué ses deux enfants empereurs, espérant calmer ainsi la haine qui les divisait. Cette inimitié, qui avait commencé dès leur enfance, s'était accrue avec l'âge, au point de partager la cour, le théâtre et le cirque en deux factions; ils firent néanmoins la paix avec les Calédoniens après avoir continué quelque temps encore l'expédition dirigée par leur père. Caracalla essaya, mais en vain, de se faire reconnaître empereur par l'armée : dès lors toute son activité se porta vers les moyens propres à le délivrer de son frère. Ils divisèrent le domaine impérial, et Julia Domna, leur mère, eut beaucoup de peine à les empêcher de diviser aussi l'empire. Caracalla, après plusieurs tentatives infructueuses de meurtre, ne pouvant supplanter son frère, le fit assassiner entre les bras de leur mère, où le malheureux Géta s'était réfugié. Julia fut couverte de son sang et même blessée à la main. Le monstre courut ensuite au camp, et prétendit avoir couru un grand danger; il crut effacer son crime en faisant l'apothéose

de la victime; mais le refus de lui composer une apologie, comme Sénèque avait fait pour Néron, coûta la vie à Papinien. Géta périt le 27 février 212. Ce prince était aussi doux, aussi humain, que son frère était sanguinaire et féroce.

Il existe deux tragédies sur Géta, l'une de M. Petitot, 1797, in-8°, l'autre de Péchantré, 1687. Cette dernière eut du succès à cette époque. C. D. C.

GÈTES, peuple de l'histoire ancienne en Europe. Hérodote (IV, 93, et V, 3) les considère comme Thraces, parlant la même langue, ce qui est confirmé par Xénophon, Justin, Strabon, Appien, Zonaras, etc. (*voy.* THRACES). Il les place déjà sur la rive droite de l'Ister, entre ce fleuve, le mont Hæmus et le Pont-Euxin. Thucydide les place de même (II, 96); Strabon (l. VII) dit que les Gètes et les Daces étaient un seul peuple; Pline (IV, 25) rapporte aussi que les Gètes furent les Daces des Romains. Il paraît qu'ils se qualifièrent eux-mêmes de la sorte après avoir été resserrés dans les montagnes de la Hongrie, de la Transylvanie, de la Boukovine, de la Moldavie et de la Valachie, ce qui nous amène au mot turc, *dagh*, montagne. Nous ne prétendons pas prouver pour cela que les Gètes étaient de la famille dite turque: d'après Jornandès et Spartien, qui les considèrent comme Goths, on les rangerait dans la famille germanique, et suivant d'autres auteurs dans celle des Slaves. Ovide, exilé à Tomi, s'est vanté d'avoir appris la langue des Gètes, mais il ne nous en a laissé aucune trace; Hérodote, Strabon, Jornandès, Apulée et Dioscoride donnent quelques mots isolés de cette langue. Il nous reste, de plus, quelques noms propres, mais ce n'est pas assez pour mettre sur la voie de l'origine, par la comparaison avec les langues actuelles, sur ce terrain surtout où les peuples ont été plus mouvants, plus mélangés que les sables soulevés par leurs pas et que les vents ont emportés.

Les Gètes au temps d'Ovide avaient passé sur la rive gauche du Danube, et s'étaient étendus le long du Pont-Euxin jusque par-delà le Borysthène (Dnieper). Peuple essentiellement guerrier, toujours en armes, couvert de peaux de bêtes fauves, et du nombre des *braccati*, ainsi les dépeint le poëte. Un de leurs rois, Télèphe, s'était distingué à la guerre de Troie; sous leur reine Tomyris et sous Inda Tyrse, ils vainquirent les Perses et le grand Cyrus, et Darius Hystaspe. Alexandre-le-Grand et Pyrrhus leur accordèrent l'estime due à de vaillants ennemis. Lysimaque fut fait prisonnier par eux avec toute son armée, ce qu'attestent encore, outre le témoignage de Strabon, de Diodore de Sicile, etc., les nombreuses monnaies d'or de Lysimaque retrouvées en Transylvanie. On cite parmi leurs ases ou sages Zamotris, Anacharsis, Abaris et Dicænæus. D'autres noms remplacèrent celui des Gètes aux alentours du Pont-Euxin, lorsque du temps de Mithridate ils furent vaincus par les Bastarnes (Justin, XXXII, 3). Alors, sous le nom de Daces, Dakes, ils occupèrent la Transylvanie, d'où ils chassèrent les Agathyrses et se répandirent en Hongrie. Leur puissance s'accrut sous leur roi Bærebistes, 110 ans avant notre ère. Ils soutinrent les Scordisques contre les Romains commandés par M. Minutius (Frontin, II, 4); avec l'aide des mêmes Scordisques, ils chassèrent de leurs terres les Taurisques et les Boïens orientaux (Strab., *loc. cit.*). Horace fait connaître les Gètes et les Daces comme des ennemis redoutables. De l'époque d'Auguste à Trajan, ils furent en guerre continuelle contre les Romains avec des chances diverses; enfin ce dernier empereur vainquit Décébale l'an 106 de notre ère et s'empara de sa capitale *Sarmizegethusa*. La colonne Trajane (*voy.*) est le glorieux monument de cette victoire qui fit de la Dacie (*voy.*) une province romaine. Les Daces ou Gètes se fondirent dès lors dans les colonies latines, et de ce mélange sortit un peuple bâtard, les Valaques. C. L-G-T.

GÉTULIE, ancien nom d'une contrée de l'Afrique. Elle avait au nord les deux Mauritanies, au levant le pays des Garamantes (*voy.*), au midi celui des Nègres (*Nigri* ou *Nigritæ*), et au couchant la mer Atlantique. Elle contenait les Gétules, les Mélasso-Gétules, c'est-à-dire les Gétules noirs, les Dares, les Autolates et les Natembles. On prétend que ces peuples furent des premiers qui entrèrent dans l'Afrique. Ils vivaient, dit-on, de

chair crue, et d'une manière tout-à-fait sauvage. Le roi Jugurtha se servit d'eux contre les Romains, qui les subjuguèrent dans la suite. On prétend que la Gétulie s'étendait depuis le désert de Lempta jusqu'à l'Océan, et qu'elle occupait la partie occidentale du Sahara et du Biléd-oulgérid. A. S-R.

GÉVAUDAN. Les anciens habitants de ce pays, connus sous le nom de *Gabales*, furent du nombre des quatorze peuplades que l'empereur Auguste détacha de la Celtique pour les attribuer à l'Aquitaine; et lorsque cette dernière province fut subdivisée, ils appartinrent à l'Aquitaine première. Après avoir fait partie du royaume d'Austrasie et du duché d'Aquitaine, le Gévaudan passa aux rois francs de la seconde race, qui, comme ceux de la première, le firent gouverner par des comtes bénéficiaires. La maison de Toulouse posséda héréditairement ce comté depuis le x^e^ siècle jusque vers la fin du xi^e^. Il paraît qu'à cette dernière époque Raymond de Saint-Gilles, comte de Toulouse, l'aliéna en faveur des évêques du pays pour subvenir aux frais de son expédition en Terre-Sainte. Le roi saint Louis, ayant réuni au domaine de la couronne le duché de Narbonne et établi un sénéchal à Beaucaire, comprit le Gévaudan dans l'étendue et le ressort de cette sénéchaussée, l'une des trois de la langue d'oc proprement dite.

Le Gévaudan était séparé, au levant, du Vélay, du Vivarais et du diocèse d'Uzès, par les rivières d'Allier et de Borne, et par la montagne de Lozère ou Lauzère; il avait le diocèse d'Alais au midi, le Rouergue au couchant et l'Auvergne au nord. Sa plus grande étendue du midi au nord était de 19 lieues, et de 13 de l'est à l'ouest. Couvert de montagnes, ce pays avait autrefois plusieurs châteaux fortifiés et de difficile accès; mais la plupart ont été démolis depuis 1632. Tout le Gévaudan dépendait, pour le spirituel, du diocèse de Mende. La population totale était évaluée à 150,000 âmes. La rivière de Tarn coupait le Gévaudan en deux parties, septentrionale et méridionale. La première, beaucoup plus étendue que l'autre, comprenait le Haut-Gévaudan; l'autre, qui contenait le Bas-Gévaudan, appartenait au pays des Cévennes. Les principaux lieux du Haut-Gévaudan étaient Mende, capitale de tout le pays; Marvejols, Bagnols, Chirac, la Canourgue, Langogne, Espagnac, Saint-Cheli d'Apchier, Châteauneuf de Randon, Tournel, Canillac, Cenaret, Peyre, Salgues, Malzieu, Grezes. Cet ancien château, qui, dans le xviii^e^ siècle, appartenait à l'évêque de Mende, avait été le chef-lieu du vicomté de Gévaudan, qu'il ne faut pas confondre avec le comté. Ce vicomté était possédé, au milieu du x^e^ siècle, par Bernard, frère de Bérenger, vicomte de Milhaud en Rouergue. Au milieu du xi^e^ siècle, ces deux vicomtés furent réunis en la personne de Richard II, petit-fils de Bérenger. Gilbert, petit-fils de Richard II, fut comte de Provence par Gerberge sa femme; et Douce, leur fille et leur héritière, porta ce comté et les deux vicomtés dans la maison de Raymond-Bérenger, comte de Barcelonne, son mari. Le vicomté de Gévaudan passa ensuite dans la maison d'Aragon, et Jacques I^er^, roi d'Aragon, le céda à saint Louis par le traité de 1258.

Dans le Bas-Gévaudan, on remarquait Florac, Barre, Saint-Germain de Calbrette, Saint-Étienne de Val-Francisque, Grisac ou Roure, Quezac, Bedouesse.

L'*assiette* ou assemblée diocésaine de Mende, formant les États particuliers du Gévaudan, se composait de la noblesse, du clergé et du tiers-état, et se tenait alternativement à Mende et à Marvejols. Le Gévaudan, qui faisait autrefois partie du gouvernement de Languedoc, forme aujourd'hui le département de la Lozère (*voy.* ce nom). A. S-R.

GEX, ville et arrondissement du département de l'Ain, entre le mont Jura et les Alpes. Contigu à la France et à la Suisse, le *pays de Gex*, en latin *Gesium* ou *Gesinensis pagus*, formait autrefois un territoire particulier ayant ses États et se gouvernant d'une manière assez indépendante. Il avait été soumis successivement par les ducs de Savoie et en partie par les Bernois, puis par les Genevois, ses voisins; en 1601, la Suisse l'avait cédé à la France. Depuis ce temps, il conservait encore son administration spéciale; mais la ferme française des ga-

belles, qui levait des droits sur tout ce qui venait de la Suisse, de même que Genève taxait tout ce qui venait du pays de Gex, fut si onéreuse pour ce petit territoire, que Voltaire, qui y habitait, crut devoir dresser un mémoire afin d'obtenir que Gex pût s'affranchir de ces vexations par le moyen d'un abonnement annuel; ce qui fut accordé en 1775, sous le ministère de Turgot. L'abonnement fut fixé à 30,000 livres. Pendant la Révolution, le pays de Gex fut réuni au département du Léman, et, après la perte de ce département, en 1814, le gouvernement français fit de Gex une nouvelle sous-préfecture du département de l'Ain. Cet arrondissement, peuplé d'environ 22,000 âmes, renferme 32 communes réparties en 3 cantons, Collonges, Ferney et Gex; la rivière de Valserine le sépare de l'arrondissement de Nantua, de même que la ramification du Jura le sépare de celui de Saint-Claude. On élève dans ce pays beaucoup de bêtes à laine; les troupeaux de Naz ont acquis une juste réputation à cause de la finesse de leur laine. On fait aussi une grande quantité de fromages, façon de Gruyères, dans les *fruitières* dont les propriétaires s'associent entre eux pour cette fabrication. Voltaire avait établi, comme on sait, des fabriques d'horlogerie à Ferney. La petite ville de Gex, située sur la rive gauche du Jornant et au pied de la branche du Jura appelée mont Saint-Claude, a une population d'un peu plus de 2,800 âmes, un tribunal de première instance et des tanneries. L'ancien château-fort et les vieilles murailles qui défendaient la ville n'existent plus. Ferney doit une célébrité européenne au séjour de Voltaire : c'est un beau village qui, après la mort du grand homme, a soutenu sa réputation par son industrie. D-G.

GHATTES (MONTS), en indien *Ghauts*, ce qui signifie défilés. C'est une double chaine de montagnes qui traverse la grande péninsule de l'Inde à peu près dans la direction du sud au nord, et qu'on divise en Ghattes orientaux et occidentaux. Comme ils se rapprochent plus de la côte de Malabar que de celle de Coromandel, ils partagent la péninsule dans sa longueur en deux sections inégales. Chacune des deux chaines est entrecoupée de défilés et de profondes vallées. Elles sont assez élevées pour intercepter les nuages que, pendant les moussons, des vents violents poussent de l'ouest à l'est, ou en sens inverse. Il en résulte que, pendant la mousson de sud-ouest, les nuages étant arrêtés par les Ghattes occidentaux, la côte de Malabar éprouve de violentes tempêtes et des averses épouvantables, tandis que sur la côte de Coromandel règne un temps calme et délicieux. De même, durant la mousson de nord-est, le mauvais temps règne sur la côte de Coromandel, sans que la côte de Malabar s'en ressente. L'une et l'autre chaine sont hérissées de roches escarpées et de pics qui s'élèvent dans les nues. Outre les bois de construction, elles ont de bons pâturages et contiennent des mines de métaux et de pierres fines. Les Ghattes orientaux, longs d'environ 140 lieues, ont une base granitique; ils s'étendent depuis la rivière de Mayar jusqu'à celle de la Kistnah, et livrent passage aux grands cours d'eau du Kavery, du Panaur, du Palaur et du Pennar; ces rivières reçoivent une partie des eaux des montagnes, qui se rendent aussi à la mer par d'autres rivières, telles que le Gondegam et le Sagulair. D'épaisses forêts ombragent une partie des Ghattes orientaux qui ont aussi des contrées complétement arides.

Plus étendus et plus élevés que les précédents, les Ghattes occidentaux se prolongent sur un espace de près de 350 lieues, depuis les sources du Godavery jusqu'auprès du cap Comorin, et ne s'éloignent nulle part plus de 25 lieues de la mer; dans plusieurs endroits ils en sont même très rapprochés : aussi les rivières qui en descendent vers la mer ont un cours peu étendu. Quoiqu'il y ait des pics de 13,000 pieds d'élévation, la hauteur moyenne de la chaine est évaluée à 5,400 pieds. Une de ses ramifications, désignée sous le nom de *Nil-Gemis* ou montagnes Bleues, se rapproche des Ghattes orientaux vers la rivière de Mayar. Ceux-ci ont de belles forêts de bois de construction, des mines de fer et des terrains arides. Il y a des plateaux assez étendus.

Au milieu de ces montagnes habitent

des peuplades d'un caractère plus énergique que les hommes de race hindoue, et qui par cette raison n'ont été que faiblement soumises par les vainqueurs de l'Inde. D-G.

GHÈBRES, nom dérivé du mot persan *Ghebr*, qui, ainsi que *Ghiaour* (*voy.*) ou *Gaur* en turc et *Kiafer* en arabe, signifie idolâtre, infidèle, et a été donné par les peuples musulmans aux nations qui ne professent pas l'islamisme et qui ne suivent ni l'Ancien ni le Nouveau-Testament. Mais le nom de Ghèbres s'applique plus particulièrement aux sectateurs de Zerdouscht ou Zoroastre (*voy.*), nommés aussi *Atesch perest*, ignicoles ou adorateurs du feu, *Parsis*, parce qu'ils sont originaires du Fars ou Pars (*v.* FARSISTAN), l'ancienne Perse, et *Madjous*, parce que les mages (*voy.*) étaient les ministres du culte établi en Perse par Zoroastre. Cette religion (voy. *culte du* FEU), sous Alexandre-le-Grand et ses successeurs, les Séleucides et les Parthes Arsacides, cessa de dominer en Perse pendant plus de cinq siècles; elle y fut rétablie, vers l'an de J.-C. 225, par Ardéchir Babekan ou Artaxerce, restaurateur de l'empire persan et fondateur de la dynastie sassanide. Mais lorsque les Arabes, sous les premiers khalifes, eurent, vers l'an 655, détruit cette dynastie et conquis la Perse, ils proscrivirent le culte du feu et firent une guerre cruelle aux Ghèbres, dont un grand nombre, pour ne pas être contraints d'embrasser le mahométisme, se retirèrent dans les parties les plus montagneuses ou les plus éloignées; plusieurs même se jetèrent dans des barques et abordèrent dans le Guzurate. Accueillis avec hospitalité par les Hindous, ils y formèrent des établissements; mais ils s'y sont peu multipliés, et leur race se serait éteinte si les révolutions de la Perse ne les eussent recrutés.

Les Ghèbres se maintinrent pendant plusieurs siècles dans les provinces au sud de la mer Caspienne, sous les dynasties *Beno-Bawend* et *Beno-Dabouyah*, dont la première avait commencé avant l'hégire et l'autre 40 ans après, c'est-à-dire vers l'an 660, et ne finit qu'en 1476. Un prince originaire du Deïlem ou Ghilan, et chef de la dynastie des Zayarides, l'une des premières qui ont démembré l'empire des khâlifes, se préparait à rétablir à Ispahan le culte du feu, lorsqu'il fut assassiné en 934. Les princes samanides et ghourides, qui ont régné dans la partie orientale de la Perse, se prétendant issus des monarques sassanides, protégèrent les ignicoles et tolérèrent leur culte à Hérat et dans les montagnes de Ghour ou Gaur. Mais Mahmoud-le-Gaznevide et plus tard Tamerlan, affectant un fanatisme qui n'était qu'un moyen de satisfaire leur ambition et leur humeur belliqueuse, poursuivirent les Ghèbres à toute outrance, en exterminèrent un grand nombre en Perse et dans l'Hindoustan, et détruisirent leurs livres sacrés et leurs *Atesch-Khaneh*, temples du feu ou pyrées. Chah-Abbas-le-Grand, au commencement du XVII^e^ siècle, les chassa de leur établissement près du mont Albourz, dans l'Adzerbaïdjan, et des villages qu'ils habitaient près d'Ispahan. Enfin les révolutions de la Perse pendant les deux tiers du siècle dernier attirèrent sur les Ghèbres de nouvelles persécutions et provoquèrent de nouvelles émigrations. Tels ont été les préjugés des Arabes et des autres peuples musulmans que, regardant comme magiciens ou sorciers les mages persans, dont est dérivé à tort le mot *magie*, et leurs ouvrages comme les instruments d'un art criminel, ils ont, dans leurs contes populaires, attribué aux Ghèbres tous les actes de sorcellerie et de méchanceté.

. La religion que professent aujourd'hui les Ghèbres ou Parsis s'éloigne un peu des vrais principes de celle que Zoroastre avait donnée à leurs ancêtres. Les altérations qu'elle a subies doivent être attribuées à l'ignorance, à l'isolement, à l'avilissement où ils sont tombés, à l'oubli de leur langue et de leurs traditions, à la perte des livres sacrés et à celui qu'un des principaux mages, Erta-Viraf, composa, il y a plusieurs siècles, d'après ses souvenirs, et dans lequel il prétend avoir reproduit les préceptes les plus importants du législateur persan (*voy.* ZEND-AVESTA et *culte du* FEU). Les Ghèbres semblent faire mystère de leur croyance. Ils adorent le soleil comme l'emblème le plus admirable de la puissance divine et

comme type du feu, l'élément le plus pur et le plus utile. Leur vénération se porte aussi sur la lune et sur les étoiles ; c'est devant leur foyer ou en présence du soleil qu'ils font leurs prières. Ils n'éteignent jamais volontairement une lampe; mais ils la laissent mourir faute d'aliment. Si leur maison brûle, ils ne cherchent point à arrêter les progrès de l'incendie, craignant de porter sur le feu une main profane ; et, pour ne pas le souiller par leur haleine, ils couvrent leur bouche avec un morceau de toile. Ils ont un attachement superstitieux pour leur ceinture, qu'ils ne quittent pas un seul moment. Ce sont ces singularités qui ont à tort rendu les Ghèbres odieux aux musulmans et ridicules aux yeux des autres nations; ils sont dignes, au contraire, d'inspirer de l'intérêt par l'antiquité de leur origine, la douceur de leur caractère, leur bienfaisance, leur probité, leur résignation religieuse et leur soumission aux lois des pays où ils sont injustement méprisés. Il y a encore en Perse quelques familles de Ghèbres à Teheran, à Ispahan; il y en a davantage dans la province de Kerman, mais surtout dans le territoire de Yezd. Comme ils y sont au nombre d'environ 8,000 et qu'ils paient un fort tribut au gouvernement, ils y sont un peu mieux traités. Ils ont un chef, pontife et magistrat civil, choisi par lui, dans leur tribu, lequel préside aux quartiers qu'ils habitent et exerce la justice suivant leurs antiques lois. Il porte comme eux le costume persan et n'est distingué que par un turban lié autour du bonnet. Les Ghèbres, en Perse, sont la plupart agriculteurs, maçons, palefreniers, domestiques sûrs et fidèles, et le produit le plus net de leur travail opiniâtre satisfait à peine l'avidité de leurs tyrans.

Les Ghèbres sont aujourd'hui bien plus nombreux dans l'Inde qu'en Perse; ils sympathisent mieux avec les Hindous qu'avec les musulmans : il y en a sur les bords du Sind et dans le Guzurate, et le capitaine Dumont-d'Urville en a trouvé jusque dans l'île Pulo-Pinang, vers le détroit de la Sonde. Mais c'est surtout dans l'île de Bombay, dont ils forment la majeure et la plus belle population, qu'ils existent en corps de nation, sous la protection des Anglais. Bombay est devenu pour eux une autre patrie; ils y possèdent presque toutes les propriétés et sont intéressés dans plusieurs maisons de commerce européennes. Actifs, intelligents, loyaux et riches, ils exercent une grande influence, et en contribuant à la prospérité de ce gouvernement, ils prennent soin de leurs pauvres lorsque ceux-ci n'ont pas préféré la domesticité à la misère. Ils ont un grand nombre de temples; mais leurs prêtres, doux et tolérants, n'ont aucune autorité dans les affaires temporelles. Dès le point du jour, les Ghèbres, vêtus de robes blanches et flottantes, accourent en foule sur l'esplanade pour saluer par leurs acclamations les premiers rayons du soleil, et le soir ils viennent se prosterner humblement lorsqu'il va disparaître.

Dans l'Inde, comme en Perse, les Ghèbres boivent du vin et des liqueurs fortes et mangent toutes espèces d'aliments; ils ne peuvent épouser qu'une femme de leur croyance et ne connaissent ni la polygamie ni le divorce. Quoique leurs femmes sortent à visage découvert, il n'y en a aucune qui se livre à la prostitution. Ils ne brûlent point les morts ; mais, dans leurs cimetières murés, ils les placent sur des grilles de fer horizontales, adossés contre des piliers, et la tête tournée vers l'Orient ; et lorsque les chairs ont été dévorées par les corbeaux ou desséchées par le soleil, ils enterrent, dans une fosse commune, les ossements tombés à travers les grilles. H. A-D-T.

GHÉDIMINE ou GIEDYMIN, grand-prince de Lithuanie, était, selon quelques historiens, fils du prince Witin (Vitenès), son prédécesseur, et selon d'autres grand dignitaire de sa cour. Un point sur lequel tous sont d'accord, c'est que Ghédimine se défit de son souverain pour se mettre à sa place. En 1300, on le voit déjà, à la tête d'une armée, occupé à élargir les limites de ses états. Les premières années du règne de ce prince ne sont qu'une suite de victoires sur l'ordre Teutonique et sur les Russes : elles réunirent sous sa domination la grande principauté de Kiiow (Kief) et d'autres petites provinces limitrophes. Puis, satisfait de sa puissance, il employa ses loisirs d'abord à bâtir

un château à Troki, où il transféra sa résidence, et ensuite (1320) à poser les fondements de Vilna, qui devint bientôt la capitale de la Lithuanie. Les ruines d'un second château qu'il y fit élever sur une haute montagne se voient encore et attestent la magnificence du fondateur.

Ghédimine s'allia à la Pologne par le mariage de sa fille Anne, qui épousa en 1325 le prince Casimir, fils de Ladislas Lokietek (le bref), connu depuis dans l'histoire sous le nom de Casimir-le-Grand (*voy.*); mais suivant l'usage de son temps et se voyant entouré d'une nombreuse famille, au lieu de transmettre à sa postérité son duché intact et agrandi, il le partagea entre ses sept fils, préparant ainsi de nouvelles guerres à son pays. Peu de temps après (1328), Ghédimine périt dans une expédition contre les chevaliers de l'ordre Teutonique au siége du château de Fribourg. Il avait régné 28 ans. Iavnout d'abord, et ensuite Olgherd, l'aîné de ses fils, héritèrent de son titre de grand-prince de Lithuanie. Olgherd fut le père du premier Jagellon (*voy.* ce nom). L. D. R.

GHEES, *voy.* GEES.

GHERARDESCA, famille qui joua un rôle marquant dans l'histoire des petites républiques d'Italie au moyen-âge. Elle était originaire de Toscane, où elle possédait, dans les Maremmes, plusieurs comtés situés entre Pise et Piombino, et notamment celui dont elle a tiré son nom. Au commencement du XIII^e^ siècle, les comtes de Gherardesca firent cause commune avec la riche et puissante république de Pise; ils se rangèrent du côté du peuple, luttant contre l'aristocratie qui le débordait de toutes parts. Dans les grands démêlés des Guelfes et des Gibelins (*voy.*), ils prirent le parti des empereurs de la maison de Souabe, et combattirent avec autant de fidélité que de courage sous la bannière des Gibelins. Deux membres de cette famille, les comtes GÉRARD et GALVANO DONAVATICO, accompagnèrent Conradin (*voy.*) de Hohenstaufen dans son expédition à Naples et périrent avec lui sur l'échafaud.

En 1237, les Gherardesca étaient déjà en guerre ouverte avec les Visconti (*voy.*), qui appartenaient au parti des Guelfes, et Pise se trouva ainsi partagée entre deux factions. Enfin le chef de cette ambitieuse famille, UGOLIN Gherardesca, résolut de soumettre sa patrie à son autorité; mais son plan échoua devant la vigilance des Pisans : Ugolin fut mis en prison, puis banni. Il s'unit ensuite avec les Florentins et les Lucquois, et, s'étant mis à leur tête, il remporta plusieurs victoires sur les Pisans, si bien qu'en 1276 ses compatriotes se virent forcés de le rappeler. Fidèle au plan qu'il s'était tracé, il se conduisit de manière à s'assurer l'amitié des Gibelins dans la ville, en même temps qu'il fit alliance avec les Guelfes du dehors, comme il avait déjà fait en mariant sa sœur à un Visconti. Cette fois, les habitants de Pise se laissèrent endormir, et la guerre qui avait éclaté en 1282 entre leur ville et Florence parut à Gherardesca une occasion favorable pour affaiblir la puissance du peuple. Lors de la bataille qui eut lieu auprès de l'île de Malora, le 6 août 1284, son exemple détermina la fuite générale de la flotte, par suite de laquelle onze mille Pisans furent faits prisonniers et la flotte de Pise totalement détruite. A cette nouvelle, Pise vit se soulever contre elle tous ses anciens ennemis, Florence, Lucques, Sienne, Pistoja, Prato, Volterra, San-Geminiano, Colla, etc., bien décidés à écraser d'un coup une ville qui leur était odieuse comme le boulevard des Gibelins en Italie. L'état réduit à cette détresse n'eut d'autre parti à prendre que de se jeter dans les bras de l'homme dont la trahison l'avait poussé dans l'abîme. Gherardesca, uni depuis longtemps en secret avec les chefs des Guelfes, s'entendit avec les ennemis de la république et parvint à satisfaire son ambition. Les chefs des Gibelins furent bannis, les Florentins se rendirent maîtres de plusieurs châteaux, et Gherardesca, sous la protection des ennemis de Pise, domina sur sa patrie qu'il avait poussée à sa perte.

Pendant qu'il se livrait à ses fureurs, il rencontra un puissant adversaire dans un des membres de sa propre famille. Nino de Gallura, son neveu, se souleva contre cette tyrannie, et réunit les familles les plus distinguées du parti guelfe comme du parti gibelin, les Gualandi,

les Sismondi, les Lanfranchi, pour relever Pise de l'état d'abattement où elle était tombée. Mais après une longue lutte, Gherardesca triompha et sa puissance devint plus tyrannique que jamais. Une conjuration fut ourdie contre lui; environné de toutes parts après s'être défendu en désespéré, il fut pris avec ses deux fils Gaddo et Uguccione, et ses deux petits-fils, Nino, surnommé *la Brigata* et Aurelio Nuncio. Cette conspiration avait été dirigée (1288) par l'archevêque Roger Ubaldini, un instant associé ou pouvoir et que Gherardesca en avait bientôt exclu. Le Dante a raconté la mort terrible des trois principaux prisonniers dans son poëme de *la Divine Comédie* (*Inferno*). Roger Ubaldini fit transporter ces malheureux dans la tour de Gualandi, appelée depuis *Tour de la faim;* et, ne sachant comment assouvir sa vengeance, au bout de quelques mois il jeta les clefs dans l'Arno, condamnant ainsi les prisonniers à mourir de faim. Des poëtes et des artistes ont depuis pris pour sujet de leur composition la fin épouvantable d'Ugolin Gherardesca et de sa famille.

Pendant ces scènes terribles, plusieurs fils, petits-fils et autres parents de Gherardesca avaient pris la fuite; mais cette famille ne tarda point à reprendre de l'éclat, tant dans sa patrie que dans d'autres villes. Dès 1320, nous retrouvons un Rieri Donavatico Gherardesca à la tête du gouvernement de Pise. Un fils de ce Rieri, Mainfroi Gherardesca, défendit, comme général des Pisans, Cagliari, avec une très faible troupe, contre Alphonse IV, roi d'Aragon, et par la valeur qu'il déploya le 28 février 1324 à Luco-Cisterna, il lui disputa la victoire. Les Aragonais ne purent songer à prendre Cagliari que lorsque Mainfroi, gravement blessé dans une attaque, eut trouvé une mort glorieuse. Boniface Gherardesca fut nommé capitaine de Pise en 1329, quand cette ville eut secoué le joug du brave Castruccio Castracani et de l'empereur Louis de Bavière. Son intégrité et ses lumières lui concilièrent l'affection de ses concitoyens, et la ville lui fut redevable de la paix avantageuse qu'elle conclut vers ce temps avec ses anciens ennemis les Guelfes. Après avoir, en 1335, étouffé une conspiration ourdie par les nobles contre la liberté des citoyens, et forcé les ambitieux à quitter la ville, Boniface mourut de la peste en 1340. Les Pisans, par reconnaissance, nommèrent son fils Regnier Gherardesca, qui n'avait que onze ans, son successeur dans la dignité de capitaine; mais il mourut aussi de la peste, en 1348. Alors la famille Gherardesca se retira dans ses propriétés héréditaires des Maremmes, et ne prit plus que très rarement part aux affaires politiques de Pise.

Dans les temps modernes, Philippe Gherardesca, né à Pistoja en 1730 et mort à Pise en 1808, se distingua comme compositeur et pianiste; il était jeune encore lorsqu'il se rendit à Bologne auprès du célèbre père Martini, dont il fut le meilleur élève. Sa composition la plus renommée, mais qui n'a pas encore paru, c'est le *Requiem* qu'il écrivit en 1803, lors de la mort du roi d'Étrurie. *C. L.*

GHIAOUR, adjectif turc composé du mot persan *ghiav* auquel on ajoute la terminaison *our* qui indique l'action. Ainsi *ghiav* signifiant veau, *ghiavour* doit se traduire littéralement par ces mots: partisan du veau. Quand les Perses embrassèrent l'islamisme, comme le Coran parle souvent avec mépris des adorateurs du veau d'or, ils se servirent de l'expression ghiaour comme synonyme de mécréant. Depuis, la langue turque l'a adoptée pour désigner tout ce qui n'est pas musulman, et nous sommes dans l'habitude de la traduire par le mot infidèle. C'est donc un terme de mépris que les *vrais croyants* lancent à la tête des Européens dans leurs moments de colère; mais la supériorité des nations franques s'étant à la fin fait sentir à Constantinople et au Caire, Mahmoud II, qui cherchait à réformer son peuple, à le rendre moins exclusif, a récemment défendu par un firman, d'appeler de ce nom aucun des chrétiens d'Europe, et ordonné que le musulman, lorsqu'il insulterait ainsi ceux qui n'ont pas sa croyance, serait sévèrement puni. Il est donc probable que l'on ne se sert plus en public de ce mot injurieux, sinon contre les Juifs ou les Coptes, les Arméniens et les Grecs, sujets de l'empire othoman. *Voy.* Rayah.

Autrefois les ghiaours étaient soumis à une foule de vexations : il leur était défendu de parcourir la ville autrement qu'à *pied*, et sur les grands chemins, s'ils étaient rencontrés par un musulman, ils devaient descendre de leurs montures jusqu'à ce qu'ils l'eussent perdu de vue; en justice, leur témoignage n'était reçu qu'à titre de renseignements et encore, si un sectateur de Mahomet venait contredire ce *témoignage*, le cadi n'ajoutait aucune foi aux paroles des Infidèles. Il leur était expressément défendu de chausser des babouches jaunes, de s'habiller avec des étoffes de certaines couleurs, et ils ne pouvaient se coiffer qu'avec un turban noir. Leurs logements devaient être dans un quartier spécial, et, malgré toutes ces humiliations, ils étaient souvent victimes du fanatisme brutal du premier soldat qui voulait attenter à leurs jours. Les ambassadeurs eux-mêmes étaient soumis, quand ils se présentaient devant le sulthan, à un cérémonial où on leur faisait sentir combien on les croyait inférieurs aux vrais croyants. Heureusement toutes ces idées ont disparu, et ce n'est guère qu'à Yambo, à Médine et à la Mecque qu'on en retrouve encore quelques traces. Cependant il est impossible de visiter les deux villes saintes (Medine et la Mecque) sans embrasser l'islamisme, et toute la puissance de Méhémet-Ali aurait peine à sauver l'infidèle qui apercevrait de loin la *Caaba*. J. C-T.

GHIBERTI (Laurent), célèbre fondeur et statuaire florentin à qui l'on doit ces admirables portes du Baptistère dont Michel-Ange a dit qu'elles étaient dignes d'orner l'entrée du paradis (*voy.* Florence, *école* Florentine, T. XI, p. 149, et Brunelleschi). Né à Florence, en 1378, il y mourut vers 1455. Ghiberti a laissé un ouvrage sur la sculpture dont Cignora a fait connaître un fragment. Fœdor Ivanovitch (*voy.*) a publié, en 1798, douze dessins au trait, très remarquables, des portes de Ghiberti. S.

GHILAN, *voy.* Perse.

GHIRLANDAJO. Des quatre peintres qui, *sous ce nom*, se sont rendus célèbres dans l'école florentine (*voy.*), Domenico est le plus important. Son nom de famille était Corradi, celui de Ghirlandajo, sous lequel lui, ses frères, Benedetto et David, et son fils Ridolfo, sont généralement connus, vient d'une parure de dames inventée par Tommaso Corradi, célèbre orfévre florentin, père de Domenico.

Ce dernier naquit à Florence en 1451. Il apprit l'orfévrerie sous son père, la peinture sous Allesio Baldovinetti. Il est le premier qui hasarda d'imiter, avec la couleur, l'effet des ornements qu'à cette époque on avait l'habitude de dorer; et à lui appartient aussi l'honneur d'avoir enseigné aux Florentins l'art de distribuer les figures en groupes et, par une juste gradation de lumière et de couleur, de distinguer les plans occupés par ces divers groupes, c'est-à-dire l'art de donner de la profondeur aux compositions. Avant lui, les peintres n'avaient pas su voir dans la nature l'effet de la perspective aérienne; cette découverte rendra le nom de Ghirlandajo à jamais célèbre dans les fastes de l'art. On lui doit encore le perfectionnement de la mosaïque, de cette peinture pour l'éternité, comme il disait; et c'est à ses préceptes autant qu'à l'influence de ses ouvrages qu'il faut attribuer le perfectionnement d'un grand nombre d'artistes distingués de son siècle à la tête desquels sont Léonard de Vinci, André del Sarte et Michel-Ange. On assure que la jalousie lui fit éloigner son frère Benedetto de Florence et lui suggéra des prétextes spécieux pour écarter de la peinture le jeune Buonarotti dont il *redoutait le génie naissant*. Malheureusement il n'est pas le seul qui ait à se reprocher une semblable faiblesse! Florence est remplie des ouvrages de Domenico; le plus connu, à juste titre, est le chœur de Santa Maria Novella, où il a peint les principaux traits de la vie de saint Jean et de la vie de la vierge Marie, et ce *Massacre des Innocents* qui passe pour son chef-d'œuvre. On lui reproche d'y avoir introduit les portraits de toutes les notabilités de l'époque, sans s'inquiéter si c'est par goût ou par nécessité qu'il a retenu ainsi vers la terre l'imagination *du spectateur au lieu de l'élever vers les* régions célestes; du moins convient-on qu'il a su ennoblir ses modèles, tout en leur conservant ces vérités de nature qui

firent plus tard la réputation de Van Dyck.

La chapelle Sixtine à Rome n'a de Ghirlandajo qu'une *Vocation de saint Pierre et de saint André*, sa *Résurrection de J.-C.* ayant péri. A Rimini, à Pise, chez les Camaldules à Volterra, on voit de lui plusieurs ouvrages; tous dénotent un esprit enflammé par l'amour du beau et qui secoue la poussière du siècle. Le Corradi ne tient au sien que par l'incorrection des extrémités de ses figures, partie essentielle de l'art que perfectionna André del Sarte, son émule et le continuateur intelligent de sa manière qu'il agrandit et embellit. Domenico Corradi cessa de vivre en 1495. Le musée du Louvre possède de Domenico la *Visitation de sainte Anne à la Vierge;* de Benedetto, son frère, le *Christ portant sa croix;* de Ridolfo, son fils, le *Couronnement de la Vierge.* L. C. S.

GHOURIDES, *voy.* GHÈBRES, GAZNÉVIDES et INDOSTAN.

GIANNONE. PIETRO Giannone, dont le nom fut révélé à la France, vers le milieu du siècle dernier, par le parti philosophique, comme celui d'un courageux défenseur de la liberté historique et d'une victime de l'intolérance de la cour de Rome, naquit le 7 mai 1676 à Ischitella, dans le royaume de Naples. Après avoir terminé ses études dans la capitale, il se consacra à la profession du barreau; mais son goût pour les recherches historiques et la tournure indépendante de son esprit le portèrent à étudier l'ancienne constitution de son pays et, par suite, à sonder les fondements de cette puissance colossale de la cour de Rome, qu'on rencontre toujours sur ses pas quand on veut remonter à la formation des états modernes. L'ouvrage, fruit de vingt ans de travaux, et qui, dit-on, lui fut inspiré par la lecture de celui du président de Thou, parut en 1723 sous le titre de *Storia civile del regno di Napoli* (Histoire civile du royaume de Naples, 4 v., in-4°). Il était dédié à l'empereur d'Allemagne, Charles VI, qu'on soupçonne d'avoir encouragé l'historien à contester la suprématie de l'Église. Le succès prodigieux qu'il obtint s'explique, malgré les défauts du style, par l'étendue des recherches et par la hardiesse, alors assez nouvelle, des maximes qu'il proclamait. « Signor Pietro, lui dit un Napolitain après avoir lu son histoire, vous vous êtes mis sur la tête une couronne, mais une couronne d'épines! » Prédiction qui ne tarda pas à se réaliser. Aussitôt mis à l'index en Italie, l'ouvrage de Giannone fut d'abord compilé en France par Jacques Vernet sous le titre d'*Anecdotes ecclésiastiques* (La Haye, 1738, in-8°), puis traduit (1742, 4 vol. in-4°*). L'auteur, obligé de quitter Naples, alla chercher un asile à la cour de son protecteur Charles VI, qui l'accueillit avec faveur et lui donna une pension. Mais en 1734, don Carlos étant monté sur le trône de Naples et de Sicile, Giannone se trouva jeté dans cette vie errante et inquiète qu'il traîna jusqu'à sa mort. Venise, Padoue, Modène, Turin, le virent tour à tour fugitif; reçu d'abord avec les égards que méritaient son talent et ses malheurs, mais toujours poursuivi par cette redoutable haine de la cour de Rome, qui ne pardonne jamais. Enfin, réfugié à Genève, il se disposait à publier un supplément à son *Histoire de Naples*, lorsqu'un officier piémontais, vil agent de la tyrannie, l'entraîna, sous prétexte de faire ses Pâques, dans un village de la Savoie. Là il fut arrêté et jeté en prison d'où il ne devait plus sortir. Ses papiers, parmi lesquels se trouvaient un grand nombre de mémoires sur les objets de controverse qui avaient agité toute sa vie, et entre autres un traité intitulé : *Il triregno, ossia del regno del cielo, della terra e del papa*, partiellement publié depuis, furent livrés à la cour pontificale et ensevelis dans les archives de l'Inquisition, où l'on assure qu'ils sont encore. Transféré du château de Milan au fort de Ceve, puis à la citadelle de Turin, Giannone y mourut le 7 mars 1758, après une rétractation inutile des principes qui avaient fait condamner son *Histoire.* Depuis sa mort, elle a eu plusieurs éditions; la plus moderne est celle qui a paru en 1823, à Milan, en 13 vol. in-8°. Ses œuvres complètes en 8 vol. in-8°, avec deux volu-

(*) Cette traduction française, dont Genève fut le véritable lieu d'impression, est attribuée par les uns à Beddevolle, et par les autres, avec moins de fondement, à Louis de Bochat ou à Desmonceaux. S.

mes d'œuvres posthumes, ont été publiées avec la seule indication d'*Italia*, 1821. L'historien moderne Colletta (*voy.*) a repris l'histoire de Naples à l'époque où Giannone s'est arrêté. Les hardiesses qui ont rendu cet homme si célèbre et si malheureux se réduisent à ce qu'on peut appeler aujourd'hui des lieux communs, savoir : la discussion de certains points relatifs à l'origine et à l'accroissement de la puissance papale, et la théorie de la séparation des pouvoirs spirituel et temporel.

Il y a aussi un poëte italien contemporain du nom de Giannone. Né dans le duché de Modène et banni de l'Italie par suite des événements de 1821, il s'est distingué comme poëte et comme improvisateur. On l'entendit à Paris en 1823, avec son compatriote Philippe Pistrucci. Son poëme de *l'Esule*, publié en 1829, où sont résumés les griefs et les douleurs de tant de nobles proscrits, est une des peintures les plus éloquentes qu'on ait tracées depuis Dante des malheurs de l'exil. R-Y.

GIAOUR, *voy.* GHIAOUR.

GIBBON (ÉDOUARD), historien anglais, naquit à Putney, dans le Surreyshire, le 27 avril (v. st.) 1737. Son grand-père, bourgeois et marchand de Londres, fut élu (en 1716) directeur de la Compagnie de la mer du Sud, et perdit sa fortune lors de la déconfiture de cette société. Il eut toutefois le temps de se refaire une belle existence avant de mourir. Son fils, Édouard Gibbon, père de l'historien, reçut une éducation soignée, fut membre du parlement et contribua à la chute de Walpole.

L'écrivain célèbre dont nous allons retracer la vie et les travaux fut l'aîné et le seul survivant de cinq frères et d'une sœur; lui-même, d'une complexion frêle et maladive, il dut la conservation de son existence à mistress Catherine Porten, sa tante, qui le soignait à défaut de sa mère, dont la vie était absorbée par le monde.

A l'âge de seize ans, ses souffrances cessèrent. « La nature, dit-il dans ses Mémoires, déploya en ma faveur sa mystérieuse énergie. » En 1752, il passa à Oxford. « J'y arrivai, a-t-il soin de remarquer, dans un état d'ignorance à faire rougir un écolier. » Cet aveu souffre cependant quelque restriction; sa tante lui avait donné le goût de la lecture, et tout jeune il dévorait déjà les ouvrages historiques; la grande histoire universelle, publiée en ce temps-là (*voy.* HISTOIRE), passa tout entière sous ses yeux. Il s'occupait de l'Orient, et son sommeil était troublé par de vains essais de faire concorder la chronologie des Septante avec celle des Juifs. Il conçut même le projet d'un ouvrage chronologique intitulé : *le Siècle de Sésostris;* mais il condamna au feu tout ce qu'il en avait déjà mis au net. Du reste, il mena une vie passablement déréglée à Oxford, et dans ses heures d'ennui il se mit à lire Middleton (*Free Inquiry*), qui ébranla fortement son protestantisme. L'*Histoire des variations* acheva sa conversion; il fit part à son père, non de son projet d'abjurer, mais de son abjuration même, après qu'elle eut été consommée (1753), et il encourut ainsi sa colère la plus véhémente. Il est assez curieux de voir débuter par le martyre cette intelligence sardonique qui, plus tard, poursuivit de son implacable ironie les confesseurs de la foi; et alors il disait : « Dans mon état actuel, il me semble *incroyable* que jamais j'aie *cru croire* à la transsubstantiation. »

Son père, pour le guérir de ce qu'il appelait sa maladie mentale, l'envoie à Lausanne, auprès du pasteur Pavillard, qui était, à ce qu'il paraît, un homme de beaucoup de bon sens et d'un jugement délicat. Il sut gagner l'affection de son jeune pensionnaire, puis le ramener, selon le vœu de son père, à l'église protestante, et lui inspirer l'amour des études classiques. C'est à Lausanne que Gibbon jeta les fondements de ses futurs succès; la philosophie, la littérature, la critique, les antiquités, l'occupèrent successivement. Le voisinage de Voltaire, qui vivait alors dans la retraite de Monrepos, aux portes de Lausanne, dut exercer une puissante influence sur les idées de Gibbon. *Virgilium vidi tantum*, dit-il; en d'autres termes, Voltaire accueillit ce jeune Anglais sans le distinguer et sans soupçonner le moins du monde en lui un disciple, ou plutôt un collaborateur fu-

tur qui devait éclipser sa propre réputation comme historien. Gibbon, dès ce moment, commença à admirer la littérature française, le théâtre français, et, partant, à faire peu de cas de Shakspeare.

En 1758, Gibbon retourna en Angleterre et continua avec plus d'ardeur encore ses études. Robertson lui inspira de l'admiration en même temps qu'il fit son désespoir. Il brûla de devenir l'émule de ce noble écrivain, qu'il était destiné à surpasser peut-être. En attendant, il publia, en français, son *Essai sur l'étude de la littérature* (1761); ouvrage écrit avec pureté et en connaissance de cause. L'auteur y soutient contre D'Alembert la thèse que l'étude de la littérature ancienne exerce et développe pleinement toutes les facultés de l'esprit. Cet ouvrage fit peu de sensation en Angleterre, mais en revanche on le goûta beaucoup à Paris.

Vers ce temps, son père lui acheta une commission de capitaine de la milice. Pendant deux ans et demi Gibbon mena la vie de garnison dans le Hampshire. A la paix de 1763, son régiment ayant été licencié, il part pour Paris, où son ouvrage lui avait préparé un accueil favorable chez M^me^ Geoffrin et M^me^ Dudeffand, chez d'Holbach et Helvétius; puis il retourne à Lausanne, et, en 1764, il touche le sol classique de l'Italie. Jusqu'alors Gibbon avait été en quête d'un sujet historique à traiter; ses biographes anglais citent une longue série d'ouvrages qu'il se proposait de faire et qu'il abandonna successivement; le moment était venu où son incertitude allait se fixer. « C'était à Rome, le 15 octobre 1764; j'étais assis au milieu des ruines du Capitole et plongé dans une rêverie profonde, pendant que les moines déchaussés chantaient vêpres dans une église voisine, construite sur les ruines du temple de Jupiter. C'est alors que l'idée d'écrire l'*Histoire de la chute de Rome* traversa pour la première fois ma tête. » Toutefois il n'exécute pas immédiatement son projet; de retour en Angleterre, il est promu au grade de lieutenant-colonel de la milice. Mais il n'était point destiné à s'endormir; se dégoûtant de plus en plus « du cabaret, du vin, de la mauvaise compagnie et de l'exercice quotidien, » il écrivit en français un volume sur l'histoire de la liberté suisse, et en fit lecture dans une société de Français établis à Londres. L'accueil ne fut nullement favorable; mais Hume, qui lut le manuscrit, préjugea mieux de l'auteur, l'engageant toutefois à ne plus porter de fagots au feu, c'est-à-dire à ne plus écrire en français. En 1767, Gibbon publia, en société avec un Vaudois (d'Yverdun), un recueil périodique intitulé : *Mémoires littéraires de la Grande-Bretagne;* cependant il n'alla point au-delà du second volume. En 1770, parurent ses *Observations critiques sur le VI^e^ Livre de l'Énéide*, pamphlet dirigé contre Warburton, qui avait affirmé (dans son écrit *The divine legation of Moses demonstrated*) que la descente d'Énée aux enfers n'était point une fable, et qu'il fallait y voir l'histoire d'une initiation aux mystères d'Éleusis. Le style du pamphlet est rempli d'acrimonie : *Paulo acrius quam velis perstringit*, dit Heyne; mais du reste les arguments de Gibbon sont victorieux en tout point.

Enfin, après cette gymnastique préliminaire, il s'appliqua sérieusement à exécuter son grand ouvrage. Pendant sept ans, il rassembla des matériaux et ne se laissa point détourner de son immense labeur par son entrée au parlement. Le premier volume de son *History of the decline and fall of the roman empire* parut en février 1776. Ce fut un succès sans exemple; le sévère historien devint l'écrivain à la mode; Robertson et Hume le comblèrent d'éloges. Ce dernier cependant ne lui cacha point que certains chapitres (chap. 15 et 16) allaient rencontrer chez les dévots une formidable opposition.

Les théologiens distingués gardèrent le silence; quelques sentinelles perdues attaquèrent seules ce redoutable champion. Ils lui reprochèrent, non pas son incrédulité, mais son inexactitude. Gibbon, avec son impitoyable sarcasme, les pulvérisa; de ses antagonistes, Watson, évêque de Llandaff, mérite seul une mention honorable : il attaqua Gibbon sur l'insuffisance des causes secondaires qui, dans l'opinion de l'historien, devaient expliquer la propagation du chris-

tianisme. Encore Watson est-il descendu sur un terrain défavorable. Le grand artifice de Gibbon consiste à déplacer la question, à confondre la propagation apostolique du christianisme avec ses progrès ultérieurs. Il élude adroitement de se prononcer sur l'origine de la religion chrétienne; mais, en assombrissant la teinte des siècles subséquents où tant de crimes et de folies vinrent troubler une source primitivement si pure, l'historien fait retomber indirectement le blâme sur la période première. « Le théologien, dit-il, peut se laisser aller à la tâche agréable de décrire la religion descendant du ciel et revêtue de sa splendeur native; un devoir plus triste et plus sévère est imposé à l'historien : il faut qu'il analyse l'inévitable mélange d'erreurs et de corruption qui ternit cette religion lorsqu'elle séjourne longtemps sur terre, au milieu d'une race faible et dégénérée. » Il convient encore de citer l'attaque du docteur Priestley dans son Histoire des déviations du christianisme. Gibbon ne releva point le gant et se contenta de renvoyer poliment le docteur à ses recherches philosophiques, en lui signifiant que le mérite de son prédécesseur Servet se réduisait aujourd'hui à *un seul passage*, à savoir le *passage* du sang à travers les poumons, qu'il avait su deviner.

Deux ans s'écoulèrent entre la publication du premier volume et la rédaction du second : dans cet intervalle, Gibbon étudia le siècle de Constantin, la controverse arienne; il fit pour le gouvernement un mémoire justificatif en réponse au manifeste de la France, et reçut en récompense une place de commissaire au département du commerce et des colonies; mais à la chute du ministère North il perdit sa place, et ses revenus ne suffisant plus à son existence dispendieuse dans Londres, il résolut dès lors de se retirer à Lausanne pour s'y consacrer exclusivement à son grand ouvrage. Gibbon d'ailleurs n'avait point brillé dans sa carrière politique; trop timide ou trop fier pour se faire orateur, il s'était contenté de déposer silencieusement dans l'urne sa boule ministérielle. D'un tempérament froid, il adhérait par conviction aux principes conservateurs, et ne se laissait point aller aux sympathies généreuses. Sa présence au parlement coïncide avec la guerre d'Amérique; mais les Américains étaient pour lui des rebelles, *ni plus ni moins que les premiers chrétiens*.

En septembre 1783, il repart pour Lausanne et y reçoit un accueil cordial. Perdu dans la foule à Londres, il put mener en Suisse une grande existence; puis Gibbon n'était Anglais qu'à moitié : il aimait la conversation aisée, familière : il aimait ce beau pays où il avait passé les meilleures années de sa jeunesse. Libre de toute entrave politique et sociale, il reprend la composition de son histoire, dont les 2e et 3e volumes avaient paru en 1781. Le 27 juin 1787, il termina cet ouvrage immortel. « C'était entre onze heures et minuit, dans un pavillon de mon jardin, que j'écrivis la dernière page. Après avoir déposé ma plume, je fis quelques tours sous un berceau d'acacias qui domine le pays, le lac et les montagnes; la température était douce, le ciel pur, le miroir du lac reflétait les rayons argentés de la lune, autour de moi régnait le silence. Mon premier mouvement fut celui d'une grande joie; en terminant mon ouvrage, j'étais rendu à la liberté, je touchais peut-être à la gloire. Mais bientôt ces sentiments d'orgueil firent place à plus d'humilité; une profonde tristesse s'empara de mon âme en songeant que je me séparais à jamais d'un vieil ami qui m'avait rendu si heureux, et que la carrière de l'historien lui-même, quel que puisse être l'avenir réservé à son ouvrage, serait nécessairement courte et précaire. »

Il partit pour l'Angleterre avec le manuscrit de ses trois derniers volumes. Le 8 mai 1788, 51e anniversaire de sa naissance, l'ouvrage fut mis en vente et accueilli par les mêmes clameurs que le premier volume. Outre le reproche d'impiété, on lui faisait celui d'indécence dans plusieurs parties de son récit. M. Villemain, dans ses éloquentes leçons, adresse à Gibbon un reproche plus grave encore, celui d'être mort à toute émotion généreuse, et, sauf quelques restrictions, on ne saurait disconvenir de la justesse de cette remarque. Gibbon ne croit ni à la vertu

des femmes ui à l'abnégation héroïque des premiers martyrs; son humanité sommeille lorsqu'il voit les chrétiens persécutés ou les vierges outragées. Mais son hostilité systématique contre les chrétiens provient d'une autre source encore. Il eut le tort de porter ses habitudes de torysme dans l'examen des doctrines religieuses : or le paganisme étant la religion anciennement établie, le droit de prescription devait militer en sa faveur et contre le christianisme qui, dans l'idée de Gibbon, n'était qu'une innovation dangereuse. L'historien détestait le christianisme en sa double qualité d'incrédule et d'homme politique.

Comme tory, Gibbon dut être vivement affecté par la révolution française, qui vint le surprendre dans sa retraite de Lausanne, où il était occupé à écrire ses mémoires et à étudier Platon. Le séjour de la Suisse n'offrant plus alors aucune sûreté à un homme dont les opinions antilibérales étaient bien connues, il se hâta de retourner en Angleterre (mai 1793). Dès ce moment sa santé déclina visiblement; il mourut le 16 janvier 1794 chez son ami lord Sheffield.

Les mémoires autobiographiques de Gibbon nous révèlent avec candeur ses défauts, sa vanité d'auteur, sa fierté de gentilhomme, son arrogance en face de ses adversaires, mais ils n'expliquent point comment, de protestant, il devint d'abord catholique, puis sceptique, incrédule, et enfin ennemi irréconciliable du christianisme, contre lequel il s'acharnait avec la haine implacable qu'une vengeance personnelle à exercer semble seule pouvoir inspirer. Sans doute son intimité avec Helvétius, avec tous les encyclopédistes, ses rapports avec Hume, dont il se disait le disciple, furent pour beaucoup dans cette inimitié; l'influence de l'école voltairienne est visible dans l'ironie dont ses ouvrages sont imprégnés; mais de plus Gibbon n'avait point l'âme aimante; il n'avait point souffert, et le christianisme, c'est la religion des souffrants; comment Gibbon, l'homme constamment favorisé par les circonstances extérieures, vivant à l'abri des soucis domestiques, aurait-il compris la doctrine qui rattache la douleur au ciel?

Comme historien, Gibbon occupe l'une des premières places; il serait sans rival si son goût avait égalé son savoir, et si, dans le récit, il avait su cacher, comme Hume, le travail artificiel sous une noble simplicité. Sans doute il est plus érudit, plus sagace, plus profond que Robertson, mais il lui cède la palme dans le récit pathétique. Gibbon est Allemand par la solidité de ses recherches, Français par la mise en œuvre, par l'esprit et la lucidité, Anglais par sa hardiesse virile et son jugement solide, lorsqu'il n'est point troublé par ses préventions personnelles. Vaste érudition, critique ingénieuse, récit intéressant, aperçus profonds, richesse d'idées, telles sont donc les qualités qui lui assurent une gloire durable. Mais son ouvrage n'annonce pas un grand et noble but que l'auteur se serait proposé; ce n'est point la production d'un grand philosophe qui, d'une série de faits, déduit des vérités d'un ordre supérieur. Gibbon est un esprit analytique; il ne s'élève point à la synthèse. Byron, dans le peu de vers qu'il lui consacre (*Childe-Harold*, chant III), a parfaitement retracé la physionomie de ce génie négatif au sourire sardonique : le poëte et l'historien étaient de la même famille.

Avec la tournure d'idées habituelle à Gibbon, il a dû se complaire dans le sujet qu'il avait choisi. La chute lente, mais fatale, d'un grand empire; la dissolution d'une société, qui semblait fondée pour l'éternité; des querelles théologiques sur des dogmes subtils ou inintelligibles; les intrigues d'une cour corrompue qui avait d'un sérail tout, excepté le nom; les séditions incessantes d'une soldatesque effrénée; des hordes barbares faisant la loi aux héritiers des maîtres du monde, — quel ensemble pour un historien qui a fait de la moquerie sa muse familière, et qui professe une complète indifférence pour le vice et la vertu ! Aussi son style ne laisse-t-il jamais languir l'attention, quoiqu'on lui ait reproché de revêtir quelquefois le lieu commun d'un langage pompeux. Toujours brillant, magique, vif, il grave les sentences dans la mémoire du lecteur, il remplit son imagination de tableaux animés.

En 1796, lord Sheffield a publié les

œuvres mêlées (*Miscellaneous works*) de Gibbon. Cette collection (dont le 3e vol. in-4° parut en 1815) renferme ses mémoires, ses traités et pamphlets déjà mentionnés, sa correspondance, des extraits de ses lectures, le plan d'une histoire universelle, l'essai sur l'étude de la littérature, une dissertation sur l'homme au masque de fer, la polémique au sujet de son grand ouvrage, et les origines de la maison de Brunswic. Dans ses extraits se révèle une critique judicieuse; ils sont d'ailleurs la preuve d'une rare capacité de travail.

L'*History of the decline and fall of the roman empire* (London, 1777-1778, 6 vol. in-4°, et 1797, 12 vol. in-8°) fut traduite en français et publiée sous le nom de Leclerc de Sept-Chênes, lecteur du cabinet de Louis XVI (*Histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain*, Paris, 1777-1795, 18 vol. in-8°); mais le véritable traducteur des trois ou quatre premiers volumes fut le roi lui-même, lorsqu'il n'était encore que dauphin; la traduction fut continuée par Demeunier et Boulard, terminée par Cartwell, Marignié et Soulès, et revue, quant aux derniers volumes, par Boulard. Une traduction revue et corrigée par Mme Guizot, précédée d'une lettre sur la vie et le caractère de Gibbon par Suard, et accompagnée de notes par M. Guizot, parut en 13 vol. in-8°, Paris, 1812; on en donna une nouvelle édition en 1828. Les *Mémoires* de Gibbon ont été traduits en français par Marignié, Paris, 1798, 2 vol. in-8°.

On peut consulter sur le célèbre historien anglais les ouvrages suivants: Châteaubriand, *Études historiques ou discours sur la chute de l'empire romain;* Villemain, *Tableau de la littérature au* XVIIIe *siècle;* le *Quarterly Review*, vol. 1er, p. 273, et l'*Encyclopædia Britannica*, à laquelle nous devons la plupart des renseignements consignés dans cet article. L. S.

GIBBON (hist. nat.), *voy.* ORANG-OUTANG.

GIBBOSITÉ, synonyme scientifique de bosse (en latin *gibbus*), désignant le résultat de la courbure de la colonne vertébrale, en avant, en arrière, ou sur l'un ou l'autre côté, et aussi celui de la déformation du sternum et des côtes. Bien qu'à proprement parler la gibbosité ne soit qu'un symptôme, cependant elle cause une difformité et des maux plus ou moins graves qui doivent la faire considérer séparément. Un ramollissement des os, qui se lie à l'inflammation de leur tissu et peut aller jusqu'à entraîner leur suppuration, est la cause primitive de la gibbosité, maladie qui n'affecte guère que les jeunes sujets ou du moins ceux chez lesquels l'ossification n'est pas complète. Dans ces circonstances, les vertèbres, par exemple, ayant perdu leur solidité, s'affaissent sous le poids de la tête et de la partie supérieure du tronc. Lorsque le ramollissement a lieu dans la portion cervicale, la tête se trouve inclinée dans l'un ou l'autre sens; quand c'est à la hauteur du dos, la courbure ayant lieu en arrière, le sternum rentre et se déprime, ainsi que les côtes, et la cavité de la poitrine étant ainsi diminuée, le poumon, le cœur et les gros vaisseaux ne peuvent se développer librement. Le même dérangement s'observe lorsque la colonne vertébrale vient à faire saillie en avant et pour les mêmes raisons. Lorsque c'est à la région lombaire, les désordres sont moindres en apparence, à cause de la flexibilité des parois du ventre; mais le bassin a souvent pris part à la déformation, et, chez les personnes du sexe féminin, la gestation et l'accouchement peuvent s'opérer avec moins de facilité. D'ailleurs, en quelque point que la courbure ait lieu, ses effets s'étendent à tout le corps, auquel elle imprime une déformation plus ou moins notable.

La gibbosité se manifeste quelquefois avec rapidité, mais plus ordinairement elle vient à la longue; elle s'accroît par degrés jusqu'au temps où, l'ossification venant à se régulariser, les parties se consolident dans la situation qu'elles ont prise. C'est une sorte de guérison. Mais souvent aussi, le ramollissement faisant des progrès, la courbure augmente de jour en jour. Alors la moelle vertébrale est comprimée, et une paralysie s'ensuit, qui devient bientôt funeste, surtout lorsque le point comprimé est voisin de la partie supérieure.

La gibbosité est facile à reconnaître et à distinguer; son pronostic est en raison des chances de compression de la moelle épinière et des progrès du ramollissement des os. On voit des bossus, même quand leur difformité est très considérable, être bien portants et atteindre une âge avancé; mais bien plus ordinairement ils sont en proie aux maladies du poumon et du cœur, qui abrégent leur existence.

A l'ouverture des corps, on trouve les vertèbres affaissées et quelquefois détruites par la carie, puis des lésions de la moelle et des nerfs qui en émanent.

L'art est venu au secours des malheureux bossus avec assez de succès, et le traitement qu'on leur fait subir constitue une partie importante de l'orthopédie. Les principes qui sont spéciaux à cette affection sont les suivants : soustraire la colonne vertébrale au poids de la tête et de la partie supérieure du tronc, soit en maintenant les malades dans une situation horizontale, soit au moyen de béquilles très longues ou autres appareils tendant à faire exercer sur la colonne vertébrale une traction qui la ramène à sa rectitude naturelle; obtenir la consolidation par un régime et des médicaments appropriés. Il est facile de concevoir que ces moyens ne peuvent être efficaces que quand l'ossification n'est pas encore tout-à-fait complète. De même aussi, après la guérison, il faut user de corsets garnis de lames d'acier pour empêcher les récidives. *Voy.* Orthopédie. F. R.

GIBELINS, *voy.* Guelfes.

GIBET, *voy.* Potence.

GIBIER. Tout animal, quadrupède ou volatile, pris à la chasse, est du gibier. Les bêtes fauves forment le *grand* ou *gros* gibier; le *menu* gibier est celui dont la grosseur n'excède pas celle d'un renard; enfin par gibier *à plumes* on entend les petits oiseaux pris aux piéges ou tués à coups de fusil. Une trop grande quantité de gibier nuit à l'agriculture : aussi les pays agricoles sont-ils peu propices à la chasse (*v.*); mais la basse-cour, par ses volailles, peut jusqu'à un certain point en remplacer les produits. La fin de l'automne et le commencement de l'hiver sont la saison du gibier. Au temps du rut et de la ponte, la chasse cesse, et des règlements de police fixent la durée de l'intervalle. En général, pour être bon à manger, le gibier a besoin d'être fait, c'est-à-dire que la viande n'en doit pas être trop fraîche, car dans ce cas sa chair est dure. Avec la volaille, le gibier est un article dont la consommation à Paris s'est élevée en 1837 à 8,387,276 fr. L. L-T.

GIBRALTAR, ville forte, à l'extrémité méridionale de l'Espagne, sur la Méditerranée. Le rocher sur lequel la ville est bâtie, et qui dans l'antiquité portait le nom de mont Calpé, s'avance jusqu'à trois quarts de lieue dans la mer, vis-à-vis d'un autre rocher situé sur la côte d'Afrique, que les anciens nommaient Abyla. On présume que ce sont ces deux rochers, terminés en pitons, qui ont donné lieu à la dénomination des deux *Colonnes d'Hercule*, placées à l'entrée de la mer Méditerranée. Un isthme sablonneux et peu élevé unit au continent le rocher de Gibraltar, qui forme un plateau du côté du sud et de l'occident et des escarpements élevés vers le nord et l'est. Le piton connu sous le nom de *Pain de Sucre* a une hauteur d'environ 1,400 pieds, tandis qu'au sud le rocher ne s'élève que d'une centaine de pieds au-dessus du niveau de la mer. A l'ouest, sur la partie la plus unie du rocher, est bâtie la ville de Gibraltar, percée d'une grande rue et de plusieurs autres rues parallèles à celle-ci. Les maisons, pour la plupart basses, sont peintes en dehors, et ont cet air de propreté et de confortable qui distingue les villes anglaises. Il ne reste presque rien de la ville maure, et on ignore l'emplacement exact de la ville de Cartheia, qui existait sur la péninsule du temps des Phéniciens et des Carthaginois. Au sud de la ville, les beaux jardins des habitants étalent les fleurs du midi de l'Europe mêlées à plusieurs végétaux de l'Afrique et de l'Asie : ainsi on y voit les cactus, l'arbre à vernis du Japon, les palmiers, l'arbrisseau du piment, etc. Ces jardins ont été faits en partie à l'aide de terrasses. Sur les autres côtés on n'aperçoit que le roc nu, et ce n'est que par intervalles qu'on voit végéter quelques arbres, arbrisseaux et plantes. Ces roches sont des masses calcaires énormes,

parmi lesquelles il y a des roches dites *brèches osseuses*, à cause des débris d'ossements d'animaux rongeurs et ruminants qui s'y trouvent empâtés dans un ciment rougeâtre. On tire encore des roches de Gibraltar de belles variétés d'albâtre, surtout d'albâtre jaune, que l'on façonne en vases et autres objets. Il y a des cavernes, entre autres celle de Saint-Michel, dans lesquelles les eaux en suintant ont formé de belles stalactites. La mer se brise aussi dans des cavernes creusées probablement par le choc des flots et servant de retraite à un grand nombre de pigeons, tandis que des crabes, des oursins, des étoiles de mer et d'autres crustacés et animaux marins vivent au bas des rochers. Enfin une dernière particularité d'histoire naturelle, c'est le séjour que font des singes d'une espèce africaine sur le piton le plus élevé.

Déjà très forte à cause des rochers qui la hérissent et de la difficulté d'aborder, la pointe ou péninsule de Gibraltar a été rendue imprenable par les travaux qu'on y a pratiqués. Non-seulement des batteries ont été placées autour du rocher, et particulièrement du côté de la ville, mais on a creusé dans l'intérieur d'immenses casemates où toute la garnison peut en cas de besoin s'abriter et mettre ses vivres et munitions en sûreté. Une partie des batteries est également placée dans ces casemates, et on ne voit au dehors que les embouchures des canons. Dans plusieurs citernes se rassemblent les eaux de pluie. Environ 600 canons de gros calibre défendent la place et ses abords; leur portée va très loin dans la mer. Quoique Gibraltar ait toujours été considéré comme un point militaire très important pour l'Espagne, on n'avait pas songé pendant longtemps à en faire une place aussi forte. En 1704, les Espagnols la laissèrent surprendre par les Anglais, dont la flotte, combinée avec celle des Hollandais, avait paru dans ces parages. La paix d'Utrecht en assura la possession à l'Angleterre. Dans les guerres qui ont eu lieu depuis entre cette puissance et l'Espagne, on a essayé de leur enlever ce boulevard de la péninsule ibérique; mais tous les efforts ont échoué contre la force naturelle et artificielle de ce rocher. Le siége le plus mémorable est celui des Espagnols et Français réunis, depuis 1778 jusqu'en 1782. C'était particulièrement du côté de la terre que les assiégeants comptaient réussir : ils avaient formé un camp redoutable à Saint-Roch, à peu de distance du pied du rocher; mais ils ne purent empêcher la flotte anglaise de ravitailler la place, et ses batteries redoutables tenaient toujours à une assez grande distance les assiégeants, dont les bombes avaient pourtant ruiné une grande partie de la ville. En 1782, on poussa très vivement les travaux du siége, sous le commandement du duc de Crillon (*voy.*). Le comte d'Artois, le duc de Bourbon et le prince de Nassau s'étaient rendus au camp pour prendre part à l'attaque; jamais la plage n'avait offert une réunion plus brillante et des troupes animées d'autant d'ardeur. Le chevalier d'Arçon (*v.*) avait inventé des batteries flottantes pour attaquer la place du côté de la mer. Tout présageait un succès prochain, mais lord Elliot (*voy.*), commandant de la place, détruisit en une nuit, par des bombes et des boulets rouges, les batteries flottantes, principal espoir des Français, et fit essuyer aux assiégeants une perte considérable. La flotte qui devait empêcher les Anglais d'entrer dans la Méditerranée ayant été dispersée par la tempête, l'amiral Howe y pénétra sans difficulté et ravitailla la place. Cependant les assiégeants tentèrent de nouvelles attaques; mais la paix, qui fut conclue peu de temps après, fit lever le siége, et depuis ce temps Gibraltar n'a plus été sérieusement menacé, tandis que les Anglais n'ont rien négligé pour ajouter à la force de la place et en rendre permanente la possession.

Ils y entretiennent toujours une garnison considérable, ne donnent le commandement qu'à des militaires d'une fidélité éprouvée (autrefois on les forçait de laisser leur famille en Angleterre, comme otage), et exercent la plus grande vigilance même en temps de paix. Les étrangers ne peuvent y passer que 24 heures, à moins d'une permission dont la durée ne peut s'étendre qu'à un mois. Les marchands non domiciliés sont obligés de quitter la nuit la forteresse, et les habitants domiciliés ne peuvent aller

dans les rues, pendant la nuit, qu'avec une lanterne et munis d'une carte de sûreté.

Une population de 20,000 Anglais, Espagnols et Juifs, habite cette place de guerre, dont le séjour serait ennuyeux si elle n'était pas en même temps une ville très commerçante. Son port franc reçoit un grand nombre de navires, surtout de la Grande-Bretagne, y apportant une quantité immense de marchandises destinées en partie pour l'Espagne et en partie pour l'Afrique, qui entretient avec cette place des relations importantes. Entre Gibraltar et le territoire espagnol se fait une contrebande considérable, malgré le cordon de douanes que l'Espagne est obligée d'entretenir. Gibraltar offre des boutiques brillantes et bien fournies; des maisons anglaises y font des affaires considérables et étalent un grand luxe. On voit les belles maisons de campagne des principaux négociants dans des sites charmants aux environs de la ville. Des temples protestants, une église catholique, une synagogue, sont ouverts pour les divers cultes. Les officiers s'amusent à jouer quelquefois la comédie dans une petite salle de spectacle. C'est une réunion piquante que celle des mœurs nonchalantes des Andalous et de la vie active des Anglais dans cette place. Au haut du rocher de Gibraltar, on plane sur un vaste horizon; on peut signaler les bâtiments en mer à une très grande distance. Vis-à-vis de la ville, on aperçoit, de l'autre côté de la baie, la ville d'Algésiras, de même qu'au-delà du détroit qui sépare Gibraltar de l'Afrique est située la ville de Ceuta. Dans sa partie la plus étroite, la mer n'a que 5 lieues de large. Un courant assez violent porte constamment les eaux de l'Océan dans la Méditerranée, ce que l'on attribue à la grande évaporation qui se fait dans cette mer intérieure et en abaisse le niveau, à la différence de pesanteur spécifique des eaux des deux mers, et au mouvement imprimé à l'Océan par la rotation de la terre*. Il faut un bon vent d'est pour aider les navires à aller contre le courant et sortir de la Méditerranée. D-G.

(*) *Voyage au Brésil* de Spix et Martius.

GIELGUD (le général **Antoine**) naquit en 1792 en Samogitie, province polonaise, dont son père était *staroste*, c'est-à-dire le premier dignitaire. A l'entrée des Français en Lithuanie, en 1812, le jeune Gielgud se trouva placé par sa position sociale parmi les chefs des formations militaires du pays: aussi le fit-on d'emblée colonel. Son régiment de nouvelles levées n'eut point le temps de faire la campagne de Moscou; lors de la retraite, on le destina à faire partie de la garnison de Modlin. Après la capitulation de cette place et la réorganisation d'une armée polonaise sous les ordres du grand-duc Constantin (*voy.*), Gielgud fut appelé au commandement d'un régiment de chasseurs à pied, puis à celui d'une brigade d'infanterie. Dans la dernière guerre de Pologne, nous le voyons successivement commander une brigade et une division, assister aux mémorables combats de février sous les murs de Varsovie, se distinguer dans un engagement avec le gros de l'armée russe, près de Minsk, occuper enfin Lomza pendant l'expédition de Skrzynecki contre les gardes russes, sans que rien présageât à son rôle militaire une importance historique, quand tout à coup les conséquences de la bataille d'Ostrolenka décidèrent le généralissime polonais à envoyer le corps de Gielgud en Lithuanie pour y ranimer et appuyer l'insurrection nationale. L'entreprise était de la plus haute gravité pour les destinées de la Pologne; le général Gielgud, Lithuanien de naissance, sentit vivement tout ce que sa mission avait de glorieux : malheureusement le manque de talents supérieurs et surtout une singulière irrésolution de caractère valurent à son expédition et à lui-même le plus funeste sort. Le général Gielgud débuta par un succès assez considérable sur le corps de Sacken qu'il défit dans la bataille de Raygrod; mais au lieu de poursuivre ces premiers avantages, il perdit beaucoup de temps à effectuer le passage du Niémen et à rallier les forces disséminées des insurgés, de façon qu'il n'attaqua Vilna qu'au moment où les forces de l'ennemi s'y trouvaient bien supérieures aux siennes et où la tentative de s'emparer de cette capitale ne pouvait qu'échouer,

Cette journée du 19 juin 1831 détruisit tout le prestige qui avait d'abord entouré l'apparition de Gielgud en Lithuanie. Empêché depuis par un mal à la jambe de monter à cheval, ce général fit sa retraite vers la Samogitie, et son attaque manquée contre Szawlé dégénéra en une désorganisation complète de son armée, et aboutit à un conseil de guerre tenu à Kurszany, par suite duquel Gielgud se vit forcé d'abdiquer le commandement. Son armée fut répartie en trois corps séparés sous les ordres des généraux Chlapowski, Rohland et Dembinski. Il se trouvait auprès du corps de Chlapowski (*voy.*) au moment où celui-ci déposait les armes sur le territoire prussien, quand, au milieu de l'indignation générale, un officier (Skalski) du corps du général Rohland, s'avisa de venger sur le malheureux Gielgud, alors sans aucun commandement, la déplorable issue de la campagne, et lui tira un coup de pistolet à bout portant dans le cœur, en s'écriant : « Ainsi périssent les traitres ! »

Le général Gielgud ne méritait ni ce sort ni cette odieuse qualification ; mais il présente un nouvel exemple de cette fatalité qui, souvent, dans les temps de crise, fait peser des arrêts plus terribles sur les fautes que sur les crimes. C. M-cz.

GIESSEN (UNIVERSITÉ DE). Giessen, chef-lieu de la province de la Hesse supérieure, dans le grand-duché de Hesse-Darmstadt, sur la Lahn et le Wieseck, avec 7,300 habitants, est le siége d'un gouverneur et d'une cour de justice. La ville, principalement connue par son université luthérienne, renferme en outre un *pedagogium*, un séminaire pour les maîtres d'école de campagne et une école d'économie forestière. L'université a été fondée le 7 octobre 1607 par le landgrave Louis, lors de la séparation des confessions réformée et luthérienne ; celle de Marbourg fut laissée aux réformés. Le défaut de cohérence entre les différentes parties du grand-duché, le voisinage de l'université de Marbourg, la modicité de ses revenus, ne permirent pas d'abord à la nouvelle université d'attirer des professeurs célèbres et d'atteindre un haut degré de prospérité : aussi le nombre des étudiants n'a-t-il jamais dépassé 500. Son revenu annuel s'élève maintenant à 60,000 florins, provenant, soit des biens qu'elle possède en propre, mais dont elle a dû céder une grande partie à l'état, soit de l'allocation de 10,000 florins que lui a accordée, en 1821, l'assemblée des États, soit des propriétés autrefois considérables de l'ancienne université de Mayence, dont celle-ci a hérité. Sa bibliothèque ne compte pas plus de 20,000 volumes, auxquels il faut cependant ajouter les 7,000 de la bibliothèque de Senkenberg, qui lui a été léguée. De l'université dépendent une clinique, une maison d'accouchement parfaitement tenue, une école pour les sages-femmes, un amphithéâtre d'anatomie, de belles serres avec deux jardins botaniques destinés, l'un aux étudiants en médecine, et l'autre aux élèves de l'école des eaux-et-forêts, un laboratoire de chimie, un cabinet de minéralogie, de chimie et de physique, un observatoire. Le séminaire homilético-philologique distribue chaque année des prix aux étudiants. Soixante bourses sont affectées à l'entretien des plus pauvres d'entre eux. Nebel a donné une histoire de l'université de Giessen dans le recueil de Justi intitulé *Vorzeit* (1828). C. L.

GIFFORD (WILLIAM). Ce critique distingué, connu surtout en France comme directeur du *Quarterly-Review*, a écrit lui-même sa vie, dont Byron a dit que c'était la meilleure autobiographie qu'il connût. Né en avril 1755 ou 57 à Ashburton (Devonshire), orphelin et sans ressources à douze ans, celui qui mourut tenant en main le sceptre de la littérature aristocratique fut d'abord mousse à bord d'un caboteur, puis apprenti cordonnier, grâce à l'avarice de son parrain, qui se lassa de payer pour l'envoyer à l'école. Là, rebuté pour sa maladresse, ne possédant au monde qu'un livre d'algèbre, il écrivait en cachette des problèmes sur des morceaux de cuir avec une alène brisée. La mésaventure d'un peintre d'enseigne, qui avait fait un chien en voulant représenter un lion, inspira au futur satirique ses premiers vers. Toute médiocre qu'elle était, cette production lui valut une certaine réputation parmi ses camarades ; on en parla dans l'endroit

et le bruit en parvint jusqu'à un chirurgien nommé Cookesley. Il voulut connaître l'auteur, et, touché du récit naïf de ses malheurs, ouvrit une souscription pour racheter le reste de son apprentissage et continuer son éducation. Grâce à ces secours, le jeune Gifford put, au bout de deux ans, entrer à l'université. Au sortir d'Oxford, la protection de lord Grosvenor, dont il accompagna le fils dans ses voyages sur le continent, lui assura enfin une existence indépendante. Son premier ouvrage fut *la Baviade*, satire dirigée contre une coterie littéraire dite *della Crusca*, qui, sous des noms romanesques, s'adressait des poésies anacréontiques où l'affectation des *concetti* ne le cédait qu'au ridicule de la louange. La *Mæviade*, qui suivit de près, était une critique du théâtre anglais moderne. Ces deux poëmes, dans un genre dont Pope a fourni le modèle et que n'a pas dédaigné Byron, eurent alors un grand succès, mais ils ont beaucoup perdu de leur intérêt. Les travaux de Gifford sur les anciens auteurs dramatiques anglais, Ben-Jonson, Massinger, Ford et Shirley, dont il donna d'excellentes éditions, attestent une saine critique, des soins consciencieux et une connaissance approfondie de l'ancienne littérature anglaise. Mais son nom restera surtout attaché à la célèbre Revue qu'il entreprit en 1809, après avoir longtemps rédigé le journal *The Anti-Jacobin*, et qu'il dirigea jusqu'à sa mort, arrivée le 31 décembre 1826. Fondé par le parti tory pour contrebalancer l'influence de la *Revue d'Édimbourg*, le *Quarterly* devint entre ses mains une puissance politique et littéraire. Mettant son savoir et sa redoutable ironie au service des idées absolues qui convenaient à son caractère et à la trempe de son esprit, il poursuivit l'ignorance et la médiocrité dans le whigisme avec l'âpreté d'un parvenu littéraire. Point de pitié pour ses adversaires, fussent-ils comme lui enfants de leurs œuvres. Ces luttes du talent contre les désavantages de la naissance et de la fortune, dont il ne rougissait pas pour lui-même et qu'il a racontées avec une noble candeur, n'obtenaient de lui chez les autres ni indulgence ni sympathie. Du reste, l'inflexibilité du critique n'ôtait rien aux qualités de l'homme. Il eut un grand nombre d'amis, parmi lesquels on comptait le célèbre Canning. Jamais il ne stipula de traitement; le libraire Murray lui donna d'abord 200, puis jusqu'à 900 livres sterling par an. On assure que Gifford lui rendait quelquefois une portion de cette somme, disant qu'il avait été trop libéral. Il laissa la plus grande partie de sa fortune au fils de son premier bienfaiteur, une autre aux pauvres d'Ashburton, et fonda deux bourses au collége d'Exeter à Oxford.

La Baviade et *la Mæviade*, qui ont eu une douzaine d'éditions, parurent pour la première fois in-8°, 1794 et 1795; *Traduction de Juvénal*, in-4°, 1802 : en tête se trouve la vie de l'auteur par lui-même; *OEuvres de Massinger*, avec notes, 4 vol. in-8°, 1808; — *de Ben-Jonson*, précédées d'une excellente notice, 9 vol., 1816; — *de Ford*, 2 vol., 1827; — *de Shirley*, augmentées par M. Dyce, 6 vol., 1833. Ces deux derniers ouvrages n'ont paru qu'après sa mort. R-Y.

GIGANTOMACHIE, *voy.* GÉANT et GÉANTS.

GILBERT, le poëte satirique du XVIII^e^ siècle, est un de ces hommes de mérite plébéiens qui, sous l'ancien régime, ont payé si cher le désir de s'émanciper. Il a fini par conquérir la gloire et le nom de poëte, mais au prix de son bonheur et de sa vie. Ce n'est pas assurément le talent qui lui a manqué, mais la souplesse de caractère qui s'humilie devant les puissances du jour ou la fortune qui dispense de les flatter. Jeune, pauvre et sans appui, il osa braver les philosophes, qui disposaient alors de l'opinion publique, et il se brisa contre les barrières qui arrêtent l'homme obscur à son début dans le monde.

NICOLAS-JOSEPH-LAURENT Gilbert était né en 1751 à Fontenoi-le-Château, village de Lorraine, à 6 lieues de Remiremont. Ses parents, simples cultivateurs, s'imposèrent de pénibles sacrifices pour lui donner de l'éducation, et il fut envoyé au collége de Dôle. Lorsqu'il eut achevé ses études, le goût qu'il avait pris pour la littérature lui rendit insipide la vie qu'il aurait pu passer au village. Il

s'essaya dans le genre de l'héroïde, que l'épître d'Héloïse à Abailard, par Colardeau, avait mis à la mode. Puis, poussé par le désir de paraître sur un plus grand théâtre, il vint à Paris avec son léger bagage de vers. Il publia ses premiers essais en 1771, sous le titre de *Début poétique;* il avait alors vingt ans. Ce volume était dédié à Mme LaVerpillière, femme du prévôt des marchands de Lyon. Il ne paraît pas que la protection de cette dame ait été fort utile à Gilbert, mais il faut avouer aussi que le recueil n'offrait rien d'assez saillant pour appeler l'attention sur l'auteur; l'héroïde n'était pas un genre assorti à la nature de son talent. L'année suivante, il concourut pour le prix de poésie à l'Académie Française; la pièce qu'il envoya sous ce titre : *le Poëte malheureux, ou le génie aux prises avec la fortune*, contenait sa propre histoire. Le poëte, bravant les remontrances de son vieux père, se livra à son penchant pour les vers, et ne trouva, pour prix de ses efforts, que l'indifférence et la misère. Déjà l'on aperçoit dans cette pièce des symptômes de l'amertume et de l'humeur chagrine auxquelles il dut plus tard d'énergiques inspirations. Le jugement de l'Académie, qui ne jugea aucune pièce digne du prix, et ne mentionna pas même celle de Gilbert, ne fit qu'accroître cette disposition. Son dépit s'exhala dans sa préface, où il attaque sans ménagement La Harpe, que l'Académie Française avait couronné l'année précédente. Il ne craignit même pas de diriger quelques traits contre Voltaire, en avançant que cet écrivain était pour la poésie française ce que Sénèque avait été pour l'éloquence latine. Aigri, mais non découragé, il envoya au concours de l'année 1773 son ode sur le *Jugement dernier;* ce fut encore avec aussi peu de succès. Cette ode est loin d'être sans défauts, mais on y remarque déjà des beautés lyriques; l'image qui la termine est peut-être une des plus belles qu'on ait hasardées dans notre langue :

L'Éternel a brisé son tonnerre inutile;
Et d'ailes et de faux dépouillé désormais,
Sur les mondes détruits le Temps dort immobile.

Exaspéré par son mauvais succès, il déclara une guerre irréconciliable au parti des philosophes qui dominait dans l'Académie. Son manifeste parut dans la *Satire du* XVIIIe *siècle*, qu'il publia en 1775, et qu'il adressa à Fréron. Il y a encore des inégalités dans le style et du décousu dans les idées, mais on y trouve aussi des vers qui sont devenus proverbes, des passages où les travers du jour sont peints avec une ironie mordante; personne surtout n'a fait contre les encyclopédistes des vers d'une touche plus originale et plus vigoureuse. Dès lors sa carrière fut tracée. Enrégimenté parmi les adversaires de la philosophie, loué par Fréron (*voy.*), il fut présenté à l'archevêque de Paris, Christophe de Beaumont, qui lui procura quelques secours, et par la suite une modique pension. Son ode sur le *Jubilé* parut en 1776, avec une autre ode à *Monsieur*, frère du roi, sur son voyage en Piémont. Deux ans après, il donna son *Apologie*, seconde satire, qui ne démentit pas le succès de sa première; dans l'espace de six semaines elle eut quatre éditions. C'est là qu'il montrait si plaisamment La Harpe *tombant de chute en chute au trône académique.* Maint passage rappelle la verve et l'énergie de Juvénal. Ces attaques audacieuses lui attirèrent des ennemis puissants et implacables; et, d'un autre côté, on ne voit pas que le parti anti-philosophique l'ait récompensé avec la générosité que semblait mériter le talent d'un pareil auxiliaire. Pendant qu'il luttait contre sa mauvaise fortune, un fâcheux accident vint troubler sa raison. En galopant un jour sur le boulevard du Mont-Parnasse avec deux jeunes Anglais ses élèves, il fit une chute qui exigea l'opération du trépan et qui attaqua le cerveau. La première marque d'aliénation d'esprit que donna Gilbert fut d'aller en chemise et en redingote demander les sacrements au curé de Charenton, dont il était le paroissien. Le curé l'ayant exhorté vainement à rentrer chez lui, il courut auprès de l'archevêque qui était à sa maison de campagne; il parvint jusqu'à la chambre du prélat, se roula par terre comme un possédé en demandant les sacrements, et en criant qu'il allait mourir et qu'on avait gagné le curé pour les lui refuser. Alors l'arche-

vêque le fit porter à l'Hôtel-Dieu, où sa folie ne fit qu'empirer. On sait qu'il hâta la fin de ses jours en avalant la clef de sa cassette, qui lui resta dans l'œsophage. Suivant les uns, il croyait que les philosophes voulaient lui dérober ses manuscrits enfermés sous cette clef; suivant d'autres, il craignait qu'on ne lui dérobât une somme d'argent. Dans ses souffrances, il désignait l'endroit où était la clef, en portant la main à son cou; mais on ne fit pas attention à ce geste, ou plutôt on n'en devinait pas la signification; ce ne fut qu'après sa mort qu'ayant fait ouvrir son corps on découvrit la vérité. Il mourut dans une cruelle agonie, le 12 novembre 1780, à l'âge de 29 ans.

Les vers les plus touchants et les plus irréprochables qu'il ait faits sont ceux qu'il composa à l'hôpital, dans un moment lucide, huit jours avant sa mort :

Au banquet de la vie infortuné convive, etc.

Nous croyons inutile de donner la suite, car ces strophes admirables sont dans toutes les mémoires. A-D.

GILBERTINS, religieux anglais dont l'ordre, fondé par Gilbert de Sempringham, dans la province de Lincoln, en 1148, disparut avec tant d'autres, lors de la réforme, sous Henri VIII. Né vers 1084, Gilbert avait eu pour père un chevalier anglais de race illustre. Étant destiné à l'état ecclésiastique, il fit ses humanités en Angleterre et vint achever ses études en France. Il fut ordonné prêtre à Lincoln, sa ville natale, et disposa les domaines de sa famille pour y recevoir des religieux qui s'appelèrent d'abord *de Sempringham* et ensuite *Gilbertins*. Il avait puisé les statuts de la nouvelle société dans les règles de saint Augustin et de saint Benoît. On y recevait les personnes des deux sexes, célibataires ou mariées, dans des monastères contigus mais séparés par de hautes murailles. Avant de mourir, Gilbert se démit de la direction de son ordre qui comptait déjà plusieurs maisons, fit élire à sa place Roger, l'un de ses disciples, et finit sa vie en 1189, à l'âge d'environ 106 ans. On trouve les statuts des Gilbertins dans le *Monasticum Anglicanum*, publié à Londres en 1661. L. L-T.

GILLES. Ce nom, affecté maintenant à l'un des personnages de la parade, n'avait par lui-même rien de burlesque, comme ceux de *Paillasse*, *Polichinelle*, etc. Un saint abbé l'avait porté le premier; divers hommes considérés, parmi lesquels on trouve des savants, des poëtes, des musiciens, lui avaient donné ensuite quelque illustration; mais, par malheur pour le nom de Gilles, il paraît qu'un ancien bouffon de tréteaux l'avait reçu de ses parents ou s'avisa de le prendre, et dès lors il entra dans le domaine du ridicule.

Gilles partage avec Pierrot l'emploi des valets niais de la parade; sa bêtise est même en général plus grosse que celle de ce dernier, et l'expression : *c'est un Gilles*, est une des plus caractéristiques pour signaler l'ineptie.

Dans l'arlequinade (*voy.*), Gilles était toujours le rival d'Arlequin près de Colombine (*voy.* ces noms); il était aussi la victime de ces deux amants, qui ne lui épargnaient ni les railleries ni les tours malins. Quelquefois cependant, on le représentait dans ces ouvrages comme plus tracassier et bavard qu'imbécile, tel était le Gilles de *Colombine mannequin*, l'un des plus plaisants de ce répertoire.

Du reste, quelle que soit la nuance de son esprit, ou plutôt de sa sottise, et de son caractère, *Gilles* est irrévocablement *voué au blanc* des pieds à la tête; de longues manches pendantes font aussi partie obligée de son costume et complètent sa tournure niaise.

Gilles a parfois joué le rôle principal et figuré sur le titre de quelques ouvrages dramatiques, parmi lesquels nous citerons seulement le *Gilles, garçon peintre*, qui fut joué à l'Opéra-Comique. Nous avons eu aussi un *Gilles tout seul* à l'époque où le succès d'*Arlequin tout seul* avait amené à sa suite plusieurs de ces monologues dramatiques.

Aujourd'hui l'on ne trouve guère Gilles sur le théâtre, ni même sur les tréteaux; mais son nom reste dans la langue comme un des synonymes de sot, de trigaud, ou de méchante bête. M. O.

GILLIES (John), né à Brechin, en Écosse (Forfarshire), le 18 janvier 1747, était dès l'âge de vingt ans professeur de

l'université de Glasgow, où il prit ses degrés jusqu'à celui de docteur. Pour mieux se livrer à des travaux d'érudition, il alla s'établir à Londres, et y publia successivement plusieurs traductions importantes du grec, telles que les *Harangues d'Isocrate et de Lysias*, 1778; les *Éthiques et Politiques d'Aristote*, 1797; 2e édition, 1804, 2 vol. in-8°; un *Supplément à l'Analyse des œuvres spéculatives du même philosophe*, 1804; enfin la *Rhétorique d'Aristote*, 1823. Mais ce fut surtout par son Histoire de la Grèce que Gillies se fit une grande réputation non-seulement en Angleterre, mais aussi sur le continent.

Après avoir accompagné les fils de lord Hopetoun dans leurs voyages en divers pays, Gillies débuta dans la carrière historique par des *Considérations sur l'histoire, les mœurs et le caractère des Grecs*, 1780, ouvrage paradoxal, dans lequel l'auteur cherche à prouver, d'un ton morose, que les républiques grecques, constamment agitées, étaient bien plus malheureuses que si elles avaient été soumises à un despote. Cet essai étonna d'autant plus qu'il était l'ouvrage d'un Anglais, vivant dans un pays fréquemment agité, et qui ne s'en trouve pas plus malheureux. C'est en 1786 que Gillies publia enfin son grand ouvrage : *History of ancient Greece, its colonies and conquests*, 4 vol. in-8° ou 2 vol. in-4°. L'ouvrage fut réimprimé en 1792, en 5 vol. in-8°. Il en avait paru aussi une édition à Bâle, en 1790. La traduction fort médiocre en français de Carra est en 6 vol. in-8°, Paris, 1787-88. Le principal mérite de cet ouvrage est de présenter en un seul tableau les divers états de la Grèce et les progrès qu'elle fit dans les arts de la civilisation, de réunir ainsi l'histoire politique et l'histoire intellectuelle du peuple grec. Les diverses parties de ce tableau sont bien distribuées et présentées d'une manière lucide et souvent intéressante; l'auteur ne s'est pourtant pas suffisamment mis en garde contre les lieux communs, et il a quelquefois négligé des traits qui auraient dû compléter ses récits et ses descriptions. Plus tard, il donna une suite à cet ouvrage, en reprenant l'*Histoire de la Grèce depuis la mort d'Alexandre*, et la continuant jusqu'au règne d'Auguste, Londres, 1807-1810, 2 vol. in-4°; mais cette suite n'a pas été aussi favorablement accueillie par le public studieux que l'Histoire de la Grèce jusqu'au partage de l'empire macédonien. Après la mort de Robertson, Gillies avait été nommé historiographe du roi pour l'Écosse. Dans sa vieillesse, il s'était retiré à Clapham; il y est mort presque nonagénaire, le 15 février 1836. D-G.

GIL-VICENTE, célèbre poëte dramatique, surnommé le Plaute portugais. On ne sait point à quelle époque il naquit; néanmoins tous les critiques sont d'avis que ce doit être avant les dix dernières années du XVe siècle. D'après le désir de sa famille, il commença sa carrière littéraire par l'étude du droit; mais, bientôt dégoûté de cette étude, jeune encore, il l'abandonna pour ne s'occuper que du théâtre.

Il fut attaché à la cour brillante d'Emmanuel-le-Grand (*voy.*), pour laquelle il travailla avec une remarquable activité; mais il jouit plus encore de sa réputation sous le règne de Jean III, qui prit lui-même un rôle dans quelques-unes de ses comédies. Gil-Vicente précéda les grands poëtes dramatiques de l'Espagne, de l'Angleterre* et de la France. Érasme apprit le portugais dans l'unique but de pouvoir lire les comédies d'un auteur qui excitait alors le plus grand enthousiasme. Gil-Vicente, qui employait à la fois dans ses drames la langue espagnole et la langue portugaise, peut en quelque sorte être considéré comme le créateur du théâtre espagnol; il fut le modèle que Lope de Vega et Calderon suivirent en le perfectionnant. Il est plus ancien qu'eux de près d'un siècle, car sa première pièce date de 1504. Gil-Vicente était lui-même acteur, et il forma pour le théâtre sa fille Paula Vicente, qui fut dame

(*) Quoiqu'on jouât à la cour d'Écosse une comédie en 1515, composée par sir David Landsay, cette pièce est postérieure à quelques-unes de celles de Gil-Vicente; et nous ne croyons pas que lord Berner, qui est considéré comme un des plus anciens auteurs dramatiques anglais et qui mourut en 1532, ait devancé notre poëte dans ses compositions de ce genre. Du moins est-il certain que ces auteurs ne jouirent point de la même renommée que Gil-Vicente.

d'honneur de la princesse Marie, et en même temps célèbre comme la première actrice de son temps, comme poëte et comme musicienne. Gil-Vicente se distingua par une richesse d'invention jusqu'alors sans égale parmi les modernes, par une grande variété dans le dialogue, beaucoup de vivacité et une harmonie dans le langage qui justifiaient l'enthousiasme national et celui des étrangers.

On ne sait d'ailleurs aucun détail sur la vie du Plaute portugais; on sait seulement qu'il eut trois fils et une fille, et que deux de ses enfants héritèrent en partie de ses talents. Son fils Louis, dit-on, lui eût été supérieur si son voyage dans l'Inde, où il mourut, ne l'eût point distrait de ses études; il avait déjà composé plusieurs pièces estimées, d'après ce que nous apprend Barboza dans sa Bibliothèque. Gil-Vicente mourut à Evora, et son fils, que nous venons de nommer, fit paraître après sa mort le recueil de ses ouvrages en un volume in-fol., Lisbonne, 1562. Ce livre est d'une extrême rareté. On n'en connaissait jusqu'à présent que deux exemplaires, l'un à la Bibliothèque du Collége royal des nobles à Lisbonne, et le second à celle de l'université de Gœttingue : il faut y en ajouter un troisième, celui que possède l'auteur de cet article. Une nouvelle édition in-8°, faite sur l'exemplaire de Gœttingue, a paru tout récemment. Dans la première, Louis Vicente avait divisé les pièces en quatre classes : les *Autos* ou pièces religieuses, qui sont au nombre de seize, les comédies, les tragi-comédies et les *farces*. Ensuite viennent quelques petits poëmes en espagnol et en portugais qui forment l'appendice. Quand on étudie les ouvrages de Gil-Vicente, on remarque qu'il était très instruit dans la cosmologie telle qu'on la savait de son temps, car nous voyons entre autres passages que, dans un de ses *Autos*, il explique d'après l'autorité du célèbre astronome Regiomontanus la théorie du système des planètes et des cercles de la sphère.

Notre poëte devint le chef d'une nombreuse école. Parmi ses imitateurs, il compta l'infant Don Louis, fils du roi Emmanuel *, Braz de Rezende, Henrique Lopez, Jorge Pinto, Antonio d'Azevedo et Jeronimo Ribeiro Soares, dont les œuvres ont été réunies par Alfonso Lopez da Costa* et par André Lobato, sous le titre de *Première partie des Autos et Comédies portugaises*, Lisbonne, 1587, in-4°.

Ceux de nos lecteurs qui voudront connaître plus de détails sur les ouvrages de Gil-Vicente consulteront le travail de M. Trigoso dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences* de Lisbonne, t. V, 2e part., p. 36; Dieze dans son *Histoire d'Espagne et de Portugal*, insérée dans l'Histoire universelle d'après Guthrie, Leipzig, 1774, in-8°, et diverses traductions publiées de 1769 à 1791; Bouterweck, *Histoire de la littérature espagnole et portugaise;* enfin M. de Sismondi, *De la Littérature du midi de l'Europe*, t. IV. V. DE S-T-M.

GINGEMBRE (*zingiber*). C'est la racine, ou, pour parler plus rigoureusement, le rhizome du *zingiber officinale* de Roscoë, *amomum zingiber* de Linné. Cette plante de l'Inde aujourd'hui cultivée à la Jamaïque et dans plusieurs colonies européennes des Antilles, appartient à la famille des amomées ou drymirrhizées, à laquelle on doit plusieurs aromates estimés. L'amome gingembre est une plante à tiges simples, hautes de 10 pouces à 2 pieds, dont les fleurs forment un épi entremêlé de bractées. Ses rhizomes sont tubéreux, rameux, digités, palmés, aplatis, noueux et charnus, d'une odeur forte et d'une saveur chaude poivrée. A l'état de dessiccation, le gingembre est en fragments rameux, comprimés des deux côtés, noueux, lisses, grisâtres, recouverts par un épiderme ridé qui parfois se détache; intérieurement sa couleur est blanche; l'odeur, moins forte qu'à l'état récent, est aussi plus agréable; la saveur est âcre, piquante, chaude et aromatique.

Le gingembre renferme une huile essentielle camphrée légère et bleuâtre, une sous-résine, de l'huile fixe, du soufre et beaucoup d'amidon; il est promp-

(*) L'*Auto* de dou Duardos, qui se trouve dans la collection de Gil-Vicente, appartient à ce prince.

(*) Sur ces auteurs on trouvera des détails précieux dans la *Bibliotheca Lusitana* de Barboza.

tement altéré par le temps. Les vers l'attaquent, et il devient presque inodore et presque insipide.

Le gingembre, qu'on veuille l'apprécier comme médicament ou comme condiment, a peu d'importance commerciale en France. Il entre pourtant dans plusieurs préparations pharmaceutiques encore usitées aujourd'hui, dans la thériaque, le diascordium, l'eau vulnéraire, et dans plusieurs élixirs odontalgiques. On en fait une teinture alcoolique dont les propriétés excitantes sont fort énergiques. Les Anglais estiment beaucoup le gingembre; il est devenu depuis plusieurs années la base de leur médication tonique. Les Orientaux en font un grand usage médical; mais c'est surtout comme condiment qu'ils s'en servent; il est l'assaisonnement obligé de la plupart de leurs aliments. On confit le gingembre récent, et cette friandise est fort recherchée par les peuples de l'Inde.

Les anciens avaient admis le gingembre dans leur matière médicale dès le temps d'Hippocrate, qui le mentionne dans son traité des maladies des femmes. Ce grand médecin lui donnait le nom de remède indien, φαρμακὸν ἰνδικὸν; Dioscoride, Galien et Oribaze le connaissaient sous le nom qu'il porte aujourd'hui et qui est arabe.

Les Espagnols, dès leur arrivée dans les Antilles, le mirent en crédit et en firent connaître deux espèces, le blanc et le brun, qui ont une même origine botanique et qui ne diffèrent que parce que l'un est dépouillé de son épiderme tandis que l'autre le conserve. Ils nous arrivent tous deux de l'Inde, de la Jamaïque et de plusieurs colonies européennes des grandes et petites Antilles. A. F.

GINGUENÉ (Pierre-Louis), né à Rennes le 25 avril 1748, fit avec distinction ses études au collége de cette ville; il y était condisciple de Parny au moment où les Jésuites en furent expulsés. Mais c'était au sein de sa propre famille, peu riche et fort considérée, que Ginguené avait puisé le sentiment du véritable honneur et le goût des lettres. Il devait aux lumières et aux soins de son père ses progrès rapides et la bonne direction de ses études. Ses autres maîtres lui avaient appris les langues grecque et latine; il acquit de lui-même des connaissances plus étendues et plus profondes; la littérature latine lui devint familière; et, entre les chefs-d'œuvre modernes, il étudia surtout ceux de l'Italie et de la France. Il lut aussi de très bonne heure et dans leur langue les meilleurs livres anglais; et, avant 1772, son instruction embrassait déjà presque tous les genres que l'on a coutume de comprendre sous les noms de belles-lettres, d'histoire et de philosophie. Quand les goûts littéraires sont à la fois si vifs et si heureusement dirigés, ils prennent bientôt les caractères de la science et du talent. Ginguené, dans sa jeunesse et avant de sortir de Rennes, était un homme éclairé, un littérateur habile, un écrivain exercé; il était de plus un très savant musicien; car il avait porté dans l'étude de cet art qu'il a toujours chéri l'exactitude sévère qu'il donnait à ses autres travaux. Il aimait mieux ignorer que savoir mal; il voulait jouir de ses connaissances, et non pas s'en glorifier.

C'est depuis longtemps en France un résultat fâcheux des circonstances ou dispositions politiques qu'un jeune homme d'un mérite éminent soit presque toujours attiré par ce mérite même dans la capitale et qu'il y demeure fixé par ses succès. Ginguené arriva pour la première fois à Paris en 1772. Il avait composé à Rennes, entre autres pièces de vers, *la Confession de Zulmé :* il la lut à quelques hommes de lettres, et particulièrement à l'académicien Rochefort; elle circula bientôt dans le monde, on l'imprima défigurée dans la Gazette de Deux-Ponts en 1777, et quelques rimeurs de ce temps-là essayèrent de se l'attribuer. « Cela « me devint importun, dit Ginguené lui-« même; je me déterminai à la publier « enfin sous mon nom, avec les seules fau-« tes qui étaient de moi: elle parut dans « l'Almanach des Muses de 1779. » Elle a été depuis corrigée et perfectionnée à diverses reprises jusqu'en 1814.

Ginguené nous apprend aussi que, « fort jeune encore, et dans la première chaleur de son goût pour la poésie italienne, il entreprit de tirer de l'énorme Adonis du Marini un poëme érotique français en

cinq chants. »Le troisième, le quatrième et ce qu'il avait fait du dernier lui ont été dérobés; il a publié les deux premiers dans un recueil de poésies où se retrouvent plusieurs des pièces de vers qu'il a composées depuis 1772 jusqu'en 1789, et dont la plupart avaient été insérées dans des journaux littéraires et dans les Almanachs des Muses. *La Confession de Zulmé* conserve, à tous égards, le premier rang parmi ces compositions; mais il y a de l'esprit, de la grâce et un goût très pur dans toutes les autres.

Dès 1775, il commença de publier dans les journaux des articles de littérature, genre de travail auquel il a consacré jusque dans les dernières années de sa vie les loisirs que lui laissaient de plus importantes occupations. Ce sont en général d'excellents morceaux de critique littéraire; et si l'on en formait un recueil choisi, comme Ginguené lui-même s'était promis de le faire un jour, ce serait un très utile supplément aux meilleurs cours de littérature moderne; il offrirait le modèle d'une critique ingénieuse et sévère, quelquefois savante et profonde, souvent piquante et toujours décente. Durant plusieurs années, Ginguené a travaillé au *Mercure de France* avec Marmontel, La Harpe, Chamfort, Garat et Lacretelle aîné.

Le célèbre compositeur Piccini, arrivé à Paris à la fin de l'année 1776, parvint, non sans peine, à mettre sur le théâtre lyrique sa musique nouvelle du *Roland* de Quinault. Une guerre s'alluma entre les partisans de Piccini et ceux de Gluck qui depuis 1774 avait obtenu de brillants succès sur la même scène par les opéras d'*Iphigénie en Aulide*, d'*Alceste*, d'*Orphée* et d'*Armide*. Chacun des deux rivaux donna une *Iphigénie en Tauride* en 1779. Depuis longtemps aucune querelle littéraire ni même politique n'avait pris, en France, un si violent caractère. A la tête du parti, ou, comme dit La Harpe, de la faction gluckiste, on distinguait Suard et l'abbé Arnauld, tandis que Marmontel, Chastellux et La Harpe lui-même se donnaient pour les chefs des Piccinistes. Ginguené, qui embrassa vivement cette dernière cause, avait sur ceux qui la combattaient, et plus encore sur ceux qui la défendaient, l'avantage de savoir parfaitement la musique. L'oubli profond où cette querelle, alors si bruyante, est aujourd'hui ensevelie, couvre tous les pamphlets qu'elle fit naître, y compris les lettres anonymes de Suard et même les écrits publiés alors par Ginguené; mais ce qu'ils contenaient de plus instructif se retrouve dans la notice qu'il a imprimée en 1801 sur la vie et les ouvrages de Piccini, qui venait de mourir en 1800, et dont il était resté l'ami intime.

En 1780, Ginguené obtint une place dans les bureaux du ministère des finances, alors appelé contrôle général; il avait besoin d'employer ainsi une partie de son temps pour être en état de consacrer l'autre à des travaux littéraires. La fonction de simple commis pouvait sembler au-dessous de ses talents : il la sut élever jusqu'à lui, en y portant les habitudes honorables qui lui étaient naturelles, une exactitude assidue, une probité inflexible et un respect constant pour les plus minutieux devoirs. Il s'y faisait remarquer par la netteté de ses calculs et par une écriture élégante qu'on a comparée à celle de J.-J. Rousseau, et, avec plus de justesse ou d'apparence, aux caractères de Baskerville. En acceptant cet emploi, Ginguené composa une pièce de vers intitulée, dans le recueil de ses poëmes : *Épître à mon ami lors de mon entrée dans les bureaux du contrôle général*. Quand la pièce parut, en 1780, le titre portait : lors de mon entrée *au contrôle général*, ce qui a donné lieu à quelques plaisanteries de Rivarol et de Champcenets.

Ginguené concourut sans succès, en 1787 et 1788, pour deux prix, l'un de poésie, l'autre d'éloquence, proposés par l'Académie Française. Il s'agissait de célébrer en vers le dévouement du prince Léopold de Brunswic, qui s'était précipité dans l'Oder pour sauver des submergés. La pièce de Ginguené obtint d'autres suffrages que ceux des académiciens. Il eut toujours de la prédilection pour ce poëme, qui durant trois années lui avait donné inutilement beaucoup de peine et dont il ne se dissimulait pas les défauts. Le sujet du prix d'éloquence était l'éloge de Louis XII; le concours fut nombreux,

et Ginguené, déjà quadragénaire, se laissa entraîner dans cette lice par ses affections patriotiques : il avait besoin de louer un roi dont la mémoire était restée chère à tous les Français et particulièrement aux Bretons. Son ouvrage, imprimé avec des notes en 1778, suppose une étude assez profonde du sujet, et présente l'expression franche des plus honorables sentiments; mais il est possible qu'au sein de l'Académie l'auteur ait été reconnu par quelques-uns de ses juges, dont il avait été l'antagoniste dans la querelle musicale; et d'ailleurs on doit convenir que cet éloge, un peu long, n'est pas ce qu'il a écrit de mieux en prose.

Sa conduite depuis 1789, au milieu des troubles civils, a été si noble et si pure que l'on ne peut avoir aucun motif de dissimuler ses opinions politiques; d'ailleurs on voudrait en vain s'en taire : ses écrits antérieurs à cette mémorable époque respiraient déjà l'amour de la liberté, et ceux qu'il composa depuis tinrent toutes les promesses qu'il avait données. Il célébra par une ode l'ouverture des États-Généraux, et en même temps qu'il continuait d'insérer dans les journaux des articles de littérature, et qu'avec Framery il publiait dans l'Encyclopédie méthodique les premiers tomes du Dictionnaire de musique, il coopérait avec Cerutti et Rabaud-Saint-Étienne à la *Feuille villageoise*, destinée à répandre dans les campagnes des notions d'économie domestique et rurale, et la plus saine instruction civique. Les sages principes et le ton modéré de cette feuille contrastaient avec la violence ou la feinte exaltation de la plupart des écrits périodiques du même temps. On attribue à Ginguené une brochure intitulée *De l'autorité de Rabelais dans la révolution présente* (1791, in-8°); elle eut beaucoup de succès. C'était un tissu d'extraits de ce facétieux écrivain, mais choisis avec goût, enchaînés avec art, et habilement traduits ou commentés, quand ils avaient besoin de l'être. Un plus véritable ouvrage, publié sous le nom de Ginguené en la même année, consiste en quatre lettres sur les Confessions de J.-J. Rousseau, avec des notes historiques. Un éclatant et digne hommage y est rendu au génie et aux infortunes du citoyen de Genève. On pourrait y désirer un peu plus d'impartialité et révoquer en doute les torts imputés à D'Alembert et à quelques autres personnages. Pour ceux de Voltaire, ils sont publics; et ceux de Grimm, inexcusables : peut-être les uns et les autres ne sont-ils nulle part plus franchement exposés que dans ces lettres. Mais il s'en faut que tous les soupçons de Jean-Jacques aient été aussi bien fondés que ceux-là; et il était possible d'examiner de plus près, de mieux éclaircir l'histoire des malheurs et des égarements de cet illustre écrivain. Ce qu'on avouera du moins, en relisant ces quatre lettres, c'est qu'il y règne, malgré la douce élégance du style, une morale très austère. La Harpe y a répondu, avec plus de sécheresse que de logique, par des articles du *Mercure de France*, en 1792.

Ginguené, dans cet ouvrage et dans la *Feuille villageoise*, avait trop ouvertement professé l'amour de la justice, la haine du désordre et des violences, pour échapper aux fureurs de l'ignoble tyrannie qui régna sur la France en 1793 et 1794. Comme son ami Chamfort, comme la plupart des hommes éclairés et vertueux de cette époque, il fut calomnié, espionné, arrêté et jeté dans les cachots. Sa carrière allait finir si le jour de la délivrance se fût fait un peu plus longtemps attendre. Il sortit de sa prison tel qu'il y était entré, ami des lettres, des lois et de la liberté. Comme il n'avait pas fait de dithyrambe en l'honneur de l'anarchie, il ne se crut point tenu de redemander le despotisme, et n'ayant jamais porté de bonnet rouge, il n'avait ni à déposer ni à prendre la livrée d'aucune faction. Il retrouvait une patrie : il continua de la servir, et ne sentit pas le besoin de se venger autrement des insensés qui venaient de le proscrire.

Chamfort ne survivait point à cet effroyable désastre; le premier soin de Ginguené fut d'honorer sa mémoire. Il recueillit et publia ses œuvres, en y joignant, sous le titre de *Notice*, un tableau très animé de sa vie, de ses travaux, de son caractère moral. Il l'a peint « ex- « cellent fils, ami sincère et dévoué, de « la probité la plus intacte et du com-

« merce le plus sûr; officieux et d'une « délicatesse extrême dans la manière « d'obliger; fier comme il faut l'être « quand on est pauvre, mais aussi éloigné « de l'orgueil que de la bassesse; désin- « téressé jusqu'à l'excès, et incapable de « mettre un instant en balance ses avan- « tages avec ceux de la vérité et de la jus- « tice. » Les hommes de lettres qui avaient connu particulièrement Chamfort ont trouvé ce portrait fidèle; mais c'était aussi celui de Ginguené lui-même.

On avait commencé, en 1791, la collection des *Tableaux historiques de la Révolution française*, et Chamfort avait fourni le texte des treize premières livraisons : Ginguené a continué ce travail jusqu'à la vingt-cinquième et n'a point coopéré aux quatre-vingt-trois suivantes. Le projet de la *Décade philosophique* remonte aussi aux derniers jours de Chamfort, en avril 1794 ; Ginguené a été l'un des rédacteurs de ce journal, depuis 1795 jusqu'en 1807.

La carrière des fonctions civiles s'était ouverte pour lui après la chute de l'horrible décemvirat. Il devint membre de la commission exécutive d'instruction publique et il demeura le directeur général de cette branche d'administration depuis le rétablissement du ministère de l'intérieur, à la fin de 1795, jusqu'en 1797. On lui dut la réorganisation des écoles; et néanmoins, en remplissant des devoirs si graves, il trouvait encore des moments à consacrer à des compositions littéraires. Il a, dans cet intervalle, publié des observations sur un livre de Necker intitulé : *De la Révolution française*, et coopéré aux travaux de l'Institut. Dès la première formation de cette société savante, il avait été appelé à y prendre place dans la classe des sciences morales et politiques. Quelquefois il y a rempli la fonction de secrétaire, et il y a lu divers morceaux qui, depuis, ont été insérés, soit dans ses propres ouvrages, soit en des recueils académiques. Nous trouvons par exemple, dans le tome VII des *Notices des manuscrits*, les résultats de ses recherches sur un poëme italien que l'on croyait inédit et que l'on attribuait à Federico Frezzi, l'auteur du *Quadriregio*, mais qui n'était réellement qu'une mauvaise copie du *Dittamondo* de *Fazio degli Uberti*, depuis longtemps imprimé. Les erreurs commises sur ce point par Labbe, par le Quadrio, par Tiraboschi, sont relevées dans cette courte dissertation avec une clarté parfaite et une élégance peu commune en de telles discussions.

Ces deux années de la vie de Ginguené en ont été les plus heureuses; car il n'était distrait de ses études que par des fonctions qui se rattachaient elles-mêmes aux sciences, aux lettres et aux arts. Vers la fin de 1797, il partit pour Turin en qualité de ministre plénipotentiaire de la France. S'il n'eût fallu pour remplir cette mission que beaucoup de sagacité, d'urbanité et de franchise, il pouvait s'y promettre des succès; mais s'il fallait de l'astuce et de la souplesse, c'étaient là des talents qui devaient lui manquer toujours et un art dont il n'avait pas fait l'apprentissage. Il ne passa que sept mois en Piémont, et à l'exception d'un voyage de quelques jours à Milan, il ne put jamais exécuter le projet qu'il avait dès longtemps conçu de visiter toutes les parties de l'Italie.

De retour à Paris et à sa campagne de Saint-Prix, il avait repris le cours de ses travaux paisibles, lorsqu'à la fin de l'année 1796, il fut élu membre du Tribunat. Le devoir qu'il avait à remplir en cette qualité était de résister aux entreprises d'un ambitieux qui venait de s'emparer à main armée d'une magistrature suprême, et qui aspirait à concentrer en lui seul tous les droits et tous les pouvoirs. On voyait trop qu'il n'aurait assez ni de probité ni de sagesse pour mettre de lui-même un terme à ses usurpations au dedans ni à ses conquêtes au dehors, et qu'abandonné à sa téméraire audace il allait courir de succès en succès à sa perte, et compromettre avec son sort des intérêts bien plus chers, la liberté publique, l'indépendance, et, s'il se pouvait, l'honneur même de la nation française. Il s'agissait de le contenir au moins dans les limites légales de l'autorité, déjà beaucoup trop étendue, dont il venait de s'investir. Ginguené s'est montré fidèle à cette obligation sacrée; son caractère, ses opinions, ses habitudes morales l'entraînèrent et le fixèrent dans les rangs péril-

leux de l'opposition. Inaccessible aux séductions et supérieur aux menaces, il ne laissa aucun espoir d'obtenir de lui de lâches complaisances; s'il avait pu en être tenté, il en aurait été assez détourné par l'ignominie des faveurs mêmes qui les devaient récompenser. On s'abuserait néanmoins si l'on supposait que ses efforts et ceux de ses collègues tendissent à renverser un gouvernement qu'ils s'étaient engagés à maintenir; c'est une idée qui ne vient pas aux hommes qui ont une conscience: leur respect pour les devoirs qu'ils ont consenti à s'imposer est la plus sûre des fidélités. Les circonstances déplacent les intérêts et les vains hommages; la loyauté seule enchaîne. Le but auquel aspirait Ginguené au sein du Tribunat était de conserver ce qui subsistait encore de lois, d'ordre et de liberté en France. Voilà ce qu'il voulait inflexiblement, ce qu'il réclamait en toute occasion avec une énergie qu'on trouva importune. Son discours contre l'établissement des tribunaux spéciaux excita l'une des plus violentes colères de cette époque, et provoqua, au lieu de réponse, une invective grossière, qui, dans le *Journal de Paris*, fut attribuée au héros accoutumé à vaincre toutes les résistances et toutes les libertés. Peu de mois après, on commença l'épuration du Tribunat, et Ginguené fut compris parmi les vingt premiers éliminés. Il n'est plus rentré, durant les quatorze dernières années de sa vie, dans la carrière politique; mais il s'est élevé à des rangs de plus en plus honorables dans la république des lettres.

Il commença en 1802 et 1803, au sein de l'Athénée de Paris, un cours de littérature italienne qu'il reprit en 1805 et 1806, et qui attira toujours une grande affluence d'auditeurs. Beaucoup de littérateurs éclairés le suivaient assidûment, et y trouvaient, au milieu des plus gracieux détails, cette exactitude sévère qui caractérise la saine instruction, et dont les exemples, jusqu'alors fort rares dans les chaires de littérature, ne sont pas devenus plus communs. Quelques-unes de ces leçons, celles qui se retrouvent dans une partie du premier volume de l'*Histoire littéraire d'Italie*, avaient été prononcées à l'Athénée, lorsqu'en 1803 un arrêté des consuls abrogea la loi qui avait organisé l'Institut, abolit la classe des sciences morales et politiques, et rétablit l'Académie Française et l'Académie des Inscriptions sous les noms de classe de la langue et de la littérature françaises, et de classe d'histoire et de littérature anciennes. Peu de mois auparavant, une commission avait été formée au sein de l'ancien Institut pour rédiger un Dictionnaire français; mais on feignit de trouver étrange que cette commission, dont Ginguené était membre, n'eût point achevé ce travail en une demi-année. On se plaignait de cette lenteur, surtout dans le *Journal de Paris*, et on la présentait comme la plus décisive raison de ressusciter une Académie Française qui serait bien plus diligente, et qui en effet n'a mis que trente-deux ans à préparer une nouvelle édition du Dictionnaire. Lorsqu'on publia, en 1803, la première liste des membres de la classe de littérature française, plusieurs personnes s'étonnèrent de n'y pas rencontrer le nom de Ginguené, qui semblait y être appelé par le genre de ses talents, de ses études et de ses ouvrages; mais ce qui est encore plus remarquable, on avait omis le nom de Ginguené même sur le tableau des membres de la classe d'histoire et de littérature anciennes, en sorte qu'il ne se retrouvait nulle part, exclusion qui eût été par trop honorable puisqu'elle eût été l'unique. Cependant David Leroi et l'ex-bénédictin Poirier, compris dans ce premier tableau, moururent peu de jours après qu'on l'eut publié, et l'une des deux places qu'ils laissaient vacantes fut remplie par le nom de Ginguené.

Dès 1803, il lut à la classe de littérature ancienne les premiers chapitres de son *Histoire littéraire d'Italie;* il voulait profiter des lumières de ses confrères, surtout en ce qui concernait la littérature arabe dans le quatrième de ces chapitres; et il eût continué ces lectures s'il n'eût craint de s'engager en d'inutiles controverses. Plus tard, il lut à cette compagnie savante les articles relatifs à Machiavel et à l'Alamanni, insérés depuis dans les tomes VIII et IX de son ouvrage. La classe de littérature ancienne avait aussi entendu la lecture de sa traduction en vers

du poëme de Catulle sur les Noces de Thétis et de Pélée, ainsi que la préface, qui contient une histoire critique de ce poëme. Tout ce travail a été publié en 1812, avec des corrections, des additions, des notes et le texte latin.

La *Décade*, continuée depuis 1805 sous le titre de *Revue*, fut supprimée en 1807, au grand regret de tous les amis des lettres et de la saine critique. Ginguené a coopéré depuis à quelques autres journaux littéraires; mais la classe de littérature ancienne le chargea en cette même année 1807 de travaux plus importants. L'un consistait à rédiger chaque année l'analyse de tous les mémoires présentés par ses membres: il a pendant sept ans rempli cette tâche; il lisait ces exposés aux séances publiques annuelles, et leur donnait plus d'étendue en les livrant à l'impression. Réunis, ils offrent un précis historique des travaux de cette compagnie jusqu'en 1813*; la clarté de la diction et l'élégance des formes y conservent partout aux matières ce qu'elles ont d'importance et d'intérêt. En même temps, Ginguené avait été nommé membre de la commission établie pour continuer l'*Histoire littéraire de la France*, dont il existait 12 tomes in-4°, dus aux Bénédictins. Les 4 derniers ne correspondaient encore qu'à la 1re moitié du XIIe siècle; et pour atteindre l'année 1200 sans changer de méthode, il a fallu composer quatre autres volumes. Ginguené y a inséré plusieurs notices qui, par la nature même de leurs sujets, tiennent de plus près que beaucoup d'autres aux annales de la littérature française proprement dite; car ils concernent les trouvères et les troubadours. Déjà, dans le troisième chapitre de son ouvrage, il avait rattaché l'histoire des poëtes provençaux à celle des poëtes italiens: il fait ici plus particulièrement connaître la vie et les productions d'environ 40 troubadours du XIIe siècle, entre lesquels on distingue Guillaume IX, comte de Poitou, Arnaud Daniel, Pierre Vidal...; comme parmi les poëtes français ou anglo-normands dont il a aussi composé les articles, Benoit de Sainte-Maure, Chrétien de Troyes, Lambert-li-Cors, Alexandre de Paris. Il a de plus fourni à ces mêmes volumes des notices sur quelques poëtes latins, tels que Leonius, Pierre-le-Peintre, Gautier de Châtillon, auteur de l'*Alexandréide*.

Pour se délasser d'études si sérieuses, Ginguené composait des Fables, qu'il a publiées au nombre de 50, en 1810. Les sujets, presque tous empruntés d'auteurs italiens, Capaccio, Pignotti, Bertola, Casti, Gherardo de' Rossi, Giambattista Roberti, se sont revêtus, en passant dans notre langue, de formes aimables et piquantes. En ce genre difficile, la plus grande témérité est d'imiter La Fontaine; il est moins périlleux et plus modeste de faire autrement que lui, et c'est ce qu'a tenté Ginguené avec un succès peu éclatant, mais réel et supérieur peut-être à celui qu'il s'était promis; car il n'avait cherché dans ces compositions ingénieuses que son propre amusement. On s'aperçut du caractère épigrammatique de ces apologues; le *Journal de Paris* en dénonça cinq ou six et accusa l'auteur d'avoir de l'humeur contre quelqu'un. Il avait pourtant soumis son recueil de Fables à la censure, qui en a supprimé six et mutilé deux ou trois autres. Ces altérations et ces omissions ont été réparées dans le volume de ses poésies diverses, imprimé en 1814.

Une édition des poëmes d'Ossian, traduits par Letourneur, parut en 1810, ayant pour préliminaire un mémoire de Ginguené sur l'état de la question relative à l'authenticité de ces productions: c'est un excellent morceau d'histoire littéraire, où tous les faits sont impartialement exposés, et dont la conclusion est que probablement ces poésies ont été composées en effet par un ancien barde. En 1811, il prit soin de l'édition des œuvres du poëte Le Brun, et y attacha une notice historique où se reconnaît le langage de la vérité et de la justice autant que celui de l'amitié. Les quatre premiers volumes de la *Biographie universelle*, publiés aussi en 1811, contenaient quelques articles de Ginguené, qui n'a plus cessé depuis de coopérer à ce recueil; les morceaux qu'il y a fournis se prolongent jusqu'au 34e tome. Il est vrai que les sujets sont quelquefois les mêmes

(*) Ces exposés ont été continués, en 1814 et 1815, par l'auteur du présent article.

qu'en certaines parties de son histoire littéraire d'Italie; mais cette histoire finit avec le XVI^e^ siècle, et c'est fort souvent à des littérateurs italiens des trois siècles suivants que se rapportent les articles qu'il a insérés dans la Biographie : réunis et disposés dans l'ordre chronologique, ils offriraient une esquisse des annales de la littérature italienne depuis l'an 1600 jusqu'à nos jours, et formeraient une sorte de supplément au principal ouvrage de Ginguené.

Les trois premiers volumes de cet ouvrage ont paru en 1811, les deux suivants en 1812, le sixième en 1813, et les trois derniers en 1819, après la mort de l'auteur. Le septième est tout entier de lui, à l'exception de quelques pages; mais il n'y a guère qu'une moitié, tant du huitième que du neuvième, qui lui appartienne. L'autre moitié est de Francesco Salfi, qui, par ces suppléments et par un tome dixième de sa composition, a essayé de compléter les annales littéraires de l'Italie jusqu'à la fin du XVI^e^ siècle. L'accueil honorable que le travail de l'auteur français a reçu en Italie, en Angleterre, en Allemagne, comme en France, les éditions et les traductions qui en ont été faites, attestent assez que le public assigne à cet ouvrage un rang fort distingué parmi les livres composés en prose française au XIX^e^ siècle; qu'on y trouve un heureux choix de détails et de résultats, de faits historiques et d'observations littéraires. Tiraboschi, dans une bien plus volumineuse histoire, n'avait guère recueilli que des faits : Ginguené y a su joindre, en un bien moindre espace, des considérations neuves et des analyses profondes. Il s'était donné une très riche matière : il l'a disposée avec méthode, et, sans chercher à la parer, il s'est appliqué et il a réussi à lui conserver toute sa beauté naturelle.

Cependant, lorsqu'après la publication et le succès des six premiers volumes quelques-uns de ses amis, membres de l'Académie Française, s'avisèrent de le porter à une place vacante dans cette compagnie; et lorsque, l'ayant fait consentir à cette candidature, ils croyaient avoir vaincu le plus grand obstacle, on ne le jugea pas digne encore d'un tel honneur; et, puisqu'il le faut avouer, il se montra si peu sensible à ce déplaisir, que personne n'eut à regretter ni à se réjouir de le lui avoir donné : on l'avait de tout temps fort accoutumé à ces mésaventures. Présenté une fois par l'Institut, une autre fois par le collége de France, pour remplir des chaires vacantes dans ce dernier établissement, il se vit repoussé par la toute-puissance impériale, quoiqu'il eût déjà montré, dans l'Athénée de Paris, comment il savait remplir ce genre de fonctions. Quant aux pures faveurs, grandes ou petites, hautes ou vulgaires, il ne songeait point à les demander, et l'on s'abstenait de les lui offrir. Il n'était pas membre de la Légion-d'Honneur; mais enfin pourtant on l'inscrivit dans l'ordre demi-étranger de la Réunion; et cette distinction pouvait le flatter comme moins prodiguée en France, et comme ayant quelque analogie avec ses ouvrages. On permit d'ailleurs aux Académies de Turin et de la Crusca à Florence de le placer au nombre de leurs associés. En ses qualités de Breton et de littérateur fort instruit, il était membre de l'Académie celtique et de quelques autres sociétés savantes.

Au milieu des bouleversements politiques et des intrigues littéraires, il a joui d'un bonheur inaltérable qu'il trouvait dans ses travaux, dans ses livres, au sein de sa famille, et dans la société de ses amis. Il s'était composé une très bonne plutôt qu'une très belle bibliothèque, qui embrassait tous les genres de ses études, et dont un tiers à peu près consistait en livres italiens, au nombre d'environ 1,700 articles ou 3,000 volumes. Floncel et d'autres particuliers avaient possédé des collections plus amples, beaucoup plus riches, et réellement moins complètes. La bibliothèque entière de Ginguené a été vendue à un seul acquéreur, qui l'a transportée en Angleterre; elle était, avec sa modeste habitation de Saint-Prix, à peu près toute sa fortune, acquise par 44 années de travaux assidus et par une conduite constamment irréprochable. La liste des amis d'un homme tel que lui n'est jamais bien longue; mais il eut le droit et le bonheur d'y compter Chamfort, Piccini, Cabanis, Parny, Le

Brun, Chénier, Ducis, Alphonse Leroi, Volney, Thurot, Amaury-Duval... pour ne parler que de ceux qui ne sont plus et qui ont laissé comme lui d'honorables souvenirs. Tous leurs succès étaient pour lui, plus que les siens propres, de vives jouissances; mais il survivait à la plupart d'entre eux, et ne s'en consolait que par les hommages qu'obtenait leur mémoire, et qu'en voyant renaître dans les générations nouvelles des talents dignes de remplacer les leurs. Entre les littérateurs jeunes encore lorsqu'il achevait sa carrière, et dont les essais lui inspiraient de hautes espérances, il distinguait Victorin Fabre (*voy.*), que depuis les lettres ont trop tôt perdu.

Ginguené n'avait point d'enfants; mais depuis 1805 il était devenu le tuteur d'un orphelin anglais. Les soins paternels qu'il a pris ainsi d'un élève qui s'en montrait de plus en plus digne ont jeté de nouveaux charmes sur les onze dernières années de sa vie. Le sort, qui l'avait trop souvent maltraité, lui *devait cette indemnité*, dit-il lui-même dans une des trois épîtres en vers adressées par lui à cet excellent pupille (M. James Parry). Il y exprime aussi sa tendre reconnaissance pour l'épouse à laquelle il devait tout ce qu'il avait retrouvé, pendant trente ans, de paix et de bonheur même, au sein des disgrâces et des infortunes.

Sa constitution physique, quoique très saine, n'était peut-être point assez forte pour supporter sans relâche les travaux auxquels l'enchaînaient ses goûts et ses besoins. Sa santé avait paru s'altérer peu après son retour de Turin. Un mal d'yeux, en 1801, l'avait forcé d'interrompre ses études chéries: il dut aux soins de son ami, Alphonse Leroi, une guérison prompte et complète; mais il essuya, en 1804, une maladie plus grave et ne se rétablit qu'à Laon, où il passa un mois chez un de ses frères. Il retomba, neuf ans plus tard, dans un état de dépérissement et de langueur dont il ne s'est point relevé, et qui laissait néanmoins à ses facultés intellectuelles et morales toute leur activité. Les événements de 1814 le délivrèrent de son plus mortel chagrin et le ranimèrent en lui inspirant quelque espoir. Replongé bientôt dans d'autres alarmes, il fit, en 1815, un voyage en Suisse, où il eût retrouvé la santé si le mouvement, les distractions et les soins de l'amitié avaient pu la lui rendre. Il revint languissant, traversa pourtant encore un hiver, durant lequel il composa quelques-uns des derniers chapitres de son ouvrage. Au printemps de 1816, il revit sa campagne de Saint-Prix, et, selon sa coutume, il y prolongea son séjour jusqu'au milieu de l'automne. Il mourut à Paris, le 16 novembre 1816. A ses funérailles, célébrées le 18, un de ses confrères *, en lui rendant, au nom de l'Institut, un premier hommage, s'exprimait en ces termes : « Un esprit délicat, une « âme sensible, des affections douces tem- « péraient et n'altéraient point la fran- « chise de son caractère. Des fonctions « publiques remplies avec une probité « sévère, des infortunes supportées sans « faiblesse et sans ostentation, des ami- « tiés persévérantes à travers tant de vi- « cissitudes, toutes les épreuves et toutes « les habitudes qui peuvent honorer la « vie d'un homme de lettres ont rempli « la sienne; et, la veille du jour qui l'a « terminée, ses traits décolorés restaient « empreints de la sérénité d'une con- « science pure. Les restes de sa gaîté « douce et ingénieuse, animaient encore « ses regards et ses discours. Mais on « l'entendait surtout rendre grâce à sa « respectable épouse de tout le bonheur « qu'elle n'avait cessé de répandre sur sa « vie et qu'elle étendait sur ses derniers « moments. Je dis le bonheur; car je « pense, à l'honneur des lettres, de la « probité, de l'amitié et des affections « domestiques, que Ginguené a vécu heu- « reux, quoique les occasions de ne pas « l'être ne lui aient jamais manqué... »

D'autres hommages ont été offerts à sa mémoire par trois de ses amis: Garat, dans un morceau imprimé à la tête du catalogue de la bibliothèque de Ginguené; Amaury-Duval, dans les préliminaires du tome XIV de l'*Histoire littéraire de la France;* Salfi, à la fin du tome X de l'*Histoire littéraire d'Italie*. On a aussi entendu, dans une séance publique de l'Institut, un discours de M. Dacier sur Gin-

(*) L'auteur de cette notice.

guené. En rédigeant la notice qu'on vient de lire, nous nous sommes borné à recueillir les faits dont nous avions une connaissance immédiate, et surtout ceux que Ginguené atteste dans ses propres écrits. Il s'en faut que la même confiance soit due aux articles qui le concernent, soit dans les recueils biographiques, soit dans certains mémoires particuliers, par exemple dans ceux que lady Morgan a intitulés *la France*. Cette dame a visité Ginguené dans son village de Saint-Prix, qu'elle appelle *Eaubonne*, et qu'elle met, on ne sait pourquoi, au nombre des lieux *romantiques*. Elle raconte que, pressé de composer des vers contre Bonaparte déchu, il répondit qu'il laissait ce soin à ceux qui l'avaient loué tout-puissant, et s'il n'est pas certain qu'il ait fait cette réponse, on peut assurer du moins qu'elle convenait à son esprit et à son caractère. Mais lady Morgan ajoute que, dans les cercles de gens éclairés, on ne prononçait jamais son nom sans y ajouter une *épithète charmante*, qu'on ne l'appelait que *le bon Ginguené*. Sans doute il était l'un des meilleurs hommes de son temps, non pas pourtant de ceux auxquels on attribue tant de bonhomie. Exempt de méchanceté, il ne manquait ni de fierté ni de malice, et ne tolérait jamais dans ses égaux, jamais surtout dans ceux qui se croyaient ses supérieurs, aucun oubli des égards qui lui étaient dus, et que de son côté il avait constamment pour eux; car personne ne portait plus loin que lui cette politesse exquise et véritablement française qui n'est au fond que la plus noble et la plus élégante expression de la bienveillance. On le disait fort *susceptible*, à prendre ce mot dans une acception devenue commune, et dans laquelle il l'a employé lui-même en parlant de J.-J. Rousseau. Mais quoiqu'il ait excusé les soupçons et presque les visions de ce philosophe infortuné, il n'avait assurément pas les mêmes travers et ne s'offensait que des torts réels. Il ne souffrait aucun procédé équivoque et voulait qu'on eût avec lui autant de franchise qu'il en portait lui-même dans toutes les relations sociales. Il n'y avait là que de l'équité; mais c'était, il faut en convenir, se montrer fort exigeant et fort en arrière des progrès que la *civilisation* venait de faire, de 1800 à 1814.

Le tombeau de Ginguené, au jardin du Père Lachaise, est placé près de ceux de Delille et de Parny; l'inscription qu'on y lit est celle qu'il avait composée lui-même et qui termine une de ses pièces de vers :

Celui dont la cendre est ici,
Ne sut, dans le cours de sa vie,
Qu'aimer ses amis, sa patrie,
Les arts, l'étude et sa Nancy *.

D-N-U.

GINNS, *voy.* Djinns.

GIOJA. Ce navigateur, dont le nom est resté célèbre, se nommait, selon quelques auteurs, *Giri* ou *Gira;* mais l'opinion la plus généralement adoptée, et qui a pour elle les autorités les plus respectables, veut qu'il se soit appelé Flavio Gioja, et qu'il soit né vers la fin du XIII^e^ siècle, dans le village de Pasitano, voisin de la petite ville d'Amalfi. Ce que fut Gioja, quels voyages il entreprit, quelles aventures marquèrent le cours de sa vie, on l'ignore tout-à-fait. La tradition dit qu'il fut un des mariniers célèbres de son temps, et sa célébrité tient à l'invention de la boussole, qui lui est attribuée. Enfant d'une cité qui, par son commerce et ses relations maritimes, rivalisait avec Venise, Gênes, Pise et Marseille (Introduction à la Collection des lois maritimes antérieures au XVIII^e^ siècle, par M. Pardessus, tome II, p. v), que Gioja ait été navigateur, rien n'est plus probable; son nom, rattaché à l'invention de la boussole, pourrait passer pour une preuve, s'il n'y avait pas dix professions tenant de près ou de loin aux choses de la marine auxquelles Gioja aurait bien pu appartenir; si même, seulement mécanicien, notre amalfitain ne pouvait être supposé, avec quelque apparence de raison, avoir fait ce qu'on prétend qu'il fit pour l'aiguille aimantée. Nous ne reprendrons pas ici la discussion qui, depuis de longues années, occupe la science au sujet de l'origine de la boussole; nous n'aurions rien à ajouter à l'article d'un de nos collaborateurs qui a fait de cette discussion un résumé lumineux (*voy.* Boussole); nous nous contenterons de dire que, malgré les éloquentes protestations de G. Gri-

(*) Prénom de Mme Ginguené.

maldi en faveur de Gioja (*Sopra il primo inventore della bussola*), il est bien évident que l'aiguille aimantée, appliquée à la direction des navires, était connue longtemps avant le navigateur d'Amalfi. La part qu'il paraît juste d'attribuer à Gioja dans l'invention de la boussole (et cette part est belle assurément!), c'est la suspension de l'aiguille aimantée sur le pivot où depuis elle tourne librement. S'il est vrai que Gioja eut cette heureuse idée; s'il tira de l'eau, où elle flottait dans un fétu, l'aiguille frottée d'aimant qui, dans cette position, devait rendre des services fort rares aux navigateurs, l'honneur qu'on lui a fait de le reconnaître pour le véritable inventeur de la boussole est bien légitime. M. Rey, dans son *Histoire du drapeau, des couleurs et des insignes de la monarchie française*, s'appuie sur la circonstance de la fleur de lis qui se remarque sur les plus anciennes roses des vents, pour attribuer aux Français la première invention de la boussole: selon nous, cette circonstance, relevée par le patriotisme des anciens bénédictins, n'est d'aucun poids. Si l'observation est exacte, il faudrait encore savoir si la marque du nord était bien en effet la fleur du lis de Palestine porté par le vieil écu de France, ou seulement la figure du fer d'un vireton ou d'une flèche, ce qui paraît si naturel. A. J-L.

GIOJA (Melchior), fondateur de la statistique moderne (*v.* l'article) chez les Italiens. Il naquit le 20 septembre 1767, à Plaisance, fit ses études au gymnase de la même ville, quitta cet établissement après avoir été ordonné prêtre, et vécut ensuite dans la retraite, où il se livra à d'infructueuses méditations. Mais lors de l'irruption des Français en Italie, lorsqu'on eut mis au concours la question de savoir « quelle sorte de constitution libre convenait le mieux à l'Italie, » Gioja n'eut pas plus tôt remporté le prix qu'il se sentit appelé à la vie d'un publiciste actif, et qu'il se rendit à Milan en 1797. Là il s'empressa de prendre part aux mouvements de l'époque, et il fut nommé historiographe d'état. Il perdit toutefois ce titre en 1803, par suite d'un écrit qu'il avait publié sur le divorce, mais il fut néanmoins chargé de la direction du bureau de statistique, et il la conserva jusqu'en 1811, année où il en fut dépossédé; ayant publié à cet égard un article un peu fort dans une gazette, il fut même obligé de s'expatrier. Cependant le ministre Baccari le rappela en 1813, et lui confia la rédaction d'une statistique du royaume d'Italie. Gioja entreprit ce travail avec zèle et le continua jusqu'en 1814; mais alors la dissolution du royaume entraîna celle de ses rapports. Depuis cette époque, il écrivit pour vivre. Cependant son activité littéraire fut momentanément interrompue en 1820. Soupçonné d'avoir pris part au réveil de l'Italie, il fut emprisonné; mais après une détention de huit mois, comme rien n'avait confirmé les soupçons, il fut mis en liberté et continua ses travaux avec constance jusqu'à sa mort, arrivée le 2 janvier 1829. Parmi ses nombreux écrits, qui roulent en grande partie sur la statistique, sans compter différentes petites brochures, on distingue particulièrement son *Nuovo prospetto delle scienze economiche*, Milan, 1815-19, 6 vol. in-4°; *Del merito e delle ricompenze*, Milan, 1818-19, 2 vol. in-4°; *Dell' ingiuria, dei danni, del soddisfacimento e relative basi di stima* (De l'injure, des dommages, de la satisfaction, et des bases relatives d'appréciation), Milan, 1821, 2 vol.; *Filosofia statistica*, Milan, 1826, 2 vol. in-4°. *Enc. autr.*

GIORDANO (Luc), né à Naples en 1682. Son père était un peintre médiocre et pauvre; mais à côté de sa maison était celle où logeait alors un confrère plus célèbre, Joseph Ribera. Luc, qui, à peine âgé de 7 ans, faisait déjà des tableaux, intéressa cet artiste qui se souvenait d'avoir été dans son enfance pauvre et délaissé : il l'admit dans son atelier. Là on parlait souvent des chefs-d'œuvre que renfermaient Rome et d'autres villes de l'Italie; et un jour, armé de ses pinceaux et conduit par son ardeur pour l'étude, le jeune Luc quitta soudain l'atelier, la maison paternelle, et se rendit dans la métropole des arts. Son père, courant sur ses traces, le découvrit enfin à Rome, dans l'atelier de Pierre de Cortone.

Luc Giordano, après être devenu le

collaborateur de ce maître, reprit ses voyages, et, accompagné de son père, il visita Bologne, Parme, Venise, Florence. L'étude des plus beaux modèles de l'art avait développé ses heureuses dispositions, mais sa vivacité naturelle le poussait sans cesse à une exécution trop prompte; il semblait plus jaloux de faire vite que de faire bien. Son père, qui vendait avantageusement les produits de son pinceau, n'en trouvait jamais assez et ne contribuait pas peu à entretenir cette ardeur, en lui criant sans cesse : *Fa presto ! fa presto !* Cette recommandation fut si souvent entendue et si bien suivie qu'elle devint un surnom pour Luc Giordano.

Luc était revenu à Naples, où il avait eu de nombreux travaux et de grands succès, lorsqu'il fut appelé à Madrid par le roi d'Espagne Charles II, qui voulut le faire concourir aux embellissements de l'Escurial. Dans l'espace de deux ans, il y peignit les dix voûtes et l'escalier. Il exécuta ensuite d'autres grands ouvrages dans les palais, dans les églises, dans les hospices de Madrid, de Tolède et de Séville.

Il avait une telle facilité à imiter la manière des peintres que le roi d'Espagne ayant exprimé le regret de n'avoir pas un pendant à un tableau de Bassano, qu'il possédait, Giordano fit si bien que, deux jours après, le monarque vit à côté de ce tableau un pendant que tous les connaisseurs prirent pour un second Bassano. Ce zèle et cette adresse lui valurent le titre de chevalier.

Son habileté d'improvisation se signala dans une autre circonstance. Un jour la reine lui parlait de sa femme, en témoignant le regret de ne pas la connaître. La conversation était à peine finie que *Luca fa presto*, qui n'avait pas cessé de peindre, pria la reine de porter ses regards sur une figure qu'il venait de finir : c'était celle de sa femme. Cette princesse, enchantée, détacha aussitôt une chaîne d'or et la remit à Giordano pour l'original du portrait.

Giordano fut comblé des faveurs du roi d'Espagne. Plusieurs emplois furent donnés à lui et à ses fils; ses filles furent dotées et mariées à des seigneurs de la cour; néanmoins il voulut finir ses jours dans sa ville natale. En revenant à Naples, il s'arrêta à Florence pour y peindre l'apothéose de saint François, dans la chapelle de l'église del Carmine, et pour orner la galerie du palais Riccardi. A Naples, il ne put suffire à tous les travaux qui lui étaient offerts. Malgré l'âge, il sembla redoubler encore de vitesse dans son exécution : ainsi, pressé de donner un tableau de saint François-Xavier pour l'église des Jésuites, afin qu'on l'eût pour la fête du saint, il l'exécuta en un jour et demi.

Ce travail trop précipité a souvent nui à ses ouvrages et y a laissé beaucoup d'incorrections; son dessin est mou, lâché, trop rond, sans élévation, mais cependant sans fautes graves; on y remarque de beaux raccourcis. Son coloris a de l'harmonie, quoiqu'il soit peu varié de tons et manquant de vérité. Sa touche est facile, moelleuse; ses ombres sont quelquefois un peu noires ou roussâtres; ses lumières sont souvent dispersées par petites parties qui détruisent l'effet de l'ensemble.

Luc Giordano mourut en 1704 ou 1705; on voit sa sépulture dans l'église de Sainte-Brigite, dont la coupole a été peinte par lui.

Ses meilleurs ouvrages sont : une *Circoncision*, qui est dans l'église Monte-dei-Poveri, à Naples; *Jésus chassant les vendeurs du temple*, tableau qui fait partie de la galerie du Palais-Royal; *Jésus se soumettant à l'ignominie de la mort pour le salut des hommes* (Musée royal du Louvre); *la Vierge, l'enfant Jésus et des anges*, plafond du palais Pitti, à Florence; la voûte de la galerie du palais Riccardi, aussi à Florence. La galerie de Dusseldorf possédait de Giordano quelques tableaux importants; on en voit encore de fort beaux à la galerie de Dresde. Bartolozzi a gravé des sujets de *sainte Justine mourante* et de *Vénus caressant l'Amour;* Beauvarlet, ceux de *l'Enlèvement d'Europe*, de *l'Enlèvement des Sabines*, du *Jugement de Pâris* et d'*Acis et Galatée*, etc. G. D. F.

GIORGION (GIORGIO BARBARELLI, dit LE), peintre vénitien, élève de Jean Bellini, né en 1477 ou 1478, à Castel-Franco, dans la Marche trévisane. Ennuyé de travailler sans gloire et sans pro-

fit pour les marchands de tableaux, le jeune artiste imagina, pour se faire connaître, de peindre la façade extérieure de la maison où il logeait. L'expédient lui réussit : il fut bientôt chargé de peindre d'autres façades, qu'il ornait de sujets mythologiques. Le temps a malheureusement détruit ces peintures.

Ayant ensuite montré sa supériorité dans le portrait, il en eut un grand nombre à faire. On en admirait avec raison la composition, les chairs pleines de vie, le caractère, la physionomie, et le talent particulier que ce peintre a eu de rendre avec la plus étonnante vérité le soyeux effet des cheveux.

Le Giorgion avait à peine 34 ans lorsque la mort vint l'arrêter au milieu de ses succès, en 1511, à la suite de son intempérance, surtout dans l'amour.

Les principales qualités de ses ouvrages sont la force des tons, la transparence des ombres, la beauté du clair-obscur, une touche facile, franche, hardie. Par sa manière d'employer peu de teintes, il imitait la fraîcheur, la transparence de la chair. Il avait étudié avec soin l'effet du temps sur les couleurs : aussi ses tableaux sont-ils bien conservés. Les peintres de cette époque attachaient beaucoup plus d'importance que les peintres modernes au matériel de l'art, et ils faisaient broyer les couleurs sous leurs yeux. Le dessin du Giorgion était quelquefois peu correct; il était faible parfois dans l'expression; son ordonnance n'est pas toujours irréprochable; il n'a pas même été exempt des bizarreries et des anachronismes que les anciens peintres mettaient dans leurs compositions : ainsi il représenta la Vierge et l'enfant Jésus plongés dans un sommeil profond, tandis qu'un ange est occupé près d'eux à jouer du violon.

Les tableaux de Giorgion sont rares; les principaux sont : les portraits des doges *Borborigo* et *Loredano*, de *la reine de Chypre*, de *Gonzalve Ferrand*, et quelques autres qui, comme ceux-ci, sont admirables; un *Christ allant au Calvaire*, tableau qui est à Vérone; un *Moïse tiré des eaux*, qui est dans l'archevêché de Milan; à San-Michaële de Parme, *saint Germain* et *saint Michel*, et, au-dessus, une *Sainte Famille*. Le Musée royal du Louvre a de Giorgion plusieurs tableaux, entre autres un *Concert* et un portrait de *Gaston de Foix*. G. D. F.

GIOTTO, peintre, sculpteur et architecte florentin. Le nom de son père était Bondone; celui de Giotto est le diminutif de son prénom d'Ambrogiotto, d'autres disent la contraction d'Angiolotto diminutif d'Angelo. Il naquit vers l'année 1270, dans un village de la vallée de Mugello, près de Florence, appelé Vespignano.

La chute de l'empire romain avait entraîné celle des arts; il y avait encore des peintres en Italie, mais il n'y avait plus d'artistes, lorsque, au commencement du XIII^e^ siècle, le peintre Cimabué (*voy.*) vint par ses ouvrages ranimer le feu sacré. Ce peintre avait déjà une grande renommée, quand un jour, dans une de ses promenades aux environs de Florence, il aperçoit un jeune pâtre qui s'amusait à dessiner sur une pierre un des animaux qu'il gardait. A sa délinéation facile et presque exacte, à certains traits qui révélaient à l'œil exercé de Cimabué des dispositions naturelles, il jugea aussitôt que cet enfant était né artiste : il l'emmena dans son atelier, et le jeune berger devint le précurseur de Michel-Ange. Giotto fit de rapides progrès. Doué d'un esprit méditatif, d'un tact fin et sûr, il sentit les défauts des peintres de l'époque. Il ne se contentait pas des leçons de son maître : il fit des études sur des statues et des bas-reliefs antiques; il chercha à rendre le dessin plus correct, à donner du mouvement, de la vie, plus de noblesse aux figures humaines, de la variété aux traits du visage et une expression en même temps forte et vraie.

Ses premiers travaux importants furent les fresques du chœur et du maître-autel de la cathédrale de Florence et celles des quatre chapelles des franciscains de Sainte-Croix et de leur réfectoire. Les sujets de ces peintures, dont une partie subsistent encore, sont pris dans la vie de saint Jean-Baptiste et dans celle de saint Jean l'évangéliste. Dans le même couvent, il peignit aussi, sur des panneaux en bois, et en vingt-quatre petits tableaux qui sont assez bien con-

servés, la vie de Jésus-Christ et celle de saint François.

Giotto orna ensuite l'église del Carmine et le palais seigneurial de Florence, et fut chargé de continuer, à Assise, les peintures que Cimabué avait commencées dans l'église des franciscains (*voy.* T. VI, p. 76). Dans la nef de cette église, on admire encore les trente-deux petits sujets de l'histoire de saint François, et, dans la partie souterraine de cette église, les tableaux de la vie de Jésus-Christ.

Les franciscains de Pise lui avaient demandé un tableau représentant la vision de saint François recevant les stigmates. Ce tableau, qui est aujourd'hui au Musée royal du Louvre, excita l'admiration des Pisans par la beauté du dessin et par le grand caractère de tête donné au saint. Aussi s'empressèrent-ils de mettre Giotto au nombre des peintres qui devaient décorer le cloître du *Campo santo*. Dans six grandes fresques, il y représenta l'histoire de Job; ces morceaux sont au nombre de ses meilleurs ouvrages.

Le pape Boniface VIII faisait alors chercher dans toute l'Italie les plus fameux peintres pour décorer les églises de Rome. Son envoyé arriva chez Giotto, et l'on raconte que, lui ayant demandé un dessin de sa main qui pût témoigner de son talent au saint Père, le peintre se borna à tracer un O, en lui persuadant que cela suffirait. Cet O devint proverbial : on dit depuis en Italie, en parlant à un homme sans intelligence : *Tu sei più rondo che l'*O *di Giotto* (tu es plus rond que l'O de Giotto).

Quelle que soit la manière dont se passa l'entrevue de Giotto avec le messager du pape, il n'en fut pas moins appelé à Rome en l'année 1298. En peu de temps, il y exécuta plusieurs grands ouvrages, principalement le tableau en mosaïque qui est au-dessus de la grande porte de l'église de Saint-Pierre, où l'on voit cet apôtre marchant sur les eaux et qu'on appelle *la Nave* ou *Navicella del Giotto*. Ce tableau a été refait presque entièrement, sous Clément X, par Orazio Manneti.

Boniface VIII étant mort, Giotto retourna à Florence; mais, en 1309, il était à la cour de Clément V, ce Gascon devenu pape, qui avait transféré son siége à Avignon. Après y avoir fait quelques tableaux, Giotto reprit sa liberté et se rendit à Padoue, à Vérone, puis à Ferrare, où il trouva le Dante, malheureux et exilé. Giotto s'était depuis quelque temps lié avec ce poëte; il voulut partager ses peines : il le conduisit à Ravenne et il ne le quitta qu'après s'être assuré que son ami trouverait là un asile digne de lui. Il continua ses excursions, visitant les villes d'Urbin, d'Arezzo, de Faënza, et y laissant quelques ouvrages de sa main. Partout accueilli avec distinction, il eût été heureux si une funeste nouvelle n'était venu l'accabler. Son poëte, son ami, le Dante, venait de mourir! Les richesses, les honneurs dont Giotto était comblé, les couronnes qu'il recevait de toutes parts, ne pouvaient le consoler.

Quelque temps après, il travailla pour le prince de Lucques; puis, mandé par le roi de Naples, il fit plusieurs peintures dans le château de l'Ove et dans le monastère de Sainte-Claire. Enfin il peignit aussi divers tableaux à Rome et à Milan. Sa présence dans cette dernière ville y réveilla le bon goût.

Comme beaucoup d'artistes de l'Italie, Giotto était à la fois peintre, sculpteur et architecte. En 1334, il fut nommé architecte de Florence et chargé de diriger les travaux de l'église Santa Maria del Fiore, ceux des fortifications de la ville et du Campanile, monument de style gothique élevé d'après ses plans, et dont les bas-reliefs, dessinés par lui, ont été en partie exécutés de sa main.

Le 8 janvier 1336, la mort vint terminer sa vie laborieuse. Il fut inhumé dans l'église de Santa Maria del Fiore. Par la suite, la république de Florence fit ériger une statue en marbre sur son tombeau.

Ainsi que Dante l'a dit (*v.* T. VI, p. 76), Giotto surpassa Cimabué. Son premier tableau de grande dimension fut trouvé tellement supérieur à ce que l'on faisait alors, que ce tableau fut porté en procession à Florence, comme une chose extraordinaire. Ses ouvrages, sans doute, ne sont pas exempts des défauts de l'époque : souvent, dans ses peintures, les contours ont de la sécheresse, les plis des draperies sont trop cassés, la perspective manque d'exactitude; mais il s'y trouve

de la force, de la grandeur. Sensible au charme de la poésie, l'ami du Dante fut poëte dans ses compositions. Ses peintures tirées de l'Évangile ont été admirées de siècle en siècle, et ce qui en reste est encore un sujet d'étude. G. D. F.

GIRAFE (*camelopardalis*), l'un des animaux dont la vue frappe le plus d'étonnement par ses étranges proportions. Ce cou démesurément long, immobile dans sa direction verticale, et que surmonte une petite tête; cette disproportion entre le train antérieur et le train postérieur, d'où résulte l'obliquité du tronc et l'abaissement de la croupe; ces membres si longs, comparés à la brièveté du corps; enfin la hauteur à laquelle atteint ce quadrupède, le plus élevé de tous les animaux, puisqu'il peut dépasser 20 pieds de hauteur, tout, dans ses formes extérieures, sort des règles ordinaires, tout exclut la possibilité de quelque rapprochement entre lui et ses congénères. Si d'une part quelque analogie, quant à la forme de la tête et du cou, avec le chameau, et d'autre part la ressemblance de son pelage ras, blanchâtre, parsemé de taches anguleuses, de couleur fauve, avec celui de la panthère, a pu lui mériter son ancien nom de *chameau-léopard* (*camelopardalis*), par combien d'autres caractères ne cesse-t-il pas de pouvoir être comparé à ces mammifères! Outre les deux appendices osseux, longs de quelques pouces, qu'elle porte sur la tête, et qui ne sont, à proprement parler, ni des cornes ni des bois, mais des prolongements non caducs de l'os frontal, recouverts par une peau velue, la girafe présente encore au milieu du chanfrein une tubérosité plus large et moins saillante, qui simule une troisième corne, particularité uniquement propre à son espèce. Ses oreilles sont longues, ses yeux grands; une crinière à poils très courts, de la couleur de la robe, descend derrière le cou jusqu'aux épaules. Une épaisse touffe de crins termine la queue, qui est de longueur moyenne. Quant aux caractères tirés des dents et des sabots, ils sont, en général, ceux qui appartiennent à l'ordre des ruminants (*voy.*), dont ce quadrupède fait partie. Une dernière particularité que nous ne pouvons omettre, parce qu'elle a vivement frappé tous les observateurs qui ont pu voir cet animal en pleine liberté, c'est la singularité de son allure. Habituellement c'est l'amble (*voy.*), c'est-à-dire qu'il déplace à la fois les deux membres d'un même côté; mais quand il trotte, il amène vivement les deux membres du train de derrière entre ceux du train de devant qu'il tient écartés, et prend ainsi son point d'appui sur les premiers pour s'avancer à l'aide des seconds, conservant pendant ce temps la même roideur dans le cou, qui ne plie jamais, mais qui se balance d'avant en arrière, comme un pendule, entre les deux épaules, qui lui servent de charnière. Sa course est d'ailleurs d'une telle rapidité que, s'il faut en croire quelques voyageurs, un cheval ne saurait l'atteindre.

Les girafes vivent en famille sur la lisière des vastes déserts de l'Afrique, où elles se nourrissent de graines et de feuilles d'arbres. Quoique d'un naturel doux et paisible, elles savent, si la fuite leur est impossible, se défendre par de vigoureuses ruades contre le lion lui-même, leur plus dangereux ennemi. Les diverses peuplades de l'Afrique leur donnent aussi la chasse pour se procurer leur peau. Les Hottentots mangent leur chair; mais rarement peut-on les avoir en vie : aussi, quoique Rome en ait vu dans ses cirques (*voy.*), l'Europe en a rarement possédé. C'est depuis quelques années seulement que le Jardin du Roi à Paris et le Musée britannique ont pu, pour la première fois, se procurer deux de ces animaux vivants. A Paris, l'un, le mâle, périt peu de temps après son débarquement; l'autre, l'individu femelle, est celui qu'on y trouve encore et que tout Paris y a été voir. A Londres, la girafe femelle vient de mettre bas un petit qu'elle s'est refusée d'allaiter et qu'on n'a pas réussi à faire vivre en le nourrissant de lait de vache.

Le mot de *girafe* est d'origine arabe. C. S-TE.

GIRARD, *voy.* HAILLAN (DU).

GIRARDIN, nom d'une famille noble de la Champagne, mais qui rapporte son origine aux *Gherardini* de Florence, famille encore actuellement florissante en Italie, et dont autrefois deux membres, exilés pendant les troubles intérieurs,

seraient venus en France et en Angleterre, et auraient donné naissance, ici aux Fitz-Gérald irlandais, là aux Girardin. Parmi les membres de la branche française qui se sont particulièrement distingués vers la fin du siècle dernier et depuis le commencement de celui-ci, nous citerons surtout les deux suivants.

René-Louis, marquis de Girardin, naquit à Paris, en 1735. Voué par sa naissance au métier des armes, il entra de bonne heure dans la cavalerie. Lorsque le roi Stanislas, descendu du trône de Pologne, vint chercher un asile à Nancy, il fut attaché au service personnel de ce souverain. Plus tard, dans la guerre de 1760, le jeune officier rendit dans l'armée française des services qui lui valurent le grade de colonel de dragons. Il profita ensuite des loisirs de la paix pour se livrer à l'exécution d'un plan qu'il méditait depuis longtemps, celui d'embellir les campagnes dans le voisinage des habitations, plan qu'il appliqua à sa propriété d'Ermenonville (Oise). C'est dans cette terre, ainsi qu'on l'a dit à l'article Ermenonville, qu'il réussit à faire accepter une retraite à J.-J. Rousseau. L'amitié de ce grand écrivain fut une des gloires du marquis de Girardin et un bonheur pour ses fils, qui durent à cette amitié les leçons de l'auteur d'*Émile*. La révolution de 89 dut trouver un tel homme disposé à accueillir les réformes réclamées par la société française; mais, dès l'instant où l'anarchie s'empara des idées libérales et les étouffa, il se retira devant elle pour vivre dans un isolement absolu. Dénoncé aux Jacobins, en 1793, il échappa cependant à ce danger; seulement il eut le chagrin de voir sa terre d'Ermenonville bouleversée par une forte inondation et par des accidents désastreux. Il fut obligé de l'abandonner, et cette propriété demeura dans un état de désolation dont on ne put songer à la tirer qu'au retour de la tranquillité en France. La mort vint surprendre René-Louis de Girardin dans cette charmante solitude, au milieu des occupations littéraires qui embellissaient pour lui sa retraite. Il mourut le 20 octobre 1808.—On a de lui un *Traité de la composition des paysages, ou des moyens d'embellir la nature près des habitations, en y joignant l'utile à l'agréable*, Paris, 1777; 4e édition, 1805, in-8°; traité qui a été traduit en allemand et en anglais, et un *Discours sur la nécessité de la ratification de la loi par la volonté générale*, Paris, 1791, in-8°.

L'aîné de ses quatre fils, Louis-Stanislas-Cécile-Xavier, comte de Girardin*, naquit à Lunéville le 15 janvier 1768, et il eut pour parrain le roi Stanislas de Pologne, et momentanément pour professeur J.-J. Rousseau, qu'il accompagnait dans ses herborisations pendant les six semaines que le citoyen de Genève passa à Ermenonville, où il mourut. Il suivit d'abord la carrière des armes, et arriva fort jeune encore au grade de capitaine dans le régiment des dragons de Chartres. Mais cette carrière n'était pas celle qu'il était destiné à parcourir. Il salua avec enthousiasme les premières manifestations de la révolution de 1789, et l'écrit qu'il publia alors, sous le titre de *Lettre du vicomte d'Ermenonville* (c'est le titre qu'on avait donné au jeune de Girardin) *à M****, est, en matière politique, une des professions de foi les plus avancées du temps. Ce fut lui qui rédigea les cahiers du bailliage de Senlis, et il n'omit, dans sa nomenclature, aucun des griefs sur lesquels l'Assemblée nationale donna depuis d'éclatantes réparations au pays. En 1790, il fut appelé par le département de l'Aisne à la présidence de son administration centrale. Un an plus tard, les électeurs de l'Oise l'investirent des mêmes fonctions dans leur département et le députèrent à l'Assemblée législative, où il prit d'abord sa place dans les rangs de l'extrême gauche; mais il modifia assez ses opinions pour se trouver, à la fin de la session, confondu avec le parti constitutionnel. Le 29 mai 1792, dans une discussion orageuse relative au licenciement de la garde royale, Girardin s'opposa vivement à cette mesure et prononça alors ces paroles : « Si, « d'un côté, on prêche l'assassinat contre « les membres de l'Assemblée nationale,

(*) Comme fils aîné d'un marquis, il pouvait reprendre ce titre sous la Restauration, son père étant mort en 1808; mais il paraît avoir préféré celui de comte, que l'empereur leur avait donné en échange. S.

« d'un autre on prêche le régicide. Qui « ne voit qu'il existe deux factions : « l'une qui veut donner au roi plus d'au- « torité, l'autre qui veut détruire la « royauté constitutionnelle ? » A cette époque, il avait déjà bien adouci le caractère exclusif de ses idées politiques. Cette révolution, qu'il avait embrassée d'abord avec tout l'entraînement de la passion, il l'aimait désormais avec plus de sagesse, plus de réserve. Il sentait le besoin de lui marquer une limite, et il se rapprocha graduellement du côté droit. Le 6 juin, il opposa son vote au projet de fédération et à la formation du camp sous Paris, parce qu'il voyait dans ces mesures un double piége tendu au gouvernement. Appelé, le 24, à la présidence du Corps législatif, il se vit accuser de partialité dans les discussions au sujet de Lafayette et du ministre Terrier de Monciel. Ce fut lui qui reçut, le 7 juillet, le roi qui venait assister à la fameuse séance dans laquelle tous les députés engagèrent leur serment au maintien de la monarchie constitutionnelle.

En changeant son point de vue politique, il s'était rendu odieux aux meneurs du parti populaire, qui ne voyaient plus en lui qu'un transfuge. La veille du 10 août, au sortir de l'assemblée, il fut insulté et maltraité par les fédérés avec plusieurs de ses collègues qui ne voulaient pas séparer la cause de la liberté de celle du trône. Il s'en plaignit énergiquement à la tribune, où il déclara que l'assemblée n'était plus libre. Enfin, la journée du 10 août le trouva parmi les derniers défenseurs de la monarchie constitutionnelle. Il essaya encore de remuer quelques sentiments de générosité en faveur des gardes françaises, et renonça depuis à la tribune.

Rendu à lui-même par la clôture de la session de la deuxième Assemblée nationale, Girardin eut tout à craindre des républicains. Il le sentit, et chercha à se mettre hors des atteintes de leur vengeance en se faisant donner, par l'entremise de Maret, une mission pour le cabinet de Saint-James. Mais les dispositions hostiles de la cour d'Angleterre ne lui permirent pas de rester à Londres: il rentra à Paris dans la nuit du 21 janvier 1793. Alors il chercha une retraite, d'abord à Ermenonville, chez son père, puis à Sézanne, chez son oncle, le baron de Baye. Là il fut découvert par les argus du comité de sûreté générale et jeté en prison avec ses frères. Dans cette circonstance, Girardin fit un appel aux principes dont le philosophe de Genève avait nourri son enfance : il se fit menuisier. Après un court apprentissage, il fut en état de travailler pour les chefs d'atelier de Sézanne, qui l'occupèrent constamment dans sa prison, lui et ses frères, et contribuèrent pour beaucoup à l'y faire oublier jusqu'au 9 thermidor.

Il fut rendu à la liberté au mois d'août 1794. Dans le courant d'avril 1798, il accepta les fonctions d'administrateur du département de l'Oise, dont il fut destitué deux mois après, sous la prévention de royalisme. Alors il revint à Ermenonville où, voisin de Joseph Bonaparte qui venait d'acquérir la terre de Morte-Fontaine, il eut occasion de le voir, et bientôt il s'attacha à ce frère de Napoléon par les liens d'une grande intimité. Girardin fut bientôt désigné pour la préfecture de l'Oise; mais, sur ces entrefaites, le Tribunat ayant reçu son organisation, il fut appelé à siéger au sein de ce nouveau corps politique, au mois de décembre 1799, avant même d'avoir eu le temps de quitter Paris pour se rendre au chef-lieu de son administration.

Dans cette assemblée, Carion-Nisas, en combattant le projet de loi relatif à l'instruction publique (séance du 26 avril 1802), s'était laissé entraîner à une philippique peu mesurée contre la personne et les écrits de J.-J. Rousseau : Girardin ne pouvait laisser attaquer la mémoire de l'homme auquel il devait tant. « Si « Rousseau vivait encore, dit-il en se le- « vant, il aurait dédaigné d'élever jusqu'à « lui les reproches qu'on vient de lui « faire; j'imiterai sa réserve, moi qui « m'honore d'avoir été son disciple. S'il « ne s'agissait que de ses écrits, chacun « les entend comme il peut et s'il peut; « mais je demande qu'on retranche dans « le discours ce qui le concerne. Le Tri- « bunat ne peut pas ordonner l'impres- « sion d'une flétrissure contre un homme « que l'Europe révère. »

Girardin fut l'un des orateurs délégués pour proposer au Corps législatif l'établissement de la Légion-d'Honneur. On lui doit aussi, sur l'administration forestière, un rapport qui fixa dans le temps l'attention des hommes spéciaux. Le Tribunat crut devoir à son zèle un témoignage de reconnaissance : le 22 mars 1802, il lui déféra sa présidence. Au mois d'avril 1804, un décret impérial rendit à Girardin son grade dans l'armée; ce fut comme capitaine dans le 4e régiment d'infanterie, commandé par Joseph Bonaparte, qu'il assista au camp de Boulogne, où eut lieu la première distribution des croix de la Légion-d'Honneur (*voy.* l'article). Girardin fut nommé commandeur de cet ordre le 14 juin 1804. Lorsqu'en 1806 Joseph Bonaparte, devenu roi, se rendit à Naples, Girardin fit partie de sa suite en qualité d'écuyer, et il fut nommé chef de bataillon à son arrivée dans cette ville. Au siége de Gaëte, il gagna les épaulettes de colonel; deux ans plus tard, il quitta l'Italie pour suivre encore le roi Joseph dans ses nouveaux états. Devenu général de brigade à Bayonne, il prit sa part de dangers et de gloire dans les premières campagnes de la guerre d'Espagne; ensuite il revint à Paris, fut désigné deux fois, par le département du Calvados, pour la candidature au sénat-conservateur, et passa au Corps législatif en 1807, après la suppression du Tribunat.

Nommé, en 1812, préfet de la Seine-Inférieure, il sut, dans ce poste important, s'entourer de l'estime et de l'affection générales. La Restauration l'y maintint; car, dès le 3 avril 1814, il avait donné son adhésion à la déchéance de l'empereur; et le retour de Napoléon ne changea rien non plus d'abord à sa position : un décret impérial, à la date du 6 avril 1815, le maintint à la préfecture de la Seine-Inférieure, en même temps que les électeurs de ce département le députaient à la représentation nationale; mais un décret impérial du 17 mai le fit passer à la préfecture de Seine-et-Oise. Arriva la deuxième Restauration. M. de Girardin fut rendu aux désirs de ses anciens administrés de la Seine-Inférieure. Mais cette marque de faveur fut bientôt révoquée, la calomnie ayant attribué au préfet un écrit injurieux à la famille royale. Cependant, en 1819, l'administration de la Côte-d'Or lui fut confiée, et on lui avait d'ailleurs laissé la place d'inspecteur des haras.

Le souvenir du comte de Girardin était resté, dans la Seine-Inférieure, invariablement lié au sentiment de la reconnaissance : les électeurs de ce département donnèrent une éclatante manifestation à l'opinion de leurs compatriotes en chargeant M. de Girardin de les représenter à la Chambre, le 12 novembre 1819. Le préfet de la Côte-d'Or n'hésita pas un instant entre l'intérêt de sa place et le nouveau devoir que lui imposait la confiance d'une grande population. Il alla s'asseoir au côté gauche, dans les rangs duquel il combattit constamment depuis. Une nouvelle révocation ne se fit pas attendre.

Dans le cours des sessions de 1819, 1820 et 1821, le comte de Girardin occupa fréquemment la tribune et souleva plus d'une fois des orages au sein de la Chambre par sa parole incisive; il alla un jour jusqu'à dire que, dans l'*Almanach royal*, la Charte ne se trouvait plus que dans les pages consacrées aux *errata*. Constamment vainqueur, dans toutes les élections qui se succédèrent depuis 1820, des intrigues hostiles à sa candidature, il resta sur la brèche jusqu'en 1826, où, bien qu'affaibli déjà par la maladie, il se fit encore rappeler à l'ordre. Il mourut le 27 février 1827. Il a laissé un ouvrage curieux intitulé *Discours, journal et souvenirs de Stanislas Girardin*, Paris, 1828, 5 vol. in-8°, et deux ouvrages dont nous ne citerons que la *Promenade ou Itinéraire des jardins d'Ermenonville*, avec 25 vues, Paris 1788, in-8°.

Le comte Ernest-Stanislas de Girardin, propriétaire actuel d'Ermenonville (*voy.*), l'aîné des deux fils du comte Stanislas, est né à Paris en 1802. Il se renferma jusqu'en 1830 dans la vie privée; nommé depuis deux fois député par l'arrondissement de Ruffec, département de la Charente, il échoua dans les élections de 1837. Il a épousé une fille de M. le duc de Gaëte (*voy.* Gaudin).

Ainsi que pour lui, nous devons nous

borner à une simple mention à l'égard du lieutenant général comte ALEXANDRE de Girardin, frère du comte Stanislas, et qui fut capitaine des chasses sous Louis XVIII et sous Charles X. L. B-V-N.

C'est par lui, et indirectement, que se rattache à cette noble famille M. ÉMILE Girardin ou de Girardin, rédacteur en chef du journal *la Presse* et ancien député.

Un acte de notoriété a établi qu'il est né en France dans l'année 1803. Il entra très jeune dans la carrière littéraire ; lui-même nous dit qu'il n'avait pas encore 20 ans lorsqu'il composa un livre intitulé *Émile*, où il passe pour avoir voulu raconter les premières années de son existence. Nommé inspecteur des beaux-arts en 1827, il avait déjà, en 1830, fondé deux journaux, *le Voleur* et *la Mode*. Après la révolution de juillet, on le voit prendre part à l'établissement du *Garde national*, puis fonder, en octobre 1831, le *Journal des Connaissances utiles*, la première des publications à bon marché qui ait paru en France, et celle de toutes qui a eu le plus grand nombre d'abonnés qu'on ait encore réuni. Ce recueil d'économie politique, domestique, rurale et industrielle, était d'une incontestable utilité. M. Émile Girardin créa en outre l'*Almanach de France*, destiné à remplacer dans les mains du peuple le ridicule Matthieu Laënsberg qui a trop longtemps entretenu dans les campagnes les superstitions et les préjugés; l'*Institut de Coëtbo*, sorte d'école primaire d'agriculture; le *Musée des Familles*, publication imitée des Anglais, et dont le *Magasin pittoresque* avait déjà pris l'initiative chez nous; enfin le *Panthéon littéraire*, collection où l'éditeur s'était proposé de réunir dans un nombre restreint de volumes et à un prix modéré les chefs-d'œuvre de l'esprit humain. Il s'occupait en même temps très activement de la propagation des caisses d'épargnes (*voy.*), et publiait un livre sur *l'Instruction publique*, ainsi qu'une brochure sur l'*Emploi de l'armée aux travaux publics*. Mais c'est surtout au journal *la Presse*, créé en 1834 en opposition aux grands journaux alors existants, et qui, par son prix de 40 francs au lieu de 80, eut bientôt un nombre prodigieux d'abonnés, que M. Émile de Girardin a dû la position politique qu'il s'est faite. A la suite d'une polémique violente engagée entre cette feuille et *le National*, au sujet de la réduction du prix d'abonnement, il eut, le 22 juillet 1834, avec M. Armand Carrel, une rencontre dans laquelle l'énergique et habile rédacteur en chef de cette dernière feuille succomba. En 1834, le collége de Bourganeuf (Creuse), avait envoyé M. Girardin à la Chambre des députés : de vives protestations l'y accueillirent; on lui contesta l'âge nécessaire; néanmoins il parvint à se faire admettre. Élu une seconde fois, il fut admis sans difficulté. Dans le cours de cette session, M. de Girardin eut à subir, à l'occasion d'une exploitation de mines, un procès en police correctionnelle dont il sortit avec un acquittement sévère. Cette circonstance ne l'empêcha pas d'être réélu par le collége de Bourganeuf; les protestations se renouvelèrent, mais sans plus de succès qu'en 1834. Après la dissolution de la Chambre, au mois de février 1839, M. de Girardin, qui, soit à la Chambre, soit dans *la Presse*, appuyait de toutes ses forces le ministère Molé, fut réélu pour la quatrième fois; mais à la vérification des pouvoirs, la Chambre, dans sa séance du 13 avril, refusa de l'admettre comme ne justifiant pas de sa nationalité. Les actionnaires de *la Presse*, profitant de cette déclaration, lui intentèrent sous le même prétexte un procès, à l'effet de lui contester la signature de cette feuille; mais tout dernièrement le tribunal de première instance, contrairement à la décision de la Chambre, a reconnu que M. de Girardin est *né Français*. Il s'est donc présenté de nouveau aux électeurs de Bourganeuf, au mois de mai dernier; mais, après une lutte acharnée, son compétiteur l'a emporté sur lui à une faible majorité.

La femme de M. Émile de Girardin, qui s'était fait, encore très jeune, une renommée poétique sous le nom de DELPHINE GAY, est la seconde fille de Mme Sophie Gay (*voy.*). Elle est née à Aix-la-Chapelle vers 1805, pendant que son père y occupait une recette générale. Son

enfance et sa jeunesse se sont passées entourées de toutes les illustrations des lettres et des arts, dont les salons de M^me^ Gay furent toujours le rendez-vous. Au milieu de cette atmosphère favorable, la vocation poétique de la jeune Delphine se manifesta de bonne heure; elle avait dix-sept ans lorsqu'elle composa *les Sœurs de sainte Camille*, poëme qui, bien que mis hors de concours par l'Académie Française, parce que le sujet n'était pas entièrement traité, obtint une mention honorable et fut lu au bruit des applaudissements par M. Al. Duval, dans la séance solennelle du 24 août 1822. Depuis lors, il s'est passé en France peu d'événements remarquables qui n'aient tour à tour fait vibrer les cordes de sa lyre; et tel fut le succès de ses compositions qu'on la vit avec indulgence, avec faveur même, se réjouir dans ses vers du *bonheur d'être belle*, et se proclamer elle-même *la Muse de la patrie* (*Essais poétiques*, Paris, 1824; 4^e^ édition, 1829). Lors de la guerre des Grecs, une pièce de vers composée par M^lle^ Gay, et vendue au profit de ce peuple héroïque, produisit une recette de 4,000 fr. Les beaux vers qu'elle improvisa sur la mort du général Foy, et qui furent lus et gravés sur sa tombe, lui valurent l'honneur de figurer parmi les personnages sculptés dans les bas-reliefs du monument funéraire. Au mois de juillet 1830, M^lle^ Delphine Gay, qui devait à ses succès littéraires une pension de 1,500 fr. sur la liste civile, se la vit retirer brusquement pour avoir, dans une pièce intitulée *la Prise d'Alger*, dit en parlant du maréchal Bourmont :

> Pour ses rois, il fit plus que de donner sa vie,
> Guerrier, il donna son honneur.

L'ouvrage principal de M^lle^ Delphine Gay est son poëme de *Madeleine*. Un plan bien tracé et bien suivi, de belles pensées rendues en beaux vers, ont valu à cet ouvrage une place distinguée dans la bibliothèque des personnes qui conservent le culte de la poésie. Depuis ces dernières années, M^lle^ Delphine Gay, devenue en 1831 M^me^ É. de Girardin, a publié un poëme intitulé *Napoléon*, et deux romans en prose, *le Lorgnon* et *la Canne de M. de Balzac*, où l'on retrouve l'esprit fin, la critique ingénieuse et piquante de sa mère. C'est elle encore qui signe, sous le pseudonyme du *vicomte de Launay*, le feuilleton hebdomadaire de *la Presse*, journal fondé et dirigé par son mari. Les *Essais poétiques* de M^lle^ Delphine Gay ont été suivis de *Nouveaux Essais poétiques*, en 1825. D. A. D.

GIRARDON (François), l'un des plus célèbres sculpteurs du siècle de Louis XIV, naquit à Troyes en Champagne, l'an 1630, d'un fondeur de métaux. Comme son père le destinait à la magistrature, il le plaça chez un procureur; le jeune homme n'y fit autre chose que de barbouiller le papier de ses informes mais spirituels dessins. Les remontrances, les exhortations, les menaces de son père n'ayant pu lui faire vaincre sa répugnance pour la chicane, il fut placé chez un menuisier sculpteur qui eut mission de le dégoûter du dessin et de la sculpture en l'employant aux travaux les plus pénibles et les plus vulgaires de son état. Vaine précaution! le jeune Girardon persévère, et montre tant d'intelligence que le maître finit par être son intermédiaire auprès du père pour obtenir de lui qu'il pût suivre son inclination. Libre de toute entrave, secondé moins par les conseils du maître, qui savait peu, que par l'étude des ouvrages de Gentil de Troyes et de Domenico de Florence, répandus dans les églises de Troyes, Girardon fit de rapides progrès. Une statue de Vierge qu'il exécuta alors est déjà remarquable par une certaine correction de formes et par des draperies fines et légères. Mais sans le hasard qui lui fit accompagner son maître chez le chancelier Séguier et lui fournit l'occasion de s'y faire remarquer par cet homme supérieur, Girardon aurait pu végéter longtemps dans l'obscurité. Charmé de la vivacité de son esprit, de son amour pour son art, des bons sentiments qui animaient l'un pour l'autre le maître et l'élève, le chancelier prit ce dernier sous sa protection et ne négligea aucun des moyens qui pouvaient lui faire parcourir la carrière des arts avec honneur.

C'est alors que Girardon partit pour l'Italie, les uns disent grâce aux libéralités du chancelier, les autres par ordre exprès

de Louis XIV. A Rome, où il se lia d'amitié avec le peintre Mignard, il étudia avec fruit les chefs-d'œuvre de la sculpture antique. C'est là qu'il puisa ce goût des belles formes qui est un des caractères de son talent.

A son retour en France, en 1652, il se fit remarquer par des ouvrages où les connaisseurs admirèrent la noblesse unie au naturel et l'élégance à la correction. Le Brun avait alors la direction de tous les ouvrages d'art commandés par le souverain. Tout artiste qui voulait obtenir des travaux devait faire abnégation de lui-même, n'opérer que sur les dessins et d'après les conseils du dispensateur des faveurs royales. Girardon, aussi fin courtisan qu'avide de fortune, montra beaucoup de souplesse, et à son tour, quand il fut investi de la charge d'inspecteur général des ouvrages de sculpture, après la mort de Le Brun, il abusa, comme lui, de son pouvoir en faisant éprouver toutes sortes de dégoûts aux artistes placés sous sa dépendance, notamment au Puget, dont les talents lui portaient ombrage. En ce qui touche ce dernier, le reproche fait à Girardon pourrait toutefois n'être pas mérité. On connaît la mâle énergie du sculpteur provençal. Un artiste de cette trempe n'accepte pas pour les suivre les plans d'un homme qu'il ne regarde pas comme son égal. Coysevox et Coustou, avec moins de fierté que Puget, ne furent pas plus disposés que lui à accorder cette supériorité à Girardon, qui cependant était leur ami. Après avoir joui de la plus grande considération et avoir été successivement professeur en 1659, recteur en 1674, chancelier en 1695, de l'Académie de Peinture et Sculpture, Girardon mourut en 1715, la même année que Louis XIV.

Les ouvrages sur lesquels se fondent sa grande célébrité, *le Bain d'Apollon*, *l'Enlèvement de Proserpine*, à Versailles, la statue équestre de *Louis XIV*, que remplace aujourd'hui sur la place Vendôme la colonne d'Austerlitz, le *Mausolée du cardinal de Richelieu* à la Sorbonne, passent pour avoir été exécutés sur les dessins de Le Brun, sans doute parce qu'ils semblent composés plutôt par un peintre que par un statuaire; mais du moins ne conteste-t-on pas à Girardon le mérite de la mise en œuvre de la pensée et celui de l'exécution. Ces mérites sont tels, notamment dans le mausolée de Richelieu et les quatre figures principales du Bain d'Apollon (les trois autres sont de Regnauldin) que l'on n'hésite pas à classer ces morceaux immédiatement après la sculpture grecque.

Girardon modelait avec un grand talent; mais, pour satisfaire aux nombreuses demandes qui lui venaient de la ville et de la cour, trop souvent il abandonna le travail du marbre à ses élèves, qui ne répandirent pas dans les productions de son génie tout l'esprit et le naturel que sa main aurait su leur imprimer. Pour le trop fastueux tombeau qu'il érigea à sa femme dans la petite église de Saint-Landry en la Cité, tombeau qui fut aussi le sien, il suivit cette méthode déplorable; il fournit la composition que Nourrisson et Lorrain, ses élèves, exécutèrent sans qu'il y mît autrement la main. On classe parmi les bons ouvrages de Girardon les sculptures du bassin de Neptune et celles de la fontaine des Pyramides, à Versailles; le tombeau de Marie Martinozzi, princesse de Conti; celui de la présidente Lamoignon, et aussi les sculptures qui décorent la partie du plafond de la galerie d'Apollon, au Louvre, opposée aux croisées, et la figure de Fleuve assise sur la corniche au-dessus de la croisée qui donne sur le quai, sculptures qui méritèrent à Girardon la bourse de 300 louis promise à celui des quatre sculpteurs employés à l'ornement de cette galerie qui aurait l'avantage sur les autres. Les concurrents étaient les deux frères de Marsy et Regnauldin. Le groupe d'Énée et d'Anchise, du jardin des Tuileries, passe pour avoir été exécuté par Le Pautre, d'après un modèle en cire de Girardon. L. C. S.

GIRAUD (Jean-Baptiste), sculpteur, membre de l'ancienne Académie de Peinture et Sculpture, naquit en 1752 à Aix en Provence. Comme il avait de très bonne heure montré de l'inclination pour le dessin, il fut mis en apprentissage chez un orfévre, qui se plut à cultiver ces dispositions naturelles en l'exerçant sur-

tout à modeler. Un oncle nommé Bertrand, riche négociant de Paris, qui n'avait point d'enfants, l'appela auprès de lui, avec l'intention de le former à son commerce et de le faire succéder à ses affaires; mais pour ne pas interrompre trop brusquement les habitudes du jeune homme, il le plaça d'abord chez l'orfévre Colin, avec qui il était lié, et qui avait le renom d'un véritable artiste. Celui-ci, frappé d'un talent qui se manifestait par des signes non équivoques, engagea l'oncle à laisser étudier son neveu dans les académies. Bientôt il envoya le jeune artiste en Italie, avec une pension, et lui promit de lui laisser toute sa fortune s'il parvenait à être admis à l'Académie de Peinture et Sculpture.

Giraud n'avait pas besoin d'un motif intéressé pour appliquer toutes ses facultés intellectuelles à un travail qui avait pour lui tant d'attrait. La vue des chefs-d'œuvre de l'antiquité lui ayant révélé que jusqu'alors il n'avait pas marché dans la meilleure route, il s'en traça une autre et la suivit avec une ardeur sans égale. Il refit toutes ses études, approfondit l'anatomie, et, comparant sans cesse l'antique avec l'écorché et avec le modèle vivant, il devina le secret de la sculpture grecque. Les beaux dessins d'anatomie qu'il exécuta, de grandeur naturelle, les uns au crayon, les autres à la plume, pour appuyer la nouveauté de ses idées, attirèrent sur lui les regards des artistes, et son opinion acquit dès lors beaucoup de poids. C'est lui qui apprécia le premier et qui signala aux artistes toute la portée du talent du peintre David.

Les ouvrages de sculpture que Giraud a conduits à fin, quoique peu nombreux, suffisent pour lui assurer une place parmi les maîtres. Un *Mercure* dont le marbre est en Angleterre; un *Hercule* où se montrent avec avantage les grandes connaissances anatomiques de son auteur; un *Achille mourant* où l'expression se manifeste d'après le système des anciens, tels sont les morceaux importants auxquels il a mis la dernière main. L'*Achille* lui ouvrit, en 1789, les portes de l'Académie. Giraud a fait don de cette figure à sa ville natale, dont elle orne aujourd'hui le Musée. Trois autres ouvrages d'un mérite éminent: *un Baigneur endormi*, en petites dimensions, *un Faune* et *un Soldat laboureur*, de grandeur naturelle, sont encore en cire, substance que le statuaire préférait à l'argile.

Après la mort de son oncle, qui l'institua son héritier, Giraud, se voyant possesseur d'une grande fortune, conçut le noble dessein d'en faire profiter l'art. Comme il était dans toute la force de l'âge, il repartit pour l'Italie, où il passa huit années consécutives à Rome, à Florence et à Naples. Pendant ce séjour, il fit mouler à grands frais, sous ses yeux, les plus précieux monuments de la sculpture antique, et il en expédia les plâtres à Paris. Il dépensa plus de 200,000 francs pour doter sa patrie de cette collection de choix. Son hôtel de la place Vendôme devint un véritable musée, dont le propriétaire mettait généreusement les trésors à la disposition des artistes. Cette galerie a beaucoup contribué à maintenir en France les bons principes de la sculpture.

Une position indépendante et élevée permettait à Giraud d'énoncer toutes les vérités utiles; beaucoup ont été dites par lui dans un mémoire qu'il publia, en 1797, sous le titre de *Musée olympique de l'école vivante des beaux-arts*, et qu'il adressa au ministre de l'Intérieur. Ce musée devait être un choix fait dans les expositions successives et devenir une espèce de concours permanent, lequel devait aussi, à certaines époques, donner lieu à des distributions de prix qui auraient eu une grande solennité, comme aux Jeux olympiques. C'est ce qui explique le titre de l'écrit. Giraud a aussi coopéré à l'excellent ouvrage intitulé *Recherches sur l'art statuaire chez les Grecs*, par les notes et les idées techniques qu'il a fournies à l'auteur.

Après avoir rendu à l'art ces éminents services, Giraud est mort dans sa retraite des Bouleaux, près de Nangis, le 13 février 1830, à l'âge de 78 ans. M-L.

GIRAUD (PIERRE-FRANÇOIS-GRÉGOIRE), sculpteur, élève du précédent, naquit au Luc, département du Var, le 19 mars 1783. Son père, qui était négo-

ciant, l'envoya très jeune à Toulon, afin que ses études, achevées de bonne heure, lui permissent d'apprendre le commerce dans l'âge où se contractent les habitudes d'ordre. L'enfant fut obligé de quitter cette ville lorsqu'elle fut prise par les Anglais, en 1793. Un oncle qui l'affectionnait, M. Augustin Giraud, l'emmena à Paris pour continuer son éducation. Chef d'une maison de commerce importante, il se proposait de mettre son neveu à la tête de son établissement; mais on voulut en vain partager l'intérêt de l'élève entre le cours d'humanités et l'enseignement commercial : la langue et la littérature latine eurent une préférence exclusive. Le jeune homme portait toujours sur lui un Virgile ou un Horace, et il jetait sur le papier avec beaucoup de facilité et de talent les réflexions que ces poëtes lui suggéraient.

Ces dispositions trouvèrent un surcroît d'aliment dans les entretiens du sculpteur Jean-Baptiste Giraud (*voy.*), compatriote et ami d'Augustin; elles prirent, sous cette tutelle éclairée, un essor et une direction. Le crayon, mis dans les mains de l'étudiant, n'y fut pas moins bien placé que la plume. Giraud suivit les académies de dessin, et ses progrès furent rapides; en peu de temps, il fut à la tête de l'école. Comme la galerie de la place Vendôme lui était ouverte à toute heure, son inclination se dirigea naturellement vers la sculpture. Mais l'artiste qui lui offrait ces ressources pour l'étude n'ayant pas d'atelier d'élèves, il entra chez le statuaire Ramey pour apprendre la pratique de l'art.

En 1805, il obtint le premier prix d'encouragement, qui alternait avec le grand prix. Quinze jours avant la clôture des loges, son bas-relief s'étant brisé par accident, l'artiste voulait renoncer au concours. Un de ses camarades, plus soucieux que lui des intérêts positifs, l'engagea à réparer son travail, afin de ne pas perdre l'indemnité accordée à tous les concurrents; mais la réparation était impossible. Giraud, excité par la difficulté même, refit en quinze jours le bas-relief entier, au grand étonnement des élèves et des maîtres. Le sujet, tiré de l'*Énéide*, était *la Mort de Pallas* ; cette composition respire la poésie de Virgile et paraît l'œuvre d'un sculpteur grec.

L'année suivante, en 1806, il obtint de nouveau la première palme, et par suite le grand prix de Rome, sur une figure dont le sujet était *Philoctète blessé*. C'était la première fois que le concours s'ouvrait pour la ronde-bosse. Au nombre de ses émules était M. Cortot (*voy.*), qui fut le second lauréat.

Giraud partit pour l'Italie, voyage réclamé par sa santé autant que par son talent. Son premier ouvrage de pensionnaire fut un *Thésée :* par la disposition, par le style, par le rendu, cette figure rappelait l'art ancien; mais l'artiste retomba malade et fut forcé de renoncer à l'exécution du modèle, qui était en terre. Dans son chagrin, il commençait à le détruire lorsque ses camarades arrêtèrent sa main : ils en moulèrent plusieurs parties, qui se conservent à l'Académie de Rome. Plus tard, Giraud refit cette figure en cire dans de moindres dimensions.

Un bas-relief exécuté en marbre, *Phalante* et *Éthra*, rivalisa encore mieux avec les productions de l'antiquité. Éthra, debout, baigne de ses larmes la chevelure de son époux assis, qui va repartir pour le siége de Tarente. Un oracle avait prédit que le chef lacédémonien ne s'emparerait de la ville que lorsqu'il pleuvrait sur sa tête par un temps serein : Phalante interprète cette scène de séparation dans le sens de l'oracle. Tel est le sujet fourni par Pausanias. Ce bas-relief fut exposé au Salon de 1814, et valut à l'auteur une médaille d'or. Le marbre appartient à la famille, qui habite le Luc. Ainsi se trouve relégué dans un bourg de province un morceau digne d'orner le Musée de la capitale. Il fut moulé quelques années après, et l'original étant oublié dans cet exil, les épreuves passèrent pour avoir été faites sur un ouvrage antique.

A la suite d'une nouvelle maladie, Giraud était allé passer le temps de sa convalescence à la célèbre villa de Caprarole; frappé d'une attitude heureuse que prit son chien dans une promenade, il en fit, sur le lieu même, une imitation de grandeur naturelle; depuis, il l'exé-

cuta en marbre. Cette œuvre excellente, exposée au Salon de 1827, fut acquise par le gouvernement; elle est placée dans la galerie du Luxembourg. L'artiste se plaisait à la campagne, et il aimait à représenter les animaux; il trouvait dans ces modèles une naïveté de mouvement qui, selon lui, compensait avec avantage la fixité de la pose.

Il fit à Rome, pendant la dernière année de son pensionnat, une statue héroïque de *Triomphateur*, et, de retour à Paris, un *Faune jouant avec les serpents sacrés*, deux nouveaux chefs-d'œuvre helléniques, qui préparèrent à l'art de nouveaux regrets, puisque l'état maladif de l'artiste ne lui permit pas de les traduire en marbre.

Revenu en France après un séjour de sept années en Italie, il épousa la fille d'Augustin Giraud, sa cousine, qui lui avait été fiancée dès l'âge le plus tendre; il la perdit, et ses deux enfants avec leur mère. Inconsolable, il soulageait sa douleur en consacrant à la mémoire de ces êtres chéris un monument funèbre et sublime, dont il s'occupa jusqu'à la fin de sa vie. En même temps, il terminait un marbre d'après son bas-relief de *la Mort de Pallas*, son premier ouvrage couronné, dont le sujet était en harmonie avec la situation de son âme.

Giraud était le disciple d'Homère, de Virgile et de Plutarque, presque autant que de Phidias. Des notes précieuses sur l'art ont été trouvées parmi ses papiers, qui renferment un précis remarquable sur la doctrine de son maître et de son bienfaiteur. Celui-ci lui ayant légué sa galerie avec toute sa fortune, l'héritier de ces trésors fit construire au faubourg du Roule une maison spécialement destinée à les recevoir; située à la ville et à la campagne, c'est une véritable demeure d'artiste. Par l'excellence des épreuves, la collection Giraud a acquis un surcroît de valeur depuis que les statues originales sont retournées en Italie.

Giraud est mort le 19 février 1836. En lui finit cette école de pur enseignement grec, qui avait commencé dans la personne du premier Giraud; épisode intéressant de l'histoire de l'art moderne, et qui aurait exercé une influence salutaire autant que puissante, si le destin obstinément jaloux n'en eût arrêté le développement. M-L.

GIRO (BANQUES DE). *Giro* est un mot italien signifiant circuit et circulation. Les *banques de giro* ne sont donc autre chose que ces banques de dépôt et de circulation dont on a parlé au commencement de l'article BANQUE. Dans ces établissements, chaque déposant avait, et l'on peut dire a (car il existe encore des banques de giro) son compte ouvert sur un feuillet spécial, avec crédit et débit. Toutes les fois que ce déposant, dont les lingots ou les espèces sont reçus dans les caveaux de la banque, doit faire un paiement à un tiers, la somme à payer est effacée sur son compte et reportée sur celui de ce tiers. Ce revirement, à défaut de billets de banque, facilitait les paiements, et les négociants avaient ainsi un crédit ouvert dont ils pouvaient disposer selon les occasions. On comprend que la banque leur devait de garder le secret sur le montant de leur crédit; mais lorsqu'on savait qu'ils en avaient un quelconque, on y trouvait une garantie pour les avances qu'on pouvait faire en leur faveur, ou en général pour les opérations dans lesquelles on s'engageait avec eux. Ce système supplée à la rareté du numéraire et éloigne les dangers dont sont continuellement menacés les détenteurs de fortes sommes, qu'il est plus sage de confier à la garde commune d'un établissement public. S.

GIROD DE L'AIN. La famille Girod jouissait, à l'époque de la Révolution, d'une juste considération dans le pays de Gex. Son chef, JEAN-LOUIS Girod, né à Thoiry le 8 juillet 1753, après avoir exercé la profession d'avocat, avait été nommé par le roi maire perpétuel de la ville de Gex. Appelé successivement, depuis 1795, à représenter ses concitoyens au Conseil des Anciens, à celui des Cinq-Cents, et, en 1818, à la Chambre des députés, il joignit le nom du département à celui de sa famille, et ses fils, à son exemple, s'appellent Girod de l'Ain. Nommé, en 1807, conseiller-maître à la Cour des comptes, il fut, en 1809, créé baron de l'empire, et il continua ses fonctions jusqu'en 1827, où il fut mis à

la retraite avec le titre de conseiller-maître honoraire.

Le baron Girod a eu quatre fils, dont le second, officier de marine distingué, a été mis à la retraite en 1815, et dont le plus jeune, officier au 1er régiment d'infanterie légère, a été tué à l'assaut de Strongoli (Naples), au moment où il venait de sauver la vie à son colonel. Les deux autres méritent de nous arrêter quelques moments.

L'aîné, Amédée Girod de l'Ain, pair de France, ancien ministre de la justice et des cultes, vice-président du conseil d'état, grand-officier de la Légion-d'Honneur, etc., est né à Gex le 18 octobre 1781. Après avoir terminé ses études de droit, il entra si jeune dans la carrière du barreau, qu'il avait 17 ans seulement lorsqu'il plaida sa première cause devant le tribunal de cassation. En 1806, il fut nommé substitut du procureur impérial à Turin, et en 1807 procureur impérial à Alexandrie. Nommé, en 1809, substitut du procureur général près la cour d'appel de Lyon, et, en 1810, auditeur au conseil d'état, il fut appelé, l'année suivante, à la Cour impériale de Paris en qualité d'avocat général. Lors des événements de 1814, M. Girod de l'Ain fut maintenu dans ses fonctions par le roi Louis XVIII. Le 3 avril 1815, un décret impérial l'éleva au siége de président du tribunal de première instance de Paris. Élu, au mois de mai suivant, membre de la Chambre des représentants par l'arrondissement de Gex, M. Girod prit une part active aux travaux de l'assemblée dite des *Cent-Jours*. Lors de la dissolution forcée de la Chambre des représentants, il fut du nombre de ceux qui signèrent la protestation rédigée chez le général La Fayette, et déposée chez Lanjuinais, alors président de la Chambre.

La rentrée du roi à Paris éloigna M. Girod de la carrière politique. Révoqué de ses fonctions judiciaires, il reprit la profession d'avocat, inquiet moins pour lui que pour l'avenir du pays. Dans ces temps de désastres et de proscriptions, il eut le bonheur de procurer chez lui un asile au brave général Drouot (*voy.*), persécuté à cause de son attachement inviolable à Napoléon, et dont le nom avait été compris dans la rigoureuse ordonnance du 24 juillet 1815. Mais le général quitta cet asile et se constitua librement prisonnier à l'Abbaye. Le 6 avril 1816, il comparut devant un conseil de guerre sous la prévention d'avoir attaqué la France à main armée; ce fut M. Girod de l'Ain qui présenta sa défense. Le général fut absous par le conseil de guerre, à la simple majorité de quatre voix contre trois; mais M. Bellart, alors procureur général, irrité des paroles chaleureuses de l'avocat, dénonça ce dernier au conseil de discipline de l'ordre des avocats; le conseil refusa son concours.

Réintégré dans la magistrature, en 1819, lorsque le gouvernement parut vouloir rentrer dans les voies constitutionnelles, il fut nommé conseiller à la Cour royale de Paris, et fit partie, en cette qualité, de la commission chargée de préparer un projet de loi sur le jury. Élu, en 1827, membre de la Chambre des députés par le département d'Indre-et-Loire (à Chinon), M. Girod de l'Ain fut chargé, entre autres travaux importants, du rapport sur la proposition d'accusation du ministère Villèle. La Chambre le nomma vice-président pendant la session de 1829. Réélu député en 1830, il vota l'adresse si célèbre des 221 (*voy.*), et, dans les journées des 27 et 28 juillet, retenu au Palais-de-Justice par ses fonctions de président de la Cour d'assises, il y prit toutes les mesures que lui suggéraient ses devoirs de citoyen, et s'empressa, dès qu'il lui fut possible, de se réunir à ses collègues de l'Opposition. Le 29, il se rendit à l'Hôtel-de-Ville, où il partagea les travaux et les dangers de la commission municipale. Nommé préfet de police le 1er août, il réorganisa cette administration, prit des mesures d'ordre et de sûreté, assura l'approvisionnement de Paris et dissipa les rassemblements des ouvriers. Le 11 novembre, il passa au service ordinaire du conseil d'état. Élu de nouveau député aux élections de 1831, le 1er août de cette même année la Chambre le porta concurrent avec M. Laffitte pour la présidence; M. Girod l'emporta et prit place au fauteuil dans la séance du 3. Peu de jours après la clôture de la

session (30 avril 1832), il accepta le ministère de l'instruction publique et des cultes. Il le quitta le 11 octobre 1832, et le même jour il fut nommé pair de France et président du contentieux au conseil d'état. Depuis, il a pris une grande part aux travaux de la première chambre, où il a été chargé de plusieurs rapports, notamment de celui du procès d'avril. Son dévouement aux intérêts publics l'a fait rentrer dans le gouvernement le 31 mars 1839, dans les circonstances que nous avons détaillées à l'art. GASPARIN; et il est resté chargé du portefeuille de la justice et des cultes jusqu'au 12 mai de cette année, date de l'avénement du ministère Soult.

Le troisième des quatre fils de M. le baron Girod est M. FÉLIX Girod de l'Ain, colonel d'état-major, officier de la Légion-d'Honneur et député de l'Ain (Nantua), né le 5 septembre 1789. En 1805, il entra au service, et fit avec honneur, dans le 9e régiment d'infanterie légère, en qualité de sous-lieutenant, de lieutenant et d'adjudant-major, les campagnes de 1806 et 1807 en Prusse et en Pologne; celles de 1808, 1809, 1810 et 1811 en Espagne, et enfin en qualité de capitaine, puis de chef de bataillon aide-de-camp, celles de 1812 en Russie, 1813, 1814 et 1815, en Allemagne et en France. Après la promotion à la pairie de son frère aîné, M. Félix Girod fut député à la Chambre des députés par l'arrondissement de Nantua, et il a constamment été réélu dans les élections de 1834, 1837 et 1839. E. P-C-T.

GIRODET - TRIOSON (ANNE-LOUIS DE ROUSSY), peintre d'histoire, membre de l'Institut, naquit à Montargis, le 5 janvier 1767. Son père, directeur des domaines du duc d'Orléans, et sa mère, fille d'un banquier, jouissaient d'une aisance honorable. Il fut envoyé fort jeune à Paris pour y faire ses études; mais le goût vif qu'il montra pour les humanités était subordonné à un goût plus vif pour le dessin. A l'âge de 13 ans, étant encore au collége, il dessina au pastel le portrait de son père. Ses parents, qui l'avaient d'abord destiné à la profession des armes, voyant son inclination pour les arts graphiques, songèrent à le diriger vers l'architecture. Mais quelques-uns de ses essais ayant été présentés par sa mère à David : *Vous aurez beau faire*, lui dit celui-ci, *votre fils sera peintre.* Singulier rapport avec l'auteur des *Horaces*, dont on avait voulu aussi faire un architecte et qui fut peintre malgré sa famille! *Voy.* DAVID.

La résistance ne fut pas de longue durée, et sur la demande des parents l'école de David fut ouverte à leur fils. Devenu orphelin peu de temps après, il eut dans le docteur Trioson, médecin de Mesdames, tantes de Louis XVI, un tuteur éclairé qui favorisa son penchant pour la peinture.

Comme les dispositions de Girodet étaient alimentées par une bonne éducation classique, ses progrès furent rapides. Admis, en 1787, au concours pour le grand prix de Rome, il s'en fit exclure pour avoir introduit dans sa loge quelques études exécutées au dehors. En 1788, il obtint le second prix; en 1789, il remporta le premier, sur le sujet de *Joseph reconnu par ses frères*. Tel était son respect pour son maître que chaque jour il venait préparer sa palette devant le tableau des *Horaces*, pour y puiser des inspirations.

Girodet avait 23 ans lorsqu'il partit pour l'Italie. Arrivé à l'Académie, il commença par s'affranchir de l'influence que le directeur exerçait sur les lauréats, contrairement aux statuts. C'est avec la plus parfaite indépendance et d'après ses propres idées qu'il peignit *le Sommeil d'Endymion*, pour acquitter, comme pensionnaire, la dette de la figure d'étude. Cet ouvrage, poétique et gracieux, eut un grand succès; mais ce qui, dans le suffrage des artistes, flatta le plus l'auteur, c'est le témoignage unanime qu'il ne ressemblait en rien à son maître. On avait reproché à Drouais de lui ressembler trop.

Son second ouvrage, *Hippocrate refusant les présents du roi de Perse*, fut exécuté avec la même liberté; achevé en 1792, il recueillit les mêmes applaudissements. On y admira la variété et la profondeur des expressions, le beau jet des draperies, le grandiose de l'ordonnance; le portrait de l'artiste, qui s'était repré-

senté dans un des groupes, ajoutait encore à l'intérêt. Ce tableau était destiné au docteur Trioson, comme un hommage de reconnaissance; celui-ci le légua à l'École de Médecine de Paris. L'année suivante, le peintre exprima de la même manière le même sentiment au célèbre médecin napolitain Cirillo, qui lui avait donné des soins désintéressés : il peignit pour lui le sujet touchant de *Stratonice*.

La révolution française suivait son cours. Basseville, chargé d'affaires de France à Rome, avait reçu l'ordre de remplacer l'écusson fleurdelisé par les armes de la République à l'hôtel de la légation française, ainsi qu'à l'Académie, logée alors dans la rue du Cours. Toute la ville était en fermentation. Les pensionnaires s'étaient rendus à Naples; Girodet seul était resté pour peindre les nouvelles armoiries. Il avait encore le pinceau à la main, lorsque la populace se porta à l'Académie et y brisa tout. Poursuivi à coups de couteau, il se réfugia à la légation; Basseville expirait sous le poignard des assassins. Girodet ne parvint à se sauver qu'en se mêlant à la multitude ameutée. Il sortit enfin de la ville comme par miracle, avec son ami Péquignot, paysagiste de talent, qui l'avait aidé à peindre l'écusson républicain. Tous deux prirent la route de Naples, où ils n'arrivèrent qu'après avoir couru les plus grands dangers, par suite de la haine qu'inspirait le nom français. Ces périls se renouvelèrent plus d'une fois pour Girodet, dans ses pérégrinations artistiques; sur le territoire vénitien, il fut arrêté par des sbires qui, après l'avoir horriblement maltraité, lui demandèrent si l'on célébrait toujours des fêtes en France. *Plus que jamais*, répondit l'artiste patriote; *tous les mois revient la fête de la victoire*.

Pendant son séjour à Naples, Girodet se livra particulièrement à l'étude du paysage, « genre de peinture universel, « dit-il, et auquel tous les autres sont « subordonnés, parce qu'ils y sont ren- « fermés. » La vivacité de son imagination devait lui faire aimer la représentation de la nature champêtre; Péquignot lui en avait inspiré le goût, qui devint chez lui une passion. En parcourant l'Italie, il fit un grand nombre d'études de paysages, dessinées et peintes. Après avoir poussé ses excursions jusque dans les montagnes qui séparent la Carinthie des états de Venise, les Alpes rhétiennes, il rentra dans sa patrie en 1795, précédé d'une renommée justement acquise.

Le premier sujet historique traité par Girodet après son retour en France fut celui de *Danaé*, qui fut exposé en 1798. On y trouve la même délicatesse de pensée, la même élévation de sentiment, en un mot la même poésie que dans l'*Endymion*, et le peintre essaya d'en rajeunir les accessoires mythologiques. Ce tableau lui avait été commandé par M. Gaudin, duc de Gaëte (*voy.* ce nom).

Une autre *Danaé* parut au Salon en 1799, mais c'était une satire personnelle. Girodet avait fait le portrait de M^lle^ Lange, actrice du Théâtre-Français. Inspiré par la beauté et par le talent du modèle, il avait poussé la galanterie jusqu'à orner le cadre de camées qui faisaient allusion aux succès de cette femme célèbre; mais celle-ci se plaignit du défaut de ressemblance et marchanda sur le prix. Girodet, dans son indignation d'artiste, lacéra le tableau et en fit remettre les fragments chez la comédienne; puis, sous des traits dont la ressemblance n'était plus équivoque, il peignit la fille d'Acrisius séduite par l'or et par les plaisirs qu'il procure. L'ouvrage ne fut exposé que pendant les trois derniers jours du Salon; mais le peintre trop vengé regretta toute sa vie ce cruel premier mouvement. A la même exposition, on avait admiré le portrait d'un député nègre de Saint-Domingue s'appuyant sur le buste de Raynal, morceau d'un caractère puissant et d'un grand effet. L'artiste ne produisit pas en public quatre tableaux charmants peints par lui à la même époque pour le roi d'Espagne, et représentant *les Quatre Saisons*, qu'il s'est plu à décrire lui-même en prose poétique, sous le titre d'*Allégories*. Il en fit des répétitions, en 1817, pour le château de Compiègne, sur des toiles plus grandes et avec quelques variantes.

Girodet peignit en 1802, pour la Malmaison qu'on venait de restaurer, le tableau de *Fingal avec ses guerriers rece-*

vant dans leur palais aérien les mânes des héros français. Cette apothéose était un cadre heureux pour célébrer la gloire de nos guerriers morts. Le premier consul reconnut tous les généraux, et félicita l'artiste d'avoir su exprimer de véritables ombres. Gérard (*voy.*) venait de peindre pour la même destination son tableau d'*Ossian*, tandis qu'Arnauld composait sa tragédie d'*Oscar*, et Lesueur son opéra des *Bardes*. On sait que Bonaparte était épris des poésies ossianiques, et cette prédilection du chef de l'état, flattée par toutes les Muses, n'a pas peu contribué à accréditer le style romantique en France.

Le génie du Poussin avait fait concevoir le déluge universel : Girodet essaya de rendre dans toute son énergie un épisode isolé de cette catastrophe; *une Scène de déluge* parut en 1806. Une famille, poursuivie par les éléments en fureur, vient de gravir un roc escarpé et semble sur le point d'échapper aux ondes qui la menacent, lorsque la branche d'arbre, dernier appui de ces infortunés, se rompt et les laisse retomber dans l'abîme. Ce drame, où sont réunis tous les âges et toutes les natures, un vieillard, un homme dans la virilité, une femme jeune et belle et des enfants, tous livrés à un effroi commun que chacun ressent suivant sa situation propre, ce drame émut profondément le public; il excita l'enthousiasme des connaisseurs. David s'écria : *C'est la fierté de Michel-Ange avec la grâce de Raphaël!* ajoutant qu'on viendrait un jour étudier cette œuvre comme on étudie les ouvrages de ces maîtres.

Girodet exposa, en 1808, *les Funérailles d'Atala*, poétique traduction d'une œuvre de poëte, et *Napoléon recevant les clefs de la ville de Vienne*; en 1810, *la Révolte du Caire*. Ces deux tableaux de circonstance furent exécutés, le premier avec toute la sévérité de dessin qui caractérisait l'artiste, le second avec une chaleur et une verve très remarquables. Des portraits d'un grand style, des études d'Arabes, de Turcs, de Mamelouks, accompagnaient ces peintures historiques. Les sujets orientaux plaisaient à l'auteur; il projetait même de traiter le sujet de *Saint Louis refusant de prêter le serment exigé de lui par les émirs, avant qu'on lui eût rendu la liberté*, comme un des sujets les plus élevés de l'histoire et des plus favorables à l'art. Parmi les portraits, nous devons citer ceux de MM. de Châteaubriand et de Sèze, reproduits par la gravure et la lithographie et devenus populaires.

La distribution des prix décennaux devait avoir lieu en 1810 et inaugurer la première décade d'années révolue depuis le commencement du siècle. Le prix d'histoire avait été décerné à la *Scène de déluge*, en concurrence avec *les Sabines*. La solennité ne fut point célébrée; mais le jugement était porté; et, comme les plus grands artistes sont hommes, qu'ils le sont même plus que les autres quand leur amour-propre est intéressé, le résultat mit beaucoup de froid entre le maître et l'élève. Néanmoins David ne cessa jamais de rendre justice à Girodet et de dire de lui : *C'est mon plus bel ouvrage*.

Une Tête de Vierge, peinte dans le goût des maîtres italiens, eut un succès de vogue au Salon de 1812 et fut payée un grand prix par un riche amateur. Pour la beauté de la forme, la finesse et la puissance du modelé, on ne peut lui comparer que cette étude de femme connue dans l'atelier sous la désignation de *la belle Élisabeth*. Dans ces deux ouvrages, Girodet semble avoir voulu rivaliser avec Léonard de Vinci.

Plusieurs années s'écoulèrent sans qu'aucun tableau de Girodet ne parût au Salon; il déposa même le pinceau pour prendre le crayon, et dessina cette suite de compositions dont furent ornées avec un si noble luxe les poésies d'Anacréon et de Virgile. C'est peut-être la période de sa vie où il a déployé le plus de génie, par l'abondance et la grandeur de ses conceptions. Mais dans ce commerce plus intime avec les poëtes qui étaient l'objet de son admiration, puisant lui-même chez eux des inspirations d'un autre ordre, il traduisit en vers français un grand nombre de ces poëmes anciens. Enfin il voulut aussi chanter la peinture dans un poëme didactique et descriptif. A ces occupations littéraires, qui n'étaient plus, comme on le verra bientôt, de simples délassements, il entremêlait l'exécution d'un nouveau tableau. Il se proposait d'y

rendre sensible la puissance créatrice de l'art en montrant le marbre de Galatée qui s'anime sous le ciseau de Pygmalion. Il y travaillait lentement, avec une sorte de mystère, effaçant beaucoup de belles choses que ses élèves regrettaient, et se consumant en efforts dont le résultat ne le satisfaisait point.

Pygmalion parut en 1819. Le public l'accueillit avec faveur; une couronne de laurier fut attachée au tableau, avec des vers à sa louange. Louis XVIII, dans une visite à l'exposition, dit à l'artiste : *En vérité, je crois que Galatée va descendre de son piédestal.* Éloge délicat, et qui semblait être l'avant-coureur de quelque distinction honorifique; mais le monarque s'en tint à ce compliment. On rendit justice à la poétique invention de Galatée; mais on désapprouva généralement les deux autres figures, qui révélaient toutes les difficultés et peut-être l'impossibilité du sujet.

Au Salon de 1824, les portraits en pied de deux célèbres chefs vendéens, Cathelineau et Bonchamp, commandés à Girodet par le ministère de la Maison du Roi, se distinguèrent au milieu d'une foule d'ouvrages où les principes de l'art étaient tantôt méconnus, tantôt outragés. Ils terminèrent honorablement sa carrière artistique. Déjà sa santé s'altérait; il était tourmenté par une grave affection de vessie. Une opération chirurgicale à laquelle il s'était soumis n'ayant apporté aucun soulagement à son état, il ne se dissimula point que sa fin approchait. Dans cette conviction, il sortit de son lit, et, soutenu par sa seule domestique, il monta avec peine à son atelier. Promenant alors ses regards mourants sur les travaux qu'il laissait inachevés : *Adieu*, dit-il d'une voix éteinte, *je ne vous reverrai plus!* Il succomba le 19 décembre 1824, à l'âge de 57 ans. — Ses obsèques furent dignes de sa célébrité; le concours des assistants était immense. La croix d'officier de la Légion-d'Honneur ayant été accordée à l'artiste expirant, les insignes en furent placés sur le cercueil par M. de Chateaubriand, à côté du cordon de Saint-Michel, dont il était décoré depuis plusieurs années. Dans cette funèbre cérémonie plusieurs discours furent prononcés; mais aucun ne fut comparable à la chaleureuse improvisation, entrecoupée de sanglots et de larmes, par laquelle Gros paya un dernier tribut à son ancien collègue et ami; il crut ne pouvoir mieux le louer qu'en déplorant les nouvelles directions que l'art prenait en France. Effectivement, elles rendaient Girodet malheureux, et ce peintre si fidèle aux doctrines classiques s'écriait dans son désespoir : *Ne pouvant faire bien, ils font autrement.*

Il avait beaucoup produit, et par conséquent beaucoup travaillé. Non content de faire des études de toutes les figures, nues ou vêtues, d'après le modèle vivant, il en faisait d'après le squelette, en vue des articulations, et même d'après les muscles profonds, dans l'intérêt des formes apparentes. Il en faisait aussi de très arrêtées sur le modèle vivant pour toutes les draperies. Une mousse, une herbe, une pierre, n'était représentée qu'en présence de la nature: aussi, à cette époque de son travail, l'encombrement de son atelier était tel qu'il lui était difficile à lui-même de s'y frayer un passage. Mais s'il prenait en tout la nature pour guide, c'était après l'avoir choisie; il disait qu'il y avait un choix à faire dans toute espèce d'imitation, et que Raphaël n'aurait pas peint un soulier comme un homme vulgaire. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que cette multiplicité de précautions ne lui faisait rien perdre de sa chaleur. Ces préparations terminées, il exécutait avec une rapidité incroyable, sans jamais revenir sur ce qu'il avait fait.

Son organisation d'artiste était vivement excitée par tout ce qui intéressait l'art. En 1814, quand les chefs-d'œuvre de la sculpture grecque furent repris à notre Musée, il en fit mouler à ses frais un grand nombre de morceaux. Lorsque la lithographie fut importée en France, il s'en déclara l'apologiste, et il en dirigea les premiers essais vers le beau. Il possédait une immense collection de gravures d'après les grands maîtres, dont il commentait les œuvres avec sagacité et enthousiasme. Il aimait la musique, et comme il jouait un peu du violon, il se plaisait à faire la partie d'alto dans des quatuors où Alexandre Boucher tenait

le premier violon. C'est à cette occasion qu'il peignit le portrait de ce musicien.

Les œuvres littéraires de Girodet, inconnues de son vivant, et publiées comme œuvres posthumes par M. Auguste Coupin, son ami et son biographe, forment deux forts volumes, grand in-8°; elles consistent dans un poëme en six chants, intitulé *le Peintre*, précédé d'un discours préliminaire et suivi de notes. C'est une refonte d'un premier travail poétique qu'il avait composé sous le titre de *Veillées ou Promenades d'un peintre d'histoire avec ses élèves*, lesquelles sont aussi au nombre de six. Il l'avait d'abord intitulé *les Plaisirs du peintre*, comme pour servir de pendant aux *Plaisirs du poëte*, par Millevoye, auquel le premier vers du poëme de Girodet fait allusion. Ces poésies, brillantes d'imagination et de coloris, révèlent un véritable poëte, mais dont la lyre n'est pas exercée par un travail continu; Delille, son confident et son conseiller poétique, lui manqua dans le cours de l'exécution. Ses traductions ou imitations du poëme de *Léandre et Héro*, par Musée, des poésies d'Anacréon, de Bion, de Moschus, des fragments d'Alcée, d'Alphée, d'Archiloque, de Sapho, de Simonide, de Stésichore, de Catulle, de Claudien, de Martial, présentent des reproductions généralement faibles; mais les nombreux dessins qu'il a faits lui-même pour les accompagner, ou, comme on dirait aujourd'hui pour les *illustrer*, leur donnent du prix. Ses ouvrages en prose sont des dissertations sur quelques parties de son art, morceaux lus ou destinés à être lus à l'Académie des Beaux-Arts. *Du Génie particulier à la peinture et à la poésie; De l'originalité dans les arts du dessin; De la grâce considérée comme attribut de la beauté; De l'ordonnance en peinture;* etc., tels sont les titres des principaux : le style en est diffus et surchargé d'épithètes ou de périphrases. Il faut excepter la *Correspondance*, qui peut être citée comme un modèle épistolaire; l'esprit sans recherche y étincelle, et elle peint l'homme au naturel.

Comme homme, Girodet ne perd pas à être vu de près. Passionné, vif jusqu'à la violence, noble dans ses sentiments, doué d'une force de volonté que rien ne pouvait faire fléchir, il eut toutes les qualités d'un cœur généreux. Ambitieux de gloire, il ne fut point jaloux de ses émules; en vingt endroits de ses lettres, il rend la plus éclatante justice à Gérard. « Sans l'injustice de l'Académie, dit-il « dans une d'elles, nous serions partis en- « semble pour Rome, et lui le premier. » Ses écrits contiennent la preuve de son estime pour Gros, dans un examen du *Combat d'Aboukir*, et pour Guérin, dans une analyse de *Phèdre*. Rien de plus pieux et de plus touchant que la dédicace de son poëme à son père, à sa mère et à son père adoptif. C'est en 1812 que le docteur Trioson l'adopta, après avoir perdu son fils, et depuis lors Girodet ajouta ce nom d'adoption à son nom de famille; mais dès sa première jeunesse il avait eu pour cet ami, qui lui servit de mentor, une déférence et une affection filiales. Personne ne fut plus tendre et plus constant en amitié. Nerveux et irritable, jamais aucun de ses élèves n'eut à se plaindre d'un seul mot qui pût le blesser. Ses leçons étaient brèves, substantielles; elles se gravaient d'une manière ineffaçable par l'originalité spirituelle de l'expression. Sa conversation pétillait également d'originalité : c'était la qualité qui sympathisait le plus avec sa manière d'être; il en a fait l'objet d'un de ses traités. *Dans le choix de deux défauts*, disait-il, *je préfère le bizarre au plat.*

Tel fut Girodet. Les vrais amis de sa gloire, tout en admirant la richesse et la flexibilité de son talent, regrettent qu'il n'en ait pas concentré l'application dans la haute peinture d'histoire, pour laquelle la nature l'avait fait. Si l'esprit gagne à varier son instruction, le génie perd à disséminer sa puissance. En beaucoup de choses, mais surtout en fait d'art, il est vrai de dire que la monnaie d'une pièce d'or n'en est pas l'équivalent. M-L.

GIROFLÉE. On désigne vulgairement par ce nom plusieurs espèces de la famille des crucifères, et constituant le genre *cheiranthus* de Linné; mais le genre *cheiranthus* des botanistes modernes se trouve réduit à deux espèces, dont les caractères essentiels doivent être fixés comme suit: calice de quatre sépales

dressés et connivents; corolle de quatre pétales à long onglet; une glande en forme de scutelle devant chacun des sépales latéraux; stigmate biparti ou bilobé; silique quadrangulaire, plus ou moins comprimée parallèlement au diaphragme, biloculaire, bivalve, terminée en pointe; graines nombreuses, disposées sur un seul rang dans chaque loge, comprimées, munies d'un rebord membraneux; embryon à cotylédons presque planes, et à radicule repliée sur le bord des cotylédons.

Les giroflées sont des herbes vivaces ou des sous-arbrisseaux à feuilles très entières ou dentelées et presque sessiles. Les fleurs constituent des grappes terminales.

L'espèce la plus notable et à laquelle on donne en général le nom de *giroflée*, sans autre épithète, est la GIROFLÉE JAUNE (*cheiranthus cheiri*, L.), appelée en outre *giroflée de muraille*, *violier jaune*, ou *ravenelle;* mais il est à remarquer que ce dernier nom s'applique aussi à quelques autres crucifères, et notamment au *raphanus raphanistrum* et au *sinapis arvensis*. La giroflée vient spontanément dans toute l'Europe, jusque vers le 50e degré de latitude; elle croît de préférence sur les vieux murs et les rochers. Ses belles fleurs, odorantes et de fort longue durée, l'ont fait recevoir depuis bien des siècles dans les jardins. Aujourd'hui, les amateurs d'horticulture estiment surtout les variétés nommées *bâton d'or*, qui se recommandent par des fleurs doubles et beaucoup plus grandes que celles de la plante non cultivée; du reste, la giroflée cultivée offre aussi des variétés à corolle soit brunâtre, soit pourpre, soit panachée de jaune et de brun. Les variétés à fleurs doubles se multiplient, au printemps, par boutures à talon, faites avec les jeunes rameaux d'un an, et mises dans des pots qu'on tient à l'ombre jusqu'à la reprise, et qu'on conserve en orangerie durant l'hiver. Les plantes ainsi traitées peuvent donner des grappes d'un pied de long et des fleurs de vingt-quatre à trente lignes de large. Les fleurs et les feuilles de la giroflée, aujourd'hui hors d'usage en médecine, étaient jadis préconisées comme apéritives, diurétiques, emménagogues, antispasmodiques et anodines.

La GIROFLÉE A FLEURS CHANGEANTES (*cheiranthus mutabilis*, Lhérit.) peut se comparer au caméléon, à cause des diverses couleurs qu'offrent ses pétales, suivant leur âge plus ou moins avancé. Cette espèce, indigène aux Canaries et fréquemment cultivée dans les collections de serres tempérées, forme un sous-arbrisseau en général haut de deux à trois pieds. Ses fleurs, semblables quant à la forme et au volume à celles de la giroflée jaune, ont des pétales d'abord blanchâtres ou d'un rose pâle, ou jaunâtres, couleurs qui, à mesure que la floraison avance, passent peu à peu, soit au rose vif, soit au pourpre violet, soit au rouge cuivré, soit au jaune ou au rouge livide, soit enfin au jaune orange.

Nous ne parlerons pas ici de la *quarantaine* ou *giroflée quarantaine*, de la *giroflée des jardins*, de la *giroflée grecque* ou *kiris*, et de la *giroflée fénestrelle*, ces espèces faisant partie du genre *matthiola*.

La *giroflée de Mahon* ou *julienne maritime* (*cheirantus maritimus*, L.), plante annuelle dont on fait souvent des bordures de parterre, se classe dans le genre *malcolmia*. ÉD. SP.

GIROFLIER. Ce végétal célèbre appartient à la famille des myrtacées et au genre *caryophyllus*. Les caractères essentiels de ce genre sont les suivants: calice en forme d'entonnoir, couronné par quatre dents; corolle de quatre pétales cohérents au sommet en forme de coiffe; étamines libres, nombreuses, insérées à la gorge du calice; ovaire à deux loges renfermant chacune plusieurs ovules. Le fruit est une baie adhérente au calice et couronnée par les dents de celui-ci, tantôt à deux loges contenant chacune une seule graine, tantôt à une seule loge contenant une seule graine; graines cylindriques ou ovales, grosses; embryon rectiligne, à cotylédons sinueux. On ne connaît que cinq espèces de *caryophyllus;* toutes habitent l'Asie équatoriale. Ce sont des arbres très aromatiques dans toutes leurs parties, à rameaux régulièrement dichotomes. Leurs feuilles sont opposées, penninervées, coriaces,

persistantes, très entières, parsemées d'une multitude de glandules punctiformes. Les fleurs viennent en cimes trichotomes, soit seulement à l'extrémité des jeunes ramules, soit en outre aux aisselles des feuilles supérieures.

Le GIROFLIER CULTIVÉ (*caryophyllus aromaticus*, L.) atteint 20 à 40 pieds de haut. Ses branches, étalées ou inclinées, forment tête pyramidale et touffue; ses feuilles, longues d'environ quatre pouces et assez semblables à celles du laurier, sont luisantes, lancéolées, elliptiques, brusquement terminées en pointe. L'inflorescence est terminale et très fournie. Le calice, à l'époque de la floraison, est long d'environ six lignes et de couleur pourpre. Les pétales, très caducs et de couleur rose, sont étalés, arrondis, concaves, beaucoup plus courts que les étamines; celles-ci ont des filets jaunes et des anthères cordiformes. La baie est oblongue, obtuse aux deux bouts, d'un pourpre violet, longue à peu près d'un pouce. L'embryon est verdâtre.

Cet arbre, indigène aux Moluques, où sa culture fut pendant longtemps monopolisée par la Compagnie hollandaise, est aujourd'hui très répandu dans l'Inde, aux îles de France et de Bourbon, ainsi qu'aux Antilles et dans plusieurs parties de l'Amérique méridionale. Personne n'ignore les usages et les propriétés des *clous de girofle*, lesquels ne sont autre chose que les fleurs du giroflier cueillies peu avant leur épanouissement et séchées à l'ombre. Du reste, toutes les parties du végétal sont aromatiques au plus haut degré; on en obtient par la distillation l'*essence de girofle*, huile essentielle d'une odeur pénétrante et d'une saveur caustique; cette huile s'emploie tant comme parfum que comme médicament excitant, et pour la cautérisation des dents cariées; mais ce n'est qu'avec les précautions nécessaires et à petite dose qu'on peut l'administrer à l'intérieur. On appelle *antofles* ou *clous-matrices* les jeunes fruits du giroflier, d'ailleurs peu en usage, mais jouissant des mêmes qualités que les clous de girofle.

Le nom de *giroflier des Alpes* s'applique fort improprement à l'*arabis alpina*, crucifère printanière cultivée dans presque tous les jardins. ÉD. SP.

GIRONDE (DÉPARTEMENT DE LA). Formé de la portion de l'ancienne Guienne plus particulièrement dénommée *Bordelais*, il appartient à la région sud-ouest de la France, et a pour limites au nord le département de la Charente-Inférieure, au sud celui des Landes, à l'est ceux de la Dordogne et de Lot-et-Garonne, à l'ouest l'océan Atlantique. Il est par conséquent un de nos départements maritimes. Son territoire constitue, dans sa presque totalité, la portion la plus importante du bassin d'un des grands fleuves du royaume, la Garonne (*voy.*), qui le traverse de part en part en suivant la direction nord-ouest; tous les cours d'eau qui l'arrosent deviennent autant d'affluents du fleuve principal, qui, réuni au plus considérable de ces affluents, la Dordogne, devient alors un vaste estuaire (*v.* LIMAN) d'environ 20 lieues de long et de 2 lieues de large, et auquel on donne le nom de Gironde, qu'il laisse au département. La pente générale des terrains est ainsi uniformément déterminée par le cours de la Garonne, c'est-à-dire que le sol incline généralement au sud-ouest; cette pente n'est interrompue que dans la partie occidentale du territoire contiguë au département des Landes, et qui rentre dans le bassin de l'Adour. La Garonne a 177,000 mètres de développement dans le département de la Gironde; la Dordogne, que la Garonne reçoit par sa droite dans un point appelé Bec d'Ambès, après avoir formé avec elle une presqu'île qui prend la dénomination locale d'*entre deux mers*, a 109,000 mètres de cours depuis la limite du département jusqu'au confluent. Nous devons nommer encore, comme cours d'eau notables de la Gironde, l'Isle, affluent de la Dordogne, et la Dronne, affluent de l'Isle; le Dropt, le Ciron et la Livenne, affluents directs moins considérables de la Garonne, et la Leyre, sorte de petit fleuve non navigable qui appartient à la portion comprise au bassin de l'Adour et se jette dans la mer par la baie ou bassin d'Arcachon. Cette baie, semée d'îlots nombreux, est en partie fermée par les dunes (*voy.*), collines de sables parfois mobiles qu'on a essayé de fixer au moyen de quelques

plantations et qui bordent presque toute la portion côtière du département. Les dunes occupent une superficie de 25,850 hectares; si elles garantissent le pays d'une submersion à laquelle l'exposerait l'abaissement de la terre relativement au niveau de la mer, elles ont l'inconvénient de soustraire le rivage à l'industrieuse activité de l'homme. Aussi nul port un peu considérable ne se trouve dans toute cette étendue : le seul qu'on puisse signaler est celui de la Teste de Buch, situé dans le bassin d'Arcachon ; mais Pouillac, Blaye et enfin Bordeaux, situés sur la Garonne et qui reçoivent des navires de tout tonnage, peuvent être à bon droit considérés comme de véritables ports de mer. Indiquons, pour compléter le système hydrographique du département, des étangs importants situés parmi les dunes et dont les plus remarquables sont ceux de Carcaus et de la Canau, et des marais qui bordent la rive occidentale de la Gironde jusqu'à son embouchure, et s'avancent quelquefois jusqu'à deux lieues dans les terres; ces marais occupent une superficie de 21,848 hectares. Ils avaient anciennement une plus grande étendue, mais des travaux de desséchement en ont rendu à la culture une partie, notamment aux environs de Bordeaux.

Le département n'est coupé par aucune chaîne, et le sol est généralement peu montueux : aussi les produits minéralogiques y sont-ils sans importance; nulle mine n'y est en exploitation, mais de nombreuses carrières, notamment pour l'extraction des matériaux de construction, y sont ouvertes. On y trouve aussi des sables facilement vitrifiables et des terres à poteries qui deviennent aujourd'hui l'objet d'une exploitation intéressante. La Gironde possède cinq hauts-fourneaux où se traite le fer extrait des départements voisins. On retire du sol une assez grande quantité de tourbe de bonne qualité, et environ 12 à 1,500 hectolitres de sel de quelques marais salants situés vers l'extrémité de la presqu'île de Médoc, formée par la Gironde et l'Océan. On ne trouve dans le département aucun établissement d'eaux minérales; toutefois on a découvert dans l'arrondissement de Blaye une source ferrugineuse. La valeur créée par les diverses branches de l'industrie minérale était officiellement portée, en 1835, à environ 4 millions et demi.

Le climat est généralement doux et tempéré : rarement en hiver le thermomètre descend ou se soutient au-dessous de zéro; dans l'été, il s'élève à 20 et 25°; les vents soufflent le plus ordinairement du sud-ouest et du nord-ouest. Les orages sont fréquents, mais ils ne changent que rarement la température. Les miasmes qui s'exhalent des parties marécageuses exposées à un soleil ardent altèrent seuls, quoique d'une manière locale, la salubrité de cette contrée, l'une des plus favorisées de France peut-être sous ce rapport, et qui du moins, d'après des recherches statistiques récentes, figure parmi celles où se trouvent le plus de longévites.

Le sol est très fertile dans le nord du département et sur les rivages de ses principaux cours d'eau. Toute la partie sud-ouest est occupée par des landes dont l'aspect triste et misérable forme un frappant contraste avec le tableau riche et animé que présente le reste du territoire départemental. Les landes occupent environ le tiers de la superficie totale de la Gironde, qui est de 975,100 hectares ou 493 lieues carrées. Des expériences suivies avec un zèle intelligent ont prouvé dans ces derniers temps que ces terres, en partie incultes, pourraient être fertilisées. Parmi les deux autres tiers de la superficie du département, on compte en terres labourables, 228,355 hectares; en prés, 64,606; en vignes, 138,823, et en bois, 106,709. Un cinquième environ des terres labourables consiste en un riche sol, voisin des rivières et nommé *palus*; partout ailleurs le terrain est léger et assez maigre. La récolte totale en céréales s'est élevée, en 1835, à 1,014,833 hectol., dont un peu plus de moitié en froment. La récolte moyenne ne suffit guère qu'à la moitié de la consommation. Le labourage s'effectue par des bœufs. On évaluait, en 1830, le nombre total des animaux de race bovine à 101,034, et ceux de race ovine à 368,454. Bien que les races en aient été améliorées depuis trente ans, le progrès est loin d'égaler celui que présentent d'autres départements sous le même rapport. On peut

dire qu'il reste généralement beaucoup à faire pour avancer l'état agricole du pays, en multipliant l'usage des prairies artificielles, en remplaçant les jachères par des assolements bien entendus. La seule culture qui semble y être parvenue à son point de perfection, c'est celle de la vigne, source de produits qui forment sa richesse principale. Les vignobles, qui comprennent comme on vient de le voir un septième du territoire départemental, occupent en très grande partie des fonds caillouteux appelés *graves*. On évalue la récolte annuelle à environ 2,300,000 hectol. Quant aux bois, où se retrouvent encore le sanglier et le chevreuil, parmi de nombreuses espèces de gibier, ils ont été considérablement réduits, de même que dans plusieurs autres parties du royaume, depuis la Révolution; les hautes futaies ont presque entièrement disparu, et il n'y a plus que des bois taillis de chêne et de châtaignier; le pin occupe les landes. On a essayé avec succès dans ces derniers temps d'acclimater l'olivier aux environs de Bordeaux. Le revenu territorial était évalué, à une époque déjà reculée, à 39,907,000 fr.

Les produits divers que fournit au génie actif de l'habitant du Bordelais le sol qu'il habite, alimentent un commerce très étendu, qui répand l'aisance dans la contrée et en augmentera encore la prospérité à mesure que l'industrie manufacturière y prendra plus de développement. Les articles principaux consistent en vins, laines, cordages, vaisseaux, vinaigres, merrains, tissus émanés de fabriques récentes, produits chimiques, faïencerie, chapellerie, etc. Le nombre des foires du département est de 507 : elles se tiennent dans 100 communes; parmi ces foires quelques-unes jouissent d'un grand renom : Bordeaux en a deux qui rivalisent avec celles de Beaucaire et qui attirent également un concours nombreux d'étrangers. Les moyens de communication s'établissent par 7 routes royales, 19 routes départementales et 10,543 chemins vicinaux, avec un développement de 11,654 kilom., à quoi doivent être ajoutés 427 kilom. qui constituent l'étendue de la navigation dans le département.

La Gironde se divise, sous le rapport administratif, en 6 arrondissements, 48 cantons et 542 communes. Les arrondissements ont pour chefs-lieux : 1° Bordeaux (*voy.*), chef-lieu du département; dans cet arrondissement se trouvent, à 5 lieues S.-S.-E. de Bordeaux, le château de la Brède, qui a appartenu à Montesquieu et où plusieurs appartements sont encore dans le même état que lorsqu'ils étaient habités par cet illustre écrivain, et la Teste de Buch, petit port du bassin d'Arcachon, peuplé d'environ 3,000 habitants et centre principal de la pêche qui se fait sur la côte; un chemin de fer actuellement en construction doit réunir à Bordeaux cette petite ville, qui possède un établissement de bains de mer très fréquenté; 2° Bazas, ville très ancienne qui a été la résidence des ducs de Gascogne (*voy.*), située à quelque distance de la Garonne, sur un rocher, et peuplée de 4,255 habitants; 3° La Réole, également très ancienne, sur la rive droite de la Garonne, avec 3,764 habitants; 4° Libourne, jolie ville située au confluent de l'Isle et de la Dordogne, bâtie par les Anglais vers la fin du XIII^e^ siècle, avec environ 10,000 habitants. A peu de distance de Libourne se trouve Saint-Émilion, petite ville fort ancienne, peuplée de près de 3,000 habitants et qui possède des monuments remarquables. Dans le même arrondissement, il faut signaler encore Coutras (*voy.*), petite ville de 3,000 habitants environ, qui rappelle une des victoires de Henri IV, et Castillon, gros bourg auprès duquel se livra, en 1453, la bataille où Talbot fut tué. C'est dans cette commune qu'était le château de Michel de Montaigne, dont il ne reste plus qu'une tour et quelques murailles; 5° Blaye, petit port et lieu fort ancien, situé sur la rive droite de la Garonne, et contenant 3,855 habitants; 6° Lesparre, bourg qui compte moins de 1,000 habitants. Dans cet arrondissement se trouvent Pauillac, petit port sur la rive gauche de la Garonne, avec 3,252 habitants, et la tour de Cordouan, le plus beau de nos phares, bâtie sur un massif de rochers à l'embouchure de la Gironde.

La population du département s'éle-

vait, en 1836, à 555,809 individus, à raison de 1,127 par lieue carrée. Elle a pris, depuis 1801, un accroissement de 53,086 ou de près d'un dixième. Son mouvement a présenté, en 1835, les résultats suivants : naissances, 14,956, dont 7,683 masculines et 7,273 féminines : sur ce nombre, 1,746 enfants naturels; décès, 12,064, dont 6,052 hommes et 6,012 femmes; mariages, 5,040. Cette population fournit annuellement à l'armée 1,347 jeunes soldats. Le nombre des citoyens inscrits sur les contrôles de la garde nationale est de 109,394, dont 73,492 sur les contrôles du service ordinaire. Le département nomme 9 députés, et le nombre des électeurs a été, en 1837, de 4,693; 46,906 individus ont été appelés à concourir aux élections municipales de 1834. Le nombre des propriétaires était dans la même année de 179,260. Le département a payé à l'état, en 1831, 32,994,548 fr. 12 c.; il en a reçu pour les services divers 17,959,814 fr. 29 c., somme qui équivaut à peu près à celle qu'il a payée si on défalque les douanes et sels qui comptent pour moitié dans le produit total. Il appartient à la 11e division militaire, dont Bordeaux est le chef-lieu; il possède un archevêché qui date du IIIe siècle, trois églises consistoriales pour les protestants et un consistoire israélite. Il ressort de la cour royale et de l'académie universitaire de Bordeaux. Les établissements d'instruction publique y sont nombreux, et Bordeaux compte plusieurs sociétés scientifiques ou littéraires. En 1836, il restait encore dans le département 118 communes qui n'avaient point d'écoles primaires; celles qui existaient avaient reçu 34,841 élèves, ou 1 sur 16 habitants environ; en cette même année, le nombre des accusés s'est élevé à 136, ou 1 sur 4,087 habitants. P. A. D.

Bordeaux. Un article spécial a été consacré à cette ville importante; mais puisqu'il se présente ici une occasion de nous occuper d'elle encore une fois, nous en profiterons pour combler quelques lacunes qui ont pu échapper à un géographe étranger à la Gironde, mais qui choquent le patriotisme d'un Bordelais.

Parmi les objets remarquables que présente cette ville et qui n'ont pas été mentionnés, nous devons citer, en premier lieu, la magnifique façade des maisons uniformes qui bordent les quais, depuis la place Royale jusqu'à la porte de la Monnaie. Cette façade, occupant toute la partie rentrante de l'arc de cercle que décrit la Garonne en formant ce que l'on appelait autrefois le *port de la Lune*, est coupée, de distance en distance, par de grandes ouvertures qui donnent accès dans l'intérieur de la ville : telles sont, entre autres, la porte Bourgogne, en face du pont; celle du Palais que distingue encore une construction gothique extrêmement remarquable, élevée en 1494 à la gloire de Charles VIII, après la bataille de Fornoue.

L'intérieur de la ville, indépendamment des édifices qui ont été signalés, offre encore un grand nombre d'églises, telles que la cathédrale Saint-André, que distinguent ses deux flèches en pierre; Saint-Michel, qui possédait un clocher de 300 pieds d'élévation; Saint-Seurin, où se voient un porche et des bas-reliefs très curieux; Sainte-Croix, que l'on présume avoir été un temple païen; Saint-Bruno, que recommandent ses peintures à fresque; Notre-Dame, Saint-Paul, etc. Le grand hôpital civil, construit il y a peu d'années sur un plan entièrement nouveau, décore un des côtés de la place d'Armes; en face de cet édifice, sur les ruines de l'ancien fort du Hâ, s'élèvera bientôt le nouveau palais de justice.

Aux établissements d'instruction publique il faut ajouter la Faculté des Sciences et celle des Lettres créées en 1838, l'école secondaire de médecine, les chaires municipales de chimie et de mathématiques appliquées, la chaire d'agriculture, le jardin botanique, le cabinet d'histoire naturelle et la bibliothèque publique, qui comprend 120,000 volumes, de précieux manuscrits, et un exemplaire des *Essais* portant en marge des notes de la main de Michel Montaigne.

Bordeaux attend encore un historien digne, tout à la fois, du nombre et de l'importance des événements dont cette ville a été le théâtre, et de l'influence qu'elle a exercée sur les destinées de la

France. Dès les temps les plus reculés, cette cité, dont l'origine ne peut être précisée, a été la capitale des riches contrées qui l'environnent et qui ont toujours fourni à son commerce les denrées sur lesquelles il s'exerce, les vins, les eaux-de-vie, les farines, les produits résineux, les fruits secs, etc. Pourvue de priviléges, droits et franchises que les divers rois de France et d'Angleterre, dont elle a successivement dépendu, ont reconnus et sanctionnés, elle jouissait de l'organisation communale qu'elle devait aux Romains et qu'elle conserva sous la direction de ses *maire*, *sous-maire* et *jurats*, qui s'intitulaient seigneurs et gouverneurs de la ville et banlieue, et dont l'autorité était contenue en temps ordinaire par l'assemblée des *Trente* et en temps de crise par celle des *Cent-Trente*.

Depuis sa réunion définitive à la couronne de France (*voy.* GUIENNE), Bordeaux a partagé avec le reste du royaume les jours de prospérité et de malheur. Plus que bien d'autres cités, néanmoins, celle des Aquitains a eu à souffrir durant les temps d'épreuve qui détruisent la confiance et arrêtent les transactions commerciales.

Le grand commerce de Bordeaux, celui de l'Amérique et de l'Inde, a commencé à prendre un beau développement à l'époque de la chute du système de Law. Avant la guerre de 1754, il sortait annuellement de la Garonne 123 navires pour les Antilles, portant ensemble 27,000 tonneaux, 6 pour la côte de Guinée et 22 pour Québec et Louisbourg. Après cette guerre, vers 1763, le commerce, un moment interrompu, reprit une activité nouvelle; cette activité ne fit que s'accroître jusqu'au moment de la Révolution, où elle cessa tout à coup. On sait quelles ont été depuis les souffrances de cette place amenées principalement par un système de douanes qui ne laisse presque plus de débouchés à la denrée qui fit de tout temps la base principale de son commerce. A. P. L.

GIRONDE, GIRONDINS. Lorsque l'Assemblée nationale, dite législative, vint, au mois d'octobre 1791, remplacer la Constituante, le département de la Gironde y envoya pour députés Vergniaud, Guadet, Gensonné, Grangeneuve, élite du barreau de Bordeaux, et le jeune Ducos négociant, leur compatriote; tous siégèrent au côté gauche, et, par leur talent oratoire, acquirent bientôt une telle influence sur l'assemblée que la section très nombreuse qui votait avec eux en fut appelée *la Gironde* ou *les Girondins*. Les hommes du même parti reçurent aussi le nom de *Brissotins* (*voy.*), de celui de Brissot, député d'Eure-et-Loir. C'est de ce parti tout entier, vainqueur au 10 août 1792 et vaincu au 31 mai 1793, et non des seuls membres de la députation de la Gironde, que, dans cette notice, nous allons esquisser l'histoire politique sous les assemblées législative et conventionnelle.

Le parti de l'ancien régime, après sa défaite consacrée par les travaux de l'Assemblée constituante et par la mise en activité de la constitution de 1791, disparut de l'enceinte parlementaire. Le côté droit, où siégèrent toujours les conservateurs, y fut occupé par les constitutionnels, qui formaient la majorité de l'assemblée, et dont les chefs étaient MM. Pastoret, Vaublanc, Mathieu Dumas, Lacuée, de Jaucourt, Stanislas de Girardin, Dumolard et Beugnot. Un petit nombre d'hommes qui déjà aspiraient ouvertement à l'abolition du principe monarchique, au renversement de toute hiérarchie sociale, siégeaient à l'extrême gauche, dans la partie de la salle la plus élevée, et dès lors appelée *la Montagne*. Ce parti, d'abord sans influence et toujours sans considération, avait à sa tête l'ex-capucin Chabot, Thuriot, Couthon, Cambon, Goupilleau, Merlin de Thionville, Bazire, etc. Ils recevaient le mot d'ordre des Jacobins (*voy.*), placés en dehors de l'assemblée, c'est-à-dire de Robespierre, Marat, Danton, etc.

Le parti de la Gironde, qui paraissait d'abord ne vouloir que le maintien, mais le maintien à tout prix, de l'ordre constitutionnel, formait le centre gauche de l'assemblée. Outre ceux que nous avons déjà nommés, parmi ses chefs on comptait encore l'académicien Condorcet, l'évêque du Calvados Fauchet, le ministre protestant Lasource, Isnard, Kersaint, Henri Larivière. Au dehors, Pétion, maire

de Paris, et Manuel, procureur de la Commune, appuyaient de leur influence populaire cette fraction de l'Assemblée. Roland, Clavière, Servan, Dumouriez, qui tous furent ministres pendant sa session, marchaient sous la même bannière; la presse lui donnait pour auxiliaires les journalistes Gorsas, auteur du *Courrier des départements*, Carra et Mercier, rédacteurs des *Annales patriotiques*, et Louvet, de *la Sentinelle*. Enfin, les Girondins trouvèrent plus tard dans les Marseillais, dirigés par Barbaroux et Rébecqui, des hommes d'action qui décidèrent sur le champ de bataille la question si longtemps vainement débattue à la tribune.

Mais le chef le plus influent peut-être de la Gironde fut une femme, M^me^ Roland. A cette époque où la dissolution atteignait également les mœurs et les institutions, M^me^ Roland apparut comme une espèce d'Aspasie pudique, de Ninon aux mœurs rigides, dont l'ascendant sur l'esprit et sur les passions des plébéiens distingués qui se groupaient autour d'elle ne peut être comparé qu'à l'empire moral exercé plus tard par M^me^ de Staël dans des circonstances moins orageuses et sur un cercle plus aristocratique. Ce fut de sa femme que Roland (*voy.*), doué des qualités qui font un bon administrateur, mais absolument dépourvu des conditions de l'homme politique, acquit ce relief moral et révolutionnaire qui l'éleva au rang d'un chef de parti. Son nom devint un drapeau, comme ceux de Brissot et de la Gironde; et, pour désigner les uns et les autres, on dit la faction *Rolandine*, comme on disait les *Girondins* et les *Brissotins*.

Les hostilités de ce parti s'exercèrent d'abord contre les formes extérieures, le cérémonial du pouvoir monarchique. Dès la séance d'ouverture de l'Assemblée législative, Guadet et Grangeneuve demandèrent qu'on ne donnât plus à Louis XVI les titres de *sire* et de *Majesté*, et qu'il ne reçût d'autre qualification que celle de *roi des Français*. Cette disposition, adoptée d'enthousiasme, fut dès le lendemain infirmée par un décret contraire; mais elle révéla de prime abord la tendance de la nouvelle assemblée, et surtout de la section qui devait la dominer par ses talents. Le crédit des Girondins s'étendit rapidement. Vergniaud fut le troisième député appelé au fauteuil de la présidence, que ses amis Guadet et Gensonné occupèrent aussi à leur tour. « L'ambition du pouvoir, dit « M^me^ de Staël*, se mêlait à l'enthousiasme « des principes chez les républicains de « 1792 (les Girondins), et quelques-uns « d'entre eux offrirent de maintenir la « royauté si toutes les places du ministère étaient données à leurs amis. « Dans ce cas seulement, disaient-ils, « nous serons sûrs que les opinions des « patriotes triompheront. »

Nous croyons bien, en effet, qu'à leur arrivée à l'Assemblée législative la plupart des Girondins n'avaient aucun projet subversif; mais dès lors la sincérité des intentions constitutionnelles du roi était auprès d'eux en état de violente suspicion. Pour mettre cette sincérité à l'épreuve, ils ne cessaient de harceler le monarque tombé sous la tutelle du pouvoir législatif, pouvoir sans contrôle comme sans contre-poids, puisqu'il était exercé par une chambre unique. De ce vice élémentaire résultaient tous les embarras de la situation. Les mesures même que Louis XVI était obligé de prendre pour garantir ses droits et son existence constitutionnels étaient présentées comme des atteintes à la constitution, par ceux qui ne pouvaient croire que Louis consentît à payer sa fidélité à ses serments du sacrifice de son autorité. De ces dispositions résultaient, d'une part des exigences toujours plus fortes, de l'autre des répugnances toujours plus marquées, et dans l'ensemble un conflit toujours croissant. Louis, dans l'impossibilité de conserver au pouvoir des hommes de son choix, formait-il, de guerre lasse, un ministère tout girondin, en appelant Roland à l'intérieur, Servan à la guerre, Clavière aux finances, et Dumouriez aux affaires étrangères; par une conséquence naturelle de ces choix, déclarait-il, le 20 avril, la guerre à l'Empereur comme roi de Hongrie et de Bohême : bientôt les échecs éprouvés

(*) *Considérations sur la révolution française.*

par l'armée du Nord au début de la campagne étaient imputés par les Girondins à la trahison des généraux placés par l'influence d'un comité autrichien établi au sein de la cour, « et dont, dit M. Mi« gnet, on ne put pas prouver l'exis« tence. » (*Voy.* Brissot, Gensonné.) Le roi, dont la sûreté personnelle était sérieusement compromise par cette accusation, portait-il, pour y pourvoir, sa garde constitutionnelle de 1,800 hommes à 6,000 : les Girondins, qui voyaient dans cette mesure un moyen de contre-révolution, faisaient décréter le licenciement de cette garde dévouée au roi, la formation sous Paris d'un camp de 20,000 hommes tirés des départements, et le bannissement des prêtres réfractaires. Louis, dont ces décrets violentaient la conscience et menaçaient le pouvoir légal, refusait-il d'y apposer sa sanction : la persistance du parti dans le système anti-monarchique était soudain manifestée par la lettre impérieuse de Roland au roi. Cette persistance forçait Louis XVI à dissoudre son conseil, et ce renvoi, appuyant le refus de sanction des décrets, devenait l'occasion de l'émeute du 20 juin, émeute provoquée par le décret qui, sur la proposition des Girondins, avait déclaré que les ministres congédiés emportaient les regrets de la nation.

En ce jour néfaste du 20 juin, où vingt mille sans-culottes, hommes, femmes et enfants, allèrent investir les Tuileries, le maire Pétion laissa tout faire, le procureur de la Commune Manuel excita à tout oser, et, malgré le maintien stoïque de Louis XVI, on ne sait quel aurait été le dénouement de cette parade anarchique, si l'éloquence de Vergniaud et d'Isnard, encore puissante sur la multitude, n'eût enchaîné ses fureurs. La Fayette vint au nom de son armée demander la punition de ceux qui avaient soulevé le peuple contre le roi : les Girondins se récrièrent contre l'audace du général, et Guadet alla jusqu'à proposer sa mise en accusation. Ce fut cependant alors que les chefs du parti, moins jaloux encore de détrôner Louis XVI que de gouverner sous son nom, entamèrent avec lui, par l'entremise du peintre Boze, ces négociations qui n'aboutirent qu'à un résultat négatif (*voy.* Gensonné). A la même époque, l'arrivée des Marseillais à Paris, la question de la république engagée enfin sans détour entre leur chef Barbaroux, Mme Roland et sa coterie, la demande de la déchéance apportée à la barre de l'assemblée par le maire Pétion au nom des sections de Paris, furent les avant-coureurs de la journée du 10 août. Les Marseillais y combattirent, soutenus par le faubourg Saint-Antoine. Danton fut le directeur ostensible, et Robespierre l'âme invisible de l'insurrection. Quant aux Girondins, leur influence ne s'étendit pas de la salle des délibérations au lieu du combat; ils reçurent l'impulsion au lieu de la donner, et ces antagonistes du pouvoir royal, dès le lendemain de sa chute, se trouvèrent de fait eux-mêmes au nombre des vaincus. « Le trône « qu'ils attaquaient, dit Mme de Staël, « leur servait d'abri, et ce ne fut qu'a« près en avoir triomphé qu'ils se trou« vèrent à découvert devant le peuple. »

En effet, à côté de l'assemblée dominée par les Girondins, et au-dessus d'un ministère qui leur était dévoué, s'élevait une puissance rivale et supérieure, destinée à tenir longtemps en échec celle de la Convention elle-même. C'était la Commune révolutionnaire du 10 août, où Collot-d'Herbois, Billaud-Varennes, Panis, Sergent, marchaient après Robespierre, tandis que Fabre d'Églantine, Camille Desmoulins, Fréron et Tallien suivaient la bannière de Danton. Ce sont ces mêmes hommes qui, sous le nom de commissaires des sections, dans la nuit du 9 au 10 août, chassèrent violemment les représentants de la Commune, presque tous constitutionnels, s'emparèrent de leurs pouvoirs, et dirigèrent tous les mouvements de l'insurrection. Pour ne pas compromettre la responsabilité du maire Pétion dont alors la popularité était à son apogée, ils le tinrent pendant vingt-quatre heures en charte privée. Subjuguée par la force des événements, l'assemblée ne contesta point le mandat de cette autorité illégale, et lorsqu'une députation de la Commune usurpatrice vint lui apporter ses vœux, ou plutôt lui intimer ses

ordres pour la déchéance du roi, elle s'empressa d'y adhérer. Bientôt les massacres de septembre, réprouvés par l'assemblée et par le ministère, qui n'eurent pas le pouvoir d'en arrêter le cours, révélèrent toute la portée des événements dont cette Commune disposait à son gré. Pétion, qui, dans cette circonstance au moins, fit preuve d'un grand courage personnel en chassant lui-même de la Force les bourreaux qui s'y étaient érigés en juges, perdit par ce seul fait toute sa popularité; et ce maire, l'idole des Parisiens, ne fut point compris parmi les députés de Paris à la Convention nationale. Élu à Chartres sa patrie, il vint, avec Manuel, se rallier aux Girondins. Tous ceux que nous avons nommés au début de cette notice entrèrent à la Convention, où leurs rangs se grossirent encore des ex-constituants Buzot, Lanjuinais, Defermon, Salles, Rabaut-Saint-Étienne et Doulcet-Pontécoulant. Nouveaux élus du département de la Gironde, Boyer-Fonfrède, Lacaze et Bergoëng accrurent encore la prépondérance que cette députation devait à ses talents.

Mais en face de cette brillante députation de Bordeaux se présentait sous un aspect formidable celle de Paris, composée de 24 membres qui, à la suprématie du talent, opposaient celle de l'audace et de la force révolutionnaire. Robespierre et Danton en étaient les premiers élus, Philippe Égalité était le dernier; les chefs de la Commune du 10 août en garnissaient les rangs, et on y voyait figurer jusqu'à l'atroce Marat. Entre les deux partis extrêmes qui divisaient la Convention, une section nombreuse, espèce de tiers-parti, siégeait au centre de la salle, dans la partie appelé *la plaine*. Parmi les hommes d'élite de cette fraction, on distinguait les jurisconsultes Camus, Treilhard, Merlin de Douai, Cambacérès, Rewbel, Garran de Coulon; hommes de pratique plutôt que d'action, étrangers aux passions révolutionnaires des Montagnards et des Girondins, ils devaient leur survivre et en hériter.

Au début de la session conventionnelle, le 21 septembre 1792, la majorité appartenait évidemment à la Gironde; l'élection du bureau en fit foi, puisqu'elle donna pour président Pétion, et pour secrétaires Camus, Condorcet, Vergniaud, Brissot et Lasource, qui tous étaient de ce parti, à l'exception de Camus. Nous allons essayer d'apprécier les causes qui détruisirent en huit mois une prépondérance si bien constatée; il faut remonter jusqu'au mois d'avril précédent pour retrouver l'origine de la lutte qui, dans la Convention, aboutit à l'asservissement de la majorité et à la proscription de ses chefs. Voici comment s'exprime à cet égard, dans les *Révolutions de Paris*, Prudhomme, écrivain souvent passionné, mais en général consciencieux. « La grande question de la guerre a été, « comme on le sait, discutée (aux Jacobins) d'une manière complète et tout-« à-fait extraordinaire. L'opinion s'est « bien évidemment partagée. Aux opi-« nions se sont mêlées des personnalités, « les personnalités ont blessé l'amour-« propre, l'amour-propre blessé a fait « quelques ennemis peut-être irréconci-« liables. Collot-d'Herbois a commencé « par dénoncer Rœderer, Brissot et Con-« dorcet; Chabot a dénoncé l'évêque Fau-« chet et toute la députation de la Gi-« ronde; Robespierre a promis qu'il dé-« voilerait une combinaison, une intrigue, « un système ourdi dans le sein du corps « législatif, et qui ne tend à rien moins « qu'à faire rétrograder la révolution. « Robespierre et Brissot sont les deux « chefs de partis, etc. » L'insistance avec laquelle les Girondins poursuivirent auprès de la Convention le châtiment des attentats de septembre devint un nouvel élément de discorde entre eux, Robespierre, Danton, et les Montagnards députés de Paris, ordonnateurs de ces massacres. La France repoussa avec horreur la solidarité de ces forfaits, auxquels la Commune révolutionnaire du 10 août tenta de l'associer. Cependant ils menaçaient de se renouveler, et, dès le 25 septembre, Kersaint et Buzot demandèrent une loi contre les provocateurs à l'assassinat. A cette proposition ils en ajoutèrent une autre, d'où sortit bientôt cette imputation de tendance au *fédéralisme*, si fatalement exploitée contre la partie la plus saine de la Convention. Il s'agissait

de la formation d'une garde départementale destinée à garantir la sûreté des membres de cette assemblée et à maintenir le respect dû à ses délibérations. Le député Lasource formula nettement, dans la séance du 26, le caractère de cette proposition. « Je déclare ici hautement, « s'écria-t-il, que je voterai pour que « tous les départements concourent à la « garde du Corps législatif. Je crains le « despotisme de Paris, et je ne veux pas « que Paris, dirigé par des intrigants, de- « vienne ce que fut Rome dans l'empire « romain. »

Or c'était justement là ce que voulaient Robespierre, la Commune et les Jacobins : les mémoires laissés par Sénart renferment à cet égard des aveux positifs. On y lit : « Les pièces du comité d'in- « surrection établi à Paris ne laissent au- « cun doute sur l'intention de la muni- « cipalité de Paris d'établir un régime « municipal dans cette ville, applicable « dans la même forme que celle établie à « Rome, pour rendre la ville de Paris « supérieure aux autres communes de la « France, etc. » En rapprochant de ces paroles si explicites celles de Lasource, on aura le mot de la lutte qui, dès l'ouverture de la Convention, s'établit entre la Montagne et les prétendus fédéralistes de la Gironde, et qui ne fut en effet qu'un duel à mort entre la suprématie oppressive de Paris et l'indépendance des départements.

Depuis le renversement de la monarchie, les Girondins n'aspiraient qu'à jouer le premier rôle dans la république par l'influence de leurs talents; Danton et ses amis, tels que Fabre d'Églantine et Lacroix, voulaient arriver à la richesse pour étendre le cercle de leurs jouissances; Robespierre avait d'autres vues que son hypocrisie de patriotisme cherchait à voiler, mais qui étaient décélées par l'empressement indiscret de quelques-uns de ses sectaires. Marat, tous les jours, dans sa feuille incendiaire de *l'Ami du peuple*, demandait un dictateur, et Paris désignait confidentiellement Robespierre comme le seul homme digne de remplir cette place. Aussi, dans la séance du 25 septembre, le futur Cromwell s'étant élevé, d'accord avec Danton, contre le projet d'une garde départementale, le Marseillais Rébecqui s'écria : « Il existe un parti dans cette assemblée; c'est celui de Robespierre!... Voilà l'homme que je vous dénonce. » Puis, soutenu par Barbaroux, il mit au jour les propositions de Panis. Un mois après, le 29 octobre, Louvet (*voy.*) renouvela ces accusations, avec de longs et énergiques développements. Pris à l'improviste, Robespierre demanda huit jours pour répondre, et sa réponse ne fut qu'un long tissu de récriminations présentées avec autant d'habileté que de perfidie, où il accusait les Girondins de connivence avec la cour, qu'ils voulaient sauver, disait-il, en armant les départements contre Paris. « Il « fut applaudi, dit M. Mignet, et la Con- « vention passa à l'ordre du jour; les « Girondins eux-mêmes l'appuyèrent. Ils « commirent une faute en entamant l'ac- « cusation, et une autre en ne la soute- « nant point. Les Montagnards l'empor- « tèrent, puisqu'ils ne furent point vain- « cus; et Robespierre fut rapproché du « rôle dont il était encore si éloigné. On « est bientôt, en révolution, ce qu'on est « cru être, et le parti montagnard le prit « pour son chef, parce que les Girondins « le poursuivirent comme tel. »

Les tristes débats du procès de Louis XVI suspendirent pendant quelque temps ces irritantes questions de personnes, auxquelles ils donnèrent plus tard un nouvel aliment. Ici encore nous ne pouvons mieux faire que de laisser parler M. Mignet. « Les Girondins dé- « siraient sauver Louis XVI, mais ils « craignaient l'imputation de royalisme « que leur adressaient déjà les Monta- « gnards. Pendant tout le procès, leur « conduite fut assez équivoque : ils n'o- « sèrent se prononcer ni pour ni contre « l'accusé, et leur modération les perdit « sans le servir. Dans ce moment, sa « cause, non plus la cause de son trône, « mais de sa vie, était la leur. On allait « résoudre par un coup d'état si l'on « reviendrait au régime légal ou si l'on « prolongerait le régime révolutionnaire. « Le triomphe des Girondins ou des « Montagnards était dans l'une ou l'au- « tre de ces solutions. » On sait trop quelle fut celle qui prévalut; le biais de

l'appel au peuple, imaginé par les Girondins pour la prévenir, ne put en détourner l'effet, et leurs adversaires ne manquèrent pas de présenter ce moyen comme un ferment de guerre civile jeté au milieu de la nation. Au surplus, le rôle que les Girondins jouèrent dans ce drame terrible mit à découvert l'absence de tout système régulier de conduite adopté par eux, et fit voir qu'ils ne cédaient jamais qu'aux impressions du moment. Les votes des hommes de ce parti ne présentèrent aucun ensemble et se divisèrent presque également entre la détention et la mort. Par ce défaut d'unité dans une circonstance aussi décisive, on peut juger du vague et de l'irrégularité qui présidaient à la marche de ce parti et qui en faussaient tous les résultats. Les Girondins, qui ne craignaient pas d'accuser sans cesse la Commune, n'osaient cependant arrêter ses abus d'autorité: tonnant avec force contre ses usurpations, ils lui abandonnaient l'exercice entier de la puissance; maîtres de la majorité, au lieu d'emporter de vigoureux décrets ils faisaient de brillants discours. Ils devaient apprendre trop tard qu'à la Convention la tribune était placée en face de l'échafaud.

On voit si les Girondins méritaient ce titre d'*hommes d'état* dont Marat les avait affublés comme d'un sobriquet de proscription. Plus ils prodiguaient les phrases éloquentes pour arrêter le mouvement révolutionnaire, plus Marat et la Commune en accroissaient la violence. Abreuvé de dégoûts et d'outrages, en butte à la calomnie et aux menaces, Roland avait quitté le ministère quelques jours après la mort du roi. Bientôt les Jacobins firent courir des bruits inquiétants sur l'état des approvisionnements de Paris. Le 24 février, Marat écrivit dans *l'Ami du peuple* qu'il fallait piller chez les accapareurs et les pendre à la porte de leurs magasins : le 25, si on ne pendit personne, on pilla, dans Paris, presque toutes les boutiques d'épiciers. La Commune laissa faire, la Convention ne put empêcher; la Gironde eut beau demander le décret d'accusation contre Marat, elle ne put l'obtenir, et quinze jours après, Marat, les Jacobins et les Cordeliers (*voy.* ces noms) conspirèrent à découvert contre la majorité de la Convention. Dans les deux sociétés, le peuple fut hautement provoqué à se porter contre l'assemblée et le conseil exécutif pour exterminer par le glaive les Girondins et leurs complices; ceux-ci, prévenus, ne se rendirent point à la Convention. Bien armés, ils se réunirent chez Valazé, tandis que le ministre de la guerre Beurnonville, menacé lui-même par les factieux, se mettait à la tête d'un bataillon de fédérés bretons dévoués aux députés proscrits, et, par des dispositions habiles et mises à exécution avec vigueur, faisait échouer toutes les tentatives des conjurés. Cependant le 10 mars prépara le 31 mai, comme le 20 juin avait été un acheminement au 10 août; dans cette occasion encore, Vergniaud signala sa sublime, mais trop infructueuse éloquence, lorsqu'il compara la révolution à Saturne dévorant ses propres enfants. La destruction des presses et du mobilier de Gorsas, auteur du *Courrier des départements*, journaliste et député girondin, fut le seul trophée que les Montagnards obtinrent de la journée du 10 mars; mais la veille, en faisant décréter par la Convention l'établissement du tribunal révolutionnaire, ils avaient remporté un immense succès que la France devait payer des flots de son sang et et de ses larmes.

Les revers éprouvés au mois de mars par l'armée du Nord, devant Aix-la-Chapelle et Maëstricht, la perte de la bataille de Neerwinden, et surtout la défection de Dumouriez (*voy.*) qui fut la suite de ces revers, donnèrent un nouvel aliment aux passions haineuses qui fermentaient au sein de la Convention nationale. Quoique Robespierre et surtout Danton eussent jusque-là toujours défendu Dumouriez contre les attaques de Marat et des Jacobins; quoique, depuis sa trahison, les Girondins ne missent pas moins d'ardeur à le poursuivre que les Montagnards eux-mêmes, ceux-ci ne craignirent pas de leur imputer à crime une erreur qu'ils avaient partagée avec eux et avec toute la France. Dès le 8 avril, la Commune joignit ses hostilités contre les Girondins à celles de la Montagne. Excités par elle, les sectionnaires de *Bonconseil* vinrent

demander à la Convention le renvoi de vingt-deux députés soi-disant contre-révolutionnaires. Deux jours après, Pétion signala à l'assemblée un arrêté de la *Halle au blé*, par lequel cette section déclarait que la majorité de la Convention était corrompue, et que les Girondins en devaient être chassés et mis en jugement. Robespierre, s'emparant de ce fait en sens contraire de Pétion, formule à son tour contre Brissot, Vergniaud, Guadet et Gensonné une accusation formelle de complicité avec Dumouriez, et il ose demander qu'ils soient traduits au tribunal révolutionnaire. Brissot se tait; mais Guadet et Vergniaud réfutent victorieusement Robespierre; Guadet lit une circulaire des Jacobins à toutes les sociétés populaires de France, où elles sont excitées à se porter en armes sur Paris pour épurer la Convention par le meurtre; cette circulaire est signée de *Marat, président*. Dans la séance du 13 avril, malgré tous les efforts de Robespierre, le sanguinaire Marat est décrété d'accusation; mais, pour contrebalancer l'effet moral de cet équitable décret, dès le surlendemain le maire Pâche, à la tête des commissaires de trente-cinq sections, se présente à la barre de la Convention, et Rousselin lit une adresse tendant à l'expulsion des vingt-deux députés déjà dénoncés. Les sectionnaires fondaient leur accusation de royalisme contre les Girondins sur ce que ceux-ci, au lieu de voter, au 10 août, la déchéance de Louis XVI, n'avaient fait décréter que la suspension. Les Girondins repoussaient le reproche en disant que, par la déchéance, on eût paru consacrer le maintien de la royauté, dont l'exercice aurait immédiatement passé du père au fils, tandis que la suspension permettait d'arriver, sans moyen transitoire, de la monarchie à la république. La discussion s'étant ouverte, le 18, sur la dénonciation du maire et des trente-cinq sections, Guadet démontra que la Commune de Paris voulait dissoudre la Convention pour se substituer à son autorité; Vergniaud présenta à grands traits et sous le jour le plus effrayant l'ensemble des complots qui, déjoués plus d'une fois, renaissaient chaque jour. Au début de cette même séance, les preuves écrites de ces complots avaient été apportées à la Convention par une députation de la ville de Bordeaux, et ce long débat finit par un décret qui « improuvait comme « calomnieuse la pétition présentée par « trente-cinq sections au nom du con- « seil général de la Commune. »

Cet arrêt émané de l'autorité suprême eût dû tout terminer; mais dès le 24 avril, un incident du caractère le plus fâcheux vint détruire les illusions d'un succès passager. Marat, qui ce jour-là s'était présenté librement devant le tribunal révolutionnaire, en sortit, non pas seulement acquitté, mais vainqueur et presque déifié. Couronné du chêne civique, il fut porté à bras par la populace du tribunal à la Convention, qui subit avec soumission ce grotesque triomphe; et les Girondins purent s'apercevoir qu'en envoyant Marat au tribunal, ils avaient déchiré en pure perte le voile d'inviolabilité qui les couvrait eux-mêmes. Un temps d'arrêt de près d'un mois succéda à ces orages; pendant ce calme précurseur de la tempête, plusieurs séances furent employées à discuter les bases de la constitution, et les Girondins, que l'on accusait d'en retarder l'établissement, apportèrent avec zèle à cette discussion le tribut de leurs lumières et de leur éloquence.

Au moyen d'influence que la Commune de Paris exerçait chaque jour sur la Convention par des pétitions menaçantes, elle ajoutait l'envahissement des tribunes publiques dans l'enceinte législative; une horde de *sans-culottes* et de *tricoteuses* à sa solde avait la disposition exclusive, le monopole, de ces tribunes. Leurs vociférations appuyaient les motions des énergumènes de la Montagne et couvraient la voix des orateurs de la droite. Quelques places cependant étaient d'ordinaire réservées pour les citoyens des départements; mais le despotisme de la Commune de Paris voulut leur enlever ce faible moyen de participer à la publicité des séances de la Convention, et le 18 mai les tricoteuses tentèrent d'expulser avec violence des places réservées ceux qui en étaient en possession. Ce scandale donna lieu à une séance

orageuse, au milieu de laquelle apparurent les révélations les plus importantes sur les projets des factieux. Le prévoyant et actif Guadet mit le doigt sur la question en demandant que les autorités municipales de Paris, qui conspiraient ouvertement contre la représentation nationale, fussent immédiatement cassées et que les suppléants de la Convention se rassemblassent à Bourges. Mais Barère, l'homme aux attermoiements et aux demi-mesures; Barère qui, jusqu'au 31 mai, eut un pied dans le camp des Girondins et l'autre sur la Montagne, combattit comme dangereuses ces propositions qui pouvaient encore tout sauver; il reconnut cependant la réalité des complots de la Commune, et fit décréter la formation d'une commission de douze membres chargés de surveiller ces complots et de les déjouer. Les noms de ces membres méritent d'être cités : ce sont Boyer-Fonfrède, Rabaut-Saint-Étienne, Kervelégan, Saint-Martin, Viger, Gomaire, Bertrand, Boileau, Mollevaut, Henri Larivière, Gardien et Bergoëng.

La fermeté que cette autorité girondine déploya dans ses premières opérations releva le courage des honnêtes gens et redoubla la rage des factieux. Les Douze débutèrent par faire arrêter Hébert (*voy.*), substitut du procureur de la Commune, obscène prédicateur d'anarchie dans *le Père Duchêne* comme l'était Marat dans *l'Ami du peuple*. Le 23, les sections *de la Fraternité*, *de la Butte des Moulins* et *Lepelletier*, dénoncèrent à la Convention le projet, arrêté dans une assemblée présidée par Pâche, de faire un 10 août, ou plutôt un 2 septembre, contre les membres du côté droit. Le 25, une députation de la Commune vint protester contre les révélations des trois sections et demander avec menaces la mise en liberté d'Hébert. La réponse d'Isnard qui présidait est devenue historique; ce fut comme un tocsin précurseur du 31 mai. « Si jamais, dit-il, « par une de ces insurrections qui se re- « nouvellent sans cesse et dont jamais les « magistrats n'ont averti la Convention, « il arrivait qu'on portât atteinte à la re- « présentation nationale, je vous le déclare « au nom de la France entière, Paris se- « rait anéanti; bientôt on chercherait sur « les rives de la Seine si Paris a existé. »

En dépit de ce pronostic, dès le lendemain dix-sept sections, et trente-cinq le surlendemain, insistèrent à la barre sur les demandes de la Commune de Paris. En même temps, l'idéologue Garat, ministre de l'intérieur, et le maire Pâche affirmaient, le premier avec l'assurance d'une dupe, le second avec la perfidie d'un conspirateur, que la Convention était à l'abri de tout danger, et que tout rentrerait dans l'ordre si, cédant au vœu des sections, elle annulait les mesures prises par la commission des Douze et en prononçait la dissolution. Ces demandes furent sanctionnées le 27 à minuit par un décret rendu sous l'influence des pétitionnaires qui avaient envahi la salle et votèrent avec la Montagne. « Le len- « demain, dit Prudhomme, un appel « nominal rend à ses fonctions cette « commission protectrice, de qui le crime « avait appris un instant à trembler, et « ses rugissements recommencent. Fai- « bles dans leur triomphe, les Girondins « capitulent avec la peur de l'insurrection « qu'on leur promet, et Boyer-Fonfrède, « en faisant décréter à la Convention la « liberté d'Hébert et de ses complices, « ne lui fait décréter que l'insurrection. »

Le 30 mai, un exécrable prologue du nouveau drame révolutionnaire se joue à la Commune. Chaumette feint de dénoncer une assemblée illégale qui se tient à l'Évêché et semble préparer un mouvement; le maire Pâche, accompagné de six conseillers municipaux, se rend à cette assemblée, et revient bientôt rapporter hypocritement au conseil que lui et ses collègues ont fait de vains efforts pour prévenir les mesures insurrectionnelles. Alors les chefs du mouvement se présentent eux-mêmes; ils déclarent qu'ils ont proclamé l'insurrection au nom du peuple et ordonné la clôture des barrières. Le conseil arrête que les sections seront consultées, et les convoque dans la nuit du 30 au 31. Dès trois heures du matin, le tocsin sonne à Notre-Dame et à la Commune; à six heures, de prétendus commissaires de trente-cinq sections se présentent à l'Hôtel-de-Ville; ils déclarent par l'organe de Dobsen que le peuple a repris

l'exercice de ses droits, et que les pouvoirs de toutes les autorités sont annulés. Avec une docilité remarquable, le conseil municipal tout entier se soumet à cette décision; ses pouvoirs lui sont immédiatement restitués. Henriot, commandant de la section *des Sans-Culottes* et l'un des chefs du massacre de septembre, est mis à la tête de la force armée, et quarante sous par jour sont alloués aux membres du peuple souverain en insurrection.

Dès le 30 mai, Lanjuinais (*voy.*) avait dénoncé à l'assemblée la réunion conspiratrice formée à l'Évêché; le 31, Rabaut apporte à la tribune les preuves écrites du complot qui va éclater. Les interruptions sans relâche, les vociférations forcenées des tribunes et de la Montagne couvrent sa voix, et, après une lutte acharnée, le forcent enfin à quitter la place. Guadet, qui à son tour veut déchirer le voile, soulève un orage non moins violent. Émules de Marat, Duhem, Bentabolle, Drouet, Bazire, Thuriot, Levasseur, Robespierre jeune, sont les héros de cette scène de désordre; leurs apostrophes, leurs cris, leurs trépignements ébranlent la salle. Enfin Barère, sur la proposition de qui, dix jours auparavant, avait été établie la commission des Douze, vient au nom du Comité de Salut public (*voy.*) en demander la dissolution. Bientôt toutes les autorités révolutionnaires siégeant à la Commune se présentent en masse à la barre, demandant d'un ton impérieux la mise en accusation des vingt-deux députés, des membres de la commission et des ex-ministres Roland, Clavière et Lebrun. Les pétitionnaires remplissent ensuite la salle et s'emparent des banquettes restées libres à la Montagne. Le côté droit proteste contre toute délibération. Vergniaud, pour la dernière fois, demande la parole; Robespierre la lui arrache avec violence, l'accuse, lui et les Girondins, d'avoir conspiré avec Louis XVI, avec Lafayette, avec Dumouriez, et de provoquer sans cesse la ruine de Paris et la proscription des patriotes; il finit par convertir en motion la demande des pétitionnaires. L'assemblée diffère et se borne à la suppression définitive de la commission, puis elle quitte en masse la salle des séances pour aller au dehors fraterniser avec les citoyens armés qui entourent les Tuileries, et dont la plupart ignorent par qui et pourquoi ils y ont été appelés.

La suppression des Douze fut donc le seul succès réel obtenu par l'insurrection dans la journée du 31 mai. La Commune cependant en avait remporté un autre en faisant arrêter Mme Roland (*voy.*), qui ne devait sortir de prison que pour aller à l'échafaud. Prévenu à temps, son mari parvint à s'échapper. Le lendemain au soir, Marat, qu'impatientaient les lenteurs de l'insurrection, se rend à la Commune pour en activer la marche. Reçu avec acclamations, il monte au beffroi, sonne lui-même le tocsin; la générale bat de nouveau dans Paris, et une nouvelle députation de dix-huit municipaux, conduite par le chimiste Hassenfratz, se rend à minuit à la Convention pour y renouveler les sommations de la veille. Réduite à quelques membres, l'assemblée ajourne encore, et charge le Comité de Salut public de lui faire le 4 un rapport d'après lequel elle prononcera.

Enfin se lève l'aurore du 2 juin, de ce jour néfaste qui devait éclairer le triomphe de l'anarchie. Dès le matin, usurpant les pouvoirs législatifs, la Commune exclut de toutes fonctions publiques les nobles et les prêtres, fait désarmer les uns, incarcérer les autres. Elle envoie à la Convention une dernière députation des autorités révolutionnaires pour lui présenter ce qu'elle appelle les mesures extrêmes de salut public. Voici en quels termes elle les propose. «.... Délégués du « peuple, les factieux de la Convention « vous sont connus; nous venons pour la « dernière fois vous les dénoncer. Dé- « crétez à l'instant qu'ils sont indignes de « la confiance publique; mettez-les en « état provisoire d'arrestation; nous en « répondons sur nos têtes à leurs dépar- « tements. Le peuple est las de voir « ajourner son bonheur : sauvez-le, ou « nous vous déclarons qu'il va se sauver « lui-même. » Cette pétition est sur-le-champ renvoyée au Comité de Salut public, chargé d'en faire le rapport séance tenante. Au bout de quelques moments, Barère, au nom de ce Comité, exprime le vœu que les députés dénoncés soient

invités à se suspendre volontairement de leurs fonctions ; ils seront en même temps mis sous la sauvegarde du peuple et de la force armée de Paris. Isnard, Lanthenas et Fauchet adhèrent à cette proposition; Lanjuinais, qui, depuis quatre jours, lutte presque seul contre l'insurrection et la Montagne, l'inébranlable Lanjuinais remplace Fauchet à la tribune et s'écrie : « On parle du sacrifice de mes « pouvoirs... Un sacrifice! suis-je libre « pour en faire?... vous ne l'êtes pas « vous-mêmes pour en accepter! N'at- « tendez de moi ni démission ni suspen- « sion. » En vain Legendre, furieux, ose le frapper, veut l'arracher de la tribune. « Frappe, mais écoute ! » poursuit-il en s'y cramponnant avec force. Puis, répondant au capucin Chabot, qui se permettait à son égard une sanglante ironie, il s'écrie encore : « On a vu dans l'anti- « quité orner de fleurs et de bandelettes « la victime que l'on entraînait à l'autel, « mais le prêtre ne l'insultait pas au « moment de l'immoler! » Barbaroux (*voy.*) suit l'exemple de Lanjuinais, et proteste contre la violence. Un grand mouvement se communique du dehors au sein de l'assemblée; on annonce que la Convention est cernée de tous côtés et prisonnière dans le lieu de ses séances. Lacroix, Danton lui-même, s'indignent de cet outrage fait à la représentation nationale; Barère demande que, pour faire acte de liberté, la Convention se rende en corps au milieu de la force armée. Les députés sortent tous du côté du Carrousel; ils y trouvent, à la tête de l'artillerie, Henriot qui, à leur aspect, s'écrie : *Canonniers, à vos pièces !* fait tourner contre eux ses canons chargés à mitraille, et les force à rebrousser chemin. Repoussée sur ce point, la Convention entre dans le jardin des Tuileries, dont elle fait le tour, et partout elle en trouve les issues fermées devant elle.

A la suite de cette excursion, qui rappelle trop la revue passée par Louis XVI au même lieu dans la matinée du 10 août, les députés rentrent en séance. Couthon, joignant la dérision à la scélératesse, ose proclamer la liberté de la Convention, et c'est au nom de cette liberté, constatée par les bouches à feu tournées contre l'assemblée, qu'il propose et qu'elle décrète l'arrestation à leur domicile de trente de ses membres et des ministres Clavière et Lebrun. Plus clément que quelques-uns des vainqueurs, Marat avait fait exempter de l'arrestation Dussaulx (*voy.*), qu'il traite de *vieillard radoteur*, Lanthenas, qu'il appelle *pauvre d'esprit*, et Ducos (*voy.*), qu'il ne regarde point comme un chef contre-révolutionnaire. C'est à plus de dix heures du soir que le décret qui décime ainsi la Convention est rendu par environ soixante de ses membres siégeant à la Montagne; soixante-treize autres signent à l'instant sur le bureau une protestation contre ce décret arraché à la peur. Dans cette dernière scène d'un grand drame révolutionnaire, on ne voit figurer ni Robespierre, muet ou caché depuis le 31 mai, ni aucun des députés de la Gironde. Barbaroux et Lanjuinais restent seuls jusqu'au bout sur la brèche, et le dernier mot de Lanjuinais est un cri contre l'oppression. *Voy.* LANJUINAIS.

Les hommes du 31 mai parurent d'abord reculer, effrayés, devant les conséquences de leur sinistre victoire : unis pour l'attaque, ils se divisèrent après le succès. Danton (*voy.*), les conventionnels qui marchaient sous sa bannière, et peut-être même la Commune, n'avaient voulu qu'expulser de la Convention des hommes dont la modération gênait leur allure révolutionnaire. Aussi, dans un premier rapport présenté le 6 juin au nom du Comité de Salut public, Barère sembla attribuer la violation de la représentation nationale, par le décret du 2, à la seule nécessité d'étouffer les germes de division que la présence des Girondins entretenait dans l'assemblée, et qui entravaient sans cesse ses travaux. On garantissait aux départements la sûreté de leurs représentants ; les membres du Comité, Danton et Couthon lui-même, s'offraient pour otages; il fallait bien autre chose à Robespierre. Le 13 juin, la Convention déclara, sur sa proposition, que, « dans les journées des 31 mai, 1^er^ et « 2 juin, la Commune et le peuple de Pa- « ris avaient puissamment concouru à sau- « ver *l'unité et l'indivisibilité de la Ré-* « *publique.* » L'arrêt de mort des Girondins

se trouvait en germe dans ces paroles, et les circonstances ne devaient pas tarder à l'en faire sortir. Peu surveillés d'abord, la plupart des députés frappés par le décret du 2 juin s'étaient soustraits à l'arrestation par la fuite. Brissot (*voy.*), découvert à Moulins au moment où, sous un faux nom, il essayait de passer en Suisse, fut ramené à Paris où étaient restés Vergniaud, Gensonné, Lasource et quelques autres; mais Buzot, Salles, Louvet, Guadet, Barbaroux, Gorsas, H. Larivière, se réfugièrent à Évreux, d'où ils passèrent à Caen; ils y furent bientôt rejoints par Pétion et Lanjuinais, et cette réunion parut devoir opposer à la force oppressive de la faction victorieuse un noyau de résistance formidable.

Parti de l'Eure et du Calvados, le mouvement insurrectionnel se communiqua rapidement aux cinq départements de la ci-devant Bretagne et à celui de l'Orne; mais ceux de la Seine-Inférieure et de la Manche refusèrent de s'y associer. Les autorités des départements coalisés proclamèrent leur résistance aux décrets de la Convention, tombée sous le joug des factieux de Paris; les pouvoirs des Montagnards en mission furent annulés, et trois d'entre eux, Prieur de la Marne, Lecointre de Versailles et Romme, se virent retenus à Caen en otages. Un comité régulateur de l'insurrection s'organisa en cette ville : vingt-deux députés réfugiés en furent les chefs; Félix Wimpffen en fut le général. Investi alors du commandement en chef de l'armée des côtes de Cherbourg, il en rallia une grande partie à la cause des Girondins, et ses forces s'accrurent encore des fédérés bretons et des *Carabots* normands. Sommé par le Comité de Salut public de venir à Paris rendre compte de sa conduite, il répondit qu'il ne pourrait le faire qu'à la tête de soixante mille hommes. C'était d'un seul mot se poser en continuateur de Dumouriez; mais alors encore il eût fallu justifier l'audace par le succès, et le succès manqua à Wimpffen comme à son prédécesseur. La désunion se mit dans ses troupes, travaillées par les émissaires de la Convention, dont l'influence réussit bientôt aussi à diviser les autorités et les populations insurgées. Le succès obtenu à Pacy-sur-Eure fut immédiatement suivi de la déroute de Vernon, à la suite de laquelle l'armée fédéraliste se replia sur Évreux. Bientôt le meurtre de Marat par Charlotte Corday (*voy.*), sanglante et inutile échauffourée, vint aggraver la situation des Girondins, en jetant un vernis d'odieux sur une cause jusque-là exempte de souillures. La Judith du Calvados compromit cette cause par l'ostentation avec laquelle elle proclama ses relations avec les députés fugitifs. Les mouvements qui se manifestèrent à Lyon, où Roland et Biroteau s'étaient réfugiés, à Marseille et à Bordeaux, soulevés au nom de Barbaroux, de Vergniaud et de ses collègues, ajoutèrent à l'irritation des vainqueurs, sans rendre aucune force réelle aux vaincus. Le 9 juillet, tous les réfugiés du Calvados et des départements insurgés furent mis hors la loi sur un rapport de Saint-Just; enfin, le 20 du même mois, l'armée conventionnelle, en s'emparant de Caen, mit fin à l'insurrection de la Normandie et de la Bretagne. Les membres du comité insurrecteur se dispersèrent de tous côtés; les efforts de Lyon, Bordeaux et Marseille échouèrent successivement contre les mesures révolutionnaires, auxquelles l'impitoyable activité des commissaires montagnards donnèrent un déplorable succès (*voy.* Fouché, Fréron, Tallien); et la cause des Girondins, à laquelle s'étaient d'abord ralliés soixante-dix départements, fut perdue sans retour.

Cependant la Convention ne prononçait point sur le sort des députés captifs. Robespierre, qui voulait leur perte, différait à dessein de les faire mettre en jugement, afin d'amasser sur leur tête l'écrasante solidarité des désastreuses tentatives d'une insurrection à laquelle ils ne s'étaient point associés. La levée de boucliers des départements fédérés fut présentée comme la démonstration évidente de ce système de fédéralisme, si longtemps évoqué comme un fantôme, au sein de la Convention, et dont seuls Brissot et Buzot (*voy.*) pouvaient, avec quelque apparence de justice, encourir la responsabilité. Enfin, le 3 octobre, Amar (*voy.*), organe des Comités de Sa-

lut public et de Sûreté générale, parait à la tribune. Avant d'entamer la lecture de son rapport, il demande que les portes de la salle soient fermées, afin qu'aucun des proscrits, dont quelques-uns siégeaient encore dans la Convention, ne puissent échapper; puis il proclame les noms de ces proscrits divisés en trois classes : 1° députés fugitifs mis hors la loi, au nombre de 21; 2° mis en accusation, 42; 3° mis en arrestation comme signataires de la protestation publiée le 19 juin contre les décrets du 2, 73. Après avoir proclamé cette liste fatale, Amar lit un rapport où les Girondins sont accusés d'avoir conspiré avec Louis XVI, Lafayette, d'Orléans, les royalistes de la Vendée et le ministre Pitt. Toute la substance de cette diatribe meurtrière se trouve dans cette phrase : « Ils étaient ré- « publicains sous la monarchie et roya- « listes sous la république, pour perdre « la nation française et la livrer à ses éter- « nels ennemis. » Il est à peine besoin de dire que la Convention, libre alors comme elle l'était dans la journée du 2 juin, adopta les conclusions du rapport, et que vingt-et-un députés dans les fers furent traduits au tribunal révolutionnaire, qui devait les envoyer à la mort.

Cette atroce tragédie fut précédée d'un sanglant prologue, et, dès le 7 octobre, l'un des députés mis hors la loi, le journaliste Gorsas ayant été découvert à Paris, perdit la vie sur l'échafaud. Les débats du procès des vingt-et-un s'ouvrirent le 24 octobre; les témoins qui déposèrent contre eux étaient leurs ennemis personnels, les auteurs de la conjuration du 31 mai, chefs de la commune ou députés montagnards. Ainsi ils furent accusés par les municipaux Pâche, Hébert et Dobsen, par les conventionnels Chabot, Maribon-Montaut (marquis), Fabre d'Églantine, Léonard Bourdon et Duhem. Ils pulvérisèrent toutes les accusations élevées contre eux. En vain les juges et même les jurés les interpellaient comme si leur culpabilité eût été démontrée d'avance : les réponses de Brissot, et surtout l'éloquence de Vergniaud, agissaient sur l'auditoire de la manière la plus sympathique. Le tribunal alarmé s'adressa à la Convention, et une jurisprudence improvisée, odieusement applicable à la cause en débat, vint en autoriser la clôture, sur la déclaration des jurés que leur conscience était suffisamment éclairée. Cette déclaration fut rendue le 30 octobre au soir, et elle emporta la condamnation à mort de Brissot, Vergniaud, Gensonné, Ducos, Fonfrède, Lacaze, Lasource, Dufriche-Valazé, Sillery, Fauchet, Lauze-Duperret, Carra, Lehardy, Duchâtel, Gardieu, Boileau, Lesterpt-Beauvais, Viger, Duprat, Mainvielle et Antiboul. L'arrêt qui les déclarait convaincus de conspiration contre l'unité et l'indivisibilité de la République fut rendu à près de minuit. On sait qu'en entendant prononcer sa condamnation Valazé se poignarda. Nous renvoyons, pour les détails de cette scène lugubre et du dénouement qui la suivit dix heures après, au chapitre XIII des *Causes secrètes de la révolution du 9 thermidor*, par Vilatte, et aux *Mémoires d'un détenu*, par Honoré Riouffe. Ces détails ont été reproduits avec une scrupuleuse exactitude par M. Thiers, dans sa grande *Histoire de la Révolution*, t.V. On trouve encore des particularités intéressantes sur la fin des Girondins dans les *Mémoires d'Hélène-Marie Williams*, publiés en 1795; mais là s'arrêtent les seuls documents authentiques que l'on possède sur les derniers moments de ces illustres proscrits. Il serait superflu de dire qu'ils les honorèrent par un courage stoïque.

Nous ne croirions pas avoir rempli notre tâche si nous ne terminions cette notice par le nécrologe complet de ceux des Girondins qui périrent après les vingt-et-un, et dont quelques-uns durent toute leur illustration à l'échafaud. Paris y vit encore monter Coustard, Manuel, Cussy, Noël, Kersaint, Rabaut-Saint-Étienne, Bernard, Mazuyer. La hache révolutionnaire frappa à Bordeaux Biroteau, Grangeneuve, Guadet, Salles et Barbaroux; à Brives, Lidon et Chambon; à Périgueux, Izarn-Valady; à La Rochelle, Dechézeau; Rebecqui se noya dans le port de Marseille; Pétion et Buzot se poignardèrent aux portes de Bordeaux, et Condorcet s'empoisonna à Bourg-la-Reine. Une triste récapitulation élève donc à 43 le nombre des députés qui suc-

combèrent « victimes, dit M. Thiers, d'une généreuse utopie. » Les Girondins revinrent trop tard chercher un point d'appui auprès de ces colonnes sociales que, par leurs attaques inconsidérées, plusieurs d'entre eux avaient si puissamment aidé à ébranler. N'ayant pu ensuite les raffermir, ils devaient être les premiers écrasés par leur chute.

Le 9 thermidor vint sauver les débris du parti abattu au 31 mai. Dès le 18 frimaire an III (9 décembre 1794), les 73 députés signataires de la protestation rentrèrent dans le sein de l'assemblée conventionnelle. Nous citerons parmi eux Aubry, Bailleul, Rabaut-Pommier, Dulaure et Daunou (*voy.* les quatre derniers noms). Trois mois plus tard, toute trace de proscription fut effacée par le rappel de vingt-deux députés mis hors la loi et encore survivants; et la Convention, redevenue libre, accueillit avec honneur Lanjuinais, Defermon, Doulcet-Pontécoulant, Louvet, Isnard et H. Larivière. On sait que les trois premiers parvinrent ensuite à la dignité sénatoriale. Enfin, pour dernier acte de réparation, dans la séance du 2 juin 1795 il fut décrété, sur la proposition de Thibaudeau, qu'une fête expiatoire, commémorative de la mort des Girondins, serait célébrée le 31 octobre, jour anniversaire du supplice des vingt-et-un. Cependant cette fête eut lieu le 3 octobre, second anniversaire de leur proscription par le rapport d'Amar.

Sur l'ensemble des faits relatifs au parti de la Gironde, indépendamment du *Moniteur* et des ouvrages cités dans le cours de cette notice, on peut encore consulter avec fruit, dans la *Collection des Mémoires sur la Révolution française*, de Berville et Barrière, ceux de Mme Roland et des conventionnels Barbaroux, Louvet, Meillan et Durand de Maillane. P. A. V.

GIROUETTE, GIROUETTISME. Formé du vieux verbe français *girer* (*voy.* GIRO, lui-même dérivé de *gyrare*, tourner, *gyras*, le cercle, tournant), le mot *girouette* désigne une bande ou feuille de tôle, ou d'un métal léger, qui, adaptée à un pivot vertical, *tourne* autour de lui au moindre souffle et indique ainsi la direction du vent. Placées sur les tours, les clochers, en un mot sur tous les points élevés d'un édifice, les girouettes prennent souvent la forme d'un coq, d'une tête de loup ou de quelque autre animal. L'appareil ordinaire ne peut guère indiquer avec quelque exactitude que les vents soufflant des quatre points cardinaux; mais il y en a de perfectionnés qui, par le prolongement de leur pivot, et au moyen d'une aiguille à laquelle son mouvement se communique, peuvent lui faire parcourir les trente-deux divisions de ce qu'on appelle la *rose des vents;* d'autres, par un ingénieux mécanisme, en font connaître la force et la vitesse. La lourde et criarde girouette était autrefois un attribut féodal qui ne pouvait figurer que sur les châteaux, et dont le *manant* n'eût osé se permettre de décorer son humble toit.

Ce n'est pas seulement de nos jours que le mot *girouette*, employé au figuré, s'est appliqué à l'inconstance du caractère, des opinions, des attachements, etc.; Bertaud, l'un de nos vieux poëtes, disait à sa maîtresse, en lui reprochant son infidélité :

> Jamais légère girouette
> Au vent sitôt ne se vira.

Plus tard, Boileau signalait *l'homme girouette* dans ces vers si connus :

> Il tourne au moindre vent, il cède au moindre choc;
> Aujourd'hui sous un casque et demain sous un froc.

On raconte que le duc de Choiseul, très flatté par Voltaire tant qu'il fut ministre, l'ayant vu, après sa disgrâce, tourner l'encensoir vers son successeur, s'en vengea par une spirituelle épigramme mise en action : il fit placer sur son château de Chanteloup une girouette qui représentait d'une manière très fidèle la tête du poëte de Ferney. Si tant de ministres, tant de puissants déchus voulaient chez nous imiter ce genre de vengeance, la fabrication des girouettes *allusives* deviendrait une branche de commerce très fructueuse, car il y a telles demeures où les toits en seraient couverts.

C'est surtout en fait de politique qu'on emploie aujourd'hui le terme de *girouette* au figuré, et que l'on a créé le

nouveau mot *girouettisme*. On publia, en 1815, un *Dictionnaire des girouettes*, qui depuis ce temps a eu plusieurs autres éditions augmentées. Dans la dernière, on avait imaginé d'indiquer par le nombre de girouettes placées à la suite du nom de l'individu le degré de son girouettisme. Douze de ces attributs formaient le *maximum*, et trois noms seulement en avaient été jugés dignes par le malin auteur : c'étaient ceux de deux personnages politiques, Fouché et Talleyrand, et celui du chansonnier Piis.

Tant de vents divers, au surplus, sans parler des ouragans et des tempêtes, ont soufflé depuis un demi-siècle sur notre patrie que l'immobilité a dû être le partage d'un bien petit nombre d'hommes : il nous semble donc que le nom de *girouette*, l'accusation de *girouettisme*, sont trop prodigués dans notre époque. Réservons-les pour ces hommes qui, en effet, tournent à tout vent; pour ceux auxquels le caustique Béranger adresse cette apostrophe :

N' saut' pas à demi,
Paillasse, mon ami!
Saute pour tout le monde!

pour ces personnages enfin d'opinions si variables qu'un homme d'esprit disait de l'un d'eux : « Il s'abonne pour trois mois à un parti et ne renouvelle pas toujours son abonnement. » En resserrant ainsi les limites du girouettisme, un autre *Dictionnaire des girouettes* ne serait encore que trop volumineux. M. O.

GISEMENT. En minéralogie et en géologie, on désigne sous le nom de *gisement* la disposition qu'affecte un minéral dans les masses et les couches de l'écorce terrestre. Cette disposition est extrêmement variée. Ainsi les minéraux se présentent tantôt en *bancs* ou *couches;* tantôt en *amas*, qui sont des couches d'une petite longueur, mais d'une grande épaisseur; en *filons*, qui diffèrent des couches en ce qu'au lieu d'être parallèles à la stratification des roches qui les renferment, ils les traversent dans leur épaisseur et dans toutes sortes de directions, souvent même et presque toujours en se ramifiant. Quelquefois aussi les substances minérales sont disséminées en plus ou moins grande abondance dans les roches; d'autres fois, elles constituent des montagnes entières. J. H-T.

GITANOS, *voy.* Bohémiens.

GIULAY, *voy.* Gyulay.

GIUNTI, *voy.* Juntes.

GIUSTINIANI, *voy.* Justiniani.

GIVRE, *voy.* Gelée.

GLACE (*glacies*). C'est par ce mot qu'on désigne l'eau devenue solide à la suite d'un abaissement naturel ou artificiel de sa température. Ce changement de forme, qui commence à se manifester à 0 degré des thermomètres centigrade et de Réaumur, a excité avec raison l'attention de plusieurs physiciens, qui en ont étudié avec soin toutes les phases.

Lorsqu'un volume quelconque d'eau est exposé dans un vase à un froid (*voy.*) peu intense (1, 2 ou 3° au-dessous de 0), on voit d'abord naître à sa surface de petites aiguilles triangulaires, qui, en se multipliant, s'insèrent les unes sur les autres, et, les interstices qu'elles laissent entre elles se comblant peu à peu par l'addition de nouvelles aiguilles, toute la masse d'eau finit par ne plus former qu'un même corps solide. On le voit, c'est là un véritable phénomène de cristallisation (*voy.*); c'est un phénomène en tout analogue à celui qui se passe dans le retour à l'état solide d'un corps rendu liquide par l'action de la chaleur; et dans la transition de l'eau de l'état liquide à l'état solide, comme dans l'exemple précédent, il y a dégagement de calorique, ce qu'on prouve facilement à l'aide du thermomètre. Il y a aussi augmentation de volume, et, ainsi que cela a été exposé au mot Condensation, cette augmentation commence après que l'eau a atteint son *maximum* de densité. On peut la constater en exposant à la gelée (*voy.*) de l'eau dans un tube long et étroit. L'eau descend d'abord; mais lorsqu'elle approche du point de congélation, elle remonte et dépasse assez rapidement son niveau primitif. Huyghens voulant apprécier quelle pouvait être la force d'expansion de l'eau qui se solidifie, exposa à une forte gelée un canon de fusil bien fermé et rempli d'eau : au bout de douze heures, il était crevé en deux endroits. Musschenbrœck, ayant calculé l'effort que fait la glace en pareil cas, trouva qu'il représentait une

force capable de soulever un poids de 13,559 kilogr. C'est cette augmentation de volume, ainsi que la présence de l'air au milieu de la glace, qui explique son poids spécifique plus faible que celui de l'eau.

Quoique l'eau commence à se solidifier à 0°, il peut arriver cependant que la température s'abaisse à plusieurs degrés au-dessous de 0 sans que l'eau se change en glace. C'est Fahrenheit (*voy.*) qui le premier observa ce fait dont il a été parlé au mot Congélation, ainsi que de l'influence des sels dissous dans l'eau pour produire le même phénomène. Nous ajouterons à ce qui a été dit à cet article que, lorsque ces eaux ainsi chargées se congèlent, les sels se précipitent, et, dans les pays froids, on tire parti de cette circonstance pour obtenir le sel marin.

La glace peut acquérir un degré de dureté fort considérable : pendant le rigoureux hiver de 1740, on construisit à Saint-Pétersbourg un palais en glace; il avait 52 pieds de haut, et les parties inférieures supportèrent fort bien le poids énorme du reste de l'édifice. De cette même glace, qui était prise dans la Néva, on fit des canons et des mortiers avec lesquels on put tirer à boulet. A. L-d.

Passage des armées sur la glace. Les armées, surtout depuis les guerres de la révolution française, ont fréquemment passé les rivières, les fleuves les plus larges, et même des bras de mer, sur la glace. Charles-Gustave (*voy.*), roi de Suède, traversa en 1658, avec toute son armée, le Belt pour aller attaquer Copenhague; les armées françaises, pendant l'hiver de 1794 à 1795, franchirent sur la glace presque tous les fleuves de la Hollande. Il n'est personne qui ne se rappelle la prise presque fabuleuse des vaisseaux de guerre hollandais par des escadrons de hussards. Une armée russe, sous Barclay de Tolly (*voy.*), s'empara dans l'hiver de 1809 (mars) de la ville d'Uméa en Suède, après avoir passé sur la glace le golfe de Bothnie. La possibilité de faire passer les armées sur la surface congelée des rivières a fait faire des recherches dans le but de connaître quels sont les divers degrés d'épaisseur que la glace doit acquérir pour supporter sans danger les troupes de toutes armes et les plus lourds fardeaux que les armées traînent à leur suite, et l'on a trouvé que, lorsque la glace a déjà $0^{m}.04$ ($1^{po.}$ $6^{l.}$) d'épaisseur, elle peut donner passage à l'infanterie, les hommes se tenant à une grande distance les uns des autres et marchant sur des files de planches posées sur la glace; à $0^{m}.095$ ($3^{po.}$ $6^{l.}$) d'épaisseur de glace, l'infanterie peut passer avec sécurité, mais par files espacées; de $0^{m}.10$ à $0^{m}.13$ ($4^{po.}$ à $5^{po.}$), la glace porte la pièce de 8 sur traîneau; de $0^{m}.13$ à $0^{m}.15$ ($5^{po.}$ à $5^{po.}$ $6^{l.}$), la pièce de 12 sur traîneau; de $0^{m}.16$ à $0^{m}.19$ (6 à $7^{po.}$), la glace supporte très bien le passage de l'artillerie de campagne attelée et sans que l'on soit obligé de prendre trop de précautions. La pièce de 16 sur affût et sur traîneau passe sur une glace de $0^{m}.19$ ($7^{po.}$) d'épaisseur; la pièce de 24, dans les mêmes circonstances, sur une glace épaisse de $0^{m}.20$ à $0^{m}.24$ (8 à $9^{po.}$). Enfin aussitôt que la glace a atteint une épaisseur de $0^{m}.27$ à $0^{m}.32$ (10 à $12^{po.}$), elle porte les plus lourds fardeaux.

On peut augmenter facilement l'épaisseur d'une couche de glace, en la couvrant de paille et même de branchages sur lesquels on jette de l'eau; cette eau, exposée à toute la rigueur de la température, ne tarde pas à se congeler, et, en réitérant cette opération, on parvient à donner à la glace l'épaisseur convenable pour l'exécution d'un passage.

C'est aux endroits où les rivières sont le moins encaissées dans leur cours, et où, par conséquent, en s'étendant davantage, elles ont moins de vitesse et de profondeur, que les glaces se forment et s'arrêtent de préférence; c'est là aussi qu'elles sont le plus susceptibles d'enchaîner la surface des eaux et d'acquérir le plus promptement une épaisseur suffisante pour assurer le passage d'une armée.

Lorsqu'on veut empêcher que l'ennemi ne puisse franchir sur la glace une rivière ou les fossés d'une place de guerre, on cherche à s'opposer à ce que la rivière ne se prenne dans toute sa largeur, en facilitant l'écoulement des glaçons, en faisant parcourir la ligne de défense par des bateaux montés par des

hommes qui, au moyen de crocs et de pinces, cassent la glace, et enfin en faisant sauter de grandes étendues de glace au moyen de petites fougasses. Une charge de poudre de 0^{k},72 (1 livre et demie) placée dans un cylindre de fer-blanc à un mètre environ, sous une glace 0^{m}.19 à 0^{m}.24 (7 à 8$^{po.}$) d'épaisseur, suffit pour briser un cercle de 5 à 6 mètres de diamètre. C. A. H.

GLACE (méd.), *voy.* Froid.

GLACES (artculin.). On appelle ainsi des sirops, des crèmes et autres compositions, avec addition de liqueurs spiritueuses, ce qui constitue les sorbets, et qu'on fait congeler en les plaçant dans des vases d'étain ou de fer-blanc, appelés *sorbetières*, au milieu de mélanges frigorifiques, dont le plus usité se compose de sel marin et de glace pilée. Leur préparation, toute simple qu'elle est, demande de l'habitude, et les bons *glaciers* sont encore assez rares. On moule les glaces de manière à leur donner des formes agréables; mais elles ont alors trop de consistance et sont moins délicates au goût. Il faut d'ailleurs agiter les liqueurs qu'on fait *glacer*, faute de quoi, au lieu d'une pâte homogène et bien liée, on aurait de véritables glaçons.

L'usage de cette espèce de rafraîchissement est fort répandu de nos jours, mais il ne remonte pas au-delà de 1660, époque où un Italien, nommé Procope, commença à débiter des glaces dans un café qui porte encore son nom à Paris, en face de l'ancienne Comédie-Française (rue des Fossés Saint-Germain-des-Prés). Mais l'usage des boissons glacées et l'art de les refroidir au moyen de la neige et de la glace conservées dans des locaux particuliers (*voy.* Glacière), et même de quelques mélanges frigorifiques, remonte à la plus haute antiquité et se retrouve dans l'Orient. La Bible en fait déjà mention; les auteurs grecs et latins offrent de nombreux passages où cette coutume est mentionnée soit directement, soit par allusion ou sous forme critique; car c'était une recherche du luxe. Dans la Perse, dans l'Égypte et dans l'Inde, les voyageurs ont observé la même propension pour les boissons glacées, et ont trouvé des procédés simples et ingénieux pour les obtenir sous un ciel brûlant. Les ressources actuelles de la science, de l'industrie et du commerce nous ont fait trouver mieux : on a inventé des mélanges frigorifiques d'une puissance extraordinaire, et nous avons vu, dans les cas où la glace avait manqué pendant l'hiver, des vaisseaux en aller chercher jusque dans le Nord. Les Italiens, les Espagnols et les Portugais avaient reçu de leurs ancêtres et des Orientaux, avec lesquels ils avaient été en communication, le goût et l'usage de ces boissons, qu'ils répandirent dans le reste de l'Europe, ou du moins dans ses parties tempérées; car les peuples septentrionaux recherchent des stimulants d'un autre genre.

L'action des boissons glacées et des glaces est essentiellement excitante et tonique; c'est un moyen de contrebalancer l'influence débilitante des climats brûlants. Si les glaces sont prises lorsque la transpiration est abondante, elles la suppriment souvent, et produisent, soit des affections de poitrine, soit des coliques violentes, et qui ont pu, dans quelques circonstances, faire croire à des empoisonnements. Ces accidents sont arrivés surtout aux personnes qui ont eu l'imprudence de prendre des glaces peu de temps après le repas et pendant le premier temps de la digestion stomacale. On cite quelques exemples de morts dues à cette cause. Dans quelques affections chroniques des voies digestives, la médecine a su tirer un bon parti de l'usage des glaces, qui agissaient alors et comme aliment et comme médicament. F. R.

GLACES (technol.). L'art de fabriquer le verre (*voy.*) remonte à la plus haute antiquité; mais l'art de faire avec le verre des glaces propres à réfléchir les objets comme un miroir (*voy.* ce mot) et à transmettre leur image à l'organe de la vision avec une netteté et une exactitude parfaites, est une invention des temps modernes. On la doit aux Vénitiens, et ils furent longtemps les seuls en Europe qui eussent le secret de cette nouvelle industrie. Colbert l'introduisit en France, et dota le pays d'une branche de commerce dans laquelle il finit par surpasser Venise, qui jusque-là en avait eu le monopole.

A l'époque où l'on commença à faire des glaces en France, la méthode du soufflage était la seule connue, la seule qu'on employât à cette fabrication comme à celle de toutes les autres sortes de verre. Ce moyen, suffisant pour produire des miroirs et des glaces de petites dimensions, ne permettait pas d'en faire qui dépassassent une certaine grandeur. Un Français eut le premier l'idée de remédier à cet inconvénient en coulant, au lieu de la souffler, la matière en fusion destinée à être convertie en glace; et l'expérience ayant constaté l'efficacité de cette méthode, elle a été adoptée d'abord en France et plus tard dans d'autres pays pour la fabrication des grandes glaces.

Les glaces coulées et les simples miroirs de Venise ont été longtemps des objets de luxe dont l'usage était presque exclusivement réservé aux classes riches de la société. Aujourd'hui, on en a tant multiplié la quantité, et la valeur vénale des pièces de moyenne et de petite dimension s'est tellement abaissée, qu'il n'est guère de maison ni même d'appartement, tant modeste soit-il, où il ne s'en trouve, soit pour l'ornement, soit pour l'utilité. Il n'est personne maintenant qui ne sache qu'une glace est une tablette ou un plateau de verre, partout d'une égale épaisseur, dont les deux faces sont parfaitement unies, et qui transmet l'image des objets sans rien changer à leur couleur ni à leur figure. Une glace n'étant qu'une sorte de verre doit se faire et se fabriquer, en effet, avec des matières de même nature que celles qui se travaillent dans les verreries (*voy.* ce mot). Comme les autres verres, les glaces sont le produit de la fusion, dans des creusets et des fourneaux, de sables, de grès ou de terres vitrifiables, auxquels on ajoute quelque substance alcaline pour faciliter cette fusion et un peu de manganèse pour obtenir un verre du blanc le plus pur et le plus convenable.

Une glace n'étant considérée comme parfaite qu'autant qu'elle est dans toute son étendue également transparente et sans couleur, qu'on n'y aperçoit à l'intérieur ni à la surface aucune bulle d'air, aucune tache ou marque quelconque, le sable et les autres matières qui entrent dans la fabrication des glaces doivent être choisis ou de qualité supérieure, ou dans l'état le plus convenable pour bien remplir l'objet qu'on se propose. Le sable doit être très blanc, et ses grains ne seront ni trop gros ni trop petits, la fusion des grains de grosseur moyenne se faisant mieux et plus vite. La terre qui peut s'y trouver mêlée doit en être séparée d'avance par un ou plusieurs lavages.

La substance alcaline la meilleure, celle qu'on emploie de préférence en France, est le salin qu'on retire de la soude. L'expérience a appris que, mieux que toute autre, il facilite la fusion de la matière vitrifiable, qu'il la rend plus générale, plus complète; que le verre qui en résulte est plus doux, plus coulant pendant qu'il est chaud, plus solide, plus durable quand il est refroidi. Dans d'autres pays, on remplace souvent la soude par la potasse; mais on a observé que cette substitution n'est pas avantageuse, que les glaces qui en proviennent sont de qualité inférieure et qu'il est très rare qu'on n'y aperçoive pas des parcelles de matière restées dans la masse sans être complétement fondues. En Allemagne, où l'on fait ainsi usage de potasse pour la fabrication des glaces par le procédé du soufflage, on a remarqué que celles qu'on pose dans des endroits humides se trouvent constamment couvertes d'une vapeur qui ne tarde pas à les ternir. Au contraire, les glaces françaises, faites avec de la soude, n'éprouvent pas la moindre altération, quoique placées dans la même situation.

Les proportions entre le sable, la substance alcaline et les autres matières qu'on fait entrer dans la fabrication des glaces, varient suivant la nature de ces diverses matières, et aussi suivant la pratique adoptée dans tel ou tel pays, telle ou telle manufacture. En France, à Saint-Gobain (Aisne), où se trouve la manufacture la plus renommée pour la perfection de ses produits, on est dans l'usage de fondre avec le sable qu'on veut vitrifier les débris de glaces, les morceaux de beau verre cassé qu'on a con-

servé ou qu'on s'est procuré pour cet objet. Après avoir réduit les uns et les autres en morceaux d'une certaine grosseur, on en prend une partie égale en poids au sable qu'on veut vitrifier, et, en y réunissant les autres matières, on les y met dans la proportion suivante, savoir :

300 kilogr. de sable et de cassons.
100 kilogr. de salin.
15 kilogr. de chaux éteinte à l'air.
1 kilogr. de manganèse.
90 grammes d'azur.

Le tout, ainsi proportionné, se porte, après qu'on a soigneusement mélangé toutes les matières qui le composent, sur le pavé d'un fourneau à réverbère dont la voûte est formée de deux dômes demi-circulaires réunis par un de leurs côtés. Le feu étant mis au combustible placé sur la grille du foyer exactement au-dessous de la jonction des dômes, la flamme qui s'élève va frapper leur surface intérieure, qui la renvoie aux matières étendues sur le pavé du fourneau, avec une chaleur suffisante pour en commencer la fusion et donner au sable à demi vitrifié une couleur blanche très prononcée. On continue le feu pendant cinq ou six heures, et pendant tout ce temps on ne cesse de remuer et de retourner avec un râble de fer les matières qu'on veut fondre; on en expose ainsi successivement toutes les parties à l'action du feu, jusqu'à ce qu'on voie qu'il ne s'en élève plus la moindre vapeur. Elle est alors au point de calcination nécessaire pour pouvoir arrêter le feu, afin de la laisser refroidir. Lorsque cette matière calcinée, qu'on nomme la *fritte*, est suffisamment refroidie, on la distribue dans des creusets pour y être fondue avant d'être coulée. On met ces creusets dans un autre fourneau qu'on allume; on pousse le feu jusqu'à ce que la matière contenue dans les creusets, et qu'on ne cesse pas un instant d'agiter, soit arrivée au point de fusion convenable pour pouvoir former une glace parfaite. La pratique apprend aux ouvriers à ne pas se méprendre sur l'instant le plus favorable pour opérer le coulage. Pour cette opération, on a une table en cuivre de la grandeur de la glace qu'on veut faire, bien droite, bien unie, et assez épaisse pour résister à la chaleur de la matière en fusion qu'elle doit recevoir sur sa surface. On vide la matière sur cette table au moyen de creusets plus petits que ceux où elle a été fondue, et l'on prend toutes les précautions que la pratique et l'expérience ont démontré être les plus propres à l'étendre le plus également possible sur toute la surface de la table. Dès que celle-ci se trouve ainsi couverte d'une quantité de matière suffisante pour pouvoir donner à la glace une épaisseur déterminée, on y fait passer un rouleau en cuivre très pesant. Cet appareil, mu d'un mouvement uniforme, parcourt toute la longueur de la table en aplatissant et égalisant la matière qui la couvre, son arrangement étant tel qu'il conserve nécessairement dans sa course un parallélisme parfait avec la surface de la table.

La glace se trouve formée après cette opération, mais elle n'est pas encore achevée. De la table sur laquelle elle a pris sa forme, on la porte dans un four, appelé *carquaise* et qu'on a préalablement chauffé au rouge. Le four, dans lequel on met ordinairement plusieurs glaces à la fois, est ensuite fermé hermétiquement, de manière que son refroidissement, et par conséquent celui des glaces qu'il contient, ne puisse se faire que très lentement. Cette opération, qu'on désigne sous le nom de *recuisson*, achève de donner aux glaces la solidité nécessaire.

Sorties de la carquaise, les glaces sont portées dans les ateliers où elles doivent recevoir ce qu'on appelle les *apprêts*, opérations qui consistent à achever d'en faire disparaître toutes les inégalités qui peuvent encore s'y rencontrer, à leur donner le poli convenable et enfin à les étamer (*voy.* ÉTAMAGE). Plusieurs de ces opérations, entre autres celles qui se rapportent au polissage, se font dans les grandes manufactures avec des machines à vapeur ou autres, qui économisent beaucoup de temps et de main-d'œuvre. La dernière, celle de l'étamage, ne peut se faire qu'à la main; ce n'est qu'avec la main qu'on peut placer bien exactement, et sans qu'elle fasse le moindre pli, une

feuille d'étain appelée *tain* dans une forme de la grandeur de la glace à étamer, verser dans cette forme une certaine quantité de mercure destiné à faire adhérer le tain à la face de la glace qu'elle doit couvrir, charger la glace de poids pour favoriser cette adhésion, etc.

Ce n'est qu'après avoir été étamées que les glaces sont ordinairement livrées au commerce. Cependant il arrive quelquefois qu'on s'en sert avant cette opération et qu'on les emploie comme du verre à vitre. Nous avons vu à Madrid toutes les fenêtres du palais du roi garnies avec de très belles glaces sorties de la grande manufacture établie à Saint-Ildefonse sur le modèle de celle de Saint-Gobain.

L'Espagne n'est pas le seul pays où l'on ait adopté la méthode du coulage inventée en France : l'Angleterre a plusieurs manufactures où elle est pratiquée avec assez de succès. Dans celle de Ravenhead, comté de Lancastre, toutes les opérations du polissage se font au moyen de deux machines à vapeur d'une grande force.

Les glaces que l'on fait à Venise, à Nuremberg, en Bohême et dans d'autres parties de l'Allemagne, sont fabriquées par le procédé du soufflage. Il n'en est pas de même à la grande manufacture de glaces à Saint-Pétersbourg, d'où sortent des produits d'une grandeur remarquable.

Les Américains des États-Unis se sont depuis quelques années approprié cette industrie, ou plutôt elle a été portée chez eux par des Français qui y ont établi des manufactures de glaces.

Le commerce des glaces a une assez grande importance en France, non-seulement celui qui se fait pour la consommation intérieure, mais encore celui qui a lieu avec l'étranger; les glaces françaises étant reconnues pour être les plus belles, sont aussi les plus recherchées dans tous les pays où l'entrée en est permise. V. DE M-N.

GLACIÈRE, sorte de cave d'une construction particulière et propre à conserver pour l'été la glace ou la neige dont on la remplit l'hiver, ainsi que les provisions qu'on en rapproche dans certains pays. A cet égard, les glacières de Saint-Pétersbourg, où il entre souvent plus d'une centaine de grands blocs de glace de 3 à 4 pieds de long sur 2 d'épaisseur, sont au nombre des plus curieuses.

Les conditions de toute bonne glacière étant qu'elle soit autant que possible défendue contre l'accès de l'air chaud ou humide, ainsi que contre toute infiltration souterraine de l'eau, qui feraient fondre en peu de temps la glace qu'elle contient, exigent de la part de celui qui veut en établir une des précautions faciles, mais indispensables, dans le choix de l'emplacement et des matériaux, comme dans le mode particulier de construction. Un terrain très sec et une exposition qui ne permette pas, ou qui ne permette que pendant une très petite partie de la journée aux rayons du soleil de frapper directement sur une glacière, sont ce qui convient le mieux pour le succès d'un établissement de ce genre. Lorsqu'on a rencontré la place qui remplit le mieux cette double condition, on y creuse une cave circulaire d'environ 12 mètres de profondeur sur 2 de diamètre dans la partie la plus basse et 2 mètres et demi au niveau du sol, afin de former un talus qui prévienne l'éboulement des terres. Le trou circulaire terminé et les terres qu'il renfermait étant évacuées, on établit au fond un carrelage en pierres et l'on élève autour de la circonférence un mur en pierres de taille ou au moins en chaînes de pierres de taille et en bons moellons entre les chaînes, le tout bâti à chaux et à ciment, en ayant soin d'employer les meilleurs matériaux afin de mieux prévenir tout danger d'infiltration. Le fond, qui doit avoir été pavé en talus, forme un puisard où vont s'écouler les eaux de la glacière; car, malgré toutes les précautions, il se fond toujours quelques portions de glace. Sur la partie la plus élevée de ce puisard on couche une grille en fer sur laquelle reposera le premier lit de glace lorsqu'on remplira la glacière.

Sur le mur élevé jusqu'au niveau du sol, on construit un dôme en maçonnerie dans lequel on ménage, du côté du nord, les ouvertures nécessaires pour pouvoir entrer dans la glacière, la rem-

plir et y prendre de la glace. Sur ce dôme, on peut, si l'on veut prendre plus de précautions, mettre une couverture en chaume, qui servira à mieux défendre la glacière contre la température extérieure.

Lorsqu'on veut remplir une glacière, on commence par placer sur le grillage du fond un lit peu épais de paille à travers laquelle s'écouleront les eaux qui s'échapperont de la glace. On jette ensuite les glaçons ou la neige, et l'on fait en sorte qu'il ne reste que le moins de vides possible dans toutes les parties pleines de la glacière. La glace et la neige sont tassées; plus la masse qu'elles forment est compacte et plus on est sûr qu'elles se conserveront.

Les glacières semblables à celles dont on vient de lire la description ne sont pas les seules dont on se serve : on en construit de formes différentes, et l'on a même réussi, aux États-Unis, à conserver de la glace dans des espèces de grandes cages en bois, faites en forme de cône renversé et dont une partie seulement occupe un espace creusé dans le sol; le reste, placé au-dessus, est enveloppé par une bâtisse en planches et recouvert de chaume qui descend jusqu'au niveau de la terre. L'intervalle entre le bâtis de planches et la glacière est entièrement rempli avec de la paille. Mais il est facile de concevoir qu'une glacière ordinaire doit, toutes choses égales, être meilleure et préférable à une glacière de ce genre.

Un essai de glacière plus surprenant a été fait également par des Américains. Des spéculateurs de Boston ont transformé en glacières des cales de vaisseaux, les ont remplies de glace qu'ils ont portée comme objet de commerce dans les colonies des îles du Vent et Sous-le-Vent. D'autres, du même port, plus hardis encore, ont réussi à conduire à Calcutta des chargements de la même espèce, et quoique pendant la traversée, et surtout dans le port de Calcutta, lorsqu'il a été nécessaire de retirer la glace, une portion considérable de celle qui avait été embarquée se soit fondue, le prix auquel s'est vendue celle qui a pu être livrée a permis aux armateurs de réaliser des bénéfices énormes. Dans les villes du Nord, les glacières se trouvent dans les fondations des maisons, au niveau des caves ordinaires. V. DE M-N.

GLACIERS. On nomme ainsi des amas de glaces qui, dans les hautes montagnes, comme les Alpes et les Pyrénées, commencent au-dessus de la limite inférieure des neiges et vont se terminer en pente jusqu'au fond des hautes vallées. Dans celle de Chamouny, en Savoie, et dans celle de Grindelwald, en Suisse, les glaciers reposent à leur extrémité inférieure sur les pâturages où se tiennent les troupeaux, et leurs masses blanches nuancées d'azur contrastent de la manière la plus pittoresque avec la verdure des arbres et les couleurs variées des prairies émaillées de fleurs.

Saussure a divisé les glaciers des Alpes en deux classes: dans la première, il range ceux qui se forment sur les pentes des larges et hautes sommités; dans la seconde, il comprend ceux qui occupent de larges ravins qui s'étendent en pentes plus ou moins rapides depuis les sommets couverts de neige jusque dans les vallées.

Les glaciers de la première classe sont rarement d'une grande étendue; ceux de la seconde, au contraire, occupent toujours une longueur assez considérable, quelquefois 5 ou 6 lieues, sur une largeur qui est souvent d'une lieue. Leur épaisseur est ordinairement en raison de leur étendue; elle surpasse communément 100 pieds, et, s'il faut en croire les guides, il y en a qui, comme ce que l'on nomme la *Mer de Glace*, au pied du Montanvert, ont dans quelques endroits 600 à 800 pieds d'épaisseur.

Un caractère particulier aux glaciers de la seconde classe, c'est d'être hérissés d'aspérités, qui, à quelque distance, paraissent être une accumulation de petits glaçons pyramidaux, mais qui, vus de près, forment des obélisques de 20, 30 et jusqu'à 60 pieds de hauteur. Ces aspérités ne sont considérables que dans la partie la plus épaisse des glaciers; vers leur extrémité inférieure, elles sont remplacées par de profondes ondulations au milieu desquelles il est facile de se frayer un chemin.

Lorsque, dans la vallée de Chamouny, on voit les glaciers s'étendre jusqu'auprès des champs en culture et des habi-

tations, on se demande comment il se fait que la glace se soit formée et se maintienne à une si faible hauteur, et comment elle résiste aux chaleurs de l'été qui sont très fortes dans cette vallée. Mais ce phénomène s'explique facilement, si l'on remarque que ces masses de glace ne sont plus à la place où elles se sont formées, et que chaque année elles descendent dans la vallée. Le savant Ebel, à qui l'on doit cette observation, a même remarqué que dans la plupart des localités la marche des glaciers est de 12 à 25 pieds par an. Ce mouvement est dû principalement à la fusion qui s'opère au point de contact de la glace et du sol. La terre, délayée par l'eau, cède au poids de ces masses de glace posées sur un plan incliné.

Dans quelques localités des Alpes, la fonte des glaciers produit, à leur partie inférieure, des cavités plus ou moins grandes, d'où sortent des ruisseaux et quelquefois des rivières torrentueuses : la vallée de Grindelwald et celle de Chamouny en offrent de beaux exemples; mais le plus remarquable est dans cette dernière. Qu'on se figure, à l'extrémité du glacier des Bois, une grotte de 100 pieds de diamètre et de 40 à 50 de hauteur, creusée naturellement dans la masse même du glacier et présentant l'aspect d'une caverne de cristal, ornée d'élégantes stalactites, dont les reflets azurés répandent leurs teintes brillantes sur les flots écumeux qui en sortent avec fracas pour former l'Arveiron qui va se jeter dans la rivière de l'Arve : on n'aura qu'une idée imparfaite d'un spectacle que le pinceau le plus fidèle ne pourrait représenter avec exactitude.

La marche lente et graduelle des glaciers est attestée par ces *moraines* ou amas de cailloux roulés qui les environnent, et qui sont quelquefois si considérables qu'ils dépassent de beaucoup la hauteur du glacier. Il est facile de voir que ces amas de débris de roches étaient contenus dans la glace à une époque où le glacier était plus large et plus épais, et qu'ils ont été entraînés de plus haut par les amas de neige qui se sont transformés en glace. J. H-T.

GLACIS, espace de terrain en pente très douce qui s'étend sur 40 à 50 mètres de longueur, à partir de la crête du chemin couvert (*voy.*), dont on étend la plongée jusqu'à sa rencontre avec la campagne. En allongeant ainsi le glacis, les défenseurs du chemin couvert fournissent un feu plus rasant et plus rapproché des attaques que celui du rempart.

Dans l'attaque des places, l'assiégeant, après avoir établi des cavaliers de tranchée (*voy.* CAVALIER) sur le haut du glacis, chasse l'assiégé du chemin couvert et vient y établir ses batteries de brèche. De son côté, l'assiégé, qui a préparé d'avance des galeries de mines sous le glacis du chemin couvert, s'occupe de diriger ses fourneaux de manière à bouleverser les travaux de l'assiégeant. C-TE.

GLADIATEUR. Il ne faut pas confondre les gladiateurs avec les athlètes (*voy.*), auxquels les Grecs accordèrent jusqu'aux honneurs divins. Les gladiateurs furent, dans l'origine, des esclaves condamnés par la barbarie des vainqueurs à la mort, qu'on leur permit de racheter en combattant dans les cirques (*v.*). Au moins défendaient-ils ainsi leurs jours; mais était-il moins cruel de faire un spectacle de leurs sanglants combats, dont le peuple venait repaître sa sauvage curiosité, que de les massacrer et de les immoler aux funérailles des personnes distinguées? Le peuple de Rome devint lâche après avoir été cruel; il s'habitua à regarder avec plaisir couler le sang des hommes, comme il avait éprouvé d'affreuses jouissances à voir s'entre-déchirer les animaux féroces. Ce fut sous le consulat d'Appius Claudius, l'an 450 de Rome, que le premier spectacle de gladiateurs fut offert aux Romains (Valer. Maxim., II, 47). Bientôt ces hommes firent un art de la nécessité de défendre leurs jours; ils exercèrent une profession, et, comme pour combattre on leur donnait une épée, *gladium*, le nom de *gladiateurs* leur vint de là.

Cependant on imagina de diversifier leurs combats et leurs armes, et ils furent distingués en différentes classes : les *Secutores* avaient une épée et une sorte de massue dont le bout était plombé; les *Thraces* eurent un coutelas à la manière des peuples de la Thrace; les *Mirmillones* furent armés d'une faux et d'un

bouclier; on leur donna le sobriquet de Gaulois. Les *Retiarii* étaient ainsi nommés du filet, *retium*, dont ils cherchaient à envelopper les *Mirmillones*, qu'ils attaquaient avec un trident. Les *Hoplomachi* étaient armés de toutes pièces, comme l'indique leur nom tiré du grec; les *Provocatores*, qui attaquaient les *Hoplomachi*, étaient, comme eux, armés de toutes pièces. Les *Dimachæri* se battaient avec deux poignards; les *Essedarii* étaient montés sur des chariots; les *Andabatæ* étaient à cheval et avaient les yeux bandés. Les *Meridiani* portaient ce nom parce qu'ils entraient dans l'arène à midi. Les *Bestiarii* se battaient contre les bêtes féroces. Les *Fiscales* étaient entretenus aux dépens du fisc; ils prirent le nom de *Cæsariani*, parce qu'ils étaient destinés aux jeux où assistaient les Césars. On les appelait aussi *Postulatitii*, postulés, parce qu'étant les plus braves et les plus adroits ils étaient souvent demandés par le peuple. Enfin les *Catervarii*, tirés de diverses classes, se battaient en troupes les uns contre les autres.

Ces combats plaisaient tant à la multitude dépravée que le peuple assemblé dans les théâtres interrompait souvent la pièce qu'on représentait pour demander qu'on lui donnât, au lieu des vers de Plaute ou de Térence, le spectacle des gladiateurs et des bêtes féroces. Horace en fait le reproche au peuple de Rome dans son épitre à Auguste (liv. II, ép. 1, v. 185).

Les hommes d'un rang plus élevé n'étaient pas plus délicats que le peuple, car souvent ils faisaient combattre des gladiateurs pendant leurs festins, et les yeux des convives se repaissaient de ce sanglant spectacle. Cette passion des Romains encouragea des spéculateurs, qu'on nomma *lanistæ*, à dresser une autre sorte de gladiateurs: c'étaient des esclaves qu'ils achetaient pour les jeux, qu'ils exerçaient à s'attaquer et à se défendre avec art, et qu'ils encourageaient à combattre dans l'espoir de la liberté. Outre ceux-là, des gens libres, poussés par l'indigence ou par la dépravation des temps, se louaient pour exercer ce métier. Les maîtres leur faisaient jurer qu'ils combattraient jusqu'à la mort. Pétrone (c. 77) a conservé la formule de leur serment. C'était à ces maîtres qu'on s'adressait quand on voulait donner des jeux. Les premiers personnages de la république eurent dans la suite leurs gladiateurs à eux; Jules César était de ce nombre. Les édiles eurent d'abord l'intendance de ces jeux cruels, ce furent ensuite les préteurs; Commode en attribua l'inspection aux questeurs. Les combats de gladiateurs étaient annoncés plusieurs jours d'avance par des affiches. Le peuple décidait de la vie ou de la mort du vaincu : s'il avait paru lâche dans le combat, son arrêt de mort était rarement douteux; le peuple montrait sa main avec le pouce plié sous les doigts, et le gladiateur blessé connaissait tellement ce signal qu'il présentait lui-même la gorge au coup mortel. Lorsque l'empereur arrivait dans ce moment, il accordait ordinairement sa grâce. Tout gladiateur qui avait servi trois ans dans l'arène avait son congé de droit; il était affranchi, mais n'avait jamais la qualité de citoyen. Pour lui, la marque de l'affranchissement était un bâton d'épines nommé *rudis*, d'où venait à ces gladiateurs le nom de *rudiarii*. Les gladiateurs furent employés dans les troupes, surtout dans les guerres civiles. Si l'on en croit Suétone, Néron força des sénateurs et des chevaliers à se battre dans l'arène entre eux ou contre des bêtes féroces. Commode lui-même exerça le métier de gladiateur; et à cette époque des dames romaines ne crurent pas s'avilir en descendant dans l'amphithéâtre pour combattre les unes contre les autres. Les vestales elles-mêmes assistaient à ces jeux, et avaient leur place marquée au premier rang de l'amphithéâtre. Quelques empereurs chrétiens essayèrent en vain d'en abolir l'usage; ils ne cessèrent tout-à-fait qu'à la chute de l'empire romain en Occident, vers l'an 500 de J.-C.

Les Grecs n'avaient jamais permis chez eux ces spectacles barbares, lorsque Antiochus-Épiphane, roi de Syrie, fit venir à grands frais de Rome, vers l'année 176 avant J.-C., des gladiateurs qui ne combattirent d'abord que jusqu'au sang; mais l'habitude les familiarisa peu à peu avec ces horreurs, et les jeux devinrent aussi

cruels qu'à Rome. Les Athéniens seuls résistèrent à l'exemple des autres peuples de la Grèce, et ne voulurent point, selon la belle expression d'un de leurs citoyens, *renverser l'autel de la miséricorde*. *Voy.* CIRQUE, FUNÉRAILLES, ESCLAVES (*guerre des*), FUCIN (*lac*), etc. D. M.

Les gladiateurs étaient un sujet sur lequel s'exerçait fréquemment le ciseau des statuaires anciens. Le *Gladiateur mourant*, du musée du Capitole, est un Barbare atteint d'une blessure à la poitrine et qui exprime encore toute sa fureur au moment de tomber. Le *Gladiateur Borghèse*, statue antique découverte à Antium dans le XVII^e^ siècle et ainsi nommé de la villa Borghèse (*voy.*) où elle fut d'abord recueillie mais d'où elle fut ensuite transférée à Paris, mériterait plutôt le nom d'athlète ou de combattant ; car son attitude, ainsi que l'a prouvé Heyne, est celle d'un homme qui combat un ennemi à cheval, et il porte sur son bras gauche l'anneau du bouclier.

Aux yeux des artistes cette statue, l'une des plus belles que l'antiquité nous ait laissées, a d'autant plus de prix, qu'elle est du très petit nombre des antiques où l'homme est représenté dans une de ces actions violentes pendant lesquelles la tension de l'âme se communique à toutes les parties du corps, et qu'elle est peut-être la seule où l'on puisse acquérir l'intelligence complète du système musculaire. En effet, l'attitude animée de cette figure développe aux yeux de l'artiste un trésor de science anatomique, admirable de précision et de justesse, exprimée dans un style élégant, mais plus conforme à la nature humaine que n'est celui des *Lutteurs* de Florence, autrement dits Castor et Pollux, et du groupe de Laocoon (*voy.*) dont les contours plus nobles se rapprochent davantage de la divinité. Le *Héros combattant*, c'est le nom qui doit rester à notre statue, offre des raccourcis bien propres à donner de la justesse aux yeux des élèves qui n'ont encore étudié que le modèle vivant ; son étude approfondie démontrera aux artistes combien était grande la science anatomique des sculpteurs grecs. En effet, il résulte des travaux du docteur Salvage, qui a anatomisé et analysé cette figure dans une suite de dessins gravés, qu'à sa surface sont exactement écrits les effets que produiraient les muscles des régions inférieures et supérieures d'un sujet vivant exécutant l'action précise représentée, c'est-à-dire parant un coup qui lui vient du haut et enfonçant sa lance dans le poitrail d'un cheval.

Cet admirable chef-d'œuvre porte sur le tronc qui lui sert de support le nom d'Agathias d'Éphèse, fils de Dositheus. Au dire de Winckelmann, cette statue est la plus ancienne, connue, de celles qui portent une signature d'auteur. L. C. S.

GLAGOLITES, ÉCRITURE GLAGOLITIQUE. Dans plusieurs diocèses de l'Istrie et de la Dalmatie, parmi des populations illyriennes professant la religion catholique, la messe se dit non en latin, mais dans la langue ecclésiastique du pays, qui est un vieux slavon, et à l'aide de livres liturgiques écrits avec un alphabet particulier, très différent du cyrillique usité chez les Russes et les Serbes (*voy.* CYRILLE ET MÉTHODE), et n'ayant rien de commun non plus avec l'alphabet latin ou l'alphabet gothique dont se servent les autres Slaves (*voy.* ce mot). Sur la demande de l'évêque de Segni (Zengh), le pape accorda ou renouvela ce privilége aux chrétiens dalmates, à une époque où, après la prise de Constantinople par les Latins, on regardait une réunion des deux Églises comme prochaine. « Considérant, est-il dit dans la bulle de 1248, rendue par Innocent IV, que la langue est subordonnée au fond (*sermo rei*) et non le fond à la langue, nous octroyons, en vertu des présentes, la permission que tu nous as demandée, bien entendu pour les contrées seulement où le point en question * a passé en usage, et pourvu que le sens n'ait pas à souffrir des variations de la lettre (*dummodo sententia ex ipsius varietate literæ non lædatur*). » Ce sont ces chrétiens dalmates, ou plutôt leurs prêtres, qu'on

(*) Ce point en question était exprimé de la manière suivante dans l'introduction de la bulle : « Il était dit dans la pétition qui nous a été présentée de ta part qu'il y a en Slavonie (Dalmatie, Croatie) une écriture particulière (*litera specialis*) que les clercs de cette contrée affirment avoir reçue de saint Jérôme et dont ils se servent dans la célébration des saints offices. »

nomme les Glagolites, du mot slavon *glagol* qui signifie langue, et primitivement mot, lettre*. Leur écriture, leurs traductions des Évangiles et du Psautier, leurs livres liturgiques, dont, en France, on peut se faire une idée par l'inspection du *Texte du sacre* à Reims (*voy.* T. VII, p. 404, note) ou par l'alphabet qu'on trouve dans le *Nouveau Traité diplomatique* des Bénédictins de Saint-Maur**, étaient appelés *glagolitiques*.

J.-S. Assemani et beaucoup d'érudits parmi les Slaves latins se sont autrefois occupés de ces lettres illyriennes (*Illyrici typi*); vers la fin du dernier siècle, Dobner, Durich, Alter, etc., en ont recherché l'origine, et ont examiné la tradition qui en attribue l'invention à saint Jérôme, né au IVe siècle à Stridon en Istrie. Il était heureux pour ceux qui sollicitaient la faculté de se servir de la langue vulgaire dans la messe, de pouvoir invoquer l'autorité d'un si grand docteur, lui-même, disait-on, traducteur des psaumes dans la langue illyrienne et qui se serait servi du caractère glagolitique pour les écrire. Un des slavinistes les plus savants et les plus ingénieux de notre époque, feu l'abbé Dobrowsky (*voy.*), a contesté positivement à la littérature glagolitique (qu'on nous passe ce terme un peu ambitieux) une antiquité qui lui donnerait une priorité de cinq siècles sur les lettres et les livres cyrilliques. Ne connaissant aucun manuscrit plus ancien que le XIIIe siècle, époque (1222) où un clerc du diocèse de Spalatro, Nicolas d'Arbe, écrivit en caractère glagolitique, sur parchemin, une traduction des psaumes***, Dobrowsky affirmait un peu légèrement que l'usage de ces lettres ne remonte pas plus haut. Mais ce même Nicolas d'Arbe avait assuré dans sa préface avoir fidèlement copié le livre saint sur un psautier slavon plus ancien, autrefois écrit par ordre et aux frais de Théodore, dernier archevêque de Salone. Or Salone a été détruite l'an 640 de J.-C. D'après cela, il fallut établir que Nicolas en avait imposé, ou au moins qu'ayant trouvé cette indication relative à un évêque Théodore, il avait fait de lui, de sa propre autorité, le dernier archevêque de Salone. Suivant Dobrowsky, l'exemplaire sur lequel la copie fut faite était sans doute cyrillique, et le copiste employa de préférence un caractère récemment inventé pour les Slaves latins, mais que l'on attribuait à saint Jérôme, premier auteur, disait-on, de ces liturgies glagolitiques qu'on cherchait alors à faire prévaloir dans toutes les églises illyriennes.

Tout en rendant hommage à l'autorité de son savant devancier, M. Kopitar (*voy.*) ne se range pas à son avis. S'appuyant de monuments glagolitiques plus anciens, en partie découverts par lui, et notamment d'un manuscrit contemporain de l'Évangile d'Ostromir (1057), si même il n'est pas plus ancien, et appartenant aujourd'hui au comte de Cloz, à Trente, il s'efforce de prouver dans les prolégomènes de son *Glagolita Clozianus* (Vienne, 1836, grand in-4°), et il nous paraît prouver en effet, que l'écriture glagolitique, si elle ne remonte pas à saint Jérôme (ce que rien n'atteste), peut bien avoir été en usage déjà au VIIe siècle, époque où vivait le dernier archevêque de Salone, et ne doit pas, dans tous les cas, être regardée comme étant de beaucoup postérieure à l'écriture cyrillique. M. Kopitar pense que les deux alphabets et les liturgies écrites par leur moyen auront été simultanément en usage parmi les Slaves établis au sud du Danube, sans distinction de rit (comme en effet nous les trouvons quelquefois ensemble sur un seul et même manuscrit), et que vers la fin du XIIIe siècle seulement le glagolitique aura été expressément et exclusivement adopté par ceux du rit latin, après avoir d'abord subi toutefois quelques modifications (*quamquam mulctatum ex parte et refictum*, p. XI). Le cyrillique resta en propre aux grecs, c'est-à-dire aux schismatiques, et cette distinction dut être favorisée par

(*) Lettre se dit ordinairement en slavon *boukva* : de là l'alphabet glagolitique a aussi été appelé *boukvitsa* ou *azboukvitsa*. Les Russes nomment encore aujourd'hui l'alphabet *azbouka*, des deux premières lettres, *az* et *bouki*

(**) Les RR. PP. avaient pris cet alphabet, qu'ils appellent *abecenarium Bulgaricum*, dans un MS. de la Bibliothèque du roi, n° 2340, et qu'ils croient être du IXe ou Xe siècle.

(***) *Glagolitica*, p. 20.

le pape pour séparer les Slaves latins des Slaves orientaux et les empêcher d'adhérer au schisme.

Suivant cette opinion, que M. Kopitar a soutenue avec toute l'érudition qui lui est propre, et à laquelle MM. Haupt, Jacques Grimm, le comte Castiglione, ont depuis publiquement adhéré, l'écriture glagolitique aurait pris son origine parmi les Boulgares, dominateurs des Slaves non-seulement de la Mœsie, mais encore de la majeure partie de la Pannonie, première contrée slavonne qui ait adopté le christianisme. Ces Boulgares, auteurs de la langue ecclésiastique slavonne, et dont la langue actuelle est encore celle de toutes qui a conservé avec la première les rapports les plus intimes, sont aujourd'hui déshérités de l'heureux privilége d'entendre célébrer le culte dans leur langue nationale; mais comme les livres cyrilliques ne se sont pas maintenus davantage parmi eux, cette circonstance ne prouve rien contre l'opinion du grand slaviniste de Vienne. Une objection plus forte nous paraîtrait pouvoir être tirée de la lettre déjà citée d'Innocent IV, laquelle semble autoriser une innovation déjà consacrée, il est vrai, par le temps, mais qu'aucune décision pontificale n'avait encore sanctionnée jusque-là. Nous savons bien qu'un concile provincial de Spalatro avait interdit et condamné, en 1060, la liturgie cyrillique, mais on ne nous rapporte rien de semblable au sujet de la liturgie glagolitique, qui, en conséquence, serait restée en usage, et qui, vieille déjà de tant de siècles, n'aurait pas eu besoin d'une autorisation expresse. Au reste, c'est aux linguistes à prononcer sur cette grave question. Ajoutons seulement que M. Kopitar ne décide pas celle de l'âge réel des premiers glagolites. Il ne croit pas que saint Jérôme ait été l'inventeur de leur système d'écriture; et s'il indique, comme ayant pu l'être, un certain Ethicus, cité par ce père de l'Église et depuis par Rabanus Maurus (mort en 856), il insiste cependant beaucoup moins sur cette idée que ne l'a fait après lui (dans les Annales de Vienne) M. Haupt, son admirateur plutôt que son critique.

L'alphabet glagolitique se présente à peu près sous les mêmes formes chez Assemani, dans le manuscrit de Paris auquel le *Nouveau Traité de Diplomatie* des Bénédictins l'a emprunté, et dans le précieux manuscrit du comte de Cloz. Mais dans ce dernier, il offre un plus grand nombre de lettres, savoir 39 au lieu des 32 de l'alphabet de Paris. Ces lettres sont un peu modifiées dans les manuscrits les plus récents et dans les livres imprimés : de rondes et feuillées qu'elles étaient, elles y deviennent roides et anguleuses. Elles sont généralement compliquées, peu commodes à tracer, bizarres, et très différentes des autres lettres connues, notamment des lettres cyrilliques, formées à l'instar des grecques. Néanmoins ces deux alphabets ont quelques signes en commun. Lequel les a empruntés à l'autre? C'est une grande question qu'on est d'autant plus porté à résoudre en faveur du glagolitique qu'il est beaucoup plus riche que le cyrillique, auquel il aurait fait ces emprunts. M. J. Grimm revendique la priorité pour le premier en faisant voir les rapports de quelques-unes de ses lettres avec des signes runiques. Quoi qu'il en soit, ces lettres glagolitiques expriment une grande variété de sons et d'articulations, composant un des plus riches alphabets qui existent. L'Imprimerie royale de Paris en possède les types provenant de Rome, où ils servaient sans doute aux impressions de la Propagande.

En essayant de faire revivre en France la connaissance d'une écriture qui n'avait pas échappé aux investigations de nos savants Bénédictins, mais qu'on ne connaît plus aujourd'hui, nous ne voulons pas en exagérer l'importance. C'est seulement comme une question paléographique du plus haut intérêt que nous appelons sur elle l'attention des érudits; car les glagolites n'ont produit autre chose sinon des traductions des saintes Écritures (les Psaumes et les quatre Évangiles) et d'un certain nombre d'homélies quelquefois annotées; la grande majorité des livres glagolitiques sont des missels et des bréviaires. J. H. S.

GLAIEUL, *voy.* GLAYEUL.

GLAIRE, matière visqueuse, filante, peu colorée, d'une saveur fade, analogue

en un mot au blanc d'œuf cru, laquelle est sécrétée par les membranes muqueuses du poumon ou de l'estomac, et qui est rejetée au dehors, soit par l'expectoration, soit par le vomissement (*voy.* ces mots.) Les glaires sont aussi connues sous les noms de *mucosités*, de *phlegmes* ou de *pituite :* ce dernier est le plus ancien.

On a fait jouer aux glaires dans la production des maladies un rôle qui ne leur appartient pas, et l'on compte une foule d'élixirs, d'opiats et autres médicaments *anti-glaireux*. Des médecins, mais surtout des personnes étrangères à la médecine, conseillent sans cesse des vomitifs, des purgatifs, des amers, sous le prétexte d'expulser les glaires qui étouffent et suffoquent particulièrement les enfants.

De ces théories surannées il reste néanmoins ce fait que, dans quelques circonstances et d'après certaines dispositions organiques, les mucosités peuvent être sécrétées d'une manière surabondante, soit accidentellement, soit habituellement, et amener des évacuations suivies de soulagement, comme leur rétention produit un malaise. Mais la présence des glaires est le symptôme plutôt que la cause du mal; et quand elles ont été expulsées, elles se reforment de nouveau par une sorte d'habitude. Ainsi, par exemple, chez les asthmatiques et chez les anévrismatiques, il se fait un afflux de mucosités dans les bronches, d'où résulte de la gêne dans la respiration et une toux pénible. Chez les personnes disposées au squirrhe de l'estomac, chez celles qui ont la mauvaise habitude de boire à jeun du vin blanc, on observe des vomissements glaireux. Dans ces divers cas, c'est à la maladie principale qu'il faut s'adresser pour remédier à l'état glaireux, à la disposition glaireuse, ainsi qu'on l'appelle.

Ce qui est encore un fait d'observation, c'est que, quand des évacuations muqueuses ont duré un certain temps, elles ne sauraient sans inconvénient être supprimées d'une manière brusque et subite. En général, il convient d'avoir recours à des purgatifs, à des sudorifiques, quelquefois à des exutoires pour dissiper cette disposition maladive. Le régime tonique et substantiel et l'emploi de la flanelle sur la peau sont particulièrement utiles comme moyens préservatifs. F. R.

GLAIVE, arme dont l'origine se perd dans la nuit des temps, mais qui a laissé une profonde impression de crainte et de terreur dans l'imagination des peuples. Le glaive est resté l'emblème de la force, de la justice, de la vengeance et de la colère divine. Nous armons le conquérant d'un glaive victorieux; Thémis tient en ses mains le glaive des lois et de la justice; rien ne peut échapper au glaive de la colère divine.

> Une invisible main suspend sur votre tête
> Le glaive menaçant que la vengeance apprête. (VOLTAIRE, *OEdipe.*)

L'Église elle-même menace ses ennemis du glaive spirituel, et l'Évangile veut que celui qui frappe du glaive périsse par le glaive.

Le glaive, comme tout ce qui tient aux premières inventions des hommes, est extrêmement simple dans ses formes: il se compose d'une lame courte, large, à deux tranchants, terminée par une pointe aiguë, et enchâssée dans une poignée droite; une *croisée* simple sépare la lame de la poignée. Le nouveau sabre donné en France aux troupes à pied est un véritable glaive.

Le *braquemar* ou *jacquemart*, le *flamard* ou *flambard*, et la *flamberge*, ont, comme le glaive, une lame large et à deux tranchants, et n'en diffèrent que par les dimensions de leurs lames et la forme de leurs poignées. C. A. H.

GLAISE (TERRE), *voy.* ARGILE.

GLANAGE. Il y a deux choses à voir dans le glanage, une opération agricole et un droit. L'opération, qui consiste simplement à ramasser les épis tombés et restés isolément dans un champ moissonné, ne présente rien en elle-même qui commande l'intérêt; mais le droit mérite plus d'attention sous le point de vue historique et sous celui de l'utilité.

C'est à Moïse qu'il faut remonter pour trouver la première institution du droit de glanage; c'est aussi le législateur juif qui a le plus nettement défini la classe de personnes en faveur de qui il l'instituait et le genre de récoltes qu'il y sou-

mettait. D'un côté, en effet, il en fait expressément la part du pauvre, de l'étranger, de l'orphelin et de la veuve; de l'autre, il l'applique spécialement aux blés, à la vigne et aux oliviers (*Levit.*, XIX, 9 et 10; XXIII, 22; *Deuter.*, XXIV, 19-22). C'est encore dans la législation de Moïse que le glanage assurait le plus de profit à ceux qui y avaient droit, si du moins on peut y rapporter cette disposition par laquelle il était enjoint aux propriétaires de laisser les extrémités de leurs champs et de leurs vignes sans les moissonner et sans les vendanger, mais d'en abandonner la récolte aux pauvres et aux étrangers. Du judaïsme, le glanage passa dans le christianisme, à l'esprit duquel il s'adaptait parfaitement, mais qui, en sa qualité de loi exclusivement religieuse et morale, ne devait pas en faire l'objet d'un commandement spécial. Aussi fut-il diversement interprété et exercé dans les différents pays chrétiens, et tomba-t-il dans la sphère du droit coutumier plutôt que dans celle du droit écrit. Cependant, en France, il a aussi été l'objet de la sollicitude du législateur : ainsi une ordonnance de Louis IX, une autre de Henri II, en date du 2 novembre 1554, différents décrets des parlements, la loi sur la police rurale du 28 septembre 1791, celle du 2 septembre de la même année, celle du 23 thermidor an IV, le Code pénal, art. 471 et 473, la loi du 28 avril 1832, art. 95, et plusieurs arrêts de la Cour de cassation en ont, jusqu'à un certain point, défini l'étendue et régularisé l'exercice. Il résulte de ces diverses dispositions un ensemble qu'on peut résumer de la manière suivante : Les personnes pauvres et hors d'état d'aider à la récolte, tels que vieillards, femmes, petits enfants et infirmes, ont seules la faculté de glaner; elles ne peuvent l'exercer que dans les pays où il est d'un usage général (à moins d'une permission du propriétaire), dans les champs ouverts, en dedans de certaines limites de territoire, lorsque la récolte a été entièrement enlevée et que le soleil est sur l'horizon. Toutes ces mesures sont dans l'intérêt du propriétaire: dans celui des glaneurs, il est statué qu'aucun laboureur, fermier ou propriétaire, ne peut envoyer son bétail dans ses champs moissonnés avant la fin des deux jours accordés pour le glanage; qu'il ne peut vendre le droit d'y glaner, et qu'il ne doit employer ni la violence ni aucun autre moyen pour empêcher de glaner les personnes qui se conforment aux règlements.

Dicté par l'humanité, sanctionné par la religion, adopté par le pouvoir législatif, le glanage, ce *patrimoine du pauvre*, comme le qualifiait l'Assemblée nationale en 1790, est donc un droit positif dont on ne saurait méconnaître la tendance philanthropique. Cependant il est sujet à plusieurs inconvénients : il nuit matériellement au propriétaire, soit en l'empêchant de disposer immédiatement de son champ pour profiter d'un reste d'humidité et d'un temps souvent précieux, soit en amenant entre les moissonneurs et les glaneurs des connivences qui diminuent sa part au profit de ces derniers. Sous le point de vue moral, il produit un plus grand mal; car d'un côté il encourage à la fainéantise, à l'arrogance et à l'ingratitude ceux à qui il est attribué, en se présentant à eux comme droit et non comme aumône, bienfait ou concession; de l'autre, il fait naître des occasions de vol, de larcins, de déprédations. Enfin, comme il est régi par des lois d'origines différentes et dont quelques-unes ont vieilli, l'exercice en est inséparable de certains abus, surtout en ce qui concerne la classe des personnes qui y ont droit.

Le *grappillage*, qui est aux vignes ce que le glanage est aux blés, est régi par les mêmes lois; mais il est à la fois moins utile, moins philanthropique et sujet à plus d'inconvénients. Le *râtelage*, qui est le glanage avec le râteau, mais qui s'applique au foin aussi bien qu'aux blés, et qui, dans quelques localités, comprend la faculté d'enlever les chaumes qu'a laissés la faucille ou la faux, est très nuisible au propriétaire, puisqu'il le dépouille des plantes ou des débris de plantes qui pouvaient servir d'engrais à son champ ou d'aliments pour son bétail. Heureusement il n'est que fort peu en usage. J. Y.

GLAND, du latin *glans*, mot qui paraît formé, par contraction, de γά-

λανος, forme dorique de βάλανος, *voy.* Chêne.

GLANDE (*glandula* des Latins, ἀδήν des Grecs), nom des organes ayant pour objet d'extraire du sang des humeurs diverses. Les glandes sont d'autant moins nombreuses que l'organisation est plus simple, et réciproquement; cependant, même dans les végétaux se trouvent des glandes qui sécrètent les sucs propres par une action semblable à ce qu'on observe chez les animaux. Les glandes sont des corps mous, grenus, lobuleux, composés de vaisseaux artériels veineux et lymphatiques, d'un tissu propre et de canaux appelés *excréteurs*. Leur forme et leur aspect varient ainsi que leur volume, puisque dans cette catégorie figurent les glandes *salivaires* (*voy.* Fistule salivaire), *mammaires*, *spermatiques*, *pinéales*, *axillaires* (*voy.* Aisselle), les *ovaires*, le *foie*, le *pancréas* et les *reins*. C'est aux articles spéciaux que se trouveront les détails sur la structure anatomique des glandes en particulier, et au mot Sécrétion que seront exposés les phénomènes intéressants de leurs fonctions.

Les anciens désignaient les glandes proprement dites, sous le nom de *glandes conglomérées*, parce qu'elles sont, en général, formées par une agglomération de grains glanduleux; ils les distinguaient ainsi des glandes *conglobées*, qui ne sont autre chose que des ganglions (*voy.*) lymphatiques. Les glandes muqueuses et sébacées sont appelées à présent *cryptes* ou *follicules*; ce sont de petits sacs placés dans l'épaisseur des membranes muqueuses ou de la peau, et s'ouvrant à leur surface par un étroit pertuis. Ce qui caractérise particulièrement une glande, c'est la présence d'un ou de plusieurs canaux excréteurs par lesquels sont versés les produits de sécrétion.

Les glandes sont des annexes de divers appareils: ainsi l'appareil digestif possède à lui seul les glandes salivaires, le pancréas et le foie. Quelques-unes d'entre elles fournissent des liquides utiles à l'économie, tandis que d'autres, comme le rein, ne font qu'expulser au dehors des matières désormais nuisibles.

Ἀδήν étant le nom grec des glandes, on a donné celui d'*adénologie* à la partie de l'anatomie qui s'occupe de ces organes. F. R.

GLARIS, en allemand *Glarus*, un des petits cantons de la Suisse et l'un des plus anciens, puisque sa réception dans la Confédération helvétique date du 8 juin 1352. Contigu aux cantons de Schwitz, d'Uri, des Grisons et de Saint-Gall, il n'a qu'environ 35 lieues carrées (21 milles c. g.) de superficie. Une chaîne de hautes montagnes couvertes de glaciers à leur sommet, de forêts, de pâturages et de rochers sur leurs flancs, forme la limite entre Glaris et les Grisons; on y distingue le pic de Tœdi, dont la hauteur est évaluée à 11,110 pieds au-dessus du niveau de la mer, et celui de Piz-Rusein, autour desquels se groupent un grand nombre d'autres pics moins élevés, tels que le Bifertenstock, Bifertenfirn, Urlaun, Gemsi. Une croupe hérissée de pointes et couverte de glaces brillantes, s'étend du Spitz-Alpeli jusqu'au Schneehorn (*voir* Hegetschweiler, *Voyage dans la chaîne de montagnes entre Glaris et les Grisons*, Zurich, 1825). D'autres chaînes se prolongent du côté de Schwitz et de Saint-Gall, ou bordent les vallées dont se compose le canton, et dont les principales sont le Klœnthal, traversé par le torrent de Lœntsch, la vallée de Sernft et celle de Linth, la plus longue du canton : c'est à celle-ci qu'aboutissent le Klœnthal et la vallée de Sernft. Autrefois le Linth, charriant des amas considérables de débris des montagnes d'où il vient, encombrait son lit dans la partie inférieure de son cours et débordait sur les terres des deux rives, changées en marais. Dans le siècle actuel, l'ingénieur Escher (*voy.*) a dirigé par un canal cette rivière sur le lac de Wallenstædt, d'où elle passe ensuite dans celui de Zurich. Par ce redressement ont été rendues à l'agriculture les terres que la rivière inondait habituellement. Outre le lac de Wallenstædt, situé entre les cantons de Glaris et de Saint-Gall, on trouve quelques petits lacs dans les vallées et les montagnes, tels que le Klœn, dans le Klœnthal, le Haselsee, sur le mont Weggis, le Mutten, sur le mont Kisten; enfin les trois petits lacs de Dies-

thal, d'où sort un ruisseau portant le même nom.

Glaris est un canton pastoral; les pâturages nourrissent beaucoup de bestiaux, et on y fait une grande quantité de beurre et de *schabzieger*, ou fromage très dur qu'on ne mange que râpé. L'agriculture n'est pas considérable, à cause des rochers, des montagnes, et des vents froids qui arrêtent et glacent la végétation. On ne sait ce que les montagnes peuvent renfermer de richesses métalliques; on se contente d'exploiter les carrières d'ardoises et d'en exporter le produit. Des 27 ou 29,000 habitants du canton, près de la moitié s'adonne au commerce, dont le goût s'est développé depuis un siècle dans ce pays, où on ne devait pas le supposer; mais ce commerce se dirige principalement au dehors et porte sur des marchandises étrangères; il y a pourtant aussi quelques filatures, tisseranderies et autres fabriques.

Glaris n'a point de villes; le chef-lieu est le bourg de *Glaris*, auprès du Linth et au pied du mont Glærnisch. Ce bourg est peuplé de 4,000 catholiques et protestants qui se servent en commun de l'église gothique de ce lieu, assez bien bâtie, et pourvu d'un hôtel du gouvernement, d'une bibliothèque publique et de quelques petites fabriques de cotonnades et de draperie. Parmi les autres bourgs du canton, divisé en 15 *tagwen* ou districts, on remarque: Næfels, Mollis, Schwanden, Matt, Ruti, etc., dont aucun n'égale la population du chef-lieu. Les cinq sixièmes du canton professent la religion protestante. Tous les habitants font partie de la *Landsgemeinde* ou commune, qui s'assemble chaque année au mois de mai pour délibérer sur les affaires publiques, sous la présidence du landamman; un conseil de 80 membres a le pouvoir exécutif; 4 tribunaux, dont un d'appel, rendent la justice.

Après avoir été sous la servitude de l'abbaye de Seckingen, puis sous la souveraineté de l'Autriche, Glaris a fini par se réunir à la Confédération helvétique. Une des principales familles de la Suisse, les Tschudi, est originaire de ce canton. Jean de Müller, dans son *Histoire de la Suisse*, tom. I^er^, fait la remarque que les Tschudi, pendant trois siècles, ont exercé sans interruption les fonctions de *mayeurs*, et qu'il y a eu dix-sept landammans de ce nom à la tête du gouvernement cantonnal. D-G.

GLASGOW, seconde ville de l'Écosse quant au rang, mais la première sous le rapport de la population et de l'étendue. Située sur la rive droite de la Clyde, elle s'élève depuis le bord du fleuve jusqu'au haut des collines. Les vieux quartiers près de la Clyde sont mal bâtis, sombres et malpropres, tandis que les quartiers qu'on a bâtis dans les temps modernes sont bien percés, étalent des édifices superbes, et dominent en partie la vieille ville; c'est là aussi qu'habitent les plus riches négociants. Une rue bordée de larges trottoirs et de boutiques et magasins brillants, *Argyll-street*, traverse une grande partie de Glasgow. Presque toute la ville est bâtie en beau grès blanc. De larges quais en partie plantés d'arbres longent la Clyde qu'on traverse sur 3 ponts. Au dehors de Glasgow, cette rivière baigne le pied de coteaux verdoyants et arrose de charmants paysages. On a récemment embelli Glasgow de grands édifices publics dont quelques-uns ont un aspect majestueux. Tels sont le *Courthouse* ou palais de justice, où se tiennent les assises pour les trois comtés de Lanark, de Kenfrew et de Dumbarton; la Banque royale d'Écosse, ornée à la façade d'une double rampe d'escalier, et dont l'intérieur présente une magnifique rotonde surmontée d'un dôme; et l'église catholique, dans le voisinage du palais de justice. On remarque encore les *Assembly rooms*, espèce de club, la Bourse avec la Tontine dans le quartier le plus commerçant, l'hôtel-de-ville avec la statue de Pitt sculptée en marbre par Flaxman, la salle de spectacle et le *Trades-hall*, lieu de réunion des corporations industrielles, dont chacune a aussi sa *halle* ou son hôtel particulier. L'ancienne cathédrale, appelée *St-Mungo church*, la plus belle église gothique de l'Écosse, s'élève sur la colline de l'est; un mur de séparation en fait maintenant deux églises paroissiales différentes. Parmi les églises modernes protestantes, on distingue celles de Saint-André et de Saint-George. Les catho-

liques, les méthodistes, les baptistes et quelques sectes particulières à l'Écosse, telles que les burghers, antiburghers, glassites, caméroniens, ont des oratoires; dans quelques chapelles on prêche en gaëlique (*voy.*); les Juifs ont deux synagogues. En institutions charitables, Glasgow possède le *Royal Infirmary* ou grand hôpital pour 180 malades. Sur la hauteur auprès de la vieille cathédrale, l'hospice Hutcheson pour 200 vieillards des deux sexes et pour 80 enfants; le *Town-Hospital*, qui admet 500 malades du dedans et autant du dehors; une institution pour les sourds-muets et une grande maison pour les aliénés.

L'université, autorisée le 7 janvier 1451 par le pape Nicolas V, attire habituellement 1,500 élèves; l'édifice où siégent les différentes facultés est vieux; on y remarque le musée huntérien d'anatomie et d'histoire naturelle; un observatoire d'astronomie s'élève sur la colline de Garnett, et les cours de botanique se font dans le jardin des plantes, situé à un mille de la ville. Un lord chancelier, un lord recteur, un doyen de faculté, un révérend principal et 19 professeurs composent le corps universitaire. Non loin de ce grand établissement, on trouve, dans un édifice nouveau, un collége sous le nom de *Grammar-school*, où un recteur et 4 *tutors* donnent des leçons à environ 600 enfants. Dans l'institution dite *université d'Anderson*, la classe industrielle peut apprendre la chimie, les mathématiques, la technologie, etc. John Anderson et Hunter, en léguant aux établissements publics leurs collections d'arts, de sciences et de livres, ont été les bienfaiteurs de leur ville natale. De grandes écoles élémentaires sont ouvertes au peuple: on distingue comme les principales l'école de la société de Haute-Écosse pour 350 enfants qui, après leur instruction, sont en partie mis en apprentissage, et l'École générale pour 300 enfants.

La ville est régie par un lord prévôt et un conseil municipal de 30 membres, dont un maître pour les travaux et un trésorier. Les 28 autres conseillers se divisent en 2 sections ou conseils particuliers, dont l'un pour le commerce et l'autre pour les arts et métiers; à la tête de ces 2 conseils sont 5 baillis. La justice municipale est rendue par ces baillis présidés par le lord prévôt. Il y a 2 cours de police, l'une pour juger les délits commis dans la ville, l'autre pour les délits commis sur la rivière. Une juridiction particulière a dans son ressort la baronnie de Gorbals, c'est-à-dire le faubourg de ce nom, situé sur la rive gauche de la Clyde, et quelques villages voisins.

Glasgow, ville peuplée de plus de 200,000 âmes, dont 104,162 appartiennent au *culte établi*, fait un commerce considérable, et de plus c'est une ville de fabriques. Elle reçoit des Indes-Occidentales de grandes quantités de denrées coloniales, et ses manufactures s'occupent de la fabrication et de l'apprêt des mousselines blanches. Environ 3,000 métiers mus par la vapeur et 30,000 métiers à la main, sont en activité dans la ville et aux environs, où l'on trouve aussi beaucoup de fonderies, surtout pour la mécanique à la vapeur et pour les caractères d'imprimerie. Il y a des verreries, des raffineries de sucre, des teintureries, etc. Tous les villages d'alentour sont remplis de fabricants et d'ouvriers. La Clyde n'admet que des navires de 150 tonneaux au plus, et la marée même ne lui donne que 7 à 8 pieds d'eau. Un grand nombre de bateaux à vapeur passent et repassent sur cette rivière. Par un canal dont le bassin touche au pied de la colline sur laquelle s'élève la vieille cathédrale, Glasgow reçoit la houille des mines de Monkland, ainsi que la faïence de ce pays. Ce canal s'embranche avec celui de Forth-et-Clyde, et il communique avec le bassin de Port-Dundas, sur lequel est situé un village de ce nom possédant une grande fonderie et d'autres fabriques. Le faubourg de Gorbals enfin a aussi son canal qui le met en communication avec la mer par Paisley et Androssan. C'est ainsi que l'art a ajouté considérablement à ce que la situation de Glasgow a de naturellement favorable pour l'exportation des immenses produits de son industrie et pour l'importation des matières nécessaires à ses manufactures. D-G.

GLATZ (en bohème *Kladzko*), ancien comté de Silésie qui forme aujour-

d'hui les deux cercles de Glatz et d'Habelschwerdt, de la régence de Breslau. On y compte, sur 32 lieues carrées, environ 100,000 habitants. Le sol montueux du comté de Glatz se prête plus à l'éducation du bétail qu'à l'agriculture; il est riche en sources minérales, en charbons de terre, en bois, en chaux et en pierres à bâtir. Ses rivières les plus importantes sont la Neisse et la March ou Morava, qui dirige son cours vers la Moravie.

Anciennement réuni à la couronne de Bohême, ce comté fut donné, en 1331, au duc Henri VI de Breslau, et dix ans après aux ducs de Munsterberg, qui le possédèrent jusqu'au XVI^e^ siècle. Lorsqu'il eut été rendu à la Bohême (1559), Ferdinand II en fit donation à l'évêque de Breslau. Il fut cédé à la Prusse en 1742.

La capitale du même nom, située sur la rive gauche de la Neisse, a 8,500 habitants, un gymnase catholique, beaucoup de fabriques, et elle fait avec l'Autriche un commerce considérable de toile, de draps et de cuir. Célèbre comme forteresse, elle a une citadelle dont le point le plus élevé porte le nom de *donjon*. Assiégée en 1622, lors de la guerre de Trente-Ans, par les Impériaux, elle fut livrée dans la guerre de Silésie, en 1742, aux Prussiens, à la suite d'une capitulation; en 1760, lors de la guerre de Sept-Ans, Loudon s'empara de la citadelle de Glatz en plein jour, par un coup de main. Frédéric-le-Grand l'ayant encore fortifié considérablement, Glatz fut assiégé sans succès, en 1807, lors de la guerre avec la France, qui finit par la paix de Tilsitt. *C. L.*

GLATZ (JACQUES), auteur allemand très fécond, qui s'est rendu célèbre par ses ouvrages d'éducation et ses livres de piété, naquit à Poprad, dans la Haute-Hongrie, le 17 novembre 1776. Il fréquenta d'abord les lycées protestants de Kesmarck et de Presbourg, et alla ensuite étudier la théologie à Iéna. Instituteur à Schnepfenthal (*voy.* SALZMANN), jusqu'en 1804, il fut appelé à cette époque à Vienne en qualité de professeur de l'école protestante. Devenu plus tard prédicateur de la communauté luthérienne, Glatz fut, au bout de quelque temps, élevé par l'empereur au rang de conseiller de consistoire. La faiblesse de sa santé l'obligea à se démettre de ses fonctions de prédicateur en 1826. Il mourut à Presbourg le 25 sept. 1831.

Des nombreux ouvrages de Glatz, ceux qui ont obtenu le plus de succès, sont : le *Livre de dévotion pour les familles* (5^e^ édit., Vienne, 1827), et *la Famille de Karlsberg* (2 v., 2^e^ édit., Leipzig, 1829). Il est aussi l'auteur du livre de cantiques et de la liturgie en usage dans les communautés évangéliques de l'empire d'Autriche. On lui doit un grand nombre de contes parmi lesquels nous citerons *le Livre rouge* (1810, 2 vol.), *Idune* (1803, 2 vol.), *Petits romans pour la jeunesse* (1801 et 1802, 2 vol.), etc., etc. *C. L.*

GLAUBER (JEAN-RODOLPHE), chimiste allemand, vint, après de longs voyages, se fixer vers le XVII^e^ siècle à Amsterdam, où il avait ouvert une école publique de la science hermétique (*voy.*). Entraîné par caractère vers le merveilleux, il consacra de longs et pénibles travaux et un courage infatigable à la réalisation des idées extravagantes de son siècle; ce fut un des plus opiniâtres scrutateurs qui marchèrent à la recherche de la pierre philosophale, de la panacée universelle, et de toutes les rêveries dont s'occupaient les alchimistes; pour consommer le grand œuvre, il passa toute sa vie dans son laboratoire. A travers l'obscurité qui enveloppe sa théorie, on aperçoit une pénétration profonde, une rare habileté d'expérimentation et des connaissances étendues en chimie. Faute d'instruction et préoccupé par le besoin de détourner ses nombreuses expériences au profit et à l'appui de ses idées préconçues et de ses spéculations, il ne sut pas en déduire les conséquences rationnelles, n'en aperçut pas les résultats réels et positifs. Ce fut par un examen attentif du résidu de la décomposition du sel marin par l'acide sulfurique qu'il découvrit ce *sal mirabile* désigné si longtemps par le nom de l'auteur (*sel de Glauber*), mais classé, dans la nouvelle nomenclature, sous celui de *sulfate de soude*. On l'emploie dans les arts pour la fabrication de la soude artificielle et dans la médecine comme purgatif.

C'est en raison de la considérable quantité de ce sel qu'elle contient qu'on a donné le nom de *glaubérite* à une substance minérale découverte depuis quelques années, et qui a fait le sujet d'un mémoire spécial de M. Brongniart dans le Journal des Mines.

La découverte des bains de vapeur pourrait bien appartenir, médiatement au moins, à Glauber, en raison de ce qu'il a publié sur les bains à sel et sur les fumigations sulfureuses; on lui attribue encore la découverte de la préparation du kermès. Glauber, qui mourut à Amsterdam en 1668, dans un âge très avancé, a écrit sur divers sujets, mais surtout sur l'art d'obtenir l'or des métaux, du silex, des sels, etc., etc., sur la panacée des végétaux. Il a donné aussi la description de tous les appareils employés à l'œuvre. La collection de ses ouvrages a paru en différentes langues; la majeure partie a été écrite en allemand, quelques-uns sont en latin, d'autres en français. La collection latine a été publiée à Francfort en 1658 et en 1659; une traduction anglaise fut publiée à Londres en 1689. L. D. C.

GLAYEUL, genre de plantes renfermant environ cinquante espèces et appartenant à la famille des iridées. Le mot de glayeul est une altération de celui de *gladiolus*, déjà employé par les anciens pour désigner les espèces indigènes du genre, et faisant allusion aux feuilles de ces végétaux, lesquelles ont à peu près la forme d'un glaive (*gladius*).

Les glayeuls sont des plantes bulbeuses, à tiges ordinairement simples, garnies de feuilles alternes et engaînantes. Les fleurs, en général remarquables tant par l'éclat de leurs couleurs que par leur grandeur, sont disposées en grappe terminale et enveloppées chacune, avant l'épanouissement, dans une spathe foliacée à deux ou trois valves. Les caractères génériques sont les suivants : périanthe simple, pétaloïde, presque en forme d'entonnoir, à limbe partagé en six lobes inégaux, dont trois supérieurs (souvent connivents) et trois inférieurs (étalés ou réfléchis); étamines au nombre de trois, ascendantes, insérées au tube du périanthe; anthères linéaires, cachées sous les trois lobes supérieurs du périanthe; ovaire adhérent, surmonté d'un seul style, lequel se termine par trois stigmates condupliqués; capsule à trois valves et à trois loges, contenant plusieurs graines; graines arrondies, bordées d'une aile membraneuse.

La plupart des glayeuls sont indigènes au cap de Bonne-Espérance. Le *glayeul commun* (*gladiolus communis*, L.) croît en Europe, surtout dans les contrées méridionales. On le cultive fréquemment dans les parterres, à cause de son élégance. La tige, simple et haute de un à deux pieds, se termine par une grappe de six à quinze fleurs, de couleur pourpre, longues de près de deux pouces, et tournées d'un même côté. Les bulbes de la plante sont fort recherchées par les porcs.

Parmi les espèces exotiques dont on possède une multitude dans les collections de plantes bulbeuses, nous nous bornerons à citer le *glayeul cardinal* (*gladiolus cardinalis*, Bot. Mag.), dont les fleurs sont d'un rouge éclatant; le *glayeul perroquet* (*gladiolus psittacinus*, Hort.), ainsi nommé à cause de ses fleurs panachées de jaune et d'écarlate; le *glayeul changeant* (*gladiolus versicolor*, Andr.), remarquable par les nuances variées que prennent ses fleurs à différentes heures du jour : brunes le matin, elles changent insensiblement de couleur jusqu'à ce qu'elles deviennent d'un bleu clair; le *glayeul velu* (*gladiolus hirsutus*, Jacq.), à grandes fleurs roses; le *glayeul multiflore* (*gladiolus floribundus*, Jacq.) : ses fleurs, nombreuses et longues de trois pouces, sont d'un jaune pâle, avec une ligne pourpre sur chaque lobe; enfin, le *glayeul bicolore* (*gladiolus mucronatus*, Jacq.), dont les trois lobes supérieurs du périanthe sont d'un pourpre violet et les trois lobes inférieurs jaunes. ÉD. SP.

GLÈBE, *voy.* SERVITUDE.

GLEICH (JOSEPH-ALOYS), poëte dramatique et romancier allemand d'une fécondité extrême, est né à Vienne le 14 septembre 1772. Après avoir fini ses humanités chez les Piaristes de cette ville, il fit à l'université les trois cours de philosophie usités alors, apprit les langues française et italienne, étudia la science de

la comptabilité publique, et, à l'âge de 18 ans, il fut nommé par le gouvernement impérial à un emploi dans lequel il se rendit utile pendant 40 années.

Dès sa première jeunesse, M. Gleich s'était essayé dans le genre du roman, et il avait choisi les histoires de chevalerie, de revenants, d'apparitions, sujets fort en vogue alors. Malgré le pseudonyme sous lequel il se cachait, il devint bientôt célèbre comme l'un des représentants de ce genre les plus aimés du public. Son imagination inépuisable, sa manière heureuse de développer ses sujets, et le succès qui couronna ses efforts, sont attestés par la multitude de ses ouvrages, lesquels, en peu de temps, s'élevèrent au-delà de 130, dont quelques-uns même ont survécu au genre qui finit, grâce à Dieu, par s'éteindre totalement. Cependant la satiété ayant à la longue dégoûté le public des romans de chevalerie, M. Gleich s'occupa de travaux dramatiques; il fit paraître plusieurs pièces, dont quelques-unes reçurent un accueil brillant. Son dialogue est animé, intéressant et quelquefois spirituel; mais en revanche les situations n'ont pas toujours beaucoup d'intérêt et l'intrigue est souvent transparente ou même insignifiante. Toutefois plusieurs de ses drames se sont soutenus au théâtre et font encore plaisir aujourd'hui à la représentation.

Parmi les romans de chevalerie qu'il a, comme on l'a dit, communément publiés sous des noms supposés, tels par exemple, que l'*auteur du Chevalier noir*, *Louis della Rosa*, *Henri Walden*, etc., nous ne citerons, outre *le Chevalier noir*, que les suivants : *Harald, ou la guerre des couronnes*, Kaschau, 1794; *Bodo et ses frères*, Leipz., 1803, 2 vol.; etc. Nous citerons ensuite, parmi ses compositions théâtrales, la comédie des *Chevaliers du Lion* et les pièces du recueil intitulé : *Komische Theaterstücke*, Brünn, 1821. Depuis 1831, M. Gleich fait paraître une correspondance comique, rédigée dans le goût viennois, sous le titre de : *Lettres comiques de Jean Jœrgel de Gumpoldskirchen*, etc., qui paraissent par cahiers à des époques indéterminées : il en a paru 24 livraisons. *Enc. autr.*

Il ne faut pas confondre cet auteur avec son homonyme Frédéric Gleich, qui fut autrefois directeur du théâtre d'Erfurt et à qui l'on doit un très grand nombre de nouvelles et de romans, ainsi que de bonnes traductions en allemand des produits des littératures étrangères. Né, en 1782, à Vogelsdorf en Silésie, M. Frédéric Gleich vit à Leipzig des fruits de son talent. X.

GLEIM (Jean-Guillaume-Louis), poëte allemand, né le 2 avril 1719 près de Halberstadt, ville où il mourut le 18 février 1803, à l'âge de 83 ans, après avoir occupé pendant un demi-siècle la place lucrative de secrétaire du chapitre. Durant sa longue carrière, Gleim s'était successivement lié avec tous les littérateurs allemands ses contemporains, sans jamais sortir d'une stricte neutralité, alors que Gottsched et l'école suisse (*voy.* Bodmer) se livraient bataille. Une grande bienveillance, beaucoup d'abandon et de laisser-aller faisaient le fond de son caractère; entraîné sur cette pente, et poussé par un irrésistible besoin d'aimer ou d'admirer tout individu qui se vouait au culte des muses, Gleim se fit, sans qu'il s'en doutât, le patron de beaucoup de médiocrités. *Vater Gleim*, tel était le surnom qu'il avait acquis à juste titre dans toute l'Allemagne littéraire; car il était en effet le père de tous les poëtes nécessiteux, qui se dirigeaient volontiers vers la ville de Halberstadt, où ils étaient sûrs de trouver aide et assistance, sauf à payer l'hospitalité qu'on leur accordait par quelques mauvais vers ou par une fade dédicace. Jusqu'à la fin de sa vie, on l'enivra si bien d'encens, qu'il dut se croire l'un des premiers poëtes du siècle. Aujourd'hui le commérage des panégyristes a fait place à un oubli profond. Peu de personnes lisent encore de nos jours sa biographie écrite par Kœrte (Halberstadt, 1811) et les sept volumes de ses œuvres complètes (*ibid.*, 1811-1813). Les odes et les chants (*Lieder*) de Gleim ne sont pourtant dénués ni de grâce ni de finesse; mais leur monotonie fatigue le lecteur. Ses *Fables*, en général plus naïves que celles de Gellert (*voy.*), méritent une mention honorable. Dans ses *Romances*, il a imité le style prétentieux de Gongora (*voy.*); mais il reste à Gleim

le mérite d'avoir introduit au parnasse allemand ce genre de littérature populaire.

Parmi ses poésies lyriques, les *Chants de guerre d'un grenadier prussien* occupent sans contredit le premier rang : ce sont ces chansons qui, pendant la guerre de Sept-Ans, ont répandu le nom de Gleim par toute l'Allemagne, sans pourtant que Frédéric II, le héros célébré par le Tyrtée germanique, daignât lui sourire. Le *grenadier prussien* ne méritait point ce dédain : ses chansons respirent un noble patriotisme; elles sont énergiques, naïves, populaires, dans la bonne acception de ce mot; mais le roi de Prusse, on le sait, professait un souverain mépris pour tous les poëtes allemands, sans compter que les sentiments religieux manifestés par le grenadier ne pouvaient exciter que la pitié de l'esprit-fort couronné.

Après la guerre de Sept-Ans, Gleim composa encore beaucoup de chansons guerrières (*Soldatenlieder*); mais ces productions ont peu de valeur poétique.

Le *Livre rouge* ou *Halladat* (1774) est un poëme didactique sur la *religion rationnelle*. Dans cet ouvrage, Gleim a imité le style semi-lyrique, semi-didactique du Koran, qui était fort goûté en Allemagne à cette époque. Le public n'a point accepté la copie : *Halladat*, quoique écrit dans un beau langage, ne rachète point par des pensées vraiment neuves et frappantes le tort d'une grande monotonie. L. S.

GLENELG (CHARLES GRANT, baron), longtemps connu sous le nom de *sir Charles Grant*, ancien secrétaire d'état des colonies, est d'une famille écossaise riche de ses capitaux et de son influence dans la Compagnie des Indes. Son père, après un long séjour dans les possessions de la Compagnie, en défendit souvent les intérêts comme membre du Parlement. Charles Grant, le fils, est né vers 1780. Ses études à l'université d'Oxford furent brillantes, comme l'attestent le ton un peu académique de ses discours parlementaires et un poëme sur la renaissance des arts en Orient, composé par lui en société avec sir John Hobhouse. A la mort de son père, en 1823, il lui succéda comme représentant du comté d'Inverness à la Chambre des communes, où il siégeait déjà depuis quelque temps. Après avoir rempli les fonctions d'un des lords de la Trésorerie, il devint, en 1817, secrétaire d'état pour l'Irlande, poste qu'il conserva jusqu'en 1822, année où le marquis de Wellesley devint vice-roi. Ami de Huskisson (*voy.*), il le remplaça dans la présidence du bureau du commerce (*board of trade*) lorsqu'il devint ministre des colonies, et sir Charles Grant prit ainsi place au cabinet britannique. Il y resta, même sous la présidence de lord Wellington, jusqu'en mai 1828. Alors il s'attacha, avec les lords Palmerston et Melbourne (*voy.*), au *parti Canning*. C'était une association d'hommes de talent, d'un torysme modéré, d'abord, comme leur patron, opposés à la réforme, mais qui, confondus avec les whigs dans une opposition commune au cabinet de Wellington, finirent par se trouver, lors de l'avénement de lord Grey, les avocats et les promoteurs d'innovations bien plus larges que celles qu'avaient projetées autrefois Pitt et Fox et que Burke et Canning avaient combattues. Sir Charles Grant entra dans la nouvelle administration de lord Grey (*voy.*) en qualité de président du bureau de contrôle (décembre 1830). Lorsque, dans la personne de sir Robert Peel, les tories furent arrivés de nouveau aux affaires, on le vit se livrer à une opposition modérée et indépendante, jusqu'à ce qu'enfin le triomphe définitif de lord Melbourne et de ses autres amis politiques (avril 1835) le ramena au pouvoir, avec la qualité de pair et les fonctions d'abord de président du bureau des affaires de l'Inde et ensuite de secrétaire d'état des colonies. Sa responsabilité s'est trouvée engagée dans deux questions capitales : l'émancipation des noirs et les affaires du Canada. Dans la première, lord Glenelg paraît avoir su concilier l'humanité et la prudence. A l'esclavage dans les colonies anglaises a d'abord succédé, sous le nom d'*apprentissage*, un état transitoire où la liberté s'achetait par un travail de sept heures et demie par jour, continué pendant sept ans; première amélioration qui a préparé l'affranchissement définitif

maintenant consommé. La question du Canada a suscité au ministère Melbourne, et à lord Glenelg en particulier, de plus graves difficultés qui ne sont pas encore terminées, au moins pour le premier. Depuis l'article consacré à cette colonie, les symptômes de mécontentement qu'on y signalait ont amené d'importants événements. Les Canadiens ayant demandé à nommer les membres du *conseil*, à voter les impôts et à en surveiller l'emploi, trois commissaires envoyés par la métropole déclarèrent qu'il n'y avait pas lieu à changer l'état de choses existant. De là, en 1837, une série d'actes d'insurrection renfermés principalement dans les cinq comtés qui correspondent avec les États-Unis par la rivière de Richelieu: protestation des habitants contre le gouvernement de lord Gosford et contre l'introduction des troupes dans la colonie; délivrance par le peuple d'individus arrêtés comme coupables de haute-trahison; engagements entre les Canadiens et les troupes anglaises au fort Saint-Charles, à Saint-Denis, au Grand-Brulé, et en dernier lieu à l'île de la Marine (nov. et déc. 1837, et janv. 1838). Lord Durham (*voy.*) fut envoyé au Canada avec des pouvoirs extraordinaires : il y arriva en juin 1838, mais un vote de la Chambre des lords, provoqué par lord Brougham (*voy.*) et exprimant une désapprobation des premiers actes du nouveau gouverneur, le décida à résigner aussitôt ses fonctions. Le 6 mars, sir William Molesworth fit à la Chambre des communes une motion ayant pour objet de demander à la reine le renvoi du secrétaire des colonies, comme ayant manqué à la fois de fermeté et de pénétration. Lord Palmerston prit la défense de son collègue, et, après un débat de plusieurs jours, la motion fut rejetée, ainsi qu'un amendement de lord Sandon, tendant à blâmer la politique générale du ministère. Des dissensions avec lord Howick (fils du comte Grey) au sujet de quelques-uns de ses collaborateurs ont décidé lord Glenelg à donner sa démission en février 1839, et il fut alors remplacé par le marquis de Normanby (*voy.*), ancien vice-roi d'Irlande sous le nom de lord Mulgrave. On a vu dans cette modification ministérielle une satisfaction donnée à la fraction la plus avancée du cabinet, qu'avait indisposée le vote improbatif du parlement contre lord Durham et sa démission forcée qui en avait été la suite.

Robert Grant, frère de lord Glenelg, s'est également distingué comme membre du parlement, surtout par la manière dont il a soutenu la motion faite par lui d'émanciper les Juifs. On lui doit, entre autres ouvrages, *A Sketch of the history of the East-India Company* (Londres, 1813). R-y.

GLINSKI (princes), famille lithuanienne d'origine tatare et qu'on fait même descendre de Mamaï-Khan. D'après une autre version (Karamzine, t. VII, notes), elle aurait eu pour auteur Leksada, prince tatar, qui, en entrant au service du grand-prince Vitoft, se fit baptiser et reçut en partage, comme fiefs de la Lithuanie, Glinnsk, Glinnetza et Poltava.

Parmi les nombreux princes de ce nom dont l'histoire fait mention, trois surtout, fils de Lvof (Léon) Glinski ou Glinnski, jouèrent un rôle important sous le règne du grand-prince de Russie Vassilii Ioannovitch, qui choisit pour sa seconde femme (1526), sans doute à cause de son éducation plus distinguée et de ses manières plus affables, Hélène Vassilievna, fille de l'un de ces trois princes. Pendant la minorité de son fils Ioân ou Ivan-le-Terrible (*voy.*), les frères de la grande-princesse disputèrent la régence aux princes Chouïskii (*voy.* ce nom).

Le plus célèbre des Glinski et le premier qui entra au service de Moscovie, est celui dont il va être question. Mais l'auteur ayant exclusivement suivi les historiens polonais, le lecteur fera bien, pour embrasser toute la carrière de cet homme remarquable, de consulter Karamzine, t. VII, VIII et IX de son *Histoire de l'empire de Russie.* S.

Michel, prince Glinski, est célèbre dans les annales de Pologne par sa rébellion, sa fin, et le dévouement sublime de sa fille.

Ce fut au commencement du XVI^e^ siècle que Michel Glinski, jeune, ambitieux, réunissant tous les dons de la for-

tune à ceux de la nature, alla visiter les principales cours de l'Europe pour y acquérir, avec la science de la guerre, cet art de séduire, arme puissante lorsqu'elle est maniée par une main habile. Revenu, en 1505, en Pologne, où régnait alors Alexandre, fils de Casimir Jagellon, il ne tarda pas à exercer une grande influence sur l'esprit de ce prince. Ainsi qu'il arrive trop souvent, il employa la puissance que lui accordait l'amitié du roi pour couvrir de faveurs ceux qui l'encensaient, et il poussa l'arrogance jusqu'à faire enlever des terres considérables à un seigneur lithuanien pour les offrir à l'un de ses protégés. Ce dernier trait souleva contre lui toute la noblesse de la contrée; elle chercha un appui auprès de Sigismond, frère du roi et son héritier présomptif. Glinski, froissé par les dédains que dès lors ce prince ne lui épargna pas, crut pouvoir compter sur le nouvel éclat d'une victoire remportée récemment sur les Tatars pour demander à se justifier; mais ce fut en vain. Sigismond, devenu roi après la mort de son frère, refusa encore de l'entendre. Une intervention de Ladislas, roi de Bohême et de Hongrie, ne parvint pas à le fléchir davantage. Alors Glinski, la rage dans le cœur, alla se faire un parti en Lithuanie, où il possédait de grandes propriétés. A la tête d'une petite troupe qu'il réunit bientôt, il tomba de nuit sur le château de celui d'entre les nobles qu'il croyait son plus puissant ennemi et le massacra. Aussitôt après, il offrit son hommage à Vassilii, tsar de Russie, chercha à lui rendre d'éminents services, tant par ses conseils que par de hauts faits d'armes, et finit par reparaître au sein de sa patrie à la tête d'une armée ennemie. Battu et repoussé, il revint l'année suivante à la charge, sans plus de succès. Le roi, dans son trop juste courroux, bannit jusqu'aux amis de ce sujet félon, et le nom de Glinski, si illustre peu de temps auparavant, devint une injure en Pologne.

En Russie, la carrière du prince fut brillante, mais orageuse. A la fin, il regretta son pays; et le tsar, averti du repentir de celui qu'il avait mis à la tête de ses armées, sans attendre la trahison qu'on lui faisait pressentir, le fit charger de fers, jeter dans un cachot, et ordonna de lui crever les yeux *.

C'est alors que commença cette longue expiation de Glinski, devenue le sujet de quantité de pièces de théâtre et de poésies polonaises. Privé de la lumière du jour, banni d'entre les vivants, livré à d'affreux souvenirs, Glinski n'eut qu'un seul sentiment, celui de sa faute; qu'une seule douleur, celle d'avoir trahi son pays et son roi. Son repentir fut si vrai que le ciel lui devait une consolation : Glinski trouva enfin un bras ami pour y reposer sa tête brûlante, une douce voix pour répondre à ses gémissements. C'était sa fille qui, oubliant sa jeunesse et ses charmes, dédaignant une vie si belle dans son printemps, avait surmonté tous les obstacles pour venir s'enterrer avec lui. Dix ans après, elle reparut dans le monde, décrépite et couverte de rides; ses anciens amis ne la reconnurent plus sous ses cheveux blancs. L. D. R.

GLOBE, du latin *globus*, corps rond ou sphérique (*voy.* Sphère); la terre est un globe, et l'on appelle aussi les autres astres des globes célestes. En géographie et en astronomie, on désigne sous le nom de globes des boules qui représentent à leur surface celle de la terre ou la disposition des constellations au firmament. Dans ce sens, *globe céleste* a une tout autre signification : on appelle ainsi ces globes pour les distinguer des *globes terrestres*. Ils tournent autour d'un axe, dont les extrémités représentent les pôles, et ils reposent sur un cercle avec appuis qui représente l'horizon. Ces globes,

(*) Ceci, ainsi qu'une partie de ce qui suit, nous paraît être de l'invention des romanciers polonais. Glinski, trompé dans son espérance d'obtenir la principauté de Smolensk, devint traître à la Russie, comme il l'avait été à la Pologne (*voir* Karamzine, t. VII, chap. 1 et 2). Saisi sur le fait, il resta treize ans au cachot dans Moscou, et n'en sortit qu'un an après le mariage de sa nièce avec le grand-prince, mais sans être privé de la vue. Il rentra ensuite en faveur, et fut l'un des témoins et des exécuteurs du testament de Vassilii Ioannovitch. Après la mort du tsar (1534), Hélène Glinski, sa veuve, dégrada son rang par une vie déréglée que le prince lui reprocha. Il encourut ainsi la disgrâce de la régente, qui, sur de fausses accusations, le fit enfermer de nouveau dans le cachot où il avait langui si longtemps. C'est dans cette prison que la mort l'atteignit dans la même année 1534. J. H. S.

très utiles pour l'enseignement des deux sciences que nous avons nommées, sont en usage depuis une haute antiquité; les Grecs en avaient déjà construit. Cicéron, dans ses *Tusculanes*, parle de l'imitation du firmament construite par Archimède; le géographe Ptolémée possédait un globe terrestre, comme on l'apprend par son *Almageste*. Mais c'est surtout dans les temps modernes que les globes sont devenus d'un usage général dans l'enseignement. On les construit de carton, de bois, de métal ou d'autre matière. En Allemagne, on en fabrique en taffetas que l'on gonfle comme des ballons lorsqu'on veut s'en servir; en Angleterre, on en fait en ivoire sur lesquels les élèves peuvent tracer aisément avec le crayon les contours des continents et des mers, ou des constellations. Quelques globes sont devenus célèbres par leurs dimensions, ou par le soin avec lequel les dessins y ont été exécutés. Il n'y en a peut-être pas de plus grands que les deux qu'on voit à la Bibliothèque royale de Paris : ils ont un peu moins de 12 pieds de diamètre, et sont entourés de larges cercles reposant sur des pieds en bronze. Commencés par Coronelli à Venise, ces globes furent donnés par le cardinal d'Estrées à Louis XIV; l'entourage en bronze fut ajouté par Butterfield à Paris. Ils furent placés d'abord dans les pavillons du château de Marly, puis au Louvre; c'est depuis 1782 qu'ils sont déposés à la Bibliothèque, où il a fallu percer le plafond du rez-de-chaussée pour les placer. L'un est un globe terrestre, l'autre un globe céleste; tous deux sont bien dessinés et enluminés, mais, dressés au XVII^e^ siècle, ils ne peuvent représenter que l'état des connaissances géographiques et astronomiques de l'époque, et ne donnent par conséquent pas la surface du globe et le firmament tels que nous les connaissons maintenant. Après les globes de Coronelli, il faut citer le globe dit *de Gottorp*, conservé à l'Académie impérial des Sciences à Saint-Pétersbourg et qui a 11 pieds de diamètre. L'intérieur est un globe céleste, tandis que la surface extérieure représente celle de la terre; dans le premier, toutes les étoiles visibles à l'œil nu sont figurées par des clous dorés, et, à l'aide d'une mécanique, on peut mettre en mouvement ce firmament artificiel. La machine tire son nom du globe que le roi de Danemark Frédéric III, né duc de Holstein-Gottorp, avait fait exécuter sur les dessins de l'astronome Tycho-Brahé, et qui, commencé en 1656, ne fut terminé qu'en 1664. Frédéric IV en fit présent au tsar Pierre I^er^. Malheureusement ce globe fut brûlé en 1747, et il n'en resta que la carcasse en fer. C'est sur cette carcasse que l'on a appliqué un nouveau globe, où les détails de la géographie et de l'astronomie sont figurés suivant l'état actuel des connaissances scientifiques. Nous pouvons encore citer parmi les globes remarquables celui qu'on voit à la Bibliothèque Mazarine à Paris. Il est en cuivre et a environ 4 pieds de diamètre; Louis XVI l'avait fait construire pour l'enseignement du dauphin. Un autre globe qui avait été destiné au même usage, mais qui n'y servit pas, est celui que le géographe Mentelle avait fait exécuter, et qui fut employé à ses leçons publiques au Louvre. Sur ce globe, les montagnes, les îles, les plateaux, etc., étaient en relief; les divisions politiques des pays étaient par compartiments qui pouvaient s'enlever pour faire place aux divisions anciennes qu'on enlevait également*; par ce moyen, le géographe faisait voir successivement à ses élèves les divisions géographiques selon les modifications qu'elles avaient subies par suite des temps. **

Les globes ordinaires ont à leur surface des cartes gravées; leur mérite dépend par conséquent du soin avec lequel ces cartes ont été dressées. On a publié divers traités pour se servir utilement des globes : nous citerons entre autres *L'usage des globes*, par Bion, Paris, 1751, et le

(*) La princesse Constance de Salm, *Notice sur la vie et les ouvrages de Mentelle*, Paris, 1839.

(**) Le plus ancien de tous les globes actuellement existants paraît être celui du Musée Borgia, à Velletri. Il est de l'année 1225. Régiomontanus ayant construit des globes célestes en Allemagne, on en fit des imitations à Nuremberg, ville longtemps renommée pour cette sorte de fabrication. Blæw (dit Janson Cæsius) père et fils, à Amsterdam, amis de Tycho-Brahé, se firent également un nom par la construction des globes, aussi bien que par leurs écrits géographiques. J. H. S.

Traité de l'usage de la sphère ou du globe, par Delamarche à Paris, qui a construit aussi un grand nombre de globes de 4 à 12 pouces de diamètre. D-G.

Construction des Globes. Les globes ordinaires sont construits avec du plâtre et du papier, et se font de la manière suivante. On prend, pour servir d'axe, une baguette en bois tournée et parfaitement droite, un peu plus courte que le diamètre qu'on se propose de donner au globe. On fait entrer dans chacun des bouts une pointe en fer dont l'extrémité formera les pôles de la sphère. On applique sur cet axe une double calotte hémisphérique préparée pour cet usage et faite, sur un moule en bois, avec des feuilles de papier ou de carton mince collées avec soin l'une sur l'autre jusqu'à ce que la couche ait atteint à peu près l'épaisseur d'une pièce de cinq francs. Cette couche, après qu'on lui a donné le temps de bien sécher, est séparée en deux au moyen d'une coupure faite circulairement et qui permet de détacher les calottes du moule. Pour les fixer ensuite sur l'axe, on place sur chacun des pôles de celui-ci les points des deux calottes qui répondaient aux deux pôles du moule sur lequel elles ont été faites, et on réunit leurs bords en les cousant ensemble avec du fil. Ce travail achevé, on s'occupe du soin de donner au globe de la solidité et de rendre sa surface parfaitement unie et régulière. A cet effet, on accroche les deux pôles dans un demi-cercle en métal d'un diamètre égal à celui qu'on veut qu'ait le globe; on couvre le globe avec un mélange de colle, de blanc d'Espagne et d'eau dont on a favorisé l'amalgame en les chauffant ensemble et en les remuant avec une spatule dans une chaudière. A mesure qu'on met de cette espèce de plâtre sur le globe, on tourne celui-ci dans le demi-cercle métallique dont les bords enlèvent tout ce qui dépasse le diamètre voulu, ne laissant que ce qui est nécessaire pour remplir tous les vides et donner à toute la surface la régularité convenable. On laisse sécher cette première couche et on en applique successivement de nouvelles, jusqu'à ce que le globe soit arrivé à la grosseur voulue, c'est-à-dire jusqu'à ce que, la dernière couche étant parfaitement sèche, toutes les parties de la surface touchent exactement le bord du demi-cercle dans lequel on fait tourner le globe, qui se trouve ainsi parfaitement uni, régulier, et en état de recevoir la carte qu'on se propose d'y appliquer.

Pour faire cette application, on découpe la carte en plusieurs morceaux qu'on colle sur le globe et qui s'y ajustent exactement au moyen de lignes qu'on y a tracées. Cette opération terminée, il ne reste plus qu'à colorier, enluminer le globe, et à le couvrir d'un vernis qui le défende contre l'humidité et la poussière.

Lorsque le globe est entièrement terminé, on le suspend dans un méridien de cuivre avec un cercle horaire et un quart de cercle de latitude, puis on le fixe dans un cercle horizontal en bois.

Pour pouvoir expliquer les mouvements des corps célestes et faire reconnaître la situation des lieux sur la terre, on a imaginé des cercles qui sont censés faire partie réelle du globe céleste et du globe terrestre (voy. *sphère* Armillaire). On en distingue dix principaux, six grands et quatre plus petits. Les grands sont ceux qui, passant par le centre de la sphère, la divisent en deux parties égales; les plus petits sont quatre cercles qui la coupent en parties inégales et dont les centres se trouvent placés sur le même axe, mais en d'autres points que celui de la sphère.

Les grands cercles du globe terrestre sont l'horizon, le méridien, l'équateur, l'écliptique et les deux colures (*voy.* ces mots). Les grands cercles du globe céleste ont les mêmes dénominations, à l'exception de l'équateur, qui, sur la sphère céleste, prend celle de ligne équinoxiale.

Les cercles plus petits sont les deux tropiques et les deux cercles polaires (*voy.* ces mots). Dans les globes ordinaires, ces cercles sont les uns fixes, les autres mobiles. Les cercles fixes sont l'équateur, l'écliptique et ceux qui leur sont parallèles, qu'on voit en général tracés sur la surface des globes; les cercles mobiles sont l'horizon et ses parallèles.

L'horizon d'un globe construit pour l'étude consiste en un grand cercle de

bois ou de cuivre séparé du globe, mais qui l'entoure ou l'enveloppe et le divise en deux parties égales, dites l'une l'hémisphère supérieur, l'autre l'hémisphère inférieur. Dans ce cercle, on a ménagé deux entailles qui permettent au méridien en cuivre de glisser, et de s'élever et de s'abaisser selon que le demande la position où il convient de le placer. Sur la surface plate de ce cercle sont marqués les douze signes du zodiaque, les mois de l'année, les principaux points de la boussole, etc. Le méridien d'un globe est un cercle de cuivre divisé en degrés, et qui partage le globe en deux parties égales, appelées l'une l'hémisphère oriental, l'autre l'hémisphère occidental.

Le quart de cercle de hauteur consiste en un plateau mince de cuivre qui répond exactement à un quart du méridien; il est divisé en 90 degrés et peut, au moyen d'une vis, être fixé sur le méridien de cuivre au zénith d'un lieu quelconque et tourné sur un pivot.

On donne le nom de *cercle horaire* à un anneau plat en cuivre, divisé en vingt-quatre parties égales. Sur le pôle du globe est placé un index qui, tournant avec lui, indique les heures sur le cercle horaire.

Souvent on ajoute encore sur le devant du pied qui supporte le globe une boussole et son aiguille.

La surface du *globe céleste* peut, malgré sa convexité, être regardée comme représentant la concavité de la voûte des cieux; elle en serait, en effet, la représentation fidèle pour un observateur supposé placé au centre même de ce globe. Les étoiles marquées sur la surface sont divisées en constellations sous des noms d'animaux dont la figure se trouve esquissée sur les globes célestes, et qui sont les mêmes, pour les parties du ciel qu'avaient pu observer les peuples de l'antiquité, que ceux sous lesquels elles ont de tout temps été désignées. Les découvertes faites par les modernes dans l'hémisphère austral ayant permis d'observer toutes les parties de la voûte céleste inconnues aux anciens, les étoiles qui l'occupent ont été de même divisées en constellations, et les astronomes leur ont imposé des noms d'animaux ou d'autres objets dont le choix a été déterminé par quelque apparence de ressemblance ou par quelque circonstance particulière à l'époque où les noms ont été donnés, à l'astronome par qui ils l'ont été, à la nation à laquelle il appartenait, etc. *Voy.* CONSTELLATION.

La construction des globes a reçu de grands et d'importants perfectionnements. On a imaginé et construit des machines propres à mettre sous nos yeux le système complet de l'univers tel que le comprennent les astronomes de l'école de Newton. Dans ces machines, notre terre, la lune, le soleil et les principales planètes qui font partie du système solaire, sont placés de manière à ce que, au moyen d'un mécanisme ingénieux, ils se meuvent ainsi qu'ils le font réellement dans l'espace, tournant sur leur axe pour marquer leur révolution diurne, et autour du soleil comme ils le font pendant la période annuelle. On y voit également les satellites des planètes faire autour de celles-ci leur révolution en même temps qu'elles sont entraînées avec elles autour du soleil. Ces machines sont nécessairement très compliquées, et les divers globes qui en font partie ne peuvent avoir que de fort petites dimensions. On les fait en bois, en ivoire ou en métal travaillé sur un tour.

Les globes terrestres ou célestes construits sur une échelle assez grande avec leurs dix cercles, et montés, comme on l'a dit, de manière à pouvoir être mus dans le méridien de métal qui les circonscrit, servent à résoudre sans calculs différents problèmes de géographie et d'astronomie. Voici quelques-unes de ces solutions, que pourront vérifier les personnes qui ont à leur disposition des globes de cette espèce.

1° *Trouver la latitude d'une ville ou d'un point marqué sur la carte formant la surface d'un globe terrestre.* On fera tourner le globe jusqu'à ce que la ville ou le point soit exactement placé sous le méridien. Le nombre de degrés marqués sur le méridien, à la place correspondante à cette ville ou à ce point, sera égal à la latitude cherchée.

2° *Trouver la longitude d'une ville ou d'un point quelconque.* Ayant amené, comme pour la latitude, la ville ou le point sous le méridien, on aura leur longitude en prenant sur le cercle en

cuivre qui représente l'horizon le nombre de degrés marqués au point qui touche le méridien.

3° *Trouver tous les lieux qui ont la même latitude qu'un autre lieu donné.* En faisant tourner le globe sur son axe, tous les lieux qui, en passant sous le méridien, répondront au même degré que le lieu donné, auront la même latitude que ce lieu.

4° *Trouver tous les lieux qui ont la même longitude qu'un lieu donné.* Lorsqu'on aura amené le lieu donné sous le méridien, tous les lieux qui s'y trouveront en même temps seront ceux qui ont la même longitude.

5° *Trouver les lieux de la zone torride au zénith desquels doit passer le soleil un jour donné.* On cherchera le point de l'écliptique où doit être le soleil ce jour-là, on amènera le point sous le méridien, et, ayant remarqué le degré auquel il répond, on fera tourner le globe dont tous les points qui passeront sous ce même degré seront ceux pour lesquels le soleil sera vertical le jour demandé.

6° *Trouver le lieu du soleil dans l'écliptique.* On se sert d'un globe céleste pour résoudre ce problème. On cherche sur le calendrier gravé sur le cercle de l'horizon le jour du mois demandé : le degré marqué vis-à-vis répond à celui de l'écliptique où le soleil se trouve ce jour-là.

7° *Trouver à quelle époque de l'année une étoile donnée sera dans le méridien à minuit.* On amène l'étoile au méridien du globe céleste; on remarque quel degré de l'écliptique est marqué sur le méridien au-dessous de l'horizon, et, ayant trouvé sur le calendrier de l'horizon le jour de l'année placé vis-à-vis de ce degré, on sait que l'étoile donnée passera ce jour-là au méridien exactement à minuit.

V. DE M-N.

GLOBE DE COMPRESSION. On appelle ainsi un fourneau de mines surchargé dont l'assiégeant fait usage, dans l'attaque des places, pour crever les contremines de l'assiégé; il s'en sert aussi pour faire sauter la contrescarpe, dont les débris vont, avec les terres qu'elle soutient, tomber au pied de l'escarpe et y orment une rampe qui se joint à l'ébrèchement produit par les batteries de brèche. Alors, profitant de la surprise que causent toujours les effets du globe de compression, l'assiégeant donne sur-le-champ l'assaut avec les chances d'un succès à peu près complet. C'est au génie inventif de Belidor (*voy.*) qu'on est redevable de la découverte du globe de compression. Après avoir observé attentivement les effets de la poudre dans le tir des pièces de canon et avoir fait réduire la charge sans atténuer la portée des pièces, il fit des études semblables sur la charge des fourneaux de mines, et reconnut que l'emploi de la poudre dans les mines avait été bien calculé par rapport aux effets à produire de bas en haut sur la surface du terrain, mais non relativement aux effets à produire latéralement et même en tous sens, dans le sein de la terre, contre les galeries qui s'y trouvent et les murs de revêtement qui soutiennent la terre. Il remarqua que la grandeur des *entonnoirs* (vides produits dans un massif) ne peut être simplement proportionnelle à la quantité de poudre dont sont chargés les fourneaux, mais qu'elle doit être en raison composée de cette quantité de poudre et de la ténacité du terrain dans lequel elle agit. Des expériences qu'il fit à La Fère en 1732, qu'il répéta à Bisy, près Vernon-sur-Seine, en juillet 1753, sous les yeux du maréchal de Belle-Isle, et à Verdun en 1759, démontrèrent de la manière la plus complète que l'effet du globe de compression est de crever des galeries jusqu'au quadruple de la ligne *de moindre résistance**. La première expérience, celle de La Fère, eut lieu sur un fourneau placé de façon que le centre se trouvait éloigné de 8 mètres d'une première galerie, de 10 d'une seconde, de 12 d'une troisième et de 14 d'une quatrième; la charge était de 600 kilogr. de poudre. Les terres furent enlevées à 27 mètres de hauteur; l'entonnoir présenta un diamètre de 15 mètres, et toutes les galeries sans exception furent crevées sur plus ou moins d'étendue.

Des expériences subséquentes confirmè-

(*) C'est la ligne menée du centre des poudres vers le point du massif où le jeu du fourneau éprouve la plus petite résistance.

rent celles de La Fère; elles furent ensuite répétées en présence du grand Frédéric, à Potsdam, par Lefebvre, le plus habile mineur de son temps, qui dirigea plus tard les travaux des mines au fameux siége de Schweidnitz. On fit, pour la première fois, devant cette place l'application du globe de compression. Les Prussiens en firent jouer quatre : le dernier renversa la contrescarpe; les débris poussés au pied de l'escarpe du fort attaqué y formèrent une rampe aussi praticable que celle qui est produite par les décombres d'une brèche ouverte par le canon, et la place de Schweidnitz fut obligée d'ouvrir ses portes à l'armée prussienne. Bousmard, qui conseille l'usage des globes de compression dans l'attaque des places, dit que les Autrichiens s'en servirent, en 1794, au siége de Valenciennes, et qu'à l'aide de cette arme ils réussirent à s'emparer prématurément d'un des ouvrages à corne. Il fait remarquer que, jusqu'à lui, on n'a point fait usage du globe de compression dans la défense des places, d'abord parce que l'assiégé doit craindre, en formant de très grands entonnoirs auprès de la place, de procurer de vastes abris à l'assiégeant, et ensuite à cause de la nécessité où il est de ménager ses poudres, dont il ne peut pas renouveler l'approvisionnement comme l'assiégeant. Cependant on pourrait considérer comme une espèce de globe de compression ou fourneau surchargé, appliqué à la défense de Constantine, cet amas de poudres préparé par Ben-Aïssa dans la rue par laquelle les Français devaient pénétrer dans la ville et dont l'explosion fut si fatale aux colonnes d'attaque de l'armée française. L'exemple donné par des Barbares, dans cette circonstance, ne sera sans doute pas perdu, et l'on verra quelque jour les armées européennes employer le même moyen pour prolonger la défense des places jusqu'à la dernière extrémité. C-TE.

GLOCESTER. Ce nom, que les Anglais écrivent aussi *Gloster* et *Gloucester*, vient de l'anglo-saxon *glow caer*, belle cité. C'est à la fois le nom d'un des comtés de l'Angleterre (entre la Tamise et la Saverne) et le titre affecté à un grand nombre de personnages historiques, le plus souvent fils puînés ou frères des rois d'Angleterre.

Le premier dont l'histoire fasse mention est ROBERT, comte de Glocester, fils naturel de Henry Ier, qui soutint, en 1138, avec tant de zèle contre Étienne les droits de sa sœur Mathilde au trône. On peut voir dans Hume les détails de cette lutte acharnée. Robert, après avoir fait Étienne prisonnier, tomba à son tour entre les mains de ses partisans. Mis en liberté par suite de l'échange qu'on fit des deux chefs et vainqueur une seconde fois à Wilton, il mourut en 1146. Le parti de Mathilde, dont il était l'âme, tomba avec lui.

THOMAS WOODSTOCK, duc de Glocester, fut le plus jeune et le plus ambitieux des trois frères d'Édouard III, qui, après sa mort, gouvernèrent le royaume pendant la minorité de Richard II (1377). Fort de sa popularité et de quelques succès militaires remportés contre la France, il osa se mettre en hostilité contre le roi, fit égorger le duc d'Irlande son favori, et si l'on en croit Froissart (l. IV, c. 86), il aurait même aspiré à détrôner son souverain; mais celui-ci le fit arrêter et conduire prisonnier à Calais, où il mourut en 1397, étouffé, dit-on, sous des oreillers par l'ordre du roi son neveu.

Par une analogie qui ne doit pas surprendre dans ces annales orageuses et sanglantes, nous retrouvons encore sous Henry VI un duc de Glocester, oncle et tuteur du jeune prince avec son frère le fameux duc de Bedford (*voy.*), puis emprisonné par suite d'une querelle avec l'évêque de Winchester, autre conseiller du trône, et enfin succombant, le 28 février 1447, à une mort probablement violente. Il est connu par ses querelles avec Philippe, duc de Bourgogne, à l'occasion de son mariage avec Jacqueline de Brabant, et par son goût pour les lettres. On assure même qu'il fonda une des premières bibliothèques publiques en Angleterre.

Pour le duc de Glocester, frère d'Édouard IV, qui régna sous le nom de Richard III, *voy.* ce dernier nom.

Le titre de duc de Glocester fut rétabli par lettres-patentes du 19 novembre 1764, avec ceux de duc d'Édimbourg et

comte de Connaught, en faveur de WILLIAM-HENRY, neveu de George III, né le 23 novembre 1743, mort le 23 août 1807. Son mariage secret avec la comtesse douairière de Waldegrave excita, en 1772, de vifs débats dans le Parlement. Son fils, WILLIAM-FRÉDÉRIC, né à Rome le 19 février 1776, épousa, en 1816, sa cousine Marie, quatrième fille de George III. A l'occasion de ce mariage, le roi, par un *special warrant*, lui conféra le titre de prince du sang, *royal highness*, et la préséance sur tous les autres ducs, honneurs jusque-là réservés exclusivement aux fils, frères et oncles du roi. Ces faveurs ne l'empêchèrent pas de se déclarer pour le parti whig et pour la reine Caroline, lors de son procès. Il était feldmaréchal des armées britanniques, et il est mort le 4 décembre 1834. Sa veuve, Marie, duchesse de Glocester, née le 25 avril 1775, occupe en ce moment auprès de la jeune reine Victoria le haut rang que lui assurent sa naissance et ses qualités personnelles. R-Y.

GLOCKNER, montagne située en Autriche, sur les limites du Salzbourg, du Tyrol et de la Carinthie, et haute de 11,982 pieds. Elle se compose de schiste ardoisé qui passe en beaucoup d'endroits à l'état de *glimmerschiefer* gris, veiné de quartz. Il a un double pic; le plus élevé, appelé *Grossglockner* (Grand-Glockner), est séparé du petit Glockner par un abîme de 60 pieds de large. Sur ce dernier, on a érigé une croix de fer de 12 pieds de haut. Ayant longtemps passé pour inaccessible, le grand pic n'a été escaladé pour la première fois qu'en 1799, et l'on ne cite que trois ou quatre voyageurs qui aient tenté et achevé cette entreprise périlleuse. Le Glockner est à 21 milles allemands de la ville de Klagenfurt, et à 11 lieues et demie du village de Heiligenblut, d'où l'on part avec un guide pour gravir la montagne. On voit en route la belle cascade de la Mœll, puis celle de Gœssnitz, qui remplit d'une brume épaisse le précipice dans lequel elle se jette. A la hauteur de 6,624 pieds, on trouve le dernier *Senn* ou châlet; c'est aussi la limite de la végétation buissonnière. A 8,360 pieds, au bas d'un glacier, il y a une maison qu'un évêque de la famille de Salm (*voy.*) a fait bâtir, et qui est presque toujours abandonnée. Plus haut, il y a encore une cabane; mais dans ce siècle elle a été ensevelie sous les neiges. Au-dessus de cette cabane, la montée est dangereuse, à cause des glaces qu'il faut franchir et des précipices qu'on longe. Les voyageurs qui sont parvenus aux pics vantent les vues immenses dont on jouit sur le Tyrol et sur la Carinthie. Les chamois trouvent sur le Glockner des retraites presque inaccessibles au chasseur; au-dessus des roches les plus élevées planent le vautour des Alpes et l'aigle; des lagopèdes se plaisent au milieu des neiges de ces hauteurs. Les glaces, entrecoupées par les torrents qu'elles alimentent d'eau, prennent des formes très pittoresques. On a une description très détaillée et pleine d'intérêt du Glockner, par Schultes, le second qui ait eu le courage de gravir le pic de cette montagne. Son ouvrage est intitulé : *Reise auf den Glockner*, Vienne, 1804, 2 vol. in-8°, avec planches. D-G.

GLOGAU, forteresse prussienne de première classe et chef-lieu d'une ancienne principauté de la Silésie, faisant aujourd'hui partie du cercle de Liegnitz, et située non loin de l'Oder. Glogau, siége du tribunal supérieur, compte 11,500 habitants, parmi lesquels 1,300 Juifs; il y a un gymnase luthérien et un catholique, une école d'accouchement, plusieurs métiers de tisserands, des fabriques de tabac et de cire d'Espagne, et un commerce très animé.

Les ducs ou princes de Glogau de la famille royale des Piastes (*voy.*) résidèrent dans cette ville jusqu'en 1476, où ils s'éteignirent; alors la principauté échut à la couronne de Bohême. Le commandant autrichien de Glogau était investi du commandement supérieur militaire de toute la Silésie. Frédéric II conquit Glogau en 1741, et y ajouta de nouvelles fortifications. Après la bataille d'Iéna en 1806, Glogau fut attaqué par les troupes wurtembergeoises sous le commandement de Vandamme et de Seckendorf, et se rendit après une faible résistance de la part du commandant de Reinhard; après la suspension d'armes du 14 avril 1814, cette forteresse fut rendue à la Prusse. *C. L.*

GLOIRE. Ce mot est pris dans une

foule d'acceptions; il exprime une idée très complexe, et qui, pour chaque individu, se modifie au gré de ses passions et de son intelligence. Rien n'est donc plus difficile que d'en donner une définition exacte et qui satisfasse tous les esprits. Quand chacun entend la chose à sa manière, comment tous seraient-ils d'accord sur le mot?

« La gloire, dit Montaigne, est une « approbation que le monde fait des ac- « tions que nous mettons en évidence. » Selon Voltaire, « la gloire est la réputa- « tion jointe à l'estime; elle est au com- « ble, quand l'admiration s'y joint. Elle « suppose toujours de grandes difficultés « surmontées. » Marmontel dit que « c'est « l'éclat de la bonne renommée. » Enfin, le Dictionnaire de l'Académie définit ainsi la gloire : « l'honneur, l'estime, les « louanges, la réputation, que les vertus, « le mérite, les grandes qualités, les « grands travaux ou les bons ouvrages at- « tirent à quelqu'un. »

De ces diverses définitions, nous essaierons de faire sortir celle-ci : La gloire est ce genre d'illustration qui s'attache à l'accomplissement d'un fait, et surtout d'une suite de faits où la grandeur et l'utilité du but sont réunies à la difficulté d'exécution. Il est presque superflu de dire après cela que la vertu et le génie sont les éléments indispensables de la gloire. Lefranc de Pompignan a consacré cette noble alliance dans ce beau vers de la tragédie de *Didon :*

La gloire n'est jamais où la vertu n'est pas.

Il suffit de cet exemple pour établir une distinction que l'on néglige trop souvent entre la gloire, comprise comme elle doit l'être, et la célébrité ou la renommée et l'honneur. Les nuances qui les différencient nous paraissent indiquées avec autant de précision que de justesse dans le passage suivant que nous empruntons à M. Arnault : « La gloire est « mieux que la célébrité et plus que l'hon- « neur. La célébrité s'attache même aux « mauvaises actions; l'honneur ne s'ob- « tient que par des actions louables; la « gloire, en faisant plus et mieux que tout « le monde. »

Il s'ensuit que les succès éclatants, qui toujours donnent la célébrité, ne méritent la gloire que lorsqu'ils sont avoués par la vertu; et c'est ici que nous devons signaler l'abus où l'on tombe sans cesse en attribuant la plus haute gloire à des succès guerriers qui font toujours le malheur, et quelquefois même la honte de l'humanité. Mais, en revanche, lorsqu'une guerre est juste, lorsque surtout elle est entreprise pour garantir l'indépendance de la patrie, la gloire qui devient le prix du triomphe est aussi pure que brillante.

On voit ainsi d'un seul coup d'œil combien la gloire de la Grèce combattant pour sa liberté l'emporte sur la gloire de Rome conquérante. Il est bien permis aussi de se demander si l'immense célébrité qui s'attache aux noms de Sésostris, d'Alexandre et de César est vraiment de la gloire? si Charlemagne, et après lui Louis XIV, Frédéric II et Napoléon, ne durent pas une gloire beaucoup plus solide à leurs institutions qu'à leurs conquêtes? Pour résoudre cette question, ne suffit-il pas de penser qu'Attila, Gengis-Khan et Timour eurent aussi, et autant que qui que ce soit, de ce qu'on appelle de la gloire militaire? Et enfin, est-ce au souvenir de leurs exploits ou à celui de leurs vertus que Trajan, les deux Antonin, Louis IX, Henri IV, Bayard et Turenne, doivent l'auréole glorieuse qui entoure à jamais leur nom?

Mais si l'éclat des succès militaires, si l'immensité de leurs résultats qui changent la face des empires et retentissent au loin dans la postérité, obtiennent d'abord une admiration et des hommages trop souvent refusés à des efforts qui n'ont pour but que le bonheur et le perfectionnement de l'humanité, pour ceux-ci se lève tôt ou tard le jour de la justice. La philosophie et la morale vengent le courage civil et la vertu chrétienne des mécomptes de la poésie et de l'histoire, dans leurs louanges trop souvent tributaires du courage guerrier. Ainsi, dans l'avenir les noms d'Aristide et de Caton se placent à côté de ceux de Miltiade et de Pompée, ceux de Las-Casas et de Vincent de Paul sont mis au-dessus de ceux de Fernand Cortès et de Richelieu, et la gloire bienfaisante de Louis XII éclipse la gloire chevaleresque de François Ier.

C'est à juste titre, selon nous, qu'on attribue à un roi qui a su régner toute la gloire de son règne: ce qu'il a inspiré, en quelque sorte, il l'a fait, et l'hommage lui en est dû. Ce n'est donc point par un trait de flatterie que les noms de Périclès, d'Auguste, de Léon X et de Louis XIV ont été imposés aux siècles où ils ont vécu: leur règne, qui fut celui des lettres et des arts, avait un juste droit à cet hommage de la postérité. Il y a solidarité entre le prince dont la puissance fait éclore la gloire en l'encourageant et le grand écrivain ou le grand artiste qui en trouve le principe dans son génie. Pour ceux-ci, cette gloire est d'autant plus grande que l'invention et l'utilité caractérisent à un plus haut degré leurs travaux. Cependant, en cela encore, le brillant l'emporte trop souvent sur le solide, et les arts d'agrément usurpent le succès qui devrait être le prix des arts utiles.

A côté et au-dessus de ces gloires mondaines, il en est une autre qui prend sa source moins dans le génie que dans le cœur, moins dans l'esprit que dans le caractère: elle consiste à se vaincre soi-même, à faire à la vertu le sacrifice de ses passions, à l'intérêt public le sacrifice de ses affections et de ses intérêts particuliers. Elle est au comble lorsqu'elle entraîne nécessairement la perte de la vie, ou lorsqu'elle immole au devoir les sentiments de la nature; elle ne brille pas moins dans l'exil ou dans les fers qu'au sein des grandeurs et sur le trône; on la voit rayonner jusque sur l'échafaud. C'est de cette gloire que l'apôtre a dit : *Gloria nostra testimonium conscientiæ nostræ.* Dans l'ordre politique et moral, elle consacre les noms qui rappellent de grands dévouements : c'est celle des Décius, des Thraséas, des Mathieu Molé, des Barneveldt, des d'Assas, des Malesherbes; dans l'ordre religieux, elle couronne les martyrs : c'est celle de Louis IX prisonnier à la Massoure et de Louis XVI captif au Temple.

Le désir de la gloire est inné dans le cœur humain; il appartient à tous les âges comme à tous les états, et même les plus humbles des hommes ne dédaignent une gloire périssable que pour atteindre à une gloire éternelle, à la gloire des élus.

Où le conduisez-vous?—A la mort!—A la gloire! (CORNEILLE, *Polyeucte.*)

« Mépriser la gloire, dit Tacite, c'est mépriser les vertus qui y mènent (*contemptâ famâ, virtutes contemnuntur*). » Mais combien peu d'hommes arrivent à ce but si envié du plus grand nombre! Dans son langage si pittoresquement philosophique, Montaigne nous dépeint ainsi les déceptions de ceux qui courent après elle : « C'est le sort qui nous applique la « gloire, selon sa témérité. Je l'ai vue fort « souvent marcher avant le mérite, et ou- « trepasser le mérite d'une longue mesure. « Celui qui le premier s'avisa de la res- « semblance de l'ombre à la gloire fit « mieux qu'il ne voulait. Ce sont choses « excellemment vaines; elle va aussi devant « son corps, et quelquefois l'excède de « beaucoup de longueur. » Si nous l'osions, nous dirions à notre tour que la gloire est une terre promise où, pour presque tous, ne croît qu'un fruit défendu. Vue de loin, elle produit sur l'imagination le même effet que dans le désert le mirage produit sur les yeux. La gloire, comme la fortune, trompe presque toujours les espérances de ceux qui croient y trouver le bonheur; on lui demande plus qu'elle ne peut donner, et il arrive parfois que ceux à qui elle prodigue ses faveurs en abusent bientôt au point de s'en rendre tout-à-fait indignes. Enfin, pour compléter la comparaison, on peut dire de la gloire, comme La Fontaine l'a dit de la fortune :

Elle vend trop souvent ce qu'on croit qu'elle donne.

Dieu est la source de toute gloire comme de toute vérité: c'est donc à juste titre que l'on désigne par ce mot l'hommage et les honneurs qu'on lui rend (*voy.* GLORIA).

Au Dieu que vous servez, princesse, rendez gloire! (RACINE, *Athalie.*)

Ce vers offre la trace du même sentiment de vénération envers la Divinité. Ici *rendre gloire à Dieu* signifie prendre Dieu à témoin de la vérité.

Gloire se prend quelquefois pour *pompe, éclat extérieur.*

Hélas! de cette cour j'ai vu jadis la gloire! (VOLTAIRE, *Zaïre.*)

Dans le vocabulaire de l'art, le mot *gloire* reçoit deux acceptions qui diffè-

rent peu entre elles. En termes de peinture, il désigne ce rayon céleste, ce foyer lumineux, au centre duquel resplendit le triangle mystique où se lit le nom de *Jéhovah*. Il désigne encore l'auréole divine qui ceint l'image du Christ, de la Vierge, ou même des élus. En termes de mécanique et de décoration, on appelle *gloire* une machine ou siége recouverte de nuages brillants, qui, dans les représentations scéniques, et surtout à l'Opéra, descend de l'Olympe ou de l'empyrée. C'est le *deus ex machinâ* d'Horace, ou, selon l'expression proverbiale, *le dénouement qui tombe des nues*. P. A. V.

GLORIA, hymne de l'ancienne Église chrétienne, commençant par ces mots : *Gloria Patri, et Filio, et Spiritui sancto*, auxquels on fit plus tard l'addition *sicut erat*, etc. Dans le IVe siècle, pendant les querelles suscitées par l'arianisme, les partisans d'Arius les modifièrent ainsi : *Gloria Patri per Filium in Spiritu sancto*. Cette variante causa de longues discussions, et la première formule fut sanctionnée comme seule orthodoxe. Cette hymne est placée au commencement de la liturgie, à la fin des psaumes; elle a servi de thème au cantique allemand composé dans le XVIe siècle par Nicolas Decius : *Allein Gott in der Hœh sei Ehr'*, etc.

Le *Gloria in excelsis* est, dans la liturgie catholique, une hymne, qui se chante à la messe : les premières paroles sont celles du cantique des anges (St. Luc, II, 14), mais on ne sait à qui attribuer la suite de cette hymne déjà fort ancienne dans l'Église.

On a nommé ces deux hymnes la petite et la grande doxologie (*voy.* ce mot).

Dans la liturgie protestante, on appelle *Gloria* la première intonation par laquelle commence ordinairement le service divin, après un court cantique. Cette intonation est le plus souvent suivie du cantique de Décius ou d'un autre.

Gloria, laus et honor, est le commencement d'un ancien cantique chanté dans l'Église catholique à la procession des Rameaux. X.

GLOSE. Ce mot, dérivé, non de *glos*, sœur (la glose étant la sœur du texte), mais de γλῶσσα, langue (la glose servant à l'explication d'un texte comme la langue à l'explication des pensées), signifie interprétation. Il y a cette différence entre la glose et le commentaire (*voy.*) que celui-ci a plus de liberté, qu'il se permet volontiers les digressions, tandis que celle-là est tenue à une explication plus littérale. Trop souvent l'un et l'autre s'étendent sur des passages fort clairs et franchissent à l'envi les difficultés.

Les *glossateurs* ont rendu quelques services, mais ils ont maintes fois embrouillé les textes. Maintes fois le travail de dissection auquel ces érudits se sont livrés leur a fait perdre le sens des grandes pensées et les a rendus insensibles aux beautés poétiques. C'est pitié que de les voir se morfondre à l'explanation d'une page où l'imagination s'exalte, où le sentiment déborde; c'est merveille ensuite que de lire les interminables billevesées qu'ils entassent sans merci, pour prouver leur incompétence. Une foule de manuscrits sont ainsi chargés de gloses, de scholies, de commentaires, qui encadrent dans la pierre brute l'or et les pierreries.

Deux ouvrages ont dû surtout exercer le zèle des glossateurs : la Bible et le Corps du droit romain. Accurse, en compilant les travaux d'Irnerius, des docteurs Bulgarus, Martin Gosia, Hugues et Jacques Porta de Ravenne, fit sur les Pandectes sa *glose continue*, dans les premières années du XIIIe siècle, et Nicolas de Lyra la *glose ordinaire*, au commencement du XIVe; chacun de ces ouvrages a six volumes in-fol. Nicolas de Lyra jouit encore de quelque estime; pour Accurse, depuis longtemps Rabelais lui a donné le coup de grâce : « Ny ha livres tant « beaulx, dit-il dans *Pantagruel* (liv. II, « ch. 5), tant aornez, tant eleguans, « comme sont les textes des Pandectes; « mais la brodeure d'yceulx, cest assauoir « la glose de Accurse, est tant salle, tant « infame et punaise, que ce nest que or- « dure et villennye. » .

Il faut que la coutume d'Orléans ait été embrouillée par quelque commentateur, car on dit d'un méchant commentaire qu'il est, *comme la glose d'Orléans*, plus obscur que le texte. Ce proverbe est aussi expliqué par plus méchant que le texte, pire que le texte, sens tiré, d'après

le *Ménagiana* de l'esprit railleur des Orléanais, qui cousent toujours quelque mensonge de leur invention aux faits qu'ils rapportent.

Glose, en effet, se dit fréquemment de certaines additions aux événements que l'on raconte; vaste champ pour la satire et la piquante causticité. On cite un fait, il est authentique : oui, mais la glose ajoute... et la malignité de se donner carrière, et souvent la glose de détruire le texte. De là cette locution, quand on veut que la vérité soit respectée : *Point de glose, s'il vous plaît!*

Gloser, synonyme de commenter, ne se prend plus guère que dans le sens de broder sur les faits à sa fantaisie, reprendre, critiquer. On en citerait nombre d'exemples:

> Pourquoi faut-il (c'est ainsi que l'on *glose*)
> Que, comme un simple cavalier,
> A tout péril, à toute heure il s'expose?
> PERRAULT.

Il est à remarquer que ceux qui glosent sont *glossateurs* ou *gloseurs*, selon qu'ils commentent un texte ou qu'ils critiquent les actions d'autrui.

On trouve dans nos poëtes quelques pièces de vers intitulées *gloses* : ce sont des strophes qui glosent une pensée mise en vers et qui leur sert de texte; à la fin de chaque stance se retrouvent successivement les vers du texte, lesquels doivent entrer dans le sens des strophes dont ils font partie. Ce genre de glose est presque toujours satirique, et parodie la pièce de l'auteur dont on emprunte les vers. *Voir* celle de Sarrazin à M. Esprit, sur le sonnet de Job, par Benserade. J. T-v-s.

GLOSSAIRE (de γλῶσσα, langue), dictionnaire de termes difficiles, obscurs ou barbares, accompagnés de leur glose (*voy.*) ou explication. Un dictionnaire d'une langue quelconque, qui remplirait toutes les conditions exigées pour ces livres dans l'article qui les concerne (T. VIII, p. 153), rendrait inutile un glossaire de cette langue; mais comme aucun peuple avancé en civilisation ne possède un recueil de tous les mots successivement adoptés et rejetés pendant les siècles de son existence, les glossaires sont des appendices indispensables des dictionnaires les moins incomplets.

Il y a des glossaires généraux et des glossaires particuliers. Nous appelons *glossaires généraux* ceux qui renferment les mots difficiles, obscurs ou barbares, d'une langue à son état d'enfance ou de décadence; et *glossaires particuliers* ceux qui expliquent ces mêmes mots, en tant qu'ils se trouvent dans tel auteur ou dans tel recueil d'ouvrages spéciaux.

On cite parmi les glossaires généraux : *Glossarium universale Hebraïcum*, par Lud. Thomassin, édité à l'imprimerie royale par Ch. Bordes et Nic. Barat, 1697, in-fol.; Henri Spelmann, *Glossarium archæologicum, continens latino-barbara, peregrina, obsoleta, et novatæ significationis vocabula, scholiis et commentariis illustrata*, Londres, 1664 et 3e éd., 1687, in-fol.; *Matthiæ Martinii Lexicon philologicum in quo latinæ voces ex originibus declarantur; accedit Isidori Glossarium, cum notis Grævii*, Amsterdam, 1701, et Utrecht, 1711, 2 vol. in-fol.; Du Fresne du Cange (*voy.*), *Glossarium ad scriptores mediæ et infimæ Græcitatis*, Lyon, 1688, 2 vol. in-fol.; *Glossarium ad scriptores mediæ et infimæ Latinitatis*, par le même, Paris, 6 vol. in-fol., augmentés du *Glossarium novum* de Carpentier, Paris, 1766, 4 vol. in-fol.; George Wachter, *Glossarium Germanicum, continens origines et antiquitates totius linguæ Germanicæ*, Leipzig, 1737, in-fol.; *Glossarium ad scriptores linguæ francicæ et alemannicæ*, par Schilter, dans le t. III de son *Thesaurus Antiquitatum teutonicarum*, Ulm, 1727; Jean-George Scherz, *Glossarium germanicum medii ævi, potissimum dialecti suevicæ*, avec des notes et des suppléments d'Oberlin, Strasb., 1781-84, 2 vol. in-fol.; *Glossaire de la langue romane*, par J.-B.-B. Roquefort, Paris, 1808, 2 vol. in-8°, avec un *Supplément* imprimé en 1820. Aux glossaires généraux se rattache le *Lexique roman, ou Dictionnaire de la langue des Troubadours, comparée avec les autres langues de l'Europe latine*, dont le 1er volume, renfermant les lettres A-C, forme le 2me tome du *Nouveau Choix des poésies originales des Troubadours*, par Raynouard, Paris, 1836. On regrette juste-

ment que le *Glossaire français*, travail immense de La Curne de Sainte-Palaye, n'ait pas vu le jour; le manuscrit complet est à la Bibliothèque royale de Paris.

Le nombre des glossaires particuliers est considérable. Lindenbrog en a fait un sur les lois de Charlemagne et de Louis-le-Débonnaire; François Pithou, un autre sur la Loi salique. Nous avons des glossaires pour l'*Ordène de chevalerie*, pour les Fabliaux, pour Rabelais, etc. Il y en a en allemand pour les *Nibelungen*, pour le *Heldenbuch*, et d'autres monuments de ce genre. M. Kopitar en a publié récemment un sur un ancien texte slavon (*voy.* GLAGOLITES), etc. On ne donne guère de bonnes éditions des poëtes du moyen-âge sans y joindre des glossaires spéciaux: c'est une louable méthode. *Voy.* aussi les articles IDIOTICON, POLYGLOTTE et SYNGLOSSE. J. T-v-s.

GLOSSALGIE, de γλῶσσα, langue, et ἄλγος, douleur. *Voy.* LANGUE.

GLOTTE, ouverture supérieure du larynx (*voy.*), laquelle est une sorte de fente allongée d'avant en arrière et recouverte par l'*épiglotte*, sorte de bascule qui s'abaisse d'avant en arrière de manière à empêcher que, dans la déglutition, les aliments et les boissons ne pénètrent dans les voies aériennes. Les anatomistes ne sont pas d'accord, et quelques-uns donnent le même nom a une ouverture semblable située trois ou quatre lignes plus bas que la première et pourvue de muscles destinés à modifier la sortie de l'air, et qui par conséquent joue un grand rôle dans la production de la voix. *Voy.* ce mot et ENROUEMENT.

En parlant de la glotte, on doit signaler une maladie grave et souvent funeste dont elle devient le siége, et qui consiste dans le gonflement œdémateux de ses bords. Cette maladie, connue sous le nom d'*œdème de la glotte*, présente pour caractère distinctif une inspiration très difficile, tandis que l'expiration reste libre et naturelle. Elle peut d'ailleurs être constatée par le toucher; en effet, en portant le doigt dans l'arrière-bouche, on sent les bords de la glotte formant un bourrelet lisse et tendu qui en diminue notablement l'ouverture et s'oppose à ce que l'air puisse y pénétrer. L'invasion est assez rapide, et rarement il y a de la fièvre ou des symptômes inflammatoires aigus. Les malades accusent un sentiment de malaise semblable à celui qui serait produit par un corps étranger arrêté à l'entrée de l'œsophage, ou par des mucosités occupant la région supérieure du larynx, et font des efforts pour s'en débarrasser. Quand le mal est porté à un certain degré, il peut y avoir imminence de suffocation et renversement de la tête en arrière, qui contrastent avec l'absence de toute lésion du poumon. Ces phénomènes sont intermittents, et quelquefois on est surpris par leur retour violent et funeste.

A l'ouverture des corps, on trouve les bords de la glotte gonflés et épaissis par un liquide séreux épanché dans les mailles du tissu cellulaire sous-muqueux. L'épiglotte participe fréquemment, ainsi que le larynx, à cette lésion, dont le résultat est une occlusion plus ou moins complète, et à laquelle il importe de remédier promptement sous peine de la vie.

C'est en effet l'indication la plus pressante que de rétablir le passage. On y parvient, soit en introduisant dans l'ouverture de la glotte une canule de gomme élastique par laquelle les malades respirent provisoirement, soit en pratiquant l'opération de la laryngotomie. Cette indication d'urgence étant remplie, on s'occupe d'obtenir la résolution de l'engorgement par la saignée, les vomitifs, les expectorants, les révulsifs, etc., heureux lorsqu'on peut y parvenir. En effet, de même que le croup et l'asthme convulsif, l'œdème de la glotte enlève assez souvent les malades avec une grande rapidité. F. R.

GLOUTON, nom sous lequel, dans l'histoire naturelle, on a confondu plusieurs mammifères que des travaux modernes nous montrent appartenir à des genres fort différents. L'animal qui a servi de type à ce groupe, et le seul peut-être qui doive en retenir le nom, est le *glouton du Nord* (*gulo arcticus*), mammifère de l'ordre des carnassiers, section des plantigrades, et de la grosseur d'un blaireau, dont il se rapproche par la démarche. Son pelage est brun, plus foncé sous le ventre que sur le dos, et marqué

d'une ligne blanchâtre le long des flancs. Ses oreilles sont petites, sa queue courte, ses pattes armées d'ongles propres à fouir. Le glouton, d'un naturel éminemment carnassier, ne craint pas d'attaquer des animaux beaucoup plus grands que lui, le renne particulièrement, le plus commun dans les contrées qu'il habite. Buffon avait apprivoisé un individu de cette espèce. C. S-TE.

GLOVER (RICHARD), Riche marchand de la Cité, membre influent de l'opposition sous le ministère Walpole, ami des Pitt et des Lyttleton, Richard Glover, né à Londres en 1712, joignit encore à ces titres honorables ceux d'helléniste et de littérateur distingué. Son poëme de *Léonidas* (1732), qui flattait l'esprit d'indépendance à l'ordre du jour sous un gouvernement habile, mais corrompu, eut pendant la vie de l'auteur jusqu'à cinq éditions. En 1742, Glover fut chargé de présenter à la barre de la Chambre des communes les griefs du commerce de Londres : il s'acquitta de cette tâche avec talent et courage, et, depuis ce temps, on le vit souvent figurer dans les nombreuses réunions où se débattaient les intérêts municipaux et politiques de la grande cité marchande. Après une retraite déterminée par quelques revers de fortune, il rentra, en 1761, dans la vie publique comme représentant de la ville de Weymouth au Parlement. Ses discours, dont plusieurs furent recueillis à cette époque, roulèrent principalement sur les affaires de la Compagnie des Indes et sur le trafic maritime avec l'Allemagne et la Hollande. Deux tragédies, *Boadicée* (1753) et *Médée* (1767), plus recommandables par l'éclat du style que par le génie dramatique, prouvèrent que les préoccupations politiques et commerciales ne le rendaient pas infidèle au culte des Muses; parfois même il s'en inspira plus ou moins heureusement, témoin son poëme de *Londres ou les progrès du commerce*, publié en 1739. Cette poésie, éclose au milieu des comptoirs et des *meetings* bruyants de la cité, laisse souvent regretter l'absence d'une inspiration plus élevée et justifie l'exclamation de Thompson à l'apparition du poëme de *Léonidas* : « Écrire une épopée, lui qui n'a vu de sa vie une montagne ! » Glover mourut le 25 novembre 1785.—De tous ses ouvrages, le seul qui soit resté populaire est une petite ballade d'une trentaine de vers, *le Spectre de l'amiral Hosier* (*Admiral Hosier's ghost*), manifeste éloquent contre l'Espagne, alors en guerre avec l'Angleterre. Les mémoires posthumes de Glover, publiés à Londres en 1814 sous ce titre : *Memoirs of a celebrated literary and political character*, sont remarquables par l'amertume éloquente avec laquelle il y juge les hommes et les choses; on lui a même fait l'honneur, sur quelques analogies tirées de cette publication, de lui attribuer les fameuses *Lettres de Junius*. *Voy.* JUNIUS. R-Y.

GLU, matière singulière, et encore assez peu connue dans sa nature intime, qui résulte de la macération de diverses substances végétales. Les baies du gui, les jeunes écorces du houx, des viornes et de plusieurs gentianées, en produisent. Elle est fort anciennement connue, et se préparait autrefois par la décoction des baies du gui. Maintenant on l'obtient par un autre procédé signalé par M. Bouillon-Lagrange. On prend la seconde écorce du houx qu'on fait bouillir dabord dans l'eau et qu'on abandonne ensuite dans une cave à la fermentation putride qui la convertit en glu, c'est-à-dire en une masse verdâtre, visqueuse (du latin *viscum*, glu) et filante, d'une saveur amère et d'une odeur fade, laquelle, exposée à l'air, se dessèche et prend une couleur brune, qui, au contact du feu, se fond, s'allume et brûle en répandant une odeur désagréable. D'ailleurs la glu est insoluble dans l'eau, mais soluble dans les alcalis et dans l'éther sulfurique. Les acides faibles la ramollissent et la dissolvent en partie; l'acide sulfurique concentré la noircit; l'acide nitrique la jaunit et la partage en acide malique et oxalique, en résine et en cire; l'alcool en sépare également ces deux dernières matières.

On peut aussi obtenir de la glu du *robinia viscosa* et du *gentiana lutea* en préparant un extrait éthéré qu'on traite ensuite par l'alcool.

Jusqu'à présent tout l'usage de cette substance s'est borné à celui qu'en font les oiseleurs pour prendre les petits oiseaux. F. R.

GLUCINE, espèce de terre que Vauquelin découvrit dans l'aigue-marine ou béril et dans l'émeraude, qui, entre autres propriétés, a celle de faire des *sels sucrés* avec les acides. La glucine s'extrait ordinairement de l'émeraude de Limoges, qui est grossière, opaque et d'un blanc sale. La manière dont on la prépare est extrêmement simple.

On réduit d'abord la pierre en poudre fine et on la fait dissoudre dans un creuset d'argent; puis on la traite par la potasse, l'eau et l'acide chlorhydrique, et l'on évapore la dissolution jusqu'à siccité; on verse de l'eau sur le résidu, puis on filtre la liqueur. Lorsqu'elle est filtrée, on y verse un excès de carbonate d'ammoniaque dont l'effet est de former du carbonate de glucine insoluble; on filtre de nouveau, on fait bouillir, et bientôt le carbonate de glucine se dépose. On le lave, on le sèche; puis, en le calcinant, on en chasse l'acide carbonique et l'on obtient la glucine pure.

Cet oxyde est blanc, insipide, inodore, léger et doux au toucher. Il est insoluble dans l'eau et se dissout dans la soude et la potasse caustiques. Il est infusible par un feu de forge, absorbe le gaz carbonique de l'air à la température ordinaire, et n'a point d'action sur les couleurs bleues végétales.

La glucine doit être formée de 100 de métal et de 42.252 d'oxygène. A. DE G.

GLUCINIUM. Ce métal se présente sous la forme d'une poudre d'un gris foncé qui a l'apparence d'un métal précipité en parties très ténues. C'est en 1827 que la réduction en a été pour la première fois opérée par Wœhler; il se servit, pour l'obtenir, du même procédé qu'il avait employé pour extraire l'aluminium et l'yttrium. Le glucinium est très difficile à fondre, puisqu'à une température ordinaire il ne s'oxyde ni dans l'air, ni dans l'eau, ni même dans l'eau bouillante; cependant, au degré de chaleur rouge il brûle vivement et se transforme en oxyde blanc, qui est la *glucine* (*voy.*). La combustion dans l'oxygène est accompagnée d'une lumière si intense que l'on n'en saurait soutenir l'éclat; toutefois, la glucine qui en résulte n'offre aucune trace de fusion. C'est le seul oxyde que le glucinium puisse produire. Il se dissout dans l'acide sulfurique avec dégagement de gaz sulfureux; il se dissout facilement dans les acides sulfurique et hydrochlorique avec dégagement d'hydrogène, et dans l'acide nitrique avec dégagement de gaz nitreux. Dans une dissolution de potasse caustique, il se dissout avec dégagement d'hydrogène; mais l'ammoniaque ne l'attaque point. A. DE G.

GLUCK (CHRISTOPHE), musicien compositeur, naquit le 14 février 1712 dans un village (Weissenwangen) du Haut-Palatinat, sur les frontières de la Bohême, d'une famille obscure et pauvre; son père, qu'il perdit en bas-âge, était garde-chasse du prince de Lobkowitz. Dans ses premières années, il se trouva délaissé; mais l'éducation musicale que reçoivent, dans ce pays, les enfants du peuple développa en lui l'instinct que la nature y avait placé; il se fit remarquer dans sa petite école, et ce premier succès le conduisit à Prague. Là il apprit à jouer de plusieurs instruments, et se rendit habile sur le violoncelle. Il menait à peu près la vie d'un musicien ambulant, lorsque le hasard, plutôt qu'un dessein prémédité, le conduisit à Vienne. Dans cette capitale, il trouva des ressources pour étudier l'harmonie, le contrepoint et la composition.

Vers l'année 1738, il passa en Italie. A Milan, il se mit sous la direction du célèbre maître de chapelle J.-B. San-Martini, qui était attaché comme organiste à plusieurs églises. Après quatre ans d'étude opiniâtre, il écrivit, en 1741, l'opéra d'*Artaxerxès*, qui réussit. Encouragé par ce début, il fit jouer à Milan trois autres opéras, *Démophon*, en 1742, *Syphax*, en 1743, et *Phèdre*, en 1744. Il faisait en même temps des excursions dans les villes d'alentour, où il donna quatre nouveaux ouvrages: à Venise, en 1742, *Hypermnestre* et *Démétrius;* à Crémone, en 1743, *Artamène;* à Turin, en 1744, *Alexandre aux Indes*. Cette continuité de travaux et de succès, en faisant ressortir la fécondité de son talent, mit aussi

en évidence son activité et la tenue de son caractère.

Le style de ces productions était bien éloigné de celui que Gluck devait se faire un jour; mais elles le placèrent au premier rang parmi les compositeurs dramatiques de l'époque. Sur sa réputation croissante, l'administration de l'Opéra de Londres l'appela, en 1745, pour écrire deux ouvrages : l'un était *la Chute des Géants*; le titre de l'autre est oublié. Ils eurent peu de succès, et le pis c'est que Hændel, qui tenait alors le sceptre de la musique en Angleterre, les déclara faibles; le vieux compositeur montra même peu d'estime pour le jeune musicien. Mais Gluck, plein d'admiration pour l'auteur du *Messie*, vit dans ce double échec une leçon dont il profita; il sentit le vide de la redondance italienne, et reconnut dans la franchise du rhythme la plus grande puissance de son art. Au lieu de s'irriter contre son censeur, il en étudia le génie; et dans la suite il lui rendit le plus bel hommage en puisant plusieurs inspirations dans ses œuvres. Une expérience qu'il fit sur lui-même l'éclaira aussi d'une vive lumière. Indépendamment de ses deux opéras, l'administration lui avait demandé un *pasticcio*, c'est-à-dire, un choix de morceaux tirés de ses diverses partitions et liés ensemble par un canevas dramatique; le poëme était intitulé *Pyrame et Thisbé*. A la représentation, Gluck observa, non sans étonnement, que ce qui avait produit le plus d'effet dans la place primitive, en produisait le moins étant transporté sur d'autres paroles et adapté à une autre action. Il en conclut que toute musique bien faite a son expression propre, et qu'à la scène l'accent des paroles ajoute beaucoup à l'impression des sons.

Pour s'être formé de telles opinions et en avoir tiré de telles conséquences, il fallait que Gluck eût l'habitude de diriger son esprit vers la méditation philosophique et littéraire. C'est effectivement un exercice auquel il avait livré son esprit dans toutes les villes où il avait séjourné. Doué d'une force herculéenne et d'une incroyable énergie de volonté, il menait de front la musique et la littérature, recherchant le commerce des hommes instruits, faisant de bonnes lectures, tâchant de regagner par l'assiduité du travail ce qui avait manqué à son éducation de jeunesse. Chaque nouveau sujet d'opéra devenait pour lui l'occasion d'une étude d'histoire ou de poésie. Déjà la langue italienne et la langue française lui étaient presque aussi familières que la sienne propre. De retour à Vienne, en 1746, il étudia les langues anciennes; il finit par être versé dans l'antiquité à l'égal d'un savant de profession.

Il avait laissé en Italie de glorieux souvenirs et sa renommée y avait grandi : rappelé dans cette contrée en 1754, il s'arrêta à Rome, à Parme et dans plusieurs autres villes; il y écrivit *la Clémence de Titus*, *Philémon et Baucis*, *Aristée*, *Télémaque*, *le Triomphe de Camille*, etc.

On fait monter à plus de quarante le nombre des opéras sérieux qu'il composa, à différentes époques, dans l'espace de dix-huit ans, suivant les formes du style italien. Toutefois ces productions prenaient successivement l'empreinte de ses nouvelles idées, et il préludait par degrés à une réforme complète de la musique de théâtre ou plutôt, de la scène lyrique elle-même, réforme qui était depuis longtemps son but. Mais il fallait que l'auteur d'une telle entreprise, pour la conduire à fin, eût son titre dans de vastes connaissances, dans une longue expérience et dans l'autorité d'un nom populaire. Aussi n'est-ce que dans l'âge où les facultés intellectuelles, depuis longtemps parvenues chez les autres hommes à leur entier développement, commencent à décroître, que Gluck révéla toute la puissance créatrice de son génie.

La présence du poëte Métastase (*voy.*) à Vienne seconda le succès de cette mission. Gluck, qui avait mis en musique plusieurs de ses plus beaux opéras, était admis dans sa société; c'est même sous ses auspices que le compositeur fut présenté à l'impératrice Marie-Thérèse, amie du poëte, ce qui le fit désigner pour maître de musique de l'archiduchesse Marie-Antoinette, depuis reine de France. Métastase n'écrivait plus alors pour le théâtre; mais il analysait le théâtre grec et commentait la Poétique d'Aristote. On juge aisément de l'effet que ses entretien

durent produire sur un artiste qui se proposait de rendre au drame lyrique moderne les formes simples et sévères du drame antique. Quand, à l'occasion du mariage de l'empereur Joseph II, le talent scénique de Métastase se réveilla pour célébrer cette solennité, Gluck fit la musique de l'opéra composé pour la circonstance, dernière lueur d'une muse qui s'éteignait; les jeunes archiduchesses y prirent des rôles, et l'archiduc Léopold tint le clavecin pendant la représentation. Ces services de cour sont ordinairement récompensés par des faveurs de cour : le musicien reçut des lettres de noblesse et le titre de chevalier.

Quoique chaque ouvrage de Gluck fût un pas fait dans la nouvelle route qu'il s'était tracée, le cadre habituel des poëmes lyriques résistait aux efforts du compositeur. Il était donc nécessaire qu'un poëme d'un mérite supérieur lui fournît une pièce appropriée à son système. C'est ce que fit le Florentin Ranieri di Calzabigi, le même qui a donné depuis une édition des œuvres de Métastase. Comme il était alors à Vienne et un des familiers de Gluck, il écrivit pour lui dans cette vue, en langue italienne, les opéras d'*Alceste*, de *Pâris et Hélène* et d'*Orphée*. La musique en fut composée dans la même ville, de 1761 à 1764. De ce moment, la révolution fut accomplie. L'imitation de la nature étant le but commun du poëte et du musicien, on vit la musique réduite à sa véritable fonction, celle de seconder la poésie pour fortifier l'expression des sentiments et l'intérêt des situations, comme on voit dans un tableau la vivacité des couleurs animer les figures sans en altérer les contours. Le rôle de l'ouverture fut de prévenir le spectateur sur le caractère de l'action qui allait se développer sous ses yeux. L'effet de l'orchestre dut se proportionner au degré d'intérêt et au mouvement de la passion. Quelque heureuse que paraisse la découverte d'une nouveauté, le musicien ne doit y attacher aucun prix à moins qu'elle ne soit naturellement donnée par la situation et liée à l'expression dramatique. Tel fut le drame lyrique conçu et réalisé par Gluck; c'est lui-même qui l'a ainsi défini dans ses préfaces.

Le succès d'*Alceste* et d'*Orphée* fut immense. L'Italie, qui avait été le premier théâtre de la gloire du compositeur, applaudit à des chants si nouveaux. Naples, Rome, Parme, Milan, Venise, portèrent l'admiration jusqu'à l'enthousiasme; et Bologne, pendant un seul hiver, s'enrichit de plus de 900,000 fr. par le concours des étrangers qu'attiraient dans son sein les représentations d'*Orphée*.

Le vrai caractère de la musique scénique était fixé; néanmoins le musicien n'était pas encore entièrement satisfait : il ne trouvait pas à la langue italienne assez de nerf pour se mettre à l'unisson des passions violentes. Il pensa que la scène française, par la régularité de son ordonnance et la progression de son intérêt, était plus favorable à l'unité, condition qui l'occupait avant toute chose. Enfin le public français devait être, selon lui, le plus sensible à la vérité dramatique, sans compter qu'il était bien aise d'offrir aux Parisiens un travail spécialement fait pour eux. C'était d'ailleurs, pour un étranger, un rôle assez piquant que celui de relever notre langue de l'anathème prononcé contre elle par le plus éloquent des écrivains français, J.-J. Rousseau. Au commencement de l'année 1770, Gluck fit part de ses vues au bailli Du Rollet, attaché à l'ambassade de France à Vienne, homme d'esprit et de goût, qui avait l'habitude du théâtre : elles reçurent sa plus complète approbation. L'*Iphigénie en Aulide* de Racine fut choisie comme le sujet le plus propre à réunir tout l'intérêt de la tragédie aux grands effets d'une musique passionnée et dramatique. Le chef-d'œuvre fut coupé habilement pour la scène lyrique par le bailli, qui, dans les changements qu'il dut lui faire subir, conserva autant que possible l'admirable versification du poëte. Gluck se mit à l'œuvre, et dès la fin de la même année, on fit à Vienne les répétitions d'essai, qui réussirent.

Du Rollet écrivit à l'administration de l'Opéra, et lui proposa d'engager le musicien à venir à Paris pour y faire jouer cet ouvrage; ensuite Gluck écrivit lui-même dans le même sens. L'idée d'une révolution musicale souleva une violente opposition; mais on eut recours à la dauphine Marie-Antoinette, qui avait beau-

coup d'attachement pour son ancien maître, et qui fut heureuse de lever tous les obstacles. Le musicien se mit en route à l'âge de 60 ans, et il dirigea les répétitions, soin dont il ne se remettait à personne. « Quand il s'agit, dit-il à cet égard, « d'exécuter une musique d'après les prin- « cipes que j'ai établis, la présence du « compositeur est aussi nécessaire que le « soleil l'est aux ouvrages de la nature; « il en est l'âme et la vie : sans lui, tout « retombe dans la confusion et le chaos. » Ces répétitions furent nombreuses; elles devinrent bientôt un objet de curiosité. L'auteur commençait par se dépouiller de son habit; puis il ôtait sa perruque et se coiffait d'un bonnet de nuit; après quoi il s'asseyait sur le devant de la scène, tenant dans ses mains une énorme canne. Pendant tout le temps que durait la répétition, il était dans une agitation continuelle, tantôt éclatant en saillies, en boutades brusques et originales, tantôt gourmandant l'orchestre et frappant le plancher avec sa canne de manière à faire trembler le théâtre, ou bien s'emparant d'un violon et se faisant comprendre par une charge, mais animant cette masse de musiciens encore peu expérimentés et finissant par faire passer dans leur âme le feu sacré dont il était brûlé. Quand la répétition finissait, il était quelquefois tout en eau. Alors il se rajustait, et plus d'un grand seigneur, témoin de cet exercice moitié grotesque, moitié sublime, ambitionnait la faveur de servir de valet de chambre à l'homme de génie.

Iphigénie en Aulide fut représentée le 19 avril 1774, et fit époque. L'effet en fut prodigieux. Les choses se passèrent comme Gluck les avait prédites; les hommes de lettres se firent les prôneurs de l'innovation. Après *Iphigénie en Aulide* vint *Orphée*, qui avait été traduit en français par Molière, et qui fut joué le 2 août 1774; puis *Alceste*, parodiée par Du Rollet, et qui parut le 23 avril 1776. Mais Gluck avait lui-même remanié ces deux ouvrages pour les approprier entièrement à son nouveau système. Le succès fut complet, constant, universel.

Telle était la réputation de Gluck qu'on n'osait plus prononcer d'autre nom que le sien. La musique ancienne, justement alarmée, voulut lui opposer un rival. Les partisans de celle-ci étant nombreux et en crédit, ils obtinrent qu'on fît venir en France Piccini (*voy.*), alors si célèbre en Italie, et qu'on lui confiât un poëme. On lui donna *Roland*. Gluck avait commencé un opéra sous le même titre. Quand il apprit que Piccini avait été chargé de traiter le même sujet en commun avec lui, il détruisit ce qu'il avait fait, et écrivit au bailli Du Rollet une lettre pleine d'amertume et de sarcasme qui fut insérée dans l'*Année littéraire*. Ce fut le signal de la guerre entre les *Gluckistes* et les *Piccinistes*. Les gens de lettres prirent parti : l'abbé Arnaud et Suard étaient les chefs des premiers; Marmontel, La Harpe, Framery, Ginguené, étaient à la tête des autres. Le théâtre devint une véritable arène, quelquefois sanglante. Chaque matin, dans les feuilles publiques, c'était une grêle d'injures et d'épigrammes; tout Paris se partageait entre Gluck et Piccini. Les femmes surtout se passionnèrent, et les soupers continuaient les luttes de la scène. Les hostilités durèrent jusqu'à ce que le compositeur allemand fût retourné à Vienne. Mais ces querelles n'empêchèrent pas le roi Louis XVI de faire placer dans le foyer de l'Opéra le buste en marbre de Gluck, sculpté par Houdon, sur le produit d'une souscription privée; et, d'un autre côté, la reine, sa protectrice, n'en fit pas moins l'accueil le plus bienveillant à Piccini, qu'elle choisit même pour son maître de chant. Belle et utile leçon d'impartialité!

L'année 1777 vit paraître *Armide*, qui fut reçue avec un peu de froideur. Ce n'est pas ici le lieu d'en rechercher la cause; mais l'ouvrage se releva aux représentations suivantes; le succès s'accrut à chaque reprise et finit par devenir un succès d'enthousiasme. *Iphigénie en Tauride* termina, en 1779, la carrière lyrique de Gluck. Modèle d'expression dramatique dans tous les genres, cet ouvrage est, au dire des connaisseurs, le chef-d'œuvre de son auteur et de la scène. *Écho et Narcisse*, quoique semé d'admirables détails, se ressentit de la faiblesse du poëme. Gluck voulait prendre ce qu'il appelait sa revanche dans l'o-

péra des *Danaïdes ;* mais une attaque d'apoplexie lui fit abandonner cette entreprise, dont il chargea Salieri. En 1780, il repartit pour Vienne, où, pendant quelques années encore, il jouit de sa gloire et de l'aisance qu'il avait acquise par ses travaux. Il fit un voyage à Paris en 1784, pour assister à la première représentation des *Danaïdes;* il eut l'indicible satisfaction d'entendre exécuter sa musique par Garat (*voy.*), le seul chanteur peut-être qui l'ait entièrement compris et qui ait su lui donner tout son accent. Une seconde attaque d'apoplexie dont il fut frappé à Vienne l'enleva à l'art le 15 novembre 1787.

Tel fut Gluck, ce colosse de l'art musical. Jamais personne n'eut des idées plus justes et plus élevées sur les principes de cet art appliqué à la scène. Les sons n'étaient pour lui que ce que l'argile est pour le sculpteur, la matière de l'art. Comme il oubliait, en composant, qu'il était musicien, de même le spectateur oublie, en l'écoutant, qu'il entend de la musique. « Gluck, dit M. Baillot, a fait de l'art dramatique un langage sublime, qui captive l'âme tout entière. Sa musique, par le plus étonnant prestige, fait oublier que c'est par l'oreille qu'elle arrive au cœur. »

L'opéra n'offre plus, suivant l'expression de l'abbé Arnaud, *un concert dont le drame est le prétexte :* il a tout l'intérêt de la tragédie ; c'est Corneille, c'est Racine, traduits dans une langue nouvelle ; c'est le pathétique et le sublime de ces grands poëtes. Ainsi Gluck avait quitté les Sirènes pour les Muses : ce vers de Pythagore, placé sous le portrait du musicien, lui convient parfaitement, et ses œuvres ont mérité d'être l'objet d'une étude spéciale pour les écrivains et les philosophes. J.-J. Rousseau a fait l'analyse d'*Alceste* et d'*Orphée* avec la sagacité et la profondeur qui caractérisent son talent; l'abbé Arnaud, le connaisseur par excellence, a écrit sur *Iphigénie en Aulide* et sur *Iphigénie en Tauride* deux lettres qui contiennent une foule de vues fines et neuves. Quel est le critique dont l'examen d'*Armide* ou de quelque scène prise dans cet ouvrage n'ait pas tenté la plume? Nous-même nous avons essayé * d'analyser en détail le fameux *Sommeil d'Oreste*, et cette étude nous a laissé la conviction qu'il n'y avait pas dans les partitions de Gluck une seule note redondante ou parasite. « Pourquoi, lui demandait-on un jour, ce murmure des basses, ce glapissement des violons, ces soubresauts des quintes, quand Oreste dit que le calme est rentré dans son cœur? — Il ment, répondit-il, il a tué sa mère. » Rien ne fait mieux ressortir que ce morceau le parti qu'il a su tirer de l'orchestre au profit de l'effet dramatique. C'est avec les instruments qu'il exprime les remords du coupable, qu'il oppose les angoisses maternelles et conjugales aux pompes et à l'allégresse d'une fête, qu'il peint la tempête et le calme, les fureurs du Tartare et les félicités de l'Élysée. Les chœurs, qu'avant lui on comparait à des tuyaux d'orgue pour donner une idée de leur insignifiance et de leur roideur, il les a liés à l'action comme dans la tragédie antique. Quand Martini, assistant à la répétition d'*Alceste*, entendit la marche des prêtres, il s'écria : « Cela est tout-à-fait grec ! » Le récitatif, toujours vrai, toujours noble, est conforme aux inflexions de la nature; dans le rapprochement du chant avec la déclamation, Gluck a posé la limite logique où l'un finit et où l'autre commence. A quelques censeurs vulgaires qui lui reprochaient de manquer de chant, J.-J. Rousseau répondit que le chant lui sortait par les pores. Ses airs de danse sont pleins de grâce et de la plus aimable fraîcheur.

Mais le premier des mérites dans ce compositeur qui les a réunis tous, c'est l'unité : tout est lié dans ses ouvrages. Il nous a révélé lui-même le mécanisme progressif de ce travail : il commençait par faire le tour de chacun de ses actes ; il faisait ensuite celui de la pièce entière, et quant aux scènes, il les rendait sensibles par des couleurs diverses, qu'il déplaçait quelquefois pour avoir un résultat d'ensemble plus harmonieux et plus net. Lorsque sa pièce était ainsi combinée et que chaque morceau était bien caractérisé, il regardait son ouvrage

(*) *Essai sur les Beaux-Arts*, par M. Miel, un vol. in-8°, avec gravures au trait, Paris, 1817-1818.

comme fait, quoiqu'il n'eût encore rien écrit ; mais cette préparation lui coûtait un an de peine et ce qu'il appelait lui-même *une sueur de sang.*

Une foule de formes nouvelles se montrent dans ses œuvres ; mais il n'innovait pas pour innover, et il se rendait compte de tous les effets. Il n'avait jamais en vue que la scène. Quand une de ses compositions, exécutée dans un concert, ne faisait pas d'effet, il n'en éprouvait pas la moindre contrariété ; pour lui, l'expression dramatique passait avant tout. Aussi tenait-il par-dessus tout au mouvement, qui influe tant sur l'expression. « Avec le plus petit changement, disait-il, au mouvement de l'air *J'ai perdu mon Eurydice*, vous allez en faire un air de marionnette. » L'auteur de tant de chefs-d'œuvre venait-il à apprendre qu'il avait impressionné une âme naïve, il était au comble de la satisfaction. On lui raconta qu'un enfant n'avait pas cessé de pleurer pendant toute la représentation d'*Alceste*, il sourit et il dit : « Cela n'est pas étonnant ; il s'est laissé faire. » Gluck sacrifiait à la vérité scénique jusqu'à ses scrupules de conscience : pieux et chaste, il fit la peinture la plus passionnée de l'amour sensuel. Un de ses familiers étant entré dans son cabinet comme il avait encore la plume à la main : « Mon ami, je me damne, s'écria-t-il. » Il venait d'écrire le fameux duo d'*Armide*.

La grande scène lyrique était le domaine de Gluck. Quelques excursions qu'il fit dans le champ de l'opéra-comique ne furent pas heureuses. *Cythère assiégée* et l'*Arbre enchanté* furent joués à Paris, et obtinrent peu de succès, ce qui fit dire à l'abbé Arnaud, qu'Hercule était plus propre à manier la massue que les fuseaux. Plusieurs symphonies, genre qui ne faisait que de naître, et un *De profundis*, le seul morceau que l'on connaisse de lui en musique d'église, sont pâles. Méhul et Vogel furent en France ses élèves directs ; il agit par influence sur Lesueur, en tournant vers le théâtre les dispositions du jeune maître de chapelle.

Il y a 30 ans, cinq opéras de Gluck étaient au courant du répertoire ; il y a 15 ans, on voyait encore de temps en temps *Orphée et Iphigénie en Tauride*, grâce au talent expressif d'Adolphe Nourrit (*voy.*) et à son culte pour ce grand homme. Aujourd'hui, son nom et ses chefs-d'œuvre ont entièrement disparu de la scène ; mais ses partitions iront à la postérité la plus reculée, et les ouvrages de son génie, toujours jeunes parce qu'ils seront toujours vrais, y trouveront des admirateurs. M-L.

GLUTEN. Ce nom, qu'on a emprunté au latin et qui signifie colle, a été donné par Beccaria à une substance contenue dans presque tous les végétaux, mais qui se trouve particulièrement abondante dans les semences des graminées et des légumineuses. Pour se procurer cette substance végétale, on prend de la farine de froment qu'on pétrit avec un peu d'eau pour en faire une pâte consistante ; cette pâte, on l'enveloppe dans un linge, qu'on noue bien pour l'y renfermer exactement. On malaxe ensuite la masse enfermée dans un bassin rempli d'eau claire. Celle-ci se trouble et devient laiteuse, parce que l'amidon se détache de la pâte, sort par les pores du linge et vient se délayer dans l'eau, d'où on peut le laisser se précipiter par le repos (*voy.* Amidon). On change l'eau de temps en temps, et lorsque l'eau nouvelle ne se trouble plus, l'amidon est séparé du résidu dans le linge. En ouvrant ce dernier, on y trouve une substance molle, grisâtre, élastique, qui s'attache aux doigts : c'est ce que Beccaria appela *gluten* végétal, à cause de cette dernière propriété. Mais on a découvert plus tard que cette substance est un mélange de trois corps différents, et l'on n'entend désormais par *gluten* que celle de ces trois substances qui possède la propriété collante ; les deux autres ont été nommées *mucine* et *albumine végétale*. On conserve pour leur union la dénomination de *gluten de Beccaria*.

Voici comment on en opère le plus facilement la division : on fait bouillir le gluten de Beccaria avec de l'alcool concentré, qui dissout le gluten proprement dit, ainsi que la mucine, en laissant l'albumine végétale non dissoute. On étend la liqueur spiritueuse avec de l'eau à partie égale, on en fait évaporer $\frac{1}{16}$ et on laisse refroidir. Le gluten se sépare alors du liquide sous la forme de gros flocons

qu'on recueille et qu'on lave avec de l'alcool faible et froid. La solution spiritueuse restante donne par l'évaporation la mucine.

Le gluten possède les caractères suivants : encore humide, il est d'un blanc jaunâtre, opaque, sans goût et sans odeur, s'attachant aux corps secs qui le touchent, élastique à peu près comme de la gomme élastique. C'est à lui qu'est due la propriété collante des pâtes de farine à l'eau froide; celles qui ont été bouillies la doivent aussi à de l'amidon dissous. Le gluten séché est dur, cassant, pellucide, d'un jaune plus foncé qu'à l'état humide. A la distillation sèche, il donne des produits ammoniacaux et se comporte comme les substances animales, dont il a la composition élémentaire. Sous l'eau, il se ramollit en reprenant son premier aspect, ainsi que son élasticité et sa propriété collante. Exposé à un air humide et chaud, il commence bientôt à se putréfier et répand alors l'odeur du vieux fromage. Il est presque entièrement insoluble dans l'eau, ainsi que dans l'éther; l'alcool le dissout et le laisse, après l'évaporation, sous forme d'une couche de vernis pellucide et jaunâtre. Il se combine tant avec les acides qu'avec les alcalis, et, dans ces combinaisons, imite parfaitement la fibrine et l'albumine animales. La description que nous venons de donner se rapporte principalement au gluten du froment; le gluten qu'on obtient d'autres céréales et de semences des plantes légumineuses, bien que les propriétés chimiques y soient les mêmes, en diffère cependant quant aux caractères extérieurs, comme diffère par exemple la chair des animaux de différentes espèces ou de différents genres.

La mucine sèche ressemble entièrement au gluten, mais à l'état humide elle n'est ni collante ni élastique : elle est au contraire mucilagineuse et filante; elle n'a ni goût ni odeur. Elle est un peu soluble dans l'eau, peu soluble dans l'alcool froid, insoluble dans l'acide acétique, qui dissout facilement le gluten.

L'albumine végétale a les mêmes propriétés et la même composition que l'albumine animale (*voy.* ALBUMINE), à un tel degré que tout ce qu'on sait de la dernière est aussi applicable à la première.

La composition élémentaire de ces corps a été examinée par M. Boussingault; il a trouvé :

Pour le gluten : carbone, 52.3; hydrogène, 6.5; azote, 18.9; oxygène, 22.3. Pour l'albumine végétale : carbone, 52.7; hydrogène, 6.9; azote, 18.4; oxygène, 22.0.

Les petites différences entre ces nombres ne sont que des erreurs d'observation fort souvent inévitables. Ces deux corps, malgré la différence de leurs propriétés, ont donc la même composition; ils sont ce qu'on appelle en chimie *isomères*. M. Boussingault n'a pas analysé la mucine isolée, mais il a analysé sa combinaison avec le gluten, séparée d'avec l'albumine; il y a trouvé : carbone, 54.2; hydrogène, 7.5; azote, 13.9; oxygène, 24.4; d'où il s'ensuit que la mucine est beaucoup moins azotée que les deux autres.

Il nous reste à dire quelques mots sur le rôle que jouent ces substances dans les semences. La nature a déposé dans les grains, auprès du germe, le gluten, la mucine, l'albumine, trois substances différentes, azotées, et de plus l'amidon, le sucre et la gomme, trois substances non azotées, de manière que les radicules y trouvent réunies plusieurs matières premières de propriétés et de composition différentes, afin d'y puiser tout ce qu'il leur faut pour le développement de la jeune plante.

Cette réunion de substances azotées et non azotées n'est pas seulement la nourriture la plus parfaite des animaux herbivores, elle est aussi une nourriture appropriée à un grand nombre d'animaux carnivores. Il ne faut pas croire que les substances azotées seules suffiraient à la nourriture des animaux : la présence de substances non azotées y est indispensable. Le gluten de Beccaria, séparé de l'amidon, du sucre et de la gomme, est repoussé par l'instinct des animaux tant herbivores que carnivores.

La question de savoir d'où les plantes tirent l'azote pour former ces substances azotées est une des plus intéressantes, tant pour la physiologie végétale que pour l'économie rurale. M. Boussingault vient de la résoudre par un travail d'un

prix incalculable, tant pour la science en général qu'en particulier pour l'industrie agricole. D'un côté, il a prouvé la vérité de l'opinion reçue que les céréales n'ont point la propriété de s'assimiler l'azote de l'air et qu'il leur faut absolument de l'engrais azoté pour pouvoir produire les substances azotées dont il s'agit; de l'autre côté, ses expériences ont montré que les pois et le trèfle, semés dans un terrain qui ne contient aucune substance organique, peuvent les engendrer aux dépens seulement de l'eau et de l'air atmosphérique. On peut conclure de là, que tout l'azote qui doit entrer comme élément dans les êtres organiques, tant végétaux qu'animaux, doit être tiré de l'atmosphère par certaines classes de plantes pour passer ensuite dans d'autres classes, et pour être ensuite transmis par les animaux herbivores aux animaux carnivores; car les animaux ne possèdent pas non plus la faculté de s'assimiler l'azote de l'atmosphère.

Les recherches intéressantes du même savant nous ont aussi appris que les fourrages de nos animaux domestiques sont d'autant plus nourrissants qu'ils contiennent plus de ces trois substances azotées, les substances non azotées étant communes à toutes les plantes. En déterminant la quantité d'azote contenue dans chaque espèce de fourrage, il a construit une échelle comparative de leur qualité nutritive, qui tient le milieu entre celles qui ont été dressées par différents cultivateurs d'après leurs expériences sur le bétail. L'échelle de M. Boussingault paraît mériter toute confiance. A l'article Fourrage on trouve une de ces échelles empiriques de la valeur comparative des fourrages. B-z-s.

GLUTTIER ou Arbre a suif (*croton sebiferum*, L.), arbre de seconde grandeur qui appartient à la famille des euphorbiacées (*voy.*) et qui est originaire de Chine. On le cultive maintenant, non-seulement dans diverses colonies des deux Indes, mais aussi dans une partie de l'Europe et même de la France méridionale. Il a à peu près le port de nos cerisiers et le feuillage du peuplier noir. Ses capsules à trois loges contiennent chacune une graine couverte d'une espèce de suif assez ferme et très blanc que les Chinois enlèvent par l'ébullition dans l'eau et dont ils font des chandelles.

Ils obtiennent aussi des mêmes graines beaucoup d'huile à brûler.

Le *croton Moluccanum*, L., qui croît aux Moluques, à Ceylan, et qui s'est naturalisé à Bourbon, porte également des graines dont on extrait une huile abondante propre aux mêmes usages que celle qui provient du *croton sebiferum*. O. L. T.

GLYCÉRINE. C'est un produit de la saponification de la plupart des graisses ou des huiles, et que Scheele nomme *principe doux des huiles*. M. Chevreul l'appelle glycérine, et c'est sous ce nom qu'il est aujourd'hui généralement connu. C'est un liquide incolore, inodore et très transparent; sa saveur est sucrée et sa consistance sirupeuse. Elle absorbe l'humidité de l'air et se dissout dans l'eau; comme l'huile, elle s'enflamme lorsqu'on en répand sur des charbons ardents. L'alcool la dissout facilement; l'acide nitrique la convertit en acide oxalique, et l'acide sulfurique la transforme en sucre, comme il fait pour l'amidon. Le ferment ni aucune dissolution métallique ne l'altère en aucune manière.

La préparation de la glycérine se fait très simplement. On met dans un bassinet parties égales d'huile d'olive et de litharge bien pulvérisée étendue d'un peu d'eau; on place le tout sur un feu modéré, et l'on a soin d'agiter constamment ce mélange avec une spatule, en ajoutant de l'eau chaude à mesure qu'elle s'évapore. L'huile et la litharge ayant pris consistance d'emplâtre, on y verse de l'eau chaude; on décante la liqueur, puis enfin on la filtre. Lorsqu'elle est filtrée, on y fait passer un courant d'hydrogène sulfuré pour en séparer le plomb; on la filtre de nouveau et l'on fait concentrer la liqueur au bain-marie. S'il est nécessaire, on achève la concentration dans le vide à une température de 20 à 25° : le résidu sirupeux est la glycérine. A. de G.

GLYPTIQUE. Ce mot exprime littéralement l'art de tailler ou de graver des traits (du mot grec γλύφω, creuser, graver). On l'applique en particulier à la gravure en pierres fines qui produit les *intailles*

et les *camées* ou *gemmes*, dont les anciens nous ont laissé un si grand nombre et que les artistes modernes prennent encore pour modèles. Les pierres gravées, par leur petitesse et par la dureté de la matière, ont l'avantage de résister aux ravages du temps qui a mutilé les statues et dégradé les bas-reliefs. Leur quantité prodigieuse ne le cède qu'à celle des monnaies antiques (*voy.* MÉDAILLES); mais elles leur sont souvent préférables par l'exécution.

Elles peuvent nous aider dans la restauration des monuments antiques dont elles sont quelquefois des copies ou des imitations.

On pense généralement que la glyptique remonte aux Égyptiens, qui l'ont cultivée les premiers et qui en ont porté très loin la partie mécanique, mais qui ne l'ont point élevée à cette perfection que nous admirons dans les ouvrages des Grecs. Ils employèrent d'abord la gravure pour les hiéroglyphes tracés sur les obélisques et sur les murailles de leurs temples, puis sur les petites pierres nommées *scarabées*, parce qu'ils leur donnaient la forme de cet insecte qu'ils gravaient ou sculptaient en relief; c'était sur la base plate de ces scarabées qu'ils traçaient des inscriptions ou les figures de leurs divinités. Les Étrusques paraissent avoir reçu des Égyptiens les procédés de la glyptique, leurs plus anciennes gravures étant faites sur les revers de scarabées qui leur étaient venus de l'Égypte ou dont ils avaient imité la forme, ce qui est moins probable; ils dégagèrent ensuite la base de ces scarabées, en lui conservant cependant la figure ovale, et gravèrent sur ces pierres plates, ainsi que les premiers artistes grecs, dont on a souvent confondu les ouvrages avec les leurs, parce que, dans le style primitif, les figures ont toujours une attitude roide et forcée. On pense que les pierres étrusques qui n'ont pas d'inscriptions dans cette langue peuvent se reconnaître particulièrement au grenetis qui les entoure.

La gravure a dû précéder l'art du monnayage, car c'est sans doute en voyant les empreintes des pierres gravées qu'on aura songé à l'emploi que l'on pourrait en faire en donnant ce relief à des métaux plus ou moins ductiles et capables d'acquérir de la solidité; cependant il est difficile d'assigner la première époque de la gravure en pierres fines chez les Grecs. Pline pense que les anneaux n'étaient pas connus au temps de la guerre de Troie; mais Plutarque avance le contraire : il dit que le célèbre peintre Polygnote avait représenté Ulysse avec un anneau. Théodore de Samos est le premier graveur dont le nom soit cité (Hérodote III, 41); il vivait 740 ans avant l'ère chrétienne, et c'est lui qui grava cette fameuse émeraude que le tyran Polycrate jeta dans la mer, et qui fut retrouvée dans le corps d'un poisson servi sur sa table (Millin, *De l'anneau de Polycrate*, Mag. Encycl., 1795, t. III, p. 342). Théodore de Samos, fils de Téléclès, n'était point le contemporain de Polycrate; cet artiste était ciseleur et statuaire; il devint aussi architecte, et Tzetzès (*Chil.*, 7, *hist.* 121) l'appelle positivement δακτυλιογλύφος, *dactylioglyphe* ou graveur en cachets; Pline (*H. N.*, VI, 57) lui attribue l'invention du tour, *tornum*, ce qu'on peut fort bien entendre du touret. Les anciens ne nous ont point laissé de traités sur les procédés de la glyptique : nous ne les connaissons que par quelques passages de Pline; mais cet art ne s'étant jamais perdu en Italie, les artistes se sont transmis sans interruption la pratique dont ils ont fait un usage plus ou moins brillant selon les phases de perfection ou de décadence que l'art a traversées. Mariette et Natter ont décrit habilement les procédés mécaniques de la glyptique, ainsi que les instruments employés par les graveurs. Le premier de ces instruments est le *touret*, espèce de tour qui met en mouvement la *bouterolle*, petit rond de cuivre ou de fer émoussé (*ferrum retusum*) propre à user ou à entamer la pierre, et dont on augmente la puissance avec la poudre de diamant et quelques liquides. Pour graver plus profondément, on emploie la pointe du diamant qui entame toutes les pierres. Les anciens s'en servaient, et employaient aussi pour user les pierres le *naxium*, espèce de poussière de grès du Levant ou pierre à aiguiser. On lui préféra ensuite le schiste d'Arménie, et enfin l'émeril (*voy.*),

dont on se sert encore aujourd'hui et que les anciens appelaient *smyris*. Pour donner à la pierre le poli, ils se servaient de l'os de seiche. Ils employaient aussi, pour tailler la pierre, la scie, appelée par Pline *terebra*.

Il est étonnant que les anciens, qui ne connaissaient pas la loupe, aient pu exécuter des ouvrages dont les traits sont d'une si admirable finesse. Il fallait qu'ils eussent quelques moyens d'aider la vue; on ne cite que celui qu'ils employaient pour la reposer, en se servant pour cela de pierres vertes.

Les pierres gravées en creux, ou *intailles*, servaient aux anciens pour leurs cachets; elles étaient aussi un objet de luxe et ornaient les anneaux qu'ils portaient aux doigts; les dames romaines en enrichissaient leurs coiffures, leurs bracelets, leurs ceintures et leurs agrafes; elles en chargeaient même avec profusion les bords de leurs robes. Les pierres que l'on choisissait pour les parures étaient sans doute les plus brillantes, telles que les saphirs, les améthystes, les topazes et les émeraudes; mais il est plus vraisemblable que l'on employait à cet usage les *camées*, dont le relief, ordinairement blanc, se relevait sur un fond de couleur, et qui formaient des espèces de tableaux aussi agréables à l'œil que riches par la matière. Les pierres gravées étaient encore destinées à enrichir les vases et les meubles précieux; elles étaient placées dans les trésors.

Nous avons vu à l'article DACTYLIOTHÈQUE que les Romains, dès le temps de César, aimaient à former des collections de pierres gravées, et qu'ils y mettaient tant d'importance qu'ils les consacraient dans des temples.

Parmi les modernes, Pétrarque est un des premiers qui ait fait une semblable collection. Les souverains depuis en ont formé pour enrichir leurs cabinets; et ces belles collections, pour lesquelles la magnificence royale n'épargne rien, sont d'autant plus intéressantes que le temps, borné pour un particulier, cesse d'avoir des limites pour un établissement auquel chaque siècle apporte le tribut de ses découvertes et de ses productions. Les Médicis firent travailler continuellement d'habiles artistes qui enrichirent de leurs ouvrages la belle galerie de Florence.

La décadence de l'empire romain avait fait disparaître dans la barbarie des siècles qui la suivirent le goût des pierres gravées avec celui de tous les arts. Ces monuments furent dispersés ou enfouis; mais les trésors des églises nous en conservèrent plusieurs auxquels une piété peu éclairée servit heureusement de sauvegarde. Au milieu des reliques et des ornements des habits pontificaux, la science retrouva plus tard des pierres gravées dont les sujets mythologiques ou historiques avaient été travestis de la manière la plus bizarre. Germanicus, sur l'aigle qui indiquait son apothéose, était un saint Jean; l'impudique Julie passait pour la sainte Vierge; Caracalla était devenu saint Pierre; la célèbre apothéose d'Auguste (*voy.*) était le triomphe de Joseph.

A l'époque où Louis XIV forma le cabinet des médailles et des pierres gravées, plusieurs de ces beaux morceaux y furent réunis, ainsi que les pierres gravées de Gaston d'Orléans, son oncle.

L'usage des anneaux servant de cachets est de la plus haute antiquité : Pharaon donne son anneau à Joseph comme signe de l'autorité qu'il lui confie; Jésabel écrivant une lettre au nom d'Achab y appose le cachet de ce prince; Aman scelle de l'anneau d'Assuérus l'édit qui ordonne la mort des Juifs; Alexandre, vainqueur de Darius, scelle du cachet de ce monarque les lettres qu'il envoie en Asie. Les princes et les familles puissantes avaient des cachets particuliers; Auguste, qui s'était longtemps servi d'un sphinx, lui substitua d'abord la tête d'Alexandre et ensuite la sienne. Les empereurs continuèrent à se servir pour cachet de la tête d'Auguste; mais Galba la remplaça par l'emblème de sa famille, qui était un chien sur une proue de vaisseau.

Il nous est resté, sur les pierres gravées, à peu près quatre-vingts noms d'artistes que plusieurs savants ont classés par siècles. Après les ouvrages de Stosch et de Bracci sur ce sujet, on pourra consulter ceux de M. de Clarac, du docteur Sillig et de M. Raoul Rochette. Des faussaires ont souvent inscrit sur leurs propres ouvrages, ou sur des pierres dont

ils voulaient augmenter la valeur, des noms d'artistes. La collection du prince Poniatowski est un exemple de l'exagération à laquelle peut parvenir ce genre de falsification : il n'y a pas dans cette collection une pierre qui ne porte un nom célèbre, quoique presque toutes soient évidemment modernes.

Quelques graveurs sans avoir, ainsi que ceux dont nous parlons, l'intention de tromper, ont écrit leur nom en grec, comme Pichler; d'autres ont traduit leur nom, comme Natter, qui a signé ses pierres du mot ΥΔΡΟΣ, ce qui a induit en erreur deux savants aussi habiles que Winckelmann et Busching. Ils ont pris le mot ΥΔΡΟΣ pour le nom d'un graveur grec, tandis qu'il signifie, comme *Natter* en allemand, une vipère.

L'étude de la glyptique ou des pierres gravées est aussi curieuse qu'intéressante sous le rapport de l'art et de l'érudition. Il faut d'abord apprendre à connaître les différentes matières sur lesquelles les graveurs ont travaillé, distinguer celles qui ont été employées par les anciens et par les modernes, apprécier le travail et le style qui permettent d'attribuer une gravure à telle ou telle époque de l'art, à telle ou telle contrée. Puis ensuite le *glyptographe* doit savoir expliquer les sujets gravés sur les pierres et relatifs au culte des divinités, à l'histoire héroïque ou à l'iconographie (*voy.* ce mot). Les inscriptions tracées sur les pierres doivent être l'objet de sa critique; il doit reconnaître celles qui indiquent les noms des graveurs anciens des différents âges et celles qui sont supposées.

Il existe quelques traités élémentaires sur la glyptique. Vettori a donné le premier quelques préceptes sur la *glyptographie*. Mariette a composé un traité des pierres gravées, très bien fait. Ernesti n'a consacré que quelques pages de son Traité d'archéologie à la glyptique. Ce traité est écrit en latin. Ceux de Christ et d'Eschenburg sont en allemand, et peu développés. Laurent Natter, très bon graveur allemand, mort en 1763, a donné, d'abord en anglais et puis en français, un excellent ouvrage intitulé *Traité de la méthode antique de graver en pierres fines* (Londres, 1755, in-fol., 37 planches). Millin a publié, en 1797, une *Introduction à l'étude des pierres gravées*, petit ouvrage rédigé avec méthode, et qui résume les diverses connaissances relatives à cette matière; il est terminé par une *Bibliothèque glyptographique* que l'on a fort mal à propos supprimée dans la nouvelle édition de 1826.

La description des pierres gravées de la collection de France se trouve dans l'*Histoire du Cabinet des Médailles*, par M. Du Mersan; elle contient 928 intailles et 594 camées. Les pierres du cabinet de Vienne ont été expliquées par le savant Eckhel (*voy.*); celles du cabinet du duc d'Orléans (qui sont maintenant en Russie) l'ont été par MM. Lachau et Le Blond; la description des pierres du baron de Stosch a été publiée par Winckelmann; celle du cabinet du comte Paul de Praun, par Théophile de Murr; le Trésor de Brandebourg, par Beger; le Musée de Florence, par Mulot et par Vicart.

Les cabinets d'antiquités réunissent ordinairement à leurs richesses matérielles en pierres gravées la richesse scientifique nécessaire à l'étude de ces monuments, savoir une collection composée des empreintes de tous les cabinets connus. Celui de France, outre la dactyliothèque de Lippert, dont le catalogue a été donné par le savant professeur Oberlin, en a formé une assez considérable qui est classée méthodiquement. D. M.

GLYPTOTHÈQUE, mot qui signifie collection de sculptures (γλυφὴ, γλυπτὸς), comme bibliothèque signifie collection de livres et dactyliothèque collection d'anneaux, ou, par extension, de pierres gravées, parce qu'elles se portaient en anneaux ou en bagues. On a donné le nom de Glyptothèque à l'édifice construit à Munich (de 1816 à 1830) pour recevoir les statues, bas-reliefs et autres monuments de la sculpture des anciens.

La Glyptothèque est à Munich ce qu'est à Paris la Galerie des Antiques, au Louvre. Ce monument, remarquable par son étendue, sa forme et ses ornements, est un parallélogramme avec un portique à huit colonnes d'ordre ionique en marbre rougeâtre. Les murs sont en pierres, garnis intérieurement de briques recouvertes en stuc. Plusieurs salles sont éclairées par

le haut, d'autres par les côtés, mais de manière à ce que le jour vienne de la partie supérieure, afin que les statues soient également bien éclairées. Chacune des salles, au nombre de douze, est d'un stuc de couleur différente; les ornements des voûtes sont également variés, et les pavés sont faits en grande partie avec des marbres de la Bavière et du Tyrol, dessinés avec goût. Dans l'un de ces pavés sont incrustées des mosaïques antiques. Deux salles sont ornées de peintures à fresque, exécutées par M. Cornelius.

Parmi les statues déjà placées dans ce bel édifice on remarque le Faune endormi, une Vénus, Silène tenant entre ses bras le jeune Bacchus, Jason arrangeant sa chaussure, statues qui ont fait partie de la collection Farnèse; puis Apollon Citharœdus, un fragment du groupe de Niobé et les Éginètes, dont il a été parlé à l'article Égine.

M. Schorn, directeur de la Glyptothèque de Munich, en a publié une savante description, et l'édifice même a été décrit en détail par son architecte M. de Klentze (Munich, 1830). D. M.

GMELIN, nom d'une famille de Wurtemberg dont plusieurs membres se sont distingués dans les sciences naturelles et médicales.

Le plus ancien de ces derniers, Jean-George Gmelin, qui devint professeur de botanique et de chimie à Tubingue, y était né en 1709, y avait étudié jusqu'en 1727, et avait ensuite fait un voyage à Saint-Pétersbourg avec ses maîtres Bilffinger et Duvernoy. Après avoir pendant quelque temps rendu des services à l'Académie des sciences de cette capitale, il fut nommé, en 1731, professeur ordinaire de chimie et d'histoire naturelle. En 1733, il entreprit un voyage en Sibérie, d'après l'ordre et aux frais de l'empereur, pour explorer cette région, et il ne revint qu'en 1743 de ce voyage pénible, mais qui fut d'une haute utilité pour les sciences. En 1747, il obtint un congé pour aller revoir sa patrie, et s'étant de nouveau attaché à cette dernière, il sollicita sa démission. En 1749, il devint professeur des mêmes sciences à Tubingue, où il mourut en 1755. Il s'était familiarisé de bonne heure avec la chimie, en ayant eu l'occasion chez son père, qui était un pharmacien habile; il n'était pas moins versé dans l'histoire naturelle, et, par l'étude approfondie qu'il en fit, il acquit la réputation d'un des plus célèbres botanistes de son temps. Ses principaux ouvrages sont sa *Flora Sibirica* et la description de ses voyages (*Reisen durch Siberien*, Gœtt., 1751-52, 4 vol. in-8°), dont il existe en français deux abrégés, l'un par Keralio, Paris, 1767, 2 vol. in-12, l'autre dans le t. XVIII de l'*Histoire générale des Voyages* de Prévost.

Philippe-Frédéric, son frère cadet, naquit à Tubingue en 1721, y étudia la médecine et visita ensuite plusieurs académies allemandes, hollandaises et anglaises. Depuis 1744, il fit un cours particulier à Tubingue, où il était en même temps médecin ordinaire de la ville. Il devint, en 1750, professeur extraordinaire de médecine, puis en 1755, après la mort de son père, professeur ordinaire de botanique et de chimie, poste qu'il occupa jusqu'à sa mort arrivée en 1768. Il possédait des connaissances très étendues en chimie et en botanique, comme dans l'histoire naturelle en général, et il a composé plusieurs ouvrages sur la botanique et la médecine. *C. L.*

Jean-Frédéric Gmelin, fils de Philippe-Frédéric, fut un des naturalistes les plus distingués de l'Allemagne.

Il naquit à Tubingue, en 1748. A l'exemple de plusieurs membres de sa famille, il entra de bonne heure dans la carrière des sciences; et, guidé par son père, il se livra à l'étude de la médecine et de l'histoire naturelle. Après avoir pris ses degrés en philosophie, il voyagea en Hollande, en Angleterre, en Autriche, et ne revint qu'après trois ans d'absence dans sa ville natale, où il donna des leçons d'histoire naturelle et de botanique; nommé professeur extraordinaire, il ouvrit aussi un cours de sciences médicales.

En 1775, il devint professeur extraordinaire, et en 1778, professeur ordinaire de médecine et de botanique à l'université de Gœttingue. L'Académie des Curieux de la nature l'admit au nombre de ses membres.

Il publia sur la chimie, la botanique, la métallurgie, l'agriculture et la méde-

cine, un certain nombre d'ouvrages dans lesquels il fit preuve d'une vaste érudition et d'une grande variété de connaissances. Ses dissertations sur l'irritabilité des végétaux, sur les plantes vénéneuses de l'Allemagne, son Histoire générale des poissons, son Dictionnaire d'histoire naturelle, et divers traités sur la minéralogie et la pharmacie, font honneur à son talent. Il a traduit et annoté l'Art d'observer de Sénébier, le Système minéral de Linné, et publié divers articles dans les Mémoires de l'académie de Gœttingue, dans le Journal chimique de Nic. Crell et dans divers journaux scientifiques.

Il mourut le 1er novembre 1804, après avoir employé trente années de sa vie aux pénibles travaux du professorat. L. D. C.

Samuel-Théophile Gmelin, neveu des deux premiers, naquit à Tubingue en 1744, y étudia la médecine et fut reçu docteur en 1763. Il voyagea ensuite en Hollande et en France, et, en 1767, il fut appelé pour remplir une place de professeur à l'Académie de Saint-Pétersbourg. L'année suivante, d'après l'ordre de l'impératrice Catherine II, il entreprit, de concert avec Pallas, Guldenstedt et Lepechin, un voyage dont l'histoire naturelle était le but. Il visita particulièrement (1769) la rive occidentale du Don, et passa l'hiver à Astrakhan, d'où il partit pour explorer, en 1770 et 1771, les provinces persanes au sud et au sud-ouest de la mer Caspienne. En 1772, il retourna à Astrakhan, se rendit de là dans les contrées situées sur le Volga, et, en 1773, il alla visiter, malgré les dangers qui pouvaient l'attendre dans un pareil voyage, les côtes orientales de la mer Caspienne; mais étant sur son retour, en 1774, il fut emprisonné par le khan des Kirghises-Kaïssaks, et mourut d'une dyssenterie dans les montagnes du Caucase, le 27 juillet de la même année. Sa veuve obtint de l'impératrice 2,000 roubles de pension. — Ses principaux ouvrages sont : *Historia fucorum*, Saint-Pétersbourg, 1764, in-4°, et les *Voyages en Russie entrepris pour faire différentes retherches relatives aux trois règnes de la nature*, Saint-Pétersbourg, 1771-84, 4 vol. in-4°, avec pl. Cet ouvrage écrit en allemand et qui a été terminé par Pallas, n'a été traduit qu'en partie en français dans le recueil intitulé *Histoire des découvertes faites par divers savants voyageurs*, etc., La Haye, 1779, 2 vol. in-4°, ou 6 vol. in-8°. *C. L.*

GMELIN (Guillaume-Frédéric), graveur distingué, ne paraît pas appartenir à la même famille que les précédents; mais il était frère de M. Charles-Christian Gmelin, conseiller médical de Bade et connu par la *Flora Rhenana*, qu'il publia de 1805 à 1810, à Carlsruhe, 3 vol. Il naquit à Badenweiler en Brisgau, en 1745, et mourut à Rome en 1821. Ses parents l'envoyèrent à Bâle, où Christian de Mechel tenait alors une école de beaux-arts. Mechel, malheureusement, n'était pas seulement un dessinateur et un graveur médiocre, il considérait aussi son talent sous le rapport spécial du gain qu'il pouvait en retirer, de sorte qu'au fond son institution rendit à l'art de bien faibles services. Cependant le commerce auquel se livrait Mechel donna aux jeunes artistes l'occasion de voir quelques bons tableaux et d'excellentes gravures, et ce fut surtout à l'étude qu'ils en firent à l'insu de leur sévère maître que Strütt, Gmelin, Haldenwang, Dunker et d'autres, durent l'avantage de pouvoir franchir les bornes d'une occupation matérielle pour se lancer dans la libre carrière de l'art. Gmelin se vit obligé, pendant son année d'apprentissage à Bâle, de graver toutes sortes de sujets, portraits, architecture, paysages, etc.; cependant l'on remarque déjà dans quelques-unes de ses compositions de cette époque, telles par exemple que les vues du Rhin, d'après Schalch et Comte, la pureté et la fermeté de burin qui distinguèrent les œuvres qui en sortirent plus tard. En 1788, il se rendit à Rome; de là, Philippe Hackert le fit venir à Naples. Il avait déjà gravé deux planches lorsque George Hackert le remplaça. Alors Gmelin retourna, vers la fin de 1790, à Rome, où il s'appliqua particulièrement à travailler d'après nature, surtout *à la sepia*. Il ne se perdit point en détails trop minutieux, mais il sut saisir la convenance et la propriété de chaque objet, et son style dénota une étude approfondie de la nature. Dans les derniers temps, il s'essaya à la peinture;

mais il s'entendait mieux aux formes qu'aux couleurs, comme on peut le remarquer dans ses paysages d'après Claude Lorrain. Outre ses beaux dessins à la sepia, ce laborieux artiste enrichit encore le public de beaucoup de gravures de grandes dimensions et exécutées avec soin; elles comptent au nombre de ce que le burin a produit de mieux; seulement on peut leur reprocher dans quelques parties trop de dureté, des traits trop fortement prononcés. Gmelin gravait trop profondément ses planches, vraisemblablement pour leur donner plus d'expression. Ses gravures comme ses dessins ont été recherchés par les amis de l'art, et une fortune considérable fut la récompense de tant de travaux. Gmelin était aussi versé dans les sciences et montra un grand talent pour la mécanique. Il a inventé quelques machines, une entre autres pour la gravure, qui fait honneur à son esprit de combinaison. Il était également un tourneur habile. Il a laissé un fils qui se dispose à marcher sur les traces de son père dans la même carrière. *C. L.*

GNÉDITCH (Nicolas-Ivanovitch), poëte russe, né à Poltava le 2 février 1784, mort le 3 février 1833 à Saint-Pétersbourg, après avoir servi pendant quelque temps dans le département de l'instruction publique et rempli les fonctions de conservateur à la Bibliothèque impériale. Ces services lui avaient valu diverses décorations et le titre honorifique de conseiller d'état. L'Académie-Russe l'avait reçu dans son sein, et il était membre de différentes autres sociétés savantes ou littéraires.

Le principal titre de Gnéditch à la reconnaissance de son pays est sa traduction de l'*Iliade* d'Homère dans le même mètre que l'original. Kostrof en avait donné une des six premiers chants en vers alexandrins, et c'est pour la compléter que Gnéditch traduisit les cinq chants suivants dans le même mètre. Il touchait à la fin de son travail lorsque les conseils de M. Ouvarof, président de l'Académie des Sciences et aujourd'hui ministre de l'instruction publique, le décidèrent à lui donner une nouvelle direction. Il eut le courage de le recommencer pour traduire le poëme d'Homère en hexamètres. Une pension de 3,000 roubles que lui accorda l'empereur Alexandre facilita l'exécution de cette entreprise laborieuse. Dédiée à la mémoire de ce monarque ami des lettres, elle vit le jour en 1831 (Saint-Pétersbourg, 2 vol. in-4°). Gnéditch avait déjà traduit auparavant, aussi en vers, *Abufar* de Ducis (1802), *le Roi Lear* de Shakspeare (1808), *Tancrède* de Voltaire (1816) et les *Chants populaires des Grecs modernes*, qu'il avait accompagnés d'une introduction où il établissait une comparaison entre eux et les chants populaires russes. Associé du reste à un grand nombre de publications périodiques, Gnéditch les a enrichies de morceaux nombreux en vers et en prose. Parmi ces morceaux, on a surtout remarqué son idylle *les Pécheurs*, essai heureux et peut-être le premier du genre dans la littérature russe. S.

GNEISENAU (Auguste Neidhard, comte de), feldmaréchal général prussien, naquit le 28 octobre 1760 à Schildau, petite ville située dans le cercle de Mersebourg (Saxe prussienne). Le nom de sa famille est Neidhard, et Gneisenau est celui de sa propriété héréditaire, située dans le Muhlviertel supérieur (Autriche-sur-Ens). Jacques Neidhard fit construire, en 1560, cette propriété, qui est un fief de la seigneurie de Wittingau en Bohême, dépendant des domaines de la maison princière de Schwarzenberg. Servant comme capitaine dans l'armée autrichienne, le père de Gneisenau se trouva, en 1760, dans la petite ville de Schildau en quartier d'hiver, lorsque l'enfant vint au monde. Il reçut sa première éducation chez son grand-père, qui était colonel d'artillerie à Würzbourg; il étudia ensuite à l'université d'Erfurt, et en 1782 il se rendit d'Anspach en Amérique en qualité de lieutenant d'Anspach-Baireuth, avec quatre cents hommes qu'on y envoyait pour remettre le contingent au complet. Mais la paix venait d'être conclue, et à peine ces hommes furent-ils arrivés à Halifax, qu'il fallut se rembarquer, et ils revinrent à Anspach en 1783. Quelques années après, Gneisenau prit son congé pour entrer au service de Prusse

comme lieutenant de la brigade des fusiliers de Silésie. En 1789, il fut fait capitaine, et il prit part, en 1794, à la campagne de Pologne. Employant à l'étude des sciences militaires le repos que lui laissait le service des garnisons, il fit fort à propos la connaissance d'un gentilhomme silésien dont la bibliothèque et le savoir lui vinrent en aide. Il fit remarquer pour la première fois ses talents dans la campagne de 1806, où il prit part au malheureux combat de Saalfeld. En novembre de la même année, il forma en qualité de major, dans la Lithuanie prussienne, un bataillon de réserve, et en avril 1807 il fut envoyé de Kœnigsberg au secours de la forteresse de Kolberg, qui était serrée de près par les Français. Nommé commandant de la place, il arrêta les effets des mauvais règlements de son prédécesseur, le vieux général Lucadou, et, malgré un terrible bombardement, il se maintint jusqu'à la paix de Tilsitt dans cette forteresse qui, sur plusieurs points, prêtait le flanc aux attaques. Pendant le siége, il avait été nommé colonel; le roi l'éleva au grade de chef du corps des ingénieurs, et lui conféra l'inspection des forteresses prussiennes. Gneisenau ayant eu le malheur de déplaire à Napoléon, le roi l'éloigna du service militaire; mais il lui conféra comme conseiller d'état d'importantes missions secrètes à Vienne, à Saint-Pétersbourg, à Stockholm et à Londres. Ce ne fut qu'en 1813 qu'il rentra au service comme major général et quartier-maître général du corps de Blücher. Il conduisit en cette qualité la célèbre retraite de Lutzen à Breslau, avec une habileté remarquable. Pendant la suspension d'armes, le général Gneisenau s'occupa de l'organisation de la landwehr, et bientôt après il remplaça le général Scharnhorst, récemment enlevé à son pays, en qualité de chef de l'état-major général. Après la suspension d'armes, il resta constamment auprès du feldmaréchal Blücher. La défaite du corps de Macdonald à la Katzbach, le passage à Wartenbourg sur l'Elbe, et les avantages remportés par les Prussiens à la bataille de Mœckern (Leipzig), le 16 octobre, furent en grande partie l'effet des conseils de Gneisenau. En 1814, il prit une part distinguée à la bataille de Brienne et à celle de Montmirail. Lorsqu'on proposa dans le conseil de guerre de s'avancer directement sur la capitale, Gneisenau soutint cette opinion et la fit prévaloir.

Après la paix de Paris, le roi le nomma général (en chef) de l'infanterie, l'éleva à la dignité de comte, et lui assigna à son choix un domaine d'un revenu annuel de 10,000 écus de Prusse. En 1815, il reprit le commandement en chef de l'état-major de Blücher. Il dirigea la retraite de l'armée prussienne après sa défaite à Ligny, et, grâce à ses soins, les troupes dont Napoléon jugeait impossible la réapparition sur le champ de bataille s'y présentèrent en bon ordre et décidèrent en faveur des alliés le succès de la journée de Waterloo. Le roi lui donna la décoration de l'ordre de l'Aigle-Noir qui avait été trouvée dans les fourgons de Napoléon, dont on s'était emparé. Gneisenau fut alors nommé commandant général du corps d'armée du Rhin, et prit part comme ministre à la paix de Paris; puis il accompagna Blücher en Angleterre. En 1816, des raisons de santé, et sans doute aussi des motifs politiques, le déterminèrent à demander son congé. Le roi le lui accorda, mais sous la réserve de le rappeler en cas de guerre. Gneisenau se rendit alors aux bains de Bohême, puis dans ses terres de Silésie. Après la mort de Kalckreuth, en 1818, le roi le nomma gouverneur de Berlin, et peu de temps après feldmaréchal. En mars 1831, comme la guerre d'insurrection polonaise menaçait les frontières prussiennes, on lui confia le commandement en chef des quatre corps d'armée de la Prusse orientale. Il donna encore dans cette occasion des preuves de sa prévoyance et de son activité, mais il ne vécut pas assez de temps pour en voir les résultats, car il mourut du choléra à Posen (Poznân), dans la nuit du 23 au 24 août 1831.

Aux connaissances indispensables à un chef d'armée Gneisenau unissait encore un merveilleux coup d'œil militaire, une perception vive et une pénétration extraordinaire. Dans les circonstances les plus critiques, il savait promptement prendre

un parti, et donner à ses résolutions les plus rapides les caractères de la précision, de la mesure et du calme le plus parfait. On ne l'a jamais vu hésiter sur le champ de bataille. A ces qualités guerrières, qui caractérisent le grand capitaine, il joignait la modestie la plus aimable, et ses vertus de famille et ses talents de société lui acquirent aussi comme homme l'estime et l'affection générales. *C. L.*

GNEISS. Le gneiss est une roche primitive, de structure lamelleuse, de couleur variable, et composée essentiellement de *mica* et de *feldspath;* la première de ces substances en forme la base, et, par sa disposition en paillettes et en lamelles, lui donne l'aspect qui le caractérise. Il y a peu d'années, on confondait cette roche avec le granit : les géologues modernes l'en distinguent, en ce qu'elle ne contient pas de quartz, ou que celui-ci n'y entre que dans une très faible proportion et n'en forme que la partie accessoire, tandis qu'il constitue une des bases fondamentales du granit.

Dans la nature, le gneiss forme un vaste système de terrains qui apparaissent à découvert sur beaucoup de points de la surface du globe, et quelquefois il constitue à lui seul des couches puissantes ou même compose la masse entière de certaines montagnes. Il se trouve en France dans les Alpes, dans la Norvége, dans la Saxe, et, hors d'Europe, en Sibérie, dans l'Inde et les monts Himalaya, au Brésil, au Grœnland, etc.

Cette roche est regardée comme la plus ancienne après le granit avec lequel elle est en contact. Les filons métallifères ou de matières pyrogènes que renferment les couches de gneiss les font exploiter avec ardeur par les mineurs; on y rencontre souvent du fer, du molybdène, des grenats et de la tourmaline.

Le gneiss présente les variétés suivantes : le *gneiss commun*, qui ne contient que peu ou point de quartz; le *gneiss quartzeux*, dans lequel le quartz est très abondant; le *gneiss talqueux*, dont le mica est luisant et le feldspath grenu; enfin le *gneiss porphyroïde*, chez lequel le feldspath se trouve en cristaux volumineux. F. P-T.

GNEZNA (*Gnesen*), la plus ancienne ville de la Pologne, *voy.* Posen (*grand-duché de*).

GNIDE ou Cnide, ville de Carie, dans l'Asie-Mineure, *voy.* Vénus.

GNOMES, Gnomiques. Les Grecs appelaient *Gnômes*, γνῶμαι, des sentences détachées et concises dans lesquelles les sages consignaient le résultat de leur expérience morale. De là le nom de *Gnomiques* a été donné à une classe de poëtes qui exprimaient en vers des règles de conduite ou des préceptes propres à former les mœurs. Ces maximes, enfermées sous la mesure d'un vers, se gravaient plus facilement dans la mémoire. Il est aisé de comprendre que ce genre de poésie appartient à une époque de civilisation peu avancée, et marque pour ainsi dire l'enfance de la culture intellectuelle. Ainsi les gnomiques florissaient chez les Grecs au VI^e^ siècle avant notre ère.

Comme l'apologue, la poésie gnomique se propose d'instruire la multitude. Elle enseigne une sagesse toute pratique; elle recommande les vertus usuelles et tout ce qui peut améliorer le bien-être de l'homme ou perfectionner la vie sociale. Ce n'est pas encore la philosophie, mais elle en contient le germe; elle est le résultat de la première expérience de l'homme et du premier retour qu'il fait sur sa conscience. Tels sont aussi parmi les livres des Hébreux, les *Proverbes* de Salomon.

Ce genre de poésie philosophique, antérieur à la philosophie spéculative, caractérise essentiellement l'époque des sept Sages; mais elle s'annonce bien avant leur siècle, puisqu'on peut la reconnaître déjà dans Hésiode. En effet, les *OEuvres et les jours* ne sont guère qu'un recueil de préceptes, de règles, de conseils relatifs à la conduite de la vie aussi bien qu'à l'agriculture. La morale y est encore bien imparfaite, peu généreuse, et même souvent égoïste; mais elle fera des progrès avec la société.

Les principaux gnomiques furent à la fois poëtes, philosophes et législateurs : tels furent Solon et Pythagore. Le premier nous a laissé quelques fragments poétiques qui contiennent, dans un style noble et simple, des exhortations à la vertu, à la modération qui peut assurer

le bonheur de la vie. Sous le nom du philosophe Pythagore, l'antiquité nous a transmis les *Vers d'or*, recueil de sentences emblématiques et souvent énigmatiques, dans lesquelles la doctrine de l'école pythagoricienne passe pour être renfermée. A ce genre appartiennent ces maximes attribuées à chacun des sept Sages, tels que *Connais-toi toi-même*, *Rien de trop*, et bien d'autres que l'on gravait sur des colonnes exposées aux regards du public ou sur les frontons des temples.

Théognis et Phocylide, postérieurs aux sept Sages, jouissaient d'une telle réputation chez les Grecs qu'on faisait apprendre leurs vers par cœur aux enfants, comme ceux d'Homère. Nous avons sous le nom de Théognis de Mégare environ 1400 sentences sous le titre d'Exhortations (*Παραίνεσεις*). Une partie de ces vers est peut-être d'une époque beaucoup plus récente que Théognis lui-même. Le mérite moral en est plus remarquable que le mérite poétique. Ces avis sont adressés à un jeune homme, auquel l'auteur donne des conseils paternels pour le maintenir dans la voie de la vertu et de la sagesse. Il l'exhorte à la piété envers les dieux et ses parents, et lui rappelle la nécessité de la prudence dans le choix de ses amis. Il ne lui interdit pourtant pas les jouissances de la vie. Quant à Phocylide, il ne nous reste guère d'authentique de lui que des vers détachés; un petit poëme de 217 vers qu'on lui attribue est probablement l'œuvre d'un chrétien du IIe ou du IIIe siècle.

La gloire de la sagesse gnomique fut éclipsée par l'apparition de la vraie philosophie. Toutefois son esprit se perpétua, et l'on peut en voir le reflet même dans Aristote. Le fond de la doctrine morale des gnomiques est la modération; elle ne comprime pas violemment les passions, elle ne les foule pas aux pieds, elle se contente de les tempérer et de condamner les excès. Leur maxime favorite, *Rien de trop*, a beaucoup d'analogie avec le *juste milieu*, qu'Aristote présente comme la perfection en toutes choses. Leur doctrine n'est pas exempte de doutes. Comme ils n'avaient qu'une idée encore imparfaite de la justice divine, comme ils n'avaient qu'un pressentiment obscur et confus de la vie future et de la rémunération, leur morale devait être nécessairement incomplète. A-D.

GNOMES, intelligences, d'après l'étymologie du mot; génies de la terre ou des montagnes. Ce sont, dans la démonologie moderne, les génies qui habitent dans le sein de la terre et en gardent les trésors. Ils peuvent prendre toutes sortes de formes. Quoique essentiellement laids, ils se présentent quelquefois sous des traits séduisants; leurs femmes seules, les *gnomides*, sont naturellement belles. Les contes populaires de Musæus (*voy.*) ont donné une grande célébrité à Rubezahl, un gnome allemand. Dans le même pays, le vulgaire désigne tous les génies de la terre, de l'air, des forêts et des eaux, sous le nom général de *Kobolde*.

L'Orient est la patrie de ces êtres poétiques (*voy.* DJINNS, DÉMONOLOGIE, etc.). D'après le Talmud, un génie de la terre, sous la forme d'un ver de la grosseur d'un grain d'orge, rendit les plus signalés services à Salomon en fendant et en taillant les blocs de granit destinés à la construction du temple. Les légendes des gnomes ont été importées en Europe, pour ainsi dire, avec la philosophie pythagoricienne cabalistique, depuis Raimond Lulle, au milieu du XVe et au commencement du XVIe siècle, par Pic de la Mirandole, Marsile Ficin, Paracelse, Cardan et Reuchlin. *Voir* l'ouvrage allemand de Dobeneck, *Croyances populaires de l'Allemagne au moyen-âge* (2 vol., Berlin, 1815). *C. L.*

GNOMON. Ce mot, emprunté à la langue grecque dans laquelle il était dérivé de *γνῶναι*, connaître, signifie vérificateur, régulateur, juge, et ensuite indicateur : de là le sens d'aiguille d'un cadran solaire et de cadran solaire même. En effet, les anciens ont appliqué le nom de gnomon au style ou aiguille perpendiculaire des cadrans, parce qu'il indique ou fait connaître les heures; mais aujourd'hui on ne donne plus ce nom qu'à un instrument servant à mesurer les hauteurs méridiennes et les déclinaisons du soleil et des autres astres.

En suivant le cours des corps célestes, on les voit successivement s'élever au-

dessus de l'horizon, puis s'abaisser au-dessous. Pour déterminer le point où l'astre cesse de monter, les astronomes se servent de plusieurs méthodes, parmi lesquelles figure celle qui emploie le gnomon. Sur une surface parfaitement horizontale on place un style vertical, du pied duquel on décrit, comme centre, plusieurs circonférences. On marque sur chacune d'elles les points qui correspondent aux extrémités des ombres projetées par le soleil à diverses hauteurs avant et après midi; puis, divisant l'arc compris entre les deux points que l'ombre a tracés sur chaque circonférence, on obtient ainsi une ligne qui passe par le pied du style et détermine le plan dans lequel se trouve le soleil lorsqu'il a atteint le plus haut point de sa course. Ce plan est le méridien (*voy.*); il passe par le zénith du lieu et par les pôles en coupant l'horizon suivant une droite qui prend le nom de méridienne.

Le gnomon est ordinairement un pilier, une colonne, un obélisque élevé verticalement. Pour connaître la hauteur du soleil dans le méridien, c'est-à-dire au-dessus de l'horizon, au moment du midi vrai, il suffit de mesurer la longueur de l'ombre projetée par le gnomon lorsque cette ombre tombe exactement sur la ligne méridienne; car dans le triangle rectangle formé par le gnomon, son ombre et le rayon lumineux, deux côtés étant connus, il devient facile de calculer l'angle de l'ombre et du rayon qui mesure précisément la hauteur du soleil. C'est de cette manière que, l'an 320 avant J.-C., Pythéas trouva le jour du solstice d'été à Marseille.

La méthode d'observer les hauteurs du soleil par l'ombre du gnomon est sujette à plusieurs inconvénients : le principal est dans le vague de la terminaison de l'ombre. On a cherché à y remédier en adaptant au sommet une plaque percée d'un trou circulaire au moyen duquel l'image brillante du soleil est projetée sur la méridienne; mais cette image est toujours environnée d'une pénombre considérable : c'est pour diminuer cette pénombre que l'on a mis sur le trou inférieur de la méridienne de Saint-Sulpice un verre objectif qui sert seulement au solstice d'été.

Les gnomons ont dû être les premiers instruments astronomiques; les montagnes, les arbres, les édifices, le moindre bâton planté verticalement, sont autant de gnomons que la nature plaçait devant l'homme comme pour lui indiquer l'usage des gnomons artificiels, qu'on a employés presque partout.

Les observations les plus importantes faites avec le gnomon sont celles de Cassini à Bologne en 1656, et celles de Lemonnier à Paris en 1743, dans l'église de Saint-Sulpice, où il acheva le travail qu'un horloger nommé Sully avait entrepris, vers 1728, de tracer une ligne méridienne pour fixer d'une manière certaine l'équinoxe du printemps et le dimanche de Pâques. *Voy.* MÉRIDIENNE. L. L-T.

GNOMONIQUE. C'est l'art de tracer des cadrans solaires, lunaires ou stellaires. Ce mot est dérivé de γνώμων, gnomon (*voy.* l'art. précédent). On lui donne aussi le nom de *sciatérique*, de σκία, ombre, et encore de *photosciatérique*, de φῶς, lumière, et σκία, parce que c'est quelquefois la lumière même du soleil qui marque les heures, comme lorsque le cadran, au lieu d'un style, porte une plaque percée d'un trou. D'autres ont appelé cet art *horographie*, de ὥρα, heure, et γράφω, parce que c'est proprement l'art d'écrire sur un plan donné l'heure qu'il est; enfin on l'a nommé *horologiographie*, parce que le cadran était autrefois appelé *horologium*, nom que nous avons depuis donné aux instruments mécaniques dont s'occupe l'horlogerie. Ayant donné à l'article CADRAN SOLAIRE la théorie de leur construction, laquelle fait l'objet de la gnomonique, il ne nous reste que quelques mots à ajouter sur son histoire.

On ne saurait douter de l'antiquité des cadrans. Les uns en attribuent l'invention à Anaximène de Milet, d'autres à Anaximandre, et d'autres à Thalès. Vitruve fait mention d'un cadran que l'ancien historien Bérose de Chaldée construisit sur un plan presque parallèle à l'équateur. Le disque d'Aristarque était un cadran horizontal avec son limbe relevé tout autour, afin d'empêcher les ombres de s'étendre trop loin. Quoi qu'il en soit, les cadrans dont les Hébreux

paraissent s'être servis du temps d'Achaz étaient déjà communs en Grèce lorsque vivait Eudoxe, mais les Romains ne s'en servirent que fort tard.

L'invention des horloges a dû restreindre l'usage des cadrans solaires, dont on ne se sert plus guère aujourd'hui que scientifiquement et pour régler sur le soleil les instruments mécaniques destinés à marquer les heures, ce qui assure encore une certaine utilité à la gnomonique. Parmi les traités sur cet art, nous citerons celui que Delambre a renfermé dans son histoire de l'*Astronomie*. L. L–T.

GNOSTICISME. Ce mot, dérivé du grec γνῶσις, connaissance, science, désigne, dans l'histoire des doctrines religieuses et philosophiques, un ensemble de principes et d'opinions professés, en face de la société chrétienne ou dans son sein, par une série de docteurs qui ont fondé, dans le cours des premiers siècles de l'ère chrétienne, vingt à trente écoles différentes, que la législation byzantine est parvenue à fermer comme les écoles du paganisme, mais dont les traces se retrouvent dans l'histoire du moyen-âge, soit en Orient, soit en Occident, jusque vers la fin du XIII^e^ siècle. Longtemps négligées, confondues avec les hérésies vulgaires, les doctrines des *gnostiques*, si savamment exposées par quelques Pères, si ardemment réfutées par d'autres, ont excité de nos jours une vive curiosité; et l'intérêt qui s'y attache doit croître encore avec le progrès des découvertes dont elles ne peuvent manquer d'être l'objet à mesure que l'étude des monuments de l'Égypte païenne et chrétienne se complétera davantage.

Ce système de doctrines a de commun avec ceux de l'Asie, dont il est une émanation, de ne pouvoir être attribué à aucun philosophe ni législateur en particulier, d'être la création d'une époque plutôt que celle d'un homme. Cette époque est le premier siècle de l'ère chrétienne, cette grande ère qui est venue renouveler le monde en appelant la raison et la conscience, sous l'empire de nouvelles révélations, à la pratique de nouvelles lois, à la jouissance de nouvelles libertés. Peu avant l'apparition de l'Évangile un puissant mouvement s'était annoncé : le polythéisme de l'Orient était venu, dans Alexandrie, marier ses principes avec la philosophie de la Grèce et avec le judaïsme devenu savant sur les bords du Nil. De cette union était né le système de Philon (*voy.*), l'un des principaux auteurs de cette *gnosis*, de cette science mystique qui s'élève au-dessus de toutes les sciences, de toutes les traditions, de toutes les révélations, et qui se dit à la fois une tradition venue du berceau de l'humanité et une lumière émanée directement de la lumière divine. Cependant Philon, qui demeura Juif autant qu'il le put avec sa doctrine grecque et son mysticisme oriental, ne fut que le précurseur du gnosticisme chrétien, système mêlé d'un christianisme métamorphosé, d'un polythéisme rendu monothéiste, d'une philosophie devenue mystique, qui porte un nom peu connu de ceux qui le professaient.

On peut présenter Simon le Magicien, Ménandre, Cérinthe, Dosithée, et quelques autres personnages plus ou moins fameux du premier siècle de l'ère chrétienne, comme les fondateurs des plus anciens partis gnostiques. Mais d'abord ces partis sont peu importants, ensuite les personnages que nous venons de nommer se rattachent à peine aux grandes écoles du gnosticisme; enfin les livres du Nouveau-Testament, l'évangile de saint Jean et les épîtres de saint Paul attestent, comme Philon, que les premiers germes de la *gnose*, juive ou chrétienne, remontent plus haut que Simon, Ménandre, Cérinthe et Dosithée.

La même incertitude qui règne sur le véritable fondateur du gnosticisme plane aussi sur le berceau primitif de cette doctrine; et les villes d'Éphèse, d'Antioche, de Jérusalem et d'Alexandrie, auraient peut-être à présenter, à cet égard, des titres également valables. Il n'en est plus de même quand il s'agit des grandes écoles qui professèrent ces doctrines : là on rencontre des faits positifs. Dès les premières années du second siècle, le parti de Basilide se montre ouvertement dans Alexandrie, et, à partir de ce moment, les divers foyers du gnosticisme viennent successivement jeter

leur éclat en Égypte, en Syrie, dans l'Asie-Mineure, dans les îles de l'Archipel, à Rome, en Espagne, en France et jusque dans la Thrace, où ils devront se rallumer à l'époque des croisades. Avant de faire connaître les doctrines spéciales et les destinées communes des diverses écoles gnostiques, nous allons indiquer les principes généraux qui les unirent pendant quelque temps.

Il en est d'abord un qui domine tous les autres : c'est cette maxime, ou plutôt cette assertion, que la doctrine du Sauveur envoyé par le Dieu suprême pour arracher le monde à une loi et à un empire injustes a été mal saisie et mal rendue par ses partisans primitifs, les auteurs des Évangiles et des Épîtres, et que les gnostiques, les seuls qui, par suite d'une tradition directe connaissent la vraie science, peuvent seuls aussi la transmettre à leurs disciples. Mais, sur ce principe fondamental comme sur tous les autres, les chefs des diverses écoles ont singulièrement varié ; et tandis que les uns ont entrepris de corriger, c'est-à-dire de mutiler les Épîtres et les Évangiles, sans toutefois étendre leur travail jusque sur l'Ancien-Testament, les autres ont fait abstraction de la Bible tout entière, ouvrage, suivant eux, d'un ordre de choses défectueux ou mauvais, et dirigé par une divinité secondaire, le Dieu des Juifs, qui avait dicté cette loi à ses prophètes.

A cette vue générale, qui domine toute doctrine gnostique, il se joint trois choses essentielles qui se rencontrent constamment et qui constituent une sorte de trilogie: ce sont la matière, le Démiurge et le Sauveur. Le rôle que jouent la matière et les deux personnages nommés ensuite, personnages dont l'un fait de la matière, d'un élément psychique et d'un élément pneumatique, le monde et l'humanité, et dont l'autre vient délivrer ces deux éléments de la prison où les retient la matière; ce rôle, disons-nous, varie singulièrement suivant que les écoles gnostiques se rattachent davantage au polythéisme, au judaïsme ou au christianisme; mais à travers toutes les nuances secondaires s'aperçoivent des analogies fondamentales. Un coup d'œil sur les principales écoles va prouver ce que nous avançons.

On varie beaucoup dans la classification de ces écoles, et nous ferons un peu comprendre ces variations quand nous exposerons l'état actuel des études gnostiques. La question est de savoir s'il vaut mieux suivre l'ordre systématique, ou l'ordre chronologique, ou une combinaison des deux. Il est évident que cette combinaison est préférable. On doit donc distinguer les écoles primitives, dont les principes sont un peu confus, de celles qui ont un caractère plus net. Parmi ces dernières, les unes se montrent plus hostiles au christianisme, les autres au judaïsme et au polythéisme; quelques-unes, plus hardies, rejettent toutes les doctrines positives, et d'autres, moins partiales, s'efforcent de réunir en un seul système tout ce qu'il peut y avoir de bon dans quelque religion que ce soit.

Les écoles primitives sont d'abord celles de Cérinthe et de Dosithée, qui se montrèrent généralement hostiles au christianisme par prédilection pour le judaïsme. Ce sont ensuite celle de Simon le Magicien, qui s'attachait à une sorte de syncrétisme, et celle de Ménandre, qui est encore moins connue que les trois autres. On peut appeler époque *fabuleuse* du gnosticisme l'espace de 70 ans auquel appartiennent ces quatre écoles, dirigées par des hommes qui voyaient dans le christianisme un fait religieux d'une haute importance, mais qui ne pouvaient s'expliquer toute la supériorité de la nouvelle loi sur la loi ancienne.

Viennent ensuite les écoles qui se montrèrent hostiles au judaïsme par prédilection pour le christianisme. Ce sont celles de Marcion et de Cerdon, deux docteurs originaires, l'un de la Syrie, l'autre de l'Asie-Mineure, prévenus l'un et l'autre contre le chiliasme (*voy.*) et le sensualisme plus judaïque que chrétien de leur temps. Si la doctrine du premier est peu connue, celle du second l'est parfaitement. L'auteur de la première loi, disait-il, le Démiurge ou le Jéhovah qui donna des institutions aux Juifs, est une divinité juste, mais sévère, et toute la doctrine qu'il a enseignée, comme la destinée qu'il a faite à son peuple, atteste sa

rigueur. Un génie supérieur, le Christ, est venu enfin, au nom d'une divinité supérieure, plus parfaite et plus charitable, délivrer l'homme d'un joug si accablant; et ceux qui suivent ce guide parviennent à s'affranchir, en priant, en veillant, en souffrant, avec la même foi que lui. La doctrine de Marcion peut se résumer en ces seuls mots : le christianisme n'est pas autre chose qu'une grande antithèse. Marcion développa cette pensée dans un écrit spécial auquel il donna le titre d'*Antithèses*. Cependant, ajoutait-il, le christianisme n'est pas connu : les évangélistes et les apôtres ont altéré les enseignements du Sauveur; ils ont effacé précisément ce caractère d'opposition contre le judaïsme qui est de son essence. Marcion retoucha, c'est-à-dire faussa, le Nouveau-Testament pour en rétablir, disait-il, les textes primitifs, la véritable parole de Jésus-Christ et celle des apôtres. Sa doctrine fut d'ailleurs rigide, si elle ne fut pas pure. Il enseignait l'ascétisme le plus rigoureux, et n'admettait au rang des *fidèles* que ceux qui se distinguaient le plus dans la carrière de l'abnégation. Mais exclu de l'Église par l'évêque son père, il fut encore retranché du nombre des fidèles par l'évêque de Rome, où il était allé chercher un asile, l'an 140 à 150 de l'ère chrétienne. Il eut cependant des partisans nombreux et répandus dans plusieurs contrées.

Contre ces écoles hostiles au judaïsme il s'en éleva d'autres qui se montrèrent hostiles au polythéisme. Leur représentant le plus remarquable est l'auteur anonyme des *Clémentines*, c'est-à-dire des homélies faussement attribuées à saint Clément Romain (*voy.*). Ces écoles réfutèrent avec force la théorie fondamentale des antithèses de Marcion, montrèrent, sinon l'identité, du moins l'affinité du judaïsme et du christianisme, et combattirent le polythéisme avec un zèle qui les ferait considérer comme orthodoxes, n'étaient certaines doctrines sur la *monade*, la *dyade*, les *syzygies*, la *sophia* céleste, le *plérôme* et le banquet qui attend les âmes éprouvées. On doit le dire, au surplus, l'auteur des *Clémentines* combat non-seulement le paganisme, mais encore certaines doctrines du gnosticisme, celles entre autres qui s'attaquent aux fondements de la religion chrétienne, et particulièrement les opinions de Simon le Magicien. Mais un assez grand nombre d'ouvrages anonymes ou pseudonymes des premiers siècles de notre ère appartiennent à la même catégorie d'écoles, et si le fond qui domine dans ces écrits est chrétien, si l'on y combat le polythéisme, on y professe beaucoup d'opinions du gnosticisme le plus prononcé.

Après ces écoles toutes partiales nous arrivons à celles qui affectèrent de se montrer neutres à l'égard des trois systèmes de religion reçus dans leurs siècles et de profiter de ce qu'il y a de plus caractéristique, soit dans le judaïsme et dans le christianisme, soit dans le polythéisme de l'Orient ou dans celui de l'Égypte et de la Grèce. Telles furent surtout les écoles gnostiques de la Syrie et les trois grandes écoles de l'Égypte.

Écoles de Syrie. On en distingue trois: celle de Saturnin d'Antioche, qui se forma au commencement du IIe siècle; celle de Bardesane d'Édesse, qui vint l'éclipser dans la dernière partie de ce siècle, et celle de Tatien, contemporaine de la seconde. Toutes trois avaient de commun certaines théories empruntées au dualisme de l'Orient et une grande sévérité de principes moraux. Grâce à cette sévérité, les deux dernières se firent assez bien voir de l'Église, et Bardesane, malgré ses déviations de la doctrine publique, ne fut pas rejeté de son sein. Quant à la première, elle enseignait, sur l'Être Suprême ou le Père *inconnu* (πατὴρ ἄγνωστος), sur les êtres émanés de lui et particulièrement sur les démons planétaires, des doctrines si différentes de celles des chrétiens qu'on ne pouvait pas la conserver dans la communion apostolique.

Écoles d'Égypte. Ce sont les plus importantes de toutes. On en distingue trois: celles de Basilide et de Valentin, qui se formèrent dans la première moitié du IIe siècle, et celle des Ophites, dont l'origine, moins certaine, paraît remonter à la même époque. Basilide (*voy.*) donna le premier une théorie régulière sur les rapports du monde matériel avec celui des intelligences et sur les liens qui unissent les divers esprits de ce dernier. Dans

le monde des intelligences, disait-il, tout se rattache au Père Suprême, ineffable, au Dieu *irrévélé* en lui-même (θεὸς ἄρρητος). Il s'est manifesté successivement dans la personne des sept Éons, qui forment un empire céleste du second degré, et desquels est émané un autre empire, celui de 365 Éons. Ce dernier se désignait chez les Basilidiens (*voy.*) par le nom mystique d'*Abraxas* (*voy.* ce mot). Le chef de ces 365 fut à la fois le créateur du monde, le Dieu et le législateur des Juifs. Mais le genre humain, livré à ce double empire, en fut délivré par le chef des sept Éons, l'Intelligence (Νοῦς), qui est venue s'unir à l'homme Jésus au baptême du Jourdain, et enseigner à l'humanité tout entière la science du retour au royaume de la lumière. Valentin, qui vint à Rome l'an 140 de notre ère et qui mourut en Chypre vingt ans après, modifia complétement ce système. D'après l'ancienne théogonie de l'Égypte, il fit émaner de l'Être suprême, qu'il nommait Βυθὸς, abîme, et προπάτωρ, premier père, d'abord une ogdoade ou quatre syzygies (couples) d'Éons, ensuite cinq, et enfin six autres syzygies, la décade et la dodécade. C'étaient en tout trente Éons, qui formaient la plénitude des intelligences divines, le plérôme (πλήρωμα). Du dernier de ces trente Éons qui se nommait σοφια et de sa fille Achamoth (l'âme du monde et l'image ou la source de l'âme humaine) émana le Démiurge, qui créa le monde de trois éléments divers, l'un pneumatique (spirituel), l'autre psychique (principe de l'âme), l'autre hylique (matériel); création imparfaite, achevée au milieu des passions qui agitaient le dernier des Éons, la Sophia céleste et sa fille Sophia Achamoth. Rétablir l'harmonie primitive dans le monde des intelligences, dégager le principe spirituel du principe matériel et le ramener au plérôme, telle est la grande loi du monde moral et physique. Déjà, pour l'accomplissement de cette loi étaient nés deux nouveaux Éons, le Christ et le Saint-Esprit. Déjà, de tous les Éons ensemble était émané Jésus, le véritable sauveur, le futur *Syzygos* de Sophia Achamoth. Bientôt ce dernier s'unit, dans le baptême du Jourdain, au Messie annoncé par le Démiurge; et par là se joignit, dans la doctrine de l'Évangile, à la *lettre* donnée aux psychiques par le Messie l'*esprit* donné aux pneumatiques par le Sauveur.

L'école des Ophites, ainsi nommée du serpent (ὄφις) qui joua un grand rôle dans leurs symboles, modifia fortement ces théories. Elle simplifia le plérôme, fit du Démiurge, qu'elle nomma *Jaldabaoth*, le père d'Ophiomophos, le prince des ténèbres, nomma *Jésus* le Messie des psychiques et *Christ* le Messie des pneumatiques, développa les opinions valentiniennes sur la migration des âmes à travers les régions planétaires, institua des cérémonies de culte ou des mystères d'initiation, et composa enfin des prières dont Origène a conservé sans doute les plus importantes.

Il y eut, de plus, de nombreuses écoles secondaires émanées des précédentes et plus hostiles soit au judaïsme, soit au christianisme. Les disciples de Basilide rejetèrent le judaïsme, professèrent le dokétisme ou la doctrine que Jésus-Christ n'avait pas eu de corps réel, que l'Homme-Jésus à qui l'Éon céleste, le Christ, s'était uni, avait seul souffert la mort sur la croix, tandis que l'Éon céleste s'était retiré de lui au moment même où devait commencer la passion. Les basilidiens enseignèrent aussi une morale fort relâchée. Trois des disciples de Valentin, Héracléon, Ptolémée et Marcus fondèrent autant d'écoles différentes.

Les Ophites se divisèrent en *Séthiens* et en *Caïnites;* ces derniers professèrent les doctrines les plus extravagantes, entre autres celle-ci que Caïn et tous les personnages présentés dans les livres judaïques comme les adversaires du Dieu des Juifs furent des hommes d'une grande sainteté, de purs adorateurs du Dieu suprême, et persécutés à ce titre par le jaloux Jéhovah. Carpocrate fonda, dans l'île de Céphalonie, une secte qui joignit d'abord le culte de Jésus-Christ à celui des plus fameux personnages du polythéisme, mais qui bientôt reçut de son fils Épiphane des modifications qui altérèrent encore des doctrines déjà fort immorales.

Saint Épiphane énumère une foule d'autres sectes dont les principes furent

en partie plus détestables encore, et dont il suffit de nommer les plus remarquables. Ce furent les gnostiques proprement dits, les *Prodiciens*, les *Adamites* et les *Ataxtites*. Ces derniers étaient adversaires de toute espèce de loi positive (τάξις), et défenseurs d'une sorte de loi naturelle qui, suivant eux, donnait à tous les hommes indistinctement les mêmes droits à tous les biens de la nature.

On le conçoit, les aberrations des derniers gnostiques durent effrayer l'état aussi bien que l'Église. Une fois le polythéisme renversé, le code du judaïsme rejeté, et celui du christianisme déclaré plein d'altérations; une fois la création proclamée l'œuvre d'une divinité inférieure; une fois l'insurrection contre cette divinité et contre toutes les lois établies en son nom enseignée comme un principe de salut et de retour à l'Être suprême, il n'y avait plus de règle pour la raison, plus de lien pour la conscience; c'était, au contraire, la pensée la plus audacieuse qui conduisait à la vérité, et la passion la plus impie qui devenait légitime. Dès lors on conçoit aussi l'influence désastreuse que durent exercer ces écoles, et les destinées qu'elles durent avoir après leurs premiers succès.

L'histoire générale des premiers siècles de l'ère chrétienne nous fait voir des éléments gnostiques se glissant dans presque toutes les doctrines de l'époque, dans celles de la plupart des sectes contemporaines, chrétiennes ou autres, telles que les montanistes, les manichéens, les ébionites et les mandaïtes; dans l'enseignement de plusieurs écoles de philosophie, comme celles d'Alexandrie et d'Athènes; dans les croyances de plusieurs écrivains de l'Église, tels que Synésius et les auteurs d'une quantité de livres anonymes ou pseudonymes des premiers siècles. Nous voyons ensuite un grand nombre de docteurs, et les plus illustres évêques de l'Église, tels que saint Clément d'Alexandrie, Origène, saint Irénée, Théodoret, saint Épiphane, Tertullien et saint Augustin, combattre le gnosticisme et lutter avec la plus grande énergie contre la longue persévérance de ses efforts. Nous voyons néanmoins les sectes gnostiques se répandre depuis les bords de l'Euphrate jusqu'à ceux du Tage et du Rhône; et lorsque déjà les basilidiens, les valentiniens et les ophites s'affaiblissent, nous voyons les *marcosiens*, les *agapètes* et les *priscillianistes* inonder l'Espagne, le Portugal, le midi de la France et le diocèse de Lyon. Nous voyons enfin aux réfutations succéder l'excommunication, et des mesures répressives prises au nom de l'état. C'est à peine si, grâce à l'action combinée de la législation ecclésiastique et de la législation politique établies par Constantin et ses successeurs, les écoles gnostiques succombent en même temps que les écoles de philosophie et les nombreuses hérésies qui avaient éclaté en Égypte, en Syrie, en Perse, à Constantinople. Encore se maintient-il, chez les manichéens, chez les pauliciens et d'autres sectaires, des germes de gnosticisme qui reparaissent plus d'une fois dans le cours du VI^e^ au VIII^e^ siècle. L'Occident prend encore une fois sa part au péril et à l'erreur, lorsqu'au XI^e^, au XII^e^ et au XIII^e^ siècle le germe des hérésies orientales lui revient par le mouvement des croisades. Eu égard à tous ces faits, le gnosticisme doit être considéré comme l'un des plus importants systèmes qui se soient formés depuis l'origine du christianisme. S'il n'a pas eu l'influence politique du mahométisme, il en a dépassé de beaucoup la valeur philosophique, et il est incontestablement celui des phénomènes moraux qui explique le mieux la grande lutte du christianisme contre le judaïsme et le polythéisme expirant l'un et l'autre. On ne s'étonne pas, après cela, qu'il soit devenu, dans les anciens temps et de nos jours, l'objet de nombreux ouvrages.

Nous avons nommé les principaux écrivains qui ont combattu les gnostiques dans les premiers siècles de notre ère. Le moyen-âge a naturellement négligé le gnosticisme. Ceux des modernes qui s'en sont occupés avant Beausobre, Le Nain de Tillemont et Mosheim, ont montré peu d'impartialité; ils ont traité les gnostiques comme les avaient traités leurs contemporains. Les ouvrages de Lewald et de Neander ont commencé, dans ces études, une ère nouvelle; mais ces écrivains, d'ailleurs si distingués, n'avaient examiné que les textes, sans consulter

aussi les monuments. C'est ce qui détermina l'Académie des Inscriptions à provoquer une étude du gnosticisme fondée sur l'examen de tous les genres de documents. Nous ne publiâmes qu'en 1828, et augmenté d'un volume de planches qui représentent les plus curieuses parmi les pierres gnostiques, le travail qu'elle avait couronné plusieurs années auparavant (*Histoire critique du Gnosticisme, et de l'influence qu'il a exercée sur les doctrines contemporaines*, 3 vol. in-8°). Jusqu'alors aucune explication tant soit peu systématique des abraxas n'avait été tentée, et l'on ne parlait guère de ces monuments qu'avec un profond dédain. Peu de temps après, un savant distingué, M. Kopp, consacra une partie de sa belle Paléographie à l'examen d'un grand nombre d'abraxas. On ne saurait méconnaître l'esprit critique et l'érudition exercée qui règnent dans ce travail; mais c'est à l'étude des inscriptions que se borne le savant auteur, et il ne faut chercher ni classification ni ensemble dans un ouvrage dont le but n'est pas spécial. Un autre savant d'Allemagne, M. Baur, vient de publier une Histoire de la Gnose chrétienne. L'auteur prend ce mot dans l'acception la plus étendue : non-seulement il embrasse dans ses recherches le manichéisme et la scolastique, mais encore Jacques Bœhme, Schelling, Schleiermacher et Hegel. Nous sommes obligés de passer ici sous silence les ouvrages de Münter, de Hahn et de Walsh, que nous avons mentionnés ailleurs, et surtout dans notre mémoire sur *l'Initiation chez les Gnostiques*. Dans l'état actuel de cette étude, elle ne peut se promettre de progrès ultérieurs que de la publication de nouveaux textes et de nouveaux monuments. M-R.

GNOU, quadrupède du genre antilope (*voy.*). Loin de posséder les proportions gracieuses qui distinguent presque toutes les espèces du genre dans lequel il se trouve placé, le gnou offre les formes les plus anormales. Haut d'environ trois pieds et de la grosseur d'un âne, il a une tête qui, par son large muffle et les cornes lisses dont elle est surmontée, ressemble beaucoup à celle d'un bœuf; ses jambes sont fines comme celles d'un cerf, tandis que son encolure, sa croupe, sa queue composée de longs crins blancs et l'épaisse crinière qui garnit son cou lui donnent de loin l'aspect d'un petit cheval; son poil est court et d'une couleur brune. C'est le seul antilope dont les excréments soient, non pas moulés et globuleux, mais peu consistants comme ceux d'une vache.

Cet animal habite les montagnes qui se trouvent à quelques centaines de lieues au-dessus du cap de Bonne-Espérance. Quoique d'un naturel sauvage et extrêmement brutal, il a été regardé à tort par certains auteurs comme indomptable et incapable de vivre dans la captivité; car, ainsi que l'ont remarqué d'autres écrivains, le gnou perd sa férocité par son contact avec l'homme et supporte cet état avec assez de docilité; on le nourrit de légumes et il se montre très friand de pain. Ses mœurs, dans son pays natal, nous sont tout-à-fait inconnues et jamais l'on n'a eu occasion d'entendre sa voix, quoiqu'on en ait élevé un pendant quelque temps dans la ménagerie publique de La Haye.

Il paraît certain que cet antilope était connu des anciens; Allamand croit même reconnaître en lui l'hippélaphe d'Aristote. F. P-T.

GOA. L'île et la ville de ce nom, sur la côte occidentale du Dékan et de la presqu'île indienne en-deçà du Gange, au point où se touchent l'empire, des Marattes et les possessions anglaises, sont aujourd'hui à peu près tout ce qui reste aux Portugais de leurs vastes conquêtes dans cette partie du monde. L'île, qui portait anciennement le nom de *Tissouari*, était habitée par une population arabe, lorsqu'Albuquerque (*voy.* ce nom) la soumit en 1510 avec les presqu'îles de Bardes et de Salsette. Le fleuve Mandona, presque autant vénéré par les Indiens que le Gange lui-même, la sépare de la terre ferme, et la mer l'embrasse sur tous les autres points.

Son port est l'un des plus spacieux de l'Inde. Depuis 1559, la ville de Goa est le siége du gouverneur général des possessions portugaises et du primat des Indes. Cependant dans la saison des pluies, de juin en octobre, la quantité de limon

entraînée dans le port est si considérable que les navires ont de la peine à y entrer. Au reste, ce port est fermé à toutes les nations étrangères et défendu par des tours et des forts. Le port de Murmugon, formé par un autre canal, sépare Goa de la presqu'île de Salsette et offre un asile aux vaisseaux lorsqu'ils ne peuvent pénétrer dans la première. La ville manque d'eau douce : il faut en faire provision sur la terre ferme ; l'air y est malsain. A l'époque où les Portugais dominaient dans les Indes, et surtout après la perte de Malacca, en 1641, Goa, centre de leur commerce, n'avait pas d'égale dans ces contrées. Les édifices publics qui existent encore témoignent de son ancienne splendeur. Elle était le siége du gouvernement à la tête duquel était placé un vice-roi dont le pouvoir s'étendait depuis le cap de Bonne-Espérance jusqu'à Macao, en Chine. Tous les Portugais établis dans les Indes et les indigènes chrétiens étaient soumis au tribunal de l'Inquisition, à l'exception du vice-roi, de l'archevêque et de son vicaire. Cette puissance formidable fut restreinte peu à peu et finit par être détruite en 1815. L'auto-da-fé de ses registres signala sa chute.

La décadence de Goa date de l'époque où les Hollandais et les Anglais enlevèrent aux Portugais leurs possessions dans les Indes. Le gouvernement ne renferme plus, avec Goa, que les districts de Diu et de Daman, formant une superficie de 223 milles carrés géogr., avec une population de 417,000 habitants. Une épidémie ayant éclaté dans le Vieux-Goa au commencement du XVIII^e^ siècle, la plus grande partie des Européens l'abandonnèrent et allèrent fonder sur la terre-ferme le Nouveau-Goa. Il n'y a que peu d'habitants d'origine portugaise : la plupart sont des métis. La population du Vieux-Goa est de 4,000 habitants, celle du Nouveau-Goa de 20,000. Le commerce en gros est entre les mains des chrétiens, qui abandonnent les affaires de détail aux Juifs et aux Banians. Le commerce d'expédition aux côtes de l'Inde et à la Chine n'est pas sans importance. En 1807, la ville de Goa fut occupée par les Anglais, qui la rendirent aux Portugais à la paix générale. Lorsque don Miguel usurpa le trône, cette colonie se déclara (1828) pour la reine donna Maria. *C. L.*

GOBELET, *voy.* ÉCHANSON et ESCAMOTEUR.

GOBELINS. Le nom de Gobelins qu'a pris et conservé la manufacture royale de tapisseries à Paris, lui vient de GILLES GOBELIN, célèbre teinturier originaire de Reims, auquel plusieurs auteurs font honneur du secret de teindre la belle écarlate, et qui vivait sous le règne de François I^er^. Les frères Gobelin demeuraient au faubourg Saint-Marceau à Paris; leur maison occupait l'emplacement de la manufacture des tapisseries. Toutefois, si nous en croyons plusieurs écrivains, cet emplacement aurait été occupé dès le commencement du XIV^e^ siècle (200 ans avant Gilles Gobelin) par des drapiers et des teinturiers qui auraient choisi cette position à cause du voisinage de la petite rivière de Bièvre dont les eaux furent longtemps regardées comme très propres pour le lavage et la teinture des laines. Enfin, selon d'autres auteurs, l'origine des Gobelins remonte au moins à 1450. Quoi qu'il en soit, ce furent toujours les frères Gobelin, teinturiers renommés et possesseurs de la belle teinture en écarlate, qui donnèrent leur nom aux Gobelins. Ce fut au commencement du XVII^e^ siècle que la maison des teinturiers Gobelin prit le nom d'*hôtel de Gilles Gobelin*. « La fortune rapide de cet industriel cé-« lèbre, est-il dit dans l'Encyclopédie de « Diderot, acquit une grande célébrité « dans le quartier : de là leur nom donné « par le peuple à leur établissement et à « la rivière de Bièvre qui le traversait. » Cependant les dépenses que nécessitait cet établissement étant trop considérables, la famille Gobelin se vit forcée de quitter le commerce, et longtemps leur établissement fut nommé *la Folie des Gobelin*. Des héritiers de Gilles, la manufacture était passée à un membre du parlement, le conseiller Leleu; les frères Cannaye la prirent à loyer. En 1650, le Hollandais Gluck et un ouvrier tapissier de Bruges, Jean Janssen, dit Jans, qui le premier y exécuta de la tapisserie sur des métiers à haute lisse (*voy.* LISSE), acquirent de la réputation aux Gobelins : elle

fut telle que cet établissement fixa l'attention de Colbert sous le ministère duquel il acquit une célébrité sans rivale. Secondant les vues de son vigilant ministre, Louis XIV acquit, dans le cours des années 1662 et 1663, toutes les maisons et tous les jardins qui constituent le vaste emplacement où il fit élever, en 1663, l'hôtel actuel, qui n'a pas moins de 90 toises de longueur sur environ 60 de largeur, pour y placer une fabrique de tapisseries à l'instar de celle de Flandre. Les ateliers et dépendances furent bientôt terminés; enfin, en 1667, les travaux commencèrent, et alors la qualification un peu dure de *folie* donnée à cet établissement fut remplacée par le titre d'*hôtel royal des Gobelins*, dénomination qui fit, quelque temps après, place à celle de *Manufacture royale des tapisseries et des meubles de la couronne.* Colbert fit des Gobelins une école des arts et métiers, en y ouvrant des ateliers de bijouterie, d'horlogerie, d'ébénisterie, de marqueterie, de peinture, de gravure, etc. Une foule d'artistes et de dessinateurs, renommés alors par leurs copies des cartons de Raphaël et de Jules Romain, y furent attirés des pays voisins, surtout de la Flandre, de Bruxelles et d'Italie. On leur donna même des titres de noblesse, on les gratifia de priviléges et de pensions. Jans, Laurent et Lefèvre père furent établis chefs des ateliers de haute lisse; Mozin et Souhaite dirigèrent ceux de basse lisse; un autre Flamand, du nom de Kerkhove, eut l'inspection de la teinture des laines, etc. Enfin soixante élèves et apprentis furent entretenus dans cet établissement aux frais du trésor public. Mais c'est plus spécialement au génie de Lebrun *, premier peintre du roi, auquel Colbert en confia la direction suprême (en 1667), ainsi qu'aux lumières réunies des plus habiles peintres de l'école française, que cette manufacture dut son éclat et cette réputation si méritée et si universellement proclamée. Ainsi, comme on le voit, la tapisserie devint tout d'abord un art et sortit de l'état d'imperfection qui avait marqué ses premiers essais en France.

Dès l'origine de cette belle manufacture, les métiers à haute lisse y furent préférés à ceux à basse lisse, tant parce qu'ils rendaient les copies dans le sens de l'original, que parce qu'ils étaient incomparablement plus fidèles dans les détails. Toutefois ce fut seulement quelques années après que, l'infériorité des métiers à basse lisse ayant été mieux sentie, ils cessèrent d'être employés, excepté pour les dessins d'ameublement et de simples tableaux d'ornements. Au mot Lisse nous dirons en quoi consistent ces métiers, comment on s'en sert, leurs qualités et leurs défauts respectifs, etc.; mais notons en attendant leur différence radicale : le métier à haute lisse est vertical, tandis que celui à basse lisse est horizontal. Sur le premier, la chaîne est tendue perpendiculairement de haut en bas; son invention semble venir du Levant. L'autre opère plus vite, mais moins bien, et ressemble assez au métier du tisserand; les Égyptiens furent, dit-on, les premiers qui s'en servirent.

En 1690, Mignard succéda à Lebrun dans la direction de la manufacture, qui continua à être florissante jusqu'en 1695, époque où sa prospérité éprouva une décroissance marquée; car la pénurie où se trouvait alors le trésor, épuisé par les ruineuses prodigalités du monarque, ayant fait suspendre subitement toutes les commandes et congédier une partie des ouvriers et des élèves, les Gobelins redevinrent une simple fabrique de tapisseries. Sous le règne suivant, les ateliers restèrent encore quelques années fermés; puis ils se rouvrirent par l'influence de M^me^ de Pompadour, qui fit d'assez grandes commandes. De graves abus étaient constatés chaque jour : on s'occupa du soin de les détruire et d'introduire les réformes dont le besoin se faisait sentir. Jusque-là on avait toujours coupé les tableaux par bandes, qu'on approchait de la chaîne, en faisant correspondre à tels fils de celle-ci les parties à l'imitation desquelles ils devaient concourir : cette méthode avait pour conséquence d'a-

(*) La salle qui servait d'atelier à Lebrun existe encore : c'est, en entrant, la 2^me^ dans laquelle on travaille. Il y a environ douze ans, on y voyait un plafond représentant Apollon, que les uns prétendaient être de Lebrun lui-même, et que les autres disaient appartenir au pinceau du peintre Mignard, son successeur.

néantir tous les beaux modèles. A la suite de longues discussions qui eurent lieu en 1747, chez Fagon, surintendant des finances, on imagina le moyen, toujours employé depuis, de prendre sur un papier transparent tous les traits du tableau pour appliquer ce papier sur la chaîne, comme on faisait auparavant du modèle même. On n'usa d'abord de cet expédient que pour la haute lisse; mais en 1749 les mêmes réformes furent introduites par Neilson, chef d'atelier, dans les métiers à basse lisse. Dix ans après (en 1759), Vaucanson, si connu par son grand génie en mécanique, ajouta encore de nouvelles modifications aux procédés en usage.

La révolution de 1789 amena aux Gobelins, comme partout, de grands changements. Jusque-là tout s'y faisait à l'entreprise, et le roi lui-même payait les pièces de tapisserie à leur livraison; il y avait trois entrepreneurs, deux à la haute lisse, un à la basse, et ainsi la tapisserie était un simple objet de commerce; les ouvriers y travaillaient à la tâche. En 1791, la manufacture fut déclarée *nationale*, et les ouvriers commencèrent à être payés à l'année. Les divers corps d'état institués par Colbert furent supprimés, et il fut décrété que la tapisserie seule y serait fabriquée. L'année suivante, l'école de dessin attachée à l'établissement fut aussi supprimée, et si, à cette époque, les ateliers ne furent pas officiellement fermés, ils demeurèrent vides; car les paiements ayant été suspendus, presque tous les ouvriers s'enrôlèrent. Ce désastreux état dura peu cependant: dès l'an II, le jury des arts réorganisa la manufacture nationale : alors artistes et ouvriers purent rentrer; l'école de dessin fut aussi rétablie, excepté la classe du modèle vivant; mais les élèves ne revinrent qu'en l'an IX. Comme toujours, les innovations vinrent à la suite de la réorganisation : les métiers furent encore perfectionnés; de nouveaux modèles furent présentés. Une foule d'actions mémorables, si familières à ces années de notre histoire, furent alors reproduites d'après les tableaux originaux des Girodet, des Gérard, des Guérin, des Vernet, etc., et aux progrès que firent les artistes en copiant ces belles pages de nos grands maîtres, vint se joindre aussi la suppression de la tâche, mesure utile qui leur permit de chercher plutôt à bien faire qu'à faire beaucoup. Bientôt l'étude du dessin et celle du modèle vivant élevèrent l'ouvrier à la dignité d'artiste. Les copies des tableaux de Rubens que l'on fit durant la Restauration et dont la collection se continue encore, acquirent une nouvelle gloire à l'établissement.

Une réforme réclamée depuis longtemps s'accomplit enfin en 1826 : la basse lisse fut entièrement supprimée et fit place au genre de tapis *façon de Perse* (*voy.* Tapis). On convertit alors l'ancienne galerie en ateliers, et des fosses furent pratiquées pour y descendre les tableaux, qui dès ce moment n'eurent plus à redouter aucune altération. Enfin, dans la même année, la manufacture de *la Savonnerie* fut réunie à celle des Gobelins.

Les ateliers de la manufacture sont au nombre de quatre; tout ce qui concourt à la fabrication de la tapisserie est fait par les artistes eux-mêmes : ils ourdissent leurs chaînes, calquent et décalquent leur tableau, etc. Un principal ouvrier a la surveillance de chaque tapisserie; l'inspection du travail appartient au chef d'atelier, et quant à la conduite de la partie artistique, elle est confiée à un artiste peintre. La manufacture renferme un magasin général et un magasin de détail des laines et des soies : dans le premier elles y sont en écheveaux, et dans le second sur des broches. Chaque métier a en outre son armoire particulière où l'artiste, parmi des milliers de couleurs, cherche celles qui lui sont nécessaires et complète, en les mariant, les nuances qui sont incomplètes, etc. Pour opérer, l'ouvrier se place devant le canevas tandis que son modèle est derrière lui, il se retourne de temps à autre, et compare la teinte des fils qu'il emploie avec celle du tableau qu'il copie : ainsi il passe des bruns aux clairs, des tons forts aux faibles, lie et marie les couleurs, imite le moelleux des étoffes, la finesse de la soie, le brillant des métaux, la richesse de la carnation, tout cela avec tant de perfection qu'il y a illusion pour l'œil peu exercé. Un atelier

de teinture où l'on donne à la laine toutes les teintes possibles se trouve réuni à la manufacture; la place de directeur de cet atelier, qui avait été supprimée en 1792, fut rétablie par Chaptal en l'an IX et rendue au célèbre chimiste d'Arcet. On sait quelle illustration le même atelier a reçue, dans ces derniers temps, de M. Chevreul (*voy.* ces noms), qui fait aux Gobelins un cours de chimie appliquée à la teinture. Enfin la manufacture renferme encore un atelier de *rentraiture* non ouvert au public.

A l'aide de procédés ingénieux, on est parvenu à rendre sur les tapisseries des Gobelins les dessins des plus beaux tableaux de nos musées, et toute la magie de leur coloris.

La manufacture des tapisseries de Flandre à Bruxelles, si ancienne et tant vantée, est cependant bien inférieure à celle de Paris. A Saint-Pétersbourg, on a établi une manufacture à l'instar de celle des Gobelins, dont elle porte même le nom; cet établissement, entretenu à grands frais par la couronne, orne les palais impériaux d'un petit nombre de produits dignes de figurer auprès de ceux de la manufacture royale française. L'Espagne, plusieurs princes d'Allemagne et quelques villes d'Italie, ont tenté d'élever chez eux des manufactures de tapis analogues, mais presque partout on n'a obtenu que bien peu de succès; celle de Turin s'approche le plus du modèle par la beauté de ses produits. E. P-C-T.

GOBE-MOUCHE (*muscicapa*), genre fort nombreux d'oiseaux de l'ordre des passereaux, famille des dentirostres, et qui tirent leur nom de leur habitude de se nourrir d'insectes ailés qu'ils attrapent ordinairement au vol. On les caractérise par leur bec légèrement déprimé, hérissé de poils à sa base, à pointe un peu crochue, à vive arête en dessus. Ces oiseaux voyageurs se retrouvent sous toutes les latitudes à peu près, et surtout dans les régions équatoriales, où ils habitent les forêts et les lieux les plus retirés. Solitaires, excepté dans la saison des amours, ils se partagent cependant avec une égale sollicitude les soins de l'incubation et montrent un courage admirable à défendre leurs petits. Habituellement silencieux quoique fort vifs, ils font rarement entendre leur cri aigu et peu agréable. Le plumage des espèces que la belle saison ramène dans nos climats, bien qu'assez agréable, est loin d'avoir l'éclat qu'il offre dans celles des pays chauds. Ces animaux rendent d'éminents services à l'homme par la vaste destruction qu'ils opèrent de ces essaims ailés si nombreux et si incommodes dans les régions méridionales.

Le *gobe-mouche gris* d'Europe, décrit par Buffon, est d'un brun cendré par-dessus, blanchâtre en dessous, avec quelques mouchetures sur la poitrine. Il est long de cinq à six pouces. Le *gobe-mouche à collier* et le *gobe-mouche bec-figue* (*voy.* ce mot), plus petit que le précédent, ont les parties supérieures noires et les parties inférieures blanches. Ils sont communs, le premier à l'est, le second au sud de la France, qu'ils quittent avant le retour des frimas.

On a réuni à ce genre deux autres petits groupes de passereaux analogues quant aux traits généraux de l'organisation et à la manière de vivre: ce sont les *moucherolles*, tous exotiques, et ornés d'un beau plumage; les *tyrans*, oiseaux d'Amérique, de la taille de nos pies-grièches, qui se distinguent par le courage avec lequel ils défendent leurs petits contre les plus grands oiseaux de proie. C. S-TE.

GODEFROI DE BOUILLON, *voy.* BOUILLON.

GODEFROI DE STRASBOURG, l'un des plus distingués parmi les anciens poëtes allemands, vivait à la fin du XII^e^ ou au commencement du XIII^e^ siècle. Il naquit probablement dans la ville dont il porte le nom, ou peut-être y passa-t-il seulement une partie de sa vie. Il n'appartenait point, comme la plupart des ménestrels de son temps, à l'ordre des chevaliers, mais à celui des bourgeois; c'est pour cela qu'on ne lui donna point le titre de sire, mais celui de maître. Outre quelques chansons insérées dans le recueil des *Minnesinger* publié par Bodmer, en 2 volumes, nous lui devons le grand poëme de chevalerie intitulé: *Tristan et Isolde*, tiré des traditions de la Table-Ronde, et composé sur un ori-

ginal en langue romane. Mais notre poëte a mis de son propre fond dans la composition de ce poëme, qui, sous le rapport de la grâce, de la délicatesse, de la vivacité et de la facilité de la narration, de la richesse et du pittoresque des peintures, du charme des descriptions qui ont toutes la douceur de l'élégie, est presque unique dans l'ancienne littérature allemande. Le poëme de *Tristan et Isolde* a été continué par Ulrich de Turheim, Henri de Friberg et par d'autres encore. L'édition la plus complète en a été donnée par M. von der Hagen (Breslau, 1823, 2 vol. in-8°). *C. L.*

GODERICH (LORD), *voy.* RIPON.

GODOÏ (MANOEL), prince DE LA PAIX, un des hommes qui, à la fin du dernier siècle et au commencement de celui-ci, ont exercé le plus d'influence sur le sort de l'Espagne, est né en 1767 d'une famille noble, mais sans fortune. Sa mère était une femme pieuse et charitable. Reçu parmi les gardes du corps en 1781, le jeune Manoel ne tarda pas à être remarqué, à cause de sa belle taille, de sa figure agréable, et de ses manières séduisantes, d'abord par la reine et ensuite par le roi Charles IV (*voy.* ce nom.) De là à la faveur du couple royal il n'y eut pas loin. Godoï avança rapidement dans les grades militaires, fut reçu à la cour et admis dans l'intimité de la famille royale. Quoiqu'on ait généralement considéré ces faveurs comme l'effet d'une liaison coupable entre la reine et lui, il repousse comme calomnieux, dans les *Mémoires* qu'il a publiés il y a quelques années, tous les bruits qui se sont accrédités à cet égard. D'après sa version, le roi, ne trouvant autour de lui personne en qui il pût avoir une confiance entière dans les circonstances critiques du temps, voulut s'attacher quelqu'un dont la fortune fût son ouvrage; et comme les fonctions du jeune garde du corps le rapprochaient constamment de la personne royale, il fut assez heureux pour être distingué et choisi par le prince. Cependant la faveur de Godoï se manifesta avant les crises politiques. Huit ans après son entrée dans la garde, il était déjà à la tête des affaires, et jouissait d'un crédit tel que nul autre favori peut-être n'en avait eu de semblable à la cour de Madrid, sans qu'aucun talent remarquable justifiât aux yeux du public cet ascendant extraordinaire de Godoï sur le couple royal. Il avait le commandement des troupes, il était premier ministre, et, avec le titre de duc *de l'Alcudia*, il allait de pair avec les membres les plus illustres de la grandesse. Ce n'était pourtant pas non plus un homme dépourvu de capacité. Dans l'*Histoire de la guerre d'Espagne contre Napoléon**, publiée sous le règne de Ferdinand VII et sous la direction de son gouvernement, on trace de Godoï, qui ne devait pas attendre beaucoup de bienveillance de ce gouvernement, le portrait que voici : « Son jugement était naturellement sain, son intelligence extrême, sa mémoire prodigieuse. Lorsque l'habitude l'eut familiarisé avec les affaires, ses décisions étaient promptes et heureuses. Il connaissait parfaitement les hommes et les employait avec un tact particulier; mais ses dispositions naturelles n'avaient point été cultivées par l'éducation. Godoï ne savait pas d'autre langue que la sienne, qu'il parlait incorrectement. Ses manières n'avaient rien de distingué; ses expressions étaient triviales, quelquefois grossières; son style était incorrect; il ignorait les notions les plus simples et les plus élémentaires des sciences et des arts, et ne savait pas un mot d'histoire ni de géographie. Aussi dans la longue carrière de sa faveur joua-t-il toujours mal son rôle dans les scènes d'apparat. A la vérité, la fortune ne lui avait pas donné le temps de l'étudier : transporté comme par enchantement d'une caserne au pinacle, sa raison n'était formée ni par l'expérience de l'âge, ni par celle du malheur. Il donnait à sa toilette une importance ridicule, et soignait son teint comme aurait pu faire une jolie femme. Avare et cupide, il s'occupait des plus petits détails de sa dépense, acceptait les plus modiques présents, était mesquin dans ceux qu'il faisait lui-même; il touchait les émoluments des moindres de ses places. Sans aucun goût pour l'état militaire, il aimait à se chamarrer de pla-

(*) Traduite de l'espagnol, Paris, 1819, t. I.

ques, de cordons et de broderies; mais il ne paraissait jamais aux revues et parades, et ne commandait jamais les manœuvres des troupes. » On lui reproche encore dans cet ouvrage officiel, avec trop de partialité peut-être, d'avoir mené une vie licencieuse, d'avoir aimé la basse flatterie, de n'avoir jamais donné preuve de courage, et d'avoir persécuté et exilé beaucoup de monde; on ne lui épargne qu'une seule imputation, celle d'avoir répandu le sang. Quoiqu'il ne fût point bigot, le clergé se courba devant lui. Godoï se vante d'avoir su contenir l'inquisition dans des limites raisonnables.

C'est sous de telles couleurs qu'on nous présente l'homme auquel le faible Charles IV livra les destinées de l'Espagne, qu'il éleva à la grandesse, et qu'il fit généralissime des forces de terre, grand-amiral d'Espagne et des Indes, etc. On dit que l'énumération de tous ses titres remplissait plus d'une page. Il avait une garde, et il ne tenait qu'à lui de se considérer comme le vice-roi d'Espagne et des Indes. Peut-être, s'il avait animé d'un nouvel esprit la monarchie décrépite, lui aurait-on pardonné son élévation rapide; mais comme on ne lui dut aucun changement désirable, on n'y vit que le scandale du favoritisme, et le nombre des ennemis de Godoï alla toujours en augmentant. Le prince des Asturies, trouvant cet homme entre lui et la reine, lui voua une haine mortelle, et tous les mécontents furent dès lors du parti du prince royal. Ce fut un spectacle révoltant pour la nation de voir la reine préférer un favori à son propre fils. Cela seul suffisait pour faire haïr généralement le premier et attirer tout l'intérêt public sur le prince. L'indignation nationale fut au comble quand on vit le débonnaire Charles IV pousser la condescendance pour la reine jusqu'à forcer sa propre cousine, la fille de l'infant D. Louis de Bourbon*, à épouser le favori. On savait l'extrême répugnance de la princesse pour cette union: aussi malgré toute la résignation de la princesse, ce mariage ne fut-il pas heureux.

(*) Marie-Thérèse de Bourbon mourut à Paris le 24 novembre 1828; après sa mort, le prince de la Paix se remaria en secondes noces. S.

Le premier acte éclatant de la politique étrangère de Godoï avait été la conclusion de la paix de Bâle (*v.*). Ses ennemis en prirent occasion pour l'accuser de sacrifier les intérêts de sa patrie à la France républicaine dont l'Espagne se faisait l'humble vassale. Cependant Godoï, dans ses Mémoires, se justifie assez bien sur ce point. «L'Espagne, dit-il, n'était pas de force à lutter contre la France retrempée par l'ardeur révolutionnaire; la Prusse n'avait pas hésité à faire la paix avec la nouvelle république, et d'autres puissances se disposaient à suivre cet exemple: pourquoi l'Espagne, à laquelle on ne demandait aucun sacrifice incompatible avec ses intérêts et son honneur, n'en aurait-elle pas fait autant? » Mais treize mois plus tard, Godoï, nommé en récompense de son traité de paix *principe de la Paz*, d'après un domaine en Amérique, et aussi par allusion à la paix, contracta avec la France un traité d'alliance offensive et défensive qui fit crier à la trahison ses ennemis. D'après les Mémoires de Godoï, ce traité était plutôt l'ouvrage des conseillers de la couronne que le sien, et cet acte, assure-t-il, eut l'avantage de garantir l'intégrité de l'Espagne. « Le fléau de la révolution, dit-il, ne dépassa pas les limites du territoire espagnol. Cette révolution enfanta un fils plus hardi et plus téméraire que sa mère. J'eus le bonheur de le retenir aussi et de détourner longtemps les coups dont il nous menaçait. Quand le géant formidable s'apprêta enfin à se précipiter sur nous, je voulus encore m'opposer à lui, étant persuadé que la patrie ne m'abandonnerait pas dans cette lutte sacrée. La trahison et la révolte paralysèrent mon bras, etc. » Il attribue aux intrigues d'Escoïquiz, de Caballero (*voy.* ces noms) et d'autres partisans du prince royal, d'avoir été forcé, en 1798, de se retirer des affaires publiques, et d'avoir perdu pour quelque temps sinon l'estime, au moins la confiance de Charles IV, quoiqu'il assure n'avoir jamais eu l'influence illimitée qu'on lui attribuait dans le public sur l'esprit du faible roi, qui, assure-t-il, voulait tout examiner lui-même, et ne ratifiait pas toujours ce que son ministre proposait.

Cependant, en 1801, l'Espagne revit le favori au sommet du pouvoir. C'est alors que le roi le nomma généralissime de toutes les forces de terre et de mer de la monarchie, et le chargea de leur organisation. Dans ce poste éminent, Godoï conclut avec le gouvernement français, représenté par Lucien Bonaparte, le fameux traité par lequel le Portugal, dont les ports continuaient d'être fréquentés par les Anglais, devait être, sous prétexte de le faire renoncer à l'alliance anglaise, envahi et partagé entre Napoléon et Charles IV, beau-père du roi de ce pays. Godoï convient, dans ses Mémoires, d'avoir engagé longtemps auparavant son maître à s'emparer du Portugal, sinon pour toujours, au moins provisoirement, d'abord parce que c'était ajouter un joyau à la couronne d'Espagne, ensuite parce que cette monarchie ôtait par là, à ce qu'il croyait, à la France tout prétexte d'intervenir dans les affaires de la Péninsule. On sait que le prince de la Paix ne fut pas oublié dans ce traité, car il devait avoir pour sa part le royaume des Algarves et devenir ainsi *un petit souverain indépendant*. On lui donna le commandement de l'armée d'occupation combinée de la France et de l'Espagne : c'était son roi qui le voulait, à ce qu'il assure. Quoi qu'il en soit, l'expédition eut lieu; les troupes françaises et espagnoles occupèrent une partie du Portugal; mais les événements qui suivirent déjouèrent les projets de Napoléon et de Godoï, et l'un ne fut pas plus maître du Portugal septentrional que l'autre ne devint prince des Algarves. Mais Godoï reçut de Charles IV un domaine qui valait bien une principauté, celui d'Albufera, rapportant 300,000 fr. par an.

La haine du prince des Asturies pour le favori de sa mère et de son père était parvenue au comble. Il se proposait d'accuser Godoï de trahison; mais celui-ci, prévenant le coup, fit arrêter le prince comme coupable d'avoir voulu attenter à la couronne. Un des crimes qu'on lui reprochait était d'avoir sollicité le secours de Napoléon contre son ennemi. Mais tandis qu'on instruisait le procès du prince, Godoï apprit d'Izquierdo, son confident, qui arrivait en toute hâte de Paris, que Napoléon se disposait à terminer le différend entre le favori et l'héritier du trône en s'emparant lui-même de la couronne d'Espagne. Il résolut alors de déterminer le roi et la reine ou à s'enfuir avec lui dans les possessions coloniales de l'Espagne, comme on le croyait généralement, ou seulement, comme il l'assure lui-même, à se retirer à Séville pour mettre la Sierra-Moréna entre la cour et les Français; et la résolution prise aurait été exécutée si le peuple, averti de l'abandon dans lequel on allait le laisser, n'eût empêché par une révolte la famille royale de partir (*voy.* ARANJUEZ). Dès ce moment commencèrent les infortunes du favori : un cri unanime de malédiction s'éleva contre lui; le peuple se précipita dans son hôtel pour le massacrer. On dit que Godoï ne se déroba à la fureur générale qu'en se cachant au grenier sous un vieux tapis; il y resta blotti jusqu'à la nuit; mais une soif ardente l'ayant poussé enfin à sortir de sa retraite, il fut aperçu par des sentinelles qu'on avait posées au dehors et en dedans de l'hôtel. Arrêté aussitôt, il courut de nouveaux dangers, car le peuple se précipita en foule pour le mettre en pièces. C'est alors que la faiblesse déplorable de la reine fit un dernier sacrifice en déterminant le roi à céder la couronne au prince des Asturies, devenu l'idole de la nation, sous la condition qu'il sauverait la vie du favori. Ferdinand, contenant avec peine sa joie, se rendit à l'hôtel de Godoï, et ayant fait conduire le prisonnier devant lui : « Sais-tu que je suis ton roi, roi des Espagnes et des Indes? lui dit-il. — Et comment se portent les parents de Votre Majesté? » répondit le prisonnier. Ferdinand donna ordre de le conduire au vieux château de Villaviciosa et de l'y garder étroitement. Il ne fut pas facile de le faire sortir de Madrid sans l'exposer à l'animosité de la populace : il fut hué, couvert de boue et accablé de coups; cependant on parvint à l'emmener au lieu de son exil, où il aurait peut-être terminé sa vie sans la catastrophe qui détrôna les Bourbons d'Espagne. La famille de Godoï fut obligée de se cacher. On raconte (*Mémoires* de

la duchesse d'Abrantès, t. IX, ch. 6) que sa mère, donna Antonia, en se rendant à Badajoz avec la comtesse de Fuente-Blanca, sa fille, fut reconnue à Talavera, menacée par le peuple d'être jetée dans le Tage, et qu'elle n'échappa à sa fureur que par une espèce de miracle.

Napoléon, paraissant disposé à prononcer entre Charles IV et son fils et ne reconnaissant pas ce dernier pour roi, sut les attirer l'un et l'autre à Bayonne, et, par son ordre, Savary demanda la mise en liberté du prince de la Paix. Pendant ce temps, le vieux roi reprenait la couronne, déclarant nulle son abdication. Quand l'officier français envoyé par Murat vint, au milieu de la nuit, chercher Godoï au château de Villaviciosa, ajoute le même récit (*ibid.*), un peu sujet à caution, il est vrai, le prisonnier crut d'abord que sa dernière heure était sonnée et qu'on allait le conduire à la mort. Apprenant qu'on lui apportait sa liberté, il éprouva une joie si vive qu'il ne savait plus ce qu'il faisait. Cependant de nouvelles craintes le saisirent pendant le trajet de Villaviciosa au quartier du grand-duc de Berg, près de Madrid. La reine se consola de tout quand elle vit son favori en liberté et près d'elle à Bayonne. Napoléon ne conçut pas une haute idée de la capacité de Godoï; cependant il se servit de lui pour obtenir de Charles IV la renonciation à tous ses droits au sceptre de l'Espagne et des Indes, et ce fut Godoï qui dressa, sous la date du 5 mai 1808, l'acte par lequel son maître cessa définitivement d'être roi. La reine ne cacha point devant les Français, à Bayonne, sa passion pour son favori. Napoléon ne s'opposa point à ce que Godoï tînt compagnie au roi et à la reine dans l'espèce d'exil où il les envoya.

Après la chute de Napoléon, Godoï les suivit à Rome et y demeura avec eux jusqu'à leur mort. Dans cette ville, il songea à faire paraître sa défense; mais Charles IV, à ce qu'il assure, l'engagea à ne rien publier tant que Ferdinand serait sur le trône. « Tu ne peux, lui disait-il, te défendre sans attaquer Ferdinand, ni sans le blesser, quelque ménagement que tu puisses prendre. Si malheureusement, après la publication d'un écrit de ta part, il arrivait un de ces mouvements populaires que sa mauvaise politique excite chaque jour, on ne manquerait pas de dire que tu as fourni des armes à l'émeute; et tu pourrais les fournir en effet, car tu les as entre les mains. » Charles IV, d'ailleurs, avait peur que Ferdinand VII, supprimant la pension dont jouissaient ses vieux parents, ne les laissât mourir de faim à l'étranger.

Ce n'est donc que longtemps après s'être établi à Paris, et lorsque ni Charles IV ni son fils Ferdinand VII ne vivaient plus, que le prince de la Paix se décida à faire imprimer ses Mémoires, ou plutôt son apologie, car ses Mémoires ne sont que cela. Cependant, au lieu de l'original espagnol, qui, quoique imprimé, ne fut pas encore mis en vente*, ce fut la traduction française, faite sous ses yeux par J.-G. d'Esmenard, qui parut sous le titre de *Mémoires de don Manuel Godoï, prince de la Paix, duc de l'Alcudia*, etc., Paris, 1836-38, 4 vol. in-8°. Si l'on y trouve encore plus de récriminations que d'éclaircissements sur les affaires d'Espagne, ce sont au moins des données bonnes à consulter; le prince, en parlant du temps de sa puissance, s'y attribue tout le bien qui a été fait, et renvoie la responsabilité du mal à d'autres hommes d'état, tels que Florida-Blanca, Aranda et autres. Il parle avec le plus grand respect du roi et de la reine, ses bienfaiteurs. Au reste, si Godoï a écrit lui-même ces Mémoires, ils attestent au moins qu'il n'est pas si dépourvu d'instruction qu'on l'a dit, de même que l'état actuel de sa fortune prouve qu'il n'a point amassé tant de biens qu'on l'en avait accusé; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'a rien sauvé de toutes les faveurs que le couple royal avait cumulées sur lui. Il vit plus que modestement, dans un appartement du 4e étage de la rue Saint-Lazare, à Paris, d'une pension de deux mille francs que lui fait le roi Louis-Philippe. C'est un des exemples les plus frappants des vicissitudes du sort, que les révolutions, dans notre siècle, ont produites. D-G.

(*) En 1839, l'édition, non encore publiée, fut vendue aux enchères à Paris.

GODOUNOF, nom d'une famille russe devenue célèbre dans l'histoire par celui de ses membres qui, heureux usurpateur du trône, se montra digne d'un rang où le crime sans doute l'avait porté, mais où il développa plusieurs des qualités qui font les grands rois et mérita l'amour de son peuple en même temps que l'admiration de l'Europe attentive.

Cette famille était d'origine tatare, et l'illustration de la naissance ne lui manquait pas. Son histoire remonte jusqu'à 1329, année où le mourza (*voy.*) Tcheth, quittant l'Orde d'or, vint à Moscou demander du service, et par conséquent le baptême, au grand-prince Ivân Daniélovitch Kalita. Le nom de ZACHARIE fut alors donné au néophyte. De son petit-fils DMITRI SERNO descendent les Godounof, les Véliaminof et les Sabourof. Les premiers reçurent leur nom de SÉMEN GODOUN, petit-fils de Serno, et le tsar Boris, étant arrière-petit-fils de Sémen, descendait donc au septième degré du mourza tatare.

Mais Boris n'était pas le premier qui eût jeté de l'éclat sur le nom de Godounof. Au XVI^e^ siècle, nous trouvons deux voïvodes ou généraux de ce nom : l'un, VASSILII GRIGORIÉVITCH, prit part, en 1519, à la tête de la cavalerie tatarorusse, aux attaques dirigées contre Vitebsk et Polotsk ; l'autre, FOEDOR VASSILIÉVITCH, probablement son fils, fut envoyé, vers 1593, contre les Tchérémisses, rebelles à la domination moscovite.

La famille s'était prodigieusement multipliée, et du temps de Fletcher (*Of the Russe common wealth*, Londres, 1590, in-8°, fol. 35), cinq Godounof, fils de trois pères différents, siégeaient dans le conseil privé du tsar, composé seulement de 31 personnes. Karamzine, dans le IX^e^ et X^e^ volume de son Histoire de Russie, cite aussi un très grand nombre de Godounof, boïars on voïvodes, ou portant un titre peu inférieur à ceux-ci. On les distingue par le nom patronymique joint au prénom, et une branche particulière est appelée *Godounof-Asanof*. L'un des plus considérables d'entre eux était GRÉGOIRE VASSILIÉVITCH Godounof, boïar, ainsi que deux de ses frères, et qui jouissait d'une grande réputation de probité. Il vécut jusqu'en 1598, honoré du tsar Fœdor, qui paraît l'avoir nommé grand-maître de la cour.

FOEDOR IVANOVITCH, le père du tsar Boris, ne figure pas au nombre des hauts fonctionnaires; mais il possédait dans les districts de Viazma et de Dorogobouge des terres patrimoniales qui lui rapportaient 6,000 roubles en argent, somme assez forte pour ce temps-là.

BORIS FOEDOROVITCH, l'un des plus grands hommes de son siècle, naquit en 1552. A l'âge de 20 ans, il fut admis à la cour d'Ivân IV Vassiliévitch en qualité de *rynda*, c'est-à-dire de page ou de garde noble, attaché au tsarévitch Ivân ; il devint ensuite écuyer-tranchant du tsar (*kravtchei*), et son mariage avec la fille d'un des bourreaux d'Ivân IV et sœur d'un de ses plus indignes favoris, Marie Grigorievna Maloutine-Skouratof, paraît lui avoir frayé la route à tous les honneurs, en même temps qu'il assura son bonheur domestique. Aussi les époux figurèrent-ils, en 1581, dans la cérémonie du mariage en sixièmes ou septièmes noces du tyran avec Marie Nagaïa (qui devint la mère de Dimitri, *voy.*), l'un comme *drouschka* et l'autre comme *svakha* (cavalier et dame d'honneur conduisant les fiancés). L'année précédente, Ivân IV avait fait épouser à son second fils Fœdor IRÈNE, la sœur de Boris, et c'est sans doute à cette occasion que ce dernier avait été nommé boïar. Cette haute dignité lui donnait entrée dans le conseil privé du souverain, où son activité, ses talents, la finesse de son esprit et son incontestable supériorité sur tous les autres membres ne tardèrent pas à lui assurer de l'influence.

Mais la grandeur de Boris date surtout de l'année 1584, époque où son beau-frère Fœdor Ivanovitch parvint au trône. Dans la cérémonie du couronnement, il se tint à côté de Fœdor, pendant que ses collègues plus anciens restèrent en seconde ligne ; et lorsque les grâces du nouveau tsar furent annoncées, il y eut pour l'heureux Boris la charge éminente et enviée de grand-écuyer, le titre de boïar intime (*blijenii boïarine*) et celui de gouverneur des royaumes de Kasan et d'Astrakhan, sans parler des terres, pensions

et revenus qu'on lui prodigua, et que Müller (*Sammlung Russ. Gesch.*, t. V, p. 31) évalue à près de 100,000 roubles en argent, somme énorme pour cette époque*. Ce fut d'ailleurs lui qui tint le sceptre sous le règne de Fœdor, prince d'une constitution faible, dévot, indolent et incapable de gouverner. La tendre Irène, épouse chérie du tsar (quoiqu'il n'en eût point d'enfants d'abord, et que, pour ce motif, il eût été sérieusement question de divorce), exerçait tout pouvoir sur lui; sans ambition pour elle-même, elle ne voyait que par les yeux de son frère, habile à profiter de ces circonstances favorables. Tout lui fut abandonné, et bientôt le ministre effaça le tsar : aussi beaucoup de contemporains donnent-ils au premier, sans autre raison, la qualité de régent et même d'associé au trône.

Le premier soin de Boris fut d'éloigner tous ceux qui lui donnaient de l'ombrage, et son attention se porta principalement sur quelques faibles rejetons de la dynastie de Rurik. Malgré la sagesse de son gouvernement, une conspiration ne tarda pas à s'ourdir contre lui : ayant été découverte, elle servit de prétexte au rusé visir pour exiger tous les sacrifices dont il faisait dépendre sa sûreté personnelle. Cependant il agit avec une circonspection extrême et ne fit point encore dresser d'échafauds; seulement il força le prince Mstislafski, chef de la plus illustre famille de l'empire après la dynastie régnante, mais qui s'était mis à la tête de la conspiration, à prendre le froc et à s'enfermer dans un couvent; il exila un prince Kourakine, un prince Galitsyne, un Golovine, et ne ménagea quelque temps les Chouïskii (*voy.* tous ces noms) que pour perdre ensuite plus sûrement le chef de cette autre famille illustre. Au bout de quelque temps, il fit jeter dans un cachot d'où ils ne sortirent plus, le boïar prince André Ivanovitch Chouïskii et Ivan Petrovitch, le héros de Pskof; on assure qu'ils y furent étranglés. Le métropolitain Denys, qui paraît avoir porté plainte au tsar contre son ministre infatigable à persécuter les familles les plus puissantes, fut lui-même destitué; l'archevêque de Rostof, Job, qui le remplaça, sans doute plus complaisant pour Boris, fut élevé, le 25 janvier 1589, à la haute dignité de patriarche de toutes les Russies, dont on avait obtenu la création du patriarche de Constantinople, présent à Moscou. Le glaive ne tomba que sur quelques marchands de cette capitale, que Boris fit sans doute décapiter seulement pour l'exemple (les petits pour les grands); car en général il flatta le peuple, lui allégea le poids des impôts, se montra bienfaisant dans toute circonstance, et inspira d'ailleurs autant de confiance par sa popularité que de respect par la majesté de sa personne et la dignité de sa conduite. Il flatta même la noblesse, s'appliquant à s'attacher tous ceux de ses membres dont sa défiance ne lui faisait pas désirer la perte.

Son administration fut forte et glorieuse; il négocia habilement avec la Lithuanie, après la mort du brave roi Bathoriy (*voy.*), acheva la conquête de la Sibérie, contint les Tatars de Crimée, remporta sur les Suédois des victoires qui amenèrent la paix, triomphant par la politique plus souvent encore que par les armes. Il préférait cette voie pacifique, car lui-même n'était pas guerrier, et la supériorité de son esprit devait lui inspirer de la confiance dans les négociations.

Mais toute cette gloire fut souillée par le crime affreux dont nous avons déjà rendu compte à l'article Dimitri. Après l'avénement de Fœdor, la veuve de son père et le fruit de son sixième ou septième mariage, dont quelques-uns révoquaient en doute la légitimité, avaient été relégués à Ouglitch, où le jeune tsarévitch, entouré de mécontents, avait été élevé dans la haine de Boris Godounof. Non-seulement celui-ci le voyait entre lui et le trône, formant le seul obstacle qui l'empêcherait d'y monter après la mort de Fœdor, mais il savait quel sort l'attendait au cas où le jeune prince y arriverait lui-même, en vertu de son droit, avec la tsarine douairière, appuyée sur ses frères, les Nagoï. Boris ordonna sa mort; et soit qu'une substitution eût lieu comme l'a pensé Margeret (*voy.* Faux-Démé-

(*) Karamzine (t. IX) la porte même à 900,000 fr.; mais nous croyons qu'il y a là erreur de la part du célèbre historien. S.

TRIUS), soit, comme il est plus probable, que le crime fût réellement consommé, le sang de la victime est retombé sur Boris et a marqué d'une tache indélébile un règne auquel, quand on le considère dans son ensemble, on ne peut refuser l'admiration. Des supplices cruels et injustes devinrent d'ailleurs la conséquence nécessaire de cet assassinat dont le pays eut longtemps à gémir.

Boris, politique adroit, fit tout pour en détourner l'attention publique; et en cela il fut puissamment secondé par les Tatars de Crimée, que le khan Kasi-Ghéraï conduisit devant Moscou. Fœdor, après avoir pourvu à la défense de cette ville, passa la journée en prières; son ministre prit les armes, mais il laissa le commandement au prince Mstislafski, plus expérimenté que lui dans l'art de la guerre. La *mère des villes russes* fut sauvée, et le tsar, ne sachant plus quelle grâce accorder à Boris, qu'il avait rendu son égal en puissance, lui conféra le titre de *serviteur*, supérieur à celui de grand-boïar.

Cependant un événement inattendu menaça de déjouer les projets de cet ambitieux : après douze ans d'attente, le ciel bénit le mariage de Fœdor et de la vertueuse Irène, et l'on pouvait craindre que l'assassinat de Dimitri ne devînt un crime inutile. Mais l'enfant qui vint au monde était une fille; elle mourut d'ailleurs au bout d'un an, rompant ainsi les derniers liens qui attachaient à la vie le tsar et la tsarine.

Fœdor mourut en 1598, sans héritier. Irène reçut alors les hommages des grands et du peuple, dont l'amour lui présageait un règne heureux. Elle accepta d'abord le sceptre qui pesait à sa main, sans doute à la prière de son frère qui avait besoin encore d'un échelon. Mais bientôt on sut que la dernière volonté de Fœdor prescrivait à sa veuve de renoncer au monde, et la vertueuse tsarine se hâta d'annoncer sa résolution de prendre le voile. Elle se retira, en effet, dans le couvent de femmes Novo-dévitchei, qui est encore aujourd'hui l'un des ornements de Moscou. Boris l'y suivit pour aider sa sœur à exercer la souveraine puissance jusqu'au moment où Dieu aurait désigné le véritable successeur de Fœdor.

Il était nécessaire à l'empire, aimé du peuple et respecté de la noblesse; il avait d'ailleurs tout préparé pour son élection au trône, et le patriarche, qui lui devait tout et voyait en lui son meilleur soutien, lui était entièrement dévoué. Or, dans toutes les affaires de ce temps, la volonté du patriarche, du père spirituel de tout le peuple russe, était du plus grand poids et entraînait le suffrage de la multitude. Ainsi Boris ne pouvait être inquiet de son élection. Elle eut lieu, en effet, à la grande joie du peuple de Moscou; la sienne ne dut pas être moindre; mais il la dissimula et rejeta loin de lui le sceptre qu'on vint lui offrir. Non content d'avoir été choisi par la population entière de la capitale, il voulut l'être par tout l'empire; et, résistant aux instances du patriarche, du clergé, des boïars et du peuple, il se renferma dans le monastère avec sa sœur. Cette princesse régnait encore sous son nom de religieuse, Alexandra.

L'interrègne dura six semaines. Enfin des députés envoyés des provinces se réunirent dans le Kreml au clergé, aux boïars et aux bourgeois de Moscou, sous la présidence du patriarche, en une assemblée électorale, avec plein pouvoir de mettre fin à la vacance du trône. Parmi les membres, il y en avait plusieurs (les princes Chouïskoï, Sitzkoï, Vorotynskoï, Rostofskoï, Telliatefskoï, etc.) issus du sang de Rurik; mais aucun ne revendiqua le droit de sa naissance; on ne songea point à eux : toutes les voix désignèrent Boris Godounof comme le seul digne de porter la couronne de Monomaque. Mais il semblait impossible de le décider à l'accepter : il refusa la tsarine elle-même, et plusieurs jours s'écoulèrent encore. Rien ne troubla l'accord général; tous persistèrent à proclamer Boris, et nul autre nom ne fut entendu. Jamais élection ne fut plus unanime, ni l'expression si vraie du vœu général. Il fallut céder à la fin, et Boris répandit des larmes en acceptant (19 février 1598).

Il avait alors 46 ans; son fils aîné était mort, mais il lui restait un fils et une fille, l'un âgé de 10 ans, l'autre de 16. Une

guerre avec le khan de Crimée parut imminente : Boris ajourna aussitôt son couronnement, réunit une armée et en prit le commandement; mais les bruits de l'approche des Tatars se montrant mal fondés, la cérémonie eut lieu avec une pompe toute royale, et l'allégresse publique répondit aux libéralités inouïes du nouveau tsar.

« Les deux premières années de son règne, dit Karamzine (t. X), étaient pour la Russie, depuis sa restauration au XV^e^ siècle, l'époque la plus heureuse. A l'abri des attaques de l'étranger par le développement de ses propres forces et par le concours de circonstances heureuses, gouvernée à l'intérieur avec une sage fermeté et avec une douceur jusque-là sans exemple, elle était à l'apogée de sa puissance nouvelle. Boris remplit fidèlement le serment qu'il avait prêté le jour de son couronnement, et voulut mériter le titre de père du peuple en allégeant le fardeau qui pesait sur lui; il voulut être aussi le père des orphelins et des indigents, en répandant sur eux les bienfaits à pleines mains; un ami de l'humanité, en respectant la vie de ses sujets, en ne souillant pas d'une seule goutte de sang le sol de la patrie, et en infligeant même aux criminels le bannissement pour seule punition. Les marchands, moins exposés aux vexations dans le commerce; l'armée, comblée de récompenses au sein de la paix; les nobles et les officiers judiciaires dont on payait le zèle par des marques de faveur; le conseil des boïars traité avec distinction par un souverain plein d'activité et toujours prêt à prendre conseil; le clergé entouré de respect par la piété du tsar, en un mot toutes les classes de l'empire pouvaient être contentes pour elles-mêmes et plus contentes encore pour la patrie commune, en voyant à quelle hauteur, sans faire couler de sang, sans forcer les ressorts du pays, Boris avait élevé le nom russe tant en Europe qu'en Asie, et combien était grande sa sollicitude pour le bien général, pour la justice et l'ordre. Et c'est ainsi qu'on cessera de s'étonner que la Russie, comme nous l'assurent des contemporains, ait aimé son souverain, en cherchant à oublier l'assassinat de Dimitri ou en le révoquant en doute. »

Boris régna sept ans; mais son bonheur ne se soutint pas pendant toute cette période. D'abord tout lui réussit; pacificateur de son pays contre ses voisins au sud et à l'ouest, il en défendit les frontières par des postes fortifiés non moins que par d'heureuses négociations où il montra toute la finesse de son esprit. On rendit justice à son amour de la paix, qui cependant n'allait point jusqu'à lui faire craindre la guerre : aussi reçut-il des marques d'estime et d'amitié de différentes puissances de l'Europe, et l'Angleterre fit tous ses efforts pour le bien disposer en sa faveur. Élisabeth prodigua les caresses à son envoyé Mikouline. C'est Boris qui fit dresser la première carte géographique de la Russie. Il envoya dans divers pays, pour en étudier les langues et les mœurs, de jeunes nobles russes, protégea les sciences et les arts à Moscou, et, pour y attirer les Allemands, permit de bâtir un temple luthérien, avec un clocher, dans la slobode qui porte leur nom. Les étrangers affluèrent, et les sciences et les lettres se montrèrent reconnaissantes : dans toutes les langues on fit entendre le panégyrique de Boris, qu'on loua entre autres, et avec justice, pour la pureté de ses mœurs. La Suède et le Danemark se disputèrent l'honneur de donner un époux à sa fille Xénie ou Axinie. La politique fixa le choix du tsar sur le prince de Danemark, frère de Christian. Déjà celui-ci, comme auparavant Gustave de Suède, était à Moscou; tout s'apprêtait pour son mariage, lorsqu'une fièvre inflammatoire vint enlever le prince (octobre 1602) et changer en torches funèbres les flambeaux déjà allumés pour l'hymen.

Bientôt les malheurs se multiplièrent : la famine et la peste désolèrent la Russie infestée de brigands; un grand relâchement de mœurs se manifesta, et à la fin l'apparition d'un prétendant au trône, qui se donnait pour ce Dimitri Ivanovitch que Boris avait ordonné de faire périr à Ouglitch, bouleversa l'empire et sapa les fondements d'une puissance qu'il avait laborieusement édifiée.

Ces événements si dramatiques ont été racontés à l'article FAUX-DÉMÉTRIUS.

Boris eut la douleur de voir le peuple courir au-devant du prétendu tsarévitch; l'inactivité de l'armée, la négligence, l'incapacité ou la mauvaise volonté des voïvodes, les succès de la rébellion, le jetèrent dans les plus vives inquiétudes. Cependant le triomphe de ses ennemis était encore loin d'être assuré, lorsqu'il succomba à ses angoisses, le 13 avril 1605, frappé, à ce qu'il paraît, d'un coup d'apoplexie. Il eut encore le temps de revêtir le froc et de bénir son fils en qualité de son successeur au trône de toutes les Russies.

Foedor Borissovitch Godounof, âgé d'environ 16 ans (il était né en 1588 ou 89), reçut l'hommage du patriarche et des boïars; l'armée elle-même ne tarda pas à lui prêter serment de fidélité. Mais à l'approche de l'imposteur tous l'abandonnèrent. Prévenant les satellites d'Otrépief, l'inconstant peuple de Moscou destitua le jeune tsar, emprisonna le patriarche, et autorisa tous les crimes par sa fureur. Fœdor et sa mère furent égorgés, et, plus infortunée qu'eux, la belle Xénie ne vécut que pour assouvir la passion du débauché devenu maître de l'empire et pour cacher ensuite son désespoir dans un couvent.

Les Godounof, les Sabourof, les Véliaminof partagèrent tous les malheurs du chef de leurs familles; ils furent incarcérés; on pilla leurs biens et rasa leurs maisons. Cependant, après un court intervalle, Dimitri leur rendit la liberté et les honneurs; quelques-uns d'entre eux furent nommés voïvodes en Sibérie et dans d'autres provinces éloignées, et le nom de Godounof figura, non sans honneur, dans l'histoire de leur pays longtemps encore après la chute d'une dynastie entourée, à son avénement, plus qu'aucune autre, de la faveur populaire, mais dont le crime avait fait la fortune, et que le crime renversa du trône vermoulu que Boris avait cru fonder pour l'éternité.

Alexandre Pouschkine, l'un des poëtes russes les plus distingués, a fait des malheurs de cette famille le sujet d'une tragédie intitulée *Boris Godounof*, mais qui n'est pas destinée pour la scène; Boris est d'ailleurs l'une des principales figures de toutes les pièces de théâtre et de tous les romans dont Dimitri est le héros. Nous en avons donné l'indication à l'article Faux-Démétrius. Quant aux ouvrages sérieux, l'histoire du règne de Boris a récemment été écrite en russe par M. Kraïefski (S.-Pétersb., 1837). J. H. S.

GOD SAVE THE KING, ou *Dieu garde le roi.* C'est le refrain et le nom d'un chant populaire anglais, mais dont l'origine est enveloppée d'obscurité. On a cherché à accréditer l'opinion que le poëte et compositeur Carey, mort en 1744, en a composé les paroles et la musique, mais qu'ignorant l'art du contrepoint, il s'est adressé à Harrington, ou, selon d'autres, à Smith, secrétaire de Hændel, pour faire corriger son ébauche et pour faire ajouter la basse. Cette dernière donnée a sans doute fait naître l'opinion que la musique de ce chant était de Hændel lui-même. Publié pour la première fois, à ce qu'il paraît, avec la musique, dans *le Gentleman's magazine*, en 1745, bientôt après le débarquement du jeune Stuart, cet air devint très populaire lorsqu'Arne, auteur du chant connu de *Rule Britannia*, l'eut introduit au théâtre. L'air fut modifié depuis par différents compositeurs; mais, quoique l'harmonie du chant ait été perfectionnée par Bach et ses successeurs, le rhythme est toujours resté le même. On assure qu'il existe des exemplaires de ce chant, publiés sans date par Riley et Williams, où Antoine Young, organiste de Londres, est désigné comme l'auteur de la musique. D'autres croient que ce chant n'avait pas été fait dans l'origine pour un roi du nom de George, mais que dans le principe il portait ces mots : *God save great James our King*, que Dieu conserve notre grand roi Jacques. Composé pour la chapelle catholique de Jacques II, dit-on, personne n'osa le chanter après la chute de ce roi; mais soixante ans plus tard, on le remit en vogue au profit de la nouvelle dynastie. Clarke aussi, qui ne reconnaît pas Carey comme auteur de ce chant, place son origine dans le XVII^e^ siècle; il l'attribue à John Bull, qui était, en 1591, organiste à la chapelle de la reine Élisabeth, puis vers 1596 professeur de musique au col-

lége de Gresham, et qui devint musicien de la chambre sous le règne de Jacques Ier. Clarke cherche à prouver par des documents du temps que Bull, en jouant devant le roi et son fils sur un petit orgue, avait exécuté pour la première fois le *God save the King* en mémoire de la découverte du complot dit *conspiration des poudres*. Bull quitta l'Angleterre en 1613 et se rendit à Lubeck, où il mourut en 1622. *C. L.*

GODWIN (William) naquit à Wisbeach, dans le comté de Cambridge, le 3 mars 1756. Son père et son grand-père avaient été pasteurs de l'église des calvinistes non-conformistes. De bonne heure l'esprit de William se développa, et il se distingua par une application infatigable à l'étude. Tout ce qu'on voulait lui enseigner il l'apprenait volontiers, excité par une ambition ardente et qu'aucune difficulté ne pouvait rebuter. En 1773, on le plaça au collége de Hoxton, et en 1778, il fut consacré pasteur d'une église calviniste près de Londres. Mais il ne sentit pas en lui les dispositions pieuses nécessaires pour remplir dignement les devoirs du ministère évangélique; sa conscience lui ordonna de résigner son bénéfice, et, l'ayant fait, il vint s'établir à Londres en 1783. Il choisit la carrière des lettres. Pendant que sa plume le faisait vivre, il travailla continuellement à cultiver son esprit. Son âme, nourrie des hautes pensées des sages de l'antiquité, se révolta bientôt contre l'ordre social établi dans sa patrie : il s'associa aux whigs alors pleins d'ardeur et de verve énergique. Godwin était sage et modéré; ses vœux se bornaient à l'amélioration de l'état et à la réforme des abus qui s'étaient glissés dans la constitution; mais il était lié à des hommes d'une autre trempe, à des républicains exaltés, qui, alors enflammés par le drame terrible de la révolution française, en voulaient transporter les principes au sein de leur patrie. Plusieurs de ces hommes furent alors arrêtés par l'ordre de Pitt : Godwin publia une défense des prisonniers qui excita l'attention publique. Il se concilia de bonne heure et conserva toujours l'amitié de Fox, de Sheridan et de tous leurs amis.

Cependant les fruits de son génie mûrissaient, et chaque jour il accroissait sa renommée. Vers la fin de sa vie, il reçut un emploi dans le gouvernement. Il se maria deux fois, et il mourut le 7 avril 1836. Il était le père de Mme Shelley, femme du poëte, et auteur elle-même de *Frankenstein* et de plusieurs autres romans.

Parmi les ouvrages de Godwin, citons l'*Inquiry concerning political justice* (1792), livre bien remarquable, où il attaque tous les vieux préjugés et abus du gouvernement, avec une éloquence forte et un courage qui semble braver tous les dangers. C'était son premier travail de longue haleine; ensuite vinrent *Caleb Williams* (1794), *Saint-Léon* (1795), *Fleetwood* (1805), *Deloraine*, et son dernier ouvrage, *Thoughts on man, his nature and discoveries*. Il est toujours le même, dans tous ses ouvrages, d'ailleurs assez variés : partout il se montre calme, consciencieux, et comme pénétré de l'importance de ce qu'il veut nous dire. Son éloquence, majestueuse plutôt que riche et variée, seconde bien sa pensée; il y a la même simplicité sévère dans ses romans. Méprisant les artifices vulgaires, il en fonde tout l'intérêt sur la déchirante vérité avec laquelle il nous présente le malheur et l'injustice; avec laquelle il nous révèle les remords du tyran et les souffrances de l'opprimé, les tortures qu'éprouvent les âmes fortes luttant avec la société et la conscience, et les secrets d'un cœur où règnent des passions brûlantes et déréglées, abîme plus terrible que l'enfer. Tel est, par exemple, le morne désespoir de Saint-Léon, immortel dans ce monde éphémère, solitaire au milieu des nations qu'il voit naître et mourir, vivant seulement pour pleurer sa femme, ses enfants et ce charme puissant de la vie qui se termine pour lui avant que le pouvoir d'aimer et d'espérer soit éteint dans son cœur.

Pourquoi faut-il qu'au milieu de l'éclat de la gloire de Godwin, caractère pur et généreux, un nuage froid et sombre plane sur sa personne? Nous le disons à regret : la lumière immortelle et vivifiante de la religion ne brille pas dans son ciel. Ces ouvrages sont, comme les monuments du génie grec, beaux, cal-

mes, sereins; mais à travers ces illusions magiques se fait entendre une voix sourde qui nous glace en nous répétant que la vie, la joie, l'amour, la vertu ne sont pas des étoiles qui se couchent pour se lever plus glorieuses, mais des météores qui ne brillent que pour s'éteindre dans la nuit terrible du néant. M. M.

GŒ KINGK (Léopold-Frédéric-Gunther de). Ce poëte allemand, né le 13 juillet 1748, à Grüningen, près de Halberstadt, occupa quelques emplois de finances et reçut le titre de conseiller privé. Il fut anobli en 1789 par le roi de Prusse, et il est mort le 18 février 1828 à Wartenberg en Silésie.

Gœckingk, quoique le contemporain de Schiller et de Gœthe, appartient de fait à une école poétique antérieure : la réflexion prédomine partout dans ses vers. Il ne reste aujourd'hui de lui que de spirituelles épigrammes (1772), quelques poésies lyriques fort gracieuses, et surtout son épître intitulée : *Lieder zweyer Liebenden* (*Chants de deux amants*), 1777. Dans ces heureux temps de paix et de calme absolu qui précédèrent la révolution française, l'Allemagne tout entière eut le loisir de s'intéresser à cette correspondance poétique et aux sentiments des deux amants, de la femme surtout, que Wieland décora du beau nom de *Sapho allemande*. Gœckingk appartient à cette nombreuse classe de poëtes qui ont eu leur jour de gloire, mais qui survivent à leur réputation. Ses poésies ont été réunies en 3 et en 4 volumes; la dernière édition parut à Francfort-sur-le-Mein en 1821. L. S.

GOËLAND, *voy.* Mouette.

GOËLETTE, navire léger qui semble raser la surface de la mer comme le goëland rapide (*voy.* Mouette). Ce bâtiment est allongé, peu large, construit essentiellement pour la course; le commerce s'en sert beaucoup sous les latitudes où la mer est belle. On l'arme en guerre avec de la petite artillerie, et il sert de mouche, d'aviso, de rôdeur de criques et de petits ports. Les corsaires avaient, dans les guerre de l'empire, de fort jolies goëlettes dont la marche supérieure était très importante pour le genre de navigation auquel elles étaient vouées. La goëlette porte deux mâts fort inclinés en arrière; ses voiles principales sont la misaine et la grand'voile, toutes deux à peu près trapézoïdes, toutes deux enverguées à une corne ou pic, toutes deux susceptibles d'être diminuées dans leur surface par le moyen des garcettes de ris. La grande voile se borde sur un gui comme la brigantine d'un navire carré. Au-dessus des bas mâts, la goëlette a généralement des mâts hauts qui sortent des huniers. La vergue carrée de l'avant reçoit quelquefois une voile de fortune; des focs complètent la voilure de la goëlette. Remarquons que les dictionnaires de marine du XVII^e^ siècle ne mentionnent pas plus la goëlette que le balaou, navire des Antilles, auxquelles nous l'avons emprunté en le baptisant du nom d'un oiseau. A. J-L.

GŒRRES (Jean-Joseph), littérateur et publiciste allemand d'un grand nom, est né le 25 janvier 1776 à Coblentz où il fit ses premières études. Lorsque la révolution française éclata, le contre-coup de cette grande catastrophe se fit surtout sentir dans les provinces rhénanes. Le jeune Gœrres, d'un caractère ardent et passionné, se montra enthousiaste des nouvelles doctrines et se fit connaître comme orateur hardi dans les clubs et les assemblées populaires. Le journal intitulé *la Feuille rouge*, dont il était le rédacteur, se distinguait à la fois par la véhémence de ses doctrines radicales et par le jugement désintéressé qu'il portait sur les personnes. L'électeur de Hesse ayant fait supprimer *la Feuille rouge*, Gœrres rentra dans la vie privée jusqu'en novembre 1799, où nous le retrouvons à la tête d'une députation de ses concitoyens qui se rendaient à Paris pour demander l'incorporation à la république française des provinces rhénanes livrées depuis assez longtemps à l'arbitraire de ses généraux. Mais Bonaparte, qui venait de faire la révolution du 18 brumaire, n'eut ni le loisir ni la volonté peut-être de donner audience aux envoyés allemands. Gœrres, après avoir rendu compte du non-succès de sa mission dans une petite brochure (*Résultats de ma mission à Paris*), reprit ses études, et se fit nommer professeur de physique et d'his-

toire naturelle à l'une des écoles de Coblentz. Il était, vers ce temps, préoccupé de cette branche de savoir qu'en Allemagne on a décorée du titre un peu vague de *Naturphilosophie*, et que M. de Schelling développait alors sur une large échelle. En 1802, Gœrres publia, toujours en langue allemande, ses *Aphorismes sur l'art*, puis ceux *sur l'organonomie*, suivis, en 1805, d'une *Organologie* complète, et, en 1806, d'un écrit sur *la Foi et le savoir*. Dès lors, malgré les opinions libérales de Gœrres, il était facile d'entrevoir au fond de cet esprit rêveur une tendance prononcée vers le mysticisme religieux. Le moyen-âge avec ses naïves croyances et sa vie poétique avait trop d'attraits aux yeux du jeune *Teuton* pour qu'il ne s'y jetât point tête baissée. Lié d'amitié avec Arnim et Brentano, qui poursuivaient un but analogue et cherchaient à retremper le caractère de leurs concitoyens par les traditions nationales, Gœrres publia de concert avec eux les Livres populaires de l'Allemagne (*Deutsche Volksbücher*, Heidelb., 1807). Rien de plus spirituel et de plus poétique que l'analyse de ces pieuses légendes, de ces romans, de ces recettes à l'usage du peuple, faite par Gœrres dans un ouvrage spécial. Vient-il à parler de la *Véridique histoire du noble Richard Cœur-de-Lion, et de son dangereux voyage*, « le livre, dit-il, a un vernis quelque peu moderne; mais on y retrouve encore l'impression que produisent de vieilles statues de chevaliers, agenouillés, les mains jointes, sur les sépulcres, tandis qu'au-dessus de leurs têtes, dans les sombres voûtes ogivales, sont suspendus des œufs d'autruche et des pieds de griffon, témoins muets des gestes accomplis en terre de Palestine par les nobles défunts; les arcades gothiques enveloppent ces dormeurs éternels comme d'un mystérieux berceau dont les feuilles et les branches ont été pétrifiées par la main de la mort, et qui demeurent immobiles lorsque le vent du soir les traverse ou que l'orgue majestueux y roule ses flots d'harmonie. » Lorsqu'il arrive à mentionner la *Belle histoire des quatre fils d'Aimon*, « c'est un poëme, s'écrie-t-il, qui a jeté des racines fermes comme celles d'un chêne. La race d'Aimon a été pour les peuples modernes ce que les Héraclides furent pour les Grecs » (*v.* AIMON). Ainsi il passe en revue, et l'histoire de la châsse de Geneviève de Brabant (*voy.*), et celle de *l'Empereur Octavianus*, et celle de *Sigefroi-le-Cornu*, et le roman de la Belle-Maguelonne, et celui de Faust le sorcier, et les plaisantes aventures de Till Eulenspiegel, et ces innombrables ouvrages de magie noire et blanche qui ont eu cours chez le peuple (*voy.* EULENSPIEGEL, FAUST, etc.). On voit bien, en parcourant ces livres sibylliques, légués par des générations éteintes à notre siècle de lumières, qu'il est là dans son élément; et à voir le bonheur naïf qu'il éprouve en relatant le contenu d'*Albertus magnus* ou du *pieux Samaritain*, écrit « par un bien honnête médecin souabe » les opinions rétrogrades qu'il a formellement embrassées dans les dernières années n'ont plus rien qui nous étonne.

En même temps qu'il se faisait l'éditeur et le commentateur de ces magasins populaires, Gœrres s'était plongé dans l'étude de la langue persane. L'Orient et ses mythes devaient exercer sur un esprit fait comme lui une aussi grande attraction que le savoir légendaire du moyen-âge. Le résultat de ses études nouvelles se trouve consigné dans son Livre héroïque de l'Iran (*Das Heldenbuch von Iran aus dem Schah Nameh des Firdusi*, Berlin, 1820); longtemps auparavant il avait déjà composé et publié une Histoire mythique de l'Asie.

En 1813, lorsque l'Allemagne se leva comme un seul homme contre la domination française, Gœrres fut l'un des promoteurs les plus actifs de ce mouvement national. Membre du *Tugendbund* et rédacteur du Mercure rhénan (*Rheinischer Merkur*), feuille destinée à soulever les départements français qui forment aujourd'hui la Prusse rhénane, il persista dans sa direction démagogique, malgré la réaction absolutiste qui suivit immédiatement la victoire des monarques alliés. Les persécutions qu'allait lui attirer sa noble opiniâtreté à soutenir ce qu'il croyait les droits des peuples étaient chose facile à prévoir. En février 1816,

on supprima le Mercure, et lorsqu'en 1819, après l'assassinat de Kotzebue, Gœrres, incorrigible, eut publié un nouvel écrit démagogique intitulé : *L'Allemagne et la Révolution**, il se vit obligé de chercher un asile sur cette même terre de France qu'il avait si longtemps flétrie de ses anathèmes et de ses virulentes imprécations. Après une année passée à Strasbourg, Gœrres, observé de près par la police ombrageuse des Bourbons, se retira en Suisse, exploitant tour à tour les bibliothèques de Saint-Gall, de Zurich, de Schaffhouse, et publiant toujours des ouvrages d'opposition (tels que *L'Europe et la Révolution*, Stuttgart, 1821) que la diète germanique mettait sur-le-champ à l'index, sans penser qu'elle s'effarouchait d'une ombre et faisait la guerre à un chevalier errant; car à mesure qu'il avançait dans sa carrière, ses écrits prenaient de plus en plus une empreinte mystique qui devait les rendre inintelligibles pour la masse des lecteurs. Le plaisant moyen de révolutionner les peuples que de leur parler un langage hérissé de métaphores orientales et d'hyperboles, et présentant une bigarrure d'allusions érudites empruntées à toutes les branches du savoir humain ! Gœrres marchait par une pente irrésistible vers l'ultramontanisme; témoin son écrit sur les visions de Swedenborg (Strasbourg, 1827), et celui sur *La Sainte-Alliance et les peuples au congrès de Vérone* (Stuttg., 1822). Dès ce moment, il pouvait rentrer sans danger en Allemagne; il brûlait l'idole qu'il avait adorée dans sa jeunesse. En 1827, à Francfort-sur-le-Mein, il publia son *Discours au roi Louis*; et le roi Louis de Bavière reconnaissant nomma Gœrres à une chaire de littérature et d'histoire dans l'université qu'il venait de fonder à Munich. Les dernières publications de Gœrres sont toutes mystiques, comme son *Suso*; ou de controverse religieuse, comme ses écrits sur la question de Cologne, dans laquelle il a pris chaudement le parti de l'archevêque contre le roi de Prusse. On sait que le gouvernement prussien se plaignit au gouvernement bavarois des attaques auxquelles il était en butte dans la Bavière. S'engageant de plus en plus dans le mysticisme, Gœrres fait aujourd'hui un cours sur l'histoire préadamitique.

Son fils, M. Guido Gœrres, a publié récemment une Histoire de Jeanne-d'Arc, écrit en style légendaire. L'auteur accumule sur la tête de la vierge de Domremy les traditions les plus incroyables et les mieux faites pour discréditer le fond même de cette merveilleuse histoire, si, fort heureusement, elle ne reposait sur des documents plus certains que ceux dont a pu se servir son nouvel historien. L. S.

GŒRZ, *Goritz*, ville et cercle du gouvernement autrichien de Trieste, *voy.* Illyrie.

GŒRZ (George-Henri, baron de), de l'ancienne famille franconienne de Schlitz, conseiller privé et maréchal de la cour du duc Christian-Auguste de Holstein, se rendit à Stralsund auprès de Charles XII, lorsque ce roi fut revenu de la Turquie. Ce personnage entreprenant et rempli de connaissances, dont nous ignorons l'année de naissance, ainsi que les faits de sa jeunesse, plut tellement à Charles, qu'il le prit à son service et le plaça aussitôt à la tête des affaires. Plus l'état de la Suède paraissait désespéré, plus étaient vastes les projets que formait Gœrz pour l'en tirer, et plus aussi son activité était infatigable. Son but était de mettre en jeu tous les ressorts et d'obtenir une paix supportable en poussant vivement la guerre. C'est ce que prouvent aussi ses négociations avec la Russie; elles étaient au point de réussir, lorsque Charles XII, animé par de nouvelles espérances, fit une irruption en Norvége. Mais à peine ce roi eut-il succombé devant Frederikshall, le 11 décembre 1718, que la haine de l'ordre équestre et de l'héritière du trône retomba de tout son poids sur l'étranger qu'ils avaient subi dans sa qualité de ministre. Gœrz fut emprisonné et accusé d'avoir rendu odieux au roi le sénat et tous les colléges d'administration, d'avoir porté ce monarque à des entreprises ruineuses, notamment à sa malheureuse expédition en Norvége; d'avoir introduit dans la circulation de mauvaises monnaies, et d'avoir mal administré les fonds qui lui étaient con-

(*) Cet ouvrage, d'une énergie remarquable, concis, serré, rempli de faits et de science, a été traduit en français par Scheffer.

fiés. Dans son procès, on n'eut aucun égard à ses moyens de justification; il fut condamné, et décapité le 28 février 1719. Le baron de Gœrz mourut avec la constance d'un héros. Il composa lui-même son épitaphe : *Mors regis, fides in regem, est mors mea;* c'est-à-dire : la mort du roi, ma fidélité envers le roi, voilà ma mort. *C. L.*

Un comte de Gœrz (Jean-Eustache), appartenant à la même famille de Schlitz, né à Schlitz (Hesse-Darmstadt) en 1737, mort à Ratisbonne en 1821, se rendit célèbre comme ministre et maître de la garde-robe du grand Frédéric. Il resta au service de la Prusse après la mort de ce roi jusqu'en 1807, et fut employé à des missions diplomatiques importantes. On lui doit différents écrits politiques et historiques rédigés en langue française, et des Mémoires sur sa vie trouvés dans ses papiers et publiés en allemand, Stuttg., 1827, 2 vol. in-8°. S.

GŒTHA (canal de), *voy.* Trolhætta.

GŒTHE (Jean-Wolfgang de). Le 28 août 1749, à l'heure de midi précis, on vint annoncer à un patricien de la ville libre et impériale de Francfort-sur-le-Mein que sa femme était accouchée d'un fils, mais que cet enfant, par l'imprudence d'une sage-femme, n'était pas né viable. Les constellations qui présidaient à la naissance de ce pauvre petit semblaient cependant lui présager une heureuse destinée : le soleil, à son point culminant, entrait dans le signe de la Vierge; Jupiter, Vénus et Mercure étaient dans une conjonction favorable, tandis que Saturne et Mars se tenaient à l'écart. Les astres eurent raison ; car cet enfant, qu'on avait cru mort quelques minutes, vécut jusqu'à l'âge de 83 ans, domina, pendant plus d'un demi-siècle, de toute la hauteur de son génie, la littérature allemande, établit dans les sciences d'ingénieuses hypothèses dont quelques-unes ont déjà passé dans le domaine des faits, et, sur la fin de ses jours, il fut proclamé, du consentement de presque toute l'Europe littéraire, le premier poëte de son siècle. C'est là une destinée rare en tout temps; mais, chose plus rare et plus étonnante encore, le poëte, par sa position et son caractère, fut presque constamment un homme heureux. Ce poëte, c'est Gœthe.

Sa mère, à peine âgée de seize ans lorsqu'elle le mit au monde, était une femme vive, spirituelle, naïve et gaie comme les enfants; un de ces caractères heureux qu'on rencontre souvent sur les bords fertiles du Rhin et du Mein. Elle idolâtrait son fils; plus d'une fois elle le protégea contre l'humeur hypocondriaque de son mari, jurisconsulte très distingué, aimant les lettres et les arts, mais homme à principes sévères, tant soit peu pédant et légèrement enclin à la tyrannie domestique. Indépendant par sa fortune, il s'était offert à gérer gratuitement quelque emploi public, mais à condition d'être dispensé du ballottage préliminaire : ses concitoyens lui ayant refusé cette faveur exceptionnelle, il prit en haine les affaires de la petite république de Francfort, s'enferma chez lui et se dévoua tout entier à l'éducation de son fils, qui reçut de lui en partage une grande puissance de réflexion et d'analyse, un regard observateur, une certaine dignité aristocratique, les procédés méthodiques et consciencieux, en un mot le côté solide de sa nature si complexe. De sa jeune mère, cet enfant bien né tenait le don plus brillant d'une imagination créatrice et mobile, d'une exquise sensibilité, mitigée par une humeur folâtre; de toutes les qualités enfin qui rendent l'homme aimable et séduisant.

Et quel admirable concours de circonstances propices pour féconder ce germe délicat ! Entouré dès son jeune âge de tout ce qui rend la vie agréable et douce sans l'endormir dans la mollesse, placé sur un échelon social aussi éloigné de l'opulence, qui engendre la satiété ou l'orgueil, que de la pauvreté, dont l'étreinte glaciale arrête ou tue l'essor du génie, Gœthe grandit sous l'aile de ses parents, livré à l'heureuse influence de la vie de famille. A côté de lui, une sœur, Cornélie, à peu près de son âge, et non moins bien douée que lui, reçoit les premiers épanchements de son cœur fraternel, fait jaillir la première étincelle d'un génie brûlant qui s'ignore, partage ses travaux, ses plaisirs, et pose entre eux

les premiers fondements d'une sainte amitié qui ne se démentit jamais.

Rien de plus incontestable et de plus fécond que la puissance des premières impressions. Dans les corridors et les appartements de sa maison paternelle étaient suspendues de belles gravures représentant les ruines et les édifices de Rome; elles inspirèrent au poëte futur l'amour d'une noble architecture, elles lui révélèrent une portion de l'antiquité, qu'il a mieux sentie et mieux comprise que les plus savants d'entre ses contemporains. Le moyen-âge se présentait à lui tout vivant dans les murs de sa ville natale; car, au milieu du XVIII^e^ siècle, Francfort, avec son enceinte crénelée, ses nombreux couvents transformés, mais encore debout, ses rues étroites, son pont antique, ne ressemblait guère à la ville moderne avec sa fraîche ceinture de boulevards et de jardins. Enfant précoce, studieux et observateur, Gœthe s'informait de la destination et de l'histoire de chaque monument; les cérémonies de l'élection impériale préoccupaient fort sa jeune imagination; déjà la figure de quelques empereurs, celle surtout du bon Maximilien, se dessinaient devant ses yeux d'artiste; et, pour que l'histoire contemporaine eût aussi quelque droit à son attention, Frédéric-le-Grand à la tête de 60,000 hommes entra en Saxe. La guerre de Sept-Ans venait d'éclater.

Alors ce fut un mouvement, un fracas inaccoutumé dans cette vie bourgeoise auparavant si calme; les discussions politiques divisèrent des cercles jusque-là pacifiques et unis. Dans la famille même de Gœthe s'opéra une scission violente : son grand-père maternel, le vénérable échevin Textor, avait pris le parti de Marie-Thérèse; d'autres membres s'étaient déclarés pour le roi de Prusse, qui fut aussi le héros du jeune Wolfgang.

Les événements de la guerre ayant amené les Français à Francfort, un lieutenant général du roi, le comte de Thoranne, vint occuper la maison de son père. Alors, moins surveillé par ce dernier, le jeune homme passait de délicieux moments auprès des artistes paysagistes qui travaillaient pour le comte; par un contact journalier avec une nombreuse domesticité, avec des militaires de tout grade qui affluaient chez le lieutenant général, il façonnait son oreille à un langage étranger; le spectacle français, qu'il suivait avec ardeur, lui ouvrit un monde nouveau, et déjà il préludait par d'informes essais à ces productions qui devaient révolutionner la scène allemande.

A mesure que le calme renaissait, Gœthe reprit ses occupations ordinaires. Pendant longtemps l'hébreu fut son étude favorite; il espérait, par la lecture assidue de la Bible, arriver à la solution des doutes précoces qui le tourmentaient depuis que le tremblement de terre de Lisbonne avait ébranlé sa foi enfantine. Au milieu de ces recherches bibliques, qui annonçaient de loin l'orgueilleuse inquiétude de Faust, le poëte qui sait comprendre toutes les positions, tous les aspects de la vie, se révélait par les visites fréquentes, systématiques, que Gœthe faisait dans les ateliers des artisans de tout genre; il arriva de cette manière à s'identifier avec des personnalités opposées à la sienne, à envisager les professions mécaniques comme les chaînons intermédiaires entre la caste des riches et celle des pauvres, à découvrir enfin la nature primitive de l'homme sous les vêtements d'emprunt que la société lui impose.

Il n'était point dit pourtant qu'une adolescence si occupée se passerait sans payer quelque tribut à la folie. Le hasard lui fit lier connaissance avec plusieurs jeunes gens de la petite bourgeoisie : dans ce cercle nouveau pour lui, il se vit caressé comme un futur protecteur; on se servit de son talent poétique pour des mystifications spirituelles, pour la composition d'épîtres amoureuses, d'épithalames et d'élégies mortuaires. L'argent que rapportait cette industrie passait au cabaret. Après peu de temps néanmoins, le jeune patricien, habitué à des jouissances plus élégantes, allait se lasser d'un encens vulgaire, lorsque, dans une de ces réunions, Marguerite apparut. Ce nom rappelle la naïve maîtresse de Faust : c'est elle en effet; c'est le souvenir de cette charmante créature qui fournit sans aucun doute au poëte le type d'un caractère dont la gra-

cieuse simplicité marche de pair avec les conceptions les plus idéales.

Du premier coup d'œil, le repos du jeune homme fut perdu. Pour revoir Marguerite, il se lia plus intimement à la mauvaise société dans laquelle il était engagé; et quoique la jeune fille, modeste et réservée comme une religieuse, fît des reproches très sensés à Gœthe sur les espiègleries auxquelles il se prêtait, celui-ci, ivre d'amour, n'eut point le courage de rompre avec les parents et amis de son idole.

C'est à la même époque (1764) qu'eut lieu l'élection et le couronnement de l'archiduc Joseph, fils de François de Lorraine et de la grande Marie-Thérèse. Préparé de longue main à cet imposant spectacle, Gœthe en expliquait tous les actes et tous les incidents à sa chère Marguerite, lorsqu'il apprit que ses parents étaient instruits de ses relations, que les jeunes gens dont il était le compagnon avaient contrefait sa signature et fabriqué de faux billets. La colère du père fut violente, mais de courte durée; dès qu'il eut vu le fond des choses, il offrit une amnistie à son fils que dévoraient à la fois la honte et la passion. Une maladie assez grave survint, et lorsqu'au sortir de cette violente crise le jeune amoureux eut appris que Marguerite avait quitté Francfort, et que, dans les interrogatoires judiciaires, elle avait parlé de lui comme d'un enfant, auprès duquel, pendant un instant, elle avait joué le rôle d'une sœur aînée, son orgueil prit le dessus; il se crut guéri. La blessure récente saignait pourtant encore; mais son talent de poëte se trouva bien de cette première souffrance. Sa véritable vocation commençait à lui apparaître plus clairement; sur le point de partir pour l'université de Leipzig et d'échapper à la surveillance paternelle, il formait déjà le projet de renoncer au droit, de s'adonner à l'étude des langues et de la littérature. « Peut-être, se dit-il, pourrai-je un jour prendre place à côté de Gellert et de Hagedorn! » Sainte et aimable simplicité du génie!

Le voilà donc dans les salles de l'académie, libre de toute entrave, près de ces hommes qui, de loin, lui apparaissaient entourés d'une auréole de gloire; mais son désappointement fut terrible. La littérature allemande se traînait alors péniblement dans l'ornière de l'imitation. Le pédant Gottsched (*voy.*) tenait le sceptre de la critique; de plates idées flottaient dans un style diffus. Le bon sens de Gœthe se révolta. Vivant au milieu d'un pays peu pittoresque et d'une société antipoétique, le jeune poëte, stimulé d'ailleurs par une femme d'esprit (M^me^ Bœhme), s'habitue à tout puiser en lui-même; les impressions personnelles prennent chez lui la forme d'images qu'il s'applique à rendre avec une netteté et une concision diamétralement opposées au goût du jour. En même temps, il commence à pressentir le monde *mystérieux*, caché sous le voile diaphane du monde *officiel;* sans se laisser prendre à l'air de bonheur répandu sur les figures, il sonde les plaies de la société....

L'histoire de l'art commençait aussi à l'occuper vivement; la mâle éloquence de Winckelmann l'entraîne dans cette direction. A la lecture du *Laocoon* de Lessing, il se sent éclairé soudainement sur les bornes respectives de l'art et de la littérature; et une course à Dresde lui ouvre un nouveau monde, celui de la peinture. Ses yeux cependant ne sont pas dessillés d'un seul coup : pour comprendre l'école italienne, il lui faudra voir le ciel de Venise et de Rome; en attendant, les tableaux flamands attirent seuls son attention, et il en convient avec cette franchise de l'homme supérieur qui ne connaît pas l'admiration factice. De retour à Leipzig, il se met à graver à l'eau-forte avec une ardeur si persévérante qu'il contracte une maladie de poitrine qui le met à deux doigts du tombeau et dans la nécessité de retourner au sein de sa famille (septembre 1768).

Quel fut l'étonnement de son père lorsqu'il revint hypocondriaque, ergoteur et fort médiocre jurisconsulte! Il lui enjoignit de se guérir au plus vite pour être en état de terminer ses études. Le pauvre malade s'y prit à sa façon. Des souffrances prolongées l'avaient rendu dévot : il se lia avec des frères moraves, avec M^lle^ de Klettenberg, et s'occupa d'alchimie. Sur les rayons de sa bibliothèque, Paracelse et l'ouvrage cabalisti-

que deWelling avaient pris la place de ses poëtes favoris; un vaste appareil chimique encombrait l'appartement; il prétendait trouver une panacée magique. En la cherchant, il oublia son mal, apprit les éléments de la chimie, et se servit plus tard merveilleusement de ses bizarres lectures pour évoquer les esprits dans le sombre laboratoire du docteur Faust.

A peine eut-il repris un peu de santé qu'il se remit en route; mais cette fois ce fut pour un pays plus poétique que les plaines monotones de la Saxe. Strasbourg, ancienne ville libre, mais alors réunie à la France depuis près d'un siècle, avait cependant conservé ses vieux priviléges académiques. Son école de droit et de médecine, et surtout la science diplomatique de Schœpflin (*voy.*), y attiraient une foule de jeunes étrangers; Gœthe fut du nombre, et son séjour en Alsace demeura pour lui une source inépuisable de souvenirs, peut-être aussi de regrets. A Strasbourg, le successeur de Vico, Herder (*voy.*), dont le nom retentissait déjà dans toute l'Allemagne, ouvrit à son jeune compatriote les trésors de son vaste savoir, et jeta dans cette tête bouillonnante une nouvelle masse d'idées. Jung-Stilling (*voy.*), le pieux visionnaire, s'abritait derrière Gœthe pour échapper aux railleries de ses commensaux, et Lenz, le poëte excentrique, s'agenouillait avec lui devant le génie de Shakspeare. Quoique très répandu dans le monde, Gœthe trouva moyen de suivre des cours dans toutes les facultés. Il donnait plus de temps à l'anatomie et aux sciences naturelles qu'au droit; la géologie l'intéressait vivement, et la structure du Bastberg, qu'il avait visité pendant une de ses excursions en Alsace, lui offrit la confirmation de diverses hypothèses ingénieuses qu'il avait hasardées sur une science qui, à cette époque, était encore dans son enfance.

A sept lieues de Strasbourg, sur les bords verdoyants du Rhin, se trouve le village de Sesenheim, alors habité par la famille d'un pasteur, véritable contre-épreuve du vicaire de Wakefield et de son idyllique entourage. Gœthe, grand ami de mascarades et de mystifications, fut présenté chez ce bon ecclésiastique par un parent de la maison sous l'habit d'un candidat en théologie. Mais qu'il dut maudire ce mensonge et le costume désavantageux qu'il lui avait fait prendre lorsqu'il vit entrer l'une des filles du pasteur, Frédérique, légère et svelte comme une gazelle; son cou paraissait trop frêle pour supporter le luxe de sa blonde chevelure, et dans ses yeux limpides le ciel reflétait son azur! Mais ce qui en elle captivait surtout Gœthe, c'était un esprit dénué de toute prétention, une gaîté qui se communiquait instinctivement à tous ceux qui s'approchaient d'elle, et un cœur que l'étiquette des villes et les convenances hypocrites n'avaient pas encore gâté. En se laissant subjuguer par le charme de sa naïve conversation, par sa voix mélodieuse qui chantait à ravir les airs du pays, par cette grâce naïve, inimitable parce qu'elle n'est point apprise, Gœthe ne songeait guère qu'il allait porter le trouble dans une existence calme et uniforme. Lorsqu'arriva le moment de la réflexion, ce fut un réveil pénible. Gœthe ne pouvait ignorer que jamais il n'obtiendrait l'assentiment de son père pour une pareille union. Dominé par la crainte d'une séparation prochaine et ne pouvant vivre loin de sa maîtresse, il allait, il venait de la campagne à la ville, de la ville à la campagne, cherchant à s'étourdir par un mouvement continuel et par un travail forcé. De cette époque à la fois heureuse et tourmentée datent beaucoup de ses poésies lyriques et les premières ébauches de *Gœtz*, de *Faust*, de quelques comédies. Un échange actif de lettres remplissait les lacunes de l'absence. Une sœur de Frédérique montre encore, dans une petite ville d'Alsace où elle vit vieille et infirme, les débris de cette correspondance.

En revenant à Francfort avec le titre de docteur en droit, Gœthe pouvait, de plus, offrir à son père une thèse imprimée, une autre en manuscrit, et un travail sur l'architecture gothique, dédié aux mânes d'Erwin de Steinbach (*voy.*), dont l'œuvre à la fois colossal et gracieux était encore fort peu apprécié dans ce temps. Après quelque séjour au sein de sa famille, il fit son noviciat auprès de la chambre impériale de Wetzlar. Cette belle

institution de Maximilien était alors bien déchue; de graves abus s'y étaient glissés; on venait d'établir une commission d'enquête, et Gœthe, qui s'attendait à un séjour ennuyeux, fut agréablement surpris de trouver dans la petite ville de Wetzlar une charmante société de jeunes diplomates, parmi lesquels on remarquait le fils d'un théologien célèbre, le jeune Jérusalem, qui prêta sa physionomie mélancolique au portrait de Werther. Aux environs de la ville demeurait un jeune couple qui fournit les contours d'Albert et de Charlotte; mais le véritable fond du roman se trouvait dans le cœur du poëte, qui luttait toujours avec les cuisants souvenirs de Sesenheim.

Enfin établi à Francfort, où il comptait exercer l'état d'avocat, il se décida, après de longues hésitations, à sortir du cercle étroit de ses admirateurs pour se présenter comme poëte au jugement de tout le peuple allemand. *Gœtz de Berlichingen* avait été écrit dans quelques semaines; Gœthe le publia à ses frais (1773). Ce fut quelque chose de magique que le succès de ce drame shakspearien, qui renversait toutes les théories reçues : la jeunesse y vit à la fois la chute d'un système dramatique suranné et un encouragement donné à son esprit d'indépendance; les érudits ne manquèrent pas d'applaudir à une tentative qui mettait l'histoire nationale en relief; quelques vieillards élevèrent seuls une voix timorée, parce qu'ils croyaient entrevoir dans *Gœtz* l'apologie du droit du plus fort. Contrefaçons, visites indiscrètes, instances d'éditeurs demandant une douzaine de pareilles pièces, rien ne manqua au bonheur du poëte, qui écrivit avec autant de rapidité, et sous l'impression d'un véritable cauchemar, le roman de *Werther* (1774). Un brandon lancé dans une poudrière ne produit pas d'explosion plus soudaine que ce petit volume n'exerça d'action sur des esprits maladifs, amollis par une longue paix, et se créant des douleurs imaginaires faute de tourments véritables. La littérature anglaise était alors à l'ordre du jour : on humait à longs traits la brume ossianique; Young, avec sa poésie de chartreux, crucifiait les intelligences; on versait avec Gray des larmes élégiaques sur les cimetières de village; de sourdes colères contre l'aristocratie fermentaient, déjà dans les jeunes têtes, et les dogmes bienfaisants du christianisme, battus en brèche par les premiers théologiens rationalistes, n'offraient plus de refuge aux cœurs ulcérés. La maladie de Werther devait être épidémique, car le germe en était partout; tandis que l'auteur lui-même se guérit de quelques velléités de suicide en déversant sur le papier docile ses douleurs feintes ou réelles, quelques têtes faibles prirent la chose au sérieux, et Gœthe, quoique innocent d'intention, dut payer son succès par plus d'un doute rongeur sur la moralité de son œuvre.

L'année qui suivit cette publication fut pour lui une époque de morcellement et de dissipation : il n'était plus maître chez lui; des parents inconnus et pauvres, des aventuriers impudents l'accablaient de demandes; les hommes célèbres de l'Allemagne, à mesure qu'ils passaient à Francfort, se hâtaient de lier connaissance avec le jeune homme dont la carrière poétique s'annonçait sous d'aussi brillants auspices. Nous nommerons Klopstock, le médecin Zimmermann, Basedow, le pédagogue révolutionnaire, le pieux Lavater (*voy.* ces noms), dont la parole pleine d'onction captivait Gœthe sans l'ébranler dans les croyances individuelles. Il fit avec les deux derniers un charmant voyage dans le grand-duché de Nassau et sur les bords du Rhin. Ses compagnons, d'espèce si différente, cherchaient également à l'attirer vers leur foi; mais Gœthe, se tenant sur la réserve, étudiait ses maîtres, et s'aperçut bien vite que l'athée et le chrétien savaient l'un et l'autre fort bien accommoder leur conviction au gré des exigences humaines, que tous deux en un mot poursuivaient un but terrestre. Il en tira cette triste conséquence que l'homme inspiré, cherchant à répandre au dehors l'esprit divin qui l'anime, éteint le flambeau céleste au contact des choses matérielles. Le plan de *Mahomet* fut tracé pour servir au développement de ces idées; par malheur nous ne possédons de cette tragédie projetée qu'un admirable fragment lyrique : *le Chant de Mahomet*.

Pendant ce même voyage, il fit la connaissance des frères Jacobi (*voy.*), et les suivit dans leur terre de Pempelfort près de Düsseldorf. Nous précisons l'époque de cette course, parce que Gœthe alors mit la main sur les œuvres de Spinoza, qui devinrent désormais son catéchisme. Dans *Werther* se trouvent déjà des pressentiments panthéistiques; ils passent à l'état de foi dans *Faust*, dont les deux parties résument toute la vie poétique et intellectuelle de Gœthe. Il se sent attiré par la doctrine désintéressée de Spinoza, par ses vues larges sur le monde moral et physique; cette sublime lecture opéra sur lui comme un irrésistible calmant; il s'imprègne des idées d'ordre, de devoir éternellement prescrit, de la maxime presque surhumaine: « Aimez Dieu de toute votre âme, sans exiger de retour. » Il comptait mettre en scène, dans un drame immense, l'Israélite hollandais et le Juif errant, son héros favori, qui, dans ses plans de composition, a longtemps rivalisé avec Faust, et n'a cédé la place au nécromancien que par un de ces motifs de modestie dont le génie seul est capable. Ahasvérus devait surtout visiter les conciles œcuméniques et suivre l'histoire de l'Église dans ses principales phases. Or Gœthe ne se croyant pas assez versé dans cette partie, et ayant remis l'exécution du projet à un moment plus propice, d'autres projets plus pressants se jetèrent à la traverse, et le Juif errant se perdit avec Mahomet.

De cette époque date encore une seconde composition fragmentaire, *Prométhée*, entrepris dans un accès d'orgueil. Gœthe se sentait attiré vers ce Titan, qui, en forgeant des hommes, sait se passer des dieux.

Il affectionnait aussi les Titanides Sisyphe, Ixion, Tantale, comme membres d'une colossale opposition contre l'Olympe; mais bientôt il dut les abandonner à leur triste destinée, lorsque lui-même prit sa place au banquet des dieux.

Le jeune duc de Saxe-Weimar, passant à Francfort, se fit représenter l'auteur de *Werther*. Quoique cette première entrevue n'eût point de résultat immédiat, il paraît que le prince fut vivement frappé par cette puissante intelligence logée dans une tête d'Apollon, puisqu'il engagea Gœthe à le suivre à Mayence, pour jouir plus longtemps d'une conversation où la verve la plus brillante mettait en relief des idées neuves et fécondes et des connaissances encyclopédiques.

Le père du poëte voyait ces hautes relations avec un déplaisir marqué: soupçonneux et altier, il craignait que son fils ne fût le jouet de ces grands personnages; il se plaisait à citer l'exemple de Voltaire, arrêté et maltraité à Francfort même par les ordres de son royal protecteur et ami. Son impatience devint plus vive lorsqu'il vit le jeune homme contracter des engagements avec une personne accomplie, d'une haute naissance, et habituée au luxe d'une grande maison. Lili, c'est le nom poétique de la belle fiancée, avait eu de son côté beaucoup de peine à arracher le consentement de ses parents; et, malgré des fiançailles presque officielles et un été passé par les amants dans une charmante intimité, les deux familles convinrent de rompre ces liens. Gœthe, la mort dans l'âme, partit pour la Suisse avec les comtes de Stollberg (*voy.*). Du sommet du Saint-Gothard, il allait descendre en Italie; mais sa passion, vainement combattue par des motifs rationnels, le rappela impérieusement vers Francfort. Se voir journellement vis-à-vis d'une femme qu'on adore et devoir renoncer à elle par de simples convenances de société, éprouver à chaque entrevue les accès d'une poignante jalousie, c'était un tourment d'enfer. Gœthe méditait déjà une fuite en Amérique, alors encore l'Eldorado de toutes les infortunes, lorsqu'il reçut de pressantes invitations du duc de Weimar. Ce fut pour lui la voix du destin : il fit ses adieux à ses amis, et, emprisonné chez lui en attendant qu'un ami du duc vînt l'emmener, il termina le drame d'*Egmont*, composa et coordonna une masse de poésies lyriques, confidents de ses plaisirs et de ses peines récentes. La nuit, il se promenait dans les rues de Francfort, épiant, en vrai héros de roman, l'ombre de Lili à travers les croisées de sa demeure, prêtant l'oreille aux sons du piano qui accompagnait des chants composés naguère pour sa maîtresse, et s'enivrant ainsi pour la dernière fois de mélancolie et d'amour.

Le 1er novembre 1775, jour de son départ, marque une nouvelle période dans la vie de Gœthe. A l'entrée de l'âge viril, sous l'influence d'un monde nouveau, son talent subit une lente transformation, que nous appellerons heureuse, parce qu'elle nous a valu des chefs-d'œuvre d'une autre espèce et diamétralement opposés aux productions de sa jeunesse. Si *Gœtz*, *Werther*, *Egmont*, appartiennent à la période qu'on peut nommer révolutionnaire de Gœthe, les ouvrages qu'il publiera jusqu'à la fin du XVIIIe siècle formeront son bagage classique. Nous laissons toujours *Faust* en dehors de toutes les rubriques; il est, dans cet immense clavier poétique, l'accord fondamental. La conception de *Faust* remonte peut-être à la première jeunesse de Gœthe; il y mettra la dernière main à la veille de mourir.

La petite cour de Weimar offrait, vers 1775, un spectacle unique dans les fastes littéraïres. Au sein de la forêt de Thuringe, dans une ville insignifiante, une princesse, femme d'esprit et de cœur, renouvelait les traditions effacées de ces petites cours d'Italie où les arts et la poésie avaient formé une éclatante auréole autour de quelques souverains, qui, sans le secours des Muses reconnaissantes, dormiraient aujourd'hui dans leurs cercueils de marbre aussi ignorés que le dernier de leurs sujets. Lors de l'arrivée de Gœthe, on remarquait, dans le cercle brillant qui tous les jours se réunissait chez la duchesse douairière Amélie, le coadjuteur de Dalberg, le prince Auguste de Gotha, Wieland, Knebel, Herder, et, chose inouïe dans ce temps, on y recevait même des artistes. Le jeune duc régnant, Charles-Auguste, et son épouse, Louise de Darmstadt, entrèrent complétement dans les vues de leur illustre mère, et l'on sait quelle gloire ce patronage bien entendu a fait rejaillir sur Weimar. Gœthe, par le droit du génie, fut bientôt l'âme de ces réunions : bals, mascarades, spectacles, chasses, tout se faisait par lui et souvent pour lui. Dans les bois pittoresques qui avoisinent les châteaux de Tiefurth, d'Ettersberg, sur les bords riants de l'Ilm, on improvisait des fêtes ingénieuses dont les compositions dramatiques ou lyriques de Gœthe faisaient presque toujours les principaux frais. Le théâtre de Weimar, fondé et longtemps dirigé par lui, devint la pépinière des meilleurs acteurs de l'Allemagne, et plus tard le sublime génie de Schiller, enflammé par une noble rivalité et trouvant sous la main les interprètes les plus habiles, fit monter sur la scène, avec une dévorante rapidité, un cortége de héros dramatiques dont le nom est gravé dans toutes les mémoires, dont le sort a ému tous les cœurs.

L'on tomberait dans une étrange erreur en croyant que toute l'activité de Gœthe était absorbée par des programmes de fêtes ou par l'éducation des actrices. Le duc se gardait bien de laisser dormir le talent organisateur de son jeune ami. Il le fit entrer dans tous ses conseils, dans toutes les commissions de son gouvernement. A la voix de Gœthe, l'université d'Iéna, jusqu'alors languissante, sortit du néant; musées, bibliothèque, jardin botanique, journal littéraire, écoles spéciales, tout dans cette nouvelle création lui doit son origine et son entretien; les mines d'Ilmenau, auparavant improductives, furent peu à peu exploitées avec succès. Aussi son nouveau souverain, malgré les clameurs de l'envie, récompensa-t-il généreusement ses nombreux services. Gœthe fut successivement anobli (1782) et promu aux premières dignités du petit état.

Ces travaux, ces études, ces plaisirs, furent interrompus par de fréquentes excursions dans le Harz et l'Erzgebirge pour étudier la minéralogie et la géognosie; car, pendant toute sa vie, Gœthe fit marcher de front l'histoire naturelle et la littérature. De son propre aveu, il serait devenu fou sans cet amour passionné pour les objets extérieurs, par lequel il neutralisait le ferment des idées. Ainsi, durant un voyage qu'il fait en Suisse avec le duc (1779), c'est le gisement des montagnes qui le préoccupe; ce sont des remarques sur la météorologie, sur la nature du sol et le jeu des nuages. Avec une hardiesse digne des chasseurs de chamois, les illustres voyageurs gravissent vers la fin de novembre les escarpements glacés du mont Fourche,

et dans leur gîte hivernal, sur les hauteurs du Saint-Gothard, ils prêtent une oreille complaisante au discours du capucin qui cherche à les convertir, sans se douter qu'il adresse son homélie au descendant de Frédéric-le-Magnanime, l'un des premiers promoteurs de la réforme.

Depuis longtemps Gœthe aspirait à voir la terre classique de l'Italie sans avoir pu réaliser ce désir, qui, de jour en jour plus véhément, finit par devenir une véritable souffrance, une monomanie. Sans faire ses adieux à personne, notre conseiller intime, président de chambre, s'échappe un beau jour de Karlsbad (septembre 1786), bien résolu à redevenir humble écolier dans la patrie des arts et de l'histoire. Au haut du Brenner, la pluie, qui jusque-là n'avait cessé de tomber, fait place à un ciel éclatant; l'humeur hypocondriaque du poëte s'éclaircit sur la limite du Nord et du Midi, la sérénité rentre dans son âme; au bord du lac de Garda nous le retrouvons déjà composant son *Iphigénie* au bruit des vagues, et à Venise, « dans la république des castors, » étudiant les mœurs populaires, épiant au Lido et sur les murazzi les habitudes des patelles et des homards, et se plongeant des nuits entières dans la lecture des auteurs classiques, que depuis plusieurs années il n'avait pu entr'ouvrir sans éprouver comme un violent mal du pays. Aussi tout le pousse vers Rome; sans s'arrêter davantage en route, il s'y précipite, et nous n'essaierons pas de décrire le bonheur qu'il ressent lorsqu'il se trouve au milieu de tant de monuments d'une grandeur éclipsée. « Il en est de Rome comme de la mer, s'écrie-t-il : plus on avance, plus on la trouve profonde. L'histoire universelle a ici son nœud; je suis au centre et me transporte avec facilité sur les bords du Weser et de l'Euphrate... Je célèbre ici mon vrai jour de naissance; c'est une régénération de l'homme tout entier. » Les journées se passent pour lui au Vatican, dans les églises, les palais, les ateliers; les soirées sont consacrées à des études préparatoires, à des compositions lyriques et dramatiques; il travaille « comme un galérien; » et l'on tomberait dans une grave erreur en jugeant l'existence qu'il menait alors d'après ses voluptueuses Élégies romaines écrites quelques années plus tard avec des éléments tout différents.

Si les études d'art et d'histoire lui avaient donné du bonheur à Rome, ce fut à Naples de l'ivresse et du délire en face de ce golfe, éternel désespoir des peintres et des poëtes.

Malade pendant le trajet de Naples à Palerme, il versifie son *Torquato Tasso*, précédemment ébauché; dans la villa Giulia, en lisant l'Odyssée et se sentant isolé comme Ulysse au milieu d'une peuplade étrangère, le sujet de *Nausicaa* se développe sous la forme dramatique; puis il cherche au sein de cette vigoureuse végétation à découvrir le type primitif des formes végétales, et trace les premiers linéaments de sa *Métamorphose des plantes*, qui introduit dans la botanique un nouveau système de *genèse végétale*. En même temps, il fait sa part à la vie positive en visitant la pauvre famille de Cagliostro dans un quartier écarté de Palerme. Au centre de la Sicile, à Caltanisetta, il s'assied auprès des habitants, sur la place publique, et leur donne des nouvelles du grand roi Frédéric, le Napoléon de l'époque. A Messine enfin, sur les ruines encore fumantes du grand tremblement de terre, il se rembarque dans un mauvais navire marchand surchargé; aux pieds de Capri, un courant entraîne pendant la nuit la frêle embarcation vers les rochers de l'île; les passagers poussent d'affreux cris de détresse et embarrassent la manœuvre : Gœthe cherche à dominer ces clameurs. « Adressez vos prières à Notre Dame, qui seule peut vous sauver par son intercession auprès de son fils; souvenez-vous du lac de Tibériade et de la main secourable que le Christ a tendue à saint Pierre, par-dessus les flots courroucés. » Le calme renaît dans ces esprits troublés, et, par une heureuse coïncidence, le vent fraîchit, enfle les voiles jusque-là immobiles, et pousse le bâtiment hors de la passe dangereuse.

Installé pour la seconde fois dans son musée solitaire de Rome (juin 1787), il emploie près d'une année encore à élargir, à consolider la base de ses études futures. Presque tous les ouvrages com-

posés par Gœthe, à partir de ce mémorable séjour, sont imprégnés de ce calme que respirent les belles statues de l'antiquité; ses productions les plus fugitives sont jetées dans un moule parfait; son style, sans être laborieusement travaillé, dessine les contours de sa pensée comme ces draperies de marbre qui suivent les molles ondulations d'une forme divine et semblent transparentes à force de souplesse. Avant son voyage en Italie, Gœthe était poëte sentimental : maintenant il sera poëte plastique.

Un second carnaval passé à Rome (1788) le laissa froid, quoiqu'il en ait donné la description la plus animée et la plus pittoresque; il y avait déjà trop de sérieux dans son existence pour qu'il eût goûté deux fois ces folles saturnales. Encore tout ému des chants sacrés de Palestrina et d'Allegri, il quitte la ville éternelle par un beau clair de lune et sans porter ni ses yeux ni ses pensées en arrière; il marche vers l'Allemagne et au-devant de l'orage révolutionnaire dont on entendait déjà les sourds grondements.

Il était facile de prévoir l'effet que cette catastrophe produirait sur un esprit aussi pénétré des idées d'ordre et aussi peu ouvert aux illusions libérales que Gœthe.

Le déplorable procès du collier, en lui inspirant un grand effroi, avait aussi ranimé sa haine contre les alchimistes politiques et sociaux : de là le drame du *Grand-Cophte* (1791); *le Citoyen-Général*, parodie spirituelle, appartient à la même époque. Dans ces deux ouvrages, cependant, on ne reconnaît pas la main du maître; on dirait qu'une trop grande préoccupation personnelle l'avait paralysé. En même temps que ces pâles productions, il livra au public des fruits précieux, mûris au soleil d'Italie : *Iphigénie*, *Torquato Tasso*, les premiers fragments de *Faust*.

Malgré ces chefs-d'œuvre, la vogue n'était plus pour lui : on ne comprenait pas encore la portée de sa métamorphose; un genre si différent de celui de *Werther* déroutait, indisposait le public, et la jeunesse salua de ses acclamations un nouvel athlète qui répondait mieux à ses besoins parce qu'il caressait les idées libérales et novatrices (*voy.* SCHILLER).

Gœthe assista lui-même à l'ouverture du grand débat qui allait se vider entre la France et l'Europe. Le duc de Weimar, chargé d'un commandement supérieur dans l'armée prussienne, engagea son conseiller intime à le suivre dans cette campagne, que, sur la foi des émigrés, l'on comptait terminer en quelques semaines. Il ne fallait pas un coup d'œil très profond pour mal augurer de cette prétendue promenade militaire dès que l'on fut entré en France : un temps affreux, des terrains détrempés, des populations mornes que les réquisitions des soi-disant libérateurs exaspéraient au dernier point, le commandant de Verdun se brûlant la cervelle après avoir capitulé, la résistance inattendue dans la forêt de l'Argonne, la dyssenterie éclaircissant les rangs plus que ne font les boulets dans une ligne de bataille, tels étaient les tristes préliminaires de la canonnade de Valmy.

Rien de plus étrange que les occupations de Gœthe durant cette campagne. Vous vous attendriez à le voir, nouveau Tyrtée, enflammer ses compatriotes, et leur montrer à travers la fumée des champs de bataille la Babylone moderne comme prix de leurs fatigues; ou bien, lorsque la funeste retraite commence, entonner de tristes Messéniennes ou relever par l'espérance les courages abattus. Au lieu de tout cela, vous trouveriez notre poëte faisant des observations chromatiques sur le prisme, et jetant le fondement de sa théorie des couleurs, système hardi opposé à celui de Newton. Un dictionnaire de physique lui sert de passe-temps sous la tente ou dans un ignoble fourgon; auprès du feu des bivouacs, il égaie ses compagnons découragés par des anecdotes plaisantes ou par des leçons d'histoire plus ou moins en rapport avec les événements du jour.

Au sortir de cette malencontreuse campagne, il se hâte de prendre quelque repos chez ses vieux amis, les frères Jacobi. Malgré lui, leurs illusions démocratiques le font sourire de pitié. On ne se comprenait plus; c'étaient, comme il arrive si souvent dans la vie, des relations

troublées par une longue absence. Gœthe n'était plus dominé, comme autrefois, par des sentiments vagues, ineffables; Werther s'était transformé en un homme d'affaires et d'état, mordant et paradoxal dans ses discours. Sa passion pour les études scientifiques parut à ses amis une chose anormale, risible, contraire à sa vocation de poëte. On se sépara en bons termes pourtant; mais l'abandon et la confiance, douces compagnes de l'amitié, n'existaient plus.

L'année suivante (1793), Gœthe assista encore au siége de Mayence, et vit défiler, après la capitulation, ces hardis Marseillais, « troupe de nains que le roi Edwin semblait avoir lâchés; » il prête une oreille frémissante à leur chant, « ce *Te Deum* révolutionnaire aux sons graves et tristes, » et parvint à sauver de la fureur populaire un architecte français accusé de pillage. Comme ses amis lui reprochaient à ce sujet d'avoir exposé sa vie pour un homme peut-être criminel : « Je préfère commettre une injustice, leur dit-il, plutôt que de souffrir le désordre. »

Immédiatement après la levée du siége, le duc de Weimar ayant quitté l'armée, Gœthe reprit le cours de ses travaux ordinaires, qu'il n'interrompit plus à partir de ce moment*, si ce n'est pour de petites excursions. Ainsi, en 1797, nous le retrouvons en Suisse, empêché par la guerre de Lombardie de faire un pèlerinage à Rome. La relation qu'il nous a laissée de ce voyage montre un esprit de plus en plus absorbé par la nature extérieure, attentif comme un général d'armée à chaque ondulation du terrain, ne dédaignant aucun renseignement technique ou statistique, pas même les prix des marchés, mais réservant néanmoins une belle place à la poésie. A ce voyage appartiennent les ballades de *la Belle Meünière*, *Amyntas*, *Euphrosine*, cette noble élégie sur la mort d'une actrice de talent, M^me^ Becker. La lecture des chroniques suisses de Tschudi lui inspire le plan d'une vaste épopée sur les libérateurs de l'Helvétie; mais plus tard il céda ce sujet à Schiller.

Depuis deux ans, les deux poëtes s'étaient unis intimement. On ne peut lire sans une profonde émotion leur correspondance (1795-1805), qui forme un heureux contraste avec tant de honteuses et de petites rivalités que l'on rencontre à chaque pas dans la république des lettres. Ces deux esprits d'une nature si différente gagnèrent immensément à ce contact : Schiller, emporté par des spéculations métaphysiques hors des limites de la réalité, se trouve ramené sur la terre par la tendance *objective* de son ami, tandis que celui-ci se réchauffe à la chaleur d'âme du poëte-philosophe, et fait à son tour, autant que le comporte sa nature, des emprunts dans les régions idéales. Ils se communiquent leurs lectures, leurs travaux; ils se critiquent, ils s'encouragent. Gœthe écrit à Schiller : « Ménagez-vous, soignez votre santé chancelante; n'allez pas trop tôt rejoindre les anges que vous avez créés! » Schiller supplie Gœthe de ne pas se donner tout entier à la science. « De grâce, terminez *Wilhelm Meister;* donnez-moi des vers pour mes pauvres *Heures**. » Et Gœthe met la dernière main aux *Années d'apprentissage de Meister*, ce *Gil-Blas* allemand; il envoie à Schiller *la Fiancée de Corinthe*, *le Dieu et la Bayadère*, ces immortelles ballades; et les nobles élégies antiques *Alexis et Dora*, *Pausias et la Fleuriste;* puis les épîtres, puis la traduction de *Benvenuto Cellini*; à eux deux, ils font une série d'épigrammes mordantes (*die Xenien*) pour se venger des attaques dirigées contre eux par des esprits subalternes; car il régnait alors dans l'Allemagne littéraire une anarchie transitoire, comparable au conflit des grands pouvoirs féodaux au moyen-âge. On avait commencé par opposer Schiller à Gœthe : maintenant qu'ils étaient amis, on jeta le manteau impérial sur des épaules moins faites pour ce noble fardeau. Les deux rois de droit divin sourirent à ce manége

(*) En 1809, il donna sa démission et se retira des affaires; mais, en 1815, il y rentra en qualité de premier ministre d'état. Il les quitta définitivement en 1828, après la mort du grand-duc Charles-Auguste, son ami plus encore que son souverain. S.

(*) *Die Horen*, journal périodique publié par Schiller.

et continuèrent à produire des chefs-d'œuvre.

C'en fut un que *Herrmann et Dorothée*, ce tableau homérique de la vie bourgeoise moderne (1798). Les grands événements du jour en forment le fonds et donnent aux faits individuels l'empreinte d'un siècle à jamais mémorable. On y remarque une haute impartialité dans l'appréciation des affaires de ce monde. Les mémoires de Stéphanie de Bourbon-Conti inspirèrent à Gœthe le désir de déposer toutes ses idées sur la révolution dans un autre ouvrage, dont la première partie seulement est achevée. La *Fille naturelle ou Eugénie* (1803), telle que nous la possédons, forme néanmoins un tout, mais qui n'a point été compris au gré de l'auteur.

L'arrivée de Mme de Staël à Weimar interrompit la monotonie de cette existence. Quoi qu'il rendît plus tard pleine justice au bel ouvrage qui fut le bélier puissant destiné à renverser le mur des préjugés français et anglais relativement à l'Allemagne, Gœthe ne se sentait point attiré par cette femme de génie, peut-être parce qu'il se voyait observé, peut-être aussi parce que la vivacité française impatientait un caractère de plus en plus sérieux, et peu habitué aux soubresauts d'une conversation parisienne.

Au printemps de 1805, la santé chancelante de Gœthe reçut un choc violent par la mort presque subite de Schiller; et, comme si la transition de l'âge viril à la vieillesse avait dû être marquée dans la vie de notre auteur par de rudes épreuves, l'année suivante fut celle de la bataille d'Iéna, celle du pillage de Weimar dont une partie fut incendiée. A la vérité, Gœthe échappa au malheur commun par la protection toute spéciale du vainqueur; mais si cet hommage, rendu à l'homme de génie, honore la France, on ne peut croire que celui qui en était l'objet ait pu se réjouir de ce privilége dans un pareil moment, lorsque le duc courait risque d'être écrasé par Napoléon.

A peine cet orage fut-il passé, qu'une nouvelle perte, non moins douloureuse que celle de Schiller, affligea Weimar : la duchesse douairière, Amélie de Brunswic, succomba aux fortes émotions de la crise politique. Frappé de son isolement au milieu de tant de ruines, Gœthe, à l'âge de 57 ans, épousa une femme que des rapports fort anciens devaient lui rendre chère à plus d'un titre*. Quelque impassibilité qu'il opposât aux faits extérieurs, il s'opérait dans son talent une réaction trop peu remarquée. Le roman des *Affinités de choix* (*Wahlverwandtschaften*) a été conçu et exécuté vers cette époque (1807-1809); nous y cherchons en vain le calme qui règne dans les ouvrages composés pendant l'évolution classique de Gœthe. Un œil attentif y reconnaîtra plutôt les traces d'une profonde blessure qui ne peut se cicatriser, et les symptômes d'une maladie qui se refuse à toute guérison. Le poëte n'a point jugé à propos de révéler la mystérieuse douleur qui a donné naissance à cet ouvrage mal famé; il a dû nous suffire de mettre en saillie cette phase exceptionnelle dans l'histoire de son développement.

Les *Essais chromatiques* parurent la même année que les *Affinités* (1810), et furent reçus avec froideur, parce qu'ils attaquaient hardiment un système depuis longtemps établi.

Vers 1811, Gœthe commença la rédaction de son admirable autobiographie (*Aus meinem Leben*, *Dichtung und Wahrheit*), qui rivalise avec les Confessions de Rousseau, sinon pour le naïf cynisme des révélations, au moins pour le chaud coloris, la puissance d'analyse et l'intérêt répandu sur une existence bourgeoise. En 1814 et 1815, des promenades sur les bords du Rhin et du Mein lui révèlent tous les trésors d'art et d'architecture que renferme l'Allemagne, et il fonde un journal littéraire et artistique destiné à mettre ses compatriotes au fait de ses études nouvelles. L'une de ses relations de voyage (*Ueber Kunstschætze am Rhein, Mayn und Neckar*) est un véritable *Guide du Voyageur* écrit avec l'esprit de Gœthe. A beaucoup de ces excursions le château de la famille Brentano servait de point de départ et de retraite. Le nom de ce charmant asile nous rappelle les *Lettres* enthousiastes

(*) La sœur du bibliothécaire Vulpius, auteur de *Rinaldo Rinaldini*.

*de Bettina**, de cette enfant folle d'amour et de tendresse pour un vieillard qui reçoit cet encens et cette adoration avec le calme d'une divinité. C'est un ingénieux roman, expression dernière du tribut d'admiration fanatique que les partisans de Gœthe ont payé à son génie à mesure que ses détracteurs et ses antagonistes montraient plus d'arrogance. L'adulation et la canonisation faisaient la contre-partie des injures de Pustkuchen, auteur piétiste d'un pseudo-*Wilhelm Meister*, et à la critique ambitieuse de Menzel (*voy.*), homme d'un incontestable talent, qui voulut se faire de la tête abattue de Gœthe un marchepied pour arriver à la renommée. Quant aux diatribes radicales de Bœrne et aux attaques dirigées par la jeune Allemagne contre l'égoïsme politique du patriarche de Weimar, il y avait dans leur fait plus d'ignorance des hommes et des choses que de mauvaise foi.

Un reproche plus fondé s'attaque au style qu'il avait adopté pendant les quinze dernières années de sa vie. Le *Divan* (*Westœstlicher Divan*) avait paru en 1819; les *Wanderjahre*, suite de *Wilhelm Meister*, sont de 1821; or, dans ces deux ouvrages, ainsi que dans les nombreux travaux de critique littéraire et dans les poésies lyriques, produits de la vieillesse de l'auteur, ce n'est plus le langage limpide et simple qui caractérise les créations de son âge viril. Sa prose est souvent maniérée: on dirait un style élégant de chancellerie; les vers cheminent quelquefois avec une nonchalance de grand seigneur et une incorrection systématique; sans compter qu'un vieux travers de Gœthe, son penchant aux allusions mystérieuses, s'y développe sans retenue et rend mainte partie de ses compositions inintelligible au point d'exiger un commentaire. Gœthe était d'avis qu'un poëme, pour avoir quelque valeur, devait laisser quelque chose à deviner: ce principe, appliqué avec mesure, peut avoir l'avantage de maintenir le poëte loin du lieu commun et des pensées triviales; mais, nous ne craignons pas de le répéter, l'abus de ces réticences ou de ces pensées allégoriques a quelquefois entraîné Gœthe au-delà des bornes que l'art le plus sublime ne franchit jamais impunément. Avec un public français, impatient et railleur, de semblables écarts eussent été impossibles: en Allemagne, à peine si l'on signala ces taches dans un soleil aussi éclatant.

A mesure que ce bel astre approchait de son déclin, les yeux de ses amis s'attachaient avec inquiétude sur l'horizon de Weimar. Charles-Auguste était mort en 1828; deux ans plus tard, le fils unique de Gœthe fut frappé à Rome d'un coup d'apoplexie; le grand poëte octogénaire, de plus en plus isolé, voyait approcher le moment suprême sans sourciller et dans la pleine jouissance de ses facultés. A cet égard, ses travaux non interrompus, (par exemple, la seconde partie de *Faust*) et ses remarquables conversations, que son secrétaire Eckermann a eu le bon esprit de recueillir (de 1823 à 1832), rendent un témoignage non équivoque. Des boucles argentées couvraient son noble front qu'aucune ride ne sillonnait; son corps ne montrait aucune trace ni de maigreur ni d'embonpoint; il s'était maintenu dans une éternelle jeunesse comme ces dieux de la fable dont il rappelait les formes majestueuses. Sept mois avant sa mort, on inaugura dans la bibliothèque de Weimar son buste colossal, envoyé par notre sculpteur David comme un tribut de respect, et accueilli par Gœthe comme une preuve du renversement des barrières mesquines qui s'étaient élevées autrefois entre les deux nations. Le 22 mars 1832, il s'endormit sans douleur, après une maladie de six jours. Il est enterré dans la chapelle grand-ducale à côté de Schiller. Avec lui, la haute poésie allemande est descendue au tombeau; elle n'en sortira sans doute que lorsqu'un nouvel état social et politique ou une nouvelle révolution philosophique réclameront la voix d'un nouvel interprète.

Cette notice, malheureusement déjà bien étendue ne donnerait encore qu'une idée fort incomplète des travaux de Gœthe; car à peine si nous avons mentionné les chefs-d'œuvre, à mesure que leur

(*) Gœthe's *Briefwechsel mit einem Kinde*, publié en 1835. C'est la correspondance de Mme d'Arnim Brentano avec le patriarche de la littérature allemande.

conception ou leur publication nous en faisait une loi. Il convient donc de présenter maintenant en groupes réguliers les produits d'une intelligence aussi vaste.

Gœthe poëte dramatique. De loin en loin il apparaît dans l'histoire littéraire quelque ouvrage hors de ligne, qui résume les idées du siècle dont il est le rejeton. *Faust* appartient à ces productions d'élite. Nous le comparerions volontiers à la *Divine Comédie*, quoique les procédés de composition établissent un grand contraste entre ces deux poëmes. Mais si le Dante a mis en œuvre la théologie, l'histoire et la foi du moyen-âge, Gœthe a fondu, dans le creuset magique de Faust, la science moderne, l'incrédulité, l'ironie, l'orgueil et les passions déréglées de notre génération révolutionnaire. Tous deux, ils suivent une ligne incommensurable à travers l'espace : le poëte florentin s'élève de l'enfer au paradis; le poëte allemand descend du ciel, à travers le monde, aux enfers, pour de là remonter au séjour des élus. Le sujet choisi, vers 1771, par le jeune étudiant de Strasbourg était si fort dans tous les esprits que plusieurs poëtes d'un rang inférieur avaient essayé de le traiter simultanément (Lessing, Klinger, Maler, Müller), et que plusieurs autres ont tenté de donner une suite au *Faust* de Gœthe (par exemple, Grabbe, dans son *Faust et Don Juan*, Gustave Pfizer, Lenau, etc.); le Dante, on le sait, avait eu de même des devanciers dont il a complétement effacé les essais bruts et informes. *Voy.* Faust.

Faust, c'est l'impatience frémissante d'un esprit méditatif, lorsque, arrivé aux confins que la science ne peut franchir et tourmenté par l'inexplicable phénomène de la vie, il demande en vain le mot de l'énigme à la terre et au ciel; et qu'irrité, foulant aux pieds le savoir qui est néant, il évoque toutes les mauvaises pensées longtemps comprimées au fond de son cœur. Alors apparaît Méphistophélès, cette diabolique personnification du mal, que nous portons en nous; il déprave l'imagination de son élève; il le plonge dans le bourbier de la vie matérielle où une étude religieuse et une sainte retraite lui avaient appris à ne jamais abaisser le regard; il brise les ailes de l'ange et réveille les appétits de la brute, sans étouffer les remords de l'homme. Aux côtés d'un être si déplorablement perverti marchent la séduction, l'empoisonnement, l'assassinat; et le lecteur terrifié se demande, au bout de ce drame infernal, si la miséricorde divine s'est tout-à-fait retirée d'un caractère autrefois noble et pur? Gœthe, on le sait, a repris lui-même le sujet en sous-œuvre, et à la place d'un problème insoluble il a mis un nouveau drame hérissé de plus d'abîmes, enveloppé de plus de mystères que le premier. La seconde partie de *Faust* est un ouvrage posthume, l'enfant chéri de la vieillesse de l'auteur; peu de mois avant sa mort, il y avait mis la dernière main, accomplissant sa longue tâche de poëte. Ici le sol réel manque complétement sous nos pieds : c'est, d'un bout à l'autre, un monde allégorique, traversé par des fantômes à contours vagues et indécis, au point de faire naître la pensée que Gœthe a prétendu léguer à plusieurs générations d'Allemands le soin de déchiffrer et de compléter le sens qu'il a rattaché à cette composition. C'est tantôt un persiflage de l'économie politique, du papier-monnaie, du crédit public, une réprobation ironique de notre monde moderne, si avide de jouissances matérielles, un sourire de mépris jeté sur l'outre-cuidance de la jeunesse; tantôt c'est une légion de résultats et de résumés scientifiques, philosophiques, religieux, qui s'avance sous le masque de tous les dieux et demi-dieux païens, fantasmagorie classique opposée à celle du Blocksberg (*voy.*), cohue inextricable au milieu de laquelle Méphistophélès lui-même se trouve dérouté autant que le lecteur; tantôt c'est encore la rencontre de Faust et de la belle Hélène, spirituel symbole de l'alliance entre la poésie classique et celle du moyen-âge, qui donne au monde la poésie moderne, personnifiée dans Euphorion-Byron; d'autres fois ce sont des combats de géants, reflets des luttes contemporaines; enfin un défi orgueilleux porté par l'homme à la nature toute-puissante, un travail colossal de digues, de canaux et de défrichements au bord de la mer, pour refouler un élément jus-

qu'alors indomptable. Lorsqu'à la fin Faust, transformé en docteur Marianus, va rejoindre, aux pieds de la Vierge, non loin de Marie-Madeleine, une autre pécheresse, la pauvre Marguerite, arrachée avant lui aux épreuves terrestres, cette apothéose, au milieu des hymnes entonnées par les élus, n'est autre chose que la réalisation de la sentence que le Père éternel avait prononcée dans le prologue : «Tu resteras confondu, avait-il dit au génie du mal, en te voyant arracher cet aveu, que l'homme dans ses élans imparfaits vers le bien finit par trouver pourtant la bonne voie. » Peut-être le poëte a-t-il eu tort de faire cheminer son héros à travers un labyrinthe de méprises, d'erreurs et de méfaits, uniquement pour mettre en action ce principe fort contestable que le génie à lui seul est une vertu, et que nous vivons dans un monde purement phénoménal, où les actions ne tirent pas trop à conséquence. Heureusement un poëme aussi énigmatique et profond que Faust n'est point destiné à devenir populaire; c'est un honneur que Gœthe n'a d'ailleurs jamais ambitionné.

Les autres ouvrages dramatiques de Gœthe peuvent se ranger sous quatre ou cinq rubriques diverses. A l'époque où il imitait le théâtre français appartiennent les pièces qu'il a composées à Leipzig : *les Complices*, comédie passablement immorale, et le *Caprice d'un amant*, pastorale assez fade; à l'époque shakspearienne : *Gœtz de Berlichingen*, ce tableau vivant d'une époque d'anarchie, au sein de laquelle un homme courageux et honnête se pose bravement en face de la société décomposée et cherche vainement son salut dans son propre bras dirigé par sa conscience; *Egmont*, peinture d'un caractère chevaleresque, qui périt victime de son insouciance et de sa légèreté, en face d'un ennemi fanatique et rusé (le duc d'Albe); *Clavigo*, sujet emprunté aux Mémoires de Beaumarchais, et traité de verve dans l'espace de quelques jours; *Stella*, plaidoyer sentimental et sophistique en faveur de la bigamie. Il faut rapporter à l'*époque grecque*, c'est-à-dire aux années où le goût de Gœthe, en s'épurant, a subi une rénovation totale : *Iphigénie en Tauride*, noble tragédie dans laquelle le style le plus pur rivalise avec les pensées les plus élevées, où l'histoire usée de la famille d'Agamemnon est rajeunie par un souffle de l'esprit chrétien qui a passé sur le caractère de l'héroïne; *Torquato-Tasso*, autre tragédie classique dans laquelle l'humeur irritable et nerveuse du Tasse, sa passion véhémente et ses caprices de poëte contrastent si bien avec la prudence égoïste du courtisan Antonio, avec la chaste amitié d'Éléonore, la coquetterie de la princesse de Sanvitale et les airs protecteurs du duc de Ferrare; *Eugénie*, dont le sort mystérieux intéresse et émeut puissamment, malgré la teinte solennellement froide que l'auteur a répandue sur cette œuvre; *Elpenor*, admirable ébauche qui aurait pu rivaliser avec *Iphigénie* si le poëte l'eût terminée; *les Oiseaux*, spirituelle imitation d'Aristophane, avec force allusions à la littérature contemporaine; *Nausicaa*, scènes homériques inachevées. Nous formerons enfin une dernière rubrique à l'aide d'une foule de pièces de circonstance, de comédies, d'opéras, de fragments, de dialogues satiriques dont voici la liste : *Jery et Bætely*, pièce qui a passé, sous le titre de *Kelly*, sur un de nos théâtres; on respire l'air des Alpes dans cette gracieuse bluette; *Lila* et *le Triomphe de la sentimentalité*, comédies satiriques où l'auteur persiffle l'école sortie de *Werther; Ruse et vengeance*, scapinade assez drôle, admirablement versifiée; *la Fiancée du pêcheur*, pièce jouée en plein air, à Tiefurth, sur les bords de l'Ilm; *Claudine de Villabella*, *Erwin et Elmire*, deux modèles de *libretti; Paléophron et Néoterpe*, *Pandore*, pièces de circonstance; *Frère et Sœur*, comédie sentimentale; *le Grand-Cophte* (Cagliostro), *le Citoyen-Général*, *les Exaltés*, trois pièces écrites pour servir de réactifs contre l'esprit révolutionnaire; *la Foire de Plundersweiler*, scènes burlesques, parodiant les contemporains de Gœthe; *le Pater Brey*, moquerie spirituelle, lancée contre les directeurs de conscience; *le Satyre divinisé*, persiflage ironique des idoles que le peuple se forge en un tour de main; *Bahrdt*, scène dialoguée, satire amère contre les rationalistes et les théologiens qui cher-

chent à moderniser le christianisme; *la Vie terrestre de l'artiste et son apothéose*, impitoyable flagellation des prétendus *connaisseurs* qui laissent le talent se consumer dans des travaux ingrats et lutter avec la plus abjecte misère, sauf à le diviniser après sa mort. Ces pièces satiriques sont écrites dans le style de Hans Sachs, que Gœthe affectionnait beaucoup, et dont il a aussi adopté le rhythme antique et raboteux pour plusieurs scènes de Faust.

Gœthe poëte lyrique. Si le fonds dramatique de Gœthe est riche et varié, il offre cependant peu de chefs-d'œuvre en dehors de *Faust* et de quatre ou cinq autres productions que nous avons suffisamment signalées. Mais lorsqu'on se met à feuilleter dans ses œuvres les cinq volumes remplis de ce genre de poésies qu'on est convenu, quoiqu'à tort, de nommer *fugitives*, on éprouve l'étrange embarras d'un amateur forcé de parcourir à la hâte une immense galerie de paysages, de tableaux de genre, de portraits, de spirituels croquis, et ne sachant trop à quel tableau donner la préférence. Ces vers lyriques si nombreux, qui révèlent un talent à la fois naïf et philosophique, calme et passionné, ressemblent à une immense provision de perles fines où la main n'a qu'à plonger pour en retirer plus de grains qu'il n'en faut à garnir le plus riche collier. La jeunesse du poëte, avec ses alternatives de bonheur et de souffrances, se retrouve dans les *Lieder*. Sur les rivières et les lacs, au haut des montagnes, au fond des vallées et des forêts, ainsi qu'au sein des villes, en toute saison, à toute heure du jour et de la nuit, il fait entendre ces accents simples, touchants, vrais, qui donnent encore à penser longtemps après que leur vibration s'est perdue. Jusque dans ses émotions les plus passagères, nous retrouvons cependant le *réalisme*, déjà plus d'une fois indiqué comme point de départ de Gœthe. Jamais, chez lui, de faux enthousiasme, rien de guindé, point de pompe dans le langage; toujours l'expression la plus concise, la plus nette, à tel point que les admirateurs exclusifs d'un genre lyrique exalté trouveraient quelque maigreur dans cette absence complète de luxe. Mais comme on s'habitue vite à cette saine et fraîche nourriture de l'âme! comme on se penche volontiers sur cette eau vive et pure, miroir fidèle qui nous renvoie sans altération l'image de notre propre jeunesse aussi bien que de celle de l'auteur! Dans ses chansons (*Gesellige Lieder*), quelle aimable et gracieuse philosophie! Combien de bonne humeur alliée aux réflexions les plus sévères, les plus profondes! Les douceurs d'un bon ménage, les plaisirs de la table, le bonheur du soldat blessé dans le combat, les jouissances d'une large hospitalité, la félicité d'un caractère sans souci, en un mot toute espèce de félicité a trouvé place dans cette catégorie. Malheur aux Tartufes et aux esprits maussades! de folles imprécations sont lancées contre eux du haut de cette chaire de sociabilité! Malheur au poëte, qui peut vivre dans les sables arides du Brandebourg, au milieu des troupeaux d'oies et des pots de bière aigre! malheur à lui! Le poëte du midi de l'Allemagne, fier de ses vignobles, est impitoyable pour la terre inhospitalière du nord. Bienvenus au contraire sont les amants, les esprits ivres de gaîté, qu'ils soient de Weimar ou de Sicile, qu'ils soient Bohémiens ou Suisses. Gœthe les comprend; il leur fait bon accueil, et, avec la facilité que nous lui connaissons, il est prêt à parler tous les dialectes, à prendre tous les costumes.

Redirons-nous ses ballades, un de ses titres de gloire les plus brillants? Il n'est plus d'esprit cultivé qui n'ait applaudi à la charité toute chrétienne qui règne dans *le Dieu et la Bayadère;* personne qui n'ait frissonné à l'approche de la belle et pâle *Fiancée de Corinthe*, adorable vampire, personnification du paganisme expirant. Sur le bord des rivières, lorsque la vague vient doucement caresser l'herbe du rivage et inviter le passant à se plonger dans ses flots, ne vous semble-t-il pas entendre les chants de la perfide Ondine qui entraîne *le Pêcheur* dans son palais de cristal? Par un brouillard d'automne qui se joue autour des saules et flotte sur les prairies, *le Roi des aulnes* ne vous a-t-il point apparu? Du haut des Alpes glacées, ne vous êtes-vous point

élancé vers l'Italie en chantant les strophes de Mignon : *Connais-tu le pays où fleurit l'oranger?* Au pied des sept collines, au milieu de leurs vignes solitaires, au fond de leurs ostéries, n'avez-vous point pensé à la belle Transtévérine, cette âme des *Élégies romaines* qui placent leur auteur au niveau de Properce et de Tibulle? Et sur la place de Saint-Marc, dans la cité des lagunes, ne vous êtes-vous point détourné des superbes coursiers de Corinthe pour découvrir Bettina la danseuse aérienne, qui répand un doux parfum d'amour sur les mordantes *Épigrammes vénitiennes?*

Le groupe le plus riche des poésies fugitives de Gœthe est peut-être celui qu'il intitule *Mélanges*. Des hymnes, des odes, des chants que l'on ne saurait ranger sous aucune rubrique ordinaire, réclament à l'envi une mention favorable sur une liste déjà surchargée de titres. C'est ici que se trouve l'apologie de l'*Imagination*, enfant gâté de Jupiter et déesse du poëte; l'apologue de *l'Aigle et la Colombe*, parallèle ingénieux entre le génie et la médiocrité; la personnification du génie qui se révolte et de l'amour qui s'abandonne et se fond au feu de la divinité, présentée dans les deux tableaux de *Prométhée* et de *Ganymède;* le dithyrambe pindarique intitulé : *Chant du pèlerin au milieu de l'ouragan;* une série de peintures érotiques tracées d'une main légère, telles que les *Plaintes matinales*, *la Visite*, *le Parc de Lili*, allégorie burlesque où l'auteur, métamorphosé en ours, se roule aux genoux de son amante; la *Plainte des femmes d'Agan Asa*, chanson morlaque, insérée d'abord dans les *Poëmes populaires de Herder*. Il n'est pas un de ces petits chefs-d'œuvre qui ne méritât une analyse spéciale, pas un qui n'offre le modèle d'une diction brillante et pure ; c'est une véritable collection de camées. Nous avons réservé pour la fin de cette série le charmant petit poëme lyrique intitulé : *Pèlerinage hivernal dans les montagnes du Hartz*, dont le contenu énigmatique avait déjà exercé la plume des commentateurs, lorsque Gœthe daigna enfin, dans les dernières années de sa vie, expliquer quelques allusions et rendre complétement intelligible cet hymne du voyageur surpris par les frimas au sein d'une nature alpestre. La partie voilée n'avait rien que d'honorable pour le poëte, qui s'était rendu, sans se faire connaître, auprès d'un fervent admirateur de son talent, et avait essayé, mais en vain, d'arracher une belle organisation à des rêves égoïstes et à une existence maladive.

Dans la série intitulée *Poésies sur l'art* se trouvent partout des satires contre les soi-disant connaisseurs et les critiques ignares.

Les Paraboles rimées tiennent aussi du genre satirique; à leur suite se placent les *Distiques* rimés, renfermant des pensées sur Dieu, sur l'âme et le monde. Dans plusieurs centaines de *Proverbes* pleins de sens on croit retrouver la sagesse d'une nation entière plutôt que celle d'un seul individu. Des *Épigrammes* bien plus nombreuses encore échappent par leur nature même à toute analyse.

Si l'on réfléchit que tous ces titres et ces têtes de chapitre forment le contenu de deux volumes seulement dans la deuxième édition (de 1806) des œuvres de Gœthe ; que, dans la troisième (de 1827), deux nouveaux volumes, d'un contenu pareil, sont venus s'y joindre; que, des deux volumes du *Divan*, le premier est consacré à des poésies lyriques; que les œuvres posthumes en renferment encore un, et que, dans ces suppléments divers, il se trouve des morceaux remarquables en bon nombre, il y a de quoi s'incliner devant une pareille fécondité.

Le Divan (*Westœstlicher Divan*) contient le résultat des études de Gœthe sur la poésie persane. Gœthe avait été poussé dans cette direction par MM. de Hammer et Dietz : ébloui par ce monde nouveau, il se fit disciple de Hafiz, et déposa dans une douzaine de livres ces chants d'amour, ces voluptueuses contemplations, ces paraboles sentencieuses, ces chansons à boire et ces hymnes religieux que le ciel d'Orient semble avoir réellement inspirés.

Rien de plus intéressant que le traité sur la poésie persane qu'on trouve à la suite du Divan. Les membres de la Pléiade, depuis l'auteur du Chah-Nameh (*voy.*

Firdouci) jusqu'à Djami (*voy.*), le poëte éclectique, qui résume tous ses prédécesseurs, y sont passés en revue; leur individualité est mise en relief, leur caractère commun dessiné en quelques contours hardis.

La trilogie lyrique du *Paria* est de quelques années postérieure au *Divan*. La monstrueuse mythologie de l'Inde y sert de support à de hautes idées de tolérance; le langage de cette bizarre conception est mystérieux comme le pays dont il retrace le souvenir.

Gœthe poëte épique et romancier. Nous avons déjà mentionné *Herrmann et Dorothée*, en appréciant l'influence que les événements contemporains ont exercée sur le talent créateur de Gœthe. Sous le point de vue littéraire, cette idylle épique ne saurait être placée trop haut, quoique Voss soit l'inventeur du genre. A notre sens, l'imitation dépasse, à la versification près, son modèle, d'aussi loin que Shakspeare s'élève au-dessus de ses devanciers. L'action est aussi vive dans l'ouvrage de Gœthe qu'elle est lente dans celle de Voss; ce dernier ne possède nullement le talent magique qui sait prêter à un tableau de genre l'intérêt d'un tableau d'histoire, tandis que l'auteur de *Herrmann* trahit, jusque dans les scènes d'un intérieur bourgeois, ce regard d'aigle qui plane sur l'ensemble de la vie.

Reineke Fuchs est une spirituelle imitation du roman du *Renard*. Le rhythme du poëme en plat-allemand (*v.* Alkmaer) a fait place à l'hexamètre; mais ce n'est pas le côté brillant de l'œuvre allemande, et sous ce rapport Voss avait le droit de traiter de novice son illustre ami.

L'*Achilléide* est demeurée fragmentaire.

Gœthe n'a pas écrit plus de quatre romans; mais trois d'entre eux sont d'une haute importance dans l'histoire littéraire de l'Allemagne. *Werther* a donné naissance à un genre sentimental dont le déluge ne s'est jamais complétement écoulé, quoique l'auteur ait été le premier à railler la tourbe servile de ses imitateurs maladroits. Même aujourd'hui, lorsque soixante ans s'interposent entre nous et l'émotion première d'un public fanatisé, l'on ne peut suivre le développement de ce caractère irritable, poussé irrésistiblement vers l'abime, sans éprouver quelque malaise; la lecture de certaines pages donne encore le vertige. On dirait que la fièvre maligne du cœur est plus contagieuse que la peste d'Orient. Dans quelques passages éloquents de *Faust*, on retrouve, sous forme de vers, les idées panthéistiques de Werther : ce sont de fugitifs indices de la pensée intime de Gœthe, qui aime tant à disparaître derrière son œuvre et à dérouter le lecteur sur ses intentions. Werther est un Faust avorté; si ce jeune insensé eût vécu, il se serait donné infailliblement au diable, parce qu'il n'aurait trouvé, ni sur la terre ni dans le ciel, un but à ses élans impétueux.

Quant à *Wilhelm Meister*, on a beaucoup discuté sur le but véritable de l'auteur. Nous pensons qu'il n'en a point eu de positif; il s'est contenté de faire passer sous les yeux du lecteur une foule de caractères et d'événements empruntés à la vie réelle. Wilhelm est un être assez nul, que l'on aime aujourd'hui, quitte à le trouver insupportable demain; mais il sert de lien pour rattacher à une unité toute cette bande de comédiens et de marchands, de nobles et de roturiers, d'honnêtes gens et d'hommes à double face, d'actrices et de comtesses, de femmes légères et de femmes de cœur, de vieillards et d'enfants; il sert de porte-voix pour proclamer la gloire de Shakspeare et pour énoncer les idées de Gœthe sur l'art, sur le théâtre et la littérature. Wilhelm est grand discoureur, sans trop ennuyer les maîtresses qu'il rencontre en route; un essaim charmant se presse autour de lui : c'est la tendre Marianne, que l'abandon involontaire de Meister fait mourir de chagrin; c'est Philine, ce type inimitable de l'actrice spirituelle, vive, dépensière, délicatement sensuelle, humant à peine l'écume du vin de Champagne; c'est Aurélie, la femme passionnée; Thérèse, la ménagère; Natalie, la femme modèle; et Mignon, l'enfant des airs, consumée par un désir qui pour elle n'a point de nom, désir d'un beau ciel, désir d'une meilleure patrie, désir d'amour; charmante création tout entière éclose dans le cœur du poëte comme

Minerve dans le cerveau de Jupiter. Schiller a comparé le monde immense qui se meut dans *Wilhelm Meister* à un beau système planétaire; en ce cas, Mignon et le harpiste maniaque en seraient les brillantes comètes, destinées à traverser les orbites régulières et à disparaître dans l'espace inconnu d'où elles sont sorties.

Quoique nous reconnaissions çà et là, dans les *Années de pèlerinage* de Wilhelm Meister, la main qui a tracé les années de son *apprentissage* (la première partie est intitulée: *Wilhelm Meister's Lehrjahre*), le plan de cette seconde partie est si relâché, les caractères qui s'y meuvent intéressent si peu, que nous nous hâtons d'arriver aux *Affinités de choix* (*die Wahlverwandtschaften*), à cette belle conception si outrageusement attaquée par les hypocrites en masse, et çà et là par des hommes de bonne foi. L'acharnement des premiers se conçoit; les autres ont cru, non sans raison, que les vérités les plus incontestables, dès qu'elles mettent en danger l'ordre moral, l'institution sacrée de la famille, ne gagnent rien à être mises en évidence, et qu'il aurait suffi du précepte rigoureux de l'Évangile lorsqu'il y est dit: *Quiconque aura jeté un œil de convoitise sur la femme de son prochain sera coupable d'adultère*, sans que ce roman se chargeât d'en fournir le dangereux et attachant commentaire. Quoi qu'il en soit, Gœthe, occupé de ses études de chimie, a cherché, dans cet ouvrage, à démontrer l'analogie mystérieuse entre les lois d'attraction de certaines substances et nos affections sympathiques. Odile est le type de la lutte du devoir contre la passion; elle périt sans succomber. Que le cœur se brise, pourvu que la liberté morale reste intacte, voilà le solennel précepte qui ressort des *Affinités de choix*, qu'une postérité plus calme et plus impartiale placera immédiatement après *Faust;* car, dans le roman aussi bien que dans la tragédie apocalyptique, le lecteur chemine au milieu d'une ténébreuse région que les grandes pensées sillonnent comme des éclairs. Peu importe que les acteurs de Faust se trouvent lancés jusqu'au sommet du Brocken, entouré des voiles de la nuit, tandis que les personnages du roman se promènent dans un beau parc, sur le bord de paisibles étangs et au milieu de verdoyantes collines : les orages invisibles du cœur sont les mêmes; Faust et Marguerite, Odile et Édouard, se débattent les uns et les autres contre cet élément terrible caché au fond de notre nature, toujours prêt à s'emparer de nous et à dénaturer la voix de notre conscience.

Encore sous l'impression d'une conception pareille, il est permis de glisser rapidement sur plusieurs *Nouvelles* et sur les *Entretiens des émigrés allemands*, qui forment le menu bagage de Gœthe considéré comme romancier, à moins de mentionner ici ses Mémoires qui présentent dans certaines pages l'intérêt et la teinte poétique d'une fiction, dans d'autres le tableau fidèle de l'histoire politique et littéraire du temps. Il s'est fait en outre le biographe de Winckelmann* et de Hackert, peintre allemand fort original qui vécut à Naples dans l'intimité de Ferdinand; Gœthe a donné le premier à l'Allemagne une traduction des Mémoires de *Benvenuto Cellini*, dont il aimait les naïves gasconnades et les expéditions romanesques; enfin, dans son *Éloge funèbre de Wieland* et *de la duchesse Amélie* on retrouve encore son merveilleux talent de saisir l'individualité d'autrui et de comprendre les natures les plus divergentes.

Travaux critiques et artistiques de Gœthe. Sans aspirer, comme esthéticien, aux spéculations élevées de Schiller et moins encore à l'enthousiasme paradoxal de Schlegel, lorsque Gœthe juge une œuvre d'art ou de littérature, c'est toujours une saine et spirituelle appréciation du mérite ou un blâme restreint dans les limites des convenances. Les critiques qu'il a insérées, avant son début poétique, dans le Journal littéraire de Francfort (1772 et 1773) dénotent un esprit impatient de toute entrave. Il n'en fut plus de même lorsqu'il participait à la rédaction du Journal d'Iéna, et nous citerons comme le modèle du genre son analyse impartiale du talent de Voss. Dans les

(*) La notice qu'il lui a consacrée devait faire partie d'une histoire générale de l'art au XVIII^e^ siècle,

dernières années de sa vie, au contraire, ses critiques sont presque toutes imprégnées d'un ton de louange officielle : c'était un parti pris, parce que, avide de repos, il ne se souciait plus de se mêler à la polémique du jour; son attention se portait de préférence sur la marche de la littérature française et sur la rénovation préparée par les rédacteurs du *Globe*. Il encourageait Manzoni, qui tentait en Italie une œuvre analogue, et ses remercîments allaient chercher au fond de l'Écosse quelques littérateurs adonnés à la tâche ardue de rendre acceptables à l'orgueil britannique les rejetons d'une muse méprisée.

Parmi ses nombreux traités sur les objets d'art, nous mentionnerons celui *sur l'architecture dorique;* un autre *sur l'architecture gothique*, dont l'origine est due, selon lui, à la ciselure en bois, ornement des autels, des chapelles, des niches de saints, et appliquée aux murs extérieurs des églises; un traité *sur l'origine des arabesques;* une série de lettres sur la classification des artistes; une spirituelle analyse des *Portraits historiques de Gérard*, d'après la collection gravée de P. Adam.

Gœthe traducteur. Gœthe n'a point dédaigné l'humble rôle de traducteur : nous avons déjà cité son beau travail sur B. Cellini. En 1804, il traduisit un dialogue de Diderot, *le Neveu de Rameau,* sur un manuscrit qui se trouvait entre les mains d'un libraire allemand; et, par un hasard singulier, l'Allemagne se trouva posséder vingt ans avant la France cette spirituelle composition du fondateur de l'Encyclopédie. L'ouvrage de Diderot *sur la peinture* eut de même les honneurs d'une version faite par Gœthe, dont les idées sur le but de l'art coïncidaient en beaucoup de points avec celles du novateur français. Les vers réprobateurs de Schiller ont donné quelque célébrité aux traductions du *Tancrède* et du *Mahomet* de Voltaire, que notre auteur, pendant qu'il dirigeait le théâtre de Weimar, a fait passer sous les yeux des spectateurs pour élargir de plus en plus le jugement littéraire de ce public d'élite.

Beaucoup de chansons tchèkhes (bohêmes), irlandaises, néo-grecques, et des fragments de Byron complètent cette série de travaux.

Gœthe naturaliste et physicien. Nous avons signalé à plus d'une reprise ses études dirigées sans interruption sur tous les points du vaste cercle où se meut aujourd'hui la science. Nous nous déclarons incompétents pour juger la portée de ses observations sur les couleurs, qui remplissent, avec la partie historique, près de quatre volumes dans ses œuvres posthumes.

Mais indépendamment des études chromatiques, ses ouvrages renferment des observations nombreuses sur la minéralogie, la géologie, la météorologie; des études remarquables d'anatomie comparée*; un résumé analytique de la discussion qui s'établit, en 1830, entre Cuvier et M. Geoffroy-Saint-Hilaire sur l'os hyoïde, et des travaux sur la physiologie végétale (la métamorphose des plantes). Quoique Gœthe, en fait de science, penche tout-à-fait vers la synthèse, il y a, ce nous semble, quelque chose de touchant et de respectable à voir une imagination aussi puissante se condamner si souvent à l'inaction et céder le pas à une minutieuse observation des faits matériels. Il y a plus, ce constant amour de la nature donne la clef des croyances et du talent poétique de l'homme à l'étude duquel nous avons consacré ces pages.

Et maintenant qu'il faudrait porter un jugement d'ensemble sur Gœthe, nous nous trouvons dans le cas d'un voyageur qui, après un long séjour au pied du Mont-Blanc, serait mis en demeure de donner une description succincte et précise du géant des montagnes. « De quel point de vue voulez-vous le voir? dirait-il; est-ce du nord, est-ce du midi? A quelle heure du jour ou de la nuit? Vous le montrerai-je avec sa ceinture de forêts, de neiges et de glaciers, se mirant au soleil et dessinant ses pics gigantesques sur un ciel d'azur? ou bien les nuages amoncelés dans ses flancs doivent-ils, sous vos yeux, escalader les cimes, comme une armée de Titans? Suivrons-nous jusqu'à la mer les sources qui jaillissent de ses veines? Des-

(*) Dès l'année 1790, il avait observé dans le crâne d'une brebis, sur le Lido de Venise, que les os de la tête naissent des os transformés de la colonne vertébrale.

cendrons-nous dans ses cavernes pour en extraire des masses de cristal? Lirons-nous sur ses blocs de granit l'âge présumable du monde? ou, peu inquiets du passé, ne chercherons-nous que ces fleurs que chaque été renouvelle? Voici la pourpre du rhododendron et le bleu céleste de la gentiane qui ornent ses prairies veloutées...» Et le génie, n'est-ce point ce mont colossal dont l'aspect change à mesure qu'on le tourne, qu'on s'en approche, qu'on s'en éloigne, qu'on l'escalade ou qu'on descend le long de ses flancs? Gœthe, n'est-ce point avant tout ce Protée littéraire qui s'est montré sous tant d'aspects divers, non par calcul, non pour jouer un rôle, comme on l'a prétendu, croyant lui faire honneur de ce talent d'histrion, mais parce que telle était sa nature et que l'inépuisable fécondité d'un talent productif se plaît dans la variété des formes? D'ailleurs, malgré tant de métamorphoses et d'évolutions, tout ne change pas en lui : il garde en quelque sorte son pivot, aussi inébranlable que la charpente granitique des Alpes. N'est-il pas avant tout le poëte et le prêtre du panthéisme (*voy.*), l'élève inspiré de Spinoza, de Schelling et de Hegel? Comme talent mobile, Gœthe a eu ses égaux, peut-être ses supérieurs : sans remonter bien haut nous nommerions Voltaire; mais la mission spéciale de l'auteur de *Faust* et des *Affinités* paraît avoir été un poétique apostolat de cette foi qui n'admet point une divinité abstraite, isolée dans son paradis, et moins encore une nature matérielle, brute, inanimée, mais qui proclame comme dogme fondamental la fusion intime de Dieu et de la nature. Si l'étude des œuvres de sa jeunesse et de son âge viril laissait subsister quelque doute à cet égard, si les indices nombreux, réunis dans *Faust*, n'annonçaient déjà suffisamment cette tendance, il serait impossible de se refuser à cette conviction après la lecture des poésies lyriques, derniers fruits de sa vieillesse et dernier legs d'un esprit à moitié fondu déjà dans le monde mystérieux dont il va bientôt devenir partie intégrante.

L'influence de ce puissant génie est loin d'être arrivée à son terme. Il a vu s'élever et tomber autour de lui bien des idoles; des noms justement célèbres dans la littérature contemporaine rayonnent déjà avec moins d'éclat : il n'en sera point ainsi de Gœthe. Il s'en faut de beaucoup que les idées mises en circulation par sa main libérale soient toutes fécondées; les faces nombreuses de son organisation polyèdre sont loin d'avoir été toutes mesurées; il n'a pas encore trouvé de critique à son niveau : ce Mont-Blanc en est encore à attendre un Saussure. L'avenir découvrira de nouvelles veines d'eau vive et de métaux cachés dans le sein de ce géant des intelligences, et nous n'avons fait qu'errer timidement à ses pieds, signalant çà et là les sentiers qui mèneront un jour vers sa plus haute cime et dans ses profondes entrailles.

—

L'édition complète des OEuvres de Gœthe (*J. W. von Gœthe's Werke, vollstændige Ausgabe letzter Hand*) a été publiée peu d'années avant la mort de l'auteur à Stuttgart, chez Cotta, 1827-1830, 40 vol. in-8°. Après sa mort, 15 volumes supplémentaires sont venus la compléter (1836). Il a paru aussi une édition en 55 volumes in-16. Néanmoins il faut y joindre encore la correspondance entre Gœthe et Schiller, de 1794 à 1800 (Stuttgart, 1829, 6 vol. in-12). On a aussi imprimé la correspondance de Gœthe avec le célèbre Lavater (Leipz., 1833), avec le compositeur Zelter (Berlin, 1833, 4 vol.), avec le littérateur Knebel, avec Schulz, etc., etc., et nous avons parlé plus haut de sa correspondance avec Bettina Brentano.

Il n'existe point de traduction française complète des OEuvres de Gœthe; voici à peu près tout ce qu'on en a fait passer dans notre langue : *Les affinités électives trad.* (imitées) *de l'allemand*, par MM. Raymond, Scrieys, Godailh, Manget et Depping, Paris, 1810, 3 v. in-12; *Mémoires de Gœthe*, traduits par M. Aubert de Vitry, Paris, 1823, 2 vol. in-8° (ce n'est qu'un extrait); *Werther*, traduction nouvelle par M. L. Sévelinges, ornée de gravures, 1825, in-18; *Wilhelm Meister*, trad. par Toussenel, 1829, 4 vol. in-12; *Hermann et Dorothée, en* IX *chants, poëme allemand*, trad. (en prose) par Bitaubé, 1800, in-18; *Poé-*

sies de Gœthe, traduites (en très petit nombre) par M^me^ E. Panckoucke, 1825, in-32; *OEuvres dramatiques de Gœthe*, trad. de l'allemand, précédées d'une notice biographique et littéraire, par M. Albert Stapfer, 1821, 2^e^ édit., 1828, 4 vol. in-8°; *Faust, tragédie de Gœthe*, nouv. trad. complète en prose et en vers, par Gérard, 1827, in-18; *Faust, tragédie*, traduite en français par M. Albert Stapfer, ornée du portrait de l'auteur et de 17 dessins sur pierre, par M. Eugène Delacroix, Paris, 1828, in-fol. Une autre traduction de plusieurs pièces de Gœthe fait partie des *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers*, publiés chez Ladvocat; on y trouve entre autres une traduction de *Faust* par M. de Saint-Aulaire, précédée d'une préface remarquable.

Les travaux scientifiques de Gœthe ont été partiellement reproduits dans les deux ouvrages suivants : *Essais sur la métamorphose des plantes*, traduits par Soret, Stuttgart, 1881; et *OEuvres d'histoire naturelle de Gœthe, contenant divers mémoires d'anatomie comparée, de botanique et de géologie*, traduits et annotés par Martin, D.-M., enrichis d'un texte explicatif de la Métamorphose des plantes, par Turpin, Paris et Genève, 1839, in-8°.

Relativement aux ouvrages de critique, le plus complet qui ait paru jusqu'à ce jour en France, ce sont les *Études sur Gœthe*, par M. X. Marmier, Paris, 1835. Pour ceux de nos lecteurs qui savent l'allemand, nous nommerons l'ouvrage suivant, éminemment spirituel, *Gœthe aus nœherm persœnlichem Umgange dargestellt*, ouvrage posthume de Jean Falk, Leipzig, 1832. L'inspection des ouvrages de gravure et de lithographie peut beaucoup contribuer à l'intelligence des ouvrages de Gœthe; nous indiquerons à cet effet les suivants : *Bilder zu Gœthe's Faust, von Cornelius*, Francfort et Weimar, 1817 (24 planches); *Umrisse zu Gœthe's Faust, gezeichnet von Retzsch*, Stuttgart, Cotta, 1816, in-4°. Ce dernier recueil de dessins au trait a été copié à Paris, et publié chez Audot, 1 vol. (26 pl.) in-8°, avec une analyse de ce drame, par M^me^ E. Voiart; *Darstellungen zu Gœthe's Faust, von Nauwerck*, Hambourg, 1832, 12 lithogr.; *Hand-Zeichnungen zu Gœthe's Balladen und Romanzen*, lith. v. Neureuter, Stuttgart, Cotta, 1829-1830, 4 cah. gr. in-fol. L. S.

GOÉTIE, *voy.* DIVINATION.

GŒTTINGUE, une des plus jolies villes de la Basse-Saxe (royaume de Hanovre), située au milieu d'une vallée fertile et agréable, sur la Leine dite Neuve, dans la principauté de Gœttingue. Cette ville, dont la population ne s'élève pas au-delà de 9,600 habitants, possède, outre sa célèbre université, un gymnase, une école industrielle fondée en 1785, plusieurs manufactures de draps et de bas, et elle fait un commerce considérable de saucisses de Westphalie et de toiles. Pour plus de détails, on peut consulter la description de Marx, *Gœttingen in medicinischer, physikalischer und historischer Hinsicht*, Gœtt., 1824, in-8°.

L'université de Gœttingue, fondée par le roi George II (*voy.*), a reçu de lui le nom de *Georgia Augusta;* elle fut ouverte en 1735 et inaugurée le 17 septembre 1737. Indépendamment du Hanovre, elle est la haute école des pays de Brunswic et de Nassau. Sa bibliothèque (*voy.* T. III, p. 496), la plus riche de l'Allemagne pour les publications modernes, renferme environ 300,000 volumes et plus de 5,000 manuscrits; elle est devenue une des plus célèbres bibliothèques de l'Europe depuis l'administration éclairée de Heyne (*voy.*). La Société royale des Sciences attachée à l'université, fondée en 1751 et réorganisée en 1770, est divisée en trois classes : la classe de mathématiques, celle de physique et celle d'histoire. Elle a des membres ordinaires et extraordinaires, nationaux et étrangers, et tient une séance tous les mois. Chaque classe propose alternativement un prix de cinquante ducats pour le meilleur mémoire sur une question donnée. Le Musée, fondé en 1773, renferme un médailler considérable, une collection de curiosités des trois règnes de la nature, une autre de modèles de toute espèce, une galerie de tableaux, un cabinet d'estampes, etc. Parmi les professeurs les plus célèbres de cette université nous citerons surtout Blumenbach, Heeren, Hugo, Gieseler, Lücke, Gœ-

schen, Siebold, Gauss, Ottfr. Muller, Mitscherlich, les frères Grimm, Wendt, Herbart, etc. Nous consacrons à la plupart d'entre eux des notices biographiques. Depuis 1784, chacune des quatre facultés accorde à celui des étudiants qui l'a le mieux méritée une médaille d'or de la valeur de vingt-cinq ducats.

De l'université dépendent un séminaire pour les prédicateurs, un collége de répétiteurs pour la théologie, un institut pastoral, un séminaire philologique, une école de chirurgie, une maison d'accouchements, un hôpital, un jardin botanique, un jardin de culture, un bel amphithéâtre d'anatomie, une infirmerie, une clinique, un laboratoire de chimie, un cabinet d'instruments de physique et de mathématiques, une collection d'antiquités, un observatoire, etc. Depuis 1821, on a fondé aussi à Gœttingue une Société des amis des Mines, dont le professeur Hausmann publie les *Études*.

Des milliers de jeunes gens de toutes les contrées de l'Europe et des familles les plus riches et les plus puissantes ont fréquenté l'université de Gœttingue et la fréquentent encore, parce qu'il y règne moins que dans les autres universités d'Allemagne cet esprit local et de nationalité étroite qui repousse les étrangers. La moyenne des étudiants y est de 12 à 1500.

L'université de Gœttingue s'est distinguée de bonne heure par la diversité des cours, surtout dans la faculté philosophique, et par l'esprit libéral qui y a régné jusqu'à ces derniers temps. La riche dotation de l'université lui promet bien des années encore de prospérité, quoique la fondation de l'université de Berlin lui ait fait beaucoup de tort. Les troubles dont Gœttingue a été le théâtre en 1831 et l'éloignement récent de sept professeurs d'un mérite reconnu (Grimm, Ewald, Gervinus, Dahlmann, etc.), par suite de leur opposition aux mesures prises par le roi Ernest-Auguste relativement à la constitution du royaume, lui ont nui également. Nous parlerons de ces derniers événements à l'article Hanovre, et nous nous bornerons ici à dire un mot des troubles de 1831, après avoir indiqué au lecteur, comme ouvrage bon à consulter sur l'heureuse activité de ce foyer de lumières, celui de Pütter, intitulé : *Histoire littéraire et scientifique de Gœttingue* (2vol.), continuée de 1788 à 1820, par le professeur Saalfeld.

Ce qui fit éclater l'émeute du 8 janvier 1831, ce fut la sévérité excessive du censeur académique; mais depuis longtemps le mécontentement avait jeté de profondes racines. Les bourgeois et les étudiants agirent de concert, et formèrent, pour prendre en main la direction des affaires publiques, un conseil composé d'hommes des deux classes. Une députation fut envoyée à Hanovre, afin de présenter au duc de Cambridge (*voy.*) les vœux et les griefs de la ville. Cette députation devait lui demander l'autorisation de mettre sous les yeux du roi d'Angleterre une pétition touchant les griefs de la ville et les changements à apporter dans la constitution, et l'engager lui-même à se rendre à Gœttingue dans le plus bref délai afin de calmer l'agitation des esprits. Le duc consentit à ces demandes, mais il exigea en même temps que les choses fussent rétablies sur l'ancien pied, qu'on reçût dans la ville les troupes royales, et qu'on se soumit sans condition. La petite garnison de Gœttingue avait été expulsée; mais le corps d'observation du général-major de Busche cernait la ville de tous côtés. Une partie des habitants, les étudiants surtout, se déclarèrent prêts à se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Ils cherchèrent à gagner la troupe par des proclamations, tout en travaillant à fortifier la ville le mieux que l'urgence des circonstances le permettait. Cependant, la sommation de se soumettre ayant été renouvelée le 14 janvier, l'inquiétude et la peur commencèrent à gagner les habitants. En vain les exaltés essayèrent-ils de la violence, une nouvelle proclamation du major général de Busche suffit pour dissoudre le conseil dès le lendemain. Le jour même, une députation fut envoyée au quartier-général pour traiter des conditions de la capitulation; mais le général ne voulut rien entendre à ces propositions, et donna à la ville jusqu'à la neuvième heure du lendemain pour se rendre à merci. Le magistrat et les autorités rentrèrent en

fonctions; la plupart des chefs du mouvement s'enfuirent, et le 16, à onze heures du matin, le corps d'observation entra dans Gœttingue. Tous ceux qui étaient soupçonnés d'avoir pris part à la révolte furent arrêtés, transportés à Hanovre et de là à Celle, et livrés à la justice avec tous les fugitifs qu'on put rattraper. On sait qu'en 1833 le Hanovre reçut une constitution libérale, espèce de contrat social qui, précisément comme tel, déplut au nouveau roi (*voy.* ERNEST-AUGUSTE), dont une des premières mesures consista à l'abolir et à rétablir celle de 1819. *C. L. m.*

GOG ET MAGOG. Les étrangers qui visitent Londres et ses curiosités ne manquent pas de s'arrêter, en examinant le Guildhall ou la maison commune, devant deux énormes statues en bois, hautes de près de 15 pieds, et représentant deux guerriers. L'un est armé de pied en cap, tenant de la main droite une lance et appuyant la gauche sur son bouclier; l'autre, la tête et les bras nus, tient en main une de ces armes dont on se servait au moyen-âge pour briser les casques et les boucliers des ennemis, et auxquelles, d'après la forme du fer qui les terminait, on donnait le nom d'*étoile du matin*. Ces deux statues sont connues à Londres sous le nom de Gog et Magog; elles en ont remplacé deux autres qui probablement étaient moins lourdes, et qu'on enlevait de temps à autre de dessus leurs piédestaux pour les promener dans les rues de la capitale. Si celles qui existent aujourd'hui ne reçoivent plus cet honneur, du moins, lors du couronnement de la reine Victoria, leur a-t-on fait celui de renouveler leur habillement et de polir leur armure.

On ne sait trop pourquoi on a donné à ces deux statues les noms qu'elles portent; car deux guerriers protégeant la maison commune de Londres n'ont rien de commun, ce semble, avec Gog et Magog dont il est parlé dans l'Écriture sainte. Dans un passage de la Genèse (X, 2) où il est question de Magog, il est nommé fils (ou descendant) de Japhet. Ézéchiel parle assez longuement (XXXVIII et XXXIX) de Gog, prince de Magog, de Ros, de Mesec et de Tubal, ayant dans son armée des Persans, des Arméniens, etc. D'après le prophète que nous venons de citer, Gog était l'ennemi des Israélites, qui, après leur retour de l'exil, vivaient en paix au milieu des nations : il devait se jeter sur eux avec une armée innombrable, prête à faire un immense butin; mais Jéhovah promettait d'arrêter les progrès du vainqueur et de le faire périr dans Israël même.

Du temps de Jésus-Christ, *Gog et Magog* étaient à peu près synonymes d'*antéchrist*, et l'auteur de l'*Apocalypse* (XX, 8, suiv.) les représente comme des nations ennemies des chrétiens, mais en même temps comme devant être exterminées d'après la volonté formelle de Dieu. Mahomet en parle dans un sens analogue (Coran, XXI, 96).

Les savants ont avancé beaucoup de conjectures sur la véritable signification de ces différents passages, et principalement sur celle des noms propres Gog et Magog. Les uns, prenant tout à la lettre, ont pensé que ces noms indiquaient soit les Scythes (Josèphe, *Antiq.*, I, 6, 1), soit les Persans (Suidas); d'autres, croyant trouver dans le mot Magog un nom propre collectif, ont été d'avis (avec saint Jérôme) qu'il indique les nations caucasiennes dont les Hébreux avaient quelques notions vagues; d'autres encore (Heinrichs, *Comment. in Apoc. Joh.*) n'ont cru pouvoir prendre ces mots que comme des noms fictifs, désignant les ennemis des Israélites ou des chrétiens en général, ce qui répondrait à l'idée qu'en donne le Coran. TH. F.

GOHIER (LOUIS-JÉRÔME), ministre et directeur sous la république française, naquit en 1746 au village de Samblancey, en Touraine, et fut élevé au collége des Jésuites de Tours. Après avoir fait son droit à Rennes, il se fixa dans cette ville et y prit bientôt rang parmi les avocats les plus distingués. Quelques-unes de ses plaidoiries eurent un grand succès, et la réputation qu'elles firent au jeune avocat s'étendit jusqu'à Paris.

C'était l'époque où s'entamait cette lutte parlementaire qui devait être comme le prologue du grand drame de la Révolution. Gohier adopta sans balancer la cause de ces corps illustres, dernier frein

imposé à une monarchie qui devait périr le jour où elle voudrait devenir complétement absolue. Il se prononça avec force contre les parlements improvisés du chancelier Maupeou; et lors de leur renvoi, il fit représenter au théâtre de Rennes une pièce en un acte et en prose, intitulée *Le Couronnement d'un roi*, dans laquelle figuraient, sous ce voile allégorique, la plupart des personnages qui avaient été les favoris et les conseils de Louis XV dans la dernière période de son règne. Mais les travaux sérieux de sa profession détournèrent bientôt complétement Gohier de ces occupations littéraires de sa première jeunesse. Les États de Bretagne le chargèrent de la défense de leurs droits atteints par une mesure du gouverneur de la province; et plus tard, lors des édits par lesquels le présomptueux Brienne crut pouvoir arrêter l'élan imprimé aux esprits, ce fut encore à Gohier qu'échut la mission de consigner dans un mémoire leur énergique protestation. Le talent avec lequel il s'en était acquitté le désignait naturellement à ses concitoyens comme un des hommes appelés à entrer dans la nouvelle carrière législative qui allait s'ouvrir en France: après avoir, en effet, siégé à la cour supérieure de Bretagne, un moment chargée de l'administration de la justice en remplacement du parlement supprimé, il fut porté à l'Assemblée législative, en 1791, par le département d'Ille-et-Vilaine, et s'y rangea sur-le-champ parmi les promoteurs les plus ardents de la Révolution, non toutefois sans souvent faire preuve d'un esprit d'impartialité honorable. Ainsi il combattit la formule du serment civique imposée aux prêtres: son prudent avis, qui consistait à exiger des membres du clergé des garanties que leur conscience pût avouer, ne fut point adopté, et l'on sait toutes les funestes conséquences du système de violence dans lequel l'assemblée crut devoir persister. Après la journée du 10 août qui renversa le trône, Gohier, nommé membre de la commission chargée d'examiner les papiers trouvés aux Tuileries, présenta en son nom, dans la séance du 16 septembre, un long rapport qu'on peut considérer comme un premier acte d'accusation contre le malheureux Louis XVI: l'orateur y signale toutes les pièces qui attestent de la part de la cour des intrigues avec l'étranger, des intrigues à l'intérieur devenues aujourd'hui constantes pour l'histoire, mais où l'équitable postérité verra bien moins peut-être une pensée de trahison qu'une pensée de résistance contre les passions effrénées de la démagogie. Gohier ne tint aucun compte de la cruelle position où se trouvait placé le gouvernement, et il réunit laborieusement les fils d'une prétendue conspiration ourdie par le roi contre la nation. Quoi qu'il en soit, les conclusions du rapport furent trouvées trop modérées encore par le parti vainqueur, et Gohier ne fut pas envoyé à la Convention. Mais ses talents ne restèrent point inactifs. Lorsque Garat fut nommé ministre de la justice, il le désigna pour les fonctions de secrétaire général de ce ministère, auquel il fut élevé lui-même quand le célèbre écrivain prit l'intérieur. Du ministère, où l'on ne pouvait rester longtemps à cette époque d'anarchie, Gohier passa à la présidence d'un des tribunaux civils de la Seine; il occupa successivement le même poste au tribunal criminel et à la Cour de cassation. Après quelques années pendant lesquelles il se voua exclusivement à l'exercice des fonctions judiciaires, il se vit tout à coup ramené sur la scène politique par la révolution du 30 prairial 1799. Des dissensions violentes dans le sein même du Directoire ayant amené la destitution de Treilhard, Gohier fut appelé à le remplacer. Alors il se trouva à la tête de l'opinion qui rallait à la défense de la constitution de l'an III les anciens débris du parti jacobin, et eut pour adversaire principal son collègue Sièyes (*voy.*), qui en méditait déjà, à ce qu'on croit, le renversement. Deux autres directeurs, Moulins et Roger-Ducos, se rangeaient, le premier du côté de Gohier, le second du côté de Sièyes; le cinquième, Barras, tenait le milieu. Telle fut la situation (*voy.* DIRECTOIRE) jusqu'au moment où Bonaparte, revenu vainqueur de l'expédition d'Égypte, fit, en s'unissant à Sièyes, fortement pencher la balance contre la constitution qui fut renversée par la révolution du 18 brumaire (*voy.* ce mot).

Gohier, alors président du Directoire, et qui n'avait su que prévoir l'attentat médité contre le gouvernement, fut un moment retenu captif, avec Moulins, dans le palais directorial; il en sortit en protestant avec dignité et sans vouloir écouter aucune des propositions que lui fit faire, pour se l'attacher, le nouveau consul. Il se retira dans sa petite propriété d'Eaubonne, près de Montmorency, où il passa deux ans dans une retraite absolue, et qu'il ne quitta que pour exercer les modestes fonctions de consul général en Hollande. Rappelé en France lors de la réunion de la Hollande à l'empire, et désigné par l'empereur pour aller remplir le même poste aux États-Unis, il fut empêché par son âge avancé d'accepter ces fonctions, et rentra dans sa solitude, où il est mort le 29 mai 1830, âgé de 85 ans.

Gohier doit être rangé parmi le petit nombre d'acteurs de notre Révolution qu'honore une invariable constance dans des opinions démocratiques professées dès son début. Il en a laissé un frappant témoignage dans des Mémoires publiés en 1824 (2 vol. in-8°), ouvrage dont la première partie, seule curieuse, retrace les faits compris entre son avénement aux fonctions de premier magistrat de la république et le coup d'état militaire qui ne laissa plus à cette dernière qu'une existence nominale. L'ex-président du Directoire s'y montre ami sincère de la liberté, mais homme politique de peu de portée. Méconnaissant entièrement la situation du pays qu'il était appelé à gouverner et les conséquences inévitables du régime tour à tour sanglant et inepte qui lui avait été imposé, il a foi dans les mérites de la constitution de l'an III, et semble croire à la possibilité du maintien de l'ordre de choses qu'elle fondait, tout en traçant (t. I, p. 243) cet aveu naïf, bien fait assurément pour ôter quelque force à son apologie : « L'abandon de nos deux transfuges et l'absence de Barras paralysèrent la puissance directoriale dans nos mains, et *ce fut la Constitution elle-même qui nous mit dans l'impuissance de la défendre.* » P. A. D.

GOITRE, tumeur dure, de forme et de volume variables, située à la partie antérieure et inférieure du cou, et formée par un développement excessif du corps thyroïde, espèce de glande placée au-devant du larynx, et qui tire son nom de θυρεός, mot qui signifie pierre faisant fonction de porte et aussi bouclier carré de la forme d'une porte*. Cette maladie, ou plutôt cette infirmité, est extrêmement obscure dans ses causes et dans son traitement; à cause de l'ignorance à peu près complète où l'on est des fonctions de l'organe affecté. Fort peu commun à Paris, le goître semble endémique dans certains pays montagneux, encaissés et humides, où l'on trouve aussi établi le crétinisme (*voy.*); en Amérique, il est fréquemment observé dans la province de Guatémala. D'ailleurs les causes auxquelles on a coutume de rapporter le goître sont : les eaux chargées de sels calcaires, l'air non renouvelé, le sexe féminin, l'enfance, le tempérament lymphatique, la misère, la malpropreté, l'hérédité, les efforts violents, et jusqu'aux passions vives. On voit par la multiplicité de celles qu'on signale combien on est loin d'en avoir découvert une qui soit certaine et constante.

Il est rare que le goître survienne rapidement; le plus ordinairement on le voit se développer par degrés à partir de la plus tendre enfance, ou bien s'accroître d'une manière irrégulière et atteindre un volume quelquefois assez considérable pour descendre sur la poitrine et même jusque sur le ventre. On ne saurait dire *à priori* jusqu'à quel point la maladie peut aller, et elle s'arrête sans qu'on puisse expliquer davantage pourquoi elle devient stationnaire. Lorsqu'elle est portée à un certain point, la compression que le corps thyroïde exerce sur les parties voisines entraîne la gêne de la respiration, l'altération de la voix, et quelquefois même de l'embarras dans le cours du sang, avec toutes les conséquences qui peuvent en résulter.

A moins que le goître n'ait subi une réaction inflammatoire ou une désorganisation profonde, il reste exempt de douleurs et même insensible à une pres-

(*) De là le nom allemand de *Schilddrüse* (glande de bouclier) donné au corps thyroïde (il faudrait dire *thyréoïde*). S.

sion modérée; la peau qui le recouvre ne change point de couleur. La durée de cette affection est d'ailleurs illimitée, et, lorsqu'elle est parvenue à l'état stationnaire, elle constitue une infirmité plutôt désagréable à la vue que réellement incommode; surtout il est presque sans exemple qu'elle soit devenue assez dangereuse pour motiver des tentatives de guérison souvent funestes à la santé.

Le plus ordinairement le goître persiste jusqu'à la mort; cependant il est susceptible de se terminer par résolution, par suppuration ou par dégénération cancéreuse. Il est difficile de confondre un goître avec les autres tumeurs qui peuvent se développer à la partie antérieure du cou. Quant aux probabilités de la guérison, soit spontanée, soit obtenue par les secours de l'art, elles sont d'autant plus grandes, toutes choses égales d'ailleurs, que le goître est moins ancien, qu'il s'est développé plus rapidement, que le sujet est plus jeune, et qu'il n'a pas de disposition héréditaire.

L'examen des tumeurs goîtreuses a montré le corps thyroïde plus ou moins volumineux et présentant soit de la suppuration, soit des kystes séreux, des hydatides ou des tumeurs cancéreuses.

Le traitement du goître, obscur comme tout le reste de son histoire, se compose d'une partie hygiénique et d'une partie médicamenteuse et opératoire. La première comprend toutes les précautions conseillées d'ordinaire contre la disposition scrofuleuse. Ainsi la recommandation de faire transporter les goîtreux hors des localités où leur maladie est endémique, de faire nourrir dans des pays sains et par des femmes non goîtreuses les enfants auxquels on aurait lieu de supposer une disposition héréditaire, est judicieuse et basée sur l'observation des faits. Les autres moyens se devinent d'eux-mêmes.

La seconde partie du traitement consiste en applications extérieures et aussi en médicaments internes. Quelquefois on tente ou d'enlever la tumeur par l'instrument tranchant, ou de la détruire sur place par des caustiques; ou bien encore d'en provoquer la fonte suppuratoire, ou d'en amener l'atrophie par la ligature des artères qui s'y rendent. Hâtons-nous de dire que les moyens chirurgicaux ne sont applicables qu'aux cas où le goître, par son volume ou par son poids, exerce quelque fâcheuse influence sur la santé; car ces moyens présentent des chances fort dangereuses, et les résultats des tentatives qui ont été entreprises sont loin d'être encourageants.

Les onctions et les frictions résolutives, les vésicatoires volants et les applications permanentes, soit d'emplâtres dits fondants, soit de substances résolutives ou astringentes, ont amené la diminution et quelquefois la disparition complète du goître; mais un moyen tout empirique, et qui compte le plus grand nombre de succès, c'est l'éponge calcinée, substance dont toute la vertu dépend de l'iode qu'elle contient, ainsi que l'ont prouvé les recherches de la chimie moderne. Depuis l'époque où la découverte de l'iode a permis d'administrer cette substance d'une manière plus certaine et plus régulière, les cas de guérison se sont multipliés, bien qu'il y ait des goîtres rebelles à tout traitement. On en prescrit l'usage tant à l'intérieur qu'à l'extérieur; mais la grande activité de ce remède oblige à l'employer avec beaucoup de précaution et de réserve. Au reste, le traitement du goître présente des indications très variées et ne saurait être prescrit d'une manière fixe. Il ne faut jamais perdre de vue les dangers qu'il peut faire courir au malade, et souvent la prudence ordonne de s'abstenir. F. R.

GOLBÉRY (Marie-Philippe-Aimé de), membre de la Chambre des députés, conseiller à la cour royale de Colmar, correspondant de l'Institut (Académie des Inscriptions et Belles-Lettres), etc., est né à Colmar (Haut-Rhin) le 1er mai 1786, au sein d'une famille déjà connue dans les lettres par celui de ses membres (Sylvain-Meinrad-Xavier, mort en 1822) qui avait entrepris et publié un voyage en Afrique. Le père de M. Philippe de Golbéry était membre du conseil souverain d'Alsace. Lui-même, après avoir fait ses premières études en Allemagne, vint à Paris suivre les cours du collége des Quatre-Nations, puis ceux de l'École de droit. Entraîné par

l'amour de la patrie, il s'enrôla comme volontaire dans une des cohortes de la garde nationale, que Napoléon, dans les premiers temps de l'empire, organisait sur le pied de guerre. Mais le vœu de sa famille s'opposant à ce qu'il embrassât la carrière militaire, il déposa l'épaulette de lieutenant de grenadiers, que son enthousiasme lui avait déjà méritée, et, voué de nouveau à l'étude du droit comme à celle des langues anciennes, il fut reçu avocat en 1808. A peine avait-il atteint l'âge exigé par la loi, qu'il fut nommé (1811) substitut du procureur impérial à Aurich (Ems orientale), et il se livra tout entier aux soins qu'exigeait l'organisation du service judiciaire dans ce pays nouvellement réuni à la France, et où sa connaissance parfaite de l'allemand lui permettait de se rendre utile. Au bout de quelques mois, un nouveau décret impérial le nomma procureur impérial à Stade (Bouches de l'Elbe). A cette époque, M. de Golbéry fit la rencontre de M. Jules David, le fils du grand peintre, membre du conseil d'état et sous-préfet de l'arrondissement dont l'organisation judiciaire était confiée au jeune Alsacien. Cet helléniste fortifia en lui le goût des lettres grecques qu'il n'a cessé depuis de cultiver. Mais M. de Golbéry dut bientôt quitter Stade pour repasser à Aurich avec le titre de procureur impérial, et ce fut alors (fin de 1812) qu'il épousa la fille de Merlin de Thionville (*voy.*). En 1813, il fut nommé procureur impérial à Colmar. Mais en 1814, à la première invasion du sol français, le grave magistrat, retrouvant dans son cœur l'enthousiasme et l'ardeur du jeune étudiant d'autrefois, n'hésita pas à prendre les armes pour la défense du pays. Son beau-père avait créé un *corps-franc* pour veiller à la défense du territoire : M. de Golbéry y entra avec l'autorisation du gouvernement, et ne déposa les armes qu'après la capitulation de Paris. Son dévouement à une cause malheureuse ne lui fut pas funeste cette fois; mais après le désastre de Waterloo, M. de Golbéry, qui avait salué avec joie le retour de Napoléon, sentit qu'il ne conserverait pas son poste de procureur du roi, et donna sa démission pour rentrer dans le barreau. Sur la fin de 1816, M. de Serre, premier président de la cour royale de Colmar et député du Haut-Rhin, fit nommer M. de Golbéry substitut du procureur général à ce siége; et en 1820, le même illustre magistrat, devenu garde-des-sceaux, le nomma conseiller à la cour royale, place analogue à celle que ses pères avaient occupée. M. de Golbéry se distingua par une grande activité, et l'impartialité non moins que la lucidité de ses résumés fut remarquée à Strasbourg, où depuis il présida souvent la cour d'assises.

Cependant, malgré les devoirs importants de sa charge, il put encore consacrer une partie de son temps à des travaux littéraires et d'érudition, et il publia successivement un grand nombre d'ouvrages sur la jurisprudence, la littérature, l'archéologie, etc. A la dernière classe appartient la dissertation qui a pour titre : *Les Villes de la Gaule rasées par M. Dulaure et rebâties par M. de Golbéry*, 1821; traduite en latin par l'auteur lui-même, elle se trouve insérée dans le cinquième volume de l'édition de César, de la Bibliothèque classique de Le Maire; puis le mémoire *sur quelques anciennes fortifications des Vosges*. Il envoya sur des sujets de même nature des mémoires à l'Institut, et en 1824 la première médaille que décerna l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres lui fut accordée, avec le titre de membre correspondant, pour une *Carte des routes romaines de la Haute-Alsace*. Des recherches également savantes lui firent obtenir, en 1826, la médaille proposée par l'Académie de Toulouse pour le meilleur ouvrage *sur l'État de la Gaule avant la domination romaine*. A ces travaux archéologiques M. de Golbéry ajouta des travaux philologiques, en se chargeant pour la collection de Le Maire d'une édition de Tibulle enrichie d'un nouveau commentaire latin. La vie de ce poëte élégiaque, qu'il avait placée en tête du volume, donna lieu à une vive polémique avec plusieurs savants allemands. En 1827, M. de Golbéry termina, en ce qui concerne le Haut-Rhin, son grand ouvrage intitulé : *Antiquités de l'Alsace ou Description des châteaux, églises et autres monuments*, etc., *avec un texte histo-*

rique et descriptif, in-fol. M. Godefroi Schweighæuser (*voy.*), savant professeur de Strasbourg, était son collaborateur pour le département du Bas-Rhin. De 1827 à 1828, M. de Golbéry, ayant fait plusieurs excursions en Suisse et visité la Lombardie, décrivit ses voyages dans une suite de *Lettres* qu'il accompagna des lithographies de Villeneuve, lettres qui font suite à celles qu'a publiées M. Raoul-Rochette. On lui doit aussi de nombreuses traductions de l'allemand et du latin : celle de l'*Histoire universelle de l'antiquité*, par M. Schlosser, à Heidelberg (Paris et Strasbourg, 1828, 3 vol. in-8°); celle de cette fameuse *Histoire romaine* de Niebuhr (1829 et années suiv., 6 vol. in-8°) qui, par la hardiesse de ses innovations, a si fort embarrassé les routiniers de la science; celle de Suétone et celle du dialogue de Cicéron intitulé : *Brutus*, *sur les orateurs illustres;* et il a enrichi de notes les *Lettres de Cicéron*, dans la collection Panckoucke, à laquelle il a donné en outre une notice sur l'orateur et une autre sur Suétone. Il a écrit la biographie de Niebuhr, avec des aperçus fort savants sur l'état littéraire et politique de l'Allemagne, et celle d'Auguste-Guillaume de Schlegel. M. de Golbéry a participé et participe encore à la rédaction de plusieurs ouvrages et recueils scientifiques et littéraires. Il a été un des plus actifs rédacteurs du Bulletin des sciences de Férussac, de la Revue encyclopédique, de la Revue germanique, etc.; l'*Encyclopédie des Gens du Monde* lui doit un grand nombre d'articles dont les plus importants sont : CARTHAGE, ÉTRUSQUES, GAULE, etc.

Tant de travaux ne satisfaisaient point encore son besoin d'activité : il ambitionna de se présenter dans l'arène politique, et la révolution de juillet 1830 la lui ouvrit. Élu d'abord président du collége électoral de l'arrondissement de Colmar (*extra-muros*), puis en 1833 membre du conseil général, M. de Golbéry se présenta comme candidat à ce même collége en 1834, et fut élu par le parti de l'Opposition, auquel il resta fidèle dans la Chambre, mais avec indépendance, avec modération, et sans parti pris de trouver mauvais tout ce qui était l'œuvre du gouvernement. Par le fait même de cette modération, il fut peu remarqué dans les premières sessions; mais son mandat lui fut cependant continué par les électeurs ruraux de Colmar dans les deux élections générales ordonnées sous le ministère du 15 avril 1837 (*voy.* MOLÉ). Avant et après la chute de cette administration si rudement éprouvée, il a embrassé avec chaleur les intérêts du *centre gauche*, et il a fait ensuite partie de la majorité qui soutenait le nouveau ministère formé par le maréchal Soult de concert avec divers membres de ce parti parlementaire. Alors le moment de l'influence est venu pour le député de Colmar : il a été nommé dans différentes commissions, dont plusieurs l'ont désigné pour présenter leurs rapports à la Chambre.

Malgré une vie si pleine, M. de Golbéry n'a pas aujourd'hui 53 ans; il lui sera donné, sans doute, de rendre encore de longs services à son pays natal, dont il a parfaitement étudié les besoins, et à la France entière, dont il a partagé toutes les sympathies, et pour laquelle il sait si bien qu'il n'y a de liberté durable qu'à la condition d'une stricte moralité dans ceux qui la gouvernent et d'une abnégation plus complète, de la part de chacun d'entre nous, de tous nos intérêts personnels. E. P-C-T.

GOLCONDE (ROYAUME DE), dans la presqu'île indienne en-deçà du Gange (*voy.*), entouré des rivières de Burda et de Kistna. On lui donne 4,500 m. carrés géographiques, et une population de 10 millions. Renommé surtout par ses mines de diamants, dont on s'est toutefois exagéré la richesse et dont on doit une description à M. Voysey*, le royaume de Golconde fait partie de celui de Dekkan, dont la capitale actuelle est Hyderabad ou plutôt Haïderabad (car c'est ainsi qu'il faut prononcer), ville de 200,000 habitants dont nous avons parlé à l'article DEKKAN. Fondée en 1585, cette résidence du *nidzam* est située par 17° 15′ de latitude N., et par 78° 35′ de longitude. Golconde, autrefois résidence florissante, n'est plus aujourd'hui qu'un fort presque insignifiant.

(*) Voir *Revue britannique*, t. XIX (juillet 1828), p. 113-121. S.

Le Telingana, compris dans le Dekkan d'aujourd'hui, ayant été conquis par les mahométans, fit partie de l'empire Bhamani; mais lors de la dissolution de ce dernier, il devint de nouveau indépendant sous le nom de Golconde, et son premier prince, appelé Kouli-Koutoub-Chah, régna de 1512 à 1551. Le dernier, fait prisonnier par Avreng-Zeyb (*voy.*), mourut en 1704. X.

GOLDONI (Carlo), poëte comique, le plus célèbre de l'Italie, naquit à Venise en 1707. Il y a dans la carrière de Goldoni trois parties bien distinctes : la période de sa jeunesse aventureuse, puis celle du travail, enfin celle où, séjournant à Paris, pensionné par la liste civile, il jouit d'une modeste aisance et d'une gloire méritée.

Le grand-père de Goldoni était amateur de fêtes et de spectacles; le poëte dramatique fut élevé au milieu des plaisirs. Comme Gœthe, il préluda de bonne heure à sa carrière en jouant avec un petit théâtre de marionnettes; déjà à huit ans il écrivit sa première comédie. Chez les Jésuites, à Rome, où il fit ses études, on lui confiait des rôles de femmes dans les pièces que les révérends pères permettaient à leurs élèves de représenter. Lorsque, à l'âge de 16 ans, Goldoni passa au collége du Pape, à Pavie, il s'occupa bien plus de mener une joyeuse vie avec les jeunes abbés ses condisciples que de l'étude du droit civil ou du droit canon; on le mit à la porte du collége pour quelques satires mordantes lancées contre des personnages de distinction. A partir de ce moment, Goldoni s'essaya un peu à tous les métiers : tour à tour on le voit avocat à Venise, coadjuteur au criminel à Feltre, faiseur d'almanachs, écrivain, comédien, directeur de théâtre, secrétaire. Mais cette vie désordonnée lui profitera un jour : par l'exercice de tant de professions diverses, par le frottement journalier avec des gens de tous les états, il devient riche d'expérience; une ample provision de caractères et de situations s'amoncelle dans sa jeune tête, et plus tard il n'aura qu'à puiser dans cet immense magasin pour alimenter ses pièces de théâtre.

A l'âge de 30 ans, il met un terme à ses désordres en épousant, à Gênes, la fille d'un notaire. Dès ce moment, transformé en homme studieux et rangé, il songe à tirer parti de ses aventures passées et de son penchant naturel, qui le poussait vers le théâtre. Il commençait à jeter un regard de pitié sur les auteurs à masque et sur les comédies improvisées, qui dominaient alors sur tous les théâtres de l'Italie : la lecture de Molière avait dessillé ses yeux. Mais n'osant rompre en visière à un public engoué d'un plaisir national, il dut, dans ses premières compositions, avant de tenter une réforme dramatique, sacrifier au goût dominant. Ce fut en 1747 que, de retour à Venise après une absence de cinq ans, il se sentit en mesure d'entrer en lice avec les directeurs des théâtres populaires. Établi dans la salle de Saint-Ange (1749) et plus tard dans celle de Saint-Luc (1754), il donne par an jusqu'à seize comédies nouvelles, et soutient avec succès la concurrence de ses rivaux, celle de Carlo Gozzi (*voy.*) entre autres qui ameutait contre lui la fleur des beaux-esprits vénitiens. Enfin, après avoir passé quelque temps à Parme, où l'infant D. Philippe l'avait appelé, il arrive à Paris (en 1761), et y devient lecteur de Mesdames, filles du roi. A cette époque, il avait déjà composé plus de 120 pièces de différents genres; mais son ambition visait plus haut : il prétendait ajouter à cet énorme bagage dramatique des pièces écrites en français. Il réussit pleinement dans cette tentative : *le Bourru bienfaisant* eut un grand succès (1771), et s'est maintenu avec honneur jusqu'à nos jours sur la scène française.

Goldoni employa les dernières années de sa vie à rédiger ses Mémoires, qui sont remplis d'anecdotes intéressantes. Sa vieillesse fut troublée par la perte de sa pension, engloutie dans le grand naufrage du 10 août. Sur le rapport de Chénier, la Convention rendit, il est vrai, un revenu alimentaire au pauvre vieillard; mais il mourut le lendemain de ce décret, le 8 janvier 1793.

Vers le milieu du XVIII^e^ siècle, Goldoni occupait presqu'à lui seul la scène comique; il connaissait fort bien toutes les ressources du théâtre, mais ses pièces sont inégales et presque tous ses ca-

ractères superficiellement tracés; ce sont des silhouettes plutôt que des portraits. Il blesse souvent la pureté du langage et ne semble vraiment maître de l'instrument qu'il emploie que lorsqu'il écrit en patois vénitien. Ce n'est plus le haut comique de Molière : Goldoni se perd trop souvent dans le genre bâtard, qu'on a depuis décoré du nom de *drame*, et pour exciter l'hilarité de son public tous les moyens lui sont bons. Mais, cette part faite à la critique, quelle immense variété de caractères et de sujets! Que d'habitudes, de passions, de ridicules et de vices traduits sur la scène! Quel dialogue spirituel et facile! que d'observations fines et heureuses! Il ne faut pas juger Goldoni sur une froide lecture: c'est en Italie, sur un théâtre italien, que l'on découvre toute la sève vitale qui circule encore dans ses pièces. Très souvent Goldoni met en scène des habitudes sociales et des mœurs, des usages, qui sont pour nous lettre close. Qu'est-ce que nous entendons à la *villeggiatura* et au sigisbéisme (*voy.* CICISBEO)? Tout le sel des comédies qui mettent en relief des personnages et des intérêts populaires est perdu pour nous (par exemple *le Maschere; I Rusteghi*). Comprenons-nous seulement ce ravissant dialecte vénitien, cette langue bâtarde et molle, qui remplit tant de scènes de Goldoni (voir *le Baruffe chiozzotte*, etc.)? Sommes-nous assez familiarisés avec les lieux publics dont notre auteur se sert bien souvent comme d'un cadre (par exemple *la Bottega di caffe*, etc.)? Il faut donc nous replier sur les caractères spéciaux, sur les scènes domestiques et d'intérieur, sur les pièces toutes d'invention. Mais ce terrain, restreint de la sorte, est encore assez vaste pour mettre en évidence les dons heureux de Goldoni.

Les OEuvres de Goldoni ont été réunies en 17 vol. in-8°, chez Pascali; les poésies diverses forment 2 vol. D'autres éditions sont celles de Lucques, 1788, en 32 vol. in-8°, et 1809, 26 vol. in-8°. Les Mémoires pour servir à l'histoire de sa vie et de son théâtre ont paru de 1784 à 1787, 3 vol. in-8°. Carrer, Calvi, Meneghezzi et d'autres ont écrit sur la vie et les ouvrages de Goldoni. L. S.

GOLDSMITH (OLIVIER), un des meilleurs poëtes anglais, romancier célèbre et historien plein de mérite, naquit à Pallismore, en Irlande, le 10 (21) novembre 1728, au sein d'une famille pauvre, mais respectée; son père, comme son grand-père, était ministre de l'Évangile. Le jeune Olivier avait atteint l'âge de cinq ans, lorsque son père fut nommé régent de Lissoy, et tout nous porte à croire que c'est ce village de Lissoy qu'il a depuis célébré sous le nom de *Auburn* comme « le plus charmant des villages de la plaine». En 1734, on le plaça à la petite école primaire tenue par un certain Thomas Byrne, vieux soldat, plein d'originalité et de *humour*, poëte aussi et très versé dans les langues classiques. C'était l'homme qu'il fallait pour développer les heureuses dispositions de son élève; mais le petit Olivier était essentiellement paresseux, et les avertissements multipliés du maître semblaient produire sur l'esprit de l'écolier l'effet contraire de celui qu'on avait en vue. En revanche, personne ne se rendit avec plus de plaisir le soir au foyer du vieux tambour, lorsque, à la lueur tremblotante du feu, il racontait quelque aventure de ses campagnes, quelque exploit de brigand ou de rebelle, ou bien une de ces vieilles légendes de héros et de fées dont la mémoire du peuple irlandais conserve un si grand nombre. Ces légendes si naïves et si poétiques ébranlèrent profondément l'imagination de l'enfant, et peut-être éveillèrent en lui quelque pressentiment de son avenir. Il prit goût à la musique et répéta les chants antiques de sa patrie avec un enthousiasme qui ne s'éteignit jamais dans son âme.

En 1744, on le plaça au collége de Dublin (*Trinity college*), où il se distingua plus souvent par des escapades étourdies, entremêlées quelquefois d'actions généreuses, que par le progrès dans les études. Ainsi nous le voyons figurer comme un des héros d'une émeute occasionnée par une espièglerie d'écoliers qui avaient jeté de l'eau froide sur un huissier royal, mais qui aboutit à une attaque sur les prisons, attaque dans laquelle il y eut quarante écoliers tués et plusieurs blessés. Une fois, après un concours où il

avait recueilli quelque honneur, il fit servir un souper et venir des violons dans son appartement, où il avait assemblé tous les jeunes gens de sa connaissance; on chanta, on dansa : le professeur survint, s'indigna, et dans son emportement frappa l'écolier mauvais sujet. Que fit alors le petit Goldsmith? Le lendemain matin il s'échappa de Dublin avec vingt-quatre sous dans sa poche, battit la campagne pendant trois jours, temps que dura cet argent, et alors il se retira chez son père qui enfin parvint à le ramener au collége et à le réconcilier avec le professeur. Une fois aussi, ayant rencontré une pauvre mendiante avec cinq enfants, et n'ayant pas, suivant son habitude, d'argent à lui donner, il lui remit les couvertures de son lit. Le matin du jour suivant il ne parut pas au déjeuner; on enfonça sa porte et on le trouva dans un étrange état : il avait eu froid pendant la nuit, et, n'ayant point de couverture, il avait décousu le coutil de son lit et s'y était enseveli dans les plumes.

En 1754, Goldsmith se rendit en Écosse pour faire ses études à l'école de médecine d'Édimbourg. Mêmes embarras! Il se rendit caution pour un ami, l'ami ne paya pas sa dette, et Olivier n'ayant rien pour l'acquitter se tira d'affaire par la fuite. A Sutherland, il s'embarqua sur un bâtiment hollandais, fit le trajet sans aventure et débarqua à Rotterdam. Il n'avait toujours point d'argent; il voyagea à pied sans autre guide que le caprice. Son enjouement et son esprit le recommandaient partout; ses lumières et son titre d'étudiant lui préparèrent un bon accueil dans la ville, et, dans les campagnes, sa flûte et ses chansons lui assurèrent l'hospitalité des paysans. « Le soir, dit-il dans une lettre, en approchant de ces chaumières, je jouais quelque air irlandais, et les paysans me donnaient presque toujours pour récompense un souper et un lit; mais dans les châteaux on ne fit jamais grand cas de moi ni de ma flûte. »

Il paraît qu'il voyagea un certain temps avec un jeune Anglais riche et noble; car on ne s'expliquerait pas autrement comment il aurait eu accès dans la bonne société de Paris. Or, dans sa vie de Voltaire il dit : « Celui qui rédige ces « mémoires a eu le plaisir de connaître « Voltaire. Il le vit à Paris au milieu « d'une réunion d'hommes célèbres et « illustres, et de femmes aimables et spi- « rituelles. On parla de la littérature na- « tionale d'Angleterre : Fontenelle, qui « ne la connaissait pas, se mit à la fronder « avec une plate animosité; Diderot en « voulut faire l'apologie; mais soit qu'il « fût inférieur à Fontenelle dans l'art de « la conversation, soit pour quelque au- « tre raison, il s'en tira fort mal. Voltaire « gardait le silence. Enfin il se réveilla; « ses yeux rayonnèrent avec le feu de l'in- « telligence, et son corps amaigri sem- « blait reprendre une vie nouvelle. Au « moment où Fontenelle se félicitait de « son triomphe, le malin philosophe com- « mença la défense de l'Angleterre avec « une éloquence brillante et gracieuse. « De temps en temps il lança sur son ad- « versaire les traits d'une ironie sévère, « mais fine, et enfin vers les trois heures « du matin il se tut, et laissa son audi- « ditoire convaincu et charmé. »

Lorsqu'en 1756 Goldsmith revint en Angleterre, trois francs dans sa poche étaient toute sa richesse. Il s'installa en qualité de sous-maître dans une école près de Londres; mais bientôt quelques articles de critique littéraire qu'il rédigea pour le *Monthly Review* eurent un si grand succès qu'il résolut de faire son état de la littérature. Le désespoir conduisait sa plume, car il était accablé de dettes et courbé sous le fardeau du malheur. Il s'attacha donc au *Monthly Review*, dans lequel parurent ses *Lettres chinoises*, et il écrivit en même temps dans six autres journaux; mais il trouva moyen de se soulager le soir, après ces travaux forcés du jour, en composant son *Inquiry into the state of literature in Europe*. Par cet essai, qu'il publia en 1759, il espérait se faire un nom; mais quoique cet ouvrage ait beaucoup de mérite, quoiqu'on y remarque une assez grande étendue de pensée, il ne fut guère lu dans le monde; seulement les éditeurs de Revues virent là un talent qui pourrait leur devenir utile. Ce qu'a dit Goldsmith à propos d'un des personnages de son roman : « Il était trop pauvre pour risquer une seconde tentative sur la gloire et se contenta d'écrire

pour le pain, » s'applique merveilleusement à lui-même. En 1759, il fit connaissance avec Smollett (*voy.*), à qui il donna quelques petites pièces pour le *Critical Review*. Smollett lui conseilla de rentrer dans la pratique de la médecine; Goldsmith l'essaya, échoua, et reprit la plume. En 1759, il écrivit encore sa vie de Voltaire (*Life of Voltaire*); en la publiant, il garda l'anonyme, mais cet opuscule est digne de son auteur. Enfin, vers la fin de 1760, un recueil d'essais intitulé *The citizen of the world* lui attira une grande célébrité; le beau monde l'adopta, et Goldsmith fut reçu avec une sorte d'enthousiasme dans la plus brillante société. Johnson, Barke, Reynolds, Garrick devinrent ses amis, et en 1762 il forma quelques relations avec le libraire Newbery pour lequel il écrivit dans l'année : 1° *History of the Cochlane ghost*; 2° *English Plutarch*; 3° *History of England*; 4° *History of Mecklenburgh*; 5° *Life of Beaw Nush*, et plusieurs autres ouvrages. Pour toutes ces productions, il ne reçut pas plus de 120 livres sterling. Il souffrait toujours la dure atteinte de la pauvreté. En 1763, emprisonné pour dettes, il n'échappa au désespoir que par les soins de Johnson. Dans les trois années précédentes, il avait composé son célèbre roman *The Vicar of Wakefield*; mais les libraires n'en distinguèrent pas le mérite. Cependant Johnson, avec le tact sûr et délicat du génie, y avait reconnu une beauté touchante et naïve; et pendant que Goldsmith gémissait dans la prison, Johnson en porta le manuscrit chez le libraire Newbery, et, par son autorité de critique, il le décida à l'acheter; *vingt livres sterling* fut tout ce qu'il en obtint! Cet excellent roman, ce suave tableau de la vie de famille, parut en 1766. Pendant les dix années suivantes, ses meilleurs ouvrages se succédèrent rapidement. Les *Letters on english history from a nobleman to his son*, qui, publiés sous l'anonyme, furent alors attribués à lord Lyttleton; la *Roman history* et l'*History of Greece*, ouvrage qui ne parut qu'après sa mort; le *View of animated nature*, les deux excellentes comédies, *The good natured man* et *The stoops to conquer*, et surtout ses poëmes délicieux *The Hermit*, *The Traveller* et *The deserted village*, appartiennent à cette époque. C'était le chant du cygne, le dernier effort de la nature épuisée par les souffrances. Goldsmith mourut à l'âge de 45 ans, le 4 avril 1774. Sa vie a été écrite par Prior, qui rend justice aux talents de son compatriote.

Il ne nous reste plus qu'à donner une idée du mérite de Goldsmith comme auteur. Dans ses histoires, il nous a laissé un modèle de concision et d'exactitude dans le style et dans la vérification des faits et des dates. Ses comédies conservent une place honorable au répertoire; son roman tient encore son rang parmi les productions classiques anglaises et brille de toute la fraîcheur de sa popularité originaire. Le goût parfait qui y règne, la moralité sainte et pure qu'il respire, le style harmonieux et clair, la simplicité originale, la bonté et le naturel qui donnent à tous les personnages une individualité attachante, nous charment encore comme au premier jour. Mais c'est comme poëte que Goldsmith a acquis l'immortalité. Au milieu de la poésie brillante et passionnée de notre siècle, ses chants mélancoliques et tendres se glissent au fond de l'âme. La jeunesse bruyante peut méconnaître leur beauté modeste, mais quand on a pensé et souffert on y revient avec plaisir. Goldsmith ne s'élève jamais au sublime, mais tous les accords de la joie et de la douleur vibrent sur sa lyre. Tour à tour enjoué et pensif, il est toujours gracieux; ses descriptions sont belles et fidèles, et sa versification est parfaite. Ses lettres sont charmantes.

Goldsmith montrait dans toute sa plénitude le caractère national des Irlandais. Fougueux, aimant et généreux, mais en même temps inconstant et léger, il était le meilleur des hommes, mais il était faible et irrésolu. Ennemi déclaré de toute économie, il dépensait plutôt par insouciance que par le désir de jouissances quelconques. En somme, il mérite nos sympathies, mais assez souvent la critique a beau jeu avec lui. On a plusieurs éditions de ses œuvres complètes : celle d'Édimbourg, 1801, 4 vol. in-8°, est surtout recommandable. W. Irwing a publié

en outre ses *Miscellaneous works*, Paris, 1825, 4 vol. in-8°. M. M.

Quelques-uns des ouvrages de Goldsmith ont été réimprimés à Paris, et presque tous ont été traduits en français; la plupart même l'ont été différentes fois. C'est ainsi qu'on possède six ou sept traductions du *Vicaire de Wakefield*, qualifié de *curé* par quelques traducteurs et par d'autres de *ministre*. La première, publiée en 1767, réimprimée en 1785, un vol. in-12, et souvent depuis, a été attribuée à M^me^ de Montesson et à Rose; celle de Voullaire est encore plus estimée: il en a paru à Londres quatre éditions. Parmi les traductions des autres productions purement littéraires de Goldsmith nous citerons les suivantes : *Le Citoyen du monde ou Lettres d'un philosophe chinois dans l'Orient*, Amsterdam, 1762, 3 vol. in-12; *Le Village abandonné*, poëme imité par Lebrun, Paris, 1803, in-18, traduit en vers par Faudoas, Moulins, 1822, in-12, et en prose par M. Borghers, Paris, 1824, in-18; *Essais*, traduits par Castéra, Paris, 1788 et 1808, et sous le titre de *Contes moraux*, par le prince Boris Galitsyne, 1804, in-8°.

L'*Histoire de la Grèce depuis son origine jusqu'à la mort d'Alexandre* a été traduite par Aubin, Paris, 1802, 2 vol. in-8°; il en existe plusieurs abrégés, ainsi que de l'*Histoire romaine depuis la fondation de Rome jusqu'à la chute de l'empire d'Occident*, dont la traduction complète fut donnée par Graux, Paris, 1803, 2 vol. in-8°. On a plusieurs abrégés et plusieurs traductions de l'*Histoire d'Angleterre* : la dernière est celle de M. Alb. Montémont, Paris, 1825, 6 vol. in-8°. S.

GOLFE, mot formé du grec κολπὸς, signifiant littéralement sein, et qui a été adopté dans tous les pays voisins de la Méditerranée. Un golfe est une avance de la mer dans les terres ou un évasement des côtes rempli par les eaux de la mer. Quoique l'on réserve généralement le nom de *baie* (*voy.*) à un enfoncement peu considérable des eaux dans les terres, le caprice de l'usage a donné partout le nom de baie à quelques terres évasées qui forment de véritables golfes, et le nom de golfe à quelques bras de mer. Un golfe est en général large, et les côtes qui le bordent sont très évasées; souvent le golfe est produit par l'embouchure d'un fleuve (*voy.* Liman). Sur les côtes de France, il y a deux golfes, celui de Lyon ou plutôt *Lion* (*mare Leonis*) dans la Méditerranée, et celui de Gascogne dans l'Océan. Les autres golfes remarquables en Europe sont les suivants : les golfes de Gênes, de Naples, de Tarente, de Trieste, de Lépante dans la Méditerranée; ceux de Bothnie, de Finlande et de Riga dans la mer Baltique. En Afrique, on remarque les golfes de Sidre et de Guinée, l'un sur la Méditerranée, l'autre sur l'Océan; en Asie, les golfes Arabique et Persique, qui sont véritablement des bras de mer, et dont le premier s'appelle aussi la mer Rouge; les golfes de Bengale, de Siam et de Tonquin, dans la mer des Indes; les golfes d'Obi et de Iénicey, dans la mer Glaciale. Dans l'Amérique septentrionale, il y a le golfe de Saint-Laurent, à l'embouchure du fleuve canadien de ce nom, et celui du Mexique, un des plus vastes du monde. Quant au golfe de Californie, c'est, comme le golfe Arabique, un bras de mer. Dans les terres australes, on connaît le golfe de Carpentaria sur la côte septentrionale de la Nouvelle-Hollande. D-G.

GOLGOTHA, *voy.* Calvaire.

GOLIATH, *voy.* David et Philistins.

GOLOVINE, l'une des plus nobles familles de Russie, ainsi appelée du mot *golova*, tête, et dont la principale branche a porté le titre de comte depuis le commencement du dernier siècle.

Le premier du nom de Golova, et la *tête* ou souche de cette famille, paraît avoir été Ivan Stéphanovitch, dont le grand-père, appelé Étienne, de même que le fils auquel il donna le jour, était venu de Crimée en Russie vers la fin du XIV^e^ siècle. Ce grand-père, dont Weber nous fait connaître le nom complet en le désignant par celui de *prince Étienne Vassiliévitch Choura* ou *Khovra* (Khobrine), avait eu, suivant lui, pour résidences les villes de *Casa* et de *Mancuta*; d'après Bantysch-Kamenski (*Siècle de Pierre-le-Grand*, trad. française, p. 17), où il est appelé *Khorva*, il aurait été natif de Caffa.

Quoi qu'il en soit de ces dissidences, dès le XVI^e^ siècle, sous Ivân Vassiliévitch le Terrible, plusieurs membres de la famille des Golovine étaient revêtus de la haute dignité d'*okolnitcheï ;* ils rendirent des services signalés dans les guerres contre les Tatars de 1554 et de 1584. Sous les règnes suivants, quelques-uns se trouvèrent à la tête des armées ou obtinrent la dignité plus haute encore de *boïarine*. Sous les premiers Romanof, les Golovine comptaient déjà parmi les plus illustres personnages de l'empire; enfin, sous Pierre Alexéïevitch, ils se placèrent au premier rang des plus actifs et des plus zélés instruments dont ce grand réformateur se servit pour régénérer la vieille Moscovie.

En consacrant à deux membres de cette famille des notices bien insuffisantes, la *Biographie universelle* ne s'est pas rendu compte de leur importance relative et a complétement méconnu celle du second. Ivan Mikhaïlovitch Golovine, mort en 1738, ayant le titre de général et d'amiral de la flotte des galères, se distingua par un caractère honorable et par un grand dévouement aux intérêts de son maître, qu'il accompagna en Hollande (1697) pour apprendre la construction des vaisseaux, puis à Venise, d'où il retourna après lui en Russie (1701) pour devenir ensuite le fidèle *dentchik* ou aide-de-camp du tsar; mais il n'a pas occupé près de lui et n'a point gardé dans l'histoire du pays le rang élevé qui appartient à l'autre Golovine, la gloire de sa famille, et celui que Bantysch-Kamenski a placé immédiatement après Lefort (*voy.*) dans sa galerie des principaux serviteurs de Pierre-le-Grand.

Foedor Alexéïevitch Golovine, comte du Saint-Empire d'Allemagne et de l'empire russe, était fils d'un boïar; l'année de sa naissance est inconnue. Après avoir été *stolnik*, ou gentilhomme de la table, à la cour des jeunes tsars Ivân et Pierre et de la grande-princesse Sophie, leur sœur, il fut élevé, en 1685, au second rang des hauts dignitaires (*okolnitcheï*). L'année suivante, il accompagna aux frontières de la Chine l'ambassade russe chargée de conclure la paix avec le Céleste empire ; non-seulement il eut le commandement des strélitz qui en formèrent l'escorte, mais il fit lui-même partie de cette ambassade, et, à en juger par les remercîments qu'il recueillit à son retour, il paraît avoir le plus contribué à la conclusion du traité qui, après de longs pourparlers avec les ambassadeurs chinois, fut signé le 29 août 1689. Cette mission terminée, il resta quelque temps dans la Sibérie en qualité de gouverneur, ramenant à l'obéissance plusieurs tribus insoumises, pressant la rentrée de la capitation et d'autres droits du Trésor, et faisant construire deux nouvelles villes, Nertchinsk et Oudinsk.

Le titre de boïar fut la récompense de ses services. Pierre-le-Grand prit en affection Golovine qui était devenu ami intime de Lefort.

La prise d'Asof (1697), où Golovine avait eu le commandement de l'infanterie, le recommanda de plus en plus à la faveur de son maître : aussi fut-il choisi la même année pour servir de collègue à Lefort dans l'ambassade extraordinaire envoyée près de différentes cours d'Europe et que le jeune souverain suivait en qualité de simple gentilhomme. Après avoir traversé l'Allemagne et fait un assez long séjour à Amsterdam, il fut appelé à Londres pour négocier un traité relativement à l'importation du tabac en Russie par les Anglais; puis il repassa en Hollande, et, arrivé à Vienne le 15 juillet 1698, il y contribua beaucoup à la conclusion d'une triple alliance contre les Turcs. Golovine se montra constamment partisan de l'alliance autrichienne : aussi Léopold I^er^ lui conféra-t-il dans la suite (27 nov. 1702), lorsqu'il fut ministre des affaires étrangères, le titre de comte du Saint-Empire.

La révolte des strélitz, occasionnée en partie par de fausses mesures du prince Romodanofski et du général Avtamon Mikhaïlovitch Golovine, fils du boïar Mikhaïl Pétrovitch, révolte que Gordon (*voy.*) ne tarda pas à comprimer, rappela Pierre au sein de ses états. Accompagné seulement de Lefort et de Golovine, il quitta Vienne à la hâte pour retourner à Moscou, où il punit les coupables avec la dernière sévérité.

Le 10 mars 1699, il fonda l'ordre de Saint-André, encore aujourd'hui le pre-

mier de l'empire : Fœdor Alexéïevitch Golovine, alors commissaire des guerres, fut d'abord seul jugé digne d'y être reçu ; car Lefort n'existait plus : le monarque venait d'accourir à Moscou pour rendre les derniers devoirs à cet ami éprouvé. Quoique marin inexpérimenté comme lui, Golovine, désormais le premier boïar et favori du tsar, fut nommé à la place de Lefort grand-amiral de Russie ; le 23 février 1700, il devint, de plus, chef de la chancellerie des ambassades, titre équivalent à celui de grand-chancelier, ministre des affaires étrangères, et le grade de feld-maréchal lui fut encore conféré dans la même année.

Comme chef de la chancellerie d'état, Golovine déploya la plus grande activité; il signa successivement des traités avec le Danemark et avec le roi Auguste II de Pologne, dirigeant tous les efforts de l'empire contre la Suède, seul obstacle qui l'empêchait de porter ses frontières sur la Baltique. Il rechercha ensuite l'alliance de la Prusse et allait conclure un traité avec elle, lorsqu'il fut appelé dans la Petite-Russie où était le tsar. Atteint d'une maladie à Gloukhof, il y succomba au bout de quelques jours, le 2 août 1706. En lui donnant Apraxine (*voy.*) pour successeur, Pierre écrivit à ce dernier ces lignes : « La mort vient de nous enlever notre grand-amiral et notre ami... Ces tristes nouvelles vous sont transmises par le très affligé (suit la signature du prince). »

« C'était, dit Weber, un grand amateur des sciences, et, de plus, un ami et un protecteur sincère de tous ces étrangers que Pierre I^er^ avait pris à son service, et qui, après leur arrivée, étaient en butte aux chicanes et aux attaques envieuses d'un grand nombre de Russes. » Le 27 avril 1702, Golovine avait fait rendre un manifeste qui leur assurait protection, ainsi qu'une justice spéciale et la faculté d'exercer librement leur culte. S'occupant sans relâche de répandre en Russie le commerce, les arts et les sciences, il facilita aux nouveaux arrivants l'entrée du pays et leur transport jusqu'à Moscou. Il mérita ainsi l'estime de ses contemporains, en même temps qu'il signalait son patriotisme par une infatigable activité comme diplomate et par les résultats importants qu'il obtint.

Golovine laissa trois fils, dont l'aîné, le comte Nicolas Fœdorovitch, suivit la carrière maritime, fut nommé en 1725, par Catherine I^re^, envoyé extraordinaire en Suède, et en 1733, par l'impératrice Anne, amiral et président du collége de l'amirauté. Il reçut des mains d'Anne Carlovna les insignes de l'ordre de Saint-André, et ne fut pas seulement confirmé par Élisabeth dans toutes ses dignités, mais comblé de nouveaux honneurs. Cependant, après la guerre contre les Suédois, où il avait commandé la flotte, l'impératrice l'ayant traité avec froideur, il demanda son congé et fit un voyage dans les pays étrangers. Il mourut à Hambourg le 15 juillet 1745.

Alexis Alexéïevitch Golovine, frère du feldmaréchal et qui épousa une princesse Menchtchikof, laissa également des fils. Il avait d'abord suivi son frère dans la grande ambassade; il prit part ensuite à la bataille de Poltava et obtint le grade de général-major. Une punition sévère, que Pierre I^er^ lui infligea en 1713, lui fit perdre la raison. L'année de sa mort est inconnue.

Le comte Nicolas Fœdorovitch paraît avoir été le dernier membre de cette famille qui ait eu de l'importance historique ; mais elle s'est éteinte il y a peu d'années seulement. J. H. S.

GOLOVKINE (prononcez *Golofkine*). Cette autre famille ancienne, à qui la Russie dut, comme à la précédente, un grand-chancelier et un ambassadeur en Chine, mais qu'il faut bien se garder de confondre avec cette dernière, est originaire de Pologne. Son premier ancêtre en Russie y vint dans l'année 1485 ; en 1512, on le trouve, avec la qualité de boïar, auprès d'un prince apanagé qui lui fit don de plusieurs terres. Un de ses descendants, Sémen Rodionovitch Golovkine, eut pour fils Ivan Séménovitch, qui, en servant sous le règne d'Alexis Mikhaïlovitch et de Fœdor Alexéïevitch, s'éleva aux dignités d'*okolnitcheï* et de *boïarine*. C'est par lui que le nom de cette famille commença à prendre place dans l'histoire, mais elle emprunta son éclat au fils d'Ivân, celui qui remplit les

hautes fonctions de grand-chancelier de l'empire. Nous avons vainement cherché le nom de Golovkine dans la *Biographie universelle* et dans plusieurs autres dictionnaires; cependant une notice assez détaillée, à laquelle nous renvoyons, lui a été consacrée par Bantysch-Kamensky dans le livre traduit en français sous le titre de *Siècle de Pierre-le-Grand* (p. 125-171).

Gabriel Ivanovitch comte Golovkine, né en 1660, fut de bonne heure admis à la cour tsarienne, et les fonctions qu'il remplit auprès de la personne de Pierre Alexéïevitch établirent une certaine intimité entre eux. Il accompagna dans toutes ses campagnes, notamment contre la Turquie et contre la Suède, le jeune tsar, dont la confiance l'employa quelquefois à des missions délicates. Après la mort du grand-chancelier Golovine, il eut la direction des ambassades; mais ce ne fut qu'après la bataille de Poltava, le 16 juillet 1709, que son maître lui conféra le titre de grand-chancelier, en récompense des services qu'il venait de rendre à l'occasion de cette bataille et dans ses conférences avec Auguste II, roi de Pologne. A l'exemple de Joseph Ier, qui, en 1707, avait élevé Golovkine à la dignité de comte du Saint-Empire, les rois de Pologne et de Prusse lui offrirent des distinctions honorifiques, et, en 1710, Pierre le nomma comte de l'empire russe et le reçut chevalier de Saint-André. Golovkine ne quitta pas sa personne; en 1711, il l'accompagna dans la malheureuse campagne du Prouth, en 1716 à Amsterdam, en 1719 en Finlande, et en 1721 ce fut lui qui vint à la tête du sénat supplier le tsar d'accepter les titres de *Grand*, de *Père de la patrie*, et d'*Empereur de toutes les Russies*.

Golovkine servit avec la même fidélité l'impératrice Catherine Ire. A la mort de Pierre II, il signa, comme premier membre du conseil privé, les conditions dont, à l'instigation des Dolgoroukoï (*voy.*), ce corps voulait faire dépendre sa reconnaissance des droits d'Anne Ivanovna (*voy.*) au trône de Russie. Mais Golovkine se repentit bientôt de cette faute, et dès l'arrivée de la duchesse de Courlande il se montra zélé pour ses intérêts. Aussi fut-il maintenu dans sa charge et nommé membre du sénat. Il mourut à Saint-Pétersbourg le 20 janvier 1734, après avoir présidé 27 ans à la chancellerie d'état.

Dans ce long intervalle, Golovkine, homme instruit, prudent et adroit, d'un caractère honnête, mais auquel on reproche une avarice sordide, avait habilement dirigé les négociations du cabinet russe avec les autres puissances et signé des traités d'alliance ou de paix avec la plupart d'entre elles. Parmi ces actes nombreux, nous citerons surtout, 1° le traité conclu le 12 septembre 1723 avec la Perse, en vertu duquel Derbent, Bakou, avec leurs districts et les provinces de Ghilan et de Masenderan, avec Asterabad, furent cédés à la Russie, et 2° le traité signé le 14 juin 1728, qui, moyennant quelques sages concessions, rétablit les relations interrompues avec la Chine.

Le comte Golovkine eut trois fils dont l'aîné, Ivan Gavrilovitch, conseiller privé *actuel*, sénateur et ministre plénipotentiaire (1726-28) en Hollande, mourut en 1734. Le second, Alexandre Gavrilovitch, également conseiller privé, sénateur, et de plus chevalier de Saint-André, fut nommé, en 1711, ministre à Berlin, où sa conduite eut l'approbation de Pierre à ce point qu'il lui fit l'accueil le plus flatteur lors de son retour à Saint-Pétersbourg, en 1723. Le roi de Prusse lui envoya la décoration de l'Aigle-Noir. En 1728, Alexandre Golovkine, accrédité près de la cour de France, fut chargé de soutenir au congrès de Soissons les prétentions de son maître au titre impérial. Nommé ensuite (1731) ambassadeur en Hollande, il y apprit la chute de la régente Anne Carlovna, et de son propre frère, ministre de cette infortunée princesse; mais il fut continué dans ses fonctions par Élisabeth, et il mourut à La Haye le 4 novembre 1760.

Ce troisième frère, vice-chancelier de l'empire sous la régence, était le comte Michel Gavrilovitch Golovkine, qui épousa la princesse Catherine Ivanovna Romodanofska, parente de la famille impériale. Pierre-le-Grand, après l'avoir nommé ministre en Prusse, lui donna, en 1723, le titre de gentilhomme de sa

chambre, et l'envoya en France pour le représenter au couronnement du roi Louis XV. Sous les règnes suivants, il fut revêtu des plus hautes fonctions et décoré des premiers ordres de l'état. Déjà chambellan, sénateur et conseiller privé à la mort de l'impératrice Anne, il devint, après cet événement (1740), vice-chancelier et membre du cabinet secret; mais un remaniement du cabinet le fit bientôt passer au ministère des affaires intérieures. Pendant que le comte Ostermann (*v.*) s'attachait au duc de Brunswic, époux de la régente, Golovkine embrassa chaudement les intérêts de cette dernière, lui conseillant d'échanger son titre de régente contre celui d'impératrice et de poser la couronne sur sa tête. Ainsi que la cour, il se livrait aux réjouissances pendant que les amis d'Élisabeth (*voy.*) agissaient : la révolution qui mit fin au règne du jeune fils d'Anne Carlovna eut lieu dans la nuit du 24 novembre 1741. Golovkine fut arrêté dans son palais, au milieu des fêtes qu'on y célébrait. Condamné à avoir la tête tranchée, il attendait son supplice, en même temps que les comtes Munnich, Ostermann et Lœwenwolde, lorsqu'une commutation de peine leur fut annoncée. Il fut destitué de tous ses emplois et déporté en Sibérie, malgré les douleurs aiguës que la goutte à la main lui faisait endurer. Golovkine montra peu de courage dans le malheur; mais la princesse sa femme fit preuve du plus beau dévouement en le suivant dans l'exil, en lui donnant ses soins jusqu'à sa mort arrivée en 1755, et en ramenant à Moscou sa dépouille mortelle, pour lui donner une sépulture convenable.

Depuis, plusieurs comtes Golovkine se sont distingués par leur amour des sciences et des lettres. L'un d'eux, le comte Iourii Alexandrovitch, conseiller privé actuel, sénateur et grand-chambellan à la cour de l'empereur Nicolas, fut, en 1805, envoyé en Chine, à la tête d'une ambassade moitié politique, moitié scientifique, et dont firent partie le comte Jean Potocki avec son ami Klaproth, l'astronome Schubert, le docteur Rehmann, Panzner le minéralogiste, etc., etc. On sait que les questions ardues du cérémonial, sur lequel l'ambassadeur russe ne se montra pas moins difficile que les Chinois eux-mêmes, empêcha cette expédition de porter ses fruits. On revint en 1806. Un autre fait intéressant de la carrière diplomatique du comte Golovkine fut sa présence au congrès de Troppau, en 1820. C'est à lui qu'appartenait, et qu'appartient peut-être encore, le cabinet minéralogique à Moscou, dont on trouve la description dans les *Voyages* de Clarke (t. I, p. 175); une riche bibliothèque et une belle collection de tableaux s'y trouvaient jointes. On doit à la comtesse Golovkine les deux productions suivantes : *Alphonse de Lodève*, Moscou, 1807, 2 vol. in-8°, et *Élisabeth de S...., ou Histoire d'une Russe, publiée par une de ses compatriotes*, Paris, 1802, 3 vol. in-12. Le comte Foedor Golovkine, leur cousin, s'est également fait connaître par d'intéressantes productions littéraires, telles que les *Lettres diverses recueillies en Suisse*, Genève, 1821, et les *Lettres de Blanche, princesse d'Amalfi, à Adalbert de San-Severo, écrites à la fin du* XI^e *siècle*, Paris, même année. Il professait le culte réformé de même que son cousin le comte Iourii Alexandrovitch. Celui-ci est resté le dernier membre de cette famille illustre, mais dont nos biographes jusqu'ici ne s'étaient pas occupés. J. H. S.

GOLOVNINE (Vassilii Mikhaïlovitch), vice-amiral, intendant général de l'état-major de la marine russe, est connu par ses deux voyages autour du monde et particulièrement par deux ans de captivité parmi les Japonais. Né dans le gouvernement de Riaisân le 8 avril 1776, il entra très jeune au corps des Cadets de la marine à Moscou et en sortit midshipman l'an 1793. Après plusieurs années de service, il fut autorisé à passer dans la marine britannique pour perfectionner ses études nautiques; et ce fut à la recommandation de l'amirauté anglaise qu'à son retour en Russie (1806) il fut choisi pour diriger une expédition ayant pour but de reconnaître et de relever les côtes orientales de la Russie d'Asie. En juillet 1807, *la Diane* (c'était le nom de la corvette qu'il monta) partit de Kronstadt, et elle arriva au Kamtchatka en 1809. Après une longue navigation entre l'Asie et l'Amérique, dans laquelle il explora par-

ticulièrement les îles Kouriles, il prit terre, en juin 1811, dans une île japonaise où l'on ne tarda pas à lui chercher querelle au sujet d'excès commis, quelque temps auparavant, dans ces mêmes parages par des marins russes. Golovnine croyait avoir apaisé les Japonais par les explications qu'il leur avait données, lorsque, dans un repas qu'on lui offrait, il fut arrêté avec plusieurs hommes de sa suite. Pendant deux ans il resta dans une captivité rigoureuse, mais sans qu'il eût d'ailleurs à se plaindre d'aucun mauvais traitement; il profita de cette contrariété pour étudier les mœurs du pays et recueillir à son sujet le plus grand nombre possible de renseignements. Délivré enfin, grâce aux efforts de son ami et second, le lieutenant Ricord (aujourd'hui amiral), il put retourner à *la Diane* dont le séquestre fut levé, et il gagna le Kamtchatka, d'où il se rendit à Saint-Pétersbourg à travers toute la Sibérie. A son retour (1814), il fut nommé capitaine de second rang. Une mission tout-à-fait semblable fut confiée à Golovnine en 1817. Après avoir exploré tout le grand Océan, il arriva pour la troisième fois au Kamtchatka, et en septembre 1819 il fut de retour dans la capitale. Un juste avancement devint alors la récompense de ses travaux; mais le choléra-morbus, dont il fut victime le 11 juillet 1831, l'empêcha d'en jouir longtemps. Ses deux voyages et ses souvenirs du Japon furent publiés à Saint-Pétersbourg, en russe, à partir de 1816, en plusieurs volumes in-4° et in-8°; en 1818 parut en français le *Voyage de Golovnin, contenant le récit de sa captivité chez les Japonais*, avec ses *Observations sur l'empire du Japon*, mis au jour par M. Eyriès, d'après la traduction allemande de Schultz, plus complète à quelques égards que l'original russe. On doit en outre à Golovnine un ouvrage sur la navigation, traduit de l'anglais, et des idées sur les signaux de jour et de nuit, qui reçurent bientôt leur application sur la flotte russe. J. H. S.

GOMAR (François), savant théologien de Bruges, mort à Grœningue en 1641 et célèbre comme adversaire d'Arminius et des Remontrants (*voy.* Arminiens et Dordrecht). On sait à quel point la Hollande fut agitée, au XVII^e^ siècle, par la lutte entre les arminiens et les *gomaristes;* ces derniers portèrent aussi le nom de *contre-remontrants*. Ils professaient les idées rigides de Calvin (*voy.*) sur la grâce et la prédestination. X.

GOMBETTE (loi), *voy.* Bourguignonne (*loi*).

GOMER (*gomerig*). On appelle ainsi la langue de l'ancienne tribu celtique des Cimbres ou Cimmériens, langue qui a de grandes analogies avec l'ancien hébreu, et qui s'est conservée, quoique avec de notables changements, dans le pays de Galles et la Basse-Bretagne (*voy.* Gaëlique* et Kimri). Le gomer n'indique pas les modifications accidentelles des mots par la différence des terminaisons, mais par des préfixes; il change les lettres radicales selon le pronom, l'adjectif ou l'article, leur donne tantôt un son dur, tantôt un son mou, a des aspirées et des gutturales, comme la langue hébraïque, et, comme elle aussi, a pour racine du verbe la troisième personne, dont les deux autres se distinguent par leur terminaison. Par exemple : *car, cari, cara, carwa, caruch, caront*, j'aime, tu aimes, il aime, nous aimons, vous aimez, ils aiment. X.

GOMME et Gommites. Les gommes sont des produits immédiats du règne végétal, qui ne diffèrent entre eux que par un degré de solubilité plus ou moins grand dans l'eau. Toutes sont transparentes et incolores au moment de leur sortie; mais elles prennent souvent alors une teinte jaune ou rougeâtre, en se mêlant à des substances étrangères. D'abord fluides, elles se solidifient bientôt à l'air en perdant quelque chose de leur transparence. Les gommes sont inodores, plus pesantes que l'eau, sans forme déterminée, ou irrégulièrement arrondies à l'état de solidification. La chaleur les fendille sans les ramollir; elles brûlent en dégageant beaucoup de fumée et en laissant un résidu charbonneux considérable. L'alcool et l'éther ne peuvent les dissoudre, non plus que les huiles fixes et les huiles volatiles; l'eau froide s'en empare, tantôt complétement (gomme arabique

(*) *Voy.* aussi une note de l'article Gaulx, T. XII, p. 200. S.

et gomme du Sénégal), tantôt incomplétement (gomme des rosacées, de Bassora, adragante) en laissant pour résidu une matière particulière (cérasine, bassorine, adragantine) que l'eau bouillante dissout et qui n'est autre chose qu'une simple modification de la gomme soluble à froid. Traitées par l'acide nitrique, les gommes donnent de l'acide mucique et de l'acide saccholactique. L'acide sulfurique les carbonise ; les solutions alcalines les dissolvent, quoique fort lentement. L'eau chargée de gomme augmente considérablement de densité; elle s'épaissit et constitue alors ce qu'on appelle un *mucilage*. Celui-ci, abandonné à l'air, ne passe point à la fermentation alcoolique, il moisit ; l'eau ne s'en dégage qu'avec peine, et il n'y a point de cristaux formés. Théodore de Saussure indique l'azote comme l'un des éléments de la gomme arabique, mais il est permis de douter qu'elle en contienne véritablement, MM. Berzélius, Gay-Lussac et Thénard n'y en ayant pas trouvé. Les analyses des sucs végétaux ont montré que tous renfermaient de la gomme. On la trouve souvent combinée avec la résine, et alors elle constitue une classe intéressante de produits connus sous le nom de *gommes-résines* qui participent tout à la fois aux propriétés des résines et des gommes et qui jouissent pour la plupart de propriétés médicales très appréciables.

On peut diviser les gommes en *simples* ou *vraies*, et en *modifiées* ou *fausses*. Les gommes vraies sont solubles en totalité dans l'eau froide; les fausses ne se dissolvent en totalité que dans l'eau bouillante et en modifiant leurs propriétés. L'arabine est dans la première classe ; la bassorine, la cérasine et l'adragantine sont dans la seconde.

Considérée sous le point de vue physiologique, la gomme n'est autre chose que la sève descendante des végétaux ; elle est pour eux le fluide régénérateur des tissus ; c'est en un mot pour les plantes ce qu'est le sang artériel pour les animaux. En partant de cette donnée, on doit reconnaître que la sortie des gommes est une véritable hémorragie qui appauvrit la plante et l'épuise insensiblement : aussi voit-on les arbres qui laissent exsuder des gommes dépérir peu à peu et bientôt mourir, si l'écoulement a été trop considérable. Les végétaux herbacés ne fournissent point de gomme : dans ces sortes de plantes, la sève descendante étant très fluide et les tissus très extensibles, la sortie de la sève descendante ne peut avoir lieu. Tous les arbres ne laissent point écouler de gomme, mais ceux qui en laissent exsuder sont tous plus ou moins sujets à cette maladie. Une incision faite à l'écorce de ces arbres facilite au besoin la sortie des sucs gommeux, et cette opération est fréquemment pratiquée en Afrique pour obtenir la gomme arabique, la plus estimée de toutes. Les climats chauds possèdent plus d'arbres gommifères que les climats tempérés ; les gommes arabique et du Sénégal, la gomme d'acajou, celle de Bassora et la gomme adragante, en sont la preuve.

Les arbres qui fournissent des gommes appartiennent tous au grand embranchement des dicotylédones, et la plupart à la famille des légumineuses. En voici les principaux : les *acacia nilotica*, *arabica* et *senegalensis*, auxquels on doit les gommes arabique et du Sénégal ; l'*acacia sassa*, que Bruce indique comme produisant la gomme opocalpasum ; les *astragalus creticus* et *tragacantha*, desquels découle la gomme adragante, la première en importance après la gomme arabique. Plusieurs acacias de l'Inde, de la Nouvelle-Hollande et du Chili fournissent des gommes qui n'arrivent point en Europe.

Les gommes peu solubles, connues sous le nom de *gommes du pays*, sont dues à des rosacées, et notamment à nos pruniers, à nos pêchers et à nos abricotiers. La gomme d'acajou découle, sous forme de stalactites, du *swietenia mahogoni*, dont le bois est si célèbre comme bois d'ébénisterie ; les guttifèrées, les conifères, les combrétacées, les malvacées, les aurantiacées, fournissent aussi quelques arbres gommifères dont les produits ne parviennent pas en France.

Les anciens connaissaient la gomme arabique : Dioscoride en parle, ainsi que Théophraste, et Galien mentionne la gomme opocalpasum. Les autres gommes leur étaient inconnues. Les modernes ont donné à la gomme arabique et à celle du Sénégal une très haute importance en

médecine et dans les arts: on les administre à l'intérieur comme des pectoraux et des adoucissants estimés; ce sont aussi de légers analeptiques qui soutiennent les forces du malade sans les exalter. Les pâtes de jujube, de guimauve et de réglisse ont toutes la gomme pour base, et c'est à elle seule qu'elles doivent leurs propriétés. On a tenté des expériences pour s'assurer si les gommes étaient capables de nourrir les animaux: ces produits végétaux n'étant point azotés ou ne l'étant que faiblement, les carnivores ne s'en accommodent guère; mais il paraît hors de doute que les gommes forment la seule nourriture des singes qui vivent dans les forêts de gommiers. On sait en outre que les Arabes, les nègres et les Hottentots en font souvent, faute de mieux, et temporairement, la base de leur alimentation.

Le commerce de la gomme est fort important, surtout celui de la gomme du Sénégal, employée en médecine et dans les arts pour les teintures, l'apprêtage et le lustrage des étoffes. En France, le mouvement commercial de la gomme s'élève à plusieurs millions de francs. C'est près de Saint-Louis, sur les bords du Sénégal, que se trouvent les entrepôts français: on leur donne le nom d'*escales;* les Anglais ont établi leurs comptoirs sur les rives de la Gambie; ils sont plus importants que les premiers. A. F.

GOMME ÉLASTIQUE, *v.* CAOUTCHOUC.

GOMME GUTTE. Ce nom vulgaire consacre une erreur: la gutte n'est point une gomme, mais une gomme-résine; elle est produite par plusieurs plantes de la famille des *guttiférées*, arbres de l'Inde, presque tous aromatiques et remarquables par les sucs propres abondants qui découlent de leur écorce. Le *stalagmites cambogioïdes* de Ceylan et de Camboge, et le *garcinia cambogia* de l'Inde sont les arbres auxquels on doit particulièrement la gomme-résine gutte. Elle ne découle pas naturellement, mais il est nécessaire de favoriser la sortie du suc propre, soit en incisant l'écorce, soit en rompant les jeunes branches de l'arbre. A peine exposée à l'air, elle se solidifie et prend l'aspect qu'on lui connaît.

La gomme-résine gutte de Siam est la seule estimée; elle se présente en morceaux irréguliers, ayant quelque ressemblance avec l'aloës, mais d'une couleur plus vive. Cette couleur est grise ou jaunâtre extérieurement, jaune-safranée ou rougeâtre intérieurement. La cassure de la gomme-résine gutte est nette et brillante; elle s'enflamme à la bougie et brûle en émettant beaucoup de fumée. Sa poudre est d'un beau jaune; elle n'a point d'odeur, et détermine une sensation d'âcreté vers l'arrière-bouche quand on en mâche quelques fragments.

L'alcool dissout presque en entier cette gomme-résine; l'eau en dissout à peine un cinquième; mais la partie gommeuse de la gutte ayant la propriété de former avec la résine et l'eau une sorte d'émulsion, on croirait que ce liquide la dissout entièrement; toutefois les parties résineuses ne sont que suspendues. La partie gommeuse est à la partie résineuse comme 1 est à 5.

La gomme-résine gutte est employée en médecine depuis plus de deux siècles. Elle purge avec une grande énergie et ne peut être administrée qu'avec beaucoup de réserve et de prudence. On lui attribue la propriété de chasser le tænia. Ce médicament, en honneur chez les Anglais, est fort peu usité en France, où les purgatifs violents sont tombés en discrédit. La gutte fournit aux peintres une belle couleur jaune et de magnifique vernis. Dissoute dans l'essence de térébenthine et versée sur le marbre, elle lui communique une couleur jaune-citron très vive et très pure. Cette substance résinoïde nous vient de l'Inde par le commerce anglais.

Le nom de gutte qui lui est donné vient du latin *gutta*, goutte, parce que le suc propre dont elle provient sort de l'arbre goutte à goutte, quand le tissu de l'écorce ou des branches a été brisé. On connaît une gutte d'Amérique fournie par un millepertuis, l'*hypericum baccifèrum*, L.; elle est jaune et purgative comme la véritable gutte de Siam; mais là s'arrête l'analogie; on croit qu'elle est chimiquement différente. A. F.

GOMME-RÉSINE, *voy.* GOMME et RÉSINE.

GOMORRHE, *voy.* SODOME ET GOMORRHE.

GONDAR, ancienne capitale de l'Abyssinie, située sur la pente d'une colline au sommet de laquelle sont situés les palais du *négus* ou empereur. Ce qui donne à cette ville un aspect particulier, ce sont lès bosquets d'oliviers sauvages, de cèdres et de daros (espèce de figuiers) qui entourent les églises; du reste, la ville est en ruines depuis que les Gallas (*voy.*) ont anéanti le pouvoir du négus ou empereur: aussi n'est-elle plus le siége du gouvernement. Le *ras* ou chef galla, qu'on peut comparer au maire du palais sous la dynastie mérovingienne, et qui s'est emparé de l'autorité suprême, demeure auprès du lac Tsana, à trois journées de Gondar, ayant dans cette ancienne capitale un gouverneur qui surveille le négus. Celui-ci habite encore un des trois palais qui couvrent le sommet de la colline, mais qui tombent en ruine. Il est réduit à une faible pension que lui fait le ras galla, et n'a plus qu'une ombre de pouvoir. Ces empereurs prétendaient rattacher leur origine à Salomon, de même que les *umbares* ou conseillers qui l'entourent se disent issus des envoyés de la reine de Saba. Le vieux palais ressemble à un château du moyen-âge. Au-dessous du palais s'étend la ville chrétienne, contenant 44 églises, toutes bien entretenues et ombragées, comme nous l'avons dit, de sombres bosquets. Au bas de la colline est située la ville maure. On a, du haut de la colline, la vue sur un horizon immense; mais sa situation est la seule beauté de Gondar : l'intérieur présente partout les traces de la dévastation, suite de la guerre. « Les débris de ses maisons et de ses palais, dit un voyageur qui l'a visitée en 1838*, jonchent ses vastes murs ou restent cachés sous des herbes immondes; on a promené la charrue sur sa grande place, et chaque soir tous les lieux publics sont abandonnés aux hyènes et aux chacals. » L'*itchegué*, ou chef des prêtres, a conservé son influence sur le peuple; il continue de résider, avec un clergé nombreux, dans cette ancienne capitale, et voit son autorité respectée par les vainqueurs même.

Dans les derniers temps, Oubi, qui était d'abord gouverneur de Seaman ou Samen et qui est Abyssinien d'origine, s'est emparé de tous les états occupés par les Gallas, et a étendu les limites de son territoire jusqu'à peu de distance de Gondar. D-G.

GONDEBAUD, *voy.* BOURGOGNE, T. IV, p. 66.

GONDOLE, GONDOLIER. Dans les canaux et les lagunes de Venise circulent des barques oblongues, fluettes, légères, peintes en noir, recouvertes dans leur milieu d'une petite cabine, et conduites ou plutôt lancées à travers les flots par des rameurs adroits et infatigables. Ces barques, ce sont les *gondoles;* ces rameurs, les *gondoliers*. Depuis longtemps la poésie, les romans, se sont emparés des uns et des autres; et à bon droit, ce nous semble; car c'est une chose pittoresque, en effet, que de voir silencieusement glisser au pied des vieux palais de marbre vénitiens, ces frêles et gracieuses embarcations qui se croisent avec la rapidité de l'éclair, sans jamais se heurter. C'est une impression d'un inexprimable bien-être que de se sentir sur les coussins de la cabine, mollement bercé par les flots paisibles des lagunes. Là, du moins, au cœur de l'antique cité reine des mers, dans ce labyrinthe de canaux étroits, la vapeur, avec ses allures frénétiques, ne remplacera point la barque traditionnelle; le bras nerveux et agile du gondolier ne se retirera point devant la roue brutale. Depuis longtemps le gondolier ne chante plus les vers du Tasse; mais du moins travaillera-t-il aussi longtemps que la vase n'aura point obstrué les avenues de sa cité natale. L. S.

GONDY (MAISON DE). Elle a donné deux cardinaux à la cour de Rome et à Paris deux évêques ou archevêques. On sait que le premier cardinal, pendant le blocus de la capitale, sous Henri IV, permit que l'argenterie des églises fût employée à secourir les habitants. Pour le second, son origine et sa vie, *voy.* RETZ. X.

GONFALONNIER. Ce mot, déri

(*) A. d'Abbadie, *Voyage en Abyssinie*, tome XI du *Bulletin de la Société de géographie*, 2e série, Paris, 1839. On peut consulter aussi la notice du Dr Aubert, *Fragment sur Gondar et le négus*, *ibid.*, tome X, 1838.

vant de *gonfanon* (puis *gonfalon*), nom d'une bannière civile, religieuse et militaire, devrait s'écrire *gonfanonnier;* mais c'est sans doute un sacrifice qu'on a voulu faire à l'euphonie. Il désignait d'abord le porteur d'un gonfanon, et plus particulièrement celui de l'Église romaine. Le titre très honorable de gonfalonnier fut donné, par extension, aux magistrats de quelques républiques d'Italie, à Florence, à Sienne, à Lucques, à Saint-Marin. Il y a eu aussi des gouverneurs, délégués par les papes, dans les principales villes du patrimoine de Saint-Pierre, qui ont reçu le nom de gonfalonnier.

Ce titre a été employé en France : les comtes de Vexin, qui portaient la bannière de Saint-Denis (l'oriflamme), et aux droits desquels succédèrent les rois de France, à partir de Louis-le-Gros, recevaient par ce motif le titre de *gonfalonnier de l'église de Saint-Denis*. Les comtes d'Anjou étaient gonfalonniers de Saint-Martin de Tours. C. N. A.

GONFLEMENT, *voy.* INFLAMMATION, TUMEUR.

GONGORA Y ARGOTE (LUIS DE) naquit à Cordoue, en 1561, d'une famille noble, mais pauvre. Il avait quinze ans lorsque ses parents, qui le destinaient au barreau, l'envoyèrent étudier à l'université de Salamanque; à peu près vers le même temps, son goût pour la poésie se manifesta, et bientôt ses parents durent renoncer à l'espoir de lui voir embrasser la carrière choisie par eux. Les premiers essais qu'il publia eurent un succès qui semblait lui promettre un brillant avenir; mais les espérances qu'il en avait pu concevoir ne se réalisèrent point. Vainement chercha-t-il à obtenir un emploi et fit-il même dans ce but un voyage à Madrid : il n'en rapporta, ce semble, que des impressions pénibles qui se manifestèrent dans des sonnets satiriques dirigés contre la capitale et les principales célébrités littéraires qui y brillaient alors, telles que les deux Argensola, Villegas, Lope de Vega, Quevedo. Il fit aussi dans le même genre des chansons à la fois burlesques et mordantes où l'on trouve joint à une extrême amertume beaucoup de jugement et de naturel. L'état de misère et d'abandon dans lequel il languissait dura encore longtemps, et ce ne fut qu'après onze ans de sollicitations qu'il obtint enfin, grâce à la protection du duc de Lerme, une mince prébende dans l'église de Cordoue; il embrassa alors, à l'âge de 45 ans, l'état ecclésiastique, dans lequel il se comporta dignement. Un second voyage ayant réveillé l'attention du duc de Lerme et celle du marquis *de Siete Iglesias*, qui s'intéressait aussi à lui, ils le firent nommer aumônier honoraire de Philippe III.

C'est à cette époque de sa vie, qui, sans avoir rien de bien prospère, fut du moins un peu plus heureuse et plus tranquille que ses premières années, qu'il inventa ce célèbre et singulier style appelé *estilo culto*, auquel il a dû la gloire de devenir chef d'école. La pompe, l'enflure, les images les plus bizarres et les plus extravagantes, une obscurité parfois impénétrable, une recherche fatigante dans l'expression, l'altération du sens des mots les plus connus ou le choix des mots les moins usités, tels sont les principaux caractères de ce style. Déjà Marini avait gâté à peu près de la même manière le goût en Italie; mais il est à propos de remarquer que Marini, quoique né à Naples, était originaire d'Espagne, qu'il avait été élevé parmi les Espagnols, et qu'ainsi la double révolution littéraire qui s'accomplit alors en Italie et en Espagne peut être regardée comme ayant pris également sa source dans le génie des peuples de cette dernière contrée. Dans le plus beau siècle de l'Espagne, dans le siècle des Cervantes et des Lope de Vega, on trouve déjà, principalement en poésie, un penchant à l'exagération et un faux goût dont aucune trace ne s'était montrée en Italie avant Marini. Cependant, comme celui-ci poussa très loin la révolution qu'il avait entreprise, qu'elle fit grand bruit et eut beaucoup d'éclat, elle réagit réellement sur l'Espagne, si bien qu'on put croire que le mauvais goût arrivait à celle-ci d'Italie. Du reste, Gongora est beaucoup plus bizarre encore et plus ridicule que Marini. Un lecteur français ne saurait s'imaginer à quel degré d'extravagance dans les images, d'obscurité dans l'expression, d'enflure dans les mots et de vide dans les pensées, il arrive quelquefois.

Cependant on se tromperait beaucoup

si l'on regardait ce fondateur de l'école des *cultoristas* comme un homme sans mérite. Dans les écrits de sa première manière, il a de la verve, du coloris, joints à autant de clarté et de netteté qu'on en trouve peu dans ceux de la seconde. Dans ceux-ci, à travers tous les défauts que nous avons signalés et dans lesquels il semble se complaire, on peut toujours admirer une éblouissante richesse d'images et une grande puissance à se jouer de la langue. Ses *Soledades*, dans lesquelles il commence à employer l'*estilo culto*, furent publiées pour la première fois à Madrid en 1622. Il y prend le mot *soledad* dans le sens de forêts, sens que les Espagnols ne lui avaient point encore donné. Cet ouvrage fut dédié au duc de Bejar. Le *Polyphème* fut publié, aussi à Madrid, l'année suivante. Ces deux ouvrages parurent ensuite réunis avec des commentaires de Salcedo, 1636, in-4°. En 1630 avaient été publiées les œuvres complètes, ayant en tête des *leçons solennelles* de Pellicer de Salas. En 1635, on vit une nouvelle édition avec des illustrations de Salazar Mardones. Les mêmes œuvres ont été depuis réimprimées à Madrid et à Bruxelles, 1659, in-4°. Cette édition comprend les satires, les chansons burlesques, les sonnets, les poëmes déjà cités, un panégyrique du duc de Lerme, deux comédies peu estimées : la *Constante Isabelle* et le *Docteur Carlin*. Il y a en outre un bon choix des ouvrages de Gongora, sous le titre de *Poésies de don Luis de Gongora*, publié par don Ramon Fernandez, Madrid, 1787. Ce poëte fameux et singulier mourut en 1627. Ses plus remarquables imitateurs ont été Alonzo de Lodesina et Félix Arteaga. L. L. O.

GONIOMÉTRIE, Goniomètre (de γωνία, angle, et μέτρον, mesure). La goniométrie est la partie de la géométrie qui s'occupe de la mesure des angles (*voy.* ce mot, ainsi que Degré, Arc, Circonférence, Rapporteur, Graphomètre, etc.). M. Francœur a publié, en 1820, une *Goniométrie, ou l'Art de tracer sur le papier des angles dont la graduation est connue, et d'évaluer le nombre de degrés d'un angle déjà traité, accompagnée d'une table des cordes de* 1 *à* 10,000, in-8°.

On a donné le nom de *goniomètre* à un instrument de cristallographie (*voy.*) qui sert à mesurer les angles des cristaux naturels. X.

GONSALVE DE CORDOUE (Gonçalo Hernandez y Aquilar, duc de Terranova, prince de Venouse), l'un des héros les plus populaires et les plus célèbres de l'Espagne depuis le Cid, et qui, après avoir reçu le titre de *grand capitaine*, en garda le surnom, naquit à Montilla, près de Cordoue, le 16 mars 1443. Le maréchal don Diego de Cordoue, son père, avait un commandement dans la guerre contre les Maures de Grenade; le jeune Gonsalve, alors âgé de 16 ans, fit ses premières armes sous sa direction. Il étonna bientôt l'armée par son courage et son intrépidité, et le roi Henri IV de Castille, pour lui prouver sa satisfaction, le mit à la tête d'une compagnie. Gonsalve répondit à cette marque de distinction par des actions d'éclat à la bataille de Las Yeguas (1460), où il fut armé chevalier sur le champ de bataille par les mains du roi. A la prise de Gibraltar occupé par les Maures, et dans la guerre de Catalogne, il donna de nouvelles preuves de son courage. Il obtint promptement de l'ascendant sur l'armée et sur les populations : aussi, dans la lutte qui s'engagea entre le roi de Portugal et Ferdinand d'Aragon pour succéder au trône d'Espagne, fut-il très utile à ce dernier qui l'appela bientôt à la cour. L'archevêque de Tolède, qui était l'âme du parti portugais, ne put tenir contre le redoutable champion du parti de Ferdinand; les plaines du Toro (1476) virent tomber ses dernières espérances.

Cependant la lutte entre les Maures et les Espagnols se poursuivait avec plus d'acharnement, et ne devait cesser qu'après l'anéantissement ou l'expulsion de l'un des deux peuples. Il était réservé à Gonsalve de terminer cette sanglante querelle en triomphant d'un peuple dont le génie fécond et varié jeta sur l'Espagne un brillant éclat et laissa son empreinte dans les chefs-d'œuvre de l'architecture et de la poésie. Gonsalve, parmi ses plus beaux faits d'armes, s'empara à la tête d'une compagnie d'archers d'Illora dont il devint gouverneur. Il eut la plus grande part à la prise de Grenade et traita lui-

même avec les vaincus. C'est ce moment de la vie de Gonsalve que Florian (*voy.*) a voulu reproduire avec les accessoires de l'épopée, dans un poëme en prose.

Pendant que ces choses se passaient dans la Péninsule, l'Italie devenait le théâtre de guerres sanglantes qui ne devaient cesser qu'à la mort de François Ier. Louis-le-Maure avait appelé les Français en Italie pour soutenir son usurpation contre Ferdinand II, roi de Naples. Ce jeune prince se vit contraint d'avoir recours à son cousin Ferdinand-le-Catholique. Il s'en repentit par la suite ; car le roi d'Espagne, sous l'apparence du dévouement et des plus louables sentiments, cachait une pensée ambitieuse, et voulait, par la conquête de l'Italie, obtenir de l'influence dans les affaires de l'Europe.

Gonsalve, chargé de cette expédition, partit en 1495; son arrivée en Italie fut le prélude d'une suite non interrompue de victoires.

La mort du roi de France Charles VIII faisant trève un moment aux hostilités, Gonsalve retourne dans sa patrie où l'attendent de nouveaux triomphes. Mais une guerre entre les Vénitiens et le sulthan Amurath Ier réclame l'intervention du roi catholique : Gonsalve arrive avec une flotte en Sicile et accourt de là devant Zante, dont il force les Turcs à lever le siége. Pénétrée de reconnaissance pour un si grand bienfait, la république de Venise lui envoie de magnifiques présents, des vases, des tapisseries et les plus riches fourrures. Le général espagnol abandonne les présents à son maître, et ne garde qu'un parchemin sur lequel est inscrit en lettres d'or un décret qui le fait noble vénitien.

Louis XII avait repris les hostilités en Italie; les Français entraient dans Naples le 8 juillet 1501, et proclamaient vice-roi le duc de Nemours. Gonsalve arrive à Tropea à la tête de 10,000 hommes; la cavalerie espagnole repousse à Barletta les Français qui éprouvent encore une nouvelle défaite à la bataille de Seminara, le 21 avril 1503. L'armée espagnole avait besoin de vaincre pour ne pas perdre courage, car elle était affaiblie par les pertes et les maladies. Cette position difficile ne troublait pas la constance de Gonsalve; sa volonté persévérante savait résister aux plus grandes calamités. Il eut soin d'abord de se placer dans une position favorable, en face de l'armée française, afin de regagner par l'avantage du terrain tout ce qui lui manquait par le nombre. Les généraux français, et à leur tête d'Aligre, insistaient pour engager la bataille, et le duc de Nemours, vaincu par leurs représentations, se repentit d'avoir cédé à leur impatience : les Français furent complétement défaits à Cérignoles (*voy.*), et cette victoire de Gonsalve entraîna la soumission de l'Abruzze et de la Pouille. Gonsalve entra dans la ville de Naples, et se trouva peu de temps après maître sur tous les points par la capitulation de Gaëte. Ferdinand récompensa Gonsalve de ses services en le nommant vice-roi de Naples.

Le héros espagnol fut le digne représentant de la politique perfide et cauteleuse de Ferdinand-le-Catholique. Celui-ci s'inquiéta même du talent et des succès de son général; des ennemis cachés eurent soin d'augmenter les craintes du roi en lui montrant un rival dans le serviteur le plus dévoué : l'archevêque de Saragosse, fils naturel du roi, fut nommé à la vice-royauté de Naples. En 1507, Gonsalve retourna dans sa patrie; il ne put pardonner à Ferdinand son injustice, et il profita de la révolte du jeune don Carlos, qui fut plus tard Charles-Quint, pour lui en témoigner son ressentiment. Le roi se vengea en faisant raser Montilla, la ville où était né Gonsalve et qu'avaient habitée ses ancêtres. La maladie qui depuis quelque temps minait sourdement le *grand capitaine* se manifesta à Loxa avec des symptômes plus graves; il mourut à Grenade le 2 décembre 1515, à l'âge de 62 ans.

Gonsalve unissait au courage téméraire du soldat un sang-froid et une présence d'esprit extraordinaires. Les troupes se soulevèrent un jour contre lui parce qu'ils manquaient de tout; un soldat alla même jusqu'à mettre la pointe de sa hallebarde sur la poitrine du héros; Gonsalve, sans s'effrayer, prit le bras du soldat en souriant et lui dit : « Prends garde, camarade! tu pourrais me blesser en badinant avec cette arme. » Pendant la conquête de Naples, où l'armée espagnole se gorgea de butin et se couvrit des dépouilles des

vaincus, quelques hommes se plaignaient à lui de n'avoir rien eu dans le partage : « Pour réparer votre mauvaise fortune, leur dit-il, allez chez moi et prenez tout ce que vous trouverez; je vous l'abandonne. » Au rapport de Paul Jove, les soldats suivirent le conseil du général et laissèrent la maison vide. Dans un moment où l'armée souffrait de longues et dures privations, un capitaine osa dire à Gonsalve de vendre sa fille afin de se procurer de l'argent : le général ne répondit rien, malgré le lieu où cet outrage lui avait été fait; mais le lendemain le capitaine fut mis à mort, et son corps, attaché à une fenêtre à la vue de toute l'armée, servit de frein à la révolte qui pouvait porter une grave atteinte à l'autorité du commandement. On rapporte encore qu'après la victoire de Cérignoles, Gonsalve s'étant retranché sur les bords du Garigliano en présence des Français, les officiers de son armée lui représentaient le danger de cette position : « J'aime mieux, dit Gonsalve, trouver mon tombeau en gagnant un pied de terre sur l'ennemi que prolonger ma vie cent ans en reculant de quelques pas. »

Ses exploits se trouvent consignés dans l'histoire du père Duponcet et dans tous les historiens qui ont écrit sur les guerres d'Italie. La chronique de Fernandez del Pulgar, Alcala, in-fol., 1581, est ce que l'on possède de plus complet et de plus authentique sur les faits et gestes de Gonsalve de Cordoue. ATH. M.

GONTAUT (FAMILLE DE). Cette maison est une des plus illustres de France; elle doit sa gloire à l'exercice des armes, professé, dans toutes ses lignes et sans nulle interruption, depuis les temps de l'ancienne chevalerie. Elle a donné à sa patrie, outre une foule de militaires distingués, quatre maréchaux et un amiral de France, six chevaliers du Saint-Esprit, onze lieutenants généraux, huit maréchaux-de-camp, un lieutenant général des armées navales; en outre, plusieurs prélats et ambassadeurs. On fait remonter son origine à la ville et baronnie de Gontaut, située dans l'ancienne sénéchaussée d'Agenois, aujourd'hui département du Lot. Une charte datée de 926 atteste la haute antiquité de son nom; et, dès le commencement du XII^e^ siècle, les seigneurs de Gontaut étaient au nombre des barons et princes de la cour du roi Guillaume, duc d'Aquitaine et comte de Poitou. Dès 1180, les seigneurs de Gontaut prennent le titre de seigneurs *de Biron* (*voy.* ce nom), titre tant illustré depuis, et ils continuent à le porter dans cette branche dont nous voyons sortir des hommes éminents. Ils s'allient aux familles de Lomagne, de Domme, de Thémines, de Madaillan, de Pins, et de plusieurs autres non moins illustres.

Les barons de Biron étaient possesseurs des titres de *Biron* et de *Lauzun*, de *Brizembourg*, de *Moy*, de *Saint-Blancard*, de *Chef-Boutonne*, de *la Chapelle*, de *Lauzières*, de *Gontaut-Biron*, de *Salagnac*, d'*Arros*, de *Loubressac* et de *Gramat*, de *Cabrères*, de *Badefol* et de *Saint-Geniès*, de *Lansac*, de *Cusorn*, de *Saint-Julien* et de *Châteauneuf*. La devise de cette famille est : *Perit, sed in armis.*

A l'article BIRON, on a fait connaître les premiers de ses membres qui ont pris une place distinguée dans l'histoire. L'un d'eux, célèbre par l'amitié d'Henri IV et par sa mort tragique, fut fait duc et pair en 1598. Il ne laissa pas d'enfants; mais de son frère naquit CHARLES-ARMAND de Biron, dont il a également été parlé, ainsi que de LOUIS-ANTOINE, comme lui maréchal de France. Ce dernier eut pour héritier son neveu, ARMAND-LOUIS, qui, comme nous l'avons dit, porta d'abord le titre de *duc de Lauzun*, se rendit fameux, dans ses premières années, par le scandale de ses amours qui le ruinèrent, et fit la guerre en Amérique. A la mort de son oncle, en 1788, il prit le titre de *duc de Biron*, mais il ne lui succéda point dans son grade de colonel des gardes françaises, et resta colonel des hussards de Lauzun. Ami du duc d'Orléans, il embrassa comme lui, et peut-être par rancune contre la cour, les principes de la Révolution, fut député par la noblesse de Quercy aux États-Généraux, et figurait en 1792 parmi les généraux de la république. L'année suivante, il fut nommé général en chef de l'armée républicaine en Vendée; mais il donna bientôt après sa démission, fut traduit au tribunal révolutionnaire, et condamné à

mort le 31 décembre 1793, accusé d'avoir favorisé les Vendéens.

Un autre frère du premier duc de Biron, ARMAND II, donna naissance à la branche de SAINT-BLANCARD, qui subsiste encore. Parmi ses membres nous nommerons les deux suivants :

JEAN-MARIE-ALEXANDRE de Gontaut-Biron. Né en 1746, il entra au service dans le régiment des Gardes-Françaises, en 1762. Il fut arrêté pendant la Révolution. Au mois de février 1814, appelé par Bonaparte pour commander une partie de la garde nationale, il osa refuser; plus tard, il fut nommé lieutenant général par Louis XVIII.

ARMAND-LOUIS-CHARLES, marquis de Gontaut-Biron, né le 11 septembre 1771, émigra et fit la campagne de 1792 à l'armée des princes. Il fut nommé pair de France par Louis XVIII, le 17 août 1815. De son mariage (2 janvier 1802) avec Élisabeth-Charlotte de Damas-Crux sont issus quatre enfants.

La femme d'un de ses frères est la vicomtesse, puis duchesse de Gontaut-Biron, gouvernante des enfants de France, et dont on a parlé avec un éloge mérité à l'article BORDEAUX (*duc de*).

A la maison de Gontaut-Biron se rattachent les barons *de Salignac*, en Périgord; les barons *d'Arros*, en Béarn; les seigneurs, puis barons *de Badefol* et *de Saint-Geniès;* les seigneurs *de Campagnac*, ceux *de Ruffen* et *de la Serre*, ceux *de Saint-Cyr* et *de Saint-Orse*, ceux *de Hautefort*, barons de Thénon et d'Aixe; les seigneurs, puis comtes *de Marquessac ;* les seigneurs, puis marquis *d'Ajac ;* les vicomtes *de Lestrange*, les marquis *de Saint-Chamans*, barons de Durfort, etc., etc.; branches presque toutes éteintes depuis longtemps. Le dernier rejeton de la branche d'Hautefort a épousé, en 1818, une fille du lieutenant général baron de Damas. C. D. C.

GONZAGUE (MAISON DE). Cette ancienne famille princière d'Italie commença à se faire connaître au XI^e^ siècle, lorsqu'après la chute de la puissance impériale en Italie elle disputa à la famille Bonacossi (*voy.*) la domination de Mantoue. Cette ville fut longtemps le théâtre de vives querelles entre les nobles. Le 14 avril 1328, LOUIS Gonzaga mit fin à ses incertitudes. Ses fils, et surtout l'intrépide FILIPPINO, poussés par une vengeance particulière, s'étaient rendus maîtres de Mantoue, à la tête de 800 fantassins et de 500 hommes de cavalerie; ils avaient tué dans un combat le chef de la ville, Passerino Bonacossi, et expulsé ses partisans. A *son tour capitano* de la ville, Louis I^er^ de Gonzague fut nommé par l'empereur Louis de Bavière vicaire impérial, et mourut en 1360. Parmi ses descendants, JEAN-FRANÇOIS obtint en fief de l'empereur Sigismond, en 1432, la ville et son territoire, érigés en marquisat. Bientôt, la maison de Gonzague fut partagée en trois lignes par les trois enfants de LOUIS III, savoir : Frédéric, Jean-François et Rodolphe. De FRÉDÉRIC descendirent les marquis de Mantoue, qui, en 1530, furent élevés sous Charles-Quint à la dignité de ducs; mais leur branche s'éteignit en 1726. De JEAN-FRANÇOIS et de RODOLPHE descendirent les ducs de Sabioneta et de Castiglione, que l'Empereur, en 1692, dépouilla de leurs principautés. Il se forma une nouvelle ligne de la famille de Gonzague lorsque FRÉDÉRIC, frère de Frédéric II, obtint en partage Guastalla. Cette ligne s'est éteinte en 1746.

Les membres les plus distingués de cette maison, qui a donné deux impératrices à l'Allemagne et une reine à la Pologne, sont FILIPPINO, fils de Louis I^er^, héros célèbre qui mourut en 1358, sans laisser de postérité. Son second frère, GUIDO ou GUY, fut, en 1360, le deuxième chef ou capitaine de Mantoue. PETRINO ou *Feldrino*, le plus jeune de ses frères, fut la souche des comtes de Novellara, dont la ligne s'éteignit, avec CAMILLE Gonzaga, en 1728. Guido eut deux fils, UGOLIN et LOUIS : du premier descendait FRANÇOIS de Gonzague, troisième capitaine de Mantoue, guerrier intrépide. Son fils JEAN-FRANÇOIS, qui lui succéda comme capitaine en 1407, ne se distingua pas moins par ses hauts faits d'armes; il rendit de grands services à l'empereur Sigismond, qui, par ce motif, le nomma marquis de Mantoue, dignité dans laquelle il eut pour successeur son fils aîné LOUIS III, surnommé *le Turc*, né en 1414 et mort en 1478. Celui-ci surpassa encore son père

sous le rapport de la réputation de grand capitaine. Après lui, vinrent son petits-fils FRÉDÉRIC Ier, mort en 1484, et le fils de ce dernier, FRANÇOIS II, mort en 1519. FRÉDÉRIC II, fils de François II, fut, le 25 mars 1530, élevé par Charles-Quint à la dignité de duc de Mantoue, avec l'investiture du marquisat de Montferrat, et cette dignité, il la transmit à ses descendants. En 1540, il eut pour successeur son fils FRANÇOIS III; ce duc étant mort en 1550 sans postérité, sa dignité se trouva dévolue à son frère GUILLAUME, né en 1536 et mort en 1587. Le fils et successeur de celui-ci, VINCENT Ier, se signala dans les guerres de Hongrie contre les Turcs. Il laissa trois fils : FRANÇOIS IV, mort en 1612, FERDINAND IV, déjà cardinal, mort en 1626, et VINCENT II, mort en 1627, qui se succédèrent rapidement dans le gouvernement. Comme ils ne laissèrent pas de descendants mâles, la ligne régnante s'éteignit avec eux.

L'héritier le plus proche était le duc de Nevers, CHARLES Ier; mais d'une autre part se présentèrent, pour recueillir ce bel héritage, le duc de Guastalla, Ferdinand II, qui formait des prétentions à toute la succession, et le duc Charles-Emmanuel de Savoie, qui bornait les siennes au Montferrat. Les droits de la maison de Nevers étaient incontestables, car le duc Louis de Nevers, père de Charles Ier, était un frère de l'aïeul du duc François II, et en se rendant en France il n'avait pas renoncé à la succession. Il était soutenu par la France, Venise et le pape, qui tous trois redoutaient la puissance toujours croissante de la maison d'Autriche, alors en possession du trône d'Espagne. Comme l'Espagne et l'Autriche appuyaient de leur côté les prétentions mal fondées du duc de Savoie, cela donna naissance à la guerre de la succession de Mantoue, qui se termina enfin selon les désirs de Richelieu; car l'Empereur fut obligé de donner au duc Charles de Nevers l'investiture de Mantoue et du Montferrat. Ce prince en obtint la paisible possession en 1631, et il laissa pour successeur son petit-fils CHARLES III (car Charles II de Nevers était déjà décédé du vivant de son père, en 1631), sous le gouvernement duquel la principauté obtint une pleine et entière indépendance. Charles III mourut en 1665; son fils, CHARLES IV, lui succéda. Il reçut garnison française à Mantoue, et, pendant la guerre de la succession d'Espagne; il tint le parti de la France. Par cette raison, l'empereur Joseph Ier le mit au ban de l'Empire; il était dans cette situation lorsqu'il mourut à Padoue en 1708. L'Autriche resta en possession de son pays, et le Montferrat fut alors abandonné à la Savoie.

Plusieurs membres de cette célèbre dynastie se sont distingués comme hommes de guerre, d'autres par leur amour pour les arts, les sciences et les antiquités. Louis de Gonzague envoya Pierre Crema avec des lettres et de l'or en abondance auprès de Pétrarque, qui se trouvait alors en France, pour le déterminer à se rendre auprès de lui. Un autre LOUIS de Gonzague, qui mourut en 1549, était poëte. En 1565, CÉSAR de Gonzague fonda l'Académie *degl' Invaghiti*, et érigea plusieurs galeries de tableaux et d'antiques. Jules Romain ouvrit, sous les auspices des Gonzagues, une vaste école de peinture, et plusieurs artistes renommés trouvèrent auprès d'eux honneur et protection. Les femmes même de cette famille se sont distinguées sous ce rapport. BARBE de Gonzague détermina son époux, le duc Éberhard de Wurtemberg, à fonder l'université de Tubingue; ISABELLE de Gonzague, épouse du duc d'Urbin, fut appelée par Sansovino la *Mère des sciences*. On a de LUCRÈCE de Gonzague, la malheureuse épouse de Paul Manfroni, un recueil de lettres (1552) que Haym, à la vérité, attribue à Hortensio Landi. Parmi les princesses de cette maison qui se firent un nom par leur influence sur les affaires d'état, on distingue LOUISE-MARIE de Nevers et de Gonzague, fille du duc Charles, et successivement femme des rois de Pologne Vladislaf et Jean-Casimir; elle mourut en 1667. Sa sœur ANNE, épouse d'Édouard, prince palatin, joua longtemps un rôle remarquable à la cour de France et mourut à Paris en 1684. L'on trouva dans les papiers de sa succession les intéressants *Mémoires d'Anne de Gonzague*, qui furent imprimés (Londres et Paris, 1786, in-8°). La veuve du dernier Gonzague, le prince ALOÏS III de

Gonzaga-Castiglioni, née marquise de Rangoni, auteur des *Lettres écrites à ses amis pendant le cours de ses voyages en Italie* (Paris, 1790), vécut plusieurs années à Dresde, où elle est morte le 7 juin 1833. — On peut consulter Vincent Davolio, *Memorie storiche della contea di Novellara e dei Gonzaghi, che vi dominarono*, Milan, 1833. *C. L.*

GOPIS, *voy.* Krischna.

GORDIEN. Il y a eu trois empereurs romains du nom de Gordien. Nous allons parcourir d'un seul coup d'œil la révolution qui embrasse leur triple biographie.

Marcus Antoninus Gordianus, surnommé *Africanus*, naquit à Rome, l'an 157 de J.-C., d'une famille illustre. Il conçut de bonne heure un goût décidé pour l'étude, et composa même plusieurs ouvrages dont les auteurs contemporains parlent avec éloge. Il fut d'abord édile, puis consul, et se fit chérir du peuple par sa bonté et son humanité. La haine qu'inspirait le féroce empereur Maximin fut cause d'une révolte qui eut lieu en Afrique, où Gordien était procureur (237); les légions le proclamèrent César et Auguste, lui et son fils. Ce fut avec peine que ce vieillard de 80 ans se décida à accepter la pourpre qu'on lui imposait, et à se laisser conduire à Carthage, où ils furent reçus l'un et l'autre comme les sauveurs de la patrie. L'élévation de Gordien au trône fit dans Rome une révolution heureuse; mais pendant que le peuple abattait les statues de Maximin, le gouverneur de la Numidie, Capellien, autrefois révoqué par Gordien, marcha contre Carthage et prit la ville. Le prince vaincu s'étrangla avec sa ceinture lorsqu'il apprit la mort de son fils égorgé dans les rues de Carthage : il n'avait régné que six semaines. L'historien biographe Jules Capitolin nous a laissé de ce prince un portrait avantageux; ses mœurs étaient pures, son esprit cultivé. Il ressemblait beaucoup à Auguste; il en avait, dit-on, la voix, le geste et la taille.

Son fils Gordien, deuxième du nom, qui périt avec lui dans le siége de Carthage, ne lui ressemblait que par la douceur de son caractère; son goût dominant était la passion des femmes, dont il entretenait un nombre prodigieux. Il parvint successivement à la questure, à la préture et au consulat; il était lieutenant de son père en Afrique lorsqu'ils succombèrent tous deux dans le même temps.

Le troisième Gordien, Marcus-Antonius, surnommé le Pieux par quelques historiens, était fils de Metia Faustina et de Junius Balbus, personnage consulaire. A la mort de son oncle et de son aïeul, Maxime et Balbus furent élus empereurs par le sénat; mais le peuple et l'armée demandèrent Gordien, alors âgé de 12 ans, qui fut créé César et présenté au peuple. A l'âge de 16 ans, Gordien épousa Fabia Salina Tranquillina, et il nomma son beau-père (Misithée) préfet du prétoire, choix qui fut justifié par la sagesse de son administration. Il y avait déjà quatre ans que le jeune César régnait paisiblement (240), lorsque Sapor, roi de Perse, osa attaquer les frontières de l'empire : l'empereur rassembla une armée et marcha contre lui. Ce fut en Syrie que Gordien et Sapor en vinrent aux mains : Gordien fut vainqueur et reprit sur son ennemi la ville d'Antioche. Il se rendit aussi maître de Carres et de Nisibe, deux places importantes dont s'étaient emparés les Perses. Le sénat lui décerna le triomphe, et donna à son beau-père le titre de *tuteur de la république*. Tandis qu'il illustrait le nom romain par ses exploits, Philippe, aventurier arabe que ses talents avaient élevé à la dignité de préfet du prétoire qu'occupait auparavant le beau-père de Gordien, fit assassiner le jeune prince en 244 et régna en sa place. L'armée pleura son chef et lui rendit les derniers honneurs en lui élevant un tombeau avec une inscription en langues grecque, syriaque, latine et égyptienne. Le sénat, aussi sensible à cette perte que l'armée, rendit un décret en l'honneur des Gordiens, par lequel leur postérité était exempte de toutes les charges de la république.

L'histoire des Gordiens a été écrite par Jules Capitolin, qui vivait sous Dioclétien et sous Constantin, et à qui l'on doit des Vies de plusieurs empereurs; on trouve aussi des détails dans Tillemont, Crevier, l'abbé Dubos, qui a voulu trouver un quatrième Gordien, mais sans réussir à faire prévaloir son système. C. D. C.

GORDIEN (NOEUD). On lit dans la fable que Gordius, fils d'un laboureur et père de Midas, roi de Phrygie, possédait un chariot dont le joug était attaché au timon par un nœud si adroitement fait que l'on n'en pouvait découvrir les deux bouts. Midas, en reconnaissance de l'avénement de sa famille au trône de Phrygie, consacra le chariot de son père à Jupiter, et l'empire de l'Asie fut promis à celui qui parviendrait à en délier le nœud.

Plus tard, dit à son tour l'histoire, Alexandre-le-Grand passant à Gordium, capitale de la Phrygie, pour aller à la conquête des états du roi Darius, voulut voir le chariot merveilleux et essayer de trouver le secret du lien célèbre; mais n'ayant pu en venir à bout et craignant que cette preuve d'impuissance ne refroidit le zèle de ses troupes, il tira son épée, trancha le nœud en disant qu'il importait peu de quelle manière le nœud serait délié, et par ce moyen rendit à ses soldats cet enthousiasme qui leur valut bientôt l'empire de l'Asie promis par Jupiter.

De la fable et de l'histoire, le nœud gordien est passé dans le langage usuel, où l'on appelle ainsi, selon le Dictionnaire de l'Académie, toute difficulté que l'on croit insurmontable et qui ne peut se trancher qu'avec l'épée d'Alexandre. D. A. D.

GORDON (FAMILLE DE). L'origine de cette ancienne famille d'Écosse, honorée du titre ducal le 1er novembre 1684, a partagé les historiens et les généalogistes. Suivant Chalmers, le territoire de Gordon, dans le comté de Berwick, aurait été concédé par le roi David Ier à un colon anglo-normand qui lui aurait emprunté son nom. D'autres prétendent que les Gordons, originaires du Périgord, vinrent en Angleterre avec Guillaume et en Écosse avec Malcolm Caumore. En effet, une tradition du nord de la Bretagne porte que le premier de ce nom qui traversa la Tweed fut un vaillant chevalier, favori de Malcolm; on ajoute que, vainqueur d'un sanglier qui désolait les *Borders*, il obtint dans le Merse, district du Berwickshire, une concession de terres auxquelles il donna son nom, et mit une tête de sanglier dans ses armes. Un troisième système fait descendre cette famille de Bertrand de Gourdon, cet archer limousin qui lança le trait dont mourut Richard-Cœur-de-Lion; les armoiries des Gordons d'Aberdeen (deux bras faisant partir une flèche avec la devise: *Fortuna sequatur*) sembleraient venir à l'appui de cette opinion. Quoi qu'il en soit, la ligne principale se termina bientôt à sir ADAM Gordon DE HUNTLEY tué à Homildon en 1402, et les ducs actuels descendent de sa fille unique, mariée à sir Alexandre Seton, dont les enfants prirent le nom maternel. Mais la ligne représentée par les Hamilton-Gordon, comtes d'Aberdeen (*voy.*), a perpétué jusqu'à nos jours la descendance masculine de PATRICK Gordon, d'une ligne collatérale, et qui périt à la bataille d'Arbroath en 1445.

Forte de ses alliances, qui la rattachaient aux maisons de Keith, d'Argyle, de Norfolk (*voy.* ces noms) et même aux rois d'Écosse*; forte de ses richesses si considérables que Jacques VI voulut leur vendre l'archipel calédonien, la famille des Gordons, catholique et jacobite, se trouve mêlée aux guerres de religion et des Stuarts. En 1594, un marquis de Huntley (titre affecté aux aînés de cette maison) lève avec d'autres seigneurs l'étendard du catholicisme et bat le comte d'Argyle envoyé contre eux.—Sous Charles Ier, trois Gordons paient de leur vie leur dévouement à la cause royale: Sir GEORGE Gordon, décapité en 1644 à Édimbourg; GEORGE; vicomte ABOYNE, deuxième marquis de Gordon, capitaine de la garde écossaise sous Louis XIII, qui eut le même sort, le 22 mars 1649; enfin lord GEORGE Gordon, tué à Alford, en 1645, comme il chargeait l'ennemi à la tête de la cavalerie de Montrose. — Lors de la révolution de 1688, un duc de Gordon, gouverneur du château d'Édimbourg pour Jacques Ier, tandis que la Convention assemblée dans la ville reconnaissait Guillaume III, refusa de tirer sur elle, comme l'y exhortaient les ca-

(*) Le comte de Huntley épousa la princesse Jane Stuart, fille de Jacques II. C'est d'eux que descendait Catherine Gordon, seconde femme de John Byron, père du poëte, d'où vint à ce dernier le nom de Gordon.

tholiques, mais ne se rendit qu'à la dernière extrémité.—Les tentatives de 1715 et de 1745 trouvèrent les Gordons fidèles à la cause des Stuarts. Ce fut un général Gordon, qui, à la bataille de Sheriffmuir, enfonça, à la tête des clans de l'ouest, l'aile droite de l'armée royale. Plus tard, deux Gordons combattirent à Falkirk et à Culloden; mais l'aîné de la maison, mécontent des chefs de l'insurrection, traita successivement avec les ducs d'Argyle et de Cumberland.

Une célébrité plus fâcheuse se rattache au nom de GEORGE Gordon, fils puîné de George-Cosme, troisième duc, né le 19 décembre 1750 et chef de l'émeute populaire qui éclata à Londres en 1780. Membre de la chambre des Communes, où il s'était fait remarquer par la violence de ses opinions et par ses diatribes contre le papisme, pour lequel sa famille avait professé un long attachement, il s'arma d'un bill de tolérance accordé aux catholiques en 1778 pour provoquer en Écosse et dans tout le royaume des associations protestantes dont il se fit déclarer chef. Le 2 juin 1780 fut le jour fixé par lui pour présenter au parlement une pétition signée par 120,000 personnes. Un nombre à peu près égal d'adhérents partit avec lui de Saint-Georgefield, et cette foule immense, qui avait adopté la cocarde bleue pour signe de ralliement, marchant six à six, traversa la Cité, précédée d'un homme qui fléchissait sous le poids d'un énorme rouleau contenant la pétition et les signatures. Lord Gordon, malgré les interpellations et les menaces de plusieurs de ses collègues, osa se constituer, auprès de la Chambre assiégée, l'organe d'un vœu exprimé sous une pareille forme. L'assemblée s'ajourna, mais dans l'intervalle d'affreux désordres furent commis; plusieurs chapelles et maisons de catholiques devinrent la proie des flammes, et pendant plusieurs jours Londres fut le théâtre de tous les excès auxquels peut se porter une populace fanatique et sans frein. Enfin le conseil privé prit des mesures vigoureuses : des troupes dirigées sur la capitale cernèrent les mutins et firent feu sur ceux qui refusèrent de se disperser. Le chef de l'émeute, lord Gordon, fut arrêté et jugé comme coupable de haute-trahison. Défendu par Erskine, il eut le bonheur d'échapper à la condamnation terrible qui le menaçait, mais le reste de sa vie ne fut plus qu'un tissu d'obscurs égarements. En 1788, il fut condamné à cinq ans de prison pour libelles contre la reine de France, s'enfuit en Hollande, fut repris à Birmingham, où l'on assure qu'il fit profession de la religion juive; enfin, arrêté de nouveau le 7 décembre, il fut enfermé à Newgate, d'où il adressa, en juillet 1789, une pétition à l'Assemblée constituante, et mourut le 1er décembre 1793. On a de lui plusieurs pamphlets assez bien écrits sur les affaires du temps.

Citons parmi les derniers représentants de ce nom illustre la belle duchesse de Gordon, qui se déguisa en homme pour entendre Pitt à la chambre des Communes, et qui jouit, sous le ministère de cet homme d'état, d'une assez grande influence pour que la reine Marie-Antoinette ait cru devoir lui recommander la princesse de Lamballe, lors du voyage que cette dernière fit à Londres en 1792, pour tâcher d'intéresser les ministres de la Grande-Bretagne aux malheurs de la famille royale de France;—sir ALEXANDRE Gordon, aide-de-camp du duc de Wellington, tué à Waterloo; — THOMAS Gordon, philhellène, chef d'état-major du prince Hypsilanti au siége de Tripolitza, qui plus tard se jeta dans Phalères pour établir une diversion en faveur du colonel Fabvier renfermé dans l'Acropolis d'Athènes; — enfin GEORGE Gordon, 5e et dernier duc, né à Édimbourg le 1er février 1770, pair le 11 avril 1807, général en 1819, garde du grand sceau d'Écosse, etc. C'était le premier des ducs dans la Chambre haute, où il s'était fait remarquer comme orangiste et adversaire déclaré du ministère Melbourne; il est mort sans enfants le 28 mai 1836. En lui s'est éteinte la ligne mâle des ducs de Gordon, et se sont éteints aussi leurs titres, tant anglais qu'écossais, conférés par lettres-patentes de 1684 et de 1784; ceux de marquis de Huntley et de comte d'Enzie, etc., ont été dévolus à George, comte d'Aboyne. R-Y.

PATRICK Gordon, général en chef sous Pierre-le-Grand et l'un de ses plus fidè-

les serviteurs, paraît avoir appartenu à l'une des branches de cette noble famille écossaise. Né en 1635, il quitta jeune son pays et entra au service d'abord de la Suède, puis de la Pologne. Ce fut comme prisonnier de guerre qu'il arriva à Moscou (Weber, t. III, p. 143 de l'orig. allemand); on l'appela en Russie *Pierre Ivanovitch*. Sous le règne de Fœdor Alexéievitch, il obtint le grade de général-major; en 1683 il devint lieutenant général, et en 1688 général en chef. Mais Galitsyne, le favori de la grande-princesse Sophie, jaloux de la considération dont jouissait cet étranger, chercha à le perdre, et fit si bien que le brave Écossais fut dégradé. Il recommença le service en qualité de sous-officier. Mais l'heure de la vengeance sonna bientôt : Gordon devint l'un des principaux instruments de la chute du favori et de la régente. Immédiatement après, il fut réintégré dans tous ses honneurs et dignités, et il rendit, jusqu'à sa mort, les plus grands services au tsar Pierre I^er^, qui lui témoignait la plus entière confiance et l'appelait quelquefois son père*. Gordon l'accompagna dans les deux campagnes d'Asof, et, gouverneur général de Moscou pendant l'absence du tsar, il réprima énergiquement la révolte des strélitz en 1698. Gordon mourut dans cette ville le 9 décembre 1699; les mains de son glorieux souverain lui fermèrent les yeux. « Maintenant, dit-il, je reste sans fidèle serviteur.» On a de Gordon en langue anglaise, un journal précieux pour l'histoire de Pierre-le-Grand, mais dont une partie, relative aux années de 1668 à 1677 et de 1679 à 1683, s'est malheureusement perdue. *Voir* Müller, *Sanct-Petersb. Journal*, t. V, p. 257-60.

Alexandre Gordon, auteur d'une *Histoire de Pierre-le-Grand* écrite en anglais et traduite en allemand, était parent de Patrick, dont il épousa la fille. Il devint colonel au service de la Russie et seconda son parent dans la répression de la révolte des strélitz. D'après la *Biographie universelle*, il mourut dans sa patrie (l'Écosse) en 1752; mais nous trouvons, en 1760, un Alexandre Gordon vivant à Saint-Pétersbourg, attaché à l'amirauté, et qui n'était pas l'antiquaire et voyageur écossais du même nom.

William Gordon, né en 1785, député d'Aberdeenshire aux Communes d'Angleterre, et sir Robert Gordon, ambassadeur britannique à Constantinople en 1829, sont les frères du comte d'Aberdeen, auquel nous avons consacré un article. Robert Gordon, représentant de Windsor, appartient à une autre famille. S.

GORÉE (île de), au sud et à une lieue du Cap-Vert, une des possessions françaises au Sénégal, est située à 19° 30′ ouest de Paris et à 14° 39′ de latitude, selon les observations faites par les astronomes sous le règne de Louis XIV. Cette île, qui n'a qu'une lieue au plus de tour, est hérissée de roches volcaniques, surtout au sud, où elles s'élèvent à environ 160 mètres; elle n'est abordable qu'au nord-est, où une petite anse sert de débarcadère et offre un bon mouillage, du moins pendant huit mois de l'année. Les deux tiers de l'île sont occupés par la ville de Gorée, peuplée d'environ 5,000 habitants, pour la plupart noirs ou mulâtres, occupés du commerce de cabotage. On y remarque l'église, l'hôtel du gouvernement, l'hôpital et la caserne. La ville a une école et un entrepôt pour les marchandises étrangères. Elle est protégée par le fort, assis sur un rocher basaltique. L'eau y étant rare, on est obligé de la faire venir de la côte. Les brises de la mer y tempèrent la chaleur du climat.

Auprès de la Gorée s'étendent les îles ou îlots de la Madeleine.

Les indigènes appelaient cette île *Bir*, ou selon d'autres *Barsaguiche*, lorsque les Hollandais, en 1617, se la firent céder par le roi du Cap-Vert et la nommèrent Gorée, d'après une île de Zélande. Ils y bâtirent deux forts, l'un plus élevé que l'autre. En 1663, les Anglais leur enlevèrent cette possession; mais l'amiral hollandais Ruyter la reprit l'année d'après. Les Hollandais augmentèrent alors les fortifications. Néanmoins, dans la guerre de Louis XIV contre la Hollande, l'escadre française, commandée par l'amiral d'Estrées, s'empara de l'île en 1677; on démolit alors l'un des forts, et on déman-

(*) D'après la *Biographie universelle*, Gordon aurait été nommé feldmaréchal en 1696; mais cette assertion nous paraît erronée.

tela l'autre, ne comptant pas garder cette possession. Cependant la marine française finit par en prendre définitivement possession et par la fortifier de manière à empêcher les Hollandais de la reprendre. Depuis ce temps, la ville a pris de l'accroissement et n'est pas sans importance pour le commerce de la gomme, de l'ivoire, de la poudre d'or et d'autres productions du Sénégal. La Gorée, y compris la côte voisine depuis la baie d'Iof jusqu'à la Gambie, forme actuellement le 2e arrondissement de la colonie française du Sénégal. *Voy.* ce nom. D-G.

GORGE, *voy.* Gosier et Pharynx.

GORGERIN, partie des anciennes armures qui couvrait et défendait la gorge des chevaliers et des hommes d'armes. Le gorgerin, formé d'une ou de plusieurs pièces mobiles pour ne pas gêner les mouvements du cou, tenait au heaume ou à la salade (casque du moyen-âge) et en faisait partie. Dans certaines armures, le gorgerin s'étendait en forme de *colletin* ou *collerette* tout autour du haut de la cuirasse, pour mieux couvrir le joint du heaume et de la cuirasse et protéger plus efficacement la gorge des coups de pointe.

On a souvent confondu le gorgerin avec le *hausse-cou* ou *hausse-col* (*voy.* ce mot). C. A. H.

GORGIAS le Léontin, orateur, philosophe, né à Leontium (aujourd'hui Lentini, en Sicile); il fut disciple d'Empédocle et florissait au ve siècle av. J.-C. Il se rendit à Athènes pour étudier la rhétorique et se livrer aux exercices de l'éloquence. Il obtint des Athéniens, parmi lesquels il se fixa, un secours de 250 vaisseaux pour ses compatriotes de Leontium contre les Syracusains. Gorgias prononça une oraison funèbre en l'honneur des citoyens morts à Salamine. Les leçons qu'il donnait sur l'art de la parole obtenaient un grand succès : son orgueil s'en gonfla si fort qu'il afficha le plus profond mépris pour Prodicus, son rival. Gorgias était fier surtout de son talent d'improvisation; jamais l'expression ne lui manquait. Un jour il se présenta audacieusement dans la place publique, défiant quiconque voudrait lui indiquer un sujet scientifique et offrant de le traiter immédiatement. Les autres sophistes, désirant ne pas paraître inférieurs à Gorgias, suivirent cet usage. Il eut pour disciples Isocrate, Polus d'Agrigente, Alcidamas, Eschine, etc. Les Athéniens avaient une si haute opinion de son talent qu'ils regardaient comme des jours de fête tous ceux où il devait parler, ajoutant que ces discours étaient de véritables lampes dont les clartés dissipaient les ténèbres de l'intelligence. On assure, mais avec exagération sans doute, que Gorgias recevait cent mines de chacun des auditeurs de son cours de rhétorique. Cependant Eumolpe fit dresser à Delphes et à Olympie des statues qui furent payées avec l'or de ce rhéteur. Gorgias parvint à l'âge de 107 à 109 ans; il survécut à Socrate, et supporta sans s'en émouvoir les douleurs qui présageaient sa fin. Il ne nous reste de lui que deux discours : 1° l'Éloge d'Hélène, 2° l'Apologie de Palamède. Les écrits perdus sont en très grand nombre. On cite un discours prononcé sur les degrés du temple d'Olympie pour engager les Grecs à la concorde et à s'unir pour repousser les Mèdes et les Perses; une oraison funèbre; un discours prononcé dans le temple d'Apollon à Delphes, ouvrage qui valut à Gorgias la statue d'or dont nous avons parlé; un éloge des Éléens; des iambes; un traité Sur la nature; la rhétorique; un traité Sur ce qui n'existe pas (περὶ τοῦ μὴ ὀντὸς). Dans cet écrit, Gorgias soutenait d'abord que rien n'existe, que d'ailleurs les moyens de constater la réalité des objets manquent, etc. Cet orateur s'attachait surtout à arrondir ses périodes; il recherchait l'élégance de l'expression et brillait par de piquantes antithèses; mais, dans sa recherche du nombre et de l'harmonie, il tombait souvent dans l'afféterie. Platon a donné, sous le titre de *Gorgias*, le dialogue où il se moque des sophistes et des orateurs, tout en se montrant grand orateur lui-même, ainsi que le remarque Cicéron. On trouve ce qui nous reste de Gorgias dans les recueils d'orateurs grecs, entre autres dans le 8e volume de Reiske. P. G-y.

GORGONES. C'étaient trois sœurs, filles de Phorcys et de Céto, appelées *Méduse*, *Euryale* et *Sthéno*; Méduse était la principale. Homère n'en connaît qu'une, qui se nomme tantôt *Gorgo*, tantôt *la*

Gorgone, quelquefois *Méduse*. Les Gorgones, suivant les vieux mythologues, habitaient bien loin vers l'ouest; chez Homère, elles ont leur domicile dans le monde souterrain ; dans Hésiode, on les voit planer indistinctes dans le voisinage de la Nuit et des Hespérides; des mythographes plus modernes leur assignèrent pour séjour la Libye, où sont les îles Gorgades. Ce qui donnait aux Gorgones une physionomie particulière, c'était d'avoir des serpents au lieu de cheveux, ou bien des serpents entrelacés dans les cheveux, et ensuite de posséder l'effrayante vertu de pétrifier d'un regard. Quelques auteurs substituaient à ces traits des ailes, des dents énormes. Armées de la sorte, cachées au monde entier par leur éloignement, par l'ignorance où l'on était de leur véritable demeure, les Gorgones semblaient ne devoir jamais trouver de vainqueur, mais il en était ordonné autrement. Polydecte, roi de Sériphe, qui avait sauvé Danaé jetée à la mer par Acrisius, et qui, après avoir nourri l'enfance de Persée (*voy.*), redoutait ce jeune héros, lui propose un jour, espérant qu'il succomberait dans son entreprise, d'aller combattre les Gorgones. Persée, aidé des secours de Mercure qui lui prête ses talonnières et du casque de Pluton qui le rend invisible, surprend les Gorgones endormies, abat d'un coup d'épée la tête de Méduse, dont le sang, en touchant la terre, donne naissance à Chrysaor et à Pégase, le coursier céleste, monte ce dernier, s'empare de la tête de la Gorgone expirante, et, muni de cette arme nouvelle qui a le don de transformer en pierre quiconque osera la regarder, il retourne chercher dans l'Orient, dans l'Égypte, dans la Grèce, de nouvelles victoires.

Le mythe étrange et compliqué des Gorgones a été interprété de mille manières différentes : les uns y ont vu des animaux à forme bizarre ou bien des cavales très légères prises par des Phéniciens que guidait un chef nommé Persée ; les autres ont voulu que les physionomies hideuses, suivant le goût des Européens, des femmes éthiopiennes aient donné naissance à toutes ces fables ; les cheveux crépus, laineux, ont dû surtout attirer l'attention et être travestis par la tradition orale. La quantité des hypothèses établies plus ou moins heureusement pour rendre compte des Gorgones est incroyable. Paléphate fait des trois Gorgones trois îles de l'Océan gouvernées par un seul roi. Fourmont transforme les Gorgones en vaisseaux de charge qui vont sans cesse de la Phénicie sur les côtes d'Afrique. On doit à M. Levezow un mémoire très curieux, en langue allemande, sur le mythe des Gorgones et sur son application dans la poésie et dans les arts. C. D. C.

GORSAS (Antoine-Joseph), député de Seine-et-Oise à la Convention nationale, rédacteur du *Courier de Versailles*, etc. *Voy.* Gironde, Girondins.

GOSSEC (François-Joseph), compositeur de musique, naquit à Vergnies, village du Hainaut, le 17 janvier 1733 ou 1734. A l'âge de sept ans, il entra comme enfant de chœur à la cathédrale d'Anvers, où il resta huit ans. Prenant ensuite la nature pour maître, il se perfectionna seul en étudiant les partitions des grands compositeurs. Gossec vint à Paris en 1751, et dirigea l'orchestre du fermier général de La Popelinière. Il fit paraître, l'année suivante, ses premières symphonies, et ses premiers quatuors en 1759. A la mort de La Popelinière (1762), il accepta la direction de la musique du prince de Condé. En 1770, il fonda le concert des amateurs, dont le mulâtre Saint-George dirigeait l'orchestre ; et, trois ans après, il se chargea, avec Gaviniés et Leduc aîné, de l'entreprise du concert spirituel (*voy.* Concert), en même temps qu'il établissait, sous les auspices du baron de Breteuil, l'école royale de chant, d'où sortirent d'excellents acteurs de la fin du XVIII^e^ siècle. La Révolution vint donner un nouveau but à son talent : chef de musique de la garde nationale de Paris, il composa la musique d'une foule d'hymnes *à l'Être Suprême*, *à la Victoire*, etc., pour les fêtes patriotiques de cette époque. A la fondation du Conservatoire de Musique (*voy.*), il en fut nommé inspecteur (1795), et y professa la composition jusqu'en 1815. L'empereur le décora de la croix de la Légion-d'Honneur en 1804, et il était membre de l'Institut depuis sa formation. Il mou-

rut à Passy (près Paris), où il avait passé les dernières années de sa vie, le 16 février 1829.

Gossec a composé la musique de plusieurs opéras, qui, en général, eurent peu de succès : nous ne citerons que *Sabinus* (1773) et le *Thésée* de Quinault (1782). Sa *Messe* des morts, écrite, en 1762, pour un orchestre de 200 musiciens, fut publiée en 1790; elle passe pour son chef-d'œuvre, et fut exécutée en partie aux obsèques de Grétry, en 1813 : l'effet des instruments cachés dans le haut de l'église pour annoncer le jugement dernier dans les stances *Tuba mirum* et *Mors stupebit* y est terrible. Gossec avait déjà composé un *Te Deum* et un *O salutaris hostia* que chantèrent Lays, Chéron et Rousseau, à L'Hay, village près de Sceaux, et qui fut couronné du plus grand succès au concert spirituel. Il enrichit aussi les recueils de l'Institut et quelques autres de mémoires sur des sujets de son art. L. L-T.

GOSSELLIN (Pascal - François-Joseph), l'un des savants les plus versés dans la géographie ancienne, naquit à Lille, le 6 décembre 1751. Des voyages intéressants pour la science géographique suivirent d'exactes et d'utiles études. Il voyagea en 1772, 1773, 1774 et 1780, dans les diverses contrées de l'Europe et sur les côtes d'Italie, d'Espagne et de France; ce qui lui donna lieu de vérifier les différentes positions indiquées par les itinéraires romains. Ses recherches s'étaient dirigées, dès 1777, vers la géographie ancienne. A cette époque, il composa sur la Chersonèse d'or et sur les *Sines* de Ptolémée une dissertation dont il a donné un extrait dans sa *Géographie des Grecs analysée*. De retour dans sa province, et appartenant à une maison de commerce considérable, député au conseil royal de commerce en 1784, il le fut extraordinairement, en 1789, près l'Assemblée nationale, qui, en 1791, supprima les députations de ce genre. L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, ayant proposé la question de comparer l'état de la science géographique sous Strabon et Ptolémée, fournit à Gossellin le moyen de développer de nouvelles idées dans un mémoire très étendu; ce mémoire remporta le prix, en 1789*, et ouvrit à son auteur les portes de l'Académie, qui furent, par suite des événements de la Révolution, fermées en 1793. Mais l'imperturbable savant continuait ses recherches, qui ne pouvaient porter ombrage aux terroristes, et fut mis, comme érudit, en réquisition pour des travaux au bureau de la guerre. Les résultats des recherches du géographe furent, en effet, déposés au ministère de la guerre : c'est de là qu'ils furent tirés successivement pour l'impression qui en fut ordonnée, en 1796, par la commission d'instruction publique.

Appelé à l'Institut dès sa formation, les connaissances qu'il avait acquises dans ses relations avec d'Ennery, possesseur d'un riche cabinet numismatique dont il fit le catalogue et par les liaisons intimes qu'il eut pour le même objet avec l'abbé Barthélemi, directeur et conservateur des médailles à la Bibliothèque du roi, le firent élire unanimement à sa place en 1799.

L'impression de ses savantes *Recherches sur la géographie systématique des anciens* (t. Ier et II, 1798) s'exécutait alors sous les yeux du rédacteur de cet article, dont les observations, sous le rapport littéraire, furent toujours favorablement accueillies par le géographe. La traduction du grand ouvrage de la géographie de Strabon ayant été ordonnée par le gouvernement consulaire, Gossellin fut désigné l'un des collaborateurs, et les notes de la haute géographie furent principalement son ouvrage. Nommé chevalier de la Légion-d'Honneur en 1804, il en fut créé officier en 1814, et devint l'un des rédacteurs en chef du *Journal des Savants* en 1816.

Voici les titres particuliers, l'ordre de composition et les dates de publication des mémoires de Gossellin qui principalement ont fait de lui un restaurateur de la science géographique, en la rattachant à sa base astronomique ancienne : 1° *Dissertation sur la Chersonèse d'or et sur le pays des Sines*, refondue en 1777 dans la *Géographie des Grecs analysée*; 2° *Catalogue des médailles de M. d'En-*

(*) Il fut imprimé en 1790, sous le titre de *Géographie des Grecs analysée*, 1 vol. in-4°.

nery, 1788 (1 vol. in-4°), fait en commun avec l'abbé de Tersan ; 3° *Systèmes géographiques d'Ératosthène, de Strabon et de Ptolémée*, 1790; trois mémoires couronnés par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et publiés sous le titre de *Géographie des Grecs analysée*; 4° *Système géographique de Marin de Tyr*, 1798, dans le 1er volume des *Recherches sur la géographie des Anciens*, imprimerie royale; 5° *Recherches sur la Sérique des Anciens*, 1808, dans le 49e volume des Mémoires de l'Académie, et, en 1813, dans le 4e volume des *Recherches*, etc., avec quelques changements; 6° *Système géographique de Polybe*, 1798, dans le 2e vol des *Recherches*, etc.; 7° *Recherches sur les côtes occidentales de l'Afrique*, 1798, *ibid.*, 1er vol.; 8° *Système géographique d'Hipparque*, 1798, *ibid.*; 9° *Recherches sur les côtes orientales de l'Afrique*, 1798, *ibid.*; 10° *Examen si les Anciens ont fait le tour de l'Afrique*, 1798, *ibid.*; 11° *Recherches sur les côtes de l'Océan Atlantique*, 1798, *ibid.*; 12° *Recherches sur les côtes du golfe Arabique*, 1798, dans le 2e volume des *Recherches*; 13° *Recherches sur les côtes méridionales de l'Arabie*, 1808, dans le 49e volume des Mémoires de l'Académie, et en 1813 dans le 3e volume des *Recherches*; 14° *Recherches sur les côtes du golfe Persique*, 1813, dans le 3e volume des *Recherches*; 15° *Notes sur la traduction de Strabon*, 1805 à 1819, dans les cinq premiers volumes de cette traduction; 16° *Éclaircissements sur les roses des vents des Anciens*, 1805, dans le 1er volume de la traduction de Strabon et dans le 4e volume des *Recherches*; 17° *Observations générales sur les stades des Anciens*, dans le 1er volume de la traduction de Strabon et dans le 4e des *Recherches*; 18° *Lettre à Pinkerton sur la Bretagne de Ptolémée*, 1814, dans les Recherches de cet auteur sur les Scythes et les Goths; 19° *Recherches sur les côtes de la Gédrosie*, 1813, dans le 3e vol. des *Recherches*; 20° *Recherches sur les côtes de l'Inde*, 1813, *ibid.*; 21° l'article *sur la Géographie ancienne*, 1810, dans le Rapport présenté à l'empereur Napoléon sur les progrès de l'histoire et de la littérature depuis 1789; 22° *Recherches sur les côtes occidentales et septentrionales de l'Europe*, 1813, dans le 4e volume des *Recherches*; 23° *Recherches sur les côtes des îles Britanniques*, 1813, *ibid.*; 24° *De l'évaluation et de l'emploi des mesures itinéraires grecques et romaines*, imprimerie royale, 1813 : ce sont les *Observations générales* dont nous avons déjà parlé au n° 17, revues et augmentées, suivies de 28 tableaux au lieu de 16; 25° *Recherches sur le principe, les bases et l'évaluation des différents systèmes métriques linéaires de l'antiquité*, 1819, dans le 5e volume de la traduction de Strabon, et, en 1822, dans le 6e volume des Mémoires de l'Académie; 26° *Appendice aux Recherches sur les systèmes métriques linéaires de l'antiquité*, 1821, et dans le 6e volume des Mémoires de l'Académie, 1822; 27° *Observations sur une coudée égyptienne*, 1822, et dans le Journal des Savants, 22 décembre de la même année; 28° *Mémoire sur les erreurs en longitude* des géographes grecs, 1828, dans le 9e volume des Mémoires de l'Académie; 29° *Atlas des cartes*, exécuté d'après les dessins de Gossellin. La collection de ces cartes s'élève au nombre de 75, en 47 feuilles; elles ont été mises en ordre par lui sous différents titres, suivant leurs diverses régions, en tête du recueil, et la carte générale qui les comprend toutes sous le nom d'*Orbis veteribus noti veris limitibus circumscripti, specimen geographicum*, se trouve aussi jointe aux *Recherches* géographiques dont elle est le résultat.

Il n'a manqué à Gossellin que de discuter les divers points des côtes de la Méditerranée où s'étaient établis les anciens Pélasges. Ce géographe, tout entier à la grande mesure de l'ensemble, d'après les rapports et les points principaux astronomiques déjà fournis, n'avait cessé de revoir ses ouvrages jusqu'à l'époque où une maladie cérébrale l'enleva au monde savant, le 7 février 1830. Une épitaphe faite de concert avec M. Petit-Radel, ancien ami de Gossellin, par le rédacteur de cet article, rend un compte précis de ses divers travaux. G-GE.

GOTHA, duché saxon, dépendant aujourd'hui de Saxe-Cobourg (*voy.* Kobourg), et situé au nord de la forêt de Thuringe. Il est arrosé par la Géra, la Nessa, la Werra, l'Unstrut et l'Ilm. Les points culminants des montagnes qui traversent ce duché sont l'Inselberg et le Schneekopf. Les possessions de la branche ducale de Saxe-Gotha, éteinte depuis 1825, comprenaient le duché de Gotha et la plus grande partie de la principauté d'Altenbourg. Ce pays, alors indépendant, avait une étendue de 55 milles carrés d'Allemagne, avec une population de 193,000 âmes, dont 84,000, disséminées sur une surface de 29 milles carrés, appartenaient au duché de Gotha. L'agriculture, l'éducation des bestiaux et l'exploitation de la forêt de Thuringe formaient les principales sources du bien-être des habitants.

Lorsque l'électeur Jean-Frédéric, de la ligne Ernestine (*voy.*), eut perdu, après la bataille de Mühlberg, ses états et la dignité dont l'empereur Charles-Quint revêtit le représentant de la branche Albertine (*voy.* ce mot et Maurice), il obtint pour sa part de succession, conformément à la capitulation de Wittemberg en 1547 et au traité de Naumbourg en 1554, quelques bailliages, villes et châteaux situés pour la plupart dans la partie méridionale de la Thuringe. Il laissa plusieurs fils, dont le second, Jean-Frédéric II, établit sa résidence à Gotha. Cédant aux conseils de Guillaume de Grumbach, ce prince résolut de reconquérir la dignité électorale; mais son plan échoua; un décret de la diète le dépouilla de ses états, et il termina ses jours dans une prison autrichienne. Ses deux fils, Jean-Casimir et Jean-Ernest, obtinrent Cobourg, Hildburghausen, Eisenach et Gotha; le reste du duché passa sous l'autorité de son frère Jean-Guillaume, qui, de concert avec ses frères, avait conclu un pacte de confraternité avec le comte de Henneberg, et dont les fils, Frédéric-Guillaume et Jean, fondèrent les branches d'Altenbourg et de Weimar (*voy.* ces noms). Jean-Casimir et Jean-Ernest étant morts sans postérité, leurs états furent partagés, en 1638, entre ces deux branches. En 1640, Guillaume, Albert et Ernest, les seuls des nombreux enfants du duc Jean qui lui eussent survécu, divisèrent en trois parts l'héritage de leur père. Gotha échut au prince Ernest, qui, en 1672, à l'extinction de la ligne d'Altenbourg dans la personne du jeune Frédéric-Guillaume III, se mit en possession, comme le plus proche agnat, de tout le pays d'Altenbourg, et força la nouvelle branche de Weimar à renoncer aux droits qu'elle prétendait avoir, comme lui, sur la succession. Ernest, qu'on surnomma *le Pieux*, fut donc la souche de la maison de Saxe-Gotha.

Il avait ordonné, avant de mourir, que ses états ne seraient pas partagés, mais que ses sept fils le gouverneraient en commun. Ceux-ci ne tinrent aucun compte des dernières volontés de leur père, et la maison de Gotha se divisa de nouveau en sept branches: Gotha, Cobourg, Meiningen, Rœmhild, Eisenberg, Hildburghausen et Saalfeld. Les lignes de Cobourg, d'Eisenberg et de Rœmhild s'éteignirent avec leurs fondateurs.

Dans ce partage, la principauté de Gotha et la majeure partie du pays d'Altenbourg échurent à Frédéric Ier, fils aîné du duc Ernest, qui établit enfin dans sa famille le droit de primogéniture. Après sa mort, arrivée en 1691, régna son fils, Frédéric II, qui mourut en 1732 et à qui succéda Frédéric III, mort en 1772. Le plus beau titre de ce dernier prince à la reconnaissance de ses sujets, c'est d'avoir su les préserver des orages soulevés par la guerre de Sept-Ans. Il eut pour successeur le sage et juste Ernest II, qui mourut en 1804. Son fils, Émile-Léopold-Auguste, régna jusqu'en 1822, et laissa ses états à son frère Frédéric II, né en 1774, en qui s'éteignit la ligne spéciale de Gotha, le 11 février 1825.

Un contrat de partage, en date du 15 novembre 1826, donna le duché de Gotha, à l'exception du bailliage de Kranichfeld et de la partie du bailliage de Rœmhild, qui dépendait du duché, au duc Ernest de Saxe-Cobourg, qui prit le titre de duc de Saxe-Cobourg-Gotha; et la principauté d'Altenbourg, à l'exception du bailliage de Kambourg et de quelques parcelles de territoire, fut donnée, par le même contrat, au duc Frédéric de Saxe-

Hildburghausen, qui s'intitula dès lors duc de Saxe-Altenbourg. Ce n'est que depuis 1829 que la principauté de Gotha est soumise à la même législation que Cobourg. Elle compte actuellement 89,000 habitants environ, sur une superficie de 28 milles carrés d'Allemagne. La voix du duc de Gotha, à la diète, est possédée en commun par les trois princes de la maison de Saxe-Gotha qui vivent encore.

La capitale de la principauté est *Gotha*, ville de plus de 12,000 habitants, bâtie sur une hauteur, près de la Leine, dans une contrée charmante. Elle possède un gymnase, un séminaire pour les maîtres d'école (c'est le plus ancien de l'Allemagne), une école du dimanche pour les ouvriers et les apprentis, et un grand nombre de fabriques. Son commerce est considérable. Au sommet de la hauteur sur laquelle la ville est bâtie s'élève le château de Friedenstein, avec de magnifiques jardins. Le Musée, ouvert en 1824, renferme une bibliothèque de 150,000 volumes imprimés, sans compter un grand nombre de manuscrits; un médailler qu'on regarde comme un des plus complets de l'Europe, avec une bibliothèque numismatique choisie; le musée oriental de Seetzen et d'Anthing; un cabinet d'objets d'art et d'histoire naturelle; une galerie de tableaux. Dans les environs, on trouve, à peu de distance, le Seeberg, observatoire bâti par le duc Ernest II, qui s'élève à 1,192 pieds au-dessus du niveau de la mer, et pour les frais d'entretien duquel ce prince a donné un capital de 40,000 thalers. Les barons de Zach et de Lindenau en ont fait un des établissements de ce genre les plus remarquables en Allemagne. Depuis 1828, on a ouvert aussi, près de Gotha, la saline d'Ernsthalle pour l'exploitation de la mine de sel gemme découverte à cette époque par le conseiller Glencke. *C. L.*

GOTHARD, *voy.* Saint-Gothard.

GOTHIQUE (art). Selon les idées vulgaires, la dénomination de *gothique* est donnée, sans distinction d'aucune variante, à tous les genres d'architecture qui ont paru dans le moyen-âge, c'est-à-dire dans la période de temps qui s'est écoulée depuis la chute de l'empire romain, époque à laquelle les formes de l'architecture antique, émanées du style grec, furent abandonnées en Europe, jusqu'au moment où elles furent réintroduites dans la construction des édifices.

La fin de cette période est peu précise pour ceux qui ne sont point versés dans l'étude des arts; beaucoup de critiques et d'artistes la prolongent presque jusqu'à nos jours, parce qu'ils comprennent dans la catégorie du gothique tous les édifices qui annoncent une différence marquée avec le style de l'antiquité, dont ils supposent généralement que notre siècle a reproduit identiquement les types.

Dans ce sens, la qualification de *gothique* est l'opposé de celle de *moderne*; elle s'appliquerait aux constructions des âges qui nous ont précédés, comme l'expression d'*écriture gauloise* s'applique à tous les caractères d'écriture qui ne sont plus usités et qu'on a peine à déchiffrer. Or, de même que, dans cette expression, l'épithète de *gauloise* ne se rapporte pas à la langue des habitants de l'ancienne Gaule, de même aussi l'expression de *gothique* ne peut rappeler le style d'architecture employé par le peuple goth. *Voy.* Goths.

Dans le sens général, la signification artielle du mot *gothique* n'est donc ni précise ni exacte.

Les personnes qui, sans avoir approfondi la théorie de l'art, en ont cependant acquis des notions générales, pensent que la signification du mot gothique devient plus positive quand on le restreint à tous les édifices construits dans le style ogival, c'est-à-dire ceux où l'on retrouve l'arc aigu caractéristique des constructions d'une longue période du moyen-âge. Cette seconde acception, prise à la lettre, ne serait pas plus exacte que la précédente; car il est avéré aujourd'hui que l'apparition des premières voûtes ogives en Europe est de beaucoup postérieure à l'existence des peuples goths.

Si l'honneur de l'invention de l'arc ogive devait remonter jusqu'au temps des invasions de l'empire romain, rien ne démontrerait qu'il dût être attribué plutôt à la nation des Goths qu'à celle des Huns, aux Suèves, aux Vandales et autres Barbares qui ont envahi presque simultanément le vaste territoire des maîtres de

l'ancien monde. Il ne serait pas plus rigoureux de le rapporter aux anciens peuples désignés sous les dénominations de Visigoths et d'Ostrogoths, qui, vers le commencement du IVe siècle, ont déterminé la catastrophe du grand empire : ces peuples s'étaient établis fort anciennement dans les contrées du nord de l'Espagne et de l'Italie; depuis longtemps ils avaient perdu leurs noms lorsque l'art ogival s'est développé.

L'opinion du vulgaire admet facilement, non sans quelque raison, que les révolutions dans les arts suivent les grandes secousses politiques : sur cet errement elle attribue, sans autre fondement positif, les faits les plus marquants aux princes ou aux peuples qui ont joué les plus grands rôles; partant de cette induction, elle a rapporté au peuple goth la source primitive d'une des transitions les plus remarquables de l'art architectural, et telle est sans doute la véritable origine du nom que nous avons ici à expliquer.

Littéralement, l'expression de *gothique* est donc impropre pour qualifier aucun des genres d'architecture du moyen-âge, et principalement celui qui dérive de l'emploi de l'arc aigu ou ogive; cependant, comme l'usage en est passé dans la langue, nous devons la considérer comme l'expression technique spécialement affectée au style ogival.

Nous avons déjà dit ailleurs (*voy.* ÉGLISE) qu'il ne fallait point comprendre dans la classification gothique les nombreuses églises byzantines et romanes bâties dans le premier âge chrétien, sous les derniers empereurs romains d'Orient et d'Occident, ni même celles qui furent élevées plus tard à leur imitation, jusques et compris l'intervalle correspondant au temps des rois francs des deux premières races.

La première série, touchant de près aux derniers temps de l'architecture antique, se ressent de son influence; quoique les nouveaux architectes en eussent abjuré les règles en ce qui concernait l'ordonnance générale des édifices, ils en avaient conservé les formes élémentaires. Construisant avec les matériaux des temples écroulés, ils étaient conduits à en faire survivre les détails; pendant longtemps encore les riches moulures du style romain, la grâce et la finesse de la statuaire grecque, s'alliant aux souvenirs imposants des vieux débris, ont fait le charme des premières églises chrétiennes.

Dans la seconde série, le prestige était déjà diminué; quelques formes traditionnelles s'y trouvent encore, mais leur effet est amorti par l'emploi du grès et de la pierre presque frustes, substitués aux marbres brillants et aux métaux précieux; l'art du sculpteur y est presque éteint; sauf quelques effets pittoresques qui ressortent toujours des constructions d'une certaine étendue, l'ensemble de ces édifices, à de très rares exceptions près, est d'un aspect triste et lourd, faible d'harmonie et dénué de toute recherche de proportions.

Cependant, un trait caractéristique se fait remarquer dans les constructions de ces deux séries : c'est l'emploi constant des arcs à plein cintre, et dans des proportions variées. Ce genre d'édifices fait époque dans l'histoire de l'art, parce qu'il marque le passage de l'entrecolonnement à plate-bande droite, exclusivement employée dans les temples païens, avec l'entrecolonnement à arcades, introduit dans les temples chrétiens. Mais à cela se borne la transition : du reste on n'aperçoit aucune règle fixe, aucune ordonnance calculée, dans la manière de combiner ce nouvel élément de construction; rien qui annonce l'existence d'un rhythme ou d'un type régulier, tel qu'il avait existé dans l'architecture antique et qu'on le retrouve plus tard dans les beaux ouvrages gothiques.

Si les monuments de cette période brillèrent de quelque éclat en Orient, cet éclat fut bien atténué dans les Gaules et dans la Germanie. Suivant l'expression d'un historien, les édifices de ce temps visèrent plus à la solidité qu'à l'élégance; presque tous, même ceux du genre religieux, avaient le caractère de fortifications; on aperçoit encore aujourd'hui des créneaux sur le portail de l'église de Saint-Denis, dont les premières constructions remontent jusqu'aux rois Pepin et Dagobert. Ces créneaux ne sont pas précisément ceux de l'architecture originaire, parce que

l'église a été plusieurs fois incendiée, pillée et ravagée; mais ils y ont été restitués traditionnellement, et aussi par le besoin de défense locale qui s'est fréquemment reproduit en France. On sait que les couronnements crénelés se sont conservés dans le gothique anglais et forment un de ses éléments distinctifs. Avec moins d'élégance à beaucoup près, ce genre a dominé dans les constructions du v^e^ au x^e^ siècle. Qu'attendre, en effet, de mieux dans ces temps orageux, continuellement troublés par les incursions sanglantes d'un peuple chez un autre? Le règne brillant de Charlemagne pouvait amener de grands changements dans l'art; mais ce prince qui, comme Napoléon, avait eu le goût des grandes entreprises, comme lui trop souvent détourné par les expéditions militaires, ne put en achever aucune. Ses successeurs, inhabiles à conserver son héritage, ne le furent pas moins à réformer le goût; les édifices de leur temps, mélange barbare de genres divers, sont comme les symboles de l'anarchie politique de cette époque.

Si les artistes sont aujourd'hui d'accord pour reconnaître que le style ogival n'a point effectivement une origine gothique, leurs opinions sont partagées sur l'époque précise de sa naissance.

Observons d'abord que la forme de l'arc aigu ne date pas seulement des temps modernes : elle avait été pratiquée fort anciennement en Italie, chez les Étrusques et dans le vieux Latium, où elle s'est retrouvée mélangée aux restes antiques des constructions dites cyclopéennes; on l'a depuis rencontrée en Afrique, dans l'ancienne contrée de la Cyrénaïque; mais comme, dans ces temps reculés, l'arc ogive ne paraît avoir été employé qu'accidentellement dans des substructions, plus en vue de stabilité que d'élégance, il est naturel de n'en rapporter le premier emploi systématique qu'à l'époque où il est devenu le type constitutif des édifices.

Les uns placent l'apparition des premières ogives en Sicile, du VIII^e^ au IX^e^ siècle, où elles avaient été apportées par les Sarrazins comme une émanation de l'architecture arabe qui, déjà depuis longtemps, les avaient adoptées. Cette opinion serait appuyée par la connexité qui existe encore entre de vieux édifices de Palerme et les constructions mauresques élevées par le même peuple après sa conquête de l'Espagne; mais elle pourrait être combattue par cette autre circonstance qu'en Sicile même ces premières ogives furent bientôt abandonnées pour un retour vers l'architecture à plein cintre, qui s'y prolongea encore plusieurs siècles. Il est présumable que, si la Sicile eût été véritablement le berceau de l'ogive, le mouvement y eût été progressif au lieu d'être rétrograde; il se serait propagé dans l'Italie méridionale bien avant l'époque où réellement il s'y est introduit. L'histoire nous apprend d'ailleurs que la domination des Sarrazins en Sicile y fut de courte durée : avec eux disparurent les novations qu'ils avaient apportées; d'ailleurs l'arc aigu issu du genre mauresque n'a point le même caractère et n'est point dans les mêmes conditions que dans l'architecture du Nord. Ces considérations sont de nature à faire récuser l'origine sarrazine de l'arc ogive.

D'autres veulent que l'importation de l'arc ogive n'ait eu lieu en Europe que vers l'an 1000 à 1100, après les premières croisades, ou par suite des pèlerinages qui les avaient précédées. L'esprit de nouveauté, les habitudes prises en Orient par les seigneurs croisés, avaient, dit-on, introduit en Europe les nouvelles formes; mais en accordant à l'ogive une origine asiatique, ceux-ci n'admettent point qu'il y ait parité complète entre le genre mauresque et le genre oriental proprement dit : l'architecture africaine n'est pour eux qu'une altération du style ogival adopté par les musulmans d'Asie, et tout-à-fait hors de comparaison avec l'emprunt que les chrétiens d'Europe auraient fait à ce dernier. Ainsi, d'après cette opinion, l'architecture gothique ne devrait qu'au style oriental ses formes sveltes et élancées; c'est de lui qu'elle aurait imité la structure presque aérienne de ses hautes nefs percées à jour de tous les côtés, et le système hardi de ses arcs-boutants, image, en quelque sorte, des frêles appuis qui étayaient les habitations légères des peuples voyageurs de l'Asie.

Il est de fortes objections à faire contre ce second système, lorsqu'on approfondit les inductions sur lesquelles il repose. Remarquons premièrement qu'en reportant en Asie l'origine de l'art gothique, et en le faisant naître aux premiers temps de l'islamisme, on ne fait positivement que déplacer la question sans la résoudre; car il reste encore à expliquer de qui les musulmans auraient tenu cet art, ou si réellement ils en auraient été les premiers inventeurs. Il est de notoriété historique qu'avant l'hégyre (l'an 622 de notre ère), époque qui correspond à la fin du règne de Clotaire II, c'est-à-dire vers le milieu de la première race de nos rois, aucune tradition n'indique la trace de l'arc ogive en Asie. Il y a plus : pendant longtemps encore les successeurs de Mahomet, vainqueurs de l'empire grec, élèvent des monuments somptueux qui n'ont aucune ressemblance avec la structure gothique. La grande mosquée de Constantinople bâtie par Soliman, la réédification de Sainte-Sophie, sont plutôt la continuation des coupoles hémisphériques indigènes de l'Orient qu'une tendance vers le style ogival. Le type de ces édifices a été suivi pour toutes les mosquées construites depuis; il s'est conservé même en Égypte, chez la secte mahométane d'Afrique; et c'est encore lui qui domine jusque dans l'architecture arabe des Maures, après les changements notables que le séjour de ce peuple en Espagne y avait amenés. Ces édifices n'ont aucunement le caractère de légèreté que l'on suppose à l'architecture orientale. Loin d'être percés à jour, ils sont presque toujours bâtis sur un plan carré, formant une enceinte close de toute part, où la lumière pénètre seulement par de petites bayes qui n'existent souvent que dans la couverture. Cette disposition était obligée dans des climats chauds, où la première nécessité était de se garantir de l'ardeur du soleil; elle est précisément l'inverse des combinaisons gothiques.

D'autre part, si l'on persiste à faire dériver l'ogive de la naissance du culte mahométan, comme il est de principe connu que chez tous les peuples les types primitifs se rattachent aux dogmes religieux, une difficulté assez grave reste à expliquer. Comment les Turcs, si fidèles observateurs de leurs anciens usages, surtout de ceux qui tiennent à leur croyance, auraient-ils laissé corrompre un type qu'ils avaient créé? Car on ne remarque point de variantes plus tranchées que celles qui existent dans les constructions mahométanes, selon les diverses contrées que ces peuples ont habitées. Chose remarquable : on s'est attaché beaucoup chez nous à rechercher l'origine des variétés du style ogival, et l'on ne s'est point occupé des changements bien plus frappants qu'a subis l'architecture musulmane à laquelle on prétend le rattacher.

Quant à l'autre argument tiré de l'imitation de la structure des habitations orientales, nous observerons que c'est encore là une induction fautive : cette manière de bâtir ne s'applique point, en Asie, aux édifices religieux; elle n'existe que pour les constructions d'ordre inférieur, caravansérails, maisons privées, etc.; encore ces bâtiments n'empruntent-ils rien au type primitif de la tente des anciens peuples nomades : ce type ne s'est réellement conservé qu'en Chine, où l'on construit généralement en bois; il ne se traduit point en pierre. C'était et c'est toujours chose inconnue en Asie que le système des contreforts saillants et des arcs-boutants extérieurs; les principaux points d'appui des édifices sont enveloppés dans les maçonneries; les surfaces extérieures des murs sont lisses : il en est ainsi depuis la Mecque jusqu'au Caire. Mais en définitive, les exemples de constructions légères auxquelles on prétendrait faire allusion auraient-ils réellement existé, c'eût été le contre-sens le plus absolu que de prendre pour modèle de monuments séculaires le frêle échafaudage des kiosques orientaux; ce serait faire du style ogival la critique la plus amère que de rapporter à une aussi puérile fantaisie d'imitation les combinaisons savantes de nos cathédrales gothiques.

De la diversité de ces arguments on peut encore conclure que rien n'est moins rigoureusement démontré que l'origine asiatique du style ogival. Les différents points de controverse que nous venons de discuter (*voy.* aussi au mot ARCHITECTURE, T. II, p. 194) laissant encore

la question indécise, on est revenu sur une troisième opinion qui pendant long-temps s'était accréditée en Europe. Celle-ci marche plus directement au but: elle pose en principe que le style ogival est originaire des pays du Nord. Sans s'arrêter à l'existence reconnue de l'arc aigu dans l'antiquité grecque ou romaine, elle ne considère pas seulement l'ogive comme offrant l'appareil le plus favorable à la stabilité, ni comme un choix capricieux de forme, dans le but unique d'obtenir de la variété: elle l'envisage principalement comme une forme spéciale, un élément statique exclusivement propre à la structure des voûtes qui caractérisent le genre gothique, et sans lequel elles ne pouvaient point exister. C'est à cette idée-mère, à ce trait capital, qu'elle rattache toutes les autres combinaisons du style ogival.

Les partisans de cette origine ont voulu lui trouver un modèle primitif dans la nature. Ainsi, de même que l'on admet que l'architecture égyptienne dérive de la grotte, l'architecture grecque de la cabane, on a rapporté le type ogival à l'imitation des antiques forêts qui abritaient nos pères(*voy.* sur ce point l'art. ARCHITECTURE, T. II, p. 187). A l'aide de ce rapprochement, tous les incidents du style gothique sont expliqués : les nefs élevées, les voûtes panachées et leurs élégantes nervures; les colonnes fuselées qui les supportent, groupées en faisceau et s'élançant d'un seul jet à des hauteurs prodigieuses; tout le luxe des ornements saillants, les riches aiguilles, les clochetons pyramidaux, et jusqu'à ces flèches audacieuses qui se perdent dans la nue, tous ces détails deviennent autant d'inductions naturelles, d'ingénieuses imitations de l'agreste et brillante végétation qui ombrageait les mystérieuses retraites où les anciens druides rassemblaient les peuples de la Gaule et de la Germanie, soit pour leur imposer la loi divine, soit pour relever leur courage contre les oppresseurs de leur liberté.

Quoique cette opinion n'ait point pour elle l'autorité des dates et qu'elle s'appuie sur des idées poétiques dont on doit en général se défier, on ne peut disconvenir cependant qu'elle s'attache directement au véritable caractère du genre ogival : elle rend compte immédiatement des effets pittoresques et des sensations morales qu'il produit; elle explique l'influence qu'il dut avoir sur les peuples en les reportant à des souvenirs nationaux qui ne se perdent jamais. En admettant le principe fondamental dont il dérive, rien n'est d'emprunt dans le système ogival; tout se motive à la fois, construction, disposition, décoration; c'est peut-être de tous les âges du monde la conception artistique qui présente l'unité la plus complète. Aussi le clergé ne s'y est-il point mépris : il en sentit toute la portée; il comprit que son prestige moral et physique pouvait s'allier avec le christianisme. En peu de temps l'art ogival est devenu l'art chrétien. Il n'en fût point arrivé de même si l'art gothique avait eu une origine étrangère; les répugnances de religion, si actives à cette époque, l'inertie des vieux usages, en auraient arrêté les progrès. On concevrait d'ailleurs difficilement que, de la chétive notion de l'arc aigu, apportée de la Sicile ou de la Syrie, peu importe, on fût passé aussi rapidement au développement gigantesque des cathédrales du moyen-âge qui se sont élevées comme par enchantement, en moins de deux siècles, sur la surface entière de l'Europe. Ce résultat ne pouvait provenir que d'un art perfectionné, dont l'exercice devait déjà remonter haut ; si les monuments qui en attestent encore aujourd'hui l'existence ne semblent dater que du x^e^ au xii^e^ siècle, c'est que les temps antérieurs n'étaient pas mûrs pour en opérer la fusion complète dans les mœurs chrétiennes, et que les troubles sans cesse renaissants à cette époque barbare en avaient emporté les vestiges; mais il est rationnel de croire que l'art ogival était déjà pratiqué.

Il serait sans doute peu prudent de prendre parti d'une manière absolue entre les diverses opinions que nous avons mises en présence : notre but, en les discutant, a été de faire connaître les considérations diverses qui peuvent se balancer dans une matière aussi ardue, où la science archéologique la plus éclairée peut facilement être prise en défaut lorsqu'elle ne s'appuie vaguement que sur des dates,

sans y joindre la connaissance approfondie des faits. Nous désirons que notre examen tienne le lecteur en garde contre le danger des exagérations en tel sens que ce soit. Les théories exclusives sont peu profitables à l'étude et à la pratique des arts. Quelle que soit donc l'origine du style gothique, l'essentiel pour nous, l'important pour notre époque, c'est de considérer les édifices tels que les siècles passés nous les ont légués, indépendamment de tout esprit de système. Ce qui doit principalement nous toucher, ce sont les beautés qu'ils nous offrent, l'utilité et les jouissances qu'ils nous procurent.

Sous ce dernier rapport, il nous serait peu difficile de justifier par les faits les qualités et l'excellence de l'art gothique; mais nous ne pouvons ici entreprendre d'énumérer les innombrables exemples que nous aurions à citer; l'analyse de leurs beautés ne pourrait être comprise que par l'étude spéciale de l'art en général et par celle de chaque variété d'édifice en particulier. Nous aurons d'ailleurs occasion, aux mots Ogive, Portail, Nef, Tour, de décrire plusieurs dispositions locales intéressantes. Nous expliquerons, dans ces articles, la poétique habituelle des principales décorations gothiques et les traits les plus saillants de leur composition. En attendant, nous croyons utile d'énoncer quelques remarques générales qui serviront à guider nos lecteurs dans leurs observations sur les édifices gothiques.

Les monuments gothiques, considérés d'aspect général, soit par rapport à leur disposition d'ensemble, soit par rapport à leur système de décoration, semblent tous avoir le même caractère et la même ordonnance. Pour le spectateur vulgaire, la configuration apparente est partout la même, les effets pittoresques sont semblables; l'impression visuelle et morale qu'il en reçoit ne se modifie qu'en raison de la grandeur et de l'étendue de l'édifice ou du plus ou moins de richesse de son exécution. Mais l'observateur attentif y reconnaît bientôt des variantes sensibles qui se manifestent aussi bien dans la structure générale que dans la composition et l'arrangement des détails; les uns tiennent nécessairement aux différences d'usages locaux chez les peuples divers où ces édifices ont été élevés; les autres se rapportent aux changements successifs qui se sont introduits dans l'art, soit par les variations du goût, soit par le degré d'avancement des autres arts qui ont contribué à ses progrès.

Entre toutes les catégories de style ogival qui présentent les différences les plus marquées, nous distinguerons : *le gothique du Nord*, qui se subdivise en *gothique anglais* ou *breton*, *flamand* et *normand*; *le gothique germain*, qui comprend *le saxon*, *le tudesque* et *le lombard* : ce dernier se ressent de l'influence italienne; enfin *le gothique du Midi*, dont les espèces très variées se retrouvent en Espagne, dans le midi de la France et en Italie.

Nous devons ici faire remarquer qu'en admettant que l'art ogival ait été une création indigène du nord de l'Europe, on aurait cette conséquence qu'au lieu de nous avoir transmis l'arc ogive, c'est de nous que les Orientaux l'auraient reçu; ce qui expliquerait plus facilement pourquoi chez les Mahométans le style gothique n'apparaît guère que vers le temps des Croisades. Quoi qu'il en puisse être, antérieur à cette époque ou subséquent, le gothique asiatique se subdivise aussi en *syrien*, *arabe*, *sarrazin* et *mauresque*.

Indépendamment de la classification par contrées, on observe encore dans chaque pays des nuances très prononcées dans l'exécution des édifices d'un même genre. En nous en tenant à la France, nous distinguerons :

1° Le *gothique à trèfle*, ainsi nommé d'une forme d'ornement qui se reproduit presque constamment dans toutes les parties de décoration des édifices de ce genre. Cet élément de décors, qui s'allie parfaitement bien avec l'arc ogive, paraît en avoir été une des premières conséquences; il caractérise particulièrement les édifices de la primitive période gothique, savoir celle qui prend depuis sa première apparition connue jusqu'au règne de Louis-le-Gros, c'est-à-dire du IX^e^ au XI^e^ siècle.

2° Le *gothique rosé et fuselé*, remarquable particulièrement par l'introduction des compartiments circulaires appelés *roses* (*voy.*) dans les vitraux des croisées et

par la réunion en faisceau des colonnes légères qui supportent les nervures des voûtes. Ce style apparaît dans les constructions dirigées par l'abbé Suger ; mais ses plus belles applications datent du règne de saint Louis, au XII^e^ siècle, et se prolongent à peu près exclusivement jusqu'au règne de Charles V, vers la fin du XIII^e^.

3° Le *gothique ondulé et panaché* se montre pendant le cours du XIV^e^ siècle. Jusque-là les compartiments décoratifs des balustrades, frontons et ornements de croisées, étaient composés de formes géométriques simples, dérivant de la règle et du compas : à cette époque, on y admit des formes galbées et ondulées ; les voûtes furent embellies de clefs pendantes où se réunissaient les ramifications de leurs nervures. Les plus beaux ouvrages de ce genre ont paru dans l'intervalle de Charles V à Louis XI ; on en rapporte l'origine à l'influence de l'occupation anglaise. Et, en effet, ces sortes de décorations abondent dans le gothique anglais, et généralement dans le gothique du Nord.

4° Le *gothique fleuri* fut une extension du précédent ; il doit sa dénomination à la profusion des décorations de sculpture qui fut introduite dans le système d'ornementation des édifices ; il particularise les monuments de la fin du XIV^e^ siècle jusqu'au XVI^e^, depuis Louis XII jusqu'aux règnes brillants de François I^er^ et Henri II. Il fut une conséquence des perfectionnements de l'art de la sculpture qui s'était développé particulièrement en Italie. Les habiles artistes de ce pays, appelés par les princes d'Europe, embellirent les édifices de leurs élégantes productions.

Les uns considèrent le style gothique de cette époque comme l'apogée du genre ; d'autres, au contraire, y ont entrevu le commencement de sa décadence, parce que, sous les enveloppes brillantes dont la pierre était revêtue, les formes sévères des styles primitifs se sont perdues ; plusieurs vont jusqu'à qualifier ce style de *Louis XV gothique*.

On ne peut disconvenir, en effet, qu'il n'y eût alors de fréquents abus de décoration : la féconde imagination des artistes dégénéra souvent en licence ; beaucoup de ces fioritures, séduisantes par la facilité et la délicatesse du travail, ne sont que des œuvres de caprice et de fantaisie.

Un art est bien près de déchoir lorsqu'il parle plus aux yeux qu'à l'esprit, qu'il est plutôt de goût passager que de principe raisonné ; ses productions prennent un caractère d'arbitraire qui n'est bientôt plus que de la mode. Chacun alors en devient le juge ; le prestige cesse dans le public ; il ne tarde point à être délaissé. Ces considérations, plus peut-être que l'influence du siècle, dit de la renaissance, qui s'approchait, ont contribué à l'abandon du genre gothique : les constructions neuves, en style ogival, se sont arrêtées presque subitement ; il y a peu de chances aujourd'hui pour qu'elles soient reprises avec succès. Il est peu d'édifices gothiques, en France, où l'on ne rencontre à la fois les différents genres que nous venons d'énumérer, principalement dans ceux d'une grande étendue, dont la construction, s'étant prolongée pendant plusieurs siècles ou n'ayant été opérée qu'à diverses reprises, souvent même après des dégradations partielles, s'est nécessairement ressentie de l'influence des diverses phases de l'art. En cela, nos pères se sont montrés peu scrupuleux sur le principe d'unité qui fait une des bases fondamentales des conditions du beau ; toutefois, ce défaut est excusable si l'on tient compte de la liberté du genre ogival, et si l'on considère que, dans les siècles passés comme de nos jours, l'occasion et les ressources manquaient souvent pour produire du neuf ; d'ailleurs, les effets piquants et variés que nos pères ont obtenus font aisément pardonner ces écarts.

Cependant ce motif fait aujourd'hui, plus que jamais, la principale difficulté des restaurations gothiques : l'habileté de nos architectes ne faillira point tant qu'il ne sera question, pour conserver, que d'imiter ce qui existe, mais elle se trouverait en défaut s'il s'agissait de créer. Et, en effet, quel choix fera-t-on entre les différents styles des temps passés, tous également piquants par leur originalité ? quel est celui qu'il convient de nous approprier ? Et si l'on songeait à réunir des

éléments de divers genres, quel artiste digne de ce nom ne reculerait pas devant l'idée d'une macédoine ridicule, arrangée froidement, en dehors des mœurs, des usages et des circonstances qui ont amené les types primitifs? *Voy.* Église.

Il suffit d'avoir visité quelques-unes des anciennes villes de nos provinces, où il existe encore un grand nombre d'habitations du genre gothique, pour reconnaître que, malgré le piquant de certaines dispositions, la plupart ne s'accordent plus avec nos habitudes actuelles. De malheureux essais de rénovation, faits dans ces derniers temps, viennent à l'appui de notre assertion : ces tristes expériences sont les fruits d'un engouement passager qui n'a rien de durable, et que ses partisans eux-mêmes contribueront à faire passer rapidement, par les incohérences de toute sorte qu'ils entassent sans principes et sans discernement.

Bien avant la Révolution, l'abandon du style gothique était devenu systématique en France : cet éloignement provenait moins des variations survenues dans nos mœurs que d'un esprit d'opposition dérivant du goût de mode que le public avait pris pour l'architecture dite moderne, prétendue imitée de l'architecture antique, grecque et romaine. L'Académie d'architecture, toute imbue de cette dernière et se croyant instituée seulement pour en propager l'exercice, a constamment dédaigné nos anciens édifices ; l'étude des monuments gothiques n'était point indiquée à ses élèves ; jusqu'en ces derniers temps, beaucoup de ses lauréats n'avaient pas la moindre idée de la structure d'un édifice gothique : de là les mutilations et les nombreuses maladresses exécutées dans les restaurations postérieures de nos plus belles églises. Nous avons entendu des académiciens de renom s'écrier que le style gothique n'a point de type réel ; que ce genre est sans règles et sans proportions, qu'en saine doctrine on ne doit point se laisser prendre à quelques effets pittoresques, obtenus aux dépens de la régularité et de la sévérité des ordonnances architecturales ; qu'enfin cet art pervertit le goût et fausse les principes.

Nous ne terminerons point cet article sans relever l'architecture ogivale de critiques aussi mal fondées. Certainement, les défauts dont on argumente sont précisément ceux où il est facile de tomber lorsqu'on pratique le style gothique sans le comprendre et par la seule idée de n'adopter ce genre que par esprit de changement aux formes accoutumées ; mais il s'en faut beaucoup que ces défauts se rencontrent dans les beaux ouvrages gothiques où les formes apparentes (comme dans les belles œuvres de l'antiquité, mais par un autre système d'arrangement) ne sont que le résultat de combinaisons de construction mûrement méditées et savamment étudiées.

Comme l'architecture antique, égyptienne ou grecque, l'architecture gothique a ses formes spéciales, ses dispositions appropriées, sa physionomie caractéristique, ses détails particuliers d'ornements, et jusqu'à son art de profiler, qui lui est exclusif. A la vérité, ce système d'éléments n'y est point assujetti à des proportions uniformes, analogues à celles des trois ordres réguliers de l'architecture grecque et romaine. Sans exclure des ordonnances générales, qu'elle reproduit fréquemment, elle procède avec plus de liberté dans ses variations : c'est en cela que son originalité est plus remarquable, puisqu'elle fait voir qu'en dehors du principe formulaire adopté par l'antiquité, il existe encore une série de beautés non moins féconde que celle des temps antiques.

Ce serait à tort que l'on accuserait les architectes gothiques d'avoir rejeté les considérations de symétrie et de régularité. Il n'existe pas de plan antique plus régulier que celui de la basilique de Notre-Dame de Paris : cet édifice a été conçu avec la pensée de la plus complète similitude dans toutes ses parties, tant en plan qu'en élévation. Le spectateur, entrant dans les belles nefs de la cathédrale d'Amiens ou de celle de St-Ouen à Rouen, est frappé de l'imposante unité d'ordonnance qui existe depuis le vestibule jusqu'au fond du chœur. Dans une foule d'autres édifices, comme à Reims, à Cologne, à Strasbourg, etc., l'élégance des portails, la grâce et l'harmonie de diverses décorations de tours, d'absi-

des, etc., sont des exemples de l'eurythmie la plus gracieuse.

Ce serait encore une erreur de croire que les architectes du moyen-âge n'ont pratiqué une architecture vierge différente de l'antique que par ignorance ou au mépris de celle-ci : nombre de détails dénotent au contraire, dans leurs œuvres magnifiques, qu'ils ont eu connaissance de certaines dispositions antiques qui sont perdues pour nous, et qu'ils les ont mises à profit dans leurs édifices, mais en les traduisant comme il convenait à leur style. Cette observation existe principalement à mesure que, l'architecture gothique approchant de la renaissance, elle multiplie ses effets et perfectionne ses détails d'exécution. Enfin il est digne de remarque que les emprunts faits à l'architecture antique dans les temps modernes n'ont jamais été profilés avec plus de charme que par les architectes qui ont mis la dernière main aux édifices gothiques; et réciproquement, que l'exécution des monuments gothiques n'a jamais été plus séduisante que par les architectes qui s'étaient livrés à l'étude des œuvres de l'antiquité. De là on peut conclure que le sentiment du beau trouve également sa source dans les deux genres, et que le talent des artistes dans l'un ne l'exclut pas dans l'autre*. J. B-T.

GOTHIQUE (ÉCRITURE). C'est la forme de caractères propre au *Codex argenteus* (*voy.* p. 641) de l'évêque mœso-gothique Ulfilas, et l'imitation qu'en ont faite les moines dans des manuscrits surtout latins. Mais ce qu'on appelle, de nos jours, dans la typographie, caractères gothiques n'est qu'un assemblage bizarre de lettres anguleuses et carrées, employées dans les titres ou dans les suscriptions de chapitres, et empruntées plutôt, ce nous semble, aux anciens livres anglais qu'aux livres allemands. La forme disgracieuse de ces titres ne tardera pas, sans doute, à en faire abandonner l'usage par les hommes de goût. X.

GOTHIQUE (LANGUE). Les peuples connus dans l'histoire sous les noms de Mœsogoths, d'Ostrogoths et de Visigoths, étaient tous de la même race et parlaient aussi à peu près la même langue. Cet idiome, on peut le désigner sous le nom générique de *langue gothique*. Comme les Goths (*voy.*) étaient, par leur origine, très rapprochés des Germains, leur langue différait peu des dialectes de l'ancienne Germanie. Les Goths ont occupé successivement la plupart des pays du midi de l'Europe, et ils se sont fixés pendant quelque temps en Espagne et en Italie. Mais leur domination a laissé de faibles traces dans ces pays, et leur langue en a disparu, à l'exception d'un très petit nombre de mots dans lesquels le philologue reconnaît encore l'origine gothique. Il n'en a pas été de même au nord de l'Europe : c'est là que les peuples goths se sont établis définitivement, et ont perpétué leur race de même que leur langage. La langue gothique a donné naissance à la scandinave, d'où se sont formés successivement l'ancien *danois*, l'ancien *suédois* et l'ancien *norvégien* ou *islandais*.

Le nom générique de langue *gothique* désigne aussi quelquefois, dans un sens plus restreint, le *mœsogothique* en particulier; parce que c'est dans cet idiome qu'est écrit le seul monument littéraire important qui nous reste des anciens Goths. Ce monument est la traduction de la Bible faite par l'évêque Ulfilas au IVe siècle de notre ère. Les Goths qui habitaient la Mœsie inférieure, entre le Danube et les montagnes de l'Hémus, avaient embrassé le christianisme sous l'empereur Constantin. Leur premier évêque était Théophile auquel succéda Ulfilas, vers l'an 360. Ce dernier, quoique né en Cappadoce, était Goth d'origine, comme l'indique déjà son nom qui est le diminutif du mot gothique *vulfs* (loup), et signifie *louveteau*. Cet évêque, qui avait une connaissance parfaite du grec, était très propre à donner à sa nation, récemment convertie au christianisme, une traduction en langue vulgaire des livres de la Bible. La version d'Ulfilas est faite sur le texte grec. Plus tard, lorsque les Goths, sous la conduite de Théodoric (*voy.*), eurent passé les Alpes et se furent établis dans le nord de l'Italie, leurs théologiens, ayant ap-

(*) Gœthe s'est occupé de l'architecture gothique dans des traités spéciaux, et l'Anglais Murphy en a recherché les règles dans un ouvrage.

pris la langue latine, révisèrent et corrigèrent la traduction gothique d'après différentes versions latines qui étaient alors en usage. C'est ainsi que s'explique la grande conformité de la version d'Ulfilas, d'un côté avec le texte grec et de l'autre avec plusieurs versions latines.

Philostorge, dans son Histoire ecclésiastique, dit expressément qu'Ulfilas a traduit tous les livres de la Bible, excepté ceux des Rois. Si ce rapport est exact, la plus grande partie de la version gothique a dû périr, ou peut-être se trouve-t-elle encore enfouie dans quelque bibliothèque de l'Europe. L'existence de ce monument précieux était restée ignorée pendant tout le moyen-âge. Ce ne fut qu'au XVI^e^ siècle qu'Antoine Morillon, secrétaire du cardinal de Granvelle (*voy.*), découvrit dans la bibliothèque du monastère de Werden, en Belgique, le premier manuscrit connu en langue gothique. Ce beau manuscrit in-4°, qui renferme les quatre évangiles, mais avec de grandes lacunes, date du commencement du VI^e^ siècle. Les caractères, de couleur d'or et d'argent, y sont dessinés sur du parchemin d'un rouge pourpré. A la fin de la guerre de Trente-Ans, ce manuscrit, qui avait été transporté à Prague dans la seconde moitié du XVI^e^ siècle, fut envoyé à Stockholm par le comte de Kœnigsmark. De Stockholm, il passa en Belgique, où il fut acheté par le comte de La Gardie, qui le fit mettre sous une couverture d'argent et en fit présent à la bibliothèque de l'université d'Upsal, où il se trouve encore aujourd'hui. Ce manuscrit, communément appelé *Codex argenteus*, se composait originairement de 320 feuillets; il n'en reste plus maintenant que 188, dont une main sacrilége a encore enlevé, il n'y a pas longtemps, une douzaine de feuillets. Le *Codex argenteus* n'est pas le seul manuscrit qui nous reste de la version d'Ulfilas. En 1756, Knittel, archidiacre de la cathédrale de Wolfenbüttel, découvrit dans la bibliothèque de cette ville un manuscrit palimpseste renfermant des fragments de l'épître de saint Paul aux Romains. Enfin, MM. Angelo Maï et Carlo Castiglione (*voy.*) ont découvert il y a quelques années, dans la bibliothèque de Milan, cinq manuscrits palimpsestes contenant une partie de l'évangile de saint Matthieu, les épîtres de saint Paul presque complètes, et quelques fragments des livres d'Esdras et de Néhémie (ou des deux livres d'Esdras). Quelque heureuses que soient ces découvertes, elles ne nous ont pourtant procuré qu'une très petite partie de la version d'Ulfilas*. Cependant ces fragments suffisent pour nous donner une idée complète de l'ancienne langue gothique.

Le gothique fait partie de la grande famille de langues qu'on désigne ordinairement sous le nom d'idiomes *indo-germaniques* ou *indo-européens*. Il ne serait pas difficile de montrer ici l'affinité du mœsogothique avec ces idiomes et, par suite, avec toutes les langues modernes qui sont dérivées de ces derniers. Qu'il nous suffise de prouver la parenté entre le mœsogothique et la plus ancienne des langues indo-germaniques, le sanscrit, qui peut servir de terme de comparaison pour tous les idiomes de la même famille. Dans la déclinaison, les terminaisons des différents cas sont presque les mêmes en sanscrit et en gothique; elles ont conservé dans les deux langues des formes grammaticales très anciennes. Mais en gothique le duel a disparu, et les cas qu'on distingue en sanscrit sous les noms de datif, d'instrumental et de locatif, se sont confondus, en gothique, dans un seul et même cas, le datif.

Exemple de la déclinaison en sanscrit et en gothique :

SINGULIER.

	SANSCRIT.	GOTHIQUE.
Nom.	Sûnus (fils).	Sunus (fils).
Accus.	Sûnum.	Sunu.
Instrum.	Sûnunâ.	Sunau.
Génit.	Sûnôs.	Sunaus.
Voc.	Sûnô.	Sunau.

PLURIEL.

Nom.	Sûnavas.	Sunjus.
Accus.	Sûnûn.	Sununs.
Instrum.	Sûnubis.	Sunum.
Génit.	Sûnûnâm.	Sunivê.

L'affinité entre le sanscrit et le gothique

(*) La meilleure édition de la version d'Ulfilas est celle que viennent de publier MM. de Gabelentz et J. Lœbe : *Ulfilas, Veteris et Novi-Testamenti versionis Gothicæ fragmenta quæ supersunt*, Altenbourg et Leipzig, 1836, 1 vol. in-4°.

se montre aussi clairement dans la conjugaison que dans la déclinaison. Les terminaisons qui, dans les verbes, désignent les mêmes personnes, sont les mêmes dans les deux langues. Le gothique a même conservé, dans la conjugaison, le duel qu'il a perdu dans la déclinaison, et, de même que le sanscrit, le grec et le latin, il possède une forme particulière pour exprimer le passif.

Exemple de la conjugaison en sanscrit et en gothique :

	SANSCRIT.	GOTHIQUE.
	SINGULIER.	
1re pers.	Barâmi.	Baira.
2e —	Barasi.	Bairis.
3e —	Barati.	Bairith.
	DUEL.	
1re pers.	Barâias.	Bairôs.
2e —	Baratas.	Bairats.
3 —	Barêtâm.	
	PLURIEL.	
1re pers.	Barâvas.	Bairam.
2e —	Barata.	Bairith.
3e —	Baranti.	Bairand.
	PASSIF *ou* MOYEN.	
1re pers.	Barê.	Bairada.
2e —	Barasê.	Bairaza.
3e —	Baratê.	Bairada.
3e pers. pl.	Barantê.	Bairanda.

Quant à la variété des formes grammaticales, le gothique tient le milieu entre le sanscrit et le latin, et, sans avoir la richesse du premier idiome ni la concision du second, il peut rivaliser avec l'un et l'autre sous le rapport de la précision et de l'énergie dans l'expression. F. G. B.

GOTHS. Dans l'espace de quatre siècles, nous voyons ce peuple s'avancer lentement de l'embouchure de la Vistule vers le Danube et les côtes de la mer Noire, fonder dans ces contrées un vaste et puissant empire, exercer ses forces contre ses barbares voisins du Nord et de l'Est, tantôt attaquer Rome et tantôt se mettre à sa solde, enfin atteindre à un degré de puissance telle qu'il soutenait à la fois l'empire d'Orient prêt à tomber en ruines et renversait celui d'Occident. Braves et persévérants, loyaux et téméraires, avides des jouissances d'un ciel plus doux et sensibles aux charmes des beaux-arts, les Goths, en cédant à un instinct irrésistible, ne s'amusèrent pas à dévaster comme les Alemans (*voy.*), mais agirent en conquérants décidés à profiter de leur conquête, et ils régénérèrent en effet les pays qu'ils soumirent. Plus disposés que les Germains occidentaux à l'obéissance envers leurs chefs, ils ne leur permettaient pas toutefois d'empiéter sur leur liberté. Ils comprenaient la majesté de Rome et l'ancienne gloire de la Grèce, mais ils n'auraient jamais consenti à leur sacrifier leur propre indépendance. Vainqueurs, ils adoptèrent la religion des vaincus, non pas à cause de sa pompe extérieure, mais à cause de ses vérités; cependant ils ne reçurent comme articles de foi que ce que leur bon sens leur permettait de comprendre. *Voy.* ARIANISME.

L'histoire des Goths se divise en deux grandes périodes : la première finit au IVe siècle, où ils s'établirent solidement dans l'empire d'Orient; la seconde s'étend depuis cette époque jusqu'à celle où leur nom disparaît dans l'histoire, et comprend leurs longues luttes contre l'empire d'Occident et les Germains (*voy.*), leurs rivaux.

On ne sait rien de positif sur l'origine des Goths (*Gothones, Guttones*), mais on les regarde généralement comme appartenant à la famille germanique. Leur nom signifiait, d'après les uns, *hommes*, et, d'après d'autres, *les bons* (*die Guten*). L'histoire les trouve, 320 ans av. J.-C.*, établis à l'embouchure de la Vistule sur la mer Baltique (*sinus Codanus*); mais elle ne nous apprend rien sur leur compte. Au

(*) C'est sans doute à la mention que fait des *Guttones* le navigateur Pythéas qu'il faut rapporter cette assertion de l'auteur. Au reste, la solution de la question relative à la première apparition des Goths dans l'histoire dépend étroitement de celle de savoir si les Goths et les Gètes (*voy.*), comme l'a cru Jornandès, étaient un seul et même peuple. On peut lire ce qu'a dit là-dessus Pfister dans son *Histoire d'Allemagne*, original allemand, t. I, p. 187-89. Ce savant historien incline à les confondre, comme faisaient aussi les auteurs de la grande *Histoire universelle* anglaise, éd. de Halle, t. XVII, p. 272. Les Guttons ou Goths ne paraissent être venus en Europe qu'après les Germains, leurs congénères; peut-être aussi les deux noms de *Teutones* et de *Guttones* ne forment-ils au fond qu'un seul et même nom. Nous nous bornons à indiquer ici ces questions difficiles, que l'auteur a passées sous silence, en repoussant seulement de toutes nos forces la vieille hypothèse de Jornandès qui fait provenir les Goths de la Scandinavie, regardée comme *officina* ou *vagina gentium*. J. H. S.

commencement de notre ère, les Goths avaient remonté déjà vers les sources de ce fleuve et étaient alliés de Maroboduus (*voy.* Marbod). Ce dernier n'avait sur eux aucune autorité, puisque le Goth Catualda (Katwald), qu'il avait chassé, trouva chez ses concitoyens une protection si active qu'il se vit bientôt en état de retourner dans son pays et de fonder le puissant empire des Marcomans.

Plus tard, Decebalus, prince dace, appela les Goths à son secours contre l'empereur Domitien. Ce fut alors que les Romains apprirent à les connaître. Les successeurs de Domitien, plus habiles que lui, surent se les rendre favorables, et Decebalus, privé de leur appui, dut courber la tête sous le joug de Rome.

Les succès de Trajan, en rapprochant les frontières de l'empire des contrées occupées alors par les Goths, rendirent plus fréquentes les relations entre les deux peuples. La crainte des Romains engagea tous les voisins des Goths à se joindre à eux; les Daces fugitifs implorèrent leur protection, et une foule d'aventuriers accoururent de la Germanie ou de la Scandinavie pour combattre à leurs côtés.

Leur nombre s'accrut ainsi considérablement, et comme ils n'avaient ni villes ni industrie, mais qu'ils vivaient au milieu des forêts, ils finirent par se trouver à l'étroit dans le pays qu'ils habitaient. Poussées par le goût des combats et des aventures, d'innombrables troupes de Goths se répandirent vers l'Orient et portèrent leurs armes victorieuses jusqu'au Don.

Si leur civilisation plus avancée les fit triompher des autres Barbares, la douceur de leur domination leur conquit l'affection des peuplades soumises, qui voyaient d'ailleurs en eux une nation issue de la même souche qu'elles-mêmes. Les Goths leur rapportèrent en outre leurs anciennes divinités, dont les autels avaient été renversés en partie par les missionnaires grecs. Les Goths sacrifiaient les prisonniers au grand Odin (*voy.* ce mot et Vodan), et leur plus riche butin était les armes du guerrier vaincu. Cependant ils virent sans déplaisir les efforts des missionnaires; ils adoptèrent même quelques-uns des mythes brillants de la Grèce et les appliquèrent à leurs héros. Les exploits d'Odin et de ses successeurs se confondirent, dans leurs chants, avec ceux des héros grecs. Hercule, Thésée, Achille, Cyrus et Alexandre s'y montrent tantôt les adversaires, tantôt les frères d'armes de Berig, de Felimer, d'Arichis et d'autres guerriers goths fameux par leurs hauts faits; confusion fâcheuse pour l'histoire de ces temps reculés, puisqu'elle a dénaturé la tradition.

Sur la côte septentrionale de la mer Noire habitaient les anciens Scythes*, nomades et demi-nomades. Les Romains les connaissaient depuis longtemps, tant par suite des guerres qu'ils avaient eu à soutenir contre eux que par les relations commerciales qu'ils entretenaient avec ces contrées. Ce fut au commencement du III^e^ siècle que les Goths vinrent se placer entre Rome et les Barbares, alliés naturels et avant-gardes des premiers, adversaires dangereux ou alliés indispensables des seconds.

En apprenant des Scythes à se servir de l'arc, en adoptant leurs armures, ils surent les perfectionner : aussi leur équipement doit-il avoir eu l'approbation des Romains, puisqu'ils leur empruntèrent les souliers d'abord et ensuite d'autres parties de cet équipement. De leur côté, les Goths, qui, d'une part, mêlèrent aux chants et aux traditions scythes leurs propres chants et leurs propres traditions, reconnurent de l'autre les avantages de la tactique romaine. Habitués à l'obéissance la plus sévère envers leurs chefs, ils partagèrent de bonne heure leur armée en troupes de force égale, distinguées par la couleur de leurs étendards, habiles à manier toute espèce d'armes. L'infanterie et la cavalerie y étaient dans de justes proportions. Cette armée était également propre à combattre en bataille rangée ou habile à se retrancher derrière ses chariots; elle savait se former en carré pour la marche ou en cercle

(*) Jornandès, l'historien des Goths, regarde les Scythes comme les ancêtres de sa nation et attribue à celle-ci tout ce que l'histoire rapporte des autres. Mais ici se présente une autre question fort embrouillée, celle de savoir quels peuples il faut entendre sous les noms si vagues de Scythes et de Sarmates. Sans promettre la solution de ces difficultés, nous renvoyons le lecteur à ces deux noms, articles où il faudra au moins les aborder. S.

pour la protection du camp. Nous voyons enfin les Goths, pendant qu'ils étaient engagés dans une lutte à mort contre Rome, acquérir une telle expérience des affaires et des arts des Romains que ces derniers n'admiraient pas moins la pénétration de leurs hommes d'état que les beaux ouvrages de leurs femmes.

Peu de temps après la fin de la guerre contre les Marcomans, Rome prit à sa solde les Goths, et les chargea, moyennant un tribut annuel, de protéger les frontières de l'empire contre les invasions des Scythes et des Sarmates. Mais lorsque Maximin eut acheté par la promesse de sommes plus fortes les secours que les Goths, ses compatriotes, lui prêtèrent dans sa révolte (235), ce ne furent plus quelques aventuriers, mais ce fut la nation entière qui envahit l'empire, soit pour obliger l'empereur à leur payer le tribut convenu, soit pour tirer vengeance de leur sang versé. L'armée se retira avec un butin considérable avant l'arrivée des troupes romaines, ce qui n'empêcha pas l'empereur de recevoir les honneurs du triomphe et de prendre le surnom de *Gothique* que porta aussi Claude, le successeur de Gallien. Décius, au contraire, avait été battu et tué par les Goths en Mœsie, l'an 251.

Durant la longue paix qui avait régné entre les Goths et l'empire, de sages rois, comme Amala et son fils Isarna, avaient étendu les frontières de leur royaume et favorisé de tous leurs efforts le développement de ses forces intérieures. Les Greuthunges et les Thervinges reconnaissaient également l'autorité de ces rois, dont les pouvoirs laissaient intacte l'antique liberté de la nation. Tout homme libre était maître chez lui, prêtre et juge dans sa famille; il pouvait émigrer où il lui plaisait, combattre toutes les peuplades qui n'étaient point alliées des Goths, et, dans certains districts, les habitants choisissaient même leurs juges et pouvaient entreprendre des expéditions guerrières sans l'ordre du roi, envers lequel ils ne s'étaient engagés qu'au service militaire.

Avec de pareils éléments de force et de grandeur, il ne manquait plus aux Goths, pour devenir une nation puissante et redoutable, que l'impulsion d'un homme énergique qui dirigeât vers un même but toutes ces forces divergentes et qui les ralliât autour de sa personne par l'ascendant de son caractère ou par l'attrait de la gloire. Cet homme fut Ermanaric ou Hermanric (*voy.*). Les conquêtes de ce grand prince reculèrent encore les bornes de son royaume, qui, en 350, s'étendait depuis le Don, limite de l'Europe du côté de l'Asie, jusqu'à la Theiss, affluent du Danube, et depuis la mer Noire jusqu'à la Vistule et à la Baltique, embrassant ainsi la Thrace, la Mœsie (aujourd'hui la Servie et la Boulgarie), la Dacie (une partie de la Hongrie, le Banat, la Boukowine, la Transylvanie, la Valachie, la Moldavie jusqu'au Prouth), une grande partie de la Pologne, de la Russie et de la Prusse, et dans lequel s'étaient fondues les tribus slavonnes, finnoises et latiches ou lettonnes. Touchant à l'ouest à l'empire d'Occident et à l'est à celui de Byzance, les Goths eurent à les combattre souvent. Deux empereurs tombèrent sous leurs coups; Rome et Byzance se virent forcées de leur payer un tribut. Ils furent le premier peuple au nord du Danube chez lequel pénétra le christianisme. Ulfilas (*voy.*), évêque des Mœso-Goths, l'une des branches de ce peuple établie dans la Mœsie, inventa, en 360, un alphabet germanique et traduisit en goth le Nouveau-Testament (voy. *langue* Gothique). On doit avouer cependant que tous les Goths n'étaient pas aussi avancés en civilisation que les Mœso-Goths, qui avaient dû profiter du voisinage de la Grèce.

Vers 369, des dissensions intérieures eurent pour résultat la division de l'empire des Goths en deux royaumes : celui des Greuthunges ou Ostrogoths (Austrogoths), sur la mer Noire, depuis le Don jusqu'au Dniéper, et celui des Thervinges ou Visigoths, en Dacie, depuis le Dniéper jusqu'au Danube. Ces troubles civils furent suivis d'une attaque étrangère qui renversa leur domination dans ces contrées. En 375, les Huns, ainsi que les Alains (*voy.*) qu'ils chassèrent devant eux, se jetèrent sur le royaume des Ostrogoths : ces derniers, refoulés par cette invasion, se précipitèrent sur les Visigoths, qui obtinrent de l'empereur Va-

lens la permission de s'établir dans la Thrace. Les gouverneurs impériaux les forcèrent bientôt à la révolte ; ils battirent Valens en 378, près d'Andrinople et le brûlèrent, sans le savoir, dans une cabane de paysans où il s'était réfugié dans sa fuite. Ils jouèrent dès lors un rôle important à Constantinople. A leur tour, les Ostrogoths obtinrent, en 453, c'est-à-dire après la destruction de l'empire des Huns, la permission de s'établir dans la Pannonie et la Slavonie.

Dans l'intervalle, les Visigoths s'étaient rendus redoutables aux Romains en Grèce et en Italie. Alaric (*voy.*), de la famille des Baltes (*voy.*), entra en Grèce en 396 et dévasta le Péloponèse jusqu'à ce qu'il fut nommé préfet d'Illyrie et roi des Visigoths. Malgré ces honneurs qu'on lui prodigua, au commencement du v^e^ siècle, Alaric pénétra en Italie où il contribua à renverser l'empire, le général romain Stilicon (*voy.*) ayant été obligé de dégarnir le Rhin pour le vaincre près de Vérone, en 403. Il reparut bientôt en Italie, et conquit deux fois Rome en 409 et 410. Après sa mort, arrivée en 410, et celle d'Ataulf (*voy.*) en 415, les Visigoths fondèrent un nouveau royaume (*Septimania, Gothia*) dans le midi de la Gaule et en Espagne. A la fin du v^e^ siècle, Toulouse était la capitale de ce royaume dont les principales provinces étaient la Provence, le Languedoc et la Catalogne. Roderic, le dernier de ses rois, périt, en 711, dans la bataille qu'il livra aux Arabes arrivés d'Afrique.

Après la destruction de l'empire d'Occident par Odoacre, en 476, l'empereur Zénon engagea Théodoric, roi des Ostrogoths, à entrer en Italie (489). En 493, ce dernier se fit proclamer à Ravenne roi d'Italie, et il jeta les fondements d'un nouveau royaume qui comprenait, outre l'Italie, la Rhétie (partie de la Suisse et du Tyrol), la Vindélicie (partie de la Bavière et de la Souabe), la Norique (Salzbourg, la Styrie, la Carniole, l'Autriche), la Dalmatie, la Pannonie (Hongrie antérieure, Slavonie), et la Dacie au-delà du Danube (Transylvanie, Valachie), et qui finit en 554. *Voy.* Cassiodore.

Le peuple goth n'était pas étranger aux sciences et aux arts, grâce aux longues relations qu'il avait eues avec les Romains avant l'invasion de l'Italie. Théodoric lui-même avait été élevé à la cour de Constantinople. Il aimait beaucoup les arts, comme le prouve l'institution d'un *comes nitentium rerum* ou comte des beaux-arts, qui devait veiller à ce que les statues ne fussent ni mutilées ni volées, et d'un architecte chargé de l'entretien des bâtiments publics. Il fit aussi restaurer à Rome un grand nombre d'édifices et en fit construire de nouveaux dans plusieurs autres villes.—Voir *Histoire de l'établissement, des progrès et de la décadence de la monarchie des Goths en Italie*, par M. Naudet, Paris, 1811, in-8°; et en allemand : Manso, *Histoire du royaume des Ostrogoths en Italie*, Breslau, 1824, et Aschbach, *Histoire des Visigoths*, Francfort, 1827.

Pour la suite de l'histoire des Goths, nous renvoyons aux articles Visigoths, Ostrogoths, Théodoric, Amalasonte, etc., etc. X. X.

GOTTER (Frédéric-Guillaume), poëte allemand, naquit à Gotha en 1746. Ses parents lui firent donner la meilleure éducation. Dans son enfance, il s'exerçait déjà à faire de petites comédies en langue française. En 1763, il alla étudier le droit à Gœttingue, où il fit la connaissance de l'acteur Eckhof (circonstance remarquable par l'influence qu'elle exerça sur sa vie), et où il fonda un théâtre de société. En 1766, il fut nommé archiviste à Gotha. L'année suivante, il se rendit à Wetzlar en qualité de secrétaire de légation, et, un an après, il accompagna deux jeunes gens de famille noble à l'université de Gœttingue. De concert avec Boje, il entreprit la publication de l'*Almanach des Muses* de cette ville, et il se fit avantageusement connaître par différents morceaux de poésie lyrique. En 1769, il retourna à Gotha, et l'année suivante à Wetzlar, où il se lia avec Gœthe, Jérusalem et d'autres jeunes gens instruits dont la société lui fut aussi utile qu'agréable. A Gotha, il obtint, en 1771, une place dans la chancellerie privée. Dans un voyage d'agrément qu'il fit à Lyon, en 1774, Gotter apprit à mieux connaître le théâtre français, pour lequel il avait toujours eu une grande prédilec-

tion. Ce fut dans le courant des douze années suivantes qu'il publia ses meilleurs ouvrages dramatiques. Les efforts de Lessing, de Weisse, etc., pour réformer la scène allemande, et les représentations des acteurs distingués qui jouaient alors sur le théâtre de la cour de Gotha, entretenaient surtout son amour pour l'art dramatique. Il a fait preuve lui-même de grands talents comme acteur, et il possédait à un rare degré le don de l'improvisation. Depuis son mariage, en 1780, il ne quitta plus, pour ainsi dire, sa ville natale où il mourut en 1797.

Gotter empruntait aux théâtres étrangers le fond de ses pièces; mais quant à la forme, elles lui appartenaient en propre. Les poëtes français exercèrent l'influence la plus décisive sur ses compositions. Il s'est essayé dans tous les genres de poésie dramatique, dans la tragédie, dans la comédie, dans l'opéra et dans des genres moins relevés. Ses épîtres, ses chansons, ses contes et ses élégies se distinguent par la délicatesse et l'élévation des sentiments, par une gaîté pleine d'une fine raillerie, par une philosophie aimable. Tous ses ouvrages montrent un soin tout particulier donné à la versification. Du vivant de Gotter furent publiées ses Poésies (Gotha, 1787-1788, 2 vol.), ses Opéras (Gotha, 1778), ses Comédies (Gotha, 1795) et quelques autres ouvrages dramatiques, la plupart simplement traduits. Après sa mort, il parut un troisième volume de ses poésies, sous le titre : *Literarischer Nachlass* (Gotha, 1802), avec sa biographie par Schlichtegroll. *C. L.*

GOTTORP, *voy.* Holstein.

GOTTSCHED (Jean-Christophe). Ce chef d'école allemand, né le 2 février 1700, près de Kœnigsberg en Prusse, devint, en 1730, professeur d'éloquence à Leipzig, et conserva cette chaire jusqu'à sa mort arrivée le 12 décembre 1766.

Le nom de Gottsched est resté synonyme de celui de pédant, et il faut convenir que le célèbre critique a un peu mérité ce sort. Dans sa jeunesse, il s'était élevé, avec raison, contre le mauvais goût de l'école de Hoffmanswaldau et de Lohenstein; il avait recommandé aux poëtes de son pays l'imitation des modèles français, tout en s'appliquant à purifier la langue allemande, qui présentait alors le plus risible mélange de gallicismes, de latinismes et de barbarismes. C'est là un incontestable mérite de grammairien et d'érudit; mais l'orgueil perdit Gottsched, qui serait demeuré inattaquable sur la chaire de professeur et de critique s'il s'était contenté de fixer les lois de la grammaire et d'éclaircir l'histoire alors très confuse de la littérature allemande. Des amis imprudents firent de lui, pour son malheur, le Messie du bon goût et de la saine poésie. Or, rien de plus trivial, de plus prosaïque, de plus sec, que les œuvres poétiques de ce législateur du Parnasse allemand; ses pièces de théâtre auxquelles il attachait son nom futur, méritent à peine la plus simple mention. De son vivant encore, il vit se dissiper la fumée d'encens qui l'avait un moment enivré sur son trône factice; il succomba lourdement sous les attaques de Bodmer (*voy.*) et de l'école suisse, qui renfermait plus de sève et de vigueur poétique. Rien ne caractérise mieux la manière d'être de Gottsched que l'accueil fait par lui au jeune Gœthe, qui vint un jour, humble écolier, présenter ses hommages à l'illustre poëte, et entra maladroitement sans se faire annoncer. Gottsched se trouvait par malheur en robe de chambre et *sans perruque*. Quelle scène! Le réformateur du théâtre allemand nu-tête devant un étudiant! Un valet ouvre dans ce moment une porte de communication, et se présente devant son maître avec la perruque fatale. Gottsched, froidement, avant d'adresser la parole à Gœthe, tourne sur ses talons, applique d'une main un soufflet retentissant à son domestique, et de l'autre couvre son chef dégarni; puis se retourne gravement et donne audience au jeune étranger.

Les poésies lyriques de Gottsched sont presque toutes des pièces de circonstance, écrites en l'honneur de quelques patrons puissants ou de ses nombreux amis. Odes, épîtres, élégies, poésies didactiques, tout est jeté dans le même moule; c'est un long bavardage rimé, ce sont des tirades ennuyeuses et toujours les mêmes, des métaphores décolorées et qui reviennent toujours. En revanche, la versification est irréprochable, et la

langue d'une correction exemplaire. Les essais oratoires de Gottsched sont au même niveau que ses chefs-d'œuvre de poésie. Parcourez les *Éloges* de Copernic, de Martin Opitz, du philosophe Wolf: nulle part vous ne serez choqué par quelque aspérité de langage; mais aussi nulle étincelle de génie ne vient vous électriser. Gottsched fait de l'éloquence comme il fait des vers, à tête reposée, sans passion, sans entraînement; il aligne des phrases et y sème les lieux communs.

Parmi les ouvrages critiques de Gottsched, nous citerons ses *Principes d'éloquence* (1728); l'Art poétique raisonné (*Kritische Dichtkunst*, 1729); l'*Histoire critique et littéraire de la langue allemande* (1732-44, 8 vol.); *Premiers linéaments de la philosophie* (1734). Sa *Grammaire allemande* a eu de nombreuses éditions (de 1748 à 1778), et elle méritait cet honneur. La sévérité avec laquelle nous jugeons Gottsched comme poëte et comme orateur ne nous rend point injustes envers lui considéré comme grammairien.

Sa femme, Louise-Adelgonde-Victoire Gottsched (née Kulmus), s'est fait connaître au public allemand par un recueil de Lettres (Dresde, 1771, 3 vol. in-8°) qui ne sont pas sans mérite, ainsi que par des poésies lyriques et dramatiques. Quoique dotée de plus de finesse et de goût que son mari, elle adopta, en épouse soumise, toutes ses allures : aussi ses ouvrages sont-ils tombés dans le même oubli. Elle est morte à Leipzig en 1762. L. S.

GOUACHE. Ce mot, qui vient de l'italien *guazzo*, flaque d'eau, désigne une sorte de peinture où la gomme est employée pour fixer les couleurs, et qui diffère de l'aquarelle (*voy.*) en ce que les couleurs sont en pâte et se posent par couches successives comme dans la peinture à l'huile. L'usage de la gomme pour leur donner cette adhérence est sans doute fort ancien, mais la cire chez les anciens et l'huile chez les modernes ont ensuite été préférées.

La gomme donne aux couleurs une belle transparence : aussi est-elle favorable au paysage; on l'emploie encore pour les esquisses de tableaux. Un bon coloriste donne aux couleurs de la gouache une grande suavité; il obtient des ombres légères et diaphanes; les objets rapprochés sont forts de teintes et de tons, sans dureté ni découpure. Mais il faut avoir l'expérience de la quantité de gomme respectivement nécessaire aux couleurs. Il faut aussi peindre habilement, car la dessiccation ayant lieu promptement, on peut n'avoir pas le temps de fondre ses couleurs et de les retoucher. Pour éviter cet inconvénient, M. de Montabert conseille d'associer à la gomme et à l'eau quelque corps glutineux, visqueux, tels que le suc de limaçon, la pâte de jujube, le mucilage mauve, le lait de figuier, etc., mais surtout le jaune d'œuf délayé dans un peu de vinaigre, pour éviter la corruption*. A la place de la gomme arabique dont on se sert communément, il conseille aussi d'essayer l'usage de la sarcocolle, gomme-résine employée par les peintres de l'antiquité, ou de la gomme adragante, qui est moins translucide que la gomme arabique. G.D.F.

GOUDOULI ou Goudelin (Pierre), célèbre poëte languedocien, qui naquit à Toulouse en 1579, et qui sut donner à la poésie romane un charme tout nouveau et inimitable. Destiné d'abord au barreau, son penchant pour la versification l'emporta bientôt, et il consacra aux lettres tous les instants qu'il ne put donner à la dissipation et à la débauche. Cette existence aventureuse, que de puissantes protections ne parvinrent jamais à modifier, jetèrent Goudouli dans une situation telle que la bourgeoisie de Toulouse se vit forcée de venir à son secours sur la fin de sa carrière. Doué d'une heureuse insouciance et d'une aimable philosophie, il mourut tranquillement et dans un âge assez avancé, le 10 septembre 1649.

Les ouvrages de Goudouli, principalement composés de poésies naïves et bouffonnes, furent réunis et imprimés plusieurs fois, notamment à Toulouse, en 1649, sous le titre de *Las obros de Pierre Goudelin*, in-4°, réimprimés ensuite

(*) C'est dans le même but qu'on a cherché à introduire l'usage de la gouache vernie, invention récente et qui a figuré à l'exposition de 1839, à Paris. S.

in-12, avec un dictionnaire des mots languedociens les plus difficiles à comprendre. Une autre édition de ses œuvres parut, en 1693, sous le titre de *Ramelet Moundi* ou *la Floureto noubelo del Ramelet Moundi*, in-12 en trois parties. Enfin, en 1700, on publia en Hollande une nouvelle édition des mêmes poésies intitulée : *Lou trimfe de la lengouo gascono*, in-12. La vogue des ouvrages de Goudouli est attestée par les traductions qu'en firent successivement les Italiens et les Espagnols. Nous devons, du reste, signaler comme son chef-d'œuvre, ou plutôt comme le seul morceau de ce poëte qui soit resté célèbre, une ode sur la mort de Henri IV, qui obtint le grand prix des Jeux Floraux et qui fut traduite en latin par le père Vanière. D. A. D.

GOUDRON, l'un des produits résineux extrêmement impurs qui se retirent, par la distillation, des branches de diverses conifères, particulièrement des pins, après qu'on les a épuisées par des incisions. On l'obtient dans un grand nombre de pays. En France, c'est principalement dans les contrées du Nord et dans les landes aquitaniques, où les conifères forment l'essence des forêts, que l'on prépare cette substance. A cet effet, on fend le bois par éclats et on le réduit en morceaux très petits. Lorsqu'ils sont bien secs, on les met à plat, et superposés par couches, dans un four qui a la forme d'un cône renversé; on élève les rangs autour d'une perche implantée verticalement, de manière qu'ils présentent un second cône dans la partie supérieure; ce qui fait deux cônes appliqués base à base. On couvre de gazon le cône supérieur, et l'on applique le feu sur toute la superficie du four. La combustion du bois s'opère lentement; les matières résineuses, salies d'huile et de fumée, d'abord élevées jusqu'à la paroi supérieure, descendant le long des côtés du four, s'écoulent par un trou pratiqué au centre, et se rendent, à l'aide de rigoles, dans un réservoir extérieur.

Le goudron, de même que la poix noire, laisse surnager une huile épaisse, impure, empyreumatique, que l'on substitue quelquefois à l'huile de cade. Celle-ci doit être retirée, par la distillation à feu nu, du bois d'une sorte de genévrier nommé oxicèdre (*juniperus oxicedrus*, L.). Le goudron est d'un gris noirâtre, demi-liquide, tenace, doué d'une odeur forte et désagréable. On en fait un grand usage dans la marine pour en couvrir les pièces de bois et les préserver de l'action de l'humidité. On le fait entrer dans la composition des ciments qui doivent servir aux constructions souterraines.

Le goudron se compose de plusieurs résines pyrogénées, combinées avec de l'acide acétique, ainsi qu'avec de la colophane, et il doit sa liquidité à l'huile de térébenthine et à de l'huile pyrogénée par lesquelles les résines sont dissoutes. Si l'on délaie le goudron dans l'eau, celle-ci prend une couleur jaune et une saveur de goudron; elle acquiert en même temps la propriété de réagir à la manière des acides. Cette dissolution a reçu le nom d'*eau de goudron;* on s'en sert quelquefois en médecine, dans les tanneries pour faire gonfler les peaux, et dans plusieurs autres circonstances. Du reste, le goudron est soluble dans l'alcool, l'éther, les huiles grasses et les huiles volatiles.

Si l'on distille le goudron avec de l'eau, il passe un mélange qui est brun, d'une odeur désagréable; on a donné à cette huile le nom d'*huile de poix*. Par une nouvelle distillation avec de l'eau, elle se décolore; il reste dans l'alambic une masse fondue qui se durcit pendant le refroidissement, et qui a reçu le nom de *poix*. Néanmoins la poix ne s'obtient pas ordinairement par la distillation avec de l'eau. *Voy.* Poix. V. S.

GOUDZERAT, *voy.* Guzurate.

GOUJON (*gobio*). Ce mot, pour les personnes du monde, est synonyme de petit poisson; pour les naturalistes, il désigne un groupe du genre *cyprin*, et fait par conséquent partie de la famille des cyprinoïdes, la première de l'ordre des malacoptérygiens abdominaux. Ces poissons se reconnaissent à l'absence d'épines aux nageoires dorsale et anale, et aux barbillons qui entourent leur bouche; les écailles de leur corps sont aussi plus grandes que dans les tanches. L'espèce commune (*cyprinus gobio*, L.) vit en grandes troupes dans nos eaux douces. Elle passe de préférence l'hiver dans

les lacs, et au printemps remonte les rivières pour frayer. Sa nourriture consiste en vers et en insectes aquatiques; elle ne dédaigne pas non plus la charogne. Sa taille dépasse rarement 8 pouces. Ses couleurs varient beaucoup, mais ne sont jamais brillantes; ses nageoires sont piquetées de brun. Sa chair est estimée, et on en fait d'excellentes fritures. C. L-R.

GOUJON (JEAN), sculpteur et architecte, naquit à Paris, au commencement du XVI^e^ siècle; on ignore en quelle année, mais, suivant les supputations les plus probables, sa naissance coïnciderait avec l'avénement de François I^er^ à la couronne, en 1515. Cette époque si remarquable et la haute influence de l'artiste, qui fut pour la sculpture française ce que Jean Cousin (*voy.*), son aîné d'environ dix ans, avait été pour la peinture, justifient les détails dans lesquels nous sommes obligés d'entrer pour combler la lacune que nous avons laissée à dessein dans l'article de l'École française des Beaux-Arts (*voy.* FRANÇAISE).

La sculpture s'est toujours liée à l'architecture chrétienne. Pendant longtemps, sans doute, les sculpteurs se montrèrent fort ignorants dans leur art. Mais les pratiques sculpturales sont généralement d'une telle simplicité que, même aux époques les plus barbares, elles ne sauraient se perdre. Une barbarie prolongée dégrade et corrompt la doctrine, mais elle ne peut anéantir le métier, qui se réduit, dans la sculpture, à une manœuvre fort simple. C'est donc pour elle surtout que l'art est dans l'âme plus que dans la main: aussi arrive-t-il quelquefois qu'en pleine décadence, des statues d'un bon style surprennent l'observateur, comme une lueur soudaine au milieu des ténèbres. Si l'artiste, animé d'une foi vive, est en même temps pénétré d'un sentiment profond, l'imitation prend sous ses doigts un caractère; la roideur gothique s'assouplit, la pauvreté se change en naïveté, et la figure reçoit d'un mécanisme grossier l'expression avec la vie. Il n'en est pas de même pour la peinture, dont les manœuvres compliquées et les conventions multipliées forment un véritable corps de science. Cette science dut s'engloutir, comme toutes les autres, dans le chaos du moyen-âge.

La peinture se réveilla la première. Par ce fait, la sculpture perdit l'avance qu'elle avait eue d'abord comme exécution, et elle demeura en arrière comme art. Témoin des succès croissants de sa rivale, elle voulut les partager; mais elle se trompa dans les moyens, en se modelant sur sa rivale même; cette erreur nuisit à toutes deux.

Si les chefs-d'œuvre de la sculpture antique, trésors enfouis pendant tant de siècles, eussent revu le jour avant la régénération, il est probable qu'à l'aspect de ces types immortels du beau l'art statuaire se serait éclairé le premier. Ramenée par ces guides à son caractère originel, la sculpture aurait gardé la prépondérance régulatrice qui lui appartient sur tous les arts et qu'elle ne cesse de posséder qu'à leur détriment commun. En effet, les modernes n'ont jamais plus approché de la perfection des anciens que quand ils se sont rattachés aux principes de la statuaire antique. Mais les choses ne se passèrent point ainsi à la renaissance, et la révolution qu'aurait dû produire la sculpture grecque retrouvée s'opéra sous l'influence de la peinture, qu'avaient rapportée en Italie les Grecs dégénérés. L'impulsion étant donnée, la changer était presque impossible, et la découverte postérieure du *Torse*, du *Laocoon*, de l'*Apollon*, de la *Vénus*, ne put réformer entièrement ce que leur étude antérieure aurait prévenu.

Les productions du talent reçoivent aussi l'empreinte des mœurs contemporaines. Une galanterie chevaleresque ayant remplacé chez les modernes le culte d'adoration que les anciens vouaient à la beauté, le plaisir eut plus de part que le respect dans les hommages que les arts lui rendirent; les grâces attrayantes eurent l'avantage sur les grâces imposantes; la gentillesse fut substituée à la régularité, et l'agrément des formes à leur perfection. Tandis que le statuaire ancien plaçait hors de l'atteinte même du désir la beauté qu'il avait créée, le sculpteur moderne semblait créer la beauté sous l'empire du désir; il la faisait séduisante avant de l'avoir conçue sévère; une inspiration sensuelle paraissait

en avoir donné le type, et l'artiste lui prêtait volontiers une expression qui rappelait les voluptés qu'il lui devait ou qu'il espérait d'elle. Moins de respect, moins d'amour, et par conséquent moins d'efforts. Cette manière de sentir, jointe à une fausse émulation, c'est-à-dire à l'ambition irréfléchie de rivaliser avec la peinture, dut faire dévier l'art statuaire. Les nuances fugitives que le pinceau pouvait exprimer par la magie de la lumière et des couleurs, le ciseau les chercha dans une certaine manière de rendre. En France, surtout, cette tendance fut favorisée par les exemples séduisants et contagieux du Primatice (*voy.*, et l'art. *école* FRANÇAISE), ou plutôt par le goût florentin en général, que plusieurs influences accréditèrent, entre autres celle de Michel-Ange comme peintre. Ainsi, tout procédant de la peinture, il ne faut pas s'étonner si le bas-relief compta originairement plus de succès que la ronde-bosse. D'ailleurs, le grand nombre d'édifices qui s'élevaient alors dans le nouveau style d'architecture réclamaient sans cesse l'application de cette branche de l'art statuaire.

Le bas-relief est une espèce de tableau sculpté. Comme la peinture, il comporte des sujets étendus, et plusieurs principes lui sont communs avec elle; les règles qui se rapportent à l'ordonnance et à la distinction des groupes sont à peu près les mêmes pour les deux arts. Mais cette sculpture pittoresque, si l'on peut s'exprimer ainsi, ne doit pourtant pas ressembler à un tableau. Il faut qu'elle évite avec soin les illusions de la perspective et l'accumulation des plans; car toute illusion est produite par un certain mensonge dans la forme ou par le prestige du coloris; et dès qu'on rend la forme indécise ou qu'on cherche à simuler les effets de la couleur avec une substance incolore, il n'y a plus de sculpture. Il suit de là que le bas-relief demande beaucoup de mesure et d'intelligence; ses qualités sont entre des écueils. Jean Goujon sut tenir le juste milieu et traiter le bas-relief en statuaire. Il a fait aussi des statues de ronde-bosse; mais c'est surtout dans ses bas-reliefs qu'il se montre supérieur.

Après avoir fait ses premières études en France, Jean Goujon visita l'Italie; son style prouve qu'il sentit les beautés de l'antique. Quoique sculpteur, il s'attacha particulièrement à l'école de Raphaël; il est même permis de croire qu'il chercha plutôt dans les modèles de l'antiquité ce qui s'accordait avec la direction déjà prise par son talent qu'il ne forma son talent sur ces modèles.

Décoration naturelle de l'architecture, le bas-relief est subordonné à celle-ci, et son plus grand mérite est de la faire valoir. Jean Goujon, versé dans les deux arts, posséda mieux qu'aucun moderne ce secret des anciens de mettre l'ornement en harmonie avec le bâtiment. Ses bas-reliefs, ayant peu de plans, ne s'enfoncent pas à l'œil et n'ont pas l'air de percer l'édifice, dont les membres doivent être pleins. Tous ses ouvrages font voir à quel point la réunion pratique de la sculpture avec l'architecture dans les mêmes mains peut servir l'une et l'autre. Mais Jean Goujon est beaucoup plus célèbre comme sculpteur, et presque toujours il associa son talent à celui d'un autre architecte.

Il orna de sculptures le château d'Anet, que Henri II faisait reconstruire pour Diane de Poitiers, sa maîtresse; il décora de bas-reliefs la portion du Louvre que Pierre Lescot (*voy.*) bâtissait, et où les emblèmes, les chiffres, les inscriptions, les allégories retraçaient partout les amours du monarque*. Quoiqu'une surabondance de richesse nuise à la grandeur de l'effet, cette partie du palais est la plus belle, et ce palais est un des plus nobles ornements de la capitale. Mais quelles mœurs, qui consacrent par des hommages publics la passion coupable du prince et qui prostituent au scandale de l'adultère la récompense que les arts doivent tenir en réserve pour les exemples de la vertu!

De tous les ouvrages de Jean Goujon, le plus populaire est la fontaine qui occupe aujourd'hui le centre du marché des Innocents et qui était primitivement si-

(*) C'est la partie qui fait l'angle sud-ouest de la cour, depuis la porte du pont des Arts jusqu'à celle du pavillon de l'Horloge. La façade comprise entre ce pavillon et l'aile en retour a été sculptée dans presque tous ses détails par Jean Goujon. Ce qui n'est pas de lui est facile à reconnaître.

tuée à l'angle de la rue Saint-Denis et de la rue aux Fers. Elle n'avait que trois arcades, deux sur cette dernière rue, et la troisième en retour sur la rue Saint-Denis. Elle était connue alors sous le nom de *Fontaine des Nymphes*. Après la destruction du cimetière des Saints-Innocents, elle fut rétablie au milieu du marché qui avait pris la place de ce cimetière, et une arcade y fut ajoutée; cette translation l'a fait nommer *Fontaine des Innocents*. C'est un édicule carré, percé d'une arcade sur chacune de ses faces; chaque arcade est surmontée d'un acrotère avec un fronton; une coupole couronne cette espèce de temple consacré aux Naïades. Les sculptures de l'acrotère offrent des groupes d'Amours, qui, portés sur des conques ou appuyés sur des monstres marins, se livrent à des jeux folâtres; sur chaque entre-pilastre, une Nymphe debout est occupée à répandre ses ondes, ou bien elle se repose après avoir épuisé son urne; le soubassement présente les divinités des eaux assises ou couchées qui se groupent avec des Amours et des dauphins. A la force du relief, à la plénitude des formes, à l'étonnante adresse des raccourcis, l'œil ne soupçonne pas que l'artiste n'avait à sa disposition que quelques pouces d'épaisseur; à la facilité du dessin, à la grâce des attitudes et des mouvements, à la vérité des effets, on ne s'aperçoit pas que son génie était captif dans un cadre de quelques pieds. L'heureuse proportion des figures, élégantes sans afféterie, sveltes sans maigreur, coulantes dans leurs contours sans indécision et sans mollesse; des draperies souples qui s'ajustent avec goût et accusent le nu avec décence; des airs de tête qui rappellent parfois le caractère antique; un accord si juste entre la sculpture et l'architecture qu'on ne saurait dire laquelle des deux a été faite pour l'autre; quatre nappes d'eau limpide qui semblent épanchées par les nymphes, tout cela forme un ensemble unique dont il n'est personne qui ne soit frappé.

Il est possible que Jean Goujon, lié d'amitié avec Pierre Lescot (*voy.*), ait eu quelque part à l'architecture du Louvre, que son ciseau devait décorer; il est probable que la fontaine des Nymphes fut projetée en commun par les deux amis; mais il est certain que l'hôtel Carnavalet, rue Culture-Sainte-Catherine, fut entièrement l'œuvre de Jean Goujon; œuvre excellente, que respecta Mansard (*voy.*) dans les restaurations et augmentations qu'il fit à l'édifice, où il sut conserver le corps du milieu et la principale porte; modèle à citer de l'emploi des beaux-arts pour l'embellissement d'une demeure privée. Ce n'est point un palais, c'est la maison d'un amateur, ornée sans être fastueuse. Elle devint l'habitation de M^me^ de Sévigné; elle méritait d'être occupée par une des plus belles femmes et par la plus aimable des temps modernes.

Si les productions de Jean Goujon avaient besoin d'être rehaussées par des comparaisons, chacun des monuments que nous venons de passer en revue offrirait de remarquables contrastes avec les sculptures voisines exécutées par d'autres mains; mais ces sculptures, en faisant ressortir sa supériorité, prouvent aussi que l'imitation de son style n'est pas sans danger, comme tout ce qui provient du Primatice. On a surnommé Jean Goujon tantôt le Phidias français, tantôt le Corrège de l'art statuaire : aucune des deux désignations ne lui convient. L'art statuaire n'admet point de Corrège, et Phidias est toujours classique, tandis que les ouvrages de Jean Goujon, quoique admirables, ne sont pas toujours des exemples à suivre. Un sentiment fin, une exécution serrée, un travail précieux sans cesser d'être facile, peuvent très bien racheter un peu de manière, mais non lui servir d'excuse. La statue de Diane groupée avec un cerf et deux chiens, est une réminiscence évidente du bas-relief en bronze où Benvenuto Cellini a représenté la nymphe de Fontainebleau entourée de bêtes des forêts; cela ressemble trop à une peinture de l'école florentine. Mais quand on contemple la tribune du Louvre et les fameuses caryatides (*voy.*) qui la supportent, on sent tout ce qu'aurait été Jean Goujon plus indépendant, c'est-à-dire plus lui-même.

Ses productions ont été très nombreuses. Son ciseau fut allié au pinceau de Jean Cousin pour orner, à Anet, l'architecture de Philibert Delorme (*voy.*),

à celui de Bernard Palissy (*voy.*) pour décorer, à Écouen, l'édifice de Jean Bullant (*voy.*), son ami et son disciple pour la sculpture. Époque heureuse, du moins pour les arts, où, libre de toute espèce de dictature, leur république ne présentait d'autre rivalité que celle du talent entre des artistes égaux. A Paris, l'arc triomphal de la porte Saint-Antoine et l'arcade qui servait d'entrée à la pompe Notre-Dame s'enorgueillissaient de bas-reliefs exécutés par Jean Goujon. L'arcade de la rue de Nazareth est ornée de sculptures dont il est l'auteur, et l'Hôtel-de-Ville offre encore aujourd'hui une belle suite de panneaux en bois sculptés de sa main; ces derniers figurent les douze mois de l'année.

Il existe une traduction de Vitruve par Martin*, extrêmement curieuse; les planches en ont été faites par notre sculpteur-architecte, qui gravait aussi sur bois et en médailles. A la suite du livre de Vitruve, on trouve un appendice écrit par le même *Jehan Goujon*, *studieux d'architecture*. Ce petit traité ne se compose que de cinq pages, mais elles sont pleines de substance. *Langage superflu*, dit l'auteur, *est ennuyeux à toutes gentz de bon entendement*. Il recommande la culture des sciences; il rappelle que Raphaël et Michel-Ange, si célèbres comme artistes, furent distingués comme savants; il déclare que *c'est à cause qu'ilz se sont tant curieusement délectez à poursuyvre ce noble subject, que leur immortèle renommée est espandue parmy toute la circumférence de la terre*. Il ajoute que *tous les hommes qui n'ont point estudié les sciences ne peuvent faire œuvres dont ils puissent acquérir guères grande louenge, si ce n'est par quelque ignorant ou personnage trop facile à contenter*. Le style de cet écrit est religieux; il semble dicté par une foi simple et vraie: c'est toujours Dieu qui a donné à l'auteur l'intelligence de ce qu'il dit; c'est avec l'aide de Dieu qu'il se flatte d'avoir pénétré le sens et l'intention de Vitruve. Pourquoi faut-il qu'une vie qui devait rester renfermée dans les annales de l'art se lie si tragiquement par sa fin à l'histoire politique contemporaine?

(*) Paris, 1547, un vol. in-fol.

Le tocsin de la Saint-Barthélemy avait sonné; depuis longtemps le fanatisme avait désigné les victimes. Jean Goujon, attaché à la réforme, était enveloppé dans la proscription. Le domicile privé n'étant plus un asile, soit que cet artiste espérât trouver une sauvegarde sous la protection de ses chefs-d'œuvre, soit que, s'abandonnant à cette confiance qui sied si bien au talent, il ne cédât qu'au besoin de poursuivre ses travaux, il se rendit, suivant sa coutume, à son atelier du Louvre; il fut atteint, sur son échafaud, d'un coup d'arquebuse. Ainsi périt un des plus grands artistes français, absorbé sans doute, comme Archimède, dans les conceptions de son génie, au milieu d'une ville en proie au meurtre et au pillage, mais plus infortuné que le défenseur de Syracuse, puisqu'il fut frappé par un concitoyen! M-L.

GOULBURN (Henry), représentant de l'université de Cambridge, chancelier de l'échiquier sous le ministère de lord Wellington, et ministre de l'intérieur sous celui de sir Robert Peel, est né en 1784. Il s'est constamment fait remarquer à la chambre des Communes par ses opinions ultra-tories et par une entente des affaires qui offrit souvent une ressource dans les embarras de son parti. Ses premiers travaux parlementaires eurent pour objet les colonies. Il proposa, le 22 mars 1814, un bill concernant les emplois qu'y possédaient les Anglais non résidants, et fut chargé l'année suivante, de concert avec le vicomte Goderich et M. Adams, de régler les relations commerciales de la Grande-Bretagne avec les États-Unis. Entré dans l'administration de lord Liverpool, en qualité de premier secrétaire d'état pour l'Irlande, ce fut lui qui présenta, le 10 février 1825, le fameux bill dirigé contre l'association catholique (*voy.* O'Connel), et déclarant illégale toute association dont les réunions dureraient plus de 14 jours et qui seraient formées dans le but de provoquer un changement dans l'Église ou dans l'état. Chancelier de l'échiquier dans le cabinet formé par lord Wellington, ce fut encore lui qui se chargea, en novembre 1830, de proposer la liste civile du nouveau roi, bill dont l'échec

entraîna la chute du parti tory. Ce fut lui qui, lors de la discussion sur l'admission des dissidents au sein des universités, déclara que, si ces derniers étaient jamais admis à Oxford, son fils en sortirait immédiatement. Aussi fut-il choisi, en 1831, pour représenter l'université de Cambridge, et réélu plusieurs fois depuis.

Au commencement de mai 1839, le nom de M. Goulburn fut un de ceux que sir Robert Peel présentait à la reine comme devant faire partie du cabinet tory qui avorta. Le 27 mai, il fut porté par le même parti pour la place de *speaker* à la chambre des Communes, et réunit 229 voix ; mais son concurrent, M. Shaw Lefèvre, en eut 317 et fut nommé. Daus cette occasion, M. O'Connel fit contre le candidat tory une sortie violente où ne furent épargnés ni ses principes ultra-conservateurs ni même ses imperfections physiques ; il se permit de comparer la tête de l'ex-ministre de l'intérieur à celle d'un kanguroo : cette facétie eut le plus grand succès et ne contribua pas peu à l'échec de M. Goulburn. R-Y.

GOULE. C'est un être surnaturel, d'espèce malfaisante, qui appartient à la mythologie, ou plutôt à la féerie, des Arabes, des Persans et de quelques autres nations musulmanes. Les goules sont à peu près les vampires (*voy.*) de l'Orient, et ont aussi des rapports avec les méchantes fées de nos contes enfantins. Tandis que les brillantes *péris*, génies bienfaisants, ont pour séjour l'espace aérien, les goules habitent de pauvres cavernes ou des lieux souterrains dont elles ne sortent que pour nuire aux mortels. Dans les croyances orientales, les magiciens peuvent les évoquer et les appeler à leur aide pour de pareils desseins.

Nos traités de mythologie générale sont presque muets sur les goules, qui pourtant jouent un assez grand rôle dans les amusantes fables des *Mille et une Nuits*. M. O.

GOULET, *voy.* Port.

GOUPILLON, *voy.* Aspersion.

GOURAS (Jean), chef des pallikares du mont Othrys ou Gouras en Thessalie, s'est distingué dans la guerre d'indépendance de la Grèce par la défense de l'Acropolis d'Athènes. De concert avec Odyssée et plus tard avec Karaïskakis, il tint en échec le pacha d'Eubée et celui de Janina en occupant les défilés des Thermopyles et l'isthme de Corinthe, quand ces points importants étaient menacés. Après avoir fait lever le siége de l'Acropole en 1823, il poursuivit les Turcs jusque dans le voisinage de Thèbes et remporta une victoire signalée à Marathon. Ce général, doué des avantages extérieurs qui imposent le respect, avait beaucoup d'influence sur les soldats rouméliotes. Sorti de leurs rangs, il se montra l'adversaire des anciens primats de la Morée, que l'on accusait de vouloir se substituer aux pachas, dont ils n'avaient que trop bien conservé les traditions. Les dissensions que des divergences d'opinions et d'intérêts fomentaient depuis longtemps entre les Grecs, éclatèrent à la fin de 1824, et les membres du gouvernement qui voulaient réprimer l'oligarchie des primats appelèrent Gouras à leur aide. Celui-ci, après un combat sanglant près de Tripolitza, fit mettre bas les armes aux chefs de la faction contraire, sans en excepter le général Kolokotronis. Cette affaire était à peine terminée qu'il lui fallut retourner dans l'Attique menacée par Odyssée, son ancien compagnon d'armes, que des mécontentements avaient jeté du côté des Turcs. Les Othomans furent repoussés, et le général grec rebelle vint lui-même se constituer prisonnier (avril 1825). Pendant ce temps, Missolonghi était de plus en plus menacé par Ibrahim. Gouras, membre de la commission chargée par le congrès d'aviser aux moyens de secourir cette ville, proposa une souscription patriotique pour laquelle il offrit lui-même 100,000 piastres. Après la chute de Missolonghi, il eut de nouveau à défendre Athènes contre Reschid-Pacha. Une affaire brillante à laquelle il eut part ne put empêcher l'investissement de l'Acropolis. Dans une proclamation énergique, datée du 10 juillet 1826, Gouras appelle les Athéniens à suivre le noble exemple de la garnison de Missolonghi et à s'ensevelir sous les débris du Parthénon. Onze mois plus tard, la garnison grecque de l'Acropolis capitula, sur

l'ordre que lui fit parvenir le général Church(*voy.*), commandantsupérieurdes forces de la Grèce. Mais à cette époque Gouras avait cessé de vivre. Sa veuve périt aussi durant le siége d'Athènes(*voy.*), sous les débris du temple d'Érechthée, dont un boulet occasionna la ruine. W. B-r.

GOURGAUD (le baron Gaspard), lieutenant général d'artillerie, grand-officier de la Légion-d'Honneur, aide-de-camp du roi, après l'avoir été de l'empereur Napoléon, est né à Versailles le 14 septembre 1783. Son père était musicien de la chapelle de Louis XVI. Le goût pour les mathématiques se prononça chez lui dès l'enfance, et à 16 ans (23 sept. 1799) il fut reçu élève de l'École polytechnique, qu'il quitta deux ans plus tard pour aller passer quelques mois à celle de Châlons. Le 23 septembre 1802, il reçut sa commission de lieutenant en second au 6e régiment d'artillerie. Son corps faisant partie du camp de Boulogne, il s'y rendit et sut gagner les bonnes grâces du général Foucher, dont il devint l'aide-de-camp. Le jeune officier fit ensuite la campagne d'Allemagne et se trouva aux journées d'Ulm, à la prise de Vienne, au passage du Danube; il fut dangereusement blessé d'un coup de mitraille à Austerlitz. Dans la campagne de 1807, sa conduite lui valut la croix de la Légion-d'Honneur à Pultusk, et le grade de capitaine dans son arme après la bataille d'Ostrolenka. Puis transféré en Espagne, M. Gourgaud se distingua au siége de Saragosse; mais il revint à l'armée d'Allemagne avec les colonnes que les armements de l'Autriche y rappelaient, et paya encore de sa personne aux batailles d'Abensberg, d'Eckmühl, de Ratisbonne, d'Essling et de Wagram. Après la paix, il rentra en France et fut attaché à la manufacture d'armes de Versailles, position dans laquelle il fit admettre quelques changements utiles dans les armes de trait et de main; on lui dut aussi la détermination plus précise de la force avec laquelle sont chassés les projectiles, et de celle de la résistance des obstacles qui amortissent leur élan. En 1811, il reçut l'ordre de partir pour Dantzig, afin de reconnaître l'état exact de cette place et de mesurer les ressources qu'elle pouvait offrir. Il remplit cette mission avec tant d'intelligence et de zèle que Napoléon le reçut au nombre de ses officiers d'ordonnance. A partir de ce moment, M. Gourgaud ne cessa plus d'être attaché à la personne de l'empereur. D'abord il le suivit au congrès de Dresde et ensuite à la campagne de Russie, où il fut constamment chargé de soins supérieurs à son grade. Sa tâche consistait particulièrement à avoir toujours l'œil sur l'état des parcs, à surveiller la consommation, le remplacement des munitions, à suivre les phases des combats pour en rendre compte, à faire circuler les ordres du chef et souvent à les interpréter. A Smolensk, il recueillit de l'honneur et une blessure; puis, après avoir assisté au combat de Valoutina et à la bataille de la Moskva, il arriva à Moscou. Entré le premier au Kremlin, il y découvrit 500 milliers de poudre que les flammes atteignaient déjà. Ainsi ce fut à lui qu'on dut d'échapper à une explosion dans laquelle allaient disparaître l'empereur, l'état-major et la garde. Ce service fut reconnu par le titre de baron.

Chef d'escadron, lors de la retraite, son dévouement ne se ralentit pas. Deux fois, sous les yeux de l'empereur, il s'aventura à la nage sur la Bérézina, au milieu des glaçons que le fleuve charriait; deux fois, avant que les ponts fussent établis, il alla ainsi reconnaître la rive opposée et les forces qui la défendaient. Ce fut lui que Napoléon, au moment de son départ, chargea de venir lui rendre compte, à Paris, de la situation de l'armée à son entrée à Vilna : l'empereur alors créa pour lui la place de premier officier d'ordonnance. Pendant la campagne de Saxe, le commandant Gourgaud s'acquitta avec succès de plusieurs missions, et chaque jour le rendit plus utile. L'empereur se reposait sur lui d'une foule de détails, surtout en ce qui concernait l'artillerie.

Il se distingua de nouveau à la bataille de Leipzig et à celle d'Hanau, et, dans la campagne de France, il eut le bonheur de préserver encore une fois d'un grand danger la vie de l'empereur. Après l'affaire de Brienne, à 10 heures du soir, Napoléon regagnait son quartier-général de Mézières : tout à coup un houra de

Cosaques tombe inopinément au milieu de sa colonne. Déjà l'un d'eux avait la lance levée sur la tête de Napoléon, lorsque Gourgaud accourt et foudroie le barbare d'un coup de pistolet. A la bataille de Montmirail, le brave officier, percé d'une balle à côté de l'empereur, n'abandonna pas pour cela l'arène où se débattaient les destinées du pays. Nous le retrouvons encore au milieu de la mitraille de Champ-Aubert, de Nangis et de Montereau. Devenu colonel, on le voit, la veille de la bataille de Laon, tourner, à la tête de deux bataillons de la vieille garde et de trois escadrons, le défilé d'Étoutevelles, que le maréchal Ney n'avait pu réussir à forcer de front. Il culbute et chasse les Russes. Enfin, à Reims, envoyé avec deux bataillons pour soutenir les gardes d'honneur, il force les barrières et enlève la ville. C'est alors qu'il fut nommé commandant de la Légion-d'Honneur.

Mais Paris venait d'ouvrir ses barrières à l'ennemi; Gourgaud ne quitta l'empereur qu'à Fontainebleau, le 20 avril. Ainsi que tous les officiers d'ordonnance, il fut admis dans les gardes-du-corps de Louis XVIII. Mais, après le retour de l'île d'Elbe, il reprit naturellement sa place près de l'empereur. Il le suivit à Fleurus, fut nommé général, aide-de-camp, et justifia la faveur à laquelle il devait ces nouveaux titres par sa conduite à Waterloo. Lorsque tout fut fini, il revint avec Napoléon à Paris et l'accompagna de là à la Malmaison.

Ne voulant plus séparer son sort du sien, Gourgaud suivit l'empereur à Rochefort, et il fut chargé de porter en Angleterre la lettre de Napoléon au prince régent. Le capitaine Maitland, commandant à bord du *Bellerophon*, l'embarqua sur la corvette *le Slany*. Arrivé à sa destination, le général reçut la défense de débarquer, mais on prit la lettre dont il était porteur. Au mouillage de Torbay il rejoignit Napoléon et sa suite, et lorsque l'empereur, au moment de faire voile pour Sainte-Hélène, dut restreindre à trois personnes les officiers qui pouvaient l'accompagner, le baron Gourgaud fut choisi dans le petit nombre des hommes dévoués qui se disputaient cette part d'exil.

A l'île de Sainte-Hélène, il était préposé à la direction de l'écurie. Dans une de ses causeries intimes, Napoléon, parlant des personnes qui l'entouraient, passait en revue les motifs qui avaient pu décider chacune d'elles à le suivre dans son exil. Quand il en fut au général, il dit : « Gourgaud était mon premier officier d'ordonnance; il est mon ouvrage : c'est mon enfant. »

Dans le *Mémorial de Sainte-Hélène*, le comte de Las-Cases rend un hommage public aux qualités du général et à sa conduite à son propre égard. Cependant des mésintelligences qui survinrent entre lui et le comte de Montholon, qui avait des ordres à lui donner comme son ancien de grade, décidèrent le baron Gourgaud à quitter Longwood : il se retira en Angleterre, où il continua de correspondre avec le captif et d'où il se rendit à Aix-la-Chapelle pour intéresser les puissances à faire cesser les rigueurs de sa captivité. En mai 1818, il revint en France. Sa perte fut d'autant plus sensible à Napolén qu'il était un de ceux à qui il avait dié la relation de ses campagnes. Le néral employa dès lors ses loisirs à ettre en ordre les nombreux matériaux u'il avait été à même de recueillir, et publ son récit de la *Campagne de* 1815, qui excita les plaintes du duc de Wellington t lui fit interdire le séjour dans sa patrie. Il y revint cependant en 1821, mais, rayé des contrôles de l'armée, il fut sans aucune espèce de traitement. En 1823, il publia, de concert avec M. le comte de Montholon, les *Mémoires de Napoléon à Sainte-Hélène*, en 8 volumes, dont deux portent son nom. On lui attribue aussi une relation intéressante de la campagne de 1815 (*Mémoires pour servir à l'Histoire de France en* 1815, Paris, 1820). Lorsque M. Philippe de Ségur publia son *Histoire de la Grande-Armée*, le général Gourgaud répondit avec chaleur, et rectifia un grand nombre de faits ou erronés ou présentés sous un jour désavantageux. Son ouvrage, intitulé *Examen critique*, etc., parut en 1825 à Paris, et donna lieu à un duel entre les deux généraux ; le livre eut dans deux ans 4 éditions. Il lui suscita la colère de Walter Scott. Mais le général opposa une réfutation victorieuse à

beaucoup d'assertions avancées, dans la *Vie de Napoléon*, par le célèbre romancier qui se montra historien trop partial. Cette réplique de M. Gourgaud, repoussée de tous les journaux par la censure de Charles X, trouva un asile dans les lettres énergiques que M. de Salvandy consacrait, vers 1827, à la défense de nos libertés*.

La révolution de juillet changea la position du baron Gourgaud. Honoré de la confiance du roi, ainsi que le comte Rœderer, son beau-père, il rentra en activité. Il fut nommé commandant de l'artillerie de Paris et de Vincennes, confirmé dans le grade de maréchal-de-camp, promu en 1835 au grade de lieutenant général, attaché à la personne de Louis-Philippe, et décoré de la grande croix de l'ordre de la Légion-d'Honneur, ainsi que de plusieurs ordres étrangers. L. B-V-N.

GOURIA, improprement nommé *Guriel*, par la plupart de nos géographes, est une des cinq principales divisions de l'ancienne Géorgie (*voy.* l'article)**. Compris entre les 41e et 43e degrés de latitude nord et les 39e et 41e de longitude est (de Paris), le Gouria est borné au N. par le cours inférieur du Rioni (l'ancien Phase), qui le sépare de la Mingrélie; à l'O. par la mer Noire; à l'E. il confine avec l'Iméth, dont il est séparé par la chaîne des montagnes Sakhwabi; et au S., le cours de l'Antopoura ou Tchorokh et les montagnes d'Akhaltzikhé le séparent du pachalik turc de ce nom et de celui de Trébizonde. Sa longueur de l'est à l'ouest est de 18 lieues, sa largeur de 15, sa surface de 9,500 lieues carrées, et sa population seulement de 37,000 habitants***

(*) *Lettres* de M. de Salvandy *au rédacteur du* Journal des Débats *sur l'état des affaires publiques*, Paris, 1827, plusieurs cahiers in-8°.

(**) Le nom de Gouria, qui, d'après Dosithée, signifierait *judaïsant*, est dérivé, par M. Dubois, de celui des Ghèbres ou Gaures, ainsi que *houria*, nom qu'on donne aux Juifs en Géorgie. S.

(***) Nous ne voudrions pas garantir l'exactitude de ces chiffres bien difficiles à vérifier; nous regardons même le premier comme trop élevé et le second comme trop faible. Dans la *Description* officielle *du territoire russe au Caucase* (Saint-Pétersbourg, 1836, t. I), on donne au Gouria russe, qui est à peu près la moitié de tout le pays, 2,500 verstes carrées, et l'on sait qu'une verste n'est qu'un quart de lieue. En revanche, on compte, dans cette partie russe, 31,067 âmes ou habitants mâles auxquels il faut ajouter ceux qui sont restés sujets ottomans. J. H. S.

divisés en ecclésiastiques, princes, nobles et paysans, qui peuvent fournir 5,000 hommes armés. Remarquable par la fertilité de ses terres et la beauté de sa végétation, le Gouria est entrecoupé de montagnes boisées, de magnifiques pâturages et de terres cultivées. Ses montagnes renferment des carrières de marbre verdâtre, et ses forêts offrent tous les arbres fruitiers de l'Europe, le cèdre, une sorte de palmier et des bois de charpente et de construction. Ses principales productions sont le maïs et le vin, dont la vente donne aux habitants le moyen d'acheter du sel, du fer, du cuivre, des tissus de soie et de coton; puis le riz, la cire, le miel, le chanvre, le lin, le tabac; peu de soie et de coton. Les habitations sont le plus souvent bâties sur les plateaux, où l'air est généralement plus salubre que dans les vallées et sur les bords de la mer. Le Gouria était divisé en deux cercles qui prenaient le nom des places fortes de Nagomari et Osourgheti, anciennes résidences d'hiver et d'été de leur souverain. Le premier cercle, situé à l'est, renferme 64 villages, et le second, à l'ouest, en a 63. Outre les forts de Pothi à l'embouchure du Rion, au nord, et de Saint-Nicolas, à l'extrémité méridionale, nous citerons, dans le Gouria russe, le bourg de Chekvetila et la colonie de Grigoréthi sur la côte de la mer Noire. Batoumi est le chef-lieu du Gouria turc.

Les Gouriens sont braves, robustes, et ont les traits agréables et réguliers. Leurs femmes sont les plus belles de la Géorgie; elles ont le profil grec, la carnation parfaite, les yeux noirs, grands et vifs, les cheveux noirs et luisants. Ces peuples rusés, paresseux, avides et à moitié civilisés, ont les mœurs dissolues, les usages et la religion des Mingréliens; mais la moitié des habitants ont embrassé l'islamisme pour échapper aux invasions des Turcs et à l'esclavage dont ne les garantissaient pas toujours leurs forêts et leurs montagnes. Ils sont sous la juridiction de trois évêques qui ont leurs siéges à Chémokhed, à Osourgheti et à Kopoulethi.

Leur langue est la géorgienne mêlée de mots turcs. L'impôt est payé en nature par les agriculteurs, et en argent par les commerçants qui sont peu nombreux. L'industrie se borne à la boissellerie et au tissage du coton.

Ainsi que nous l'avons dit, le Gouria fit partie du royaume de Géorgie, jusqu'avant le milieu du XV^e^ siècle; compris alors dans le royaume d'Iméreth (*voy.*), l'une de ses trois divisions, il en fut détaché vers la fin du même siècle; mais il continua d'en dépendre sous ses princes, qui portèrent le titre de *gouriel* ou *ghourioul*. L'histoire et même les noms de plusieurs d'entre eux sont inconnus; à George, mort en 1512, succéda Manica I^er^, qui, s'étant allié avec le *dadian* de Mingrélie pour faire la guerre aux Tcherkesses, fut vaincu et tué comme lui, en 1533. La fille de Manica II épousa, en 1605, le célèbre Theïmouraz I^er^, auquel Wakhtang donna asile, ainsi qu'à Louarzab, en 1614, contre Chah-Abbas, roi de Perse. Kaï-Khosrou se joignit au dadian de Mingrélie contre Alexandre, roi d'Iméreth, son gendre, qui les vainquit en 1657. Après la mort de ce dernier, il s'unit aux Turcs d'Akhaltzikhé, et mit sur le trône d'Iméreth, en 1659, son propre fils, qui avait été moine de Saint-Basile; mais celui-ci ayant été aveuglé par ses sujets, revint auprès du nouveau gouriel son frère, qui figura encore dans les révolutions de l'Iméreth, en 1672. Vers la fin du XVII^e^ siècle, le Gouria était encore soumis aux rois d'Iméreth; mais il recouvra son indépendance au commencement du XVIII^e^, par la protection de la Porte othomane. Reconquis par Salomon I^er^, qui lui laissa ses princes en se réservant le droit de les confirmer, il fut occupé par les Russes vers 1801, et soumis à leur domination, par suite du traité de 1810. Après le décès de Mani, dernier gouriel, son fils, âgé de 11 ans, fut reconnu par la Russie comme son successeur, sous la tutelle d'un conseil composé des princes du pays et présidé par sa mère Sophie; mais cette princesse ambitieuse, excitée par son favori, ayant essayé vainement de s'emparer du sceptre, négocia avec les Turcs et s'enfuit avec son fils à Trébizonde, où elle mourut en 1829. Alors la Russie, qui avait confié l'administration du pays à un autre conseil dépendant du prince d'Iméreth, le réunit à son empire (1838) et déclara le jeune gouriel déchu de sa principauté; ses trois sœurs furent conduites à Saint-Pétersbourg pour y être élevées d'une manière conforme à leur naissance. Maîtres de la majeure partie du Gouria, les Russes y ont joint la place maritime de Pothi que la Porte othomane leur a cédée, en 1829, par le traité d'Andrinople. H. A-D-T.

GOURMANDISE. Considérée comme un sens que n'ont pas tous les hommes, comme une faculté d'appréciation qui suppose la finesse du goût, la gourmandise est une qualité, et, à l'article GASTRONOMIE, un spirituel collaborateur a pu en faire l'éloge que d'ailleurs il ne faut pas peut-être, comme plusieurs autres articles culinaires de cet ouvrage, prendre trop au sérieux. Dans le *gourmand* et le *gourmet*, l'auteur de ce traité de gastronomie n'a vu que l'expert; mais le moraliste, est-ce bien sous ce point de vue qu'il le jugera? Non, sans doute. Pour satisfaire à la délicatesse de son palais, que de biens dissipés qui auraient pu porter le bonheur chez des milliers de familles malheureuses! Voyez tant d'hommes célèbres pour avoir poussé la gourmandise à ses dernières limites : s'ils se sont dégradés par le vice, cette même gourmandise n'y a-t-elle eu aucune part? Voyez Vitellius, les Apicius, dont un se tuait parce qu'il ne pouvait vivre, disait-il, avec 500,000 francs qui lui restaient de l'immense fortune (5 millions) qu'il avait dissipée pour sa table; Héliogabale, et tant d'autres de ce temps de la décadence romaine où les chevaliers se disputaient l'honneur d'inventer des mets nouveaux, où l'on engraissait les murènes avec le corps des esclaves, où César, pour gagner des partisans, dépensait dans un seul repas le revenu d'une province. Ces hommes, avilis par les passions les plus honteuses, devaient succomber devant les Barbares, et le fier Germain, se contentant des produits de sa chasse, de froment et de lait, devait les écraser de toute la supériorité que sa sobriété lui assurait. En effet, les peuples

chez lesquels la tempérance était regardée comme une vertu fondamentale conservèrent l'attitude d'hommes qui sentent leur dignité, et les Perses vivant de pain et de cresson, et les Spartiates avec leur brouet noir, ne furent subjugués que lorsqu'ils eurent pris en dégoût ces aliments grossiers. Callimaque disait : « Tout ce que j'ai donné à mon ventre a disparu, et j'ai conservé la nourriture donnée à mon esprit. » En faisant cette belle réflexion, il nous montre notre vraie mission sur la terre. L. L. Cr.

Pour l'*Almanach des Gourmands*, *voy.* à l'article Entrées (T. IX, p. 582), la note qui se rapporte à Grimod de la Reynière, nom après lequel, dans le texte, il faut ajouter une astérisque de renvoi. Les petits volumes que Grimod a publiés sous ce titre sont aussi gais que spirituels. On peut y joindre, outre *la Gastronomie*, poëme de Berchoux, *la Physiologie du goût*, de Brillat-Savarin, et autres ouvrages qui préconisent la plus frivole des facultés. S.

GOURME, nom vulgaire par lequel on désigne une affection pustuleuse qui occupe le cuir chevelu chez les enfants, dans le premier âge, et qui s'étend souvent à la face ou au cou et aux parties supérieures du corps. La gourme s'appelle aussi *rache*, *rache de lait*, *croûte de lait*, *achores*, et elle est considérée par le peuple et même par certains médecins comme une sorte de dépuration utile et même nécessaire dans le premier âge : aussi, loin de chercher à la prévenir et moins encore à la guérir, ces personnes la favorisent et l'entretiennent d'une manière quelquefois fâcheuse.

Les enfants gros, gras et blonds, lymphatiques, mal nourris, mal soignés, y sont particulièrement sujets, et présentent sur le cuir chevelu d'abord des rougeurs vives, puis des vésicules qui se rompent et laissent échapper une sérosité purulente qui se dessèche en croûtes jaunâtres ou grisâtres. Ces croûtes, en se détachant, laissent des surfaces ulcérées et suppurantes qui en produisent de nouvelles à leur tour. La tête entière est quelquefois recouverte d'une calotte épaisse de ce genre, sous laquelle pullulent des insectes qui provoquent une démangeaison pénible. Les ganglions lymphatiques du col s'engorgent et même suppurent, et suscitent fréquemment une fièvre de consomption. L'odeur fétide qui s'exhale de la tête, les croûtes hideuses qui recouvrent le front et quelquefois les tempes et les joues, la rougeur des paupières et le gonflement des narines rendent ces malheureux enfants des objets de dégoût et de pitié ; car, une fois développée, la maladie ne fait que s'accroître de jour en jour.

Elle n'est d'ailleurs point dangereuse par elle-même ; seulement elle l'est comme annonçant et amenant les scrofules (*voy.* ce mot). Les progrès de l'âge, surtout avec un traitement convenable, en déterminent la guérison dans le plus grand nombre des cas. Il est facile de distinguer la gourme de la teigne (*voy.*), avec laquelle elle présente au premier abord quelques traits de ressemblance.

Quant au traitement, le plus important consiste à prévenir la maladie, ce qu'on fait d'abord par des soins généraux bien dirigés, et ensuite par une attention extrême à entretenir la propreté de la tête chez les jeunes enfants. On y parvient par l'emploi d'une brosse douce de chiendent, aidé de quelques onctions grasses pratiquées chaque jour. Loin de craindre de mauvais effets de cette pratique, on doit l'adopter avec confiance. Quand la maladie est développée, surtout à un degré notable, il faut détacher les croûtes avec des cataplasmes émollients, couverts de charbon pulvérisé qui absorbe la mauvaise odeur, puis panser les ulcérations, fondre les ganglions engorgés et modifier la constitution lymphatique par un régime approprié et par l'usage des médicaments internes usités contre les scrofules. Des exutoires sont nécessaires pour remplacer l'irritation sécrétoire du cuir chevelu lorsqu'elle est devenue, par son ancienneté, une habitude et un besoin pour l'économie. C'est parce que l'on a quelquefois négligé cette précaution que des accidents sont venus établir l'opinion vulgaire que les enfants devaient *jeter leur gourme*, sous peine de maladies plus graves. F. R.

GOUT (physiologie), du latin *gustus* (en grec γεῦσις), celui des cinq sens qui a pour objet la perception et le discerne-

ment des *saveurs*. Il ne se trouve bien développé que chez les animaux supérieurs; chez les autres, on peut le supposer remplacé par un instinct propre à choisir les aliments. Les organes qui exercent la *gustation* sont situés à la partie supérieure de l'appareil digestif, non loin de ceux de l'odorat, qui font en quelque sorte fonction de sentinelle avancée; et ils sont préposés à l'exploration des substances alimentaires dont la saveur, si elle ne donne pas toujours la mesure de leurs propriétés salutaires ou funestes, fournit généralement des indications utiles.

L'organe principal du goût est incontestablement la langue, et plus particulièrement sa partie antérieure, qui, très mobile, s'applique exactement aux substances qui lui sont soumises et les presse contre le palais, en même temps que les fluides sécrétés par la membrane muqueuse de la bouche, en les dissolvant, favorisent leur contact plus immédiat sur les papilles nerveuses. Les aliments liquides et les boissons, par leur nature même, sont plus faciles à *goûter* que les substances solides; néanmoins, par leur liquidité, elles sont exposées à passer trop rapidement pour que la *dégustation* ait lieu d'une manière complète. C'est au mot Langue que seront plus particulièrement décrites et la structure et les fonctions de cette partie intéressante, de même qu'au mot Saveur seront exposées les idées les plus communément admises sur ce sujet. L'expérience journalière prouve que l'impression produite par les corps sapides est d'autant plus entière qu'ils sont plus solubles et mieux divisés, et que d'ailleurs la langue est dans son état d'intégrité. Ainsi la brûlure de cette partie la rend tout-à-fait insensible aux saveurs, de même que les enduits qui la recouvrent dans quelques maladies intervertissent sa fonction et que la paralysie qui atteint ses nerfs sensoriaux la suspend tout-à-fait. L'expérience a également fait voir que la sensibilité *gustative* y était complétement distincte de la sensibilité tactile et de la motilité.

Comme toutes les autres sensations, le goût est perçu par le cerveau, qui, suivant qu'il est dans un état plus ou moins sain, manifeste sa sympathie ou sa répulsion. D'ailleurs, le goût s'émousse par des impressions trop violentes et trop multipliées, de même qu'on le voit se perfectionner par l'exercice à un degré quelquefois surprenant.

Le goût est une annexe de la digestion : aussi voyons-nous qu'il agit simultanément avec l'appareil digestif. Qu'un aliment agréable se présente, la mastication se prolonge par suite du plaisir qu'elle procure; la salive coule plus abondamment, et même le simple souvenir de cette saveur suffit pour activer sa sécrétion. Au contraire, une substance que repousse le goût laisse la bouche dans un état de sécheresse, le pharynx se contracte et la repousse, l'estomac lui-même se soulève pour lui refuser passage.

Au moment où la faim se fait sentir, le goût s'éveille plus actif; lorsque l'appétit est calmé, les saveurs sont ou mal perçues ou désagréables. En un mot, le goût constitue l'attrait par lequel la nature engage les êtres vivants à se nourrir.

Le goût, dans les maladies, subit des altérations variées; fort rarement il est suspendu tout-à-fait, plus souvent il est perverti. C'est surtout dans les maladies nerveuses qu'on voit rechercher des substances insipides ou pourvues de saveurs généralement regardées comme dégoûtantes. L'usage de mâcher du tabac, entre autres, prouve jusqu'à quel point les sensations peuvent se modifier par l'habitude.

Les altérations du goût fournissent quelques signes propres à faire reconnaître les maladies, et surtout les maladies aiguës. Dans les fièvres bilieuses, le goût amer est caractéristique; une saveur douceâtre et comme sucrée appartient aux empoisonnements par l'acétate de plomb. Le goût de sang annonce souvent l'hémoptysie prochaine; une saveur acide signale une affection de l'estomac connue sous le nom de *fer chaud* ou *pyrosis*; enfin le goût acide styptique ou métallique, que les malades accusent, peut mettre sur la voie d'empoisonnements par les acides, les sels arsénicaux, mercuriels, etc., et suggérer des moyens de traitement. F. R.

GOUT (æsthétique). En littérature et

dans les arts, ce mot s'emploie, par analogie, pour exprimer la faculté d'apprécier et de sentir les beautés qui font le charme des œuvres de l'intelligence humaine. Le goût a varié selon les époques et chez les différents peuples avec l'idée que l'on se faisait du beau (*voy.* ce mot).

L'un et l'autre cependant ne devraient être qu'un et toujours le même ; mais certaines conditions particulières viennent souvent modifier les idées des hommes à cet égard. En ceci, comme en tout ce qui occupe l'esprit humain, on a prétendu faire des systèmes, et, en créant un beau factice, on a forcé aussi le goût à s'y plier.

Trop souvent l'impuissance enfanta le *mauvais goût*. A certaines époques, il se fait comme un temps d'arrêt où l'esprit humain semble succomber à la lutte, et, renonçant à poursuivre ce qui ne lui paraît plus qu'une chimère, quitte la voie de la vérité pour se jeter dans les travers les plus monstrueux. C'est alors que le mauvais goût règne en maître. Les théories les plus extravagantes, les systèmes les plus bizarres sont proclamés et soutenus hardiment; l'esprit de parti fait combattre ces excès par d'autres excès, et l'on dirait qu'au milieu de cette lutte insensée le monde doit retomber dans la barbarie, seule issue qui paraisse possible. Mais il n'en est pas ainsi : soit que les hommes, fatigués de leurs égarements, retournent d'eux-mêmes vers la raison, soit que quelque grand génie vienne les remettre dans la bonne voie, après un certain espace de temps, le goût change, s'épure, le beau et le vrai voient de nouveau l'encens fumer sur leur autel commun.

Malheureusement, au milieu de ces luttes se forment des écoles, des partis, et l'amour-propre une fois engagé sacrifie tout à la défense du système qu'il adopte. Le beau n'est qu'un, mais les hommes le voient de mille façons diverses, suivant le jour sous lequel ils l'envisagent. D'ailleurs ils aiment la variété, le changement, et de là naît la mode (*voy.*), dont les caprices d'un jour sont rarement d'accord avec le *bon goût*.

Quel sera donc notre guide au milieu des innombrables manifestations de ce sentiment qui porte l'homme à chercher dans toutes ses œuvres à atteindre le beau?

Il ne peut en exister d'autre que la vérité, c'est-à-dire que tout objet doit être jugé d'après ses rapports avec ce qui est ou ce qui peut être et d'après l'harmonie des détails avec l'ensemble.

Toutes les œuvres de notre intelligence ont leurs modèles dans le monde qui nous entoure. L'imagination de l'homme n'invente guère, dans le sens rigoureux du mot; elle devine la nature, elle combine les éléments que lui offre celle-ci; et l'on peut établir en principe que, dès qu'elle prétend produire par ses seuls efforts, sans rien puiser à la source de la réalité, ses fantaisies ne sont que de monstrueuses chimères, stériles ou dangereuses pour les arts comme pour les lettres.

En littérature, on l'a déjà dit depuis longtemps,

> Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable. (Boileau.)

Or le vrai n'est pas systématique; il fuit les règles générales, absolues; on dirait que l'exception est son essence. En effet, les œuvres si variées de la création ne déjouent-elles pas sans cesse tous les systèmes? Elles nous apparaissent comme autant d'unités qui ne sont liées ensemble que par la pensée d'harmonie qui se retrouve dans chacune d'elles et qui constitue leur véritable beauté. Presque tous les systèmes présentent quelque chose de vrai et par conséquent de beau; mais la manie de tout généraliser entraîne bientôt l'esprit humain hors des bornes de la raison.

Le peuple qui jusqu'à présent a montré le goût le plus pur, dans la majeure partie de ses créations, est celui de l'antique Grèce; ses monuments sont des chefs-d'œuvre.

Le moyen-âge vit naître en Europe un goût tout-à-fait différent de celui de l'antiquité et plus en rapport avec la nouvelle civilisation chrétienne; mais l'époque était malheureusement encore trop barbare pour qu'on pût atteindre un aussi haut degré de pureté et de perfection. Des circonstances politiques comprimèrent cet essor avant qu'il eût fourni toute sa carrière, et lorsque, plus tard, la renaissance

des lettres vint réveiller l'esprit humain, il s'établit une lutte violente, qui dure encore, entre les partisans de l'antique et ceux du moderne. *Voy.* CLASSIQUES et ROMANTIQUES. J. CH.

Après les belles-lettres, c'est particulièrement dans les arts que le goût trouve à s'exercer; et dans les arts, comme dans les lettres, le goût est une condition indispensable et sans laquelle on manque le but, qui doit être de plaire, à ceux du moins dont le jugement, formé par la comparaison et l'étude, mérite le plus d'égards. Sans goût, on peut encore étonner et même charmer des yeux inexpérimentés, on peut agir fortement sur l'imagination; mais on ne produit pas sur les regards exercés ce charme ineffable qui résulte de l'approbation spontanée que l'on donne quand rien ne blesse nos sentiments et que toutes les conditions paraissent remplies.

Le goût s'acquiert, et ici qu'il nous soit permis de citer un passage remarquable emprunté à l'article *Goût* du *Dictionnaire philosophique*.

« On se forme le goût des arts, dit Voltaire, beaucoup plus que le goût sensuel; car dans le goût physique, quoiqu'on finisse quelquefois par aimer les choses pour lesquelles on avait d'abord de la répugnance, cependant la nature n'a pas voulu que les hommes, en général, apprissent à sentir ce qui leur est nécessaire; mais le goût intellectuel demande plus de temps pour se former. Un jeune homme sensible, mais sans aucune connaissance, ne distingue point d'abord les parties d'un grand chœur de musique; ses yeux ne distinguent point d'abord dans un tableau les gradations, le clair-obscur, la perspective, l'accord des couleurs, la correction du dessin; mais peu à peu ses oreilles apprennent à entendre et ses yeux à voir. Il sera ému à la première représentation qu'il verra d'une belle tragédie; mais il n'y démêlera ni le mérite des unités, ni cet art délicat par lequel aucun personnage n'entre ni ne sort sans raison, ni cet art encore plus grand qui concentre les intérêts divers dans un seul, ni enfin les autres difficultés surmontées. Ce n'est qu'avec de l'habitude et des réflexions qu'il parvient à sentir tout d'un coup avec plaisir ce qu'il ne démêlait pas auparavant. Le goût se forme insensiblement dans une nation qui n'en avait pas, parce qu'on y prend peu à peu l'esprit des bons artistes. On s'accoutume à voir des tableaux avec les yeux de Le Brun, du Poussin, de Le Sueur; on entend la déclamation notée des scènes de Quinault avec l'oreille de Lulli, et les airs et les symphonies avec celle de Rameau; on lit les livres avec l'esprit des bons auteurs.

«... On dit qu'il ne faut pas disputer des goûts (*de gustibus non est disputandum*), et on a raison quand il n'est question que du goût sensuel, de la répugnance qu'on a pour une certaine nourriture, de la préférence qu'on donne à une autre : on n'en dispute point, parce qu'on ne peut corriger un défaut d'organes. Il n'en est pas de même dans les arts : comme ils ont des beautés réelles, il y a un goût qui les discerne et un mauvais goût qui les ignore; et on corrige souvent le défaut d'esprit qui donne un goût de travers. Il y a aussi des âmes froides, des esprits faux qu'on ne peut ni échauffer ni redresser : c'est avec eux qu'il ne faut point disputer des goûts, parce qu'ils n'en ont point.

« Le goût est arbitraire dans plusieurs choses, comme dans les étoffes, dans les parures, dans les équipages, dans ce qui n'est pas au rang des beaux-arts : alors il mérite plutôt le nom de *fantaisie*. C'est la fantaisie, plutôt que le goût, qui produit tant de modes nouvelles. »

Tout cet article mérite d'être lu et médité; nous y renvoyons le lecteur pour passer à l'examen spécial des différentes significations du mot *goût* appliqué aux arts. S.

Dans le langage des beaux-arts, le mot *goût* comporte un grand nombre de variétés d'acceptions qui ne sauraient être comprises sous une seule et même définition. Ce mot s'emploie communément, parmi les amateurs de tableaux et les gens du monde, pour exprimer un sentiment, plutôt instinctif que raisonné, des convenances et des conventions : le goût alors devient le synonyme de *jugement*, et embrasse dans un rapport général, et mobile suivant les temps et les lieux, la fa-

culté de discerner les notions du beau et du vrai. La seconde acception du mot *goût* s'adresse particulièrement aux artistes, et consiste dans la manière de voir, de sentir, d'imiter la nature ou d'exécuter un travail quelconque suivant les idées généralement acceptées et qui font loi. Le mot goût, dans cette seconde acception, suivi des épithètes *sévère*, *burlesque*, *sublime*, etc., etc., rend, dans un sens très étendu, le faire, la manière, le tact, le jugement et l'esprit d'un artiste. La troisième acception, qui semble être le corollaire de la première, sert non-seulement à déterminer le beau et le vrai naturels, mais encore à invoquer comme règle à suivre ou à rejeter la physionomie particulière, le caractère distinctif, la méthode d'un siècle, d'un pays, d'une école ou d'un maitre. On dit alors : c'est dans le goût de tel siècle, de tel pays, de telle école, de tel maître.

Le goût, comme sentiment des convenances et des conventions, ne peut être réglé d'une manière constante et précise; car le goût est à peu près comme la mode : il change suivant les besoins, les institutions, les désirs d'un peuple ou d'une nation. Ainsi, pour ne nous servir que d'un seul exemple, l'architecture gothique ou chrétienne, qui avait été dans le goût des peuples et des artistes du moyen-âge pendant cinq cents ans, se transforma au XVI^e^ siècle : après la révolution subite des lettres, des sciences et des arts, s'éloignant des styles pleins de caractère et de foi du XVI^e^ siècle, elle se calqua entièrement sur les monuments de la Grèce et de l'ancienne Rome. Aujourd'hui, ce goût servile tend à disparaître, et dans quelques années nous aurons peut-être une autre architecture, qui, tout en s'éloignant du goût ancien, sera cependant réputée une architecture de *bon goût*.

Le goût, ainsi que nos autres sentiments, ne peut ni se définir, ni s'analyser, ni s'enseigner, ni s'acquérir; il se développe par l'étude, il s'affermit par la réflexion comme toutes nos facultés, mais il ne se donne pas*. « De tous les dons naturels, a dit J.-J. Rousseau, le goût est celui qui se sent le mieux et qui s'explique le moins. » Le goût, dans un même pays et à une même époque, est souvent différent, d'une manière toute arbitraire. Des amateurs très savants, très éclairés, et de plus hommes de goût, ont eu quelquefois des préférences qui n'étaient point partagées par d'autres amateurs aussi savants, aussi éclairés, et possédant un jugement non moins sûr, un goût non moins délicat. Cela tient à l'organisation même de ces hommes, à leurs penchants, à leurs sentiments, et aux facultés intellectuelles qui concourent à former leur jugement et leur goût; cependant nous devons ajouter que ce qu'on appelle le *bon goût* est toujours le goût général, ou, pour nous expliquer plus clairement, un sentiment généralement partagé par les hommes d'expérience les plus sages, les plus heureusement organisés, par ceux, en un mot, dont le sens est droit, l'esprit naturel, le discernement prompt, sûr et juste.

Le goût, considéré comme se rattachant au choix et à l'exécution d'un sujet, semble beaucoup se rapprocher du style (*voy.*); mais il s'en éloigne en réalité. Le style, dans tous les arts, est l'ensemble du faire (*voy.*), tandis que le goût (qui est aussi inséparable et du style et du faire) préside à la conception d'une œuvre quelconque; il le suit pas à pas, il le guide, et il sait lui imprimer certaines formes, lui donner tel caractère, lui ôter, par une sorte de charme qui ne s'explique point, telle roideur, telle monotonie dans les lignes, dans la touche ou dans la couleur, pour en faire quelque chose de simple, de gracieux, d'élégant et de parfait. En poussant trop loin l'amour exclusif du goût, on arrive à une conception mesquine, à une exécution tourmentée, dépourvue de caractère et d'originalité. En architecture, un édifice est de mauvais goût quand les mesures n'ont point été observées par l'architecte, quand les ordres sont mal choisis, quand le plan manque de régularité et d'harmonie, quand les ornements sont mal distribués, et quand d'une copie du temple du dieu Mars on fait l'église chrétienne de la Madeleine. Le mauvais goût, en sculpture et

(*) On a vu plus haut que Voltaire n'était pas de cet avis. S.

en peinture, consiste dans un mauvais choix des sujets, dans un oubli complet des règles de l'art et des convenances sociales. En musique, le mauvais goût se reconnaît à une affectation ridicule, aux disparates que l'on confond avec les oppositions et les contrastes, à un agencement malheureux des effets les plus gracieux, à un mélange de tous les genres, de toutes les écoles, de tous les systèmes d'harmonie.

Le goût, envisagé comme manière de sentir la nature et d'exécuter un travail suivant les conventions d'une époque, se subdivise en trois autres parties que nous appellerons *goût naturel*, c'est-à-dire l'idée et le talent qu'un sculpteur et un peintre acquièrent en consultant seulement la nature, sans avoir recours aux ouvrages des maîtres; *goût artificiel* ou *d'imitation*, lequel consiste à étudier les monuments anciens, les statues de l'antiquité et les tableaux des grandes écoles; et enfin *goût national*, celui qui suit la tradition d'un pays. Il y a encore le *goût particulier* de chaque artiste, c'est-à-dire son instinct de prédilection, comme Raphaël pour la composition et le dessin, Corrège pour le gracieux par le clair-obscur, et Titien par l'apparence de vérité, de naturel, de force et de grandeur, qu'il dut principalement à l'emploi magique de ses couleurs.

La troisième acception du goût, celle qui le considère comme physionomie particulière, comme caractère distinctif, comme méthode, se rapporte aux siècles et aux écoles. On aime le goût des anciens, parce qu'il avait de la grandeur, de la noblesse, de la pureté, de l'élégance. Quant aux écoles, on distingue trois sortes de goûts : le *goût italien*, formé sur les ouvrages antiques et se faisant remarquer par une belle ordonnance, par une correction de dessin remarquable, par des contours variés et contrastés, par une expression fine et par une couleur magnifique. A Rome et à Florence, le dessin domine; en Lombardie et à Venise, c'est la couleur. Le *goût flamand* est la nature même, dégagée des principes antiques et choisie au hasard. Ce goût se reconnaît à une touche moelleuse et à une lourde façon de dessiner. Enfin, le *goût français*, un peu compassé, mais pur, correct, élevé, d'une expression sage et d'une couleur harmonieuse.

On a beaucoup écrit en différentes langues sur l'histoire et la philosophie du goût; dans la grande masse d'ouvrages sur ce sujet nous distinguerons les suivants: *Dell' Carattere nazionale dell gusto italiano*, Milan, 1785; *Lettres sur la naissance, les progrès et la décadence du goût en France*, par Remond de Saint-Mard; *Pensées sur la beauté et sur le goût en peinture*, par Winckelmann; *Riflessioni sopra il buon gusto intorno le scienze e le arti*, par Muratori. M^me^ Dacier a placé en tête de la traduction des *Nuées* d'Aristophane une digression où elle appelle le goût « une harmonie, un accord de l'esprit et de la raison. » Suivant Rollin, dans ses *Réflexions générales sur le goût*, ce sentiment est un discernement délicat, vif, net et précis de toute la beauté, la vérité et la justesse des pensées. Nous indiquerons encore l'*Essai historique et philosophique sur le goût*, par Cartaud de la Villate; les *Lettres sur le bon goût dans les arts*, par La Curne de Sainte-Palaye; la *Dissertation sur le goût*, par Le Cat; les *Pensées sur la beauté et sur le goût dans la peinture*, par Raphaël Mengs, etc. E. B-s.

GOUTTE, maladie très anciennement connue, commune autant que douloureuse, et dont les dénominations diverses, qu'ont fait naître les théories successives formées à son sujet, n'ont encore suffisamment caractérisé ni la nature intime ni le traitement. Appelée *arthrite*, ce qui veut dire mal des articulations, du temps d'Hippocrate, elle a repris ce nom inexact et peu significatif sous l'influence de Broussais et de son école. En allemand et dans d'autres langues, elle est connue sous la dénomination grecque de *podagre* (de πούς, pied, et ἄγρα, chasse, prise), qui signifie littéralement *attrape-pied* ou chausse-trappe, et qui indique une paralysie dans les jambes. Si cette affection se manifeste dans les bras, dans les mains, elle prend le nom de *chiragre* (de χείρ, main).

La goutte consiste le plus ordinairement en une inflammation des articula-

tions, surtout des plus petites, affectant une marche irrégulièrement périodique, tantôt chronique et tantôt aiguë, et laissant, dans les parties qu'elle a plusieurs fois occupées, des concrétions calculeuses qui les rendent immobiles. La goutte, de plus, paraît pouvoir envahir d'autres organes, soit par continuité, soit par déplacement, et c'est l'observation de ce fait qui a fait admettre l'existence d'un *principe* ou *vice goutteux*, voyageant par toute l'économie d'une façon singulièrement capricieuse.

En effet, toutes les recherches qu'on a entreprises sur la cause intime de la goutte ont vraiment appris peu de chose, et même ce qu'on a trouvé dans ces derniers temps, savoir : la présence d'une grande quantité d'acide urique, avance peu la solution de la question, puisqu'il reste encore à savoir quand, pourquoi et comment cet acide vient à surabonder ainsi.

Quoi qu'il en soit, sous l'influence de causes qui paraissent agir sur les organes de la digestion et de la transpiration, une matière destinée à être excrétée se trouve en surcroît dans l'économie et y détermine les symptômes attribués à la goutte et souvent aussi ceux de la gravelle. *Voy.* ce mot.

Les enfants, les femmes et les sujets délicats sont rarement atteints de la goutte, suivant Hippocrate, de même que les individus privés des organes de la virilité. Mais on remarque la fréquence de cette maladie chez les personnes robustes, sanguines et nerveuses tout à la fois, qui suivent un régime substantiel et excitant. L'hérédité est regardée comme un fait démontré en général; on dit même que la goutte saute quelquefois une génération. Peut-être aurait-on dû examiner si les enfants qui semblent avoir reçu de leurs parents ce fâcheux héritage ne sont pas ceux aussi qui, outre la ressemblance matérielle qu'ils héritaient d'eux, les ont imités dans leurs habitudes intempérantes et déréglées. Rarement on observe la goutte avant l'âge de vingt ans; rarement aussi on la voit apparaître pour la première fois dans un âge avancé, tandis qu'au contraire ceux qui en ont été affectés dans l'âge adulte la conservent jusqu'à la fin de leur vie, à moins de changements bien notables dans leur régime.

Les causes déterminantes semblent être les climats froids et humides, et les saisons de même nature, les excès de tout genre, et même ceux du travail intellectuel, car Sydenham a dit que *la goutte tuait moins d'imbéciles que de gens d'esprit.* Le défaut complet d'exercice joint à l'abus des excitants en favorise aussi les attaques.

Les formes sous lesquelles elle se montre sont moins nombreuses que ne l'ont prétendu un grand nombre d'auteurs, et peuvent toutes se rapporter à la *goutte aiguë*, *fixe et régulière*, ou à la *goutte chronique et vague*. L'une et l'autre procèdent par accès.

La goutte aiguë est inflammatoire; elle se montre d'ordinaire au printemps, et l'attaque éclate généralement après quelques jours d'un malaise variable. Une douleur subite, vive et brûlante, se développe au pied, rarement dans d'autres articulations que celle du gros orteil, au moins pour la première fois. Cette douleur, diversement caractérisée par les malades, est bientôt accompagnée d'un gonflement remarquable et d'une réaction fébrile plus ou moins tranchée; elle dure sept à huit jours, après quoi elle s'apaise par degré. En même temps se manifestent des phénomènes critiques par les sueurs ou les urines. La durée de l'attaque est variable et se compose d'une série d'accès qui vont en décroissant du premier au dernier. Les plus petites articulations sont tout particulièrement affectées dans la goutte; les grosses, au contraire, le sont plus souvent dans le rhumatisme articulaire aigu ou rhumatisme goutteux, maladie que, malgré des rapports frappants, plusieurs auteurs veulent toujours isoler de la goutte.

La goutte chronique diffère de la première en ce que les symptômes en sont moins tranchés, mais plus durables, qu'ils persistent tantôt presque sans interruption, et tantôt se montrent sous forme d'accès plus ou moins irréguliers, ce qui constitue la goutte vague. Les articulations restent habituellement gonflées et plus ou moins douloureuses; souvent aussi on voit coïncider avec la diminution des douleurs articulaires des accidents vers le poumon,

le cœur, les organes digestifs, etc., ce qu'on exprime dans le langage vulgaire en disant que la goutte est *remontée*, qu'elle s'est déplacée ou qu'elle s'est jetée sur tel organe. Quelquefois ces accidents commencent l'attaque et cessent à l'apparition des douleurs articulaires.

La goutte aiguë peut se borner à une seule attaque ou ne se renouveler qu'à de très longs intervalles; elle dure de 30 à 40 jours, et se termine par une solution plus ou moins lente. Pour la goutte chronique il n'y a d'autre terme que celui de la vie, et le pauvre patient accepte comme un bienfait les courtes trèves que veut bien lui accorder son ennemi. Les articulations restent constamment gonflées dans leurs parties molles, qui en outre s'incrustent de substance calcaire jusqu'au point de perdre toute flexibilité.

Toutes les maladies peuvent venir compliquer la goutte et reçoivent d'elle un caractère d'aggravation facile à comprendre. Il en est une qui coïncide si fréquemment avec elle qu'on peut la considérer comme en formant une dépendance naturelle : c'est la gravelle.

L'examen anatomique a fait voir que les parties fibreuses sont particulièrement affectées dans la goutte. Ces parties, insensibles dans l'état sain, acquièrent dans la maladie une sensibilité excessive. On les trouve rouges, gonflées, baignées de liquides. On trouve également chez les personnes qui ont longtemps souffert de la goutte les concrétions dont nous avons parlé, concrétions dont le volume et le nombre varient, et qui sont composées de phosphate, de carbonate ou d'urate de chaux. Les cartilages, les fibro-cartilages et les os eux-mêmes présentent souvent des altérations, et surtout des ramollissements, quelquefois aussi des excroissances. Il est à peine nécessaire de dire que ces parties ont plus ou moins complétement perdu la souplesse et la mobilité nécessaires à l'exercice de leurs fonctions.

La goutte est une de ces affections qui appartiennent plus particulièrement aux riches et aux oisifs, et sur le compte desquelles on met tout ce qu'on ne peut pas ou qu'on ne veut pas expliquer autrement.

En réduisant cette maladie à sa plus simple expression, le traitement devient plus simple et plus rationnel, sans être moins efficace. Et d'abord, il faut le dire, on ne connaît pas, quant à présent, d'anti-goutteux, c'est-à-dire de moyen agissant directement sur la maladie; on est réduit à des agents médiats, et incapables par conséquent d'enlever le mal d'une manière rapide et complète. Le traitement d'ailleurs se divise en celui qui est dirigé contre la prédisposition et celui qu'on oppose à l'accès proprement dit. Le premier a pour objet de modifier l'état général du sujet, de manière à prévenir le retour des accès; et dans cette vue, s'appuyant sur diverses théories, il s'efforce d'expulser le principe morbifique et d'empêcher qu'il ne se produise de nouveau dans l'économie. Les sueurs, les urines et les selles sont les trois voies par lesquelles on tâche d'opérer cette évacuation avec des succès divers. Mais des expériences tant anciennes que modernes sur ce sujet il résulte que c'est seulement à la longue, et par une modification intime et profonde, qu'on peut arriver au résultat désiré. L'hygiène fournit donc les véritables ressources contre cette maladie : point de guérison pour le goutteux gourmand et libidineux ! Ici comme souvent, la santé devient le prix de la vertu et de la raison. Un régime doux et particulièrement composé de substances végétales, l'abstinence ou du moins l'usage très modéré du vin et des liqueurs spiritueuses, sont indispensables aux personnes qui sont disposées à la goutte, et plus encore à celles qui en ont éprouvé déjà quelques atteintes. Les fonctions de la peau méritent aussi une attention spéciale : en effet, on remarque que les accès de goutte coïncident presque constamment avec des suppressions de la transpiration, ou des excitations plus ou moins vives portées sur les organes digestifs. Ce n'est pas que les autres règles de l'hygiène puissent être impunément violées, mais celles-ci doivent être plus scrupuleusement observées.

Des divers traitements proposés contre la goutte, aucun n'a répondu complétement à l'attente des malades et des médecins, si ce n'est quand ils ont été secondés puissamment par celui dont nous

avons indiqué ci-dessus les principes. Ainsi donc les purgatifs, les sudorifiques, les diurétiques, surtout les eaux acidules, tant artificielles que naturelles, employés avec intelligence, produisent de bons résultats.

Quand la goutte est déclarée et que surtout elle se présente sous la forme aiguë et inflammatoire, elle doit être combattue comme une phlegmasie quelconque par les saignées tant générales que locales; les sangsues appliquées sur les articulations affectées sont très utiles, ainsi que les applications relâchantes et faiblement narcotiques. On aura également égard à l'état d'irritation plus ou moins vive des organes digestifs, qui se lie constamment aux accès de goutte. C'est contre lui que doivent être dirigées les boissons tempérantes, l'abstinence plus ou moins complète et les bains tièdes prolongés.

En procédant de cette manière, on n'a pas à craindre ces inflammations secondaires, souvent si graves, des organes intérieurs, qu'on a coutume d'attribuer à la rétropulsion ou à la métastase du principe ou vice goutteux, inflammations qui, dans un grand nombre de cas, sont la conséquence de médicaments irritants administrés sans précaution. Ce qu'il faut surtout retenir de la théorie de la goutte remontée ou déplacée, c'est que, quand une affection aiguë coïncide avec la disparition brusque des douleurs de goutte, en même temps que l'on traite cette affection par les moyens qui lui sont propres, on peut utilement appliquer des irritants sur le siége primitif des douleurs.

Le traitement de la goutte chronique ne saurait différer en principe de celui qui précède : même nécessité du régime et des remèdes tempérants. Cette nécessité doit être considérée comme plus grande encore, puisque la persistance et le retour des accidents montrent une plus profonde altération de l'organisme. L'expérience a montré cependant que quelques excitants à l'extérieur, quand les articulations sont le siége d'engorgements indolents, peuvent présenter des avantages, et que les stimulants internes peuvent y être employés avec des chances de succès, au moins comme palliatifs. L'exercice y est profitable, mais il ne faudrait pas prendre à la lettre l'axiome : *Goutte bien tracassée est à demi pansée.*

F. R.

GOUTTES. En pharmacie, on désigne par ce mot certains médicaments actifs et qu'on a coutume d'administrer par gouttes : ainsi l'on connaît les gouttes d'Hoffmann (*voy.*), les gouttes de l'abbé Rousseau, les gouttes noires (*black drops* des Anglais), les gouttes camphrées, etc.

L'usage de prendre des médicaments par gouttes est fort répandu, et s'est établi, par la nature des choses, pour mesurer de petites quantités. Cependant il faut observer que, tous les liquides n'ayant pas la même densité, le rapport entre un poids donné et le nombre des gouttes est extrêmement variable. Ainsi un gros d'éther contient 195 gouttes, tandis que le même poids de sirop de sucre bien cuit n'en contient que 48. Entre ces deux extrêmes se trouvent les huiles, les solutions salines, les teintures composées, etc. En général, les médicaments qui se mesurent ainsi sont assez actifs pour qu'on les fasse toujours prendre après les avoir étendus, dans un véhicule quelconque, à une certaine quantité.

F. R.

GOUVERNAIL. On trouve déjà cette transformation romane du mot latin *gubernaculum* dans un passage très curieux de l'un des romans du poëte normand Wace, qui écrivait au XII^e^ siècle; le poëte dit :

Chascun s'apeine
Al governail qui la nef mène.

Le gouvernail de cette époque n'était pas tout-à-fait semblable au nôtre : il était placé de côté, à l'arrière du navire ; il était encore ce que dut être le premier gouvernail, un aviron généralement attaché au flanc du navire et manié par le *timonnier*, pour la direction du bâtiment. Cet aviron se voit sur les monuments égyptiens, ouvrages de Sésostris, sur les peintures de Pompéi, sur la porte de la tour penchée de Pise, toujours le même à deux mille ans de distance, toujours lié au navire de manière à y adhérer solidement et à être suffisamment dégagé pour pouvoir agir librement, toujours mu par une barre traversant sa tête et venant à l'intérieur du vaisseau. Le gouvernail était quelque-

fois d'un seul côté, comme chez les Normands; quelquefois il était à droite et à gauche, comme chez les Égyptiens, dans certains bateaux; quelquefois enfin il se plaçait derrière, ainsi qu'on le voit maintenant, longue rame se projetant au loin dans la rivière de la poupe d'un bateau : plusieurs peintures égyptiennes le représentent ainsi. Quand le gouvernail s'attacha-t-il à l'étambot du navire? c'est ce qu'il nous paraît impossible de dire positivement; mais nous l'avons observé sur le sceau d'une des villes maritimes de l'Angleterre, sceau du XIII^e^ siècle appartenant à la précieuse collection de l'habile graveur en médailles M. Depaulis. Au XV^e^ siècle, on remarque le gouvernail de l'étambot aidé par le gouvernail de côté; on voit les galères vénitiennes décrites et dessinées dans un manuscrit de la Megliabechiana, ayant deux *timoni latini* (gouvernails latins ou de côté, le gouvernail antique) et un timon *bavanesco*, celui que Pantero-Pantera appelle *à la navaresque*, le gouvernail moderne attaché par des ferrures à l'étambot qui le soutient (*voy.* GALÉASSE). Aujourd'hui, ce gouvernail est le seul que l'on connaisse à la mer. Le gouvernail d'un vaisseau de ligne est une pièce extrêmement importante pour l'office qu'elle remplit, mais non pas pour sa grandeur, relativement à la masse derrière laquelle elle tourne sur des gonds. Un fort morceau de chêne, que l'on appelle la *mèche* du gouvernail, reçoit à deux de ses faces des planches de sapin épaisses, mais peu larges, que l'on cheville fortement; cet assemblage, suspendu par des ferrures à l'arrière du vaisseau, est mu par une barre qui traverse la tête de la mèche, dans le plan des planches formant le *safran*. Cette barre ne pouvant pas être dirigée à la main, quand le navire est d'une certaine grandeur, est manœuvrée à l'aide de palans ou d'une corde très solide, souvent en cuir tressé, qu'on nomme *la drosse* du gouvernail. Cette drosse s'enroule sur le tambour d'une roue qui est maniée par les timonniers et qui se trouve placée sur le pont du navire.

L'action du gouvernail a pour résultat de transmettre au vaisseau, sur l'arrière duquel il évolue, l'impulsion que lui donne l'eau environnante, arrivant avec rapidité contre sa surface après avoir glissé le long des flancs du vaisseau : de là un mouvement de rotation à droite ou à gauche, dans le sens horizontal, qui aide à la direction du bâtiment. Perdre son gouvernail est un si grand désavantage que les efforts ingénieux de beaucoup d'officiers distingués ont tendu depuis longtemps à imaginer un gouvernail de fortune qui pût se fabriquer à bord avec les ressources que le navire présente, et qui pût s'appliquer immédiatement au bâtiment désemparé. Le gouvernail de M. le capitaine de frégate Bassière a joui longtemps en France de la considération attachée à une invention heureuse; d'autres l'ont remplacé depuis un certain temps; mais quel que soit leur mérite, on cherche encore quelque chose de plus simple. A. J-L.

GOUVERNEMENT (du latin *gubernaculum*, *gubernatio*). On nomme ainsi, dans le langage politique, l'administration générale des sociétés, l'ensemble des institutions qui doivent garantir aux citoyens la jouissance de leurs droits et présider à l'accomplissement de leurs devoirs légaux. Quelques publicistes, et notamment J.-J. Rousseau, ont cependant restreint la qualification de gouvernement au *pouvoir exécutif*.

Les formes qui régissent les sociétés humaines ont varié suivant les temps et suivant les divers degrés de civilisation que ces sociétés ont été appelées à parcourir. Toutefois, les publicistes, pour rendre avec plus de précision l'idée que l'énonciation de chacune des principales formes de gouvernement doit offrir, les ont rangées en trois classes qui se subdivisent et se modifient en un assez grand nombre de catégories particulières.

Les trois espèces principales de gouvernement sont le *républicain*, le *monarchique* et le *despotique*. Montesquieu (*Esprit des lois*, liv. II, ch. 1), qui adopte cette classification, la base sur les trois faits suivants : le gouvernement républicain est celui où le peuple en corps, ou seulement une partie du peuple, a la souveraine puissance; le monarchique celui où un seul gouverne, mais par des lois fixes et établies, au lieu

que, dans le gouvernement despotique, un seul, sans loi et sans règle, entraîne tout par sa volonté et par ses caprices. Ce célèbre publiciste a trouvé des contradicteurs sur ce point dans deux de ses principaux commentateurs, Helvétius et Destutt de Tracy. Le premier pense qu'il y a une division plus simple et plus vraie des gouvernements. « Quand ceux qui sont gouvernés, dit-il, ne peuvent repousser l'oppression de ceux qui gouvernent mal, c'est despotisme; quand ils le peuvent, c'est démocratie. Je ne vois, ajoute-t-il, de différence entre le monarchique et le despotique que plus ou moins de lumières ou de bonne volonté dans celui qui gouverne. » Déjà le même philosophe avait écrit à Montesquieu en 1750 : « Je ne reconnais que deux espèces de gouvernements, les bons et les mauvais; les bons qui sont encore à faire, les mauvais dont tout l'art est, par différents moyens, de faire passer l'argent de la partie gouvernée dans la bourse de la partie gouvernante. » C'est la même conviction qui animait Destutt de Tracy lorsqu'il ne divisait aussi les gouvernements qu'en deux espèces : les gouvernements *nationaux* ou de droit commun, et les gouvernements *spéciaux* ou de droit particulier ou d'exception. Les deux grands caractères par lesquels Helvétius et Destutt de Tracy distinguent les gouvernements sont fondés en raison; mais en les supposant adoptés dans le langage politique, ils ne pourraient pas tenir lieu encore, sous le point de vue historique du moins, des autres définitions admises généralement avant eux.

Le gouvernement despotique nous offre l'idée des malheurs que doivent occasionner les caprices de celui qui l'exerce avec toute la plénitude du pouvoir souverain. Si l'on en croit Boulanger, cette forme de gouvernement serait née du déluge universel. Suivant lui, les hommes qui survécurent à cette révolution en conservèrent un profond sentiment de terreur qui devint le principe essentiel de leur religion et de leur politique, les confondit l'une et l'autre, et composa de leur alliage la *théocratie* (*voy.*) ou le gouvernement immédiat des dieux. Quoi qu'il en soit, l'on doit reconnaître que le despotisme (*voy.*), soit qu'il ait lieu au profit d'un seul ou qu'il soit exercé par un petit nombre d'hommes qui se sont emparés du pouvoir suprême, sans consentir à aucun contrôle, est le pire de tous les gouvernements. La démagogie, en effet, qu'on pourrait mettre sur la même ligne, est l'absence de gouvernement. On voit de nombreux exemples du despotisme dans l'histoire; en Orient, il semble être de droit commun; en Europe, il a trop souvent aussi, avec des formes diverses, répandu les calamités publiques et privées sur les nations qui y étaient assujetties.

Le gouvernement monarchique est, suivant la définition de Montesquieu, *celui où un seul gouverne, mais par des lois fixes et établies.* Ces lois dérivent le plus ordinairement d'antiques traditions enracinées dans les mœurs, et non de textes écrits. Dans le premier cas, il n'y a qu'un pas de la monarchie au despotisme, et la seule barrière qui puisse séparer ces deux formes de gouvernement consiste dans le caractère personnel du monarque et dans le sentiment bien entendu qu'il a de ses devoirs. Le penchant le plus rapide qui puisse le conduire de la monarchie au pur despotisme, celui contre lequel il doit surtout se mettre en garde, c'est l'intérêt que ses courtisans ont à lui faire croire qu'il est le maître absolu de ses sujets, et qu'il peut disposer de leurs personnes et de leurs biens en ne consultant que ses propres caprices. Il n'y a que de trop nombreux et de trop mémorables exemples de ces dangereuses flatteries qui ont porté les coups les plus funestes à la royauté (*voy.*) lorsqu'elle n'était point environnée d'institutions destinées à la contenir et par conséquent à la sauver : pour n'en citer qu'un seul, nous rappellerons que Villeroi, montrant au jeune Louis XV une foule nombreuse rassemblée dans le jardin des Tuileries, lui disait : « Voyez, mon maître, tout cela vous appartient; vous en êtes le maître. » Heureux le peuple si le jeune monarque à qui ce pernicieux langage était tenu, au lieu de lui prêter une oreille complaisante, eût profité des mâles leçons dont Massillon faisait retentir devant lui la chaire chrétienne, en lui si-

gnalant les véritables bases du pouvoir des rois ! *Voy.* Absolutisme.

Le gouvernement monarchique peut être tempéré de diverses manières. Il l'est, dans les temps d'ignorance, par la puissance ecclésiastique, qui s'arroge le droit d'empiéter sur l'autorité temporelle, et qui, faisant un appel au fanatisme des populations, ne craint pas d'entraver sa marche en lançant sur elle ses censures et ses malédictions. Notre histoire nous montre cette sorte de limite opposée par le sacerdoce à la royauté, et l'on sait que les rois de France Louis-le-Débonnaire, Charles-le-Chauve, Robert, Philippe Ier, Louis VII, Philippe-Auguste, Louis XII, Henri II, Henri III et Henri IV ont, comme les empereurs Henri IV, Henri V, Frédéric II, etc., encouru les anathèmes ou les menaces des papes et des conciles.

Le régime féodal (*voy.*) est venu apporter une modification plus essentielle au gouvernement monarchique pendant le moyen-âge. Les rois, sous ce régime, n'avaient un pouvoir véritable que sur une partie fort circonscrite de leur monarchie, et les grands vassaux rivalisaient souvent avec eux de puissance, lors même qu'ils consentaient à respecter une suzeraineté plus nominale qu'effective. Mais le régime féodal lui-même, après avoir subi des altérations successives, tomba et fit place à des monarchies qui n'eurent plus pour limites que les résistances des grands corps judiciaires, ou plutôt de l'opinion dont ils se rendaient les organes. Cette barrière trop faible fit place elle-même aux assemblées représentatives, qui devinrent la limite la plus légitime que les progrès toujours croissants de la raison publique trouvèrent à opposer aux envahissements du pouvoir absolu. Sous le nom de *gouvernement mixte* et de *monarchie constitutionnelle* ou *représentative*, les esprits sages espérèrent rencontrer une forme de gouvernement qui concilierait la permanence des monarchies avec la liberté et les garanties sociales des républiques. Dans la monarchie constitutionnelle, les pouvoirs doivent être circonscrits avec précision, et les limites qui séparent l'autorité exécutive des pouvoirs législatif et judiciaire ne doivent jamais être dépassées. Si l'un de ces pouvoirs sortait de sa sphère légitime pour envahir les prérogatives des autres, la forme serait essentiellement altérée et les garanties constitutionnelles disparaîtraient.

Ainsi la monarchie proprement dite a perdu son caractère primitif de diverses manières : d'abord par les digues que lui opposèrent dans des temps de croyance les tentatives du clergé, dans des temps de force brutale le régime féodal, et dans des temps de mœurs plus douces les remontrances des corps judiciaires et les manifestations de l'opinion ; puis, par des modifications légitimes apportées à l'essence même de la forme, telles que les institutions constitutionnelles, qui font participer régulièrement le gouvernement monarchique de la nature de la démocratie. *Voy.* Parlement, États, Constitution, Charte, Représentatif (*système*), etc.

La monarchie est ou *héréditaire* ou *élective*. Dans le premier cas, l'ordre de *primogéniture* semble mettre l'état à l'abri des vicissitudes que la mort du monarque peut occasionner. D'après l'idée théorique qui a présidé à ce contrat, il ne doit jamais y avoir de solution de continuité dans le règne des dynasties qui ont pour base ce principe, *Le roi est mort, vive le roi!* Telle était la rigoureuse conséquence de l'hérédité (*voy.* ce mot). Il est vrai que nous trouvons dans l'histoire d'assez nombreuses atteintes portées à cette théorie ; mais il est également vrai que les monarchies électives qui ont été essayées ont offert beaucoup plus d'éléments de révolutions. J.-J. Rousseau a dit : « L'hérédité de la couronne prévient les troubles, mais elle amène la servitude ; l'élection maintient la liberté, mais à chaque règne elle ébranle l'état. » Or, un état qui est ébranlé à chaque changement de règne ne peut conserver la liberté.

Dans le gouvernement républicain, le peuple, soit en corps, soit en partie, exerce la souveraine puissance ; mais de fort petits états seulement ont pu exercer directement et sans intermédiaire la puissance souveraine. La république doit entraîner presque toujours l'idée de la représentation ou de la délégation du

pouvoir. Le peuple nomme ses représentants, et au lieu d'être le sujet d'un maître qu'il tient du hasard de la naissance, comme dans les monarchies, il l'est de ceux qu'il s'est donnés lui-même ou plutôt de la loi dont ils sont les organes.

La forme républicaine varie aussi de diverses manières : tantôt elle offre le mélange d'un patriciat (*voy.*), comme dans l'ancienne Rome, à Venise et dans quelques cantons de la Suisse, et alors elle participe de la nature *aristocratique;* tantôt, au contraire, les citoyens y sont sur le pied de la plus grande égalité (*voy.*) et les seules distinctions auxquelles ils puissent prétendre, ils les doivent ou au talent dont ils sont doués, ou à la fortune qu'ils ont su acquérir, ou aux fonctions publiques dont ils ont été investis par la confiance de leurs concitoyens. La république est de tous les gouvernements celui qui demande le plus de lumières, de désintéressement et de patriotisme. Plusieurs essais en ont été faits dans les temps modernes : les États-Unis seuls ont été assez heureux pour y trouver la source de leur gloire, de leur liberté et de leur sécurité. Quant à la Suisse, la plupart de ses cantons ont longtemps présenté la forme républicaine alliée tantôt au principe aristocratique, tantôt à la démocratie pure. *Voy.* États-Unis, Berne, Schwytz, etc.

Les trois formes principales de gouvernement que nous venons de caractériser d'après Montesquieu offrent des déviations dont nous devons nous occuper également.

Ainsi, le despotisme devient souvent *tyrannie*, la monarchie *aristocratie* ou *oligarchie*, la république *démocratie*, *démagogie*, *ochlocratie*, *anarchie* (*voy.* tous ces mots).

Il existe si peu de différence entre le despotisme et la tyrannie que, dans le langage usuel, ces deux mots sont synonymes ; ce sont d'ailleurs plutôt des qualifications propres à caractériser les déviations de plusieurs formes de gouvernement qu'à exprimer une forme normale et régulière. Ainsi la tyrannie peut exister aussi bien dans une république que dans une monarchie, lorsque l'autorité qui a en main l'exercice de la puissance souveraine en profite pour commettre des crimes et opprimer les citoyens. La tyrannie est aussi vieille que l'origine des sociétés humaines; Aristote la définit avec justesse lorsqu'il dit que le meilleur moyen d'y arriver est « d'abaisser ceux qui ont quelque supériorité, de faire périr les hommes qui ont des sentiments généreux, de ne permettre ni les repas en commun, ni les associations d'amis, ni l'instruction, ni rien enfin de pareil ; mais de se garder de toutes ces choses, propres à faire naître la fierté et la confiance ; en un mot, de ne souffrir ni assemblées, ni aucunes des réunions où les hommes occupent leurs loisirs, et de tout faire au contraire pour que les citoyens soient le plus qu'il est possible inconnus les uns aux autres; car c'est la fréquentation habituelle qui produit le plus de confiance réciproque... Il faut aussi s'appliquer à ne rien ignorer de ce que dit ou fait chaque citoyen, mais avoir des espions, comme étaient à Syracuse ceux qu'on appelaient *potagogides* et ces *écouteurs* qu'Hiéron envoyait partout où il y avait une réunion ou une assemblée... Il faut se servir de la calomnie, de l'ignorance, de la misère, de la licence et de l'hypocrisie.» (*Politique*, livre V, ch. 9, traduct. de Thurot.)

Le gouvernement monarchique devient *aristocratique* lorsque la souveraineté est partagée entre le monarque et une classe privilégiée. Nous avons dit plus haut que la république peut aussi avoir un caractère aristocratique, mais cet élément de gouvernement s'allie plus habituellement à la forme monarchique. L'Angleterre, avec sa Chambre des lords héréditaire, avec l'influence que la grande propriété y exerçait sur la composition de la Chambre des communes par la possession des *bourgs-pourris*, nous offre l'exemple d'une monarchie aristocratique (*voy.* la 1re section de l'art. Grande-Bretagne). Lorsque l'aristocratie est tempérée par les mœurs, on ne peut nier qu'elle soit propre à faire éclore de grandes choses; la concentration de la richesse dans un certain nombre de familles, où elle se perpétue au moyen d'institutions inhérentes à cette nature de gouvernement, amène des habitudes de luxe qui profitent quelquefois aux classes intermédiaires. De plus, lors-

que les familles ainsi privilégiées ont le bon esprit d'accroître leur influence autant par l'instruction qu'elles acquièrent que par les richesses qu'elles concentrent dans leurs mains, l'état voit exécuter dans son sein ces grands travaux qui annoncent un peuple puissant et glorieux. Il est vrai que ces avantages se trouvent contrebalancés par les injustices privées, l'inégalité des conditions, la misère des classes pauvres, qui semblent le partage inévitable des gouvernements où le bonheur du petit nombre est préféré à celui de tous.

Lorsque l'aristocratie se resserre et que les priviléges qu'elle comporte finissent par appartenir à un très petit nombre de familles patriciennes, cette forme de gouvernement s'altère encore et devient alors une *oligarchie.* On peut dire que cette expression annonce la dégradation complète du système aristocratique, comme la démagogie signifie la dernière condition de la démocratie. *Voy.* VENISE.

Xénophon (*Memorab. Socrat.* l. IV, c. 6) et Platon (*Républ.*, l. VIII) ont décrit sous le nom de *ploutocratie* et de *timocratie* ou *timarchie* un système politique qui se base sur la domination des riches. Il se lie dès lors à l'aristocratie, et certaines idées modernes d'après lesquelles la fortune devrait servir de condition essentielle pour arriver à l'exercice des droits constituant le pouvoir souverain, semblent se rapprocher de cette forme de gouvernement. *Voy.* CENS.

Aristote dit avec raison que la démocratie existe « lorsque les citoyens libres et pauvres, formant le plus grand nombre, sont maîtres du gouvernement. » (*Politique*, l. IV, c. 3.) Dans toute la rigueur de l'expression, la démocratie est une forme de gouvernement presque impossible à réaliser au milieu des imperfections qui affligent l'humanité. « Que de choses difficiles à réunir ne suppose pas ce gouvernement! dit J.-J. Rousseau : premièrement, un état très petit, où le peuple soit facile à rassembler, et où chaque citoyen puisse aisément connaître tous les autres; secondement, une grande simplicité de mœurs qui prévienne la multitude d'affaires et les discussions épineuses; ensuite, beaucoup d'égalité dans les rangs et dans les fortunes, sans quoi l'égalité ne saurait subsister longtemps dans les droits et l'autorité; enfin peu ou point de luxe, car où le luxe est l'effet des richesses, où il les rend nécessaires, il corrompt à la fois le riche et le pauvre, l'un par la possession, l'autre par la convoitise; il vend la patrie à la mollesse, à la vanité; il ôte à l'état tous ses citoyens pour les asservir les uns aux autres, et tous à l'opinion... Ajoutons qu'il n'y a pas de gouvernement si sujet aux guerres civiles et aux agitations intestines, parce qu'il n'y en a aucun qui tende si fortement et si continuellement à changer de forme, ni qui demande plus de vigilance et de courage pour être maintenu dans la sienne... S'il y avait un peuple de dieux, ajoute le célèbre philosophe, il se gouvernerait démocratiquement; un gouvernement si parfait ne convient pas à des hommes. » (*Contrat social*, liv. III, ch. 4.)

Il est incontestable qu'en s'exprimant ainsi J.-J. Rousseau entendait parler de la démocratie pure, et non d'une forme de gouvernement où l'élément démocratique serait combiné avec d'autres, de nature différente. De son temps, en effet, la monarchie constitutionnelle, telle que nous la comprenons maintenant, n'existait pas encore; car l'Angleterre était, ainsi que nous l'avons dit, plutôt une monarchie aristocratique qu'une monarchie démocratique. On ne peut nier que l'état des connaissances sociales ne soit de nature à donner aux esprits éclairés une autre opinion que celle qu'avait Rousseau de la démocratie. On comprend de nos jours que les gouvernements sont faits dans l'intérêt de tous et que toutes les classes doivent participer plus ou moins directement aux affaires du pays. Il est vrai que c'est par la représentation (*voy.* ce mot) et non immédiatement que les citoyens appelés par la constitution à jouer un rôle actif dans le maniement des affaires, y interviennent; mais ce n'en est pas moins là une extension du principe démocratique qui, loin de s'arrêter dans sa marche, semble au contraire appelé à faire de nouveaux progrès *.

(*) M. Royer-Collard a qualifié de *démocratie royale* le gouvernement établi en France par

Les mots *démagogie*, *ochlocratie*, *anarchie*, expriment le gouvernement démocratique poussé à ses derniers excès. Là, nulle garantie n'est respectée; les meilleurs citoyens sont mis à mort ou envoyés en exil; les ambitieux, en caressant les passions du peuple, préparent sa ruine et le conduisent à la dégradation morale par des voies sanguinaires. Mille tyrans se succèdent les uns aux autres, et la nation qui a le malheur de se laisser courber sous le joug de la démagogie est à la veille de tomber dans la dissolution sociale ou de devenir la proie d'un audacieux usurpateur.

Il est impossible de parler des gouvernements sans s'occuper d'une distinction établie entre eux, que l'on emploie fréquemment dans le langage politique moderne.

Certains publicistes ont divisé les gouvernements en *légitimes* et en *illégitimes* ou *usurpés*. Si par gouvernements légitimes ils entendent ceux qui ont été créés dans l'intérêt de tous, qui ont l'assentiment général et qui s'appuient sur des institutions formant un contrat entre eux et les peuples qu'elles doivent protéger (*voy.* Contrat social), et ne pouvant être renversées ou altérées par l'une des deux parties, cette expression est juste et conforme à la raison. Mais si, au contraire, ils voulaient réserver cette qualification aux gouvernements dans lesquels les peuples sont considérés comme la propriété de leurs chefs, où le pouvoir est regardé comme de droit divin, où un roi, fût-il le plus sanguinaire des tyrans, l'être le plus immoral de son royaume, n'en doit pas moins être respecté comme l'image de Dieu sur la terre, il faudrait bien convenir que l'expression de *légitime* appliquée à un tel ordre de choses n'offrirait plus qu'un sens absurde et contraire aux droits les plus sacrés de l'humanité. Sans doute, dans les monarchies, l'hérédité du pouvoir est une garantie d'ordre et de stabilité; mais le respect pour cette hérédité ne saurait aller jusqu'à l'aveuglement, et du jour où un roi se dégagerait par sa propre volonté de ses serments de fidélité aux institutions fondamentales de son royaume et voudrait en amener la ruine pour usurper le pouvoir absolu; du jour encore où il se dégraderait jusqu'à commettre des crimes qu'on ne passerait pas au moindre de ses sujets, il courrait risque de voir son sceptre brisé, et les citoyens, rentrant dans leurs droits primordiaux, prononcer contre lui et sa race une déchéance (*voy.*) trop bien méritée. *Voy.* Légitimité.

On s'est demandé souvent quel était le meilleur des gouvernements? Nous croyons que, pour répondre à cette question, il est mieux de s'en tenir au fond des choses qu'à la forme même du pouvoir qu'il s'agit de juger. Le meilleur gouvernement n'est, à nos yeux, ni le monarchique, ni l'aristocratique, ni le démocratique, mais celui qui est le plus conforme aux mœurs de la nation qu'il doit régir; c'est aussi celui qui garantit le mieux tous les droits des citoyens. Pour accomplir cette condition, il faut que les gouvernements s'appuient sur des institutions qui opposent une barrière infranchissable aux caprices des princes et aux attaques des factions. Les meilleurs rois, dans une monarchie, peuvent avoir pour successeurs des tyrans; et les plus consciencieux magistrats, dans les républiques, peuvent être remplacés par des esprits turbulents qui aspirent à violer les lois qu'ils devraient respecter. Lorsque la civilisation est en progrès, il n'y a de bons gouvernements que ceux qui protégent les droits des citoyens, tels que la liberté de conscience, la liberté de la presse, la liberté individuelle; que ceux où règne l'égalité devant la loi, où il n'existe aucun privilége contraire à la raison; que ceux enfin où le peuple est appelé par ses représentants

la révolution de juillet 1830. Ce fait a été rappelé dans l'article Démocratie, excellent morceau dont l'auteur, M. le comte Henri de Viel-Castel, jeune magistrat déjà connu par plusieurs bons ouvrages et qui a enrichi notre Encyclopédie des articles Aides, Appel, Charte, Codification, Droit romain, etc., etc., nous a été récemment enlevé par une mort précoce et bien regrettable. A la Martinique, où il étudiait la grande question de l'esclavage (*voy.* T. IX, p. 776), M. de Viel-Castel a succombé à la fièvre jaune, à peine âgé de 33 ans. Son principal ouvrage : *De la société et du gouvernement*, Paris, chez Treuttel et Würtz, 1834, 2 v. in-8°, se rapporte à la matière traitée ci-dessus. S.

légaux à prendre une large part à ses propres affaires et à consentir les impôts qu'il devra supporter.

Le génie des nations a dû influer beaucoup sur la forme des gouvernements qu'elles ont adoptés ou qu'elles se sont laissé imposer; leur situation géographique même a pu, comme des publicistes célèbres l'ont pensé, exercer aussi une certaine influence sur le système politique qui y a dominé, et c'est avec raison que Corneille a fait dire à Maxime :

Par tous les climats
Ne sont pas bien reçus toutes sortes d'états.
Chaque peuple a le sien, conforme à sa nature,
Qu'on ne saurait changer sans lui faire une injure.
Telle est la loi du ciel, dont la sage équité
Sème dans l'univers cette diversité.
Les Macédoniens aiment le monarchique,
Et le reste des Grecs la liberté publique;
Les Parthes, les Persans veulent des souverains,
Et le seul consulat est bon pour les Romains.

A ces idées générales sur les gouvernements, idées qui seront développées dans les articles de détail auxquels nous avons déjà renvoyé le lecteur, nous devons ajouter quelques observations sur ce qu'on appelle *gouvernement du roi*, dans les monarchies constitutionnelles ou représentatives.

Dans cette forme politique, le roi (*voy.* Royauté) est chargé de l'exercice du pouvoir exécutif (*voy.*); et, comme il ne peut ni ne doit l'exercer en personne, il confie ce soin à des ministres qui assument sur eux la responsabilité des actes, dont les plus importants sont revêtus, il est vrai, de la signature du monarque, mais toujours avec le contre-seing de l'un d'eux. C'est l'application de cette règle qui a été formulée depuis quelques années par la fameuse maxime : *le roi règne et ne gouverne pas*. Le roi, en effet, doit planer au-dessus des divers systèmes qui s'entrechoquent continuellement par suite du mouvement des opinions dans les états représentatifs, et ne pas se compromettre en semblant donner la préférence à l'un de ces systèmes sur les autres. Lorsqu'il y a dissentiment entre la couronne et les chambres sur le système politique représenté par la personne des ministres, elle doit opter entre un changement de cabinet et la dissolution de la chambre élective. Dans ce dernier cas, et lorsque la nation donne gain de cause par l'élection à l'ancienne majorité parlementaire, la couronne doit céder, sous peine de voir la prolongation d'un aussi grave conflit ébranler les institutions.

La Charte française a un titre sur les *formes du gouvernement du roi* (art. 12 à 20 de la Charte de 1830). Il y est établi en principe que la personne du roi est inviolable et sacrée; que ses ministres sont responsables et qu'à lui seul appartient la puissance exécutive; que le roi est le chef suprême de l'état; qu'il commande les forces de terre et de mer, déclare la guerre, fait les traités de paix, d'alliance et de commerce, nomme à tous les emplois d'administration publique, et fait les règlements et ordonnances nécessaires pour l'exécution des lois, sans pouvoir jamais ni suspendre les lois elles-mêmes ni dispenser de leur exécution; on y dit encore que le roi seul sanctionne et promulgue les lois, leur proposition appartenant à chacune des deux chambres comme à la couronne, et que la liste civile est fixée pour toute la durée du règne par la première législature assemblée depuis l'avénement du roi.

Mais, nous le répétons, tous ces actes, qui constituent les prérogatives de la couronne, ne peuvent être exercés que sous le contre-seing d'un ministre responsable, et l'action immédiate du roi ne pourrait se faire sentir sans que la fiction constitutionnelle fût anéantie et que la responsabilité n'en remontât directement à la couronne. C'est ce qui est merveilleusement compris en Angleterre, où le gouvernement représentatif existe depuis de longues années.

On nomme *maximes de gouvernement* certaines doctrines propres à chaque nature de gouvernement et exprimées sous la forme d'aphorismes. Dans les gouvernements despotiques, ces maximes expriment souvent des idées réprouvées par la morale, telles que *la fin justifie les moyens*, *diviser pour régner*, etc., etc. Dans les gouvernements basés sur le respect pour tous les droits, elles doivent au contraire montrer que les doctrines ténébreu-

ses qui furent si longtemps mises en pratique sont aussi opposées à l'intérêt bien entendu des sociétés civilisées qu'elles le sont aux véritables principes de la morale, qui doivent assujettir à leur salutaire empire les états comme les individus. A. T-R.

GOUVERNEMENT, GOUVERNEUR, GOUVERNANTE. Dans des acceptions diverses, le mot gouvernement désigne la direction d'une chose, la surveillance d'une personne. On distinguait autrefois en France quatre sortes de gouverneurs : les gouverneurs généraux des provinces et des villes, les gouverneurs des colonies, les gouverneurs particuliers des places de guerre, et les gouverneurs des maisons royales et autres grands établissements. Les gouverneurs de provinces ont disparu ; les colonies ont conservé les leurs, et le chef des possessions françaises dans l'Afrique septentrionale porte également le titre de gouverneur général. Les châteaux royaux avaient aussi et ont en partie conservé leurs gouverneurs ; le même titre est encore donné aux personnages placés à la tête de l'hôtel royal des Invalides, de la Banque de France, etc. ; mais généralement il a été remplacé par ceux de commandant, directeur, etc. Il est en pleine vigueur au contraire dans plusieurs pays étrangers : la Russie, par exemple, est divisée en *gouvernements* administrés par des fonctionnaires ayant le titre de *gouverneur* (*goubernator*), et des *gouverneurs militaires* ou *généraux* exercent sur la réunion d'un certain nombre de ces gouverneurs une autorité supérieure. On sait que Marguerite d'Autriche et Marguerite de Parme portèrent le titre de *gouvernante* des Pays-Bas (*voy.* FARNÈSE).

On donnait aussi le nom de *gouverneurs* et de *gouvernantes* aux personnes placées près des enfants, et surtout des princes et princesses, pour veiller sur eux continuellement et pour diriger leur éducation. D'abord confiés à une gouvernante, les jeunes princes passaient ensuite entre les mains d'un gouverneur. Louis XV eut pour gouverneur le maréchal de Villeroi, dont le père avait été gouverneur de Louis XIV. Montausier le fut du grand-dauphin et Beauvilliers du duc de Bourgogne. Les ducs Mathieu de Montmorency et de Rivière remplirent les mêmes fonctions auprès du duc de Bordeaux. Le roi Louis-Philippe, qui avait eu pour *gouverneur* Mme de Genlis (*voy.*), n'a donné à ses fils que des précepteurs, les princes recevant d'ailleurs l'éducation de nos colléges. La comtesse de Montesquiou fut la gouvernante du jeune fils de Napoléon, qu'elle ne quitta qu'à l'époque où son éducation devait être confiée à un gouverneur.

On nomme aussi *gouvernante* les femmes qui se chargent du soin de la maison d'un célibataire ou d'un homme veuf. Dans les presbytères surtout, la gouvernante joue un rôle important. L. L-T.

GOUVION (JEAN-BAPTISTE), d'abord général-major et adjoint de La Fayette (avec lequel il avait fait la guerre d'Amérique) dans le commandement de la Garde nationale de Paris, puis momentanément député de cette ville à l'Assemblée législative, enfin général de division dans l'armée du Nord, où il fut tué d'un coup de canon en avant de Maubeuge, le 11 juillet 1792, *voy.* LA FAYETTE et DUMAS (*Mathieu*). Il ne faut pas le confondre avec le comte LOUIS-JEAN-BAPTISTE Gouvion, lieutenant général et pair de France, mort à Paris le 23 novembre 1823. L'un et l'autre étaient natifs de Toul, ainsi que Gouvion Saint-Cyr, et parents de ce dernier, dont le vrai nom était aussi Gouvion, mais qu'on appelait à l'armée Saint-Cyr, nom qu'il avait pris de sa mère. X.

GOUVION SAINT-CYR, *v.* SAINT-CYR et l'art. précédent.

GOYAVIER, nom vulgaire des *psidium*, genre très remarquable de la famille des myrtacées, parce qu'il renferme plusieurs arbres à fruits mangeables et des plus estimés dans les pays chauds. Le nom de *goyavier* n'est qu'une légère altération de celui de *guayava* employé jadis par les aborigènes des Antilles pour désigner les végétaux dont nous parlons. L'étymologie du terme scientifique *psidium* se trouve dans ψίδιον, l'un des noms du fruit du grenadier ; car c'est avec ce fruit que celui de certains goyaviers a beaucoup de rapports, tant par la forme que par les qualités.

Les caractères génériques essentiels des *psidium* sont les suivants : tube calici-

nal elliptique ou obovale, adhérent, couronné par un limbe persistant, indivisé avant l'épanouissement, puis fendu en quatre ou cinq lobes; corolle de quatre ou de cinq pétales; étamines très nombreuses, insérées au limbe calicinal et au disque; style filiforme, terminé par un petit stigmate presque globuleux; ovaire à quatre loges, ou pluriloculaire; placentaires saillants, partagés en deux lames; baie couronnée par le limbe calicinal, et renfermant un grand nombre de graines éparses dans la pulpe; embryon semi-circulaire ou plié en spirale; radicule allongée; cotylédons très petits.

Les goyaviers sont des arbres ou des arbrisseaux à feuilles coriaces, persistantes, opposées, très entières, penninervées, ponctuées ou non ponctuées. Les pédoncules, garnis de deux petites bractées, sont solitaires aux aisselles des feuilles, opposés, et ne donnent naissance chacun qu'à une, deux ou trois fleurs. La corolle est toujours de couleur blanche. L'écorce contient de l'acide gallique et du tannin en abondance : aussi sert-elle au tannage et à la préparation de potions astringentes.

On connaît plus de soixante espèces de ce genre; presque toutes croissent dans les contrées intertropicales de l'Amérique.

Le Goyavier poire (*psidium pyriferum*, L,) se cultive comme arbre fruitier dans toute la zone équatoriale, ainsi que dans les régions chaudes de la zone tempérée; il prospère même encore en pleine terre dans les contrées les plus méridionales de l'Europe, et, plus au nord, on en obtient sans peine des fruits dans les serres chaudes. Cette espèce forme un petit arbre à ramules tétragones; ses feuilles, longues de trois à quatre pouces, sont courtement pétiolées, réticulées, elliptiques, pointues, d'un vert foncé en dessus, et couvertes en dessous d'un duvet velouté. Les pédoncules, plus courts que les feuilles, se terminent par une seule fleur, laquelle est à peu près de la grandeur de celle du pommier. Le fruit, de la forme d'une poire et du volume d'un œuf de poule, est jaune à l'extérieur; il renferme une pulpe succulente, soit blanchâtre, soit verdâtre, soit rouge, d'une saveur douceâtre, aromatique et un peu musquée. Ce fruit, nommé vulgairement *goyave*, passe pour un aliment sain et agréable; toutefois, son goût ne convient pas en général aux personnes qui n'en ont pas encore l'habitude. On mange les goyaves soit cuites, soit crues, et l'on en prépare des gelées ainsi que des confitures très estimées des créoles.

Le Goyavier pomme (*psidium pomiferum*, L.), ou *goyavier rouge*, n'est pas moins fréquemment cultivé que le précédent, dont il paraît n'être qu'une variété. Il en diffère par ses feuilles plus pointues, ses pédoncules ordinairement triflores, ses fruits moins gros, presque globuleux, à pulpe acide et le plus souvent rouge. Le fruit de cette espèce est astringent, et par cette raison on ne le mange qu'en confitures et en compotes.

Le Goyavier de la Chine (*psidium Cattlejanum*, Lindl.) produit un fruit du volume d'une pêche, de couleur pourpre, à pulpe à la fois sucrée et acidulée, d'une saveur plus recherchée que celle des goyaves communes.

Un autre goyavier (*psidium polycarpum*, Lamb.), qui croît spontanément dans les savanes herbeuses de la Trinité et qu'on cultive en Angleterre, dans les serres à fruit, produit aussi des goyaves délicieuses, mais dont le volume n'excède pas celui d'une noix. Ed. Sp.

GOYA Y LUCIENTES (don François), peintre espagnol contemporain, naquit le 31 mars 1746 à Fuente de Todos (royaume d'Aragon). Après avoir fait ses études à l'académie de Saint-Louis de Saragosse, sa passion pour l'art lui fit entreprendre le voyage de Rome; mais bientôt son amour filial le ramena dans sa patrie, et il ne se sépara plus de ses parents. Les peintures qu'il exécuta pour la manufacture royale de tapis attirèrent d'abord l'attention sur lui et le recommandèrent à R. Mengs, auquel la direction de ces travaux était alors confiée. On lui dut un très grand nombre de tableaux de genre retraçant avec verve et originalité les mœurs populaires espagnoles, et qui se distinguaient surtout par le naturel et la simplicité. Son tableau d'autel et son *Crucifix*, placé à l'entrée du chœur de l'église de Saint-François-le-Grand, à Madrid, le firent recevoir membre de l'A-

cadémie de Saint-Ferdinand, le 7 mai 1780. Imitateur de Vélasquez et de Rembrandt, Goya visa peut-être trop à l'effet, et sa hardiesse ressemble quelquefois à la négligence; mais la plupart de ses tableaux portent le cachet du génie. Parmi ceux de grande dimension, il faut nommer les deux représentations de *saint François de Borja*, qu'il peignit pour la cathédrale de Valence; l'*Arrestation de Jésus-Christ*, qu'on voit dans la sacristie de celle de Tolède; la *sainte Vierge*, dont est ornée l'église de la ville de Chinchon, et particulièrement la *Famille de Charles IV*, chef-d'œuvre conservé au Musée royal de Madrid, et qui le fit nommer, le 31 octobre 1799, premier peintre de la cour: toutes les figures de ce tableau sont de grandeur naturelle et la ressemblance est parfaite. Goya avait le pinceau facile et fit un grand nombre de portraits. Sa place et son talent le mirent à la mode. Il peignit la plupart des personnages célèbres de son temps et de son pays, entre autres le général Urrutia, le naturaliste Azara, l'architecte Villanueva, le poëte Moratin, l'acteur Maiquez, etc. Pour rétablir sa santé ébranlée, il fit, en 1824, un voyage à Paris : le séjour de la France l'attacha, et il mourut à Bordeaux le 16 avril 1828. Peu de jours auparavant, il s'était peint lui-même luttant contre la mort et assisté du professeur Arrieta, son médecin, auquel il voulut ainsi témoigner sa reconnaissance. Outre les tableaux à l'huile de Goya, on lui doit plusieurs peintures à fresque d'un grand mérite, telles que celles de la cathédrale d'El-Pilar de Saragosse, celles de Saint-Antoine de Floride, et celles de la *villa* de son fils, située sur le Manzanarès. Enfin nous citerons sa collection de *capriccios*, quatre-vingts dessins au trait qui se distinguent par une énergie et une verve comique entraînante. S.

GOYEN, *voy.* VAN GOYEN.

GOZZI (GASPARD et CHARLES). Les Gozzi, originaires du Frioul, s'étaient établis, vers 1500, à Venise, où ils jouissaient des droits de citoyen et du titre de comte. Le père des deux écrivains qui ont illustré ce nom, Jacques-Antoine Gozzi, avait épousé une descendante des Tiepoli. Il en eut onze enfants dont l'aîné, Gaspard, naquit en 1713. Cette maison ressemblait à la plupart des maisons riches de Venise à cette époque : ce n'étaient que fêtes, parties de plaisir, comédies dont les rôles étaient joués par les enfants, etc. Tout cela finit par une catastrophe facile à prévoir et dont G. Gozzi lui-même rend compte en ces termes : « Notre fortune s'éclipsa comme j'étais jeune encore et que ! soumis à la férule d'un maître, je pouvais à peine mesurer l'étendue de notre malheur. De pénibles procès, les chicanes des hommes de loi et de plume, amassèrent un orage au milieu duquel l'héritage paternel s'échappa de nos mains. Quelques-uns te reprochent, ô mon bon père ! d'avoir trop aimé les meutes et les chevaux; mais, habitué à l'opulence, pouvais-tu t'arrêter court et mettre soudain un frein à tes désirs? Ton cœur n'était pas armé d'une philosophie si robuste. Je ne t'en accuse point, mais je pleure et j'honore ta tombe (*Sermone III*). » Gaspard, chargé ainsi de pourvoir aux besoins d'une nombreuse famille, se trouva heureux d'avoir puisé dans les leçons et dans la bibliothèque des clercs Somasques de Murano des goûts littéraires que vint accroître encore son mariage avec Luisa Bergalli, plus âgée que lui de dix ans, mais célèbre par ses ouvrages et par les grâces de son esprit. Pour subvenir aux charges croissantes du ménage, cette femme, amie de l'intrigue et de la domination, avait décidé son mari à se charger de la direction du théâtre Saint-Ange. Rien ne convenait moins à l'honnête et tranquille Gaspard qui, retiré dans son cabinet avec ses livres, laissait à sa femme tous les tracas d'une entreprise à laquelle il fallut bientôt renoncer. Mais plus que jamais alors Gozzi dut faire ressource de sa plume, nécessité qui lui arrache ces plaintes énergiques : « Affreux supplice que de faire de son esprit métier et marchandise, et de débiter sa cervelle à vil prix. Si du moins il m'était permis de me livrer à un travail moins ingrat que celui de traduire du français des œuvres obscures et méprisables ! J'ai dans ma tête le plan d'un grand ouvrage : je voulais populariser dans notre langue les chefs-d'œuvre de l'éloquence grecque et latine... Mais l'hirondelle peut-elle prendre un libre essor dans les cieux quand ses pe-

tits l'attendent au nid, le bec béant et le gosier vide? »

Cependant des ouvrages de morale et de critique, mieux appropriés à son talent, ne tardèrent pas à fonder la réputation de Gaspard Gozzi : tels furent ses Épîtres en vers (*Sermoni*) dont nous avons cité quelques passages et qui rappellent souvent la manière d'Horace; ses *Lettres familières*, 1755, 2 vol. in-8°, composées pour la plupart de lectures faites à l'académie des *Granelleschi*. Cette société bizarre, où figuraient à côté des deux Gozzi des hommes tels que les frères Farsetti, le savant Forcellini (*voy.*), etc., paraît s'être proposée, sous des formes bouffonnes, le but de conserver les traditions du goût indigène et de la saine critique; le *Jugement des anciens poëtes sur la critique moderne du Dante*, 1758, in-4°, ouvrage dans lequel Gozzi, tout en se préoccupant un peu trop des règles d'Aristote et des formes de l'épopée antique, eut la gloire de réveiller en Italie ce culte du Dante devenu depuis comme le drapeau littéraire et politique de la jeune Italie; *l'Observateur vénitien*, Venise, 1768, 12, vol. in-8°, imitation assez heureuse du *Spectateur* d'Addison.

Gozzi avait obtenu la place d'inspecteur des livres et de l'imprimerie. Plus tard, il fut chargé par les autorités de Padoue de rédiger un travail sur la réforme de l'université de cette ville. Ces divers emplois le tirèrent de la gêne où il avait vécu longtemps. Pendant son premier séjour à Padoue il avait perdu sa femme; mais les soins d'une ancienne amie qu'il y épousa plus tard, adoucirent, pendant les dernières années de sa vie, ses infirmités et un penchant à la misanthropie qui s'étaient accrus avec l'âge. Il mourut le 26 décembre 1786. Outre les travaux que nous avons déjà cités, Gaspard Gozzi a publié *Le monde moral*, ouvrage philosophique et religieux; *Le triomphe de l'humilité*, poëme en 4 chants; des *Nouvelles*, et diverses compilations. Il existe trois éditions de ses œuvres complètes, l'une de Venise, 1812, 22 vol. in-12, l'autre de Padoue, 1818-1820, 16 vol. in-8°; la dernière est de Bergame, 1825-29, 20 vol. petit in-8°.

Charles Gozzi était le troisième fils du comte Jacques-Antoine. Dès l'âge de 16 ans, il prit du service en Dalmatie; trois ans après, il revint à Venise assez à temps pour empêcher la vente de la maison paternelle, pour recueillir les derniers soupirs de son père et s'obliger personnellement afin de lui faire des funérailles décentes. Dans les discussions qui suivirent, il apporta toute la vivacité de son caractère; mais si l'administration et le partage du patrimoine commun amena entre Gaspard et Charles une séparation et quelques difficultés judiciaires, leur bonne amitié n'en fut pas longtemps altérée. A peine sorti de ces embarras, Charles Gozzi revint à ses études favorites sur l'idiome toscan qui l'avaient occupé dès sa jeunesse et avaient charmé pour lui le loisir des garnisons. Doué d'un tour d'esprit vif et original, habitué à voir les hommes et les choses du côté plaisant, il avait déjà publié plusieurs petites pièces satiriques parmi lesquelles on avait remarqué *La tartane chargée des influences de l'année* 1757, et brillait au premier rang dans la joyeuse société des *Granelleschi*. Bientôt, pour exhaler sa verve aristophanique, il créa un nouveau genre dramatique approprié aux idées de ceux au milieu desquels il vivait. Qu'on se figure la Venise du XVIII^e^ siècle, telle que nous la représentent les Mémoires de Casanova (*voy.*), cette société de croupiers, de courtisanes et d'efféminés, cette littérature qu'un écrivain du temps, Baretti, a caractérisée en quelques mots : « De sales comédies, des tragédies stupides, des critiques puériles, des romans futiles, des dissertations frivoles; » et jusqu'à cet idiome vénitien dont les molles inflexions trahissent le bégaiement de l'enfance ou l'abandon de la volupté. Pour être compris de ce peuple enfant et blasé, il fallait parler sa langue. Charles Gozzi appela la féerie au secours de la vérité. Ce fut dans de vieux recueils populaires, tels que *Lo Cunto delli Cunti*, ce *Cabinet des Fées* de l'Italie, qu'il alla chercher ses pièces-féeries ou fables (*fiabe*), ou mieux encore dans ses souvenirs, tels que son frère les a décrits quelque part en parlant de « cet âge où, pressés autour du large foyer, près de la vieille nourrice conteuse, ils écoutaient, la bouche béante,

des récits merveilleux, et croyaient voir de belles demoiselles sortir des tranches de l'orange enchantée. » Du reste, il conserva les vieux types, représentants des diverses nationalités italiennes, Pantalon le Vénitien, Tartaglia le Napolitain, Brighella le Bergamasque. « Pour ces rôles et ces acteurs, dit M. Philarète Chasles dans un article de critique* où ces comédies de notre auteur sont appréciées avec talent, l'auteur comique traçait en quelques pages une esquisse de comédie. Ses personnifications de caractères différents s'y donnaient rendez-vous; malgré la stérilité apparente de la donnée, on pouvait faire jouer de mille manières ces rôles toujours les mêmes, comme on se sert des pièces d'un jeu d'échecs dont la marche invariable et déterminée donne naissance à tant de combinaisons imprévues. La langue italienne, dont la richesse se prête si bien à l'improvisation, la promptitude d'esprit et la verve de bouffonnerie naturelles à ce peuple, avaient longtemps favorisé le développement de ce genre de comédie que la bonne compagnie commençait cependant à prendre en mépris, et que Gozzi voulut remettre en honneur. »

Tel est le cadre où il déposa ses rancunes contre l'ennuyeux abbé Chiari, contre le pur, mais un peu pâle Goldoni, contre le goût français et les mœurs vénitiennes, le tout dans un langage plein de *desinvoltura*, et dont l'allure toute indigène explique comment ces comédies originales, *L'amour des trois oranges*, *Le roi cerf*, *La dame serpent*, *Le monstre bleu-turquin*, *Le petit oiseau d'un beau vert*, etc., accueillies à Venise avec tant de faveur lors de leur apparition, sont peu goûtées et presque inconnues au-delà des Alpes. Aujourd'hui, Charles Gozzi, quoique un peu oublié dans sa patrie, qui n'a pas même retenu l'époque de sa mort (on croit qu'elle arriva dans l'une des premières années du XIX^e^ siècle), est tenu en haute estime par la nouvelle école littéraire en Italie. « Les partisans du drame pris dans son sens le plus large, dit M. Maroncelli dans ses *Additions* aux *Prisons* de Silvio Pellico, regardent Charles Gozzi comme un des plus puissants créateurs du genre et comme un génie véritablement original. Si sa patrie ingrate lui refuse le rang qui lui est dû, c'est à nous, exilés politiques, qu'il appartient de réhabiliter nos illustrations victimes de l'ostracisme littéraire. »

Nous n'avons pas parlé des autres ouvrages que Charles Gozzi a réunis dans l'édition qu'il a donnée de ses œuvres, Venise, 1772, 8 vol. in-8°, tels que ses imitations du théâtre français et espagnol, ses poëmes de l'*Astrazione*, de la *Marfisa bizzarra*, l'un philosophique, l'autre bouffon, parce que ses véritables titres littéraires ne sont pas là. Néanmoins on retrouve des traces de son talent original dans l'espèce d'autobiographie qu'il publia en 1798 sous ce titre : *Mémoires inutiles de la vie de Charles Gozzi*. R-Y.

GRAAL, *voy.* GRÉAL.

GRABERG DE HEMSOE (JACQUES), nommé par le pape *conde palatino*, est né le 7 mai 1776 à Gannarfve, dans l'île suédoise de Gothland, où son père était *laegman* ou juge provincial. Après avoir reçu une éducation soignée, il fit à l'âge de seize ans, sur un navire de commerce, un voyage en Angleterre, en Portugal et en Amérique; puis il entra dans la marine anglaise, et fut plus tard attaché à la légation suédoise en Italie. Après plusieurs voyages dans cette péninsule, en Allemagne et en Hongrie, il fut nommé, en 1811, vice-consul de Suède à Gênes, et en 1815 envoyé avec le même titre à Tanger. En 1823, il devint consul à la résidence de Tripoli; depuis 1828, il vit avec sa famille à Florence.

Les loisirs que ses fonctions laissaient à M. Graberg étaient consacrés de préférence à l'étude de la géographie et de la statistique, de l'histoire, de la numismatique, et à celle des langues. Aussi écrivit-il tantôt en suédois ou en allemand, tantôt en français, en italien ou en portugais, les ouvrages et les mémoires très nombreux qu'on lui doit et qui attestent des recherches consciencieuses et une infatigable activité. Ses principaux ouvrages sont les

(*) *Revue de Paris*, 1re série, vol. XIX, XXI, XXIV.

suivants : *Essai historique sur les Scaldes* (Pise, 1811), où il s'attache à prouver que ces poëtes du Nord ne pouvaient être des imitateurs des troubadours ; *La Scandinavie vengée* (Lyon, 1822), ouvrage historique fort remarquable, écrit en français, et dans lequel il combat victorieusement cette supposition erronée que les peuples barbares qui détruisirent l'empire romain ont été lancés sur l'Europe par la Scandinavie, qu'on nomma faussement *officina* ou *vagina gentium*, et où il soutient l'existence d'une véritable civilisation des pays septentrionaux au temps même de la migration des peuples. Parmi ses travaux plus récents, on cite un *Essai géographique et statistique sur la régence d'Alger* (Florence, 1830), occasionné par l'expédition française et qui contient une description curieuse des tribus arabes ; une *Notice sur le grand historien arabe Ibn-Khaldoun* (Florence, 1834), en allemand, et surtout son *Specchio geografico e statistico del' imperio di Marocco*, sur le manuscrit duquel a été faite la traduction allemande de M. Reumont, intitulée *Das Sultanat Mogh'rib-ul-Aksa*, etc. (Stuttg., 1833, in-8°) ; c'est le livre le plus utile à consulter sur cet empire maure et africain. M. Graberg de Hemsoe (ce dernier nom lui vient d'un bourg de l'île de Gothland) est membre de plus de cinquante sociétés savantes de l'Europe et de l'Amérique ; il entretient une correspondance étendue avec les savants les plus célèbres. Sa bibliothèque, à laquelle il a aussi joint des collections de médailles et de pierres gravées, contient beaucoup d'ouvrages rares et précieux, et plus de quatre cents manuscrits, dont plusieurs fort curieux, en langues orientales. *C. L.*

GRACE, du latin *gratia*. Dans les personnes, dans les ouvrages, ce mot signifie non-seulement ce qui plaît, mais ce qui plaît avec attrait. Nous le croyons comme Voltaire ; mais qu'est-ce qui plaît avec attrait ? C'est

> ... La grâce plus belle encor que la beauté.
> LA FONTAINE.

Il n'y a point là de définition, et, de fait, aucune définition n'est possible. La grâce est ce charme invisible que Montesquieu appelle *le je ne sais quoi*, et qu'il regarde comme un effet principalement fondé sur la surprise. D'après lui, elle se trouve moins dans les traits du visage que dans les manières ; car les manières naissent à chaque instant et peuvent à tous les moments créer des surprises : une femme ne peut guère être belle que d'une façon, mais elle est jolie de cent mille. Il y a plus, la laideur elle-même peut plaire à la longue, si dans ses discours, dans son maintien, dans toutes ses habitudes, elle a des grâces qui nous surprennent, qui effacent les premières impressions et nous gagnent insensiblement le cœur.

Le feu des diamants peut ajouter à la beauté des reines ; des vêtements somptueux, une démarche fière, un coup d'œil plein de majesté peuvent exciter l'admiration, inspirer le respect ; mais une couronne de bluets, des habits simples, un souris de joie et de bonheur charment et captivent ; ils décèlent la grâce. La grâce se trahit même sous la bure et l'étamine :

> Il est aussi des modes pour le voile ;
> Il est un art de donner d'heureux tours
> A l'étamine, à la plus humble toile ;
> Souvent l'essaim des folâtres amours,
> Essaim qui sait franchir grilles et tours,
> Donne aux bandeaux une *grâce* piquante.
> GRESSET.

La grâce, qui se dérobe à toute gêne, à toute affectation, qui se pare de sa négligence même, qui est avant tout simple et naturelle, et qui est naïvement tout ce qu'elle est, la grâce ne s'allie point avec la grandeur, et jamais on ne la trouve avec le sublime. Ne la cherchez donc point dans les scènes effrayantes de la nature ou de l'art ; ne la demandez ni à l'éruption des volcans, ni aux ravages des fleuves débordés, ni aux fureurs de la tempête ou de l'incendie. Elle n'est point au sommet de ces pyramides d'où quarante siècles contemplaient l'armée française, ni dans les profondeurs du *tunnel* de Londres, ni sur la toile où vit un épisode du déluge ; les prodigieux effets de la vapeur n'en donnent pas la moindre idée, pas plus que tout ce qui a pour caractère la force, l'étendue, l'uniformité. Les êtres faibles, petits, délicats, ont presque seuls

le privilége d'être gracieux ; c'est le résultat de leur organisation : témoin les femmes. *Voy.* ce mot.

Dans les arts et dans les lettres, comme dans la nature, la grâce a surtout le don de plaire. La grandeur étonne, la beauté provoque l'admiration : la grâce seule excite toutes les sympathies. J. T-v-s.

Dans la langue des beaux-arts, la grâce est, comme le goût et la beauté, un sentiment de convention qui ne peut se définir ni se donner, et qui consiste, suivant Félibien et Watelet, dans l'accord des mouvements produits par la beauté avec les mouvements de l'âme.

En architecture, la grâce est moins recherchée que dans les autres arts. On admire la grâce d'un chapiteau, d'un ornement, d'une statue, d'un bas-relief; mais on n'en peut guère dire autant des lignes et des grandes parties d'un édifice. On dira qu'il est harmonieux, qu'il a du caractère, qu'il est d'un bon style, d'une belle exécution et décoré avec goût; mais on ne dira qu'il est *gracieux* que par rapport à ses proportions généralement réduites*. En sculpture et en peinture, la grâce consiste dans une certaine disposition des parties d'un sujet, de manière à leur donner une attitude qui satisfasse les yeux et puisse plaire par leur contraste, leur élégance, leur légèreté. On a donné au Corrège le surnom de *maître des grâces*.

Les anciens peintres et sculpteurs attachant une grande importance à la grâce, tous leurs sujets étaient composés et exécutés dans un style gracieux, mais naturel et plein d'expression. Les modèles de grâce qu'ils nous ont laissés sont : la *Vénus de Médicis*, la *Vénus accroupie*, l'*Apolline*, l'*Hermaphrodite* de la villa Borghèse, une *Nymphe* et un *Cupidon* de la même villa. Ces modèles avaient une autre grâce que ce que nous entendons aujourd'hui par ce mot; peut-être même, en jugeant ces chefs-d'œuvre d'après notre goût moderne, ne les trouverions-nous pas gracieux : c'est que les Grecs ne faisaient pas seulement consister la grâce dans l'élégance d'une draperie, dans la douceur d'un contour, dans quelque chose d'agréable et de charmant qui plaît et qui séduit. Pour eux, la grâce c'était le caractère et le sentiment de beauté poussé à sa plus grande perfection. C'est en admettant la grâce comme perfection de la beauté qu'Apelle a été considéré par les Grecs comme le peintre le plus gracieux de l'antiquité. Parmi les artistes modernes, depuis la renaissance, bien peu ont voulu être gracieux sans tomber dans le faux, sans être affectés, ridicules ou maniérés. Raphaël, quoi qu'en ait dit Mengs dans sa *lettre à Ponz*, a connu la grâce et a su la mettre en harmonie avec ses types de beauté et la faire entrer dans toutes ses magnifiques compositions. Le Parmesan, au contraire, a été grimacier au lieu d'être gracieux, Andrea Sacchi trop froid, et Watteau faux et maniéré, quoique élégant et aimable. E. B-s.

GRACE (droit), acte par lequel le souverain fait cesser l'effet d'une condamnation criminelle.

Le législateur établit des peines, qu'il gradue selon la gravité des délits; et quand le juge, simple organe de la loi, en a fait la stricte application, un principe conservateur de l'ordre social veut que la chose jugée (*voy.*) soit considérée comme étant la vérité. Cependant des considérations politiques, et la nécessité de créer un moyen de réparer ces erreurs dont le savoir et la vertu ne préservent pas toujours les juges les plus sages, ont fait admettre le droit de grâce.

Chez les Romains, du temps de la république, ni le sénat ni les consuls n'avaient le droit d'anéantir l'effet d'une sentence criminelle; mais lorsque, sous les empereurs, le gouvernement reprit les formes monarchiques, cette haute prérogative fut attribuée au chef de l'état. (*Voir* ff. et Cod. *de sententiam passis et restitutis.*)

Autrefois, en France, le roi exerçait le droit de grâce de la manière la plus étendue, puisqu'au moyen des lettres d'abolition (*voy.*) il pouvait effacer le crime lui-même. Il n'appartenait qu'au roi seul de faire grâce, quoique certains officiers de la couronne, tels que le con-

(*) Cependant la flèche de la cathédrale de Strasbourg, à force d'être légère, est certainement gracieuse, malgré son élévation. A plus forte raison trouvera-t-on de la grâce à la cathédrale de Fribourg en Brisgau, par comparaison avec le monument colossal de Strasbourg dont elle est, pour ainsi dire, le diminutif. S.

nétable, les maréchaux de France, le maître des arbalétriers, les gouverneurs des provinces, se fussent attribué ce privilége que Charles V, alors régent, leur interdit par une ordonnance du 13 mars 1359. Néanmoins, par un abus trop commun dans des temps où tout semblait pouvoir être l'objet de concessions, le monarque conférait quelquefois ce droit à des particuliers. Charles VI, en nommant, en 1380, le duc de Berry, son oncle, son lieutenant dans le Languedoc, l'autorisa à délivrer des lettres de grâce, et Louis XI permit au duc d'Angoulême d'en accorder une fois dans toute ville où il ferait son entrée.

Plusieurs corps ou villes avaient aussi le privilége d'exercer, en certains cas, le droit de grâce. Comme nous l'avons dit au mot Fierte, à un certain jour de l'année, le chapitre de la cathédrale de Rouen délivrait un criminel et ses complices en les faisant passer sous la châsse de saint Romain. Les évêques d'Orléans, lors de leur entrée solennelle, faisaient grâce à tous les criminels qui se trouvaient dans les prisons de cette ville. Enfin, tous les ans, le vendredi qui précède le jour des Rameaux, la ville de Vendôme mettait en liberté un prisonnier, par suite d'un vœu fait par Louis de Bourbon, comte de Vendôme, le 21 août 1428.

Le droit de grâce, qui compte parmi ses adversaires Beccaria et Bentham, fut l'objet de vives discussions dans le sein de l'Assemblée constituante, où l'abbé Maury demanda le premier son maintien. Malgré les efforts de la minorité, il fut ôté au roi par le Code pénal de 1791; mais plus tard on sentit que l'intérêt de la société même voulait que, dans certaines circonstances, on pût se départir de la rigueur du droit, et le sénatus-consulte du 16 thermidor an X accorda la faculté de faire grâce au premier consul qui devait l'exercer dans un conseil privé dont cet acte réglait la composition.

De nos jours, ce pouvoir forme généralement une portion de la prérogative royale. En France, le roi a le droit de faire grâce et celui de commuer les peines (art. 58 de la Charte constitutionnelle). Ce droit, qui peut s'exercer pour telle condamnation que ce soit, même pour celles que prononcent les chambres législatives, est inhérent à la personne du roi, et ne peut être délégué ni aux princes ni aux ministres.

La grâce n'a point d'effet rétroactif et laisse subsister les conséquences juridiques morales de la condamnation, telles que l'incapacité civile et civique, la mort civile, etc., si elles ont déjà atteint le condamné. Elle n'efface ni le délit ni même la condamnation; elle empêche seulement ou fait cesser pour l'avenir l'exécution du jugement. Elle s'applique aux seules peines infligées sur la poursuite du ministère public, et jamais aux condamnations pécuniaires prononcées, à titre de dommages-intérêts ou de restitution, au profit des parties civiles qui ont éprouvé un préjudice du délit commis.

Le recours en grâce ne peut arrêter l'exécution des arrêts ou jugements qu'autant que le ministre de la justice ordonne le sursis. Les lettres portant grâce entière ou commutation de peine sont signées par le roi et revêtues du contre-seing du ministre de la justice; elles sont ensuite adressées à la Cour royale du lieu du domicile du condamné, pour être enregistrées en audience solennelle, en présence de celui qui les a obtenues (*voy.* Entérinement). Suivant l'ordonnance criminelle de 1670, ceux qui recevaient des lettres d'abolition, de rémission ou de pardon, devaient se présenter à l'audience *teste nue et à genoux*.

On doit distinguer la grâce de l'amnistie (*voy.*) qui supprime l'inculpation même, soit avant, soit après le jugement, et, par suite, rend comme non-avenu le délit, en tant qu'il a existé. *Voy.* Asile, Franchise, Immunités. E. R.

GRACE (théologie). La question de la grâce, en théologie, comme celle du libre arbitre (*v.*), en philosophie, est un de ces problèmes qui furent toujours le tourment et l'écueil de la curiosité humaine. Quelque dédain qu'on ait affecté dans les temps de scepticisme pour ces questions épineuses, elles se sont reproduites à toutes les grandes époques d'activité intellectuelle, toutes les fois que les esprits ont été dominés par de fortes croyances, soit religieuses, soit purement rationnelles; elles se rencontrent dans toutes les reli-

gions et dans toutes les philosophies, parce qu'elles tiennent aux entrailles même de la nature humaine et qu'elles naissent du seul conflit de nos facultés avec le monde extérieur.

Un fait qui se révèle à l'homme dès qu'il s'observe lui-même, c'est le sentiment de sa propre liberté; cette faculté fondamentale, qui constitue la personnalité humaine, apparaît à la conscience avec une évidence plus claire que le jour. L'homme sent en lui la puissance de vouloir, de choisir entre des résolutions contraires, de préférer le bien ou le mal; rien ne peut prévaloir contre ce sentiment intime, irrésistible.

Mais un autre fait non moins incontestable, c'est que la liberté humaine n'est pas absolue. Elle a des limites trop faciles à reconnaître; elle est bornée en nous-mêmes par la lutte intérieure des passions, au dehors par l'action universelle et continue de la cause première, et par la prescience de Dieu. L'homme n'est pas toujours assez fort pour résister aux tentations qui l'entraînent : souvent sa liberté succombe dans la lutte qu'elle a constamment à soutenir, soit avec le monde extérieur, soit avec ses propres penchants. Il a beau voir le bien, il a beau le vouloir, il fait le mal : *Video meliora proboque ; deteriora sequor.* Saint Paul aussi l'a dit: « Je fais le mal « que je ne veux pas, et ne fais pas le « bien que je veux. »

Or, certains esprits, certaines sectes chrétiennes, poussant à l'extrême cet aperçu de la faiblesse de la liberté humaine, en ont conclu son impuissance totale. L'homme est fragile : on l'a supposé complétement esclave des sens; de ce qu'il a en lui un penchant au mal, on a été jusqu'à nier qu'il fût capable de faire aucun bien.

Ici se révèle l'influence d'un dogme fondamental du christianisme, emprunté à la religion mosaïque, le dogme de la chute de l'homme et du péché originel, solution judaïque d'un problème éternel, l'origine du bien et du mal. D'après une certaine manière d'interpréter les livres saints, la chute d'Adam a entraîné toute sa race, et, par suite de cette souillure originelle, l'intelligence et le cœur de l'homme sont naturellement corrompus, incapables de concevoir une seule bonne pensée, d'accomplir une seule bonne action. Si donc il arrive à l'homme de faire le bien, il ne le peut que par une faveur particulière de Dieu. Dans l'impuissance de sa volonté, il a besoin d'un secours extérieur qui vienne aider sa faiblesse. Il ne peut rien espérer de ses propres forces ; sans l'aide de Dieu, l'homme ne peut ni connaître le bien, ni le vouloir, ni l'accomplir ; il doit tout attendre de l'intervention divine ou de la grâce.

Par la grâce on entend donc une action de Dieu sur l'âme, par laquelle il éclaire l'intelligence et détermine la volonté, de manière à ce que l'homme accomplisse le bien ou évite le mal. La grâce, ce sont tous les secours que Dieu nous envoie pour nous conduire au salut éternel ; il nous les envoie gratuitement, c'est-à-dire sans considération aucune pour nos mérites ou nos démérites.

On le voit, la doctrine de la grâce est à la fois un complément et un palliatif au dogme du péché originel (*voy.*), qui suppose l'homme foncièrement corrompu et incapable par lui-même de faire aucun bien. Comme ce dogme, pris dans toute sa rigueur, serait en contradiction avec la réalité, comme l'humanité ne pourrait exister si en effet elle était radicalement incapable d'aucune bonne pensée, d'aucune bonne action, il a fallu admettre la possibilité de faire le bien, mais avec cette restriction que, quand il arrive à l'homme de le faire, ce n'est pas lui qui en est l'auteur, il n'en a pas le mérite : c'est à Dieu qu'il faut le rapporter; c'est Dieu qui agit en lui, qui éclaire son intelligence et qui détermine sa volonté. Cette intervention de Dieu, qui nous donne la connaissance du bien et la force de le vouloir et de l'accomplir, c'est ce qu'on appelle la *grâce*.

Ici, en faisant abstraction du point de vue orthodoxe, nous avons à nous demander si cette influence d'en-haut, si cette intervention divine sur laquelle repose la doctrine de la grâce, est une pure hypothèse des théologiens, ou si nous trouvons en nous-mêmes quelques données psychologiques qui légitiment cette hypothèse.

C'est un principe admis par tous les théologiens que la croyance est un don de Dieu; c'est lui qui donne la foi. A envisager la croyance du point de vue purement philosophique, dépend-il de nous de croire ou de ne pas croire? On est forcé de reconnaître que nos idées ne dépendent pas de nous; ce n'est pas nous qui les faisons. Il y a plus, leur apparition dans notre esprit semble souvent tout-à-fait involontaire. Qui n'a eu, par exemple, de ces idées qui naissent en nous spontanément, qui viennent on ne sait d'où, et dont nous ne pouvons expliquer la présence que par une inspiration soudaine, par une illumination d'en-haut? Il semble donc qu'indépendamment de l'activité volontaire et réfléchie de la pensée il y a un certain travail intérieur qui s'accomplit dans l'intelligence de l'homme, travail inaperçu, que nous ne gouvernons pas, mais qui n'en est pas moins réel.

De même dans l'ordre moral, certains changements surviennent dans l'âme sans qu'elle puisse se les attribuer. Certains jours, à certains moments, elle se trouve transformée sans avoir remarqué le travail secret par lequel s'opère cette transformation. Quel est l'homme qui n'a surpris en lui-même de ces bons mouvements qui se produisent en nous sans que nous ayons conscience d'en être les auteurs? Nous voyons les héros d'Homère rapporter perpétuellement à quelque divinité non-seulement leurs succès ou leurs revers et toutes les actions extérieures, mais même leurs résolutions intimes et jusqu'à leurs plus secrètes pensées. Les combattants de l'Iliade croient non-seulement que les dieux s'arment tantôt contre eux, tantôt en leur faveur, mais ils n'ont pas même la conscience de leurs propres actes; il leur semble que les dieux agissent pour eux et leur suggèrent chacune de leurs volontés. Pareillement nous autres chrétiens, dans l'ignorance où nous sommes des circonstances cachées, des mobiles secrets qui suscitent en nous ces désirs du bien, ces repentirs du passé qui nous saisissent parfois, nous les rapportons à Dieu, ou à un bon ange qui veille sur nous. Et cette action divine on ne la suppose pas seulement dans les grandes occasions où il s'agit d'un repentir durable, d'une conversion à une vie nouvelle, d'une régénération entière et complète; mais tous les bons mouvements qui traversent notre ame, si fugitifs et si passagers qu'ils soient, on en fait honneur à Dieu. L'homme lui-même n'en a pas le mérite. Quand il agit bien, c'est Dieu qui agit pour lui; quand nous éprouvons le désir du bien, c'est Dieu qui nous inspire ce désir. Voilà ce que les chrétiens ont attribué à la grâce divine.

Cependant une observation plus attentive ne découvrirait-elle pas quelque trace d'activité personnelle dans ces phénomènes en apparence involontaires? Sans doute ils portent un caractère évidemment spontané, irréfléchi; mais est-il bien constant que la liberté n'y ait aucune part? Au lieu d'avoir recours, pour expliquer ces faits obscurs de la vie morale, à une intervention directe et spéciale de Dieu sur l'âme, à un rapport permanent entre l'action de Dieu et l'activité de l'homme, ne serait-il pas plus juste de dire que l'âme est inattentive, qu'elle ne se souvient pas de tout ce qui se passe en elle-même, et qu'en certains cas tel acte volontaire, telle direction des forces de son esprit, ont pu échapper à son observation?

D'abord, pour ce qui concerne nos idées, bien qu'elles soient en elles-mêmes indépendantes de notre volonté, on ne peut nier que celle-ci n'intervienne jusqu'à un certain point pour les produire. S'il est vrai, par exemple, que nous ne faisons pas nous-mêmes nos idées, nous acquérons du moins le pouvoir d'en disposer; armés d'une volonté forte et aidés par l'habitude, nous parvenons à les avoir à nos ordres.

Quant à l'inspiration, phénomène compliqué, encore mal étudié, un examen tant soit peu approfondi parviendrait aisément à y faire reconnaître le concours de nos facultés intellectuelles sollicitées par des impressions antérieures que nous n'avons pas remarquées.

Si nous venons aux faits de l'ordre moral, il serait plus facile encore de prouver qu'ils sont toujours accompagnés d'un certain degré d'activité. Ces mouvements qui nous portent vers le bien, ces regrets

du passé, ces aspirations vers un état meilleur, ces phénomènes, tout spontanés qu'on les suppose, peuvent-ils se concevoir sans un retour de l'âme sur elle-même, et par conséquent sans quelque degré de réflexion? Parce que notre âme ne remonte pas jusqu'à la source de ces changements et n'a pas le souvenir d'y avoir concouru, rien ne prouve qu'on doive en chercher la cause hors d'elle.

Croirait-on d'ailleurs avoir beaucoup gagné dans l'intérêt de notre dignité morale si l'on était parvenu à démontrer que l'homme n'est pour rien dans ces résolutions qui le régénèrent et qui changent sa vie, dans ces transformations qui, d'un homme vicieux, abandonné à ses passions, font un homme moral, docile à la voix de sa conscience? Ne convient-il pas d'y regarder de près avant de dépouiller l'homme de toute part dans l'œuvre de sa régénération? Une pareille doctrine n'est propre qu'à entretenir dans l'homme une fausse sécurité, et tendrait à paralyser les efforts qu'il doit faire pour arriver de lui-même à la perfection. Cette influence directe de Dieu, qui pousse l'homme au bien sans lui laisser le mérite de ses résolutions, rend la liberté humaine inutile, et, par suite, anéantit finalement toute moralité, car il n'y a pas d'être moral sans liberté.

Tel est le terrain sur lequel se sont engagées les controverses qui ont si souvent divisé l'Église chrétienne. On a longuement combattu pour décider jusqu'à quel point l'intervention de la grâce exclut la liberté humaine ou s'accorde avec elle. Les uns attribuent à l'homme la libre faculté de choisir entre le bien et le mal, et font à sa volonté la principale part dans la vie morale; les autres insistent sur la nécessité du secours divin et accordent tout à la grâce. Si les premiers cèdent à l'orgueil et égarent l'homme en flattant l'idée exagérée qu'il se fait de ses propres forces, n'est-il pas à craindre que les autres ne poussent à l'excès l'humilité, et ne ruinent en nous le ressort moral, en nous dispensant de tout effort?

Saint Augustin et Pélage (*voy.*) sont, au v^e^ siècle, les représentants des deux opinions contraires. Mais avant de suivre à travers les siècles les phases de cette grande querelle, arrêtons-nous un moment à considérer l'esprit logique qui, d'un principe une fois admis, déduit à la longue et par un enchaînement irrésistible les conclusions les plus rigoureuses, quelque révoltantes qu'elles puissent d'abord paraître à la raison. Rarement l'homme qui le premier a jeté dans le monde une opinion nouvelle en tire lui-même tout ce qu'elle contient; quelquefois, par une inconséquence plus honorable pour son caractère que pour son esprit, il recule devant les résultats inattendus qu'elle portait dans ses flancs; il l'atténue, il la mitige autant qu'il peut. Mais il a beau faire, la logique est inflexible; l'opinion la plus dialectique est toujours celle qui finit par triompher. Après lui viendront des esprits plus fermes qui tireront toutes les conséquences de ses principes et qui les appliqueront dans toute leur rigueur.

Ainsi, dans la mémorable controverse dont il s'agit ici, le point de départ est le dogme du péché originel. Suivons la chaîne des idées. La chute d'Adam a rendu toute sa postérité vicieuse; l'homme, dans son état actuel, n'est plus qu'un être totalement corrompu, absolument incapable de faire le bien; ou si, par hasard, il lui arrive de le faire, ce ne peut être que par une faveur particulière de Dieu, par une opération spéciale de la grâce. Dieu retire de cette corruption et de cette condamnation générales ceux-là seulement qu'en son conseil éternel et immuable il a élus en Jésus-Christ, sans aucune considération de leurs mérites. Le pécheur doit attendre qu'une voix de la Providence, un appel intérieur, qu'il ne peut ni hâter ni empêcher, le rende vertueux, bon gré mal gré; il ne peut rien par ses propres forces, il ne doit chercher son salut que dans la prière et dans la foi. Tout homme qui ne croit pas est condamné, quoi qu'il fasse; quoi qu'il fasse, il est sauvé s'il croit; et cette croyance est un don de la grâce divine : la foi passe donc avant les œuvres. Ce don gratuit, Dieu ne l'accorde qu'à un certain nombre d'hommes préférés entre tous; dans leur foule dégénérée, il a résolu de toute éternité d'en sauver quelques-uns en abandonnant les autres à leur perte; le nom-

bre des élus est donc prédéterminé.

Voilà, dans sa pureté, le dogme de la prédestination absolue, qui consiste à soutenir que l'humanité est divisée en deux fractions, destinées l'une à l'enfer, l'autre au ciel, sans que cette élection ou cette réprobation dépende le moins du monde des mérites ou des démérites de la créature.

Tel est donc l'ordre de génération de ces divers dogmes : chute de l'homme ou *péché originel;* corruption profonde et impuissance absolue de faire le bien, inhérente à la nature de l'homme; nécessité de la *grâce* pour le rendre capable de faire le bien; prépondérance de la foi; *élection* ou réprobation indépendante des œuvres; enfin *prédestination*, c'est-à-dire *fatalisme* (*voy.* ces mots), car la prédestination anéantit la liberté humaine, en attribuant à l'action directe de la Divinité toute la destinée morale de l'homme. C'est ainsi que le fatalisme, dogme fondamental des religions païennes, détrôné par les idées chrétiennes, est parvenu à se réfugier dans les entrailles même du christianisme sous le manteau de la prédestination.

Cependant ce ne fut point sans combats; la lutte s'est souvent renouvelée entre les deux opinions contraires. A toutes les époques apparaissent, dans l'histoire de l'Église, des esprits préoccupés surtout du fait de la liberté humaine et de notre influence personnelle sur notre destinée morale : ceux-là se rattachent aux Pélagiens; à toutes les époques se retrouvent aussi des esprits frappés surtout de l'action divine sur l'âme humaine, et enclins à faire disparaître notre liberté sous la main de Dieu : ce sont les prédestinatiens.

L'Église, juge suprême de l'orthodoxie, a tâché de se maintenir dans un juste milieu entre les opinions extrêmes. Avec plus de bon sens pratique que de conséquence philosophique, elle condamne à la fois les pélagiens et les prédestinatiens; elle refuse d'abolir la liberté humaine, tout en maintenant l'action toute-puissante de Dieu sur nos sentiments et nos déterminations; elle admet le concours de la grâce et de la liberté dans les actes humains. Sur ces points même, l'Église n'a pas été exempte de contradictions : plus d'une fois elle a suivi et autorisé la doctrine de saint Augustin sur la grâce et la prédestination, quoiqu'il s'éloigne là-dessus des Pères grecs et latins antérieurs à lui; d'un autre côté, au concile de Trente, elle condamna les doctrines de Luther et de Calvin relatives aux mêmes questions; plus tard encore, elle condamna le jansénisme, tout en continuant à autoriser saint Augustin.

Les sectes, pour se maintenir dans les limites de l'orthodoxie sans se refuser le plaisir d'innover en matière de dogmes, se sont réfugiées dans le champ infini des distinctions. Sur aucune autre question la subtilité scolastique ne s'est exercée avec une passion plus infatigable. Sans nous engager dans le dédale de ces distinctions infinies entre la grâce actuelle, habituelle, excitante, prévenante, efficace, concomitante, coopérante, sanctifiante, etc., il suffira de s'arrêter à quelques points principaux pour comprendre les débats qui se sont élevés et renouvelés aux différentes époques.

La grâce, en tant qu'elle éclaire l'âme, est dite *prévenante* ou *opérante;* et lorsqu'elle la détermine à agir, on l'appelle *subséquente* ou *coopérante*. La grâce opérante est ou *efficace*, ou *suffisante : efficace*, si elle produit infailliblement le consentement de la volonté; *suffisante*, si l'âme résiste et s'oppose à son action (et alors il est trop clair qu'elle ne suffit pas).

Un peu après la crise de la grande controverse qui s'établit entre saint Augustin et Pélage, le système mitigé de Cassien (*voy.*) sur le concours de la grâce avec les volontés et les actions de l'homme, rallia un grand nombre d'opinions : ce fut l'époque du semi-pélagianisme. Cassien accorde à l'homme le pouvoir de désirer le bien, mais non de l'accomplir. Saint Augustin enseignait que la grâce divine est nécessaire dans toutes les circonstances de la vie : les semi-pélagiens, qui d'ailleurs respectent le dogme du péché originel, professent que la grâce prévenante, c'est-à-dire le secours de Dieu, n'est pas nécessaire pour amener le repentir, mais que, sans ce secours et l'assistance soutenue de Dieu, on ne sau-

rait persévérer ni avancer dans la carrière du bien, quoique par soi-même on ait eu la force d'y entrer. Ils rejetaient donc la doctrine d'une grâce prévenante pour le commencement de la foi, c'est-à-dire pour les premiers efforts qui portent l'homme à désirer son salut; ils n'admettent pas de grâce de prédilection en faveur de ceux qui persévèrent : ils font dépendre cette persévérance, en partie des forces naturelles de l'homme, en partie de cette grâce que l'homme reçoit une fois dans sa régénération.

L'Église, tout en laissant indécise la question de la prédestination, condamna quelques principes des semi-pélagiens, sans les déclarer tout-à-fait hérétiques. La guerre s'assoupit jusqu'au milieu du IXe siècle, où Gottschalk, moine de l'abbaye de Fulde, d'où il s'était réfugié dans une autre abbaye en France, réveilla la querelle en faisant revivre les opinions extrêmes de saint Augustin. Il fut condamné, en 848, par le concile de Mayence, et, après sa condamnation, Rabanus Maurus, abbé de Fulde, puis archevêque de Mayence, écrivait à Hincmar, archevêque de Reims, dans le diocèse duquel Gottschalk s'était réfugié : « Que *votre dilection* sache qu'un certain moine vagabond, nommé Gottschalk, qui se dit ordonné prêtre dans votre diocèse, est venu d'Italie à Mayence, semant de nouvelles superstitions et une opinion funeste touchant la prédestination de Dieu à l'égard des méchants, et que dans ce monde il y a certains hommes que la prédestination de Dieu contraint de marcher à la mort, et qui ne peuvent se corriger de l'erreur et du péché, comme si Dieu, dès le commencement, les avait faits incorrigibles. »

Cette doctrine, que Gottschalk avait tenté de ressusciter, resta ainsi réprouvée par l'Église jusqu'au temps de la réforme, qui fut d'abord une réaction contre certaines pratiques extérieures et certaines observances de forme, telles que les indulgences, les pèlerinages, etc., dont l'Église romaine avait surchargé la religion. Les attaques de Luther furent donc dirigées contre la justification par les œuvres, c'est-à-dire ces formules sans vertu. Il rabaissa les œuvres au nom de la foi et proclama que l'homme ne gagne pas son salut par sa conduite. Selon lui, l'homme placé sous la main de Dieu reçoit la foi de la grâce de Dieu et le salut du supplice de Jésus-Christ sur la croix. L'homme n'est pour rien dans sa foi ni dans son salut; il était condamné au mal et à la mort si la miséricorde de Dieu ne l'arrachait à l'un et à l'autre. De cette doctrine résultent, comme nous l'avons vu, de graves conséquences : l'action de la grâce est substituée à celle de la volonté, l'intervention de Dieu au libre arbitre de l'homme pour l'accomplissement du salut. Luther avait anéanti les œuvres devant la foi et l'homme devant Dieu. Calvin compléta son système de la foi justifiante, et y introduisit encore plus de rigueur et d'exagération. Il dit que l'homme, une fois assuré de sa *justification* par la foi, l'était aussi de sa *sanctification*, parce que Dieu ne pouvait pas lui donner et lui retirer sa grâce, le rendre alternativement l'objet de son choix et de sa réprobation. Le chrétien justifié par la foi fut élu de Dieu : il devint saint; il ne put ni faillir ni se perdre. C'est ainsi que la grâce de Luther devint la prédestination de Calvin; la justification du premier devint la sanctification du second. Cette doctrine fut condamnée par le concile de Trente (*voy.* l'article).

Depuis la réforme, la question de la grâce est restée un sujet de controverse interminable, soit en dehors de l'Église catholique, soit dans son sein même. Chez les protestants, elle suscita la querelle des Arminiens et des Gomaristes, ainsi que le synode de Dordrecht (*voy.* ces noms) qui assura le triomphe des derniers.

Dans l'Église catholique, vers la fin du XVIe siècle, Molina et les jésuites (*voy.*) d'un côté, les dominicains de l'autre, renouvelèrent la lutte. Plus tard, elle se ravive à l'occasion du livre de Jansénius, et dès lors elle remplit toute la fin du XVIIe siècle et la première moitié du XVIIIe (*voy.* JANSÉNISME). A la fin, la querelle était fort dégénérée, et roulait bien moins sur le fond du dogme que sur les questions de discipline; c'était alors un duel entre l'autorité et l'indépendance. Mais depuis le milieu du XVIIIe siècle le débat s'était bien calmé; le temps et un sentiment général d'antipathie pour le fatalisme semblaient

avoir fait prévaloir chez les diverses sectes chrétiennes la croyance que Dieu n'exclut d'une manière absolue aucun homme du salut éternel. Cependant, depuis quelques années, un certain nombre de dissidents qui, sous le nom de méthodistes (*voy.*), se distinguent entre les diverses fractions du culte réformé, ont amené une recrudescence des opinions calvinistes sur la grâce et la prédestination. Ils propagent leur doctrine avec une ferveur infatigable. Toutefois, le dogme de la prédestination absolue paraît avoir aujourd'hui moins de chances que jamais pour devenir dominant ; car le fatalisme a fait son temps : il ne lui sera plus donné de revivre dans la croyance des hommes. A-D.

GRACES (mythol.), en grec Χάριτες, déesses aimables, aux formes élégantes et moelleuses, aux mouvements suaves et légers, aux paroles douces et insinuantes, dont la vue charme et captive, et qui répandent autour d'elles un sentiment ineffable de bien-être et de plaisir. Leur généalogie a souvent varié : tantôt elles sont filles de Jupiter et d'Eurynome, tantôt du Soleil et d'Églé, de Jupiter et de Junon, ou enfin de Bacchus et de Vénus. Suivant les uns, elles sont au nombre de trois, *Aglaé* (Églé), *Thalie* et *Euphrosyne ;* mais les Lacédémoniens et les Athéniens n'en reconnaissaient que deux, dont les plus anciens noms paraissent avoir été *Kleita* (l'illustre) et *Phaënna* (la brillante) ; ou bien *Auxo* (qui augmente) et *Hégémone* (qui conduit). En plusieurs endroits de la Grèce on en comptait une quatrième, appelée *Peitho* (*Suada*, la persuasion) par Hermésianax. On confondait quelquefois les Grâces avec les Heures. Les anciens les regardaient comme de bienfaisantes divinités qui faisaient aux hommes les plus précieux de tous les dons. Leur pouvoir s'étendait à tous les biens moraux ; elles donnaient non-seulement la bonne grâce, l'égalité d'humeur, la facilité des manières, et toutes les autres qualités qui répandent tant de charmes dans la société et le commerce de la vie, mais encore la libéralité, l'éloquence, la sagesse. On appelait *sacrifier aux Grâces* acquérir l'élégance des manières et la finesse du goût. Elles indiquaient le penchant à la bienfaisance tempéré par la prudence et la raison ; c'est aussi ce que rappelle ce mot bien connu de Socrate à un homme qui allait répandant de l'argent à tout venant sans distinction : « Que les dieux te confondent ! les Grâces sont vierges, et tu en fais des courtisanes. »

Les Grâces avaient un grand nombre d'autels ; Étéocle, roi d'Orchomène, passait pour être le premier qui leur en eût élevé un. Les Lacédémoniens disputaient cette gloire à Orchomène et l'attribuaient à Lacédémon, leur quatrième roi. Elles avaient des temples à Élis, à Delphes, à Pergé, à Périnthe, à Byzance ; elles en avaient aussi de communs avec d'autres divinités telles que l'Amour, Mercure et les Muses. Les Spartiates sacrifiaient aux Grâces et à l'Amour avant que d'en venir aux mains, pour faire voir qu'on doit essayer tous les moyens de conciliation avant de combattre. Toute la Grèce était remplie de tableaux, de statues, des Grâces et d'inscriptions ou de médailles qui les concernaient. On voyait à Pergame un tableau de ces déesses peint par Pythagore de Paros, un autre à Smyrne de la main d'Apelle. Socrate avait commencé sa carrière d'artiste par un groupe très estimé des trois Grâces, dans lequel ces divinités avaient été représentées vêtues pour la première fois. On reproduisait les Grâces sous la forme de trois belles jeunes filles nues. Cependant Homère suppose deux des Grâces mariées ; il donne pour époux à l'une d'elles le Sommeil, à l'autre Vulcain, le plus laid de tous les dieux. On peignait encore les Grâces comme petites et d'une taille élancée, parce que les agréments consistent souvent dans les nuances imperceptibles de l'art de plaire. De leurs statues à Élis, l'une tenait une rose, l'autre un dé à jouer, et la troisième une branche de myrte, symbole que Pausanias explique ainsi : le myrte et la rose sont particulièrement consacrés à Vénus et aux Grâces, et le dé est une marque du penchant que la jeunesse, l'âge des Grâces, a pour les jeux et les ris. Enfin les anciens représentaient quelquefois les Grâces au milieu des plus laids Satyres. Assez souvent les statues de ces derniers étaient creuses et renfermaient au centre de petites figurines de Grâces. Voulait-on indiquer ainsi les

agréments de l'esprit sous une écorce rude en apparence? C. D. C.

GRACIOSO, *voy.* Grazioso.

GRACQUES (les), Tiberius Sempronius Gracchus, le père, Tiberius et Caius Gracchus, ses fils. Leur nom est généralement mêlé aux fausses notions qui se sont répandues sur les lois agraires (*voy.*). On n'a considéré les Gracques que comme des séditieux dont la turbulence faillit perdre la république romaine; on s'est prévalu de quelques paroles fort sévères de Cicéron, sans réfléchir que le jugement de ce grand orateur pouvait avoir été altéré par des préventions ou des intérêts de parti. Enfin l'on a regardé encore comme un arrêt sans appel ce célèbre vers de Juvénal :

Quis tulerit Gracchos de seditione querentes.

Ces reproches ne concernent point Tiberius Sempronius Gracchus, le père, qui fut deux fois consul et censeur. Cicéron parle de lui comme de l'un des plus grands orateurs de son temps; il vante de plus la grandeur de son caractère. Gracchus était l'ennemi de Scipion l'Africain, vainqueur d'Annibal; cependant, ce grand capitaine étant accusé par les tribuns ses collègues et ne comparaissant point, il prononça en sa faveur un admirable discours qui mit fin à cette persécution. Le sénat félicita Tiberius Gracchus d'avoir préféré les intérêts de la république à ses sentiments personnels. On dit qu'en défendant la cause de L. Scipion, frère de l'Africain, il jura qu'il conserverait contre les Scipions son inimitié, mais qu'il ne souffrirait pas que la même prison dans laquelle l'Africain avait fait entrer des chefs ennemis, et même des rois, reçût aussi le frère du vainqueur. Tite-Live rapporte une anecdote assez singulière à ce sujet. Ce jour-là même il y avait au Capitole un repas du sénat : les convives se levèrent et demandèrent par acclamation que Scipion l'Africain donnât sa fille à Gracchus, ce qui fut accordé sur-le-champ. Scipion, rentré chez lui, annonça à sa femme Æmilia qu'il avait disposé de la main de Cornélie. *L'eussiez-vous donnée à Gracchus*, s'écria-t-elle, *il fallait au moins consulter sa mère*. Tite-Live ajoute que les auteurs ne sont pas d'accord à ce sujet, et Plutarque attribue le même fait à Appius Claudius, qui aurait de la sorte accordé sa fille à Tiberius Gracchus le fils. Quoi qu'il en soit, l'opinion dominante est que Cornélie n'épousa Tiberius Sempronius Gracchus qu'après la mort de Scipion l'Africain. Cette union fut très féconde : il paraît qu'ils n'eurent pas moins de douze enfants. L'histoire n'en connaît que trois : outre les deux frères dont nous allons nous occuper, elle nomme Sempronia, mariée à Scipion Émilien, le destructeur de Carthage et de Numance; les autres enfants moururent tous en bas âge. Cornélie leur mère était une femme de haute vertu et d'un caractère au-dessus des faiblesses humaines; toutefois elle savait se faire aimer par de douces qualités : nous en avons la preuve jusque dans un conte ridicule sur deux serpents, mâle et femelle, trouvés dans la demeure et jusque dans le lit des époux. Les auspices consultés dirent que la liberté rendue à la femelle sauverait Cornélie et coûterait la vie à Tiberius, tandis que le contraire arriverait si on laissait échapper le mâle. Tiberius n'hésita point : il préféra le salut de Cornélie au sien, et mourut peu de temps après, laissant une grande réputation et un nom sans tache. Ce fut lui qui, par une mesure salutaire et favorable à l'ordre, fit entrer tous les affranchis dans une des quatre tribus urbaines (l'Esquilina) que le sort désigna. Tiberius Sempronius Gracchus avait obtenu les honneurs du triomphe après son commandement en Espagne; il avait pacifié la Sardaigne. Sa censure avait jeté un grand éclat; il avait rempli d'importantes missions près d'Eumène et d'Antiochus; il avait construit une magnifique basilique. Créé consul une seconde fois, son commandement lui valut un second triomphe.

Après sa mort, Cornélie se voua tout entière à l'éducation de ses enfants. Cicéron dit qu'on lisait encore ses lettres, et que leur beauté, l'élégance habituelle de son langage avaient exercé une influence toute-puissante sur l'avenir de ses enfants, *élevés moins encore sur le sein maternel que dans ses entretiens*. Elle leur inspira de bonne heure l'amour de la gloire, et leur reprocha un jour leur inaction, sup-

portant avec impatience d'être appelée la *belle-mère de Scipion* et non *la mère des Gracques*. Toutefois ce reproche ne peut avoir été adressé qu'au seul Tiberius, car son frère Caïus avait neuf ans de moins que lui et ne put entrer dans la carrière que beaucoup plus tard. Tout le monde connaît la réponse faite par Cornélie à une dame campanienne qui avait étalé à ses yeux beaucoup de magnificence. D'abord elle détourna la conversation jusqu'au retour de ses fils qui fréquentaient les écoles publiques, et quand elle les vit entrer elle s'écria : *Voilà mes bijoux !* Cornélie néanmoins tenait plus encore à leur gloire qu'à leur conservation. En nous disant que, dans son veuvage, elle fut recherchée par le roi d'Égypte, Plutarque s'est peut-être rendu l'écho d'un conte ; il ne serait pas étonnant toutefois qu'elle eût préféré le titre de mère des Gracques à celui de reine. Elle excita ses fils à devenir les défenseurs du peuple, et leur survécut à tous deux, retirée à Misène, où elle recevait d'illustres visites, où elle donnait et acceptait de riches cadeaux. Sa table était ouverte aux littérateurs et aux savants de la Grèce ; elle aimait à leur raconter la vie de son père Scipion ; elle parlait de ses fils, de leurs grandes actions, de leurs projets, sans répandre de larmes, sans s'abandonner à la douleur, mais avec admiration, comme s'il eût été question de personnages d'une autre époque, si bien que quelques-uns de ceux qui la venaient voir soupçonnaient que l'âge ou l'excès du malheur avaient détruit sa raison.

L'aîné de ses fils, Tiberius Gracchus, avait eu pour maître Diophane de Mitylène ; il paraît s'être livré à l'étude avec non moins d'ardeur que son père, qui avait un jour prononcé chez les Rhodiens un très beau discours en grec. Le philosophe Blossius de Cumes ne le quitta jamais. La célébrité qu'il acquit par ses travaux lui valut l'insigne honneur d'être admis dans le collége des Augures et celui d'épouser la fille d'Appius Claudius, mariage sur lequel on rapporte précisément la même anecdote que sur celui de son père (*voy.* plus haut). Tiberius partit pour l'Afrique avec Scipion Émilien, le mari de sa sœur ; il se distingua dans toutes les occasions et monta le premier sur les murailles de Carthage. Nommé questeur, il suivit Caïus Mancinus devant Numance ; et quand l'inhabileté de ce consul eut engagé l'armée romaine dans un grand danger et livré son camp à l'ennemi, les Numantins, se souvenant de quelques services que leur avait rendus le père de Tiberius, ne voulurent traiter qu'avec lui. Tout en cédant à la nécessité et sans subir aucune condition honteuse pour le peuple romain, Tiberius Grachus sauva la vie à 20,000 citoyens. L'armée était déjà partie lorsqu'il imagina de retourner à Numance avec quelques amis pour réclamer les registres de sa gestion qui avaient été pris dans le camp : il fut reçu avec joie ; on lui offrit un festin splendide et la faculté de prendre dans le butin tout ce qu'il voudrait ; mais il se contenta d'un encensoir dont il se servait dans les sacrifices publics, et s'en alla comblé de démonstrations d'amitié. Le refus du sénat de confirmer le traité, l'extradition du consul Mancinus, le danger que Gracchus courut lui-même, telles sont les causes qui d'abord irritèrent ce noble caractère. A partir de ce moment, il embrassa la cause populaire avec une ardeur qui toutefois était moins le résultat du dépit ou de la mauvaise humeur, que d'une conviction profonde. Les maux dont se plaignait Gracchus avaient aussi frappé Lælius, l'ami du grand Scipion : lui aussi avait voulu y porter remède, quoiqu'il fût bien loin d'être un démagogue effréné ; mais ayant entrevu les dangers de l'entreprise, il s'abstint et mérita par là le titre de sage.

Tiberius Gracchus avait traversé l'Italie : il avait été témoin de la misère du peuple ; il avait vu les terres cultivées, non plus par des hommes libres, mais par des esclaves. Il ne put se contenir, et il proposa, non pas une loi agraire dans le sens que nous donnons à ce mot, mais une loi autrefois votée par les comices, celle de Licinius Stolon qui, sans apporter aucune restriction à la propriété, sans dépouiller personne de biens achetés, restreignait la faculté de *posséder* plus de cinq cents arpents (*jugera*) sur le domaine public. Or il faut savoir que cette *possession* n'avait rien de commun avec la

propriété, et que, concédée par l'état moyennant redevance de la dîme, elle avait passé de main en main, de génération en génération, sans que pour cela l'état eût perdu ses droits. Il y a quelque chose de semblable dans les temps modernes : les domaines engagés ont un caractère analogue, à cette différence près que la couronne ne devait en faire retrait que dans certains cas, et que, depuis la Révolution, une loi a permis d'en acquérir la propriété incommutable au moyen du paiement du quart. L'*ager publicus* des Romains n'était pas aliénable, de quelques transactions qu'il eût été l'objet entre particuliers. Or ce domaine public, sur lequel les patriciens s'étaient permis de si grandes usurpations, ne devait être possédé que dans la proportion de cinq cents jugères. La loi de Gracchus voulait que les terres encore vacantes, aussi bien que celles qui avaient été envahies contrairement aux prescriptions de la loi *Licinia*, fussent distribuées en lots aux citoyens pauvres. Cette proposition irritait les grands possesseurs; elle devait déplaire aux communes riches : elle rencontra donc une violente opposition; mais quand Plutarque nous dit que les riches expulsaient les pauvres en passant des baux plus élevés, il tombe dans une erreur manifeste. On ne louait de l'*ager publicus* que la dîme à percevoir des possesseurs, comme on affermait tous les autres revenus publics; c'était une disposition formelle de la loi *Licinia* qui se trouve parfaitement expliquée dans un savant chapitre de Niebuhr (t. V, p. 27 de la traduction française). La loi de Gracchus fut beaucoup plus douce, eu égard à la longue possession et à l'espèce de désuétude où était tombée la loi de Licinius : elle promettait une indemnité à ceux qui seraient obligés de céder une partie de leurs possessions.

Dans un autre chapitre sur le domaine (t. III, p. 177), Niebuhr démontre que Machiavel ni Montesquieu n'ont conçu des lois agraires une idée juste, et que surtout il faut bien se garder de considérer ces lois comme établissant une mesure de propriété attribuant au pauvre le superflu du riche. Nous le répétons, il n'était nullement question de propriété dans ces lois, et ceux auxquels on demandait compte de l'excédant de leur *possession* pouvaient impunément conserver des propriétés beaucoup plus considérables.

Cela posé, ni Tiberius Gracchus, ni même son frère Caïus, ne pourront être traités de fougueux démagogues ; s'il y eut dans leur conduite de l'imprudence, s'ils heurtèrent d'anciennes prétentions, du moins leurs propositions ne furent pas subversives du droit.

Tiberius, parvenu au tribunat, recevait de toutes parts les exhortations les plus pressantes : billets anonymes, affiches, conseils de Diophane et de Blossius, enfin de sa mère même, tout contribuait à le faire entrer dans cette voie. Néanmoins il mûrit ses projets et s'éclaira des avis de deux hommes célèbres par leur science, le souverain pontife Crassus et le célèbre jurisconsulte Mucius Scævola. L'éloquence du tribun avait un caractère doux, persuasif, agréable, et cependant le mouvement et la véhémence ne lui manquaient pas. Il fit un tableau déchirant de la misère du peuple, supplia les grands de la prendre en considération, mais ils n'en tinrent compte; ils prirent des habits de deuil et se présentèrent éplorés dans la place publique. Pendant qu'ils cherchaient des sicaires qui voulussent attenter aux jours de leur ennemi, ils se servirent d'indignes subterfuges : ainsi ils enlevèrent les urnes où était déposé le scrutin, paralysant ainsi l'opération; puis deux personnages consulaires, Manlius et Fulvius, vinrent supplier Gracchus de s'en rapporter au sénat du soin de soulager le sort du peuple. Le sénat avait aposté Octavius, un autre tribun dont l'opposition suffisait pour tout arrêter; la discussion avait été vive, mais les deux antagonistes étaient amis : il ne s'y mêla aucune parole offensante. L'opposition d'Octavius n'étant point retirée, malgré les prières de Tiberius, celui-ci apposa les scellés sur le trésor public, déclarant qu'il ne souffrirait pas que l'on conclût une seule affaire ni qu'aucun magistrat accomplît ses fonctions si préalablement on ne votait sur sa loi.

A la fin, Tiberius s'avisa d'un expédient blâmable : il dit au peuple que l'on devait déposer un tribun qui s'ou-

bliait au point de léser ses intérêts au lieu de les défendre; il déclara qu'il fallait choisir entre Octavius et lui. Cependant le lendemain, l'assemblée étant déjà réunie, il renouvela ses supplications à son collègue, et même lorsque sur 35 tribus 17 déjà eurent voté la déposition de celui-ci, lorsqu'il ne fallait plus pour l'accomplir qu'un seul suffrage, il le serra dans ses bras et le pressa une dernière fois de s'épargner un affront. Octavius ému allait céder, mais jetant un regard sur les grands et les riches qui étaient présents : *Continuez votre ouvrage!* dit-il; et l'illégalité se consomma. Gracchus fit arracher Octavius de son siége, et il s'en fallut de peu que la multitude ne le mît en pièces; Tiberius accourut pour le sauver, mais il ne put empêcher que l'esclave qui marchait devant lui n'eût les yeux crevés.

Dès lors plus d'obstacle, et sa loi passa; on nomma commissaires pour l'exécuter Appius Claudius, son beau-père, Caïus Gracchus, qui, à ce moment, était avec Scipion Émilien devant Numance, enfin Tiberius Gracchus lui-même. La haine du sénat se manifesta par de petites chicanes de détail; mais l'amour du peuple s'en accroissait. Un ami du tribun mourut subitement; on crut, à quelques taches livides, qu'il avait été empoisonné. Tiberius prit des habits de deuil, conduisit ses enfants sur la place publique et les recommanda aux Romains, comme si sa vie eût été en danger.

Vers le même temps, Eudème de Pergame apporta le testament du roi Attale (*voy.*) qui donnait toute sa succession au peuple romain. Gracchus voulut que les richesses du feu roi servissent à doter le peuple d'instruments aratoires: il prétendit que ce n'était point au sénat, mais au peuple, à statuer sur le sort des villes, ajoutant qu'il ferait lui-même une motion à cet égard. Ce fut un des griefs les plus amers du sénat contre lui, une source intarissable de sarcasmes. (*Voir* Plutarque, c. 15.)

On cite un discours de Tiberius dont le but était de justifier la déposition d'Octavius, mesure qui lui avait fait beaucoup de tort dans l'esprit de tous les hommes sages. Il porta encore plusieurs autres lois, abrégea le temps du service militaire, ajouta aux sénateurs investis de la qualité de juge un égal nombre de chevaliers, etc. Sur ces entrefaites arriva le moment des nouvelles élections pour le tribunat (l'an 131 av. J.-C.). Tiberius se présenta pour la seconde fois; mais le peuple, n'étant pas en nombre, il ne fut point élu : la joie de ses ennemis en fut grande. En effet, ce fut pour lui un grand échec; car songeant à s'adjoindre son frère dans le tribunat, il n'avait pas réussi pour lui-même. Le lendemain, au moment de sortir, il apprit que les poulets sacrés ne voulaient pas manger; des serpents avaient niché dans son casque; il se heurta le pied contre le seuil et se blessa; des corbeaux qui se battaient sur un toit voisin firent tomber une pierre devant lui. Tiberius allait retourner sur ses pas si Blossius ne lui avait dit qu'il serait honteux que le fils de Gracchus, petit-fils de Scipion l'Africain par Cornélie, le chef du peuple romain, fût empêché par un corbeau de se rendre à son poste. A son arrivée, on l'accueillit par des exclamations de joie, on l'entoura pour qu'aucun inconnu ne pût s'en approcher; mais il y avait grand tumulte. Mucius, substitué dans le tribunat à Octavius, appelait en vain les tribus au suffrage : on se poussait, on se foulait aux extrémités de la place. En même temps, un sénateur, Flavius Flaccus, ami de Gracchus, traversa la multitude avec peine, et lui confia que, le consul Mucius Scævola n'ayant pas voulu recourir à la violence contre lui, les sénateurs, avec plusieurs de ses adversaires, se portaient en armes vers la place publique pour le tuer. Tiberius Gracchus essaya vainement de se faire entendre pour expliquer pourquoi l'on voyait s'armer ceux qui l'entouraient : il n'y put parvenir. Alors il porta ses deux mains à sa tête, voulant ainsi marquer qu'on menaçait sa vie. Aussitôt on courut au sénat pour annoncer qu'il demandait le diadème. Scipion Nasica se leva : « Puisque la mollesse du consul trahit la république, s'écria-t-il, que ceux qui veulent porter secours aux lois me suivent! » Et il marcha vers le Capitole. D'abord on faisait place et l'on cédait le passage par respect pour le haut rang de cette petite

troupe ; ailleurs le combat s'engagea : on se frappait avec les débris des bancs. Les amis du tribun ayant été mis en fuite, il fut lui-même saisi par son manteau : il l'abandonna pour fuir aussi, mais il tomba par-dessus des morts, et, en se relevant, il reçut un coup que lui porta son collègue Publius Satureius, armé d'un pied de banc. Lucius Rufus lui en porta un autre; enfin il périt avec environ 300 hommes, tous tués sans autres armes que le bois et les pierres. On outragea son cadavre et on le fit jeter dans le Tibre, malgré les réclamations de Caïus, son frère, qui voulait l'inhumer secrètement la nuit. Les désordres ne s'arrêtèrent point là : on proscrivit plusieurs de ses amis sans jugement; on en tua d'autres. On fit périr un certain Caïus Billius sous les morsures des serpents; Diophane, son précepteur, mourut aussi. Quant à Blossius, il fut conduit devant les consuls, et il convint de s'être en tout conformé aux ordres de Tiberius. Scipion Nasica lui demanda : « Et s'il vous eût ordonné de mettre le feu au Capitole? — Il ne me l'eût point ordonné, » répondit Blossius. La question étant répétée par plusieurs et avec instance : « Eh bien! dit-il, s'il me l'eût ordonné, je l'eusse fait, persuadé qu'il ne pouvait rien commander qui ne fût dans l'intérêt du peuple romain. » Ce noble courage sauva Blossius; il se retira chez Aristonicus, en Asie, où il se tua dans la suite, la puissance de son nouveau protecteur ayant été anéantie.

Caïus n'avait guère que 20 ans et son malheureux frère n'avait pas accompli sa trentième année. Il y eut donc un long intervalle entre leur apparition sur la scène politique ; il sembla même que Caïus dût y demeurer à jamais étranger. Qu'à Numance, pendant qu'il servait sous Scipion, il ait appris qu'on le nommait triumvir pour l'exécution de la loi de son frère, que ce frère ait songé à se l'adjoindre dans le tribunat, on ne peut le contester; mais il y a interversion manifeste des faits les plus essentiels quand on lui attribue des propositions agraires avant sa questure de Sardaigne. L'ordre indiqué par Plutarque est plus vraisemblable : d'abord une indifférence et un calme apparents, puis un brillant début pour la défense de Vettius, son ami. Les acclamations du peuple et l'enthousiasme universel occasionné par ce discours inspirèrent les plus vives craintes à la faction aristocratique. Caïus avait beaucoup de véhémence, il avait de l'emportement dans le geste; le premier des Romains il marcha en parlant. Souvent sa voix prenait trop d'éclat, et pour y remédier il imagina de placer derrière lui un esclave qui jouait d'un instrument et en adoucissait les sons pour l'avertir de se modérer.

Caïus sentit qu'il devait s'éloigner. Ce fut pendant qu'il demandait la questure que Tiberius lui apparut en songe et lui prédit qu'il aurait beau différer, qu'il n'en mourrait par moins de la même mort que lui. Caïus se distingua fort dans cette mission; il parcourut les villes et obtint d'elles des vêtements pour les troupes. Le sénat, qui avait refusé d'en délivrer, en conçut de l'ombrage; mais le mécontentement fut au comble quand les ambassadeurs de Micipsa vinrent annoncer un envoi de blés en Sardaigne, en disant que leur maître les donnait à la république en considération de C. Gracchus. Les ambassadeurs furent mis à la porte comme ayant manqué au sénat. Peu de temps après, cette compagnie donna des successeurs à tous les gouverneurs, excepté à celui de Sardaigne, car on voulait forcer son questeur à y rester; mais celui-ci apparut subitement à Rome : alors on le poursuivit devant les censeurs comme ayant quitté son poste. Quand Caïus Gracchus eut parlé, tous les esprits étaient changés. Il rappela qu'il faisait la guerre depuis douze ans, qu'il était questeur depuis trois, bien que la loi permit de revenir après une année. Une conspiration avait été découverte à Frégelles : Opimius, qui l'avait poursuivie, chercha à faire croire que Gracchus en était complice et qu'il s'efforçait de faire insurger les alliés. Caïus n'eut pas de peine à se défendre, et sur-le-champ il demanda le tribunat. Alors on vit accourir de toutes les parties de l'Italie ceux qui avaient droit de suffrage; ils votaient même du haut des toits, et tous les efforts des grands réunis purent à peine empêcher que Gracchus ne fût le premier de tous. Son nom fut le quatrième. Ses discours rappelaient avec amertume le meurtre de son frère

et la violation du caractère sacré de tribun. Il promulgua d'abord deux lois : l'une portait que quiconque aurait été déposé d'une magistrature serait à l'avenir exclu de toute candidature : elle frappait Octavius; l'autre, dirigée contre Popilius, ordonnait des poursuites contre tout magistrat qui aurait proscrit des citoyens sans jugement. Gracchus proposa ensuite des lois agréables à la multitude pour prodiguer les deniers du trésor, pour habiller les soldats aux dépens de l'état. Le faux Salluste lui en attribue une autre : dans sa lettre à César *de Republicâ ordinandâ*, il l'engage, pour désigner les *prærogativa*, à faire tirer au sort entre toutes les centuries des cinq classes, et cite à ce sujet la proposition de C. Gracchus. On croyait donc, au second siècle de notre ère, à l'existence de cette proposition (car c'est à cette époque qu'a été forgée la pièce que nous lisons aujourd'hui à la suite des œuvres de Salluste). Gracchus établit qu'on ne pourrait enrôler de jeunes gens au-dessous de 17 ans; il conféra aux Italiotes le même droit de suffrage qu'aux citoyens; il brisa la puissance judiciaire du sénat par l'adjonction de 300 chevaliers. Jusqu'à lui, tous les tribuns, en portant la parole, s'étaient tournés vers le sénat et le Comitium : le premier il osa faire face au Forum, transportant ainsi le pouvoir de l'aristocratie au peuple. Ses lois furent votées : dès lors il devint tout-puissant; dans le sénat même il acquit de l'influence et y donna d'excellents avis. Il demanda en outre la création de plusieurs colonies, la formation de greniers d'abondance, etc., etc.; il fit réparer et construire des routes et les orna de beaux ouvrages d'art. Il exécutait tout cela avec une rapidité étonnante; on travaillait de toutes parts, et lui-même était toujours présent partout, chargeant chacun de ce qu'il entendait le mieux et mettant autant de discernement dans ses choix que dans la conception de ses projets. En même temps, il était entouré d'artistes, de littérateurs, d'ambassadeurs, etc. Spirituel dans ses paroles, il se montrait en outre bienveillant envers chacun.

On avait supposé, d'après une phrase d'un de ses discours, qu'il demanderait le consulat; mais le jour de l'élection, on le vit amener dans la place publique C. Fannius et solliciter les suffrages en sa faveur. Il fut lui-même réélu tribun. Ce fut alors que, pour mieux assurer son crédit, il proposa d'envoyer des colonies à Capoue et à Tarente. Le sénat craignit enfin que la puissance de Gracchus ne devînt indestructible : il s'avisa d'une ruse. Faisant avec lui assaut de popularité, il gagna Livius Drusus, l'un des collègues de Caïus, pour demander douze colonies au lieu que Gracchus n'en avait décrété que deux : trois mille citoyens pauvres devaient participer à chacune. Caïus avait distribué des terres à charge d'une légère redevance : Livius Drusus supprima cette redevance elle-même; et fit encore d'autres dispositions semblables dont il rapporta toujours le mérite au sénat. Alors la défiance du peuple envers cette compagnie cessa, et Livius Drusus devint à son tour l'objet de la reconnaissance publique. Enfin Rubrius ayant fait décréter qu'une colonie irait repeupler Carthage détruite par Scipion, Caïus Gracchus fut l'un des commissaires désignés pour aller l'organiser. Livius Drusus mit son absence à profit : il répandit contre Fulvius, ami du tribun, mais suspect au peuple comme au sénat à raison de ses menées en Italie, des accusations qui ne pouvaient manquer de retomber sur Gracchus. Scipion Émilien était mort subitement, son corps avait porté quelques traces de violences; la veille Fulvius l'avait invectivé, et on le soupçonnait de n'être pas étranger à ce crime; ces soupçons s'étendirent même jusqu'à Gracchus. L'affaire ne fut pas poursuivie, précisément parce qu'on craignait de l'y voir compromis. Livius Drusus ne rappela point ces soupçons; il formula son accusation sur d'autres faits. Cependant Gracchus accourut de la colonie qu'il organisait, comprenant combien sa présence était nécessaire. Son ennemi, Lucius Opimius, briguait le consulat. Gracchus, au moment des élections, avait attiré beaucoup d'alliés d'Italie : le sénat fit ordonner par le consul Fannius qu'ils eussent à sortir tous de Rome. Caïus publia une proclamation contraire, promettant son assistance à quiconque refuserait d'obéir; ce qui n'empêcha pas qu'il ne laissât en-

traîner par les licteurs un de ses propres amis. Il était mal avec ses collègues par suite d'une violence qu'il avait exercée de son chef: voyant des siéges préparés pour assister à un combat de gladiateurs et voulant que la foule y pût être au premier rang, il les avait fait briser sous ses yeux.

Il demanda pour la troisième fois le tribunat : il obtint en effet la majorité des suffrages, mais on prétend que ses collègues en dissimulèrent une partie et ne le proclamèrent point. Ce fait est néanmoins fort contesté. Caïus supporta sa défaite avec beaucoup de dépit, et ce sentiment s'accrut de la joie de ses ennemis.

Opimius cependant était consul; d'accord avec les ennemis de Gracchus, il voulut l'irriter : on critiqua notamment ce qu'il avait fait à Carthage. Pendant quelque temps il sut se contenir; mais poussé par ses amis, par Fulvius et par sa mère, il ourdit un complot; des hommes déguisés en moissonneurs lui étaient envoyés par Cornélie. Au jour fixé pour l'exécution, Opimius fit occuper le Capitole; le consul offrait un sacrifice; l'un des licteurs écartant Fulvius s'écria : *Que les mauvais citoyens fassent place aux bons!* Aussitôt ce licteur fut tué. Caïus Gracchus en fit des reproches aux siens, craignant l'exaspération qui en résulterait. Opimius, de son côté, excita tous les assistants à la vengeance: il fit porter le corps sanglant du licteur devant la porte du sénat, qui l'entoura avec de grandes démonstrations de deuil. Le consul fut chargé de veiller à la sûreté de la république. L'on se disposa au combat pour le lendemain. Gracchus, en quittant le Forum, s'arrêta longtemps devant la statue de son père; le peuple entoura sa maison pour la défendre pendant la nuit, tandis que chez Fulvius la débauche et le vin endormaient tous les assistants et Fulvius lui-même. Dès le matin, ils allèrent occuper le mont Aventin. Caïus ne voulut pas s'armer; en vain sa femme le supplia de pourvoir à sa sûreté : il s'arracha à ses instances et la laissa évanouie sur le sol. Mais bientôt il fallut négocier : l'on envoya au sénat le plus jeune des fils de Fulvius. Son offre et ses pleurs firent beaucoup d'impression; cependant Opimius le congédia, exigeant que les séditieux vinssent se défendre eux-mêmes. Caïus Gracchus voulait le faire, mais les hommes qui l'entouraient n'y ayant point consenti, le fils de Fulvius fut chargé d'une seconde mission. Opimius, brûlant d'en venir aux mains, le fit saisir; puis il marcha contre son père, suivi d'un grand nombre d'archers crétois dont les traits bien dirigés mirent promptement le désordre dans la troupe de Fulvius. Ce séditieux fut tué avec l'aîné de ses fils dans des bains où il s'était caché; pour Caïus, qui ne s'était point battu, il se réfugia dans le temple de Diane. Deux de ses amis l'empêchèrent de se tuer : il s'enfuit donc après avoir supplié la déesse de condamner le peuple romain à une perpétuelle servitude en punition de sa trahison et de son ingratitude. L'amnistie proclamée l'avait privé de tous ses appuis. Les soldats d'Opimius l'atteignirent près du pont de bois; ses deux amis, pour lui donner le temps d'échapper, se firent tuer en combattant vaillamment. Un seul esclave nommé Philocrate suivait encore Gracchus. Celui-ci ne put obtenir de cheval; chacun fuyait; enfin il se jeta dans le bosquet sacré des Furies où il reçut la mort de la main de son esclave, qui se tua ensuite lui-même. D'autres affirment que ceux qui les poursuivaient les tuèrent tous deux. Avant le combat, on avait promis de payer la tête de Caïus son pesant d'or : Septumuleïus, l'un des amis d'Octavius, s'en empara, l'ouvrit, en retira la cervelle et y coula du plomb. Cependant cette anecdote pourrait bien être un conte. Les cadavres furent jetés dans le Tibre. Il périt 3,000 hommes dans cette sédition, et leurs biens furent confisqués; il fut défendu aux femmes de porter leur deuil, et Licinia, la veuve de Caïus, fut privée de sa dot; on fit périr jusqu'au jeune fils de Fulvius, qui avait servi de négociateur. Après tous ces excès, Opimius osa dédier un temple à la Concorde.

Quelques auteurs prétendent que le corps de Caïus fut rendu à Cornélie et porté à Misène.

Le peuple, dont la lâcheté avait laissé périr, à dix ans d'intervalle, Tiberius et Caïus Gracchus, ne tarda pas à rendre à leur mémoire une sorte de culte. On leur éleva des statues, on consacra les lieux où ils avaient été tués et l'on y faisait des sa-

crifices; on s'y prosternait comme dans les temples des dieux. *V.* Chénier. P. G-y.

GRADATION (d'un vieux verbe *gradare*, dont le déponent *gradi*, marcher, a pris la place) signifie marche, degré, progrès. La gradation est une loi de la nature, qui se révèle aux yeux les moins attentifs. Ni le monde physique ni le monde moral ne sont arrivés d'un jet au point où nous les étudions aujourd'hui; la géologie découvre des formations successives, et l'histoire assigne des dates à la plupart des révolutions. Si les anciens eussent personnifié la gradation, ils eussent dû lui donner pour auteurs le mouvement et le temps. C'est de l'un et de l'autre qu'elle procède. La nuit ne vient pas brusquement après le jour, le jour après la nuit; une saison ne succède pas à l'autre tout à coup, et les fleurs écloses le matin ne sont pas remplacées le soir par des fruits mûrs. Allez vers les pôles ou vers l'équateur, marchez d'un méridien à son antipode par l'orient ou par l'occident, vous voyez partout, dans la chaleur ou le froid du climat, dans ses productions opulentes ou grêles, les lois de la gradation scrupuleusement suivies. La nature ne s'en départ jamais, et sans notre ignorance nous ne serions surpris ni par les vents, ni par les orages, ni par les pestes, ni par les famines, ni par les luttes populaires, ni par les chutes des trônes; tout est enchaînement de causes et d'effets, tout est gradation en progrès ou en décadence. L'*ex abrupto* n'existe pas même, à proprement parler, pour l'orateur : l'audacieux Catilina vient siéger parmi les sénateurs quand éclate le *Quò usquè tandem*, etc. Si les circonstances ne préparaient pas de tels exordes, ils seraient le comble du ridicule.

Les lettres et les arts n'atteignent à leur but que par une savante imitation de la nature : aussi ont-ils reconnu la loi de la gradation et donné à ce mot des acceptions spéciales. La gradation, en éloquence et en poésie (en grec κλῖμαξ, échelle), consiste à présenter une suite d'idées, d'images ou de sentiments, qui vont en augmentant ou en diminuant, et les rhéteurs distinguent la gradation *descendante* et la gradation *ascendante*, réunies dans cette phrase de l'orateur romain: *Nihil agis, nihil moliris, nihil cogitas, quod ego non modò non audiam, sed etiam non videam, planèque sentiam.* Des ménagements graduels et d'une grande habileté se rencontrent dans le développement des passions et font le mérite des plus belles scènes sur tous les théâtres.

En logique, la gradation prend le nom de *sorite*, et se compose d'un nombre indéfini de propositions (quatre est leur limite inférieure) arrangées de façon que l'attribut de la première devient le sujet de la seconde, l'attribut de la seconde le sujet de la troisième, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'on arrive à une dernière proposition qui réunit le sujet de la première à l'attribut de l'avant-dernière. S'il n'y avait pas gradation et que les propositions ne fussent pas liées entre elles, le sorite (*voy.*) serait un sophisme qui ne prouverait pas plus que celui de Cyrano de Bergerac.

Le mot *gradation*, en peinture, marque le changement insensible des couleurs, l'augmentation ou la diminution des lumières ou des ombres aussi bien que de la grandeur des objets, au moyen des teintes et des nuances. Cette gradation se nomme aussi *dégradation*. On dit même mieux *dégradation* que *gradation*; *dégrader des objets*, *ces objets dégradent bien*. On appelle encore *gradation* l'habileté avec laquelle les peintres et les sculpteurs groupent leurs personnages, de manière à ce que les principaux soient mis en relief et que les moins importants soient graduellement affaiblis par l'expression et par le jeu de la lumière, à mesure qu'ils s'éloignent du centre de l'action. Enfin la gradation, en architecture, est une disposition symétrique de diverses parties, sous le rapport des proportions ou des ornements, dans l'ordre le plus propre à produire l'effet attendu. J. T-v-s.

GRADE (art militaire), degré (en latin *gradus*) de la hiérarchie militaire.

I. Pour la France, cette hiérarchie ou échelle comporte actuellement, dans l'armée de terre, les grades suivants : 1° caporal ou brigadier; 2° sous-officier (sergent, maréchal-des-logis, fourrier, sergent-major, maréchal-des-logis chef, adjudant); 3° sous-lieutenant; 4° lieutenant

de 2e et 1re classe; 5° capitaine de 2e et 1re classe; 6° chef de bataillon, chef d'escadron, major; 7° lieutenant-colonel; 8° colonel; 9° maréchal-de-camp; 10° lieutenant général; 11° maréchal de France.

Le grade constitue l'état de l'officier. L'emploi est distinct du grade : il ne peut y avoir de grade sans emploi; mais la privation de l'emploi n'emporte pas la perte du grade. Les causes de la perte du grade, les cas de retrait, de suspension et de suppression de l'emploi sont prévus par les lois. Tout ce qui concerne l'avancement des caporaux, des sous-officiers et des officiers, ainsi que l'état des officiers, est réglé par la loi du 14 avril 1832 sur l'avancement dans l'armée, par la loi du 19 mai 1834 sur l'état des officiers, par l'ordonnance du roi du 21 mai 1836, portant règlement sur l'organisation des conseils d'enquête, et par l'ordonnance du 16 mai 1838 sur la progression de l'avancement et la nomination aux emplois dans l'armée. Ces lois et ordonnances, bienfaits de la révolution de juillet, assurent, dans de justes limites, la position et les droits de tous les militaires *gradés*, s'opposent aux nominations arbitraires, et laissent au roi, chef suprême de l'armée, le pouvoir nécessaire au maintien de la discipline et à la bonne organisation de l'armée.

Il faut six mois de service actif avant de pouvoir être nommé caporal; six mois de service comme caporal suffisent pour être nommé sous-officier; mais les emplois de sergents-majors, de maréchaux-des-logis chefs et d'adjudants ne sont donnés qu'à des sous-officiers ayant déjà six mois de grade. La nomination à ces divers grades est faite par les chefs de corps, soit directement, soit sur des états de propositions présentés par les commandants de compagnies, mais en observant de ne prendre que des sujets portés sur les tableaux d'avancement arrêtés tous les ans par les inspecteurs généraux. Toutes les promotions aux grades d'officiers sont faites par le roi sur la présentation du ministre de la guerre. Les grades de sous-lieutenant sont donnés, un tiers aux sous-officiers de l'armée ayant servi au moins deux ans comme sous-officiers, et deux tiers aux élèves des écoles militaires. Les grades de lieutenant et de capitaine sont donnés aux sous-lieutenants et aux lieutenants ayant deux ans de grade, un tiers au choix du roi, deux tiers à l'ancienneté. Les capitaines ne peuvent être promus chefs de bataillon, chefs d'escadron ou majors qu'après quatre années de grade; la moitié des places vacantes au choix du roi, l'autre moitié à l'ancienneté. Les emplois de major et tous les grades supérieurs à celui de chef de bataillon et d'escadron sont laissés au choix du roi. Il faut trois ans de grade au chef de bataillon, au chef d'escadron et au major pour pouvoir être nommé lieutenant-colonel; deux ans de grade au lieutenant-colonel pour être colonel, et pour les autres grades supérieurs trois ans au moins de service dans le grade immédiatement inférieur. Le temps de service exigé pour passer d'un grade à un autre peut être réduit de moitié à la guerre ou dans les colonies. Devant l'ennemi, il ne revient à l'ancienneté que la moitié des grades de lieutenant et de capitaine, et la totalité des nominations au grade de chef de bataillon et d'escadron appartient au roi. Dans les corps royaux de l'état-major, de l'artillerie et du génie, les grades de capitaine, de chef de bataillon, d'escadron et de major ne peuvent être conférés qu'aux lieutenants et capitaines faisant partie de la première classe de leur grade. Le choix du roi ne peut s'étendre que sur des candidats en activité de service, inscrits sur les tableaux d'avancement arrêtés tous les ans par les inspecteurs généraux ou envoyés par les commandants des armées. Les officiers employés près de la personne du roi, de celle des princes, ou attachés à l'état-major du ministère de la guerre, sont dispensés de figurer sur les tableaux pour participer au tour de l'avancement au choix.

Observons en passant que les candidats proposés dans les corps de l'armée pour les grades de caporal, de sous-officier, de sous-lieutenant, ne peuvent être portés sur les tableaux d'avancement qu'après un examen subi devant l'inspecteur général; mais pour l'inscription des candidats aux autres grades supérieurs, il n'est plus question d'examen ni de concours;

l'inspecteur général se détermine *proprio motu* et sur les notes des chefs de corps.

Telles sont les principales dispositions qui règlent et assurent l'avancement aux différents grades de l'armée de terre; mais quoiqu'elles s'appliquent indistinctement à toutes les armes, elles sont loin de donner un résultat identique et d'établir un avancement égal pour tous les officiers. Dans les corps de l'état-major, de l'artillerie, du génie et de la gendarmerie, les sous-lieutenants sont nommés lieutenants du jour où ils ont complété leurs deux années de grade, tandis que dans l'infanterie et la cavalerie les sous-lieutenants n'obtiennent une lieutenance qu'au fur et à mesure des vacances.

L'obtention des grades militaires n'a pas toujours été réglée, en France, avec cette précision et cette régularité que nous devons à nos institutions constitutionnelles et par des lois qui ont pour but de ne laisser (si c'était chose possible en France) d'autres limites à l'avancement que celles des talents et des services. Aux premiers temps de la monarchie, les plus braves furent proclamés chefs et jugés dignes de commander; mais abusant bientôt de leur pouvoir et du besoin qu'on avait d'eux, ils se créèrent des positions indépendantes qu'ils voulurent perpétuer dans leur famille : de là l'origine des fiefs et de la noblesse, du vasselage et du droit de commandement acquis, dans le moyen-âge, au fier baron; et force fut au roi Charles VII, qui le premier organisa une armée permanente en France, de donner le commandement de ses compagnies d'ordonnance aux nobles gentilshommes. Sous les règnes suivants, il y aurait eu du danger à toucher aux prérogatives d'une noblesse ambitieuse et forte, qui ne brillait que par les armes et dont la vaillance était le plus ferme appui de la couronne de France. Les droits de la noblesse aux grades et dignités militaires étaient si généralement reconnus et enracinés dans la nation qu'ils se maintinrent intacts après l'abolition du régime féodal et qu'il fallut toute l'omnipotence de Louis XIV pour élever les Fabert et les Catinat à la dignité de maréchal de France; et telle était la puissance de l'opinion publique que l'un et l'autre refusèrent le collier de l'ordre parce qu'ils n'étaient pas issus d'une race noble.

Dans les armées de Louis XIV et jusqu'à la révolution de 1789, le tiers-état était à peu près exclu de tout avancement militaire; il ne pouvait guère prétendre dans l'armée qu'aux places de bas-officiers (nos sous-officiers actuels). Quant aux officiers, la noblesse de province avait en partage les grades subalternes, la noblesse de cour les emplois supérieurs, et la noblesse du plus haut rang les dignités militaires. Il n'était nullement question de parcourir la hiérarchie des grades pour arriver aux premiers emplois: c'était chose commune alors de voir des capitaines de noble maison obtenir le brevet de colonel, et, ce qui est à peine croyable aujourd'hui, de voir figurer sur les contrôles de l'armée des capitaines et des colonels pour ainsi dire au maillot. Tout se réglait au bon plaisir de la cour, il n'y avait de fixité en rien; les grades, les honneurs, les dignités s'accumulaient d'une manière scandaleuse, et peu s'en est fallu qu'il n'y eût plus de généraux que d'officiers, plus d'officiers que de soldats. Nos rois, et Louis XIV lui-même, tentèrent plusieurs fois de mettre des bornes à ce torrent d'ambitions : ce fut en vain qu'ils voulurent astreindre l'avancement des grades supérieurs au tour du tableau. On calomnia leurs intentions, l'intrigue prévalut, et le désordre continua jusqu'à la Révolution.

Les grades de l'armée navale (avec leurs équivalents dans l'armée de terre) sont :

1° Quartier-maître (caporal); 2° second maître (sergent); 3° premier maître (sergent-major et adjudant); 4° élève de 2e et de 1re classe (sous-lieutenant); 5° enseigne de vaisseau (lieutenant); 6° lieutenant de vaisseau de 2e et de 1re classe (capitaine); 7° capitaine de corvette de 2e et de 1re classe (lieutenant-colonel); 8° capitaine de vaisseau de 2e et de 1re classe (colonel); 9° contre-amiral (maréchal-de-camp); 10° vice-amiral (lieutenant général); 11° amiral (maréchal de France).

Les conditions de temps de service pour obtenir les grades et pour passer d'un grade à un autre, analogues à celles qu'on exige dans l'armée de terre, sont fixées

par les lois du 20 avril 1832 et du 14 mai 1837.

Les élèves de deuxième classe sortent de l'école navale; ils passent à la première classe par rang d'ancienneté. Les deux tiers des places d'enseigne sont donnés aux élèves de première classe, et l'autre tiers aux enseignes auxiliaires et aux premiers maîtres qui ont satisfait à un examen, et, à leur défaut, aux élèves de première classe. Les enseignes auxiliaires sont des capitaines au long cours de la marine marchande, servant momentanément sur les bâtiments de l'état. Dans le grade de lieutenant de vaisseau, les deux tiers des places vacantes sont données à l'ancienneté et la moitié dans le grade de capitaine de corvette; tous les autres grades supérieurs sont au choix du roi.

II. Dans les armées étrangères, la hiérarchie militaire comporte les mêmes grades que dans l'armée française, sauf une exception. Dans presque toutes, il y a un grade intermédiaire entre celui de lieutenant général (*Feldmarschall-Lieutenant*, *General-Lieutenant*) et de maréchal (*Feldmarschall*, *field-marshal*): c'est le grade de *général* en Angleterre, de *Feldzeugmeister* et de *général de la cavalerie* en Autriche, de *général de l'infanterie* et de *général de la cavalerie* en Russie, en Prusse, en Bavière, etc. *Voy.* GÉNÉRAL, ÉTAT-MAJOR, MARÉCHAL, etc.

La qualité de *cadet* (*voy.*), de *porte-épée*, etc., donnée aux jeunes militaires qui aspirent à devenir officiers, ne confère point un grade.

En Autriche, les sous-lieutenants sont choisis parmi les cadets, les élèves des écoles militaires et les sous-officiers des corps. Les colonels propriétaires des régiments jouissent du droit de nommer à tous les emplois vacants jusqu'au grade de capitaine inclusivement, et ils peuvent transmettre ce droit au colonel commandant effectivement leur régiment. On leur prescrit de suivre l'ordre du tableau et de ne s'en écarter qu'en faveur des sujets qui se sont distingués entre tous; mais malgré les ordres sévères et itératifs de l'empereur, des colonels ont souvent abusé de cette prérogative. Les directeurs généraux de l'artillerie et du génie, dans leur arme, possèdent les mêmes droits de nomination que les colonels propriétaires. L'empereur, sur la proposition du conseil aulique, qui a presque toujours égard à l'ancienneté de service, nomme aux grades supérieurs.

En Prusse, tout jeune soldat qui, après six mois de service, satisfait à un examen, est nommé porte-épée. Lorsqu'une place de lieutenant de 2e classe vient à vaquer (il n'y a point de sous-lieutenants dans l'armée prussienne), les officiers du corps adressent au chef du régiment une liste de trois candidats choisis parmi les porte-épées qui ont déjà fait preuve devant la commission supérieure d'examen de Berlin des connaissances exigées pour devenir officier. Le commandant du régiment, après avoir pris l'avis des officiers supérieurs, propose au choix du roi le plus méritant des trois candidats. L'avancement a lieu ensuite par ancienneté, jusqu'au grade de capitaine inclusivement; mais, dans l'artillerie, les lieutenants de 2e classe, et, dans le corps du génie, les capitaines de 2e classe, ne peuvent être promus au grade immédiatement supérieur qu'après un examen de capacité. Le roi nomme directement, et à son choix, les officiers supérieurs et généraux. Il existe une particularité très remarquable dans l'armée prussienne : les régiments, selon que le roi le juge convenable, peuvent être commandés par un officier supérieur du grade de major ou de lieutenant-colonel; mais il faut alors que les officiers du même grade soient moins anciens que le chef du régiment.

Dans le royaume de Naples, les emplois de sous-lieutenants sont donnés, deux tiers aux sous-officiers qui ont subi un examen, et l'autre tiers aux élèves du collége militaire et aux gardes-du-corps du roi. On parvient ensuite par ancienneté aux grades de lieutenant et de capitaine. Les capitaines ne sont promus officiers supérieurs qu'après examen; tous les autres grades sont conférés à l'ancienneté.

Dans le royaume de Sardaigne, l'ancienneté de service prévaut presque toujours pour l'obtention des grades. Les places de sous-lieutenants sont données aux cadets, aux élèves de l'académie militaire et aux sous-officiers des corps.

En Saxe et en Suède, l'avancement, pour les officiers jusqu'au grade de capitaine, a lieu à l'ancienneté, et pour les grades supérieurs, au choix des souverains.

Dans le royaume de Hanovre, les lieutenants de 2^e^ classe sont pris parmi les sous-officiers et les cadets; ils doivent subir un examen pour devenir lieutenants de 1^re^ classe; ils arrivent par ancienneté au grade de capitaine; mais ils ne parviennent qu'après examen au grade de major dans la cavalerie et dans l'infanterie, et au grade de capitaine de première classe dans l'artillerie.

En Russie, suivant M. Tanski, auteur d'un *Tableau statistique, politique et moral du système militaire* de cet empire, l'avancement aux différents grades aurait lieu dans toute l'armée, et surtout dans la garde impériale, à l'ancienneté; mais il paraîtrait que les officiers de la jeune garde ont dans l'armée le grade supérieur à celui dont ils sont titulaires, et ceux de la vieille garde un grade supérieur encore au grade correspondant au même emploi dans la jeune garde, en sorte qu'un capitaine de la vieille garde aurait rang de colonel dans l'armée. Quoique le principe de l'ancienneté de service paraisse être reconnu en droit, on y déroge souvent dans les corps de la ligne, mais jamais dans la garde impériale. Les sous-officiers des régiments parviennent très rarement au grade d'officier; les places de sous-lieutenants vacantes sont données aux cadets des écoles militaires, qui sont fort nombreuses en Russie.

En Angleterre, les règles de l'avancement aux différents grades ne ressemblent en rien à ce qui est adopté dans les autres armées de l'Europe; la plupart des grades s'acquièrent à prix d'argent.

Les chefs de régiments nomment aux divers emplois et grades de caporaux et de sous-officiers vacants dans leurs corps. Le gouvernement s'est réservé la nomination au grade d'*enseigne* et de *cornette* (sous-lieutenant) dans l'infanterie et la cavalerie. Ces places sont données aux élèves du collége militaire, aux sous-officiers des corps proposés pour officiers, et, à leur défaut, aux fils d'anciens militaires recommandables par leurs services, ou vendus par le gouvernement aux fils de famille noble. Les officiers qui ont acheté la place d'enseigne ou de cornette peuvent seuls la vendre. Tous les autres grades, jusqu'à celui de lieutenant-colonel inclusivement, se vendent; le gouvernement ne dispose que des places vacantes, soit par décès, soit parce que le titulaire n'a pu vendre sa charge au moment où il acquérait un grade supérieur. Ces places vacantes sont toujours données dans chaque régiment à l'ancienneté. L'achat des grades est soumis aux restrictions suivantes : nul ne peut se pourvoir d'un grade supérieur, s'il n'a été reconnu, lors des inspections, apte à en remplir les fonctions; le plus ancien des officiers en état de payer un grade à vendre a toujours la préférence sur ses compétiteurs. Il faut en outre à l'enseigne ou cornette et au lieutenant trois années de service dans son grade, et au capitaine et au major quatre années de grade avant de pouvoir prétendre au grade supérieur. Tous les grades supérieurs à celui de lieutenant-colonel, jusques et y compris celui de lieutenant général, sont donnés, sans exception aucune, à l'ancienneté de service. Lorsque le gouvernement a voulu élever le duc de Wellington au grade de lieutenant général, il a été obligé de concéder ce grade à tous les généraux majors plus anciens que lui. Les grades de général d'armée et de *field-marshal* sont entièrement au choix du gouvernement.

Tout officier qui vend son grade rentre dans la vie civile et perd tous ses droits militaires; il ne peut même, à moins qu'il ne soit général, conserver son titre qu'avec l'agrément du gouvernement.

Le lieutenant-colonel qui passe colonel et même général conserve la propriété de son grade de lieutenant-colonel; mais dès l'instant qu'il le vend, il renonce par ce fait seul à la carrière militaire. Les officiers, dans quelque position qu'ils se trouvent, pouvant conserver leur grade toute leur vie, et le gouvernement ne leur concédant point de retraite, ils n'ont donc en se retirant que le produit de la vente de leur grade. Voici ce qui explique l'anomalie d'un général vendant une place de lieutenant-colonel.

Le gouvernement, pour récompenser les anciens officiers qui, par leur manque de fortune, sont hors d'état d'avancer, accorde une haute-paie aux lieutenants d'infanterie après sept années de grade; et il donne le grade honorifique de major et même de lieutenant-colonel à d'anciens capitaines, qui conservent néanmoins le commandement de leur compagnie en jouissant des avantages attachés à ces titres honorifiques, dont ils portent les insignes.

Un tarif règle le prix des différents grades; mais les officiers, quoique certifiant qu'ils s'y sont conformés, traitent de gré à gré et presque toujours à des prix supérieurs. Le gouvernement, pour arrêter les transactions extra-légales et pour atteindre le prix véritable des charges, élève d'année en année les prix du tarif.

Dans les armes de l'artillerie et du génie, aucun grade ne se vend : toutes les vacances sont données à l'ancienneté, et les places de lieutenant en second en partie aux élèves de l'école de Woolwich et en partie aux sous-officiers des corps.

Dans la marine anglaise, aucun grade n'est vénal : l'avancement, depuis le grade de lieutenant jusqu'à celui de capitaine de vaisseau, est laissé entièrement au choix de l'Amirauté; mais on ne peut être nommé capitaine de vaisseau qu'après avoir rempli pendant un an les fonctions de commandeur, et commandeur qu'après avoir servi deux années comme lieutenant; il faut en outre avoir commandé dans chaque grade pendant un an au moins un bâtiment de guerre. Les lieutenants de vaisseau sont choisis parmi les premiers maîtres (*masters*) et les *midshipmen* qui ont satisfait aux examens. Les premiers maîtres sortent de la classe des matelots et parviennent à ce grade par leurs services et par examen. Les midshipmen ne sortent pas tous de l'école navale de Portsmouth, parce que les capitaines de vaisseau peuvent prendre à leur bord, en cette qualité, des jeunes gens de famille qui ont été reconnus, après examen, aptes à remplir les fonctions de midshipmen. Les capitaines de vaisseau prennent rang entre eux suivant la date de leur brevet, et ils parviennent par ancienneté, et sans aucune dérogation, aux grades de contre-amiral, de vice-amiral et d'amiral. C. A. H.

GRADES UNIVERSITAIRES, *voy.* DEGRÉS, BACHELIER, LICENCIÉ, DOCTEUR, etc.

GRADUATION (BATIMENTS DE). Pour extraire certaines substances tenues en dissolution dans un liquide, on fait évaporer ce dernier par la chaleur artificielle ou par le contact de l'air libre. L'évaporation pouvant être accélérée par la division du liquide épanché sur une infinité de corps, on a imaginé les bâtiments de graduation, dans lesquels on fait couler le liquide sur des cordes qui pendent en grand nombre dans l'intérieur du bâtiment à claire-voie, sa plus grande surface étant exposée au vent qui règne habituellement; ou bien on fait tomber le liquide sur des fagots d'épines placés dans les mêmes conditions (*voy.* SALINES). M. Derosne a appliqué avec succès ce mode de dessèchement à l'évaporation des parties fluides du sang destiné à la clarification du sucre; le sang se solidifie alors en croûte et peut être transporté au loin, où il reprend ses qualités primitives en se dissolvant dans l'eau. L. L-T.

GRADUEL. Voulant joindre la prière à l'instruction, l'Église fait chanter après l'épître (*voy.*) un psaume entier, ou seulement quelques versets, qu'on appelle le *graduel*, parce qu'on le chantait autrefois sur les degrés (*gradus*) du jubé ou de l'ambon (*voy.* ces mots). Le graduel était, ou chanté en *trait*, c'est-à-dire par un chantre seul et sans interruption, ou bien en antienne (*voy.*), ou en *verset*, c'est-à-dire alternativement partie par le chantre seul et partie par l'assemblée, ou enfin en *répons*, lorsque l'assemblée répétait entièrement ce que le chantre avait déjà dit.

Le graduel a été regardé par d'anciens auteurs comme un chant lugubre qui représente les travaux et les soupirs de la vie présente, dans cette vallée de larmes où nous avançons comme par degrés vers la patrie céleste. C'est pour cela qu'Innocent III l'avait voulu retrancher de l'office pendant les cinquante jours de joie, depuis Pâques jusqu'à la Pentecôte. De nos jours, le graduel se compose généralement de trois versets contenant

quelques réflexions qui se rapportent à la lecture de l'épître qu'on vient de faire ou à celle de l'évangile, dont il est séparé par la prose seulement.

On donne aussi le nom de *Graduel* au livre qui contient ce qui se chante par le chœur à la messe et qu'on place sur le lutrin.

Les psaumes que les Hébreux chantaient sur les degrés du temple se nomment aussi *psaumes graduels;* quelques liturgistes font venir ce nom de ce qu'on élevait la voix par degrés en les chantant. L. L-T.

GRADUS AD PARNASSUM, dictionnaire poétique de la langue latine. Le culte des Muses latines a toujours été en honneur dans les écoles, depuis les beaux temps de la littérature romaine jusqu'à nos jours. Des mains d'Ausone et de Claudien, la lyre qu'avait autrefois animée Virgile passa tour à tour à Rutilius Numatianus, à Tiro Prosper, à Sidoine, à Fortunat; elle résonna sous les doigts barbares de Charibert et de Chilpéric. Alcuin la reçut et la transmit au moine Abbon, l'Homère du siége de Paris et des hauts faits du comte Eudes. D'héritier en héritier, elle parvint à Guillaume-le-Breton, qui lui fit rendre quelques sons héroïques en l'honneur de Philippe-Auguste. Ainsi se perpétuèrent, à travers le moyen-âge, les secrets de l'art; mais le feu du génie était complétement éteint dans les versificateurs latinistes. Il ne se ralluma que vers le XVI^e^ siècle : on vit renaître alors l'éclat de la poésie latine dans les compositions de Jean Second, de Sannazar et de Vida.

En même temps qu'une longue suite de versificateurs pratiquait incessamment le mécanisme des mètres et des rhythmes, une succession parallèle de grammairiens conservait dans les écoles les règles de la prosodie et la plupart des traditions des anciens maitres. Cet enseignement, précieux malgré son imperfection, était comme un écho affaibli du goût et du talent des bons auteurs. Lors de la renaissance des lettres, on profita de ces métriques informes pour agrandir les théories, perfectionner les méthodes, et surtout multiplier les secours offerts aux disciples des Muses. A cette époque parurent les premiers modèles de nos *Gradus*, ouvrages presque aussi poétiques dans leurs titres que dans leur objet: c'étaient le *Parnasse au double sommet*, le *Trésor des épithètes*, le *Coffre-Fort de la poésie*, les *Fleurs des élégances*, etc., etc.

Dans toute carrière, les premiers pas méritent de fixer l'attention du critique et du philosophe. Habituellement il y a plus d'invention dans ces premiers essais que dans les perfectionnements successifs qui viennent plus tard. Voilà pourquoi nous signalerons à nos lecteurs le *Trésor des épithètes*, de Tixier, seigneur de Ravisy (*Ravisius Textor*), qui fut recteur de l'université de Paris en 1500. Cet ouvrage, souvent réimprimé, était entre les mains de Racine et de Boileau lorsqu'ils préludaient à leurs chefs-d'œuvre en scandant des hexamètres virgiliens.

A la fin du XVI^e^ siècle parut l'*Anthologie*, de Lange. Ce vaste recueil alphabétique était comme l'arsenal des poëtes et des orateurs. Aujourd'hui encore nous admirons l'immense érudition et la sévère méthode que l'auteur y déploie.

La prosodie de Henri Smétius, publiée en 1599, offrait aux étudiants une liste alphabétique de tous les mots, avec leurs diverses inflexions, leur quantité, et des exemples tirés des meilleurs poëtes.

Sous le titre de *Nicolai Nemesseii Parnassus bicollis* on avait, au commencement du XVII^e^ siècle, un répertoire de phrases poétiques empruntées aux poëtes latins, avec indication des sources. La base du vocabulaire est l'ordre alphabétique; mais à chaque terme générique sont subordonnées les idées dépendantes. Ainsi sous le mot *urbs* se trouve la description des principales villes et régions du monde. Un appendice est réservé aux extraits des poëtes chrétiens; un autre appendice contient une collection immense de ces jeux de mots que les versificateurs de ce temps affectionnaient, et qu'ils avaient désignés sous le nom d'*échos*. Les anagrammes et les acrostiches occupent aussi une place fort honorable sur le Parnasse au double sommet.

A la même époque appartient l'ouvrage de Plomerei, intitulé *Elegantiarum poeticarum per locos communes digestarum flores*, petit dictionnaire des mots les

plus importants, rangés par ordre alphabétique. A la suite de chacun de ces termes capitaux sont les dérivés de la même famille, les analogues, les expressions dépendantes ou subordonnées. Les épithètes, les synonymes et les locutions poétiques sont assez bien classés. Le tout forme un in-18 de 630 pages, y compris une introduction et un index. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que la nomenclature en est fort incomplète.

L'ouvrage de Bakéré, intitulé *Flavissæ poeticæ*, fut publié en 1640. Composé sur le même plan que les précédents, il est plus riche dans sa nomenclature et dans ses citations.

Enfin Vanière, si distingué entre les poëtes latins modernes, donna en 1710 son *Dictionnaire poétique*, le modèle de tous ceux qui l'ont suivi. Il fut souvent réimprimé dans le XVIII^e^ siècle* sous le titre de *Gradus ad Parnassum*, qu'avait d'abord adopté le jésuite Paul Aler (Cologne, 1702). Bien supérieur à toutes les publications de ce genre qui l'avaient précédé, le *Gradus* de Vanière présentait une nomenclature plus complète, une plus juste interprétation des mots, un meilleur choix de synonymes et d'épithètes, une plus ample collection de phrases poétiques; la quantité y était marquée avec plus d'exactitude.

Le *Gradus* de Noël, qui a régné exclusivement dans nos écoles depuis une trentaine d'années, n'est guère qu'une réimpression de celui de Vanière, avec de légères modifications. Aspirant uniquement à faciliter aux élèves le travail de la versification, le nouvel éditeur s'est appliqué à multiplier les secours et a surchargé son dictionnaire de fragments empruntés à tous les poëtes latins. On a sévèrement blâmé cette compilation comme favorable aux plagiats des écoliers : nous croyons cependant qu'elle offre en compensation l'avantage de mettre à chaque instant sous les yeux des jeunes latinistes de brillants extraits qui forment leur goût et nourrissent leur imagination.

Dans la docte Allemagne, les dictionnaires poétiques ont pris un caractère différent. Ce ne sont plus de simples manuels classiques, ce sont des œuvres d'érudition : tel est le Trésor de Lindemann, *Novus Thesaurus linguæ Latinæ prosodicus, sive Gradus ad Parnassum*, etc., *curante Frid. Lindemann*, Zittau et Leipzig, 1828. On a reproché à l'auteur d'avoir trop puisé dans les comiques et d'avoir laissé échapper de grossières erreurs, qui cependant ne peuvent être justement attribuées qu'au typographe.

Tous les vocabulaires dont nous venons de parler pèchent par l'insuffisance de la nomenclature, le peu de justesse des interprétations, l'absence de la méthode ou l'inexactitude des citations. L'Europe savante attendait encore un bon dictionnaire poétique de la langue latine, digne de prendre place à côté des lexiques des Henri Estienne, des Schneider, des Passow, des Gessner, des Scheller et des Forcellini : M. Quicherat a entrepris de combler cette lacune en publiant son *Thesaurus poeticus linguæ Latinæ, ou Dictionnaire prosodique et poétique de la langue latine, contenant tous les mots employés par les poëtes dont les œuvres nous sont parvenues et ceux qui se trouvent dans les fragments et les inscriptions*, Paris, 1836.

On trouve dans ce dictionnaire, fruit d'un travail consciencieux : 1° la signification des mots, dont les diverses acceptions sont échelonnées suivant leur ordre de génération ou de dérivation; 2° des exemples reproduisant le mot sous diverses formes, avec indication des sources; 3° des synonymes bien classés; 4° des périphrases; 5° des épithètes, s'il y a lieu. Il est inutile d'ajouter que la valeur prosodique des syllabes est partout marquée avec une scrupuleuse exactitude. Il est douteux que le nouveau Trésor poétique ranime parmi nous le goût de la poésie latine qui s'éteint de jour en jour. Depuis le XVI^e^ siècle, les prosodies et les *Gradus* se sont constamment perfectionnés : nous ne pouvons pas en dire autant du talent de nos arrangeurs de dactyles et de spondées. D-C-O.

GRÆFE (CHARLES-FERDINAND DE), premier médecin de l'état-major général prussien conseiller privé et professeur de chirurgie à l'université de Berlin, est né à Varsovie en 1787. Après avoir reçu une

(*) L'édition la plus retouchée est celle de Lyon, 1722, in-4°. S.

éducation soignée au gymnase de Bautzen et au collége dit de la Sainte-Croix de Dresde, il suivit les cours de médecine et de chirurgie dans cette dernière ville, puis, à partir de 1805, à l'université de Halle. En 1807, il se rendit à Leipzig où il prit le grade de docteur et fut presque immédiatement attaché, comme médecin particulier, à la cour du duc d'Anhalt-Bernbourg. Ce fut en cette qualité qu'il fit le service de l'hôpital de Bernbourg et des eaux d'Alexisbad qui en dépendent. En 1810, il fut appelé à l'université de Berlin, qui venait d'être fondée. Dans la guerre de 1813 à 1814, il fut chargé de la surveillance supérieure du principal lazaret de réserve et de tous les autres lazarets établis entre la Vistule et le Weser, et, en 1815, de la direction et de l'organisation de tous les lazarets entre le Weser et le Rhin, dans le grand-duché du Bas-Rhin et en Hollande. Après la paix, il reprit sa chaire, devint membre de la députation scientifique au ministère des cultes et des établissements de l'instruction publique et de la médecine; plus tard, membre de la commission supérieure d'examen, médecin de l'état-major général de l'armée avec rang de colonel, enfin directeur-adjoint de l'institut de Frédéric-Guillaume et de l'Académie de médecine et de chirurgie. En 1829, M. Græfe fit un voyage en Italie, et en 1833 il visita la France et l'Angleterre. Il fit honneur à la chirurgie allemande en remettant en usage, après l'avoir perfectionnée, une méthode abandonnée de restaurer les nez détruits (*voy.* GREFFE ANIMALE et RHINOPLASTIE). Parmi ses ouvrages, écrits en langue allemande, on remarque les suivants : *Angiectasie, ou Études sur la nature et le traitement rationnel des dilatations vasculaires*, Leipzig, 1808; *Règles pour l'amputation des gros membres*, Berlin, 1812, in-4°; *Rhinoplastique*, Berlin, 1818, in-4°, traduite en latin et en italien; enfin, *De l'Ophthalmie blennorrhéique d'Égypte dans les armées libératrices de l'Europe*, Berlin, 1823, in-fol., avec planches. *C. L.*

GRÆVIUS (JEAN-GEORGES), célèbre philologue et critique, né à Naumbourg sur la Saale, le 29 janvier 1632. Ce nom, tel que le connaît le monde savant, est latinisé, car il s'appelait *Græfe*. Grævius donc fit ses premières études dans l'école qui s'était établie dans l'ancien couvent de l'ordre de Citeaux, appelée *Pforte*, tout près de Naumbourg, et qui, pour cette raison, fut appelée *Schul-Pforta*. De là, il se rendit à Leipzig pour y suivre un cours de droit, en conservant toujours une prédilection marquée pour les études philologiques. Les affaires de son père lui ayant fait entreprendre un voyage dans la Frise orientale, il en profita pour parcourir la Hollande, où brillaient alors Saumaise, Heinsius et Frédéric Gronove. Il saisit cette occasion pour se livrer tout entier à sa passion des études, se félicitant d'avoir un maître tel que Gronove, qui bientôt, à son tour, se félicita d'avoir un tel élève. Pendant deux ans entiers Grævius suivit ses leçons. A cette époque, le style latin était en complète décadence; on abandonnait la manière de Cicéron pour affecter la concision et la sécheresse: c'était le défaut régnant dans les universités allemandes. Gronove fit connaître au jeune Grævius toute la beauté et la finesse d'expression de cette langue. C'en était fait de sa vocation : il quitta la jurisprudence, alla à Amsterdam, où il entendit David Blondel et Alexandre Morus. Ce fut là qu'il passa de la religion luthérienne à la religion réformée. Grævius était un savant poli, aimable, sans orgueil et sans faste. En 1656, il fut appelé à une place de professeur à Duisbourg, dans le duché de Clèves, où l'on venait de fonder une université; mais il n'y resta que deux ans, et répondit au vœu de Gronove qui le priait de venir le remplacer au gymnase de Deventer. Les offres les plus brillantes de la part de la Prusse ne purent le déterminer à rester à Duisbourg. Après trois ans de séjour à Deventer, il accepta une chaire d'histoire à Utrecht. Sa réputation s'éleva de plus en plus; Leyde et Amsterdam se le disputèrent; l'électeur palatin le réclamait pour Heidelberg, la république de Venise pour Padoue, où on lui promit le libre exercice de sa religion, avec une entière garantie contre l'inquisition. Grævius n'écouta aucune de ces propositions, et resta à Utrecht jusqu'à sa mort, arrivée le 11 janvier 1703. Il compta des princes parmi ses disciples; le roi d'Angleterre Guillaume III le nom-

ma son historiographe; Louis XIV lui fit de riches présents. On a de ce savant des éditions d'Hésiode, de la plus grande partie des œuvres de Cicéron, de Florus, de César, de Suétone, de Justin, de Catulle, de Tibulle, de Properce. En 1819 encore, on a imprimé à Heidelberg des scolies inédites qu'il avait écrites sur les marges d'une édition d'Horace, et ces remarques sont, comme les autres, remplies de finesse et de goût. Un des plus beaux ouvrages de Grævius, c'est le *Thesaurus Antiquitatum Romanarum*, Utrecht, 1694-1699, en 12 volumes in-fol.; Burmann a achevé son *Thesaurus antiquitatum et historiarum Italiæ*, qui a paru à Leyde, de 1704 à 1723, 9 tomes en 30 volumes in-fol., ainsi que son *Thesaurus antiquitatum et historiarum Siciliæ, Sardiniæ, Corsicæ*, 15 vol. in-fol., 1723 à 1725. On a de Grævius cent vingt-et-une lettres en latin, publiées par Albert Fabricius, en 1707. Il ne fut pas heureux dans sa vie privée, car de dix-huit enfants auxquels il avait donné le jour, quatre filles seulement lui survécurent. L'un de ses fils, Théodore-Georges, annonçait de grandes dispositions à lui succéder dans la carrière de l'érudition; il enseignait déjà l'éloquence et l'histoire à Utrecht, en 1691, mais il fut enlevé par une mort prématurée. P. G-Y.

GRAFF (EBERHARD-THÉOPHILE), savant philologue allemand, né en 1777, et d'abord conseiller de régence à Arensberg, dans la Westphalie prussienne, fut nommé en 1824 professeur de philosophie à Kœnigsberg; mais il se sentit entraîné vers la noble vocation qui a fait de lui un digne successeur des Ihre, des Wachter, des Oberlin, des Adelung; et l'apparition de la Grammaire germanique de Grimm (*voy.*), ce chef-d'œuvre de philologie comparée, lui inspira l'idée d'en développer les conséquences en faisant un dépouillement complet des monuments en langue tudesque ou ancien haut-allemand, afin d'en expliquer tous les mots. M. Graff publia d'abord dans ce but un *Traité des prépositions allemandes* (Kœnigsb., 1824), et, soutenu par le gouvernement prussien, juste appréciateur de son mérite, il entreprit un voyage scientifique en Allemagne, en France et en Italie, où il recueillit plusieurs débris précieux de l'ancienne littérature, qu'il réunit sous le titre de *Diutiska* (Stuttgart, 1826-30, 3 vol. in-8°). Bientôt après, il donna, sous le titre de *Christ* (Kœnigsberg, 1831), une excellente édition de l'Évangile d'Ottfrid. Enfin, après dix années de travaux assidus, il commença à Berlin, en 1834, la publication de son *Dictionnaire haut-allemand*, dont les livraisons se succèdent avec rapidité. Cet ouvrage que l'Allemagne compte au nombre de ses publications contemporaines les plus importantes, est rangé dans un ordre étymologique et méthodique qui permet de suivre chaque mot, à travers d'innombrables exemples, depuis son origine jusqu'à nos jours, et de reconnaître ainsi toutes les phases que ce mot a subies dans le cours des siècles. En facilitant l'intelligence des anciens monuments, ce lexique remarquable jette aussi un jour nouveau sur la langue actuelle, qu'il peut servir à contrôler, à enrichir et à régulariser dans toutes ses parties. Au milieu d'un travail si important, M. Graff a su trouver quelques loisirs pour publier, outre son *Recueil de poésies tudesques* et son *Traité de la déclinaison*, la traduction en ancien allemand de deux traités d'Aristote, celle du livre de Boëce et celle de Martianus Capella, qui toutes ont paru à Berlin dans les années 1836 et 1837. F. G. E.

GRAFFIGNY (FRANÇOISE D'ISSEMBOURG-D'APPONCOURT, dame DE) naquit à Nancy en 1694. Son père, d'abord officier dans les troupes françaises et aide-de-camp du maréchal de Boufflers (*voy.*), avait ensuite passé au service du duc de Lorraine, où il était major de la gendarmerie; sa mère était nièce du fameux graveur Callot (*voy.*). Mariée fort jeune à un chambellan de ce duc, Hugues de Graffigny, elle souffrit beaucoup des violences de ce brutal, et courut même plus d'une fois risque de sa vie; une séparation judiciaire qu'elle dut provoquer et la mort de cet indigne époux dans une prison, où ses créanciers l'avaient fait renfermer, rendirent à Mme de Graffigny sa liberté.

Peu de temps après, elle fut amenée à Paris par Mlle de Guise, qui venait y

épouser le duc de Richelieu. Admise dans une société de beaux-esprits qui publiaient alors divers morceaux de prose sous le titre de *Recueil de ces Messieurs*, elle fut invitée à coopérer à cet ouvrage; car, quoique sa conversation fût assez commune, on avait deviné son talent. Sa première production, malgré ses défauts et quelque affectation dans le style, fut accueillie avec faveur : c'était une nouvelle en prose, et l'auteur déjà n'avait pas moins de 51 ans.

Les *Lettres d'une Péruvienne*, qui parurent peu de temps après, eurent un succès de vogue, et lui créèrent une renommée littéraire qui, sans doute, serait moins grande de nos jours. Mais alors les romanciers de talent étaient peu communs; on lui pardonna aisément une métaphysique assez froide et une trop fréquente absence de naturel, en faveur de plusieurs passages remplis de chaleur et de passion, de quelques détails gracieux et de critiques ingénieuses des travers de la société de son temps.

Son drame de *Cénie*, espèce de roman dialogué en cinq actes et en prose, lui valut ensuite les palmes du théâtre. Il offre de l'intérêt, et n'est point inférieur aux meilleures pièces sentimentales de La Chaussée. L'auteur traça, dit-on, l'aimable personnage de *Cénie* (anagramme de *nièce*) en prenant pour modèle une de ses nièces remplie d'esprit et de bonnes qualités, et qui fut plus tard M^me^ Helvétius.

Les *Lettres d'une Péruvienne* et *Cénie* furent traduites en plusieurs langues, et un M. de Longchamps imagina de les mettre en vers français.

Le talent de M^me^ de Graffigny lui avait fait des amis parmi les gens de lettres, entre autres Collé et Guymond de Latouche; il lui attira aussi quelques épigrammes auxquelles elle se montra fort sensible.

Un second drame en prose, *La fille d'Aristide*, fut son dernier ouvrage; joué en 1758, il n'eut qu'un très faible succès. Cet échec avança la fin de M^me^ de Graffigny, dont la santé était déjà fort affaiblie, et qui mourut le 12 décembre suivant, âgée de 64 ans.

Outre ses ouvrages imprimés, dont le recueil le plus complet est celui de 1788 (4 vol. in-12), M^me^ de Graffigny avait composé plusieurs petits drames qui furent joués seulement dans les appartements de l'empereur d'Allemagne et par des personnes de sa cour. Ce prince, qu'elle avait connu avant son avénement et lorsqu'il n'était que duc de Lorraine, avait récompensé ce travail, fait spécialement pour lui, par une pension de 1,500 livres; mais n'ayant jamais eu, suivant l'aveu de son ami Collé, ni ordre ni économie, M^me^ de Graffigny n'en était pas moins aux expédients dans les dernières années de sa vie, et elle laissa, dit-on, plus de 40,000 livres de dettes.

Un ouvrage posthume de cette femme auteur, qu'elle n'avait point destiné à l'impression, fut publié en 1820, par M. Dubois de Carrouge, sous le titre de *Vie privée de Voltaire et de M^me^ Duchâtelet*. Ce sont des lettres écrites par M^me^ de Graffigny pendant le séjour qu'elle fit chez eux à Cirey. Les détails assez malins qu'elle y donne sur le *ménage* de Voltaire et de sa célèbre amie sont un fâcheux correctif des éloges prodigués dans nos biographies au caractère bon, sincère et bienveillant de M^me^ de Graffigny. Il est heureux pour elle, du reste, que cette indiscrétion n'ait eu lieu qu'après la mort de Voltaire, qui, au défaut de sa personne, n'eût pas manqué d'affubler sa mémoire de quelques-uns de ces traits épigrammatiques qu'elle avait tant redoutés. M. O.

GRAILLY (JEAN DE), *voy.* CAPTAL.

GRAIN, nom d'un poids, *voy.* LIVRE. Pour la signification ordinaire du mot, nous renvoyons au pluriel GRAINS.

GRAINE. La graine (en latin *semen*, semence) est le rudiment d'une nouvelle plante semblable à celle qui l'a produite, vivifié par la fécondation et enveloppé de toutes parts par des tuniques propres : c'est véritablement l'œuf d'un végétal. Les parties qui la composent ont quelque analogie avec celles qui entrent dans la structure de l'œuf des animaux, et ces rapports d'organisation justifient souvent une grande similitude de nomenclature. Toute graine est constamment attachée à la paroi interne du péricarpe (*voy.* FRUIT), de manière que, lorsqu'elle vient à s'en détacher, elle laisse voir une petite cicatrice qui

indique le point d'adhérence. Ce point, qui marque la base de la graine, se nomme *hile* ou *ombilic*. Il est quelquefois petit et peu visible; mais dans quelques plantes, au contraire, il forme une cicatrice parfois très large et d'une couleur particulière, comme dans le maronnier d'Inde, par exemple, où il constitue cette plaque arrondie blanchâtre et moins lisse que le reste de l'enveloppe. C'est par ce hile que les vaisseaux nourriciers passent du péricarpe dans la graine; et l'ouverture elle-même qui se trouve au centre ou sur le côté du hile est dite *omphalode*. La partie qui continue le cordon ombilical, depuis le hile jusqu'à la paroi interne de l'enveloppe de la graine, est appelée *vasiducte* si elle est courte, *raphé* si elle chemine assez loin entre les deux feuillets de cette même enveloppe, comme on le remarque dans les graines d'orangers. Le point extrême du vasiducte ou du raphé est appelé *chalaze* ou *ombilic interne*. Dans beaucoup de graines, on trouve près du hile un organe perforé, souvent dirigé du côté du stigmate, et que M. Turpin a nommé *micropyle*, de deux mots grecs qui signifient petite porte, car il servirait à la transmission du fluide fécondant jusqu'au germe. L'enveloppe de la graine, dont le hile n'est qu'un point, se nomme *épisperme*: c'est la partie lisse et brune du marron d'Inde. On y distingue assez facilement, dans la plupart des plantes, une couche externe nommée *test*, et une intérieure, appelée *tegmen*. Les usages physiologiques de ces deux tuniques sont fort différents : la première est douée d'une grande facilité à absorber l'humidité; la seconde, au contraire, n'absorbe l'eau que difficilement. Aucune graine ne manque jamais d'épisperme; seulement cette enveloppe peut être excessivement mince et soudée avec les parties sous-jacentes, comme on le voit dans les labiées. Au-dessous de l'épisperme ou *spermoderme*, se trouve l'*amande* qui peut renfermer une ou deux portions: l'*albumen*, aussi nommé *endosperme* ou *périsperme*, et l'*embryon*, ou seulement ce dernier, qui est la partie essentielle, la petite plante en miniature.

L'albumen est ordinairement formé de tissu cellulaire, dans les mailles duquel se trouve renfermée de la fécule amylacée ou un mucilage épais. Il n'a avec l'embryon, qu'il entoure entièrement ou partiellement, aucune continuité de vaisseaux ou de tissus. Il est destiné à fournir, lors de la germination, au jeune embryon une nourriture toute préparée et d'une facile assimilation. Le développement de cet organe est en raison inverse de celui de l'embryon : ainsi l'embryon est petit et l'albumen gros dans la plupart des plantes monocotylédones (maïs, blé, cocotier, etc.), tandis qu'il est gros dans un grand nombre de plantes dicotylédones, telles que composées, crucifères, légumineuses, etc., et l'albumen nul. C'est l'albumen du grain de blé qui donne la farine; c'est l'albumen du café que l'on torréfie et dont on extrait l'arome et les sucs modifiés par la chaleur, par infusion à vaisseaux clos; c'est enfin l'albumen qui fournit le lait des fruits du cocotier.

L'embryon étant, en quelque sorte, un végétal déjà formé, toutes les parties qu'il doit un jour développer y existent, mais seulement à l'état rudimentaire. Il est essentiellement formé de quatre parties : 1° du *corps radiculaire*, 2° du *corps cotylédonaire*, 3° de la *gemmule*, 4° de la *tigelle*. Le corps radiculaire ou la *radicule* constitue une des extrémités de l'embryon; c'est lui qui, par la germination, doit donner naissance à la racine. Cette partie se dirige toujours vers le centre de la terre, quelle que soit la position que l'on donne à l'embryon. Les plantes parasites font seules exception à cette règle : la radicule du gui, par exemple, si on fait germer cette graine sur la vitre d'une croisée, se dirige constamment vers le dedans de l'appartement; car si on vient à déposer la vitre et à changer ses faces, le végétal change aussi de position. Le corps cotylédonaire peut être simple et parfaitement indivis : dans ce cas, il est formé par un seul cotylédon et l'embryon est dit *monocotylédoné*, comme dans le riz, l'orge, etc. D'autres fois et plus souvent, il est formé de deux corps réunis à leur base : l'embryon est dit alors *dicotylédoné*, comme dans les fèves, les haricots, la moutarde, etc. Les cotylédons peuvent être en nombre supérieur à deux dans le même embryon : cela

existe presque toujours dans la famille des conifères, tels que pins, sapins, cyprès, etc. Il est quelquefois fort difficile de connaître, à la seule inspection de la graine, s'il existe un ou plusieurs cotylédons; le marronnier d'Inde offre un exemple de ce genre. Les cotylédons ont pour usage de favoriser le développement de la jeune plante, en lui fournissant, par leur ramollissement et leur dissolution, une nourriture analogue, à quelques égards, au lait naturel préparé pour les animaux mammifères. La *gemmule* est le petit corps qui naît entre les cotylédons ou dans la cavité même du cotylédon. Quand ce dernier est unique, c'est le premier bourgeon de la jeune plante qui va se développer. La *tigelle* n'existe pas toujours d'une manière bien marquée : elle se confond d'une part avec la base du corps cotylédonaire, et de l'autre avec la radicule, dont elle est une sorte de prolongement. Cette partie manque ou est confondue avec le corps cotylédonaire, surtout dans les embryons à un seul cotylédon.

Les graines, avant d'être confiées aux milieux dans lesquels elles doivent se développer, mûrissent, comme on le dit, vulgairement. Cette maturation consiste en ce que l'eau qu'elles contenaient s'est transformée, par l'adjonction d'autres substances, en fécule, en huile, etc. Le carbone et les matières terreuses dominent dans les enveloppes, comme la fécule et l'huile dans l'albumen et l'embryon. Le remplacement de l'eau par des matières solides, terreuses ou charbonneuses donne aux graines la faculté de se conserver, de résister à la chaleur et au froid. Cette faculté a cependant des limites : en effet, s'il est vrai que Gérardin a fait germer des graines de haricots tirés de l'herbier de Tournefort et qui devaient avoir plus de cent ans; si Home a trouvé des grains de blé encore féconds après cent quarante ans, il est aussi certain que les glands des chênes d'Amérique perdent ordinairement dans la traversée la faculté de germer, et que les grains, bien conservés encore, en apparence, que l'on trouve dans les pyramides d'Égypte et dans les greniers des Romains, ont perdu aussi cette puissance. *Voy.* pour complément de cet article le mot GERMINATION. C. L-R.

GRAINS (économie rurale). *Céréales* et *grains* sont deux expressions synonymes en ce sens que toutes deux s'appliquent aux graines farineuses qui servent à l'alimentation de l'homme; mais elles diffèrent l'une de l'autre en ce que la première peut désigner, outre ces graines, les plantes elles-mêmes qui les produisent, tandis que la seconde n'est pas susceptible de cette extension de sens. Ainsi donc les produits des céréales (*voy.*), tels qu'ils se présentent après la récolte, voilà le sujet dont nous avons à traiter ici.

Selon les calculs de Paucton, adoptés par Lavoisier et Lagrange, la France, en 1791, présentait une superficie de 53,625,000 hectares, dont 9,500,000 étaient cultivés en blé et 5,000,000 en *mars*, expression qui comprenait vraisemblablement tout ce que portent les terres arables. En 1815, d'après les documents recueillis par l'administration publique, la surface du territoire ensemencée en toutes espèces de grains alimentaires s'élevait à 13,279,301 hectares; en 1817, les mêmes documents la portaient à 13,542,450 hectares, et en 1835 à 14,888,385 : à ces trois dernières époques, la surface du sol évaluée par le cadastre était de 51,291,000 hectares. Par conséquent, si ces données sont exactes, la culture des céréales était plus étendue en 1791 qu'en 1815, ce qui n'est pas étonnant, attendu l'épuisement où les guerres de l'empire et l'invasion des armées alliées avaient réduit la France. Depuis 1815, au contraire, un progrès sensible s'est accompli, et ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'il a principalement porté sur les espèces qui se placent au premier rang par leurs qualités. En effet, il a été pour le froment de 14 et pour le seigle de 10 pour °/₀. Un progrès analogue, quoique moindre, s'est effectué par rapport à la quantité de la récolte, qui pour le premier de ces grains a augmenté de plus de 5, et pour le second de près de 3 pour °/₀.

Sous le rapport de la production des grains, la France a été divisée en dix régions agricoles, et les tableaux publiés par l'administration montrent pour chacune de ces régions le nombre d'hectares consacrés à chaque espèce de grains, le nom-

bre d'hectolitres qu'on en récolte et le produit moyen par hectare en hectolitres. Les produits totaux et les moyennes pour la France étaient :

	En 1816, année mauvaise.		En 1826, année ordinaire.		En 1832, année d'abondance.	
	Moyenne par hectare. hectol. lit.	Produit total. hectol.	Moyenne par hectare. h. l.	Produit total. hectol.	Moyenne par hectare. h. l.	Produit total. hectol.
Froment.	10.15	52,782,008	12.18	59,831,917	15.52	80,089,016
Méteil.	11.39	9,917,241	12.55	11,111,492	15.62	13,697,190
Seigle.	9.96	26,876,157	10.95	29,834,465	14.25	37,996,755
Orge.	15.36	19,901,716	12.50	15,293,582	14.41	18,517,252
Sarrazin.	11.32	7,468,080	11.70	7,408,492	9.03	6,151,293
Maïs, millet. . .	12.61	7,330,701	12.35	7,140,888	6.74	4,036,637
Avoine	19.01	52,480,286	14.30	37,862,443	16.97	46,709,708
Légumes secs . .	11.64	3,498,806	9.40	2,720,389	9.50	2,858,652
Menus grains . .	14.41	3,735,597	13.72	3,301,728	20.00	5,087,851

Il est facile de voir par là quelles variations en quantité de produits les diverses sortes de grains, comparées soit à elles-mêmes, soit aux autres, peuvent éprouver d'une année à une autre, et quelle différence il existe entre une année abondante, une année ordinaire et une mauvaise. Ce sont ces fluctuations, fâcheuses, soit pour le producteur, soit pour le consommateur, qui ont fait mettre la plus grande importance à la recherche des moyens propres à les neutraliser les unes par les autres en réservant l'excédant d'une année pour combler le déficit de l'autre. Mais avant d'exposer les procédés imaginés dans cette vue, il est nécessaire de dire un mot de ceux qui, tout en ayant pour but la conservation des grains, ne la prolongent que de quelques mois ou tout au plus d'une année, et ne peuvent ainsi servir à reverser le surplus de l'une sur l'autre : nous voulons parler de la formation des *meules* ou des *gerbiers*, et du dépôt dans les granges. *Voy.* GRANGE, GERBIER.

Ce qu'il y a de commun entre ces différentes dispositions, c'est qu'elles supposent toutes que le grain reste en gerbe, que par conséquent elles occasionnent un grand encombrement et exposent au danger des incendies, deux motifs qui portent le cultivateur à battre son blé dès que les travaux des champs lui en laissent la faculté (*voy.* BATTAGE DES CÉRÉALES). Elles sont au reste bien distinctes entre elles : la meule (*voy.*) se fait en plein air et sans appareil permanent destiné à l'abriter; le gerbier se construit aussi en plein air, mais au moyen d'un abri permanent; la grange enfin est un bâtiment couvert où l'on dépose les gerbes jusqu'à ce qu'on les batte dans l'*aire*, qui est une de ses parties essentielles. C'est après le battage qu'ils sont susceptibles d'être mis en réserve par un des moyens dont nous allons parler.

Les deux principaux obstacles contre lesquels on a à lutter pour assurer une longue conservation des grains sont la chaleur et l'humidité, qui favorisent la fermentation des principes immédiats du grain et la multiplication des insectes destructeurs, tels que le charançon ou la calandre du blé, l'alucite ou teigne des blés, la fausse teigne et peut-être la cadelle (*voy.* ALUCITE, CHARANÇON, etc.). L'auxiliaire qui se présente le premier pour combattre l'influence pernicieuse de ces deux agents, c'est l'air, qui à la fois dissipe l'humidité et abaisse la température par l'évaporation. C'est sur cette propriété de l'air qu'est fondée la conservation des céréales dans les greniers où l'on ménage des ouvertures placées de manière à produire des courants d'air et où l'on agite plus ou moins les blés déposés, soit en les *pelletant*, soit en les faisant tomber d'étage en étage, de trémie en trémie (*voy.* ce mot). Mais les greniers occupent beaucoup de place, exigent des soins très coûteux et ne sont pas complétement efficaces, à cause de la faiblesse et de la mauvaise direction des courants d'air. Duhamel avait imaginé de remédier à cet inconvénient au moyen de caisses à deux fonds dont l'un était à claire-voie, de manière qu'il pût permettre le passage de l'air qu'on y chassait avec force à l'aide

du ventilateur de Hales; cependant son procédé, quoique fort efficace en lui-même, n'a pas fait fortune, sans doute à cause de sa complication et des frais qu'il nécessite. Duhamel appelait aussi à son aide le feu, qu'il appliquait passagèrement au moyen d'une étuve de son invention, et il avait fait quantité d'expériences sur la perte que les grains éprouvent par l'étuvage en poids et en volume, sur le degré de chaleur que peuvent supporter les blés sans perdre leur faculté germinative, et les charançons sans mourir. Dans l'un de ces essais, entre autres, il avait vu ces derniers résister à une chaleur de 60° R. soutenue pendant vingt-quatre heures : d'où l'on peut conclure que le procédé, pour être complétement efficace contre cet insecte, aurait exigé une chaleur presque capable de torréfier le grain. Il est vrai qu'il était employé concurremment avec la ventilation; mais alors il augmentait les embarras et les dépenses. On ne se sert guère aujourd'hui de l'étuve que dans les grands dépôts, pour le travail des blés humides ou qui éprouvent un commencement de végétation. Parmentier a aussi proposé l'intervention de la chaleur; mais il conseillait celle du four. D'autres l'ont fait agir en plaçant le grain dans un cylindre tournant, analogue à celui dans lequel on brûle le café. Récemment, M. Vallery a employé aussi le cylindre tournant, mais en le faisant traverser par un courant d'air froid, au lieu d'élever la température, et en partant de l'idée que le mouvement doit être souvent répété pour faire fuir les insectes, qui aiment la tranquillité.

A côté de ces modes de conservation, fondés sur l'action directe de l'air ou de la chaleur, il est des appareils par lesquels on cherche, au contraire, à l'exclure, à la détruire. Tels sont les *silos*, qui sont des cavités creusées dans un terrain sec ou dans le roc, quelquefois même des bâtisses élevées sur le sol, et qu'on ferme hermétiquement après les avoir exactement remplis de blé. Les silos étaient connus des anciens, et sont aussi en usage chez plusieurs nations modernes, surtout dans les contrées méridionales; mais les essais faits par M. Ternaux, il y a quelques années, à Saint-Ouen, n'ont pas contribué à leur mériter la faveur des cultivateurs français. Les silos, ou plutôt les caisses en plomb imaginées depuis par M. Dejean, n'ont pas joui d'un meilleur sort, et probablement il en sera de même du silo ou de la caisse de bois dans laquelle le général Demarçay conservait son grain en le plaçant dans une glacière, et dont il a donné la description peu de temps avant sa mort. Les fumigations d'acide sulfureux conseillées par M. Mathieu de Dombasle ont assez bien réussi; mais ne peuvent être exécutées par les mains des paysans.

Bref, on ne connaît pas encore, dans notre climat du moins, de méthode infaillible, économique et commode, pour la longue conservation de la première des denrées; mais on peut espérer que la découverte ne s'en fera pas attendre. En tout cas, il ne faut pas oublier que le blé exige des soins de propreté, tels que vannage et criblage, destinés à le séparer des matières étrangères, et que, lorsqu'il a été altéré soit par les insectes, soit par la fermentation, ou *bouté* par la carie, on peut le ramener à un état convenable par le lavage et par un mécanisme à brosses.

Ce qu'on a lu jusqu'ici, ainsi qu'aux articles CÉRÉALES, FROMENT, DISETTE (*voy.* en outre au mot SUBSISTANCES), peut donner une idée de l'importance que doit avoir le commerce des grains, et faire comprendre comment il a pu être un objet de méditations sérieuses pour les économistes et les hommes d'état. Les questions qu'il soulève touchent, en effet, aux plus grands intérêts de la société, puisque, suivant le sens dans lequel le législateur les résout, il peut aggraver ou atténuer les fâcheux effets que produisent les grandes variations des récoltes et des prix, assurer ou troubler le repos de la classe la plus nombreuse de la population, et pousser la production dans la voie du progrès ou lui imprimer une fausse direction en influant sur la subsistance même de ceux qui s'y livrent.

Comme les grains forment la principale denrée alimentaire chez tous les peuples industrieux, leur prix (*voy.* MARCHÉ et MERCURIALE) doit exercer, soit par le degré d'élévation ou d'abaissement qu'il atteint, soit par les variations

qu'il éprouve, une très grande influence sur le prix du travail en général et conséquemment sur celui de tous les produits industriels. Aussi s'est-on évertué à rechercher les éléments de ce prix pour le déterminer le plus exactement possible; mais les grandes variations qu'il éprouve indiquent suffisamment que ces éléments sont eux-mêmes si variables que la recherche en est superflue pour le but qu'on se propose.

La statistique de la France offre pour cette étude des matériaux qui remontent jusqu'à l'année 1202, et, depuis cette époque, on a retrouvé quatre cents années pour lesquelles les prix ont pu être notés. Avec l'année 1444 s'ouvre une période remarquable à la fois par le degré d'abaissement que les grains atteignent, puisque d'un côté ils oscillent souvent entre 1 et 2 fr., de l'autre ne dépassent qu'une seule fois 7 fr., et par la prolongation de cet abaissement, qui se soutient jusqu'à l'avénement de François Ier, en 1515, à la seule perturbation près qu'amena l'année 1498 où les prix s'élevèrent jusqu'à 30 fr. La moyenne de cette période n'est que de 2 fr. 63 c. Auparavant, les prix, à travers leurs grands écarts, avaient une tendance générale à se rapprocher du taux de 7 fr.; c'est autour de ce même pivot qu'ils tournèrent pendant les règnes de François Ier, de Henri II et de François II. Mais depuis ce moment le point central des oscillations décennales n'est jamais au-dessous de 10 fr., et l'on remarque qu'il tend continuellement vers une limite plus élevée, excepté pendant les règnes de Louis XV et de Louis XVI. Ainsi la moyenne est de 15 à 16 fr. pour les règnes de Charles IX, de Henri III, de Henri IV et de Louis XIII pris ensemble; de 18 à 19 fr. pour celui de Louis XIV; de 14 pour ceux de Louis XV et de Louis XVI jusqu'à la Révolution de 1789; enfin de 20 à 21 fr. pour les cinquante années écoulées depuis cette époque jusqu'à notre temps. Il faut observer que dans l'évaluation de ces moyennes, dont les éléments les plus anciens ont été recueillis par Herbert, dans le milieu du siècle passé, et qui se rapportent à ce qu'on appelle commercialement parlant le rayon de Paris, ne sont point entrés les prix fournis par la période de la plus grande cherté, celle que remplirent les excès de la Ligue expirante, le siége de Paris par Henri IV et les difficiles commencements du règne de ce prince.

De ce que les blés ont été en augmentant de prix de siècle en siècle, il ne faudrait pas conclure que c'est leur valeur réelle qui s'est accrue d'autant, soit parce que leur production aurait exigé une somme de travail toujours plus considérable, soit par suite de changements survenus dans le rapport de l'offre à la demande. Bien loin de là : l'économie politique montre que leur valeur échangeable ne peut subir d'altération sensible d'une époque à une autre, et qu'en conséquence elle est celle qu'on doit préférablement choisir pour servir de commune mesure à toutes les autres, et notamment à celle des métaux précieux. En partant de cette idée; J.-B. Say a calculé qu'une quantité de blé représentée par 1 hectolitre a dû valoir : à Athènes, du temps de Démosthène, 303 grains d'argent pur, poids de marc; à Rome, au temps de César, 270 grains; en France, sous Charlemagne, 245; sous Charles VII, vers l'année 1450, dans le même pays, 219; en 1514, après la découverte de l'Amérique, 333; en 1536, sous François Ier, 731; en 1610, année de la mort de Henri IV, 1130; au commencement de la première révolution, 1342; enfin en 1820, dernière époque calculée, 1610. Les grains n'ont donc augmenté de prix que parce que les produits contre lesquels on les échange, les métaux précieux en particulier, ont perdu de leur valeur échangeable par l'effet de leur multiplication, et la hausse constante des grains est dès lors un symptôme de progrès en opulence. On peut se convaincre qu'il en est ainsi en comparant sous ce rapport les pays bien connus pour différer entre eux par la somme de leurs richesses : par exemple le parallèle des prix du froment en Angleterre et en France, depuis 1798 jusqu'à 1830, donne une moyenne de 32 fr. 11 c. l'hectolitre pour l'Angleterre et de 20 fr. 41 c. seulement pour la France. Si l'on voulait classer les pays sous le rapport de la cherté des grains, on trouverait au premier rang l'Angleterre, au second

la Hollande; au troisième la France; l'autre extrémité de l'échelle serait occupée par Odessa et les contrées adjacentes, dont les mercuriales présentent, pour une période d'une dizaine d'années, une moyenne de 12 à 13 fr., suivant quelques statisticiens, et de 8 à 9 fr. seulement d'après d'autres.

Il serait difficile de dire pour quelle valeur les grains entrent dans la circulation commerciale de la France, par la raison qu'on n'a pas de moyens pour déterminer quelle est la part que les cultivateurs ne consomment pas eux-mêmes et qu'ils peuvent livrer au commerce. Ainsi, lorsqu'on estime cette valeur à 2 milliards de fr. représentant 150 millions d'hectolitres, on ne saurait assigner les limites de l'erreur que l'on peut commettre. Si l'on avait des données un peu exactes sur la part en question, on pourrait arriver plus près du but au moyen de la connaissance qu'on a du rapport entre la production et la consommation. Les nombreux auteurs qui ont cherché à déterminer ce rapport ne sont pas, il est vrai, arrivés à des résultats complétement identiques; mais ils ont toujours trouvé pour derniers résultats que la France, année commune, suffit à ses besoins; que l'excédant ou le déficit de ses récoltes n'ajoute ou n'ôte que peu à leur montant ordinaire, et que, dans les années les moins favorables, le vide laissé par les grains peut être presque entièrement comblé par d'autres produits alimentaires, tels que la pomme de terre, la châtaigne, etc.

Mais si la France, prise en général, suffit à la subsistance de ses habitants, année commune, et ne produit guère au-delà, cela ne signifie pas qu'il en soit de même de chacune de ses parties prise isolément, ni que, dans telle ou telle année, il ne lui soit avantageux de s'adresser aux nations étrangères pour acheter leur superflu ou leur vendre le sien. Les localités de la France qui fournissent le plus souvent leur excédant aux autres sont les régions du nord et du nord-est, et celles où elles le versent sont principalement le sud et les grands centres de consommation ou les grands marchés, tels que Paris, Rouen, Lyon, Marseille, Bordeaux, Toulouse, Nantes. Il y a depuis quelques années à Marseille un entrepôt fictif de blés étrangers, avec faculté de les introduire, mais à charge de les exporter en farine: grâce à cette mesure, dans les environs de la ville un grand nombre de moulins confectionnent des farines pour le commerce maritime; le Havre a été récemment investi du même privilége. A Bordeaux, on consomme presque exclusivement les farines qui proviennent des minoteries (*voy.*) autrefois célèbres du Tarn et de la Garonne; mais le commerce de Bordeaux en farine n'est plus aujourd'hui ce qu'il était lorsqu'il était chargé de fournir à la consommation de Saint-Domingue.

Puisque les récoltes de la France sont à peu près celles que réclament ses besoins, on conçoit que son commerce extérieur en blés doit être peu considérable. D'après un tableau dressé par M. Millot, les grains et farines importés depuis 1778 jusqu'à 1832 inclusivement se sont élevés à environ 30 millions de quintaux métriques, représentant, avec les droits acquittés, une valeur d'un milliard. Ainsi, en 55 ans, la quantité importée, en supposant un demi-kilogramme nécessaire à la consommation journalière de chaque individu, n'a été que l'équivalent de 57 jours de nourriture de la population totale ou de un jour par an. La plus forte importation eut lieu en 1832 et s'éleva à 3,467,417 hectolitres, masse qui aurait à peine suffi pour nourrir pendant 21 jours la nation entière. Pendant le même intervalle de temps, les exportations ont été de près de 19 millions, ou de 11 millions environ au-dessous des importations; elles représentent une valeur totale, droits compris, de près de 400 millions. L'exportation la plus considérable, qui fut de 1,421,809 hectolitres, eut lieu en 1814.

En Angleterre, le commerce des grains se fait beaucoup plus en grand et, depuis quelques années, consiste uniquement en importations ou en réexportations, ce qu'expliquent l'immense développement des manufactures et de la population industrielle de ce pays, la perfection de sa marine et le mécanisme de ses lois sur les céréales. Les deux places où le commerce des céréales tend le plus à se con-

centrer sont Liverpool et surtout Londres: aussi est-il rare que dans l'entrepôt de cette dernière ville il existe moins de 900,000 hectolitres à la fois. Le montant ordinaire des importations pour toute la Grande-Bretagne approche de 2 millions d'hectolitres par année; en 1818, il s'était élevé à plus de 10 millions d'hectolitres (3,522,729 quarters), ce qui, suivant Macculloch, formait 1/14 des produits du pays en céréales et 1/7 de ceux que l'homme y absorbe pour sa nourriture. Les renseignements les plus récents que nous possédions annoncent que plus de 600,000 hectolitres ont été introduits dans les îles britanniques dans le seul mois de décembre 1838. Une partie de l'Allemagne, la Pologne, la partie occidentale de la Russie, sont les principales sources qui alimentent ce mouvement, et les ports de la Baltique et de la mer d'Allemagne, entre autres Dantzig, Brême, Lubeck, Stettin, Hambourg, Copenhague, Riga, etc., sont les points d'où partent la plupart des convois. L'Angleterre tire même des grains des États-Unis, de la Crimée et du littoral de la Méditerranée, mais en moindre quantité, tant à cause de la distance de ces contrées que parce qu'elles trouvent à les placer dans des pays intermédiaires, notamment en France. Odessa, Gênes, Livourne, Naples, Trieste, sont les ports étrangers de la Méditerranée où arrivent et d'où s'expédient le plus de grains. L'Égypte, toute la côte septentrionale de l'Afrique et la Sicile, ces greniers de l'ancienne Rome, n'ont point aujourd'hui d'importance dans le commerce des grains, et même Alger, loin d'exporter des blés, est obligé d'en importer.

Sous le rapport des exportations, des importations, et en général de la circulation, il en est du commerce des grains comme de tout autre : il donne lieu aux mêmes questions d'économie politique et de législation, qui se résolvent par les mêmes principes (*voy.* Douanes, Prohibitions, Exportations, Importations, etc., etc.). Cependant il a aussi ses caractères propres, qui, pris en considération, doivent contribuer à modifier les résultats auxquels conduit l'application des principes généraux : ce sont, en premier lieu, l'extrême, pour ne pas dire l'indispensable nécessité de cette denrée; en second lieu, les brusques et grandes variations auxquelles sa production est sujette, comparativement à la fixité, à la permanence, à l'uniformité des besoins qu'elle doit satisfaire. Il est vrai que la nature prend soin elle-même de remédier aux variations dont elle est la première cause; en compensant presque toujours le déficit des récoltes dans une contrée par leur surabondance dans une autre, en sorte que, si on laissait les choses aller leur train naturel, le commerce, déterminé par la double source de gain que lui offriraient la dépréciation des grains dans l'un des lieux et leur renchérissement dans l'autre, aurait bientôt rétabli l'équilibre. Mais alors se présente la question de la nécessité des grains comme aliment, combinée avec les exigences de nationalité qui ne permettent à un peuple d'abandonner ses moyens de subsistance ni à la politique de voisins jaloux ou ennemis, ni aux accidents, aux difficultés, aux retards de longs transports, et qui lui imposent l'obligation de protéger, d'encourager sa propre agriculture. De là les mesures de douanes destinées à empêcher, ou du moins à gêner, la concurrence étrangère par des prohibitions absolues ou des taxes imposées à l'importation; de là aussi la faveur qu'on a pu accorder aux exportations de grains. Cependant le renchérissement ainsi produit engendre celui de la main-d'œuvre, qui retombe sur les produits des manufactures et les opérations du commerce. Les manufacturiers et les commerçants, jetés par là dans une position désavantageuse par rapport à l'étranger, ne manquent pas de réclamer, et leurs réclamations, surtout si elles sont secondées par de mauvaises récoltes qui à leurs plaintes mêlent celles d'ouvriers souffrants, finissent ordinairement par faire lever la prohibition ou réduire la taxe imposée à l'importation. Ainsi s'expliquent et se résument les variations qu'a subies la législation des grains en Angleterre et en France, seuls pays où son histoire présente quelque intérêt.

En Angleterre, pendant longtemps, les règlements eurent pour but de faire naître l'abondance et d'abaisser les prix en prohibant totalement l'exportation, ou en

ne l'autorisant qu'au-dessus d'un taux déterminé des prix intérieurs. Le principe de la prohibition absolue paraît avoir été maintenu, autant que les troubles du temps le permettaient, depuis la conquête jusqu'à l'année 1436. A cette époque, un acte de Henri VI permit l'exportation au-dessous d'une certaine limite, et, en 1463, on chercha à favoriser encore davantage l'agriculture en prohibant l'importation jusqu'à ce que les prix du marché intérieur excédassent ceux où l'exportation cessait. Ces actes, dont l'exécution rencontra des obstacles dans les fluctuations politiques de l'époque, continuèrent à être, nominalement du moins, en vigueur jusqu'à l'année 1562, où les prix passé lesquels l'exportation pouvait avoir lieu furent un peu élevés. Mais un nouveau principe, celui d'imposer des droits à l'exportation, fut introduit bientôt après. Lors de la restauration, l'exportation fut autorisée jusqu'à un maximum beaucoup plus haut qu'auparavant; mais comme elle était alors grevée de droits fort considérables, l'extension de la limite ne fut d'aucune utilité pour les agriculteurs. On ne tarda pas à s'en apercevoir, et, en 1663, le fardeau des tarifs cessa d'être imposé à l'exportation : il fut remplacé par un droit *ad valorem*, en même temps que la limite d'importation était élargie. En 1670, on fit un pas plus décisif encore en faveur de l'agriculture : le prix d'exportation fut étendu jusqu'à 53 shelings 4 deniers le quarter de froment; au-dessous de ce taux, des droits prohibitifs furent mis à l'importation, et au-dessus, on la laissa encore chargée d'un droit de 8 sh., qui ne devait être suspendu que lorsque le prix serait monté jusqu'à 80 sh. A l'avénement de Guillaume III, on adopta un système tout nouveau, encore plus favorable à l'agriculture : non-seulement on abolit totalement les droits sur l'exportation, mais encore on l'encouragea par une prime, tout en laissant l'importation sous l'empire du règlement de 1670. Il résulta de là que depuis lors, et jusqu'à la paix de Paris en 1763, l'Angleterre fit de grandes exportations de blé. Mais ensuite le rapide accroissement du commerce et des manufactures réduisit graduellement les exportations, et fit même quelquefois pencher la balance de l'autre côté. Cela provoqua à différentes reprises la suspension des restrictions à l'importation, et enfin, en 1773, parut un nouvel acte en vertu duquel le blé étranger pouvait être introduit en payant un droit nominal de 6 deniers lorsque le prix intérieur était au-dessus de 48 sh., et qui fixa le prix de 44 sh. comme le point où la prime et l'exportation devaient cesser à la fois. Par l'effet de cet acte, les importations augmentèrent, surtout après la fin de la guerre d'Amérique, sans nuire cependant aux progrès de l'agriculture; mais les réclamations des propriétaires fonciers et la crainte qu'on eut de voir le pays dépendre habituellement de l'étranger pour ses approvisionnements donnèrent naissance d'abord à l'acte de 1791 qui éleva de 48 sh. à 53 sh. le prix où l'importation pourrait avoir lieu sous le simple droit de 6 deniers, puis à celui de 1809 qui le porta plus haut encore. Depuis lors, deux nouvelles lois, occasionnées, l'une par le passage d'un état de guerre prolongé à l'état de paix, l'autre par une suite d'abondantes récoltes, furent promulguées en 1815 et 1822, et enfin, en 1823, le bill qui règle maintenant le commerce extérieur des grains en Angleterre, et dont le projet avait été élaboré par Canning, fut adopté comme loi de l'état. Ce bill, dont le but est de protéger l'agriculture sans nuire aux consommateurs ni au commerce, et de prévenir les soudaines et exorbitantes variations que détermine le passage brusque de l'état d'interdiction à celui d'entrée ou de sortie, consacre le principe de l'admission constante des grains étrangers moyennant un droit variable, croissant avec la baisse des prix des grains anglais et baissant à mesure qu'ils haussent. Le point central de l'échelle est de 62 sh. : à ce prix du marché anglais est attaché un droit protecteur de 24 sh. 8 deniers par quarter sur le blé étranger. Ce droit augmente d'un sheling par chaque sheling de diminution qu'éprouve le cours du blé, jusqu'à ce qu'il soit de 40 sh. 8 deniers, point où il reste stationnaire. La diminution du tarif, quand le prix du grain hausse, est pareillement d'un sheling pour chaque sheling d'augmentation dans le

cours, du moins pour les premiers degrés de l'échelle; car ensuite elle devient toujours plus rapide, de manière qu'elle ne laisse subsister qu'un droit permanent d'un sheling quand le prix atteint et dépasse 72 sh.

En France, la législation des céréales resta dans un état de barbarie jusqu'en 1763; il n'y avait pas de loi générale qui en réglât le commerce, et c'était par des édits, des lettres-patentes, des arrêts, qu'on cherchait à secourir le producteur ou le consommateur, selon que les prix étaient hauts ou bas. Les obstacles qui s'opposaient à l'uniformité des lois sur cette matière venaient de ce que les anciennes provinces, en se donnant à la France, s'étaient réservé leurs impôts et leurs douanes propres; ils étaient tels que le blé devait acquitter des droits en passant de l'une à l'autre. En 1763 et 1764, ces obstacles furent levés, et la circulation devint libre dans tout le royaume; en même temps, on permit l'entrée et la sortie des grains, mais on en défendit l'exportation dans les temps de grande cherté. Après cette époque, les prix s'étant élevés par l'effet de mauvaises récoltes, le gouvernement, en 1770, prohiba l'exportation sans écouter les remontrances de Turgot; quatre ans plus tard, Turgot, devenu ministre, n'osa rétablir la liberté de sortie, mais maintint celle de la circulation à l'intérieur. L'Assemblée constituante, l'Assemblée législative, et surtout la Convention, se trouvant en face de récoltes généralement mauvaises et dans des circonstances exceptionnelles, imposèrent de grandes gênes au commerce des céréales et prohibèrent les exportations. Le Directoire n'abolit qu'en partie les prohibitions. L'entrée était libre alors, mais cette liberté restait sans effet à cause de l'état de guerre. Sous le Consulat et l'Empire, la sortie resta prohibée par mesure générale, et ne fut permise que rarement, sur des frontières partielles et avec des droits gradués; vers la fin de 1810, la prohibition fut établie sans exception jusqu'à la fin de l'empire. Après la conclusion de la paix, l'abondance de 1814 fit tomber les prix, et l'on accorda aux agriculteurs la liberté de la sortie, en y fixant une limite supérieure : ce fut alors qu'on divisa pour la première fois le littoral et les frontières en classes pour lesquelles la limite varie. Pendant la disette de 1816, non-seulement on suspendit les droits d'entrée, mais encore on accorda des primes aux importations. Depuis 1818, une série de neuf récoltes abondantes eut pour suite l'avilissement du prix des grains; la gêne des cultivateurs fut d'autant plus grande que l'abondance régnait non-seulement en France, mais encore chez l'étranger, que l'extension du commerce maritime facilitait les exportations jusqu'alors fort peu considérables, et que les fertiles contrées de la Russie méridionale avaient commencé à verser en grande masse leurs richesses agricoles dans le commerce, pour lequel jusqu'alors elles étaient perdues. A ces années d'abondance succédèrent, depuis 1827 jusqu'en 1831, des années infécondes, et les importations s'accrurent. On songea alors à les régulariser : telle fut l'origine des lois du 15 avril 1832 et du 26 avril 1833, actuellement en vigueur. Elles sont fondées sur le même principe que la loi anglaise; seulement, au lieu d'un seul prix autour duquel pivotent les droits, on en a établi plusieurs, afin de tenir compte des différences des prix des grains dans les divers départements frontières dont les mercuriales servent de régulateurs, et qui, dans ce but, ont été divisés en quatre classes, dont trois ont été subdivisées elles-mêmes en sections. De plus, le point de départ de l'échelle ascendante et descendante des droits est placé moins haut en France qu'en Angleterre, et la progression croissante ou décroissante des droits, que détermine par inversion l'accroissement ou le décroissement des prix, y suit une marche un peu différente qu'il serait trop long d'expliquer.

Pour épuiser les questions qui se rapportent au commerce des grains, il resterait à parler des accaparements et des greniers d'abondance; mais ces sujets sont traités dans d'autres articles du présent ouvrage. J. Y.

GRAINVILLE (Jean-Baptiste-François-Xavier Cousin de), littérateur français, né au Havre le 3 avril 1746. Destiné à l'état ecclésiastique, Grainville

fut, au séminaire Saint-Sulpice, l'un des émules les plus distingués de l'abbé Sièyes. Les idées de l'un et de l'autre prirent cependant ensuite une direction tout opposée. Adversaire prononcé des doctrines philosophiques qui, vers la fin du XVIIIe siècle, avaient envahi la société, Grainville ne se contentait pas de les combattre par la prédication, à laquelle il s'était voué avec succès, il les attaqua encore avec les armes du raisonnement et de l'éloquence dans un discours sur la question : *Quelle a été l'influence de la philosophie sur le* XVIIIe *siècle?* discours qui, en 1778, fut couronné par l'Académie de Besançon. Ce triomphe lui fit, parmi les hommes qui dirigeaient alors l'opinion, des ennemis qu'aigrit encore l'ardeur de sa polémique religieuse. En butte à de nombreuses tracasseries, il prit, afin d'y échapper, le singulier parti de quitter la chaire pour le théâtre; et une pièce de lui, en cinq actes et en vers, intitulée *le Jugement de Pâris*, était sur le point de paraître à la Comédie-Française, lorsque la Révolution, qui vint à éclater, en ajourna indéfiniment la représentation. Il reprit alors, à Amiens, l'exercice des fonctions ecclésiastiques. Quoique soumis à la constitution civile du clergé, il professa toujours le respect le plus profond pour les dogmes fondamentaux du christianisme, et cette déclaration explicite le fit jeter dans les fers à l'époque où le culte catholique fut remplacé par celui de la déesse *Raison*, c'est-à-dire par l'athéisme. Le conventionnel André Dumont, envoyé en mission dans le département de la Somme, ayant trouvé Grainville dans les prisons d'Amiens, lui présenta un mariage civil comme son unique moyen de salut. Vaincu par la peur, le prêtre contracta un simulacre d'union conjugale avec une vieille parente à laquelle, dans le secret de leur intérieur, il ne donna jamais que le nom de cousine. Réduit, pour subsister, à ouvrir une école publique, il parvint à y réunir une trentaine d'élèves; mais à l'époque du retour aux idées religieuses et à la pratique du culte, le caractère de prêtre marié jeta sur l'établissement de Grainville une telle défaveur qu'il perdit tous ses écoliers, à l'exception de trois. C'est alors que, plus que jamais pressé par le besoin, il écrivit en moins de six mois *Le dernier homme*, poëme en dix chants, dont il avait, dit-on, conçu la première idée dès l'âge de 16 ans. Une sœur de Grainville avait épousé, au Havre, un frère de Bernardin de Saint-Pierre, et ce fut à l'appréciation de celui-ci que l'auteur du *Dernier homme* soumit son poëme, écrit d'abord en prose. Frappé de la grandeur du sujet et du mérite de quelques parties d'exécution, l'auteur de *Paul et Virginie* procura à Grainville un éditeur qui lui offrit 800 fr. de son poëme. Mais la critique fut malveillante; seulement 36 exemplaires furent vendus. Grainville toucha à peine le quart du prix de vente stipulé, et le chagrin lui ayant occasionné une violente maladie inflammatoire, dans la nuit du 1er février 1805 il se précipita dans le canal de la Somme qui coulait au bas de son jardin.

Le nom de Grainville, ainsi que son œuvre, serait sans doute resté voué à l'oubli si, en 1810, un érudit anglais, le chevalier Croft, dans ses *Remarques sur Horace*, n'eût mentionné *Le dernier homme* comme une épopée comparable à celles de Milton et de Klopstock. Dès l'année suivante, M. Charles Nodier publia une seconde édition du poëme de Grainville, en y ajoutant une notice qui ne contribua pas peu à relever, dans l'estime du public littéraire, cet ouvrage d'abord méconnu. En 1814, Creuzé de Lesser commença à mettre en vers le poëme de Grainville. Ce travail, qui n'a été publié qu'en 1831, présente de nombreux changements et de très importantes additions, qui font du *Dernier homme*, mis au jour par M. de Lesser, un ouvrage bien supérieur à celui de Grainville. La notice de M. Nodier nous apprend que l'auteur primitif avait eu aussi le projet de versifier son poëme. Dans l'état où il l'a laissé, l'exécution est loin de répondre à la grandeur du sujet.

The last man (*Le dernier homme*), roman en 3 volumes de Campbell, publié plusieurs années après la mort de Grainville, n'offre aucun point de comparaison avec l'œuvre épique de celui-ci; il n'a de commun que le titre. P. A. V.

GRAISIVAUDAN (*pagus Gratianopolitanus*, pays de Grenoble). Cette

partie du Dauphiné, dont Grenoble (*voy.* Isère) était le chef-lieu, s'étend dans les montagnes entre l'Isère et le Drac. Avant le XI^e^ siècle, ce petit pays, soumis aux Bourguignons, était possédé en franc-alleu par les évêques de Grenoble. Nous voyons l'un d'eux, Isarn, s'attribuer, en 965, tous les droits de la souveraineté, lever des troupes, etc.; mais Guigues I^er^, dit le Vieux, comte d'Albon, étant parvenu à posséder quelques terres dans le Graisivaudan, son fils et successeur, mort l'an 1080, prit le titre de comte de Grenoble, et ce pays ne tarda pas à tomber sous la domination des dauphins du Viennois pour former ensuite le Dauphiné (*voy.* ces mots), dont le Graisivaudan suivit depuis la fortune. L. L-t.

GRAISSE. On entend par ce mot les huiles grasses et solides d'origine animale. Les graisses diffèrent entre elles suivant les animaux qui les ont fournies. Cette différence est due, en général, à ce que les graisses sont des mélanges en proportions variées de plusieurs substances grasses, communes tant au règne animal qu'au règne végétal. Dans certains cas, leur diversité est due aussi à des substances grasses, particulières au genre ou à l'espèce d'animal dont on emploie la graisse.

Les graisses communes aux deux règnes organiques sont au nombre de trois : la *stéarine*, la *margarine* et l'*oléine*.

Toutes les connaissances que nous avons de la nature intime des graisses sont dues à un travail profond et très étendu de M. Chevreul. Ce savant chimiste a prouvé que les graisses sont composées d'un acide organique combiné avec une base également organique, qu'on peut séparer par l'influence d'une base inorganique plus puissante, qui s'empare alors de l'acide. C'est ce qu'on appelle *saponification* (*voy.* ce mot et Savon). Les trois espèces de graisses dont nous avons donné les noms contiennent la même base organique, qui est une substance sirupeuse, soluble dans l'eau et douée d'un goût sucré : on l'appelle *glycérine* (*voy*). On l'obtient facilement en saponifiant, par exemple, l'huile d'olive avec l'oxyde de plomb et un peu d'eau, qui tient alors la glycérine dissoute et se sépare de la combinaison insoluble de l'oxyde plombique avec les acides gras. On fait passer un courant de gaz hydrogène sulfuré à travers le liquide pour en séparer un peu de plomb; on filtre, et on évapore au bain-marie jusqu'à consistance de sirop. On ne peut point obtenir la glycérine à l'état sec. Elle est composée de 6 atomes de carbone, de 14 atomes d'hydrogène et 5 atomes d'oxygène, et contient dans l'état sirupeux 2 atomes d'eau. On ne l'a pas encore vue combinée avec d'autres acides inorganiques que l'acide sulfurique, avec lequel elle donne une combinaison acide, en imitant entièrement l'éther ou l'oxyde éthylégire dans la combinaison appelée acide sulfo-vinique.

Chacune de ces trois espèces de graisse contient un acide particulier, savoir : l'acide stéarique, l'acide margarique et l'acide oléique.

La *stéarine* est la moins répandue d'entre elles. Elle se trouve dans les graisses que nous nommons suifs (*voy.*), et parmi lesquelles le suif tiré des différentes espèces du genre *capra* (le mouton, la chèvre) la contient plus abondamment que les autres. Elle est plus solide que la margarine, et c'est à elle qu'est due la consistance supérieure des suifs. Elle est aussi moins fusible : son point de fusion est au-dessus de 50°; elle est moins soluble dans l'alcool, et on profite de cette circonstance pour la séparer de la margarine, ce qui cependant n'a jamais complétement réussi. Purifiée, elle est blanche, grenue, et paraît composée de particules cristallisées. Elle contient une certaine quantité de bi-stéarate glycérique mélangée avec le stéarate neutre.

L'*acide stéarique*, qu'on obtient en saponifiant la stéarine avec un alcali et en le précipitant ensuite avec un acide plus fort, est une graisse solide, acide, fusible à 70°, cristallisant par le refroidissement en aiguilles, insoluble dans l'eau, très soluble dans l'alcool, où il cristallise par l'évaporation en forme de paillettes nacrées. Il est composé de 70 atomes de carbone, 134 atomes d'hydrogène et 5 atomes d'oxygène, combinés avec 2 atomes d'eau.

La *margarine* forme la partie solide des graisses que nous nommons *axonge* ou *saindoux*. On l'en sépare ou par l'alcool

froid, ou par la pression entre deux feuilles de papier brouillard ; dans les deux cas, la margarine reste, et l'oléine est dissoute ou imbibée. On la dissout ensuite dans l'alcool bouillant, et elle se sépare par le refroidissement. En répétant cette opération une couple de fois, on obtient la margarine pure. Elle ressemble beaucoup à la stéarine, si ce n'est qu'elle est moins dure et plus fusible : à 49° elle entre en fusion ; la masse fondue se refroidit à 41° avant de commencer à se figer ; mais alors elle cristallise ; la température remonte à 49° et s'y maintient jusqu'à ce qu'elle soit solidifiée. Elle est alors en amas de petits cristaux aciculaires ; mais elle conserve la surface plane et lisse comme à l'état de fusion.

L'*acide margarique* se prépare avec la margarine saponifiée. Il ressemble parfaitement à l'acide stéarique quant à ses propriétés extérieures ; mais il est fusible à 60° et il a une autre composition, savoir : 35 atomes de carbone, 62 atomes d'hydrogène et 3 atomes d'oxygène combinés avec 1 atome d'eau.

L'*oléine* est liquide à la température de l'air. On l'obtient en évaporant l'alcool qu'a laissé la margarine non dissoute, ou en faisant bouillir le papier qui s'en est imbibé par la pression avec de l'eau, sur laquelle elle surnage. On l'expose ensuite quelque temps à une température de 2° à 4° de froid, pour déposer une petite quantité de margarine dissoute. L'oléine est une huile claire, un peu jaunâtre, inodore, d'un goût douceâtre, qui à environ 10° se fige en cristallisant. Elle est très soluble dans l'alcool, qui, à l'état bouillant, en dissout plus que son propre poids, mais qui en dépose une partie pendant le refroidissement.

L'*acide oléique* est une huile acide et jaunâtre, dont le goût et l'odeur sont les mêmes que ceux de la graisse rance ; à quelques degrés au-dessous de 0, il se solidifie en cristallisant. Il est très soluble dans l'alcool. Il est composé de 70 atomes de carbone, de 118 atomes d'hydrogène et de 5 atomes d'oxygène, avec 2 atomes d'eau.

Les trois graisses que nous venons de caractériser n'ont cependant point été obtenues à l'état d'une pureté parfaite. En les saponifiant, on en obtient un mélange d'acides gras où prédomine celui de l'espèce employée. On ignore encore si cette circonstance est due à l'insuffisance de nos moyens de purification, ou à ce que les graisses, dans leur état naturel, sont de véritables combinaisons chimiques des trois espèces entre elles, de manière que, par exemple, l'alcool dissout du saindoux, de la margarine combinée avec le maximum de l'oléine, et laisse non dissoute l'oléine combinée avec le maximum de margarine. Cette dernière explication a pour elle une grande probabilité.

Outre ces trois espèces de graisses principales, il y a d'autres graisses tirées de certains animaux qui contiennent des sels de glycérine, dont les acides sont gras et volatils, et se séparent plus aisément de la glycérine que les acides gras fixes dont nous venons de parler. Une fois séparé, l'acide gras volatil donne à la graisse un goût et une odeur particuliers. Le beurre, par exemple, ne contient pas moins de trois graisses différentes à acide gras volatil. M. Chevreul a nommé ces trois acides : *butyrique*, *caproïque* et *caprique*. Le suif de chèvre contient une graisse pareille dont l'acide a été nommé *acide hircique*, lequel est la cause principale de l'odeur de bouc attachée au suif et que répandent aussi d'autres parties de ce quadrupède. La graisse des phoques et l'huile de poisson en contiennent une autre, dont l'acide est appelé *acide phocénique*. Les combinaisons de ces acides avec la glycérine ont été nommées *butyrine*, *hircine*, *phocénine*. Elles sont inodores aussi longtemps qu'elles sont neutres. On n'a cependant point encore réussi à les obtenir isolément : elles restent toujours mêlées avec l'oléine, lorsqu'on sépare celle-ci de la margarine et de la stéarine.

Les graisses deviennent avec le temps ce qu'on appelle *rances*. Cette détérioration dans leur qualité consiste en ce qu'une partie de leur glycérine se sépare des acides gras, qui, alors mis en liberté, donnent ce goût et cette odeur équivoques à la graisse avec laquelle ils restent mêlés. Les acides gras volatils se développent les premiers. Le beurre rance, par

exemple, sent toujours l'acide butyrique; vient ensuite l'acide oléique, qui se manifeste dans le suif, le saindoux et le lard rances. Plus tard, l'acide margarique s'ajoute aux précédents. En fondant une graisse rance avec de l'eau qui tient suspendue de la magnésie, on réussit à l'améliorer; car l'eau dissout la glycérine, et la magnésie s'empare de l'acide gras; mais la rancidité, une fois commencée, fait bientôt de nouveaux progrès.

La glycérine n'est point la seule base salifiable dans les graisses. M. Chevreul a fait voir que la graisse appelée *blanc de baleine*, et dans son état purifié *cétine* (*voy.* ces mots), donne, par la saponification, de l'acide margarique, de l'acide oléique, et, à la place de la glycérine, une autre substance qu'il a nommé *éthal*, et qui est une graisse cristallisable. MM. Dumas et Peligot ont prouvé qu'elle y joue le rôle de base et que la cétine est composée de 1 atome de bimargarate d'éthal hydraté et de 1 atome d'oléate d'éthal neutre. Il est très probable qu'on découvrira encore d'autres bases contenues dans des graisses particulières.

L'usage économique et industriel des graisses est trop connu pour avoir besoin d'être mentionné dans cet article. *Voy.* Axonge*. B-z-s.

GRAIZ, *voy.* Reuss.

GRAL (saint), *voy.* Gréal.

GRAMINÉES, famille de plantes (de la classe des monocotylédones), à la fois l'une des plus naturelles, des plus riches en espèces, et des plus importantes sous le rapport de l'utilité. Le blé, l'orge, l'avoine et toutes les autres céréales sont des exemples de graminées connues de tout le monde. Aussi le nom de cette famille dérive-t-il de celui de *gramen*, donné par les anciens à tout végétal offrant une organisation semblable à celle des céréales, mais ne produisant pas de graines assez volumineuses pour servir aux usages alimentaires de l'homme ou des animaux domestiques. C'est d'ailleurs chose assez surprenante que la langue française ne possède, pour désigner les graminées, d'autre expression collective que celle dont nous nous occupons, et qui a été admise seulement depuis peu dans la science. Aucune autre langue d'Europe ne manque d'un mot spécialement consacré à ces végétaux en général, lesquels, au surplus, offrent tous des traits de ressemblance tellement frappants qu'ils ne sauraient échapper même à l'homme le plus étranger à toute notion soit scientifique, soit agricole.

On connaît plus de 2,000 espèces de graminées, de sorte que cette famille constitue numériquement à peu près la vingtième partie de toute la végétation phanérogame du globe; mais en les considérant sous le rapport de la masse des individus, la proportion des graminées relativement à la végétation en général est sans doute plus forte que celle de toute autre famille envisagée sous le même point de vue; car la plupart des espèces appartiennent à la catégorie de celles qu'on nomme *plantes grégaires*, et qui, par conséquent, croissent pour ainsi dire en forêts. Aucune contrée du globe n'est privée de graminées; on en trouve de nombreux représentants en toute localité et en tout sol, depuis les contrées équinoxiales les plus brûlantes jusqu'aux dernières limites de la végétation, soit au bord des neiges éternelles dans les chaînes alpines, soit dans les régions hyperboréennes.

En général, les graminées sont des herbes basses et touffues; toutefois, un certain nombre d'espèces, surtout parmi celles des pays chauds, atteignent une hauteur de dix à quarante pieds. Les bambous, ces graminées gigantesques de la zone torride, offrent un tronc ligneux comparable à celui des palmiers, avec lesquels il peut souvent rivaliser en dimension.

La racine des graminées est fibreuse; dans les espèces annuelles, les fibres partent immédiatement du collet de la plante; dans les espèces vivaces, elles naissent sur une souche souterraine en général traçante. La tige (qu'on désigne aussi par le nom spécial de *chaume*), simple ou rameuse, est cylindrique, et offre de distance en distance des nœuds solides et articulés, tandis que les espaces compris entre

(*) Une double faute d'impression s'est glissée dans ce petit article : col. 2, ligne 5, au lieu de *élaïne* il faut lire *oléine*, et *margarine* au lieu de *stéarine*. S.

ces renflements sont d'ordinaire creux à l'intérieur dans toute leur longueur. Les feuilles, alternes et striées de fines nervures longitudinales, se composent de la *gaîne* et de la *lame*. La gaîne, qu'on doit considérer comme un pétiole d'une conformation particulière, est la partie inférieure plus ou moins enroulée, partant d'un nœud de la tige et recouvrant celle-ci jusqu'au nœud suivant, point où commence la lame. Celle-ci, en général plane et plus ou moins horizontale, est communément linéaire et assez étroite; cependant le maïs, le sorgho, les roseaux, les bambous, etc. (*voy.* ces mots), offrent des feuilles dont la lame a la forme d'un large ruban. Dans la plupart des espèces, le sommet de la gaîne se prolonge en outre, du côté intérieur, en un petit appendice membraneux opposé à la lame : cet appendice porte le nom de *ligule*. Les fleurs (hermaphrodites dans beaucoup d'espèces, diclines ou polygames dans d'autres), toujours dépourvues de calice et de corolle, sont insérées, en général au nombre de deux à vingt (dans quelques espèces même en plus grand nombre), immédiatement le long d'un rachis (axe commun) grêle et flexueux, de manière qu'un assemblage de cette nature forme un petit épi (qu'on désigne par le nom spécial d'*épillet* ou *locuste*) à deux rangs de fleurs alternes. Chaque fleur est accompagnée à sa base de deux bractées en forme d'écailles, soit concaves, soit pliées en carène, imbriquées avant l'épanouissement, insérées sur l'axe et presque opposées. Ces bractées spéciales de chaque fleur sont appelées *glumelles* (Linné les considérait comme la corolle des graminées; plusieurs botanistes modernes les ont désignées par les noms de *balles*, *spathelles*, *paillettes*).

A la base de chaque épillet s'insèrent deux autres bractées assez semblables aux glumelles et disposées comme ces dernières, mais en général plus grandes : ce sont les *glumes* (organes envisagés par Linné comme le calice des graminées, et nommés *spathes* par d'autres auteurs). Dans un certain nombre d'espèces, l'épillet se trouve réduit à une seule fleur, soit accompagnée des rudiments plus ou moins imparfaits d'une ou de deux fleurs avortées, soit sans aucune trace de fleurs rudimentaires. Les épillets eux-mêmes sont groupés en nombre plus ou moins considérable, en panicules, soit amples et plus ou moins lâches (comme dans l'avoine, le millet, etc.), soit resserrées en forme d'épi (comme dans le froment, le seigle, l'orge, etc.). L'inflorescence générale est ou terminale, ou axillaire et terminale.

Les organes floraux proprement dits se réduisent au pistil et aux étamines, accompagnés, dans presque toutes les espèces, d'une, de deux ou de trois petites squamules (*lodicules* des botanistes modernes; *nectaires* suivant Linné; *écailles hypogynes* chez d'autres auteurs), insérées au-dessous de l'ovaire. Les étamines, insérées également au-dessous de l'ovaire, sont en général au nombre de trois, ou moins habituellement au nombre soit d'une seule, soit de deux, soit de quatre, soit de six, ou rarement en nombre indéfini; leurs filets sont flasques et très grêles; les anthères linéaires ou oblongues, versatiles. L'ovaire, uniloculaire et contenant un seul ovule, est surmonté de deux styles (rarement d'un seul style ou de trois styles) terminés chacun par un stigmate soit plumeux, soit poilu. Le fruit, toujours à parois sèches et membraneuses, finit par se souder au tégument de la graine, et par conséquent il reste clos à la maturité, époque à laquelle il se détache en général de l'axe (les botanistes désignent ce fruit, que Linné considérait comme une graine nue, par le nom de *cypsèle* ou *akène*). La graine offre un périsperme farineux, en général beaucoup plus volumineux que l'embryon; celui-ci se trouve à la base de la graine, en dehors du périsperme, du côté qui regarde l'axe de l'épillet; son cotylédon a la forme d'un disque ou d'un scutelle, et dans presque toutes les espèces il ne recouvre point la plumule, laquelle est beaucoup plus développée que dans les autres monocotylédones.

L'utilité des graminées est loin de se borner aux avantages déjà immenses qui résultent, pour l'homme civilisé, de la culture des céréales. La fécule nutritive contenue dans les graines de ces dernières se trouve, sans exception, dans le périsperme des autres graminées; mais le volume peu considérable des graines de la

plupart de ces végétaux rendrait l'extraction de la farine peu avantageuse. Toutefois, plusieurs espèces, quoique beaucoup moins importantes que les céréales (*voy.*) proprement dites, sont néanmoins l'objet d'une culture très étendue à titre de plantes alimentaires : telles sont, par exemple, le millet et l'alpiste ou graine de Canarie, en Europe; le sorgho ou doura, le *panicum frumentaceum*, l'*eleusine coracana*, et autres, dans l'Asie équatoriale et en Afrique. Les graines de plusieurs *elymus*, ainsi que celles de la fétuque d'eau (*festuca fluitans*, L.), se recueillent par les pauvres dans le nord de l'Europe; on en fait de même des graines du riz sauvage (*zizania aquatica*, L.) dans l'Amérique septentrionale. Du reste, une multitude d'animaux doivent leur subsistance, pendant une partie de l'année, aux graines des graminées sauvages.

Les graminées offrent un intérêt presque aussi puissant comme plantes fourragères que comme plantes alimentaires : ce sont elles qui, dans les climats tempérés, constituent le fond des prairies naturelles et des pelouses. Aussi choisit-on fréquemment certaines espèces, connues en agriculture sous le nom de *fourrages graminés*, pour faire des prairies artificielles : telles sont surtout le dactyle (*dactylis glomerata*, L.), le fromental (*avena elatior*, L.), la phléole (*phleum pratense*, L.), la flouve (*anthoxanthum odoratum*, L.), l'ivraie vivace (*lolium perenne*, L.) ou *ray-grass*, la houque laineuse (*holcus lanatus*, L.), et, dans le midi de l'Europe, l'herbe de Guinée (*panicum altissimum*, Lamk.).

On a pu voir à l'article Bambou combien sont variés les usages auxquels sert ce végétal.

Les sucs des graminées contiennent une quantité plus ou moins considérable de sucre cristallisable. L'espèce la plus importante sous ce rapport est sans contredit la canne à sucre (*voy.*). A la suite de ce végétal, le *sorghum saccharatum* (cultivé dans quelques parties de l'Italie), le maïs et l'*arundo donax*, méritent encore d'être signalés à raison de l'abondance des principes sucrés qu'ils renferment. Quelques graminées du Brésil, dites *taquarussa*, et dont les chaumes atteignent jusqu'à six pieds de diamètre, offrent sans cesse, dans le creux de leurs jeunes pousses, une liqueur limpide et rafraîchissante.

En général, les graminées n'ont aucune odeur très prononcée; toutefois il existe dans plusieurs espèces des huiles essentielles très odorantes. Telles sont l'*andropogon nardus*, employé de tout temps comme parfum dans l'Asie équatoriale, et dont il est question dans la Bible sous le nom de *nard;* l'*andropogon schœnanthus*, dont l'infusion est regardée, dans l'Inde, comme un excellent stomachique, et l'*andropogon citratus*, qui exhale une odeur de citron. L'odeur agréable que répand la flouve (*anthoxanthum odoratum*, L.), espèce commune en Europe dans les prairies sèches, provient, à ce qu'on assure, de la présence de l'acide benzoïque.

Un autre principe constituant très remarquable des graminées est la silice, qui forme presque à elle seule leur épiderme. Cette substance se rencontre en concrétions assez volumineuses dans les nœuds des bambous, et on la trouve dans les cendres, sous forme de masses vitrifiées, toutes les fois qu'un grand tas de paille ou de foin a été consumé par le feu.

Les souches rampantes et les racines de plusieurs graminées vivaces (telles que l'*arundo arenaria*, l'*elymus arenarius*, etc.) fixent les sables mouvants des rivages de l'Océan, et finissent ainsi par opposer des digues naturelles à l'empiétement des flots.

Les feuilles éminemment flexibles et tenaces du spart (*lygeum spartum*, L.) alimentent une branche d'industrie assez étendue dans l'Europe australe.

Aucune graminée n'est reconnue pour vénéneuse, si l'on en excepte les graines de l'ivraie (*lolium temulentum*, L., *voy.* l'art.). L'ergot des céréales, à la vérité, est une substance très délétère, mais il ne saurait être considéré que comme une altération maladive du tissu cellulaire de ces graminées. Éd. Sp.

GRAMMAIRE, mot formé de γράμμα, lettre, écriture. La grammaire est à la fois la science et l'art du langage : elle en est la science, car elle en fait connaître les éléments constitutifs et les princi

pes généraux; elle en est aussi l'art, puisqu'elle en expose les procédés divers et la pratique variable selon les temps et les lieux.

L'importance de la grammaire ressort de l'importance même du langage. L'homme naît avec la triple faculté de sentir, de comprendre et de vouloir. Tout ce qu'il sent, comprend et veut se réfléchit dans sa pensée, et la pensée se manifeste par le langage. Expression sensible de la vie interne, lien matériel des intelligences, le langage est le véhicule des découvertes, l'instrument des progrès de l'humanité; c'est assez dire combien il importe d'en étudier les lois. Voilà pourquoi Aristote, Cicéron, Quintilien, Fénélon avaient la grammaire en si haute estime. Ils savaient que les vices de la diction réagissent sur le sens des paroles, et que la logique souffre nécessairement des incorrections du style. Puisque parler n'est, en dernière analyse, que penser tout haut, c'est à l'étude des opérations intellectuelles qu'il faut demander la raison des formes du discours.

Notre âme, dans sa nature intime, ne change point; elle a toujours les mêmes facultés, les mêmes besoins généraux. Mais les circonstances où elle se trouve varient perpétuellement; chaque jour elle obéit à d'autres désirs, à de nouvelles tendances; elle se développe, se perfectionne ou s'altère. Comme la vie intérieure, dont il est l'interprète, le langage porte une double empreinte : au fond, il reproduit les caractères constants et universels de l'humanité; dans sa forme, il subit les influences des contrées, des âges, des races et des civilisations diverses.

Les langues naissent et vivent longtemps avant qu'on ne songe à se rendre compte de leur mécanisme. La grammaire ne se montre que très tard dans l'histoire de la parole. Mais, dès qu'elle apparaît, elle présente un double aspect, comme le langage dont elle est le code, comme la vie dont le langage est le trucheman. Nous l'appelons *grammaire générale*, quand elle ne s'attache qu'aux principes communs à toutes les langues; nous la nommons *grammaire particulière*, quand elle se borne aux formes accidentelles propres à un seul idiome.

Pour embrasser notre sujet dans toute son étendue, nous donnerons d'abord un aperçu de grammaire générale; puis nous indiquerons sommairement le plan d'une grammaire particulière. Nous finirons par un coup d'œil sur l'histoire des études grammaticales jusqu'à nos jours.

I. *Grammaire générale*. Nous ne connaissons que deux procédés pour saisir ce qu'il y a de nécessaire au fond de toute langue et le dégager du contingent qui l'enveloppe : ou bien étudier patiemment chaque idiome, chaque grammaire, afin d'y démêler l'universel du particulier et d'en faire sortir par voie d'induction les lois fondamentales de la parole; ou bien s'adresser directement à la conscience, pour y découvrir de prime-abord et par intuition immédiate les principes constitutifs du langage.

Chacune de ces méthodes a ses avantages et ses inconvénients. La première se recommande par sa circonspection : appuyée sur l'analyse, s'éclairant de l'expérience, elle se propose d'enregistrer tous les faits. Mais qui osera se flatter de n'ignorer aucune langue? qui, après en avoir seulement étudié plusieurs, sera sûr d'en discerner les conditions essentielles, de ne pas prendre des idiotismes pour des règles communes, de ne pas confondre l'usage avec le droit? D'autre part, l'intuition immédiate court grand risque de se perdre dans un monde imaginaire : par dédain pour les formes réelles, elle s'expose à donner dans des théories vagues ou même inapplicables.

Il est bon, autant que possible, de concilier les deux procédés et de les corriger l'un par l'autre, en empruntant à la haute métaphysique l'autorité des principes et à l'humble philologie l'autorité des faits. C'est ce que nous allons essayer, selon nos forces.

Les affections, les conceptions et les déterminations de l'âme se produisent au dehors par le geste, par la voix et par le dessin. Avant tout, la grammaire générale doit étudier la nature et les propriétés de ces trois sortes de signes, qui constituent le matériel du langage.

Le *geste*, qui comprend le jeu mobile de la physionomie, les mouvements des bras et les attitudes du corps, est l'ex-

pression naturelle et immédiate d'un certain nombre d'idées et de sentiments. On peut même en composer un langage complet, répondant à toutes les émotions du cœur, à toutes les opérations de l'esprit : témoin les pantomimes des anciens, et, chez nous, l'admirable institution des sourds-muets. Mais, dans l'usage de la vie, le langage d'action, comme on l'appelle, est bien moins avantageux que le langage parlé.

La *voix* nous semble l'expression la plus parfaite des phénomènes intellectuels et moraux : elle est comme l'écho de l'âme. Lorsqu'elle s'échappe inarticulée, c'est-à-dire en *voyelles*, elle rend nos sensations vagues et indécomposées : tels sont les cris de joie ou de douleur, les exclamations ou interjections. Les *consonnes*, en articulant le son, lui donnent des formes précises qui correspondent à toutes les nuances des idées et des sentiments : aussi jouent-elles le principal rôle dans les onomatopées (*voy.* ce mot). Le grammairien montrera comment des voyelles et des consonnes combinées résultent les *syllabes;* du rapprochement des syllabes, les *mots;* de la succession des mots, les *phrases;* de l'enchaînement des phrases, le *discours;* comment enfin les mouvements de la pensée et de la passion impriment aux syllabes, aux mots, aux phrases, au discours entier, les valeurs prosodiques de l'accent, de la quantité, du rhythme et de la mesure. *Voy.* ces mots.

La parole est fugitive aussi bien que le geste; au contraire, les figures tracées se fixent et se conservent. De là un langage qui s'adresse aux yeux et qui se transporte à travers le temps et l'espace; un moyen de conversation entre les lieux les plus distants, entre le passé et l'avenir. Le *dessin* a commencé par figurer exactement les objets; ensuite il a représenté les idées par des symboles, des allégories; enfin il a exprimé les voyelles et les consonnes par un nombre limité de caractères. Ainsi le *langage écrit* est devenu la traduction littérale du langage parlé. *Voy.* Écriture et Alphabet.

Partout où l'homme se trouve en présence de l'homme, des gestes simples et significatifs, l'expression du regard et des traits, les pleurs, des cris instinctifs, des figures grossièrement tracées, sont un *langage naturel* que tous parlent et comprennent; mais, dans chaque pays, les influences locales, l'état de la civilisation, les caprices de la mode, mille autres causes fortuites, en multipliant les signes, leur ont donné une valeur conventionnelle. L'ensemble de ces signes arbitraires compose le *langage artificiel.* Les termes et les constructions exclusivement adoptés par un peuple sont la *langue* (*voy.*) ou l'*idiome* de ce peuple.

Après avoir considéré les signes dans leur nature et leurs variétés, la grammaire générale les met en rapport avec le modèle idéal dont ils sont la copie; dès lors elle suit pas à pas la logique. Or, la logique nous montre la pensée, dans ses plus vastes développements, parcourant quatre degrés progressifs : elle part des *idées*, premiers éléments de toutes nos connaissances; puis, avec les idées elle construit des *jugements;* de là elle passe au *raisonnement* qui n'est qu'un ensemble de jugements, et du raisonnement elle s'élève à la *science*, au sein de laquelle se coordonnent idées, jugements et raisonnements. La même division se retrouvera dans la grammaire.

Douées d'une force expansive, les idées s'échappent du sanctuaire de la conscience sous la forme de *mots :* la seconde partie de la grammaire générale, que quelques-uns nomment *lexigraphie**, s'occupera des mots. Le mot n'est que l'idée devenue sensible : par conséquent, autant d'espèces d'idées, autant d'espèces de mots. Ainsi se trouve tranchée une question vivement débattue entre les grammairiens : quelques-uns veulent dix parties du discours, d'autres neuf, d'autres huit ou moins encore; il en est même qui les réduisent à deux, les *substantifs* et les *modificatifs*. Puisque toutes nos idées se ramènent à trois classes, idées de substances, de modes et de rapports, la grammaire générale n'admettra que trois espèces de mots, des *substantifs*, des *modificatifs* et des *connectifs* ou termes de rapport. Elle démontrera qu'il n'y a point de mots qui ne rentrent dans

(*) Ce n'est pas la même chose que *lexicographie*. *Voy.* Lexique. S.

une de ces trois catégories : le pronom, par exemple, est un vrai substantif, marquant le rôle des personnes dans le drame de la parole ; l'article et le participe sont des modificatifs, aussi bien que l'adjectif. Nous rangeons parmi les connectifs la préposition, la conjonction et le verbe abstrait dont la théorie a soulevé tant de discussions parmi les philosophes. Le verbe concret, l'adverbe et l'interjection sont des termes complexes, qui trouvent aisément leur place dans notre classification.

La *lexigraphie* envisage les mots isolément ; la *syntaxe*, qui vient ensuite, les met en rapport les uns avec les autres. La première fournit les matériaux ; la seconde s'en sert pour construire toutes les formules de l'expression ; elle lie par l'affirmation du verbe les deux termes du jugement dans le cercle de la proposition ; elle énonce le raisonnement par des propositions subordonnées de manière à produire des phrases et des périodes ; enfin elle embrasse dans un ensemble méthodique toutes les parties d'une question ou d'une science. 1° *Syntaxe de l'affirmation* ou de la proposition, corrélative au jugement ; 2° *syntaxe de la déduction*, parallèle au raisonnement ; 3° *syntaxe de la composition*, répondant à l'exposé logique de la science, telles sont les trois dernières parties de la grammaire générale, celles qui enseignent comment on exprime tout ce que la raison juge et démontre, comment on trace les grands linéaments d'un sujet, comment on en distingue les parties, comment on en distribue les moindres détails. *Voy.* SYNTAXE.

II. *Grammaire particulière.* En cherchant les lois de l'expression dans la nature de la pensée et dans ses besoins inaliénables, nous avons pu tracer le plan d'une grammaire générale. Il est plus difficile d'indiquer la marche d'une grammaire particulière. Là dominent les traits individuels du génie national. Rien n'est plus rebelle à une méthode arrêtée que les fantaisies de l'usage et les bizarreries de la mode. Néanmoins, de même que chaque peuple présente le type de l'humanité, chaque idiome doit reproduire les conditions essentielles de la parole, et par conséquent toute bonne grammaire particulière rentrera dans le cadre de la grammaire générale.

Elle traitera en premier lieu du fonds matériel de la langue : alphabet, syllabes, accents, quantité, et tout ce que nous appellerons *prosodie de détails*.

Ensuite elle passera à la lexigraphie, et fera connaître les différentes espèces de mots, avec les modifications ou inflexions qui marquent les nombres, les genres, les cas, les voix, les modes, les temps, les personnes, etc. A cette même partie se rapportent les recherches étymologiques (*voy.*) qui fixent la valeur des termes et souvent jettent un jour nouveau sur l'ethnographie. C'est là aussi que doivent se présenter les considérations sur le sens propre et le sens figuré des mots qui tiennent à l'analyse la plus délicate des procédés intellectuels.

Puis viendront les trois syntaxes, exposant tout l'artifice du langage au moyen des règles de concordance, de dépendance et de structure, sans oublier les figures de mouvement et de construction.

On terminera par les idiotismes, l'orthographe, la prononciation et la prosodie d'ensemble (*voy.* ces mots), qui traite de l'harmonie, du nombre et des rhythmes.

Dans chacune de ces parties, on exposera la loi et l'usage ; à côté de la règle on placera les exceptions, en s'efforçant de les expliquer et de les ramener à la règle, autant que la chose se peut. Pour qui entreprend un tel travail, la difficulté est de savoir se borner. « Un savant grammairien, dit Fénélon, court risque de composer une grammaire trop curieuse et trop remplie de préceptes. Il me semble qu'il faut se borner à une méthode courte et facile. Ne donnez d'abord que les règles les plus générales ; les exceptions viendront peu à peu. Le grand point est de mettre une personne le plus tôt qu'on peut dans l'application sensible des règles par un fréquent usage ; ensuite cette personne prend plaisir à remarquer le détail des règles qu'elle a suivies d'abord sans y prendre garde. Cette grammaire ne pourrait pas fixer une langue vivante, mais elle diminuerait peut-être les changements capricieux par lesquels la mode

règne sur les termes comme sur les habits. Ces changements de fantaisie peuvent embrouiller et altérer une langue, au lieu de la perfectionner. »

Voilà donc la science grammaticale, telle que nous la concevons aujourd'hui, composée de principes et d'applications, de règles générales et d'idiotismes, exigeant, avec des vues philosophiques, la connaissance du bon usage : vrai tableau de l'âme, où l'absolu se cache sous le relatif, le nécessaire sous le contingent, l'idéal sous le réel.

Mais cette science n'a pas toujours été envisagée du même point de vue, entourée de la même considération, enfermée dans les mêmes limites. Qui veut la bien connaître doit en suivre les destinées à travers les siècles : c'est pourquoi nous allons esquisser l'histoire des études grammaticales depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, nous bornant à indiquer les masses et ne citant que les noms propres les plus éminents.

III. *Histoire des études grammaticales.* La grammaire ne se distingua pas d'abord des autres études philosophiques : les premiers sages de la Grèce ne songèrent point à en faire une science à part, pas plus que de la rhétorique, de la poétique ou de la morale. Lorsqu'une question relative au langage se présentait, ils la traitaient en passant. Néanmoins, ces écoles célèbres qui aboutirent aux joutes oratoires des sophistes exploitaient habilement toutes les ressources de la parole; elles devaient en avoir étudié sérieusement la puissance et les lois. Le plus ancien monument des recherches grammaticales des Grecs est le *Cratyle* de Platon, ouvrage d'une métaphysique hardie, qui a la prétention d'établir que les mots n'ont rien d'arbitraire et qu'ils expriment les idées par leur vertu propre. Aristote est d'un avis contraire : pour lui, les mots sont des signes de convention, et il les réduit à deux espèces dans son traité *De l'Expression* (περὶ ἑρμηνείας), qui fait partie de sa Dialectique. Jusque-là la grammaire est comme enveloppée dans la logique, qui elle-même ne forme pas encore une des divisions de la philosophie. Cependant il est à remarquer que les mots *grammaire* et *grammairien* existent déjà (Arist., *Topic.* et *Sophist. elench.*, passim).

Diogène-Laërce rapporte, d'après Hermippus, que ce fut Épicure qui le premier donna aux Grecs une grammaire; mais Zénon, ce dialecticien pointilleux, dut, autant que son rival, contribuer aux progrès de l'*art de parler.*

Lorsqu'au siècle du génie succéda celui de l'érudition, et que les lettres, exilées d'Athènes, trouvèrent un asile dans la docte Alexandrie, les recherches grammaticales furent en honneur. La grammaire, dit Cicéron (*De Orat.*, I, 42), comprenait alors l'explication des poëtes, la connaissance de l'histoire, l'interprétation du vrai sens des mots, et les règles de la prononciation. Les illustres grammairiens d'Alexandrie, Démétrius de Phalère, Philétas de Cos, Aristarque, Aristophane de Byzance, étaient ce que nous appelons des philologues, des critiques, des littérateurs. Il faut donner au mot *grammairien* un sens plus étendu encore pour l'appliquer, avec les anciens, aux travaux de Denys d'Halicarnasse, d'Athénée, de Proclus, d'Aulu-Gelle, de Macrobe, etc.

Les Romains reçurent des Grecs la grammaire en même temps que la rhétorique et la philosophie. Cratès de Mallum, contemporain d'Aristarque, donna le premier des leçons de grammaire à Rome, lorsqu'il y vint comme ambassadeur d'Attale, vers le temps de la mort d'Ennius (168 av. J.-C.). Le goût de cette étude se répandit rapidement parmi la jeunesse romaine. Bientôt fleurit le Gaulois M. Antoine Gniphon, maître de Cicéron ; il donnait ses leçons dans la maison de J. César encore enfant. Ce grand capitaine lui-même, au milieu des soins de la politique et de la guerre, adressa à Cicéron un traité *De l'analogie des mots*, souvent cité par les anciens ; il y traçait, avec un goût exquis, les règles de la langue latine, et faisait résider l'éloquence, en grande partie, dans l'heureux choix des mots (Cic., *De clar. Orat.*, 72). Varron (*voy.*), surnommé le plus savant des Romains, composa sur la langue latine un ouvrage en 24 livres, dont nous ne possédons qu'une faible partie. On peut chercher dans Suétone (*De cl. Gramm.*) la liste complète des grammairiens de l'épo-

que des Césars. Jusqu'à la chute de l'empire d'Occident, des écrivains laborieux continuèrent à s'occuper de questions philologiques et littéraires *; leurs travaux nous intéressent moins par leur propre mérite que par les nombreux passages d'auteurs perdus qu'ils ont conservés dans leurs citations.

Pendant toute la durée du moyen-âge et le long règne de la scolastique, la grammaire, stérile étude de mots et de formes, occupe un rang honorable dans l'enseignement. Cassiodore (*voy.*) la met au premier rang des quatre arts libéraux : 1° grammaire; 2° rhétorique; 3° logique; 4° mathématiques. Cette dernière science se subdivisait en arithmétique, géométrie, musique et astronomie, ce qui faisait en tout les sept arts enseignés dans les écoles chrétiennes. Parmi les successeurs de Cassiodore, on nomme Isidore de Séville, Bède-le-Vénérable et son disciple Alcuin (*voy.* ces noms) qui donna des leçons à Charlemagne. Le grand empereur, qui dans ses capitulaires prescrivait aux scribes et aux chanceliers d'*écrire correctement*, ne dédaigna pas de composer lui-même une grammaire de la langue germanique, ouvrage malheureusement perdu.

A l'époque de la renaissance, les textes anciens, entourés d'une sorte de culte, furent interprétés, commentés, annotés par une multitude d'érudits qui firent de la grammaire en détail; il y eut même des grammairiens proprement dits. C'est l'époque où brillèrent Théodore de Gaza, Érasme, Budé, Scaliger, les Estienne, Turnèbe, Casaubon, Sanchez, Buxtorf, Vossius **, etc. La langue française commençait à s'assouplir sous l'influence de quelques grands écrivains, et recevait enfin un peu de rigueur des travaux de Joachim du Bellay et des Estienne (*voy.* leurs articles, et *langue* FRANÇAISE).

Mais, pour animer tous ces essais, il fallait le souffle vivifiant de la philosophie. Bacon et Descartes, en affranchissant la science du joug de l'autorité et en ramenant la métaphysique, le premier à l'expérience, le second au sens intime, ouvrirent aussi une nouvelle ère à l'étude raisonnée des langues. Bacon, en particulier, distingua la grammaire positive de la grammaire philosophique, et, comme celle-ci était encore à naître, il lui traça d'avance la route qu'elle avait à suivre. Cinquante ans après vinrent, à la suite de Vaugelas (*voy.*), les solitaires de Port-Royal (*voy.*), dont le cartésianisme éclairé rendit tant de services aux diverses branches de la littérature. Aux *Méthodes* grecque, latine, espagnole et italienne, Arnauld, Nicole et Lancelot firent succéder leur *Grammaire générale* et leur *Logique*, s'élevant ainsi des faits aux lois qui les régissent. Cette précieuse grammaire, où les règles de la parole sont basées sur celles de la pensée, était la première réalisation du plan conçu par Bacon.

Après les savants de Port-Royal, nous signalerons Bouhours, Regnier-Desmarais, Buffier, et surtout l'abbé Dangeau, qui, selon D'Alembert, porta dans les détails les plus minutieux du langage la lumière d'une métaphysique nette et précise. Les efforts de l'Académie-Française, et plus encore les chefs-d'œuvre de nos écrivains, avaient à peu près fixé la langue; l'âge des grammairiens était venu : aussi se présentèrent-ils en foule. L'abbé Girard donna ses *Principes de la langue française* et ses *Synonymes*; d'Olivet, sa *Grammaire* et sa *Prosodie*; Duclos, son commentaire sur la grammaire de Port-Royal. Qui ne connaît les *Tropes* de Dumarsais (*voy.*), les articles que ce savant fournit à l'Encyclopédie, et le plan qu'il avait conçu d'une vaste composition embrassant toutes les parties de l'art de parler et d'écrire? Mais l'ouvrage le plus accompli que le XVIII^e^ siècle ait produit sur la métaphysique des langues, c'est la grammaire de Condillac (*voy.*).

(*) La première collection imprimée de grammairiens latins (*Grammatici veteres latini*) fut celle qui parut à Venise, sans date (vers 1476), chez N. Jenson. Elle commence par l'ouvrage de Diomède *De structuris et differentiâ sermonis* et en porte le nom, ainsi que la plupart des collections imprimées plus tard. M. Fr. Lindemann en a commencé, en 1831, et continué depuis, une nouvelle, avec une science profonde et un zèle digne d'éloges. Voici le titre de la publication de cet érudit : *Corpus grammaticorum latinorum veterum, collegit, auxit, recensuit, ac potiorem lectionis varietatem adjecit*, etc., Leipz., in-4°. M. Guil. Dindorf a commencé de même à réunir les *Grammatici græci*, mais un premier volume seulement en a paru, Leipzig, 1823, in-8°. S.

(**) Presque tous ces noms forment la matière d'articles spéciaux. S.

L'auteur ne se borne pas à étudier la nature des mots et les lois de la construction : il remonte à l'origine de la parole, montre le passage des signes naturels aux signes de convention, et fait ressortir l'action réciproque de la pensée sur les mots et des mots sur la pensée. Tout en admirant la méthode facile et lucide du philosophe, nous regrettons que sa théorie ne soit pas appuyée sur des doctrines moins étroites et plus élevées. Vers le même temps, le président de Brosses (*voy.*), dans sa *Formation mécanique des langues*, donnait pour bases à la science étymologique la nature de l'organe vocal et la filiation des idées. Beauzée (*voy.*) profita de tous les travaux antérieurs pour rédiger sa *Grammaire générale et raisonnée*, la plus complète qui eût paru jusque-là. On lui reproche un style diffus, des définitions peu exactes, des divisions trop multipliées; et pourtant, malgré ces défauts, elle jouit encore d'une estime méritée.

Sous le titre ambitieux de *Monde primitif analysé et comparé avec le monde moderne*, Court de Gébelin (*voy.*) se proposait d'élever un monument gigantesque, embrassant *les mots et les choses*. La première partie, qui seule a été exécutée, est comme une grammaire universelle fondée sur la comparaison des diverses langues. L'*Hermès* de Harris, publié en Angleterre au milieu du XVIII^e^ siècle, et dont Thurot nous a donné une excellente traduction, est aussi une grammaire universelle remarquable par la profondeur des vues et la puissance de l'analyse, mais hérissée d'une métaphysique subtile et surchargée d'une érudition indigeste.

Domergue essaya des théories nouvelles qui attestent un esprit original et philosophique, bien qu'elles n'aient pas été généralement adoptées. Lors de la création des Écoles normales, la chaire de grammaire générale fut confiée à l'abbé Sicard. Le célèbre instituteur des sourds-muets profita des nombreuses expériences qu'il faisait sur ses élèves pour enrichir la science d'une multitude d'observations curieuses et instructives. Le même enseignement étendu à toutes les Écoles centrales donna lieu à plusieurs publications, parmi lesquelles on remarqua celles de d'Estarac, professeur à Pau, et de Mongin, professeur à Nancy.

A l'exemple de Condillac, son maître, Destutt de Tracy a voulu que sa grammaire ne fût qu'une contre-épreuve de son idéologie. M. de Gerando, dans un *Mémoire sur les signes et l'art de penser considérés dans leurs rapports essentiels*, s'est emparé de la doctrine de Condillac et l'a développée avec un rare talent. Sylvestre de Sacy a fait tourner au profit de la science de la parole ses vastes connaissances en linguistique; écrite pour ses enfants, sa petite grammaire générale restera utile aux esprits mûrs et cultivés. *Voy.* ces noms.

Nous voudrions pouvoir nous arrêter sur *L'origine et les progrès de la langue*, par lord Monboddo; sur le *Mithridate* d'Adelung (*voy.*), achevé par le docte Vater, tableau universel des langues, où se trouve le *Pater* en cinq cents idiomes. Vater (*voy.*) lui-même a composé une grammaire générale. Les Allemands citent encore les travaux de Bernhardi, de Reinbeck, de Jacob, de Becker.

Nous sommes obligés de passer sous silence des ouvrages d'un rare mérite, mais dont l'influence sur les progrès de la science grammaticale a été moins marquée. Tels sont les traités spéciaux consacrés à l'enseignement des langues mortes ou vivantes. Lemare a émis des idées souvent originales, mais parfois hasardées; Girault-Duvivier a dressé le procès-verbal de toutes les opinions, ne se prononçant lui-même qu'avec une sage réserve; MM. Guéroult et Burnouf ont donné à nos colléges d'excellents traités élémentaires. L'érudition allemande a produit des grammaires plus savantes, celles de Buttmann, de Matthiæ, etc. (*voy.* ces noms). On trouvera ailleurs le compte-rendu des précieux travaux exécutés en Angleterre, en France et en Allemagne sur les langues orientales; mais nous ne pouvons nous dispenser de payer, en finissant, un tribut d'admiration à la *Grammaire allemande* de Grimm (*voy.* son art.), ouvrage neuf, et qui fera époque dans l'histoire de la science du langage. Les quatre volumes qui ont paru n'embrassent que la *lexigraphie*. Ce prodigieux

monument d'érudition, riche en citations et en rapprochements, est la grammaire comparée des langues, idiomes et dialectes sortis de la souche germanique. C'est la première fois que les éléments d'une langue sont ainsi suivis dans toute leur filiation, depuis leurs premières racines jusqu'à leurs dernières ramifications. On sent combien de pareilles recherches offriront un jour de ressources à l'ethnographie, à l'histoire, à la littérature. On a reproché à l'auteur de la confusion et de l'obscurité : docile à la critique, il prépare, dit-on, une édition nouvelle. L'Europe savante l'attend impatiemment et la recevra avec reconnaissance. D-c-o.

GRAMMATISTE, mot qu'il ne faut pas confondre avec *grammairien*, bien que la science de la grammaire ait pris, dans certains manuels, surtout allemands, le nom de *grammatistique*. Car tandis que le grammairien (*grammaticus*) fait de la construction d'une langue son étude spéciale, le grammatiste, chez les Grecs, était celui qui enseignait cette langue aux enfants; c'était, en général, un maître d'école. On s'est quelquefois servi de ce mot, comme terme de mépris, à l'égard d'obscurs éplucheurs de phrases qui insultaient au génie à raison de quelques légères infractions aux règles de la grammaire. *Grammatiste*, en grec, rappelait la férule du pédagogue ; mais le mot γραμματεὺς désignait un écrivain, surtout public, et c'est celui dont se sert la Bible lorsqu'elle parle de la classe lettrée, des hommes de loi, de ceux qu'on appelle les *scribes* dans nos traductions françaises. S.

GRAMME, de γραμμὴ (trait d'écriture), nom grec du scrupule, pesant environ 20 grains du poids de marc ; le gramme moderne en pèse 18 $\frac{82715}{100000}$. Le gramme est, dans le système métrique (*voy.*), l'unité des mesures de pesanteur; c'est le poids d'un volume d'eau distillée, considérée dans le vide à son *maximum* de densité, qui remplit un cube dont le côté a pour longueur la 100e partie du mètre (un centimètre cube, ou un millilitre). Par une singularité remarquable, ce *maximum* ne répond point au degré de congélation, mais au-dessus, à 4°.4 centigrades. En se refroidissant au-dessous de cette température, l'eau commence à se dilater de nouveau, et se prépare ainsi à l'accroissement de volume qu'elle reçoit dans son passage de l'état liquide à l'état solide (*voy.* CONDENSATION). L'eau a été préférée pour cette opération comme étant l'une des substances les plus homogènes et celle que l'on peut amener le plus facilement à l'état de pureté. Lefèvre-Gineau a déterminé le gramme par une longue suite d'expériences délicates sur la pesanteur spécifique d'un cylindre creux de cuivre dont il a mesuré le volume avec un soin extrême : il en résulte que la livre, supposée la 25e partie de la pile de 50 marcs que l'on conserve à la Monnaie de Paris, est au gramme dans le rapport de 489.505847 à 1. Le poids de 1,000 grammes, ou le kilogramme, est donc égal à la livre, poids de marc, multipliée par 2.042876519*.

Comme toutes les mesures du nouveau système, les multiples et les décimales du gramme prennent un nouveau nom de dix en dix. Ses multiples sont : le *décagramme*, qui s'écrit à la gauche et vaut 10 grammes ou 188 grains $\frac{2715}{10000}$ de la livre, poids de marc ; 10 décagrammes ou 100 grammes font 1 *hectogramme*, qui vaut 1,882 grains $\frac{715}{1000}$ de la livre ; 10 hectogrammes ou 1,000 grammes font 1 kilogramme, qui vaut 18,827 grains $\frac{15}{100}$ de la livre, poids de marc; 10 kilogrammes font 1 *myriagramme*, qui vaut 10,000 grammes, ou 188,271 grains et $\frac{5}{10}$ de la livre ancienne ; 1,000 kilogrammes ou 1,000,000 de grammes forment le poids du tonneau de mer : il pèse 2,042 livres $\frac{88}{100}$ poids de marc, et le quintal métrique, qui en est la 10e partie, vaut 100 kilogrammes ou 100,000 grammes. Les divisions décimales du gramme sont le *décigramme* ou 10e du gramme, que l'on écrit à la droite après le point ; le *centigramme*, ou 100e du gramme, ou 10e du décigramme; le *milligramme*, 10e du centigramme, 100e du décigramme, 1,000e du gramme, etc. On obtient leur valeur en livre ancienne en divisant celle du gramme par 10, 100, 1,000, etc.

(*) Voir *Principes des sciences mathém.*, par M. le marquis de Fortia d'Urban, Paris, 1811, in-12, p. 290, et l'*Annuaire du Bureau des Long.*, tableau de la conversion des nouveaux poids en anciens.

Les étalons en platine du kilogramme, conservés aux Archives et à l'Observatoire de Paris, représentent son poids dans le vide ou sous une pression presque insensible de l'atmosphère. L. L-T.

GRAMMONT (FAMILLE DE). Essentiellement distincte del a famille de Gramont (*voy.*), celle-ci est une branche de la maison des barons *de Granges*, du haut baronage de l'antique chevalerie du comté de Bourgogne. La famille actuellement existante prit le nom de Grammont d'un château-fort situé entre Vesoul et Montbéliard, et ruiné par Louis XI. Cette famille possède des titres historiques curieux, dont l'origine remonte au XI^e^ siècle. Saint Théodule, évêque de Sion sous Charlemagne, était de la maison de *Grammont-Granges* (*voir* les bréviaires byzantins et le propre de l'abbaye d'Engelberg, 1647). GUY, sire de Granges, chevalier en 1105, reçut, en 1162, à leur passage, les fameuses reliques des trois rois mages, que l'empereur Frédéric Barberousse envoyait de Milan à Cologne, où elles sont encore. Il fut préposé à leur garde et obtint d'écarteler ses armes d'*azur à trois têtes de rois couronnés d'or* (*voir* Crombach, *Historia S.S. trium regum Magorum*, Cologne, 1657). C'est aussi l'origine de la devise actuelle de la maison : *Dieu aide au gardien des rois*. Les seigneurs de Grammont avaient (comme les princes souverains) le droit d'entrer avec l'épée au côté dans la chapelle où sont déposés les corps des rois mages, à la cathédrale de Cologne; ils usèrent encore de ce droit au XVIII^e^ siècle. Les sires de Grammont ont constamment soutenu l'éclat de leur origine, ayant été élevés aux premières dignités de l'Église, de l'état et des armées, tant sous la monarchie espagnole que sous celle des rois de France après la conquête de la Franche-Comté. Leurs principales alliances sont : Montbéliard, Montfaucon, Arberg, D'Andelot-Coligny, Beauffremont, Beauvau, du Chatelet, Clairon (famille par laquelle ils descendent en ligne collatérale de saint Bernard), Coucy, Civrac, Damas, La Guiche, Mérode, Montfort, Poitiers, Ray, La Roche, Saulx, Saint-Mauris, Sully, Vaudray, Villers-la-Faye. Philippe IV, roi d'Espagne, érigea la terre de Grammont en comté (1656). La terre de Villersexel, touchant à celle de Grammont, devenue le séjour du chef de la famille, fut érigée en marquisat (1718) pour MICHEL de Grammont, lieutenant général des armées du roi, qui s'était rendu célèbre par sa belle défense de Rheinstein sur le Rhin, à l'occasion de laquelle Louis XIV lui donna six pièces de canon dont sa famille est encore aujourd'hui en possession. Le frère aîné de Michel, aussi lieutenant général, fut commandant en chef du comté de Bourgogne. Michel de Grammont mourut doyen des lieutenants généraux et des chevaliers de Saint-Louis ; son fils PIERRE mourut également doyen des lieutenants généraux en 1795. FERDINAND, II^e^ du nom, aussi lieutenant général, mourut dans un âge très avancé.

Mais la plus grande illustration de cette vieille maison, si populaire en Franche-Comté, se trouve dans les archevêques : elle en a fourni trois presque consécutivement au siége métropolitain de Besançon, alors que le prélat qui l'occupait avait le rang de prince du Saint-Empire et embrassait toute la province dans sa circonscription. Ces trois archevêques, ANTOINE-PIERRE I^er^, mort en 1698, FRANÇOIS-JOSEPH, mort en 1717, et ANTOINE-PIERRE II, mort en 1754, se sont immortalisés dans la mémoire des Comtois par leurs vertus, leur générosité et leurs nombreuses fondations. L'archevêché, le grand séminaire, le grand hôpital Saint-Jacques à Besançon, et une foule d'autres monuments et établissements de piété et de bienfaisance, leur doivent leur origine.

ALEXANDRE-THÉODULE, marquis de Grammont, chef actuel de cette maison, a épousé, en 1786, M^lle^ de Noailles, fille du duc d'Ayen, et est devenu par ce mariage beau-frère du général La Fayette, dont il partageait les principes politiques. Il est, depuis 1815, député de la Haute-Saône pour l'arrondissement de Lure, où est situé son château de Villersexel. Il a un fils, FERDINAND, comte de Grammont, qui a épousé la fille du duc de Crillon (*voy.*), pair de France, et une fille, mariée au comte Félix de Mérode (*voy.*), membre du gouvernement provisoire de Belgique en 1830, et actuellement

ministre d'état du roi Léopold. C. D. C.

GRAMMONTINS, ordre religieux fondé dans le XI^e^ siècle par Étienne, fils d'un vicomte de Thiers en Auvergne. Étienne, dans sa jeunesse, avait suivi son père en Italie, et ce fut là que des ermites calabrais lui inspirèrent du goût pour la vie cénobitique. De retour en France, il se retira sur la montagne de Muret, dans le Limousin, et vécut cinquante ans dans le désert, entièrement consacré à la mortification de la chair, au jeûne et à la prière. Sa piété lui attira d'abord des visiteurs dévots, puis sa réputation de sainteté lui fit des prosélytes; enfin beaucoup de chrétiens que le luxe ecclésiastique affligeait, vinrent se réfugier auprès du religieux de Muret. En 1073, Étienne obtint une bulle de Grégoire VII pour la fondation d'un nouvel ordre monastique suivant la règle de saint Benoît. La grande réputation de vertu d'Étienne réunit rapidement autour de lui de nombreux disciples; sur la fin de ses jours, deux cardinaux vinrent le voir dans son ermitage et demandèrent au saint homme s'il était chanoine, moine, ou ermite. « Nous sommes des pécheurs conduits dans ce désert « par la miséricorde divine pour y faire « pénitence, » leur répondit Étienne.

Après sa mort, arrivée le 8 février 1124, à 78 ans, ses disciples, inquiétés par les moines d'Ambazar, qui prétendaient que Muret leur appartenait, prirent avec eux le corps de leur saint fondateur et allèrent s'établir dans un lieu nommé Grammont ou Grand-Mont, dont l'ordre prit le nom. L'ordre des Grammontins fut reconnu par plusieurs papes. Les règles qu'ils s'étaient prescrites avaient un tel caractère de sévérité qu'on tâcha quelquefois, mais toujours en vain, d'en adoucir la rigueur. Les premiers ils usèrent de la flagellation (*voy.* FLAGELLANTS), et ils le firent d'une manière tout-à-fait exorbitante.

Le monastère des Grammontins fut un de ceux qui les premiers eurent des frères convers proprement dits. Ils conservèrent longtemps leur prospérité. Aux pieds de leur abbaye une petite ville s'était formée dans les montagnes de la Marche limousine : elle portait le nom de Grammont.

Les annales de cet ordre religieux, supprimé en 1769 et dont les membres furent pensionnés, ont été imprimées à Troyes en 1662. On a de saint Étienne de Muret, fondateur de l'ordre des Grammontins, sa règle, 1645, in-12, et un recueil de maximes, 1704, in-12, en latin et en français. E. P-C-T.

GRAMONT. La généalogie de cette maison, essentiellement différente de celle de Grammont (*voy.*), dans les *Grands-Officiers de la couronne* (t. IV, pages 605 et suivantes), ne commence qu'à Sanche-Garcie d'Aure, vicomte de l'Arboust, seigneur de Montalban et de Salles, etc., etc., vers 1381; d'autres généalogistes la font remonter au IX^e^ siècle. Nous distinguerons cette famille en branche d'Aure et branche de Gramont du Dauphiné.

Branche d'Aure. Cette branche commence à SANCHE-GARCIE D'AURE, déjà nommé, qui, le 26 août 1381, rendit hommage de tous les fiefs qu'il possédait au comte et à la comtesse de Foix. Ses descendants joignirent, en 1490, au nom de famille d'Aure le vicomté d'Aster en Bigorre, et, depuis, le titre de vicomte *d'Aster* fut conservé dans leur famille. C'est de cette branche d'Aure que sont sortis les seigneurs, comtes et ducs de Gramont, pairs de France, parmi lesquels on trouve des illustrations du premier ordre.

ANTOINE d'Aure, I^er^ du nom, vicomte d'Aster, chevalier de l'ordre du roi, servit glorieusement Henri II et Henri III. Son fils, PHILIBERT de Gramont, comte de Guiche, épousa, en 1567, Diane d'Andouins, dite *la belle Corisande*, qui fut aimée d'Henri IV, et qui racheta sa faiblesse par les services considérables qu'elle lui rendit pendant les guerres de religion. Plusieurs membres de cette famille de Gramont, originaire d'Espagne, se distinguèrent dans la carrière des armes et par l'éclat qu'ils jetèrent sur la pairie française. Parmi ces derniers il faut remarquer LOUIS de Gramont, duc de Gramont, pair de France, né en 1689, tué d'un coup de canon à la bataille de Fontenoy, le 11 mai 1745, ANTOINE-ANTONIN de Gramont, pair de France, né en 1722, nommé gouverneur de la Navarre et du Béarn; ANTOINE-

ADRIEN-CHARLES de Gramont, né en 1726, maréchal-de-camp, mort en 1762; ANTOINE-LOUIS-RAYMOND-GENEVIÈVE, comte de Gramont d'Aster, né à Paris le 4 mars 1787, mort colonel du 49e régiment de ligne, en 1825, à la Martinique; ANTOINE-EUGÈNE-AMABLE-STANISLAS de Gramont d'Aster, élevé à la pairie par une ordonnance du roi du 18 janvier 1826; ANTOINE-LOUIS-MARIE, duc de Gramont, lieutenant général, capitaine des gardes-du-corps de Charles X, né le 17 août 1755, pair de France, mort à Paris le 28 août 1836, et dont les enfants sont encore aujourd'hui vivants.

Branche dite du Dauphiné. Cette branche de l'ancienne et illustre maison de Gramont, établie en Dauphiné vers le milieu du XVe siècle, est originaire de Navarre. En 1441 et 1442, Charles VII, roi de France, s'attacha Robert de Gramont, qui s'établit en Dauphiné et devint seigneur *de Vachères*. Ce titre appartint dès lors à ses descendants, qui le joignirent au nom de Gramont. Il faut distinguer parmi eux JEAN de Gramont, seigneur de Vachères, qui servit avec succès et fidélité Henri IV et mourut en 1592. PHILIPPE-GUILLAUME de Gramont, marquis de Vachères, fut page de Louis XIV, servit brillamment sous ce prince, fut élevé au grade de lieutenant général, et quitta le service en 1678. FRANÇOIS-PAUL de Gramont servit avec distinction en qualité de colonel à la bataille de Malplaquet et mourut en 1754.

MARIE-PHILIPPE de Gramont, aide-de-camp du maréchal de Maillebois pendant la campagne de Corse, en 1739, leva une compagnie de cavalerie en 1742, hérita, le 12 octobre 1767, par le testament d'André-Joseph d'Ancezunc, duc *de Caderousse*, son parent maternel, de tous les biens de la maison d'Ancezune, notamment du duché de Caderousse, dont le titre a été porté depuis par les descendants de cette branche de la famille des Gramont : ANDRÉ-JOSEPH-HIPPOLYTE de Gramont, duc de Caderousse, né le 14 avril 1761, mort le 2 sept. 1817; EMMANUEL-MARIE-PIERRE-FÉLIX-ISIDORE de Gramont, duc de Caderousse, né en 1783, auquel une ordonnance royale a confirmé le titre de duc en 1826, etc. C. D. C.

GRAND, *voy.* GRANDESSE, GRANDEUR, etc.

GRAND-DUC, *voy.* DUC.

GRANDE-BRETAGNE (*Great-Britain**). C'est le nom qu'on donne, depuis l'avénement de Jacques VI, roi d'Écosse, au trône d'Angleterre, et surtout depuis le règne de la reine Anne et l'année 1707, à la réunion de ces deux royaumes, qui occupent ensemble toute la surface de la principale des îles britanniques. La seconde île, l'Irlande, n'est pas comprise sous cette dénomination, non plus que tout le territoire colonial. Le titre du souverain est roi du *royaume-uni de la Grande-Bretagne et de l'Irlande.*

1° *Géographie et statistique.* Cette matière a été amplement traitée à l'article BRITANNIQUE (*empire*) auquel nous renvoyons, ainsi qu'aux mots ANGLETERRE, ÉCOSSE, IRLANDE. Nous dirons seulement ici que la surface de la grande île britannique est de 4,237 milles carrés géographiques, ou d'environ 11,725 lieues carrées, et que sa population, d'après le recensement de 1831, le dernier qui ait été fait, s'élevait à plus de 16 millions d'habitants, ce qui donnait près de 3,800 habitants par mille carré géogr.

Un point important de statistique a néanmoins été réservé dans les articles cités plus haut et renvoyé à celui-ci : nous voulons parler de la constitution anglaise, monument de la sagesse d'un peuple et qui mérite une étude approfondie. Nous nous en occuperons donc ici, après avoir rappelé qu'à l'article ANGLETERRE on a fait connaître les divers éléments dont se compose la société anglaise, en vertu de la naissance et des droits consacrés.

On a souvent répété cette opinion de Montesquieu, que la constitution anglaise tire sa force de la division bien tranchée des trois pouvoirs, exécutif, judiciaire et législatif; mais cette assertion,

(*) Le nom de *Britain*, Bretagne, trouve son explication dans les langues galliques ou celtiques. On peut le dériver ou de *brython*, guerriers, ou de *prydain*, beau, belle (belle île). Le nom de *breizad* des Bas-Bretons paraît être de la même racine; mais Legonidec le fait dériver de *briz*, peint de diverses couleurs. *Voir* Pictet, *De l'affinité des langues celtiques avec le sanscrit*, p. 168. J. H. S.

en général vraie, ne l'est pas cependant d'une manière absolue. En effet, le Parlement prend une part active et importante à un grand nombre d'affaires qui sont proprement du ressort des tribunaux : c'est ainsi que la Chambre haute est la cour souveraine de la nation, et que la Chambre basse décide des questions d'émancipations, de divorces, etc. Cette dernière exerce en outre une surveillance continuelle sur la marche de l'administration, et en règle par des bills particuliers une foule de détails, tels que la construction des routes, des ponts, des canaux, etc. D'un autre côté, le roi, dans son conseil privé et en conseil de cabinet, a des attributions qui rentrent évidemment dans le pouvoir législatif et dans le pouvoir judiciaire. Les trois cours souveraines sont revêtues de la même autorité que les préteurs romains, en ce que leurs arrêts ont force de loi dans certains cas. En conséquence, il serait plus exact de dire que les trois branches de l'autorité publique, en Angleterre, se croisent tellement qu'aucune d'elles n'a véritablement son organe particulier et indépendant.

On ne se trompe pas moins en regardant la constitution anglaise comme un mélange de monarchie, d'aristocratie et de démocratie. Le Parlement est essentiellement aristocratique, et le petit nombre de voix qui s'élèvent dans son sein pour défendre les intérêts de la masse du peuple ou pour faire entendre ses vœux ne prouve rien contre cette assertion. La Chambre basse elle-même, jusqu'à l'adoption du bill de réforme, dans l'année 1832, n'était qu'une assemblée de grands propriétaires, absolument comme la Chambre haute; seulement, dans cette dernière, la grande propriété, jointe à l'aristocratie de la naissance, se trouvait représentée sous une forme différente. Le peuple n'avait d'organe légal, nécessaire, ni dans l'une ni dans l'autre assemblée; mais ses droits essentiels étaient assurés, ainsi que la liberté civile, par d'autres institutions dont le maintien était garanti d'un côté par l'intérêt de l'aristocratie à résister à l'arbitraire, et de l'autre par la crainte de pousser le peuple à la révolte, si on essayait de lui enlever le jury, les meetings et la liberté de la presse.

Le pouvoir royal porte encore le cachet de son origine germanique. Les chefs d'une confédération de guerriers libres sont devenus les seigneurs suzerains du pays, les législateurs et les juges de la nation. Nous disons les législateurs, car les résolutions du Parlement ne sont que des vœux que le roi peut repousser en prononçant ces mots: *Le roi s'avisera*; et les juges, car les magistrats de Westminster, chargés de la haute justice, ont été longtemps sous la dépendance absolue du souverain qui pouvait les destituer en tout temps, et une fiction légale établit qu'il prononce lui-même par leur intermédiaire. Mais le pouvoir royal a été restreint par un grand nombre de coutumes et de conventions. Quant au Parlement, ses droits n'ont d'autre limite que l'impossible, et plus d'une fois il a su forcer la prérogative royale à ployer devant son omnipotence. Cependant il est soumis à l'opinion publique.

Les Anglais ont donc parfaitement raison de dire qu'il y a dans leur constitution trois choses dont on ne peut préciser ni la nature ni les bornes : la prérogative royale, les droits du Parlement et les libertés du peuple.

La base de la constitution anglaise est l'ancienne constitution anglo-saxonne, modifiée, il est vrai, mais non essentiellement altérée par la conquête de Guillaume Ier, en 1066. Application générale du système féodal, agrandissement du droit de souveraineté, institution nouvelle de la haute magistrature et des autorités administratives, tels ont été les principaux changements qu'y ont introduits les conquérants normands. La base fondamentale de la constitution ancienne n'a souffert aucune altération, et elle consiste dans le pouvoir législatif réservé à la nation qui l'exerçait dans une double assemblée, la *wittena gemote* ou assemblée des sages (*witen*, *wisen*, *Weisen*), c'est-à-dire des évêques et des seigneurs, et la *mickel gemote** ou grande assemblée, assemblée générale du peuple; puis dans le droit du peuple de juger lui-même ses membres suivant la condition de chacun (car cha-

(*) Dans l'ancienne langue tudesque, *mickel* ou *michel* signifie *fort*, et s'emploie, comme ce dernier mot, dans le sens de *très*. S.

cun devait être mis en présence de ses pairs), au *Court-baron* et au *Court-leet* s'il s'agissait du sujet d'un seigneur, au *County-court* et au *Sheriffs-turn*, tribunal civil et tribunal criminel du comté, par les assises et par le jury, et enfin, dans la Chambre haute, pour les pairs. Les droits exorbitants des seigneurs ont même été restreints successivement par les lettres-patentes des rois jusqu'à Henri III.

La constitution repose : 1° sur la vieille charte des libertés de Henri Ier (*charta libertatum*, *charter*); 2° sur la grande charte (*the great charter*); 3° sur la pétition des droits (*petition of rights*); 4° sur le bill de l'*habeas-corpus;* 5° sur la déclaration des droits (*declaration of rights*) ou la capitulation que Guillaume III dut accepter à son avénement au trône en 1688; 6° sur les actes de succession de 1701 et 1705; 7° sur l'acte d'union de l'Écosse, de 1707; 8° sur l'acte d'union de l'Irlande, de 1801; 9° sur le bill d'émancipation, du 13 avril 1829; et 10° sur les bills de réforme, du 7 juin 1832 pour l'Angleterre, du 17 juin pour l'Écosse et du 8 août pour l'Irlande. *Voy.* Charte (*grande*), Habeas-corpus, etc.

La *couronne* d'Angleterre est héréditaire; mais l'hérédité est soumise à certaines lois que le Parlement a le pouvoir de changer. Elle passe, dans l'ordre de primogéniture, aux fils d'abord, et à leur défaut aux filles, qui ont le pas sur la ligne collatérale mâle. Si un roi ou une reine n'a pas laissé de descendance, son successeur est choisi dans sa ligne collatérale la plus proche, pourvu qu'elle descende directement du chef de la dynastie. On suit toujours strictement l'ordre linéal, en sorte que les femmes de la branche aînée obtiennent la préférence sur les hommes de la branche cadette; mais entre frères et sœurs, les fils l'emportent sur les filles. La couronne passe immédiatement à l'héritier présomptif, sans qu'il soit besoin d'une prise de possession particulière : il n'y a donc jamais d'interrègne. En Angleterre, comme en France, le roi ne meurt pas, et le mort saisit le vif. Aussi le règne de Charles II ne date-t-il pas de la restauration, mais de l'exécution de Charles Ier. La majorité du roi est fixée à l'âge de dix-huit ans. Le roi nomme par son testament les membres de la régence, dans le cas où son successeur est mineur; sinon, c'est le Parlement qui doit y pourvoir. Le prince héréditaire naît duc de Cornouailles, depuis Édouard III, et des lettres-patentes lui confèrent le titre de prince de Galles. Le couronnement d'un roi se fait dans l'abbaye de Westminster par l'archevêque de Cantorbéry; celui d'une reine, par l'archevêque d'York. Pour subvenir convenablement à l'entretien du roi et de sa maison, des hauts fonctionnaires et hauts colléges, le Parlement vote la liste civile, dans laquelle il a introduit, en 1820, différentes modifications. Les hauts fonctionnaires publics, que le roi peut déposer selon son bon plaisir, à l'exception de deux dont les emplois sont héréditaires, sont : 1° le grand-chancelier (*lord high-chancelor*), qui est en même temps garde du grand sceau (*keaper of the great seal*); 2° le grand-trésorier (*lord high-treasurer*), président de la trésorerie, administrée, depuis George Ier, par cinq commissaires appelés les lords de la trésorerie, et dont le premier a le pouvoir d'un premier ministre; 3° le président du conseil d'état et du conseil privé (*lord president of the privy council*); 4° le garde du sceau privé (*lord privy seal*), qui appose le sceau privé sur les priviléges royaux, les donations et autres titres, avant qu'on y applique le grand sceau, lorsque cette formalité est nécessaire; 5° le grand-chambellan (*lord high-chamberlan*); 6° le grand-maréchal (*lord earl marshal*), qui est en même temps juge en dernier ressort des affaires héraldiques ou concernant les généalogies, fonction héréditaire des ducs de Norfolk, qui l'ont fait exercer jusqu'en 1829 par un suppléant, parce qu'ils sont catholiques; 7° le grand-amiral (*lord high-admiral*) ou juge suprême de tous les cas qui se présentent sur la mer et sur les fleuves, fonction exercée maintenant par des commissaires ayant pour président le premier lord de l'amirauté. Depuis la réunion de l'Écosse, il y a encore dans ce dernier royaume cinq fonctionnaires de la couronne et de l'état.

Le roi d'Angleterre forme avec tous ses prédécesseurs et ses successeurs une corporation distincte et indépendante (*a sole*

corporation). Le Parlement a usé de son pouvoir de changer la succession lors des guerres des maisons d'York et de Lancastre, et surtout après la révolution de 1688, quand il exclut du trône Jacques II et ses descendants du second lit, ainsi que par l'acte *of settlement* de 1700 qui assure la couronne à la descendance protestante de la princesse Sophie, fille cadette de l'électrice palatine Élisabeth, laquelle était fille de Jacques Ier d'Angleterre. La puissance royale est limitée par les lois, et on la fait dériver d'un contrat entre le souverain et son peuple. Ce fut en vain que Jacques Ier et ses deux fils voulurent appuyer leur autorité sur le droit divin : leurs prétentions rencontrèrent une résistance opiniâtre, et, en montant sur le trône, Guillaume III, la reine Marie et la reine Anne furent obligés de reconnaître expressément qu'ils ne saisissaient le pouvoir qu'en vertu d'une délégation de la nation. D'un autre côté, cependant, comme l'on a admis, depuis la Restauration surtout, le principe qu'il n'y a point dans l'état de pouvoir supérieur au pouvoir royal, que les actes du roi ne peuvent être soumis à aucun contrôle, que le souverain est irresponsable (d'où cet axiome constitutionnel : le roi ne peut mal faire), on doit avouer que les moyens adoptés pour contenir le gouvernement dans ses limites légales composent un système fort compliqué et tout artificiel. Les actes du monarque doivent toujours s'expliquer dans le sens de la loi ; car on n'admet pas qu'il puisse rien avoir en vue qui y soit contraire. Une illégalité flagrante ne lui est donc jamais attribuée à lui-même ; elle l'est à ses conseillers, qui, de même que ceux qui en ont été les instruments directs, peuvent être traduits devant les tribunaux, sans avoir à alléguer les ordres de leur maître. Ce système de responsabilité est un des piliers de la constitution anglaise ; il est en général la condition de toute constitution monarchique et libérale ; mais nulle part il n'est en vigueur d'une manière aussi complète qu'en Angleterre, nulle part le respect du monarque ne s'allie mieux avec la sûreté des citoyens. Il résulte de ces principes qu'il est permis de n'avoir aucun égard aux ordres du roi lorsqu'ils sont contraires à la loi et à la constitution : d'aucune manière, par exemple, son bon plaisir ne peut suspendre le cours de la justice, ou nuire aux droits des particuliers ; dans le cas où il manifesterait des prétentions illégales, le roi aurait été trompé et les pouvoirs constitutionnels le constateraient. Le Parlement et les cours de justice interviendraient, et, dans tout état de cause, le premier, de même que chaque membre de la Chambre haute, peut faire des représentations au roi. Tout pair est, par sa naissance, conseiller du souverain, et, comme tel, il est en droit de lui demander une audience particulière pour lui exposer son opinion sur ce qui concerne la prospérité du royaume. Les lois anglaises n'ont pas prévu le cas où un monarque se proposerait de détruire la constitution, parce que le principe : *le roi ne peut mal faire*, exclut jusqu'à l'idée d'une pareille supposition. L'expulsion de Jacques II est un précédent, et le roi d'Angleterre qui porterait une atteinte directe et flagrante à la constitution serait considéré comme ayant abdiqué sa couronne. Mais quels actes peut-on qualifier d'infractions à la constitution ? c'est ce qui n'a jamais été défini. « Si la loi et « l'histoire sont muettes à cet égard, dit le « loyal Blackstone, dans ses fameux *Com-* « *mentaires*, il ne nous convient pas de « prononcer nous-mêmes ; mieux vaut « d'abandonner aux générations futures « de juger, le cas échéant, jusqu'à quel « point la nécessité et le bien public peu- « vent exiger d'user de ce pouvoir latent, « mais essentiellement inhérent à la so- « ciété, que ni le climat, ni le temps, ni « une institution quelconque, ni aucun « traité ne peut abolir ou affaiblir. » Le citoyen est protégé contre les abus du pouvoir par le bill de l'*habeas-corpus*, par le droit de porter plainte contre les agents du gouvernement, par celui de pétition au Parlement et par la liberté de la presse. Il n'y a point de tribunal pour juger les contestations personnelles qui peuvent s'élever entre le souverain et le sujet : la seule ressource de ce dernier, dans ce cas, c'est de s'adresser au grand-chancelier, qui, après mûr examen de l'affaire, conseille au roi de satisfaire aux demandes qui lui semblent justes ; mais dans les réclamations concernant la propriété et

les intérêts civils, il existe des moyens de droit particuliers auxquels le demandeur peut avoir recours. C'est la Cour de la chancellerie qui les juge. L'admission de la plainte suppose toujours que le roi est en possession du fonds en litige, et, ce qu'il y a de plus remarquable, c'est qu'il n'y a jamais, à vrai dire, de condamnation contre lui. Si l'on fait droit à la demande, c'est toujours sauf le droit du roi (*amoveantur manus domini regis et restituatur petenti possessio, salvo jure domini regis*); et pour échapper aux apparences d'une exécution, on donne à ce dernier la forme d'un ensaisinement. Telle est en général la position du pouvoir royal vis-à-vis du Parlement et de la nation. Ses prérogatives sont les mêmes dans les colonies, car il est de principe que les droits anglais sont en vigueur partout où s'étend la puissance britannique. L'autorité royale est renfermée dans des bornes si étroites, relativement à l'administration de l'empire, qu'il est à peu près impossible au monarque et au ministère de troubler, par exemple, le cours ordinaire de la justice, médiatrice entre le pouvoir social et la liberté individuelle. Le roi n'est que le protecteur de l'ordre légal, et l'exécution des arrêts de la justice ne lui appartient nullement. Il ne peut accorder à un fonctionnaire des pouvoirs plus étendus que ceux qui lui sont conférés par la loi, et toutes les dispositions relatives aux rapports légaux des citoyens sont nulles et non avenues si elles ne procèdent pas des tribunaux. Le droit de grâce même est très restreint; comme en France, il ne peut jamais léser les droits des individus ou arrêter le cours d'une procédure ordonnée par la chambre des Communes contre les hauts fonctionnaires de l'état. Le jugement prononcé, le roi peut, il est vrai, faire remise d'une partie de la peine ou de la peine entière, mais il n'a pas le droit de réhabiliter celui qui a été déclaré incapable d'occuper une place du gouvernement, ainsi que cela arrive dans certains cas, surtout dans ceux d'abus de pouvoir. De là vient que le droit de grâce n'est pas applicable à ceux qui ont été condamnés pour violation de l'acte de l'*habeas-corpus*. Les actes qui entraînent un dommage public ne peuvent être graciés que quand le mal est réparé. Bien plus : les tribunaux ont le droit de regarder comme non avenues des lettres de grâce qui auraient été accordées sur de fausses apparences; le crime de la peine duquel on fait grâce devant toujours être spécifié dans ces lettres, d'une manière précise, il est rare qu'un grand coupable échappe au châtiment. Il n'y a pas un seul exemple qu'un assassinat avec préméditation ait été gracié. *Voir* à ce sujet Chitty, *Treatise on the law of the prerogatives of the Crown and the relative duties and rights of the subject*, Lond., 1820.

Comme celle de la couronne, l'institution du *Parlement* (*voy.*) date, quant à sa base primitive, de la période anglo-saxonne, mais elle se modifia dans les premiers temps de la conquête par l'introduction du système féodal. Les vassaux immédiats de la couronne se rassemblaient seuls à la cour trois fois par an, à Noël, à Pâques et à la Pentecôte. Sous Henri III, l'usurpateur Simon de Montfort, comte de Leicester, fit renaître une espèce d'assemblée générale du peuple pour y chercher un appui, et convoqua, en 1265, deux députés de la noblesse de chaque comté et deux députés de chaque ville royale et de chaque bourg (*cities* et *boroughs*). Était-ce une nouveauté ou était-ce simplement revenir aux anciens usages? Ce qu'il y a de certain, c'est que Henri III maintint ce mode lorsqu'il eut recouvré la liberté et la couronne par la bataille d'Evesham. Dans bien des cas, ces États ne formèrent qu'une seule chambre; mais lorsque des difficultés s'élevaient, ils se séparaient, et les prélats, les barons, l'ordre équestre, avec les députés des villes (tiers-état), formaient des assemblées distinctes, tout en continuant à présenter en commun leurs vœux ou griefs au roi. Ce ne fut que sous Édouard III (1327 à 1377) que le Parlement fut divisé en deux chambres comprenant, la première les prélats et les barons, la seconde l'ordre équestre et les députés des villes. La dignité ecclésiastique dont ils étaient revêtus donnait aux archevêques et aux évêques le droit de prendre part aux délibérations, et ce ne fut qu'après la conquête normande que ce droit s'appuya plus particulièrement sur le droit féodal, leurs biens se trouvant

soumis à toutes les conditions des fiefs ordinaires. Avant Henri VIII, vingt-sept abbés mitrés et deux prieurs prenaient place sur les bancs des prélats dans la chambre haute du Parlement; mais ils en disparurent lorsque ce prince ferma les couvents. Les pairs temporels n'ont pas toujours été membres de droit du Parlement: ils n'y siégeaient que quand le roi les y appelait. Peu à peu, cependant, la dignité de pair devint un titre suffisant pour participer aux travaux de l'assemblée. Le roi a toutefois conservé le droit d'augmenter à volonté le nombre des *lords* (seigneurs), même après qu'il eut perdu celui de dépouiller de sa dignité un pair qui s'en serait rendu indigne ou qui se trouverait hors d'état de soutenir ce rang élevé. Sous George Ier, un bill avait passé dans la chambre des Lords, en vertu duquel on voulait renfermer dans de certaines limites le droit du souverain de nommer de nouveaux pairs; mais la chambre des Communes, s'apercevant de la tendance aristocratique de cette mesure, la rejeta. Pas un roi n'a autant usé de ce droit que George III : de 1760 à 1820, il a nommé 2 ducs, 16 marquis, 47 comtes, 17 vicomtes et 106 barons, sans parler des titres écossais et irlandais; il en est résulté qu'à la fin de son règne, au mois de février 1820, le nombre des pairs séculiers était de 291, tandis qu'il n'avait été que de 106 sous Jacques Ier et de 154 en 1673. George IV a nommé 1 duc, 5 marquis, 8 comtes et 39 barons; Guillaume IV, jusqu'en 1833, 2 ducs, 6 comtes et 26 barons. Par l'union de l'Écosse et de l'Irlande, la chambre des Lords s'est trouvée augmentée de 16 représentants des pairs écossais et de 32 des pairs irlandais, sans compter les 4 évêques. En 1830, après que, le 23 avril 1829, sept pairs catholiques, le duc de Norfolk, le comte de Shrewsbury, les lords Clifford, Arundel, Dormer, Stafford et Petre, y eurent pris pour la première fois la place qui leur appartenait, cette même chambre se trouva composée, y compris les 2 archevêques et les 24 évêques anglais, de 332 lords, dont 28 ecclésiastiques.

Jusqu'au bill de réforme, la chambre des *Communes* compta 658 membres, dont 513 pour l'Angleterre et le pays de Galles, 45 pour l'Écosse et 100 pour l'Irlande. Mais la répartition de ces membres était très inégale, tant sous le rapport de la population que sous celui de la propriété foncière. En vertu des priviléges des bourgs-pourris, 354 électeurs envoyaient au Parlement 56 députés, c'est-à-dire la onzième partie du nombre total des membres. Le comté d'York, avec sa population de plus d'un million, et celui de Rutland, avec ses 20,000 habitants, nommaient l'un comme l'autre deux députés de la classe des propriétaires (ordre équestre). Les 12 comtés du pays de Galles et les 33 comtés de l'Écosse en envoyaient chacun un; mais les six plus petits comtés de l'Écosse devaient se réunir pour procéder à l'élection, en sorte que Caithness et Bute, Clackmannan et Kinross, Cromarty et Nairn avaient toujours un représentant en commun. Les 32 comtés de l'Irlande en envoyaient chacun deux. Tous les francs-tenanciers (*freeholders*) dont le revenu annuel se montait à 40 shelings et au-delà, prenaient part à l'élection; mais leur nombre variait beaucoup selon les localités. Dans le comté d'York, il y avait 16,000 électeurs; dans d'autres, certaines familles possédaient presque toutes les terres et nommaient à elles seules un ou deux députés. Il résultait de là que 11,000 électeurs choisissaient la moitié des représentants de toute l'Angleterre et du pays de Galles. En Écosse, les 30 députés de comtés n'étaient élus que par 2,767 propriétaires. En effet, les seuls vassaux immédiats de la couronne y possédaient la capacité électorale, et il n'y en avait pas plus de 220 par comté; dans la plupart même des comtés, il n'y en avait pas 100 : Clackmannan n'en avait que 16, Nairn 30, Peeble 34, Sutherland 35. En Irlande, on s'était vu forcé d'admettre comme électeurs de simples fermiers à vie, les propriétaires étant trop peu nombreux. En 1829, au contraire, le cens électoral fut élevé en Irlande de 40 shelings à 10 livres sterling. Des 92 députés des 40 comtés d'Angleterre et des 12 comtés du pays de Galles, 46 étaient à la nomination des grands seigneurs, et cependant on regardait ces

knights of shires comme les membres les plus indépendants de la Chambre; car l'élection des députés des villes, au nombre de 405 pour l'Angleterre, de 12 pour le pays de Galles, de 15 pour l'Écosse et de 35 pour l'Irlande, présentait des résultats bien plus fâcheux encore. La représentation des villes s'était formée comme au hasard; dans le principe, toutes les localités qui avaient obtenu du roi des lettres d'affranchissement (*boroughs*) et les chefs-lieux de provinces (*cities*) envoyaient des députés au Parlement, comme placés immédiatement sous l'autorité du roi; mais ils cherchaient à se débarrasser autant que possible d'un honneur qui n'était pour eux qu'une charge sans compensation et qui ne leur conférait aucun droit. Il en résulta que plusieurs localités perdirent leur place dans les États du royaume, et il n'était pas facile de la recouvrer. Charles II fut le dernier roi qui exerça l'ancienne prérogative de la couronne d'accorder le droit de se faire représenter; car depuis qu'il en usa en faveur de Newark, ses successeurs en ont été dépouillés. A l'avénement au trône de Henri VIII, le nombre des députés des villes était tombé à 269. En 1678, il s'était accru de 180 par le rétablissement de l'ancien droit électoral ou par l'octroi de nouveaux priviléges. L'incorporation du pays de Galles l'augmenta encore de 12, et la réunion des comtés de Chester et de Durham de 4. Un grand nombre de ces villes ou bourgs qui avaient le droit d'envoyer des membres au Parlement étaient tellement déchus que plusieurs étaient même déserts (*rotten boroughs*), et le droit électoral restait affecté à un petit nombre de maisons. A Old Sarum, par exemple, où il ne reste plus que les ruines d'un château, c'étaient les comtes de Caledon qui élisaient seuls le député; dans d'autres localités, certaines familles exerçaient aussi ce droit par elles seules. Dans de grandes villes même, il n'était exercé que par les francs-tenanciers (*freeholders*), ou même seulement par certains tenanciers dépendants (*bourgage-tenures*), en sorte que le nombre des électeurs s'était très restreint. Ainsi à Plimouth, ville de 60,000 habitants, il n'y en avait que 230; Harwich, avec ses 17,000 habitants, n'en comptait que 32, Portsmouth (45,000) 100, Bath (32,000) 18, et des 106,000 habitants de Bristol, 50 seulement avaient le droit de voter dans les élections. Les choix dépendaient donc presque partout de quelque famille influente. Plus de cent places de députés étaient à la nomination d'une douzaine de maisons puissantes. Celles de Mount-Edgecombe et de Fitzwilliam disposaient chacune de six places, ainsi que les ducs de Devonshire et de Bedford; les Pelhams, les ducs de Newcastle, les comtes de Chichester et les lords Yarborough, en pouvaient donner 15; le duc de Norfolk, 10; le comte de Lonsdale, autant, etc. Le petit nombre de places auxquelles pouvaient nommer des électeurs indépendants était ordinairement l'objet d'un trafic scandaleux. Au mépris de la loi, on achetait les voix à prix d'argent, au vu et au su de tout le monde. La représentation d'un petit bourg ne coûtait pas moins de 5,000 livres sterling. D'un autre côté, les villes les plus importantes, telles que Manchester avec 165,000 habitants, Birmingham avec 118,000, Leeds avec 90,000, Sheffield avec 45,000, sans parler d'une foule d'autres qui en comptaient de 10 à 40,000, n'avaient aucun représentant dans le Parlement. Doit-on s'étonner d'après cela de la faveur avec laquelle la réforme parlementaire fut accueillie dans toutes les classes de la population britannique?

Sous l'empire d'une constitution aussi vicieuse, il n'était que trop facile aux ministres d'adopter des mesures contraires à l'opinion publique et funestes à la prospérité de l'état. L'Angleterre doit, par exemple, sa dette énorme à l'opiniâtreté avec laquelle des cabinets imprévoyants ont combattu d'abord les provinces de l'Amérique du Nord, puis la France; mais, d'un autre côté, il est facile de voir par quels motifs la réforme a rencontré une si vive opposition. Il ne s'agissait pas là de diminuer l'influence de la couronne; mais on attaquait la domination de l'aristocratie, jusque-là si compacte.

Tout cela a bien changé de face depuis l'adoption du bill de réforme, mesure législative importante, réclamée pendant cinquante ans, et réalisée enfin par le

comte Grey (*voy.*), malgré l'opposition violente de l'aristocratie. Le grand but des réformateurs était de remettre les élections aux mains de la classe moyenne, de manière que l'impôt et les lois fussent votés par les représentants de ceux qui y sont intéressés. Le nombre des députés fut diminué pour l'Angleterre et réduit de 513 à 500; il fut augmenté, au contraire, pour l'Écosse et l'Irlande, où il fut porté de 45 à 53 et de 100 à 105. Par le bill de réforme, le droit de représentation fut enlevé aux petits bourgs et transféré aux grandes villes qui n'avaient point eu jusqu'alors de représentants. Il a remédié à l'inégalité du cens électoral dans les villes et a accordé la capacité électorale à tous les habitants qui possèdent une maison ou un domicile d'un revenu de 10 livres sterling au moins et qui ne sont point inscrits sur la liste des pauvres de la paroisse. Le nombre des représentants des grands comtés a été augmenté de 2 à 3, et même à 6 dans celui d'York. Les simples tenanciers (*copyholders*) et les fermiers à bail (*leaseholders*) participent maintenant au droit que possédaient les seuls francs-tenanciers (*freeholders*), de voter dans les élections. Telles sont les principales dispositions de ce bill. Par la première, 56 bourgs ont perdu le droit de représentation, et 30 autres ne nomment plus qu'un député au lieu de deux. En revanche, 22 villes, comme Manchester, Birmingham, Leeds, Sheffield, Davenport, etc., sont investies du droit d'élire 2 représentants, et 20 autres en élisent 1. Ce fut le 29 janvier 1833 que s'assembla pour la première fois le Parlement ainsi réformé.

Le parti ministériel et l'Opposition diffèrent moins entre eux sur les principes de gouvernement que sur des points accessoires et des questions d'application. Le Parlement n'est pas permanent; au roi seul appartient le droit de le convoquer et de le dissoudre, ce qui doit avoir lieu au moins tous les sept ans. La convocation se fait par des lettres closes adressées à chaque lord et par des ordres envoyés dans chaque comté et chaque ville pour leur enjoindre d'élire leurs représentants. Le Parlement continue de s'assembler dans le vieux palais de Westminster (*voy.*), où chaque Chambre a sa salle particulière. Ces salles ont été rebâties après l'incendie de l'année 1834. La session est ouverte par le souverain lui-même dans tout l'éclat de sa dignité et par un discours du trône qu'il prononce dans la Chambre haute. Quelquefois il se fait remplacer par des commissaires; mais, dans l'un et l'autre cas, chaque Chambre répond par une adresse écrite. Après que les membres du Parlement, à l'exception de ceux qui professent la religion catholique, ont prêté le serment de suprématie (*oath of supremacy*), introduit par Henri VIII, et celui du test, auxquels la Chambre basse ajoute celui d'allégeance (*oath of allegiance*), les Communes choisissent leur Orateur (*speaker*) et un comité de cinq personnes chargées spécialement, l'une, de défendre les droits de la chambre, l'autre, d'écouter les griefs du peuple, la troisième, d'examiner les élections contestées, la quatrième, de protéger les réclamations du commerce, et la cinquième enfin, de veiller aux intérêts de l'Église. Les délibérations commencent ensuite. La chambre des Lords est présidée par le chancelier. Tout membre du Parlement a le droit de faire des *motions*, auxquelles cependant on n'a égard qu'autant qu'elles sont appuyées par un autre député. Les absents perdent leurs voix; cependant les lords peuvent voter par procuration.

Le Parlement prend une part active à l'administration de la justice et au gouvernement du pays. La Chambre basse ayant seule le droit de voter les impôts, c'est à elle que doivent être soumises d'abord les opérations financières. Il n'y a pas un seul objet qui ne puisse être soumis aux délibérations des deux assemblées, soit par la voie des pétitions et griefs, soit en vertu du droit d'initiative par la motion d'un de leurs membres. La Chambre haute, ancien tribunal des barons, dont les trois hautes cours de Westminster sont, au fond, des démembrements, est toujours le tribunal suprême du pays. Dans les affaires civiles, elle fait l'office de cour d'appel et de cassation, et ses jugements sont souverains. On peut appeler à cette chambre des arrêts des tribunaux suprêmes de l'Angleterre, de l'Écosse et de l'Irlande. Les appels et les

demandes en nullité (*writs of error*) des jugements rendus par les tribunaux des dépendances de la couronne (les îles de Man, de Jersey, de Guernesey et les colonies) sont adressés au roi en son conseil privé. Dans les affaires criminelles où un lord est impliqué, ce sont les lords eux-mêmes qui sont juges ou jurés au tribunal du grand-sénéchal (*lord high-steward*). Cette dignité de grand-sénéchal était autrefois héréditaire, mais aujourd'hui on ne la confère plus que quand les circonstances l'exigent. Si le Parlement est assemblé, il se constitue en cour de justice (*the king in parliament*), sans qu'il soit absolument nécessaire de nommer un grand-sénéchal. Des personnes qui n'appartiennent point à la Chambre haute peuvent aussi être traduites devant elle sur une accusation de la chambre des Communes: on observe alors toutes les formes de la procédure criminelle, et le jugement ne peut être prononcé qu'à une majorité de douze voix. Tout est grave dans une pareille affaire, mais la solennité du procès ne rachète ni la lenteur des formes ni l'énormité des frais. Il y a eu, dans les derniers temps, trois exemples de procès de ce genre: celui du gouverneur général des Indes, Warren Hastings (*voy.*), accusé de concussion et de cruauté; celui du ministre de la guerre Dundas, vicomte Melville, à qui l'on reprochait des fraudes dans son administration, et celui du duc d'York, généralissime des armées anglaises, qui avait fait, disait-on, un trafic des places d'officiers. Les deux premiers furent acquittés, le troisième ne fut pas formellement mis en accusation; mais la longue durée (7 ans) du procès de Hastings et les énormes dépenses que cet accusé dut faire pour réunir tous ses moyens de défense furent véritablement pour lui un châtiment rigoureux. Cette juridiction de la chambre des lords est toute différente de l'acte qui consiste à appliquer une peine par la voie législative, appelée *act of attainder*, si la peine de mort est prononcée, et *bill of pains and penalties*, si c'est une autre peine. Ce droit particulier peut être exercé par les deux Chambres: on a vu les lords en user contre la reine Caroline. Il n'est soumis à aucune des formes ordinaires de procédure ni astreint à la pénalité prévue par les codes; seulement l'arrêt doit être approuvé par les deux chambres et sanctionné par le roi. Catherine Howard, épouse de Henri VIII, et Thomas Wentworth, comte de Strafford, ministre de Charles I^er^, ont été condamnés suivant ce mode.

La liberté, ce droit inné (*birth right*) de tout Anglais, la source de son amour pour la constitution et le roi, consiste dans sa sécurité fondée sur la loi, sécurité promise aux citoyens de tous les états, mais qui nulle part n'est si entière ni si bien fondée. Nul ne doit souffrir aucune atteinte quant à sa vie et à son corps, par rapport à sa liberté ou à sa fortune, si ce n'est en vertu de l'arrêt d'un tribunal et dans les limites tracées par la loi. Ce qui distingue particulièrement la constitution anglaise, c'est moins la reconnaissance expresse et souvent répétée de ce droit incontestable, universel, et qui devrait être sous-entendu dans tout ordre social, que les moyens fournis aux citoyens pour les faire respecter. Ces moyens peuvent se ramener à trois principaux. 1° C'est un principe généralement admis, dans le droit public anglais, que nul n'a le pouvoir de défendre ce que la loi ne défend pas: les citoyens ne sont donc pas tenus à une obéissance absolue envers le gouvernement, c'est-à-dire envers toute la hiérarchie des fonctionnaires publics; ils ne leur doivent obéissance qu'autant que la constitution le commande. 2° La loi, en laissant à la nation le soin d'un assez grand nombre d'affaires, empêche qu'il ne s'établisse entre les agents du gouvernement et le peuple une séparation trop profonde et prévient les excès dans l'exercice du pouvoir et la manie de trop gouverner. L'institution des juges de paix et le jury, le grand jury, la constitution municipale, et surtout le droit des citoyens de s'assembler et de s'associer quand l'intérêt commun l'exige, sont autant de freins imposés aux fonctionnaires publics et qui constatent la puissance populaire. 3° Quant à la liberté individuelle, elle est assurée par la responsabilité des employés du gouvernement, et mieux encore par l'acte de l'*habeas-corpus*. Mais la clef de voûte, le véritable palladium de la souveraineté de la loi, but de toute constitution, comme

le disait déjà il y a près de 600 ans le jurisconsulte Bracton dans son traité *De legibus et consuetudinibus Angliæ* (écrit entre 1262 et 1268), c'est la liberté de la presse. *Voir* Hallam, *Constitutional history of England* (3e édit., 1829, 2 vol. in-4°; traduction française, 5 vol. in-8°).

L'organisation de l'*administration* anglaise offre encore aujourd'hui des traces de son antique origine. S'il s'est perdu quelque chose de la constitution communale des Anglo-Saxons, c'est moins parce que les lois ou des institutions postérieures d'une autre espèce l'ont aboli, que parce que les rouages ont été simplifiés. Elle présente surtout deux particularités remarquables relativement aux organes de l'autorité publique et aux rapports de ses agents, tant entre eux qu'avec le peuple: d'abord, comme nous l'avons dit, une foule d'affaires que le pouvoir central s'est réservées en d'autres pays sont, en Angleterre, abandonnées au peuple lui-même; et ensuite, malgré la sévérité de la hiérarchie administrative, la responsabilité qui pèse sur chaque fonctionnaire lui donne un certain degré d'indépendance.

A la tête de l'administration est le roi, chef de l'état pour la guerre et la paix, au spirituel et au temporel, avec les ministres, les secrétaires d'état et le conseil privé, le Parlement, les hauts fonctionnaires et les cours de justice. Le roi est réputé le seigneur foncier de tout le pays, suzerain suprême (*lord paramount*); et ce principe est tellement rigoureux que, s'il voulait, en aliénant une terre, la donner en toute propriété, cette donation serait nulle de droit. Le roi est la source de toute justice (*fons justitiæ*) : la juridiction patrimoniale est pour les Anglais un mot vide de sens; seulement le possesseur d'un bien noble (*lord of the manor*) juge avec les francs-tenanciers certains délits de peu d'importance. Le roi est en outre le protecteur de tous les orphelins et le tuteur de tous les mineurs (*parens patriæ*). Il est enfin la source de toutes dignités, de tous honneurs et de tous priviléges (*fons honoris*). L'Église d'Angleterre le reconnaissait déjà avant Henri VIII pour son chef, et en cette qualité les canons adoptés dans les parlements ecclésiastiques (*convocation*) sont soumis à sa sanction (*v.* T.IX, p. 223). Il nomme aussi les archevêques et les évêques, quoique ces nominations aient seulement la forme d'une recommandation adressée aux chapitres. Le roi assure au pays la paix : aussi tous les délits sont-ils regardés comme des cas de félonie, des infractions à la paix du roi, ou au moins comme des atteintes portées à la dignité et aux droits du souverain. Lui seul a le droit de faire la paix et la guerre; seul il dirige les relations extérieures, en tant au moins qu'il n'a pas besoin de subsides. La plupart des places sont à sa nomination; mais il ne peut ni en augmenter ni en réduire les attributions. Il est la source de tout commandement dans l'état; mais les ordres doivent être donnés par le fonctionnaire compétent. Le mot *ministère* a une double signification : dans le sens le plus restreint, on entend par là les ministres de cabinet, au nombre de quinze, dont quatre, le secrétaire de l'intérieur, celui des affaires étrangères, celui de la guerre et des colonies, et celui des finances ou chancelier de l'échiquier, sont les ministres à départements proprement dits. Le lord chancelier est intimement lié, il est vrai, à l'ordre judiciaire: il est le chef de la cour de chancellerie (*court of chancery*), la première cour de justice d'Angleterre après le Parlement; il nomme tous les juges de paix et plusieurs autres employés; mais le ministre de la justice et de la police proprement dit, c'est le secrétaire d'état pour l'intérieur. C'est par son canal que passent les nominations des juges, les confirmations et les adoucissements des peines, les lettres de grâce; c'est lui qui est chargé de maintenir la sûreté et le repos intérieur. Dans le sens le plus large, on regarde comme faisant partie du cabinet ou ministère un grand nombre d'autres fonctionnaires*, le grand-cham-

(*) Voici, par exemple, la composition du cabinet dont le comte Grey était chef, sous le titre de premier lord de la Trésorerie: le président du cabinet (qu'il ne faut pas confondre avec le chef), le lord chancelier, le premier lord de la Trésorerie, le chancelier de l'Échiquier, le premier lord de l'Amirauté, le grand-maître de l'artillerie, le secrétaire d'état de l'intérieur, le secrétaire d'état des colonies, le secrétaire d'état des affaires étrangères, le président du Bureau du contrôle; le président du Bureau du commerce et maître des Monnaies, le chan-

bellan, le directeur des postes, le procureur général de la couronne (*attorney general*), etc. Le roi choisit et renvoie les ministres selon son bon plaisir. Ordinairement, quand un ministre est obligé de se retirer, celui qui le remplace distribue les emplois inférieurs à ses partisans. *Voy.* CHANCELIER, ÉCHIQUIER, etc.

Le conseil privé (*privy council*) se compose des princes de la famille royale, des ministres et d'autres personnages nommés par le roi. Les ministres démissionnaires ou renvoyés y entrent presque toujours. C'est ordinairement une place à vie. Les membres n'assistent aux séances que sur une invitation particulière. Les deux archevêques, les hauts fonctionnaires de la couronne et l'Orateur de la chambre des Communes sont conseillers privés par droit de naissance ou par le privilége attaché à leur place. Le roi peut, à son gré, destituer les membres de son conseil, et, à sa mort, leurs fonctions cessent par le fait même; cependant une loi de 1708 les autorise à les continuer pendant six mois encore, à moins que le nouveau roi n'en ordonne autrement. Chaque année on dresse une nouvelle liste de tous les conseillers privés : celui qui n'y est pas inscrit cesse de faire partie du conseil. Dans la plupart des cas, le conseil privé n'a que voix consultative; cependant il forme un tribunal pour les affaires coloniales, jugeant en première instance dans celles qui concernent les rapports généraux de la colonie ou province, et en dernière dans les cas d'appel interjeté contre les arrêts des cours des dépendances de l'empire. Le nombre des membres du conseil privé est d'environ 150.

Dans les degrés inférieurs, l'administration a pour base la division territoriale en comtés, usitée chez les anciens Germains. Tous les hommes libres se réunissent en paroisses, en districts et en comtés, divisions qui ont chacune leurs priviléges, leurs obligations réciproques, leurs juges et leurs lois militaires. L'Angleterre est divisée en 40 comtés (*shires*), et le pays de Galles l'est en 12. Quelques-uns, comme Chester, Durham, Pembroke, Hexam (qui a été réuni au Northumberland), et Lancaster, portaient autrefois le titre de comtés palatins (*counties palatine*), parce que les comtes y exerçaient les droits royaux, comme les anciens ducs (*duces palatini*) en Allemagne, et les ducs de Normandie, de Bretagne, de Bourgogne, de Guienne, etc., en France. Ils avaient leurs propres fonctionnaires supérieurs et possédaient tous les droits régaliens : aussi ne prenaient-ils aucune part aux délibérations du Parlement. Durham a conservé le titre de comté palatin, et l'évêque est le seigneur suzerain; mais ses droits de souveraineté ont été fort limités depuis Henri VIII. Dans les comtés de Chester et de Lancaster (on donne à ce dernier le titre de duché), il existe encore plusieurs vestiges de l'antique organisation. Douze anciennes villes épiscopales (*cities*) et cinq autres possèdent en outre le privilége de former à elles seules des comtés (*county corporate*), c'est-à-dire que les fonctions des comtes y sont exercées par leurs magistrats. Après l'abolition de la dignité de comte, les *sheriffs*, qui n'avaient été jusque-là que seconds fonctionnaires du comté (*vice-comites*), ont pris leur place en devenant ainsi les premiers magistrats du comté, inférieurs toutefois en rang au lord lieutenant, qui, depuis Charles II, en commande la milice. Tant que le comte (*comes*, appelé quelquefois *count* par les Normands) a été choisi par le roi, le shériff le fut par les habitants; la nomination à cette charge n'est rentrée que plus tard dans les prérogatives de la couronne, mais sans que le roi ait une entière liberté de choix; les nominations qu'il fait de son propre chef (*pocket sheriff*) sont même regardées comme irrégulières. Chaque année, le grand-chancelier et quelques autres fonctionnaires lui proposent les candidats. Le shériff a le droit de se choisir des suppléants (*under-sheriffs*); il nomme les baillis (*bailiffs*) du comté, mais sous sa responsabilité personnelle. Le second magistrat du comté est le *coroner*, qui est chargé spécialement d'instruire les cas où il y a accusation publique. Le grand-juge du banc du roi (*lord chief justice of the kings*

celier du duché de Lancaster, le secrétaire d'état de la guerre, le garde du sceau privé, le payeur général de l'armée, le grand-maître des postes, le lord grand-forestier. J. H. S.

bench) est le premier coroner (*voy.* ce mot et KINGS BENCH) du royaume et peut exercer ses fonctions partout où il se trouve. Chaque comté a maintenant de quatre à six coroners nommés à vie par les habitants; mais ils ont beaucoup perdu de leur ancienne considération, parce que ces places sont recherchées principalement par des gens sans consistance qui en convoitent les honoraires. Si l'on trouve un cadavre, si quelqu'un meurt de mort subite ou en prison, le coroner, avec quatre ou six jurés, doit procéder à une enquête sur les causes de l'accident et faire sur parchemin un rapport qui est transmis au banc du roi ou aux plus prochaines assises. Les naufrages et la découverte de trésors rentrent aussi dans sa compétence; ici comme en toutes choses la défense des droits du roi lui incombe. Mais de tous les employés du gouvernement les plus importants sont sans contredit les juges de paix (*custodes* ou *conservatores pacis*), entre les mains desquels est remise la police, ainsi que d'autres branches d'administration. Le juge de paix suprême du royaume, c'est le roi lui-même; cependant la plupart des hauts fonctionnaires, le lord chancelier, le chancelier de l'Échiquier, le lord maréchal, le lord grand-constable, les douze juges suprêmes et d'autres encore, exercent en vertu de leurs charges mêmes, dans toute l'Angleterre, les fonctions de juges de paix, dans leurs comtés celles de shériffs et de coroners, et dans leurs districts celles des magistrats inférieurs. Il y a eu de tout temps des juges de paix en Angleterre; dans le principe, c'étaient les cours de comtés qui les choisissaient. Sous Édouard III, époque à laquelle ils prirent le nom de juges de paix, ils obtinrent (1351) le droit de juger les cas de félonie; mais le roi se réserva leur nomination. Il n'y en avait d'abord que deux ou trois par comté; mais leur nombre s'est accru avec le temps, et c'est maintenant un honneur d'entrer dans leurs rangs, honneur qui appartient à toute personne domiciliée dans le comté et possédant en biens-fonds un revenu annuel de 100 livr. sterl. Le grand-chancelier expédie de temps en temps une patente générale pour tous les juges de paix d'un comté, et la liste en comprend souvent de 5 à 600. Mais tous ne remplissent pas réellement les fonctions de l'emploi dont ils portent le titre; celui qui veut exercer sa charge doit obtenir du secrétaire de la couronne à la chancellerie ce qu'on appelle un *dedimus potestatem* et prêter un serment général et spécial. En 1796, le nombre des juges de paix en exercice s'élevait à 3,251 pour l'Angleterre, à 305 pour le pays de Galles, et à 1,463 pour l'Écosse. Chaque juge de paix peut s'acquitter tout seul d'une partie de ses fonctions. Dans certains cas, ils doivent être deux, et souvent aussi l'affaire ne peut se décider que dans une assemblée de tous les juges de paix d'un comté, assemblée qui se tient tous les trois mois et qui forme une cour de justice avec droit de greffe (*court of record*). Parmi ce grand nombre de juges de paix, on en choisissait autrefois quelques-uns dont la présence était nécessaire dans certaines affaires; on les appelait *les quorums*, à cause de ces mots: *quorum aliquem vestrûm A. B. C. D. unum esse volumus*, par lesquels commençait la clause. Cette distinction n'est plus guère en usage aujourd'hui. La sphère d'action du juge de paix est déterminée par sa commission, calquée de nos jours encore sur un formulaire de 1592, au moins dans ses parties essentielles; mais elle a été étendue par une foule de statuts. Le manuel du juge de paix de Burn, intitulé *Justice of the peace* (Lond., 1755, 5 vol.), qui a eu plus de 20 éditions, est toujours le meilleur ouvrage sur cette matière.

Les juges de paix sont conservateurs de la paix, c'est-à-dire que c'est à eux à intervenir dans tous les crimes, à procéder aux premiers interrogatoires, à décerner prise de corps contre les coupables, à faire arrêter les gens suspects, à les remettre en liberté sous caution ou à les faire conduire en prison. A l'aide d'un jury (*voy.*), ils jugent les atteintes portées à la possession par la violence et rétablissent la partie lésée dans son droit; ils punissent et renvoient les mendiants et les vagabonds; ils sont chargés en même temps de distribuer des secours aux pauvres (*v.* PAUPÉRISME); ils recherchent la paternité et prennent soin des enfants illégitimes; ils veillent partout au maintien de l'ordre public et

à l'exécution des lois. Ce sont eux qui permettent l'établissement de nouveaux cabarets et de nouvelles auberges, et qui retirent la licence si l'on en abuse. Les assemblées du peuple, les pétitions portant les signatures de plus de dix personnes doivent être autorisées par deux juges de paix.

Aux sessions trimestrielles doivent assister le shériff, les coroners, les grands-constables, les baillis, les directeurs des prisons et tous les juges de paix ; mais ces derniers n'y paraissent jamais qu'au nombre de 12 à 40. Un d'entre eux, ordinairement un des hommes les plus considérés du comté, est nommé par le roi, dans la patente commune, gardien des actes (*custos rotulorum*). Ils choisissent eux-mêmes leur président (*chairman*). Dans les sessions, on détermine les dépenses générales du comté pour l'entretien des routes, des ponts, des prisons, des bâtiments consacrés aux séances des tribunaux, etc., et on les répartit entre les paroisses; on nomme les surveillants des pauvres, les marguilliers et d'autres employés; on juge les délits légers, tels que escroqueries, vols de peu d'importance, coups, injures, menaces, etc., avec le secours d'un grand jury, et l'on fait droit aux appels interjetés contre les décisions individuelles d'un juge de paix.

Tout le monde s'accorde à regarder cette institution comme une des plus excellentes de l'Angleterre. Le grand-juge Coke, qui vivait sous Jacques I^er^, disait déjà que, si chaque juge de paix faisait son devoir, il n'y aurait pas d'institution pareille dans toute la chrétienté. Les fonctions de juge de paix sont entièrement gratuites; les honoraires qui y sont attachés sont abandonnés ordinairement aux clercs. Il faut excepter cependant Londres, Westminster et Manchester, où les juges de paix sont payés. Les personnes qui possèdent de la fortune trouvent dans cette charge une occupation honorable et utile, et les personnages les plus considérables sont flattés du respect que leur attirent les talents et l'impartialité qu'ils y déploient. Le nombre des juges de paix d'un comté étant très grand et leur pouvoir égal, la mauvaise humeur et le caprice prévaudraient difficilement contre l'équité. Les classes éclairées se voient forcées d'étudier les lois de leur pays; on évite toutes ces écritures qui, dans les autres états, sont si nuisibles à la prompte expédition des affaires et qui écrasent les employés. La nation se gouverne elle-même par la plus naturelle de toutes les aristocraties, celle du talent et de l'intelligence. Voilà quelques-uns des avantages de cette admirable institution.

Au bas de l'échelle administrative se placent les *constables*, espèces de commissaires de police attachés aux communes. A l'exception de ceux qui sont payés par l'administration, ils conservent le caractère de membres de la commune et de bourgeois, en sorte que dans cette institution se retrouve, comme dans toutes les institutions de l'Angleterre, le cachet d'une administration communale qui, loin de nuire à la monarchie par les éléments démocratiques qu'elle y introduit, fait la base de sa puissance et de sa grandeur.

A l'administration communale se rattache intimement le système de la responsabilité des fonctionnaires publics, qui repose sur le principe que les droits et les devoirs de chacun d'eux sont déterminés d'une manière précise par la loi, et qu'ils ne peuvent être modifiés, étendus ou restreints que par une autre loi. Tout fonctionnaire, depuis le premier jusqu'au dernier, tire sa considération et son pouvoir de la loi, et non pas de la volonté d'un supérieur, et il est responsable envers l'état de la manière dont il en use. Il résulte de là qu'un employé accusé d'une illégalité ne peut jamais se couvrir de l'ordre d'un supérieur. La responsabilité commence au dernier agent du gouvernement, contre lequel il est plus facile d'obtenir justice que contre un grand seigneur; les accusations contre de puissants personnages ne sont le plus souvent qu'une vaine formalité ou un effet de l'esprit de parti. Quiconque se croit lésé dans ses droits par un fonctionnaire peut porter contre lui une plainte en dommages et intérêts, sans en attendre la permission de personne. Dans beaucoup de cas, les dommages et intérêts sont fixés d'avance par la loi; dans d'autres, ils le sont par le jury. Tout abus de pouvoir entraîne d'ailleurs des peines sévères

que souvent le roi lui-même ne peut adoucir. Il ne peut, par exemple, remettre aucune amende, puisque c'est au demandeur qu'elle est adjugée comme indemnité. Le prisonnier qui, sans motif légal, est transporté d'une maison d'arrêt dans une autre, est en droit de citer en justice celui qui a signé l'ordre de translation et celui qui l'a exécuté. Tout détenu qui, six heures après l'avoir demandé, n'a pas reçu une copie fidèle du mandat d'arrêt, peut former une demande de 100 livres sterling de dédommagement contre le grand-chancelier ou son représentant; le dédommagement serait de 500 livres s'il lui avait refusé le mandat de l'*habeas-corpus*. Pour mieux assurer encore la répression des abus de pouvoir, on n'admet pas seulement l'intervention de la partie lésée, mais, dans beaucoup de cas, la plainte peut être portée par une tierce personne, par exemple quand quelqu'un exerce un emploi sans posséder les qualités requises, sans avoir rempli les conditions légales, sans avoir prêté serment, etc. Celui qui entrerait au Parlement sans payer le cens serait passible d'une amende de 500 livres, et chacun serait autorisé à l'attaquer devant les tribunaux. Les mêmes peines sont prononcées contre un shériff qui agirait contre son devoir dans les élections; et ce qu'il y a surtout d'excellent dans les lois anglaises, c'est qu'elles ne font pas acception de la personne*. Le ministre lui-même qui, dans les temps de trouble, suspend l'acte de l'*habeas-corpus*, n'est pas à l'abri de pareilles poursuites: il doit, pour les prévenir, lorsque les lois reprennent leur empire, solliciter du Parlement un bill d'indemnité (*indemnity bill*), et il ne l'obtiendrait pas si la nécessité n'avait pas justifié cette suspension ou s'il en avait fait un mauvais usage. Ce qui complète ce système de responsabilité, c'est le droit de la Chambre basse de mettre en accusation les plus hauts fonctionnaires de l'état, et, quelque opinion que l'on ait sur l'institution du jury, on ne peut nier qu'elle n'ajoute encore à l'efficacité de la répression; les fonctionnaires n'y sont jamais admis, parce que le peuple peut être dans le cas de juger ses administrateurs eux-mêmes. Ce serait toutefois une erreur de croire que les fonctionnaires sont harcelés de telle sorte qu'ils n'osent remplir leurs devoirs avec fermeté. Les plaintes sont, au contraire, extrêmement rares, parce que les employés du gouvernement, contenus par l'idée de leur responsabilité, ne fournissent pas d'occasion de les accuser. Les injustices commises par les juges de paix, dès qu'on n'y découvre ni esprit de vengeance, ni égoïsme, ni avarice, peuvent bien donner lieu à des demandes en dommages et intérêts devant le banc du roi; mais elles ne les exposent pas aux peines de la loi. Justice et loyauté, tels sont les seuls résultats possibles d'un pareil système.

Pour achever de peindre la constitution administrative de l'Angleterre, on doit parler encore de son organisation municipale, qui laisse à la libre volonté des citoyens le soin des établissements publics. Il est dans la nature humaine d'aimer ce que l'on regarde comme son œuvre: c'est donc avec raison que le gouvernement accorde sous ce rapport la plus grande latitude aux communes. Mais pour que les citoyens puissent se concerter, il faut essentiellement qu'il leur soit permis de s'assembler, et il leur suffit pour cela de l'agrément de deux juges de paix qui fixent le jour et le lieu de la réunion. Ce droit de délibérer en commun a été modifié par un acte du Parlement de 1820, mais il n'y a rien été changé d'essentiel. Les citoyens domiciliés dans le comté ont seuls la permission d'assister, mais sans armes, à ces assemblées (*meetings*), dont on ne peut exclure ni les shériffs, ni les juges de paix, ni les maires (*mayors*); si ces conditions sont observées, l'autorité est impuissante à empêcher les réunions populaires.

Telle est cette antique constitution qui a fait pendant plusieurs siècles la force et la puissance des Anglais, et qui leur a donné une si haute idée de leur importance individuelle et de leur supériorité comme nation. L'Angleterre a devancé tous les autres états de l'Europe dans la carrière d'une liberté appuyée sur les lois et conforme aux besoins de la civilisation. Si

(*) Nous avons vu un peu plus haut qu'en Angleterre, comme partout, l'égalité inscrite dans la loi ne se retrouve pas toujours dans la pratique. S.

plusieurs points de ses vieilles institutions ont aujourd'hui besoin d'une réforme, si quelques-uns nous paraissent bizarres, usés, arriérés, il ne faut pas oublier qu'une longue durée est une condition de solidité et commande le respect; qu'il est dangereux de porter la main sur des parties d'un édifice si homogène, et que les grands avantages peuvent bien s'acheter au prix de quelques légers inconvénients. D'ailleurs la réforme est depuis longtemps à l'ordre du jour en Angleterre; les abus les plus criants disparaissent, et les innovations indispensables s'introduisent malgré l'opposition d'une caste intéressée à les repousser et en dépit même des excès de ceux qui les poursuivent; excès dont la violence serait bien faite souvent pour discréditer les réclamations les plus naturelles et les plus fondées en justice.

Le plus célèbre commentateur de la constitution anglaise est Blackstone (*voy.*) dont nous avons rappelé plus haut les *Commentaries on the law of England*, 4 vol. in-4°. On a également cité dans le cours de l'article M. Hallam (*voy.*), dont la *Constitutional history of England*, 2 vol. in-4°, trad. en français, est, avec l'ouvrage de M. Palgrave (*The rise and progress of english commonwealth*, Lond., 1832, 2 vol. in-4°), l'un des plus importants sur cette matière. En France, Montesquieu a consacré, comme on le sait, plusieurs chapitres remarquables à l'explication de la constitution anglaise, et beaucoup d'autres publicistes ont marché sur ses traces depuis la seconde moitié du dernier siècle. La liste de leurs ouvrages serait trop longue, mais il nous sera permis de faire mention de celui d'un de nos collaborateurs récemment enlevé à la science (*voy.* p. 672, la note), *De l'Angleterre et de la France, lettre au très honorable comte Grey*, par le comte Henri de Viel-Castel, Paris, 1836, in-8°.

2° *Histoire*. Cet aperçu ne saurait remonter au-delà de 1603, époque de la mort de la reine Élisabeth. Jusque-là, aucun lien n'avait uni les deux royaumes d'Angleterre et d'Écosse; au contraire, des rivalités nationales les divisaient et leur politique était tout-à-fait divergente. C'est donc aux articles des deux pays qu'il faudra voir l'histoire antérieure à leur réunion.

Contre toute attente, celle-ci se fit avec facilité, bien qu'il lui fallût cependant beaucoup de temps pour se consolider parfaitement.

La grande reine Élisabeth étant morte sans enfants et sans qu'il restât en Angleterre de plus proche héritier que Jacques VI, roi d'Écosse, ce dernier fut appelé à recueillir son héritage. Jacques descendait de Henri VII par Marguerite, fille de ce roi d'Angleterre et aïeule de Marie Stuart, dont Jacques était le fils. Cette malheureuse princesse, méconnaissant les droits d'Élisabeth, avait déjà fait valoir les siens, qui ne furent cependant reconnus qu'après la mort des deux reines. Élisabeth elle-même, peu de temps avant de terminer son règne, avait désigné le roi d'Écosse comme son successeur au trône d'Angleterre : aussi l'occupa-t-il sans contestation, et la réunion de l'Écosse à l'Angleterre s'opéra naturellement.

Jamais monarque ne justifia moins les espérances qu'on avait fondées sur lui : loin de tirer parti des circonstances politiques favorables à ses intérêts, et surtout du traité de paix conclu avec l'Espagne en 1604, il ne s'occupa que de disputes théologiques et d'élucubrations littéraires. Il avait été élevé, malgré sa mère, dans les principes de l'église presbytérienne dominante en Écosse; mais, devenu roi d'Angleterre, il changea de sentiment et favorisa, comme Élisabeth, l'église épiscopale, poussant la partialité jusqu'à opprimer les presbytériens (puritains). Ce procédé, ainsi que ses efforts pour étendre la prérogative royale et détruire les libertés du Parlement et de la nation, comme autant d'usurpations, donnèrent naissance aux deux partis, d'abord plus religieux que politiques, qui, dans la suite, sous le nom de *tories* et de *whigs* (parti de la cour et parti national), ont si souvent partagé et partagent encore maintenant l'opinion publique en Angleterre.

Ce n'était pas avec ce système que Jacques pouvait opérer la réunion sincère de ses deux royaumes, qui n'avaient encore de commun que le nom de *Grande-Bre*

tagne. On avait introduit l'usage de ce nom pour ménager l'amour-propre des deux peuples dont aucun n'eût voulu céder le pas à l'autre dans le titre royal. L'Angleterre et l'Écosse conservaient chacune sa constitution et son parlement.

L'état des choses était le même lorsque, en 1625, Jacques laissa le sceptre de ses deux royaumes à son fils Charles Ier (*voy.*). Celui-ci, élevé dans les principes despotiques de son père, doué d'un caractère inflexible, égaré par ses favoris (*voy.* Buckingham), voulut encore étendre la prérogative royale et faire dominer l'église épiscopale. Cette double faute fut l'avant-coureur de sa chute. La guerre avec l'Espagne et celle avec la France, aussi inutiles que funestes, surtout la dernière, qui se termina par la paix conclue en 1629 et qui enleva à l'Angleterre, alors seule en possession de l'Amérique septentrionale, le Canada, pour le donner à la France, ne firent qu'accroître le mécontentement de la nation contre ce monarque. Les Écossais repoussèrent sa liturgie, le Parlement s'opposa à ses tentatives de lever arbitrairement des impôts, et il se vit enfin forcé, en 1641, d'approuver l'exécution de son ministre Strafford (*voy.*) et de renoncer au privilége de dissoudre le Parlement. Mais le Parlement ne se fia point à sa parole, et les deux partis s'armèrent également contre lui. Olivier Cromwell (*voy.*), qui, dans le cinquième parlement, appelé *le long*, s'était distingué par son dévouement à la cause populaire, se mit alors à la tête des indépendants, succédant à Essex et à Fairfax dans le commandement de l'armée que le Parlement avait envoyée contre les troupes du roi. Charles, battu partout, se réfugia vers l'armée écossaise, qui était à la solde du Parlement. Mais elle le livra moyennant une somme de 400,000 liv. sterling qui lui était encore due d'arrérages. Condamné à mort par un tribunal de sang où les indépendants, ayant Cromwell à leur tête, triomphèrent par leur violence, il fut décapité publiquement le 30 janvier 1649. Cet acte, jusqu'alors sans exemple, ne donna pas lieu au moindre mouvement politique dans les pays étrangers: tout se réduisit à la polémique engagée avec les révolutionnaires par quelques écrivains hollandais et français; écrivains auxquels le poëte Milton, secrétaire intime de Cromwell, se chargea de répondre. Après la mort du roi, le Parlement prit lui-même les rênes du gouvernement, mais c'était Cromwell qui conduisait tout en secret. Charles II, fils de sa victime, secrètement appelé par les Écossais, fit une irruption en Angleterre; mais battu par Cromwell, en 1651, auprès de Worcester, il fut obligé de chercher de nouveau un asile sur le continent. Cromwell, fort du dévouement de l'armée, s'empara alors de la direction des affaires, et, sous le titre de *protecteur* de la république, il exerça un pouvoir illimité. Redoutable à l'étranger, il éleva l'Angleterre, et notamment sa marine, à un haut degré de considération. En 1654, il termina une guerre maritime contre les Hollandais, qui durait depuis deux ans, par une paix en vertu de laquelle les États-Généraux reconnurent la suprématie de l'Angleterre sur mer. Dans une guerre non moins heureuse, il enleva l'île de la Jamaïque à l'Espagne, et obtint pour l'Angleterre Dunkerque et Mardyck. Après sa mort, arrivée en 1658, son fils, Richard Cromwell, fut, à la vérité, nommé protecteur à sa place, mais son peu d'inclination pour cette dignité et les partis qui s'agitaient de toutes parts pour le combattre, le déterminèrent à abdiquer le gouvernement. Il y eut alors un moment d'anarchie dont le parti royal profita habilement : soutenu par l'armée du général Monk (*voy.*), il rappela Charles II (*voy.*), qui remonta sur le trône de ses pères le 29 mai 1660. Charles II ne tarda pas à tomber dans les égarements qui avaient coûté la vie à son père; il alla même plus loin, sans d'abord rencontrer d'obstacles, car une lassitude générale retenait les partis toujours si prompts à se déchaîner. On lui avait assigné des revenus tellement considérables qu'il se trouvait, sous ce rapport, indépendant de la nation; mais son penchant à la prodigalité ne fut pas étranger à sa détermination de vendre Dunkerque et Mardyck à la France. Une guerre entreprise contre les Hollandais sans motif

suffisants, et pendant laquelle l'intrépide amiral Ruyter brûla la flotte anglaise dans la Tamise, se termina à l'avantage des Hollandais par la paix de Breda, conclue en 1667. La paix de Westminster, de l'an 1674, mit fin à une seconde guerre avec les Hollandais, qui n'avait pas été moins préjudiciable au commerce des Anglais. La conduite de jour en jour plus arbitraire du roi accroissait sans cesse le mécontentement général. En 1678, le Parlement opposa l'acte du Test (*voy.*) au dessein qu'on lui prêtait de rétablir la religion catholique, que son frère le duc d'York professait ouvertement; par cet acte, les catholiques étaient exclus de toutes les fonctions publiques. Le roi se livrait presque aveuglément aux inspirations de la France, et, dans les quatre dernières années de sa vie, il gouverna sans contrôle et sans Parlement. La marine anglaise, après s'être accrue jusqu'à 83 navires, dont 58 vaisseaux de ligne, déclina sensiblement. Cependant, plus heureux que son père et son frère, Charles II termina sa vie sans nouvelle révolution. Le duc d'York lui succéda au trône en 1686. Excellent homme de mer, Jacques II rendit à la marine son premier éclat, et en trois années il porta la flotte jusqu'à 173 vaisseaux. Mais sous tous les autres rapports, sa conduite fut beaucoup moins sage et amena sa perte. Ses tentatives d'exercer arbitrairement le pouvoir royal et de rétablir la religion catholique rencontrèrent de puissants obstacles, et lorsque sa seconde épouse, qui était catholique, lui eut donné un fils, les whigs appelèrent à leur secours son gendre, Guillaume d'Orange, stathouder des Provinces-Unies. Secondé par le peuple hollandais, Guillaume débarqua en Angleterre en 1688, et, sans qu'il y eût une seule goutte de sang répandue, Jacques II perdit le trône et se réfugia en France avec sa famille.

Guillaume III (*voy.*), époux de Marie, fille aînée de Jacques, fut nommé roi d'Angleterre et d'Écosse, mais sous certaines conditions restrictives du pouvoir royal, contenues dans le *bill of rights* (déclaration des droits du peuple). Par cette nouvelle révolution, l'ancienne constitution d'Angleterre fut rétablie et l'administration de l'état organisée en vue des vrais intérêts du pays. A partir de cette époque, la Grande-Bretagne a joui d'une considération beaucoup plus grande qu'auparavant auprès des états européens. En restant stathouder des Pays-Bas, Guillaume resserra les liens d'union entre les deux pays, union qui s'est prolongée jusqu'aux temps modernes, au grand avantage de l'Angleterre. Sous le règne de Guillaume, les presbytériens, opprimés jusqu'alors, obtinrent une pleine liberté de conscience. La liberté de la presse fut également affermie. En 1694, la banque d'Angleterre fut établie à Londres, avec un capital de 1,200,000 liv. sterl.; et un prêt de 900,000 liv., que la banque fit au gouvernement, devint l'origine de la dette nationale consolidée. Pendant la guerre avec la France, commencée en 1689 et terminée par la paix de Ryswick, le 20 septembre 1697, la flotte française éprouva une grande défaite à La Hogue, en 1692, et la suprématie des mers fut dès lors assurée à la nation britannique. Après la mort de Guillaume, qui n'eut pas d'enfants, le trône échut à Anne (*voy.*), sœur de sa femme, décédée avant lui, et seconde fille de Jacques II. Cette reine était faible d'esprit, mais son gouvernement n'en constitue pas moins la plus brillante période de l'histoire d'Angleterre. La guerre déjà commencée par Guillaume, de concert avec l'Autriche, contre la France, au sujet de la succession d'Espagne (*voy.*), fut déclarée le 15 mai 1702, et conduite avec beaucoup de succès, tant sur terre, sous le commandement de Marlborough (*voy.*), que sur mer, au moyen de flottes considérables. Gibraltar fut conquis en 1704, et, dans le cours de cette guerre, la marine espagnole fut en grande partie détruite. Ce fut alors (1707) que fut consommée l'union, toujours si infructueusement tentée, de l'Angleterre et de l'Écosse en un seul royaume sous le nom de *Grande-Bretagne*. Les deux nations obtinrent les mêmes droits et la même liberté, et des deux Parlements on n'en fit qu'un seul, leur appartenant en commun, et qui devait siéger à Londres.

Anne avait été mariée au prince George de Danemark et en avait eu 19 enfants,

qu'elle perdit successivement avant sa mort. Ces cruelles épreuves de la reine obligèrent le Parlement de régler la succession pour le cas de son décès. Le trône fut alors assuré à la princesse Sophie, électrice douairière de Hanovre, petite-fille de Jacques I^er^, et à ses descendants, en vertu d'un acte du Parlement de 1708, qui excluait les maisons de Savoie et d'Orléans, liées aux Stuarts par une plus proche parenté, mais qui avaient le tort d'être catholiques. La paix d'Utrecht, conclue en 1713, ouvrage de la reine Anne, ou plutôt du parti qui la soutenait, termina la guerre de la succession d'Espagne, qui avait été glorieuse pour le cabinet britannique. Par ce traité, la Grande-Bretagne obtint de la France diverses possessions dans l'Amérique septentrionale, et de l'Espagne Gibraltar et Minorque, ainsi que plùsieurs avantages commerciaux stipulés par le traité de l'Assiente (*voy.* Asiento). Parmi les causes qui déterminèrent le gouvernement britannique à conclure ce traité de paix, objet de tant de critiques, une des plus importantes fut les dépenses extraordinaires que la guerre avait entraînées, et notamment les subsides payés à d'autres puissances; car la dette nationale s'était accrue d'environ 50 millions de livres sterling. Depuis lors, la Grande-Bretagne prit l'autorité qu'elle conserva plus tard dans toutes les affaires importantes du monde. La parfaite tranquillité que cette paix assura longtemps à toute l'Europe eut aussi pour elle-même des résultats avantageux : l'éveil fut donné au génie industriel, et tous les arts de la paix firent des progrès sensibles. Anne, dans ses dernières années, avait secrètement travaillé à rétablir sur le trône sa famille dépossédée. Elle mourut le 12 avril 1714, et, par une décision du Parlement, George-Louis, électeur de Brunswic-Lunebourg, fils de la petite-fille de Jacques I^er^, monta sur le trône de la Grande-Bretagne, sous le nom de George I^er^. *Voy.* les articles George, rois d'Angleterre.

Ce changement dynastique en amena un aussi dans l'état des partis. Les whigs se rangèrent du côté de la cour et eurent le dessus; des mesures sévères furent prises contre les tories, partisans de la famille des Stuarts. Sous l'heureux gouvernement de George I^er^, la Grande-Bretagne gagna encore en puissance et en considération; les troubles intérieurs furent bientôt apaisés, et le talent admirable du roi pour les négociations, talent qui fut encore secondé par les efforts non moins actifs de son pacifique premier ministre, Robert Walpole, comte d'Oxford, prévint les collisions au dehors et les guerres étrangères dont George avait horreur. Ce n'est toutefois pas sans fondement qu'on a observé que treize années de paix auraient bien pu procurer au gouvernement les moyens, sinon d'éteindre tout-à-fait, du moins d'amortir en grande partie la dette nationale; d'ailleurs la prédilection du roi pour le Hanovre lui ôta l'affection du peuple. Il mourut le 22 juin 1727 à Osnabruck. Son fils et successeur, George II, maintint toutes les relations de son père et poursuivit ses idées relativement à la conservation de l'équilibre en Europe. Le système pacifique du ministre Walpole (*voy.*) fut dérangé, en 1739, par une guerre commerciale avec l'Espagne, guerre que la nation désirait, mais qui n'eut point les résultats qu'on en attendait, malgré les forces qui avaient été mises à la disposition du roi. George II dut bientôt après prendre part à la guerre pour la succession d'Autriche (*voy.*), comme garant de la pragmatique-sanction de Charles VI. Toutefois, dans le principe, il n'assista Marie-Thérèse, reine de Hongrie et de Bohême, qu'en secret, et en se bornant à des secours d'argent; mais après la paix de Breslau, en 1742, et lorsque Robert Walpole, victime de l'esprit de parti, eut été obligé de céder sa place de premier ministre à lord Carteret, homme ardent et ennemi juré de la France, George se déclara contre cette dernière et contre ses alliés. On rassembla en Allemagne une armée à la tête de laquelle George II resta maître du champ de bataille de Dettingen (*voy.*), le 27 juin 1743. La flotte britannique battit la flotte française à Toulon, le 22 février 1744, et conserva sa prépondérance sur mer. Mais pendant cette guerre, le prince Édouard (*voy.*), fils du prétendant et petit-fils du roi expulsé Jacques II, soutenu

par la France, débarqua deux fois en Écosse. La première tentative échoua immédiatement; la seconde, qui eut lieu en 1745, eut d'abord plus de succès, mais battu complétement à Culloden (*voy.*), Édouard fut contraint de prendre la fuite. La guerre au dehors se termina par la paix d'Aix-la-Chapelle, du 18 octobre 1748. Outre la promesse de la France de ne plus soutenir le prétendant et de reconnaître la légitimité de la famille de Hanovre, George II, malgré sa supériorité, n'obtint que quelques avantages commerciaux d'une importance minime si on les compare à la dette énorme qu'avaient entraînée les armements et les subsides payés à l'Autriche, à la Sardaigne, au Danemark, à la Saxe et à d'autres états d'Allemagne. Les difficultés qui s'étaient élevées en 1739 avec l'Espagne furent terminées, en 1750, par une convention dans laquelle George renonça à l'Assiente, qui les avait fait naître, moyennant une indemnité pécuniaire. Comme on prévoyait une longue paix, on abaissa à 3 p. 0/0 l'intérêt de la dette nationale qui s'était accrue de plus de 75 millions de liv. sterl.; ce sont ces fonds qu'on appelle *consolidés* ou le capital 3 p. 0/0. Au moyen d'une épargne de 800,000 liv. sterl. et de quelques autres ressources, on composa un fond d'amortissement (*sinking fond*) destiné au paiement graduel de la dette; mais ce fond fut souvent employé à un autre usage. Des difficultés de frontières entre les deux colonies britannique et française dans l'Amérique septentrionale, difficultés qui n'avaient pas été aplanies par les traités précédents, occasionnèrent, en 1755, une nouvelle guerre avec la France, guerre qui s'étendit sur le continent, où elle se confondit avec la guerre de Sept-Ans. George, dont le grand Pitt (lord Chatham) dirigea les affaires depuis 1758 jusqu'à 1761, enleva pendant cette guerre aux Français, dont la marine était affaiblie, plusieurs de leurs possessions étrangères, et fit de grandes conquêtes dans les Indes-Orientales. *Voy.* Clive.

George II mourut pendant la guerre, laissant pour successeur son petit-fils George III. Une autre guerre avec l'Espagne vint se joindre (1762) à la première, mais la paix de Paris, du 10 février 1763, mit fin à toutes deux. George conserva une grande partie des conquêtes que les Anglais avaient faites dans les deux Indes, et en outre la France céda le Canada. Jamais l'Angleterre n'avait soutenu une lutte aussi heureuse : aussi, lorsqu'elle fut terminée, la dette nationale, qui s'était élevée jusqu'à 143 millions sterl., ne donna-t-elle lieu à aucun murmure. Le nombre des bâtiments de guerre britanniques était d'environ 370, montés par 100,000 hommes et armés de 14,000 canons. Des troubles à l'intérieur occasionnés par des débats sur la liberté de la presse et qui amenèrent de fréquents changements de ministres; les voyages de Cook (*voy.*), entrepris pour faire des découvertes; les guerres conduites dans les Indes-Orientales avec des succès divers, tels sont les événements qui remplirent les dix années suivantes de ce règne. Mais la lutte qui s'éleva, en 1774, avec les colonies de l'Amérique septentrionale, que les ministres voulaient imposer, fut beaucoup plus sérieuse; leurs règlements bizarres et mobiles firent naître une guerre désastreuse (*voy.* États-Unis et Indépendance) à laquelle la France prit part en 1778, en y entraînant aussi l'Espagne. Mécontente de la neutralité armée des puissances du Nord, la Grande-Bretagne s'attaqua dans ce même temps aux Provinces-Unies de Hollande. Malgré tous ses efforts, elle ne put soumettre les colonies d'Amérique, et en conséquence elle conclut la paix de Versailles en 1783. L'article le plus important de ce traité fut la reconnaissance par elle de l'indépendance des treize états américains. Au reste, cette séparation de ses colonies ne fit éprouver à la métropole aucune perte marquante, car elle fut affranchie des dépenses considérables qu'elle avait dû faire auparavant pour les défendre, et son commerce même y gagna sous certains rapports; seulement elle devait trouver un jour dans ce nouvel état indépendant un rival de son commerce maritime qui embrasse tout l'univers. Pendant cette guerre, la dette nationale s'éleva jusqu'à 240 millions sterling.

C'est au développement de l'indépendance des États-Unis d'Amérique et aux terribles secousses que fit éprouver

au monde politique la révolution française que commence la dernière période de l'histoire de la Grande-Bretagne. Le 1er février 1793, la Convention nationale de la France républicaine déclara la guerre à la Grande-Bretagne, et cette guerre devint bientôt une lutte à outrance. La Grande-Bretagne fit des efforts extraordinaires; elle envoya sur le continent, ou y prit à sa solde, des masses de troupes considérables. La marine britannique s'étendit sur tout l'Océan, et exerça son action à la fois dans les deux Indes, dans la Manche et dans la mer Méditerranée. On compta, jusqu'en 1801, plus de 12 millions de livres sterling de subsides à la Sardaigne, à la Prusse, à Hesse-Cassel, à l'Autriche, au Portugal, à la Russie et aux émigrés français. La Grande-Bretagne se vit contrainte de faire des efforts encore plus considérables, lorsque, plus tard, les Hollandais et les Espagnols se furent rangés du côté de la France. Sur terre, les résultats de la guerre furent en général très malheureux pour la coalition (*voy.*); et si la conquête de Toulon et de l'île de Corse, en 1793, donna un instant d'éclat aux armes britanniques, ces deux conquêtes ne purent être conservées longtemps. Mais d'un autre côté, la plupart des possessions françaises et hollandaises dans les deux Indes et en Afrique enlevées, la victoire de l'amiral Howe remportée sur la flotte de Brest le 1er juin 1794, la défaite de la flotte espagnole au cap de Saint-Vincent, arrivée le 14 février 1797, et celle de la flotte hollandaise, qui eut lieu à Egmont le 11 octobre de la même année, assurèrent aux Anglais la souveraineté des mers. Ils bloquèrent les côtes et les ports ennemis, dont ils détruisirent partout le commerce maritime; la puissance navale de la France fut vigoureusement entamée, et la flotte hollandaise amenée même à Londres, après que la victoire brillante d'Aboukir, gagnée le 1er août 1798, eut paralysé l'entreprise sur l'Égypte et qu'on eut jeté les fondements d'une seconde coalition. A la même époque, les Anglais soumirent dans les Indes-Orientales leur puissant adversaire Tippo-Saïb (*voy.*), s'emparèrent de trésors immenses, et réunirent à leurs possessions la plus grande partie du royaume de Mysoore (Maïssour). Pour réprimer avec plus d'énergie les fréquentes insurrections dont l'Irlande était le théâtre, Pitt proposa en 1801 de réunir ce royaume à la Grande-Bretagne, et cette réunion eut lieu le 1er janvier 1801. Cependant les violences exercées par les navires britanniques contre la navigation des neutres et leurs fréquentes infractions au droit maritime avaient donné lieu à la ligue du Nord (1800-1801), entre la Russie, le Danemark, la Suède et la Prusse, qui prétendirent soutenir les droits des neutres à main armée. Le gouvernement anglais prit aussitôt des mesures hostiles, et, par suite de la bataille de Copenhague, du 2 avril 1801, le Danemark se vit contraint de désarmer. Après la mort de Paul Ier, empereur de Russie, la ligue se trouva dissoute; on conclut un accommodement, sans vider le point principal de la dispute, et les Prussiens abandonnèrent le Hanovre, dont ils étaient en possession.

La France était réconciliée avec tous ses ennemis du continent, et même dans la Grande-Bretagne on invoquait hautement la paix. Le nouveau ministère (Addington, Hawkesbury) conclut en conséquence le traité d'Amiens, le 25 mars 1802. Ce traité, malgré la supériorité de la Grande-Bretagne, ne lui procura que de faibles avantages, savoir : la possession de l'île de la Trinité et de la partie hollandaise de Ceylan, ainsi qu'un libre accès aux ports du cap de Bonne-Espérance. La nation anglaise manifesta du mécontentement, et comme Napoléon irritait l'orgueil britannique par de nouvelles usurpations, la guerre fut de nouveau déclarée à la France, le 18 mai 1803. Les Français prirent possession du Hanovre, donnèrent la plus grande étendue à leur système de prohibition contre la Grande-Bretagne, firent un traité d'alliance avec la Hollande, avec la république italienne, puis avec l'Espagne, et menacèrent l'Angleterre d'un débarquement (*voy.* Boulogne). Pour repousser l'agression de la France, Pitt, qui était rentré au ministère, lui suscita, en 1805, une nouvelle guerre continentale, mais qui ne servit qu'à fournir à l'empereur Napoléon l'occasion de nouvelles victoires et de

nouvelles conquêtes. Toutefois la mer demeura favorable aux Anglais, et la bataille de Trafalgar, du 21 octobre 1805, dans laquelle Nelson périt, mit le comble à leur gloire. Pitt mourut le 13 janvier 1806. Le nouveau ministère (Grenville, Grey, Addington et Fox) inclinait à la paix; mais après les conquêtes que Napoléon avait faites dans la guerre prusso-russe, et après les décrets de Berlin et de Milan (voy. *blocus et système* CONTINENTAL), on ne pouvait plus se réconcilier avec lui sans reconnaître sa suprématie sur le continent. On chercha donc à élever encore davantage la puissance navale; mais le bombardement de Copenhague et la prise des vaisseaux de guerre danois, en septembre 1807, augmentèrent le nombre des ennemis de la Grande-Bretagne; la Russie même rompit son alliance avec elle. Cependant, en 1808, les empereurs Napoléon et Alexandre, réunis à Erfurt, adressèrent à George III une invitation à la paix, qui pouvait se conclure si la Grande-Bretagne eût consenti à reconnaître Joseph Bonaparte comme roi d'Espagne. Déjà une armée britannique en Portugal avait contraint le général français Junot à capituler, le 30 août (*voy.* CINTRA), et la flotte russe, qui mouillait dans le Tage, se rendit aussi le 3 septembre 1808. Les Espagnols, peu dociles aux injonctions impériales, reçurent des secours en argent, en munitions de guerre et en soldats (*voy.* WELLINGTON), et Cayenne, la Martinique, Saint-Domingue, et les îles Ioniennes, à l'exception de Corfou et de Sainte-Maure, furent enlevées. Mais l'expédition contre la Zélande et la Flandre, entreprise en 1809, finit par l'évacuation de l'île de Walcheren. En revanche, la Guadeloupe, Saint-Martin, Saint-Eustache, Amboine, Bourbon et l'Ile-de-France tombèrent encore (1810) au pouvoir des flottes britanniques. Cependant le retour de la maladie mentale du roi (*voy.* GEORGE III) rendait une régence indispensable: le Parlement en investit le prince de Galles, le 10 janvier 1811. Le gouvernement ne perdit pas de vue pour cela son point principal, la guerre contre la France avec laquelle on ne voulait faire de paix que lorsqu'elle serait rentrée dans ses anciennes limites sous le gouvernement des Bourbons. La campagne de 1812 s'ouvrit avec de nouvelles espérances; bientôt, au moyen de son or, l'Angleterre devint l'âme de la coalition qui se forma sur le continent en 1813, et une armée anglo-portugaise enleva l'Espagne au roi Joseph. La guerre qui avait éclaté en 1812 entre la Grande-Bretagne et les États-Unis, et dans laquelle la marine britannique éprouva des pertes considérables de la part des Américains, se termina par la paix de Gand, du 24 décembre 1814. Les plus brillants résultats couronnèrent de si grands efforts sur le théâtre de la guerre en Europe: pendant que les alliés entraient à Paris, lord Wellington franchissait les Pyrénées et s'avançait jusqu'à Toulouse. Les suites de toutes ces entreprises furent la restauration de la famille des Bourbons et l'organisation d'un système de gouvernement basé sur les principes du droit public européen. En vertu du traité de Paris, du 30 mai 1814, la Grande-Bretagne rendit à la France toutes ses conquêtes, à l'exception de Tabago, de Sainte-Lucie et de l'Ile-de-France; mais, de ses conquêtes sur la Hollande, elle garda le cap de Bonne-Espérance, Demerary, Essequebo et Berbice. Elle garda de même l'île danoise d'Helgoland, Malte, et elle obtint le protectorat des îles Ioniennes. Ainsi elle recueillit des avantages considérables sous le double rapport des acquisitions territoriales et de l'importance politique, en même temps qu'elle augmenta son empire des Indes-Orientales par la conquête des possessions du roi de Candy, en vertu de laquelle l'île de Ceylan tout entière appartint alors immédiatement à la couronne britannique. Le Hanovre obtint aussi une extension considérable et le titre de royaume. Le retour de Napoléon ne changea rien à cet état de choses: les armes britanniques reçurent un nouvel éclat à la bataille de Waterloo, et, par suite de sa défaite, Napoléon se livra, le 13 juillet 1815, à une croisière anglaise sous les ordres du capitaine Maitland.

De 1688 à 1815, c'est-à-dire dans un espace de 127 ans, la Grande-Bretagne a soutenu 65 guerres, qui lui ont coûté une somme totale de 50,600,000 livres sterl. pour s'élever à la hauteur d'une grande

puissance européenne et s'emparer de la suprématie dans le commerce du monde. Toutes les guerres de l'Europe contre la France révolutionnaire et impériale ont été allumées par la politique anglaise et conduites avec son argent : aussi, à la fin de la guerre, se trouva-t-elle avec une masse de dettes (*voy.* T. IV, p. 206) dont le capital excédait quarante ans de revenus du royaume. Le bouleversement des rapports intérieurs de la nation, qui menaçait des plus grands dangers, exigea du ministère des mesures très circonspectes, mais en même temps très énergiques. Cette opinion, trop légèrement adoptée, que, si la guerre détruisait la force d'un état, elle lui apportait aussi de grands moyens de prospérité, se trouva réfutée par le fait. L'économie et l'éloignement pour toutes dépenses extraordinaires, notamment pour toutes guerres, ont été, depuis 1815, la première loi de l'administration. Le gouvernement anglais protesta formellement contre le principe mis en avant par les autres puissances européennes, que le système politique de l'Europe conférait à chacune d'elles le droit de réprimer par la force des armes, partout où elle aurait été entreprise, la perturbation violente de l'état actuel des choses ; et ce fut seulement lorsque l'agrandissement d'une puissance déjà colossale justifiait de graves appréhensions, par exemple dans les rapports de la Russie avec la Turquie, que le cabinet britannique crut devoir interposer sa médiation. Lorsqu'en 1822 Canning (*voy.*) entra au ministère des affaires étrangères, sa politique s'éloigna de celle du continent, et, en 1823, la Grande-Bretagne n'approuva pas l'expédition de la France en Espagne. Toutefois elle autorisa des particuliers à soutenir la cause des Grecs et reconnut le blocus qu'ils établirent le long de leurs côtes. Elle conclut aussi des traités de commerce et d'alliance avec les nouveaux états libres de l'Amérique qu'elle avait formellement reconnus en 1825 ; elle aplanit les difficultés du Portugal avec le Brésil, et, comme ancienne alliée du Portugal, elle y envoya des troupes pour soutenir sa constitution et sa régence. Depuis la fin de 1826, en même temps qu'elle empêchait l'Espagne de procéder par la violence, Canning s'unit avec le cabinet français pour aviser aux moyens de rétablir le repos dans la Péninsule, et l'Autriche, la Russie et la Prusse abandonnèrent à ces deux cabinets la direction de cette affaire. De concert avec la Russie, en 1826, et avec la France par suite du traité de pacification de Londres, du 6 juillet 1827, l'Angleterre usa de son influence sur la Porte othomane pour la déterminer à un sacrifice, devenu inévitable par suite de l'état des affaires en Grèce, et elle se montra même résolue à l'y contraindre au besoin. D'un autre côté, il existait certaines difficultés avec les États-Unis sur la question de la réciprocité en matière de commerce : cette circonstance, ainsi que l'influence du parti théocratique dans le cabinet des Tuileries, empêchèrent le rapide développement du système politique que Canning avait proclamé avec trop de hardiesse au Parlement, le 12 décembre 1826. Par suite de la maladie de lord Liverpool, Canning se trouva placé à la tête du ministère, le 11 avril 1827, et en s'unissant aux whigs (Lansdowne, Burdett, Brougham, Holland, Carlisle, etc.), il poussa dans les rangs de l'opposition le puissant parti des tories (Wellington, Eldon, Bathurst, Westmoreland, etc.). Après sa mort, il est vrai, lord Goderich (Robinson) continua le même système, et la bataille navale gagnée à Navarin par la flotte anglo-franco-russe, sous le commandement de Codrington (*voy.*), parut avoir à peu près atteint le but de la politique de Canning. Mais un ministère nouveau, dont lord Wellington fut le chef (1828), ne vit dans cette victoire qu'un événement fatal ou malencontreux, et dans le sulthan qu'un ancien allié de la Grande-Bretagne qui avait droit à ses égards. Depuis ce temps, lord Wellington perdit le gouvernail de la politique européenne que Canning lui avait transmis ; la Russie attaqua la Porte, qui écarta opiniâtrément l'intervention des autres puissances, se fiant dans l'assistance de la Grande-Bretagne qui venait de resserrer les limites qu'on donnait au nouvel état grec et qui enhardissait la Porte dans sa résistance contre la Russie. Toutefois, le nouvel ambassadeur britannique, Robert Gor-

don, n'arriva à Constantinople que pour voir à quel point l'armée russe menaçait cette capitale, et, en août 1829, la Porte, trop tard sans doute, prit enfin le parti de céder. Lord Wellington avait essayé vainement d'arrêter la Russie par des menaces dérisoires; l'usurpateur du Portugal, don Miguel, l'avait également trompé, et l'empereur du Brésil ne put voir plus longtemps un allié dans un gouvernement qui, après avoir reçu sa fille Maria da Gloria en qualité de reine de Portugal, défendait cependant aux sujets de cette reine de débarquer à Terceire, l'une des îles qui lui étaient restées fidèles.

Dans l'administration intérieure, chaque pas vers l'amélioration portait l'empreinte de ce développement lent qui, en général, caractérise la législation britannique et qui paraît tenir à la domination bien consolidée du petit nombre des grands propriétaires. Malgré toutes les économies et une grande réduction opérée dans la force armée, de si grandes charges pesaient sur le peuple, généralement déshérité de la propriété territoriale, et, par les mauvaises récoltes des années 1816 et 1817, la détresse des ouvriers fut telle qu'un véritable désespoir parut s'emparer de cette classe de la nation. Le droit des Anglais de s'assembler pour délibérer sur leurs intérêts communs fut mis à profit par les démagogues, et principalement par le fameux Hunt (*voy.*), pour demander une réforme radicale des lois relatives aux élections et le renouvellement annuel du Parlement. On prit des mesures sévères : une assemblée populaire à Manchester fut dispersée, le 16 août 1819, par la *yeomanry* (garde civique) et par les dragons, et il y eut beaucoup de morts et de blessés. Les mouvements prirent cependant un caractère de plus en plus grave, et le ministère se vit obligé de proposer au Parlement, pour cinq années, des mesures extraordinaires, telles que la défense d'exercices militaires clandestins et de port d'armes. On ne permettait des assemblées que du consentement des autorités locales et par paroisses; on imposa un timbre fort coûteux sur les pamphlets au-dessous de deux feuilles, et on augmenta les peines contre les libelles injurieux, ainsi que contre la publication d'écrits séditieux ou irréligieux; enfin on rendit plus expéditives les formes de procédure pour les délits de moindre gravité. La mort du roi George III, le 29 janvier 1820, ne changea rien sous ces rapports, quoiqu'elle eût d'autres suites d'une haute importance; mais le danger du *radicalisme* disparut bientôt par suite de la diminution des taxes, d'un plus grand débit à l'étranger, surtout dans l'Amérique espagnole, des marchandises fabriquées, enfin par suite de récoltes plus abondantes et du bas prix des subsistances. La condition de l'ouvrier se trouvant ainsi améliorée, les dangers du paupérisme (*voy.*) s'éloignèrent. Ce qui contribua principalement à ce changement fut le rapport du bill restrictif de la banque (le rétablissement du paiement en argent comptant), qui profita surtout à la classe ouvrière.

Cependant le retour de la reine Caroline (*voy.*) en Angleterre, le 6 juin 1820, et le message royal qui chargea le Parlement d'examiner sa conduite, donnèrent un nouvel aliment aux mécontents. Ce message ne tendait à rien moins qu'à priver la femme de George IV (*voy.*) de ses titres, de ses droits et priviléges comme reine de la Grande-Bretagne, et à provoquer son divorce avec le roi. La répugnance publique contre ce procédé fut si grande que les ministres n'osèrent pas porter à la chambre des Communes le bill adopté par la chambre des Lords.

En 1826, il se manifesta de nouveau une détresse générale, suite d'une crise industrielle engendrée par la déplorable manie qu'on avait alors de spéculer sur les fonds étrangers, de faire des entreprises coûteuses, et par la surabondance des marchandises dans les marchés. L'Angleterre perdit des sommes énormes en argent, de nombreuses faillites éclatèrent; le crédit fut ébranlé, et l'industrie resta momentanément paralysée. Cet orage cependant s'apaisa; mais Canning ne réussit point à mettre à l'abri du monopole de l'aristocratie territoriale l'état des manufactures, en modifiant dans l'esprit de la liberté du commerce les lois sur les grains. La puissante opposition de la Chambre haute, et en particulier de lord Wellington,

déjouèrent le plan de ce ministre pour l'amélioration des lois sur les céréales.

L'administration si remarquable de Canning, devenu chef du cabinet bien qu'il fût ennemi personnel du roi George IV, releva considérablement la popularité de ce dernier; elle s'accrut encore par les réformes commerciales de Huskisson (*voy.*), ainsi que par la grande mesure de l'émancipation des catholiques (*voy.* l'article), dont lord Wellington lui-même se vit forcé de devenir l'instrument (1829). Ce chef du parti tory était à la tête du cabinet, lorsqu'éclata en France la révolution de Juillet, qui releva les espérances du parti libéral en Angleterre. George IV n'eut pas le chagrin d'être témoin d'un événement si contraire à ses sentiments: il mourut le 26 juin 1830, et le duc de Clarence lui succéda sous le nom de Guillaume IV. Dès lors le triomphe du même parti sembla assuré. Guillaume se hâta de reconnaître le nouveau roi des Français, appelé au trône par le vœu populaire; et de ce moment la France, jusque-là intimement liée avec la Russie et l'Autriche, rechercha l'alliance britannique, et envoya à Londres, pour la négocier, son plus grand diplomate (*voy.* Talleyrand). Le ministère de lord Wellington fit place, le 16 novembre suivant, à un ministère whig, à la tête duquel fut placé lord Grey (*voy.*), grand seigneur qui aimait la liberté, mais qui, comme le roi, redoutait l'ardeur des libéraux à déraciner tous les abus et à renverser toutes les entraves. C'est sous ce ministère whig que s'accomplit la réforme parlementaire (*voy.* p. 736), vivement réclamée depuis longtemps, et qu'il était impossible de refuser davantage aux demandes toujours plus pressantes de la nation. Contraire aux brusques innovations, le roi s'effrayait néanmoins des plaintes qui s'élevaient de toutes parts. L'état de l'église, la dîme qu'elle prélevait, ses rapports avec l'Irlande surtout, puis les priviléges de la chambre des Lords, la durée septennale des parlements, et différents autres points de la législation existante, étaient autant de griefs dont le peuple demandait la réparation. Le roi se montra plusieurs fois indécis entre les deux partis, et, après la dissolution du ministère Grey, continué par lord Althorp (Spencer), il chargea sir Robert Peel (*voy.*), chef des tories dans la chambre des Communes, de former une nouvelle administration, avec le concours de lord Wellington. On sait que ce cabinet n'eut pas une longue durée et qu'il fit place à celui dont lord Melbourne devint le chef, et au sein duquel lord John Russel déploya une activité si remarquable dans l'administration des affaires intérieures. Nous renvoyons aux articles Grey, Peel, Melbourne et Russel pour faire connaître les principaux faits qui concernent chacun de ces personnages pendant le règne de Guillaume IV, à qui nous consacrerons aussi un article spécial.

Cependant des réformes de tout genre furent introduites sous ce règne, et parmi les événements les plus importants qui le signalèrent nous devons faire mention de l'émancipation des esclaves dans les colonies anglaises, sujet sur lequel nous reviendrons, comme nous l'avons annoncé, à l'article Traite des noirs.

Pendant que l'Irlande, dont la population catholique était sacrifiée à un petit nombre de protestants seuls possesseurs de toutes les terres, et le Canada, où l'élément français se débattait contre les envahissements de l'élément anglais, lui donnaient, au sein même de l'empire, de profondes préoccupations, le cabinet de Saint-James, dans sa politique étrangère, s'attacha particulièrement à conserver la paix européenne, à terminer à l'amiable la constitution du royaume de Belgique, à faire triompher en Espagne le système libéral personnifié dans l'*innocente* reine Isabelle II, et à surveiller en Orient les progrès de la Russie qui ne cachait plus ses projets ambitieux du côté de la Turquie, tandis qu'en Asie elle semblait chercher la route de l'Inde à travers la Perse et l'Afghanistan. La jalousie que la puissance de cet état colossal inspire à l'Angleterre rendit l'alliance de la France de plus en plus précieuse pour elle, dans un moment où elle est en outre tourmentée dans son intérieur par une crise violente et par des attaques incessantes contre sa vieille constitution.

Guillaume IV mourut le 20 juin 1837 et laissa le sceptre de la Grande-Bretagne et de l'Irlande à une reine de dix-

huit ans, Victoria. Le Hanovre, qui ne peut tomber en quenouille, eut alors un roi particulier. Le ministère libéral fut maintenu, mais la situation se compliqua de plus en plus, tant par l'insurrection du Canada, réprimée depuis, que par la formidable organisation des *chartistes* à l'intérieur. Cependant, plein de confiance dans l'esprit qui a présidé à son éducation, le peuple britannique prodigue à sa jeune reine les témoignages de respect et d'amour. Placée sur ce trône battu par les orages, elle semble, génie tutélaire, en éloigner les dangers et désarmer par la douceur de son sexe les haines qui de nos jours assiégent de toutes parts le pouvoir.

CHRONOLOGIE *des rois de la Grande-Bretagne depuis la mort d'Élisabeth jusqu'à l'avénement de la reine Victoria.*

1. *Maison de Stuart.*

1. JACQUES Ier	1603
2. CHARLES Ier	1625
Interrègne.	
3. CHARLES II	1660
4. JACQUES II	1686
5. MARIE et son époux GUILLAUME III, d'Orange	1688
6. ANNE	1702

2. *Maison de Hanovre.*

7. GEORGE Ier	1714
8. GEORGE II	1727
9. GEORGE III	1760
10. GEORGE IV	1820
11. GUILLAUME IV	1830
12. VICTORIA	1837

En terminant cet article, nous indiquerons quelques bons ouvrages qui, joints à ceux dont nous avons donné les titres à la page 749 du T. Ier, mettront le lecteur en état de compléter son étude de l'histoire de la Grande-Bretagne: Guizot, *Histoire de la révolution d'Angleterre depuis l'avénement de Charles Ier jusqu'à la chute de Jacques II*, Paris, 1826, t. I et II; sir James Mac-Intosh, *History of the revolution in England in* 1688, Londres, 1834, in-4°; William Jones, *History of England during the reign of George III*, Lond., 1825, 3 vol. in-8°; enfin un ouvrage tout récent et non encore terminé : lord Mahon, *History of England from the peace of Utrecht to the peace of Aix-la-Chapelle*, Lond., t. I-III, 1837-38. *C. L.* et J. H. S.

GRANDE-GRÈCE, nom donné par les Romains à la partie méridionale de l'Italie, jusqu'à la rivière de Silar suivant les uns, et, suivant les autres, d'une part jusqu'au Volturnus et d'autre part jusqu'au Tronto et au Fortore. L'Apulie, l'Iapygie, la Lucanie et le pays des Bruttiens en dépendaient donc, et l'on y comptait quelquefois de plus la Campanie.

Pausanias fait remarquer que la plus ancienne colonie dont on ait conservé le souvenir, soit parmi les Grecs, soit parmi les Barbares, fut celle des Énotriens et des Peucétiens, conduite par Énotrus, l'un des vingt fils de Lycaon, et par Peucétius, son frère. D'autres généalogistes donnent jusqu'à cinquante fils à Lycaon. Quoi qu'il en soit, cette migration grecque serait partie d'Arcadie, dix-sept générations avant la guerre de Troie. Niebuhr, après beaucoup d'autres critiques, a traité cette tradition de fable empruntée à d'anciennes théogonies ou à de vieux écrits; mais ensuite il s'efforce de démontrer que les Énotriens étaient des Pélasges. D'autres mythographes font venir en Italie, après la chute de Troie, Nestor, Diomède, Idoménée, Philoctète, Épeus. Il est certain qu'après la guerre de Troie l'émigration était plus facile pour les Grecs; les discordes civiles y poussaient d'ailleurs, ainsi que la misère et la famine. Les plus audacieux de leurs guerriers cherchèrent de nouvelles demeures : les habitants du Péloponèse se jetèrent vers l'Occident; il en aborda un grand nombre en Sicile et dans le midi de l'Italie. Ces plages étaient alors à peu près désertes, la population osque (*voy.*) se livrant dans les montagnes à une vie nomade : les Grecs purent donc occuper le littoral, et s'établir à chaque promontoire, à chaque embouchure de fleuve. Peu à peu ils s'affermirent et gagnèrent du terrain. Selon le récit d'Hérodote, les premiers qui abordèrent en Italie furent des Crétois poussés par la tempête : toutefois la plus ancienne colonie que reconnaisse l'histoire est celle des Chalcidiens à Cumes (*voy.*), et d'abord à Ischia et sur les petites îles voisines. Les chronologistes d'Alexandrie font remon-

ter cette colonie à des temps très reculés, dans la vue de rattacher ses fondateurs à des généalogies héroïques. D'après leur comput, Cumes se trouve, contre toute vraisemblance, de beaucoup antérieure à toutes les villes grecques voisines. La tradition indique que l'on traversa des mers sur lesquelles on n'avait pas encore navigué. Le jour, les vaisseaux étaient guidés par une colombe; la nuit, le son de l'airain mystique les précédait. Niebuhr ne pense pas que Cumes soit aussi ancienne; il ajoute qu'on ne peut aucunement marquer l'époque de sa fondation. D'autres Chalcidiens, aussi venus de l'Euripe, fondèrent Rheggium environ cinquante ans avant l'ère romaine. C'est de là que Micythus fonda, sur le territoire abandonné de Sybaris, Pyxus, la plus récente des villes chalcidiennes. Dicéarchie était un port fortifié des habitants de Cumes. Il paraît que les Samiens s'y établirent dans les premières années du règne de Darius : Cumes les aura sans doute accueillis, car elle était alors serrée de près par les Tyrrhéniens. La fondation de Parthénope est aussi venue de Cumes.

Une émigration ouvrait la voie à une autre : les valeureux Parthiniens prirent aux Iapyges une riche contrée et mirent une colonie à Tarente (ou plutôt *Tarante*, comme on verra plus bas). Des fugitifs de la Locride orientale se jetèrent dans le pays des Ausones : ce furent les fondateurs de Locres épizéphyrienne, cité si puissante dans la suite qu'il en put naître deux autres colonies, Hipponium et Medma, près du détroit de Sicile. Vers le même temps, des Achéens bâtirent, sous les auspices de l'oracle de Delphes, Crotone et Sybaris. De la première sont issues Pandossa et Terina, de la seconde Posidonia et Laos, toutes sur le rivage tyrrhénien. D'autres Achéens fondèrent Caulonia et Métaponte. On rapporte aussi que, du temps de Crésus, des fugitifs de Colophon abordèrent à l'embouchure du Siris et y fondèrent la ville de ce nom; mais il est plus certain que des Phocéens échappés à la domination perse fixèrent leur demeure dans le golfe de Pæstum, où ils bâtirent Élée.

Ces colonies grecques, les plus célèbres de toutes, ont donc une origine qui date du premier et du second siècle de Rome. Humbles dans leurs commencements, elles arrivèrent bientôt à un haut degré de prospérité, et particulièrement celles des Achéens qui se montraient moins avares du droit de cité. Il peut y avoir de l'exagération dans le chiffre des populations de Crotone et de Sybaris, mais elles durent s'accroître beaucoup. La haute sagesse de Zaleucus (*voy.*) fit la prospérité de Locres; Rheggium et les autres villes chalcidiennes durent la leur aux lois de Charondas (*voy.*). Parménide (*voy.*) fut auteur de la législation d'Elea ou Velia, et chaque année les citoyens juraient de l'observer fidèlement. Les médailles de cette cité attestent combien les arts étaient florissants sous un tel gouvernement. Crotone se régénéra par la sagesse des pythagoriciens, école à la fois philosophique et politique. Sybaris était parvenue à une telle abondance de biens qu'à elle seule elle surpassait en richesses, en forces militaires, toutes les autres colonies grecques réunies. Tarente, dans sa ferveur démocratique, parvint aussi à un haut degré de splendeur, et elle s'y maintint tandis que la mollesse perdait Sybaris, et adopta ensuite les sages institutions des pythagoriciens. Mais en général il n'est que trop vrai que l'abondance et le luxe furent pour tous les Italiotes (c'est le nom que l'on donne aux Grecs d'Italie) une cause de dégénération et de décadence.

Les médailles attestent encore combien la navigation, le commerce et l'agriculture étaient chez eux en honneur. Beaucoup de maremmes et de terres incultes furent rendues à la production. On prétend que les champs voisins de Sybaris, autrefois marécageux, rendirent cent pour un; les céréales firent la fortune de Métaponte; une multitude de plantes étrangères arrivèrent sur ce sol nouveau : la vigne vint à Héraclée de Naxos, les platanes et les cyprès furent apportés d'Asie et de la Crète. On vantait la finesse des laines de Tarente à l'égal de celles de Milet.

A mesure que les Grecs se sentaient plus forts, ils étendaient leurs conquêtes sur la population osque et soumirent plusieurs districts au moyen de la civilisation et des traités. Ainsi les descendants des Iapyges vaincus se trouvèrent à l'égard de Tarente

dans la même position que les ilotes envers Sparte; mais, comme ceux-ci, ils se révoltèrent, et vers l'an de Rome 274 ils massacrèrent leurs maîtres. Du reste, les cités grecques étaient généralement gouvernées par cette aristocratie tempérée que vantent les sages de l'antiquité. Les pythagoriciens voulaient que l'exécution des lois ne fût confiée qu'à des hommes dignes de les comprendre; et, pour donner de la stabilité aux institutions, on fit dépendre du cens la faculté de siéger au sénat et d'occuper les magistratures, ainsi que nous le voyons pour Crotone, Locres, Thurium. Telle était la constitution des Achéens; mais dans les colonies chalcidiennes il y avait plus d'oligarchie : aussi Cumes et Rheggium passèrent-elles plus facilement sous la puissance de tyrans. D'une constitution monarchique et aristocratique Tarente passa à la démocratie; mais la mauvaise influence des rois de Syracuse et les discordes intérieures l'empêchèrent de prospérer.

Sous le nom de *Grande-Grèce* on comprenait généralement tous les établissements des Grecs sur les deux mers (Adriatique et Méditerranée); mais on ne voit pas qu'on ait assigné à ce pays des limites géographiques précises; souvent on y comprenait toute la Sicile. Du temps de Cicéron, ce n'était plus qu'un vieux nom, rappelant une grandeur en décadence. L'orgueil, toutefois, subsistait encore : il n'y avait pas une ville qui ne briguât l'honneur d'une origine surnaturelle; les fugitifs et les brigands furent transformés en héros et en demi-dieux. Tarente eut pour fondateur Taras, fils de Neptune; Crotone eut Hercule; Cremisa et Potilia eurent Philoctète; Métaponte Nestor; Scyllaceum Ulysse; beaucoup d'autres villes s'emparèrent de Diomède : on gardait même à Thurium, dans le temple d'Apollon, l'arc et les traits donnés par Hercule à Philoctète; à Métaponte, on possédait les outils de fer qui avaient servi à Épéus pour fabriquer le cheval de Troie.

Plus les Grecs d'Italie se plaçaient haut eux-mêmes, plus ils dédaignaient la population primitive du pays, à laquelle ils imputaient des penchants honteux et des actions déshonorantes; et cependant, si barbares que fussent encore les peuples italiques, ils étaient religieux et obéissants. Il resta des traces profondes de l'animosité des vaincus contre leurs vainqueurs, et les Lucains, les Bruttiens, les Dauniens, les Messapiens ne posèrent point les armes qu'ils n'eussent triomphé de ces orgueilleuses cités et reconquis le territoire qu'elles leur avaient ôté. On sait à quelle misérable condition Posidonia fut réduite sous la domination des Lucains. La langue osque avait banni le grec de Cumes. Cependant les relations nécessaires entre voisins avaient produit parmi ces nations un mélange d'idées et de mœurs; les cités grecques eurent recours souvent au bras et à l'alliance de ces Barbares; les Tarentins firent beaucoup d'efforts pour se concilier les Samnites. Les usages grecs ont laissé des traces jusque dans les montagnes de la Calabre; les Bruttiens s'étaient si bien familiarisés avec le grec qu'on les qualifiait de *bilingues*. Les sciences même, et la philosophie paraissent avoir pénétré chez les nations italiques, puisque dans l'histoire littéraire figure un Ocellus Lucanus, et que Bruttium était le siége des pythagoriciens. Il paraît que le Samnite Herennius Pontius fut élevé dans la doctrine de Pythagore. On nous assure que, dans sa jeunesse, il avait conversé avec Archytas et Platon. C'est une grande perte que celle des livres d'Aristote et de Théophraste sur les villes grecques d'Italie : à leur défaut, il faut se contenter d'un petit nombre de faits et de considérations générales.

Il ne peut entrer dans le cadre de cet article aucune recherche de détail sur la filiation de chacune des villes grecques : ceux qui voudront s'y livrer devront, avant tout, consulter le beau chapitre que Niebuhr a consacré à ce sujet dans son *Histoire romaine* (t. I, p. 219 de la traduction française); il pense, comme M. Micali*, dont nous venons d'analyser les doctrines, que les cités grecques étaient aristocratiques. Selon Niebuhr, les premiers colons n'étaient point venus avec femmes et enfants pour constituer un établissement régulier : c'étaient des jeunes gens audacieux et avides de butin

(*) L'*Italie avant la domination des Romains*, 4 vol. in-8°, et atlas in-fol., Paris, 1824, chez Treuttel et Würtz.

qui se procurèrent des femmes le glaive à la main. Ensuite des Grecs pauvres émigrèrent vers ces lieux, où on leur donnait une forte mesure de terres fertiles, mais où ils n'obtenaient pas les mêmes droits que les premiers colons. Fidèle à son idée favorite, Niebuhr croit que les descendants des premiers conquérants, divisés en trois peuples ou tribus, gouvernaient seuls, et que les autres Grecs n'étaient pas éligibles aux magistratures ; il ajoute qu'outre ceux-ci il devait y avoir beaucoup de simples *isopolites*, c'est-à-dire, d'habitants admis seulement à la jouissance des droits civils, enfin une multitude de serfs. Quant à la filiation des colonies, Cumes serait la première, Neapolis aurait été fondée par des Érétriens qui avaient occupé les îles Pithécuses abandonnées ; Phalante aurait établi à Tarente sa colonie dans la première année de la 18e olympiade. Il paraît que Tarente eut part à la fondation d'Héraclée et à celle de Callipolis chez les Messapiens, enfin à celle d'Hydrante. Les Phocéens, qui fuyaient Cyrus, bâtirent Élée ; Thurium, fondée en commun par la Grèce entière, fut la dernière ville que les Hellènes bâtirent sur cette côte. Quelques générations plus tard, Ancône fut construite au loin sur l'Adriatique, soit par des Syracusains qui fuyaient leurs tyrans, soit par ces tyrans eux-mêmes. — Outre Niebuhr et Micali, on peut consulter aussi ce que M. Ottfried Müller a dit de diverses cités grecques dans son *Étrurie ;* il en parle souvent à propos des conquêtes des Étrusques (*voy.*) dans l'Italie méridionale. P. G-Y.

GRANDES COMPAGNIES, *voy.* Compagnies.

GRANDESSE, dignité purement honorifique, propre à la monarchie espagnole, et qui fait désigner ceux qui en sont investis par le titre de *grands d'Espagne*. L'origine de cette dignité est toute féodale. De temps immémorial, les principaux feudataires de la couronne, dénommés primitivement *ricos-hombres*, avaient, à ce qu'il paraît, joui du privilége de parler couverts au roi, privilége également exercé par les grands feudataires de France, si l'on en croit le duc de Saint-Simon (Mémoires, t. XIX, p. 139), *jusqu'au milieu, pour le moins, des règnes de la branche de Valois*. Les *ricos-hombres* se trouvant singulièrement multipliés lors de l'avénement de la maison d'Autriche, parce que chacun des anciens royaumes dont s'était formée la monarchie avait les siens, les princes de cette dynastie s'attachèrent à en réduire le nombre. Philippe Ier s'arrogea d'abord le droit d'inviter à se couvrir en sa présence tel ou tel des *ricos-hombres ;* son fils Charles-Quint profita d'une difficulté d'étiquette que suscitèrent les princes d'Empire à son couronnement comme empereur, pour remplacer l'ancienne dénomination par celle de *grands ;* il l'accorda aux plus distingués des *ricos-hombres* qui l'avaient suivi en Allemagne, en les maintenant dans les prérogatives auparavant exercées par tous. Ainsi naquit la grandesse. Cette révolution aristocratique s'effectua sans obstacle : tout pliait devant la puissance et le génie du rival de François Ier. Les barons castillans et aragonais ne réclamèrent pas contre un changement plus important qu'on ne croirait au premier abord, puisqu'il transformait en une concession royale un droit qui les groupait fièrement jusque-là autour du trône, comme surveillants sévères de l'autorité et gardiens naturels des vieilles franchises nationales. De ce point de vue, l'institution de la grandesse doit être considérée comme le début de la révolution qui anéantit bientôt toute liberté en Espagne. Philippe II suivit la même marche que son père et son aïeul ; et, pour s'approprier davantage encore la dignité, il institua la cérémonie solennelle par laquelle en était accordée en quelque façon l'investiture. Plus tard s'établit l'usage des patentes et du tribut payé à la couronne par le récipiendaire, tribut qui dépassait quelquefois 40,000 livres et était appelé *mediannate ;* en outre il y avait l'*annate*, sorte de droit proportionnel à la valeur du fief et qui devait être acquitté annuellement. Ce fut aussi sous les princes de la dynastie autrichienne que les *grands d'Espagne* se trouvèrent divisés en trois *classes* entre lesquelles de vaines différences dans la cérémonie de la *couverture*, comme on l'appelait, formaient la principale distinction. Le grand de première classe se

couvrait avant d'adresser ses harangues au roi ; le grand de deuxième classe parlait au roi découvert, mais se couvrait pour entendre sa réponse ; le grand de troisième classe attendait pour se couvrir le *cobrios* royal que le monarque lui adressait immédiatement après avoir répondu à son discours. Du reste, les grands des trois classes étaient sur le même rang ; le roi les traitait également de cousins ; ils se couvraient indistinctement partout où le roi était lui-même couvert, siégeaient aux cortès au même titre, etc. Les rois d'Espagne conféraient quelquefois la grandesse à des étrangers. Sous le régime actuel, la grandesse a perdu de son ancien éclat, et elle n'a plus qu'une existence nominale, destinée, selon toute apparence, à disparaître bientôt entièrement, avec tous les autres débris de la vieille monarchie espagnole, devant l'esprit novateur qui en opère aujourd'hui la complète régénération. P. A. D.

GRANDEUR (math.). On nomme ainsi tout ce qui est susceptible d'augmentation ou de diminution, comme les nombres, l'étendue, le mouvement, etc. (*voy.* ces mots). Les propriétés de la grandeur font le sujet des mathématiques (*voy.*). Lorsque la grandeur est le résultat d'un assemblage de parties désunies entre elles, pouvant former chacune un tout séparé, comme un tas de sable, elle prend le nom de quantité (*voy.*) et devient l'objet du calcul (arithmétique ou algébrique), tandis que la grandeur dont les parties se confondent pour former un même tout, comme l'étendue, est l'objet de la géométrie (*voy.* ce mot). L. L-T.

GRANDEUR. Cette qualification va du physique au moral. Dans le sens grammatical, le terme de *grandeur* présente l'idée de prééminence, de supériorité. Il est quelquefois synonyme de *puissance*, *autorité*, et, en poussant cette interprétation jusqu'à ses dernières limites, c'est l'attribut exclusif de la Divinité : *Dieu seul est grand, mes frères !* a dit d'une manière sublime Massillon, au début de l'oraison funèbre de Louis XIV, dit *le Grand*.

La grandeur est dans le caractère, dans les actions ou dans la situation. Dans les deux premiers cas, elle fait les héros et les grands hommes ; dans le dernier, elle est seulement l'apanage des hommes élevés en dignité. C'est en ce sens que Boileau dit que Louis XIV, témoin du passage du Rhin,

> Gémit de sa *grandeur* qui l'enchaîne au rivage.

C'est dans le même sens encore que Racine a dit :

> On ne partage point la *grandeur souveraine*.

Dans ces exemples, *grandeur* veut dire pouvoir suprême. Quelquefois, dans une acception plus restreinte, ce mot désigne les positions sociales qui entraînent après elles les honneurs et l'autorité, objets de l'envie du commun des hommes. « Puis-« que nous ne pouvons parvenir à la gran-« deur, dit Montaigne, vengeons-nous à « en médire. » Au pluriel, ce terme n'est susceptible que de cette dernière acception. Dans un état où règne l'inégalité des rangs, les *grandeurs* sont le partage du corps aristocratique, et l'on donne le nom de *grands* à ceux qui en sont revêtus*. Ainsi le même mot indique au pluriel une manière d'être sociale et collective, tandis qu'au singulier il exprime une qualité morale et personnelle.

Dans le vocabulaire de l'étiquette et dans le langage cérémonieux, on donne le titre de *grandeur* aux évêques et au chancelier de France.

C'est la vertu poussée jusqu'à l'héroïsme qui fait la grandeur véritable : on l'appelle alors *grandeur d'âme*. Elle consiste à se vaincre soi-même, à savoir vaincre la fortune, à ne se laisser ni éblouir par les prospérités, ni abattre par les revers, à se dévouer pour les siens, à opposer les bienfaits à l'injure. C'est cette vertu qui soutient Phocion et Philopœmen dans les fers, qui fortifie Thrasybule et Camille dans leur exil, et qui guide la main d'Auguste signant le pardon de Cinna. *Voy.* CLÉMENCE, DÉVOUEMENT, GLOIRE, HÉROÏSME.

Mais il est aussi une sorte de grandeur incontestable qui existe en dehors de la

(*) On se rappelle à ce sujet le mot de Vergniaud : « Les grands ne sont grands que parce que nous sommes à genoux : Levons-nous ! » mot qui, du reste, paraît appartenir à Prudhomme, puisque dès le mois de juillet 1789 il en fit l'épigraphe de son journal *Les révolutions de Paris*. S.

vertu : celle-ci est un instinct élevé qui porte les hommes au grand, de quelque nature qu'il soit. Si la vertu seule fait les vrais héros, le génie politique, la valeur guerrière, au degré le plus éminent, font les *grands hommes*. Ce titre s'acquiert encore, grâce à cette autre espèce de génie qui illustre les sciences, les lettres et les arts, soit par les grandes découvertes et les grands perfectionnements, soit par la création d'œuvres sublimes. Ainsi, en suivant l'ordre des trois catégories que nous venons d'établir, nous trouvons dans la première Scipion, Titus, Trajan, Louis IX, Bayard, Turenne; dans la seconde, Alexandre, César, Charlemagne, Richelieu, le grand Condé, Louis XIV, Charles XII, Frédéric II et Napoléon; dans la troisième, Homère, Socrate, Archimède, le Dante, Christophe Colomb, Michel-Ange, Cervantes, Shakspeare, Descartes, Newton, Corneille, Bossuet, Montesquieu, tous grands hommes à des titres aussi incontestables que divers.

Enfin la possession à un haut degré d'une qualité spéciale confère aussi le titre de *grand*, mais seulement quant à cette spécialité : ainsi Attila, Gengiskhan, Tamerlan, Fernand Cortez, auxquels on ne saurait refuser le nom de *grands capitaines*, puisque le succès couronna toutes leurs entreprises, ne furent cependant point de *grands hommes*, puisqu'ils déshonorèrent la victoire par la cruauté, et qu'au lieu d'être les bienfaiteurs du monde, ils en furent le fléau. Louis XI aussi fut un *grand roi*, parce qu'il sut étendre et affermir le pouvoir royal; on ne peut dire cependant que ce fut un *grand homme*, puisqu'il fit le malheur de l'humanité par ses barbaries, et qu'il dégrada son caractère par les faiblesses de la superstition. C'est sous ce même point de vue que le *grand politique* Cromwell doit être apprécié. Dans un cadre moins ample, Mirabeau, le *grand orateur*, le *grand publiciste*, ne mérite pas non plus le titre de grand homme; en effet, par ses talents, il s'acquit des droits évidents à la plus haute célébrité, mais les vices qui souillèrent sa vie privée et l'habitude de l'intrigue ne permettent pas qu'on accorde l'estime à son caractère, lorsque ses talents commandent l'admiration. P. A. V.

Nous avons lu dans la *Revue française et étrangère* (t. Ier) un passage de M. Cousin dans lequel le *grand homme* nous paraît avoir été caractérisé d'une manière très remarquable, bien qu'encore sujette à restriction. On nous permettra sans doute d'extraire quelques lignes de ce morceau, afin de rectifier les idées à l'égard d'une qualification trop prodiguée et dont on fait souvent le plus étrange abus. Voici le portrait que trace le philosophe français :

« Un grand homme, dans quelque genre que ce soit, à quelque époque du monde, dans quelque peuple qu'il paraisse, vient pour représenter une idée, telle idée, et non pas telle autre, tant que cette idée a de la force et vaut la peine d'être représentée, pas avant, pas après. La conséquence est qu'un grand homme paraît quand il doit paraître, qu'il disparaît quand il n'a plus rien à faire, qu'il naît et qu'il meurt à propos. Quand il n'y a rien de grand à faire, le grand homme est impossible. Qu'est-ce en effet qu'un grand homme? l'instrument d'une puissance qui n'est pas la sienne; car toute puissance individuelle est misérable, et nul homme ne se rend à un autre homme : il ne se rend qu'au représentant d'une puissance générale. Quand donc cette puissance générale n'est pas ou n'est plus, quand elle manque ou défaillit, quelle force aura son représentant? Aussi vous ne pouvez pas faire naître le grand homme avant son heure, et vous ne le ferez pas mourir avant son heure; vous ne pouvez pas le déplacer, ni l'avancer, ni le reculer; vous ne pouvez pas le continuer et le remplacer; car il n'était que parce qu'il avait son œuvre à faire, il n'est plus que parce qu'il n'a plus rien à faire, et le continuer, c'est vouloir continuer un rôle fini et épuisé... Remarquez que tous les grands hommes ont été plus ou moins fatalistes. L'erreur est dans la forme, non dans le fond de la pensée : ils sentent, en effet, qu'ils ne sont pas là pour leur compte; ils ont la conscience d'une force immense, et, ne pouvant s'en faire honneur à eux-mêmes, ils la rapportent à une puissance supérieure dont ils ne sont que les instruments,

« et qui se sert d'eux selon ses fins... » S.

GRAND'GARDE, *voy.* Avant-Postes.

GRAND-LIVRE (commerce), *voy.* Livres.

GRAND-LIVRE (adm.), *voy.* Fonds publics, Dette, Comptabilité, etc.

GRAND-MAITRE, *voy.* Maitre, Ordres de chevalerie et Université.

GRANDMESNIL (Jean-Baptiste Fauchard de), né à Paris en 1737, le grime (*voy.*) modèle, l'un des meilleurs acteurs qui aient paru sur le Théâtre-Français, n'y arriva qu'à l'âge de 53 ans. Fauchard, père de Grandmesnil, dentiste habile et auteur de quelques ouvrages relatifs à sa profession, fit donner à son fils une éducation soignée. Le jeune homme fut reçu avocat au barreau de Paris; il eut la bonne fortune d'être chargé de la cause du fameux cabaretier Ramponneau, qui, après avoir voulu quitter ses tonneaux pour les tréteaux de la foire Saint-Laurent, avait, par scrupule de conscience, disait-il, demandé la rupture de son engagement. Le plaidoyer de Grandmesnil obtint du succès, même après celui qu'avait publié le malin vieillard de Ferney qui, comme on sait, s'était porté le défenseur d'office dans cette burlesque affaire.

Quelque temps après, le père de Grandmesnil acheta pour lui une charge de conseiller de l'amirauté. Grandmesnil en remplit les fonctions consciencieusement, et, comme tous les magistrats dignes de ce nom, il n'hésita pas à se prononcer contre le scandaleux parlement Maupeou. Il en résulta pour lui des désagréments, non-seulement vis-à-vis de ce corps, mais même dans sa famille. Grandmesnil les prit tellement à cœur qu'il abandonna la France; et, dépouillant la toge pour l'habit comique, il commença à Bruxelles la pratique d'un art vers lequel son goût l'avait toujours porté.

Grandmesnil jouait ce qu'on appelle *la grande livrée*, et ce fut dans ce même emploi qu'il vint briller à Bordeaux, à Marseille, etc., etc.; enfin, en 1790, il se vit appelé au Théâtre-Français; mais ayant déjà passé la cinquantaine, il y choisit un emploi plus en rapport avec son âge, celui des *rôles à manteau*. Cependant on voulut le confiner ensuite dans les doubles et les *utilités :* Grandmesnil, qui sentait son talent méconnu, s'empressa de passer au théâtre de la rue de Richelieu, dit alors *de la République*, où il devint sur-le-champ chef d'emploi et vit chaque jour s'accroître sa réputation. En 1798, il se hâta de se réunir à ses anciens camarades au théâtre Feydeau, et, lors de la réorganisation de la Comédie-Française, il y fut compris comme un des sujets les plus distingués.

D'une taille élevée, assez maigre, et doué d'une physionomie très expressive, Grandmesnil était excellent dans les vieillards, les grimes, les raisonneurs, etc.; c'était la perfection, la nature même, dans le rôle de l'*Avare* et dans plusieurs autres. Ce qu'on nomme au théâtre les rôles de *financiers* lui convenait moins : il y apportait bien toute son intelligence, mais son physique était trop peu en rapport avec eux.

Quoique, sur la fin de sa carrière théâtrale, sa voix fût devenue parfois aigre et un peu criarde, on le vit avec regret prendre sa retraite le 1^er^ avril 1811. Professeur au Conservatoire, où déjà depuis longtemps les jeunes élèves profitaient de ses leçons et de son expérience, il avait été, en outre, admis dans l'Académie des Beaux-Arts (4^e^ classe de l'Institut). C'était un de ces artistes que leur instruction, la distinction de leurs manières font accueillir avec empressement dans la bonne société.

Son patrimoine, ses pensions, et les fruits d'une économie que l'on prétend avoir été un peu outrée, lui avaient assuré plus que de l'aisance. Il affectionnait beaucoup la campagne dont il portait le nom, située dans la commune de Bure, près de Versailles. Par suite de l'invasion de 1815, elle éprouva de grands dommages : Grandmesnil en fut profondément affecté, et le chagrin avança le terme de ses jours. Il mourut dans cette campagne le 24 avril 1816. M. O.

GRAND-MOGOL, *voy.* Mogol.

GRAND-OFFICIER, *v.* Officier, Dignité, Légion-d'Honneur, etc.

GRAND-PRÊTRE, *voy.* Prêtre, Pontife, Hiérophante.

GRAND-PRINCE, *voy.* Prince.

GRANET (François-Marius), peintre, membre de l'Institut, naquit à Aix en Provence, en 1775, de parents honnêtes, mais pauvres. Son père reconnut à des signes non équivoques les dispositions de l'enfant pour les arts du dessin. Il en confia la direction à Constantin, habile paysagiste, que le hasard avait retenu dans la ville d'Aix au retour d'un voyage d'Italie. Ce professeur était capable de développer un germe aussi précieux ; et, prenant à son élève un intérêt paternel, il cultiva ses autres qualités en même temps que son talent. Il était aussi le maître du jeune comte de Forbin (*voy.*), compatriote de Granet. C'est dans cette école que commença entre eux cette union citée depuis comme un modèle d'amitié.

En 1792, Granet fut employé aux travaux de peinture dans l'arsenal maritime de Toulon. L'artiste qui devait un jour doter l'art français d'une nouvelle branche et devenir chef d'école, fut longtemps occupé à peindre des poupes et des proues de vaisseaux. Le comte de Forbin l'aida à sortir de cet état d'indigence laborieuse. Les deux amis se revirent à Toulon, et bientôt ils ne se séparèrent plus. Ils vinrent tous deux à Paris en 1797, et furent admis ensemble dans l'atelier de David, qu'ils quittèrent en 1802 pour se rendre en Italie. La marquise de Forbin, qui s'était associée aux sentiments de son fils, pourvut généreusement au voyage commun. L'année précédente, Granet avait exposé au Salon une vue du cloître des Feuillants de la rue Saint-Honoré, à Paris : ce petit tableau attira sur lui l'attention publique; il commença sa réputation en même temps qu'il fut un indice de sa vocation et de la direction que son talent devait prendre.

Le voyage d'Italie fut décisif pour cette direction. Le séjour de Rome ne tarda pas à manifester chez Granet de nouvelles facultés. Inspiré par ce ciel poétique, dont celui de son pays natal lui avait donné l'avant-goût, parcourant tour à tour et avec le même intérêt ces campagnes si largement éclairées, si vivement colorées, puis ces basiliques, ces voûtes de cloîtres, ces ruines des monuments antiques où la lumière est si diversement accidentée, il se sentit appelé à représenter cette lumière même, soit dans sa plénitude, soit dans ses modifications. Ainsi se révélaient au jeune artiste les mystères de son art ; l'initiation fut complète. Granet comprit dès lors qu'il pouvait s'ouvrir une carrière en essayant de fixer par la magie de son pinceau ces effets soudains qui frappent trop rapidement les regards.

Stella traçant une Vierge sur les murs de sa prison, au milieu de ses compagnons d'infortune agenouillés devant l'image de la madone et en présence de son geôlier stupéfait, fut la première composition que Granet envoya de Rome, en 1810 : cet ouvrage fit une grande sensation. Il peignit ensuite pour la reine de Naples (Caroline, femme de Murat) *le Chœur des Capucins de la place Barberine*. Le succès de ce tableau, en Italie, fut immense; jamais on n'avait produit autant d'illusion dans la représentation d'une profondeur fuyante sur une surface plane. Lady Coningham en demanda une répétition, qu'elle paya 400 louis, et qui attira dans l'atelier du peintre Rome tout entière. Cette vogue détermina Granet à refaire le même sujet encore une fois pour l'exposer à Paris. C'est cette troisième édition qu'il y apporta lui-même en 1819, et qui parut au Salon de la même année. Le succès en fut complet; de toutes parts on lui demanda des copies du *Chœur des Capucins*. Louis XVIII en voulut avoir une, dont il fit présent à la duchesse de Berry. Il témoigna aussi le désir de connaître l'auteur et le nomma chevalier de la Légion-d'Honneur, en lui disant, avec cette amabilité spirituelle qui lui était propre : « M. Granet, quelqu'un m'a dit qu'on avait entendu le bruit d'un de vos religieux qui se mouchait. » La renommée du tableau s'étendit au loin, et, pour satisfaire à un empressement sans exemple, il fut reproduit quinze ou seize fois dans des dimensions différentes; mais aucune de ces répétitions ne fut précisément une copie; car Granet, qui était retourné à Rome en 1820, eut la faculté d'aller chaque fois le repeindre d'après nature, en sorte que, si le lieu de la scène est toujours le même, il y a des variantes à chaque représentation.

L'année même de son retour en Italie, Granet se rendit à Assise pour y peindre

l'église du *Sacro Convento* de saint François. L'intérieur de cette nef curieuse, exposé au Salon de 1822, parut un digne pendant au Chœur de la place Barberine et en renouvela le succès ; il valut à l'auteur le cordon de Saint-Michel.

Le nombre des tableaux exécutés par M. Granet est trop considérable pour que nous puissions en donner ici l'exacte nomenclature ; nous nous contenterons de citer les plus importants. *Saint Pierre baptisant les premiers chrétiens dans la chapelle souterraine de Sainte-Marie in Viâ latâ*, qui fut la prison de l'apôtre; *Saint Paul prêchant l'Évangile aux prisonniers dans un souterrain du Capitole ; Le souterrain du couvent du Sacro Speco*, à Subiaco, où des novices vont prier devant l'image de saint Benoît; *Un cachot de l'Inquisition*, dans lequel on voit la victime étendue sur le sol au milieu des instruments de torture; *Beatrice Cenci traversant les voûtes du château Saint-Ange pour aller au supplice; Une cérémonie funèbre dans l'église inférieure de Saint-Martin-du-Mont*, ancien vestibule des thermes de Titus; *Le peintre Sodoma porté à l'hôpital; Saint Louis délivrant les prisonniers français à Damiette; Le rachat des captifs*, qu'on voit dans la galerie du Luxembourg; *Strozzi faisant le portrait du général de son ordre :* tels sont les principaux ouvrages de cet artiste laborieux, exécutés, les uns en Italie, les autres en France, avant 1830, et qui ont constamment entretenu l'admiration publique.

Pendant son dernier séjour à Rome, comme il était occupé à terminer son *Cloître des Chartreux*, une place dans la classe de peinture à l'Institut étant devenue vacante par la mort de Taunay, il se mit sur les rangs et fut nommé. C'est alors qu'il revint en France pour s'y établir à demeure fixe. *La mort du Poussin*, qui a paru au Salon de 1834, est une composition digne du Poussin lui-même; *La communion des premiers chrétiens dans les catacombes de Rome*, exposée en 1837, a montré dans son talent de nouvelles perfections. Ces deux derniers ouvrages l'ont fait élever au grade d'officier de la Légion-d'Honneur. Enfin, l'exposition de 1839 s'est signalée par le tableau représentant *La cérémonie funèbre célébrée aux Invalides pour honorer les victimes de l'attentat Fieschi;* l'effet des milliers de cierges entourant le catafalque et illuminant de toutes parts la sombre tenture de l'église y est rendu avec une véritable magie. L'artiste ne paraît pas moins à son aise sur cette toile, d'une étendue inaccoutumée, que dans un petit cadre.

Une vie entière consacrée à l'observation active de la nature et des procédés que l'art emploie pour l'imiter, a conduit M. Granet à des résultats toujours heureux et souvent importants. Sa manière de peindre est ferme, large et précise, sa touche vive et juste, sa couleur riche, franche, pleine de ressort, unissant la transparence à la solidité, son clair-obscur savant et vrai. On l'appelle quelquefois *le Rembrandt français ;* mais il semble n'avoir étudié la manière de Rembrandt qu'afin d'éviter l'abus des sacrifices que faisait ce grand peintre pour obtenir, sous le ciel brumeux de la Hollande, le triomphe de certains effets peut-être trop fantastiques. Granet affronte le soleil de l'Italie, et tantôt il reproduit toute la splendeur de l'astre du jour, tantôt il en exprime les reflets, les dégradations, les accidents divers, par des moyens toujours naturels. Il est éminemment le peintre de la lumière, et par le choix des sujets, par la majesté des lieux, par le caractère des personnages qu'il représente, il élève son style à la hauteur de la peinture d'histoire.

Conservateur des musées royaux, membre des Académies de Rome, de Berlin, de Saint-Pétersbourg, etc., M. Granet jouit de toute la considération qui s'attache à un grand talent et au caractère le plus aimable. M-L.

GRANGE, GERBIER. Nous comprenons ces mots dans le même article parce qu'ils définissent tous deux un système de construction destiné à serrer les céréales en gerbes ou bien du fourrage. Toutefois ils diffèrent beaucoup dans leur système, car le gerbier n'est proprement que la meule de gerbes qui s'établit dans les cours ou dans les champs; cependant on en fait aussi de fixes qui ressemblent assez aux granges ouvertes.

La grange est ouverte ou fermée : la première est tout simplement un hangar dont l'aire est élevée de terre; l'autre consiste en un vaste bâtiment en maçonnerie, oblong, percé d'un petit nombre de fenêtres. Ordinairement on y réserve une aire à battre le grain, d'une superficie un peu en rapport avec la capacité du bâtiment.

Voici la disposition de la grange fermée et les règles les plus importantes de sa construction. D'abord, et avant de construire, un propriétaire, connaissant le nombre de gerbes qu'il récolte, doit, d'après cela, fixer la capacité de ses granges; point essentiel, car ces bâtiments étant coûteux il faut éviter d'y engager des capitaux inutilement. Voici un calcul des plus simples pour résoudre cette question. On compte communément que l'arpent rapporte 250 à 300 gerbes de blé et que 70 à 75 de celles-ci peuvent se renfermer dans une toise cube. Avec ces données, soit 20,000 gerbes de blé à engranger et deux dimensions choisies d'une grange, par exemple 5 toises de largeur sur 4 toises de hauteur moyenne prise au milieu du comble : 20,000 gerbes demanderont une capacité de 286 toises cubes; la coupe transversale de la grange, par un plan vertical, donne une superficie de 20 toises. Ainsi en divisant 286 par 20, on aura la longueur de la grange, 14 toises $\frac{1}{3}$. A cette longueur il faut ajouter celle de l'aire à battre, qui est de deux toises et demie. On conçoit que deux autres dimensions peuvent être données : par exemple, la longueur et la hauteur, afin de connaître la largeur. Pour les granges à fourrage, il faut, dans le calcul, compter sur 90 à 100 bottes de foin par toise cube.

Dans la disposition d'une grange, outre la place de l'aire à battre, un espace nommé *ballier* est réservé pour mettre les balles restant après le battage; les murs, au nord et au midi, sont percés de quelques ouvertures pour la ventilation, et il est indispensable de réserver un porche ou espace quelconque pour décharger les voitures à couvert. Aux extrémités d'une grange, surtout à celle de l'ouest, il est avantageux d'établir les charreteries, hangars où se déposent les véhicules agricoles, les charrues, etc. Ces hangars, à cette exposition, garantissent les pignons des pluies battantes d'ouest fort nuisibles. Ce moyen est employé dans les fermes de l'ancien pays de Caux. Fort souvent on emploie comme granges les greniers au-dessus des étables : ce mode, quoique défectueux, peut être employé pour les fourrages; ceux-ci néanmoins sont exposés à y contracter un mauvais goût occasionné par les exhalaisons des étables.

Une grange se construit tout en maçonnerie, en pans de bois ou en pisé (*voy.*), selon les pays; son aire doit toujours être à $0^{m}.50$ c. au-dessus du sol, et établie, autant que possible, sur des cailloux, ou, ce qui serait mieux encore, sur du mâche-fer, à moins que le dessous ne soit vide. Il est utile d'enduire les murs intérieurement, afin d'empêcher les souris d'y grimper; et une amélioration des plus importantes, c'est d'employer, pour couvrir, le système de comble à la Philibert Delorme en place de la charpente ordinaire, dont les fermes avec entraits gênent et tiennent de la place.

La question de savoir lequel doit être préféré, d'une grange ou d'un gerbier, est encore indécise entre les agriculteurs; néanmoins, MM. Thaër et Mathieu de Dombasle penchent pour les gerbiers. Ce dernier affirme que les gerbiers devraient être adoptés dans presque tous les pays comme présentant l'avantage de mettre les grains à l'abri des souris et de les préserver de toute altération. Les partisans des granges ont aussi de bonnes raisons à faire valoir, et ils ont surtout gain de cause dans les pays où les transports sont peu faciles.

Il y a plusieurs espèces de gerbiers. La plus simple s'exécute sans constructions accessoires; alors les gerbes s'établissent simplement sur le sol, méthode vicieuse qu'il faut améliorer ainsi : une fois la circonférence du gerbier arrêtée, on creuse tout autour un fossé d'environ 2 pieds, et la terre qui en provient sert à élever l'emplacement du gerbier qu'on établit sur un lit de fagots. Ce mode est encore bien inférieur à celui des Américains et des Anglais, qui élèvent leurs gerbiers sur une plate-forme ou *enrayure* en bois, supportée par de petits piliers en pierre, en bois ou en fonte. Les Anglais,

pour donner à leur meule la force de résister aux coups de vent, élèvent au centre de l'enrayure une forte perche dont le pied se consolide par quatre contrefiches. La plate-forme est parfois soutenue par un mur en maçonnerie, moyen défectueux en ce qu'il ne permet pas de transporter à volonté les gerbiers et les met peu à l'abri de l'humidité et des rats, qui se logent dans le mur et le détériorent promptement. Les gerbiers anglais, les seuls que nous conseillerions d'adopter, se couvrent en paille.

On a imaginé des gerbiers fixes, à toit mobile, qui, comme nous l'avons dit, ne sont à vrai dire que des granges ouvertes. Il y en a de plusieurs systèmes; MM. de Perthuis et Morel de Vindé en donnent des descriptions sous le nom de *granges allemande et hollandaise*. Elles offrent un plan polygonal; des poteaux plus ou moins hauts s'élèvent aux angles, et le long de ces poteaux glisse un toit léger qu'on manœuvre avec des poulies ou autrement.

Les avantages des gerbiers à toit mobile sont : 1° d'éviter les couvertures en paille qui ne garantissent pas toujours parfaitement les gerbes; 2° de donner à la meule, à diverses reprises, une hauteur variable; 3° de pouvoir retirer des gerbes à volonté, pour les battre, sans défaire entièrement la meule : on n'a alors qu'à baisser le toit mobile. Malgré tous ces avantages, nous n'hésitons pas à dire que les agriculteurs ne trouveront pas grand profit à adopter ce genre de gerbier, d'abord parce qu'il est dispendieux et peu transportable, et ensuite parce que le toit mobile est d'une manœuvre difficile; d'ailleurs les simples hangars et les gerbiers anglais, faits avec soin, remplissent toutes les conditions désirables.

Dans les granges fermées et ouvertes, les gerbes se rangent régulièrement sans peine; le seul soin à observer est de les presser. Dans les gerbiers qui ont de 12 à 15 pieds de diamètre, l'arrangement demande une certaine pratique : au milieu de l'enrayure on commence par ranger des gerbes perpendiculaires bien serrées; concentriquement à celles-ci on élève des couches presque horizontales, en allant un peu en évasant, de manière que la meule ne présente pas un cylindre, mais une espèce de cône renversé, ce qui éloigne l'eau du pied de la meule; on rétrécit un peu avant d'arriver à la couverture. Cette dernière demande à être faite avec le plus grand soin, car c'est dans cette partie que souffrent le plus les gerbiers.

ANT. D.

GRANGÉ, *voy.* CHARRUE et EXPOSITION (T. X, p. 374).

GRANIQUE (PASSAGE DU). Cette rivière, dont on n'oubliera jamais le nom tant qu'on parlera d'Alexandre (*voy.*), coule dans la petite Mysie (Asie-Mineure), du sud-est au nord-ouest; elle prend sa source au pied du mont Ida et tombe dans la Propontide, à 12 ou 15 lieues à l'ouest de Cyzique. Elle s'appelle à présent *Sousoughirli*. Alexandre, qui venait de traverser heureusement l'Hellespont, était avec son armée de 35,000 hommes dans les plaines de Troie, lorsqu'il apprit que les Perses étaient campés sur les bords du Granique. Il se mit aussitôt en marche pour les attaquer. Memnon de Rhodes, qui commandait les Grecs à la solde de Darius, était d'avis de ne pas attendre les Macédoniens et de se replier; mais les généraux perses, qui avaient environ 110,000 hommes sous les armes, suivant Diodore de Sicile, voulurent défendre le passage de cette rivière. Ce grand nombre de troupes, la profondeur et l'impétuosité du fleuve, la hauteur et l'inégalité de la rive orientale qu'ils occupaient, leur faisaient présager une victoire facile. Au printemps de la 3^{e} année de la 111^{e} olympiade (le 24 mai 334 av. J.-C.), les deux armées se trouvèrent en présence, et, quoique le jour fût déjà avancé, Alexandre donna le signal de l'attaque. Ptolémée, avec l'avant-garde de la cavalerie, s'élança dans le fleuve, mais il ne put s'établir sur la rive opposée. Alexandre, qui le suivit de près, parvint à s'y établir malgré une grêle de traits, et chargea avec tant d'impétuosité qu'il refoula les escadrons ennemis et dégagea les abords du fleuve. Parménion le franchit alors avec la cavalerie thessalienne, entraînant à sa suite l'infanterie macédonienne qui forma aussitôt la phalange. Une attaque générale et bien combinée décida la victoire pour Alexandre, qui, dans cette journée, se

signala par une grande habileté et une rare valeur. Il y courut les plus grands périls : c'est là que Clitus (*voy.*), ce même Clitus qu'il tua dans une orgie, lui sauva la vie en perçant de sa javeline Spithridate au moment où il allait décharger sur le casque d'Alexandre un second coup de hache. Les Barbares perdirent 20,000 hommes de pied et 2,500 chevaux. Les pertes de l'armée macédonienne furent très peu nombreuses. Dans la charge dirigée par le héros macédonien, 25 de ses compagnons d'armes tombèrent à ses côtés. La conquête de l'Asie-Mineure fut le fruit de cette victoire. — *Voir* le plan du passage du Granique à la p. 37 de l'atlas de la trad. d'Arrien, par Chaussard, 1802, 3 vol. in-8°. F. D.

GRANIT ET ROCHES GRANITIQUES. Avant de nous occuper des caractères qui distinguent le *granit* ou *granite*, nous dirons quelques mots sur la manière dont ce nom doit être écrit. On sait qu'il tire son origine de *granito*, mot qui, dans la langue italienne, signifie *grenu*, et qui pour cette raison a été fort judicieusement appliqué à une roche dont la texture est essentiellement grenue. Dans la plupart des dictionnaires, le nom français est écrit *granit*; cependant, bien que dans des éditions déjà anciennes du *Dictionnaire de l'Académie* on lise ce nom avec deux orthographes différentes, *granit* ou *granite*, la première est encore presque généralement en usage. Nous ferons d'abord observer que cette orthographe est d'autant plus vicieuse que, dans les noms qui se terminent en *it*, le *t* final ne se prononce presque jamais : en conséquence, pour mettre en concordance l'orthographe et la prononciation, il faut nécessairement écrire *granite*. Les minéralogistes ont depuis longtemps adopté cette orthographe, qui, dans la nomenclature proposée pour les roches par M. Al. Brongniart et suivie par la plupart de ceux qui cultivent la minéralogie, indique par la terminaison en *ite* la nature du mélange que présentent les roches, de même que la finale *yre* annonce un autre mélange. Ainsi, pour n'en donner qu'un exemple en passant, le *granite* est le type des roches dont les principes constituants sont mélangés intimement; et les *diorites*, les *dolérites*, les *eurites*, les *pséphites*, les *syénites*, etc., qui ont la même terminaison, sont des roches qui présentent un mélange analogue. Le *porphyre* est le type des roches composées d'une pâte unie, au milieu de laquelle diverses autres substances sont mélangées, et les *mélaphyres*, les *mimophyres*, etc., qui ont la même terminaison, offrent un mélange semblable.

Variétés de granites. Le nom de *granite* a été très souvent donné à des roches présentant une texture grenue, et cependant très différentes par les substances qui les composent; mais la minéralogie a réservé cette dénomination à une roche composée essentiellement de *feldspath lamellaire*, de *quarz* et de *mica*, à peu près également disséminés. Il résulte de ce mélange deux variétés bien distinctes : lorsque les trois substances qui constituent le granite sont également mélangées, elles forment le *granite commun*, qui peut se diviser en deux sous-variétés, selon qu'il est *à gros grains* ou *à petits grains*. Les couleurs les plus ordinaires de ces granites sont : le grisâtre, le jaunâtre ou le rosâtre, couleurs qui pourraient former encore d'autres sous-variétés. Lorsque le granite à petits grains contient des cristaux de feldspath d'une forme régulière et d'une grandeur qui dépasse celle des autres substances constituantes, il prend le nom de *granite porphyroïde*, parce qu'il présente au premier coup d'œil l'aspect d'un porphyre.

Nous venons de citer les substances qui composent essentiellement le granite; à ces substances il s'en joint plusieurs autres qui varient selon les localités : ainsi on y voit fréquemment des cristaux d'amphibole, de tourmaline, de béril, d'émeraude, de corindon, de cymophane, d'épidote, de grenat, de pinite, de zircon, etc.; on y trouve aussi en amas le quarz ou cristal de roche, la topaze, la fluorine et le calcaire. Plusieurs métaux y sont disséminés, tels que la pyrite ou le fer sulfuré, l'aimant ou le fer oxidulé, le titane, l'urane, l'étain et le molybdène; ceux qui y forment des filons sont : le bismuth, le fer, le plomb, l'étain, le cuivre, l'argent et l'or, qui ont ordinairement pour gangue le quarz, la barytine, la fluorine et le calcaire.

Roches granitiques. Sous cette dénomination nous allons réunir les roches qui, par leur composition, se rapprochent le plus du granite, avec lequel les gens du monde les confondent souvent. Les principales sont : la syénite, la pegmatite, le diorite et la protogyne.

La *syénite* diffère du granite en ce que l'amphibole y remplace le mica : cette roche est donc composée essentiellement de feldspath lamellaire, de quarz et d'amphibole. Elle tire son nom de l'antique Syène, dans la Haute-Égypte, où elle est abondante et où elle a fourni aux anciens Égyptiens la matière de plusieurs de leurs monuments.

Il est à remarquer que, dans la nature, les substances minérales passent des unes aux autres par des nuances presque insensibles, comme les substances organisées. Le passage du granite à la syénite est même tellement évident qu'on regarde généralement cette seconde substance comme une modification particulière de la première; et, en effet, la syénite conserve souvent une partie du mica du granite. Pour trouver une véritable syénite, c'est-à-dire une roche granitique dans laquelle l'amphibole remplace entièrement le mica, il faut prendre pour type celle que l'on voit au mont Sinaï, et que l'on a proposé de distinguer de celle des environs de Syène en la nommant *sinaïte*.

La *pegmatite* diffère du granite en ce qu'elle manque de mica et que cette substance n'y est point remplacée : elle se compose donc seulement de feldspath lamellaire et de quarz. Cette roche est connue aussi sous le nom de *granite graphique*, parce que le quarz y forme souvent des lignes brisées qui imitent au premier coup d'œil les caractères hébraïques.

Le *diorite* n'est qu'une syénite sans quarz ; il se compose essentiellement d'une variété d'amphibole appelée *hornblende* et de feldspath compacte, à peu près également disséminés. Le quarz et le mica ne s'y trouvent qu'accidentellement.

La *protogyne*, dont le nom, imaginé par le naturaliste Jurine, qui la regardait comme la roche la plus ancienne, n'a pas été changé par M. Al. Brongniart, ne diffère du granite qu'en ce que le mica y est remplacé par le talc. On peut même dire qu'il est facile de la confondre avec le granite, lorsque les parcelles de talc ont un éclat analogue à celui du mica. Cette roche, dont l'apparition est postérieure à celle du granite, constitue le massif du Mont-Blanc et des montagnes environnantes jusqu'au Mont-Rose ; elle passe fréquemment, soit à la syénite, soit au diorite.

Origine des granites et des roches granitiques. On a, jusque dans ces derniers temps, considéré le granite et les principales roches qui l'accompagnent comme *primitives*, c'est-à-dire comme les plus anciennement formées de toutes celles qui composent l'écorce du globe. Mais un grand nombre de localités présentent le granite recouvrant des dépôts de sédiment de différentes époques ou intercalé dans ces mêmes dépôts. Ainsi, pour n'en citer que des exemples aujourd'hui bien connus, la montagne de la *Jungfrau*, dans les Alpes, montre le granite intercalé au milieu des roches du terrain jurassique; près de Christiania, en Norvège, le granite a pénétré un calcaire à débris organiques plus ancien que le terrain carbonifère; enfin près de Prades, dans les Pyrénées-Orientales, le granite a pénétré aussi dans un calcaire à nautiles analogue au marbre de Campan. Ces faits attestent assez que le granite, qui est cependant la plus ancienne des roches granitiques, n'est point rigoureusement une roche primitive, c'est-à-dire antérieure aux êtres organisés, puisque, dans un grand nombre de localités, elle ne s'est montrée au jour que postérieurement à la formation des dépôts à débris organiques. Presque toutes les roches granitiques sont dans le même cas, et lorsque l'on considère que ces roches n'offrent aucun des caractères que présentent celles qui se sont formées dans un liquide par voie de sédiment, mais qu'elles ont une grande ressemblance avec celles qui ont été rejetées par des éruptions souterraines et que certains volcans vomissent encore aujourd'hui, on reconnaît que c'est à leur origine ignée qu'elles doivent la position variée qu'elles offrent, tantôt au-dessous et tantôt au-dessus des dépôts à débris organiques, ou bien intercalées au milieu de ces dépôts,

Tout atteste donc que le granite et les roches granitiques ont une origine ignée et qu'elles sont dues à deux modes de formation. Ainsi la plupart sont le résultat de l'incandescence qu'a éprouvée la terre avant l'apparition des êtres organisés, et de la solidification des parties superficielles qui ont formé la croûte du globe. C'est en ce sens seulement qu'elles pourraient être considérées comme *primitives*. Mais longtemps après la formation de la croûte terrestre, après même que différents dépôts de sédiment qui portent les caractères de plusieurs époques distinctes se furent formés, des éruptions rejetèrent du centre à la surface de la terre des matières analogues, identiques même avec celles qui avaient été en incandescence dans l'origine et qui, par leur refroidissement, avaient formé la première croûte terrestre. Voilà pourquoi, nous le répétons, les roches granitiques se sont fait jour à différentes époques.

De la structure en grand des granites. Ces roches ne présentent aucune stratification réelle, c'est-à-dire qu'elles ne sont pas divisées par couches comme les roches formées par la voie aqueuse; ce qui s'accorde parfaitement avec leur origine ignée. On a quelquefois, il est vrai, cité des granites stratifiés, parce que, dans plusieurs localités, les fissures naturelles qui divisent les masses granitiques présentent une sorte de parallélisme et de régularité, et prennent l'apparence de couches plus ou moins inclinées; mais lorsqu'on observe ces masses avec attention, on finit par reconnaître que ces fissures, toujours très nombreuses, sont tout simplement les effets du retrait que les masses ont éprouvé pendant leur refroidissement.

Ce que nous disons de la stratification apparente des masses granitiques se rapporte principalement à celles qui se montrent sur une assez grande étendue; car il arrive souvent que celles qui, sur de petits espaces, sont intercalées au milieu de couches d'autres roches, présentant des fissures parallèles aux strates de ces roches, peuvent être considérées comme stratifiées. C'est même en ce sens que les géologistes ont considéré les *granites stratifiés* comme moins anciens que les *granites non stratifiés*.

Le granite offre quelquefois une division prismatique imparfaite dont l'ensemble rappelle les groupes de prismes basaltiques.

Formes des montagnes granitiques. Les hautes montagnes granitiques se font en général remarquer par la diversité de leurs formes : leurs cimes sont escarpées et se terminent en pointes qui représentent des pyramides et des obélisques; leurs flancs, privés de végétation, n'offrent que de grandes masses qui fatiguent l'œil par leur nudité. A chaque pas que fait l'explorateur, il n'aperçoit que des parties saillantes qui supportent des groupes de roches amoncelées. Ces montagnes présentent des vallées profondes, parsemées de roches brisées de toutes les dimensions, dont les angles sont tantôt aigus et tantôt émoussés. Les vallées commencent ordinairement par un cirque plus ou moins évasé et dont les parois sont souvent verticales; généralement très nombreuses, elles semblent couper les chaînes des montagnes dans toutes les directions et tombent les unes dans les autres en formant des angles plus ou moins ouverts. Ces vallées et les gorges qui y aboutissent paraissent d'autant plus profondes qu'elles sont ordinairement étroites et qu'elles offrent des pentes rapides.

Lorsque les montagnes granitiques sont d'une médiocre hauteur, elles offrent des contours arrondis et des formes plus ou moins allongées; presque toujours elles se terminent par de vastes plateaux, et leurs flancs sont couverts de la plus riche végétation.

La forme générale des montagnes granitiques tient principalement à la facilité avec laquelle la plupart des granites se décomposent par l'action des différents agents atmosphériques. C'est même à cette action destructive, qui agit principalement sur le feldspath, que sont dues les crêtes escarpées et les pics élancés qui distinguent les sommités de certaines hautes montagnes de granite.

Emploi des roches granitiques dans les arts et l'industrie. La dureté et la solidité du granite le font rechercher pour plusieurs genres de constructions; celui de Vire, l'un des plus durs, que l'on

exploite dans le département du Calvados, fournit d'excellentes pierres de taille, des pavés, des bornes, des auges, etc. Dans plusieurs pays, le granite est employé à réparer les grandes routes; dans d'autres, il est réservé pour les constructions auxquelles on veut donner autant de solidité que de durée : ainsi les Chinois en ont construit les tours de leur fameuse muraille; les Brésiliens ont bâti en granite le fort et la ville de Rio-Janeiro.

Mais, dans un grand nombre de localités, il ne présente pas la même garantie de durée. Le granite des environs de Clermont-Ferrand, par exemple, se décompose très facilement. En Espagne, on a employé le granite à la construction d'édifices que l'on désirait rendre durables et qui cependant ne résistèrent point aux injures de l'air : ainsi les murs du palais de l'Escurial et plusieurs édifices à Avila, à Ségovie, et dans différents lieux de la Nouvelle-Castille, offrent de fréquents exemples de la décomposition dont nous parlons.

La syénite est en général employée aux mêmes usages que le granite; mais elle est principalement réservée pour les monuments d'art qui doivent servir d'ornements, parce que, comme elle contient peu de mica, elle prend un poli beaucoup plus beau que le granite. Ainsi le piédestal en forme de rocher, du poids de 800,000 kilogrammes, qui porte la statue de Pierre-le-Grand, à Saint-Pétersbourg, est en syénite de Finlande; une autre variété de la même roche a servi à faire les quarante-huit colonnes d'un seul morceau, et toutes de 58 pieds de hauteur, qui décorent et soutiennent l'église de Saint-Isaac; enfin, c'est dans une belle syénite d'un rouge brun que l'on a taillé, sous la direction de l'architecte français Montferrand, la magnifique colonne Alexandrine, dont le fût, d'un seul bloc, a 80 pieds de long sur 14 de diamètre (*voy.* Colonne). La même roche a servi à construire les beaux quais de la Néva et les bords du canal de Catherine.

A Paris, une belle syénite que l'on a tirée de Corse revêt le soubassement de la colonne napoléonienne qui s'élève sur la place Vendôme; une autre syénite apportée de la Bretagne sert de piédestal à l'obélisque de Louqsor, monolithe égyptien formé aussi de syénite.

La pegmatite fournit dans certains pays de bons matériaux pour la réparation des grandes routes; mais elle ne peut rivaliser, pour la solidité, avec le granite et les autres roches granitiques, attendu la grande quantité de feldspath laminaire qui entre dans sa composition et qui se désagrége facilement par l'action prolongée des agents atmosphériques. Toutefois c'est la facilité même avec laquelle son feldspath se décompose qui la rend d'une utilité inappréciable dans une branche importante d'industrie, la fabrication de la porcelaine. L'argile blanche appelée *kaolin*, nom emprunté aux Chinois, est le résultat de la décomposition du feldspath; c'est la base indispensable de la pâte de la porcelaine. La pegmatite très feldspathique, mais non altérée, donne, sous les noms techniques de *caillou* et de *pétunzé*, autre nom chinois, ce que l'on appelle la *couverte* ou le vernis de la porcelaine.

La protogyne, pour sa dureté, sa solidité et sa ténacité, peut être employée à divers usages auxquels le granite est réservé; elle ne paraît pas même susceptible de s'altérer aussi facilement que certains granites; mais sa dureté étant inégale par suite du talc qu'elle contient, il en résulte qu'elle ne peut pas recevoir un poli égal et brillant. J. H-T.

GRANIVORES, mot composé de *vorare*, dévorer, et de *granum*, grain, et qui désigne les êtres dont les graines forment l'aliment habituel. Ce mot s'applique presque exclusivement aux oiseaux, surtout aux gallinacés, et à ceux que Cuvier a compris sous la dénomination de *conirostres*. X.

GRANJA (la), c'est-à-dire la Ferme, maison royale des souverains d'Espagne, voisine de Saint-Ildefonse, à 2 lieues S.-E. de Ségovie. Cette belle résidence, située à 633 toises au-dessus du niveau de la mer, parmi des montagnes dont l'aspect est sauvage et pittoresque, doit son origine à Philippe V, qui, imitant son aïeul Louis XIV, voulut que, là comme à Versailles, l'art triomphât de la nature. Des jardins magnifiques s'élevèrent sur ces pentes abruptes que de nombreuses fontaines et cascades vinrent vivifier. Les ap-

partements, splendidement ornés, reçurent de nombreux morceaux de peinture et de sculpture. Ce palais, dont les rois successeurs de Philippe V ont encore enrichi les galeries, et qui sert ordinairement de résidence d'été à la cour d'Espagne, a été, dans ces derniers temps, le théâtre d'un mouvement militaire qui doit puissamment influer sur la marche de la révolution espagnole. La reine Marie-Christine, parvenue à la régence depuis la mort du roi Ferdinand VII, avait vainement essayé, de concert avec son premier ministre, M. Zea Bermudès, de contenir les esprits et de satisfaire par degrés aux exigences du parti libéral, sans modifier profondément la forme du gouvernement : c'était une tâche impossible à accomplir en présence de la guerre civile entreprise dans le nord par don Carlos (*voy.*) au nom des idées rétrogrades. M. Zea tomba l'année suivante devant une démarche énergique des capitaines généraux, et bientôt le *statut royal* vint jeter les bases du gouvernement représentatif en Espagne. Cependant l'insurrection carliste se prolongeait, et d'autre part les passions devenaient de jour en jour plus ardentes dans l'Espagne constitutionnelle. L'opinion des *exaltados* ne crut pas trouver dans cette organisation politique des moyens suffisants pour terminer la crise où se trouvait le pays. Des juntes insurrectionnelles se formèrent sur plusieurs points à la fin de 1835 : elles furent comprimées un moment; mais au commencement de 1836, dans le moment même où le gouvernement se préparait à soumettre aux Chambres un projet de modification du statut royal, qui en eût fait une sorte de copie de la Charte constitutionnelle de France, des mouvements se manifestèrent dans plusieurs villes, et la fameuse constitution de 1812 y fut proclamée. L'insurrection se propagea rapidement de cité en cité; l'énergie du général Quesada parvint d'abord à maintenir Madrid dans le devoir, et le ministère, alors présidé par M. Isturiz, paraissait résolu à faire tête à l'orage. Mais les événements devinrent bientôt plus forts que sa résolution.

Le 12 août, un bataillon de milices provinciales fort d'environ 500 hommes, et caserné à Saint-Ildefonse, se soulève aux cris de *Vive la constitution! vive Isabelle II!* et marche sous les ordres de ses sergents à la Granja, où se trouvait alors la reine régente. Un régiment de la garde se joint aux rebelles : alors les deux troupes réunies attaquent les portes du palais. Irrités par la résistance, les soldats parlaient d'amener du canon. Dans cette extrémité, Christine consent à admettre en sa présence une députation : douze sous-officiers et soldats se présentent. La reine leur demande avec calme ce qu'ils veulent. « La constitution de 1812 et la liberté, » répondirent-ils, en accompagnant cette déclaration de protestations de dévouement pour les deux reines. Après une longue discussion que troublaient de temps à autre les vociférations des troupes révoltées qui en attendaient l'issue, vaincue par les instances de tous ceux qui l'entouraient, la régente signa à deux heures du matin un écrit ainsi conçu : « La reine autorise le général San-Roman à laisser jurer la constitution jusqu'à la réunion des cortès, qui aviseront. » Alors les soldats rentrèrent dans leurs casernes, et la tranquillité se rétablit. A Madrid, où le ministère voulait encore arrêter le mouvement, une violente insurrection eut lieu le 14; le général Quesada, obligé de prendre la fuite et découvert dans un village à deux lieues de Madrid, y fut ramené et impitoyablement massacré par le peuple qui promena dans tous les quartiers de la ville des lambeaux de son corps déchiré. Il n'y avait plus à hésiter : force resta aux baïonnettes; la reine confirma par un décret également daté de la Granja sa précédente déclaration, et forma un nouveau ministère dont M. Calatrava (don José-Maria) fut le président. Ainsi s'accomplit cette révolution en partie due à l'action des sociétés secrètes sur l'armée, et dont la constitution promulguée en 1837, et qui régit aujourd'hui le pays, a été le complément. P. A. D.

GRANSON ou GRANDSON (BATAILLE DE). Granson est le chef-lieu d'un district du même nom, appartenant au canton de Vaud, et qui s'élève en forme d'amphithéâtre des bords ravissants du lac de Neufchâtel jusqu'aux sommets du Jura. La ville, dont la population est à peine

de 800 âmes, a un petit port sur le lac, au milieu duquel on voit un rocher qui, du temps des Romains, était consacré à Neptune; et elle est dominée par un vieux château-fort, jadis la résidence des anciens barons de Granson, dont il est souvent fait mention dans l'histoire de la Suisse. Lorsqu'ils furent éteints, en 1397, la maison de Châlons hérita de la seigneurie de Granson, et la conserva jusqu'à la guerre de Bourgogne, époque à laquelle les confédérés firent la conquête du château, en 1476; mais il fut repris bientôt après par Charles-le-Téméraire (*voy.*), qui, au mépris de sa parole, fit pendre en partie et noyer la garnison, composée de 500 Bernois (*voir* Sismondi, *Histoire des Français*, t. XIV, p. 464). La conséquence de ces événements fut la fameuse bataille qui se livra trois jours après, le 3 mars 1476, et dans laquelle 20,000 Suisses défirent complétement l'armée bourguignonne, forte de 70,000 hommes. Cette bataille eut lieu dans la plaine qui est entre Granson et Concise, non loin de la petite ville de Morat (*voy.* ce nom). *C. L.*

GRANT, *voy.* Glenelg (*lord*).

GRANVELLE (Antoine Perrenot, cardinal de), ministre d'état de Charles-Quint (Charles Ier) et de Philippe II, naquit le 20 août 1517 à Ornans, dans la Franche-Comté, commença ses études à Padoue, et fit ensuite sa théologie à Louvain. Son père était chancelier de Charles-Quint, et se hâta de lui ouvrir l'accès des affaires publiques. Le jeune homme parlait sept langues avec une facilité remarquable; il était doué d'une rare perspicacité et d'une patience à toute épreuve; joignant à cela des manières séduisantes et un caractère agréable, il put s'abandonner à son ambition, pour laquelle il n'y avait point de dignité trop élevée dans l'état. Nommé évêque d'Arras à vingt-trois ans, il accompagna son père à la diète de Worms, puis à celle de Ratisbonne, où ils firent de vains efforts pour apaiser les disputes de religion. Granvelle assista aussi au concile de Trente, dont il chercha à disposer les membres en faveur d'une guerre contre la France. Lorsqu'après la bataille de Mühlberg les protestants désirèrent la paix, Granvelle fut chargé d'en rédiger les conditions; toutefois, il mit peu de droiture dans ses procédés, car il n'accorda point au landgrave de Hesse la liberté qu'on lui avait formellement promise. A la même époque, il fit enlever par surprise Constance aux protestants, et bientôt après il devint (1550) conseiller d'état et garde-des-sceaux de l'Empire. Lorsqu'en 1552 l'Empereur fut surpris dans le Tyrol par l'électeur Maurice de Saxe et qu'il se sauva d'Inspruck dans une litière, ce fut Granvelle qui l'accompagna, la lance en arrêt. Il signala ensuite son habileté par la conclusion de la convention de Passau (*voy.*), qui fit le salut de l'Allemagne. En 1556, il fut chargé de répondre, au nom de Philippe II, à Charles-Quint, qui fit part de son abdication aux États de Flandre par un discours qu'il prononça lui-même devant eux, et Granvelle s'acquitta dignement de cette tâche. Lorsqu'il eut négocié et conclu en 1559, au Cateau-Cambresis, la paix entre la France et l'Espagne, Philippe, abandonnant les Pays-Bas déjà pleins d'agitation, en confia le gouvernement à Marguerite de Parme, et lui donna Granvelle pour ministre. Cette charge lui fit encourir la haine du peuple qui lui imputait toutes les mesures de rigueur prises contre lui; pendant que, dans le même temps, ses ennemis cherchaient à faire croire à Philippe II que la faiblesse et l'indulgence de Granvelle accéléraient les progrès des nouvelles doctrines. Mais le roi, appréciant les services de son ministre, le fit nommer archevêque de Malines. Cette haute position, jointe au zèle qu'il déploya pour faire recevoir le concile de Trente et étouffer les doctrines de Baius, lui obtint le chapeau de cardinal. Cependant les ennemis de Granvelle ne cessaient de multiplier leurs accusations contre lui, et Marguerite eut la faiblesse de leur prêter l'oreille : elle demanda sa révocation, et en 1564 Philippe enjoignit au cardinal de se retirer en Franche-Comté. Marguerite ne tarda pas à se repentir de s'être privée d'un ministre aussi fidèle; mais elle chercha en vain à le faire revenir. Granvelle passa alors cinq années dans l'étude et dans le commerce des savants. Il assista, en 1569, au conclave qui élut pape Pie V, et, par les ordres de Philippe II, il con-

clut à Rome, en 1570, le traité d'alliance de l'Espagne avec le pape et les Vénitiens contre les Turcs. Comme ceux-ci menaçaient alors Naples, Granvelle y fut envoyé en qualité de vice-roi ; dans des circonstances très difficiles, il prit les mesures de défense les plus convenables et fit des règlements admirables pour assurer la prospérité intérieure du pays. Enfin, en 1575, il fut appelé au conseil d'état avec le titre de président du conseil suprême d'Italie et de Castille. Ce fut en cette qualité qu'il négocia la réunion du Portugal à l'Espagne, qu'il conclut le mariage de l'infante Catherine avec le duc de Savoie, qui fut regardé comme un chef-d'œuvre de politique, en ce que les projets de la France sur Milan se trouvèrent contrariés par cette union. Il mourut en 1586. *C. L.*

GRANVILLE (Leveson Gower, comte), ambassadeur extraordinaire et ministre plénipotentiaire de la Grande-Bretagne à Paris, est né le 12 octobre 1773. Il est le second fils de lord Granville, premier marquis de Stafford, dont le fils ainé, ambassadeur à Paris en 1792, avec le titre de comte Gower, devint plus tard duc de Sutherland et mourut en 1833, laissant une fortune qu'on a évaluée à la somme énorme de 350,000 liv. sterling de revenu annuel. C'est par suite d'alliances successives que cette famille unit à son vieux nom anglo-saxon de Gower le nom roturier des Leveson et le nom normand des Granville *. Celui qui fait l'objet de cette notice fut d'abord ambassadeur à Saint-Pétersbourg en 1805. C'est de lui que prétendait avoir à se plaindre Bellingham, ce marchand anglais, alors établi en Russie, qui assassina depuis à Londres le ministre Percival; celui-ci s'étant présenté le premier à la chambre des Communes reçut le coup de pistolet destiné primitivement, dit-on, à lord Granville. Créé vicomte Granville de Stone-Park le 15 juillet 1815, puis élevé à la dignité de comte le 2 mai 1833, ce dernier est surtout connu en France comme représentant de l'Angleterre libérale près de la dynastie de juillet. Ce fut en 1830 que lord Grey (*voy.*) l'appela à remplacer dans ce poste important lord Stuart de Rothsay. Lors de l'accession passagère des tories au pouvoir avec sir Robert Peel, le noble lord partagea la fortune de ses amis politiques. Mais accrédité de nouveau, en mai 1835, par le ministère Melbourne, il n'a pas cessé depuis ce temps de remplir ses hautes fonctions diplomatiques de manière à se concilier les suffrages des deux nations. Au mois de novembre 1837, le comte Granville dut aller prêter serment à la reine Victoria pour pouvoir, d'après la loi anglaise, jouir du privilége du vote par procuration. Au mois de juin de l'année suivante, il se rendit au couronnement de la jeune reine.

Lord Granville a épousé, le 24 décembre 1809, Henriette-Elisabeth, fille de William, 5e duc de Devonshire (*voy.*), dont il a eu 5 enfants. L'aîné, George Granville, lord Leveson, né le 11 mai 1815, est déjà membre du parlement. R-y.

GRAPHIE, GRAPHIQUE (de γράφω). On nomme graphie une description figurée. Les arts graphiques sont proprement les arts du dessin (*voy.*). *Graphique* signifie aussi ce qui tient à la manière de représenter le langage par des signes. Les pierres graphiques sont celles qui sont écrites ou gravées, ou celles qui paraissent l'être dans la nature, et aussi celles qui servent à la sculpture; enfin, dans les sciences et les arts qui tiennent aux mathématiques, on nomme opération graphique celle qui consiste à énoncer un problème à l'aide de figures, au lieu d'employer seulement le discours ou le raisonnement. On n'obtient souvent ainsi qu'un résultat par approximation, quelquefois suffisant, mais qu'il est toujours facile de rectifier par le calcul.

Pris substantivement, au masculin, le mot *graphique* sert quelquefois à désigner le dessin de la figure, de l'ornement, des machines, etc., considéré comme accessoire à l'étude des sciences exactes. L. L-t.

(*) M. de Gerville, en faisant remarquer (*Mém. des Antiq. de Normandie*, VI, 85) qu'il a existé des seigneurs de Granville en Normandie (*de Grandevillâ*), s'étonne avec raison de ce que les généalogistes anglais, au lieu de chercher là l'origine de la famille anglo-normande du même nom, s'obstinent à la confondre avec celle des Grenville (*voy.*), qui viennent de Grenneville, commune située à l'autre extrémité du département de la Manche.

GRAPHITE (de γράφω, j'écris), *fer carburé*, autrefois *plombagine* ou *crayon noir*, et, vulgairement, *mine de plomb*. Sa couleur est le gris sombre avec le brillant métallique; il est doux au toucher, tendre, tachant le papier en gris métallique plombé; il est difficilement combustible et inattaquable par les acides; cependant il brûle et se volatilise au chalumeau, à l'aide d'un feu soutenu. On ne peut décomposer le graphite qu'en le traitant à une haute température par l'azotate de potasse : alors le fer s'oxyde, et le carbone se change en acide carbonique qui se dégage. Il acquiert par le frottement l'électricité résineuse; il ne communique aucune électricité ni à la résine, ni à la cire d'Espagne. Sa forme est le prisme hexaèdre régulier; sa pesanteur spécifique 2.0891.

Le graphite paraît appartenir exclusivement aux terrains d'ancienne formation; il s'y trouve en filons ou en petites masses engagées dans différentes roches, telles que le granit, le schiste primitif, la chaux carbonatée granulaire ou lamellaire. A Krageroë en Norvége, le graphite lamelliforme a été observé dans le terrain granitique; la même substance est disséminée aux environs de New-York, dans la chaux carbonatée lamellaire, qu'accompagnent des grains de crodrodite et des lames de mica. La variété, en prisme hexaèdre, que l'on trouve à Philadelphie, est engagée dans un fer oxydé brunâtre, auquel sont associés le mica lamellaire et les petits cristaux d'amphibole, preuves d'une origine ancienne. Le graphite du Pic du Midi a pour gangue un fer oxydé, terreux; le terrain qui le renferme est également primitif.

Les mines de graphite les plus estimées sont celles que l'on trouve en Angleterre, à Borowdale, dans le Cumberland, au sein d'une montagne assez élevée, entre les couches d'un schiste traversé par des veines de quarz.

Le graphite peut être cité, comme un exemple remarquable, parmi les substances qui ont, pour ainsi dire, longtemps erré dans les divisions de la méthode avant d'être fixées à leur véritable place. Sans parler de l'ancienne opinion qui en faisait une mine de plomb, il a été associé successivement au zinc, au mica, au talc et au fer; on le confondait de plus, par une double méprise, avec le molybdène sulfuré. Scheele, qui le premier l'en a distingué, le regardait comme un composé d'air fixe uni à une certaine quantité de phlogistique, et pensait que le fer n'y existait qu'accidentellement. Vandermonde, Berthollet et Monge, dans leur mémoire sur le fer, ont démontré, par l'analyse et la synthèse, que la plombagine n'était autre chose que du charbon intimement combiné avec une petite quantité de fer, dans le rapport de 10 à 1. L'oxygène, dont l'union avec le charbon avait donné de l'air fixe dans les expériences de Scheele, s'était dégagé des oxydes métalliques, de l'acide arsénique et du nitre qu'il avait employés. Cette manière d'énoncer les résultats n'est, comme on peut le voir, qu'une expression plus exacte de ceux de Scheele, dans laquelle le mot de phlogistique se trouve supprimé.

Le graphite est employé à différents usages. Son enduit sert à préserver de la rouille les poêles et autres ouvrages en fer; on s'est servi avec avantage de sa poussière, mêlée avec de la graisse, pour adoucir le frottement des pièces de métal qui entrent dans la construction des machines à rouages. La même poussière, pétrie avec de l'argile, est employée à Hobernzel, près de Passau en Bavière, pour faire des creusets à l'usage des fondeurs, et qui sont d'un très bon service par la facilité qu'ils ont de résister aux variations de la température. On s'en sert aussi utilement pour diverses opérations de chimie. Mais le principal usage du graphite est de pouvoir être employé sous forme de crayons (*voy.*), qui sont emboîtés dans une moitié de cylindre que l'on introduit, au moyen d'une rainure, dans une autre moitié, de manière qu'en les faisant glisser l'une sur l'autre on fait sortir ou rentrer à volonté la pointe du crayon.

La poudre provenant de ces crayons n'est pas perdue : on s'en sert pour faire d'autres crayons d'une qualité inférieure, en agglutinant cette poudre avec un mucilage de gomme ou avec du soufre fondu. V. S.

GRAPHOMÈTRE (de γράφω, j'écris, et μέτρον, mesure), instrument qui

sert à mesurer les angles sur le terrain. Il est monté sur un pied brisé à trois branches, et se compose d'un demi-cercle en cuivre divisé en 180°, comme le rapporteur (*voy.*), et quelquefois en 360 demi-degrés lorsqu'il est assez grand, ayant deux diamètres, l'un fixe, unissant par une ligne droite les degrés 0 et 180, l'autre mobile, nommé *alidade* (*voy.*), roulant sur le point de centre et dont le bout peut passer par tous les degrés. Chacun de ces diamètres est terminé par une *pinnule* ou petit morceau de cuivre soudé à angle droit vertical; la pinnule contre laquelle l'œil s'applique est pleine, mais fendue au milieu; l'autre est vide et divisée par un crin bien noir. C'est en mettant sur la même ligne, et de manière à ce qu'ils se confondent, la fente et le crin des deux pinnules du même diamètre avec les objets qui marquent les lignes dont on veut mesurer les angles, que l'on connaît cette mesure par le chiffre sur lequel porte l'alidade. Lorsqu'on veut mesurer des objets extrêmement éloignés, on remplace les pinnules par un instrument d'optique rapprochant les objets. On a imaginé de fabriquer des graphomètres ayant un cercle entier, auxquels on a donné le nom de *cercles répétiteurs :* les deux diamètres ou alidades sont alors mobiles. Ces instruments sont le plus souvent munis d'une boussole. L. L-T.

GRAPPILLAGE, *voy.* GLANAGE.

GRAPPINS, *voy.* ABORDAGE.

GRASSE (FRANÇOIS-JOSEPH-PAUL, comte DE), marquis DE GRASSE-TILLY, commandeur de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, chevalier de celui de Cincinnatus, lieutenant général des armées navales, naquit à Valette en Provence, l'an 1723. Destiné par sa famille à entrer dans l'ordre de Malte, le jeune de Grasse s'embarqua sur les galères, au mois de juillet 1734, en qualité de garde, et y fit plusieurs campagnes. En 1749, il fut embarqué sur une frégate faisant partie d'une escadre aux ordres de M. de la Jonquière, chargée d'escorter un convoi de la compagnie des Indes pour Pondichéry. Rencontrée par l'amiral Anson, cette escadre tomba au pouvoir des Anglais, et de Grasse resta environ deux ans prisonnier sur parole en Angleterre.

Au mois de mai 1754, il fut nommé lieutenant de vaisseau, et capitaine de vaisseau en janvier 1762; il servait en cette qualité au combat d'Ouessant (27 juillet 1778). Ayant reçu le grade de chef d'escadre en 1779, il se réunit à l'armée navale aux ordres du comte d'Estaing (*voy.*), devant la Martinique, et participa au combat qu'elle soutint, le 6 juillet, contre celle de l'amiral Byron. En 1780, il assista aux trois combats livrés par le comte de Guichen à l'amiral Rodney.

Le 24 mars 1781, le comte de Grasse sortit de Brest à la tête d'une armée navale destinée à soutenir l'émancipation des colonies anglaises de l'Amérique; le 28 avril suivant, elle était en vue de Fort-Royal de la Martinique. Bientôt il arrive devant l'île de Tabago, dont le marquis de Bouillé (*voy.*), commandant général des Antilles françaises, fait le siége et qui se rend le 1er juin. Au Cap-Français, il reçoit des nouvelles des États-Unis dans lesquelles on lui peignait avec de sombres couleurs la position critique des provinces méridionales, et l'appelait avec instance, en lui laissant le choix de se rendre ou à New-York ou dans la baie de Chesapeak. L'amiral se décida pour cette dernière, mit aussitôt à la voile, et le 28 août il jeta l'ancre à Lynn-Haven. Son premier soin fut d'informer Washington de son arrivée; mais, se trouvant bientôt en présence de la flotte anglaise commandée par les amiraux Graves, Hood et Drake, il lui livra, le 5 septembre, un combat qui les obligea de se retirer sans avoir pu secourir l'armée de lord Cornwallis (*voy.*), qui se trouva réduit ainsi à se rendre, en livrant Yorktown, le 19 octobre.

La présence de l'amiral n'étant plus nécessaire, pendant l'hiver, sur les côtes de l'Amérique septentrionale, il retourna aux Antilles, où il dirigea de vains efforts contre la Barbade, protégée par les vents. Il se décida alors à les tourner contre Saint-Christophe, et, le 11 janvier 1782, il alla mouiller à la Basse-Terre, l'une des rades de cette île. Le débarquement des troupes s'effectua le lendemain, et le marquis de Bouillé mit le siége devant Brinstone-Hill. Le man-

que de vivres et la dispersion d'un convoi parti de Brest forcèrent la flotte française à lever l'ancre. On méditait alors une entreprise contre la Jamaïque : l'Espagne devait réunir ses forces à celles de la France pour porter à l'Angleterre ce dernier coup ; mais après diverses rencontres avec l'amiral Rodney, un combat définitif s'engagea le 12 avril. La ligne française fut coupée en plusieurs endroits, et, après un combat des plus acharnés, le comte de Grasse amena son pavillon. La France perdit cinq vaisseaux ; Bougainville (*voy.*) et Vaudreuil sauvèrent les autres, que l'amiral anglais ne poursuivit pas.

Le comte de Grasse, conduit en Angleterre, y fut l'objet d'une admiration et d'un enthousiasme excessifs ; tandis qu'en France son nom était voué à l'outrage et que des chansons d'une odieuse gaîté insultaient à sa défaite, chacun voulait avoir à Londres le portrait de celui qu'on appelait l'intrépide Français. Il fut présenté au roi, et l'on eut, dit un de nos historiens, « l'inhumanité de lui donner des fêtes. »

Toutefois, la captivité du comte de Grasse en Angleterre ne fut point inutile à la France. Ce fut lui qui, se faisant intermédiaire de la correspondance entre lord Shelburne et le comte de Vergennes, prépara la paix de 1783.

A son retour en France (août 1782), le comte de Grasse publia un mémoire justificatif dans lequel il se plaignit avec amertume de quelques-uns des capitaines des bâtiments sous ses ordres au combat du 12 avril. Un conseil de guerre, tenu à Lorient au mois de mars 1784, justifia pleinement la conduite qu'il avait tenue dans cette fatale journée, et l'acquitta honorablement. Le comte de Grasse mourut à Paris le 11 janvier 1788. J. F. G. H-N.

GRASSEYEMENT, vice de prononciation très commun et assez désagréable, qui consiste tantôt à supprimer totalement l'articulation de la lettre *r*, tantôt à lui substituer une autre articulation (celle de *gu*). Le grasseyement résulte, soit d'un vice d'organisation, soit, et plus souvent encore, d'une mauvaise habitude. Il ne faut pas le confondre avec le bégaiement (*voy.*), bien que ces deux infirmités se ressemblent sous plusieurs rapports et que surtout elles cèdent à un traitement analogue. Les différents degrés du grasseyement ne constituent pas des variétés méritant une description particulière. Une petite nuance n'est pas sans quelque agrément dans la bouche des femmes, et l'on a vu, à l'époque du Directoire, les *merveilleuses* et les *incroyables* affecter le grasseyement pour se donner l'air enfantin et ajouter à leurs grâces naturelles.

Rien ne ressemble moins au grasseyement que l'articulation vigoureuse et même exagérée que donnent à la lettre *r* les Marseillais et d'autres habitants du midi de la France, ainsi que les Prussiens et d'autres Allemands du Nord.

Produit de l'imitation dans un grand nombre de cas, le grasseyement est curable par le temps et l'exercice attentif des organes de la parole, qui, par ces moyens même, peuvent surmonter les défauts dépendant d'une organisation anormale (*voy.* DÉMOSTHÈNE). Aucun autre agent ne peut remplacer l'influence d'une volonté ferme et soutenue qui procède du besoin réel et bien senti de la guérison. En effet, le grasseyement, presque autant que le bégaiement, ferme, à ceux qui en sont affectés, la carrière du professorat, de la chaire, du barreau et de la tribune. F. R.

GRATIEN. Il y a eu deux empereurs romains de ce nom. L'un était le père de l'empereur Valentinien, l'autre son fils. Ce dernier, par son infortune et l'éclat de ses talents, mérite une mention plus détaillée.

Gratien, fils de Valentinien Ier et de Valeria Severa, naquit à Sirmium le 18 août 359. Son père lui donna le titre d'Auguste dès l'âge de huit ans, et le maria à une fille de Constance. Il était brave, modéré, humain et sensible. Pour soutenir le fardeau de l'empire, il s'associa Théodose, et lui donna Constantinople avec la Thrace et toutes les provinces d'Orient. Son courage éclata bientôt après contre les Goths et les Alemans. La guerre contre ceux-ci fut très heureuse, mais il ne tarda pas à mécontenter l'armée par un zèle excessif pour le christianisme. Une cruelle famine ayant désolé Rome, le peuple murmura et l'accusa d'avoir attiré ces malheurs sur l'empire par ses

édits contre le paganisme. Tous les changements faits par Gratien, tous les coups portés au polythéisme irritèrent le peuple; Maxime, général des troupes romaines dans la Bretagne, profitant de ces dispositions, promit de relever les temples et les autels des dieux si on lui donnait la couronne impériale. Presque tout l'empire le reconnut. Gratien marcha contre lui, le joignit à Paris; mais il fut lâchement abandonné par ses troupes. Obligé de se sauver, il tourna ses pas vers l'Italie, et, en arrivant à Lyon, il fut arrêté, livré aux rebelles, et massacré (383). Ce prince infortuné n'avait alors que 24 ans; il avait régné sept ans et neuf mois. Saint Ambroise (*voy.*) versa des pleurs sur son tombeau, qu'il regardait comme celui d'un martyr. — *Voir* sur lui Aurelius Victor, *De viris illustribus*, Ammien Marcellin, liv. XXVII; saint Jérôme, *ep.* 3; saint Ambroise, *De obitu Valentiniani et in psalmis*, 61; Ruffin, liv. II; Sozomène, liv. VII; Zosime, liv. IV, etc. C. D. C.

GRATIEN (FRANÇOIS), auteur du recueil intitulé *Decretum Gratiani* (*voy.* DROIT CANON et DÉCRÉTALES). On ne connaît ni l'année de sa naissance ni celle de sa mort; mais il naquit à Chiuse, en Toscane, et devint moine au monastère de Saint-Félix, à Bologne. Ce fut là qu'il commença le recueil sommaire du droit ecclésiastique auquel on donna son nom, et qui fut publié en 1151. Gratien passe en revue tous les sujets du droit canonique d'après une classification qu'il avait adoptée, et il ajoute à chaque sujet des principes de droit qu'il établit par des passages puisés aux sources, et qu'il développe en partie d'après ces mêmes sources, en partie par des additions qu'il y fait lui-même, mettant d'accord entre eux les passages qui paraissaient contradictoires, ou maintenant seulement ceux qui lui semblaient mériter la préférence. De là le titre de *Concordantia discordantium canonum*. Gratien a divisé son ouvrage en trois parties : dans la première, il consacre une introduction générale aux lois, notamment aux lois ecclésiastiques, et ensuite il traite du personnel de l'Église, des qualités, droits, devoirs des clercs, de leur ordination, et de leur participation au gouvernement de l'Église. Dans la seconde partie, il traite du pouvoir clérical, particulièrement de la juridiction ecclésiastique et de la procédure. Dans la troisième, enfin, vient la théorie des actes sacrés, de la liturgie qui s'y rattache, et surtout de l'administration des sacrements. Ce nouveau recueil (*voy.* DROIT CANON) obtint promptement du succès : à peine dix ans s'étaient écoulés depuis son apparition que le droit ecclésiastique avait déjà une chaire particulière tant à Bologne qu'à Paris, et on l'enseignait d'après Gratien, dont le recueil prit l'autorité d'un code. Rien ne prouve que ce résultat fût en partie dû à l'influence immédiate du pape. Le décret de Gratien forme la première partie du *Corpus juris canonici*. C. L.

La première édition du *Gratiani Decretum* fut donnée à Strasbourg, 1471, in-fol., et ce fut en même temps le premier ouvrage imprimé dans cette ville, avec date. Ce volume est ordinairement partagé en deux tomes. On lit au commencement : *In nomine sancte et individue trinitatis incipit concordia discordantium canonum*. V-VE.

GRATIS, adverbe latin, francisé sans qu'il ait subi aucun changement, et signifiant *gratuitement*. On sait que, dans mille occasions, le *gratis* coûte cher. Ainsi, par exemple, nous ne conseillerons pas aux malades d'aller se faire traiter par les médecins qui guérissent *gratis*, et nous rappellerons aux amateurs de spectacles que les *billets gratis* paient au moins le droit imposé au profit des hospices. D'ailleurs on connaît ce couplet d'un vaudeville :

Je m'enrichis de la dépense
De ceux que j'amuse gratis.

Il est cependant de véritables spectacles *gratis* dont nous parlerons au mot SPECTACLES.

Gratis est le titre d'un journal in-4°, qui paraît à Paris depuis plusieurs années, qu'on distribue gratuitement, et dont les frais sont couverts par les nombreuses insertions d'annonces qui ont leur tarif. V-VE.

GRATITUDE, INGRATITUDE. La gratitude est ce sentiment affectueux, ce juste retour que doivent inspirer à tout homme les services qu'on lui a rendus, les bienfaits dont il a été l'objet.

Pour les âmes délicates, c'est moins encore un devoir qu'un plaisir; c'est une dette qu'elles aiment à payer constamment, sans jamais se croire acquittées.

Une légère nuance existe toutefois entre la gratitude et la *reconnaissance :* le premier de ces termes s'applique surtout à l'expression de ce sentiment; l'autre indique principalement la preuve que l'on en donne par ses actions. L'une et l'autre, du reste, sont également sincères, et la reconnaissance est seulement une gratitude plus profonde.

L'absence de ces deux vertus constitue le vice odieux que flétrit le nom d'*ingratitude*. Il n'en est aucun que, non-seulement les moralistes, mais la société entière, aient frappé d'une réprobation plus générale; et cependant il faut bien convenir qu'il n'en est guère de plus commun.

Chez plusieurs peuples de l'antiquité, entre autres chez les Perses et les Lacédémoniens, les lois punissaient l'ingratitude comme un crime. Un écrivain misanthrope a prétendu que, si les législateurs modernes n'en ont pas fait autant, c'est à cause du trop grand nombre des coupables. Il pensait de même ce ministre qui disait : « Quand je nomme à une place, « je fais quatre-vingt-dix-neuf mécon- « tents et un ingrat. »

L'ingratitude est souvent, a-t-on dit, une nécessité politique pour les gouvernements, soit démocratiques, soit monarchiques. Athènes en donna jadis plus d'un exemple aux dépens de ses plus illustres citoyens, et il est fâcheux d'avouer que notre Henri IV a pu être excusé, mais non entièrement absous par l'histoire, d'un semblable trait.

Ce qui n'est susceptible d'aucune excuse, c'est l'ingratitude dans le cours ordinaire de la vie. Tout au plus pourrait-on, dans une seule occasion, admettre, pour modérer sa condamnation, la circonstance atténuante d'un service rendu avec faste ou d'un bienfait proclamé avec orgueil.

On sait depuis longtemps que la cour est le séjour favori de l'ingratitude. Les moralistes et les pamphlétaires ont entassé les faits qui viennent à l'appui de cette assertion, qu'un courtisan du dernier siècle avait même formulée en maxime. Au moment où le divorce de Napoléon avec l'impératrice Joséphine n'était encore qu'un secret de cour, sept dames de sa maison avaient déjà formé des demandes pour être admises dans celle de la nouvelle impératrice. Il y a plus : une autre dame, parente et amie de Joséphine et pour laquelle elle n'avait obtenu de l'empereur qu'avec beaucoup d'instances une place éminente auprès d'elle, non-seulement refusa de l'accompagner dans sa retraite, mais sollicita vivement la conservation de ses fonctions près de l'impératrice Marie-Louise. Napoléon fut indigné de ces sollicitations, et la froideur de ses refus donna à ces *ingrates* une sévère leçon.

Il y a dans la conscience publique une telle répulsion pour l'ingratitude que c'est le seul vice auquel la comédie n'ait pu infliger le châtiment du ridicule, qui sans doute en eût paru une trop faible punition. Le talent de Destouches (*voy.*) échoua dans la peinture de l'*Ingrat*, et le génie qui avait rendu le *Tartufe* un personnage comique eût reculé sans doute devant cette autre tâche plus difficile encore.

Si cependant, comme nous l'avons dit, l'ingratitude est un des vices qui attristent le plus souvent nos regards, consolons-nous en songeant qu'il a donné naissance à l'une des plus hautes vertus, celle de faire le bien aux hommes sans en attendre aucune gratitude, et en se rendant seulement le témoignage exprimé par ce vers d'un grand poëte :

Il est doux, il est beau de faire des ingrats!

M. O.

GRATUIT, *voy.* DON GRATUIT.

GRATTAN (HENRI), célèbre orateur et homme d'état irlandais, naquit à Dublin, en 1750, d'une famille protestante. Après avoir fait ses études de droit à Londres, il débuta comme avocat à Dublin et entra, en 1775, au parlement d'Irlande, où il se rangea du côté de l'Opposition. Son éloquence réagit bientôt sur le pays tout entier : à sa voix, le nombre et le courage des patriotes irlandais grandit ; et l'attitude menaçante du pays effraya la métropole à tel point qu'en 1782 le parlement anglais essaya de mettre en vi-

gueur un statut de George Ier, en vertu duquel l'Irlande devait être unie à la Grande - Bretagne. Grattan parvint à écarter le projet : aussi le parlement d'Irlande s'empressa-t-il de lui faire un don de 50,000 livres sterling. Vers 1785, Grattan était le chef reconnu des *whig-clubs* d'Irlande. Quoique protestant lui-même, il ne cessa d'attaquer le clergé anglican et de réclamer en faveur de ses compatriotes catholiques les droits électoraux.

En 1795, une meilleure ère semblait commencer pour l'Irlande sous l'administration du comte Fitz - William, grand seigneur libéral, animé des meilleures intentions. Grattan se hâta de se lier avec lui, dans l'espoir fondé de faire proclamer des mesures pacifiques sous les auspices de ce nouveau lord-lieutenant. Malheureusement ce dernier fut bientôt rappelé, et l'exaspération de l'Irlande arriva à son comble. Les *united Irishmen* songèrent à établir une république dans leur patrie, et la France républicaine ne manqua pas de leur promettre aide et assistance. Grattan ne se laissa point entraîner par ce mouvement inconsidéré. A l'instar du grand *agitateur* moderne (*voy.* O'Connel), il ne voulut agir que par des moyens légaux. Il essaya des mesures conciliatrices, mais en vain : alors il se retira du parlement, et l'insurrection prit son cours. On en a vu la fatale issue aux articles Defenders et Fitz-Gerald.

Au moment où Pitt allait consommer l'union de l'Irlande avec l'Angleterre, Grattan rentra au parlement pour s'opposer à cette mesure, qui portait le dernier coup à la nationalité irlandaise. L'orateur patriote devait échouer. Plus tard (1805), il siégea dans le parlement anglais, se portant toujours le défenseur des catholiques irlandais, et vouant à cette cause malheureuse le reste de ses forces. Il mourut à Londres le 14 mai 1820.

Grattan, comme homme d'état, a suivi une ligne invariable, persistant à demander une réforme légale, et apportant au service de ses compatriotes opprimés l'éloquence d'un homme de bien, soutenue par des convictions inébranlables. Il maniait admirablement le sarcasme et l'épigramme; la passion, chez lui, prenait irrésistiblement cette forme. Son imagination, quoique vive, était constamment bridée par sa raison. En un mot, il n'avait aucun des défauts que l'on reproche à l'école oratoire irlandaise : point de métaphores exubérantes, point d'extravagances passionnées. Ce qui le distinguait surtout parmi tous les orateurs modernes, c'était une admirable sobriété d'expression : peu de mots lui suffisaient pour exprimer les idées les plus profondes; ses opinions se condensaient presque toujours en une seule sentence. Ses discours, publiés par son fils, en font foi (*Speeches of M. Grattan*, Londres, 1822, 4 vol. in-8°). L. S*.

Un proche parent de ce grand orateur, Thomas Colley Grattan, actuellement consul britannique à Boston, s'est fait récemment une grande réputation en Angleterre comme bel-esprit et comme observateur de mœurs, surtout relativement aux pays étrangers visités par lui, et qu'il présente à ses compatriotes sous les formes les plus variées. Dans ses *Highways and byways, or tales of the roadside picked up in the french provinces* (1823-25, 8 vol.), il renferme le tableau de la vie provinciale en France dans un cadre intéressant, et y sème des réflexions piquantes. *The heiress of Bruges* (1828, 3 vol.) et *Jacqueline of Holland* sont des romans historiques qui annoncent une profonde étude des annales de toutes les parties de l'ancien royaume des Pays-Bas, études d'ailleurs constatées depuis par l'histoire des Pays-Bas que M. Grattan rédigea pour la *Cyclopædia* de Lardner, en 1830. Viennent ensuite ses *Legends of the Rhine and the Low countries* (1832, 3 vol.), et *Agnes of Mansfeld*, roman historique (1836, 3 vol.). M. Grattan, auteur humoristique et peintre ingénieux, dont la palette est pleine de fraîches couleurs, excelle surtout en prose; mais on a aussi de lui des contes en vers, et en 1826 une tragédie du même auteur, *Ben Nazir, the Saracen*, fut représentée sur le théâtre de Drury-Lane.

(*) Cet article est tiré en grande partie de l'*Encyclopædia Britannica*, 7e édition. — Nous ajouterons que M. Henri Grattan fils vient de publier aussi une vie de son père, *The life and times of H. G.*, Lond., 1839, 2 vol. in-8°. S.

Le nom de Colley qu'il porte appartient à la famille de sa mère, très ancienne en Irlande, et à laquelle se rattachait aussi, par une filiation directe, le père du marquis de Wellesley, du duc de Wellington et de lord Cowley. Devenu comte de Mornington, il changea son nom de Colley en Cowley, et bientôt celui de Wellesley (*voy.*) vint s'y joindre. S.

GRAUN (Charles-Henri), chanteur et compositeur célèbre, naquit en 1701 à Wahrenbruck, en Saxe, où son père occupait la place de receveur général de l'accise. A l'âge de douze ans, il fut envoyé à Dresde, où il entra au collége de la Sainte-Croix (*Kreuzschule*) pour y faire ses humanités, car son père le destinait à tout autre emploi qu'à la carrière musicale. Heureusement la musique, surtout le chant, faisait partie du programme d'enseignement de ce collége. Graun s'y distingua par la beauté de sa voix et montra, en général, les plus heureuses dispositions pour l'art, auquel il ne tarda pas à se vouer entièrement. L'organiste Pezold lui apprit à toucher du clavecin, et le maître de chapelle Schmidt l'initia plus tard dans les mystères du contrepoint. Sans discontinuer ses études au collége, Graun essaya bientôt de composer des motets qu'il réussit à faire chanter dans cet établissement.

En 1720, Graun quitta le collége. Fixé momentanément à Dresde, sans emploi, il s'occupa de composition, en écrivant plusieurs œuvres de musique sacrée, parmi lesquelles on remarque une grande cantate pour la fête de Pâques. Cinq années s'étaient écoulées ainsi, lorsqu'on lui offrit la place de premier ténor à l'Opéra de Brunswic. Graun partit pour cette ville vers la fin de 1725, et y débuta avec un plein succès dans un opéra de Schurmann, intitulé *Henri l'Oiseleur*. Peu content des airs de son rôle, tels que Schurmann les avait écrits, Graun les remplaça par d'autres de sa propre composition, qui furent trouvés si beaux qu'on le chargea de composer un opéra entier. On le nomma en même temps vice-maître de chapelle, emploi qui ne l'empêcha point de paraître sur la scène, où son talent brillait d'un si vif éclat. Le premier opéra de Graun, intitulé *Polydore*, fut représenté l'année suivante, aux applaudissements unanimes de la cour et du public. Encouragé par le succès, il en composa cinq autres qui ne manquèrent pas de trouver le même accueil.

Le nom de Graun avait retenti en Allemagne. Frédéric-le-Grand, alors prince royal, désirant l'engager pour la chapelle qu'il avait formée à Rheinsberg, lui fit faire des offres avantageuses. L'artiste accepta, et se rendit, en 1735, auprès de son nouveau maître, qui le traita avec beaucoup de distinction. Ses fonctions consistaient à chanter dans les concerts du prince, et il composa à cet effet un grand nombre de cantates à une voix seule qu'il exécutait d'une manière ravissante. Après son avénement au trône (1740), le prince nomma Graun maître de chapelle et l'envoya en Italie pour y recruter le personnel d'un Opéra italien. Ce voyage étendit la réputation de notre artiste; il chanta dans les principales villes qu'il traversait, et fut applaudi en Italie même, où il avait à lutter contre de redoutables rivaux.

Après une absence de près d'un an, il organisa en effet l'opéra de Berlin, qui, grâce à ses soins, comptait des artistes de premier ordre et ne tarda pas à se trouver dans un état brillant. C'est à ce théâtre que Graun consacra tout le reste de sa vie, en écrivant dans le cours de quinze années vingt-neuf opéras italiens. Le premier, *Rodelinda*, fut représenté en 1741; le dernier, *Mérope*, en 1756. Parmi les autres, nous ne citerons ici, faute d'espace, que *Demofoonte* (1746), dans lequel l'air *Misero pargoletto* fit verser des larmes à l'auditoire; et *Britannico*, dont le chœur final, *Vanne Neron spietato*, est un vrai chef-d'œuvre.

Chéri du public qu'il charmait par son talent, honoré de la faveur du roi qui le préférait à tous ses rivaux, Graun vécut heureux jusqu'en 1759, où une maladie aiguë de poitrine l'enleva à l'art qu'il avait cultivé avec tant de succès. On raconte que Frédéric II ne put retenir ses larmes en apprenant la mort de son artiste favori.

Le mérite de Graun doit être apprécié sous un double rapport.

Comme chanteur, Graun se faisait remarquer par le sentiment, la grâce et le

goût ; il excellait surtout dans les adagio. Sa voix était un ténor élevé qui, sans avoir beaucoup de force, était très sonore et plein de charme.

Comme compositeur, Graun se distingue par un style classique, une mélodie suave, une harmonie pure et claire, et par une expression vraie qui touche le cœur sans chercher ses effets dans de faux éclats. Ses compositions pour le théâtre sont oubliées aujourd'hui, de même que la plus grande partie de sa musique sacrée; mais parmi cette dernière une œuvre lui a survécu et lui survivra toujours : c'est l'oratorio de *la Mort de Jésus*. Il n'existe pas de ville en Allemagne où l'on n'ait entendu ce bel ouvrage qui, encore aujourd'hui, est exécuté en plusieurs endroits le jour du vendredi-saint. Dans plusieurs villes même, des amateurs riches ont légué des fonds pour l'exécution annuelle de cet oratorio.

Sans atteindre à la hauteur de Hændel (*voy.*), dont il ne possédait ni la science profonde, ni le vaste génie, Graun a occupé et occupera toujours une place distinguée parmi les grands compositeurs qui ont illustré l'Allemagne. G. E. A.

GRAVAMINA, *voy.* GRIEFS et DOLÉANCES.

GRAVE, nom que l'on donne à des parties de rivage couvertes de cailloux et inclinées en pente douce, de manière à offrir, dans tous les temps, un sol ferme propre à l'embarquement ou au débarquement pour les canots. *V.* aussi GRÈVE. J. H-T.

GRAVES, *voy.* CHUTE DES GRAVES.

GRAVELINES (*Graven linghe*, fossé du comte, parce que les comtes de Flandre firent creuser un canal en cet endroit), ville forte et port de mer dans le département du Nord, en France. Située à l'embouchure de l'Aa, qui alimente d'eau les fossés de la place, cette ville, petite, mais bien percée, a un havre qui n'est accessible qu'aux gros bateaux; encore n'est-ce qu'à la faveur de la marée qu'ils peuvent franchir les bancs de sable qui tendent à l'obstruer. Aussi ce havre sert-il principalement aux bateaux de pêche. Fondée au XII^e^ siècle, la ville fut fortifiée; les Anglais la dévastèrent en 1383. Le château-fort bâti par Charles-Quint fut démoli par suite des guerres qui attirèrent des ennemis contre cette petite place. Une bataille fut livrée sous ses murs, en 1558, entre les Espagnols commandés par le comte d'Egmont, et le maréchal de La Ferté, qui était venu mettre le siége devant cette ville. Prise enfin, en 1658, elle fut réunie par Louis XIV à son royaume et fortifiée sur les plans de Vauban. Ses 4,200 habitants se livrent, outre la pêche, au commerce du bois et des liquides. Gravelines a une assez belle place publique, de grandes casernes, un hôpital, et des magasins militaires à l'épreuve des bombes, une bourse de commerce et un chantier de construction. La ville est chef-lieu de canton de l'arrondissement de Dunkerque; un intervalle de 4 à 5 lieues sépare ces deux ports de mer. D-G.

GRAVELLE, maladie dans laquelle l'urine laisse déposer, sous forme de sable ou de gravier, quelques-unes des substances que, dans les conditions normales de la santé, elle contient à l'état de dissolution. Longtemps l'obscurité la plus profonde a régné sur la nature et la cause de cette affection : la chimie moderne, appliquant ici avec plus de succès que dans la plupart des autres maladies ses savants procédés d'analyse, a en grande partie dissipé cette obscurité.

Dans la plupart des cas, la substance qui constitue exclusivement, ou en très grande partie, le sable ou les graviers que dépose l'urine dans la gravelle, c'est l'acide urique. Ce point important de la nature de la maladie une fois positivement déterminé, il ne restait plus qu'à rechercher les causes qui tendent à faire prédominer cet acide dans l'économie : l'observation ne tarda point à y parvenir. Parmi ces causes, il faut placer en première ligne un régime succulent, substantiel, composé surtout d'aliments pris dans le règne animal. M. Magendie a cité des faits qui montrent dans tout son jour l'influence immense qu'un tel régime peut exercer sur la production de la gravelle; la vie oisive, sédentaire, dans laquelle le système musculaire est peu exercé, et qui, dans notre état de société, s'associe souvent au régime que nous venons d'indiquer, est une circonstance qui ajoute encore à l'influence pernicieuse de ce régime. L'âge avancé paraît également

constituer une funeste prédisposition à la maladie dont il s'agit ici ; mais cette prédisposition ne se résout-elle pas souvent dans les deux causes que nous avons déjà signalées? Il existe bien encore quelques causes spéciales propres à développer la gravelle, mais il est bien peu d'individus soumis à leur influence; il en résulte d'ailleurs une forme particulière de la maladie qu'on observe assez rarement.

Le symptôme caractéristique de la gravelle consiste dans la sortie de petites pierres ou de sable fin par le canal de l'urètre. Jusqu'à ce que cette évacuation ait eu lieu, souvent la maladie ne peut qu'être soupçonnée. Dans quelques cas, et cela arrive surtout au début du mal, cette évacuation a lieu sans éveiller aucune espèce de douleur : l'urine alors dépose, au fond du vase qui la reçoit, une poussière fine, ordinairement rouge, comme dans maintes circonstances de la vie; on voit ce liquide déposer les sédiments les plus variés. Mais il s'en faut bien que la maladie soit toujours aussi bénigne : le plus souvent même il en est autrement. Dans ces cas, l'expulsion des sables, graviers ou pierres, est précédée d'accidents quelquefois très pénibles : ainsi les malades éprouvent des douleurs plus ou moins vives qui se font surtout sentir à la région des reins et suivent tout le trajet des voies urinaires. Ces douleurs cessent et reparaissent alternativement ; pendant ce temps, les urines peuvent se supprimer complétement ou s'accompagner dans leur émission de douleurs aiguës. Si cet état se prolonge, des symptômes généraux se développent, la fièvre s'allume, des vomissements sympathiques peuvent avoir lieu ; il n'y a plus de sommeil ; le malade tombe dans une anxiété des plus pénibles; et cette série de phénomènes ne cesse qu'après l'évacuation d'une plus ou moins grande quantité de sable, ou d'un ou plusieurs graviers. Il est certains individus qui n'éprouvent qu'une ou deux fois dans leur vie ces accidents; mais le plus souvent ces sortes d'attaques se renouvellent un plus ou moins grand nombre de fois chaque année; et si l'art ne parvient à éteindre le mal dans sa source, il arrive presque toujours un temps où quelques graviers, trop volumineux pour être expulsés, demeurent dans la vessie, deviennent le noyau d'un calcul qui s'accroît successivement, et dont la chirurgie seule peut débarrasser les malades, à l'aide d'une opération plus ou moins grave (*voy.* Taille, Lithotritie). Heureusement la médecine peut souvent prévenir une issue si funeste. Ici nous devons distinguer deux ordres de moyens : les uns sont propres à favoriser l'expulsion du sable ou gravier, par conséquent à faire cesser ou à pallier au moins les accidents qui accompagnent cette expulsion; les autres, autant hygiéniques que médicaux, ont pour but d'empêcher le retour du mal en modifiant la composition de l'urine. Pour remplir la première indication, les moyens sur lesquels on doit le plus compter sont la diète, les boissons adoucissantes prises en grande quantité, les bains, et, dans les cas les plus graves, la saignée. Ces moyens font cesser l'état d'éréthisme dans lequel se trouve l'appareil urinaire et rendent plus facile l'expulsion du gravier; mais ce n'est qu'une cure purement palliative dans la plupart des cas. Si le médecin s'arrête ici, il soulage le malade, mais ne le guérit pas. Voyons maintenant si l'art est assez puissant pour arriver à une cure radicale de la gravelle.

Nous avons vu plus haut la double influence sous l'empire de laquelle se développe le plus ordinairement cette maladie : il est évident qu'avant tout il faut soustraire le malade à cette influence; sans cette condition essentielle, l'urine se chargera toujours du principe funeste qu'elle puise dans une alimentation trop substantielle, et la maladie continuera. Or, quel régime substituer à celui-ci? Évidemment un régime directement opposé, qui introduise dans l'économie la plus petite quantité possible des principes dont l'acide urique est composé. L'observation a démontré quels aliments doivent former ce régime, et elle signale, comme les plus propres à atteindre ce but, le pain, surtout celui de seigle, les pâtes d'Italie, les pommes de terre, les légumes verts, etc., préparés au maigre. Dans les cas où la maladie est légère, il a suffi quelquefois de diminuer seulement la quantité des aliments ordinaires. Quel que soit le mode

d'alimentation que l'on suive, il faut s'interdire rigoureusement les boissons fortement alcooliques et se borner à celles qui contiennent une grande quantité de principe aqueux. En augmentant par là la quantité d'urine qui se forme dans un temps donné, on augmente aussi la puissance de dissolution. Enfin il est un dernier ordre de moyens auquel le médecin peut avoir recours pour combattre la gravelle, moyens qui ont pour but d'introduire dans l'économie des principes qui, à raison de leur affinité chimique, se combinent avec l'acide urique et donnent naissance à un nouveau composé soluble: ces moyens sont les divers carbonates alcalins, dont les doses varient suivant leur nature.

Tel est l'ensemble des ressources que l'art possède pour combattre la gravelle; souvent il faut faire marcher de front ces divers moyens. Heureux les médecins quand ils trouvent dans leurs malades assez d'énergie morale pour renoncer à un régime de vie auquel on tient souvent très fortement, et prévenir par là une affection beaucoup plus grave, les calculs de la vessie. *Voy.* ces mots. M. S-N.

GRAVESANDE, *voy.* S'GRAVESANDE.

GRAVIER. On nomme ainsi un sable à gros grains, composé en grande partie de petits fragments arrondis de différentes roches, ordinairement siliceuses. Tant que les plus gros de ces fragments ne dépassent pas la grosseur d'une noix, on comprend leur amas sous le nom de *gravier;* lorsqu'ils dépassent cette grosseur, on leur donne le nom de *galet* (*voy.* FALAISES). Sous la dénomination de *sable* (*voy.*), on entend la réunion de petits grains de quarz ou d'autres substances dont les plus gros n'excèdent pas le volume d'un grain de chenevis. Ainsi le gravier tient le milieu entre le galet et le sable.

Le gravier et le sable sont charriés par les rivières; le galet est transporté par les torrents ou les cours d'eau torrentueux. La mer accumule aussi sur ses bords le gravier, le sable et le galet. Ce qui se passe encore de nos jours eut lieu aux différentes époques de l'histoire de la terre: ainsi l'on reconnaît l'emplacement de certaines plages maritimes aux amas de galets et de gravier qui se présentent au-dessous de la surface du sol à une profondeur plus ou moins considérable. Certains dépôts de gravier et de galet ne sont que des amas de débris de roches formés par des torrents descendus des montagnes. *Voy.* CAILLOU.

Quelques roches d'agrégation, telles que les *anagénites* et les *poudingues*, doivent leur origine à un gravier dont les grains ont été réunis par un ciment siliceux. J. H-T.

GRAVINA (JEAN-VINCENT), littérateur et jurisconsulte célèbre de l'Italie, naquit le 20 janvier 1664 à Roggiano, petite ville de la Calabre. Issu d'une famille distinguée, il fut à même de recevoir dès ses plus jeunes années les éléments d'une bonne éducation. Ce fut son oncle maternel, Grégoire Caloprèse, qui, poëte et philosophe, lui apprit le latin, la rhétorique, l'histoire et les mathématiques. Lorsque ses études classiques furent terminées, et à l'âge de seize ans, son oncle l'envoya à Naples et le plaça sous les auspices du premier avocat de cette ville, qui se nommait Séraphin Biscardi. La jurisprudence n'employa pas seule tous les moments du jeune Gravina: il se perfectionna dans la langue grecque en suivant les leçons de l'habile helléniste Grégoire Messere, commença quelques essais de poésie, et composa même deux drames, l'un sur le sujet de la Passion, qu'il intitula: *Tragedia di Cristo*, et l'autre qu'il nomma *Sant Atanasio*. Le charme de ces études littéraires détourna Gravina du but qui l'avait fait envoyer à Naples, et Biscardi dut multiplier ses efforts pour ramener son élève vers la science du droit. Il lui montra qu'il ne fallait pas confondre l'étude de la législation proprement dite avec la pratique des affaires; qu'Alciat et Cujas étaient deux grands modèles qui avaient dû leur vaste science et leur légitime influence à la culture de l'histoire et des lettres autant qu'à celle de la jurisprudence. Ces sages conseils ramenèrent l'esprit de Gravina à la vocation de jurisconsulte. Il se livra dès lors avec persévérance à l'étude du droit civil et canonique, et aborda même les épineuses difficultés de la théologie. S'il faut en croire ses biographes, cinq ouvrages surtout servirent de base aux con-

naissances qu'il voulait acquérir, savoir : la Bible, le Corps des lois civiles, les œuvres de Platon, celles de Cicéron et les poëmes d'Homère, ouvrages qui ont formé l'objet des investigations non-seulement de Gravina, mais de tous ceux qui, dans les temps modernes, se sont distingués dans la carrière des sciences et des lettres.

Ce fut en 1689 que Gravina se rendit à Rome. Il fut accueilli par Paolo Coardo de Turin, qui devint camérier d'honneur de Clément XI, et il eut occasion de se lier dans sa maison avec tous les hommes marquants que la capitale du monde chrétien possédait alors. Il publia successivement plusieurs ouvrages de morale et de littérature, et ayant réuni, dans un jardin qu'il avait acheté à cet effet, sur le mont Janicule, en novembre 1695, les littérateurs les plus célèbres qui résidaient à Rome, ils prirent le nom d'Arcadiens (*Arcadi*), et il devint ainsi le principal fondateur de l'Académie des Arcades (*voy.* l'article).

Antoine Pignatelli, étant monté sur le trône pontifical sous le nom d'Innocent XII, offrit à Gravina les plus grands honneurs ecclésiastiques, mais celui-ci refusa d'embrasser le sacerdoce. En 1699, il fut nommé professeur de droit civil au collége de la Sapience, et il quitta plus tard, en 1703, cette chaire pour celle du droit canonique. Ce fut vers la même époque qu'il publia son principal ouvrage de législation (*Origines juris civilis*). Cet ouvrage, composé de trois livres, dont le premier parut à Naples en 1701, fut publié complet dans la même ville en 1713. Le premier livre est intitulé *De ortu et progressu Juris civilis;* le second, *De Jure gentium et duodecim Tabularum*, et le troisième, *Leges et senatus-consulta*. Un autre ouvrage de Gravina, intitulé *De Romano Imperio*, peut être considéré comme le complément de ses *Origines du droit*. Ce dernier ouvrage valut à son auteur une grande réputation non-seulement en Italie, mais encore dans toute l'Europe. Gravina s'y montrait tout à la fois philosophe, jurisconsulte et historien. Les *Origines du droit* ont sans doute perdu beaucoup de leur importance aujourd'hui, mais ce livre n'en est pas moins un curieux monument de l'état des sciences morales et politiques au temps où il fut composé, et Montesquieu n'a pas dédaigné de lui emprunter plus d'un trait. Cet ouvrage fut traduit en français, par Réquier, en 1755, et publié à Paris, en 1775, sous le titre d'*Esprit des lois romaines* (3 vol. in-12); il a paru une nouvelle édition de la même traduction à Paris, en 1822 (1 vol. in-8°), mais avec le titre plus exact d'*Origines du droit civil*.

Gravina eut une gloire non moins belle peut-être que celle d'avoir écrit l'ouvrage qui étendit sa renommée dans tout le monde savant: ce fut d'avoir été le maître et le père adoptif de Métastase (*voy.*). Ce grand poëte s'est plu à lui rendre, dans ses écrits, et notamment dans sa poétique, un éclatant témoignage de tout ce qu'il lui devait. En 1711, une scission vint à éclater dans l'Académie des Arcades à l'occasion des lois établies par Gravina pour régir cette institution. Par suite de cette scission, il s'en retira ainsi que ses disciples, et ils fondèrent, sous les auspices du cardinal Lorenzo Corsini, l'*Academia della Quirina*, qui s'assemblait l'hiver dans son palais, et l'été dans son jardin, sur le mont Janicule. Les années qui s'écoulèrent ensuite furent employées par lui à revoir ses anciens ouvrages et à en publier de nouveaux. Gravina fut rappelé dans la Calabre, en 1714, pour rendre les derniers devoirs à Gregoire Caloprèse, cet excellent parent qui avait présidé à son éducation. Il y passa deux ans et revint à Rome en 1716; il y mourut le 6 janvier 1718, laissant à sa mère, Anna Lombarda, les biens qu'il possédait dans la Calabre, et à Métastase tout ce qu'il avait acquis à Rome, en substituant toutefois cette dernière partie de ses biens à trois de ses autres élèves qui se sont fait une réputation dans les lettres. Le caractère de Gravina était aussi honorable que son mérite littéraire était étendu. Ses ouvrages ont été réunis en 3 vol. in-4°, sous le titre de *Opere del Gravina*, à Leipzig, en 1737. Une autre édition en fut donnée à Naples, en 1756-1758 (4 vol. in-4°), par Mascovius, qui y a joint des notes. Indépendamment de la traduction française que fit Réquier des *Origines du droit*, le même auteur a

encore traduit un ouvrage de Gravina intitulé : *Della Ragione poetica* (Paris, 1755, 1 vol. in-12). Ce dernier ouvrage a été compris dans les *Opere scelte* de Gravina, publiés à Milan en 1819 (1 vol. in-8°), dont une nouvelle édition a paru dans la même ville en 1827 (1 vol. in-16). Enfin on a publié à Naples, en 1828, un ouvrage posthume de Gravina intitulé : *Del Governo civile di Roma* (1 vol. in-12). Le manuscrit de cet ouvrage avait été trouvé dans la bibliothèque de M. Jean Corona, Napolitain; il ne faut pas le confondre avec le traité *De Romano Imperio*, qui porte à peu près le même titre. — La vie de Gravina a été écrite d'abord par Passeri, son élève, en tête de la traduction du traité *De disciplinâ poetarum;* puis par André Serrao, dans l'ouvrage intitulé : *De vitâ et scriptis J.-V. Gravinæ Commentarius*, Rome, 1758, 1 vol. in-4°. Fabroni en a donné une autre dans ses *Vitæ Italorum*, t. X. A. T-R.

GRAVITATION, GRAVITÉ. La force inconnue par laquelle tous les corps sont attirés les uns vers les autres a reçu le nom de *gravité*. On peut considérer cette force, ou dans les grandes masses, telles que les corps célestes, ou dans les corps placés sur la surface de la terre, qu'on a nommés corps *sublunaires*, ou enfin dans les molécules élémentaires des corps (*voy.* ATTRACTION). La cause physique de la gravité est encore un problème : dans l'état actuel de la science, il est impossible de décider si les corps s'attirent réellement, ou s'ils sont poussés les uns vers les autres : aussi devons-nous considérer la gravité ou tendance mutuelle des corps comme un fait général dont la cause supérieure nous est complétement inconnue. Newton a choisi le mot *attraction* pour énoncer le fait de la gravitation, sans vouloir pour cela en donner l'explication par ce mot. Fontenelle (*Éloge de Newton*), considérant les corps comme poussés les uns vers les autres, proposait le mot *impulsion*, propre, disait-il, à réunir les cartésiens et les newtoniens. M. Azaïs (*voy.*) croit expliquer ce phénomène par l'*expansion;* chaque corps tendrait, suivant lui, à s'absorber dans les corps environnants, et l'expansion propre à ceux-ci formerait la force de répulsion qui retient chacun dans sa sphère.

Tout corps matériel mis en mouvement par l'effet d'une force unique décrit nécessairement une ligne droite : ceux donc qui décrivent des lignes courbes y doivent être forcés par une autre puissance qui agit sur eux continuellement. Il suit de là que les planètes faisant leurs révolutions dans des orbes elliptiques reçoivent l'action continuelle et constante d'une force qui les empêche de dévier de ce mouvement pour décrire une ligne droite, ce que dans le langage scientifique on nomme la tendance à s'échapper par la tangente (*voy.* ce mot). La première de ces forces se nomme la force *projectile;* la seconde sera la force *attractive*. *Voy.* FORCES CENTRALES.

La physique céleste est fondée aujourd'hui sur le principe de la gravitation universelle posé par Newton. L. L-T.

Les études de ce grand mathématicien lui démontrèrent l'importance et la vérité de cette loi générale, que *la gravitation agit en raison directe des masses et en raison inverse du carré des distances*. Cette loi, qui n'a jamais subi d'exception, reçoit de si fréquentes applications que nous croyons convenable de la développer afin qu'elle soit bien comprise.

Supposons deux masses placées à une certaine distance l'une de l'autre, la terre et la lune, par exemple, et supposons encore que la terre n'ait qu'un volume double de la lune. Ces deux masses s'attireront mutuellement; mais la masse *terre* étant, dans notre supposition, une fois plus grosse que la masse *lune*, exercera sur cette dernière une attraction double de celle que la lune exerce sur elle. Cette puissance attractive eût été quatre fois, cinq fois plus énergique, si la terre avait été quatre fois, cinq fois plus grosse. C'est là le développement de cette première proposition que *l'attraction agit en raison directe des masses.*

Maintenant divisons dans notre pensée la distance qui sépare la terre de la lune en quatre intervalles égaux, 1, 2, 3 et 4. Si nous supposons la lune à une distance 1, c'est-à-dire au quart de la distance réelle, la force d'attraction s'exerçant à une distance moindre sera plus considérable; nous pouvons l'évaluer en

chiffres et dire qu'elle est alors comme 400. Cette même force d'attraction diminuerait si la distance, au lieu d'être 1, devenait 2 ou double de la première ; mais l'expérience et le calcul démontrent qu'elle serait diminuée dans une proportion beaucoup plus considérable que la distance n'aurait augmenté, et que, la distance étant 2, elle serait quatre fois moindre ou comme 100 ; or 4 est le carré de 2. Si la distance devient 3, la puissance d'attraction continuera de diminuer dans la même proportion, par rapport à la distance, que lorsqu'elle était devenue 2 ; elle ne sera plus que 44.45, chiffre neuf fois plus petit que 400, expression primitive de la puissance d'attraction exercée par la masse *terre* sur la masse *lune ;* 9 est le carré de 3. Enfin la distance devenant 4, la puissance d'attraction sera 4 × 4 ou 16 fois moindre, et exprimée par le chiffre 25. Nous venons de développer la seconde partie de notre proposition, que *l'attraction agit en raison inverse du carré des distances ;* ce qui revient à dire que, lorsque la distance augmente, la force d'attraction diminue dans la proportion du carré de cette même distance. Mais si la distance devient moindre, la force d'attraction augmente alors dans les mêmes rapports qu'elle aurait diminué si elle avait grandi. Ainsi, si la distance devient moitié moindre, la force d'attraction devient quatre fois plus considérable. Aussi est-ce en raison de son énorme masse que le soleil attire fortement tous les corps célestes qui roulent autour de lui, malgré le grand éloignement où ces corps se trouvent de cet astre ; et c'est par ce même éloignement qu'on peut expliquer que les étoiles fixes, qui sont probablement autant de soleils, centres de systèmes planétaires analogues au nôtre, n'y causent point de perturbations sensibles. Ainsi la moindre distance à laquelle nous puissions nous croire placés d'une étoile fixe (*voy.*), dont nous supposons la masse égale à celle du soleil, étant *quatre cent mille fois* plus grande que celle qui nous sépare du soleil, sa puissance d'attraction sera le carré de 400,000, ou *cent soixante milliards de fois* plus petite, c'est-à-dire presque nulle.

Quelle est la cause physique de la gravitation ? où réside la puissance qui fait que tous les corps célestes tendent les uns vers les autres ? S'attirent-ils réellement les uns les autres en vertu d'une puissance inhérente à leur existence et qui résiderait dans leur centre ? ou bien sont-ils poussés les uns vers les autres ? Pour résoudre de semblables questions, il faudrait pouvoir pénétrer dans le secret de l'organisation de l'univers, et nous ne craignons pas de dire que les discussions de ce genre sont oiseuses et ne servent jamais la science.

C'est sans doute avec raison qu'on attribue à Newton d'avoir découvert le principe et les lois de la gravitation, lois et principe si féconds en résultats ; mais il serait injuste de ne pas reconnaître que les philosophes de l'antiquité avaient, bien avant l'illustre géomètre anglais, pressenti la gravitation. Ainsi, sans nous arrêter au système d'Empédocle, où l'on a cru entrevoir le fond du système newtonien, il faut reconnaître que Timée de Locres, disciple de Pythagore, parlant de l'âme du monde qui met toute la nature en mouvement, dit que Dieu *l'avait douée de deux forces, lesquelles étaient combinées suivant certaines proportions numériques*. Plutarque a parfaitement entrevu la force réciproque qui fait *graviter* les planètes les unes vers les autres, et il admet une attraction réciproque entre tous les corps, attraction qui est cause que la terre fait graviter vers elle les corps terrestres, de même que le soleil et la lune font graviter vers leur corps toutes les parties qui leur appartiennent (*voy.* PESANTEUR). Généralisant ensuite ce principe, il en fait l'application aux rapports que les astres ont entre eux, et il compare la lune, dans sa révolution autour de la terre, à une pierre qui, placée dans une fronde, éprouve deux forces à la fois (*voy.* FORCES CENTRALES). Les anciens avaient donc attribué aux corps célestes une pesanteur vers un centre commun de leur mouvement, et une gravité réciproque entre elles. On trouve ensuite dans le poëte Lucrèce des passages qui démontrent que lui aussi avait bien compris la gravitation. Et tous ces philosophes, tous ces écrivains de l'antiquité, ne s'étaient pas bornés à cela : Lucrèce

encore, mais après Démocrite et Aristote, avait dit que la gravité des corps était proportionnelle à la quantité de matière dont ces corps étaient composés. Pythagore avant eux tous (les newtoniens eux-mêmes en conviennent) avait enseigné la loi inverse du carré des distances. Reste cependant toujours à Newton (car loin de nous la pensée de vouloir en rien diminuer sa gloire!) l'immense mérite d'avoir bien compris toute la valeur du principe de la gravitation, de l'avoir généralisé, bien démontré, et d'en avoir rendu l'intelligence facile à tous. A. L-D.

GRAVITÉ (méc.), *voy.* CENTRE DE GRAVITÉ.

GRAVURE. La gravure, dans son acception la plus étendue, est l'art de traduire, de représenter, d'imiter par incision sur les métaux, sur le bois, le marbre et les pierres fines, les diverses créations des arts du dessin, c'est-à-dire tout ce qui est visible dans la nature ou possède une forme dans l'imagination de l'homme. Elle se divise en deux genres bien distincts, qui ont de nombreuses ramifications: l'un renferme toutes les manières de graver où l'artiste représente les objets *en relief*, en rabaissant tout autour la matière qui leur sert de fond ou de support; à l'autre appartiennent toutes les espèces de gravures où les objets s'incisent *en creux*, en laissant subsister dans sa hauteur première le champ ou la surface qui les environne. L'origine de cet art se perd dans la nuit des temps. Les boucliers d'Achille, d'Hercule, d'Énée, décrits par Homère, Hésiode et Virgile; celui de Scipion, conservé à la Bibliothèque royale; cette charmante coupe d'Anacréon où il demandait qu'on gravât, sous une treille touffue, les Amours désarmés à qui les Grâces sourient; les médailles et les pierres gravées antiques, si belles et si nombreuses; les vases de terre incisés et peints; les patères de bronze; ces plans géographiques gravés sur des tables de cuivre dont parle Hérodote; les étoffes imprimées aux Indes, en Égypte, en Perse, dans la plus haute antiquité, par des planches gravées sur bois; les livres que les Chinois, 300 ans avant J.-C., imprimaient par le même procédé, et ceux que, l'an 932 de notre ère, ils ornèrent de figures gravées, nous démontrent jusqu'à l'évidence que toutes les branches de la gravure furent pratiquées par les anciens peuples; qu'ils connurent tout aussi bien que les modernes l'art de fondre, de forger, de marier les métaux, de les ciseler, de les damasquiner, de les émailler, et qu'ils excellaient pareillement dans l'art de tracer avec l'outil, sur le bronze, l'argent, le fer, les dessins les plus purs et les plus délicats. Il ne leur a manqué, pour répandre à l'infini l'image de leurs chefs-d'œuvre artistiques et la faire arriver jusqu'à nous, que de perfectionner un procédé de reproduction pratiqué par leurs industriels, et de l'appliquer à la multiplication des œuvres de leur génie, comme l'ont fait les modernes. Combien ne devons-nous pas regretter que les anciens ne l'aient pas connu, ce procédé qui assure aux arts l'immortalité que la typographie donne aux sciences et aux lettres! nous connaîtrions alors les formes et les proportions de leurs monuments abattus, mutilés ou totalement détruits, de ceux que nous ne voyons plus qu'en imagination ou que nous ignorerons toujours. Ces chefs-d'œuvre de la peinture et de la sculpture cités par leurs historiens ne seraient pas totalement perdus pour nous, non plus que certaines de leurs découvertes dans les sciences mécaniques et industrielles, et leurs connaissances géographiques. Toutefois l'art de graver semble nous venir des anciens tout aussi bien que celui de bâtir, de sculpter et de peindre; du moins le voyons-nous pratiqué, pendant les siècles d'ignorance qui suivirent la chute de l'empire romain, simultanément avec les trois autres arts. Nous en avons la preuve dans ces plans de Rome, de Constantinople, des trois parties du monde, gravés sur les tables d'argent mentionnés dans le testament de Charlemagne; dans les sigilles, les anneaux des princes; dans les tombes en cuivre, sur lesquelles on voit l'image du défunt gravée de manière à pouvoir fournir des épreuves par le moyen de la presse; dans ces figures de saints, imprimées, aux IX^e^ et XI^e^ siècles, par le moyen du frottoir, comme les épreuves d'essai que tirent nos graveurs en bois pour connaître l'état de leur travail; dans ces étoffes gaufrées au

moyen d'instruments en *fer*, gravés en creux d'un côté, en relief de l'autre, qui ont été trouvées dans des tombeaux des VIII^e^ et XI^e^ siècles; dans ces impressions de figures et d'ornements en or sur les tableaux des peintres antérieurs à Cimabué, produites par des fers chauds gravés en relief, semblables à ceux dont se servent nos relieurs; dans les *lettres majuscules* ornées qu'offrent plusieurs manuscrits du moyen-âge, lesquelles, imprimées à l'aide de patrons, se coloraient ensuite à la *main*; enfin dans les cartes à *jouer*, dont l'invention, qui paraît être d'origine arabe, remonte au-delà de 1393, 1376, 1367, dates données par les savantes recherches des Ménestriers, Bullet et Meermann, puisque le roman du Renart, écrit de 1328 à 1342, nous apprend qu'alors elles étaient déjà défendues en Espagne.

Mais nous n'avons point à nous occuper, pour le moment, de toutes les espèces d'ouvrages produits par l'incision dont il vient d'être question : aux mots NUMISMATIQUE, GLYPTIQUE, CISELURE, TOREUTIQUE, etc., etc., on trouvera sur chacun d'eux les renseignements désirables. Ici, il ne sera parlé que de la gravure destinée à produire une estampe (*voy.*) par le moyen de la presse, soit typographique, soit d'imprimerie en taille-douce (*voy.*), c'est-à-dire de la gravure *en taille d'épargne* et de la gravure *en creux*. Mais avant de signaler ce qui différencie ces deux espèces de gravures, nous devons dire ce que le mot *gravure*, pris dans son acception d'estampe, donne à sous-entendre.

Une gravure est un dessin; elle en a le but, elle en a l'effet, puisque, comme lui, elle n'a pour moyens d'imitation que la combinaison du clair et de l'ombre, ou, ce qui est la même chose, que le noir produit par l'outil tenant lieu de crayon, opposé au blanc donné par le ton du papier. Ainsi, ceux qui voient dans une estampe la copie d'un tableau sont dans l'erreur, car il y a entre un tableau et le dessin fait d'après lui toute la différence qui existe entre un poëme original et sa translation dans une langue étrangère, peut-être même pourrait-on dire, entre un ouvrage original, remarquable par le fond, la forme et le style, et l'extrait qu'on en donnerait dans sa propre langue pour en faire apprécier le mérite.

Les graveurs de tous les âges paraissent l'avoir compris ainsi; du moins leurs efforts ont-*ils constamment* été dirigés vers l'imitation des dessins qui leur servaient de régulateurs, que ces dessins fussent eux-mêmes des originaux, ou des *traductions de tableaux de grands maîtres*. Les gravures en clair-obscur, à l'eau-forte, au lavis, au pointillé, à la *mezzo-tinte*, à l'aquarelle, au crayon et autres *n'ont été imaginées que dans le but avoué* de se rapprocher autant que possible de tels ou tels dessins dont elles ont pris la dénomination.

Des deux genres de gravures propres à fournir des estampes dont nous avons à nous occuper ici (le troisième a son article spécial au mot LITHOGRAPHIE), l'un, comme on l'a vu, laisse subsister à la surface le trait du dessin qu'on y a tracé et fait disparaître autour tout ce qui l'empêcherait de recevoir seul le noir d'impression; l'autre, au contraire, incise dans la matière ce même trait et réserve tout le champ qui l'environne. Le premier n'exige en quelque sorte qu'une science pratique, puisqu'il se borne à respecter, à suivre trait pour trait un dessin tracé à l'avance sur le bois; l'autre, outre la science pratique de l'outil (qui est ici d'autant plus difficile à acquérir qu'elle est infiniment riche en moyens), demande de la part de celui qui l'exerce de vastes connaissances théoriques, car il doit avant tout arrêter dans sa pensée l'ordonnance, l'effet, l'accord général de sa planche, les espèces de travaux propres à rendre avec vérité, variété, harmonie et précision la multitude d'objets composant l'œuvre pittoresque qu'il traduit. Chacun de ces genres a ses procédés manuels, ses ressources particulières que nous ferons connaître; mais ceux de la gravure en taille-douce, par leur nombre et leur variété, étant en quelque sorte la clef des autres, nous commencerons par indiquer les siens.

Pour opérer ses merveilles, deux outils suffisent à la gravure en taille-douce : *la pointe* et *le burin*. La pointe est une tige d'acier trempé, aiguisée tantôt parfaitement rond, tantôt en biseau, tan-

tôt l'un et l'autre à la fois; on s'en sert comme d'une plume. Elle opère ou immédiatement sur le cuivre nu, et se nomme alors *pointe sèche*, ou sur le cuivre enduit d'un vernis mince et tendre, noirci à la fumée. Dans le premier cas, par la seule pression de la main elle incise de prime-abord les traits constituant la gravure; dans le second, elle trace légèrement sur le vernis des sillons que l'eau-forte, par une action mesurée, rend ensuite plus ou moins profonds, plus ou moins larges, selon le besoin. Le burin est également une tige d'acier trempé : cette tige a quatre facettes représentant un carré ou une losange; l'une de ses extrémités, aiguisée en biseau, est rendue coupante sur l'un de ses angles; l'autre est renfermée dans un manche en bois destiné à garantir la paume de la main quand le bras lui donne l'impulsion. Ces deux instruments, unis à l'eau corrosive dite *eau-forte*, qui sert à faire pénétrer dans le cuivre les travaux tracés sur le vernis (*voy.* Acides, T. I, p. 152), constituent à eux seuls toute la palette du graveur. La science consiste ainsi à créer des combinaisons de lignes capables, par leur variété, de reproduire la forme, l'effet et le caractère de l'objet à imiter. Pour atteindre ce but, tantôt par des lignes droites, perpendiculaires, également distantes entre elles et coupées à angle droit par des horizontales plus légères, on voit l'artiste rendre les corps solides ou à surfaces planes, comme sont les fabriques (*voy.*), les monuments d'architecture, les meubles, etc.; tantôt, avec des horizontales dégradées de profondeur ou d'écartement, imiter un ciel d'azur, l'eau limpide d'un étang ou d'une rivière paisible, dans lesquels se reflètent les objets environnants; quelquefois, par des tailles fermes et ondulées, accompagnées d'entretailles plus déliées, imiter une mer en tourmente; souvent encore, suivant les contours ondoyants et souples de la figure humaine, décrire sa forme, celle de chaque muscle, qu'il parcourt et caresse jusqu'à ce qu'il lui ait donné la physionomie qui lui est propre; tantôt, par des tailles légères, renflées à propos, et que des points finissent en mourant, simuler la morbidesse des chairs; ou, s'il emploie pour ces mêmes chairs des travaux croisés, ces travaux suivent la direction de la forme et décrivent des losanges plus ou moins allongées, selon l'âge et le sexe de la figure. Applique-t-il le même système de tailles aux draperies : ces losanges varient de forme, c'est-à-dire qu'elles sont plus ou moins allongées, plus ou moins voisines du carré, selon la nature de l'étoffe, sa légèreté, sa transparence, son opacité, sa couleur. Veut-il imiter certains métaux, certaines matières lisses et miroitantes, il y parvient par des tailles brillantes et franches de coupe, accompagnées d'entretailles plus légères. Dans certains cas l'eau-forte, mariée à la pointe sèche, ménage pour lui la peine et le temps, surtout quand il s'agit de rendre des terrains, des fabriques rustiques, des troncs d'arbres décrépits et couverts de mousses, des nuages tourmentés, des eaux écumeuses, des herbes, le feuillé des arbres, la laine frisée des moutons, le poil des chèvres, les plumes de certains oiseaux, en un mot, tout ce qui demande ou des tons vigoureux, ou des tons argentins, ou de la légèreté, ou de la souplesse, ou de la rudesse, ou un certain laisser-aller pittoresque; car le propre de l'eau-forte, comme de la pointe sèche, est d'être tout esprit, goût et liberté.

Gravure en relief. Ici nous commencerons par la *gravure en bois*, dite *à taille d'épargne;* car ce genre de gravure a été exercé le premier par les modernes. Pour les planches de grande dimension, où les objets sont développés, la gravure en bois s'exécute à l'aide de la *pointe coupante*, du *burin* et de l'*échoppe*, sur des tables de poirier, de pommier, de cormier, ou de tout autre bois dont les pores sont serrés et liés; ou, quand il s'agit d'ouvrages de petite proportion, à travaux fins et serrés, avec le burin seul, varié de grosseur, sur du buis debout. Dans ces derniers temps, croyant arriver à un fini plus précieux, ou économiser le temps en s'aidant de l'eau-forte, ou obtenir un plus nombreux tirage, on a tenté de substituer le cuivre et même l'acier au buis debout : le résultat ne paraît pas avoir répondu à l'attente, car le bois a toujours conservé la faveur; il donne un plus beau tirage, et ce tirage peut être aussi multiplié que

celui du métal au moyen du clichage, qui perpétue à l'infini le type modèle.

L'origine de la gravure en bois, comme on l'a vu, remonte à la plus haute antiquité. Au moyen-âge, elle servait à reproduire les images des saints protecteurs des familles, lesquelles s'imprimaient au moyen d'un frottoir passé sur le dos de la feuille de papier appliquée sur la gravure enduite d'une matière colorante, procédé usité de tout temps par l'artiste qui veut connaître l'état de son travail sans avoir recours à l'imprimeur. Les plus anciens monuments *xylographiques* des bas temps qui soient arrivés à notre connaissance sont les 40 gravures de cette *Bible des pauvres*, si souvent reproduite avant et après l'invention de l'imprimerie, gravures naïves et rudimentaires, dont les types originaux, suivant une ancienne tradition, seraient dus à saint Anschaire (*voy.*), évêque de Brême, mort en 865, lequel les aurait exécutés d'après une suite de bas-reliefs de sa cathédrale, dont deux, encore subsistants, passent pour être antérieurs à l'an 1062 (*voy.* BIBLIA PAUPERUM). Il faut citer aussi ces 9 estampes relatives à l'histoire d'Alexandre, dédiées au pape Honorius IV, pontife de 1285 à 1287, dont parle Papillon*; puis ce saint Christophe traversant un bras de mer et portant l'enfant Jésus sur ses épaules, daté de 1423, cité par tous les historiens de l'art comme le plus ancien monument de l'espèce. Tous ces ouvrages marquent le plus bas des degrés où devaient descendre, entre les mains des moines, la gravure et le dessin des anciens.

Jusque-là, la gravure en bois n'avait guère eu d'autre but que d'étendre et de favoriser le culte des images; une plus noble fin lui était réservée : celle de donner naissance à l'imprimerie typographique. Cette merveille des temps modernes fut le résultat des essais réitérés faits pour imprimer des légendes au bas des images, puis après pour placer en regard de ces mêmes images des pages de texte gravées comme elles en relief et sur des tables en bois, lesquelles s'imprimaient aussi à la brosse ou au frottoir. Mais à peine Laurent Coster (*voy.*) eut-il, vers l'an 1420, perfectionné les presses à imprimer ces images en relief; à peine Guttenberg eut-il, en 1456, trouvé l'art de fondre des caractères mobiles, qu'on vit la gravure en bois s'unir étroitement à la typographie, et multiplier, dans tous les pays à la fois, cette *Bible des pauvres* dont nous avons déjà parlé, et l'*Art de mourir*, et l'*Histoire de saint Jean*, et la traduction du *Belial*, et la *Légende dorée*, et beaucoup d'autres ouvrages de ce genre, avec leurs images grossières et dépourvues d'art, c'est-à-dire avec ce cachet d'origine barbare qui distingue encore aujourd'hui nos cartes à jouer. Jusque dans le beau siècle des arts, ces pieuses et informes productions se réimprimèrent dans leur laideur originelle, comme de nos jours l'almanach de Mathieu Laensberg.

Il était réservé à Albert Durer (*voy.*) de donner à la gravure en bois cette impulsion qui la conduisit tout à coup à une perfection qu'elle n'a guère dépassée depuis. Cet artiste, né à Nuremberg en 1471, eut pour maître dans cette partie (car il excella dans tous les arts du dessin) Michel Wohlgemuth; ses estampes en taille de bois rivalisent de finesse et de précision avec ses gravures sur cuivre, qui, sous ce rapport, sont elles-mêmes déjà des chefs-d'œuvre. Il eut pour émules et quelquefois pour collaborateurs Luc Muller, dit de Cranach (*voy.*), Hans Burgmayr, Hans Scheuffelein, qui, comme lui, firent faire à l'art de graver en bois des progrès rapides. Les livres fameux *Der Weyss Koning*, en 237 pl., *Der Tewrdanck*, en 118 pl. in-fol., exécutées en communauté par ces trois maîtres, sont des monuments d'autant plus précieux pour l'histoire de l'art qu'ils donnent la mesure de leur talent comme peintres, dessinateurs et graveurs, et nous laissent indécis sur ce que nous devons le plus admirer dans ces estampes, ou de la richesse de l'ordonnance et du pittoresque de la composition, ou de la hardiesse, de la netteté des tailles et de la vivacité des tons, ou de la science du dessin et de l'expression. De l'école d'Albert Durer sortit cette foule d'artistes estima-

(*) *Traité historique de la Gravure sur bois*, par Jean-Baptiste Papillon, Paris, 1766, 2 vol. in-8°.

bles connus sous le nom générique de *petits-maîtres*, à cause de la petitesse de proportion de leurs ouvrages et de la délicatesse de leurs travaux. Les plus célèbres parmi ceux de ces maîtres qui exercèrent la gravure en bois, sont : Holbein (*voy.*), le peintre et graveur de cette admirable *Danse des morts* si célèbre dans les fastes de l'art; Albert Altdorfer qu'on regarde presque comme l'égal de ce maître, et Virgile Solis, dont les métamorphoses d'Ovide, en 170 pièces, imprimées à Francfort en 1563, peuvent soutenir la comparaison avec la *grande* et la *petite Passion*, l'une en 12 pl., l'autre en 37 pièces, et avec la *Vie de la Vierge*, en 20 pièces, qu'Albert Durer grava de 1509 à 1520, les mêmes que Marc-Antoine Raimondi contrefit sur cuivre *.

De 1514 à 1550 fleurirent dans les Pays-Bas Jean-Walther Van Assen et Pierre Coek ou Koek. On doit à ce dernier une suite intéressante de scènes et costumes turcs, qu'il grava sur des dessins exécutés par lui dans le pays en 1533. Dans le même temps, Joseph Porta, en Italie, exécutait cette planche de *Notre Seigneur en croix*, citée par Papillon comme un morceau remarquable par la science de coupe de ses contre-tailles.

Là cessent à bien dire les travaux remarquables de la gravure en bois (on parlera plus loin de la gravure en camayeu, espèce particulière de gravure en bois). Subjuguée par la gravure au burin, on la voit tout à coup céder à celle-ci l'honneur de traiter le portrait, les sujets historiques, et se borner à fournir à la typographie quelques figures de géométrie, d'anatomie, de botanique, d'histoire naturelle, ou des fleurons, des culs-de-lampe, et mille compositions fantastiques, la plupart sans importance pour l'art et auxquelles les hommes supérieurs dédaignèrent de mettre la main. Elle vient de prendre un nouvel essor sous la tutelle des Anglais Jackson, Thompson, Williams, Branston, Orrin Smith, etc., lesquels ont trouvé sur le continent des concurrents redoutables (si ce n'est sous le rapport de la finesse du burin et de l'entente des effets pittoresques, au moins sous celui de la science des formes et de l'expression) : en France, dans MM. Godard, Brevière, Lacoste frères, Porret, Andrew, Best et Leloir, et, en Allemagne, dans MM. Unger, Gubitz, Unzelmann, etc.

Aujourd'hui, la gravure en bois de petite dimension (en grand elle n'est guère pratiquée que pour les papiers peints) semble être arrivée au plus haut degré de perfection où elle puisse être portée; dans beaucoup de cas, elle marche l'égale de la gravure en taille-douce. Des éditions illustrées, le Shakspeare publié par Whittingham ; le *Paul et Virginie* de Bernardin de Saint-Pierre, par Curmer; le Béranger et les Fables de La Fontaine, par Fournier; la *Corinne* de Mme de Staël, par Treuttel et Würtz; le *Cid* de Herder et le Schiller, par Cotta, montrent dans toute leur étendue les ressources de l'art de graver en bois; elles démontrent à tout artiste clairvoyant que le genre imitant l'eau-forte est celui qui convient le mieux à ses moyens, et auquel on devrait plus souvent le restreindre.

Gravure en clair-obscur. Cette espèce de gravure, usitée de temps immémorial dans l'Inde pour l'impression des étoffes à plusieurs couleurs, a été employée par les modernes à la reproduction des dessins en clair-obscur, c'est-à-dire de ces dessins à plusieurs teintes se mariant avec celle du papier, que les peintres exécutent rapidement, soit à la plume soit au pinceau, pour arrêter une composition pittoresque ou étudier les formes de leurs modèles et préciser les effets de clair et d'ombre que donnent ces formes vues sous un certain jour. Deux planches, imprimées successivement sur une même feuille de papier de teinte, suffisent le plus souvent à la reproduction d'un dessin : la première donne le trait et les ombres les plus fortes des figures; la seconde les ombres moins vigoureuses, le fond du papier donne les clairs. Quand on veut fondre et multiplier davantage les plans, on augmente le nombre des planches : alors l'une a pour objet de fournir des rehauts de blanc pur. En Allemagne, les premiers artistes qui ont

(*) *Voy.* cependant, à l'article Durer, les doutes que Bartsch (*voy.* Estampes, et ci-après, p. 801, note) a accrédités contre l'opinion selon laquelle le grand artiste allemand aurait lui-même gravé en bois. Ces doutes se rapportent également aux autres maîtres de l'école et de l'époque d'Albert Durer.

pratiqué cette gravure sont Albert Durer, L. Cranach, J. Baldung, Burgmayr; ce dernier employa quelquefois le cuivre gravé en creux pour le trait; un camayeu de ce maître est daté de 1508. En Italie, le Parmesan, né en 1504, Hugo da Carpi et André Andreani ont excellé dans ce genre, que D. Beccafumi a perfectionné en multipliant les couleurs, c'est-à-dire les planches. Les peintres du XVI^e^ siècle affectionnèrent cette manière de graver qui rendait si admirablement leur pensée. Raphaël a exécuté de sa main plusieurs clairs-obscurs qu'il signa d'un R sur la planche à la teinte la plus claire. Dans les Pays-Bas, Hubert et Henri Goltzius l'ont traitée avec un succès égal à celui de leurs devanciers : le premier, mort en 1583, grava lui-même les médailles imprimées dans le texte de ses savants écrits numismatiques; le second, mort en 1617, grava en camayeu des paysages et une suite intéressante de figures héroïques remarquables par leur bel effet. P. Moreelsen, mort en 1638; Abraham Blomaert, mort en 1647, qui, comme Burgmayr et Hubert Goltzius, grava le trait sur cuivre et les rentrées sur bois; Hans ou Jean Witdeock, Witdouc ou Withouk, ont exécuté des clairs-obscurs sous la direction de Rubens; celui des *Pèlerins d'Emmaüs*, d'après ce maître, gravé en 1638 par le dernier, est un des plus recherchés de cette époque. En France, Fr. Perrin, mort à Paris en 1660, a tenté de substituer le cuivre au bois pour toutes les planches d'un clair-obscur; il gravait simplement son dessin, soit au burin, soit à l'eau-forte, l'imprimait sur du papier de couleur et le rehaussait de blanc au moyen d'une seconde planche; néanmoins ses camayeux en bois sont restés les plus estimés. G. Lallemand a produit aussi, par ces deux procédés, des ouvrages fort recherchés; après lui, N. Le Sueur, mort en 1764, est à peu près le seul artiste qui ait gravé des clairs-obscurs d'un mérite véritable; il exécuta la plupart des camayeux du cabinet de Crozat sous la direction du comte de Caylus qui lui grava presque toujours à l'eau-forte la planche du trait.

Les Anglais, qui se sont occupés les derniers de la gravure en clair-obscur, ont, dans ce genre comme dans les autres, mieux réussi à rendre l'effet que le style de leurs originaux. Les dix-sept planches exécutées et publiées à Venise, en 1745, par J.-B. Jackson, élève de Papillon, à Paris, d'après le Titien, P. Véronèse, le Tintoret, le Bassan, sont d'un effet prodigieux; son *Jésus descendu de la croix*, d'après Rembrandt, est de la plus grande beauté. Les Anglais citent encore avec orgueil Édouard Kirkal, qui imagina de produire des estampes en clair-obscur au moyen d'un mélange d'eau-forte, de manière noire et de taille de bois. Ce procédé, manié par un artiste d'un talent supérieur, pouvait conduire à des résultats plus heureux que ceux obtenus par Kirkal.

GRAVURE EN CREUX SUR MÉTAL, autrement dite *gravure en taille-douce*. Sous cette dénomination sont compris tous les genres de gravures incisées, produites par l'eau-forte à part, par le burin à part et par les deux procédés réunis. Cette espèce de gravure, comme on l'a vu, était connue des peuples de l'antiquité et du moyen-âge, qui l'employaient à l'ornementation des objets de leur fabrication; et divers monuments conservés dans nos musées attestent que les hommes qui la pratiquaient étaient parfois aussi ingénieux et savants dessinateurs que burinistes habiles. Mais l'art de graver pour produire des estampes, cet art qui, comme celui de la typographie, devait assurer l'immortalité aux productions du génie et des arts, est moderne : il a pris naissance au milieu du XV^e^ siècle, dans l'atelier de Finiguerra (*voy.*), habile orfévre et ciseleur florentin, qui, en 1452, ayant trouvé le moyen d'obtenir sur papier des empreintes de ses nielles*, fit prendre à l'art une face nouvelle.

L'Allemagne revendique cette découverte; mais ses preuves, toutes d'induction et simplement conjecturales, ne sauraient faire oublier les titres plus positifs sur lesquels s'appuie l'Italie. D'ailleurs Finiguerra n'ayant pas tenu secret son pro-

(*) Le nielle est une espèce de gravure en creux destinée à se détacher du fond clair sur lequel elle est exécutée, au moyen d'une mixtion *métallique colorée, introduite, à chaud, dans* les tailles du burin.

cédé d'impression, antérieur peut-être de plusieurs années à l'épreuve de *la Paix*, gravée en 1452 et qui établit pour nous la date historique, n'est-il pas présumable que la connaissance s'en propagea presque simultanément sur tous les points où l'orfévrerie prospérait? A cette précieuse découverte ne se borne pas la gloire de Finiguerra, comme graveur et dessinateur habile; cette même *Paix*, de 1452, le place au premier rang des artistes de son époque; elle lui donne une supériorité marquée sur l'orfévre florentin Baccio Baldini, à qui l'on doit les trois estampes de *Il monte sancto di Dio* (Florence, 1477), qui est le plus ancien des livres accompagnés de vignettes gravées sur métal; sur le peintre Sendro Botticelli, qui fournit à Baldini les dessins de ces trois planches, et grava lui-même, plus tard, ces paysages grand in-fol., représentant les travaux de la campagne, appelés les *Sept Planètes*, et des Prophètes, des Sibylles, qui font honneur à son crayon et à son burin; et même sur A. Pollajuolo, peintre orfévre et habile nielleur, mort en 1498, à qui l'on doit un *Combat à l'épée entre deux hommes nus*, gravure remarquable sous tant de rapports et en particulier par sa grande dimension (30po de large sur 15po de haut). Au moyen de hachures allongées et serrées, qui, en revenant sur elles-mêmes sans s'interrompre, se croisent en forme de fuseau, Pollajuolo était parvenu, dans plusieurs de ses estampes, à imiter assez bien le travail facile du crayon; il ne paraît pas avoir eu en cela d'imitateurs. Mantegna (*voy.*), né aux environs de Padoue en 1470 et mort en 1506, passe pour être le plus habile maître de ces premiers âges de la gravure. Son burin a de la ressemblance avec celui de Pollajuolo; il est néanmoins plus moelleux, plus varié; son style, ennobli par l'étude de l'antique, est aussi de beaucoup préférable; mais comme il a plus souvent travaillé sur le plomb et sur l'étain que sur le cuivre, les épreuves de ses planches sont assez généralement grises et ternes. Pendant que l'Italie obtenait ces premiers succès, l'Allemagne produisait, dans cet art nouveau, des œuvres admirables. De 1460 à 1486, Martin Schœngauer, ou Schœn, connu en France sous le nom du *Beau Martin*, exécutait une multitude de pièces finement travaillées, au nombre desquelles est cette célèbre et bizarre *Tentation de saint Antoine*, qu'on a si souvent copiée. Schœn (*voy.*) est considéré comme le premier en date des graveurs au burin par des personnes qui, malgré les faits allégués par les Italiens, accordent à l'Allemagne l'honneur d'avoir été le berceau de la gravure en taille-douce. Il faut reconnaître toutefois que, pour l'esprit de la composition, le caractère et l'expression des têtes, la délicatesse des détails, et même la perspective et les effets de la lumière, ce graveur est infiniment supérieur à tous ses contemporains, et qu'une telle perfection permet de croire à des essais antérieurs tentés par une succession d'artistes dont il aurait mis à profit le savoir. Les deux Israël Van Mecheln, dont le premier naquit l'an 1424 en Westphalie, et dont le dernier mourut en 1523, ont approché de près Martin Schœn pour la finesse du burin et dans l'art de ménager la lumière. Martin Zagel a mérité le même éloge dans sa pièce datée de 1503, représentant un homme et une femme s'embrassant dans une chambre. Jusqu'alors les procédés mis en œuvre par le graveur se réduisaient à une succession de traits uniformément rapprochés et dirigés dans le sens de la forme principale des objets, lesquels semblaient avoir pour but d'imiter l'effet d'un dessin au lavis. Une nouvelle génération d'artistes tenta bientôt de secouer cette routine et de se créer d'autres moyens d'imitation; mais il s'en faut que tous leurs essais aient été couronnés de succès. On en vit se laisser éblouir par des perfections imaginaires, d'autres se distinguer par des résultats solides; plusieurs sacrifier à la régularité d'un burin brillant les formes et les effets pittoresques de leurs modèles, d'autres, mieux inspirés, priser moins cette propreté, cette régularité d'outil que l'exactitude des formes et l'expression des figures ou l'entente de l'effet général; quelques-uns encore allier l'eau-forte au burin et à la pointe sèche dans un même ouvrage, et arriver à des résultats inattendus; mais aussi on vit des hommes présomptueux se forger, pour les vaincre, des difficultés inutiles aux progrès de l'art;

enfin des talents également consommés dans la théorie et la pratique créer des chefs-d'œuvre qui font revivre à nos yeux, avec les principales beautés qui leur sont propres, les plus admirables créations des arts du dessin. Cette nouvelle période de l'art a été marquée au même instant sur trois points différents par trois hommes d'un égal génie : en Allemagne, par Albert Durer, né, comme on l'a vu, à Nuremberg en 1471 ; en Italie, par Marc-Antoine Raimondi, né à Bologne en 1487; dans les Pays-Bas, par Lucas, né à Leyde en 1494. Ces trois maîtres ayant créé trois écoles de gravure au burin qui ne sauraient être confondues, nous allons nous occuper de chacune d'elles séparément et ranger à leur suite les écoles française et anglaise qui fleurirent après.

École allemande. Albert Durer, cet homme qui excella dans tous les arts du dessin et posséda toutes les sciences, traita en maître la gravure au burin ; soit qu'entre lui et Martin Schœn il y eût une sympathie naturelle, une même manière de sentir, soit que la manière vive et précieuse tout à la fois de ce dernier ait été pour Albert Durer un objet d'émulation, ces deux maîtres ont beaucoup de ressemblance dans leur faire, et le cachet qui les distingue est resté celui de l'école. Albert recula de beaucoup les bornes de l'art, témoin son *saint Jérôme*, daté de 1514, qui, après trois siècles d'expériences, est encore aujourd'hui un modèle à consulter pour la variété, la finesse, la netteté, la chaleur et l'esprit des travaux, et pour leur admirable combinaison. De son école sortit cette foule d'artistes au faire précieux, connus sous le nom de *petits-maîtres*, et dont nous avons déjà parlé; artistes parmi lesquels Georges Penz, Jacques Binck, Barthel Beham, se sont particulièrement distingués. Ces artistes ayant vu l'Italie et fréquenté l'atelier de Marc-Antoine, leur goût de dessin est préférable à celui de Hans-Sébald Beham, d'Henri Aldegrever et d'Albert Altdorfer, dit *le petit Albert*, copistes trop exacts de la nature. Le Liégeois Théodore de Bry (*voy.*), qui se forma sur les estampes de Sébald Beham, est aussi rangé parmi les petits-maîtres. Ici se termine l'influence d'Albert Durer : ses successeurs étant allés puiser leur instruction hors de la mère-patrie, l'originalité de l'école fondée par lui disparut. La famille des Kilian, qui a fourni plus de vingt bons graveurs dans l'espace d'un siècle, soutint l'art par de belles productions; et Lucas, mort en 1637, Bathélemy, en 1696, Philippe-André, en 1759, ont particulièrement réussi dans la gravure historique: toutefois Lucas Kilian, si agréable dans ses petits ouvrages, a mérité le reproche d'avoir visé à l'originalité en affectant une audace, une régularité de burin qui, dans plusieurs de ses ouvrages de grande dimension, montre les figures comme enveloppées dans un réseau de mailles uniformes. J. Frey, mort en 1752, maria, sur les conseils de Carle Maratte, la pointe et le burin, et par ce moyen peignit plutôt qu'il ne grava. Les frères Heinzelmann; Charles-Gustave Amling, élèves à Paris de F. Poilly; les Preissler, qui furent à Nuremberg ce que les Kilian furent à Augsbourg; Jacques Schmutzer, digne élève de Wille; l'habile graveur d'animaux, Jean-Élie Ridinger, mort en 1769, et beaucoup d'autres artistes qu'il serait trop long de nommer, ont contribué à la prospérité de la gravure en Allemagne jusqu'à la fin du XVIII^e^ siècle, mais sans lui imprimer de cachet particulier. Au commencement du XIX^e^ siècle, semblable à un astre dont la brillante clarté absorbe toute autre lumière, Frédéric Muller (*v.*) a éclipsé tous ses compatriotes par sa *Vierge de Saint-Sixte*, d'après le tableau de Raphaël conservé dans la galerie de Dresde; cette planche, d'un commun accord, est rangée au nombre des chefs-d'œuvre de la gravure moderne. Dans ces derniers temps, sous l'influence des peintres Cornelius, Overbeck, J. Schnorr, Schadow le jeune, la gravure simple et naïve d'Albert Durer vient de renaître avec son caractère semi-gothique, mais épuré, embelli, ennobli sous le burin de Steinla, de Klüge (de Dresde), de Lutze, de Ruscheweith, de Lips, de Ritter (de Munich) et de l'Hanovrien Busse, présentement à Rome.

École italienne. Marc-Antoine Raimondi (*voy.*), né à Bologne en 1488 et mort vers 1546, est le chef de l'école buriniste italienne. De 14 ans plus jeune

qu'Albert Durer, orfévre comme lui, il montra qu'il pouvait l'égaler comme graveur en petit, en contrefaisant sur cuivre, à s'y méprendre, sa *Passion* en bois, et, dans d'autres ouvrages, qu'il lui était supérieur de beaucoup pour l'expression et la science des formes humaines. Bientôt il devint son émule et son rival heureux quand, pris en affection par Raphaël, il fut devenu le traducteur intime des dessins de ce grand peintre. Chez Marc-Antoine, on ne sait ce qu'on doit le plus admirer, ou de la pureté du trait, ou du beau modelé des nus, ou de la vérité des raccourcis, ou de l'âme qui anime les têtes de ses figures, ou de la simplicité des moyens employés pour produire ces prodiges de sentiment. Considérant l'art du graveur d'un point de vue plus élevé que Durer, Raimondi ne s'attacha pas, comme lui, à caractériser par des travaux particuliers la blancheur du linge, les tons doux et moelleux de l'hermine, la légèreté des cheveux : il traita les choses d'une manière plus large. N'ayant jamais eu à traduire que des dessins et non des tableaux, il appropria ses travaux au genre qu'il avait à imiter; s'il emploie des carrés ou des losanges régulières, ce n'est que dans les ombres fortes; les demi-teintes sont produites par des hachures, ou parallèles, ou légèrement croisées, ou terminées par des points qui conduisent au blanc pur ; quelquefois une taille qui se courbe embrasse un membre dans toute la longueur; mais toujours ses premières tailles sont établies dans le sens le plus convenable, et, en cela, il sera toujours pour les artistes un modèle bon à consulter. Son burin, un peu timide, manque souvent de la souplesse de la plume qu'il tend à imiter. Un point sur lequel il n'a point d'égal est la pureté de son trait; quelquefois le trait premier du contour est rectifié par un second, avec une telle intelligence de la pensée qui a créé l'original que l'on peut soupçonner ces corrections comme étant de la main même de Raphaël, sous les yeux duquel Marc-Antoine opérait. Les ouvrages de Lucas de Leyde (*voy.* plus loin), pas plus que ceux d'Albert Durer, ne peuvent soutenir la comparaison avec ceux de l'élève de Raphaël, dont ils reflètent l'âme élevée et le génie créateur ; les uns comme les autres étant l'expression du caractère des peintres de leur école, il y a entre eux toute la distance qui sépare le style mi-gothique et timidement servile des premiers du style noble et large du dernier. Augustin de Venise, Marc de Ravenne, disciples du grand maître; J. Bonasone, son imitateur ; J.-B. Franco, habile en anatomie et qui semble avoir associé l'eau-forte au burin ; les Daris ou Daven, dont la manière est irrégulière et heurtée; Domenico Fiorentino, plein de chaleur et de dureté; Æneas Vicus, plus varié et plus moelleux dans ses travaux; Martin Rota, qui grava en petit avec tant de précision le *Jugement dernier* de Michel-Ange; et cette célèbre famille des Ghisi, dite *les Mantouans*, où l'on compte Jean-Baptiste, digne élève de Jules Romain, Diane sa fille, qui l'a au moins égalé, Georges et Adam, ses deux fils, dont le premier, avec des travaux plus riches que ceux de Raimondi, s'élève au niveau de ce maître lorsqu'il traduit Jules Romain et lui demeure cependant inférieur quand il entreprend d'imiter Raphaël, — telle est la série des principaux artistes qui, pendant l'espace d'un demi-siècle, soutinrent l'art et le firent prospérer. L'estampe de la *Naissance de Memnon*, de Georges Ghisi, exécutée 14 ans après la mort de Marc-Antoine, peut servir à montrer combien déjà le burin avait acquis de souplesse et de variété.

Augustin Carrache (*voy.*) commence une nouvelle période par la marche nouvelle qu'il ouvrit à la gravure. Disciple de Corneille Cort, graveur hollandais établi à Rome, il perfectionna la manière sage et pittoresque de ce maître, qui consistait à allonger les tailles, à les renfler ou à les affaiblir dans diverses parties de leur course, à élargir ou à rétrécir les travaux suivant la nature des objets qu'il voulait imiter. Avec ce moyen nouveau, Augustin a exécuté des ouvrages qui ne cessent pas d'être admirés à côté des œuvres les plus accomplies des temps postérieurs, notamment son *Portrait du Titien*, le *Martyre de sainte Justine*, d'après P. Véronèse, et *saint Jérôme*, d'après le Tintoret. Villamena, son élève, mort en 1626, et qui avait aussi reçu des leçons de C. Cort,

crut perfectionner la manière de ses maîtres en économisant ses travaux, en traçant de longues tailles parallèles et courbées avec une prétentieuse régularité. Le résultat de sa méthode fut de produire un enchaînement de carrés, de losanges plus ou moins ouvertes, dont l'effet argentin et doux, en éteignant la fermeté des ombres, prive les lumières de leur valeur et ôte à l'estampe la chaleur du tableau. La beauté et le charme trompeur du burin de Villamena égara plus d'un artiste, qui, comme lui, prenant le moyen pour l'art, s'évertuèrent à étonner par la hardiesse de leur burin. Au XVIII^e^ siècle, l'Italie eut dans Bartolozzi (*voy.*), qui excella dans tous les genres de gravure et principalement dans ceux qui avaient de la vogue en Angleterre, où nous le reverrons, dans A. Capellan et dans J. Volpato, tous trois élèves de L. Wagner, Allemand établi à Venise, les premiers graveurs qui aient su rendre compte de la couleur de leurs originaux. Porporati, dans sa *Léda*, du Corrège; Fr. Rosaspina, dans sa *Danse des Amours*, de l'Albane; Gandolfo, dans sa *Madone*, du Guide; Cunégo, dans sa *Création d'Adam et d'Ève*, de la chapelle Sixtine, ont prouvé qu'on pouvait réunir dans la copie d'une œuvre pittoresque, sans que l'un nuise à l'autre, le sentiment du peintre et le sentiment du graveur. Il était réservé à Longhi, par sa *Madeleine*, du Corrège; à Raphaël et à Antoine Morghen (*voy.*), par *la Cène* de Léonard de Vinci et *la Transfiguration* de Raphaël; à Garavaglia, par son *Agar et Ismaël dans le désert*, d'après Barroche; à Anderloni (*voy.*), par *la Femme adultère*, d'après le Titien; à Toschi, élève de Bervic, par *lo Spasimo*, d'après Raphaël et l'*Entrée de Henri IV dans Paris*, d'après Gérard, de montrer qu'enfin la patrie des grands peintres pouvait produire des graveurs assez savants dans toutes les parties de leur art pour traduire dignement les chefs-d'œuvre de ces chefs d'écoles.

École des Pays-Bas. Tandis qu'Albert Durer en Allemagne et Marc-Antoine en Italie faisaient fleurir la gravure, Lucas de Leyde (*voy.*), né en 1494 et mort en 1533, fondait dans les Pays-Bas cette école qui devait un jour éclipser toutes les autres et porter l'art à sa perfection. Ce maître n'est guère moins gothique que Durer, mais il est plus naïf; si son burin a moins de feu, il n'est ni moins délicat ni moins suave; il connaît mieux l'art de distribuer la lumière; à peine, dit Vasari, les couleurs variées de la peinture peuvent-elles répandre dans les divers plans d'un tableau autant d'harmonie et de vérité que Lucas avec son burin. En cela, ce graveur a servi de modèle à plus d'un peintre. Son grand *Ecce Homo*, composition renfermant plus de cent figures aussi bien ordonnées que dessinées, est admirable par la gradation de lumière; il en est de même de son *Enfant prodigue*, gravé, comme l'*Ecce Homo*, en 1510, quand Lucas n'avait encore que 16 ans. Albert et Lucas se partagent l'honneur d'avoir, les premiers, associé l'eau-forte au burin dans une estampe. S'il est vrai, comme on l'a prétendu, que dès l'âge de 15 ans Lucas procédait ainsi, c'est-à-dire en 1509, il aurait, dans cette branche, l'antériorité sur Albert, dont le petit *Ecce Homo*, cité comme premier monument de l'espèce, est daté de 1515.

Lucas de Leyde ne laissa pas d'élèves; mais la réputation qu'il s'était acquise par la vérité de la perspective et du clair-obscur qui distinguent ses ouvrages, ayant excité l'émulation des peintres et des graveurs de sa nation, ce mérite devint le caractère dominant de l'école des Pays-Bas. Dietrich ou Théodore Van-Staren, que les Français rangent parmi les *petits-maîtres*, Philippe Galle, les trois frères Wierix, Jérôme Koeck et son élève Adrien Collaert, Dirk ou Théodore Wolkart, Coornhaert, qui fut le maître du célèbre buriniste Goltzius, se sont plus ou moins rapprochés de Lucas de Leyde en ce qui le caractérise, c'est-à-dire l'entente du clair-obscur, la finesse et la netteté, on peut ajouter la sécheresse du burin. Nous avons vu à l'École italienne le Hollandais Corneille Cort (*voy.*) enseigner à Augustin Carrache la belle manœuvre du burin et coopérer à l'avancement de l'art par une savante distribution de travaux : Jean et Gilles Sadeler eurent, comme lui, une manière plus large que leurs prédécesseurs et traitèrent le

paysage au burin avec beaucoup de succès. Ces habiles burinistes ont été de beaucoup surpassés par Henri Goltzius qui, malheureusement, sacrifia trop souvent au brillant de son outil le dessin, l'expression et le clair-obscur, et entraîna dans une fausse route Jacques et Théodore Mathan, ses parents, Jean Muller et Jean Saenredam, deux autres artistes qui ont aussi joui d'une grande réputation, quoiqu'ils aient, à son exemple, pris le mécanisme pour l'art lui-même. Guillaume Swanebourg, Corneille Bloemaert (*voy.*), par une dextérité de main, une science d'outil et un arrangement de tailles admirables, semblaient avoir posé les bornes de l'art, quand Pierre Soutman, peintre et graveur de l'école de Rubens, ouvrit une nouvelle ère en introduisant dans la gravure la sage combinaison de l'eau-forte et du burin et en pointillant le plus souvent les chairs. Sa manière pittoresque et riche d'effets, perfectionnée par P. Van Sompel, Jean Louys, Jonas Suyderhoef, et surtout par Luc Vorsterman le père, marque une époque glorieuse dans les fastes de la gravure. Mais il était réservé à Rubens (*voy.*), par l'impulsion qu'il lui donna, de l'élever à la hauteur de son propre génie. Ce grand peintre persuada aux graveurs de tous les pays qu'il avait réuni près de lui, et particulièrement à Vorsterman, à Pontius et à Bolswert (*voy.*), ses plus dignes interprètes, qu'avec du blanc et du noir l'on pouvait rendre la couleur : ils le tentèrent et réussirent. Non-seulement ces artistes par excellence parvinrent à exprimer correctement le dessin, l'expression et la couleur locale des tableaux de leur maître, mais encore la nature et, jusqu'à un certain point, la teinte propre des étoffes comme des autres objets de détail d'une grande composition. Si l'on voulait passer en revue et analyser les beaux ouvrages des graveurs de l'école de Rubens, il faudrait des volumes entiers : contentons-nous de dire que la perfection qu'ils nous présentent est le fruit d'une admirable combinaison de tous les procédés ingénieux jusqu'alors inventés et de tous ceux que le génie a suggérés à leur auteur pour établir entre eux de l'harmonie, et que c'est à la multiplicité des moyens employés qu'ils doivent leur incomparable richesse de teintes, la magnificence de leur effet général. A défaut d'analyse, rappelons au moins quelques-uns de ces chefs-d'œuvre qui résument en eux les beautés constitutives de l'art; citons la *Descente de Croix* et la grande *Adoration des Rois*, d'après Rubens, ainsi que *le Christ mort*, d'après Van Dyck, par Vorsterman le père; *la Cène*, de Léonard de Vinci, d'après un dessin de Rubens, *la Chute des réprouvés*, *le Christ au tombeau*, d'après Rubens, par Soutman; *la Résurrection de Lazare* et *la Cène*, d'après Rubens, par Boèce A. Bolswert; *la sainte Cécile*, *l'Assomption* et *la Chasse aux Lions*, d'après Rubens, par Schelte A. Bolswert, et *le Couronnement d'épines*, chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre, par le même, d'après Van Dyck; le *Saint Roch*, chef-d'œuvre de Rubens comme peinture et de P. Pontius comme graveur; *la Paix de Munster*, d'après G. Terburg, et *les Bourguemestres d'Amsterdam*, d'après Th. Keyser, par J. Suyderhoef; *le Triomphe de la nouvelle Loi*, d'après Rubens, par N. Lauwers; enfin, puisque nous devons nous restreindre, *la Fricasseuse*, *le Vendeur de mort-aux-rats*, *la Bohémienne*, qui, pour être d'un genre peu relevé, n'en sont pas moins des prodiges de science; terminons par ces admirables portraits de Coppenol, de Ryck et de Bouma, par Corneille Visscher, véritables peintures, et peintures du plus bel effet, bien qu'exécutées avec la pointe et le burin.

Quand l'art est parvenu au faîte de la prospérité, il se soutient pendant quelque temps, puis il décline et s'éteint parfois tout-à-fait. Tel a été l'art de la gravure au burin dans les Pays-Bas. Henri Snayers, P. Baillu ou Balliu, G. Leeuw, de Jode, J. Withouck, C. Van Dalen, Caukerken, N. Ryckman et H. Bary J. Neefs, ces émules des Vorsterman, des Bolswert, des Pontius et des Visscher, prolongèrent le beau siècle de l'école de Rubens; mais après eux le goût changea : l'eau-forte, sous l'influence du célèbre Rembrandt, captiva tous les amateurs, et les burinistes, de quelque mérite qu'ils fussent, se trouvèrent dans

la nécessité d'abandonner leur patrie. *G.* Edelinck (*voy.*), N. Pitau, P. Van Schuppen, C. Vermeulen et J. Coelmans vinrent se réfugier en France, et l'on peut dire, s'y naturaliser. R. Van Audnaerde et Van A. Westerhouts'établirent en Italie, A. Haelwegh à Copenhague, où il florissait en 1690. Il ne resta plus dans les Pays-Bas de buriniste digne d'occuper une place dans les fastes de l'art que J. Houbraken, mort en 1780, auteur de ce portrait de Thomas Morus qui soutient la comparaison avec les beaux ouvrages du même genre des Nanteuil, des Edelinck et des Drevet.

École française. En France, où les arts du dessin ont prospéré plus tard qu'en Allemagne et en Italie, la gravure au burin ne paraît pas avoir été pratiquée avec succès avant 1550. J. Duvet, Bernard Salomon, P. Woeriot, et Noël Garnier, qui florissaient sous Henri II, étaient peu dignes de ce beau siècle; Étienne de Laulne, orfévre, dit *Stephanus* (né en 1518), dont les figures sont d'une longueur démesurée, fut un buriniste assez délicat pour pouvoir être compté parmi les *petits-maîtres*. Renée Boivin (né en 1530), qui rendit avec assez d'art quelques ouvrages du Rosso, et Léonard Gaultier (né vers 1560), par sa belle copie de la planche de Martin Rota, d'après le *Jugement dernier* de Michel-Ange, se sont acquis une réputation méritée; mais Ph. Thomassin (né vers 1536), formé en Italie, où il eut pour maître Corneille Cort, Aug. Garnier (né à Paris en 1592), Michel Lasne (mort en 1695), imitateurs de Villamena et de Corneille Bloemaert, Charles Audran (*voy.*), Étienne Baudet et surtout Gilles Rousselet (mort en 1691), furent des burinistes fort recommandables; *Les quatre travaux d'Hercule*, d'après le Guide, et un *Christ au tombeau*, d'après le Titien, gravés par ce dernier, méritent une distinction particulière. Mélan (né en 1601 et mort en 1688), surpassa tous ces artistes dans l'art de maîtriser le burin; non moins habile que Goltzius à couper le cuivre, il poussa la témérité jusqu'à graver une tête entière d'une seule taille non interrompue, laquelle, renflée artistement, accuse juste les formes et l'effet d'un beau modèle; il grava de la sorte, grand comme nature, une *Sainte-Face* empreinte sur le suaire de sainte Véronique.

Alors commence pour la France le bel âge de la gravure: Fr. Poilly, J.-L. Roullet, G. Edelinck, P. Drevet, R. Nanteuil et Gérard Audran (*voy.*), montrèrent que les Bolswert, les Vorsterman, les P. Pontius, les Visscher, qu'on supposait avoir posé les limites de l'art, n'avaient point encore atteint le but; que leur manière, bonne pour traduire les ouvrages des peintres de leur nation, ne pouvait, sans modifications essentielles dans le dessin, le choix et la conduite des travaux, rendre les chefs-d'œuvre de Léonard de Vinci, de Raphaël, des Carraches, du Dominiquin, du Corrège et du Guide, c'est-à-dire conserver à chacun de ces peintres, dans toute sa pureté, le style qui lui est propre.

Les grands maîtres de l'École française que nous venons de nommer, en imitant par un burin régulier, facile, moelleux, varié, brillant à propos, les formes, l'expression, l'effet de clair-obscur des plus célèbres tableaux, ont fait faire un pas immense à l'art dans tous les pays où la supériorité de leur méthode a été appréciée. Qui ne connaît *la sainte Famille* dite *au berceau*, *la Vierge au linge* d'après Raphaël, *la Vierge octogone* du Guide, le *Saint Jean* de Le Brun, gravés par F. Poilly? *le Christ mort sur les genoux de la Vierge; les trois Marie au tombeau du Christ*, d'après Annibal Carrache, par Roullet, l'élève et quelquefois le rival heureux de F. Poilly? *la sainte Famille* de Raphaël, dite *de François Ier*, *la Tente de Darius*, d'après Le Brun, par G. Edelinck? *la Présentation au Temple*, d'après Louis Boullogne, et le *Portrait de Bossuet*, par P. Drevet fils? enfin les grandes *Batailles d'Alexandre*, d'après Le Brun, par Gérard Audran, véritables chefs-d'œuvre qui seront à jamais pour les amis des arts un objet d'admiration et pour les artistes un sujet d'études? Non-seulement les graveurs de ces belles estampes se sont identifiés avec leurs modèles au point d'en reproduire les moindres beautés, mais ils y ont ajouté parfois de nouvelles perfections par la manière savante avec laquelle ils ont inter-

prété les parties qui ne peuvent être rendues que par des équivalents. Autour de ces grands maîtres se groupent d'autres talents qui, pour n'être pas leurs égaux en mérite, partagent néanmoins leur renommée : tels sont Nicolas Poilly, frère et élève de François, qui instruisit à son tour Jean et François ses deux fils; Guillaume Vallet; Nicolas Pitau (*voy.*), traducteur de Raphaël comparable à Edelinck; Van Schuppen, compatriote et émule de ce dernier; Guillaume Chateau, Élie Hainzelmann, Simon Thomassin et son fils, Henri-Simon, parents de Th. Thomassin cité plus haut, J. Morin, François Spierre, Grégoire Huret, Étienne Picard, qui furent ou élèves ou marchèrent sur les traces de François Poilly; et les trois traducteurs du Poussin, Jean Pesne, Claudine Broussonnet Stella et l'illustre Clodia sa sœur, nièces et élèves de J. Stella (*voy.*), qui, à l'aide du burin et de l'eau-forte, rendirent si bien le caractère de leur modèle. Tels sont encore Jean et Benoît Audran, Nicolas Dorigny, qui grava les cartons d'Hamptoncourt, *la Transfiguration* de Raphaël et *la Descente de croix* de Daniel de Volterre, avec un talent et un faire comparables à celui de Gérard Audran son maître; Nicolas Larmessin fils, Charles et Louis Simonneau; Gaspard Duchange, ce digne interprète du Corrège; Nicolas Henri Tardieu (*voy.*), Alexis Loir, Louis Desplaces, Laurent Cars, formés à l'école de Gérard Audran ou imitateurs fidèles de sa manière. Tels sont enfin les célèbres burinistes R. Nanteuil et A. Masson (*voy.*), tous artistes qui, sous Louis XIV, donnèrent partout et pour tout le ton à l'art de la gravure. R. Nanteuil, dans ses portraits grands comme nature, en conservant un moelleux de gravure et une force de coloris que les artistes ne peuvent trop admirer, a résolu un des grands problèmes de l'art; dans ceux de *Pomponne*, de *Loret*, de *Lamothe-Levayer*, de *Turenne*, chefs-d'œuvre achevés de précision, de fermeté, d'âme, de variété, de pittoresque et d'accord de travaux, on retrouve toutes les beautés particulières aux portraits les plus parfaits de P. Pontius, de Visscher, d'Edelinck, de Drevet. Masson, non moins habile que Nanteuil à rendre le caractère de ses modèles, et qui, à son exemple, les peignait souvent lui-même avant de les graver, a eu la faiblesse de vouloir étonner par la hardiesse et la souplesse de son burin. Après avoir montré autant de goût que d'habileté dans le portrait de *Brisacier*, d'*Olivier Lefèvre d'Ormesson*, du *maréchal d'Harcourt*, il s'égara dans ceux de *Frédéric-Guillaume*, électeur de Brandebourg, de *Gui Patin*, de *Charles Patin* et autres, où, tout en admirant la beauté du résultat, on ne peut s'empêcher de déplorer la bizarrerie des moyens employés pour l'obtenir; mais dans sa pièce dite *à la Nappe*, représentant *les Pèlerins d'Emmaüs*, Masson a fait preuve du plus admirable savoir : cette estampe, à laquelle on peut encore reprocher certaines singularités d'outil, est peut-être la plus belle qui ait été faite d'après le Titien sous le rapport de la coupe du cuivre.

A cette époque mémorable, la gravure était d'autant plus estimée en France et ses productions étaient d'autant plus recherchées que Louis XIV s'attacha à lui procurer honneur et prospérité. Son édit de 1660, par lequel il l'affranchissait de toute servitude, comme étant un art libéral qui *ne devait avoir d'autres lois que celles du génie*, les encouragements qu'il accorda aux artistes, les ateliers de gravure établis aux Gobelins aux frais du gouvernement, les 23 volumes de gravures connus sous le titre du *Cabinet du roi*, renfermant au-delà de 2,500 pièces, sont autant de titres constatant l'amour du grand roi pour ce qui pouvait contribuer à l'éclat de son règne et à la prospérité de la France. Après lui, la marche de l'art cessa d'être ascendante: la génération qui lui succéda n'eut pas le même amour du grand et du beau; les Boucher, les Watteau, les Chardin, les Vanloo, et autres peintres, plus faciles que sévères, par les écarts de leur génie novateur, entraînèrent leur art dans une fausse route, et avec lui son satellite, la gravure. Dès lors, pour exister, les graveurs consacrèrent leur burin à traduire des ouvrages éphémères comme la mode qui les protégeait; néanmoins les talents de plusieurs d'entre eux trouvèrent à s'exercer

d'une manière plus digne dans plusieurs entreprises créées, tant en France qu'à l'étranger, à l'instar du *Cabinet du roi;* nous voulons dire dans les recueils de la Galerie de Vienne, 1735, de Dresde, 1752 à 1757, du comte de Brühl (*voy.*), de Crozat, 1729 à 1742; la *Galerie du Luxembourg*, par Nattier; celle *de Versailles*, commencée, en 1724, sous Colbert, par Ch. Simonneau, et achevée par Massé en 1752; le *Cabinet de Choiseul*, 1771, *de Poulain*, 1781, du duc d'Orléans, dite *du Palais-Royal*, 1789 à 1817; la Galerie des peintres flamands, 1776 à 1796, etc., recueils dans lesquels la plupart des anciens maitres, formés par les contemporains de G. Audran et par leurs élèves immédiats, rappelèrent la source où ils avaient puisé leur savoir. De ce nombre sont cinq membres de la famille Tardieu (*voy.*), Cl. Duflos, F. Chauveau, P. Picault, qui copia à demi-grandeur et avec succès les batailles d'Alexandre de G. Audran, François et Jacques Chéreau, L. Desplaces, Nic. Dauphin Beauvais, Nic. Cochin (*voy.*) père, et son fils, critique judicieux des productions des arts et dont l'œuvre gravé est si considérable; L. Surrugue, J. Raymond, J.-Ch. Flipart et J.-J. son fils, dont le système de gravure mérite d'être étudié; J. Daullé, Fr. Ravenet, le promoteur de la gravure au burin en Angleterre; enfin Jacques-Philippe Le Bas (*voy.*), l'âme des recueils dont nous avons parlé. Parmi ces artistes, quelques-uns eurent une influence réelle dans l'école : tels furent Nic. Larmessin, Gasp. Duchange, qui employa pour les chairs de femmes un grain fort convenable; Charles et Nicolas Dupuis, élèves de ce dernier; Laurent Cars, si admirable dans ses parties ombrées, et J.-P. Le Bas, déjà cité, le premier après Rembrandt qui ait plus avancé ses ouvrages à la pointe sèche et à l'eau-forte qu'au burin. Ces maitres eurent la gloire de former, à peu d'intervalles les uns des autres, Joseph Wagner, Jean-Martin Preisler, George-Frédéric Schmidt, J.-George Wille, devenus célèbres en Allemagne; Ingram Strange, William Ryland, l'honneur de l'Angleterre; Vivarès, Balechou (*voy.*), Lempereur, Ficquet, Jardinier, Jacques Aliamet, et plusieurs autres Français dont les productions, répandues dans toutes les contrées de l'Europe, ont propagé les bons principes. Sans doute, comme tous les hommes de conviction, la plupart de ces artistes ont eu chacun une manière à eux de sentir et de rendre leurs modèles, et quelques-uns ne sont pas au-dessus de la critique. J.-G. Wille, par exemple, avec sa coupe savante, son tact à saisir l'esprit de ses originaux, n'eut-il pas trop de propreté et de brillant dans ses tailles lorsqu'il eut à traiter autre chose que les étoffes de soie qu'il a rendues avec une si admirable perfection dans ses traductions des peintres flamands? Balechou, dans son admirable portrait d'Auguste III, roi de Pologne, placé en tête du recueil de la Galerie de Dresde, n'a-t-il pas montré qu'un burin brillant et précieux à l'excès est un défaut, quand il absorbe l'attention et n'est pas soutenu par les beautés pittoresques? Mais notre école moderne leur doit de lui avoir transmis l'art de maîtriser l'instrument qui produit les plus grandes beautés de la gravure: à ce titre ces maîtres méritent toute notre reconnaissance.

Avant d'arriver à l'époque actuelle, rendons hommage à quelques artistes qui, pour s'être plus adonnés à la vignette qu'à la gravure historique, méritent néanmoins d'occuper une place dans les annales du burin. Citons Bernard Picard et Edme Jeurat son élève, Auguste de Saint-Aubin, E. Ficquet, Cochin père et fils, P.-P. Choffard, J.-B. Simonet, P.-Ch. Baquoy et J. Duclos, M. Demouchy, qui, au XVIII^e^ siècle, se sont acquis gloire et fortune dans ce genre secondaire, si propre à entretenir et à propager le goût des arts dans la classe la plus nombreuse de la société. La régénération de la peinture à la fin du XVIII^e^ siècle, commencée par Vien, Vincent, Regnault, et complétée par David et son école, amena avec elle celle de la gravure historique, favorisée par les trois plus belles entreprises *chalcographiques* qui aient jamais été exécutées par des particuliers et même par des souverains : on comprend qu'il est question de la *Galerie de Florence*, gravée à Paris sous la direction de Lacombe, puis de Masquelier, de 1789 à 1819; du *Musée français*, commencé en 1803 par

Robillard, Peronville et Laurent, et achevé en 1812 par H. Laurent, et du *Voyage pittoresque de Constantinople et des rives du Bosphore* par Melling, publié par MM. Treuttel et Würtz de 1800 à 1815, sous la direction de Née. Là brillèrent des talents déjà consommés, là vinrent se mesurer avec leurs maîtres des élèves devenus maîtres à leur tour. D'un tel concours, où toutes les nobles ambitions venaient briguer les suffrages du public, sortit cette foule de jeunes talents qui doit assurer pour longtemps encore à la France la suprématie qu'elle exerce sur la gravure noble en Europe, depuis le siècle de Louis XIV; suprématie que l'institution de la Société des Amis des Arts, fondée en 1789 par de Wailly, ayant pour objet l'encouragement des jeunes artistes, celle du grand prix de gravure, décerné tous les deux ans et donnant droit à la pension du gouvernement à Rome, tendent à perpétuer à jamais. Dans l'impossibilité de rappeler les noms et les titres à l'estime publique de tous ces artistes, mentionnons seulement quelques sommités. D'abord se présentent les noms de C.-C. Bervic, élève de Wille; d'Al. Tardieu, son compagnon d'études et son successeur à l'Institut; d'Aug. Boucher-Desnoyers (*voy.* ces noms), formé à l'école de ce même Tardieu. Tout auprès de ces trois flambeaux de l'école actuelle se groupent naturellement les autres lumières de l'art: J.-J. Avril, Beisson, Ingouf, Pigeot, Audouin, Blot, Girardet, J.-T. Richomme (*voy.*), Morel, J.-B.-R.-U. Massard, Duponchel, Guttemberg, Chr. Guérin (*voy.*); à leur suite, J.-M. Leroux, J.-N. Laugier, H.-C. Müller, E.-F. Lignon, Fr. Forster, Lorichon, élève de ce dernier, Claessens, Dien, J. Bein, Mercuri, Pradier, le seul élève connu de Boucher-Desnoyers, J.-Ch. Meulemeester, Fr. Garnier, H. Dupont (*voy.*), Z. Prévost, Caron, Taurel, formés par les soins de Bervic, tous artistes qui ont obtenu des succès éclatants dans la gravure historique et le portrait, et sur lesquels repose l'avenir de notre école, aussi bien que sur leurs jeunes confrères, MM. Bridoux, Salençon, Pollet, Normand, derniers lauréats présentement à Rome. De leur côté, Pillement fils, Duparc, Dequevauviller, C. Fortier, Desaulx, Bovinet, Dupréel, R. Daudet, ont soutenu l'honneur du paysage à l'eau-forte et au burin. Deux faits importants nous restent à signaler pour compléter cet aperçu de la gravure en France : celui de la publication du grand ouvrage de la Commission d'Égypte aux frais du gouvernement, sous la protection spéciale de Napoléon, et celui des *Galeries historiques de Versailles*, par les soins de l'ingénieur Gavard, sous le patronage du roi Louis-Philippe. L'un, par sa nature toute scientifique, prêtant peu au développement des richesses de l'art, borna son influence à l'empêcher de se perdre en procurant aux artistes l'occasion de l'exercer; l'autre, dont l'échelle est trop petite pour permettre au burin de développer toutes ses ressources pittoresques, court risque de manquer le but que l'éditeur paraît s'être proposé; au lieu d'être un monument national élevé à tous les arts, il pourrait devenir seulement, si on n'y prend garde, comme est le *Musée Napoléon* édité par Filhol, un fastueux recueil de vignettes d'après les compositions des grands maîtres, et il resterait ainsi bien au-dessous, pour le luxe de la gravure, de la belle *Galerie espagnole* du banquier Aguado, présentement en publication.

Gravure au burin en Angleterre. Avant le XVII^e^ siècle, la Grande-Bretagne n'a point eu de peintres de mérite, si ce n'est quelques paysagistes : ce fait explique comment la gravure au burin tarda tant à s'y naturaliser et pourquoi pendant longtemps les travaux qui s'y firent, en peinture comme en gravure, furent l'œuvre d'étrangers. G. Faithorn, mort en 1691, est le premier buriniste en date, digne de ce nom, que l'Angleterre puisse citer. Après lui vient S. Gribelin, né Français, mais établi en Angleterre où il est mort en 1733; on doit à cet artiste plusieurs belles estampes d'après les tableaux de la galerie de Windsor, notamment, dans le format in-4°, les sept cartons de Raphaël, dits d'Hampton-court, que N. Dorigny, appelé à Londres à cet effet, grava en grand, de 1711 à 1719. A ces artistes succédèrent G. Vertue, mort en 1752, auteur de beaux portraits; J.-B. Chatelain, P.-Ch. Canot, J.

Mason, habiles paysagistes, qui, secondés par S.-F. Ravenet et F. Vivarès, Français d'origine, contribuèrent puissamment au développement de la gravure au burin pendant un demi-siècle (1730 à 1782). L'école ouverte par Ravenet et Vivarès ne suffisant pas aux besoins d'un art dont les productions commençaient à être recherchées, plusieurs artistes déjà formés allèrent en France perfectionner leur talent auprès de Le Bas, de Wille: tels furent les paysagistes Th. Major et W. Byrne, les graveurs d'histoire Rob. Strange et Guill. Ryland, qui, rentrés dans leur patrie, firent fleurir la gravure sous le règne fortuné de George III. L'académie de peinture ouverte en 1760 sous la présidence de J. Reynolds, les encouragements de toute nature accordés aux artistes, les splendides éditions données par Bowyer et Boydell, sous le patronage des riches seigneurs, des littérateurs nationaux Hume, Milton, Shakspeare, avec un luxe de gravure resté encore sans exemple; les souscriptions ouvertes, et couvertes au-delà de toute attente, pour les planches de la *Mort du général Wolf*, du *Combat de la Hogue*, pour les voyages de Cook et de Banks; et cette autre souscription, si énormément productive, pour l'estampe de la *Mort de lord Chatham*, et les immenses entreprises chalcographiques de l'éditeur Boydell (*voy.*), qui couvrirent le monde entier des produits de la gravure anglaise, au détriment de l'art français, sont autant de circonstances heureuses dont le résultat fut d'élever presque subitement l'école anglaise au niveau de toutes les autres écoles. Toutefois les graveurs dont elle s'enorgueillissait alors ne lui appartenaient pas en propre : Ravenet, Vivarès et Bartolozzi, les plus habiles d'entre eux, étaient des étrangers, appelés par la munificence du prince; mais les paysagistes J. Browne, P.-P. Benazech, W. Ellis, D. Lerpinière; W. Woolett, graveur de la *Mort du général Wolf* et du *Combat de la Hogue*; J. Basire, qui exécuta en 1774 cette estampe gigantesque (25po sur 45) du *Camp du Drap-d'Or*, d'après E. Edwards; W. Sharp, dont la *Sainte Cécile devant un orgue*, d'après le Dominiquin, est un chef-d'œuvre non moins recommandable que l'estampe des *Docteurs de l'Église discourant sur l'immaculée conception*, du même, d'après le Guide, sont des burinistes nationaux d'un mérite incontestable. Avec eux s'éteignit la gloire de la gravure historique en Angleterre. Le goût pour la manière noire, dite *anglaise*, pour la gravure en couleur, pour la gravure au pointillé, ayant tout à coup paralysé la gravure noble et savante du burin, cette dernière ne jeta plus que de rares éclairs de splendeur. Aujourd'hui, peu d'artistes vraiment recommandables glorifient cet art; J. Bromley, Raimbach, qui traitent avec un égal succès l'histoire et le portrait; J. Burnet qui marie très bien le burin au pointillé; Goodale et Page, habiles paysagistes, sont à peu près les seuls dont les étrangers recherchent les productions. Mais, il faut le dire, l'Angleterre est aujourd'hui le pays où la vignette se traite avec le plus d'art et le plus admirable fini: Finden, Humphrys, Le Keux, sont des artistes incomparables dans ce genre secondaire de gravure.

Gravure a l'eau-forte. Née, comme sa sœur, la gravure au burin, dans l'atelier des orfévres, et employée par eux, peu d'années après elle, à produire des estampes, la gravure à l'eau-forte occupe le second rang dans l'espèce. Simple et prompte dans ses moyens, riche de tons et d'effets, se prêtant à l'expression immédiate de la pensée, elle est la gravure des peintres, la gravure du génie créateur, constituant un véritable original et non la traduction d'une traduction, comme la gravure au burin qui, comme chacun sait, n'opère que d'après un dessin plus ou moins fait dans l'esprit du modèle.

Les procédés de cette gravure consistent : 1° à enduire d'un vernis imperméable à l'eau-forte la planche de métal sur laquelle on veut opérer; 2° à décalquer son dessin sur cet enduit noirci à la fumée; 3° à établir sur ce vernis, avec une pointe d'acier qui l'entame et trace un sillon peu profond dans le cuivre, les travaux donnant aux objets leur forme et leur effet, lesquels travaux, creusés ensuite par l'action combinée de l'eau-forte, constituent l'estampe. Comme tout autre, ce genre de gravure a ses dif-

ficultés qu'il faut apprendre à vaincre; mais, pour peu qu'on ait d'agilité, de souplesse et de légèreté dans la main, qu'on ait étudié les caprices aussi bien que les effets merveilleux de l'eau-forte, on peut espérer y réussir, surtout si l'on joint aux moyens théoriques et pratiques la science du dessin et le sentiment de la couleur, qui sont l'âme de ce genre de gravure. Ses produits se partagent en deux classes : dans la première se rangent les eaux-fortes exécutées pour exprimer complétement la pensée de l'artiste et rester telles qu'elles sont, les eaux-fortes des peintres; dans la seconde celles qui ont pour objet de préparer les travaux d'une planche destinée au burin. Tandis que les premières, fruit de l'inspiration de l'artiste, sont, comme nous l'avons dit, de véritables créations, celles-ci n'offrent que des combinaisons froides et insignifiantes aux yeux de l'homme du monde peu familiarisé avec les procédés de l'art; mais elles ont beaucoup d'intérêt pour les artistes studieux et les amateurs qui aiment à méditer sur l'innombrable variété de moyens conduisant à un même but. Il y a des curieux qui attachent un prix d'autant plus grand aux épreuves des planches de cette dernière espèce que, n'ayant point été destinées à la circulation, elles sont ordinairement d'une excessive rareté.

La liste des peintres qui ont gravé à la pointe et à l'eau-forte est si longue que les deux catalogues des peintres graveurs et de leurs ouvrages, publiés par Bartsch en 21 vol. pour les écoles allemande, italienne et des Pays-Bas, et par M. Dumesnil, en 3 vol., pour l'école française, au XVII^e^ siècle, sont encore loin d'en offrir l'ensemble *. Dans l'impossibilité où nous sommes de mentionner ici tous les artistes dont les amateurs recherchent les ouvrages, bornons-nous à en signaler les principaux, en commençant par *l'École allemande*, la plus ancienne de toutes. A sa tête, citons encore Albert Durer, cet homme universel qui brilla au premier rang dans tous les arts, et dont le *saint Jérôme* et l'*Ecce homo*, datés l'un de 1512, l'autre de 1515, sont antérieurs à tout ce qu'on connait en ce genre chez les deux nations qui se disputent la priorité d'invention de la gravure à l'eau-forte; puis le malheureux Venceslas Hollar, artiste que revendique toutefois l'école anglaise à cause du long séjour qu'il fit à Londres, où il mourut dans la misère et l'abandon en 1677; le peintre d'histoire G. de Lairesse, mort en 1711, dont l'œuvre, composé de près de 2,400 pièces, renferme des estampes à l'eau-forte ayant tout le fini et la netteté du burin; G.-P. Rugendas, le peintre de batailles, mort en 1471; Chr.-W. Ern Dietrich, peintre de paysages et de genre; Fr.-Ed. Weirotter, le Salvator Rosa allemand, et G. Fredschmid; le poëte Salomon Gessner; D. Chodowiecki, J.-M. Tischbein, qui ont signalé la fin du XVIII^e^ siècle par d'admirables eaux-fortes.

En Italie, citons le Parmesan, qui ne fut pas l'inventeur, comme on l'a prétendu, mais le promoteur de la gravure à l'eau-forte dans sa patrie, le Baroche, Palme jeune, Tempesta, les Carraches, le Guide, Lanfranc, Pietro del Po, Simon Contarini, l'émule du Guide en gravure, Ribera et son illustre élève Salvator Rosa; Castiglione, celui des Italiens qui a le mieux entendu le clair-obscur et qui a mis le plus d'esprit dans le travail de la pointe; Carle Maratte, dont la pointe est si soignée, et le paysagiste Fr. Zuccarelli, tous peintres (*voy.* leurs articles) qui ont brillé par des eaux-fortes recherchées des amateurs, autant pour le mérite des sujets qu'elles représentent que pour la science, le pittoresque ou le piquant de leur exécution. Outre ces célèbres peintres graveurs, l'Italie s'enorgueillit encore avec raison d'avoir donné le jour à C. La Belle (*voy.*), si admirable dans ses compositions, si pittoresque dans ses effets, et dont les travaux sont si légers et si simples; à Pietro Santo-Bartoli, le plus savant traducteur de l'antique au dire de Winckelmann; les deux frères Aquila, graveurs des loges de Raphaël; les architectes peintres et graveurs Piranesi frères, ces infatigables dessinateurs et restaurateurs des antiquités romaines, antiquités

(*) Ainsi que nous l'avons dit, T. X, p. 76, *Le peintre graveur* de Bartsch parut à Vienne en 1802. Voici le titre de l'ouvrage de M. Dumesnil destiné à y faire suite : *Le peintre graveur français, ou Catalogue raisonné des estampes gravées par les peintres et les dessinateurs de l'École française*, Paris, 1835-38, t. I-III.

que leur pointe chaude, vigoureuse et pleine d'effet, a gravées en plus de mille planches, qui sont la principale richesse de la chalcographie du prince de l'Église; enfin, le protée de la gravure, Bartolozzi, déjà nommé plus haut, qui traduisit si admirablement à l'eau-forte les admirables dessins du Guerchin, du cabinet du roi d'Angleterre.

Dans les *Pays-Bas*, la gravure à l'eau-forte a trouvé aussi, chez les peintres, de nombreux partisans : Rubens; Van Dyck; Corneille Schut, élève de Rubens, auteur de poésies estimées; les Téniers, les Van den Velde, Poelenbourg, Van Ostade, J. Jordaens, Van Steen, Van Goyen, Karle Dujardin, N. Berghem, P. Potter, J. Ruysdael, P. Wouwermans, Herman Swanefeld, dit Herman d'Italie (*voy.* ces noms), et beaucoup d'autres, l'ont traitée avec infiniment de naturel et de goût; mais Rembrandt, l'immortel Rembrandt (*voy.*), l'a portée à sa perfection par des procédés qui sont restés un secret pour les artistes qui ont voulu marcher sur ses traces, aussi bien que pour Georges Van Uliet, Ferdinand Bol et Jean Lyvens, ses trois plus célèbres élèves. La manière heurtée, fantasque, dénuée de toute méthode, mais toute d'inspiration, qui caractérise Rembrandt, est d'autant plus difficile à imiter qu'elle est le fruit d'un génie dont le type original ne saurait identiquement se reproduire. Outre ces peintres graveurs, l'école des Pays-Bas compte un grand nombre de graveurs à l'eau-forte, parmi lesquels on distinguera toujours Ph. Verbeeck, J. Bisschop, dit *Episcopus*, Romyn de Hooghe, Abr. Blooteling, auteur des gravures de la Bible de Mortier, et J. Luycken.

En France, les peintres graveurs à l'eau-forte ne sont ni moins nombreux ni moins habiles que dans les autres écoles. Les trois vol. consacrés par M. Dumesnil aux seuls peintres graveurs français du XVII^e^ siècle en font foi; mais peut-être leur œuvre est-il généralement plus personnel que celui des peintres graveurs d'Italie, qui n'ont pas, comme eux, reproduit leurs seules inspirations. Peut-être aussi la palme appartiendrait-elle aux artistes français, si, dans un parallèle, on tentait d'opposer talent à talent dans chacun des genres pratiqués par les deux nations. Comme il serait trop long d'établir ici un tel parallèle, nous nous bornerons à grouper autour de la sommité qui domine un genre quelques-uns des artistes qui ont fait la gloire de ce genre. Ainsi, à J. Callot (*voy.*), le compagnon d'études de La Belle, avec lequel il rivalise de richesse de composition et d'effet pittoresque, et qu'il a surpassé en esprit et en originalité, nous réunirons Abraham Bosse, dont la pointe semble s'être transformée en burin, N. Cochin, D. Barrière, Fr. Colignon, J. Courtois, aussi habile à graver qu'à peindre les batailles; Israël Silvestre, si net, si spirituel de touche; les Pérelle, Sébastien Leclerc, dont l'œuvre est si considérable et si varié; Duplessis-Bertaux, qui ne le cède à personne en esprit et en pittoresque de pointe, comme en originalité d'invention. Autour de l'antiquaire, de l'écrivain sur les arts, du dessinateur et graveur P.-J. Mariette (*voy.*), groupons C.-N. Cochin fils; le comte de Caylus; C.-H. Watelet et P.-C. l'Évesque, auteurs du Dictionnaire des Beaux-Arts dans l'*Encyclopédie méthodique;* l'abbé de Saint-Non, à qui l'on doit ce beau voyage pittoresque de Naples et de Sicile, en 3 vol. in-fol., dans lequel bon nombre de planches ont été gravées par lui; J.-J. Boissieu (*voy.*), Vivant-Denon (*voy.*), l'un des savants de l'expédition d'Égypte, auteur du Voyage dans cette contrée qui précéda la Description publiée par l'ordre de Bonaparte. A côté de Fr. Perrier, le rival de Pietro Santo-Bartoli, plaçons P. Bouillon, l'inimitable graveur d'après l'antique, dont le dessin a tant de pureté et qui employait un procédé de gravure ressemblant à l'eau-forte pure selon les uns, au burin pur selon les autres, mais qui est plus probablement un mélange de ces deux procédés. A. J. Lepautre, cet architecte décorateur à l'imagination si féconde, si belle, si bien ordonnée, à la pointe si chaude et si savante, se rattachent son devancier Du Perac, et ses successeurs les Marot père et fils, puis nos contemporains Cassas, Ch. Percier, L. Baltard, Ch. Normand, non moins habiles architectes que dessinateurs et graveurs. C'est ici le lieu de rappeler les services qu'ont rendus à l'art

Percier, Normand père et fils, Hibon, Ollivier, en perfectionnant la gravure au trait à l'eau-forte et en montrant, dans leurs nombreux ouvrages, son avantage sur les autres genres de gravure là où il ne s'agit que de faire connaître la pensée d'un artiste, c'est-à-dire l'ordonnance, le caractère, le style, le dessin, l'expression des figures d'une composition pittoresque, ou la précision mathématique et la pureté des profils d'une œuvre d'architecture, ou la forme précise et le sentiment d'un objet de décoration*. Quant aux peintres graveurs proprement dits, à ces artistes dont la pointe substituée au burin reproduit le plus souvent le caractère, le style et les effets de leurs tableaux, ils ne sauraient être présentés autrement ici que dans leur ordre chronologique; mais citer J. Stella, Claude Lorrain, L. de La Hire, N. et P. Mignard, S. Bourdon, S. Vouet, les Boullogne, E. Le Sueur, Fr. Boucher, Ant. Watteau, Ant. Rivals, F.-F.-C. Bourgeois, tous peintres français qui ont laissé des eaux-fortes justement recherchées, c'est rappeler aux amateurs de leurs tableaux les beautés particulières qui distinguent leurs estampes.

L'*École anglaise* est peu riche en peintres graveurs à l'eau-forte : la raison en est qu'au XVIII^e^ siècle, quand leur école de peinture prit naissance, ce genre avait perdu de sa vogue; on ne saurait guère citer que J. Richardson; J. Thornill, dit le Raphaël anglais; W. Hogarth et son émule H.-W. Bunbury; R. Paton, Th. Gainsborough, J. Goupy, J. Mortimer et P. Sandby. Ce fut Venceslas Hollar, né à Prague en 1607, amené à Londres par le comte d'Arundel, qui pratiqua le premier ce genre de gravure en Angleterre, nous ne dirons pas avec profit, puisque ses beaux et nombreux ouvrages ne purent le préserver de la misère, mais avec une rare intelligence et une pointe qui souvent rivalisait de netteté et de brillant avec le burin. R. Gayvoode, et surtout Th. Dudley, son meilleur élève, ont soutenu le genre, que R. Earlom, G. et J. Smith, J. Haynes et D. Lerpinière, et le fameux transfuge Bartolozzi, ont exploité avec un art infini; mais si, comme graveurs à l'eau-forte et à la pointe seule, les Anglais n'occupent que le second rang, le premier leur appartient dans l'alliance du burin et de l'eau-forte, surtout pour la gravure du paysage, genre dans lequel ils n'ont pas de rivaux.

GRAVURE EN MANIÈRE NOIRE, autrement dit *mezzo-tinte*. Son procédé consiste d'abord à faire *grainer* le cuivre d'un ton égal et parfaitement noir avec un outil d'acier qu'on nomme *berceau*; on trace le dessin sur ce grainé, soit au crayon, soit au pinceau; ensuite, avec le racloir et le grattoir, on enlève totalement le grain du cuivre pour obtenir des blancs purs, et on adoucit les autres teintes selon le besoin. Ainsi ce procédé est l'inverse de celui de la gravure au burin : l'un considère l'outil comme un crayon noir, l'autre comme un crayon blanc. Ce genre de gravure a le défaut de manquer de fermeté et de ne fournir que peu de bonnes épreuves; il convient assez bien aux sujets sombres et austères. Il fut inventé en Allemagne par le major Hessois de Siegen vers 1640, temps où il exécuta les portraits d'Amélie-Élisabeth, landgrave de Hesse-Cassel, et d'Élisabeth de Hongrie, son pendant, datés l'un de 1642, l'autre de 1643. Ayant communiqué son procédé, vers 1652, au prince palatin Robert, amiral d'Angleterre, celui-ci l'importa à Londres en 1661, où il ne tarda pas à être pratiqué. De 1662 à 1665, l'architecte Wren grava en *mezzo-tinte* une tête de Maure, qui sert de point de départ dans l'histoire de ce genre de gravure en Angleterre. G. White, J. Smith et plusieurs autres lui ont donné quelque vogue par des ouvrages fort remarquables. J.-M. Ardell, R. Earlom, V. Green, J. Dixon, W. Dickinson, W. Reynolds, et Cousins, le graveur des excellents portraits de Lawrence, ont porté cette gravure à un degré de beauté qui fit dire au célèbre buriniste Longhi que les belles estampes de ce genre pouvaient être placées à côté des plus belles planches de la gravure au burin. Quoi qu'il en soit, le *mezzo-tinte*, autrement dit la *manière anglaise*, n'est et ne sera jamais qu'un

(*) Parmi les ouvrages exécutés dans ce genre de gravure nous citerons aussi la collection des *Vies et œuvres des peintres les plus célèbres de toutes les écoles*, recueil classique, publié par Landon, 25 livraisons in-4° ou in-fol. (Paris, Treuttel et Würtz).

genre secondaire, propre à rendre l'effet d'un dessin à l'estompe; il sera toujours lourd, monotone et sans variété. En Allemagne, plus que partout ailleurs, la manière noire a trouvé des partisans : J. Pichler et And. Geiger, J.-L. et J.-F. Clerck, Fr. Wrenk, s'y sont distingués; en Hollande, Van der Vaart; en France, MM. Jazet (*voy.*), Girard, Sixdeniers, ont rivalisé avec leurs maîtres d'outre-mer; et M. Z. Prévost, dans sa belle planche des *Moissonneurs*, d'après Léopold Robert, par un mélange d'eau-forte, de manière noire et de taille, est arrivé à un effet chaud et ferme qu'on peut regarder comme un perfectionnement nouveau.

Gravure en couleur a l'imitation de la peinture. Les procédés manuels de cette espèce de gravure sont les mêmes que ceux de la manière noire, avec cette différence qu'il lui faut, comme au camayeu, autant de planches que de couleurs. Ces planches s'impriment successivement sur la même feuille de papier, dans l'ordre où les couleurs qu'elles donnent seraient appliquées sur la toile pour les fondre. Ce genre ne souffre pas la médiocrité, mais, traité par une main habile, il donne de très beaux résultats. Christophe Leblond, né à Francfort-sur-le-Mein en 1670, en est l'inventeur; il le fit connaître lui-même en Hollande, à Londres, à Paris, sans que nulle part il obtînt l'accueil que ses essais pleins de talent semblaient devoir lui promettre. Cet artiste industrieux qui, le premier, tenta d'élever une manufacture de papier peint, mourut de misère, âgé de 71 ans. En France, il exécuta de grandeur naturelle les portraits de Louis XV et du cardinal Fleury. Après lui, l'Angleterre et la France ont perfectionné son invention, en donnant plus de franchise et d'éclat aux tons, probablement au moyen de touches au pinceau bien déguisées; les épreuves vernies après coup acquièrent, par cette opération, un éclat très séduisant. Aujourd'hui on imite imparfaitement la manière de Leblond en appliquant la couleur à chaque place sur un même cuivre (*voy.* Impression), c'est-à-dire qu'on ramène l'art d'imprimer en couleur au point où Leblond l'a pris pour l'améliorer. Sergent a exécuté avec des planches à repères, une suite de 48 portraits de personnages célèbres de l'histoire de France*, qui donne la mesure de ce qu'un artiste habile pourrait tirer de ce procédé en le prenant au point où il a été laissé.

Gravure au lavis. Elle s'obtient par deux moyens différents : le premier consiste à dessiner et laver sur le cuivre, avec l'eau-forte et le pinceau, l'objet qu'on y veut graver, comme on le fait sur le papier avec du bistre ou de l'encre de la Chine : c'est le procédé de J.-B. Le Prince, peintre français, né en 1733 et mort en 1781; puis on fait pénétrer le dessin et ce lavis dans le cuivre à l'aide de l'eau-forte. Très simple en apparence, ce premier procédé nécessite cependant une série nombreuse d'opérations successives et minutieuses, et l'emploi de vernis, de poudres, d'encres de diverses natures, dont le détail ne peut trouver place ici. Le second, moins prompt dans ses résultats, mais plus solide, plus brillant, et au moyen duquel on peut fondre les teintes, les soutenir autant que l'on veut et obtenir un plus grand nombre d'épreuves, consiste à exécuter avec des outils grainés, roulants ou fixes, variés de forme ou de force, les teintes du dessin dont on a d'abord gravé légèrement le trait à la pointe. Parmi ces outils, la roulette à simple, double, triple rangs de piquants d'acier, qui pénètre le cuivre quand on la promène dessus, joue le rôle principal; c'est elle qui établit les teintes grénées imitant l'encre de Chine ou le bistre étendu au pinceau : aussi est-elle très multipliée de force et de finesse; si le burin lui vient en aide, c'est uniquement pour les raccords. Des artistes, il est vrai, ont tenté d'exécuter le lavis tout entier au burin, afin d'obtenir un travail plus solide; mais, le nombre de bonnes épreuves obtenu de plus par ce procédé n'indemnisant pas assez du temps considérable qu'il nécessite, on lui préfère la roulette, ou même le lavis au mordant, qui se retouche autant qu'on veut. En France, en Allemagne et en Angleterre, on a beaucoup gravé au lavis; ce genre réussit assez bien à rendre

(*) *Collection de portraits des grands hommes, femmes illustres, et sujets mémorables de la France*, petit in-fol, chez Treuttel et Würtz.

les paysages, les marines, les animaux, l'architecture. C'est encore une espèce de gravure de peintre quand l'eau-forte est appelée à jouer le rôle principal : alors on la nomme *acqua-tinta* (*voy.*). Dans ce dernier genre, Pirringer s'est fait un nom en France.

Gravure a l'aquarelle. Elle est une combinaison des deux précédentes; elle participe du lavis par sa légèreté et sa transparence, et a cela de commun avec la manière de Leblond qu'il lui faut autant de planches que de couleurs; les ombres se font le plus souvent au pointillé. Sous le nom d'*aquarelles anglaises*, il circule des fleurs, des oiseaux, des études de têtes fort agréables, qu'il faut bien se garder de croire toutes l'œuvre d'artistes anglais. Janinet, à l'époque où l'anglomanie régnait en France, exécutait à Paris des aquarelles, portant des titres anglais, qui rivalisaient avec celles qu'elles voulaient supplanter. Debucourt, Descourtils et d'autres Français se sont exercés à cette gravure dont les produits ont le désavantage bien grand de perdre en peu de temps leur éclat et leur harmonie.

Gravure au pointillé. L'eau-forte, le burin et la roulette font tous les frais de ce genre de gravure : l'eau-forte prépare, ébauche par des points, et non par des traits, les premiers travaux; le burin donne l'empâtement nécessaire aux ombres et aux demi-teintes, la roulette fond ces derniers avec les lumières. Le Français Morin, mort en 1666, et son contemporain Boulanger, ont, les premiers, gravé de cette manière des portraits et quelques sujets historiques. Dans le même temps, le Hollandais Lutma gravait au ciselet et au marteau, manière appelée *opus mallei*, des portraits fort estimés et fort rares. A la fin du XVIII^e^ siècle, la gravure au pointillé trouva dans l'Italien Bartolozzi, établi à Londres, un zélé et habile protecteur. Nulle part mieux qu'en Angleterre on n'a traité ce genre, qui, pendant assez longtemps, a tenu en échec la gravure au burin. La France vient de perdre dans J. Godefroy, dans le graveur de la *Psyché* et de la *Bataille d'Austerlitz* de Gérard, un artiste qui a produit au pointillé pur et au pointillé soutenu de tailles des planches du plus grand mérite.

Gravure a la manière du crayon. Cette gravure semble être fille ou sœur de la précédente; l'avantage qu'elle procure de multiplier de beaux dessins pour l'étude et de conserver des originaux précieux lui donne une importance que ne partagent pas les autres genres secondaires dont nous venons de parler. Deux artistes français se disputent la priorité de son invention : François et Demarteau; deux autres, Magny et Gonord, la revendiquent aussi. Ces quatre artistes exécutèrent vers 1756, et presque en même temps, des ouvrages d'une beauté qu'on n'a guère dépassée.

A ces divers genres de gravures imitant des dessins noirs ou coloriés nous pourrions ajouter la gravure simulant des pastels, au moyen de plusieurs planches coloriées et travaillées comme celles de la gravure au crayon, et quelques autres encore plus curieuses qu'utiles dont se sont occupés des amateurs distingués; mais il faut terminer cet article déjà long. Bornons-nous à faire remarquer que plusieurs des genres secondaires dont il vient d'être question pourraient acquérir une importance réelle s'ils étaient exploités par des maîtres qui fussent dessinateurs autant que graveurs et coloristes; car, nous ne saurions trop le redire, l'art réside tout entier dans ces trois qualités; en dehors d'elles il dégénère en métier, et ses productions ne sont plus qu'une marchandise, Aussi, quand nous entendons vanter outre mesure la gravure sur acier, à cause du grand nombre d'épreuves qu'elle donne, quoique la nature du métal tende à rendre ses produits secs et froids (témoin la grande et belle planche de la *Léda* de J.-M. Leroux); quand les moyens mécaniques sont appelés à économiser le temps du graveur, aux dépens du sentiment de l'artiste, dans la gravure noble comme dans la gravure industrielle ou scientifique, nous sommes en droit de voir là un symptôme de décadence. Cette observation s'applique aussi bien au pantographe graveur, qui, aidé de son compagnon le diagraphe (*voy.*), devait reproduire tous les chefs-d'œuvre des arts du Musée historique de Versailles (instruments auxquels on a depuis en partie renoncé), qu'à cet autre pantographe imaginé par l'Anglais Collas, au moyen du-

quel se réduisent et se gravent au même instant, d'un même ton et d'une même manière, tous les objets de relief, or, argent, bronze ou pierre, comme on voit dans le *Trésor de numismatique et de glyptique*, et à la machine Conté, perfectionnée par les Anglais, au moyen de laquelle on a pu exécuter les deux tiers d'une gravure historique. Assurément, à l'époque où tant d'artistes étrangers affluaient à Paris pour étudier leur art à l'école des Dupuis, des Le Bas, des Cars, des Wille, des Beauvarlet, des Bervic, ces illustres maîtres avaient autre chose à leur montrer que des procédés mécaniques ou le secret d'en imposer aux regards par des pratiques fallacieuses. Puissions-nous, en nous élevant contre cette funeste tendance, faire comprendre aux artistes jaloux de leur renommée et de l'honneur national, que les moyens mécaniques ne remplacent jamais qu'aux dépens de l'expression, le travail intelligent et inspiré de l'homme dont la persévérance soutient la verve ou le sentiment réfléchi du beau ! L. C. S.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE DU TOME DOUZIÈME.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE TOME DOUZIÈME.

	Pag.
G.	1
Gabare.	2
Gabelle.	3
Gabier.	4
Gabion.	4
Gabler.	5
Gabriel.	5
Gabrielle, *voy.* Estrées.	
Gabrielli.	5
Gaburon.	6
Gad, *voy.* Tribus (les douze).	
Gade.	6
Gadès, *voy.* Cadix.	
Gaëlique (langue).	6
Gaëte.	8
Gaëte (duc de), *voy.* Gaudin.	
Gage.	9
Gage de bataille.	10
Gagern (baron de).	11
Gageure, *voy.* Pari.	
Gaïac, *voy.* Gayac.	
Gail.	12
Gaillard.	13
Gaillarde.	14
Gaillarde, *voy.* Caractères.	
Gaîté.	14
Gaîté (théâtre de la).	15
Gaïus.	16
Gala.	17
Galactite.	17
Galactomètre, *v.* Aréomètre, Lait et Nourrice.	
Galanterie.	17
Galatée.	19
Galatie.	19
Galaxie, *voy.* Voie lactée.	
Galba.	19
Galbe.	20
Gale.	20
Galéasse.	22
Galeaz, *v.* Milan, Sforze, Mantoue et Visconti.	
Galène, *voy.* Sulfure de plomb.	
Galère.	23
Galère, *voy.* Galerius.	
Galerie.	27
Galerie (mar.).	28
Galerie (mines).	29
Galerius.	30
Galet, *voy.* Falaises et Frottement.	
Galet (jeu de).	30
Galiani (abbé).	30
Galiano.	32
Galice.	34
Galicie.	35
Galien.	39
Galilée, *voy.* Palestine.	
Galilée (Gal. Galilei).	40
Galimathias.	43
Galion.	44
Galiote.	45
Galipot, *voy.* Térébenthine.	
Galitsyne (princes).	46
Gall (docteur).	52
Gall (canton de Saint-), *voy.* Saint-Gall.	
Galland.	55
Gallas (les).	56
Gallas (comte de).	56
Gallatin.	57
Galle et Noix de galle.	57
Gallegos, *voy.* école Espagnole.	
Galles (principauté de).	58
Galles (île du prince de).	61
Galles, *voy.* Cybèle et Archigalle.	
Galles méridionale (Nouvelle-).	61
Gallet.	63
Galletti.	63
Gallicane (église).	64
Gallicie, *voy.* Galicie.	
Gallicisme.	71
Gallien.	72
Gallinacés.	73
Gallinsectes.	74
Gallionisme.	75
Gallitzin, *v.* Galitsyne.	
Gallo (duc de).	75
Galls, Gallois, *voy.* Galles et Gaëlique (langue).	
Gallon.	76
Galon.	76
Galop (équit.).	76
Galop (chorégr.).	79
Galoubet.	79
Galuchat.	79
Galvani.	80
Galvanisme.	81
Gama (Vasco da).	87
Gamaliel.	91
Gamba.	92
Gambe, *voy.* Viole.	
Gambie.	92
Gamin.	93
Gamme.	94
Gand.	96
Ganganelli, *voy.* Clément XIV.	
Gange.	98
Ganglions.	100
Gangrène.	101
Gangue, *voy.* Filon.	
Ganilh.	102
Gans.	103
Gantelet.	105
Ganterie, Gants.	105
Ganymède.	107
Garamantes.	107
Garance.	107
Garantie (droit).	109
Garantie (admin.).	110
Garantie (dr. internat.)	112
Garat (comte).	113
Garat (P.-J.).	116
Garcia ou Garcias, *v.* Navarre, Castille, etc.	
Garcia (Manuel).	119
Garcilaso de la Vega, *voy.* Vega.	
Gard (dép. du).	120
Gard (pont du), *voy.* Aqueduc et Nîmes.	
Garda (lac de).	123
Gardafui.	123
Gardanne (famille de).	123
Garde (dr.).	124
Garde (art mil.).	124
Garde (escrime).	125

Pag.

Garde, Garde-champêtre, Garde-des-sceaux, Garde du commerce, Garde-malade. 126
Gardes, Gardes-du-corps, Gardes impériales et royales, Garde municipale. 129
Gardel. 134
Garde nationale. 135
Garde-robe. 143
Garde-temps, *v.* Montre marine et Harrison.
Gardie, *voy.* La Gardie.
Gardien (ange), *v.* Ange.
Gardien (père). 144
Gare. 144
Garenne. 144
Gargarisme. 145
Gargousse. 145
Garnerin (les). 146
Garnier (Robert). 147
Garnier (abbé). 148
Garnier (comte), et Garnier de Saintes. 148
Garnier-Pagès, *v.* Pagès.
Garnisaire. 149
Garnison. 149
Garofalo. 150
Garonne (la). 151
Garonne (dép. de la Haute-). 152
Garou. 154
Garrick. 155
Garrotte. 156
Garve. 156
Gascogne. 158
Gasconnade. 161
Gasparin (famille de). 161
Gassendi. 166
Gassion. 168
Gastein. 168
Gastéropodes. 168
Gastérostée. 169
Gaston, *voy.* Foix, Nemours et Orléans.
Gastralgie. 170
Gastrique, *voy.* Estomac et Embarras gastrique.
Gastrite. 171
Gastromantie, *voy.* Divination.
Gastronomie. 172
Gâté (enfant). 177
Gates (monts), *v.* Ghattes.
Gates (général). 177
Gâtinais. 178

Pag.

Gatteaux (père et fils). 179
Gatterer. 183
Gattilier. 184
Gau. 184
Gaucherie. 186
Gaude. 186
Gaudin. 187
Gaugamèle (bataille de). 189
Gaule. 192
Gaules (num.). 201
Gaulois (expédition des). 202
Gaur et Ghourides, *v.* Gaznevides.
Gauss. 203
Gaussin (Mlle). 204
Gavaudan (famille). 205
Gavial, *voy.* Crocodile.
Gavotte. 207
Gay (John). 207
Gay (Mme Sophie). 207
Gayac. 208
Gay-Lussac. 209
Gaz et Usines à gaz. 211
Gaza. 225
Gaza (Théodore). 226
Gaze. 227
Gazelle. 227
Gazette, *voy.* Journal, Journalisme et Gazette de France.
Gazette de France. 228
Gaznevides. 230
Gazomètre, *voy.* Gaz.
Gazon. 233
Geai. 234
Géant (anthrop.). 235
Géants (mythol.). 236
Géants (chaussée des), *voy.* Chaussée.
Géants (combat des), *voy.* Marignan et François Ier.
Géants (montagnes des), *voy.* Sudètes.
Gébelin, *voy.* Court de Gébelin.
Gecko. 236
Gédéon. 237
Gedike. 238
Gédrosie. 239
Geer (de), *v.* Van Geer.
Gees (langue de). 239
Géhenne. 239
Gehler. 239
Geiler de Kaisersberg. 240
Geisa, *v.* saint Étienne.
Geiser. 241
Geismar. 241
Gélase I-II. 243
Gélatine. 243
Geldern, *voy.* Gueldre.

Pag.

Gelée (phys.). 245
Gelée (écon. dom.). 246
Gelée (Claude-Lorrain). 247
Gélimer, *voy.* Vandales et Bélisaire.
Gélinotte. 249
Gellert. 250
Gellius, *v.* Aulu-Gelle.
Gélon. 251
Gémara, *voy.* Talmud.
Gémeaux, *v.* Zodiaque.
Gemme. 252
Gemme, *voy.* Sel.
Gemmes, *voy.* Camées et Glyptique.
Gémonies. 252
Gencive. 252
Gendarmerie. 253
Gendebien. 255
Généalogie. 256
Général, Officiers généraux. 258
Générale, *v.* Tambour.
Généralisation. 260
Généralissime. 263
Généralités. 263
Génération (h. n.). 263
Génération (chron.). 264
Généraux (États-), *voy.* États-Généraux.
Générosité. 265
Gênes. 265
Genèse, *voy.* Création, Cosmogonie et Pentateuque.
Genêt. 270
Généthliaque. 271
Genève. 272
Genève (confession de), *voy.* Helvétique.
Genève (lac de). 276
Geneviève (sainte), et Châsse de sainte Geneviève. 277
Geneviève de Brabant. 279
Genevois (duché de). 280
Genèvre (mont). 280
Genévrier. 281
Genga (della), *v.* Léon XII.
Gengis-Khan, *v.* Tchinghiz-Khan.
Génie (philos.). 282
Génie (art mil.). 283
Génies. 287
Génitif, *voy.* Cas.
Genlis (Mme de). 288
Genou. 290
Genouillère. 290
Génovéfains. 291
Génovèse (le), *v.* Strozzi.

Pag.

Genre (gramm.). 291
Genre (hist. nat.). 292
Genre (philos.). 294
Genre (b.-a.). 295
Genre (mœurs). 296
Gens (droit des), *v.* Droit international.
Gens de lettres, *voy.* Lettres.
Genséric. 297
Gensonné. 299
Gentiane et Gentianées. 301
Gentilhomme, *voy.* Noblesse et Gentleman.
Gentillesse. 302
Gentils, *voy.* Païens.
Gentils (apôtre des), *v.* saint Paul.
Gentleman. 302
Gentry. 303
Gentz (de). 303
Géocentrique. 305
Géodésie. 306
Geoffrin (M^me^). 306
Geoffroy (l'abbé). 308
Geoffroy-Saint-Hilaire. 311
Géogénie et Géognosie, *voy.* Géologie.
Géographes (pet.) grecs. 314
Géographie et Sociétés géographiques. 315
Géographiques (cartes), *voy.* Cartes.
Geôle, Geôlier. 321
Géologie et Géognosie. 321
Géomancie, *voy.* Divination.
Géomètre, *voy.* Arpenteur.
Géométrie. 332
Géorama. 338
George (saint) et Ordres de Saint-George. 339
George I-XI, *voy.* Géorgie.
George I-IV, rois d'Angleterre. 340
George (îles du roi). 346
Georges de Trébizonde. 346
Georges Cadoudal. 347
Georges Weymer (M^lle^). 350
Géorgie, *v.* États-Unis.
Géorgie. 351
Géorgiennes (langue et litt.). 359
Gépides. 362
Gera, *voy.* Reuss.
Gerando (baron de). 364
Géraniacées et Géranium. 367
Gérant. 368

Pag.

Gérard (baron). 369
Gérard (maréchal, comte). 374
Gerbert, *voy.* Silvestre II.
Gerbier. 378
Gerboise. 379
Gerçure. 379
Gerfaut, *voy.* Faucon.
Gerhard. 380
Géricault. 380
Gerlache. 381
Gerle (dom). 382
Germain (saint) d'Auxerre. 384
Germain (saint), de Paris. 385
Germains, *voy.* Frères, Parenté et Généalogie.
Germains, *voy.* Germanie.
Germandrée. 386
Germanicus. 387
Germanie. 390

—

Germanique (confédération). 401
Germaniques (langues), *voy.* Teutons, Anglo-Saxons, Frisons, Cimbres et Kimri, langues Gothique, Allemande, Danoise, Suédoise, Norvégienne, Islandaise, Hollandaise, Flamande, etc.
Germanisme. 408
Germanos. 409
Germe. 409
Germination. 411
Gérondif. 413
Géronte. 413
Gérontocratie. 413
Gérousie, *voy.* Sénat et Gérontocratie.
Gers (départ. du). 414
Gerson. 416
Gerstenberg. 420
Gertruidenberg. 421
Gervais et Protais (SS.). 421
Géryon. 422
Gesenius. 422
Gésier, *voy.* Estomac.
Gesner (Conrad). 422
Gesner (J.-M.). 423
Gesse. 424
Gessler, *voy.* Tell.
Gessner (Salomon). 425
Gestation. 426

Pag.

Geste. 426
Gestes (chansons de). 428
Géta. 429
Gètes. 430
Gétulie. 430
Gévaudan. 431
Gex. 431
Ghattes (monts). 432
Ghèbres. 433
Ghédimine. 434
Ghees, *voy.* Geez.
Gherardesca. 435
Ghiaour. 436
Ghiberti. 437
Ghilan, *voy.* Perse.
Ghirlandajo. 437
Ghourides, *v.* Ghèbres, Gaznevides et Indostan.
Giannone. 438
Giaour, *voy.* Ghiaour.
Gibbon (Ed.). 439
Gibbon (hist. nat.), *voy.* Orang-Outang.
Gibbosité. 443
Gibelins, *voy.* Guelfes.
Gibet, *voy.* Potence.
Gibier. 444
Gibraltar. 444
Gielgud. 446
Giessen. 447
Gifford. 447
Gigantomachie, *v.* Géant et Géants.
Gilbert. 448
Gilbertins. 450
Gilles. 450
Gillies. 450
Gil-Vicente. 451
Gingembre. 452
Ginguené. 453
Ginns, *voy.* Djinns.
Gioja (navig.). 461
Gioja (statist.). 462
Giordano (Luc). 462
Giorgion. 463
Giotto. 464
Girafe. 466
Girard, *voy.* du Haillan.
Girardin (famille de). 466
Girardon. 471
Giraud (J.-B.). 472
Giraud (P.-F.-G.). 473
Giro (banques de). 475
Girod de l'Ain (fam.). 475
Girodet-Trioson. 477
Giroflée. 481
Giroflier. 482
Gironde (dép. de la). 483
Gironde, Girondins. 487
Girouette, Girouettisme. 499

	Pag.
Gisement.	500
Gitanos, *v.* Bohémiens.	
Giulay, *voy.* Gyulay.	
Giunti, *voy.* Juntes.	
Giustiniani, *voy.* Justiniani.	
Givre, *voy.* Gelée.	
Glace (phys.) et Passage des armées sur la glace.	500
Glace (méd.), *voy.* Froid.	
Glaces (art cul.).	502
Glaces (techn.).	502
Glacières.	505
Glaciers.	506
Glacis.	507
Gladiateur.	507
Glagolites, Écriture glagolitique.	509
Glaïeul, *voy.* Glayeul.	
Glaire.	511
Glaive.	512
Glaise, *voy.* Argile.	
Glanage.	512
Gland, *voy.* Chêne.	
Glande.	514
Glaris (canton de).	514
Glasgow.	515
Glatz (comté de).	516
Glatz (Jacques).	517
Glauber, sel de Glauber.	517
Glayeul.	518
Glèbe, *voy.* Servitude.	
Gleich.	518
Gleim.	519
Glenelg (baron).	520
Glinski (princes).	521
Globe.	522
Globe de compression.	526
Glocester.	527
Glockner.	528
Glogau.	528
Gloire.	528
Gloria.	531
Glose.	531
Glossaire.	532
Glossalgie, *voy.* Langue.	
Glotte.	533
Glouton.	533
Glover.	534
Glu.	534
Glucine.	535
Glucinium.	535
Gluck.	535
Gluten.	540
Gluttier.	542
Glycérine.	542
Glyptique.	542
Glyptothèque.	545
Gmelin (famille).	546
Gmelin (graveur).	547
Gnéditch.	548
Gneisenau (comte de).	548
Gneiss.	550
Gnezna, *voy.* grand-duché de Posen.	
Gnide, *voy.* Vénus.	
Gnomes, Gnomiques.	550
Gnomes (mythol.).	551
Gnomon.	551
Gnomonique.	552
Gnosticisme.	553
Gnou.	558
Goa.	558
Gobelet, *v.* Échanson et Escamoteur.	
Gobelins.	559
Gobe-Mouche.	562
Godefroi de Bouillon, *voy.* Bouillon.	
Godefroi de Strasbourg.	562
Goderich (lord), *v.* Ripon.	
Godoï, prince de la Paix.	563
Godounof (fam.).	567
God save the King.	571
Godwin.	572
Gœckingk.	573
Goëland, *voy.* Mouette.	
Goëlette.	573
Gœrres.	573
Gœrz ou Goritz, *v.* Illyrie.	
Gœrz (baron de).	575
Gœtha (canal de), *voy.* Trolhætta.	
Gœthe.	576
Goétie, *voy.* Divination.	
Gœttingue.	596
Gog et Magog.	598
Gohier.	598
Goître.	600
Golbéry (de).	601
Golconde (royanme de).	603
Goldoni.	604
Goldsmith.	605
Golfe.	608
Golgotha, *voy.* Calvaire.	
Goliath, *voy.* David et Philistins.	
Golovine (famille).	608
Golovkine (famille).	610
Golovnine.	612
Gomar.	613
Gombette, *v.* Bourguignonne (loi).	
Gomer.	613
Gomme, Gommites.	613
Gomme élastique, *voy.* Caoutchouc.	
Gomme gutte.	615
Gomme-résine, *v.* Gomme et Résine.	
Gomorrhe, *voy.* Sodome et Gomorrhe.	
Gondar.	616
Gondebaud, *voy.* Bourgogne.	
Gondole, Gondolier.	616
Gondy (maison de).	616
Gonfalonnier.	616
Gonflement, *voy.* Inflammation, Tumeur.	
Gongora y Argote.	617
Goniométrie, Goniomètre	618
Gonsalve de Cordoue.	618
Gontaut (famille de).	620
Gonzague (maison de).	621
Gopis, *voy.* Krischna.	
Gordien (les).	623
Gordien (nœud).	624
Gordon (famille de).	624
Gorée (île de).	626
Gorge, *voy.* Pharynx.	
Gorgerin.	627
Gorgias le Léontin.	627
Gorgones.	627
Gorsas, *voy.* Gironde, Girondins.	
Gossec.	628
Gossellin.	629
Gotha.	631
Gothard, *voy.* Saint-Gothard.	
Gothique (art).	632
Gothique (écriture).	640
Gothique (langue).	640
Goths.	642
Gotter.	645
Gottorp, *voy.* Holstein.	
Gottsched.	646
Gouache.	647
Goudouli.	647
Goudron.	648
Goudzerat, *v.* Guzurate.	
Goujon (h. n.).	648
Goujon (Jean).	649
Goulburn.	652
Goule.	653
Goulet, *voy.* Port.	
Goupillon, *v.* Aspersion.	
Gouras.	653
Gourgaud.	654
Gouria, Gouriel.	656
Gourmandise.	657
Gourme.	658
Goût (physiol.).	658
Goût (æsth.).	659
Goutte.	663
Gouttes.	666
Gouvernail.	666
Gouvernement (pol.).	667
Gouvernement, Gouverneur, Gouvernante.	674

	Pag.
Gouvion (les généraux).	674
Gouvion, *v.* Saint-Cyr.	
Goyavier.	674
Goya y Lucientes.	675
Goyen, *voy.* Van Goyen.	
Gozzi (Gaspard et Charles).	676
Graal, *voy.* Gréal.	
Graberg de Hemsoe.	678
Grâce (æsth.).	679
Grâce (droit).	680
Grâce (théol.).	681
Grâces (mythol.).	687
Gracioso, *voy.* Grazioso.	
Gracques (les).	688
Gradation.	695
Grade, Avancement militaire.	695
Grades universitaires, *v.* Degrés, Bachelier, Licencié, Docteur, etc.	
Graduation (bâtiments de).	700
Graduel (lit.).	700
Gradus ad Parnassum.	701
Græfe.	702
Grævius.	703
Graff.	704
Graffigny (Mme de).	704
Grailly (J. de), *v.* Captal.	
Grain, *voy.* Grains et Livre.	
Graine.	705
Grains.	707
Grainville.	714
Graisivaudan.	715
Graisse.	716
Graiz, *voy.* Reuss.	
Gral, *voy.* Gréal.	

	Pag.
Graminées.	718
Grammaire, générale et particulière.	720
Grammatiste et Grammairien.	727
Gramme.	727
Grammont (famille de).	728
Grammontins.	729
Gramont (famille de).	729
Grand, *voy.* Grandesse, Grandeur, etc.	
Grand-duc, *voy.* Duc.	
Grande-Bretagne.	730
Grande-Grèce.	754
Grandes-Compagnies, *v.* Compagnies.	
Grandesse.	757
Grandeur (math.).	758
Grandeur (mor.).	758
Grand'garde, *v.* Avant-Postes.	
Grand-livre (comm.), *v.* Livres.	
Grand-livre (adm.), *v.* Fonds publics, Dette, Comptabilité.	
Grand-maître, *v.* Maître, Ordres de chevalerie et Université.	
Grandmesnil.	760
Grand-Mogol, *v.* Mogol.	
Grand-officier, *v.* Officier, Dignités, Légion-d'Honneur, etc.	
Grand-prêtre, *v.* Prêtre, Pontife, Hiérophante.	
Grand-prince, *v.* Prince.	
Granet.	761

	Pag.
Grange, Gerbier.	762
Grangé, *voy.* Charrue et Exposition.	
Granique (passage du).	764
Granit et Roches granitiques.	765
Granivores.	768
Granja (la).	768
Granson (bat. de).	769
Grant, *v.* Glenelg (lord).	
Granvelle (cardinal de).	770
Granville (comte).	771
Graphie, Graphique.	771
Graphite.	772
Graphomètre.	772
Grappillage, *v.* Glanage.	
Grappins, *v.* Abordage.	
Grasse (comte de).	773
Grasseyement.	774
Gratien (emp.),	774
Gratien (décret de).	775
Gratis.	775
Gratitude, Ingratitude.	775
Gratuit, *voy.* Don gratuit.	
Grattan (famille de).	776
Graun.	778
Gravamina, *voy.* Griefs et Doléances.	
Grave.	779
Graves, *voy.* Chute des graves.	
Gravelines.	779
Gravelle.	779
Gravesande, *v.* S' Gravesande.	
Gravier.	781
Gravina.	781
Gravitation, Gravité.	783
Gravure.	785

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU TOME DOUZIÈME.

ERRATA ET ADDITIONS.

Tome XII.

Pag. 6, col. 2, ligne 28, *ajoutez ce qui suit :* D'après M. Pictet (*De l'affinité des langues celtiques avec le sanscrit*, p. 165). la ressemblance des mots *gaël* et *Gallus* est tout-à-fait fortuite. Le premier, dit-il, est le mot irlandais *gaoidheal* (anciennement *gaodheal et gaedhil*), en erse, *gàidheal*, signifiant héros, ou plutôt homme allant par violence, et que la prononciation actuelle contracte en *gaël*. M. Pictet ne se prononce pas sur le mot *Gallus ;* mais nous en avons indiqué, au mot Gaule, p. 192, l'étymologie probable. Suivant lui, la langue *erse* (*voy.*) serait celle des montagnards d'Écosse et non pas le vieux irlandais. Il assure qu'en Angleterre cette dénomination n'est jamais appliquée à ce dernier, mais bien au gaëlique de l'Écosse. « Que ce mot soit une corruption de l'anglais *irish*, c'est ce qui est fort probable, mais l'usage a changé son acception primitive. Dans le dictionnaire anglo-erse, publié par la Société des Highlands (*voy.* p. 7), on trouve *erse*, ou *earse*, traduit par *gaëlic albannach* (gaëlic moutagnard). »

p. 7, col. 2, ligne 2. On a oublié de mentionner la grammaire gaëlique de Stewart, in-8°, 2e éd., 1812.

Nous saisirons cette occasion pour réparer une autre omission. Aux dictionnaires dont on a donné le titre à l'article Erse, il faut ajouter celui d'Edward O'Reilly, avec la grammaire, Dublin, 1822, in-4° ; nouv. éd., 1832.

p. 9, col. 1, ligne 26, *au lieu de* mais le contrat qu'on passe alors prend le nom, *lisez* lorsque le gage est un immeuble, le contrat prend le nom, etc.

p. 10, col. 1, ligne 11, *avant le renvoi à* Mont-de-Piété, *mettez ces mots :* Les matières de commerce et les maisons sur prêt autorisées ne sont pas soumises aux dispositions qui viennent d'être retracées ; elles sont régies par les lois et les règlements qui les concernent.

p. 56, col. 2, ligne 41, *au renvoi* (*voy.* Abyssinie) *ajoutez* et Gondar.

p. 119, col. 2, ligne 53, *au lieu de* une autre promet, etc., *lisez* une autre de ses filles, Mlle Pauline Garcia, a débuté au Théâtre-Italien de Paris, le 8 octobre 1839, dans *Otello*, rôle de Desdemona, et s'est montrée cantatrice déjà distinguée, quoiqu'elle soit à peine âgée de 19 ans.

p. 133, col. 2, ligne 26, *au lieu des mots* mais des compagnies, etc., *lisez* cette garde se trouve remplacée par une réserve de vingt bataillons de grenadiers. Les trabans, les gardes-nobles de Hongrie, d'Italie, les hallebardiers gardes-du-corps, sont des compagnies de gentilshommes qui font près du souverain le même service que nos anciennes compagnies des gardes-du-corps.

p. 149, col. 2, ligne 41, le mot *garnison* pourrait bien aussi être dérivé tout simplement du verbe *garnir.*

p. 162, col. 1, ligne 21, *au lieu de* les opérations étaient confiées *lisez* étaient d'abord confiées. Au moment où Bonaparte arriva, Cartaux fut remplacé dans le commandement par Dugommier.

p. 166, col. 1, ligne 28, *au lieu de* Paris, 1829, *lisez* Paris, 1839.

p. 193, col. 2, ligne 32, *au lieu de* Gaule lyonnaise, *lisez Gallia lugdunensis.* Lyon (*Lugdunum*) n'en devint que plus tard une des principales villes.

p. 206, col. 2, ligne 44, *au lieu de* du célèbre chanteur, *lisez* du célèbre acteur.

p. 208, col. 2. Aux romans de Mme Sophie Gay, *ajoutez* celui qu'elle a publié, en 1839, sous le titre de *Marie de Mancini,* 2 vol. in-8°.

p. 321, col. 1, ligne 37, *au lieu de* d'autres le font venir, *lisez* les font venir.

p. 351, col. 1, ligne 23, *au lieu de* appelé à Erfurt, *lisez* appelé à Dresde *et retranchez ensuite ces mots* devant un auditoire de rois.

p. 355, col. 2, ligne 53, *au lieu de* y traînèrent l'anarchie, *lisez* y portèrent l'anarchie.

p. 476, col. 1, ligne 2, *ajoutez ces mots :* Le baron Girod est mort à Paris, en août 1839.

p. 499, col. 1, ligne 48, *après* Giro, *mettez*) (parenthèse fermée) et avant *gyrus* ((parenthèse ouverte).

p. 502, col. 1, ligne 8, *au lieu de* (7 à 8po), *lisez* (7 à 9po).

p. 537, col. 1, ligne 6, *au lieu de* plus glorieuses, *lisez* plus radieuses.

p. 575, col. 2, ligne 7, *au lieu de* écrit en style, *lisez* écrite en style.

p. 592, col. 1, ligne 20, *au lieu de* placée trop haut, quoique Voss soit l'inventeur du genre. A notre sens, *changez ainsi la ponctuation* placée trop haut. Quoique Voss soit l'inventeur du genre, à notre sens, etc.

p. 627, col. 1, ligne 15, *rayez le renvoi à* Gosier.